Timée le Sophiste: *Lexique platonicien*

TEXTE, TRADUCTION ET COMMENTAIRE PAR

MADDALENA BONELLI

BRILL - PHILOSOPHIA ANTIQUA - VOLUME 108

Timée le Sophiste: *Lexique platonicien*

Philosophia Antiqua

A Series of Studies on Ancient Philosophy

VOLUME 108

Timée le Sophiste

Lexique platonicien

Texte, traduction et commentaire par

Maddalena Bonelli

Avec une introduction de

Jonathan Barnes



BRILL

LEIDEN • BOSTON
2007

This book is printed on acid-free paper.

ISSN: 0079-1678
ISBN: 978-90-04-15887-0

PRINTED IN THE NETHERLANDS

A mon père (1922–2005)

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Ce livre est le résultat d'un projet financé par le Fonds National Suisse, et commencé en 2001 à Genève sous la direction de Jonathan Barnes (projet n° 1214-058982.99). L'occasion d'aborder ce sujet m'a été donnée par Barbara Cassin, grâce à une invitation à présenter le *Lexique* de Timée au colloque *Les vocabulaires philosophiques* (Paris, juin 1995). Que le Fonds National Suisse et Barbara Cassin soient donc les premiers à être chaleureusement remerciés. Je tiens également à remercier mon ami et maître Jonathan Barnes, qui non seulement a dirigé le projet, mais a aussi écrit l'introduction. Et je remercie Sylvie Germain, bibliothécaire du département de philosophie de l'Université de Genève, qui m'a aidée dans mes recherches bibliographiques avec une sympathie et une efficacité toujours remarquables. Le groupe des amis et collègues genevois a, comme d'habitude, contribué de façon vive et intelligente à la compréhension, toute autre que facile, de certaines entrées du lexique de Timée. Je veux les remercier individuellement : Chris Boyd, Otto Bruun, Lorenzo Corti, Stefan Imhoof, Giulia Lombardi, Angela Longo, Andreas Schmidhauser. Merci aussi à Michael Frede et André Laks, pour leurs remarques pénétrantes à propos de la toute première version de ce travail ; et à mon amie Juliette Lemaire, qui a révisé le français.

Un remerciement spécial va à Francesca De Vecchi pour son soutien qui ne fut pas seulement scientifique.

Paris
mars 2006

ABRÉVIATIONS

Dans l'Introduction ainsi que dans les apparats critiques et dans le commentaire les noms des auteurs anciens et les titres de leurs ouvrages sont abrégés selon des modèles standards—et dans la plus grande parties des cas selon LSJ. Il y a deux exceptions à cette règle : les titres des ouvrages platoniciens et les titres des lexiques anciens.

LSJ	Liddell-Scott-Jones, *Greek-English Lexicon*
OCT	Oxford Classical Texts
RE	Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*

Ouvrages platoniciens[1]

Alc. I	*Alcibiade majeur*
Alc. II	*Alcibiade mineur*
Amat.	*Amatores*
Apol.	*Apologie*
Ax.	*Axiochus*
Charm.	*Charmide*
Clit.	*Clitophon*
Crat.	*Cratyle*
Critias	
Crito	
Def.	*Définitions*
Ep.	*Epîtres*
Epin.	*Epinomis*
Eryx.	*Eryxias*
Euthyd.	*Euthydème*
Euthyph.	*Euthyphron*
Gorg.	*Gorgias*
Hipparch.	*Hipparque*
Hipp. I	*Hippias majeur*

[1] Les textes de Platon et de [Platon] sont cités selon les éditions de l'OCT.

Hipp. II	*Hippias mineur*
Ion	
Lach.	*Laches*
Legg.	*Lois*
Lysis	
Men.	*Ménon*
Menex.	*Ménexène*
Min.	*Minos*
Parm.	*Parménide*
Phaed.	*Phédon*
Phaedr.	*Phèdre*
Phileb.	*Philèbe*
Polit.	*Politique*
Prot.	*Protagoras*
Rep.	*République*
Sis.	*Sisyphe*
Soph.	*Sophiste*
Symp.	*Banquet*
Theaet.	*Théétète*
Theag.	*Théagès*
Tim.	*Timée*
Virt.	*De la vertu*

Lexiques anciens[2]

Ael.Dion.	Aelius Dionysius, *Fragmenta*
Ammon.	Ammonius, *de Adfinium vocabulorum*
Antiatt.	'Antiatticiste'
Apollon.	Apollonius, *Lexicon Homericum*
Ar.Byz.	Aristophane de Byzance, *Nomina aetatum*
Att.Nom.	anon., *De Atticis nominibus*
Coll. Verb.[1]	anon., *Collectio verborum*, éd. Bachmann
Coll. Verb.[2]	anon., *Collectio verborum*, éd. Boysen
[Did.]	[Didyme], Περὶ τῶν ἀπορουμένων
Dik.On.	anon., Δικῶν ὀνόματα,
EM	*Etymologicum Magnum*
Erot.	Erotien, *Vocum Hippocraticarum collectio*

[2] Pour les détails bibliographiques *v.* Bibliographie, section (A)(ii).

Et.Gen.	*Etymologicum Genuinum*
Et.Gud.	*Etymologicum Gudianum*
Et.Parv.	*Etymologicum Parvum*
Et.Sym.	*Etymologicum Symeonis*
[Eud.]	[Eudemus], Περὶ λέξεων ῥητορικῶν
Gal.	Galien, *Glossarium Hippocratis*
Gloss.Rhet.	anon., *Glossae Rhetoricae*
Harp.	Harpocration, *Lexicon in decem oratores*
[Hdn.]	[Aelius Herodianus], *Schematismi homerici*
[Her.]	[Herennius], *De verborum significationibus*
Hsch.	Hésychius, *Lexicon*
Lex.Can.	anon., Λεξικὸν τῶν κανόνων
Lex. haimod.	anon., *Lexicon αἱμωδεῖν*
Lex. Hermann	anon., *Lexicon*, éd. Hermann
Lex. in Greg. Naz.	anon., Λέξεις ἐκ τοῦ θεολόγου
Lex. in Hdt.	anon., Ἡροδότου λέξεις
Lex.Pat.	anon., *Lexicon Patmense*
Lex.Rhet.	anon., Ῥητορικαὶ λέξεις
Lex.Rhet.Cantab.	anon., *Lexicon Rhetoricum Cantabrigiense*
Lex.Sabb.	anon., *Lexicon Sabbaiticum*
Lex.Vind.	anon., *Lexicon Vindobonense*
Moer.	Moeris, *Lexicon Atticum*
Paus.	Pausanias, *Fragmenta*
Phlp.	Jean Philopon, *De vocabulis*
Phot.	Photius, *Lexicon*
Phryn.	Phrynichus, *Praeparatio Sophistica*
Poll.	Julius Pollux, *Onomasticon*
Ptol.	Ptolemaeus, Περὶ διαφορας λέξεων
Syntact.	anon., *De syntacticis*
Thom.Mag.	Thomas Magister, *Ecloga*
Zenob.	Zenobius, *Epitome*
Zenod.	Zenodorus, Περὶ συνηθείας
[Zon.]	[Zonaras], *Lexicon*

INTRODUCTION[1]

David Ruhnke[2]

Timaei Sophistae Lexicon vocum Platonicarum ex codice Sangermanensi primum edidit atque animadversionibus illustravit David Ruhnkenius: l'*editio princeps* du lexique platonicien de Timée le Sophiste parut à Leyde en 1754 *apud Samuelem Luchtmans et filios*[3]; le texte a été établi par David Ruhnke, qui a agrémenté son édition d'un commentaire savant.

Ruhnke est né à Bedlin, en Poméranie, le 2 janvier 1723. Il fut étudiant au Collegium Fredericianum de Königsberg, où il a rencontré le jeune Immanuel Kant. Après avoir passé quatre ans dans les universités allemandes—à Königsberg et puis à Wittenberg—, il s'est installé en 1744 à Leyde en Hollande, *sacratissima Musarum sedes et totius Belgii ocellum*[4]. Il est resté à Leyde jusqu'à la fin de sa vie en 1798.

Au début de ses années hollandaises, Ruhnke travaillait surtout sur des textes de droit ancien. Mais dans une lettre datée de 1749, il avoue qu'il est en train 'de lire et de corriger le divin Platon'; et les deux *Epistolae criticae* de 1749 et 1752—la première consacrée aux hymnes homériques et à Hésiode, la seconde à Callimaque et à Apollonius de Rhodes—témoignent d'une vaste connaissance de la littérature grecque. Les *Epistolae* démontrent aussi que Ruhnke était déjà rompu aux lexiques et aux encyclopédies de l'Antiquité.

Cela ne doit pas étonner: en Hollande à l'époque—et pas seulement en Hollande—, il existait un grand intérêt pour ces textes apparem-

---

[1] Cette introduction s'appuie sur deux articles de Maddalena Bonelli: 'La lessicografia filosofica', 'La lexicographie philosophique'.—Les références à la littérature secondaire sont données, ici ainsi que dans le commentaire, sous une forme abrégée (nom de l'auteur suivi par titre abrégé). Les références complètes se trouveront dans la Bibliographie.

[2] La plus grande partie des renseignements, dans cette section, provient des *Studia Ruhnkeniana* de Hulsoff Pol.—Pour l'orthographe du nom de Ruhnkenius *v.* Hulsoff Pol, *Studia*, pp. 10–11.

[3] Dans une lettre du 17 mars 1754, Ruhnke promet d'envoyer un exemplaire du *Lexique* à Capperonnier: sa façon de s'exprimer laisse entendre que l'édition vient d'être publiée. (La lettre est inédite: je dois les renseignements à M. Andreas Schmidhauser.)

[4] La description est de Pierson, *Moeris*, p. VIII.

ment aussi arides que tardifs. Au début du siècle sont parus la *Souda* de Kuster à Rotterdam ainsi que le Pollux de Hemsterhuis à Amsterdam. Cette passion s'est accrue pour la génération précédant Ruhnke : et Ruhnke en a hérité—pour le léguer à sa postérité. Ainsi, en 1788, Hermann Toll fait publier à Leyde son édition du *Lexique homérique* d'Apollonius le Sophiste, pour laquelle il avait pu employer, 'comme guide et autorité, David Ruhnke, *vir clarissimus*'[5].

Parmi les savants de Leyde qui s'occupaient des lexiques se trouvait Joannes Alberti, théologien et professeur du Nouveau Testament. Alberti avait 25 ans de plus que Ruhnke ; mais entre les deux collègues, une étroite amitié s'est développée qui s'est maintenue jusqu'à la mort d'Alberti en 1762—et même au-delà. En effet, Ruhnke, qui avait aidé Alberti pour le premier volume de son édition d'Hésychius, paru en 1746, s'est rendu responsable de la préparation du deuxième volume, qui n'a été publié qu'en 1766[6].

A vrai dire, la santé d'Alberti n'avait été jamais très solide[7]. Durant l'été 1750, Ruhnke l'a accompagné aux thermes de Spa. Là, Ruhnke a fait la connaissance d'un savant ecclésiastique anglais, Henry Gally[8]. Une amitié s'est nouée, et tandis qu'Alberti se rétablissait en buvant les eaux, Ruhnke et Gally se promenaient en parlant de la littérature sacrée et profane. Trop tôt, Gally doit partir pour Paris. Ruhnke lui demande son aide : à Paris se trouve l'Abbaye de St Germain-des-Prés avec sa riche bibliothèque—il y a là quelques items dans un manuscrit grec dont Ruhnke veut bien avoir une copie—si Gally pouvait s'en occuper ? On se serre la main et se dit au revoir. A Paris, Gally parle à Claude Sallier, l'illustre Académicien et bibliothécaire du

[5] Toll, *Apollonii Sophistae*, p. I—c'est la première phrase de la dédicace ; *v.* aussi pp. V–VIII de la préface.

[6] *v.* Latte, *Hesychii Lexicon*, p. XXXIV—qui, tout en louant l'édition, fait remarquer qu'elle ne s'est pas fondée sur la lecture du manuscrit.

[7] Pour le paragraphe qui suit, v. Hulshoff Pol, *Studia*, pp. 144–152, ainsi que la dédicace de Ruhnke, *Timaei Sophistae*.—Les dédicaces ainsi que les préfaces des deux éditions du *Lexique* ont été réimprimées dans Ruhnke, *Opuscula* I, pp. 75–87 ; II, pp. 660–678. Les différences entre les deux versions sont toutes scrupuleusement signalées par les éditeurs des *Opuscula* ; mais elles sont mineures et dans presque tous les cas d'ordre stylistique.

[8] Henry Gally (1696–1769) était de souche française, son père étant un émigré huguenot. Sous le patronage de Lord King, il est devenu prébendier des cathédrales de Gloucester et de Norwich, curé de l'église de St Giles in the Fields—St Gilles des Prés—à Londres, et chapelain du roi Georges II. Il publia, entre autres choses, deux dissertations sur la prononciation du grec. Savant, cultivé, charmant, bon vivant, il était un membre typique des hauts échelons de l'Eglise d'Angleterre du dix-huitième siècle.

roi[9]. Sallier parle à Jean Capperonnier, qui est professeur de grec, qui travaille dans la bibliothèque du roi, et qui (dit-on) a besoin d'un peu d'argent pour augmenter son pécule[10]. Capperonnier fait les copies que Ruhnke a demandées. Il les donne à Gally. Gally les apporte en Angleterre, d'où il les envoie à Ruhnke.

L'un des deux items copiés par Capperonnier est le *Lexique* de Timée[11] : c'est ainsi que Ruhnke a pu préparer son édition—qu'il dédie à Gally.

La fortuna *d'un lexique*

Avant 1754, Timée et son *Lexique* n'étaient pas tout à fait inconnus. Vers 850, Photius, patriarche de Constantinople, l'a lu, comme il le dit dans sa *Bibliothèque* :

> On a lu Timée, à Gentianus, à propos des expressions chez Platon, en ordre alphabétique—un petit travail bref dans un seul livre. (*Bibl.* cod. 151, 99b16–19[12])

Ruhnke connaissait la *Bibliothèque* de Photius—il connaissait la première édition du texte grec, préparée par David Hoeschel et publiée à Augsburg en 1601, et il connaissait aussi la traduction latine faite par Andreas Schott et publiée à Augsburg en 1606. Il a ainsi appris que Timée avait écrit un lexique platonicien ; mais il le croyait perdu à tout jamais.

La redécouverte du *Lexique* est due à Bernard de Montfaucon[13]. Pierre Séguier, chancelier de la France et allié du Cardinal Richelieu,

---

[9] Sallier (1685–1761) était professeur d'hébreu au Collège Royal, secrétaire du Duc d'Orléans, membre de la Royal Society de Londres. Il fut élu au seizième fauteuil de l'Académie en 1729. Il s'est intéressé au lexique de Moeris (Pierson se félicite d'avoir pu utiliser le commentaire inédit de Sallier pour son édition de ce texte) ; et sans doute s'est-il intéressé aussi à Timée.

[10] Capperonnier (1716–1775) est devenu bibliothécaire du roi à la mort de Sallier, et il a épousé une femme riche. Il est resté en contact avec Ruhnke durant toute sa vie : il y a une correspondance, érudite et amicale, entre les deux hommes ; et Capperonnier a fait—ou fait faire—d'autres copies de manuscrits parisiens pour Ruhnke.

[11] L'autre pièce est le lexique de l''Antiatticiste' : Ruhnke l'a étudié mais il ne l'a jamais édité, et le public a dû attendre l'édition d'Immanuel Bekker, qui est publiée en 1833.

[12] Pour le nom 'Γεντιανός' (les manuscrits de Photius ont 'Γαιτιανός') *v. infra*, p. 13.

[13] Pour les paragraphes suivants, *v.* Devreesse, *Fonds Coislin*, pp. I–XVI.—Montfaucon (1655–1741) était soldat sous Turenne, avant de prendre l'habit de St-Benoît.

était fou amoureux des livres—à un ami, il écrit: 'Je vous recommande de prendre soin de ma bien-aimée, je veux dire ma bibliothèque; elle est ma passion'. Sa collection de manuscrits grecs, constituée avec plus d'amour que d'honnêteté, comprenait quatre cent volumes. A la mort de Séguier, en 1672, la bibliothèque grecque passa entre les mains de son petit-fils, Henri Charles du Cambout, duc de Coislin et évêque de Metz. Les collections de la bibliothèque ont dû être cataloguées, et c'est l'érudit bénédictin Montfaucon à qui Coislin a confié la tâche. Le catalogue a été publié en 1715. *Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana* est un ouvrage qui combine l'élégance et l'utilité, la science et la culture; il est un grand monument de l'art du bibliothécaire; et il a fait sensation. Ému, Coislin signalait son plaisir en déposant ses manuscrits dans la bibliothèque de l'Abbaye bénédictine de St Germain-des-Prés. A la mort de Coislin en 1734, c'est l'Abbaye qui a hérité des manuscrits.

Leur destin ne fut pas sans incidents: il y a eu des vols, un incendie, et toute une révolution. Finalement, en 1796, la collection—tous les manuscrits qui restaient—a été transportée à la Bibliothèque Nationale, où elle se trouve toujours.

La collection de Coislin contient un grand *codex* du 10ème siècle, rempli d'ouvrages grammatico-lexicographiques—qu'on appelle les *lexica segueriana*. Il y a là l'*Atticiste* de Moeris, la *Préparation sophistique* de Phryniche, le lexique de l''Antiatticiste', … et le *Lexique platonicien* de Timée le Sophiste. Dans le catalogue de Montfaucon le manuscrit reçoit le nombre 345, nombre qu'il a gardé fidèlement jusqu'à nos jours. Le *Coislinianus* 345 a été écrit à Constantinople. Plus tard, il fut conservé au Mont Athos, dans le monastère de Lavra, où en 1637 Athanasius, dit le Rhéteur, un prêtre au service de Séguier, l'a trouvé: Athanasius l'a acheté pour Séguier, et le manuscrit est venu à Paris[14].

La *Bibliotheca* ne consacre que quatre lignes à la description du *Coislinianus* 345; mais Montfaucon sait que beaucoup de savants s'intéressent au type de littérature que le manuscrit comprend—et, pour cette rai-

Une maîtrise des langues anciennes, qu'il montrait dans ses éditions des œuvres de St Athanase et de St Jean Chrysostome, lui valait une renommée internationale. Sa connaissance des bibliothèques d'Europe et de leurs manuscrits grecs était sans parallèle à son époque—comme elle le sera après.

[14] Pour une description du manuscrit, le *codex Coislinianus* 345, *v.* Omont, *Inventaire* III, pp. 186–187; Devreesse, *Fonds Coislin*, pp. 329–330; de Leeuw, 'Der Coislinianus 345'; Cunningham, *Synagoge*, pp. 16–18.—Ruhnke appelle le manuscrit '*Sangermanensis*' puisque, à son époque, il habitait l'Abbaye de St Germain. Quand il a été transféré à la Bibliothèque Nationale, on lui a redonné son nom de '*Coislinianus*'.

son, il décide de publier quelques échantillons. De fait, les échantillons occupent plus de quarante pages en folio. Parmi eux se trouve presque la moitié du lexique de Timée[15].

C'est bien entendu ce texte du *Coislinianus* 345 que Capperonnier a copié quarante ans plus tard : si grâce à Gally et à Capperonnier, Ruhnke a obtenu une copie de son texte, c'est grâce à Montfaucon qu'il savait que ce texte existait toujours, et c'est la *Bibliotheca* qui lui a permis d'avoir une première impression de sa nature et de son contenu[16].

La publication du *Lexique* n'a pas échappé au monde savant : les lexiques—on l'a déjà remarqué—étaient à la mode ; un nouveau texte, et surtout un nouveau texte platonicien, ne pouvait pas ne pas être fascinant ; et le commentaire que Ruhnke a ajouté au texte démontrait à la fois une intelligence pénétrante et une érudition qui était hors du commun même à son époque. L'édition attirait les jeunes et étonnait les vieillards. Daniel Wyttenbach l'a lue quant il avait 23 ans : il est allé tout de suite à Leyde, où il est devenu élève, ami, biographe, et successeur de Ruhnke[17]. L.C. Valckenaer avait dix ans de plus que Ruhnke : à l'édition du *Lexique*, il a appliqué un bon mot de Scaliger—'La sauce vaut mieux que le poisson' ; et c'était un véritable éloge, car, selon Valckenaer, le poisson, lui, n'était pas mauvais du tout.

Ruhnke faisait ses recherches sans l'aide d'un *thesaurus* informatisé (il connaissait ses textes), il n'appartenait à aucun réseau international (il avait un cercle d'amis[18]), sa carrière n'était suivie par aucun centre national de recherche scientifique. Ô les beaux jours[19].

---

[15] *v.* Montfaucon, *Bibliotheca* II, pp. 477–481.

[16] *v.* Ruhnke, *Timaei Sophistae*, p. XII. [Les références au Timée de Ruhnke citent les pages de l'édition revue par Koch.]—Ruhnke mentionne l'édition partielle de Montfaucon, et il affirme que le texte publié dans la *Bibliotheca* 'n'a pas été copié avec précision' (*ibid.*) ; mais ce qui démontre qu'il a lu l'édition est qu'il cite quelques notes de Montfaucon sur le début du texte.

[17] Il y a un éloge élégant de Wyttenbach de la part de Ruhnke dans la deuxième édition de son *Timée*, *s.v.* πενεστικόν (347).

[18] Il remercie Ernesti, Heusinger, et Valckenaer pour leur aide ; il est particulièrement reconnaissant à Tiberius Hemsterhuis, qu'il cite dans le commentaire une quinzaine de fois et parfois *in extenso*.—Pour une belle description du groupe hollandais *v.* la préface du *Moeris* de Pierson, pp. VIII–X.

[19] Bien entendu, l'édition de Ruhnke n'est pas sans fautes, et on se demandera si Ruhnke n'a pas travaillé un brin trop rapidement : une fois ou deux, il imprime une correction du texte reçu sans la mentionner en tant que telle (p.ex. 'ἔχων' au lieu de 'ἔχον' s.v. ἀγχώμαλος (11)) ; parfois, il accepte dans son commentaire une leçon qu'il n'imprime pas dans son texte (p.ex. 'ἀλέα' au lieu de 'αὐλαία' s.v. ἕλη (151)) ; et plus d'une fois, il s'attribue une correction du texte qui est celle d'un collègue (v. *infra*, p. 12). *quandoque bonus dormitat Homerus.*

En 1756, et donc deux ans après la première édition de Ruhnke, Johann Friedrich Fischer—qui allait éditer une dizaine des dialogues de Platon—publie à Leipzig ce qu'il appelle une édition de Timée *a recensione Davidis Runquenii*. Ayant décidé de réimprimer l'*Atticiste* de Moeris dans l'édition de Hudson, Fischer a appris que Moeris a puisé dans le lexique de Timée[20]. Puisque l'édition de ce lexique que Ruhnke venait de faire publier n'existait que dans très peu d'exemplaires, il pensait qu'il serait une bonne idée de réimprimer Timée comme un appendice, ou comme un deuxième volet, de son Moeris. Le volume contient une longue préface, adressée à Heusinger, qui pourtant ne dit presque rien de Timée ; le texte ne diffère de celui de Ruhnke que très rarement ; quant aux notes que Fischer a ajoutées au texte, elles sont, de son propre aveu, presque toutes des extraits très abrégés du commentaire de Ruhnke. Bref, c'est un bon travail d'instituteur, un travail que Ruhnke n'a apparemment jamais vu[21].

Dans les années suivantes, d'autres savants ont contribué à l'établissement et à l'explication du texte de Timée. Parmi les plus importantes des contributions, se trouve celle de Villoison. En effet, Jean-Baptiste Gaspard d'Ansse de Villoison, qui parle de Ruhnke comme *vir omni laude maior* et qui est devenu son ami, préparait une édition du lexique homérique d'Apollonius le Sophiste, dont la seule copie médiévale se trouve dans le même *codex Coislinianus* que le *Lexique* de Timée. En travaillant sur Apollonius, Villoison a pris le temps de relire Timée dans le manuscrit ; et plus tard, dans son édition de Longus de 1778, il a publié quelques remarques à son propos[22].

---

20 Parmi les 919 entrées qui constituent l'*Atticiste*, il y en a 66 qui se trouvent aussi chez Timée : Fischer a dû compter plutôt 80, puisque l'édition de Moeris faite par Hudson et fondée sur le Parisinus contenait la douzaine d'entrées timéennes que le copiste avait interpolées (v. *infra*, p. 10).

21 Johann Friedrich Fischer (1726–1799), co-recteur et (enfin) recteur du Collège de St Thomas à Leipzig, auteur d'articles sur la grammaire du grec ancien ainsi que d'éditions de plusieurs textes grecs. L'article sur Fischer dans la *Biographie Universelle* de Michaud (vol. 14 : Paris, 1856) est sévère : 'il est fort blâmable d'avoir réimprimé Moeris et Timée sans les excellentes notes de Pierson [*sic*] et de Ruhnkenius. En effet, le texte seul de ces grammairiens est d'une assez mince importance : ce sont les remarques de leurs savants éditeurs qui en font à peu près tout le mérite, et on ne les recherche guère pour eux-mêmes ; mais Fischer avait un préjugé peu raisonnable contre l'érudition riche, abondante, quelquefois diffuse des Hollandais, et ce préjugé a été celui de beaucoup d'Allemands'.

22 *v.* Villoison, *Longus*, pp. 179–180 ; 183–184.—Villoison (1750–1805) publia le *Lexique homérique* d'Apollonius en 1773. Le plus important de ses ouvrages était sans doute la nouvelle édition de l'*Iliade* d'Homère (Venise, 1788).

Ruhnke lui-même a continué à s'intéresser au texte. En novembre 1754, il est parti pour Paris, où il a passé toute une année. La plus grande partie de son séjour a été consacrée à la lecture des manuscrits des deux grandes bibliothèques parisiennes, celle du roi et celle de St-Germain. Lorsque, en 1789, Ruhnke a publié une deuxième édition du *Lexique*[23], il pouvait donc se servir des observations de Villoison (qu'il cite une dizaine de fois[24]), il pouvait agrandir et enrichir le commentaire grâce aux travaux de ses collègues ainsi qu'à ses propres recherches et réflexions, il pouvait exploiter ses lectures parisiennes (il cite fréquemment les autres lexiques contenus dans le *Coislinianus*—et à son époque toujours inédits).

Parmi les manuscrits que Ruhnke a lus à Paris se trouvait le *Coislinianus* 345, le manuscrit qui contient le *Lexique* de Timée. (Il a fait pour Pierson une copie, peut-être partielle, du texte de Moeris[25].) On l'imagine en train de lire le texte de Timée, son édition ouverte à côté de lui. On imagine qu'il a contrôlé la transcription de Capperonnier sur le *Coislinianus*, qu'il a corrigé les quelques erreurs que Capperonnier aurait faites.

Mais l'imagination est trompeuse. Sous l'entrée 'ὦ μέλεε', Ruhnke fait remarquer, dans la deuxième édition du *Lexique*, que '*Codex* Timaei *teste Cl.* Villoisono *ad* Longum *p. 180. in margine habet* ὦ δείλαιε, *inserendum post* Ὦ μέλεε'[26]. Le rapport est correct : Villoison affirme, à la page indiquée par Ruhnke, que les mots 'ὦ δείλαιε', absents et de la copie de Capperonnier et de l'édition de Ruhnke, se trouvent dans la marge du *Coislinianus* et doivent être insérés dans le texte du *Lexique*. Mais Villoison a tort, par deux fois : en premier lieu, les mots omis par Ruhnke ne se trouvent pas dans la marge du manuscrit : ils se trouvent dans le texte. Ensuite, les mots ne sont pas absents de la copie de Capperonnier (que Villoison n'a sans doute jamais vue) : la copie de Capperonnier est correcte, et c'est Ruhnke—fatigué, presque à la fin de ce gros travail …—qui a laissé tomber la formule 'ὦ δείλαιε'. Pour la deuxième édition, Ruhnke a corrigé son erreur. Mais il l'a corrigée sur

[23] La deuxième édition est plus grande que la première d'environ un tiers. Il y a des paragraphes de la première édition que Ruhnke a supprimés—et que Koch a soigneusement catalogués, *Observationes*, pp. 36–57 (*v.* p. VIII).

[24] *v. Timaei Sophistae*, p. XIII n.*.—Toutes les citations de Villoison, sauf une seule, rapportent les quelques scolies dans les marges du manuscrit que Capperonnier n'avait pas copiées.

[25] *v.* Pierson, *Moeris*, p. X.

[26] *Timaei Sophistae*, p. 233.

la base du rapport de Villoison. On peut inférer que Ruhnke n'a pas lu le texte de Timée dans le *Coislinianus*—et qu'il n'a pas même relu la copie de Capperonnier.

Vingt ans après, F.J. Bast est allé à Paris, il a relu le *Coislinianus*: c'est lui qui a identifié la deuxième main; de plus, il a commenté de manière très érudite les abréviations tout en suggérant leur résolution, et il a trouvé une quinzaine de petites erreurs dans la copie de Capperonnier. Bast publie ses résultats en 1805 dans l'Appendice ajouté à la *Lettre critique* qu'il a adressée à Boissonade[27].

Les notes textuelles de Bast sont rapportées dans l'*editio nova* du *Lexique* que Georg Aenotheus Koch publie en 1828. A vrai dire, l'expression '*editio nova*' est un tantinet exagérée. En effet, le lecteur trouvera une réimpression du texte de la deuxième édition de Ruhnke ainsi que de son commentaire. Koch n'a presque rien changé. (Mais il vaut la peine de signaler que c'est Koch qui a modifié toutes les renvois à Platon, remplaçant les références à l'édition de Lyon par des références à l'édition de Stephanus. Qu'il soit remercié.) En outre, Koch a ajouté entre crochets un petit nombre de notes nouvelles, presque toutes dues à la science d'autrui[28].

Cinq ans plus tard, Koch publie ses propres *Observationes* sur le *Lexique*, qui constituent une sorte d'appendice au commentaire de Ruhnke[29]. L'appendice est court—trente-cinq pages—et la plus grande partie des notes rapporte des suggestions faites par d'autres philologues. Mais Koch propose cinq ou six corrections au texte qu'il vaut la peine de considérer.

Six ans après les *Observationes* de Koch, une nouvelle édition du *Lexique* est parue. Elle fait partie de l'*Opera Omnia* de Platon publiés en 1839 à Zurich sous les noms de J.C. Beiter, J.C. Orelli et A.W. Winkelmann. La version zurichoise de Timée offre un texte grec établi d'après une nouvelle collation du manuscrit faite par Franz Dübner.

---

27 Friedrich Jakob Bast (1772–1811), diplomate et savant. Lorsqu'il était en poste diplomatique à Paris, il a trouvé le temps de copier ou de collationner bon nombre de manuscrits. Sa *Lettre critique*, qui rapporte ses trouvailles, lui a assuré une renommée internationale. Pour ses notes sur Timée, *v.* Bast, *Appendix*, pp. 12–26.

28 *Timaei Sophistae Lexicon vocum Platonicarum ex codice MS. Sangermanensi primum edidit atque animadversionibus illustravit David Ruhnkenius*. Editio Nova. Curavit Georg Aenotheus Koch P. Doct. Lipsiae 1828. Sumptibus Laufferi. (Réimpression photographique: Hildesheim/New York, 1971.)—Koch (1802–1879) était professeur de lycée. Il est responsable d'une deuxième édition du *Moeris* de Pierson (Leipzig, 1830). Sa publication la plus célèbre est un dictionnaire latin-allemand.

29 C'est lui qui le dit: *v.* Koch, *Observationes*, p. XVIII.

Il n'y a pas de commentaire; mais le texte est muni d'un bon apparat critique, qui—de plus—contient des références au texte de Platon ainsi qu'à d'autres lexiques antiques. Ce qui rend l'édition vraiment différente de ses prédécesseurs, c'est que les éditeurs suisses n'ont pas voulu s'en tenir à une version corrigée du texte du *Coislinianus*: afin que le *Lexique* soit plus utile au lecteur, ils ont modifié l'ordre des entrées selon l'ordre alphabétique stricte, et ils ont inséré parmi les entrées timéennes des dizaines d'autres gloses anciennes sur Platon, gloses qui se trouvent dans les lexiques, dans les scolies, dans les encyclopédies byzantines, ...[30].

Finalement, un siècle après la première édition de Ruhnke, Karl Friedrich Hermann a fait imprimer le *Lexique* dans l'édition des œuvres de Platon qu'il a préparée pour la maison d'édition de Teubner à Leipzig. Dans sa préface, Hermann explique qu'il n'a pas voulu suivre la pratique des zurichois, et qu'il a imprimé le texte de Timée tel quel et sans ajout. Il n'y a aucun commentaire et aucune note. On n'y trouve pas non plus d'apparat critique, mais deux pages de la préface proposent une poignée de corrections[31]. L'édition de Hermann parut pour la première fois en 1853. Elle a été souvent réimprimée.

Après Hermann, jusqu'à présent, il n'existe aucune nouvelle édition du *Lexique*. Et bien que Timée n'ait jamais été tout à fait oublié, il faut avouer que dans les derniers 150 ans, on a prêté beaucoup moins d'attention à son ouvrage que pendant le premier siècle de sa redécouverte. Pourquoi? Une réponse à la question sera esquissée à la fin de cette introduction.

Les manuscrits du Lexique

Le *Coislinianus* 345 est le seul témoin médiéval du *Lexique* de Timée. On a l'habitude de dire que le *Lexique* fait partie des textes anciens qui n'existent que dans un seul manuscrit. Mais ce n'est pas exact. En effet, hormis le *Coislinianus*, il en existe au moins deux copies faites au 18ème siècle, dont l'une est conservée dans le *Nachlaß* de Ruhnke dans la bibliothèque de l'Université de Leyde, et l'autre se trouve dans

[30] Les ajouts sont imprimés dans une police moins grasse. Pourtant, plus d'un utilisateur du TLG électronique, qui a adopté le texte zurichois, s'est laissé tromper.

[31] Si l'on juge Hermann par ce qu'il dit aux pp. XXIII–XXXIV, on dira qu'il n'a pas revu le manuscrit.

les papiers de Capperonnier à la Bibliothèque Nationale à Paris[32]. Le manuscrit de Leyde n'est rien d'autre que la copie faite par Capperonnier et présentée à Ruhnke par Gally. Quant au manuscrit de Paris, il a été écrit par la même main que celui de Leyde—et la main est celle de Capperonnier. Capperonnier a donc copié le *Lexique* de Timée au moins deux fois. Mises à part les copies de Capperonnier, il existe probablement un ou deux autres manuscrits de la même époque; et, de plus, il y a au moins deux copies au 20ème siècle. Ajoutons les copies partielles du texte: le copiste du *Parisinus graecus* 1630, qui date du 14ème siècle, travaillait sur le *Coislinianus* 345, et bien qu'il n'ait pas transcrit le *Lexique* de Timée, dans son texte de Moeris il a inclus—on ne sait pas pourquoi—une douzaine d'entrées timéennes[33]. Par conséquent, nous avons, entre le *Parisinus* et ses huit descendants, neuf autres manuscrits qui contiennent un texte partiel de Timée.

Il est donc faux de dire que nous n'avons qu'un seul manuscrit du *Lexique*. Ce qui est vrai, c'est que tous les textes du *Lexique*—manuscrits ou imprimés—dépendent du *Coislinianus* ou d'une copie (d'une copie …) de ce manuscrit. Or, puisque le *Coislinianus* est toujours dans un état très lisible, les autres manuscrits n'ont aucune importance pour la reconstruction de ce qu'on appelle la paradosis du texte. Il n'en suit pas, bien entendu, que les apographes du *Coislinianus* peuvent être négligés par l'éditeur de Timée. En effet, ils présentent parfois des leçons vraies qui ne se trouvent pas chez leur parent, là où leurs copistes ont fait une correction—ou une erreur—heureuse.

Les deux copies de Capperonnier sont soigneusement écrites. Comme tout copiste, Capperonnier a fait des erreurs de transcription, et parfois il a mal compris ce qu'il a lu[34]. Mais, tout compte fait, les copies sont excellentes. Elles ne sont pas des copies 'diplomatiques'. Quant au manuscrit de Leyde—C^L—, Ruhnke a demandé, et Capperonnier a produit, une copie du texte de Timée et non pas un fac-similé du manuscrit parisien. Ainsi, par exemple, Capperonnier n'a pas reproduit la mise en page du manuscrit; il n'a pas copié la ponctuation ni

[32] Cette copie est le premier item du manuscrit supp.gr. 869: *v.* Omont, *Inventaire* III, p. 318.

[33] *v.* Hansen, *Moeris*, pp. 26–30.

[34] *v.* p.ex. *s.v.* γεῖσα (99) (la copie de Leyde a 'πρόσποδας', qui n'a aucun sens, et que Ruhnke corrige en 'πρόποδας': de fait, le *Coislinianus* a 'πρόποδας' sous une forme abrégée); ou *s.v.* τραγικὴ σκηνή (431) (la copie de Leyde a 'ἐν θεάτρῳ', qui n'a aucun sens, et Ruhnke—d'après une correction faite par Pierson dans la *Souda*—corrige en 'ἐν θεῶν σκευαῖς': de fait, le *Coislinianus* a 'ἐν θεῶν σκευῇ' sous une forme abrégée).

l'accentuation du copiste médiéval; il a laissé de côté les scolies (lesquelles, il faut le dire, ne sont ni nombreuses ni intéressantes) ainsi que les deux ou trois formules ajoutées au manuscrit par une deuxième main; et là où le manuscrit présente une forme abrégée, il a toujours écrit une expression non-abrégée. De plus, il a indiqué, dix-sept fois, des passages où le texte lui semblait être corrompu, et a proposé des corrections dans la marge. Il en va de même pour le manuscrit de Paris—C^P. Dans ce dernier, on trouve sept endroits où Capperonnier a suggéré une correction dans la marge de sa copie. Il vaut la peine de dire que les notes marginales des deux copies proviennent de la même main que le texte. Elles dérivent donc assurément de Capperonnier.

Le travail de Capperonnier soulève des problèmes. D'abord, quelle est la relation entre les deux copies qu'il a faites du *Coislinianus*? L'histoire de la copie de Leyde est connue. En revanche, celle de la copie de Paris est obscure. On n'a aucune indication externe de sa date de composition, ni de la raison pour laquelle Capperonnier l'a faite. Écrite sur des petits morceaux de papier, est-elle un brouillon de la copie que Capperonnier a faite pour Ruhnke? Ou est-elle plutôt une copie de la copie faite pour Ruhnke, une copie que Capperonnier voulait garder pour lui-même? Peut-être, enfin, a-t-il copié le *Coislinianus* une deuxième fois, pour son propre plaisir?

Il est peu probable que C^P ait été faite sur C^L. En effet, sept fois C^P présente la leçon du *Coislinianus* quand C^L n'est pas exacte. Il est peu probable que C^L ait été faite sur C^P. En effet, C^L est correcte sept fois, quand C^P présente des erreurs de transcription. Il en découle que Capperonnier a copié le *Coislinianus* deux fois et de façon indépendante[35]. Cette conclusion semble être confirmée par les corrections que Capperonnier a notées dans les marges de ses copies. Douze des corrections proposées dans C^L ne se trouvent pas dans C^P. Quatre des corrections de C^P ne se trouvent pas dans C^L. De plus, dans C^P, mais non pas dans C^L, quelques-unes des corrections sont accompagnées par la remarque

[35] Mais il faut signaler une anomalie: *s.v.* ἐγκυρτία (142), Capperonnier, dans C^L, a d'abord écrit 'ἐρκυρτία', puis il a changé le rho en gamma, et finalement a écrit à gauche du lemme 'ἐγ', pour que la leçon correcte puisse être sûre. Or, dans C^P on trouve précisément la même chose. Si les deux copies sont indépendantes, alors Capperonnier a fait la même erreur deux fois, ce qui n'est guère concevable. Mais si l'une des deux copies a été faite d'après l'autre, alors il aurait délibérément reproduit sa propre erreur, ce qui n'a aucun sens.

'ex Phavor.' : c'est-à-dire que Capperonnier a confirmé sa conjecture en consultant le grand *Lexique* que Phavorinus Varinus a publié à Bâle en 1538–1541[36].

Ensuite, il subsiste une interrogation à propos du comportement de Ruhnke. Treize des dix-sept corrections que Capperonnier a fait dans les marges de C^L ont été acceptées par Ruhnke[37]. Une fois il attribue la correction à Montfaucon (et la correction de fait se trouve dans l'édition partielle de Montfaucon); jamais il ne mentionne Capperonnier comme leur auteur. Un exemple frappant concerne l'entrée θυηπολοῦσι (224). Ruhnke imprime :

θυηπολοῦσι· περιπολοῦσι, διὰ θυσιῶν ὑπισχνούμενοι θεοὺς ἐξιλάσκεσθαι.

Dans son commentaire, il s'explique ainsi : '*praepositionem* διὰ, *quae ex Cod. nostro elapsa erat, ex* Photio MS. *et* Suida *restituimus*'[38]. On en déduit que le *Coislinianus* a 'περιπολοῦσι θυσιῶν', ce qui est vrai, et que Ruhnke a eu la sagesse d'insérer le 'διά'. Or, dans la marge de C^L on lit la note suivante : 'διὰ θυσιων. *Certum ex Suid.*'. La correction est donc due à Capperonnier et non pas à Ruhnke.

Douze fois donc Ruhnke a revendiqué, de façon implicite, une correction faite par Capperonnier. Ajoutons que dans le texte de la lettre de dédicace qui précède le *Lexique*, Ruhnke imprime cinq corrections : il en attribue deux à Montfaucon et une à Heusinger ; les deux autres, Ruhnke les revendique, de façon implicite—mais, de fait, toutes les deux sont imprimées dans l'édition de Montfaucon.

Un cadeau de fête

Le lexique platonicien de Timée le Sophiste est un cadeau de fête. Les quelques 460 entrées lexicales sont précédées par une lettre de dédicace :

---

[36] Λεξικὸν ΒΑΡΙΝΟΥ ΦΑΒΩ ἐκ πολλῶν καὶ διαφόρων βιβλίων ἁπάσης τῆς ἑλληνικῆς φωνῆς ὑπόμνημα.—Varinus, ou Guarino, était évêque de Nocera.

[37] Les treize ne se trouvent pas toujours dans le texte. En effet, assez souvent Ruhnke indique dans son commentaire que la leçon du manuscrit ne peut pas être conservée, et il propose des corrections. Par conséquent, le texte que Ruhnke imprime ne correspond pas toujours à ce que, selon lui, Timée a écrit. Je ne sais pas pourquoi Ruhnke a adopté cette pratique peu cohérente.

[38] *Timaei Sophistae*, p. 120.

> Mon cher Gentien,
>
> puisque je connais très bien ton esprit, ton engagement et ton amour pour Platon, et puisque j'ai l'habitude pour les fêtes des Saturnales d'offrir aux amis quelque chose que j'ai fait moi-même, …[39].

Le lexique est un cadeau—un cadeau à un ami de Timée dont on ne sait rien, pas même son nom. En effet, le *Coislinianus* nous propose 'Gaiatianus', un nom qui n'existe pas et ne peut pas exister. Dans les manuscrits de la *Bibliothèque* de Photius, on trouve le nom 'Gaitianus', qui est également une *vox nihili*. Ruhnke imprime 'Gentianus', qui a été proposé par Schott dans sa traduction latine de Photius[40]. S'il faut chercher un nom romain dont l'orthographe n'est pas trop éloignée de 'Gaiatianus', 'Gentianus' n'est pas si mal; mais on pourrait penser également à 'Granius', 'Granianus', 'Gratianus', …, et, en tout état de cause, il n'est pas évident qu'il faille chercher un nom commençant par un G. Ajoutons que la correction de Ruhnke—pas plus que toute autre correction[41]—ne résout presque rien. En effet, même si par hasard le nom est correct, on ne peut pas identifier l'homme qui l'a porté.

Gentien—appelons-le ainsi par commodité—est cultivé, il se passionne pour Platon. Mais il trouve Platon parfois assez difficile à comprendre: après tout, Gentien est romain—la référence dans la lettre à 'vous, les Romains' établit sa nationalité—et Platon est difficile même pour les Grecs. Le cadeau est donc on ne peut plus approprié.

C'est un cadeau pour un Romain à l'occasion d'une fête romaine. La fête des *Saturnalia* commençait le 17 décembre et s'étendait sur plusieurs jours[42]. Les *Saturnalia* se distinguaient des autres fêtes par un aspect: l'agréable coutume d'offrir des cadeaux aux amis—les cadeaux des *Saturnalia* ont ainsi anticipé nos cadeaux de Noël. Cette coutume, plusieurs textes en témoignent, parmi lesquels les plus amusants sont

---

[39] Montfaucon a fait trois corrections dans cette première partie du texte: il a remplacé 'ἐπισταμένως' par 'ἐπιστάμενος', qui est évident, et 'κρινίων' par 'Κρονίων', qui est trivial; il a aussi voulu ajouter 'σοῦ' après 'ἀκριβῶς', que tout éditeur doit accepter.

[40] Et accepté sans commentaire par Fabricius, *Bibliotheca* IV, p. 582.

[41] Sauf la suggestion de Toup: il propose 'Gentilianus' et pense à Amelius Gentilianus, l'étudiant de Plotin. La correction a été acceptée comme démontrée par Koch, *Observationes*, pp. 9–10; et Koch n'est pas seul. Mais deux minutes de réflexion suffisent pour que l'absurdité de l'idée apparaisse. (Ruhnke, *s.v.* ἀκήρατοι (16), mentionne *Toupium cui non nisi sua placebant.*)

[42] *v.* p.ex. Nilsson, 'Saturnalia'.

deux des livres de Martial: le livre xiii consiste en 127 épigrammes qui décrivent et accompagnaient des cadeaux, le livre xiv contient 233 distiques avec la même intention. Les cadeaux mentionnés dans le livre xiii sont tous des vivres ou des boissons. Les cadeaux du livre xiv sont beaucoup plus variés: des cahiers pour des notes, des jeux de dés, des lampes et des chandeliers, du dentifrice, un perroquet qui vous salue par un 'Bonjour, César', … Parmi les cadeaux, il y a une douzaine de livres—Virgile, Tite-Live, Salluste, Catulle, … (xiv 183–196).

Si Martial a offert ses propres livres à ses amis, il ne le confesse pas; et il n'y a aucun parallèle exact entre ses épigrammes et le lexique de Timée. Heureusement, un autre auteur de la même période comble la lacune. Les *Saturnalia* de Lucien rapporte un entretien entre Cronos ou Saturne et un de ses prêtres nommé Cronosolon. À la fin, le prêtre dit:

> Je pense que je vais faire un livre de notre conversation—des questions que j'ai posées moi-même ainsi que des aimables réponses que vous m'avez apportées: je l'offrirai à mes amis, ou du moins à ceux parmi eux qui sont dignes d'entendre vos discours. (*Sat.* 9)

Le passage ne parle pas explicitement des cadeaux des *Saturnalia*; mais il est difficile de ne pas imaginer que le prêtre veut indiquer qu'il offrira son livre à ses amis en cadeau de fête—et il est facile d'imaginer que l'auteur Lucien veut signaler que son propre ouvrage est également écrit comme un cadeau des *Saturnalia*.

En tout état de cause, Cronosolon propose de nouvelles lois qui doivent gouverner les *Saturnalia*, parmi lesquelles se trouve celle-ci:

> Les pauvres—s'ils sont cultivés—doivent offrir aux riches un livre ancien (s'il y en a qui est à la fois décent et approprié à un banquet) ou bien quelque chose qu'ils ont écrit eux-mêmes de leur mieux … (*ibid.* 16)

La 'loi nouvelle' entérine sans doute une pratique ancienne.

Les lois fictives de Lucien ainsi que les vers de Martial montrent qu'on offrait des cadeaux raffinés et parfois très chers. Dans sa *Vie d'Auguste* Suétone parle des *Saturnalia*: Auguste, rapporte-t-il,

> célébrait les jours fériés et les fêtes avec une grande générosité—mais aussi, parfois, en badinant. Aux *Saturnalia*—et aussi à d'autres occasions, s'il lui plaisait—il distribuait parfois des cadeaux différents (des vêtements, de l'or, d'argent), parfois de la monnaie de toute sorte (même la monnaie ancienne des rois romains, ou la monnaie étrangère), et il y a des fois où il n'offrait rien sauf une couverture de laine de chèvre, une éponge, une bêche, ou des pinces—tout ce type de choses—munies d'inscriptions obscures et ambiguës. (*Aug* 75)

D'autres textes indiquent qu'Auguste n'était pas seul à aimer offrir des cadeaux loufoques, et il est clair qu'un cadeau des *Saturnalia* pouvait être choisi pour faire rire, ou sourire.

Or, on a parfois affirmé, en partie en s'appuyant sur ces textes-ci, que les cadeaux faisaient partie de l'aspect ludique des *Saturnalia*, du renversement des rôles et des valeurs qui caractérisait la fête, et que, par conséquent, un cadeau des *Saturnalia* se devait d'être bizarre, un cadeau-blague. Si cela était vrai, il y aurait une implication significative pour le *Lexique* de Timée : le *Lexique*, en tant que cadeau, n'est pas un ouvrage sérieux, il est une plaisanterie, un jeu d'esprit.

Timée lui-même a semblé confirmer cette conclusion. Après tout, dans la lettre à Gentien, il déclare qu'il a composé le lexique

> conduit par badinerie et à la fois par cet engagement qui est son frère ;

et à la fin de la lettre il espère que

> toi aussi tu y trouveras une badinerie non incultivée.

Le lexique est sans doute cultivé—mais il est une badinerie cultivée, il n'est pas un ouvrage savant et sérieux.

Mais les deux phrases que je viens de citer doivent être comprises dans leur contexte : elles font bien une double allusion à un texte platonicien. Il s'agit de la sixième des lettres que l'Antiquité attribuait à Platon. Timée avoue qu'il a fait son lexique

> παιδιᾷ τε ἅμα καὶ τῇ τῆς παιδιᾶς ἀδελφῇ σπουδῇ χρησάμενος,

et il l'envoie à son ami

> νομίσας καὶ αὐτὸν ἕξειν σε παιδιὰν οὐκ ἄμουσον.

A la fin de la sixième *Lettre*, [Platon] demande à ses amis de lire la lettre ensemble,

> ἐπομνύντας σπουδῇ τε ἅμα μὴ ἀμούσῳ καὶ τῇ τῆς σπουδῆς ἀδελφῇ παιδιᾳ. (*Ep*. VI 323D[43])

Timée fait allusion à la lettre, et il sait que Gentien la reconnaîtra[44]—et que, sans doute, il se sentira flatté. C'est une petite élégance typique de

---

[43] Dans les trois textes la leçon acceptée est 'παιδεία' et non pas 'παιδιά' : Heusinger a corrigé le texte de Timée, Wyttenbach celui de Platon. Ruhnke avait évidemment raison quand il a retenu les corrections.

[44] La fin de la sixième lettre est parmi les passages les plus cités de Platon ; *v*. Dörrie et Baltes, *Platonismus*, p. 233 n. 3.—Sur le *topos* de σπουδή et παιδιά *v*. Praechter, 'Topos'.

ce type d'écriture, et il serait absurde d'y trouver l'affirmation que le lexique n'est qu'une blague.

Peut-être qu'un lexique est chose légère pour un sophiste, ne possédant pas le poids écrasant de ses grands discours[45]. Mais on n'écrit pas un lexique pour faire rire, et, de fait, rien dans l'ouvrage de Timée ne fait rire.

Ajoutons que s'il y avait des cadeaux-blagues aux *Saturnalia*, il y avait aussi des cadeaux sérieux; et tout ce que nous savons indique que la blague était l'exception, le sérieux la règle.

La lettre de dédicace

Les auteurs anciens ont souvent dédié leurs ouvrages—à un ami, à un élève, à un grand homme. Une dédicace était parfois accompagnée d'une lettre—en philosophie, les exemples les plus célèbres sont peut-être, en grec, la lettre d'[Aristote] à Alexandre le Grand qui lui présente le *De Mundo* et, en latin, la lettre de Cicéron à Varron qui lui offre ses *libri Academici*. Une telle lettre pouvait remplir des tâches diverses: la lettre qui introduit le *De Mundo* constitue une sorte de préface à l'ouvrage, tandis que la lettre de Cicéron ne fait pas partie du texte qu'elle accompagne. Cette diversité de fonction explique sans doute pourquoi les théoriciens anciens, qui ont reconnu la lettre comme genre littéraire et qui en ont distingué jusqu'à une quarantaine d'espèces, ne parlent jamais de la lettre de dédicace comme d'une espèce épistolaire[46].

Timée n'est pas le seul à avoir dédié un lexique. Le lexique hippocratique d'Erotien est dédié, ou adressé, à un collègue:

> Voyant, Andromaque, cher Collègue, que l'œuvre d'Hippocrate offre pas mal de choses aux hommes qui revendiquent une éducation rationnelle, … (*Voc.Hipp.* proem.)

---

[45] Timée n'a sans doute pas écrit que son lexique; mais nous n'avons aucun renseignement à ce propos—sauf si Ruhnke a raison quand il invoque un article dans la *Souda*. En effet, la *Souda* (*s.v.* Τίμαιος Ἀνδρομάχου Ταυρομενείτης) attribue à l'historien Timée un long ouvrage de contenu rhétorique: συλλογὴν ῥητορικῶν ἀφορμῶν βιβλία ξη′. Ruhnke ne peut pas croire que c'est l'historien qui en est l'auteur, et il attribue l'ouvrage au sophiste qui a fait le *Lexique* (*v. Timaei Sophistae*, p. X).

[46] Les deux textes principaux ont été édités par Weichert, *Demetrii et Libanii*; *v.* Malherbe, *Epistolary Theorists*.—A propos des lettres antiques en générale *v.* p.ex. Sykutris, 'Epistolographie'; sur les lettres de dédicace Sykutris, *ibid.*, coll. 205–206; Moraux, *Aristotelismo* II i, pp. 67–69.—Sur la dédicace des ouvrages scientifiques, *v.* Alexander, *Luke's Gospel*, pp. 42–66.

Le lexique Hippocratique attribué à Galien est adressé, ou dédié, à un étudiant :

> Mon cher Teuthras, puisque vous voulez que je vous explique, de façon aussi concise que possible, les termes obscurs chez Hippocrate, … (*Voc. Hipp.* XIX 62)

Mais s'il y a une dédicace dans ces deux cas, et s'il y a une adresse à la deuxième personne du singulier, on ne peut guère parler d'une lettre de dédicace.

De fait, une dédicace est souvent présentée sous la forme d'une lettre sans en être une. La lettre d'[Aristote] commence par un 'Ô Alexandre' (*Mund.* 391a2) et termine avec un 'vous, qui êtes le meilleur des chefs' (*ibid.* 391b6) ; mais entre les deux formules, rien ne s'adresse spécifiquement à Alexandre. Ou, si l'on prend le *Lexique* de Photius qui commence par une formule épistolaire standard :

> Photius à Thomas, … salutations.

Après la formule, Photius explique ce qu'il est en train de faire ; mais il l'explique pour n'importe quel lecteur—Thomas est oublié, et, à la fin de la préface, on ne trouve même pas un 'Je vous prie d'agréer, Mon cher Thomas, …'.

En revanche, la lettre de Timée est une véritable lettre, qui emploie un vocabulaire épistolaire habituel et qui s'adresse spécifiquement à son destinataire[47]. On pourrait prendre comme élément de comparaison la lettre d'introduction à la *Sélection de noms et de verbes attiques* de Phrynique. Phrynique écrit à Cornélianus, secrétaire en grec de l'Empereur Marc Aurèle, et sa lettre commence de manière formellement correcte :

> Φρύνιχος Κορνηλιανῷ εὖ πράττειν …

C'est-à-dire :

> Mon cher Cornélianus,
>
> puisque j'admire votre culture, qui dépasse celle de tous ceux que j'ai rencontrés, et que j'admire surtout votre choix des mots beaux et corrects …

---

[47] La formule d'adresse ainsi que la formule finale sont standards ; et l'on peut remarquer que le mot 'ἀπέστειλα' que Timée y emploie se retrouve fréquemment—sous cette forme précise—dans les lettres privées (*v.* Koskienniemi, *Studien*, p. 193).

A la fin aussi, on trouve la formule correcte 'ἔρρωσο'—'Je vous prie …'[48]. La lettre de Phrynique est bel et bien une lettre ; mais il faut avouer qu'entre le début et la fin, rien ne concerne Cornélianus en particulier.

Il en va de même pour l'*Onomastique* de Julius Pollux : chacun des dix livres commence par une lettre de dédicace à l'Empereur Commode. Les lettres utilisent les formules habituelles—au début,

> Ἰούλιος Πολυδεύκης Κομμόδῳ Καίσαρι χαίρειν,

et à la fin 'ἔρρωσο'. La lettre en incipit du premier livre comprend quelques remarques de nature personnelle ; celles qui ouvrent le quatrième livre et le cinquième aussi. Mais les sept autres introductions ne sont des lettres que selon leur forme ; et même dans les trois vraies lettres, le degré d'intimité n'est pas très élevé—après tout, il s'agit d'une dédicace à un Empereur et à un Commode[49].

Si l'on veut trouver un véritable parallèle à la lettre de Timée, il faut quitter le domaine de la lexicographie, et même celui de la science—pour lire, par exemple, la lettre de Parthénius à Cornélius Gallus qui sert à introduire son recueil d'histoires d'amour.

En tout état de cause, la lettre de dédicace qui constitue la préface au lexique de Timée est une vraie lettre écrite à un ami. De plus—comme les lettres de Pollux à Commode (*v. Onom.* 4 proem.)—elle est une lettre adressée par un Grec à un Romain. Enfin, elle est une lettre adressée par un amateur de Platon à un amateur de Platon. On a déjà remarqué les allusions savantes à la sixième lettre de [Platon]. Il y a une autre allusion probable au platonisme. En effet, Timée commence sa lettre ainsi :

> Τίμαιος Γεντιανῷ εὖ πράττειν.

Au début de la troisième lettre de [Platon], l'auteur remarque que

> si je disais 'Πλάτων Διονυσίῳ χαίρειν' trouverais-je de façon correcte la meilleur forme de salutation ? Ne dois-je pas plutôt écrire 'εὖ πράττειν', ce que je fais d'habitude lorsque je m'adresse aux amis dans une lettre ? (*Ep.* III 315A)

---

[48] Pour la formule finale de la lettre, *v.* Koskienniemi, *Studien*, pp. 151–154 ; pour la formule du début, pp. 155–157.—La formule standard d'adresse (nom de l'auteur au nominatif, nom du destinataire au datif, verbe à l'infinitif) a stimulé les grammairiens grecs (*v.* Apollonius, *Synt.* 3.14). Pour une discussion approfondie de tous les problèmes, *v.* Gerhard, 'Geschichte des Briefes'.

[49] La *Préparation sophistique* de Phryniche est également dédiée à Commode. Les

Dans le catalogue des livres de Platon qui se trouve chez Diogène Laërce, nous lisons ceci :

> Treize lettres; philosophie morale; il écrit 'εὖ πράττειν', tandis qu'Epicure écrit 'εὖ διάγειν' et Cléon 'χαίρειν'. (3.61)

Le même rapport se trouve deux fois dans la *Souda* (*s.vv.* εὖ πράττειν et χαίρειν); et, bien que la référence à Cléon dépende d'un malentendu, 'χαίρειν' étant le verbe attendu pour commencer une lettre, les rapports sur Platon et sur Épicure semblent être bien fondés[50]. C'est-à-dire qu'en commençant par 'εὖ πράττειν', Timée voulait indiquer le lien platonicien (et sans doute platonique) qui l'attachait à son ami[51].

'Timée le Sophiste'

Le manuscrit de Paris identifie l'auteur du *Lexique* à 'Timée le Sophiste'. De prime abord, il pourrait paraître étrange, même paradoxal, qu'un lexique platonicien soit écrit par un sophiste. Platon, ne parle-t-il pas toujours des sophistes avec mépris ? Ne faut-il pas imaginer qu'un sophiste aurait eu des sentiments semblables à l'égard de Platon ?

Mais qu'est-ce qu'un sophiste ? L'histoire du terme 'σοφιστής', dès sa première occurrence jusqu'à la fin de l'Antiquité, a été fréquemment commentée. D'habitude, on distingue plusieurs sens du mot—parmi lesquels 'savant', 'sophiste' (dans le sens français du mot), 'orateur épideictique', 'enseignant de rhétorique', … D'habitude, on raconte comment, d'abord, le terme possédait un sens large et élogieux : 'savant', 'sage', 'expert'; qu'ensuite, grâce surtout à Platon, le sens péjoratif de

---

dédicaces faisaient sans doute partie de la rivalité entre Pollux et Phrynique pour la chaire de rhétorique à Athènes. Pollux a gagné.

50 *v.* aussi D.L. 10.14; Luc., *Laps.*4 (et cfr. Moeris, *s.v.* 'χαίρειν').—Si je dis que le rapport sur Platon est bien fondé, c'est parce qu'il dérive sans doute des lettres attribuées à Platon et acceptées comme authentiques dans l'Antiquité. Mais, de fait, les lettres ne sont pas authentiques—du moins, elles ne sont pas toutes authentiques—de sorte qu'on ne sait pas si Platon avait employé la formule 'εὖ πράττειν' dans les lettres qu'il a lui-même écrites. Il est vrai qu'on a affirmé que les auteurs des lettres pseudo-platoniciennes ont dû avoir une raison pour préférer la formule 'εὖ πράττειν'; mais on ne sait pas s'ils ont trouvé la raison dans des lettres authentiquement platoniciennes, et on a souvent suggéré que l'origine platonicienne de la formule est à trouver dans le *Gorgias*, à 497A.

51 Mais il faut avouer que 'εὖ πράττειν' n'était pas réservé aux platoniciens—Phrynique, on vient de le voir, l'emploie dans la dédicace de son *Eclogue*; et cette formule se trouve aussi dans quelques lettres privées (*v.* Koskienniemi, *Studien*, p. 162).

'sophiste', 'charlatan', l'a emporté ; et que pendant l'époque impériale, sous l'influence du phénomène que Philostrate appelait la 'Seconde Sophistique', le terme a perdu ses implications péjoratives pour redevenir élogieux, ou du moins neutre, tout en prenant un sens plus restreint le reliant à la rhétorique et à son enseignement[52].

A vrai dire, cette description de la fortune du mot 'σοφιστής' est loin d'être définitive. En premier lieu, il n'est pas du tout évident qu'il faille postuler des ambiguïtés ou des changements de sens aussi frappants que ce que l'histoire orthodoxe implique. Ensuite, il n'est pas du tout évident que le terme 'σοφιστής' ait été parfois lesté d'un sens péjoratif. Au fond, le mot signifie quelque chose comme 'marchand de sagesse'. Si, dans la période impériale, il est utilisé pour désigner les enseignants de la rhétorique, c'est parce que les enseignants de rhétorique enseignent—ou sont censés enseigner—la sagesse, ce qui n'implique pas que le mot ait pris un nouveau sens. Tout au contraire : le mot signifie 'marchand de sagesse', et on l'applique aux enseignants de rhétorique précisément parce qu'on pense qu'ils sont de tels marchands. Quant au sens péjoratif, il est vrai que les dialogues de Platon expriment souvent une aversion des sophistes contemporains de Socrate, de sorte que quand on y lit de quelqu'un qu'il est sophiste, on peut parier qu'il n'aura pas bonne presse. Mais ceci n'implique pas que le mot 'σοφιστής' ait acquis un sens péjoratif : on peut mépriser quelqu'un, et exprimer son mépris, sans employer des mots munis d'un sens péjoratif. Après tout, il est normal de mépriser les comptables—les compteurs d'haricots ; mais le mot 'comptable' n'a pas un sens péjoratif.

En tout cas, et en ce qui concerne Timée et son lexique, il suffit de faire remarquer que, depuis le premier siècle après J.-C., le terme 'sophiste' s'est appliqué, sans aucune trace d'ironie ni de mépris, aux grands personnages du monde intellectuel. Les *Vies des Sophistes* de Philostrate, écrites au troisième siècle, racontent l'histoire d'une quarantaine de ces intellos ; les *Vies des Sophistes et des Philosophes* d'Eunape, écrites vers 400, y ajoutent encore une trentaine. Les sophistes de Phi-

---

[52] Sur le sens, ou les sens, du terme 'sophiste' dans la littérature impériale, *v.* surtout Brunt, 'Second Sophistic', pp. 48–52.—Il existe une vaste littérature sur la nature et le sens de la 'Seconde Sophistique' : *v.* p.ex. Bowersock, *Greek Sophists* ; *id.*, *Approaches to the Second Sophistic* ; Bowie, 'Importance of Sophists' ; Anderson, 'Second Sophistic' ; Brunt, 'Second Sophistic' ; Puech, *Orateurs et sophistes*. L'article de Gerth, 'Zweite Sophistik', condamné par Brunt comme étant 'sans aucune valeur' ('Second Sophistic', p. 37 n. 49), contient une liste de 281 sophistes de la Seconde Sophistique—liste où l'on a beau chercher, Timée n'apparaît pas.

lostrate et d'Eunape savent parler, ils ont maîtrisé la rhétorique, dans la plus grande partie des cas ils enseignent l'art de bien parler, dans beaucoup de cas ils sont aussi des philosophes—et des philosophes platoniciens[53].

A part les textes littéraires, on trouve un bon nombre d'inscriptions honorifiques qui appliquent à leur sujet le titre de 'sophiste'. Voici un exemple qui vient de Delphes et date du deuxième siècle :

> Par décret des Amphictyons : Titus Flavius Phoenix et Titus Flavius Phylax ont élevé cette statue de Titus Flavius Alexandre, le sophiste, leur père et maître, délégué des Thessaliens, né à Hypata[54].

Timée le Sophiste était membre d'une compagnie vaste et honorable.

Pour un sophiste, écrire un lexique n'était pas chose inconnue. Apollonius, fils d'Archibios et auteur d'un *Lexique homérique*, reçoit le surnom 'le Sophiste' dans le seul manuscrit qui a conservé son ouvrage—le même *Coislinianus* qui a conservé Timée. On ne sait strictement rien sur Apollonius[55] ; mais il n'y a aucune raison de rejeter ce surnom.

Un autre cas est peut-être plus intéressant. L'encyclopédie byzantine qu'on appelle la *Souda* commence par une liste de ses sources, parmi lesquelles se trouve

> Julius Vestinus, le sophiste : épitomé du lexique de Pamphilus.

Vestinus mérite aussi une entrée à part dans la *Souda*, qui répète le surnom de 'sophiste', remarque que son épitomé a réduit les 95 livres de Pamphilus à un quatuor, et ajoute à la liste de ses ouvrages deux autres lexiques.[56] Grâce à une inscription, aujourd'hui perdue, nous savons que Lucius Julius Vestinus était

> grand-prêtre d'Alexandrie, … directeur du Musée, directeur des bibliothèques, romaine et grecque à Rome, fonctionnaire d'Hadrien, secrétaire du même empereur, … (*IG* xiv 1085[57])

---

[53] Plutarque le Sophiste, honoré sur deux inscriptions athéniennes, a souvent été identifié au chef de l'Académie de Platon—à mon avis avec raison (mais *v.* Puech, *Orateurs et sophistes*, pp. 390–395).

[54] L'inscription est réimprimée et discutée par Puech, *Orateurs et sophistes*, pp. 44–45.

[55] Il y avait plusieurs sophistes appelés 'Apollonius' (*v.* Puech, *Orateurs et sophistes*, pp. 97–119), mais on n'a aucune raison d'identifier l'un ou l'autre avec l'auteur du *Lexique*.

[56] Au lexique de Pamphilus la *Souda* attribue 91 livres (proem.), ou 94 (*s.v.* Οὐηστῖνος), ou 95 (*s.v.* Πάμφιλος), ou 405 (*s.v.* Διογενειανός) …—Sur Pamphilus *v.* Wendel, 'Pamphilos'.

[57] v. Puech, *Orateurs et sophistes*, pp. 467–468.

La date du Lexique

A quelle époque vivait Timée ? La dédicace indique une période où les Romains se mêlaient des affaires grecques, et personne ne porterait plainte contre l'idée selon laquelle il s'agit de la période impériale. Le nom 'Timée' s'accorde avec une telle idée—mais il est suffisamment répandu, géographiquement autant qu'historiquement, pour ne favoriser aucune datation plus précise[58]. Le surnom de 'sophiste' suggère, lui aussi, une date pendant la période impériale ; mais il n'indique rien de plus précis.

D'abord, on chercherait un *terminus ante quem* en examinant les textes tardifs qui citent ou mentionnent Timée et on chercherait un *terminus post quem* en interrogeant les textes que Timée mentionne ou cite.

Quant au *terminus ante quem*, si on se limite aux références explicites, les résultats sont maigres. En effet, il n'y a aucune référence à Timée avant l'époque de Photius : la référence chez Photius démontre que Timée a écrit son *Lexique* avant 850—mais si cela est vrai, il faut avouer qu'elle n'est guère intéressante.

Quant à un *terminus post quem*, nous sommes également malchanceux—s'il faut croire en Ruhnke. En effet, selon Ruhnke, 'il n'y a aucune trace imprimée dans le lexique qui pourrait donner une idée quant à sa date'[59]. Ce que Ruhnke affirme semble pourtant être réfuté par deux entrées timéennes. La première est la suivante (no. 324) :

> οὐχ ἥκιστα : tout-à-fait—ainsi Porphyre, dans son livre contre ceux qui séparent l'intelligible de l'intelligence …

Suit une citation de ce texte perdu de Porphyre. Le texte de la citation est corrompu[60] ; cependant, ce qui compte ici n'est pas le contenu de la citation mais la citation elle-même : le *Lexique* cite Porphyre ; de plus, il cite, en toute probabilité, la 'palinodie' que Porphyre a composée au

[58] On s'est parfois demandé si 'Timée', nom si approprié à un platonicien, n'est pas un nom de guerre ; mais il n'y a aucune raison pour le croire.

[59] *Timaei Sophistae*, p. IX.

[60] Le manuscrit dit :

> διενεχθέντες δὲ πρὸς ἀλλήλους τὸ παρηγμένον αὐτῶν τῆς δόξης οὐχ ἥκιστα.

Cela n'a aucun sens. Ruhnke propose 'διὰ τὸ παρηλλαγμένον' pour 'τὸ παρηγμένον' : 'en désaccord l'un avec l'autre surtout à cause de la différence entre leurs doctrines …'. Il sera difficile de trouver une correction supérieure. (Le texte est 226F dans Smith, *Porphyrius*. Smith a mal rapporté la correction de Ruhnke ; et il a imprimé sans explication 'ἤ' pour 'δέ'.)

début de ses années romaines, vers 265 (v. Porph., *Plot.* 18.17–19). Ne doit-on pas en conclure que Timée a travaillé après 265 ?

Cette conclusion semble être définitive. Mais Ruhnke la rejette. En effet, selon lui

> ce passage de Porphyre n'a pas été invoqué par Timée—un lecteur savant l'a ajouté dans le marge de sa copie, et puis—les choses se passent ainsi—il s'est glissé dans le texte[61].

Pourquoi ne pas attribuer la citation à Timée lui-même ? Ruhnke propose deux raisons. D'abord, Timée ne cite que très rarement des auteurs autres que Platon, et cela seulement dans le cas de mots obscurs. Comment aurait-il pu citer quelqu'un d'autre que Platon pour une expression qui se trouve vingt-sept fois dans les dialogues ? Ensuite, si Timée avait voulu citer un autre auteur, il aurait cité—selon la pratique des grammairiens—un bon styliste tel que Thucydide, Xénophon, Démosthène, … Il n'aurait jamais cité Porphyre, dont la plume ne possède aucune élégance.

Il est vrai que le *Lexique* ne cite que rarement d'autres auteurs que Platon. On trouve une citation d'Aristophane (*s.v.* σισύρα (383)) ainsi qu'une citation anonyme d'Homère (*s.v.* ἦτρον (215)) ; il existe aussi une allusion à Homère (*s.v.* τιμαλφέστατον (428)) ainsi qu'une référence à Hippocrate (*s.v.* σφριγῶντες (406))[62]. Ce n'est pas beaucoup—et à vrai dire, ces quatre parallèles, pour notre propos, se réduisent à deux, car le *Lexique* ne cite pas Hippocrate pour exemplifier l'usage platonicien de 'σφριγῶντες', ni Homère pour celui de 'τιμαλφέστατον'. Autrement dit, le texte du *Coislinianus* ne nous offre au final que deux passages parallèles à celui qui cite Porphyre. C'est une situation remarquable.

Il est vrai aussi que les grammairiens ne citent pas Porphyre pour illustrer le bon usage grec : d'habitude, on cite les auteurs du passé, les auteurs attiques, et Porphyre n'est ni antique ni attique. Une citation de Porphyre de la part d'un grammairien est quasi inconcevable[63]. On sera tenté de répondre à cela en insistant sur le fait que Timée—malgré ce que Ruhnke et plusieurs autres savants disent ou impliquent—n'était pas grammairien : il était sophiste, ce qui est tout autre chose. Mais

---

61 *Timaei Sophistae*, p. 168.

62 Les ἔνιοι cités dans l'entrée 'ὦ μέλεε' (462) sont des grammairiens et non pas des auteurs. Le τις dans l'entrée 'ὀκρίβας' (307) a été également identifié comme grammairien par Ruhnke (*v. infra*, p. 24).

63 Sauf, bien entendu, si le grammairien veut éclairer un sens technique d'un terme que Porphyre a défini—le terme 'γένος', par exemple.

cette réponse n'est pas bonne. En effet, si Ruhnke parle de Timée comme 'grammairien', il ne veut pas dire que Timée faisait de la grammaire par métier ni qu'il appartenait au petit groupe de savants ayant contribué aux volumes des *Grammatici Graeci* : il veut tout simplement dire que Timée avait un intérêt pour des choses grammaticales, ce que l'on ne niera pas.

Mais si les grammairiens—je continue à employer le mot selon l'usage de Ruhnke—ne citent que de 'bons' auteurs dans leurs discussions grammaticales et stylistiques, c'est précisément parce qu'ils veulent démontrer ce qu'est le bon usage. Timée, dans son lexique, ne s'intéresse pas à cette question—du moins, il n'indique nulle part que la question du bon usage a dû être soulevée dans son texte. Il s'intéresse à l'usage platonicien. En ce cas, pourquoi ne pourrait-il pas citer un auteur platonicien, même s'il n'est pas attique, même s'il n'est pas ancien ?

Bref, l'argument de Ruhnke n'est pas probant. Néanmoins, je suis sûr que Ruhnke a raison : on cite Porphyre dans un commentaire, dans un essai philosophique ; on ne le cite pas dans un lexique—et assurément un sophiste ne le cite pas[64].

Il existe une deuxième entrée timéenne qui contient une citation et qui semble fournir un *terminus post quem*. Il s'agit de l'entrée no. 307 :

> ὀκρίβας : chose fixée posée dans le théâtre, sur laquelle se plaçaient ceux qui parlaient des choses publiques ; en effet, la θυμέλη n'existait pas encore ; du moins quelqu'un dit : 'Le loge est l'emboîtement étendu de morceaux de bois', et puis 'il s'appelle ὀκρίβας'.

'Du moins quelqu'un dit [λέγει γοῦν τις]' : la citation est anonyme[65] ; mais elle doit dériver, comme Ruhnke l'a vu, d'un grammairien. De quel grammairien ? Ruhnke n'a pas remarqué que la citation est en vers. On cherche donc un grammairien-rimailleur. On n'en connaît qu'un seul dans l'Antiquité : Photius rapporte qu'Helladius, grammairien égyptien et fils de Bésantinous, qui a vécu 'au temps de Licinius et Maximianus'—c'est-à-dire au début du quatrième siècle—a écrit en mètre iambique (*Bibl.* cod. 279, 535b39–536a7). Ne faut-il pas en

---

[64] Cela constitue une affirmation plutôt qu'un argument. Mais il vaut la peine de lire l'*index fontium* de Smith, *Porphyrius* : on y voit qui le cite et qui ne le cite pas.

[65] Selon Naber, *Photii Lexicon*, pp. 116–117, la formule 'λέγει γοῦν τις' n'est qu'une dittographie de 'λογεῖον ἐστι' et doit être enlevée du texte. La suggestion est attirante ; mais, qu'on l'accepte ou qu'on ne l'accepte pas, il y a une citation dans le texte, et une citation anonyme.

conclure que Timée cite Helladius, et qu'il a donc composé son *Lexique* après 310[66] ?

Une dérivation d'Helladius est bien plausible—du moins, aucun autre candidat ne se suggère. Il faut donc croire que notre texte du *Lexique* a emprunté quelque chose à un grammairien du quatrième siècle. Mais il n'est pas forcément nécessaire d'en déduire que Timée a vécu après Helladius. En effet, il est possible que quelqu'un ait ajouté la citation d'Helladius après coup ; et j'avoue qu'à mes yeux la phrase 'λέγει τις …' a tout l'air de constituer un ajout.

Les deux cas de Porphyre et d'Helladius permettent d'arrêter l'attention sur un principe général : aucun argument de la forme 'Notre texte du *Lexique* fait référence à X : donc Timée a écrit après X' n'est solide, car il est toujours possible que la référence à X soit un ajout tardif. Il peut sembler que ce principe soit à la fois arbitraire et catastrophique—catastrophique, car il condamne dès le début toute une méthode de datation du *Lexique* ; arbitraire, car il n'invoque que la possibilité d'un ajout, et qui parle des possibilités peut parler de n'importe quoi. Mais de fait—on le verra en détail plus tard—l'existence des ajouts dans un texte comme le nôtre est un phénomène tout-à-fait normal : il n'est pas arbitraire de penser toujours à la possibilité, voire à la probabilité, d'un ajout. Si la pensée est catastrophique, tant pis.

Il faut conclure que les références explicites ne fournissent aucun *terminus post quem* ni aucun *terminus ante quem* intéressant. Mais n'y a-t-il pas de références implicites pour nous aider ? Quelqu'un a puisé dans le *Lexique* de Timée sans le dire, Timée a puisé tout silencieusement ici et là : sans doute—mais comment le savoir ? Comment, en principe, décider que X a puisé dans Y là où X n'avoue pas qu'il l'a fait ? La méthode de décision standard dépend de l'existence de liens frappants entre X et Y. Parfois, il y aura un passage—une formule, une phrase, un paragraphe—que l'on retrouvera, mot pour mot, et dans X et dans Y. Parfois il y aura une ressemblance entre un passage d'X et un passage d'Y qui n'est pas une identité, mais qui est quand même si étroite qu'elle ne peut guère être due au hasard. Parlons, dans les deux cas, des *ressemblances non accidentelles*. Or, s'il y a une ressemblance non accidentelle entre X et Y, comment l'expliquer ? Il n'y a que trois

[66] Pour l'argument, *v.* Rohde, 'Scenica', pp. 256–258. Rohde suggère, avec une certaine plausibilité, que le 'τις' anonyme indique qu'Helladius était toujours vivant quand Timée a composé son lexique, de sorte qu'on datera la composition vers 310–320.—Sur Helladius, fils de Bésantinous, *v.* Kaster, *Guardians of Language*, pp. 411–412.

possibilités : ou bien X a puisé dans Y, ou bien Y a puisé dans X, ou bien tous les deux ont puisé dans une autre source, Z. Et comment décider entre les trois possibilités ? Si la chronologie des deux auteurs est connue, elle suffira—parfois—à exclure l'une des trois. Pour le reste, il faut invoquer les différences—s'il y en a—entre le passage d'X et celui d'Y.

Un examen des références implicites a suggéré un *terminus ante quem* d'environ 450. En effet, Hermias—Platonicien du cinquième siècle, père d'Ammonius—a utilisé le *Lexique* de Timée dans son commentaire sur le *Phèdre*. Du moins, c'est ce qu'on a affirmé[67]. Mais à vrai dire, il n'y a qu'un seul passage du commentaire sur le *Phèdre* qui soit proche de Timée[68]. Il s'agit d'une note sur le mot 'ἐξάντη' à *Phèdre* 244E où Hermias explique :

> Il utilise 'ἐξάντη' pour 'pur' … dans le sens de 'sain et hors du malheur' ; le ν est là pour la bonne prononciation. (*in Phaedr.* 97.25–27)

Le *Lexique* de Timée a une entrée, no. 173 pour le mot :

> ἐξάντη : le ν est là pour la bonne prononciation, au sens de sain et hors du malheur.

Il y a une relation étroite entre les deux textes. Mais faut-il conclure qu'Hermias a fouillé chez Timée ?

De prime abord, l'idée est peu vraisemblable : Hermias était professeur de philosophie platonicienne ; le *Lexique* de Timée ne s'adresse pas aux profs grecs mais aux *gentlemen* romains ; il serait vraiment étrange qu'Hermias l'ait quand même employé—et l'ait employé une seule fois. Mais si Hermias ne dépend pas de Timée, comment expliquer la relation entre les deux textes ? On pourrait facilement imaginer qu'Hermias et Timée ont utilisé la même source—sans doute un commentaire sur le *Phèdre*. Mais on pourrait aussi imaginer que Timée dépend d'Hermias—ou plus précisément, que notre texte du *Lexique* dépend d'Hermias ; et dans ce cas, l'entrée 173 constituera un ajout.

En tout état de cause, la question n'est pas trop importante du point de vue de la datation, car tout le monde sera sans aucun doute enclin à dater Timée et son lexique avant 450 après J.-C.

Tournons donc à la question d'un *terminus post quem*, où la documentation est apparemment beaucoup plus riche : parler des 'sources' de

---

[67] Ainsi p.ex. von Fritz, 'Timaios', col. 1227.

[68] von Fritz, 'Timaios', col. 1227, fait référence aussi à *in Phaedr.* 183.14–15. Mais là il n'y a aucune raison de penser à Timée : *v.* Dyck, 'Platonic lexicography', p. 87 n. 39.

Timée, parler de la *Quellenforschung*, c'est parler de façon implicite d'un *terminus post quem*—et un bon *Quellenforscher* qui s'intéresse à Timée ne se plaindra pas du manque de territoire à explorer. Mais de fait la recherche est frustrante, les résultats décevants—et cela pour plusieurs raisons. Ici je me limiterai à un seul exemple. Plus tard, et dans d'autres contextes, d'autres cas seront examinés.

Considérons donc le lexique de Valerius Harpocration sur les Dix Orateurs. La date d'Harpocration est connue, au moins de manière approximative—il a vécu vers la fin du deuxième siècle après J.-C.[69]. Il y a environ 60 lemmes communs à Harpocration et à Timée. Dans deux des 60 cas Harpocration mentionne Platon[70]. La situation est prometteuse.

Or, de fait, dans la plus grande partie des lemmes communs, les entrées de Timée et d'Harpocration sont si différentes qu'il n'y a aucune raison d'imaginer un lien direct. Ce n'est que dans neuf cas, au maximum, que l'on pourrait penser à une ressemblance non-accidentelle ; et à vrai dire ce n'est que dans deux cas que l'on pensera de façon sérieuse à une telle ressemblance. Le premier des deux cas est le suivant :

> Timée (entrée 84) : ἀχαριστεῖν : ne pas gratifier [μὴ χαρίζεσθαι].
>
> Harpocration : ἀχαριστεῖν : pour 'ne pas gratifier [μὴ χαρίζεσθαι]'—ainsi Antiphon.

La ressemblance entre les deux entrées n'est pas accidentelle, mais elle ne dérive pas non plus d'une dépendance de l'un des lexicographes de l'autre : elle dépend tout bonnement du fait que la glose est à la fois correcte et on ne peut plus banale.

Le deuxième cas est différent.

> Timée (entrée 247) : κεραμεικοί : deux—l'un entre les murs, l'autre dehors, là où l'on enterrait les soldats morts à la guerre.
>
> Harpocration : κεραμεικός : Antiphon, dans son *Contre Nicoclès, à propos des limites*. Qu'il y a deux Kerameikoi, comme le dit l'orateur, dont l'un est dans la cité, l'autre dehors, là où l'on enterrait, aux frais de l'Etat, les soldats morts à la guerre et où on prononçait les discours funèbres—cela est indiqué par Callicrate (ou Ménéclès) dans son *Sur Athènes*.

---

[69] *v.* Keany, *Harpocration*, pp. IX–X.

[70] *s.vv.* 'δευσοποιός' et 'διωλύγιον'.—Dans le *Lexique* d'Harpocration on trouve 18 références explicites à Platon : 15 fois la référence indique un dialogue précis, 3 fois Harpocration cite le texte platonicien. (Le *Lexique* comprend, somme toute, environ 1250 entrées.)

L'entrée de Timée semblerait être un extrait, légèrement remanié, de l'entrée d'Harpocration : ne peut-on pas—ne doit-on pas—en tirer la conséquence selon laquelle Timée a exploité le lexique d'Harpocration, de sorte qu'il a dû écrire, au plus tôt, vers le début du troisième siècle après J.-C. ?

La conclusion est plausible—mais elle est aussi audacieuse, et cela pour deux raisons principales. D'abord, il n'y a aucune raison de penser que l'entrée de Timée dérive d'Harpocration plutôt que de sa source. A la fin de l'entrée, Harpocration cite un ouvrage sur Athènes qu'on a attribué ou bien à Callicratès ou bien à Ménéclès : pourquoi ne pas imaginer que Timée a consulté ce même livre ? Ensuite, l'entrée de Timée est assurément un ajout tardif à son *Lexique*. De fait, il s'agit d'une entrée 'non-platonicienne' : le lemme ne se trouve pas chez Platon ; il ne faisait donc pas partie du lexique tel que Timée l'avait composé ; et par conséquent, la ressemblance entre l'entrée 'timéenne' et celle d'Harpocration n'implique rien sur la datation du lexique de Timée.

Il serait fastidieux d'examiner toutes les entrées timéennes où une référence implicite à un devancier pourrait être postulée. Il est bien possible qu'il y ait des cas qui offrent des résultats moins décourageants que ceux que je viens de considérer. Mais dans le passé et jusqu'à présent personne n'a trouvé aucun exemple convaincant ; et quant à ce que l'on trouvera à l'avenir, je ne suis pas optimiste.

Y a-t-il d'autres moyens de déterminer la date du *Lexique*, à part les références explicites ou implicites qu'il contient ? Dans la lettre de dédicace, Timée affirme que les expressions qu'il veut expliquer 'sont difficiles à comprendre non seulement pour vous, les Romains, mais aussi pour la plupart des Grecs'. Sans doute, la remarque est une politesse. Pourtant, nous pouvons croire qu'à l'époque de Timée, Platon est devenu un auteur difficile—plus exactement, que quelques éléments du vocabulaire platonicien sont devenus difficiles à comprendre pour la plus grande partie des Grecs.

Cela suggère une façon de chercher une datation. En effet, l'expression glosée dans chaque entrée du lexique sera (en principe) un terme ou une formule qui était obscur à l'époque de Timée, tandis que les expressions qui constituent la glose seront (en principe) des formules ou des phrases composées de mots courants à l'époque de Timée. Par conséquent, s'il se trouvait que la plus grande partie des termes glosés étaient (imaginons) toujours courants au deuxième siècle mais largement obsolètes au quatrième, cela serait un indice que Timée a travaillé

pendant ou après le troisième siècle. De même, si les gloses étaient caractérisées par bon nombre d'expressions et de tournures qui sentent le troisième siècle, cela serait une autre bonne raison pour situer Timée à cette époque-là.

Il pourrait sembler qu'il existe un argument général à ce propos: dans la lettre de dédicace, Timée parle des 'mots … dits selon le dialecte attique' qui sont devenues 'difficiles à comprendre non seulement pour vous les Romains mais aussi pour la plupart des Grecs'. Or, il semble que pendant la période où l'atticisme fleurissait—c'est-à-dire, entre le premier siècle avant J.-C. et le troisième après—les tournures attiques étaient tout sauf inconnues, car ce que l'on imite, on le comprend[71]. Mais, dans ce cas, Timée n'aurait pas écrit son lexique pendant la période atticiste.

Cependant, une telle inférence serait sans aucun doute téméraire. Après tout, même pendant sa période de floraison, l'atticisme était quelque chose qu'il fallait apprendre, d'artificiel, quelque chose qui distinguait les écrits raffinés et qui se distinguait de l'usage courant de la langue. Timée aurait donc très bien pu dire, même à l'apogée de l'atticisme, que les expressions attiques sont obscures aux Romains—et aussi à la plus grande partie des Grecs.

S'il n'existe aucun bon argument général, n'y a-t-il pas des arguments locaux permettant de suggérer une datation pour le lexique? Oui, il y en a; et voici un exemple. Chez Timée, on lit:

> ἀνακογχυλίασαι· ἀναγαργαρίσαι.

Chez Pollux on trouve la phrase suivante:

> Ce que les gens du temps présent appellent ἀναγαργαρίσασθαι, on l'appelait ἀνακογχυλίσασθαι—c'est-à-dire, s'éclaircir la gorge. Platon le poète comique dit … (6.25)

C'est-à-dire qu'à l'époque de Pollux, une expression que Timée glose était démodée tandis que la glose offerte par Timée est précisément ce

[71] Le mouvement atticiste a été beaucoup discuté, et il est en partie controversé. Bref, il a commencé—en toute probabilité à Rome, et par rapport au latin, dans les années 50 avant J.-C.—comme mouvement rhétorique cherchant à remplacer le style exotique des orateurs hellénistiques par quelque chose plus simple, plus pur, plus classique. Le modèle était Lysias. Le mouvement s'est étendu du latin au grec, et de la rhétorique à la littérature en générale. Les modèles sont les écrivains classiques d'Athènes, dout Platon—auxquels on a parfois ajouté Hérodote. Un tour d'horizon dans Wisse, 'Rise of Atticism'.

que 'les gens du temps présent disent'. On tira une conclusion selon laquelle Timée et Pollux étaient des contemporains.

Cet argument n'est pas sans force, et l'on pourrait l'étoffer par une poignée d'arguments semblables[72]. Mais il faut avouer que, pour plusieurs raisons évidentes, les arguments—même quand on les prend ensemble—ne sont pas probants. Et de fait, une analyse minutieuse des expressions du *Lexique* ne révèle aucune régularité intéressante ou utile. On ne peut pas dire que, de façon générale, les gloses ont un parfum du troisième plutôt que du deuxième ou du quatrième siècle. On ne peut pas dire non plus que les termes glosés étaient, de manière générale, bien compris au deuxième siècle et oubliés au quatrième.

Il y a un autre type d'argumentation bien connu de la philologie classique qui doit enfin être mentionné. Chaque auteur a ses sources, qui déterminent un *terminus post quem* pour son œuvre : si nous jetons un coup d'œil sur les sources du *Lexique*, nous pourrons donc établir un *terminus* de cette sorte.

En principe, c'est un très bon argument. Pourtant, il ne fonctionne pas dans le cas de Timée. Timée ne mentionne aucune source, ne dit jamais qu'il a cherché ici ou là des renseignements, il ne cite aucune autorité. Sans doute avait-il tout de même des sources ; c'est-à-dire qu'il n'a pas inventé toutes les entrées *Marte suo*. Nous pouvons même faire quelques conjectures sur les types de sources qu'il a consultées. Plus tard on fera quelques remarques à ce propos. Pour l'instant, il suffit de dire que la *Quellenforschung* ne produit aucune datation solide.

Que peut-on donc dire à propos de l'époque de Timée et de la date de son *Lexique* ? Très peu de choses. Entre 100 avant J.-C. et 500 après J.-C. ?—Assurément. Entre 100 après J.-C. et 400 ?—Sans doute. Entre 150 et 350 ?—Probablement. Entre 200 et 300 ?—Peut-être. Tout cela n'est pas fondé sur des arguments précis et savants : cela ne dépend que d'une impression—une impression qui devient progressivement plus faible quand on considère des périodes progressivement plus étroites.

---

[72] Mentionnons la présence du mot 'φουρνοπλάστοι' comme glose sur 'ἰπνοπλάθαι' : le mot est un quasi latinisme, et le mot 'φοῦρνος' se trouve pour la première fois (peut-être) chez Erotien (*Voc.Hipp.* 78). Mais cela ne signifie pas grand-chose quant à la datation de Timée—et il serait fantaisiste de voir dans le latinisme un geste vers Gentien.

Les collègues de Timée

Le *Lexique* platonicien de Timée n'est pas le seul membre de sa classe: il y a—il y avait—d'autres lexiques qui se sont spécialisés sur Platon. Ce qui n'est pas particulièrement étonnant: Platon était parmi les auteurs les plus lus dans l'Antiquité impériale, son texte n'était pas toujours facile à comprendre, on a composé plusieurs commentaires sur les dialogues—pourquoi ne pas penser qu'un lexique se montrerait utile?

Les commentateurs tardifs sur Platon font parfois allusion à 'ceux qui sont experts pour les expressions' de Platon (p.ex. Olymp., *in Gorg.* 4.9). Ainsi Longin, le premier maître de Porphyre qui, selon le mot méchant de Plotin, était 'assurément philologue, aucunement philosophe' (Porph., *Plot.* 14.19–20), s'est beaucoup intéressé aux 'expressions' platoniciennes: Proclus rapporte, de façon neutre, que 'Longin ne méprise pas l'étude des expressions' (*in Tim.* I 68 [19E]); mais quand il remarque qu''ici aussi Longin indique que Platon s'intéresse à la convenance et à la variété des mots', il ajoute que Jamblique a reproché à Longin de 'trop s'occuper des expressions' (*ibid.*, I 87 [21A]). Mais si Jamblique n'a pas tellement estimé le travail de Longin, et s'il n'est pas difficile d'imaginer pourquoi, on sera prêt à parier que Longin avait ses alliés, que l'étude des expressions platoniciennes était reconnue comme un service utile aux lecteurs.

Néanmoins, Longin, tout en s'intéressant aux expressions platoniciennes, n'a pas écrit de lexique; et si nous cherchons des vrais lexicographes platoniciens, nous ne trouvons que cinq candidats. À part Timée lui-même, ils sont, en ordre alphabétique: Boéthus, Clément, Didyme, Harpocration. Pour Didyme, un texte existe. Pour Boéthus ainsi que pour Clément, nous possédons deux ou trois fragments. Pour Harpocration, rien du tout[73].

D'abord Didyme. En 1868, dans ses *Mélanges de littérature grecque*, E. Miller a publié un lexique platonicien qui, dans le seul manuscrit qui le conserve, porte le titre:

---

[73] Pour la lexicographie platonicienne *v.* surtout Dyck, 'Platonic lexicography'; *cf.* Dörrie et Baltes, *Platonismus* III, pp. 54–61, 226–235; Alline, *Histoire du texte*, pp. 141–143; Miller, *Mélanges*, pp. 385–388; Ruhnke, *Timaei Sophistae*, pp. VII–VIII; Fabricius, *Bibliotheca* IV, pp. 582–583; Ménage, *ad* D.L. 3.63.—Dans ce contexte on a parfois fait allusion à l'ouvrage d'Ammonius, élève d'Aristarche, Περὶ τῶν ὑπὸ Πλάτωνος μετηνεγμένων ἐξ Ὁμήρου (Sch. *in Il.* 9.540); mais Ammonius s'était intéressé à Homère et non pas à Platon, et en tout état de cause son ouvrage n'était pas un lexique platonicien.

> Διδύμου περὶ τῶν ἀπορουμένων παρὰ Πλάτωνι λέξεων.
> de Didyme, à propos des expressions difficiles chez Platon.

Miller a identifié ce Didyme au célèbre grammairien et savant d'Alexandrie, celui des entrailles d'airain. Il croyait donc avoir découvert un lexique platonicien fait à Alexandrie vers la fin du premier siècle avant J.-C[74].

Miller n'explique pas pourquoi il pense que son Didyme est le célèbre grammairien ; mais peut-être s'est-il rappelé que Didyme d'Alexandrie avait écrit un ouvrage, qui comprenait au moins sept livres, sous le titre '*Expressions difficiles*'[75] ? En tout cas, il est évident que le texte que Miller a publié n'est pas un ouvrage hellénistique et n'est pas par conséquent un ouvrage de Didyme. Ce n'est pas seulement parce que la première entrée dans le lexique fait référence à quelqu'un qui a vécu après l'époque de Didyme : c'est, tout autant, que toute l'œuvre a un parfum de Byzance[76].

Mais peut-être que le texte de [Didyme] dépend directement et exclusivement d'un vrai ouvrage de Didyme ? Non : le texte, tel que nous l'avons, a été compilé sur la base de plusieurs écrits. Il comprend environ 60 entrées. Après une entrée isolée, une première partie contient deux séquences de remarques lexicales, chacune en ordre alphabétique. La deuxième partie du texte est faite d'entrées beaucoup plus longues et qui ont été affichées dans un ordre apparemment aléatoire. A la fin du texte le compilateur nous assure que

> il existe encore beaucoup d'autres expressions du même genre qu'il serait trop long de considérer. En effet, celles-ci suffiront pour apprendre le langage de Platon. Quant à l'interprétation des expressions, je l'ai

---

74 Sur Didyme *v.* p.ex. Flamand, 'Didymos' ; Pfeiffer, *History of Classical Scholarship* I, pp. 274–279 ; Cohn, 'Didymos'.

75 *v.* Harpocration, *s.v.* δερμηστής : Δίδυμος … ἐν ζ′ τῆς ἀπορουμένης λέξεως. Harpocration fait assurément référence au grand grammairien.—*cf.* aussi p.ex. le titre du lexique de Boéthus (*v. infra*, p. 37) ; l'ouvrage sur les dix orateurs de Valerius Diodorus, ὁ γράψας ἐξήγησιν τῶν ζητουμένων παρὰ τοῖς δέκα ῥήτορσιν (*Souda*, *s.v.* Πωλίων) ; le texte publié par Miller, *Mélanges*, ἐκ τῶν Κλαυδίου Κασίλωνος παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς ῥήτορσι ζητουμένων.

76 *v.* p.ex. Latte, 'Zeitbestimmung', pp. 392–394 ; Dyck, 'Platonic lexicography', pp. 82–83.—Selon Dyck, l'auteur du lexique 'est un étudiant byzantin qui compose son ouvrage d'après les avis d'un professeur afin d'aider les étudiants moins avancés à maîtriser le langage de Platon'. Dyck fixe la deuxième moitié du 9ème siècle comme *terminus ante quem* pour [Didyme], car le lexique a été exploité par Photius. Il est vrai que Photius a emprunté quelques entrées de [Didyme] ; mais selon Dyck (p. 83 n. 26) il s'est servi d'une version du lexique plus complète que la nôtre—et, en ce cas, Photius ne permet pas de donner une date du texte que nous possédons.

donnée selon ce qui est, à mon avis, normal, ce qui est plausible, et ce que le contexte indique, suivant en cela les conseils de mes maîtres—mais je ne nie pas que quelqu'un d'autre donnerait peut-être une autre interprétation. Quant aux autres écrivains qu'il vaut la peine de lire, … (406.23–29)

Il s'agit évidemment d'une compilation byzantine fabriquée à partir de plusieurs matériaux. Il n'en suit pas que le lexique de [Didyme] est sans intérêt pour l'histoire de la philologie platonicienne. Bien au contraire. Ici, je me limiterai à la question de la relation entre le lexique de [Didyme] et celui de Timée.

[Didyme] cite Boéthus. Il ne cite jamais Timée—ni d'autres savants. A-t-il tout de même utilisé Timée ? Des 60 entrées de [Didyme], presque la moitié ne correspond à rien dans notre texte de Timée. Parmi les 35 entrées communes aux deux textes, la moitié propose des gloses suffisamment différentes les unes des autres pour indiquer qu'il n'y a aucun lien de dérivation entre les deux lexiques. Mais il y a aussi des cas où un tel lien semble exister.

De fait, on trouve une entrée—une seule—qui se retrouve dans les deux textes sous exactement la même forme, à savoir l'entrée no. 286 de Timée :

μεταποιεῖσθαι· ἀντιποιεῖσθαι.

Il s'agit bien d'une identité ; mais hélas, c'est une identité banale et qui ne prouve rien[77]. Plus intéressants sont les cas, assez nombreux, où les gloses chez [Didyme] sont semblables aux gloses chez Timée sans leur être identiques et où la ressemblance paraît être non-accidentelle. Voici trois exemples du phénomène :

---

[77] En effet, la situation est un peu plus complexe. Le *Coislinianus* de Timée nous dit :

μεταποιεῖσθαι ἀντὶ τοῦ ποιεῖσθαι.

Ruhnke (qui ne pouvait pas connaître [Didyme]) a corrigé le texte. Il dit qu'il l'a corrigé sur la base de l'entrée dans la *Souda*—où, de fait, nous lisons :

μεταποιεῖσθαι ἀντὶ τοῦ ποιεῖσθαι. Πλάτων Πολιτικοῖς· ἥκιστα βασιλικῆς μεταποιουμένους τέχνης· ἀντιποιουμένους.

Ici la glose est corrompue, exactement comme chez Timée ; mais la correction est confirmée par la glose sur la citation. Ou bien Ruhnke a corrigé son texte de la *Souda* sans le remarquer, ou bien il s'est appuyé plutôt sur Photius, chez qui on lit :

μεταποιεῖσθαι· ἀντιποιεῖσθαι. Πολιτικῷ Πλάτων· ἥκιστα βασιλικῆς μεταποιουμένους τέχνης· ἀντιποιουμένους.

Timée (no. 115): δημοῦσθαι· δημοκοπεῖν, παίζειν, εὐφραίνεσθαι.
[Didyme]: δημοῦσθαι· παίζειν.
Timée (no. 59): ἀποκναίειν· κατ' ὀλίγον ἀποξύειν καὶ ὡσπερεὶ διαφθείρειν.
[Didyme]: ἀποκναίειν· ἀπολύειν ἢ διαφθείρειν.
Timée (no. 245): κατόπιν· μετὰ ταῦτα.
[Didyme]: κατόπιν· μετὰ τοῦτο, ὡς Πλάτων ἐν Γοργίᾳ· κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν.

Dans le premier cas, il semblerait que [Didyme] ait repris l'entrée du *Lexique* de Timée tout en l'abrégeant. Le deuxième cas paraît identique—si l'on corrige le texte de [Didyme] ('ἀποξύειν' pour 'ἀπολύειν'). Mais le troisième cas semble aller dans le sens opposé. En effet, [Didyme] ne peut pas dépendre de notre texte de Timée, car il fournit des renseignements que ce texte ne fournit pas. Que dire ? Parmi plusieurs hypothèses, la plus attirante est sans doute celle selon laquelle [Didyme] a pris son entrée dans une version du *Lexique* de Timée qui était plus complète (et sans doute plus ancienne et plus authentique) que la nôtre. (De prime abord l'hypothèse pourrait paraître audacieuse : on verra plus tard que ce n'est pas le cas.)

Bien entendu, de telles ressemblances peuvent s'expliquer de plusieurs façons : par exemple, on pourrait imaginer que les entrées de [Didyme] et de Timée dérivent d'une source commune, ou de textes qui, eux, dérivent d'une source commune … En outre, il faut s'attendre à ce qu'il y ait des ressemblances—même des ressemblances frappantes—entre deux lexiques platoniciens, qui s'expliquent tout simplement par le fait qu'ils traitent du même sujet. Néanmoins, il me semble probable que [Didyme] a utilisé Timée.

Enfin, retournons à Didyme, le célèbre grammairien d'Alexandrie. Bien que le texte établit par Miller ne soit pas le texte de Didyme et n'en dérive pas non plus de façon directe ou intégrale, n'est-il toujours pas possible que Didyme—le vrai Didyme—ait écrit un lexique platonicien, et que le texte de Miller en ait préservé quelques bribes ? Voici une entrée de [Didyme] :

εἵλη : l'éclat du soleil et de ses rayons.

Une scolie sur les *Guêpes* d'Aristophane contient le rapport suivant :

Il a joué de manière froide, dit Didyme, avec les mots. En effet, puisque l'éclat du soleil s'appelle εἵλη tandis que la cour de justice s'appelle ἡλιαία, il joue en disant à quelqu'un qui adore la litigation que 'quand le soleil se lève tu pourras aller à la cour [ἐπειδὰν ἀνάσχῃ ὁ ἥλιος, ἡλιάζειν ἐνέσται σοι]. C'est ainsi, avec un iota, que les Attiques disent εἵλη'. Ainsi Didyme. (Sch. *V.* 772)

Il y a là un lien qui n'est pas peut-être accidentel, de sorte que [Didyme] peut dépendre de Didyme. Mais en tout cas, la glose platonicienne de [Didyme] ne dépend pas d'une glose platonicienne de Didyme.

Le [Didyme] de Miller n'est pas le premier lexique platonicien que nous connaissons. Ce privilège appartient, semble-t-il, à un ouvrage d'Harpocration d'Argos. Cet Harpocration, qu'il ne faut pas confondre avec Valerius Harpocration, est bien connu des amateurs de Platon. Son entrée dans la *Souda* se lit comme suivant :

> Harpocration : d'Argos, philosophe platonicien, ami de César. Il a écrit un commentaire sur Platon en 24 livres, aussi *Expressions de Platon* en deux livres. (*s.v.* Ἁρποκρατίων)

La référence à César est terriblement floue et ne permet d'établir aucune datation. Mais puisque le maître d'Harpocration était Atticus (ainsi Proclus, *in Tim.* I 305 [28C]), et qu'il est très probable qu'Harpocration a pu exploiter les écrits de Numénius, une datation approximative est suggérée : Harpocration était actif autour de 200 après J.-C.

De son commentaire—plutôt de ses commentaires—sur Platon, les platoniciens tardifs nous ont conservé quelques témoignages[78] ; mais le lexique a totalement disparu, sans laisser aucune trace de son contenu. A vrai dire, on peut se demander s'il a jamais existé : peut-être que les *Expressions de Platon* n'est pas un ouvrage indépendant de la main d'Harpocration, mais qu'il est fabriqué plus tard à partir la base de ses 24 livres de commentaire ?

Le troisième homme s'appelle Clément[79]. On trouve trois passages pertinents dans le *Lexique* de Photius. Voici le premier :

> ζάλη : vent fort ; dérive d'être très serré (comme ζάπλουτος est très riche). *République*—
>
>> comme quelqu'un surpris par une tempête s'abrite derrière un mur contre la poussière et la ζάλη soulevées par l'air. [*Rep.* 496D]
>
> Et dans le *Timée*—
>
>> ou s'il était pris par la ζάλη du vent soulevée par l'air. [*Tim.* 43C]

[78] *v.* Dillon, 'Harpocration', qui cite et commente les textes pertinents ; *v.* aussi Whittaker, 'Harpocration'.—Le bel épitaphe, *IG* ii² 10826, n'appartient pas à notre Harpocration selon l'édition la plus récente : Puech, *Orateurs et sophistes*, pp. 288–289.

[79] *v.* Dyck, 'Platonic Lexicography', pp. 84–86.

> En effet, le mot signifie une contraction ainsi qu'un balayage. Clément. Selon certains : vent violent, air turbulent. Clément. Une ζάλη peut être une grande contraction du vent. Selon certain, la ζάλη est la grêle[80].

Toute l'entrée, à l'exception de la dernière phrase, est attribuée à Clément, et elle constitue un petit modèle de l'art lexicographique. Clément a donc écrit un lexique. Mais a-t-il écrit un lexique platonicien ? Il est vrai qu'il y a deux citations de Platon ; mais on peut citer Platon dans un lexique non-platonicien.

Le deuxième passage de Photius est le suivant :

> Ἥρας δεσμοὺς ὑπὸ υἱέος : *République* II. Il faut l'écrire ainsi. En effet, chez Pindare elle est lié par Héphaeste dans le fauteuil qu'il a fabriqué. Certains ne sachant pas cela écrivent ὑπὸ Διός et disent qu'elle a été liée quand elle a comploté contre Héraclès. Clément. L'Histoire se trouve également chez Epicharme dans les *Comastes ou Héphaeste*[81].

C'est une note savante sur la *République* : à 378D, selon Clément, il faut lire 'υἱέος' et non pas 'Διός'. Une telle note ne peut guère venir d'un lexique : sans doute a-t-elle été trouvée dans un commentaire sur la *République*. En toute état de cause, elle ne témoigne pas d'un lexique platonicien de Clément.

Enfin, on trouve l'entrée suivante :

> παλίμβολος : peu fiable, qui change vite, minable. Clément. Il peut aussi avoir le sens de 'd'intention opposée', 'd'opinion opposée'[82].

---

[80] La même note se trouve dans la *Souda*, avec quelques variantes triviales (sauf qu'avant '*République*' on lit 'Platon') ; il y a une version abrégée (qui omet la première citation de Platon mais qui garde le nom de Clément) dans *EM*.

[81] La même note se trouve dans la *Souda*, encore une fois avec 'Platon' avant '*République*'. Il existe aussi une autre différence entre les deux lexiques. Les mots que j'ai traduits comme 'Clément. L'Histoire se trouve également …' sont ceux de la *Souda* ('Κλήμης. ἡ ἱστορία καὶ …'). Les manuscrits de Photius présentent 'Κλήμεντος ἡ ἱστορία· καὶ …' : cela n'est pas impossible du point de vue linguistique ; mais il est fort probable que ce ne soit que le résultat d'une erreur triviale de la part d'un copiste.

[82] Le texte se lit chez Photius comme suivant :

> παλίμβολος· ἀδόκιμος, εὐμετάβολος, ἀνελεύθερος. Κλήμης. δύναται καὶ ἀντὶ τοῦ παλίμβολος ἐναντιόβουλος, ἐναντιογνώμων· ὡς καὶ παλίνδης ὄνος.

La même note, sans variantes, dans la *Souda* (sauf que 'ὄνος' est remplacé par 'ὄνομα') ainsi que dans *Coll. Verb.*[1] (mais sans le nom de Clément) ; une version abrégée, également sans le nom de Clément, chez Hsch. (L'entrée se trouve également chez [Eud.] ; mais, bien qu'un lexique rhétorique d'Eudème soit parmi les sources mentionnées par la *Souda*, le texte que nous possédons n'est rien d'autre qu'un recueil d'extraits de la *Souda* elle-même (*v.* Cohn, 'Eudemos'). En tout état de cause, l'entrée est évidemment corrompue : il faut enlever 'παλίμβολος' après 'ἀντὶ τοῦ', tandis que 'παλίνδης ὄνος' présente un problème non résolu.

Ce passage ne fait pas référence à Platon. Mais le mot 'παλίμβολος' se trouve chez Platon (*Legg.* 705A), et il est glosé dans le lexique de Timée (no. 330): même si la glose de Timée n'est pas très proche de celle de Clément, on a pensé que les deux entrées visent le même passage des *Lois*. L'hypothèse est rien moins que certaine. Le terme 'παλίμβολος' n'est pas uniquement platonicien. Il se trouve aussi, par exemple, chez Eschine. Valerius Harpocration a cru que le terme méritait une glose: il fait appel à Deinarche ainsi qu'à Ménandre pour étayer son explication. Son commentaire est repris par un scoliaste (Sch. *in Aeschin., Fals.Leg.* 40). Bien que la glose de Clément ne soit pas similaire à celles d'Harpocration et du scholiaste, rien n'exclut que Clément pensait à Eschine (ou à quelqu'un d'autre) plutôt qu'à Platon.

Bref, les textes sont maigres: le lexique platonicien de Clément n'a peut-être jamais existé. Quant à Clément lui-même, nous n'avons aucun renseignement à son propos. Son nom indique qu'il vivait durant la période impériale; mais on ne peut rien dire davantage.

Reste Boéthus. Dans le même volume que celui où il a trouvé le *Lexique* de Timée, Photius a lu deux autres contributions à la lexicographie platonicienne:

> Lu dans le même volume,[83] un recueil d'expressions platoniciennes de Boéthus, organisé alphabétiquement, beaucoup plus utile que le recueil de Timée. Il adresse la compilation à un certain Mélantas. Relié avec lui[84] il y avait aussi un autre essai, dédié à Athénagoras, qu'il intitule *A propos des expressions difficiles chez Platon*. Si l'on mettait ensemble les expressions discutées dans ces traités et qu'on y intercalait aussi celles recueillies par Timée, on produirait une aide bien adaptée à ceux qui veulent lire Platon. (*Bibl.* cod. 154–155, 100a14–24)

Le premier des deux ouvrages est attribué expressément à Boéthus. Le deuxième est introduit de façon anonyme. Mais si le texte reçu de Photius est correct, le même Boéthus en est l'auteur, car le sujet du verbe 'intitule' ne peut pas ne pas être Boéthus.

---

[83] Le mot est 'τεῦχος': Birt, *Buchwesen*, pp. 89–94. Un τεῦχος est parfois un casier ou une boîte qui contient plusieurs livres ou rouleaux; mais chez Photius le terme—qui s'y trouve une vingtaine de fois—signifie toujours (ou du moins presque toujours) 'volume'.—On remarquera que plus tard Eustathe possédait un codex qui contenait du moins trois lexiques: *v.* Erbse, *Untersuchungen*, p. 5 (cf. p. 23 n. 3).

[84] συνετάγη δὲ αὐτῷ: le sujet du verbe est 'ἕτερόν τι … σπουδασματίον', et 'αὐτῷ' fait référence à 'συνταγματίον'. Ruhnke, *Timaei Sophistae*, p. VIII, implique que Boéthus est sujet du verbe, et il a ainsi trompé d'autres savants.

A part ce texte de Photius, il n'y a que trois références à l'œuvre de Boéthus[85]. Une se trouve dans un autre ouvrage de Photius—dans son grand *Lexique*:

> Boéthus, dans son recueil d'expressions, dit que le mot ⟨ἀντικρύ⟩ a dix sens. (*s.v.* ἀντικρύ)

La formulation est un peu étrange; mais sans doute Photius veut-il faire référence au recueil des expressions platoniciennes, c'est-à-dire au premier des deux ouvrages qu'il mentionne dans la *Bibliothèque.* Puis, une entrée dans le *Lexique* d'Hésychius (*s.v.* διὰ πάντων κριτής) invoque ce que Boéthus dit 'dans son ouvrage au sujet de Platon [ἐν τοῖς περὶ Πλάτωνος]'. La référence est floue; mais—*docente* Occam—on pensera qu'il s'agit de l'un ou de l'autre des deux ouvrages mentionnés par Photius. Enfin, le lexique platonicien de [Didyme] commence ainsi:

> 'ἦ δ' ὅς', comme dit Boéthus le philosophe stoïcien, signifie 'il a dit' … (249.21–22)[86]

Cette remarque, elle aussi, dérive sans doute d'un des ouvrages de Boéthus que Photius a lus.

Le texte de [Didyme] identifie l'auteur du lexique: il est le philosophe stoïcien Boéthus de Sidon, élève de Diogène de Babylone et qui a vécu au deuxième siècle avant J.-C. On s'est étonné: est-il possible qu'un philosophe stoïcien ait fabriqué un lexique platonicien? N'est-il pas probable que [Didyme] ait imaginé l'identification? (Dans sa source, il a lu tout simplement: 'Boéthus dit …'. Il a voulu distinguer ce Boéthus de ses nombreux homonymes—et il a deviné qu'il s'agissait du philosophe stoïcien.)

Contre cette prise de position sceptique, on s'est rappelé que les Stoïciens se sont toujours intéressés à Platon, qu''Antipater le stoïcien a écrit trois livres à propos du fait que selon Platon seul le noble est bon' (Clem, *Strom.* 5.14.97.6), que Panétius et Posidonius se sont occupés du platonisme—Panétius, 'amateur de Platon' selon Philodème (*Ind.Stoic.* 51.2–3), traitant quelques questions philologiques par rapport aux dialogues (*v.* D.L. 2.64; Eust., *in Od.* II 305.34–35[87]). En ce cas,

[85] Les témoignages sur Boéthus ont été recueillis par Dyck, 'Platonic Lexicography', pp. 75–84; *v.* aussi Cohn, 'Boethos'; *id.*, 'Scholien', pp. 794–808; Goulet, 'Boéthos'.

[86] Pour ce texte *v. infra*, p. 111; pour les textes parallèles dans d'autres lexiques, ainsi que pour les difficultés qu'ils suscitent, *v.* Bonelli, 'Lessicografia', pp. 38–39; Schironi, 'Plato at Alexandria', pp. 427–428.

[87] Pour Panétius et Platon *v.* Dörrie et Baltes, *Platonismus* II, pp. 315–323; pour Posidonius et Platon, *ibid.* pp. 323–333.

pourquoi ne pas accepter qu'un autre philosophe stoïcien aurait pu produire un glossaire de Platon ? De plus, on avouera que Boéthus de Sidon, le philosophe stoïcien, était un homme peu connu dans l'Antiquité tardive : si [Didyme] avait trouvé dans sa source le nom 'Boéthus', sans qualification, et qu'il avait voulu identifier son homme, il est tout autre qu'évident qu'il aurait pensé au stoïcien. (Pourquoi ne pas penser au Boéthus contemporain de Strabon et chef de l'école péripatéticienne ?)

Tout ce qu'on dit contre le scepticisme est vrai—et néanmoins je reste sceptique. Je n'arrive pas à croire qu'un philosophe stoïcien du deuxième siècle avant J.-C. ait compilé un lexique platonicien.

En ce cas, est-il possible de situer Boéthus et ses recherches ? D'habitude, on trouve un *terminus ante quem* en se fondant sur l'entrée 'διὰ πάντων κριτής' chez Hésychius : la glose, qui s'applique à un passage dans la *République* (*v.* 580B), n'est guère cohérente. Mais la seule chose qui m'intéresse ici, c'est le fait que cette entrée d'Hésychius provient, selon les experts, d'un ouvrage de Diogénianus.

Le grammairien Diogénianus d'Héracléa était contemporain de l'Empereur Hadrien. Selon son entrée dans la *Souda*,

> ses livres sont les suivants : *Expressions de toute sorte*, ordre alphabétique, en 5 livres—il s'agit d'un épitomé des 45 livres d'*Expressions* de Pamphilus ainsi que de Zopyrion.

Ce lexique, qui est perdu, était un texte-clef dans l'histoire de la lexicographie ancienne. Dans la lettre à Eulogius qui préface son *Lexique* Hésychius décrit élogieusement le travail de Diogénianus ; et il ajoute :

> Je n'hésiterai pas à dire, en toute franchise, que, muni des *Expressions* d'Aristarque et d'Appion et d'Héliodore, et y ajoutant les livres de Diogénianus—le premier et le plus grand avantage du banquet—, … je n'ai omis aucune expression que j'y ai trouvée—et que j'en ai ajouté beaucoup que je n'y ai pas trouvées.

Evidemment, Diogénianus était une source intarissable pour Hésychius[88].

Or, si Hésychius s'appuie sur Diogénianus, et si Diogénianus a cité Boéthus, alors on devra situer Boéthus durant la première partie du deuxième siècle après J.-C. au plus tard.

---

[88] Sur Diogénianus, *v.* Cohn, 'Diogenianos' ; Latte, *Hesychii Lexicon*, pp. XLII–XLIV. —La collection de proverbes qui existe en deux versions et que les manuscrits attribuent à Diogénianus n'a aucun rapport avec le grammairien d'Héracléa.

C'est un joli petit argument. Mais c'est aussi un argument sans force. La raison en est simple : on ne sait pas si l'article pertinent d'Hésychius dérive de Diogénianus. Bien entendu, Hésychius affirme qu'il a puisé à pleines mains dans Diogénianus ; mais si l'on considère les entrées particulières, on constate qu'il est très rare d'avoir une bonne raison d'attribuer celle-ci ou celle-là à Diogénianus[89]. L'entrée qui cite Boéthus ne fait pas exception à cette triste vérité. Mais, en ce cas, toute l'argumentation s'écroule.

Si une datation absolue nous échappe, peut-être pouvons-nous trouver du moins une datation relative—une datation relative à Timée ? 'Mais oui, bien sûr qu'on peut. En effet, il y a au moins trois raisons pour placer Boéthus avant Timée, car trois entrées du lexique de Timée dépendent du lexique de Boéthus[90].'

La première des entrées est 'ἀντικρύ'. Dans le texte rapporté par Photius, Boéthus distingue dix significations de ce mot. Dans son entrée (no. 52), Timée reprend une de ces dix explications. Voici le texte de Photius :

> ἀντικρύ· Boéthus, dans son recueil d'expressions, dit que le mot a dix sens : κατέναντι καὶ ἐξ ἐναντίας καὶ διαμπερὲς καὶ ἰθὺς καὶ εὐθὺς καὶ ἐπ' εὐθείας καὶ ἰσχυρῶς καὶ σαφῶς καὶ ἀκριβῶς καὶ ἁπλῶς. …

Et Timée :

> ἀντικρύ· κατευθύ, ἐπ' εὐθείας.

Il est vrai qu'il y a une correspondance exacte entre le sixième des dix sens de Boéthus et le seul sens reconnu par Timée. Mais Timée aurait eu du mal à ne pas citer dans son entrée l'un ou l'autre des sens catalogués par Boéthus ; et de cette correspondance on ne peut tirer aucune conclusion intéressante.

Le deuxième cas est semblable au premier : dans son entrée 'φαῦλον' (no. 444) Timée reprend deux des dix sens du mot distingués par Boéthus[91]. Encore une fois, la ressemblance n'est que très partielle : Timée offre trois explications du mot 'φαῦλος' dont une ne se trouve pas dans le texte de Boéthus—un tel chevauchement entre deux lexiques n'est guère remarquable, et n'exige pas une explication en termes de

[89] Les lecteurs de l'édition d'Hésychius de Latte n'ont pas toujours fait attention à ce qu'il dit des occurrences de la lettre 'D' dans la marge de son texte (*v. Hesychii Lexicon*, p. XXXVIII).

[90] *v.* Dyck, 'Platonic lexicography', pp. 87–88.

[91] *v. infra*, p. 117.

dérivation. Ajoutons que l'attribution à Boéthus de la distinction entre dix sens dépend d'un passage dans l'*Etymologicum Magnum* (*s.v.* φαῦλον). L'entrée commence comme suit:

> φαῦλον: le mot a dix sens—'simple', comme dans le *Licymnie* d'Euripide …

L'entrée ne mentionne jamais Boéthus. Son contenu lui a été attribué parce qu'elle distingue dix sens d'un mot et que Boéthus a distingué dix sens d'un autre mot …

Enfin, on a comparé les deux entrées 'κερασβόλον' chez Timée et chez [Didyme]. L'entrée de [Didyme] est beaucoup plus longue. Tout ce qu'on trouve chez Timée, on le retrouve chez [Didyme]. Il n'y a pas de ressemblances exactes du point de vue du langage. Pourtant, il existe une relation non-accidentelle entre les deux textes, et puisque [Didyme] ne peut pas dépendre de Timée (car il en dit beaucoup plus que Timée), il faut imaginer que Timée dépend de [Didyme]—c'est-à-dire qu'il dépend de la même source que Didyme. Qui est cette source? Bien entendu, elle s'identifie au lexique platonicien de Boéthus.

La comparaison entre Timée et [Didyme] est assurément intéressante (on y reviendra plus tard). Mais elle n'établit pas de dépendance entre Timée et Boéthus. Ceci pour une raison triviale: il n'y a absolument rien qui suggère que l'entrée de [Didyme] a été prise du lexique de Boéthus.

Bref, les données maigres que nous possédons ne suffisent pas pour établir une datation de Boéthus—pas même une datation relative à Timée.

omne ignotum pro magnifico. Au dix-neuvième siècle les philologues ont décidé que le lexique de Boéthus se trouvait parmi les sources les plus importantes pour les lexiques byzantins, et on a attribué des centaines d'entrées platoniciennes qui se trouvent chez Photius ou dans la *Souda* aux lexiques platoniciens de Boéthus[92]. Les recherches de Leopold Cohn l'ont amené à une conclusion moins généreuse—et il s'est limité à une liste de quelques dizaines de cas où les lexicographes byzantins ont exploité Boéthus. Un demi-siècle plus tard, Hartmut Erbse s'est exprimé de manière encore moins généreuse que Cohn: il ne donne pas de chiffre, mais il paraît vouloir éliminer environ la moitié des attributions acceptées par Cohn. Finalement, Andrew Dyck s'est montré—et pour de bonnes raisons—bien plus avare que Erbse:

---

[92] *v.* surtout Naber, *Photii Lexicon*, pp. 54–71.

il n'accepte que cinq textes—les trois passages où Boéthus est mentionné explicitement ainsi que l'entrée 'φαῦλον' chez l'*EM* et l'entrée 'κερασβόλον' de [Didyme][93]. A mon avis, même Dyck est trop généreux.

Bien entendu, je ne veux pas suggérer que Boéthus n'avait aucune influence sur les lexiques tardifs, et je ne veux pas affirmer non plus que Timée a travaillé avant, plutôt qu'après, Boéthus. Les conclusions que les données impliquent—qu'elles exigent—sont des conclusions purement sceptiques : nous ne savons pas quelle était l'importance de Boéthus, nous ne savons pas si Timée a vécu avant ou après Boéthus[94].

'Lexiques', 'lexicographes', etc.

La lexicographie platonicienne se situe à l'intersection de deux traditions érudites : d'un côté, l'étude des textes de Platon, et de l'autre, la lexicographie générale. La lexicographie antique a une histoire longue et richement documentée, en latin ainsi qu'en grec[95]. Ses produits savants prenaient des formes variées, et si l'on emploie le terme 'lexique' pour tous ces produits, il faut reconnaître que c'est un terme générique qui domine plusieurs espèces et sous-espèces.

Le mot français 'lexique' est calqué sur le grec 'λεξικόν'. Les lexicographes byzantins se servent parfois de ce mot. Mais c'est un mot rare, et c'est un mot tardif. Si le manuscrit d'Apollonius le Sophiste donne comme titre de son ouvrage

> λεξικὸν κατὰ στοιχεῖον τῆς τε Ἰλίαδος καὶ Ὀδυσσείας,

il ne faut pas attribuer le titre à l'auteur.

Le mot 'ὀνομαστικόν', qui signifie plus ou moins 'lexique', est plus fréquent que 'λεξικόν' et assurément plus ancien[96]. Il est vrai qu'on ne

---

[93] *v.* Cohn, 'Scholien', pp. 794–808 ; Erbse, *Untersuchungen*, p. 51 ; Dyck, 'Platonic Lexicography', pp. 76–77, 82–83.

[94] Les personnes auxquelles les deux ouvrages de Boéthus ont été adressés, Melantas et Athénagoras, ne nous aident pas à dater les lexiques : elles sont inconnues (il n'est que frivole d'identifier Athénagoras au Père de l'Eglise de ce nom), et bien que ces noms ne soient pas trop répandus, ils ne permettent de conclure à aucune période spécifique.

[95] Pour la lexicographie ancienne *v.* p.ex. : Cohn, 'Lexikographie' ; Tolkiehn, 'Lexicographie' ; Degani, 'Lessicografia' ; Tosi, 'Lessicografia e paremiografia' ; *id.*, 'Lessicografia greca' ; Alpers, 'Lexikographie' ; ainsi que (pour la lexicographie latine) Goetz, 'Glossographie' ; Holtz, 'Glossaires'.

[96] Pour les ὀνομαστικά *v.* Wendel, 'Onomastikon'.

croira pas qu'Orpheus a publié un livre sous ce titre (malgré la *Souda*, *s.v.* Ὀρφεύς). Il est vrai que quand Pollux rapporte que 'Gorgias le Sophiste a écrit un livre onomastique' (9.1), on n'en inférera pas forcément que Gorgias a lui-même employé le mot 'ὀνομαστικόν'. Même le cas de Démocrite est moins clair que ce que l'on n'aurait voulu.

En effet, le catalogue des écrits de Démocrite qui a été compilé par Thrasylle et conservé par Diogène Laërce comprend—selon l'édition la plus récente—ce passage :

> … Περὶ ῥημάτων, Ὀνομαστικῶν. τοσαῦτα καὶ τὰ μουσικά. (D.L. 9.48)

Deux titres donc : 'A propos des verbes', 'Onomastiques'. Mais d'abord, le manuscrit parisien de Diogène Laërce propose la leçon 'ὀνομαστικόν', le nominatif singulier remplaçant le génitif pluriel[97]. Ce texte donnera ou bien deux titres ('A propos des verbes', 'Onomastique') ou bien un seul ('Onomastique à propos des verbes'). Ensuite, avec la leçon non parisienne, on n'est pas obligé à trouver deux titres, car on pourrait prendre 'ὀνομαστικῶν' comme un adjectif qui modifie 'ῥημάτων' ('A propos des verbes nominaux'). Finalement, il vaut la peine de rappeler que Ménage a voulu corriger le texte—c'est-à-dire le texte qu'il a connu ou le texte du *Parisinus*—en 'Περὶ ῥημάτων ἢ ὀνομαστικόν' : 'A propos des verbes, ou Onomastique'. Bref, il est probable, mais non pas certain, que Démocrite a écrit un livre auquel quelqu'un a donné le titre 'Onomastique' ; il est bien possible que ce quelqu'un était Démocrite lui-même ; et il est possible qu'un livre écrit sous un tel titre soit un lexique. Mais il ne s'agit là que de possibilités.

En tout état de cause, l'adjectif 'ὀνομαστικός' se trouve assurément chez Platon (*Crat.* 423D), même si Platon ne l'utilise pas comme nom d'un type d'ouvrage. Après Platon, on trouve des lexiques intitulés 'Onomastiques' : le grammairien Tryphon, par exemple, a écrit un *Onomastikon* qu'Athénée a pu citer (503D) ; et le grand lexique en dix livres que Julius Pollux a dédié à Commode porte le titre 'Ὀνομαστικόν', comme Pollux lui-même le dit (1.1.2[98]).

J'ai dit que le nom grec 'ὀνομαστικόν' signifie plus ou moins 'lexique'. Mais la philologie contemporaine distingue d'habitude entre onomas-

[97] Le génitif pluriel a parfois paru étrange : Diels a pensé qu'un chiffre est tombé du texte après 'Ὀνομαστικῶν' ('X livres d'Onomastiques') ; mais de fait un génitif pluriel de ce type n'est pas sans parallèles.

[98] Le titre s'affiche au pluriel dans une scolie sur Pl., *Alc. I* 105A : il ne s'agit pas d'une erreur banale mais d'une convention standard, le pluriel du titre reflétant la pluralité des livres de l'ouvrage.

tique et lexique. La distinction se fait selon deux critères différents : d'abord, une onomastique se borne aux noms tandis qu'un lexique peut comprendre n'importe quel type d'expression (n'importe quel type de mot ainsi que des formules complexes et même des phrases) ; ensuite, la tâche essentielle d'un lexique est l'explication du sens des expressions qu'il catalogue, tandis qu'une onomastique ne doit pas fournir une telle explication et peut très bien n'être qu'une simple liste de noms. Ces deux critères fondent une véritable distinction. (A vrai dire, ils fondent en principe une distinction entre quatre sortes d'ouvrage possibles.) La distinction a sans doute des avantages, de sorte que dans certains contextes il vaut la peine de la respecter. Mais elle ne correspond à aucune différence remarquable entre les produits variés de la lexicographie antique, et elle ne reflète aucune différence terminologique ancienne. Il est inutile de l'imposer à la lexicographie de l'Antiquité.

En tout cas, si le mot 'ὀνομαστικόν' est moins rare que 'λεξικόν', il est quand même très rare, et le titre d'un lexique grec avait beaucoup plus de chances d'être 'λέξεις', ou 'γλῶσσαι'—souvent accompagnées par un adjectif qualifiant, comme les Γλῶσσαι Κρητικαί d'Hermonax ou les Ἀττικαὶ Λέξεις de Philémon qu'Athénée cite dans les *Deipnosophistes* à 76F. En latin, le terme 'λέξεις' n'a apparemment laissé aucune trace ; mais 'γλῶσσαι' a été latinisé comme '*glossae*' déjà à l'époque de Varron, et à '*glossa*' on a ajouté plus tard des synonymes '*glossema*' et '*glossarium*'—terme qui plus tard désignera un lexique ou glossaire.

Celui qui écrivait des 'γλῶσσαι' s'appelait γλωσσογράφος. La première occurrence de ce terme se trouve chez Strabon, qui parle de 'Néoptolémos, appelé glossographe, qu'il vaut la peine de mentionner' (13.1.19) ; plus tard, Athénée parle de Seleucus, d'Amerias, et de Timachidas, parmi 'les glossographes qui cataloguent les noms pour le pain' (114CD[99]).

De la même façon, celui qui écrit des 'λέξεις' pouvait s'appeler λεξιγράφος ou λεξικογράφος. Ainsi une scholie sur Aristophane nous assure que

> l'expression 'κτίς' chez Homère n'a pas été comprise par les lexigraphes de cet homme divin … (Sch. *in Pl.* 693)

[99] Sur les glossographes *v.* Latte, 'Glossographika' ; Dyck, 'Glossographoi'—mais Dyck se limite aux glossographes qui ont travaillé sur Homère avant l'époque d'Aristarque.

Quant au terme de 'lexicographe', que les langues modernes ont préféré à 'lexigraphe', on n'en compte que deux occurrences dans tout ce que nous avons de la littérature grecque : une scolie sur Hésiode remarque que 'les lexicographes disent que ce mot est crétois' (Sch. *in Op.* 633) ; l'*Etymologicum magnum* rapporte que la ville de Gargaros

> a été nommée pour Gargaros, le fils de Zeus, selon le philosophe Nymphius. Ainsi Epaphroditus dans son commentaire sur le 8ème livre de l'*Iliade*, en citant Cleitarque d'Egine, le lexicographe. (*s.v.* Γάργαρος)

Cleitarque, qui a vécu en toute probabilité au deuxième ou au premier siècle avant J.-C., a écrit des Γλῶσσαι dans au moins sept livres (v. Athénée, 284D). Il était lexicographe ; mais il est peu probable qu'il se soit appelé 'lexicographe'.

Le mot 'λέξις' signifie, de manière générale, 'expression', 'unité linguistique'. Habituellement il désigne une unité plus étendue qu'un seul mot ; mais quand un lexicographe discute des λέξεις, il s'intéresse ou bien aux formules ou bien aux mots pris isolément. Pourtant, il ne faut pas imaginer qu'un lexicographe ancien s'intéresse, en principe, à n'importe quel mot et à n'importe quelle expression : si un dictionnaire contemporain comprend toutes les expressions—toute expression qui appartient à son domaine choisi, les expressions quotidiennes ainsi que celles qui sont rarissimes—, un lexique ancien se limite formellement aux expressions obscures. Mon dictionnaire Hachette a des entrées pour 'chat', 'chien', et 'être comme chien et chat' : un lexique antique pourrait comprendre quelque chose qui correspond à 'être comme chien et chat', mais on cherchera en vain des chiens et des chats parmi ses colonnes.

Si le lexicographe ancien qui écrit des Λέξεις se borne aux expressions difficiles ou étranges, ou qui peuvent rendre un lecteur perplexe, il n'en suit pas que le mot 'λέξις' lui-même signifie 'expression obscure', ni qu'il est devenu un terme technique.

En revanche, le mot 'γλῶσσα', dans les contextes lexicographiques, possède bien un sens technique. Selon l'*Art de Grammaire* attribué à Denys le Thrace, une des parties de la grammaire est l'explication des γλῶσσαι ou glosses (*D.T.* 1 [6.1][100]). Les scolies sur l'*Art* devaient donc

[100] Le mot 'glosse' n'existe pas en français : qu'il soit tout de même permis de l'employer pour représenter le grec 'γλῶσσα' (ainsi que le latin '*glossa*'). Il est vrai que 'glose' existe en français et qu'il vient du latin '*glossa*' (et par conséquent du grec 'γλῶσσα') ; mais ce mot—qui sera convoqué plus tard—signifie 'explication' plutôt que 'expression qui a besoin d'être expliquée'.

expliquer ce qu'est une glosse : ils sont tous d'accord : 'les glosses sont les expressions glossématiques, c'est-à-dire dialectales' (Sch. *in D.T.*, I iii 14.14).

L'explication semble être d'Aristote (ce qui est assez rare chez les grammairiens grecs). En effet, Aristote affirme que

> par 'propre' je veux dire un mot qu'ils utilisent eux-mêmes, par 'glosse' un mot que d'autres emploient. Il est donc évident qu'un mot peut être à la fois une glosse et une expression propre—mais pas pour les mêmes personnes. (*Po.* 1457b3–5)

Par conséquent,

> les glosses, nous ne les comprenons pas—les mots propres, nous les connaissons. (*Rh.* 1410b12)

Dans ce contexte, il est clair qu'Aristote parle non pas de langues différentes, mais de divers dialectes d'une seule langue. Il ne veut pas dire que le chinois (par exemple) est un ensemble de glosses pour un hellénophone : il veut dire qu'un terme qui appartient au dialecte crétois est une glosse pour ceux qui parlent attique.

Pour les grammairiens, la situation est légèrement différente. En effet, ils ne distinguent pas entre glosses et expressions 'propres' : ils distinguent entre glosses, ou formes dialectales, et ce qui appartient au grec 'commun', à la κοινή. Pour les grammairiens, comme pour Aristote, un mot crétois est une glosse ; mais, pour les grammairiens, il est une glosse pour tout le monde (mieux, il est une glosse sans qualification et sans relativité) tandis que, pour Aristote, il n'est pas une glosse pour les Crétois.

Si d'après Aristote et les grammairiens une glosse est essentiellement un terme dialectal, ce n'est pas le cas pour tout le monde. Par exemple, le lexique hippocratique attribué à Galien invoque Aristophane pour démontrer qu'

> une glosse est un mot ancien qui a disparu de la langue courante. (*Voc.Hipp.* XIX 66)

C'est-à-dire qu'une glosse galénique est une expression obsolète, démodée—si une glosse est dialectale, elle l'est (pour ainsi dire) par hasard : son statut de glosse ne dépend pas de sa condition de terme commun ou terme local.

Puis il y a Quintilien, qui affirme qu'un grammairien s'occupe, entre autres choses, des *glossemata*, et qui glose le mot '*glossemata*' en disant :

> c'est-à-dire, des mots peu employés. (1.8.15)

Un mot peu employé n'est pas forcément dialectal, de sorte que, tout comme Galien, Quintilien ne partage pas la définition aristotélicienne. Mais un mot peu employé n'est pas forcément démodé, de sorte que Quintilien ne partage pas non plus la définition galénique, et que nous nous trouvons face à une troisième explication de ce qu'est une glosse.

Enfin, dans le livre *Contre les Grammairiens* de Sextus Empiricus, on trouve une explication implicite de ce que c'est qu'une glosse. En effet, Sextus remarque que

> il n'y a aucune différence entre interpréter une expression étrangère et interpréter une expression qui est une glosse. (*M.* 1.313)

Dans ce contexte, il est clair que Sextus ne veut pas suggérer que les glosses sont forcément dialectales, qu'elles sont en cela semblables aux expressions étrangères. Il ne parle pas non plus des expressions obsolètes, ni même des expressions peu employées : il veut dire tout simplement qu'une glosse est une expression peu comprise ou difficile à comprendre.

Dans un contexte lexicographique, comment faut-il comprendre le terme 'glosse' ? Puisque la lexicographie est proche de la grammaire, il semblerait bien que le sens des grammairiens—le sens aristotélicien—a dû être déterminant pour les lexicographes. Mais, de fait, si l'on considère la pratique des lexicographes, il est difficile de ne pas en conclure que ce qui compte pour eux, c'est le sens suggéré par Sextus : une glosse est une expression obscure, une expression qui peut rendre perplexe un lecteur. Après tout, une glosse est ce qu'il vaut la peine de gloser, et ce qu'il vaut la peine de gloser est—n'est-ce pas ?—précisément ce qui est peu clair.

A cette conclusion banale, j'ajoute deux notules. D'abord, selon l'usage de Sextus, tout comme selon l'usage aristotélicien, une glosse est relative. En effet, une glosse est une expression obscure, et l'obscurité est relative. Elle l'est de deux manières. D'un côté, ce qui est obscur l'est pour telle ou telle personne : ce qui est obscur pour moi peut être clair comme la lune pour vous. (Cette relation est reconnue, de manière implicite, dans la lettre de dédicace de Timée, où il dit que quelques expressions platoniciennes sont 'difficiles à comprendre non seulement pour vous les Romains, mais aussi pour la plupart des Grecs'.) D'un autre côté, ce qui est obscur l'est dans un contexte donné : un terme obscur dans cette phrase platonicienne ne l'est pas forcément dans d'autres contextes. (Sans doute y a-t-il aussi des mots qui sont obscurs partout.)

La deuxième notule concerne la relation entre le terme 'γλῶσσα' et le terme 'λέξις'. Le mot 'γλῶσσα' veut dire quelque chose comme 'expression obscure'. Le mot 'λέξις' signifie tout simplement 'expression'. Il y a donc assurément une différence de sens entre les deux termes. Les philologues ont l'habitude de distinguer entre un livre de λέξεις et un livre de γλῶσσαι[101]; et une telle distinction, tout comme la distinction entre lexique et onomastique, peut être faite et peut être utile. Mais de fait, tout comme il n'y a aucune distinction bien marquée entre lexique et onomastique dans les textes anciens, ainsi il n'y a aucune distinction entre un livre intitulé 'γλῶσσαι' et un livre appelé 'λέξεις'. Quand Galien affirme que les Λέξεις de Bacchius sont un recueil de γλῶσσαι (*Voc.Hipp.* XIX 65), ce n'est pas qu'il a mal compris le titre de l'ouvrage de Bacchius ni qu'il a glissé d'une conception à une autre: non, c'est tout simplement que le mot 'γλῶσσα', tout comme le terme 'λέξις', peut s'appliquer à tout ce qu'un lexicographe pourrait vouloir expliquer.

La lexicographie dans l'Antiquité

Selon une théorie qui est devenue, semble-t-il, une quasi orthodoxie, la lexicographie grecque a été inventée par Philétas de Cos, 'poète et critique', dont le *floruit* se situe à la fin du quatrième siècle avant J.-C. Le livre de Philétas, qui portait le titre '*Glosses Non-ordonnées*'[102] a eu une certaine réussite—ou du moins, il s'est fait connaître—, malgré son sujet apparemment peu croustillant: la comédie s'est moqué de lui et le grand Aristarque a écrit tout un ouvrage *Contre Philétas*[103]. Quelques

---

[101] Ainsi p.ex. Pfeiffer, *History of Scholarship* I, p. 198; von Staden, *Herophilus*, p. 492; mais *cf.* p.ex. Neuschäfer, *Origenes*, pp. 140–155.

[102] Athénée cite Philétas plusieurs fois, et huit fois sous le titre 'ἄτακτα'. Une scolie sur Apollonius de Rhodes parle des 'ἄτακτοι γλῶσσαι', et l'*EM* se sert de 'γλῶσσαι'. Celui qui a donné les deux premiers titres à l'ouvrage, que ce soit Philétas lui-même ou quelqu'un d'autre, a dû vouloir indiquer que les glosses 'n'étaient pas arrangées de façon systématique' (*v.* p.ex. Pfeiffer, *Classical Scholarship* I, p. 90—cette interprétation du titre pourrait paraître évidente, mais d'autres explications plus exotiques ont été proposées: *v.* Dettori, *Filita*, p. 21 n. 54; p. 27).

[103] Sur Philétas, *v.* p.ex. Latte, 'Glossographika', pp. 162–163; Pfeiffer, *Classical Scholarship* I, pp. 88–93; Tosi, 'La lessicografia', pp. 384–385; *id.*, 'Lessicografia e paremiografia', pp. 146–149. Pour les fragments *v.* Kuchenmüller, *Philetae*; Dettori, *Filita*. L'éditeur des papyrus d'Hibeh était sans doute trop optimiste quand il a suggéré que PHibeh 172 conserve un fragment de lexique de Philétas. Dettori, *Filita*, pp. 19–49, fournit une discussion détaillée ainsi qu'une bibliographie exhaustive de tous les aspects des études lexicographiques de Philitas.

décennies plus tard—toujours selon la théorie orthodoxe—, Aristophane de Byzance, grammarien et chef de la Bibliothèque d'Alexandrie, a perfectionné l'invention de Philétas. La lexicographie a donc été conçue et née à Alexandrie—et la sage-femme présente à sa naissance était la philologie.

Après Aristophane, les lexicographes se sont multipliés. Ils ont aussi fait des voyages à l'étranger. En latin, le premier lexique que nous connaissons est le *liber glossematorum* de Lucius Ateius Philologus, actif au premier siècle avant J.-C.[104]. Un peu plus tard, Marcus Verrius Flaccus a écrit un *de verborum significatu*, un lexique arrangé selon un ordre alphabétique, dont Festus a fait une version abrégée en 20 livres et qui est devenu le texte central de la lexicographie latine[105].

vixerunt alii ante Agamemnona: il existait sans doute des lexiques grecs avant l'époque de Philétas, des dictionnaires latins avant Ateius[106]. On a déjà rencontré l'ouvrage de Gorgias qui, selon Pollux, était un onomastique (même s'il n'arborait pas ce titre), ainsi que l'*Onomastique* de Démocrite (si tel était sa nature). Le catalogue des ouvrages de Démocrite contient un autre titre pertinent: 'Au sujet d'Homère, ou du langage correct et des glosses' (D.L. 9.48). L'ouvrage n'était pas un lexique, mais on devine qu'il comprenait un aspect lexicographique dans la mesure où il expliquait quelques glosses homériques.

Démocrite n'est pas le seul philosophe qui se soit intéressé aux glosses. L'école d'Aristote leur portait un intérêt semblable. Aristote lui-même a écrit au sujet de problèmes homériques, et a forcément dû s'occuper des glosses homériques. Son étudiant Dicéarque a écrit un essai *Sur Alcée* dont Athénée a conservé un fragment: le texte est

---

104 Sur Ateius, *v.* Kaster, *Suetonius*, pp. 138–148 (*testimonia* et *fragmenta* dans *Grammaticae Romanae*, pp. 136–141): le livre des glosses n'est pas mentionné dans l'esquisse de Suétone—il est connu grâce à Festus (p. 192).

105 *v.* p.ex. Dihle, 'Verrius Flaccus'; Kaster, *Suetonius*, pp. 190–196 (*testimonia* et *fragmenta* dans *Grammaticae Romanae*, pp. 509–523).

106 Selon une scolie sur Denys de Thrace,

> d'abord, la grammaire était appelée 'critique', et les grammariens 'les critiques'. Mais un certain Antidore de Cymé a écrit une λέξις qu'il a intitulée 'Λέξις d'Antidore le grammarien'—et, depuis lors, ce qui était la critique a été appelée grammaire, et grammairiens ceux qui l'étudient. (Sch. *in D.T.*, I iii 3.23–26)

On a situé Antiodore au 4ème—même au 5ème—siècle; on a interprété sa Λέξις comme un lexique, comme des *Glosses homériques*; et on a fait d'Antidore le premier glossographe (ainsi p.ex. Latte, 'Glossographika', p. 154). Mais ce sont des fantaisies—en particulier, on n'a aucune raison d'imaginer que le livre d'Antidore était un lexique: *v.* p.ex. Müller, 'Antidoros'.

glossographique (699B). En outre, il ne faut pas penser qu'un intérêt pour les glosses s'est limité d'un côté aux philologues et grammairiens et, de l'autre, aux philosophes. De fait, les sciences en expansion—la médecine, la botanique, la politique, …—utilisaient souvent d'expressions exotiques, qui pouvaient varier d'une région à l'autre. Par conséquent, leurs lecteurs avaient besoin parfois d'un aidelexicographique: les fragments des 'historiens locaux' contiennent bon nombre d'explications des mots dialectaux, c'est-à-dire des glosses[107]; c'est ainsi également dans l'*Histoire des Plantes* de Théophraste; et on verra que toute une tradition de lexicographie médicale s'est développée.

Mais c'est une chose de s'intéresser aux glosses, une autre que de faire un lexique. Les philosophes qui s'intéressaient aux glosses, écrivaient-ils aussi des dictionnaires? Mis à part les cas douteux de Démocrite et de Gorgias, nous ne connaissons qu'un seul philosophe ayant écrit un lexique. Une scolie homérique rapporte que

> dans le texte de Rhianus et d'Aristophane, on lit 'εὐηφενέων' avec un phi—'utilisant bien leur richesse', comme le dit Cléarque dans ses *Glosses*. (Sch. *in Il.*, 23.81[108])

Cléarque de Soli, étudiant d'Aristote, qui s'intéressait aux proverbes, avait donc préparé un lexique—peut-être un lexique homérique. Mais c'est la seule référence à cet ouvrage, et certains savants pensent que le nom 'Cléarque' est une coquille, qu'il faut corriger en 'Cleitarque'[109].

En tout état de cause, les philosophes antiques n'ont jamais fait grand chose sur ce sujet. Quant aux philologues, ils ont produit une quantité époustouflante de lexiques de toutes sortes.

Une lexicographie scientifique?

On trouvait de vastes lexiques généraux: les dix livres de l'*Onomastique* de Pollux, les 5000 entrées du *Lexique* d'Hésychius, la grande encyclopédie qu'on appelle la *Souda*—ceux-ci nous les possédons, et ils ne sont que des nains comparés au 95 livres du lexique de Pamphilus (*Souda*, *s.v.* Πάμφιλος), ou à la centaine de livres compilée par Doro-

---

[107] *v.* Dettori, *Filita*, pp. 51–52.
[108] *v.* Wehrli, *Klearchos*, p. 84.
[109] Pour Cleitarque, *v. supra*, p. 45.—On trouvera une bonne discussion de la question de la lexicographie péripatéticienne dans Dettori, *Filita*, pp. 39–41.

théus[110]. Il y avait des lexiques spécialisés: des lexiques consacrés à un genre de littérature—comme, par exemple, celui de Parthénius sur les historiens (St.Byz. *Ethn.*, *s.v.* Νίκαια); des lexiques consacrés à un dialecte—le lexique des termes rhodiens de Moschus (Athénée, 485E); des lexiques dédiés à un seul auteur—les λέξεις de Longin sur Antimaque (*Souda*, *s.v.* Λογγῖνος); les lexiques dont le domaine était un sujet ou une discipline—comme un certain Apollonius qui avait dressé une liste des termes marins (Athénée, 97D); …

On ne serait pas étonné s'il existait, parmi cette foule, quelques lexiques de philosophie. Après tout, on en a besoin, si Porphyre a raison quand il affirme que

> les philosophes doivent expliquer des choses inconnues à tout le monde et ont besoin de mots nouveaux pour présenter les choses qu'ils ont découvertes. C'est pourquoi ou bien ils ont eux-mêmes inventé des expressions nouvelles et insolites ou bien utilisé des expressions courantes pour indiquer les objets qu'ils ont découverts. (*in Cat.* 55.10–14)

Porphyre exagère peut-être le nombre de trouvailles philosophiques; mais sans doute a-t-il raison au fond: la philosophie exige une certaine innovation linguistique—et par conséquent, il y aura du travail à faire pour un lexicographe philosophique. Porphyre lui-même croit devoir commencer son commentaire sur les *Catégories* d'Aristote en expliquant ce que signifie le mot 'κατηγορία'; et le but principal de son *Isagoge* est précisément d'éclairer le sens des 'cinq mots'—'genre', 'espèce', 'différence', 'propriété', 'accident'.

On pourrait imaginer que cette lexicographie philosophique était, pour ainsi dire, une sous-espèce de la lexicographie scientifique, elle-même une espèce du genre lexicographie. Après tout, les sciences, tout comme la philosophie, découvrent des choses nouvelles et ont par conséquent besoin d'expressions nouvelles—qui devront être expliquées aux lecteurs.

Et, en effet, il y avait dans l'Antiquité un grand nombre de lexiques qui de prime abord ont tout l'air d'être scientifiques—à savoir, les lexiques médicaux[111]. Selon Erotien,

---

110 'Dorothéus d'Ascalon, dans le 108ème livre de son recueil des expressions [ἡ λέξεων συναγωγή] …' (Athénée, 329D): le recueil comprenait donc au moins 108 livres.

111 Pour la lexicographie médicale, *v.* Nachmanson, *Erotianstudien*; Deichgräber, *Empirikerschule*, pp. 317–322; von Staden, *Herophilus*, pp. 453–456, 485–500; *id.*, 'Lexicography'.

> beaucoup d'experts—pas seulement des médecins mais aussi des grammairiens—se sont efforcés d'expliquer Hippocrate et ses expressions … En effet, Xénocrite de Cos, qui était grammairien, s'est proposé le premier (comme dit Héraclide de Tarente) d'éclaircir les mots de cette sorte. (*Voc.Hipp.* proem. 4)

Erotien donne une liste d'une bonne douzaine de lexicographes médicaux—liste à laquelle Galien, dans son propre glossaire hippocratique, saura ajouter encore une poignée de noms (*v. Voc.Hipp.* XIX 63–65).

Le nom le plus célèbre est celui de Bacchius, élève d'Hérophile ayant vécu entre 275 et 200 avant J.-C. Si Hérophile lui-même n'avait pas (pour autant qu'on sache) compilé un lexique, néanmoins, dans ses traités et surtout dans ses commentaires sur Hippocrate, il avait glosé plusieurs termes obscurs : Bacchius, s'appuyant sans doute sur ce fonds, a produit un *Lexique* en trois livres. Les trois livres sont perdus ; mais nous possédons les descriptions d'Erotien et de Galien ainsi qu'une soixantaine de fragments. Nous savons que les entrées du *Lexique* n'étaient pas ordonnées selon l'ordre alphabetique : elles ont été classées en fonction de l'ordre d'apparition des termes dans les textes d'Hippocrate[112]. Plus tard, Epiclès a fait une version abrégée du *Lexique*, organisée de manière alphabétique—en abandonnant de nombreuses entrées et en supprimant les passages d'Hippocrate que Bacchius avait cités[113]. En outre, le *Lexique* était controversé : Philinus, le médecin Empirique, est arrivé à écrire six livres contre Bacchius, Dioscorides Phacas, sept, et Héraclide de Tarente, trois—après quoi Apollonius de Citium a défendu Bacchius contre Héraclide dans un ouvrage qui comprenait dix-huit livres (Erotien, *Voc.Hipp.* 31).

Aucune des dizaines de lexiques médicaux mentionnés par Erotien et par Galien n'a survécu. Mais le *Lexique* d'Erotien existe toujours—sous une forme abrégée et remaniée—tandis que celui de Galien—ou de [Galien]—a survécu dans deux versions différentes[114].

---

112 *v. infra*, p. 71.

113 C'est apparemment ce que veut dire Erotien (cf. von Staden, 'Lexicography', p. 551)—mais il faut avouer que son texte n'est pas facile à comprendre :

> Ἐπικλῆς … ὁ κατὰ στοιχεῖον ποιησάμενος τὴν ἀναγραφὴν ματαίου συντομίας ἐγένετο ζηλωτής· πρὸς τῷ γὰρ μὴ πάσας ἐξηγήσασθαι, ἔτι καὶ τὰ συντάγματα ἐν οἷς αὐτῶν ἑκάστη κατεγέγραπτο, σιωπῆς ἱκανῆς αἴτιον ἐγένετο τοῖς ἀναγινώσκουσι. (Erotien, *Voc.Hipp.* 34)

Il paraît qu'un participe est tombé de la clausule 'ἔτι καὶ …' ; et la dernière clausule de la phrase, 'σιωπῆς …', doit être corrompue elle aussi.

114 Il y a une édition critique d'Erotien, par Nachmanson. Pour le glossaire de Galien

Quant à la sous-espèce de la lexicographie s'occupant des expressions philosophiques, que contenait-elle à part les lexiques platoniciens déjà répertoriés? D'abord, il y avait une lexicographie démocritéenne. On se rappellera qu'Aristote avait déjà dû expliquer quelques termes techniques qui faisaient partie de l'atomisme de Démocrite (*Métaph.* 985b13–20). Plus tard, deux philologues se sont consacrés à la même tâche. Callimaque était responsable d'un 'Tableau des glosses et des passages de Démocrite' (*Souda s.v.* Καλλίμαχος). Il est évident que le tableau des glosses a dû être une sorte de lexique, et quant aux 'passages', la meilleure conjecture suggère qu'il s'agit des citations des textes de Démocrite qui emploient les glosses[115]. Après Callimaque, un certain Hégésianax, grammairien, a écrit 'A propos des expressions de Démocrite' (St.Byz., *Ethn. s.v.* Τρῳάς).

Quelques bribes de cette activité ont été en toute probabilité conservées dans les lexiques byzantins. Par exemple, chez Hésychius on lit:

> ἀπάτητον: composé de façon irrégulière, chez Démocrite.

Il est bien probable que l'entrée dérive, sans doute de façon indirecte, de Callimaque ou d'Hégésianax.

Quand un historien de la philosophie parle des lexiques philosophiques, il est peu probable qu'il pense à ces pauvres textes démocritéens. Plutôt pense-t-il à Platon—ou à [Platon]—et à Aristote. En effet, qui dit 'lexique philosophique' fait penser de prime abord au Livre Delta de la *Métaphysique* d'Aristote ainsi qu'au recueil des *Définitions platoniciennes* qui s'est attaché à nos textes de Platon.

(dont on a parfois douté de l'authenticité) nous n'avons que l'édition de Kühn.— Le lexique hippocratique n'était pas le seul essai de Galien dans le domaine de la lexicographie. En effet, si rien ne suggère que le περὶ τῶν ἐν τῷ Πλάτωνος Τιμαίῳ ἰατρικῶς εἰρημένων ὑπομνήματα τέτταρα (*Libr.Propr.* XIX 46) était un lexique, Galien lui-même avoue qu'il avait écrit des textes lexicographiques non-médicaux:

> 48 livres sur les mots employés par les prosateurs attiques; 3 sur les mots politiques chez Eupolide; 5 sur les mots politiques chez Aristophane; 2 sur les mots politiques chez Cratine. (*Libr.Propr* XIX 48).

[115] Dettori, *Filita*, p. 43 n. 128, suggère qu'il faut corriger le texte: pour 'πίναξ τῶν Δημοκράτους γλωσσῶν καὶ συνταγμάτων', lire '… γλωσσῶν κατὰ συντάγματα'—'Glosses arrangées selon les traités ⟨de Démocrite⟩' (c'est-à-dire, comme Bacchius avait arrangé ses glosses hippocratiques). Mais *cf.* l'usage de 'συντάγματα' dans le passage d'Erotien cité *supra*, n. 113.

Or, il serait absurde de refuser à ces deux ouvrages le titre de 'lexique'. Néanmoins, il y a une vaste différence entre eux et les produits de la lexicographie grecque que nous avons mentionnés jusqu'à présent. Le but des *Définitions* pseudo-platoniciennes n'est pas d'expliquer le sens d'un mot obscur ou le sens obscur d'un mot. Si les *Définitions* ont des entrées *s.v.* 'genèse' (414A) ou *s.v.* 'sophiste' (415C), ce n'est pas parce que les deux mots sont difficiles à comprendre. De fait, les définitions ne sont pas des explications sémantiques : elles sont des élucidations philosophiques, elles servent à résumer une analyse ou une doctrine platonicienne.

Il en est de même pour le livre Delta de la *Métaphysique* d'Aristote. Là, Aristote s'efforce de dénicher des ambiguïtés, ou plutôt de distinguer entre usages philosophiques apparentés, mais différents. Quand il nous assure que 'cause' se dit de quatre façons, ce n'est pas qu'il pense que le mot 'cause', ou le mot grec 'αἰτία', soit difficile à comprendre, ni que lui l'utilise d'une manière hétérodoxe qu'il faut expliquer à ses lecteurs. C'est qu'il veut plutôt expliquer qu'il y a précisément quatre façons diverses de donner des explications ou de citer des causes. La 'théorie des quatre causes' n'est pas un rapport lexicographique : elle est une doctrine philosophique.

Bien entendu, il y a une relation importante—et pas du tout facile à expliquer—entre l'explication du sens d'un terme et l'analyse philosophique d'un concept ; et, par conséquent, il y a une relation importante entre les 'dictionnaires' de [Platon] et d'Aristote et les vrais lexiques. D'un côté, les textes philosophiques ont un rapport avec le sens ou la signification des termes grecs. D'un autre côté, un lexique ancien ne se limite pas forcément—on le verra—à des explications purement sémantiques. Néanmoins, il est évident qu'il existe un gouffre entre le livre Delta de la *Métaphysique* et le *Lexique hippocratique* de Galien, entre les *Définitions* de [Platon] et le lexique platonicien de Timée.

Il n'y a que deux autres textes qu'il faut mentionner dans ce contexte. Le premier dérive d'un commentaire sur le livre des *Psaumes* que la tradition attribue à Origène. Selon Origène—ou peut-être, selon [Origène]—, un certain Hérophile a écrit un livre 'A propos de l'usage stoïcien des mots'. Le livre et son auteur ne sont connus que par ce seul texte (*sel. in Ps.* prol. 14–15—reproduit en appendice à cette section). Origène cite Hérophile pour l'explication du terme 'τέλος' ainsi que pour celle de 'θεός'. Ailleurs chez Origène on trouve des passages semblables où, sans parler d'un auteur ni même d'un livre savant, Origéne donne une explication d'un mot philosophique : dans

ces passages-ci, a-t-on suggéré, Origène s'appuie sur Hérophile sans le mentionner, de sorte que trois ou quatre autres fragments pourraient être ajoutés à son dossier[116].

Hérophile a-t-il écrit un lexique? Le titre de son ouvrage ne le suggère pas, et les fragments conservés par Origène ne montrent pas la forme des entrées lexicographiques[117]. Il semble qu'il s'agissait plutôt d'un petit essai au sujet de l'usage stoïcien des mots—probablement, de l'usage stoïcien de quelques mots philosophiques et de la différence entre cet usage et celui des autres écoles. En tout état de cause, on n'a aucune raison de penser qu'Hérophile voulait établir un véritable lexique stoïcien; et je suis enclin à supposer qu'il voulait simplement expliquer quelques doctrines stoïciennes relatives au dieu, au bien suprême, *et caetera*.

On a trouvé d'autres lexiques chez Origène. Ailleurs, il parle de 'ceux qui sont experts par rapport aux mots', et l'on a identifié ces experts avec les lexicographes païens. Mais, à vrai dire, dans ces textes, il n'y a aucune raison d'imaginer qu'Origène pense aux lexicographes—et il n'y a pas la moindre raison d'imaginer qu'il pense aux lexicographes philosophiques[118]. Mais ne trouve-t-on chez Origène de référence à un lexique aristotélicien? Le texte qui introduit Hérophile commence ainsi:

> Parce qu'il y a des psaumes intitulés 'εἰς τὸ τέλος', nous avons collectionné les définitions de ce mot. Dans les ouvrages d'Aristote, nous avons recueilli les définitions suivantes …; dans l'ouvrage d'Hérophile sur l'usage stoïcienne des mots, les suivantes …

[116] Sur Hérophile, *v.* Cadiou, 'Dictionnaires antiques'; Neuschäfer, *Origenes*, pp. 146–149; Barnes, *Logic and the Imperial Stoa*, p. 73 n. 199. Il n'y a aucune raison d'identifier Hérophile au médecin homonyme: *v.* von Staden, *Herophilus*, p. 584 (qui veut corriger le texte d'Origène afin de faire disparaître Hérophile).

[117] 'Bien que le titre semble désigner un lexique, le peu qu'Origène cite de cette source … démontre qu'on ne peut pas avoir affaire ici à un lexique dans le sens normal' (Neuschäfer, *Origenes*, p. 146): la première clausule me semble fausse, la deuxième un peu trop forte.

[118] Cadiou mentionne *sel. in Ps.* PG XII 1105 ('il y a une différence entre θυμὸς et ὀργή selon ceux qui sont experts par rapport aux mots') ainsi que *Jo.* 20.22.184:

> Puisque dans les Ecritures Saintes l'ἐπιθυμία est une chose neutre. En effet, car les Ecritures ne connaissent pas la précision grecque par rapport au sens telle qu'elle se trouve chez ceux qui analysent ces choses—de sorte qu'on appelle un désir honnête 'βούλησιν' (défini comme 'appétit raisonable') et un désir mauvais 'ἐπιθυμίαν' (qui, selon eux, est un appétit déraisonable, ou un appétit violent).

—Ajoutons que la κακοτεχνία dénoncé par Clément, *Strom.* 1.8.40.1–2, s'identifie à

Le texte ne fait aucune référence à un lexique aristotélicien : Origène nous dit qu'il a fait une liste des définitions aristotéliciennes du mot 'τέλος' ; il donne l'impression assez forte qu'il a cherché lui-même les définitions dans les ouvrages d'Aristote ; et même si cette impression s'avèrait trompeuse, Origène aurait pu consulter un manuel, un texte doxographique, un commentaire—il n'est pas nécessaire de penser qu'il a consulté un lexique aristotélicien.

Mais, bien entendu, on ne veut pas exclure *a priori* l'hypothèse selon laquelle Origène aurait exploité un lexique aristotélicien, ou aurait pu en exploiter un. Cette hypothèse m'amène au dernier texte qu'il faut mentionner dans ce contexte. Un manuscrit de Milan, qui date du 10ème siècle, contient, entre autres, un texte intitulé : 'Alexandre d'Aphrodise : Sélections des définitions énoncées chez Aristote'[119]. Le glossaire comprend environ 230 entrées. Dans la plus grande partie des cas, une entrée consiste en un lemme suivi d'une courte définition ; mais il y a des entrées plus longues, et l'entrée 124, 'ἶρις', s'étend sur une vingtaine de lignes. L'ordre des entrées est déterminé par l'ordre d'apparition des lemmes dans les ouvrages d'Aristote, et les ouvrages ont été lus selon un ordre connu dans l'Antiquité tardive. Voilà donc un lexique aristotélicien, composé par Alexandre d'Aphrodise, et exploité—pourquoi pas ?—par Origène.

Mais, d'abord, Origène n'avait jamais vu ce lexique—lequel, ajoutons, ne contient aucune entrée pour 'τέλος'. En effet, le glossaire n'est certainement pas un ouvrage d'Alexandre, et il est même fort peu probable qu'il ne soit pas fondé sur un ouvrage d'Alexandre[120]. Quant à sa datation, rien ne permet de l'établir avec certitude ; mais on parierait qu'il a été composé au moins trois siècles après Alexandre et après Origène. Ensuite, le glossaire n'est pas le travail d'un lexicographe cherchant à gloser des termes aristotéliciens. De fait, et tout comme le titre l'indique, les explications qui suivent les lemmes sont toutes tirées du texte d'Aristote—elles sont ou bien des citations ou bien des paraphrases. On se demande quel aurait bien pu être le but de ce glossaire bizarre. Mais on peut affirmer qu'il n'appartient pas au même genre

---

la logique : il ne s'agit pas (*pace* Cadiou, *op.cit.* p. 272) des études littéraires voire lexicographiques.

[119] Le texte a été publié, avec une traduction anglaise et des notes, par Kapetanaki et Sharples, 'Glossary'.

[120] *v.* Kapetanaki et Sharples, 'Glossary', p. 105.

que le lexique de Timée, ni à celui des lexiques hippocratiques. Le texte le plus proche est peut-être celui des *Définitions* de [Platon].

Que dire donc de la lexicographie philosophique dans l'Antiquité? Elle n'existait guère. Et la lexicographie scientifique? La même chose. S'il y avait des lexiques médicaux, il n'y avait rien du tout pour les autres sciences: aucun lexique géométrique, arithmétique, astronomique, musical, ... Il est vrai qu'il existait beaucoup de lexiques rhétoriques; mais ceux-ci n'ont pas expliqué les termes de l'art de la rhétorique: il se sont consacrés aux termes employés par les grands orateurs de l'âge classique. Il est vrai qu'il y avait plusieurs lexiques gastronomiques; mais on ne parlera pas là de lexiques scientifiques.

De plus, dire qu'il y avait des lexiques médicaux est une façon trompeuse d'exprimer les faits. Les lexiques dits médicaux se sont tous occupés d'Hippocrate, et sont des lexiques hippocratiques s'efforçant d'expliquer les mots dialectaux, obsolètes ou de quelque manière obscurs qui se trouvent dans le *corpus hippocraticum*. Parmi les mots expliqués, il y a bien entendu des termes médicaux; mais il y a aussi des termes 'ordinaires'—ainsi, sous la lettre Alpha, Bacchius explique, entre autres, les mots 'ἀνάγκη', 'ἅλις', 'ἀτρέκεως', 'αὐτίκα', ... C'est-à-dire que Bacchius explique un terme s'il le trouve obscur. Là où un terme médical est glosé, ce n'est pas parce qu'il est médical ou technique: Bacchius l'explique parce qu'il est une glosse—un terme dialectal, démodé, obscur, ... Les termes techniques—qui sont pour cette raison même parfois obscurs, au moins aux non-experts—ne sont pas expliqués en tant que tels: un lexique ancien ne s'intéresse pas en principe aux technicités[121].

Il en va de même, à ce que l'on en sait, pour la lexicographie philosophique. Les termes glosés par Boéthus, Clément et [Didyme] sont platoniciens, mais ils ne sont pas philosophiques. Ces lexicographes semblent ne pas s'intéresser à un mot platonicien en tant que terme philosophique: ils s'y intéressent en tant que glosse, en tant qu'il est démodé, dialectal ou obscur. Quant à Timée, aucun des termes qu'il glose n'appartient au vocabulaire philosophique. Ce n'est pas que Timée évite les termes philosophiques, qu'il les écarte pour des raisons théorétiques. C'est tout simplement qu'il ne glose un terme que s'il est une glosse, et que par conséquent un terme philosophique, soit-il farou-

[121] Selon Bonelli, 'Lessicografia', p. 31, 'c'était le but des *glossaria* ⟨médicaux⟩ de résoudre des difficultés en fournissant des explications intelligibles des termes—surtout des termes techniques—qu'un étudiant ne comprendrait pas grâce à sa compétence linguistique ordinaire'. La formule 'surtout des termes techniques' me paraît inexacte.

chement technique et désespérément obscur à cause de sa technicité, n'a de droit d'entrée que s'il est aussi une glosse[122].

Dans ce sens, le *Lexique* de Timée est un lexique sur Platon, un lexique platonicien—mais il n'est pas un lexique philosophique.

Appendice

Le seul texte mentionnant Hérophile se trouve au début du fragment d'un commentaire sur les psaumes attribué à Origène (l'attribution a été remise en cause). Puisque le texte est peu connu, le voici dans son intégralité :

> διὰ τοὺς ἐπιγεγραμμένους ψαλμοὺς εἰς τὸ τέλος, ἐπελεξάμεθα τοὺς ὅρους αὐτοῦ, ἐκ μὲν τῶν Ἀριστοτέλους οὕτως ἔχοντας· τέλος ἐστὶν οὗ ἕνεκεν τὰ ἄλλα, αὐτὸ δὲ μηδενὸς ἕνεκεν· ἢ οὕτως· οὗ ἕνεκεν τὰ ἄλλα, αὐτὸ δὲ οὐκ αὐτῶν ἕνεκα· ἢ οὕτως· δι' οὗ τὰ ἄλλα τις πράττει, αὐτὸ δὲ διὰ μηδὲν ἄλλο· ἐκ δὲ τῶν Ἡροφίλου περὶ Στωϊκῆς ὀνομάτων χρήσεως οὕτως· τέλος δ' εἶναι λέγουσι κατηγόρημα οὗ ἕνεκεν τὰ λοιπὰ πράττομεν, αὐτὸ δὲ οὐδενὸς ἕνεκεν· τὸ δὲ συζυγοῦν τούτῳ, καθάπερ ἡ εὐδαιμονία τῷ εὐδαιμονεῖν, σκοπόν· ὃ δὴ ἔσχατόν ἐστι τῶν αἱρετῶν.
>
> εἰ δὲ καὶ οἱ περὶ θεοῦ ὅροι καὶ ὅσα σημαίνεται ἐκ τῆς θεός προσηγορίας χρήσιμόν τι ἡμῖν παρέξουσιν, ἐκλεξαμένοις ἀπ' αὐτῶν τοὺς διαφέροντας τῇ γραφῇ, καὶ αὐτὸς ἐπιστήσεις. φησὶν οὖν ὁ αὐτὸς Ἡρόφιλος· θεὸν μὲν γενικώτατα λέγουσι ζῶον ἀθάνατον λογικὸν, καθὸ πᾶσα λογικὴ ψυχὴ θεός ἐστιν. ἄλλως δὲ ζῶον ἀθάνατον λογικὸν καθ' αὑτὸ ὄν, ὡς τὰς ἐν ἡμῖν περιεχομένας ψυχὰς μὴ εἶναι θεούς, ἀπαλλαγείσας δὲ τῶν σωμάτων ἔσεσθαι. κατ' ἄλλον δὲ τρόπον θεὸν λέγεσθαι ζῶον ἀθάνατον λογικὸν σπουδαῖον, ὥστε πᾶσαν ἀστείαν ψυχὴν θεὸν ὑπάρχειν, κἂν ἐν ἀνθρώπῳ περιέχηται. ἄλλως δὲ λέγεσθαι θεὸν τὸ καθ' αὑτὸ ὂν ζῶον ἀθάνατον σπουδαῖον, ὡς τὰς ἐν ἀνθρώποις σοφοῖς περιεχομένας ψυχὰς ὑπάρχειν θεούς. καὶ ἔτι ἄλλως λέγουσι θεὸν ζῶον ἀθάνατον σπουδαῖον ἔχον τινὰ ἐπιστασίαν ἐν τῷ κόσμῳ κατὰ τὴν διοίκησιν, ὃν τρόπον ὁ ἥλιος καὶ ἡ σελήνη. ἄλλως δὲ λέγει θεὸν τὸν πρῶτον διοικητικὸν τοῦ κόσμου. ἐπὶ πᾶσι δὲ θεὸν λέγουσι ζῶον ἄφθαρτον καὶ ἀγέννητον, καὶ πρῶτον βασιλέα ἣν ἔχει χώραν ὁ σύμπας κόσμος. (Origène, *sel. in Ps.* PG XII 1057–1058—la référence donnée par Cadiou est erronée, le résultat d'une coquille dans l'édition de Migne.)

[122] Dans d'autres lexiques, on trouve des termes de la philosophie platonicienne glosés : p.ex. 'δύναμις' chez Moeris ou 'διαφορότης' chez Ammonius (toutes les deux entrées font référence explicite à Platon). Mais de telles entrées sont très rares—et elles ne sont pas là pour leur contenu philosophique.

Pourquoi lire Platon?

Un lexique des ouvrages de Platon ne s'intéressant pas à son vocabulaire philosophique—l'idée pourrait paraître étrange: qui va utiliser un tel lexique et dans quel but?

D'abord, il ne faut pas penser qu'un lexique qui omet tout terme philosophique ne pourrait pas être adressé à des lecteurs philosophiques. Les lexiques hippocratiques sont évidemment écrits à l'intention des lecteurs professionnels: ce sont les médecins, et les étudiants en médecine, qui vont les lire—en effet, qui a jamais lu Hippocrate pour les plaisirs littéraires que ses ouvrages nous proposent? Pourtant, les lexiques hippocratiques ne s'occupent pas des termes médicaux en tant que tels. De la même manière, un lexique platonicien ne glosant aucun terme philosophique pourrait néanmoins être écrit à l'intention des jeunes philosophes—qui trouveront ailleurs, dans les commentaires et pendant leurs cours, des élucidations de la terminologie technique du platonisme.

En principe, donc, le *Lexique* de Timée pourrait être destiné aux philosophes. Pourtant, il est difficile de penser que, de fait, il en était ainsi. Timée lui-même n'était pas philosophe. On n'a aucune raison de penser que Gentien était philosophe. Quand Timée affirme dans la lettre de dédicace que quelques éléments du vocabulaire de Platon sont obscurs aux Romains et aussi à la plus grande partie des Grecs, il ne pense évidemment pas aux jeunes étudiants en philosophie.

Pendant toute l'Antiquité, on a lu Platon davantage que tout autre philosophe. Le nombre des papyrus qui conservent des textes de Platon est un témoignage matériel de ce fait. Selon Cicéron,

> quant à Platon—et aux autres Socratiques ainsi qu'à ceux qui ont pris cette école comme point de départ—, tout le monde les lit, même ceux qui n'acceptent pas ce qu'ils disent ou ne le suivent pas de manière sérieuse—tandis que presque personne sauf leurs sectateurs ne met la main sur Épicure ou sur Métrodore. (*Tusc.* 2.3.7–8)

Platon est le philosophe incontournable: il faut le lire—afin de comprendre la philosophie après Platon—même si on ne l'accepte pas, même si on ne l'aime pas tellement.

Mais les philosophes ne sont pas les seuls lecteurs de Platon. La littérature grecque de l'époque impériale—pas seulement la littérature philosophique ou quasi philosophique—est remplie de citations, de

paraphrases, d'allusions platoniciennes[123]. En effet, Platon n'était pas seulement un grand philosophe, un point de repère pour toute la philosophie postérieure: il était aussi un grand auteur, un des chefs de la littérature grecque. Comme Cicéron le dit, Platon 'est une autorité et un maître parmi les plus sérieux non pas seulement de la pensée mais aussi du discours' (*orat.* 3.10).

Dion Chrysostome, exilé et en voyage au bord de la Mer Noire, est arrivé dans un petit village où il a rencontré un vieillard qui lui dit:

> Nous, nous ne savons rien de cette philosophie plus exacte—mais comme vous savez, il y en a pas mal, parmi nous, qui adorent Homère ainsi que Platon: moi-même, je suis l'un d'entre eux—toujours je lis les ouvrages de Platon aussi bien que je peux, bien qu'il soit peut-être étrange qu'un barbare aime bien et s'associe au plus grec et plus sage des citoyens. (36.26)

Platon est ici mis sur le même plan qu'Homère: ce qu'Homère est pour la poésie, Platon l'est pour la prose. On trouve la même comparaison chez Cicéron (*Tusc.* 1.32.79), chez Quintilien (10.1.81); et Longin, platonicien et amateur des expressions[124], explique que

> Platon est le premier qui a si bien transféré dans la prose la puissance d'Homère. (*Rhet.* exc. 9)

Et [Longin]:

> Hérodote seul était très homérique? Avant lui il y avait Stésichore, et aussi Archiloque—et surtout et avant tous il y avait Platon, qui a construit d'innombrables canaux qui conduisaient le ruisseau homérique vers lui-même. Nous aurons peut-être eu besoin de preuves pour cela si Ammonius[125] n'avait pas sélectionné et catalogué les détails. (*Subl.* 13.3)

On a lu Homère pour sa philosophie—et on a lu Platon pour son style[126].

On lisait les dialogues de Platon non pas seulement en vertu de leur contenu philosophique mais aussi—et parfois surtout—pour leurs vertus littéraires.[127] Une des 'questions conviviales' de Plutarque demande

---

[123] Il y a une bonne en ce qui concerne un dialogue particulier par Trapp, 'Plato's *Phaedrus*'.

[124] *v. supra*, p. 31.

[125] Pour cet Ammonius, élève d'Aristarque, *v. supra*, p. 31 note 73.

[126] Sur le thème 'Platon et Homère' *v.* Dörrie et Baltes, *Platonismus* II, pp. 120–127, 382–389.

[127] Une liste de références dans Brunt, 'Bubble', p. 37 n. 48; *v.* aussi de Lacey, 'Plato and intellectual life'.—Brunt affirme: 'je ne suis pas convaincu par ⟨de Lacy quand il

quelle est la meilleure lecture pendant un dîner. Un sophiste anonyme rapporte que l'on vient d'importer à Rome une pratique selon laquelle des esclaves apprennent par cœur 'les plus légers parmi les dialogues dramatiques de Platon' afin de les présenter comme des pièces de théâtre pendant le dîner. Bien que la pratique soit rejetée par le sophiste qui rapporte l'anecdote, ainsi que par les membres du banquet de Plutarque, ce qu'il raconte est sans doute quelque chose qui s'est passé (*v. Quaest. Conviv.* 711 AD).

Dans un autre ouvrage, Plutarque mentionne, pour les blâmer, 'ceux qui lisent Platon et Xénophon pour leur langage et qui n'y recueillent rien à part le pur et l'Attique' (*Virt.Prof.* 79D). Le Platonicien Taurus s'est plaint de la même attitude de la part de ses étudiants : ils osent légiférer pour leurs enseignants à propos de ce qu'ils enseignent—

> mon Dieu, il y en a quelques-uns qui demandent à lire Platon non pas pour améliorer leur vie mais pour ornementer leur langage et leur discours, non pas pour devenir plus modestes mais pour devenir plus élégants. (Aulu-Gelle, 1.9.8–11)

Le même Taurus devait avertir ses étudiants—parmi lesquels Aulu-Gelle—que le langage de Platon, bien qu'il soit au-dessus de tout éloge, n'est pas vraiment ce qui compte chez Platon. Mais les étudiants se montraient sourds à son avertissement (*v.* Aulu-Gelle, 17.20).

Il en était sans doute toujours ainsi. Plus tard, Libanius écrit à un ami qui s'était confessé, bouleversé par la tristesse :

> Le style de tes lettres m'a persuadé que tu connais ton Platon. … Mais il aurait été beaucoup mieux si ton esprit plutôt que ta langue en avait bénéficié. (*Ep.* 330.1)

De plus, les sophistes—les professeurs de rhétorique—citent Platon fréquemment en le recommandant comme modèle de style attique. Ainsi son nom se lit dans les pages d'Aelius Théon et de [Longin], d'Hermogène, qui le met sur le même plan que Démosthène (*Id.* 386.16–387.4), et d'Aelius Aristide, qui le compare à Homère et à Sophocle (*in Plat.* 428) et qui le salue deux fois comme 'père et maître des orateurs' (*in Plat.* 115 ; *ad Capit.* 322). Cicéron observe que, quand il lisait le *Gorgias* à Athènes sous la direction de Charmadas, il admirait Platon surtout

---

nie⟩ que souvent on lisait Platon ou bien seulement ou bien surtout pour son style' ; il mentionne Plutarque, *Virt.Prof.* 79 CE et Aulu-Gelle, 1.9.9, ainsi que 17.20 ; il aurait pu ajouter, p.ex., Epictète, *Diss.* 2.17.35 (*cf.* I viii 11) ; v. aussi p.ex. Ruhnke, *Timaei Sophistae*, pp. XIV–XV ; Trapp, 'Plato's *Phaedrus*'.

pour cette raison : tout en se moquant des orateurs Platon se montre un orateur suprême (*de Orat.* 1.11.47). Timée le sophiste avait sans doute admiré Platon pour la même raison[128].

A la fin de son *Lexiphane*, qui contient une sévère critique de la rhétorique à la mode, Lucien donne ses propres conseils :

> Si tu veux recevoir de vrais éloges pour tes discours et gagner une bonne réputation auprès du public, … tu dois commencer par les meilleurs poètes, les lisant avec l'aide des maîtres ; puis, tu tournes vers les orateurs, et après avoir été nourri par leur style, tu te penches à l'occasion juste sur les ouvrages de Thucydide et de Platon, après que tu te sois beaucoup exercé et dans la comédie décente et dans la tragédie noble. (*Lex.* 22)

Et dans le *Maître des orateurs*, le maître explique à ses étudiants comment, lorsqu'ils ont choisi la bonne voie pour leur carrière rhétorique, ils rencontreront un homme sévère qui

> les encouragera à le suivre, en leur indiquant les traces de Démosthène et de Platon et d'autres personnes, traces qui sont grandes et au-dessus de la force des gens de notre époque mais qui sont dans la plus grande partie des cas déjà devenues faibles et obscures à cause du temps. (*Rh.Pr.* 9)

Mais si Platon a été accepté par la plus grande partie des savants anciens comme un grand écrivain, il avait aussi ses adversaires—des adversaires qui ne critiquaient pas que sa philosophie mais qui se sont aussi efforcés de démontrer qu'il n'était pas un écrivain du premier rang[129]. Selon Denys d'Halicarnasse,

> il y avait ceux qui critiquaient ses doctrines et qui méprisaient ses discours—le premier était le plus remarquable de ses élèves, Aristote ; et après lui Céphisodore, Théopompe, Zoïlus, Hippodamas, Démétrius, ainsi que plusieurs autres. (*Pomp.* 1.17)

Les critiques, parfois sévères—et parfois à mon avis tout à fait justes—se lisent toujours dans les pages de Denys d'Halicarnasse ainsi que dans les fragments de Cécilius de Caléacté. La critique la plus fréquente et la plus soulignée concerne le vocabulaire de Platon, son choix de mots : Platon se sert de trop de métaphores, de tournures, de tropes, de figures ; et là où il abandonne la simplicité, son langage

---

128 *v.* p.ex. Walsdorff, *Antiken Urteile* ; Dörrie et Baltes, *Platonismus* II, pp. 110–120, 369–382.

129 *v.* Walsdorff, *Antiken Urteile* ; Dörrie et Baltes, *Platonismus* II, pp. 128–148, 390–400.

> devient désagréable, d'un hellénisme douteux, épais : il noircit la clarté et fait comme un nuage ; il force le sens des mots en l'étendant trop loin ; ce qu'il faut condenser en peu de mots il le verse dans des périphrases immenses ; et s'il démontre une richesse de vocabulaire, il le fait en méprisant les mots habituels et qui sont d'usage quotidien, et en recherchant des termes artificiels, étrangers et archaïques. (*Pomp.* 2.5)

Ce paragraphe de la *Lettre à Pompée*, Denys l'a repris, presque mot pour mot, de son essai *Sur Démosthène* où il pense à justifier sa critique en citant le *Phèdre* (*v. Dem* 5–7).

Ailleurs, Denys répète sa critique, en se servant d'un autre terme :

> Le choix de mots a une grande importance, et il y a une sorte de vocabulaire qui, produisant des mots glossématiques, étrangers, figurés et artificiels—mots qui donnent son piquant à la poésie—, les mélange *ad nauseam* dans un langage en prose. C'est ce que font plusieurs auteurs et surtout Platon. (*Comp.* 25)

Platon n'aime pas l'usage quotidien des expressions, il adore les termes artificiels ou étrangers, il emploie des 'mots glossématiques'—c'est-à-dire, des glosses.

Denys ne dit pas expressément que Platon est obscur et difficile à lire ; mais il implique clairement qu'un lecteur serait reconnaissant de l'aide d'un bon lexique. La même implication se retrouve chez Diogène Laërce. Selon Diogène, Platon 'utilise parfois le même mot en des sens différents' (Diogène donne en guise d'illustration le mot 'φαῦλος'[130]) ; 'souvent il emploie des mots différents dans le même sens' (Diogène indique les termes nombreux que Platon utilise pour invoquer les Idées) ; 'et il utilise des mots opposés pour le même item' (3.64). Diogène affirme tout cela pour démontrer comment Platon 'a employé une grande variété de mots afin de ne pas être facile à comprendre pour ceux qui sont ignorants de la discipline' (3.63). C'est-à-dire que le vocabulaire de Platon est difficile—et délibérément difficile[131].

Mis à part les textes qu'on vient de citer, il n'y a que peu de passages qui témoignent de ce que Timée affirme dans la lettre de dédicace, à

---

[130] *v. infra*, p. 119.

[131] Assez souvent dans l'Antiquité, on affirmait qu'un certain poète ou qu'un certain philosophe 'a pratiqué un manque de clarté [ἐπιτηδεύειν ἀσάφειαν]' : l'affirmation était avancée comme un éloge plus souvent que comme une accusation. *v.* Erler, ''Επιτηδεύειν' ; Barnes, 'Metacommentary'. L'exemple le plus élaboré d'une obscurité voulue est l'histoire—sans doute fictive—racontée par Athénée (98DF) à propos d'Alexarque, frère de Cassandre roi de Macédonie : *v.* Tosi, 'Lessicografia e paremiografia', p. 145 n. 2.

savoir qu'il y a des expressions chez Platon qui sont obscures, non pas seulement aux Romains mais aussi à la plupart des Grecs. En effet, si, selon Plutarque, 'peu de monde lit les *Lois* de Platon' (*Fort.Alex.* 328E), ce n'était pas forcément à cause de leurs difficultés linguistiques; et quand Origène dit que

> le commun des mortels n'arrive pas à lire Platon, et même ceux qui ont maîtrisé les études préparatoires à la noble philosophie des Grecs le lisent à peine, (*C. Cels.* 7.61)

il veut faire un contraste entre la clarté de Jésus-Christ et l'obscurité des écrivains païens—et sans doute a-t-il exagéré. D'un autre côté, il y a des textes qui suggèrent qu'on lisait Platon sans grand problème. Aulu-Gelle, par exemple, aimait bien traduire Platon en latin; mais, parfois, il était content de le citer en grec 'puisque le latin—et surtout mon latin à moi—ne peut pas espérer atteindre les qualités de son grec' (10.22.3).

En tout état de cause, d'un côté, il fallait absolument lire Platon, non pas forcément parce qu'il était philosophe, mais parce qu'il était un des grands écrivains. Et si Platon était moins difficile qu'Homère, on comprendra qu'un lecteur—et surtout un lecteur romain—le trouve parfois difficile. C'est pourquoi Timée a décidé d'offrir à son ami romain un petit lexique d'expressions platoniciennes.

Les variétés de lexique

Il y avait lexiques et lexiques. Les différences ne concernaient pas le seul domaine sémantique qui déterminait le contenu du lexique: elles concernaient aussi le but du lexicographe.

Quel est le but d'un lexicographe? Quelle est la raison d'être d'un lexique? Sans doute y en a-t-il plusieurs. Et il ne faut pas oublier qu'un lexique est une chose qui peut posséder un intérêt intrinsèque—pour celui qui s'intéresse aux mots, à leur histoire, à leur développement. Le *Lexicon Sabbaiticum* commence ainsi:

> αὔξησις Platon, *Lois* XI: 'Toute chose est amenée à l'αὔξησις et à la φθίσις.
> αὐξάνεσθαι Platon, *Théétète*: καὶ αὐξήσεσθαι ὁ αὐτός.
> αὔξιμον: Euripide—le mot se trouve également chez les comédiens et chez Platon.

Et ainsi de suite. Pourquoi publier ces informations ? Quel est le but de l'auteur ?—On dirait qu'il veut indiquer quel auteur a utilisé quelles expressions. Mais pourquoi cela ? Eh bien, c'est intéressant, n'est-ce pas ?

Mais, d'habitude, un lexique a une intention pratique, qui peut avoir l'un ou l'autre des deux sens : ou bien un lexique est fait à l'attention des écrivains et des orateurs, ou bien il existe pour aider le lecteur[132].

L'*Onomastique* de Pollux est fait pour l'orateur ou l'écrivain. Pollux assure Commode qu'il a hérité de deux choses—l'Empire et la sagesse :

> Une partie de la sagesse dépend de l'excellence de l'âme, une autre de l'usage de la voix.

Quant à l'excellence de l'âme, Commode l'a apprise de son père. Mais le père,

> que le devoir de gouverner le monde a privé de loisir,

n'avait pas le temps de lui enseigner l'usage de la voix. C'est cela que Pollux veut faire, et l'*Onomastique* est une contribution à cette tâche (*v.* I proem.)

Il en va de manière semblable pour le lexique compilé par Téléphus, grammairien de Pergame : l'ouvrage, intitulé *Naissance Rapide*, est

> un receuil de termes qui s'appliquent à la même chose, pour nous offrir une rapide abondance d'expressions, en 10 livres. (*Souda*, *s.v.* Τήλεφος)

C'est semblable pour l'*Atticiste* de Moeris, qui n'est rien d'autre—sous la forme que nous lui connaissons—qu'une liste de couples d'expressions. Le lexique commence ainsi :

> ἄγαμαι Ὑπερβόλου—les Attiques : ἄγαμαι Ὑπέρβολον—les Grecs.
> ἀὴρ βαθεῖα—les Attiques : ἀὴρ βαθύς—les Grecs.
> ἀνέστησαν πᾶς ὁ δῆμος—les Attiques : ἀνέστη πᾶς ὁ δῆμος—les Grecs.
> ἀθανάτω, ἀγήρω—les Attiques ἀθάνατοι, ἀγήρατοι—les Grecs.

En attique, on dit ceci, en grec—c'est-à-dire, dans la κοινή—on dit cela. Ceci pour aider les orateurs et les lettrés à perfectionner leur style, pour les rendre davantage capables d'écrire un bon attique.

La *Souda*, en revanche, est une sorte d'encyclopédie. Le compilateur byzantin n'indique pas son but ; mais il est évident que c'est un ouvrage

---

[132] *v.* p.ex. Tosi, 'Lessicografia e paremiografia', pp. 144–145.

qu'on consultera ou bien pour le plaisir ou bien pour résoudre un problème, pour dissoudre une difficulté, pour trancher un désaccord—bref, ce n'est pas un outil pour l'écrivain, mais plutôt pour le lecteur (ou pour tous ceux qui cherchent une réponse à une question cultivée). De la même manière Hésychius a écrit un *Lexique*, qu'il a compilé, selon la lettre de dédicace, afin d'aider tout le monde—les riches mais aussi les pauvres—à gagner un peu d'éducation, un peu de culture.

Les lexiques spécialisés sont également écrits pour le lecteur plutôt que pour l'écrivain. Les *Glosses Homériques* que le manuscrit attribue, faussement, à Apion sont, du moins pour leur première partie, une liste d'homonymes. Le lexique commence ainsi :

> Un alpha court avec esprit léger a huit significations. En effet, il indique une privation (p.ex. ἀλήιος, ἄκικυς, ἀθάνατος) ; il indique aussi une association (p.ex. ἄκοιτις, ἄλοχος, ἀδελφός) ; …

Il ne s'agit pas évidemment d'apprendre comment écrire—il s'agit de comprendre le grec d'Homère, et, en particulier, de pouvoir distinguer entre les sens des mots ou des expressions ambiguës qu'Homère utilise. Le lexique de Jean Philopon est comparable, même s'il ne se limite qu'à un seul auteur. Il arbore un intitulé précis :

> Jean d'Alexandrie, grammairien, *A propos des accents différents*—des expressions qui prennent des accents différents selon des sens différents.

Il commence ainsi :

> ἄγνος : la plante a un accent paroxyton, dans le sens de 'pur' le mot est oxyton.
>
> …
>
> ἀγροῖκος : sans instruction, accent circonflexe ; ἄγροικος : campagnard, préparoxyton.

(Je donne la première et la troisième entrée du lexique, qu'on pourrait comparer aux entrées correspondantes de Timée, nos. 7 et 9.)

Le *Lexique* de Timée est un lexique pour lecteurs, il est écrit pour aider les lecteurs de Platon à lire un texte qui est devenu, au moins en partie, difficile à comprendre. Voici ce que Timée dit :

> J'ai choisi les mots chez le philosophe utilisés de façon obscure, ou bien dits selon le dialecte attique, car ils sont difficiles à comprendre non seulement pour vous les Romains, mais aussi pour la plupart des Grecs ; les ayant ordonné en ordre alphabétique, et y ayant ajouté des explications, je te les envoie.

Si l'on prend cela à la lettre, Timée a voulu expliquer deux types d'expressions : celles 'dites de manière glossématique' et celles 'dites selon le dialecte attique'.

L'adverbe 'γλωσσηματικῶς' est rare—apparemment il ne se trouve que dans notre texte et dans le commentaire de Porphyrion sur Horace (*in Ep* 2.1.15). Mais l'adjectif 'γλωσσηματικός' est connu d'ailleurs (trois fois, par exemple, chez Denys d'Halicarnasse), et, en tout état de cause, le sens de la formule de Timée, 'expressions dites de manière glossématique', n'est pas tellement difficile à saisir : ce n'est qu'une périphrase pour 'glosses'.

Timée s'occupera aussi des expressions attiques. Par conséquent, il y a des liens, parfois étroits, entre Timée et Moeris (et les autres lexicographes atticistes)[133]. Mais Timée n'est pas lui-même atticiste—ou plus exactement, rien dans son lexique ne suggère qu'il favorisait l'atticisme. Quand il invoque un usage atticiste—ce qu'il fait souvent mais sans jamais le dire de façon explicite—, c'est en tant que le terme est dialectal et par conséquent obscur : il cite les atticismes pour les expliquer, non pas pour les recommander.

Les glosses et les atticismes—voilà ce que Timée veut expliquer. Veut-il expliquer deux phénomènes différents ? Y a-t-il un contraste entre les glosses et les atticismes ? Si le terme 'glosse' est compris dans son sens standard—selon une de ses nuances standards—, un atticisme est un type de glosse. Faut-il conclure que Timée ne veut indiquer qu'un phénomène à expliquer[134] ? Faut-il plutôt chercher un sens plus étroit pour la formule 'expressions dites de façon glossématique' ? Non, et non : il faut conclure que la formule de Timée ne doit pas être examinée avec la loupe d'un philologue pédant.

En tout état de cause, Timée a sélectionné des expressions obscures, il les a arrangées en ordre alphabétique, et il a ajouté des explications. On s'attendrait donc à un texte dont la formule de base serait 'X : Y', où X est le lemme—la λέξις platonicienne ou la glosse—et Y la

---

[133] Pour les lexiques atticistes *v.* surtout Erbse, *Untersuchungen*.

[134] Ne peut-on pas prendre la particule disjonctive, 'ἤ', comme épexégétique, comme équivalente à 'c'est-à-dire …' (*v.* Bonelli, 'Lessicografia', p. 51) ? En ce cas, 'glossématique' signifiera 'dialectal' et Timée voudra dire : 'Je vais expliquer les termes dialectaux—c'est-à-dire (dans le contexte de Platon) les termes attiques'. C'est une façon raisonnable de comprendre le grec ; mais le sens ne s'adapte pas trop bien au contenu du *Lexique*, qui ne se limite pas aux expressions attiques.

glose—la μετάφρασις ou l'explication[135]. En général, le lemme sera un mot; mais, parfois, il sera une formule, et, en principe, un lemme pourra s'étendre jusqu'à une phrase. Quant à la glose, on attendra qu'elle spécifie le sens—ou les sens, ou le sens pertinent—du lemme, car qu'est-ce qu'une glose sinon une expression qui sert à expliquer ce que signifie une autre expression?

Un des *lexica segueriana*, le *Recueil des Expressions Utiles* (ou *Coll. Verb.*[2]), pourrait être cité comme un texte paradigmatique. Voici ses premières entrées:

> ἀγειοχώς: ayant conduit
> ἀγείρει: il rassemble
> ἀγελαῖος: idiot, ou: campagnard
> ἀγεννῶς: de façon ignoble

Chaque entrée consiste d'un lemme et d'une glose, chaque glose fournit le sens de son lemme—sauf la troisième qui en fournit deux. Les entrées de Timée ont très souvent cette forme-ci—ou plus exactement, elles prennent très souvent cette forme comme centre ou noyau. Mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, la glose sur 'Ἀλευάδαι' (23) ne donne pas le sens du lemme: elle explique qui étaient les Aleuades. De même, la glose sur 'ἀνδραποδώδη τρίχα' (49) n'explique pas que la formule signifie 'cheveux coupés comme ceux d'un esclave': cela, c'est évident—ce que le lecteur doit savoir, c'est la force métaphorique de la formule. Et il y a bon nombre d'entrées où les gloses, tout en indiquant le sens du lemme, ne se limitent pas à cette tâche. Par exemple, la glose sur 'ἀντωμοσία' (54) offre un petit essai au sujet de quelques institutions athéniennes.

De telles explications, dit-on, ne correspondent pas à ce que Timée promet dans la lettre de dédicace. Elles ne correspondent pas non plus aux besoins d'un lexique—elles sont chez elles plutôt dans une encyclopédie ou dans un commentaire. Et, en ce cas, ne faut-il pas considérer l'hypothèse selon laquelle les entrées qui ne se bornent pas à un simple couple de lemme et glose définitionnelle ne font pas partie du *Lexique* mais sont des ajouts tardifs[136]?

C'est une conclusion à la fois pédante et hâtive. Ce qu'une glose doit faire, c'est expliquer son lemme; mais rien n'exige que le seul

---

[135] Haslam, 'Apollonius', p. 29 n. 86, n'aime pas cet usage de 'lemme' et de 'glose', et il préfère garder les termes anciens, 'λέξις' et 'μετάφρασις'.

[136] *v.* Dyck, 'Platonic lexicography', p. 81, qui formule—et rejette—un argument similaire dans le cas de Boéthus.

mode d'explication permis soit définitionnel ou sémantique. On prend comme lemme, en principe, une expression qui rendra perplexe, ou qui pourrait rendre perplexe, un lecteur non averti. Le lecteur s'écrie : 'Mais je ne comprends pas'—et la glose lui répond en lui fournissant une explication. Ce que le lecteur ne comprend pas peut très bien être le sens de l'expression qu'il est en train de lire ; et, en ce cas, une bonne glose expliquera ce sens, en offrant une définition du lemme ou quelque chose de semblable. Mais il y a évidemment beaucoup d'autres obstacles à la compréhension : tout en maîtrisant le sens d'une expression, un lecteur pourrait ne pas comprendre comment un tel mot pourrait avoir un tel sens, ou pourquoi un tel sens était pertinent dans le contexte, ou quel est l'arrière-plan—l'arrière-plan linguistique, historique, institutionnel—de l'usage de l'expression. Un bon lexique veut aider le lecteur à surmonter la plus grande partie de ces obstacles.

Bien entendu, on pourrait dire qu'un lexique en tant que tel ne fait rien d'autre qu'expliquer le sens d'une expression. Mais dire cela, ce n'est pas expliquer ce que c'est qu'un lexique : c'est stipuler ce que doit être un lexique—et c'est une stipulation sans intérêt. (C'est aussi une stipulation qui a pour conséquence qu'aucun de nos dictionnaires contemporains n'est un lexique.) Bien entendu, on pourrait dire que Timée lui-même a, en principe, exclu des entrées non-définitionnelles, car dans la lettre il ne mentionne que les glosses et les atticismes. Mais dire cela, c'est jouer le pédant.

Ce que la glose doit expliquer, c'est le lemme. Cela doit paraître on ne peut plus banal. Mais, de fait, il faut ajouter quelques mots d'explication. En effet, 'expliquer le lemme' peut s'appliquer à plusieurs cas différents. Le cas le plus simple et le plus évident, sans doute, est le suivant : il y a une expression, ou un mot, qui se trouve parfois chez Homère (par exemple) mais qui n'existe pas en dehors des pages homériques, et qui assurément n'existe plus de nos jours—et qui pour cette raison est une glosse et doit être expliquée. La glose explique, tout bonnement, que le mot M signifie Y. Dans un deuxième cas, le mot ou l'expression se trouve chez Homère, mais il se trouve ailleurs aussi, et il est toujours utilisé de nos jours : le problème est que son sens chez Homère n'existe plus—et le sens que le mot prend aujourd'hui n'existe pas chez Homère. Le mot demande une glose non pas parce qu'il n'est plus connu mais parce que son sens homérique n'est plus connu. La glose expliquera que le mot M, chez Homère, signifie Y (tandis que, chez nous, il signifie Z). Dans un troisième cas, le mot ou l'expression

se trouve et chez Homère et chez nous, et d'habitude, il prend chez Homère l'un ou l'autre des sens qu'il porte toujours : le problème est que, dans un certain contexte, Homère l'utilise dans un sens insolite pour lui et inconnu pour nous. La glose expliquera que le mot M, ici dans ce contexte-ci, signifie Y (tandis que, ailleurs, …).

On pourrait dire la même chose pour Platon, ou pour n'importe quel auteur—et pour n'importe quel lexique. On pourrait dire des choses pareilles pour les gloses qui ne s'en tiennent pas à n'être que des explications sémantiques de leur lemme.

Évidemment, un lexique homérique ne se limite pas nécessairement à l'un ou à l'autre des trois cas que je viens de distinguer. De fait, on attendra d'un bon lexique qu'il s'occupe de tous les types de cas. On attendra aussi que pour chaque entrée un bon lexique signale, du moins de façon implicite, de quel type de cas il s'agit.

Comment organiser les entrées[137] ?

Le but d'un lexique, dirait-on *a priori*, doit déterminer jusqu'à un certain point son organisation, car le but sera accompli plus ou moins facilement selon l'organisation que le lexicographe a adoptée. Néanmoins, tout le monde sera sans doute d'accord, aujourd'hui, sur un aspect de la forme d'un lexique : un lexique doit être organisé selon l'ordre alphabétique. Bien entendu, ceci n'est pas une vérité conceptuelle ; mais c'est une condition imposée, et de façon on ne peut plus évidente, par le bon sens. C'est pourquoi, quand Timée annonce qu'il a arrangé les entrées de son lexique par ordre alphabétique—ou, plus précisément, 'selon la lettre [κατὰ στοιχεῖον]'—, personne ne s'étonne[138].

Mais dans l'Antiquité l'ordre alphabétique ne s'est pas imposé au bon sens comme une condition évidente. Le premier livre des glosses, celui de Phélitas, s'appellait 'ἄτακτοι γλῶσσαι', et apparemment ne suivait aucun ordre, pas plus alphabétique que thématique[139]. Les premiers 'dictionnaires' philosophiques, le livre Delta de la *Métaphysique* d'Aristote et les *Définitions* attribuées à Platon, ne sont pas organisés 'se-

---

[137] Cette section doit beaucoup à Daly, *History of Alphabetization* ; *v.* aussi Alpers, compte-rendu de Daly ; Keaney, 'Alphabetization'.

[138] 'Selon la lettre' est une formule classique, 'selon l'alphabet [κατ' ἀλφαβήτον]' ne se trouve que dans des textes tardifs.

[139] *v. supra*, p. 48.

lon la lettre'. L'*Onomastique* de Pollux, malgré son ampleur, n'adopte pas l'ordre alphabétique: Pollux a consciemment préféré un ordre thématique—

> je commencerai là où les pieux doivent commencer—avec les dieux. Pour le reste, nous ordonnerons chaque item comme il arrive. (1.2)

L'*Onomastique* n'est pas toujours facile à utiliser, pour cette raison que son auteur a choisi, délibérément, un ordre thématique.

C'était semblable dans d'autres domaines. Par exemple, la *Materia Medica* de Dioscoride a été organisée 'selon le sujet' et non pas 'selon la lettre'. Dans la préface, Dioscoride explique que, à son avis, pour des recueils de cette sorte, un ordre thématique se montre plus pratique qu'un ordre alphabétique; et il critique ses devanciers parce que

> ils ont fait des erreurs par rapport à l'ordre, les uns mélangeant des puissances qui n'appartiennent pas ensemble et les autres écrivant selon la lettre … (*Mat.Med.* proem 3)

La deuxième erreur entraîne la première, car Dioscoride croit que si l'on organise ses médicaments selon un ordre alphabétique on mettra ensemble des éléments hétérogènes et on séparera des éléments homogènes.

Ce qui valait, d'après Dioscoride, pour un traité sur la pharmacologie, valait également, d'après Erotien, pour un lexique médical. Dans la préface de son lexique hippocratique, où il présente une petite histoire de la lexicographie médicale, Erotien remarque, par rapport à deux ou trois de ses devanciers, qu'ils se sont servis d'un ordre 'selon la lettre': il les critique pour ce choix; il explique les principes de son propre lexique; et il précise qu'il va organiser les entrées non pas selon la lettre, ni selon le thème non plus, mais selon l'ordre d'apparition des lemmes dans les textes d'Hippocrate. Au début du *Lexique* lui-même, on trouve les mots suivants: 'Commençons donc avec le *Pronostic*'.

Il faut admettre que les lecteurs de Dioscoride n'étaient pas tous d'accord avec lui quant à l'ordre préférable. En effet, nos manuscrits de la *Materia* sont organisés, dans la moitié des cas, selon la lettre. De même pour Erotien: dans notre texte de son lexique, qui est une version byzantine remaniée et abrégée, les entrées suivent l'ordre alphabétique. Il ne faut pas s'en scandaliser: le premier éditeur moderne de Moeris, John Hudson, a organisé les entrées de son *Atticiste* en ordre alphabétique, bien qu'elles ne le soient pas dans les manuscrits; et j'ai déjà remarqué que les éditeurs zurichois de Timée ont imposé un ordre alphabétique strict pour le texte de son *Lexique*.

Pourtant, n'y a-t-il pas une différence entre les modernes et les Byzantins? Les éditeurs byzantins de Dioscoride et d'Erotien ont violé les intentions de leurs auteurs: Hudson et les éditeurs zurichois ont fait valoir les intentions des leurs. En effet, dans la lettre de dédicace, Timée annonce qu'il a mis les termes à gloser 'selon la lettre'. S'ils ne se trouvent pas ainsi organisés dans le *Coislinianus*, n'est-ce pas que cela doit être dû aux fautes de copie qu'un éditeur peut et doit corriger?

Ce plaidoyer pour les éditeurs zurichois n'est valable que si les expressions 'selon la lettre' et 'en ordre alphabétique' sont des synonymes. Mais elles ne le sont pas: 'selon la lettre' et 'selon l'ordre alphabétique' ne signifient pas exactement la même chose. En effet, toute liste qui suit un ordre alphabétique est selon la lettre, mais être selon la lettre ne suffit pas pour être organisé de façon alphabétique. Il vaut peut-être la peine d'expliquer pourquoi.

L'ordre alphabétique est quelque chose dont nous nous servons sans difficulté et sans trop y réfléchir—nous le faisons chaque fois que nous consultons l'index d'un livre ou cherchons un numéro dans le bottin téléphonique. Mais si l'ordre alphabétique est facile à maîtriser, il n'est pas facile à définir, de sorte qu'une définition exacte devra sembler un peu compliquée …

Disons qu'une *liste* est une séquence finie d'expressions, et qu'une *expression* est une séquence finie de lettres. Or, une liste est *en ordre alphabétique* si et seulement si, pour chaque couple d'expressions E et E* qui se trouvent dans la liste, E se trouve avant E* si et seulement si E est *antérieur alphabétiquement* à E*. Et E est *antérieure alphabétiquement* à E* si et seulement si (a) les premières n lettres de E sont identiques aux premières n lettres de E* (où $n \geq 0$) et aussi (b) ou bien (i) la $n+1$ième lettre de E se situe plus tôt dans l'alphabet que la $n+1$ième lettre de E* ou bien (ii) E n'a que n lettres tandis qu'E* en a plus que n. (La clausule (ii) est nécessaire pour expliquer pourquoi, par exemple, dans l'ordre alphabétique 'dingue' se trouve avant et non pas après 'dinguer'.)

Cette définition—qui présuppose bien entendu un ordre déterminé des lettres de l'alphabet—correspond à la pratique d'alphabétisation que nous utilisons d'habitude. Elle ne correspond pas à ce que les Anciens ont appelé un ordre selon la lettre.

Parmi les lexiques que Photius connaissait était celui d'Helladius[140].

---

[140] Pour la carrière croustillante de cet Helladius (4/5ème siècle) *v.* Kaster, *Guardians of Language*, p. 289.

> Nous avons lu le lexique selon la lettre d'Helladius, le plus grand de tous les lexiques que nous connaissons … Il ne garde pas l'ordre des lettres pour toutes les syllabes mais seulement pour la première. Le receuil est si grand que l'ouvrage intégral ne peut pas être compris dans cinq volumes de taille commode—nous l'avons lu dans sept volumes. (*Bibl.* cod. 145, 98b40–99a9)

Le lexique d'Helladius était organisé 'selon la lettre', mais il n'était pas en ordre alphabétique, car l'ordre des lettres n'était déterminant que pour la première syllabe: dans un lexique organisé à la Helladius, 'foncer' précède 'forcer', mais entre 'foncer' et 'fonder' aucun ordre n'est déterminé.

De manière semblable, Galien fait référence à l'un de ses propres ouvrages comme

> un traité dans lequel les mots utilisés par les auteurs de prose attique ont été collectionnés selon l'ordre de leur première lettre. (*Libr.Ord.* XIX 60)

Toute expression qui commence par un alpha précède toute expression qui commence par un bêta, et ainsi de suite. Mais parmi les expressions qui commencent par un alpha (par un bêta, par un gamma, …) aucun ordre n'est déterminé: c'est par hasard qu'elles sont là où elles sont[141]. Un autre exemple: dans la préface de son *Lexique*, Hésychius écrit que Diogénianus

> a mis au début de chaque expression un ordre de trois ou quatre lettres afin que celui qui décide de lire le livre puisse trouver plus facilement l'expression qu'il cherche.

Hésychius veut dire que Diogénianus a organisé son lexique selon la lettre jusqu'à la troisième ou quatrième lettre de chaque expression.

Comment expliquer l'ordre 'selon la lettre'? L'idée de base n'est pas obscure. Si une liste de mots français est ordonnée selon la première lettre, alors 'baudet', 'bison', et 'blaireau' se trouveront tous avant 'chameau', mais l'ordre des trois mots qui commencent par un B sera aléatoire. Si la liste est ordonnée selon la deuxième lettre, les trois

---

[141] C'est pareil pour le lexique hippocratique attribué à Galien, où l'auteur s'explique comme suivant:

> L'ordre de l'ouvrage sera, comme tu m'a demandé, selon l'ordre des lettres par lesquelles les glosses commencent. (*Voc.Hipp.* XIX 62)

Il veut sans doute dire que l'ordre des entrées sera fixé par la première lettre du lemme. Dans l'édition de Kühn, les entrées suivent un ordre alphabétique strict.

mots qui commencent par un B seront, eux aussi, dans un ordre bien déterminé.

Disons qu'une liste est *alphabétisée selon la première lettre* si et seulement si : pour chaque couple d'expressions, E et E*, qui se trouvent dans la liste, si la première lettre de E se situe plus tôt dans l'alphabet que la première lettre de E*, alors E est antérieure à E*. De même, une liste est *alphabétisée selon la deuxième lettre* si et seulement si : (a) elle est alphabétisée jusqu'à la première lettre et aussi (b) si E commence par la même lettre que E*, alors E est antérieur dans la liste à E* si ou bien (i) E consiste en une lettre seule ou bien (ii) la deuxième lettre de E se situe plus tôt dans l'alphabet que la deuxième lettre de E*. Et ainsi de suite. Il serait facile, mais fastidieux, de définir la notion générale : Une liste est alphabétisée jusqu'à la *n*ième lettre si et seulement si …

Une liste est en ordre alphabétique si et seulement si elle est alphabétisée jusqu'à la *n*ième lettre pour toute valeur de *n*.

Les avantages d'un ordre 'selon la lettre' sont évidents ; et on trouve, dans les textes et les inscriptions des périodes hellénistique et impériale, de nombreux exemples de listes ainsi ordonnées—listes de contribuables et de livres, listes de personnes et de poissons[142]. Après tout, l'ordre selon la lettre rend la recherche plus facile, comme Diogénianus l'a dit ; et elle a aussi d'autres avantages—ainsi Athénée, lorsqu'il veut donner toute une liste de citations par rapport aux poissons, remarque que

> j'ordonnerai les noms selon la lettre afin que les items que je mentionne soient plus faciles à se remémorer. (277C)

Et c'est surtout—pour des raisons évidentes—dans les lexiques qu'un tel ordre se trouve chez lui.

Les avantages de l'ordre alphabétique strict sont également évidents : celui qui cherche une entrée dans une liste peut vérifier rapidement si elle est là ou non, car il n'y a qu'un seul endroit où elle pourrait se trouver. Un annuaire téléphonique organisé selon l'ordre alphabétique

---

142 Et comment ne pas citer cet épigramme adressé à un croque-mort ?

> εἰ μὲν τοὺς ἀπὸ ἄλφα μόνους κέκρικας κατορύσσειν,
> Λούκιε, βουλευτάς, καὶ τὸν ἀδελφὸν ἔχεις·
> εἰ δ', ὅπερ εὔλογόν ἐστι, κατὰ στοιχεῖον ὁδεύεις,
> ἤδη, σοὶ προλέγω, Ὠριγένης λέγομαι. (*AP* 11.15).

est facile à consulter. Un annuaire sans aucun ordre selon la lettre serait un cauchemar. Un annuaire ordonné jusqu'à la deuxième ou la troisième lettre serait une chose contrariante.

Mais il ne faut pas exagérer. Un grand annuaire ordonné jusqu'à la troisième lettre serait contrariant : un petit annuaire (de la commune de Ceaulmont, par exemple) pourrait se contenter de la troisième lettre sans devenir trop difficile à employer. La plus grande partie des livres académiques pourrait se passer d'un index alphabétisé : un ordre selon la lettre jusqu'à la deuxième ou troisième lettre serait tout à fait tolérable. Si une liste est très longue (ou si les items qui commencent—disons—par un gamma sont très nombreux), il vaut la peine d'organiser la liste (ou les expressions qui commencent par un gamma) jusqu'à une lettre assez avancée. Pour les petites listes, pourquoi se casser la tête pour produire un ordre alphabétique qui ne sert à rien ?

Au début de son *Onomastique* de la géographie de la Terre Sainte, Eusèbe dit :

> Je prendrai donc les items que je cherche de toute l'Écriture Sainte, et je les exposerai chacun selon la lettre, afin qu'on puisse saisir facilement les items qui se présentent à nous de manière aléatoire pendant nos lectures. (*Onomast.* 2.17–20)

Mais l'*Onomastique* ne suit pas l'ordre alphabétique ; et même l'ordre selon la lettre ne détermine pas en lui-même la position des entrées. L'ordre—du moins, l'ordre dans la version que nous possédons—est le suivant : tous les lemmes sont ordonnés selon la lettre jusqu'à la première lettre ; et à l'intérieur de chaque groupe ainsi distingué, les lemmes sont ordonnés selon l'ordre de leur apparition dans la Bible, de la Genèse jusqu'aux Évangiles. Qui dira que cet ordre-ci est moins convenable, moins pratique, qu'un ordre alphabétique ?

Dans l'Antiquité, l'alphabétisation stricte est une chose très rare ; et même un ordre selon la lettre est beaucoup moins exploité que l'on n'aurait imaginé : il y a des centaines de listes où de fait l'ordre est aléatoire et où, en principe, un ordre selon la lettre aurait eu des avantages pratiques. Pourtant, l'idée d'un ordre selon la lettre était bien connue dans l'Antiquité.

La première référence à cette pratique se trouve, semble-t-il, dans une inscription de Cos qui date du 3ème siècle avant J.-C. A l'île de Cos il y avait une liste inscrite des sectateurs d'Apollon et d'Héraclès ; la liste était très vieille, et elle est devenue difficile à lire ; les citoyens de Cos

ont donc décidé d'en faire une copie ; et ils ont décidé officiellement de faire inscrire les noms

> selon la lettre, en ordre, commençant par alpha [… κατὰ γράμμα ἀναγεγραμμένους ἐξὰν ἀπὸ τοῦ ἄλφα][143].

La décision implique que la pratique d'ordonner selon la lettre était déjà familière—et on ne pensera pas que c'est à Cos qu'elle a été découverte.

Le premier livre lexicographique qui—pour autant que nous le sachions—a été organisé selon la lettre est les *Glosses* de Zénodote, premier bibliothécaire au Musée d'Alexandrie et premier savant de son époque. Du moins, une scolie à Homère qui s'occupe du mot 'ἀμνίον' (Sch. *in Od.*, 3.444) explique que

> Zénodote met l'expression parmi les glosses qui commence par un delta.

C'est-à-dire que Zénodote a lu 'δαμνίον' et non 'ἀμνίον' dans son texte d'Homère, et que, par conséquent, le mot se trouvait sous la lettre Delta dans ses *Glosses*. La scolie implique que les *Glosses* étaient organisées selon la lettre : elle n'implique pas qu'elles suivaient un ordre alphabétique. (Il faut aussi se rappeler que l'ordre que le scoliaste a trouvé dans son exemplaire n'était pas forcément l'ordre préféré par l'auteur.)

Les papyrus montrent d'autres exemples de textes lexicographiques ordonnés selon la lettre. Le plus ancien est un fragment qui date d'environ 250 avant J.-C. : vingt entrées, ordonnées selon la première lettre (delta, epsilon)[144]. Le plus élaboré date d'environ 200 après J.-C. : il contient une vingtaine d'entrées (qui commencent toutes par la lettre mu), organisées selon l'ordre alphabétique strict[145]. On serait prêt à imaginer que les auteurs des lexiques deviennent de plus en plus exigeants, que, au fur et à mesure des siècles, la valeur moyenne pour '*n*' dans les listes ordonnées jusqu'à la *n*ième lettre devient de plus en plus grande[146]. Mais les choses ne se passaient pas ainsi. Il y a des exemples de l'ordre alphabétique strict qui datent du 2ème

---

143 Texte et discussion dans Daly, *History of Alphabetization*, pp. 18–20.

144 PHibeh 175 : *v.* Daly, *History of Alphabetization*, pp. 28–32.

145 POxy 1802.—Pour les lexiques sur papyrus, *v.* Naoumides, 'Fragments of Greek lexicography' ; parmi les fragments découverts depuis cet article il y a POxy 3329 (env. 300 après J.-C. ; un fragment de Diogénianus ?—selon la lettre jusqu'à un nombre incertain de lettres) ; et PBerol 9965 (env. 200 avant J.-C. ; selon la lettre jusqu'à la troisième lettre).

146 C'est ce qu'affirme Latte, *Hesychii Lexicon*, p. XXXI n. 1.

siècle, il y a des exemples d'organisation selon la première lettre qui datent du 5ème. En particulier, rien ne suggère que les lexicographes se sont efforcés à chercher une valeur toujours plus haute de *n*. Le choix d'un degré d'alphabétisation dépendait évidemment de considérations pratiques plutôt que théorétiques.

Timée nous promet un ordre selon la lettre—jusqu'à quelle lettre ? Globalement, le texte tel qu'il est dans le *Coislinianus* est ordonné selon la première lettre ; mais il y a des séquences où l'ordre est correct jusqu'à la deuxième ou troisième ou même à la quatrième lettre. Il est facile de remanier le texte afin de produire un ordre alphabétique strict—c'est ce que les éditeurs zurichois ont fait. Mais le remaniement zurichois a exigé des changements nombreux, et parfois sérieux, du texte du manuscrit—des changements si sérieux et si nombreux qu'il est peu probable qu'il s'agisse de la correction des erreurs faites par une séquence de copistes maladroits. En d'autres termes, rien ne suggère que Timée a pensé à établir un ordre alphabétique strict.

Néanmoins, un petit nombre de corrections du texte du *Coislinianus*, qui sont d'ailleurs souvent exigées par le contenu même des entrées, suffit pour faire un ordre jusqu'à la deuxième lettre. D'autres corrections, qui se recommendent pour des raisons qui ne dépendent pas d'une hypothèse quant à l'ordre du texte, ont comme résultat un texte qui est correct jusqu'à la troisième lettre. Il semble probable que Timée a ordonné son texte jusqu'à la deuxième lettre, et que parfois, où il valait la peine de le faire, il est allé jusqu'à la troisième lettre ou même plus loin[147].

Comment compiler un lexique ?

On a affirmé que 'tous les ouvrages lexicographiques du 1er et du 2ème siècle après J.-C. s'appuient, dans la plus grande partie des cas, sur les travaux des savants d'Alexandrie'[148] ; et sans doute les lexiques tardifs s'appuient, de leur part, sur leurs prédécesseurs. Mais le *Lexique* de Timée constitue probablement une exception à cette règle générale,

[147] En ce cas, Timée ne sera pas unique—tout au contraire. Une étude récente du lexique d'Harpocration sur les dix orateurs suggère que 'l'auteur du lexique a adopté—mais non pas de façon pédante—l'alphabétisation pure' (Keaney, 'Alphabetization', p. 415). La formulation n'est pas élégante ; mais on voit ce qu'il veut dire.

[148] Ainsi Cohn, 'Scholien', p. 823 n. 1 ; *cf.* p. 829.

car il est tributaire de deux fleuves : il dérive d'abord de la tradition lexicographique qui commence à Alexandrie et que j'ai déjà discutée ; il dérive ensuite de la tradition platonicienne, qui commence très tôt et qui continue, jusqu'à la fin de l'Antiquité, à produire des commentaires, des monographies, des 'questions et réponses', des manuels, …[149]. Par conséquent, si l'on se demande comment Timée a compilé son lexique, on regardera en deux sens—et vers les ouvrages savants d'Alexandrie et vers les écrits platoniciens. En d'autres termes, si l'on cherche les sources du *Lexique* de Timée, on pensera de prime abord aux lexiques alexandrins et aux commentaires platoniciens[150].

Mais s'il paraît raisonnable, voire anodin, d'identifier les commentaires et les lexiques comme les sources principales de Timée, il est difficile de donner un contenu concret et détaillé à cette proposition. En effet—comme j'ai déjà indiqué dans un autre contexte—, nous ne pouvons jamais, ou presque jamais, dire que, pour cette entrée-ci, Timée est allé à cette source-là. Pourtant, le cas n'est pas peut-être tout à fait désespéré : peut-être pouvons-nous distinguer entre les entrées qui dépendent des lexiques et celles qui dépendent des commentaires, même si nous ne pouvons pas identifier un commentaire nommé ou un lexique particulier ?

---

[149] La tradition platonicienne commence, si l'on en croit Proclus, par Crantor, vers 300 avant J.-C. :

> Il y en a qui disent que toute l'histoire à propos d'Atlantis n'est qu'un conte de fées—parmi eux, le premier des exégètes de Platon, Crantor, lui qui dit aussi que ses contemporains se sont moqués de Platon en disant qu'il n'avait pas découvert la constitution lui-même mais avait copié les Égyptiens. (Proclus, *in Tim.* I 75.30–76.4 [20D])

En ce qui concerne la tradition platonicienne, *v.* toujours Alline, *Histoire du texte* ; il y a un tour d'horizon dans Dörrie et Baltes, *Platonismus* III, pp. 20–55 ; 162–226.—Les savants d'Alexandrie n'ont pas contribué seulement à la lexicographie : p.ex., ils se sont intéressés à la question de l'ordre des dialogues (*v.* D.L. 3.61), et ils ont développé un système de signes à mettre à côté du texte (*v.* D.L. 3.65—*cf. infra*, p. 85). La proposition de Schironi, 'Plato at Alexandria', selon laquelle Aristophane de Byzance a fait une édition des dialogues de Platon et Aristarque a écrit un commentaire, est délicieuse ; mais elle se fonde sur une base un peu mince.

[150] Ce qui suit dépend largement de Cohn, 'Scholien'. Cohn ne consacre que deux pages à Timée (pp. 782–783). En revanche, il parle longuement de Boéthus (pp. 783–786, 794–813), et son but principal est de démontrer que Boéthus était une source importante pour Photius, Hésychius *e tutti quanti*. Pourtant, les apartés de Cohn sont plus valables en ce qui concerne la question des sources de Timée que tous les autres items que je connais.

Il y a des liens étroits entre les lexiques anciens d'un côté, et les commentaires et les scolies, de l'autre; et dans le cas particulier de Timée, on trouve quelques dizaines de ressemblances non-accidentelles entre les entrées du lexique et les scolies platoniciennes[151]. Comment expliquer ces ressemblances? De façon générale, il est évident que les lexicographes ont souvent exploité les commentaires. Mais également, les scoliastes tardifs ont souvent exploité les lexiques pour compiler leurs notes[152]. Pour décider qui dépend de qui, il faut donc déterminer la date de la scolie—est-elle une 'scolie antique' ou est-elle une 'scolie récente'? En ce qui concerne Timée, la philologie s'est efforcée de distinguer entre les deux cas et de constituer une liste des passages où un scoliaste byzantin a copié le lexique de Timée et une autre liste des entrées où Timée a copié une scolie antique[153].

Sur la base de ces deux listes, on a affirmé que 'le lexique de Timée semble avoir été compilé, dans la plus grande partie des cas, d'explications et de notes faites par les commentateurs anciens'[154]. Plus exactement, on a soutenu une thèse selon laquelle les entrées chez Timée qui reprennent comme lemme une expression telle qu'elle se présente dans un passage platonicien (même cas, même temps, même nombre, …)—de telles entrées dérivent d'un commentaire sur le passage. Et puisque ces passages sont majoritaires, la plus grande partie du *Lexique* dérive des commentaires.

Mais comment compiler les deux listes sans avoir déjà tranché la question des sources de Timée? Et pourquoi penser qu'une entrée qui conserve la forme d'expression du texte platonicien doit dériver d'un commentaire?

Prenons un cas parallèle. On a fait remarquer que là où il y a une forte ressemblance entre une scolie tardive sur Platon et une entrée

---

[151] Les scolies de Platon ont été éditées par Greene, *Scholia* (mais *v.* Erbse, *Untersuchungen*, p. 48 n. 2); les études les plus profondes restent celles de Cohn, 'Scholien', et d'Alline, *Histoire du Texte*, pp. 246–280.

[152] 'Quand nos scholies byzantines sont d'accord avec les renseignements lexicographiques … nous ne savons pas, tout d'abord, si ce sont des scholies antiques directement transmises à nos manuscrits et utilisées aussi par les lexicographes, ou si ce sont des notices empruntées à ces derniers par les érudits byzantins' (Alline, *Histoire du Texte*, p. 260; *cf.* Cohn, 'Scholien', p. 781).

[153] *v.* les deux listes dans Cohn, 'Scholien', pp. 782–783.

[154] Ainsi Cohn, 'Scholien', p. 782; *cf.* p. 826, où il dit la même chose de Harpocration et de son lexique rhétorique; *cf.* Erbse, *Untersuchungen*, pp. 48–57 (pp. 53–54 pour des cas où une scolie dérive apparemment de Timée).

dans le lexique d'Hésychius, 'chez Hésychius les gloses ne montrent que rarement la forme grammaticale présente dans le texte pertinent de Platon, tandis que, dans la plus grande partie des cas, le scoliaste a gardé le lemme du passage platonicien et par conséquent a changé la forme grammaticale de la glose'[155]. C'est-à-dire que le scoliaste, ou le commentateur, prend comme lemme l'expression telle qu'elle se présente dans le texte de Platon, tandis que le lexicographe 'normalise' la forme du lemme pour la rendre homogène aux autres entrées (un nom sera présenté au masculin singulier nominatif, par exemple, ou un verbe à l'infinitif actif présent).

Une telle différence se comprend très bien. Imaginons le passage suivant :

> ταῖς δὲ ψυχαῖς τῶν ἀνθρώπων δυσωπουμένους πρὸς ἀλλήλους περὶ τὰ τοιαῦτα οὐκ ἄξιον ἐπιχειρεῖν πείθειν

Imaginons aussi que le mot 'δυσωπουμένους' semble être difficile. En ce cas, nous allons trouver dans un commentaire quelque-chose comme :

> δυσωπουμένους· ὑφορωμένους, ὑπόπτως ἔχοντας

tandis que dans un lexique nous trouverons plutôt quelque-chose comme :

> δυσωπεῖσθαι· ὑφορᾶσθαι καὶ ὑπόπτως ἔχειν.

Le lemme 'correct' correspond aux besoins d'un commentaire, le lemme 'normalisé' s'accommode à la nature d'un lexique.

La différence suggère un test qui s'applique à Timée ainsi qu'à tout autre lexique : une entrée où le lemme est normalisé dérive d'un lexique, une entrée où le lemme est correct dérive d'un commentaire. L'exemple que je viens de donner n'est pas fictif : le texte est un passage des *Lois*, 933A ; la glose qui conserve la forme d'expression se trouve parmi les scolies sur Platon (Sch. *in Legg.*, 933A) ; et la glose normalisée est l'entrée 139 de Timée. Le test nous indique que, pour cette entrée-ci, Timée a consulté un lexique et non pas un commentaire.

On dira peut-être que le test n'est pas adéquat, car il y a des lemmes chez Timée qui ne sont pas corrects ni normalisés—le test ne dit rien à leur propos. On dira aussi que le test n'est pas tout à fait fiable,

[155] Cohn, 'Scholien', p. 792.

car la corruption à laquelle toute tradition textuelle est soumise aura assurément affecté parfois les lemmes. Or, cela est sans doute vrai; mais il y a des objections encore plus fortes contre le test.

D'abord, un lemme normalisé ne démontre pas une origine dans un autre lexique. Après tout, Timée est en train de composer un lexique, et il est tout-à-fait capable de normaliser les lemmes lui-même. S'il avait trouvé dans un commentaire sur les *Lois* l'explication

δυσωπουμένους· ὑφορωμένους, ὑπόπτως ἔχοντας

il aurait pu sans la moindre difficulté confectionner l'entrée

δυσωπεῖσθαι· ὑφορᾶσθαι καὶ ὑπόπτως ἔχειν.

Ensuite, un lemme correct n'indique pas une origine dans la tradition des commentaires. Après tout, Timée a lu Platon, et il a sans doute choisi ses lemmes en partie sur la base de cette lecture. Il aura donc commencé, forcément, par un lemme correct—il est inutile de penser à un commentaire sur le texte plutôt qu'au texte lui-même.

Il est vrai que la forme des entrées varie—qu'il y a des lemmes corrects, des lemmes normalisés, et des lemmes qui ne sont ni corrects ni normalisés; et on voudrait bien expliquer comment et pourquoi Timée aurait voté pour la variété. En principe, il y a plusieurs explications possibles. De fait, le texte du lexique, tel que nous le lisons dans le *Coislinianus*, ne vérifie aucune explication—et suggère que la variété est due au hasard.

Le test que je viens d'esquisser s'applique sans doute à quelques cas: il ne s'applique pas à Timée. Bien qu'il ne s'en suive pas, bien entendu, que nous ne pouvons jamais déterminer si une entrée dérive d'un commentaire ou plutôt d'un autre lexique, je pense que, de fait, il faut tirer une conclusion pessimiste, ou sceptique.

Mais s'impose-t-elle vraiment, la conclusion pessimiste ou sceptique? N'y a-t-il pas maints liens étroits entre le lexique de Timée et les autres lexiques anciens que nous possédons? Ne pouvons-nous faire quelque chose sur la base de cette constatation? Par exemple, le *Lexique* de Timée et l'*Atticiste* de Moeris ont 66 entrées en commun, dont 20 montrent une ressemblance non accidentelle; entre Timée et Ammonius, il y a 34 entrées communes dont une douzaine non accidentellement semblables; entre Timée et Aelius Dionysius, 37 entrées communes et 20 ressemblances non-accidentelles; entre Timée et Pausanias, 26 entrées communes et une dizaine de ressemblances non-accidentelles; et ainsi de suite. Et on a cru pouvoir démontrer que 'dans

plusieurs entrées Timée a copié les Atticistes'—c'est-à-dire les lexicographes que je viens de mentionner[156].

Pourtant, je reste légèrement sceptique : voici trois exemples qui serviront peut-être à faire ressortir quelques-uns des problèmes qui rendent des résultats positifs si difficiles à établir.

Le premier exemple concerne deux entrées successives chez Timée, nos. 296 et 297 :

> νῦν δή : il y a peu de temps
> νυνί : dans le temps présent

Le lexique des expressions semblables mais différentes d'Ammonius contient l'entrée suivante :

> Héraclide, dans le premier livre de son *Accentuation Générale*, dit que selon quelques-uns il y a une différence entre 'νῦν' et 'νυνὶ'. En effet, 'νῦν' est un adverbe temporel et s'applique à tous les trois temps, passé et présent et futur (p.ex. 'Il y a un combat νῦν', 'Il y aura un combat νῦν'), tandis que 'νυνὶ' se limite au présent. (*Diff.* 336)

Timée distingue entre 'νῦν' et 'νυνί' ; Ammonius fait la même chose ; et les ressemblances entre les deux textes ont suggéré que Timée a pris ses deux entrées du lexique ammonien ou d'un ancêtre de ce lexique.

La suggestion n'est que très mal fondée. D'abord, on se demandera si les ressemblances entre les deux textes sont vraiment si frappantes qu'elles ne peuvent pas être accidentelles. Ensuite, on se demandera pourquoi un sophiste aurait eu besoin de consulter—et de copier—un lexique afin de comprendre la différence entre 'νῦν' et 'νυνί'.

Le deuxième exemple est plus compliqué. Il concerne l'entrée 118 de Timée :

> δήπουθεν : d'une certaine place, ou au sens de 'manifestement', équivalent à 'évident'.

L'édition moderne du lexique atticiste d'Aelius Dionysius contient l'entrée suivante :

> δήπουθεν : manifestement, ou : d'une certaine place.

Timée a donc copié du lexique d'Aelius—tout en changeant l'ordre des deux gloses et en ajoutant une clausule à la fin.

Peut-être. Mais de fait nous ne possédons pas le lexique d'Aelius : il faut le reconstruire sur la base des lexiques et des commentaires tardifs

[156] Erbse, *Untersuchungen*, p. 53.

qui le citent. L'entrée d'Aelius que je viens de citer a été récupérée dans la *Souda* où l'entrée *s.v.* δήπουθεν commence précisément comme suivant :

> manifestement, ou : d'une certaine place.

Mais pourquoi attribuer la glose à Aelius, que la *Souda* ne mentionne pas ? L'attribution à Aelius dérive d'un passage dans le commentaire d'Eustathe sur l'*Odyssée* :

> Ici 'δήπου' a un sens local. Ailleurs, chez les atticistes tardifs et ce mot et 'δήπουθεν' sont confirmatifs—tout comme 'δηλαδή', et 'πάντως', et 'ἀμέλει'. En effet, il est souvent utilisé, comme on trouve dans un lexique rhétorique, au sens de 'πάντως' pour indiquer un assentiment. (*in Od.* I, 44.4–6)

Or, il est vrai qu'Eustathe ne mentionne pas Aelius et ne donne pas la glose précise qui se trouve dans la *Souda*. Mais il rapporte plus ou moins la même idée que la *Souda*, et il fait référence aux atticistes ainsi qu'à un lexique rhétorique—c'est-à-dire qu'il dépend d'un lexique atticiste et probablement de celui d'Aelius Dionysius …

Certes, il est possible qu'Aelius a écrit ce qu'on lui attribue et que Timée a copié son entrée. Mais il ne s'agit que d'une possibilité pure—pas d'une certitude, pas même d'une probabilité.

Le troisième exemple que je veux considérer fait ressortir une autre difficulté. Le *Coislinianus* a cette entrée (no. 271) :

> κωλαγρέται : les trésoriers des honoraires pour les jurés et des dépenses pour les dieux.

La même entrée se trouve dans le *Lexique* de Photius. Plus intéressant, dans le lexique atticiste de Pausanias on lit :

> κωλακρέται : trésoriers des honoraires pour les jurés, qui étaient aussi responsables pour les dépenses pour les dieux.

Voilà évidemment la source de Timée : il a modifié légèrement la structure de la glose de Pausanias, et il a peut-être mal copié le lemme[157]—mais c'est Pausanias qu'il a copié.

On peut raconter toute une histoire à propos de l'entrée. Une scolie sur Aristophane (*in Av.* 1541) nous informe qu''Aristophane le grammairien', c'est-à-dire Aristophane de Byzance, a expliqué le terme 'κωλα-

[157] L'orthographe fausse, avec un gamma, était dans le texte de Timée que Photius a lu : faute de copie de la part de Timée, ou d'un copiste de Timée ? Ou plutôt hypercorrection savante ?

κρέται'. Sans doute, la glose d'Aristophane a été adoptée par Pamphilus, Pausanias l'a trouvée dans le grand lexique de Pamphilus (ou dans sa version abrégée), Timée l'a trouvée chez Pausanias, Timée l'a léguée, sous une forme légèrement modifiée, à un lexique byzantin perdu, d'où Photius l'a prise. De plus, Photius a aussi reçu une version non-modifiée de l'entrée de Pausanias (de sorte que son lexique comprend un article sous le lemme 'κωλαγρέται' et un autre sous 'κωλακρέται'); et le scoliaste sur Aristophane a, lui aussi, hérité du texte pur.

C'est une histoire aussi passionante qu'un roman[158]. Et il faut dire qu'un bon *Quellenforscher* doit avoir l'imagination d'un bon romancier. Mais pourquoi croire l'histoire? Aucun texte n'associe la glose à Pausanias: e' attribution à lui est une hypothèse qui n'a aucun fondement textuel. Même si l'entrée se trouvait dans un lexique atticiste que Timée aurait pu consulter, pourquoi croire qu'il l'a consultée? Pourquoi ne pas penser qu'il a trouvé le renseignement ailleurs, chez Aristophane de Byzance, chez un livre sur les institutions d'Athènes, …? Mais il y a une autre chose: le mot 'κωλακρέται' n'est pas un mot platonicien, il ne se trouve jamais chez Platon. La question des entrées non-platoniciennes chez Timée reviendra plus tard. Pour l'instant il suffit de dire ceci: personne ne pensera que Timée, en train de construire son lexique platonicien, a consulté son texte de Pausanias pour y prendre une entrée non-platonicienne.

Mis à part les commentaires et les lexiques, où Timée aurait-il pu chercher sa matière? Il y a un nombre d'entrées où le lemme est un terme—parfois un nom propre—qui a un rapport avec les institutions légales, politiques ou sociales d'Athènes. Ici, les gloses sont parfois très savantes, et on peut facilement se persuader que Timée a utilisé—directement ou indirectement—ou bien un texte savant comme l'*Atthis* de Philochore ou la *Constitution des Athéniens* d'Aristote ou bien (et sans doute ceci est plus probable encore) un lexique ou un manuel fondé sur des ouvrages savants de ce type.

En outre, pour les lexiques tardifs, on trouve une autre source de renseignements: il s'agit des manuscrits de l'auteur eux-mêmes, des manuscrits qui contenaient souvent, dans les marges ou entre les lignes, des petites notes sur le texte. Dans le cas de Timée, quelque chose de semblable n'est pas du tout impossible.

Les savants d'Alexandrie ont inventé un groupe de signes qu'ils mettaient dans les marges de leurs exemplaires d'Homère pour indiquer

---

[158] Le romancier est Erbse: *v. Untersuchungen*, p. 28.

qu'il y avait quelque chose de remarquable dans le texte. Ils ont fait la même chose pour Platon.

> Puisque certains signes sont placés dans ses livres, nous devons dire quelque chose à leur propos. Le chi est employé pour indiquer les expression et les figures et, de manière générale, l'usage platonicien. … (D.L. 3.65)[159]

On pourrait donc imaginer que, tout en lisant son texte de Platon, Timée aurait trouvé, déjà notés, des endroits où le texte contenait une glosse, quelque chose qui devait ou pouvait bien être expliqué. Sans doute a-t-il parfois trouvé, à côté du signe chi, une explication, ou le germe d'une explication, de la difficulté.

En tout état de cause, personne ne doutera que Timée doit beaucoup aux commentaires, aux lexiques antérieurs, à toute la tradition savante qui était à sa disposition. Il avait, comme on dit, ses sources. Mais il ne faut pas confondre la question des sources avec la question de la composition, et il serait sans doute absurde de penser que Timée a fabriqué son lexique à l'aide de ciseaux, de colle, et des deux ou dix livres qu'il a trouvés sur les rayons de sa bibliothèque.

On sera peut-être plus enclin à penser à l'idée suivante: Timée est en train de relire son cher Platon. Dans les marges de son exemplaire, il remarque parfois la lettre chi, qui indique une glosse; et, de plus, il prend note lui-même de quelques mots ou quelques formules qu'il trouve difficiles ou obsolètes ou autrement intéressantes et qu'il veut expliquer. Il copie les glosses—qui deviendront les lemmes de son lexique—sur des fiches ou des tablettes. Dans une deuxième étape, il cherche des explications dans les commentaires qu'il possède (et peut-être aussi parmi des scolies qui se trouvent dans les marges de son exemplaire de Platon). Il s'appuie aussi sur quelques ouvrages savants—sur les lexiques généraux, sur les lexiques d'atticismes, sur un lexique aristophanien, … De plus, quand il arrive à un terme qui a le parfum des institutions athéniennes de la période de Platon, il se rappelle qu'il y a des livres spécialistes qui peuvent l'aider. Et aussi, sans doute, il produit des explications de son propre cru. Il note les explications sur les fiches ou les tablettes des glosses concernées. Dans une troisième étape, il arrange les fiches, et par conséquent les entrées, selon la lettre. Et voilà le *Lexique* de Timée le Sophiste.

---

[159] Pour les signes *v.* Gudemann, 'Zeichen'; Dörrie et Baltes, *Platonismus* II, pp. 92–96, 347–355.

Bien entendu, ce n'est qu'une hypothèse. Et, même comme hypothèse, elle est assez brute. Elle pourrait facilement être raffinée, dans un sens ou dans l'autre. Il n'est pas nécessaire de postuler que Timée s'est comporté comme un professeur allemand du dix-neuvième siècle. Il est bien possible qu'il ait modifié ses sources—qu'il n'était pas un copiste pur. Il est bien possible qu'il ait combiné ses sources—que les entrées ont été fabriquées par Timée sur la base des matériaux fournis par autrui. Et ainsi de suite …

Un mauvais dictionnaire?

L'hypothèse qu'on vient d'esquisser a une conséquence importante. Selon elle, Timée commence en remarquant des passages difficiles ou obscurs. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas forcément de mots platoniciens devenus obsolètes, qu'il ne s'agit pas non plus de tournures platoniciennes qui ne se comprennent plus, mais qu'il s'agit de problèmes particuliers qui s'attachent à un texte particulier. Par conséquent, les lemmes doivent s'appliquer à des passages spécifiques d'un dialogue déterminé. Il vaut la peine d'ajouter qu'il n'y a là rien de remarquable : au contraire, beaucoup de lexiques s'attachent à leurs textes de cette manière[160].

Or, si l'on fait un lexique autour de lemmes de ce type-ci, il n'est pas du tout évident qu'on préférera un ordre selon la lettre pour les entrées. Une organisation selon l'ordre de lecture—comme Erotien avait fait pour Hippocrate, comme on avait fait pour Hérodote et pour Démosthène—semble mieux adapté aux besoins du lexicographe.

Cela pour au moins deux raisons. D'abord, prenons comme exemple cette phrase, prise de la *République* de Platon :

> … et mutilé et dégradé l'âme par des travaux manuels. (*Rep.* 495E)

Le terme 'mutilé [ἀποτεθρυμμένοι]' est obscur, et Timée a voulu l'expliquer. Dans le *Coislinianus* nous trouvons deux entrées pertinentes, nos. 63 et 411

> ἀποτεθρυωμένοι : rendus sauvages—on le dit par métaphore à partir des joncs, qui sont des plantes stériles et sauvages.
>
> τὰς ψυχὰς ἀποτεθρυωμένοι : au sens de ceux qui ont un aspect sauvage et qui sont stériles.

160 *v.* p.ex. Tosi, 'Lessicografia greca', pp. 386–387.

Il y a là quelques problèmes d'ordre textuel qui ne nous concernent pas à présent. On doit aussi se demander pourquoi Timée a fait deux entrées plutôt qu'une seule, et pourquoi il n'a pas indiqué sous la première qu'il y en aura une seconde.

Mais il faut souligner ici que les deux entrées sont très mal adaptées à leur but. En ce qui concerne la première, le texte du *Lexique* ne donne aucune indication sur le fait qu'il s'agit du passage de la *République*. Si un lecteur de Platon se trouve perplexe en face de 495E, et qu'il cherche dans son *Lexique* sous 'ἀποτεθ-' (ce qui n'est pas évident), il pourra sans doute former la conjecture selon laquelle l'entrée 63 fait référence à son passage ; mais ce n'est qu'une conjecture, et il se demanderait s'il n'y a pas peut-être d'autres occurrences du mot chez Platon auxquelles l'explication de Timée correspond. Quant à la deuxième entrée, no. 411, le lecteur de Platon ne la trouvera jamais, sauf par pur hasard. En effet, qui, perplexe face au passage de la *République*, ira chercher un éclaircissement sous la lettre tau ?

De plus, on se trouve face à un autre problème. Prenons l'entrée 444 (une entrée que je discuterai en détail plus tard[161]) :

> φαῦλον : simple, facile, piètre

Le mot 'φαῦλος' signifie habituellement 'mauvais' ; mais il a aussi d'autres sens, parmi lesquels ceux dont Timée rend compte. Mais le mot se rencontre des dizaines de fois chez Platon, et l'entrée paraît être tout à fait générale. Le lecteur qui la lit se dira peut-être que, selon Timée, le mot 'φαῦλος', chez Platon, signifie toujours, ou du moins normalement, 'simple', 'facile' ou 'piètre'. Il sera donc enclin à penser que chaque fois qu'il rencontre le mot dans les dialogues, ce mot possède, en toute probabilité, l'un de ces trois sens. (Mais lequel ?) Bien entendu, ceci n'est pas du tout le cas. Si, en revanche, le lecteur, averti, se dit que Timée doit vouloir signaler que parfois chez Platon le mot 'φαῦλος' signifie 'simple', parfois 'facile', et parfois 'piètre', alors il n'attribuera plus au lexique une bêtise. Mais il devra avouer que le lexique ne peut guère l'aider : imaginons qu'il arrive à un passage de Platon où se trouve le mot 'φαῦλος', qu'il le trouve étrange, qu'il se demande si peut-être le mot a un sens hétérodoxe ici, qu'il ouvre son Timée, et qu'il consulte l'entrée pertinente. L'entrée peut le persuader que, dans son passage, le mot pourrait signifier 'simple' ; mais il ne peut pas lui assurer que, selon

---

161 *v. infra*, p. 117.

Timée et de fait, le mot signifie 'simple' dans le passage qui le rend perplexe.

Il y a de nombreux exemples de ce type. C'est-à-dire qu'il y a de nombreuses entrées où le lemme se trouve maintes fois chez Platon mais où il est évident que Timée pense à un endroit spécifique (ou peut-être à deux ou trois endroits spécifiques). Par exemple, quand il glose 'ἄγαλμα' (entrée no. 2) par 'toute offrande', Timée ne peut pas vouloir dire que ce mot a ce sens partout chez Platon : au contraire, il veut signaler que le mot, parfois, prend un sens légèrement insolite.

Si l'on réfléchit sur des exemples de ce type, on dira que plus de la moitié des entrées dans le lexique, tel que le *Coislinianus* le présente, sont mal faites : elles vont frustrer le lecteur de Platon plutôt que l'aider. Et cela pour des raisons évidentes, et à cause de fautes que Timée aurait facilement évitées.

En ce cas, le *Lexique*, sous la forme que nous possédons, est un mauvais lexique[162]. Il faut avouer que ce jugement est un tantinet subjectif. Rappelons ce que Photius a dit :

> Si l'on mettait ensemble les expressions discutées dans ces traités [c'est-à-dire, des deux lexiques de Boéthus], et qu'on y intercalait aussi celles recueillies par Timée, on produirait une aide bien adaptée à ceux qui veulent lire Platon. (*Bibl.* cod. 155, 100a21–24)

Rappelons aussi que David Ruhnke a considéré le *Lexique* comme un agréable compagnon à la lecture de Platon. Rappelons enfin que les éditeurs zurichois de Platon ont imprimé une version améliorée de Timée, comme une partie de leur *Opera Platonis*, afin de rendre plus facile la lecture des textes du maître. Néanmoins, quant à moi, je trouve le *Lexique* presque inutilisable ; et même si ce n'est pas une réaction unanimement partagée, il y a là quelque chose qui exige une explication.

'Des extraits tirés des Expressions de Platon *de Timée le Sophiste'*

L'édition de Ruhnke porte le titre : *Lexique des mots platoniciens* de Timée le Sophiste, et, jusqu'à présent, j'ai parlé comme si le texte que Ruhnke avait édité était précisément ce lexique. Mais ceci n'est pas vrai : le manuscrit parisien ne conserve pas le *Lexique* de Timée. (Et si ce que le

---

[162] *cf.* le jugement exprimé dans la *Biographie Universelle* et cité *supra*, p. 6.

manuscrit conserve n'est pas tellement utile comme lexique platonicien, il n'en suit pas que le *Lexique* de Timée n'était pas utile.)

Cette affirmation peut paraître audacieuse. Elle ne l'est pas du tout. De l'Antiquité tardive nous possédons quelques dizaines de lexiques d'un type ou d'un autre. Aucun de ces lexiques n'est conservé sous sa forme originale : le *Lexique Hippocratique* d'Erotien n'est pas ce qu'Erotien a confectionné, l'*Onomastique* de Julius Pollux n'est pas ce que Pollux a compilé, le *Lexique* homérique d'Apollonius le Sophiste n'est qu'une ombre de ce que le Sophiste a écrit. Et ainsi de suite, partout. Ce serait extraordinaire si Timée faisait exception à cette règle, si nous avions le *Lexique* tel que son auteur l'avait rédigé.

Le manuscrit du lexique d'Apollonius n'indique pas qu'il s'agit d'une version tronquée de son ouvrage. Mais le manuscrit de Timée est honnête. En effet, le titre qui introduit l'édition de Ruhnke ne correspond pas à ce que nous lisons dans le manuscrit, qui est :

> Τιμαίου σοφιστοῦ ἐκ τῶν τοῦ Πλάτωνος λέξεων.

C'est-à-dire

> De Timée le Sophiste, tiré de ses *Expressions de Platon.*

Le manuscrit avoue de façon on ne peut plus clair qu'il ne reproduit pas le *Lexique* de Timée, mais seulement des extraits du *Lexique.*

Bien entendu, Ruhnke avait considéré le titre offert par son manuscrit ; mais il est parvenu à se persuader qu'il y a une coquille. Le mot 'ἐκ', selon lui, est une corruption de 'λεξ', ce qui doit être interprété comme une forme abrégée de 'λεξικόν'. Le titre dans le manuscrit doit donc être imprimé ainsi :

> Τιμαίου σοφιστοῦ λεξικὸν τῶν τοῦ Πλάτωνος λέξεων[163].

A vrai dire, Ruhnke s'exprime à ce propos avec une certaine hésitation ; mais il a convaincu plus d'un de ses successeurs. Le deuxième éditeur du *Lexique* est allé même plus loin que Ruhnke : la page de titre de l'édition de Fischer donne la formule

> Λεξικὸν περὶ τῶν παρὰ Πλατώνι λέξεων[164].

---

[163] Le titre que Ruhnke propose est peu élégant. Le seul parallèle que je trouve est chez Photius :

> ἀνεγνώσθη λεξικὸν Ἰουλιανοῦ τῶν παρὰ τοῖς δέκα ῥήτορσι λέξεων κατὰ στοιχεῖον. (*Bibl.* cod. 150, 99a40–41)

Mais il s'agit d'une description de Photius plutôt que d'un titre de Julianus.

[164] Mais si c'est ainsi à la page de titre, il faut ajouter qu'au début du texte Fischer

On serait sans doute enclin à penser que Fischer a inventé ce titre de son propre cru. Mais de fait il l'a pris de Ruhnke—qui affirme qu'il l'a trouvé chez Photius. En tout état de cause, le titre, sous cette forme, n'annonce pas un recueil d'extraits : il annonce un lexique.

Avant de considérer la proposition de Ruhnke, il faut dire que le titre qu'il attribue à Photius est un fantôme. Le seul texte pertinent de Photius commence ainsi :

> On a lu Timée, à Gentianus, à propos des expressions chez Platon, en ordre alphabétique—un petit travail dans un seul livre. (*Bibl.* cod. 151, 99b16–19)

Je ne sais pas quelle est l'origine du pseudo-titre photien ; mais assurément, ce dernier n'a aucune autorité.

Mais l'argument principal qui a amené Ruhnke à corriger le titre du *Coislinianus* ne dépend pas des fantômes. Ruhnke a pour point de départ le fait que Photius, qui a lu le *Lexique*, le décrit comme étant un tout petit travail dans un seul livre. Or—selon Ruhnke—ce que notre manuscrit nous offre pourrait très bien être ainsi décrit ; mais si le manuscrit ne comprenait que des extraits du *Lexique*, le *Lexique* lui-même aurait dû être assez grand—trop grand pour que la description de Photius s'y applique : il ne serait pas 'un petit travail bref dans un seul livre'. Ruhnke en infère que le manuscrit n'offre pas des extraits mais un texte intégral, et que par conséquent le titre dans le manuscrit est corrompu[165].

Quelle est la force de cet argument ? D'abord, Ruhnke présuppose que Photius a lu le *Lexique* dans sa forme intégrale : il ne le dit pas de façon explicite ; mais il est évident que son argument ne marche qu'une fois acceptée l'hypothèse selon laquelle le texte de Timée que Photius connaissait était un texte (plus ou moins) complet. Mais pourquoi penser cela ? Il est vrai que dans sa *Bibliothèque*, Photius ne parle pas d'un épitomé ; mais cela ne signifie rien. D'un autre côté, il est quasi certain que la copie de Timée que Photius avait sous sa main présentait un texte assez proche de celui du *Coislinianus*.

Il y a au moins deux cents entrées dans le *Lexique* de Photius qui montrent une ressemblance non accidentelle avec les entrées de Timée, de sorte que l'explication la plus probable est que Photius a pris ses

---

imprime le titre tel qu'il est dans le *Coislinianus*, tandis que l'en-tête des pages du texte se lit : Τιμαίου λέξεις Πλατωνικαί.

[165] *v.* Ruhnke, *Timaei Sophistae*, pp. VIII–IX.

entrées de son exemplaire du lexique de Timée. La nature de ces entrées prouve que l'exemplaire photien était un cousin du *Coislinianus*. En effet, il y a des endroits où, en toute probabilité, le texte lu par Photius était supérieur au texte du *Coislinianus*—plus proche de ce que Timée lui-même a écrit; il y a des entrées où le texte de Photius était pire que le *Coislinianus*; et il y a des endroits où le texte de Photius et celui du *Coislinianus* présentent les mêmes erreurs. De plus, il est évident que plusieurs entrées dans la copie de Photius étaient abrégées, parfois sauvagement abrégées, tout comme plusieurs entrées du *Coislinianus*.

Bien entendu, du fait que Photius a lu un texte similaire au texte du *Coislinianus*, il ne suit pas que la copie de Timée que Photius avait était une séquence d'extraits et non pas un texte intégral. Néanmoins, tout ce que nous pouvons inférer au sujet de cette copie tend à suggérer qu'elle était, au minimum, une version raccourcie du *Lexique* de Timée[166].

La description du *Lexique* que Photius a donnée a été, bien entendu, adaptée à son exemplaire du texte. Si son exemplaire du texte n'était pas complet, la formule ne dit rien de la taille de l'ouvrage que Timée avait écrit.

Ensuite, la formule elle-même ne doit pas être surinterprétée. Le mot 'πονημάτιον', que j'ai traduit par 'petit travail', a une forme diminutive—mais à l'époque de Photius, et bien avant, les formes diminutives avaient perdu leur sens diminutif. Photius utilise le même mot pour caractériser l'*Atticiste* de Moeris (*Bibl.* cod. 157, 100a30–31), et ce lexique—même dans la version mutilée que nous possédons—est presque deux fois plus long que ce que nous avons de Timée; le même mot se retrouve, à côté de 'βιβλιδάριον', pour décrire les *Contes* de Conon, un recueil de cinquante histoires mythologiques (cod. 186, 130b25–28) dont le sommaire que Photius nous offre est environ six fois plus long que notre texte de Timée.

Il est vrai que Photius ne parle pas tout simplement d'un petit travail—il parle d'un 'petit travail bref dans un seul livre [βραχὺ πονημάτιον ἐν ἑνὶ λόγῳ.]'. Un petit travail bref, contenu dans un seul livre, pourrait-il vraiment être plus long que notre texte du *Lexique*?

La remarque de Photius doit être jugée dans son contexte. La notice sur Timée fait partie d'une séquence où Photius décrit seize lexiques.

---

166 Pour le Timée de Photius, *v.* Naber, *Photii Lexicon*, pp. 113–117.

Le premier lexique de la séquence, composé par Helladius, est 'le plus grand de tous les lexiques que nous connaissons' (*Bibl.* cod. 145, 98b41). De fait,

> le recueil est si grand que l'ouvrage intégral ne peut pas être compris dans cinq volumes de taille commode—nous l'avons lu dans sept volumes. (*ibid.*, 99a7–9)

Ensuite, il y a deux lexiques anonymes, dont le premier est πολύβιβλος (*ibid.*, cod. 146, 99a15) et le deuxième devrait être composé en deux ou même trois volumes (*ibid.*, cod. 147, 99a19–21). Un troisième lexique anonyme s'étend également 'à trois grands volumes' (*ibid.*, cod. 148, 99a26–27). La taille, comme on dit, est une chose relative—et, assurément, dans le contexte de cette compagnie de lexiques géants, un petit travail bref n'est pas forcément un nain.

Pourtant, dira-t-on, le *Lexique* de Timée n'occupe pas même un seul volume. En effet, dans le volume, le τεῦχος, qui le contenait, Photius a aussi trouvé : les cinq livres de la première édition de l'ouvrage sur les noms attiques d'Aelius Dionysius ; un ouvrage sur le même sujet et également utile, de Pausanias ; les deux ouvrages platoniciens de Boéthus ; un lexique de Dorothéus ; et l'*Atticiste* de Moeris. Dans ce cas, le *Lexique* de Timée n'a-t-il pas dû être sans aucun doute très mince ? En effet, si l'on suppose que le lexique de Pausanias contenait cinq livres, tout comme celui d'Aelius Dionysius, il y avait seize livres dans un seul volume—et les livres ne pouvaient pas être très grands.

Cet argument semble convaincant. Mais, chez Photius, un volume peut comprendre entre trois livres ou λόγοι (*v.* cod. 170) et trente (*v.* cod. 46). C'est-à-dire qu'il connaissait des grands volumes et des petits, ainsi que des grands livres et des petits. Sans doute, la description du contenu du volume où se trouvait Timée suggère que le *Lexique* n'était pas énormément grand. Mais une telle suggestion est beaucoup trop floue pour nous être utile.

Mais—enfin—ne peut-on rien déduire du fait que le *Lexique* n'occupait qu'un seul livre ? A cette question, on a répondu par un Oui—et par un Oui qui s'avère contre, et non pas pour, la correction de Ruhnke. En effet, selon les meilleurs calculs, la grandeur moyenne d'un livre ancien équivalait à environ 2,000 lignes ou hexamètres. La grandeur minimale était environ 1,000 lignes, la grandeur maximale environ 5,000[167]. Or, notre texte du *Lexique* s'étend à environ 500 lignes. Par

[167] *v.* Birt, *Antike Buchwesen*, pp. 307–341.—Le livre magistral de Birt, publié en 1882,

conséquent, il est trop petit—beaucoup trop petit—pour faire tout seul un livre. Le *Lexique*—plus précisément, la version mutilée que Photius a lue—a dû donc être au moins deux fois plus grand que ce que le *Coislinianus* contient.

Cet argument ne peut pas être correct. Sans doute y a-t-il un chiffre minimal pour un livre—si le mot 'livre' désigne une unité physique, un certain nombre de colonnes ou de pages. Parfois, il y a aussi un chiffre minimal là où le mot 'livre' signifie une partie d'un ouvrage. (Il y a un chiffre minimal pour un livre de l'ouvrage de Galien sur les *Doctrines de Platon et d'Hippocrate*, par exemple. En revanche, il n'y a aucun chiffre minimal pour un livre de la *Métaphysique* d'Aristote.) Mais il n'y a aucun chiffre minimal pour un essai, un traité, …, un lexique.

Cette discussion fastidieuse n'aboutit à rien—sauf à une conclusion négative : l'argument de Ruhnke n'est pas probant, il n'est même pas probable. Puisque le titre offert par le manuscrit implique que ce que nous avons n'est qu'une séquence d'extraits, et qu'il n'y a aucun argument fort contre cette implication, pourquoi ne pas croire que, de fait, c'est ainsi ?

Mais quel était le but de l'*excerptor* qui a été responsable de la séquence d'extraits ? Pourquoi a-t-il voulu faire copier une partie du *Lexique* et non pas le tout ? Sans doute pour des raisons banales : parce que cela rend le livre moins long, moins ennuyeux, moins lourd, moins cher, … Le frère de l'*excerptor*, c'est l'*epitomator* : lui aussi veut rendre un livre moins dur à lire, moins lourd, moins cher ; et dans l'Antiquité—au moins dès l'époque d'Aristote—l'*epitomator* était un opérateur bien connu qui a publié un nombre vaste d'ouvrages abrégés.

Si le texte du *Coislinianus* est une séquence d'extraits, et que la version intégrale du *Lexique* comprenait plus d'entrées, on peut se demander si l'*excerptor* a pris ses extraits de manière homogène tout au long du lexique ou s'il a plutôt privilégié une certaine partie. Dans le cas du lexique homérique d'Apollonius le Sophiste, il apparaît que la version présentée par le manuscrit—c'est-à-dire, par le même *Coislinianus* qui a conservé Timée—a abandonné plus d'entrées vers la fin de l'alphabet qu'au début. A vrai dire, les pertes sérieuses commencent en mi-alpha[168]. En est-il de même pour Timée ? Il semblerait que non.

---

doit être augmenté quant à ses données mais n'a guère besoin d'être modifié quant à ses conclusions.

[168] *v.* Haslam, 'Apollonius', pp. 116–117.

D'abord, notre texte comprend des extraits pour chaque lettre de l'alphabet, de sorte que l'*excerptor* a dû scruter le *Lexique* dès le début jusqu'à la fin. Ensuite, jusqu'à la lettre lambda, la proportion d'entrées par lettre ne suggère pas que l'*excerptor* a été plus sélectif par rapport à une partie de l'alphabet plutôt qu'à une autre ; et si après lambda les proportions sont moins homogènes, les différences sont en toute probabilité dues à la chance—il serait bizarre de suggérer que l'*excerptor* a fait un choix conscient de favoriser, par exemple, la lettre mu, et rien n'indique qu'il soit devenu plus hâtif ou moins soucieux à mesure qu'il arrive à la fin de sa tâche[169].

Ajoutons que le texte du manuscrit ne semble favoriser aucun ouvrage. Presque tous les dialogues sont représentés. Il y a deux fois plus d'entrées faisant allusion aux *Lois* et à la *République* qu'aux autres ouvrages : dans chaque cas, une trentaine de renvois quasi certains ainsi qu'une vingtaine où la référence est plus ou moins probable. Après viennent le *Banquet*, le *Phèdre*, le *Timée*, et le *Théétète*, chacun avec une vingtaine de références. On remarquera aussi que le *Premier Alcibiade*, le *Gorgias*, le *Phédon*, et le *Parménide* ne recoivent chacun que deux ou trois entrées. Mais que va-t-on inférer de ces faits, ou plutôt de ces hypothèses ? (En effet, comme nous verrons, les allusions à tel ou tel dialogue sont presque toutes hypothétiques—et, parfois, la probabilité de l'hypothèse n'est pas tellement haute[170].) Que va-t-on inférer ? Rien du tout—et on ne va assurément pas inférer que l'*excerptor* a favorisé un dialogue plutôt qu'un autre.

C'est-à-dire qu'en toute probabilité, la figure et les proportions du texte dans le manuscrit correspondent *grosso modo* à celles du *Lexique* de Timée.

---

[169] Si l'on compare le nombre d'entrées sous une lettre avec le nombre de pages que la lettre occupe dans LSJ, la proportion est normalement 3 (± 1) à 1. Les seules exceptions qui pourraient être significatives sont mu (8 à 1) et upsilon (10 à 1). Bien entendu, de tels chiffres sont très approximatifs, et, en tout état de cause, ne peuvent rien démontrer de positif. Mais ils suffisent à indiquer qu'il n'y a aucune raison pour penser que le *Lexique* a été coupé de manière plus sévère ici que là.

[170] C'est pourquoi il ne vaut pas la peine de citer des chiffres 'exacts'.—Je remarque qu'il n'y a aucun renvoi, apparemment, au *Criton*, au *Charmide*, à l'*Ion* ; ni à huit des dialogues non-authentiques qui se trouvent dans la liste ancienne des ouvrages de Platon. Sans doute, cette absence est due au hasard.

Des entrées non-platoniciennes

Le texte du manuscrit, le texte publié par Ruhnke, n'est pas le *Lexique* de Timée. S'il y a toujours un doute à ce propos, qu'on se rappelle la discussion de l'entrée 'κωλαγρέται'—mot non-platonicien. Ou bien qu'on lise la première entrée du manuscrit :

ἀγαθοεργοί : choisis en raison de la vertu

Tout comme 'κωλαγρέται', le mot 'ἀγαθοεργοί' ne se trouve pas chez Platon. Il se trouve chez Hérodote, et il est évident que la première entrée dans notre texte de Timée ne dérive pas du *Lexique Platonicien* de Timée, mais plutôt d'un lexique ou d'un commentaire à Hérodote.

De fait, presqu'une entrée sur cinq dans le *Coislinianus* glose un mot ou une expression qui ne se trouve pas chez Platon. L'origine de ces entrées non-platoniciennes n'est pas toujours claire ; mais une vingtaine environ font assurément référence à Hérodote, et autant appartiennent à Aristophane ; une douzaine sont homériques ; certaines viennent de Thucydide, de Démosthène, de Xénophon, … Bref, les entrées non-platoniciennes dérivent de bons auteurs, des auteurs qui étaient ou bien attiques ou bien (dans les cas d'Homère et d'Hérodote) attiques *honoris causa*.

Si l'on dit qu'un lemme ne se trouve pas chez Platon, cela signifie qu'il manque dans nos éditions de Platon : n'est-il pas possible qu'une entrée 'non-platonicienne' fasse référence à Platon—mais à un texte de Platon qui n'existe plus ? Oui, c'est possible—non pas parce que le lemme pourrait dériver d'un ouvrage perdu de Platon (il n'y en a pas), mais parce qu'il pourrait représenter la leçon d'un texte ancien de Platon qui n'est pas connue de nos manuscrits de Platon—mais qui pourrait bien entendu correspondre à ce que Platon lui-même a écrit. Cela est bien possible ; mais de fait ce n'est que dans un très petit nombre de cas que la possibilité devient une certitude ou même une probabilité[171].

Un lemme non-platonicien pourrait, en principe, s'expliquer d'une autre façon. Les commentateurs anciens ont parfois employé une 'glose double' ; c'est-à-dire qu'ils ont expliqué selon le schéma 'X : Y : Z', où X est le lemme, Y glose X, et puis Z glose Y. (Il y a un exemple banal d'une glose double dans la deuxième partie du commentaire de Timée

[171] *v. infra*, p. 101.

sur 'δήπουθεν'.) Des explications de ce type se sont parfois modifiés, de sorte qu'on trouve des scolies du type 'Y: Z', qui ne sont rien d'autres que des restes d'une note 'X: Y: Z'. Par conséquent, il est en principe possible qu'une entrée chez Timée de la forme 'Y: Z', où Y ne se trouve pas chez Platon, soit quand même platonicienne, en tant qu'étant le reste d'une entrée de la forme 'X: Y: Z', où X se trouve chez Platon.

Considérons, par exemple, l'entrée suivante (no. 272):

λαμπτήρ· φανός.

Le mot 'λαμπτήρ' ne se trouve pas chez Platon—c'est-à-dire qu'il ne se trouve pas dans nos manuscrits de Platon. Or, chez Moeris on trouve ceci:

λυχνοῦχος Ἀττικοί, λαμπὰς ἢ φανός Ἕλληνες.

On pourrait donc imaginer que l'entrée dans le *Coislinianus* soit une version mutilée de:

λύχνος· λαμπτήρ, φανός.

Le lemme se trouve dans le *Banquet*, à 218B. Bien entendu, cette explication ainsi que toute explication semblable n'est qu'une hypothèse—et il n'y a que peu d'entrées où une telle hypothèse peut être suggérée.

En tout état de cause, dans la plus grande partie des cas où le lemme n'est pas dans nos manuscrits de Platon, une origine non platonicienne de l'entrée est ou bien certaine ou bien hautement probable. C'est ainsi pour la première entrée, 'ἀγαθοεργοί', où la forme du mot suffit à démontrer que le lemme ne peut pas dériver de Platon.

Il y a aussi des cas où, bien que le lemme soit platonicien, l'entrée a une origine non platonicienne. En effet, parfois l'explication offerte par Timée ne correspond évidemment pas au sens des passages platoniciens où le lemme se trouve, tandis qu'elle s'applique bien à un texte d'un autre auteur; et parfois une entrée timéenne se retrouve dans un autre lexique—un lexique rhétorique peut-être—où elle est évidemment chez elle. Que dire en de tels cas? Il est toujours possible que Timée ait mal commenté un passage platonicien, auquel il donne un sens qui, de fait, s'adapte mieux à un autre passage d'un autre auteur. Mais une autre hypothèse est souvent plus probable: l'entrée ne vient pas de la main de Timée et n'appartient pas au lexique qu'il avait constitué.

L'entrée 'ἄγροικος' (9) présente le premier exemple de ce phénomène dans le *Coislinianus*.

Il est donc certain que des entrées non-platoniciennes ont été ajoutées à l'ouvrage que Timée a offert à Gentien. Or, si l'on a ajouté au lexique de Timée des entrées non-platoniciennes, pourquoi ne pas imaginer qu'on a aussi ajouté des entrées platoniciennes ? La première entrée dans le *Coislinianus*—on vient de le voir—est un ajout. La deuxième entrée est celle-ci :

ἄγαλμα : toute offrande.

Le lemme est platonicien. La glose est adaptée à au moins un des passages où Platon se sert du mot. C'est-à-dire que c'est une entrée tout-à-fait platonicienne. Mais il n'ensuit pas que l'entrée dérive de Timée lui-même, car en principe il est bien possible que quelqu'un ait voulu enrichir son exemplaire du *Lexique* en ajoutant encore des mots platoniciens.

Comment décider si une entrée qui est bel est bien platonicienne ne dérive pas pourtant de Timée ? On a beau inventer des principes de triage : aucun principe n'est plausible, et de fait il n'y a aucun moyen de trancher la question. Il en découle que l'hypothèse selon laquelle certaines entrées sont à la fois platoniciennes et non-timéennes est sans valeur, dans ce sens : elle ne nous laisse rien dire des cas particuliers. Si quelqu'un suggère que l'entrée (2) ne dérive pas de Timée, il n'y a rien à dire pour, ni contre. Pourtant, bien que l'hypothèse générale soit sans valeur, il me semble presque certain qu'elle soit vraie.

En tout état de cause, nous avons dans le *Coislinianus* un lexique platonicien avec des entrées non platoniciennes : comment expliquer un tel phénomène ? Il ne s'agit pas d'une corruption textuelle habituelle, on ne l'explique pas en invoquant des erreurs de copie. Sans aucun doute, le *Coislinianus* comprend quelques erreurs de recopiage, comme n'importe quel autre manuscrit ; sans aucun doute, un lexique est par nature particulièrement soumis à corruption—et surtout à la perte accidentelle des entrées[172]. Mais on n'ajoute pas des entrées par négligence : un ajout—l'ajout de toute une entrée—n'est pas une erreur accidentelle, mais le résultat d'une décision consciente.

Un lexique est un exemple paradigmatique de ce qu'on a appelé un texte 'ouvert', c'est-à-dire un texte que ses lecteurs traitent comme un outil de travail plutôt que comme un ouvrage à lire[173]. Un outil

---

172 'Rien ne pouvait être plus favorable aux omissions de copiste qu'une liste alphabétique de lemmes' (Haslam, 'Apollonius', p. 7 n. 17).

173 Pour le terme 'texte ouvert' *v.* p.ex. Tosi, 'Lessicografia e paremiografia', p. 144.—

n'a pas forcément de valeur absolue : en revanche, il a nécessairement une valeur relationnelle, car il est un outil pour faire ceci et cela et, par conséquent, il est plus ou moins valable selon sa capacité de faire ceci et cela. C'est pourquoi, de manière générale, on est prêt à modifier un outil si cela le rend plus utile. En particulier, si l'on regarde un certain livre comme un outil ou un instrument de travail, on sera, normalement, prêt à le remanier selon ses propres besoins. Le texte du livre n'est pas fixé : il est 'ouvert' au sens où n'importe qui sera prêt à y changer n'importe quoi—pourvu que ce soit avantageux.

Galien nous raconte que les lecteurs des textes médicaux—les textes hippocratiques, par exemple—avaient noté leurs propres commentaires entre les colonnes de leurs exemplaires et que les commentaires ont été parfois insérés dans le texte par les copistes. Et Galien signale que ceci s'est passé même pour ses propres ouvrages[174]. Il est évident que ses traités sur la pharmacologie, par exemple, ont été augmentés de cette manière. Un tel ouvrage n'est rien d'autre qu'un livre de recettes : un bon médecin qui possède le livre et qui découvre une recette que Galien a omise ne bronchera pas si on l'insère.

Si l'on se comporte ainsi dans le cas d'un livre de recettes, pourquoi ne pas faire la même chose dans le cas d'un livre de mots, d'un lexique ? Après tout, c'est ce que nous faisons nous-mêmes : nos exemplaires de l'*Index Aristotelicus* de Bonitz portent des ajouts dans les marges, ajouts qui augmentent le texte de Bonitz et le rendent plus utile. Il est vrai que, dans mon exemplaire de Bonitz, les ajouts sont tous des mots aristotéliciens, tandis que mon collègue antique a osé ajouter des entrées non-platoniciennes à son Timée. Ceci est sans doute légèrement étrange ; mais ce n'est pas inimaginable : il suffit de supposer que l'heureux propriétaire du *Lexique* de Timée s'intéressait aussi à d'autres auteurs, qu'il voulait faire un petit glossaire atticiste, et qu'il avait intercalé des entrées non-platoniciennes dans son exemplaire de Timée. Pourvu qu'il ait su ce qu'il était en train de faire, il ne s'est pas trompé, et pourvu qu'il ne se soit pas trompé, son lexique augmenté servait mieux à ses buts. Les ennuis ne commencent que lorsque quelqu'un fait copier cette version augmentée de Timée sans indiquer—

Pour de bons exemples du phénomène *v.* West, 'Tryphon' ; Haslam, 'Apollonius' ; et les *Questions homériques* de Porphyre, dans l'édition de Sodano.

[174] v. Gal., *in Hipp.Epid. i* XVIIA 80 ; *in Hipp.Epid. iii* XVIIA 634, 909 ; *in Hipp.Off.* XVIIIB 863.

peut-être sans même reconnaître—que ses entrées, malgré le titre de l'ouvrage, ne sont plus forcément platoniciennes.

En tout état de cause, le *Lexique* de Timée n'est pas unique sous cet aspect non plus. Il y a par exemple un lexique sur Hérodote, que nous possédons en deux versions : dans l'une des versions, les mots sont organisés selon l'ordre de leur occurrence dans le texte d'Hérodote, dans l'autre, selon la lettre. La version alphabétique, qui a été faite d'après la version thématique, contient des ajouts non-hérodotéens[175]. Pareillement, le lexique homérique d'Apollonius le Sophiste, sous la forme qu'il prend dans le *Coislinianus* 345, contient plusieurs entrées non-homériques[176]. Mais il faut bien avouer que le nombre d'entrées étrangères chez Timée est beaucoup plus élevé que chez les autres lexiques.

Des entrées modifiées

Un texte ouvert acquiert des ajouts. Il est aussi modifié ou remanié d'autres manières. Rappelons que Dioscoride affirme, dans la préface à sa *Materia Medica*, qu'il a préféré un ordre thématique à un ordre selon la lettre, et que, tout de même, la moitié de nos manuscrits présente son texte dans un ordre alphabétique. Sans doute un lecteur a-t-il décidé que, pour lui, l'ordre alphabétique était plus pratique que l'ordre préféré par l'auteur, et il n'a pas hésité à faire remanier le texte selon ses propres idées. Un autre exemple : le commentaire d'Ammonius sur l'*Isagoge* de Porphyre, tel que nous le possédons, existe dans plusieurs versions—versions différentes et en partie inconciliables les unes avec les autres. Il est possible qu'Ammonius lui-même ait publié plusieurs versions de son commentaire (ou que ses étudiants en aient rendu public des versions différentes) ; mais toutes choses considérées, il est beaucoup plus probable que les professeurs qui ont utilisé son commentaire dans leurs cours ont changé son texte selon leurs propres idées[177].

---

175 *v.* Erbse, *Lexica Graeca Minora*, pp. XII–XIII.—Une des sources du texte maigres que nous possédons était sans doute l'*Interprétation des Glosses d'Hérodote* d'un certain Apollonius (*v.* p.ex. *EM s.v.* κωφός).

176 *v.* Haslam, 'New papyrus text'.—Mais Haslam s'efforce à réduire au minimum le nombre des entrées non-homériques, soutenant la thèse selon laquelle 'si le papyrus comprenoir en réalité ⟨plus que 20 %⟩ de λέξεις non-homériques il faudrait rejeter l'attribution à un lexique homérique' (p. 33 n. 12).

177 La version du commentaire imprimée par Busse dans le série de *Commentaria in Aristotelem Graeca* est une version composite—et parfois pour cette raison incohérente.

Il en est ainsi pour beaucoup d'autres commentaires, manuels, doxographies, encyclopédies, … Quant au lexique, à part son utilité comme instrument de travail, de recherche, de lecture, il n'a aucune raison d'être. Il n'est pas un ouvrage littéraire ou quasi-littéraire dont on pourrait vouloir garder la forme d'origine. Il n'est pas même un ouvrage technique ou scientifique qui possède, jusqu'à un certain point, sa propre intégrité. On remaniera sa copie d'un lexique, sans scrupules, selon ses intérêts.

Le manuscrit de Paris ne nous offre pas le *Lexique* de Timée : il nous offre un document qui est le résultat de toute une série d'opérations faites sur un exemplaire du *Lexique*. On a laissé tomber des entrées et on a inséré des entrées, on a coupé et on a ajouté, on a remanié, reformulé, réorganisé, … Tout cela a mis une certaine distance entre le texte du *Coislinianus* que nous lisons et le texte du lexique que Timée a écrit. Et—cela vaut la peine de le répéter—il n'y a là rien de remarquable : coupe et ajout, modification et remaniement, c'est le destin normal d'un lexique.

Parmi les lexiques lus par Photius, il y avait le *Lexique des Noms Attiques* en cinq livres compilé par Aelius Dionysius. Photius rapporte qu'il a lu une première, ainsi qu'une deuxième édition du lexique :

> Les cinq volumes de la deuxième édition contiennent des expressions attiques d'alpha à omega—celles qui n'étaient pas contenues dans la première édition et aussi celles qui y étaient, mais n'étaient pas confirmées par les témoignages existants. En effet, dans la deuxième édition les témoignages sont plus étendus et plus abondants. (*Bibl.* cod. 152, 99b33–38)

Photius parle comme s'il avait lu deux éditions préparées par l'auteur. C'est bien possible—un tel cas ne serait pas sans parallèles anciens[178]. Mais je n'arrive pas à me défaire de l'hypothèse selon laquelle Photius a trouvé deux versions de la seule édition publiée par Dionysius, dont l'une a souffert plus que l'autre dans les mains des *excerptores* et des *epitomatores*.

Le cas le plus proche de Timée est peut-être celui du *Lexique Homérique* d'Apollonius le Sophiste. Comme je l'ai déjà remarqué, ce lexique, tout comme le lexique de Timée, n'est conservé que dans un seul manuscrit médiéval—de fait, dans le *Coislinianus* 345, à côté de celui de Timée. Mais, dans le cas d'Apollonius, nous avons aussi des fragments du texte sur papyrus ainsi que quelques bribes dans la littérature

---

178 Deux éditions sont acceptées par (p.ex.) Erbse, *Untersuchungen*, p. 30.

apparentée. Plus exactement, les papyrus, jusqu'à présent, ont révélé des traces de sept versions différentes du lexique, dont la première date du deuxième siècle. Ils démontrent que la version dans le *Coislinianus* a été brutalement modifiée : il a perdu plusieurs entrées entières, et la plupart des entrées qui restent ont été abrégées de façon sérieuse—ainsi le texte a perdu la plus grande partie des lignes homériques qu'Apollonius a citées, un nombre incalculable de citations d'autres auteurs classiques, de références aux ouvrages savants, *et cetera*[179]. En outre, il y a dans le manuscrit des ajouts—des entrées, ou des parties d'entrées, absentes de l'ouvrage qu'Apollonius a préparé[180].

Les entrées perdues

L'*excerptor* a coupé des entrées : combien ? lesquelles ? pourquoi ?

On pourrait espérer trouver quelques réponses, partielles et tâtonnantes, à ces questions, en lisant d'autres textes : les commentaires et les scolies, platoniciens et non-platoniciens ; les lexiques et encyclopédies, impériaux et byzantins. En effet, on y trouve de nombreux petits textes qui, de fait, sont autant de gloses platoniciennes. Parfois—on l'a déjà vu—des textes de cette sorte semblent nous offrir quelques suggestions au sujet des sources de Timée. Parfois ils aident les éditeurs de Timée à corriger le texte du *Coislinianus*. Parfois ils sont pertinents pour la question des entrées perdues.

Sous cette dernière rubrique, il existe, en principe, deux types de cas à considérer. D'abord, nous possédons des restes de lexiques qui ont été compilés, selon toute probabilité, avant le *Lexique* de Timée. Il vaut la peine de scruter les entrées platoniciennes qui se trouvent dans ces textes-ci et qui ne se retrouvent pas dans notre texte de Timée. En voici deux exemples, parmi des dizaines.

Chez Aelius Dionysius, on trouve une entrée très longue et savante sur le mot 'παιδικά'. À la fin, après plusieurs autres citations, on lit :

---

[179] 'Chaque copie du *Lexique* était de fait une édition à part qui, tout en conservant les grandes lignes de l'ouvrage, était indépendante en ce qui concerne le choix des lemmes ainsi que la formulation des gloses' (Henrichs et Müller, 'Apollonios Sophistes', p. 37).

[180] Pour tout cela *v.* Haslam, 'Apollonius', pp. 2–3, 14, 109, 111, 116–117 ; *cf.* Henrichs et Müller, 'Apollonios Sophistes' ; Renner, 'Homeric lexicon' ; Haslam, 'New papyrus text'.

> Ce ne sont pas seulement ceux qui ont aimé qu'on appelle par ce nom, mais aussi—par transfert—tous ceux qui sont pris au sérieux. Platon, *Phèdre*:
>
> > Tu m'as pris au sérieux, Phèdre, quand j'ai critiqué tes παιδικά? [236B]
>
> Le mot 'παιδικόν' s'applique aussi à ce qui est enfantin, c'est-à-dire à ce qui est propre à un enfant. Mais dans la plus grande partie des cas l'expression singifie ceux qui sont aimés de manière vicieuse.

Il n'y a rien de semblable dans le texte du *Coislinianus*. Mais on peut penser que Gentien aurait été ravi de trouver une telle entrée dans son lexique—n'est-il pas assez probable que Timée a copié l'entrée de son texte d'Aelius et que, plus tard, l'*excerptor* l'a laissé tomber?

Chez Pausanias, on trouve l'entrée suivante:

> ἐγχυτρίστριαι: femmes qui apportent les libations aux morts—Platon, *Minos, ou De la Loi.* (Ils disaient aussi 'καταχυτρίσαι' pour 'nuire'—p.ex. Aristophane.) Aussi les femmes qui purifient les impies en leur versant le sang d'un animal sacrifié, et en outre celles qui sont en deuil, et aussi les sages-femmes qui mettent les bébés dans un pot pour l'exposer.

Voilà un mot platonicien, obscur, intéressant, et dont le sens correspond aux intérêts que Timée révèle ailleurs dans son lexique. Difficile d'imaginer qu'il n'aurait pas inclus dans son bouquin une expression si alléchante.

Il y a des dizaines de cas semblables, où on pourrait espérer retrouver des entrées timéennes perdues. Mais, d'abord, dans les deux cas que je viens de citer—et qui sont, sous cet aspect, tout à fait normaux—, les données sont peu fiables. L'entrée attribuée à Aelius dérive d'une poignée de textes dont aucun ne mentionne Aelius[181]; et il en est de même pour l'entrée attribuée à Pausanias.[182] Ensuite, il y a une objection évidente à toute conjecture de cette sorte. Oui, on pourrait très bien imaginer que Timée avait fait une entrée sous 'παιδικά' ou sous 'ἐγχυτρίστριαι'. Mais on n'a pas la moindre raison de penser que, de fait, il a inclus de telles entrées. De manière générale, un examen des restes de la lexicographie antérieure à Timée révélera des entrées qui

---

[181] La note se trouve chez Photius, dans la *Souda*, et dans *Coll.Verb.*[1]; et il y a des extraits dans les scholies sur Platon (Sch. *in Parm.* 127B; *in Rep.* 402E; *in Min.* 318B) ainsi que dans une scholie à Aelius Aristide (*in Panath.* 106).

[182] L'entrée se trouve dans la *Souda* ainsi que dans *EM*—qui ne mentionnent pas Pausanias.

auraient pu se trouver dans le lexique de Timée : il ne peut pas prouver que les entrées se sont de fait trouvées dans le lexique.

Le deuxième type de cas à considérer concerne les lexiques postérieurs à Timée. La philologie s'est efforcée d'établir une généalogie de la lexicographie, à reconstruire le pedigree de la *Souda*, des lexiques de Photius et d'Hésychius, *et caetera*[183]. La question est on ne peut plus complexe, et elle n'est pas rendue plus facile par le fait que tous les textes sur le tapis sont des textes ouverts. La plus grande partie des reconstructions sont hautement conjecturales, certaines ont un parfum d'imagination plus que de logique. Néanmoins, il y a aussi des faits solides.

Par exemple, il y a des ressemblances non accidentelles entre le lexique de Timée et la *Souda*—environ deux cent entrées. Pour le lexique de Photius, un chiffre semblable se vérifie[184]. Les entrées parallèles, comme je l'ai dit, ont suggéré aux éditeurs de Timée des corrections au texte du *Coislinianus*, car parfois elles conservent un texte moins corrompu. Mais parfois elles conservent précisément les erreurs du *Coislinianus*.

Voici deux exemples. Dans le *Lexique* de Photius on trouve l'entrée suivante :

> πεστικόν : chez les Thessaliens, un serf—comme l'hilote chez les Spartiates

Le lemme est une *vox nihili*, qu'il faut corriger en 'πενεστικόν'. Le *Coislinianus* nous offre une entrée à peu près identique (no. 347) : en particulier, il nous offre le même *vox nihili*. L'entrée suivante se trouve et dans la *Souda* et (mot pour mot) dans le *Coislinianus* (no. 155) :

> ἐπαγγελίαι· καθ' ὧν μή εἰσι κολάσεις ὁρμώμεναι κατὰ τοὺς κειμένους ἤδη νόμους.

Le lemme est une erreur (comme Ruhnke a vu, il faut le corriger en 'εἰσαγγελίαι') ; le début de la glose n'a aucun sens, de sorte qu'il faut penser que quelque chose est tombé du texte entre le lemme et 'καθ' ὧν' ; le participe 'ὁρμώμεναι' est évidemment corrompu.

---

[183] *v.* p.ex. la préface du *Moeris* de Pierson, celle du *Photius* de Naber, celle de l'*Hésychius* de Latte, celle du *Moeris* de Hansen, celle de la *Synagoge* de Cunningham … ; aussi Wentzel, 'Beiträge' ; Cohn, 'Scholien' ; Latte, 'Zeitbestimmung' ; Erbse, *Untersuchungen*.

[184] *v.* l'apparat des *loci similes* au-dessous du texte.

Comment expliquer ces accords dans l'erreur, sinon en supposant que Photius et la *Souda* ont pris leurs entrées du *Lexique* de Timée ? (Oui, en principe, il y a une douzaine d'autres possibilités ; mais elles ne sont que des possibilités plus ou moins fantastiques : la vraie explication saute aux yeux.) Ajoutons—car c'est un point important pour l'histoire du lexique de Timée—que Photius et la *Souda* ont lu un texte qui était, du moins en quelques cas, corrompu de la même manière que notre *Coislinianus*. En tout état de cause, il est certain que Photius et la *Souda*, ainsi que d'autres lexiques byzantins, ont puisé dans Timée.

Mais il y existe un bon nombre d'entrées platoniciennes dans les lexiques byzantins qui ne se trouve pas dans le Timée du *Coislinianus*. D'où dérivent ces entrées ? Pourquoi ne pas identifier Timée comme leur source ? Pourquoi ne pas traiter ces entrées platoniciennes comme des entrées perdues, ou comme des traces d'entrées perdues, que l'*excerptor* a laissé tomber du texte de Timée ?

Pourquoi pas ? Parmi les entrées platoniciennes, il y a sans aucun doute des entrées timéennes. Mais, d'un côté, il serait absurde de postuler que toutes ces entrées dérivent de Timée (il y avait d'autres lexiques platoniciens, les lexiques non-platoniciens comprenaient souvent des entrées platoniciennes[185], il y avait d'autres sources à part les lexiques, …) ; et d'un autre côté, il est impossible de trier les entrées pour en séparer un groupe qui dérive de Timée. C'est-à-dire qu'il n'est jamais possible de dire, d'une entrée particulière, qu'elle faisait une fois partie du *Lexique* de Timée.

Les entrées perdues du *Lexique* sont bel et bien perdues.

La forme des entrées

Le *Coislinianus* ne nous présente pas le lexique de Timée lui-même : il nous en présente une version remaniée. Inutile de se demander quand et par qui les remaniements ont été faits : le processus était sans doute long et s'est accompli petit à petit. Il a peut-être commencé aussitôt après la publication du *Lexique*, et il a probablement continué jusqu'à

[185] P.ex. le lexique de Valerius Harpocration, les lexiques atticistes, … Ajoutons POxy 2087, qui date du 2ème siècle après J.-C. : une colonne d'un lexique qui comprend 18 entrées (toutes commencent par un alpha). Le lexique cite Aristote, Éschine, Hérodote, Thucydide—et Platon (*s.vv.* ἀλλόκοτος et ἀκταινῶσαι—où il a confondu le philosophe et le comédien).

la période byzantine. À part cela, qui ne dit presque rien, il n'y a rien à dire.

Peut-on dire quelque chose de plus précis sur la relation entre le *Lexique* et le texte du manuscrit ? Peut-on reconstruire, au moins jusqu'à un certain degré de probabilité, quelques-unes des entrées du *Lexique* dans son état original ? A ce propos, Ruhnke s'est montré optimiste. Il dit de Timée que

> il aurait pu traiter son sujet de façon plus généreuse et avec une plus grande abondance d'érudition—comme nous voyons ce qu'Erotien a fait dans son lexique sur Hippocrate, et Harpocration dans son ouvrage sur les dix orateurs ; mais peut-être a-t-il préféré imiter Galien qui, après les ouvrages très savants des autres, n'a pas hésité à expliquer les glosses d'Hippocrate de manière simple et sans aucune érudition extérieure[186].

Quand Ruhnke parle ici de Galien, il parle bien entendu du *Lexique Hippocratique* dans la forme sous laquelle il nous a été transmis. Par conséquent, il veut suggérer que, sous sa forme originale, le *Lexique* de Timée montrait des entrées maigres, minimalistes : normalement, on ne lisait que 'X – c'est-à-dire Y'.

Or Ruhnke était bien conscient que le manuscrit ne peut pas représenter le *Lexique* dans son état original : il a souligné la présence des entrées non platoniciennes insérées dans le texte après coup, et il a fait référence à une version 'plus complète' du *Lexique* dont quelques entrées timéennes chez Photius et dans la *Souda* témoignent. Néanmoins, Ruhnke pense que le texte du manuscrit n'est pas loin du texte original : tout comme (selon lui) ce que nous possédons ne constitue pas une séquence d'extraits mais un ouvrage plus ou moins intégral, de même les entrées (à part celles qui ne sont pas platoniciennes) représentent les entrées écrites par Timée, à l'exception de quelques lacunes qui sont, peut-être, tout simplement le résultat de la corruption à laquelle tout texte est soumis.

Ruhnke n'offre aucun argument pour étayer cette prise de position optimiste. Il n'y a en effet aucun argument à offrir. Il est en principe possible que Ruhnke a raison. Il est en principe possible qu'il soit loin de la vérité.

Une raison de croire qu'il est loin de la vérité est la suivante. Il suffit de feuilleter le texte du manuscrit pour reconnaître que les entrées sont extrêmement hétérogènes : certaines ne consistent que de deux ou trois mots, d'autres s'étendent sur un petit paragraphe ; certaines,

---

[186] *Timaei Sophistae*, p. XII.

en tant que gloses, se contentent d'un simple synonyme, d'autres ont la forme d'une entrée encyclopédique. Comparé au *Lexique* de Moeris, par exemple, presque totalement homogène, ou au lexique sur Grégoire de Nazianze, où deux types d'entrées se distinguent aisément, et où la raison de cette distinction se comprend sans difficulté, le *Lexique* de Timée—c'est-à-dire, le texte du *Coislinianus*—est un ramassis d'entrées, presque, pourrait-on dire, un galimatias.

Il est inconcevable—dira-t-on—que Timée le Sophiste ait offert à son ami romain un ouvrage si mal fait, si mal formé, si hétérogène. Le lexique qu'il avait offert était assurément bien formé—Timée était sophiste, styliste ; et ses entrées, assurément, observaient une certaine uniformité. Or, sur la base de cette uniformité hypothétique, on pourrait commencer à reconstruire une entrée-type.

Sans doute, le texte du *Coislinianus* est mal formé, sans doute le *Lexique* du Sophiste était plus soigné. Mais il ne faut pas insister sur une homogénéité. Rappelons la lettre qui constitue la préface au sixième livre de l'*Onomastique* de Pollux :

> A Commode César, de la part de Julius Pollux : salutations. Quelques-uns des mots je les ai écrits en leur donnant mon approbation, les autres je les ai indiqués pour ne pas les omettre. Dans le cas de quelques-uns des termes équivoques, j'ai ajouté des témoignages afin que tu puisses savoir qui les a utilisés, parfois j'ai spécifié où se trouve le terme, son endroit, dans certains cas j'ai ajouté la citation elle-même. Je n'ai pas eu l'idée de faire la même chose pour tous les cas (seulement si c'était urgent) afin de ne pas ajouter un poids excessif aux livres. Veuillez accepter, Sire, mes salutations respectueuses. (6 proem.)

Pollux insiste sur l'hétérogénéité de ses entrées : il préfère un manque d'homogénéité à une lourdeur oppressive. Qui osera dire que Timée n'était pas d'un avis semblable ?

Mais si l'on ne peut pas se fier à la première raison pour croire que l'optimisme de Ruhnke est loin de la vérité, il y en a une deuxième. Le *Lexique* de Timée a un certain but ; le texte du manuscrit—on l'a déjà dit—ne peut guère atteindre ce but : le *Lexique* a donc dû être assez différent du texte du manuscrit. Formons l'hypothèse selon laquelle le lexique, tel que Timée l'a écrit, était utile, offrait à son lecteur plus ou moins ce qu'il aurait pu espérer. Sur la base de cette hypothèse, on pourrait commencer à reconstruire la forme d'une entrée type ou caractéristique.

L'hypothèse peut être expliquée de la manière suivante. Le noyau d'une entrée, dans n'importe quel lexique, doit être le schéma 'X : Y',

où X est le lemme et Y la glose. (Il est vrai que ce schéma n'est pas toujours présent sous une forme stricte—parfois, par exemple, lemme et glose font partie d'une seule phrase[187]. Pourtant, il est toujours possible de distinguer entre un élément de l'entrée qui est l'*explicandum* et un élément qui est l'*explicans*. Autrement, un lexique ne pouvait guère fonctionner.) Autour de ce noyau on trouve—pas toujours mais très souvent—d'autres éléments, parfois plusieurs autres éléments, de sorte que l'entrée a la forme 'X: Y, Z, W, …'. Ce que nous trouvons dans le *Coislinianus*—voici l'hypothèse—est ce qui reste d'une telle entrée. Timée avait écrit 'X: Y, Z, W, …'. Le manuscrit nous offre: 'X: A', où 'A' est une partie de 'Y, Z, W, …'. Plus exactement, on fait l'hypothèse selon laquelle c'est ainsi dans la plus grande partie des cas[188].

Le noyau est 'X: Y'. Quels sont les développements typiques? D'abord, on remarquera qu'assez fréquemment, un lexique offrira deux ou même trois gloses et non pas une seule. Représentons ce type de cas par le schéma: 'X: Y_1, Y_2, …'. Dans le cas le plus simple du schéma, tous les Y—toutes les gloses—disent (plus ou moins) la même chose, et chacune suffit à expliquer le lemme. Un exemple banal (no. 52):

ἀντικρύ· κατευθύ, ἐπ' εὐθείας.

Dans les cas moins simples, c'est plutôt la conjonction des Y ou la combinaison des gloses qui doit aider le lecteur à comprendre le lemme.

Dans des cas de ce type, les Y peuvent être tous sur le même plan. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Par exemple, l'une des gloses peut présenter—de façon implicite—une sorte d'explication étymologique du lemme. Un exemple banal (no. 157):

ἔμβραχυ· συντόμως καὶ οἷον ἐν βραχεῖ.

Le deuxième élément de la glose est à la fois explicatif et étymologique.

---

187 *v.* p.ex. l'entrée 112:

δεκάζει ὁ κρίσιν ὠνούμενος παρὰ δικαστοῦ

—où il est une erreur de ponctuer, avec les éditeurs, après le premier mot.

188 Pas toujours: (i) il y a des entrées qui ne dérivent pas du lexique de Timée; (ii) pourvu que, dans un texte ouvert, on puisse ajouter des items, il se peut que le A dans 'X: A' représente un élément ajouté à l'entrée originale de Timée; (iii) parfois, le lemme du manuscrit était, en toute probabilité, un élément de la glose de Timée (*v. supra*, note 187); (iv) peut-être nous reste-t-il par hasard des entrées intégrales.

Un autre type de cas où les Y ne sont pas sur le même plan est plus intéressant : très souvent dans les lexiques anciens l'un des membres d'un ensemble de gloses est tiré du contexte où se trouve le lemme. Le phénomène mérite d'être illustré[189]. Je commence par un exemple tiré d'Hésychius :

ἀργαλέη· χαλεπή, δεινή.

X : Y_1, Y_2—un lemme, et deux gloses qui sont plus ou moins synonymes entre elles. Sans aucun intérêt ? Non ; en effet, chez Hésiode, on trouve les lignes suivantes :

φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται κούφη μὲν ἀεῖραι
ῥεῖα μάλ', ἀργαλέη δὲ φέρειν, χαλεπὴ δ' ἀποθέσθαι. (*Op.* 761–762)

Dans la ligne 762, nous trouvons le lemme d'Hésychius, suivi par la première des deux gloses. C'est une application d'un principe ancien d'interprétation : *Homerus ex Homero*. Ici, on explique un terme chez Hésiode en en invoquant un autre qui se trouve dans le même contexte—et puis on ajoute une deuxième glose afin que tout soit clair.

Cette exégèse de l'entrée hésychéenne pourrait paraître fantastique. Mais elle est assurément correcte, et il y a un grand nombre de cas semblables. Il y a aussi des cas semblables chez Timée. Parfois ceci est évident. Par exemple, la glose de l'entrée no. 21,

ἀκταίνειν : caracoler et sauter d'une façon désordonnée [ἀτάκτως πηδᾶν],

dérive en partie du passage des *Lois* auquel l'entrée fait référence :

… καὶ ὅταν ἀκταινώσῃ ἑαυτὸ τάχιστα, ἀτάκτως αὖ πηδᾷ. (*Legg.* 672C)

Et quant à l'entrée no. 4,

ἀγείρουσαν· ὡς ἱέρειαν περιερχομένην,

elle est inintelligible sauf si l'on reconnaît qu'elle est ce qui reste d'une glose sur un passage de la *République* :

… μηδ' ἐν τοῖς ἄλλοις ποιήμασιν εἰσαγέτω Ἥραν ἠλλοιωμένην ὡς ἱέρειαν ἀγείρουσαν Ἰνάχου Ἀργείου ποταμοῦ παισὶν βιοδώροις. (381D)

Mais il y a d'autres cas plus intéressants. Prenons par exemple l'entrée suivante, no. 3 :

ἄγαμαι : j'accepte, j'aime bien [ἀποδέχομαι, θαυμάζω ἄγαν]

---

[189] *v.* Tosi, 'lessicografia greca', pp. 386–387 ; Degani, 'Problemi di lessicografia'—d'où j'ai pris l'exemple qui suit dans le texte.

Il y a plusieurs occurrences du verbe 'ἄγαμαι' chez Platon. Pourtant, il est très probable que Timée voulait commenter un passage en particulier, à savoir :

> καὶ μάλα ἄγαμαι καὶ θαυμαστῶς ὡς ἐπαινῶ. (*Clit.* 407E)

La glose reflète et reprend partiellement le contexte platonicien.

Il faut aussi distinguer entre une pluralité de gloses et une glose disjonctive, entre le schéma 'X : Y_1, Y_2' et le schéma 'X : Y_1 ou Y_2'. Il y a beaucoup d'exemples dans les lexiques anciens du schéma disjonctif. Le premier cas chez Timée est le suivant, no. 9 :

> ἄγροικος : rigide et sans instruction, ou bien celui qui habite à la campagne

La disjonction signale que le mot 'ἄγροικος' a deux sens, qu'il signifie ou bien 'inculte' ou bien 'campagnard'.

Une glose disjonctive indique une ambiguïté. Mais que signifie l'indication ? Est-ce que Timée veut dire que le mot grec est équivoque ? Ou que Platon l'utilise parfois dans un sens et parfois dans l'autre ? Ou que dans un passage particulier le mot est ambigu, de sorte qu'on ne sait pas si Platon veut dire 'inculte' ou plutôt 'campagnard' ? Le texte du *Coislinianus* n'offre aucune réponse à ces questions. Sur la base d'autres entrées et d'autres lexiques on sera peut-être enclin à conjecturer qu'il s'agit normalement de la deuxième des trois possibilités, que Timée a voulu indiquer que Platon utilise le lemme parfois dans un sens et parfois dans un autre.

Les termes ambigus ont souvent plus de deux sens, et, chez Timée, il y a des exemples plus élaborés que celui d''ἄγροικος'. J'en citerai un plus tard—mais d'abord il y a encore deux ou trois remarques à faire par rapport aux développements du schéma simple 'X : Y'.

Un lexicographe ajoutera parfois au schéma simple quelques indications linguistiques—une étymologie explicite, par exemple, un petit commentaire grammatical, une note morphologique, ou un conseil orthographique, … Ce type d'élaboration se trouve dans le *Coislinianus*. Par exemple, l'entrée no. 76,

> ἀτάρ : conjonction, au sens de 'certes',

explique le sens du lemme mais offre aussi un brin d'information d'ordre grammatical. Dans la séquence d'entrées nos. 371–373,

> ῥᾷον : comparatif à autre chose—ῥᾴδιον : positif en soi—ῥᾷστον : superlatif,

il n'y a que des notes grammaticales, de sorte que l'on imaginera que ces entrées étaient autrefois un peu plus longues[190].

Etant donné que Timée a l'intention d'expliquer les expressions que Platon a employées 'selon le dialecte attique', on attend quelques indications sur l'atticisme : 'Ce mot-ci—cet usage-là—est attique'. Mais, de fait, il n'y a aucune référence à l'atticisme dans le texte de manuscrit. Dans le manuscrit, nous pouvons lire, par exemple (no. 34) :

> ἁμηγέπη : d'une façon particulière ou n'importe comment.

Pour apprendre qu'il s'agit d'un atticisme, il faut se tourner vers Moeris :

> ἁμηγέπη Ἀττικοί, ἁμωσγέπως Ἕλληνες.

Il semble probable que Timée lui-même a parfois fait des allusions explicites aux atticismes.

Mises à part des élaborations linguistiques, il était souvent utile—ou peut-être agréable—d'ajouter des morceaux d'information variés : un lemme pouvait suggérer une remarque d'ordre historique ou géographique, ou un petit commentaire sur les lois ou les institutions athéniennes, et ainsi de suite. Par exemple, l'entrée no. 14 :

> αἰξωνεύεσθαι : à partir d'un dème, l'appelation d'habitant d'Æxônèà, comme abdéritain d'Abdère ; quand l'on était accusé de calomnie.

Le sens et même le texte de l'entrée sont incertains, mais la structure générale est claire. La deuxième phrase de la glose explique ce qu'est αἰξωνεύεσθαι. La première phrase indique une étymologie, précise qu'il s'agit d'un dème attique, et offre une comparaison—qui est tout autre que facile à comprendre—avec les Abdéritains.

Une autre élaboration du schéma 'X : Y' se manifeste dans les entrées qui comprennent une pluralité de lemmes. Chez Aelius Dionysius, par exemple, l'entrée 'ἰδιόξενος' explique aussi 'πρόξενος', 'δορύξενος', et 'ἀστόξενος'[191]. On se demandera si l'entrée timéenne 'ἀστόξενος' (85) n'était pas autrefois aussi étoffée que l'entrée d'Aelius Dionysius[192].

---

190 'Ces entrées' ou 'cette entrée' ? S'agit-il d'une séquence de trois entrées ou d'une entrée seule ? Il n'est pas évident qu'il y ait une réponse à la question, même en principe.

191 L'entrée pertinente se trouve chez Photius et dans la *Souda* ; la plus grande partie du contenu se trouve, sous une forme différente, chez Eustathe (*in Il.* I, 638.8–24)—et cette fois fait une référence explicite à Aelius Dionysius (et aussi deux références explicites à Pausanias …).

192 Mais c'est une entrée non-platonicienne qui, de plus, a été ajoutée, contre l'ordre selon la lettre, à la fin des entrées Alpha.

En tout cas, il y avait des entrées à lemmes multiples chez Timée : l'entrée 'ἀντωμοσία' (54) se poursuit avec les explications de 'διωμοσία' et d''ἐξωμοσία'—bien qu'il y ait aussi des entrées séparées pour ces deux mots (nos. 137 et 178).

Ce schéma type pouvait être développé d'une autre manière, au moyen d'ajouts de citations de textes comparables. Le *Coislinianus* contient une citation de ce genre tirée de Porphyre—qui est pourtant en toute probabilité un ajout tardif[193]. On y trouve aussi une citation d'Aristophane (*s.v.* σισύρα : no. 383). Et puis il y a l'entrée suivante, no. 215 :

> ἦτρον : l'endroit entre le nombril et les parties honteuses, 'où surtout Arès devient douloureux pour les mortels malheureux'.

La glose est suivie d'une citation de l'*Iliade*. Sans aucun doute, il y avait beaucoup plus d'exemples de ce phénomène dans le *Lexique* original.

Si un lexicographe savant citait des textes parallèles pour illustrer ses lemmes, il pouvait également faire référence à ses collègues savants. Les exemples de ce phénomène dans le *Coislinianus* sont tous anonymes[194]. Mais voici la première entrée du lexique platonicien de [Didyme] :

> 'ἦ δ' ὅς', selon Boéthus, le philosophe stoïcien, signifie 'il a dit', et 'ἦν δ' ἐγώ' 'j'ai dit'. Parfois on l'utilise d'une manière plus homérique, dans le sens de 'il a dit' (comme Platon au début de la *République*), ainsi que 'ἦν δ' ἐγώ' dans le sens de 'j'ai dit'. Aristarque : 'ἦ δ' ὅς' dans le sens de 'il a dit', 'ἦν δ' ἐγώ' dans le sens de 'j'ai dit'. Il dit que 'ἦ' est une expression ancienne. (399.1–6)

L'entrée est peu cohérente[195]. On l'a parfois attribuée dans sa totalité à Boéthus ; mais, de fait, elle semble être composée de trois éléments, qui disent tous la même chose. Le premier élément vient de Boéthus et le troisième d'Aristarque, tandis que le deuxième est anonyme. En tout état de cause, l'entrée cite Aristarque ; c'est-à-dire que quelqu'un,

---

193 *v. supra*, p. 22.

194 *v.* p.ex. les τινες *s.v.* τραγικὴ σκηνή (no. 431), le τις *s.v.* ὀκρίβας (no. 307—*v. supra*, p. 24), le ἔνιοι *s.v.* ὦ μέλεε (no. 462).

195 Et le texte de la deuxième phrase est douteux. J'ai traduit :

> ἔστι δ' ὅτε καὶ Ὁμηρικώτερον τῷ ἦ χρῆσθαι ἀντὶ τοῦ ἔφη, ὡς ἐν ἀρχῇ τῆς Πολιτείας ὁ Πλάτων· ὡσαύτως καὶ ἦ δ' ἐγὼ ἀντὶ τοῦ ἔφην ἐγώ.

Le MS a 'τὸ ἦ χρῆσθαι' : Miller a corrigé 'τὸ' à 'τῷ' (et Nauck propose 'χρῆται', qui améliore la syntaxe de la phrase mais qui me semble exiger l'effacement de 'Πλάτων') ; pour 'ὡσαύτως καὶ ἦν' (Nauck), le manuscrit a 'ὡσαύτως καὶ ἦ'.

même si ce n'est que [Didyme], a voulu mentionner le grand savant alexandrin dans une entrée platonicienne.

J'ai laissé pour la fin le plus important des développements du schéma 'X: Y'. Un lexique cite d'habitude les textes qui l'intéressent, ou du moins, il les identifie au moyen d'une référence. On attend d'un lexique platonicien qu'il fasse référence à Platon, qu'il cite des textes platoniciens, qu'il indique à quel texte ou à quels textes une entrée appartient. En effet, sans références le *Lexique* de Timée ne peut guère fonctionner : si une entrée de la forme 'X: Y' veut dire que, dans un certain passage platonicien, X s'explique par Y, alors, pour être intelligible, l'entrée doit spécifier le passage.

Il ne suffit pas de répondre à cette accusation d'inutilité en arguant qu'on peut souvent identifier le ou les passages pertinents sans aucune spécification dans la glose. Ceci est vrai—comme démontre le travail des éditeurs modernes. Mais l'identification prend du temps et exige une certaine compétence, et un lexique n'est pas un recueil d'énigmes : un lexique doit aider ses lecteurs, non pas les agacer. On a besoin des renvois, des citations.

On imaginera donc que Timée avait muni toutes les entrées, ou du moins la plus grande partie, de références au texte de Platon, ainsi que de citations[196]. De cet appareil, le manuscrit ne conserve que presque rien. Une seule entrée, no. 329, présente et une référence et une citation :

> παλιναίρετα : choses à fuir, choses à éviter, choses qui produisent la passion opposée au choix lui-même ; mais dans le *Timée* cela signifie aussi les choses anciennes : en effet il appelle παλιναίρετα 'toutes choses qui deviennent et périssent'.

Mise à part cette entrée, qui cite *Tim.* 82E, il y a des citations non signalées aux entrées 'λήξεις' (no. 276 : *Legg.* 846B) et 'χαρίζεσθαι' (no. 454 :

---

[196] Toutes les entrées n'avaient pas forcément besoin des renvois. Par exemple, on pourrait imaginer une entrée de la forme :

> ἄδην : suffisamment—Platon l'utilise en ce sens fréquemment.

De fait, dans le lexique atticiste d'Aelius Didyme on trouve l'entrée suivante :

> ἄδην· ἅλις· Πλάτων πολλαχοῦ κέχρηται οἷον ἐν Χαρμίδῃ· ἐπεὶ δὲ τῶν τοιούτων ἄδην εἴχομεν.

Mais il faut avouer que ce texte ne se trouve chez aucun auteur ancien : il a été confectionné sur la base des entrées de Photius, de la *Souda*, de la *Coll. Verb.*[1], …—dont aucune ne mentionne Aelius.

Menex. 236C et *Gorg.* 516B), et il y a trois autres références aux dialogues qui ne sont pas accompagnées de citations.

'Mais peut-on vraiment penser, diront les critiques, que les *excerptores* et les *epitomatores* ont enlevé presque tous les renvois et toutes les citations du *Lexique*, bien qu'ils soient évidemment fort valables, voire indispensables au lecteur ? Penser cela, c'est attribuer à ces travailleurs une imbécillité d'esprit hors du commun.' Peut-être. Mais, en ce cas, il faut accepter que les travailleurs étaient imbéciles. En effet, on peut très bien penser qu'ils ont enlevé une si grande quantité d'items utiles. Après tout, c'est précisément ce qui s'est passé pour le lexique homérique d'Apollonius le Sophiste.

L'apparat minimal de référence donnerait le nom du dialogue duquel dérive le lemme. C'est ce que nous avons trois fois dans le *Coislinianus*—*s.v.* παλιναίρετα, comme nous venons de voir, et aussi à l'entrée no. 135 :

> δρύοχοι : dans le *Timée* il appelle ainsi les soutiens du navire qu'on fabrique

et à l'entrée no. 142 :

> ἐγκύρτια : les tissus dans les nasses de pêcheurs ; mais dans le *Timée* il utilise l'expression pour le pharynx.

Dans le cas de la *République* et des *Lois*, il serait très utile d'ajouter un chiffre indiquant le livre. Et cela se produit une fois dans le *Coislinianus* (no. 436) :

> ὑμνοῦσι : on le dit au sens littéral, et par euphémisme au sens de 'ils se plaignent de la vieillesse', comme dans le premier livre de la *République.*

Une telle référence est mieux que rien—mais il faut avouer qu'elle n'est pas grand-chose.

Beaucoup plus utile serait une référence accompagnée d'une citation. C'est ce qu'on trouve dans de nombreux lexiques anciens, c'est ce qu'on trouvait assurément dans la version originale de Timée. L'entrée que je viens de citer peut être utilisée pour démontrer cela. En effet, la glose sur 'ὑμνοῦσι', telle qu'elle se lit dans le manuscrit, n'a aucun sens. Le mot ne signifie jamais 'se plaindre de la viellesse' : il signifie—mieux : il est parfois utilisé par euphémisme pour signifier—'se plaindre de', 'critiquer'. Or, il n'est pas difficile de déterminer le passage auquel Timée fait référence. Il s'agit du texte suivant :

> … et la-dessus ils se plaignent de [ὑμνοῦσιν] tous les maux dont la vieillesse est pour eux la cause. (*Rep.* 329B)

(On remarquera que, même sans la référence, on aurait pu deviner que c'est ce passage que vise Timée. En effet, la glose reprend un item du contexte du lemme.) L'expression 'τὸ γῆρας', qui n'a aucune place dans la glose, fait partie du texte platonicien auquel l'entrée s'applique. Sans aucun doute, elle est le reste d'une citation ; c'est-à-dire que l'entrée de Timée était quelque chose comme suivant :

> ὑμνοῦσι : on le dit au sens littéral, et par euphémisme au sens de 'ils se plaignent de', comme dans le premier livre de la *République* : 'et là-dessus ils se plaignent de tous les maux dont la vieillesse est pour eux la cause'.

Il faut imaginer que la plus grande partie des entrées du *Lexique* étaient ainsi agrémentées de citations. Il faut aussi imaginer que dans quelques entrées, il y avait deux ou trois ou plusieurs citations—par exemple, dans les cas où la glose signalait une ambiguïté.

La présence d'une citation détermine précisément la référence d'un lemme. Elle ne la rend pas pourtant facile à trouver. Si tout ce que je sais, c'est que l'occurrence pertinente de X se trouve dans le cinquième livre des *Lois*, j'aurai un sacré boulot pour la dénicher. Timée avait-il employé d'autres façons de faire référence aux passages platoniciens, plus utiles au lecteur ?

Un lecteur contemporain attend une référence en termes de chapitres, ou de sections, ou de pages, ou de lignes, … Toutes ces façons de faire référence existaient dans l'Antiquité, et on aurait attendu qu'un lexicographe ait été prêt à les exploiter.

Même avant Galien, les savants s'étaient beaucoup penchés sur le traité hippocratique *De la Nature de l'Homme*. Quand Galien s'efforce de discuter l'authenticité du traité, il doit faire des distinctions : des parties du traité, selon lui, dérivent d'Hippocrate lui-même, tandis que d'autres sont à supprimer. Et Galien parle des 'parties [μέρη]' et des 'lignes [στίχοι]' du texte (*v. in Hipp.Nat.Hom.* XV 9–11). Dans son commentaire sur le *pro Scauro* de Cicéron, Asconius organise ses remarques parfois selon les 'parties [*partes*]' du discours et parfois selon les 'vers [*versus*]'. Semblablement dans ses autres commentaires.

Les parties sont des sections ou des chapitres d'un ouvrage. Parfois, elles possèdent un nom ou un titre. Le premier exemple de ce phénomène se trouve chez Hérodote, qui dit qu'Homère

> mentionne cette histoire dans la Gloire de Diomède. Il en parle dans les vers suivants … (2.116)

—et Hérodote cite l'*Iliade* 6.289–290. 'La Gloire de Diomède' sert à déterminer une section de l'*Iliade*. De la même façon, Aristote peut dire d'une certaine espèce d'aigle qu'

> Homère aussi la mentionne, dans la Sortie de Priame (*HA* 618b25–26)

—c'est-à-dire dans l'*Iliade* 24.316. Ce mode de référence est plus utile que 'dans le *n*ième livre', et beaucoup plus utile que 'dans l'*Iliade*'. Il est aussi plus utile que 'dans la *n*ième partie', car il ne présuppose pas que l'exemplaire du texte que le lecteur lit est divisé en sections numérotées.

Il n'y avait pas seulement Homère qui pouvait être traité de cette façon : de nombreux textes, y compris des textes philosophiques, portaient des rubriques ou des sous-titres pouvant servir de point de référence. On ne sait pas quel fut le premier auteur à avoir affiché des sous-titres dans ses propres ouvrages ; mais si l'auteur ne l'avait pas fait, on pouvait toujours le faire pour lui—ainsi par exemple a-t-on ajouté des rubriques aux *Catégories* d'Aristote[197].

Et Platon ? Nous trouvons toujours deux ou trois textes où un passage d'un dialogue est indiqué au moyen d'une description qui fonctionne comme sous-titre. Par exemple, Nicomaque de Gérase observe qu'

> à ce point-ci il sera utile de lire la phrase que Platon a proférée dans la psychogonie, où il dit : 'de sorte que …' (*Harm.* 8.1)

Par 'la psychogonie', Nicomaque désigne une partie du *Timée*, à savoir 35A–36D. Un autre exemple se trouve chez Syrianus :

> Dans la division de la ligne dans la *République*, Platon nous explique que … (*in Metaph.* 55.32–33 ; *cf.* 82.23–24[198])

Il est raisonnable de penser que ce mode de référence était utilisé assez souvent. Il est bien possible qu'il ait été employé par les lexicographes. Mais nous n'avons, à ce propos, aucun témoignage direct.

Quant aux chiffres—qui, pour nous, selon toute évidence constituent la façon la meilleure et la plus utile de faire référence à un texte—, il y en avait dans les textes anciens. Un codex ou un rouleau portait souvent un chiffre pour indiquer le numéro du volume. Les pages d'un codex était normalement numérotées, les colonnes d'un rouleau étaient souvent numérotées. Les lignes aussi pouvaient être numérotées : la 'stichométrie', comme on l'appelle, est parfois notée dans les marges

---

[197] *v.* Barnes, *Porphyry*, p. xvii ; Birt, *Buchwesen*, pp. 157–159.
[198] *v.* Dörrie et Baltes, *Platonismus* III, pp. 166, 228.

d'un texte, normalement toutes les cent lignes. La stichométrie n'est pas limitée à la poésie, même si son utilisation en prose est rare[199].

Les commentateurs et les lexicographes anciens auraient pu employer ces chiffres-ci pour faire référence aux textes. Mais l'ont-ils fait ? Il semble que la réponse doit être : très rarement. Quant à la référence aux lignes, nous ne pouvons presque rien en dire. Parfois, on invoque Denys d'Halicarnasse ; mais Denys n'emploie pas des chiffres pour identifier un texte[200]. Toujours, on cite trois passages chez Diogène Laërce. Tous concernent les écrits stoïciens. Selon le premier, Zénon dit quelque chose 'dans la *République* vers ligne 200' (7.33) ; selon le deuxième, Chrysippe dit quelque chose 'dans son traité *Sur les physicistes d'antan*, … vers la ligne 600' (7.187) ; selon le troisième, Chrysippe dit quelque chose 'dans le troisième livre *Sur la Justice* vers la ligne 1000' (7.188). À part cela, il y a Asconius—qui constitue, à vrai dire, le seul cas où nous pouvons trouver un commentateur en train d'utiliser, de manière sérieuse, des références aux lignes d'un texte.

Il est bien possible que la référence aux lignes ait été répandue parmi les commentateurs et les lexicographes. Mais il faut reconnaître que nous n'avons aucune raison de croire qu'il en était effectivement ainsi, et, en particulier, nous n'avons aucune raison de croire que Timée a fait référence à Platon de cette manière.

Une entrée du Lexique *de Timée*

Ruhnke n'a pas fait une édition du *Lexique* de Timée. Une telle édition était impossible à son époque et reste impossible aujourd'hui. Ce que Ruhnke pouvait faire, et tout ce qu'on peut faire, c'est préparer l'édition d'un texte byzantin qui n'est qu'un arrière-petit-fils de Timée, et cela, c'est un bâtard. Mais il en est de même aussi pour les autres lexiques de l'Antiquité—et pas seulement pour les lexiques.

Une édition doit rester sobre ; mais l'introduction à une édition a le droit de se griser légèrement. Très souvent, il est possible de suggérer, sinon la forme originale d'une entrée, du moins quelques

---

[199] *v.* Turner, *Greek Manuscripts*, pp. 16–17 ; Ohly, *Stichometrische Untersuchungen*.—Il y a des indications stichométriques dans quelques manuscrits de Platon : Alline, *Histoire du texte*, pp. 101–102.

[200] Son essai sur Thucydide parle des lignes du texte (p.ex. 'Il continue ce sujet pendant 2,000 lignes, et puis …' : *Th.* 834 ; cfr. 840, 854, 856) ; mais il ne le fait jamais pour identifier un passage particulier.

éléments de l'entrée originale. On vient de donner quelques exemples; le commentaire en offre d'autres. Peut-être vaut-il tout de même la peine de présenter ici encore un cas, un cas un peu complexe.

L'entrée timéenne pour 'φαῦλον' (no. 444[201]) comprend le lemme et trois gloses:

> φαῦλον: simple, facile, piètre [ἁπλοῦν, ῥᾴδιον, εὐτελές].

Les trois gloses sont de prime abord déconcertantes: elles ont l'air d'être présentées comme des synonymes, mais elles ne le sont pas; de plus, aucune d'entre elles ne correspond au sens le plus commun de l'adjectif 'φαῦλος', qui est 'mauvais'. Cela rend probable l'hypothèse selon laquelle Timée pensait à un passage particulier, ou à des passages particuliers, où Platon utilisait—selon lui—le mot 'φαῦλος' dans le sens de 'simple' ou 'facile' ou 'piètre'. Et, dans ce cas, il aurait dû identifier les passages par une référence ou par une citation.

Pouvons-nous retrouver le passage ou les passages parmi la centaine d'occurrences du mot 'φαῦλος' chez Platon? Il y a une abondance de textes tardifs chez les lexicographes, chez les commentateurs, et chez les scoliastes, qui peuvent nous aider—ou nous frustrer. Commençons par le sens 'piètre'[202].

> Une scolie sur le *Premier Alcibiade* va comme suivant:
>
> φαῦλος: dans le sens de 'piètre'. (Sch. *in Alc., I* 129A)

Le commentaire d'Olympiodore est moins avare de ses mots:

> 'Celui qui a offert cela au temple à Delphes, était-il?'—Ici φαῦλος n'est pas celui qui est vicieux en caractère mais celui qui est piètre. (*in Alc. I* 201.3–4)

Faut-il conclure que, malgré la différence de genre (masculin plutôt que neutre), le lemme de Timée fait allusion à ce passage de l'*Alcibiade*? Pas forcément—bien que la différence de genre ne soit pas trop sérieuse. En effet, dans un autre commentaire, Olympiodore fait remarquer que

> 'φαῦλος' est pris dans le sens de 'piètre'. En effet, ici il ne signifie pas 'mauvais', car il a déjà dit 'vicieux'. (*in Gorg.* 40.6)

Il s'agit de *Gorgias* 521C; et on n'a aucune raison de préférer le passage de l'*Alcibiade* à ce texte comme référence de l'entrée timéenne. Mais il

---

201 *v. supra*, p. 40.

202 'εὐτελής' signifie aussi 'bon marché': si je préfère le sens de 'piètre' ici, c'est parce que les autres textes pertinents le suggèrent.

semble probable que Timée avait en tête l'un ou l'autre, ou bien encore tous les deux. Autrement dit, l'entrée telle que Timée l'a écrite faisait référence à, et peut-être citait, l'un de ces passages, ou les deux[203].

La deuxième des trois gloses chez Timée est 'facile'. Une scolie sur le quatrième livre de la *République* se lit ainsi :

> φαῦλον : facile, comme ici. On le trouve aussi avec les significations 'simple', 'mauvais', 'vicieux', 'ordinaire', 'grand'. (Sch. *in Rep.*, 423C)

Le scoliaste semble reconnaître six sens au mot 'φαῦλος'. (Mais y a-t-il une différence entre 'mauvais' et 'vicieux', entre 'κακόν' et 'μοχθηρόν' ? Et veut-il parler de six sens platoniciens ou en général de six sens ?) En tout état de cause, une entrée de la *Souda* confirme le sens de 'facile' :

> φαῦλον : le mot s'applique aussi à ce qui est facile. *République*, livre quatre : 'Ce que nous allons leur prescrire est peut-être φαῦλον, a-t-il dit.—Et même plus φαῦλον que cela, ai-je dit, …'

C'est le passage commenté par le scoliaste : pourquoi ne pas penser que Timée l'avait en tête ?

Quant à 'simple', la première des trois gloses timéennes, voici une entrée de Photius :

> φαῦλον : nous l'appliquons à ce qui est mauvais et vicieux, mais chez Platon et les autres Attiques il signifie 'simple' et 'facile'.[204]

---

[203] 'piètre' est offert comme glose sur 'φαῦλος' par quelques lexiques byzantins ; mais il ne faut pas forcément imaginer qu'ils pensent à Platon. En effet, parmi les scolies sur Démosthène on trouve l'item suivant :

> τὸ γὰρ φαῦλον ἐνταῦθα ἐπὶ τοῦ εὐτελοῦς καὶ μικροῦ κεῖται. (Sch. *in D., in Aristoc.* 1)

—Il faut citer aussi une entrée dans la *Souda* :

> φαῦλος· εὐτελής, χαλεπός. ἦν δὲ Κλαύδιος βασιλεὺς Ῥωμαίων οὐ φαῦλος τὴν ψυχήν· ἐν παιδείᾳ δὲ ἤσκητο ὡς καὶ γράψαι τινά. ὅτι Πλάτων κέχρηται ἐπὶ διαφερόντων σημαινομένων τοῖς αὐτοῖς ὀνόμασιν, οἷον ὁ φαῦλος. καὶ αὖθις· ὁ δὲ ὀργὴν χαλεπὸς ὤν, καὶ ἄγαν ἐπὶ τοῖς φαυλοτάτοις κολάζει. τουτέστι τοῖς εὐτελέσι.

Après les gloses, la *Souda* cite un historien, puis fait référence à Platon, et enfin il ajoute encore une citation. Mais la deuxième citation n'est pas platonicienne : évidemment, il s'agit toujours de l'historien, de sorte qu'il faut effacer les mots 'ὅτι Πλάτων … οἷον ὁ φαῦλος' du texte. (Ils proviennet du texte que la *Souda* a exploité *s.v.* εἰδέα)

[204] A la fin de l'entrée j'ai effacé les mots 'καὶ τοῖς λοιποῖς' : ils n'ont aucun sens—il s'agit sans doute d'une *varia lectio* pour 'καὶ τοῖς ἄλλοις'.—D'autres lexiques byzantins reconnaissent le sens de 'simple' ; mais ils ne mentionnent pas Platon—on pourrait évidemment penser à Euripide (*v.* aussi Phrynique, *PS* 7), ou à Thucydide :

> φαῦλον· τὸ ἁπλοῦν καὶ μονοειδές. (Sch. *in Th.* 6.21).

Photius ne cite aucun passage de Platon, mais une entrée chez [Didyme] nous aide à combler la lacune :

> φαῦλον : la langue quotidienne l'applique à ce qui est mauvais[205], mais, chez Platon, il est appliqué à ce qui est simple, comme Euripide l'applique à Héraclès :
>
> > φαῦλον ἄκομψον τὰ μεγιστ' ἀγαθόν.
>
> Et Platon dans la *Lettre à Denys* :
>
> > Ce n'est pas sans peur que je dis cela, car je donne mon opinion sur un homme et un homme est un animal non pas φαῦλον mais qui change rapidement.
>
> Certains appliquent 'φαῦλον' à ce qui est petit, ou à ce qui est ordinaire.

[Didyme] cite *Ep.* XIII 360D.

On arrive donc—de façon tâtonnante—à la conclusion selon laquelle l'entrée 'φαῦλον' dans le *Coislinianus* est une version mutilée et abrégée de quelque chose qui ressemblerait à ceci :

> φαῦλον : Platon emploie le mot en plusieurs sens—'simple', comme par exemple *Lettre* XIII … ; 'facile', comme par exemple *République* IV … ; et 'piètre', comme par exemple *Alcibiade* …

Mais les textes que je viens de citer indiquent déjà qu'il en va de manière un peu plus complexe. En effet, à part les trois gloses timéennes nous avons trouvé, chez [Didyme] et le scoliaste sur la *République* : mauvais, vicieux, grand, petit, ordinaire.

À ce point, il faut citer un passage de la *Vie de Platon* de Diogène Laërce, où il discute le style de Platon :

> Il utilise les mêmes mots avec des significations différentes. Par exemple, il se sert du mot 'φαῦλος' aussi pour désigner ce qui est simple—comme il est appliqué par Euripide, dans le *Licymnie*, à Héraclès :
>
> > φαῦλον ἄκομψον τὰ μεγιστ' ἀγαθόν.
>
> Platon l'utilise parfois aussi pour désigner ce qui est mauvais, et parfois ce qui est petit. (3.63–64)

Évidemment, [Didyme] a puisé à la même source que Diogène Laërce.

La *Souda* comprend aussi quatre entrées *s.v.* φαῦλον. Leur contenu se retrouve, sous des formes légèrement diverses, dans le *Lexique* de

[205] ἐπὶ τοῦ κακοῦ : Miller imprime 'ἐπὶ τοῦ καλοῦ', qui est ou bien une coquille ou bien une erreur de copiste.

Photius, dans l'*Etymologicum Magnum*[206], dans *Coll. Verb.*[1], dans une scolie platonicienne (*in Alc. II* 147D), … Il y a un lien entre ces textes, la source de Diogène Laërce et de [Didyme]; mais leur généalogie est difficile à établir, et je me borne ici à en extraire les indications relatives à Platon.

Pour le sens de 'vicieux', les lexiques citent un passage des *Lois*:

> Le mot peut s'appliquer aussi au vicieux, lorsqu'il est contrasté à 'vertueux'. Par exemple, Platon:
>
> > Maîtres et esclaves ne seront jamais amis, ni les vicieux et les vertueux même s'il ont le même statut social.

Il s'agit de *Legg.* 757A. Pour le sens de 'ordinaire', ils citent 'Platon, *De l'âme*':

> Ce que tu cherches, Cébès, n'est pas une chose φαῦλον (*Phaed.* 95E)

ainsi que *Legg.* 916C:

> Cela sera une chose, semble-t-il, qui n'est pas φαῦλον et qui exigera beaucoup de vertu.[207]

Des huit sens que nous avons mentionnés jusqu'à présent, il en reste trois: 'mauvais', 'petit', 'grand'—ou peut-être deux, si 'mauvais' et 'vicieux' sont des synonymes. Pour le sens de 'petit' on pourrait citer une scolie sur les *Lois*:

> τὸ σμικρότατον: plus tôt il appellait le courage la partie φαυλότατον, ici il l'appelle la plus petite. (Sch. *in Legg.*, 631A)

Si Platon peut utiliser 'φαυλότατος' comme quasi synonyme de 'le plus petit', alors il pouvait utiliser 'φαῦλος' dans le sens de 'petit'. Quant au sens de 'grand', on l'a cherché dans une autre scolie:

> φλαύροις: φαύλοις ou légers; ou peut-être un petit mal est φλαῦρον tandis qu'un grand mal est φαῦλον. (Sch. *in Legg.*, 955C; *cf. in Min.*, 321D)

La même remarque se retrouve dans plusieurs lexiques byzantins, qui pourtant ne mentionnent pas Platon. En tout état de cause, le texte

[206] Erbse, *Untersuchungen*, p. 50 n. 4, attribue une version modifiée de l'entrée à Aelius Dionysius; Dyck, 'Platonic lexicography', pp. 833–884, l'attribue à Boéthus. L'attribution à Boéthus est peu probable (*v.* plus haut, pp. 41–42); l'attribution à Aelius est sans fondement textuel. Bien entendu, mais il est tout à fait possible—même probable—que quelques-uns des éléments de l'entrée tirent leur origine de la lexicographie platonicienne et atticiste.

[207] A vrai dire, le texte, dans toutes ses occurrences, est corrompu; mais il semble très probable que les deux citations doivent illustrer le sens de 'ordinaire'.

ne prétend pas que, chez Platon, 'φαῦλος' peut signifier 'grand': le scoliaste veut dire que quand Platon utilise le mot dans le sens de 'mauvais', c'est un mal sérieux qu'il veut désigner.

On a presque terminé. Dans les lexiques byzantins on trouvera plusieurs autres sens attribués à 'φαῦλον', dont un peut être associé à Platon. En effet, les *Glosses Rhétoriques* comprennent l'entrée suivante :

> φαῦλον : le mot 'φαῦλον' signifie dix choses. Dans le cas des personnes et des objets il signifie le mauvais, le petit et le minable, le faible, l'ignoble, le stupide, le simple, le modeste ; il s'applique aussi au pauvre, et au contraire du bon, et au piètre.

Inutile de demander comment il faut distinguer dix items dans la liste, qui paraît en cataloguer onze ; inutile de demander comment il faut distinguer entre, par exemple, le minable et le piètre. Si je cite ce texte enfantin, c'est parce qu'il reconnaît, pour 'φαῦλον', le sens de 'faible'. Or, dans un commentaire d'Olympiodore nous lisons :

> φαυλότεροι ὄντες : pas mauvais, mais plus faibles. (*in Gorg.* 26.8)

Si 'φαυλότεροι' signifie 'plus faibles', alors 'φαῦλος' signifie 'faible'.

Revenons à Timée. A-t-il aussi catalogué dans son entrée, à côté des trois gloses, quelque chose qui correspond à 'mauvais', 'ordinaire', 'faible', … ? On serait prêt à parier qu'il a mentionné le sens normal du mot, à savoir 'mauvais' (et il est bien possible qu'il ait cité un texte ou deux). Pour les autres sens, comment deviner ?

Sur la base de ce qui vient d'être exposé, on inventera sans aucune difficulté une bonne entrée pour le *Lexique* de Timée. Après le lemme, elle commencera par le sens usuel du terme, et puis elle cataloguera quatre ou cinq autres sens. Chaque sens sera défini—par une glose ou une pluralité de gloses, peut-être à l'aide d'une étymologie. Chaque sens sera appuyé par une ou plusieurs citations de Platon—et peut-être aussi par des citations d'autres auteurs attiques. Il y aura probablement quelques petits commentaires intercalés—des notes orthographiques, grammaticales, …

On inventera sans aucune difficulté une entrée pour Timée. Mais il serait bien entendu tout-à-fait ridicule de prétendre que ce qu'on aura ainsi inventé correspond à ce que Timée a écrit. Le but de l'exercice n'était pas la reconstruction d'une entrée originale : on voulait tout simplement se faire une idée générale de ce que Timée en toute probabilité avait fait.

L'apport de la lexicographie antique aux études platoniciennes

Parmi les grands projets de Richard Bentley, il y avait celui d'une édition de tous les lexicographes antiques. Mais Bentley n'avait que peu d'intérêt pour les lexiques en tant que tels : pour lui, ils étaient surtout des sources, des sources précieuses susceptibles de nous renseigner sur des textes autrement inconnus et sur des corrections de textes familiers. Bentley a exploité les lexiques dans sa *Lettre à John Mill*, dans sa célèbre *Dissertation sur les lettres de Phalaris*, et surtout dans son édition des fragments de Callimaque.

Les idées de Bentley ont eu une grande influence, surtout en Hollande. En effet, c'est avec l'aide de Bentley que Ludolf Kuster a publié son édition de la *Souda* à Rotterdam en 1705 et que Lederlin et Hemsterhuis ont présenté leur édition de Pollux à Amsterdam en 1706[208]. Grâce aux publications de ces textes byzantins, la littérature grecque classique a été mieux connue et mieux comprise.

Imaginons donc qu'on ait découvert un lexique spécifiquement platonicien, même un lexique qui date de l'Antiquité tardive : une telle découverte ne sera-t-elle pas d'une valeur inestimable pour notre compréhension du texte de Platon ? C'était l'opinion du grand élève hollandais de Scaliger, Daniel Heinsius, opinion que Ruhnke cite dans sa préface :

> Nous avons discuté ces sujets, contre notre coutume et habitude, afin que les étudiants de Platon regardent soigneusement non seulement ses opinions mais aussi les mots qu'il prend en usage. Si Timée et tous les autres lexicographes platoniciens que Photius, entre autres, mentionne, existaient toujours, nous pourrions facilement nous épargner cette tâche[209].

Timée et les autres lexicographes, qu'Heinsius pensait perdus à jamais, auraient été une aubaine.

Ce n'est pas seulement qu'un lexique antique pourrait éclairer le sens et les nuances du texte : il pourrait nous aider à améliorer le texte lui-même. En effet, le texte de Platon que Timée a lu était de mille ans plus proche de l'original que ne le sont nos manuscrits médiévaux : pourquoi ne pas imaginer que ce texte-ci, récupérable grâce aux entrées du *Lexique*, se montrerait très utile à l'éditeur de Platon ? Avec quels espoirs Ruhnke a-t-il dû scruter le manuscrit que Capperonnier avait copié pour lui.

---

[208] *v.* Pfeiffer, *History of Classical Scholarship*, pp. 149–153, 162–163.
[209] *Timaei Sophistae*, p. XII.

Pourtant—c'est Ruhnke qui l'explique—, pour plusieurs raisons, le *Lexique* ne nous aide que très rarement à reconstruire le texte platonicien[210]. Très rarement, mais non pas jamais. Le cas le plus célèbre concerne l'entrée suivante, no. 303 :

> ὄα : espèce de fruits d'arbre, ressemblant à des petites pommes.

Le mot 'ὄον' ne se trouve jamais dans nos manuscrits de Platon. Mais, dans le *Banquet*, 190D, il y a une référence bizarre à 'ceux qui divisent les œufs et les conservent'. Le mot grec pour œuf est 'ᾠόν'. Ruhnke a reconnu que Timée a lu 'ὄα' et non pas 'ᾠά' dans ce passage—et que le texte qu'il a lu est le texte que Platon a écrit. C'est-à-dire que ce qu'on divisent sont des sorbes, pas des œufs.

Chaque philologue qui mérite son sel sera d'accord avec Ruhnke en rejetant du banquet les œufs divisés. Il y a d'autres cas où la décision est plus délicate. Considérons, par exemple, l'entrée 377 :

> ῥικνόν : recourbé ou contracté [ἐπικαμπὲς ἢ ῥυσόν]

Le mot 'ῥικνός' est rare. Il est classique—il se trouve dans un des hymnes homériques et aussi chez Sophocle. Il ne se trouve pas dans nos textes de Platon. L'entrée n'est pas donc platonicienne, elle s'est glissée dans le texte de Timée, elle se trouvait à l'origine dans un lexique homérique ou tragique … Peut-être. Mais Ruhnke avait une autre idée. Dans la *République* (452B) comme dans le *Timée* (71B), on trouve, dans nos éditions et dans les manuscrits médiévaux, le mot 'ῥυσός' ou 'ῥυσσός'. Ruhnke propose que Timée ait lu, à l'un ou l'autre de ces deux endroits, le mot 'ῥικνός'. Ruhnke pensait—bien qu'il ne le dise pas de façon explicite—que la vraie leçon platonicienne est précisément le mot rare 'ῥικνός' ; que quelqu'un a écrit dans la marge 'ῥυσός' en explication ; et que la glose s'est insinuée dans le texte de Platon et a ainsi contaminé toute la tradition médiévale. Il faut avouer que les éditeurs récents de Platon n'acceptent pas la correction de Ruhnke—ils ne la mentionnent pas même dans leurs apparats critiques. Mais ce qu'il propose n'est pas du tout ridicule.

Néanmoins, les cas de ce type ne sont pas nombreux[211], et Ruhnke lui-même s'est avoué déçu. Mais ce n'était qu'une déception, pas une catastrophe. En effet, Ruhnke a trouvé son Timée très utile :

---

210 *v. Timaei Sophistae*, p. XI.

211 Mais *v.* le commentaire de Ruhnke *s.vv.* (par exemple) ἀκταίνειν (21), ἀνατείνας (40), ποικιλτική (354), τραγικὴ σκηνή (431), …

> Beaucoup de passages chez Platon sont mieux compris qu'auparavant grâce à lui, et beaucoup de leçons que des savants audacieux avaient à tort soupçonnées ont été confirmées de manière éclatante[212].

Ruhnke n'était pas aveuglé par l'amour paternel : d'autres savants trouvaient son rejeton un joli petit bébé—et pensaient que le *Lexique* constituait (pour changer de métaphore) une nouvelle pièce importante dans la boîte à outils dont peut se servir le lecteur sérieux de Platon. C'est pourquoi les éditeurs zurichois ont inséré une version augmentée du *Lexique* dans leur édition de Platon : elle est là, non pas pour satisfaire à une curiosité archaïsante, mais pour accompagner une lecture des dialogues de Platon.

Si, aujourd'hui, un lecteur de Platon n'a plus besoin du *Lexique* de Timée, s'il a des lexiques cent fois plus puissants, des commentaires approfondis et éclairants, un texte grec assez fiable, même des traductions qui ne dégoûtent pas, si—en d'autres termes—le *Lexique* de Timée a perdu son utilité, il vaut la peine de se rappeller la situation de Ruhnke et de ses collègues : ils ne disposaient pas d'une édition critique du texte de Platon, ils ne pouvaient pas consulter des commentaires savants sur les dialogues, ils n'avaient pas même les 'instruments de travail' sans lesquels un savant contemporain serait perdu. Pour Ruhnke le *Lexique* de Timée était une déception ; mais à l'époque de Ruhnke, sa redécouverte était une véritable aubaine.

La chute de Timée depuis 1850 est une conséquence de l'ascension de Platon—ou plus exactement de l'augmentation des études platoniciennes. Plus on comprend Platon, moins on a besoin de Timée.

Les hauts espoirs de Ruhnke ne se sont jamais réalisés. La joie modeste de Ruhnke ne peut plus être notre joie. En tant que lecteurs de Platon, nous nous passerons de Timée. Faut-il en conclure que le *Lexique* a perdu tout son intérêt ? Tout au contraire : celui qui s'intéresse à l'histoire du platonisme, à l'histoire de la philologie classique, à l'histoire de la lexicographie et de l'encyclopédisme, s'intéressera forcément à Timée. Si on ne lira plus Timée en tant que compagnon de Platon, pourquoi ne pas le lire pour lui-même ?

---

212 *Timaei Sophistae*, p. XI.

SIGLA

cod	*cod. Coisl.* gr. 345, X siècle
M.	Bernard de Montfaucon, *Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana*, Paris, 1715
C^{L}.	I. Capperonnier (XXIII Ru.64. : manuscrit que Ruhnke a utilisé pour son édition, et qui se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Leyde)
C^{P}.	(Par. gr.supp. 869 : manuscrit contenant les *Schedae et collations* de J. Capperonnier)
R.	D. Ruhnkenius Timaei Sophistae Lexicon vocum platonicarum (nouvelle édition par di G.A. Koch), Leipzig 1828^{3} (première éd., Leyde 1754)
F.	J.F. Fischer, Moeridis atticistae λέξεις Ἀττικῶν καὶ Ἑλληνῶν : accedit Timaei Sophistae Λεξικὸν περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνος λέξεων, Leipzig 1756
V.	J.-B.G. d'Ansse de Villoison (éd), *Longus Pastoralium*, Paris 1778
B.	F.J. Bast, *Appendix ad Epistolam criticam ad Joann. Franciscum Boissonade*, Leipzig 1809
K.	G.A. Koch, édition du 1828 de D. Ruhnke
T.	Turicenses = J.G. Beiter, J.C. Orelli, A.W. Winkelmann, *Platonis opera quae feruntur omnia*, Zürich 1839
H.	C.F. Hermann, *Appendix platonica*, Leipzig 1875

« *cj* X »	signifie que la leçon indiquée a été acceptée par X qui pourtant ne l'imprime pas dans son texte.
« φ : X* »	signifie que la leçon φ se trouve dans X, mais que X ne la signale pas comme une correction.

TEXTE ET TRADUCTION

Τιμαίου σοφιστοῦ ἐκ τῶν τοῦ Πλάτωνος λέξεων 150 *recto*

Τίμαιος Γεντιανῷ εὖ πράττειν.
ἐπιστάμενος ἀκριβῶς ⟨σοῦ⟩ τὴν γνώμην καὶ τὴν περὶ Πλάτωνα σπουδὴν καὶ φιλοκαλίαν, εἰωθώς τε τῇ τῶν Κρονίων ἑορτῇ τῶν ἐμαυτοῦ τοῖς φίλοις ἀπάρχεσθαι, παιδιᾷ τε ἅμα καὶ τῇ τῆς παιδιᾶς ἀδελφῇ σπουδῇ χρησάμενος ἐξέλεξα τὰ παρὰ τῷ φιλοσόφῳ γλωσσηματικῶς ἢ κατὰ συνήθειαν ἀττικὴν εἰρημένα, οὐχ ὑμῖν μόνοις τοῖς Ῥωμαίοις ὄντα ἀσαφῆ ἀλλὰ καὶ τῶν Ἑλλήνων τοῖς πλείστοις, τάξας τε ταῦτα κατὰ στοιχεῖον καὶ μεταφράσας ἀπέστειλά σοι, νομίσας καὶ αὐτὸν ἕξειν σε παιδίαν οὐκ ἄμουσον. ἔρρωσο.

du lexique Platonicien de Timée le Sophiste

Mon cher Gentien,
puisque je connais très bien ton esprit, ton engagement et ton amour pour Platon, et puisque j'ai l'habitude pour les fêtes des Saturnales d'offrir aux amis quelque chose que j'ai fait moi-même ; conduit par badinerie et à la fois par cet engagement qui est son frère, j'ai choisi les mots chez le philosophe utilisés de façon obscure, ou bien dits selon le dialecte attique, car ils sont difficiles à comprendre non seulement pour vous les Romains, mais aussi pour la plupart des Grecs ; les ayant ordonné en ordre alphabétique, et y ayant ajouté des explications, je te les envoie, en espérant que toi aussi tu y trouveras une badinerie non incultivée. Bien à toi.

---

2 Γεντιανῷ (R.)] Γαιατιανῷ cod **3** ἐπιστάμενος (M*.)] -μένως cod ‖ σοῦ *add* M. **5** παιδιᾷ (Heusinger)] παιδεία cod ‖ παιδιᾶς (Heusinger)] παιδείας cod **6** ἐξέλεξα τά (M*.)] ἐξελέξατο cod **8** ὄντα (*cj* M.)] ὄντες cod **10** παιδίαν (Heusinger)] παιδείαν cod

Alpha

1 **ἀγαθοεργοί·** αἱρετοὶ κατ᾽ ἀνδραγαθίαν
choisis en raison de la vertu

2 **ἄγαλμα·** πᾶν ἀνάθημα
toute offrande

3 **ἄγαμαι·** ἀποδέχομαι, θαυμάζω ἄγαν
j'accepte, j'aime bien

4 **ἀγείρουσαν·** ὡς ἱέρειαν περιερχομένην
qui erre comme une prêtresse

5 **ἁγιστεύειν·** ἱεροθυτεῖν
sacrifier

6 **Ἆγιν·** τὸν ἡγούμενόν τινος
celui qui conduit quelqu'un

7 **ἄγνος·** φυτὸν, ὃν καὶ λύγον
plante, qui est aussi gattilier

8 **ἄγος·** μίασμα, μύσος
souillure, chose abominable

9 **ἄγροικος·** σκληρὸς καὶ ἀπαίδευτος, ἢ ὁ ἐν ἀγρῷ κατοικῶν
rigide et sans instruction, ou bien celui qui habite à la campagne

10 **ἀγρονόμοι·** οἱ τοῖς ἀγροῖς ἐπιφοιτῶντες ἄρχοντες
les magistrats qui visitent les campagnes

---

1 Hdt. 1.67 **2** *Legg.* 931D ? **3** Pl. (12) **4** *Rep.* 381D **5** *Legg.* 759D **6** *Crat.* 394C* **7** *Phaedr.* 230B* **8** A. *Th.* 1017 ? ; S. *OT* 1426 ? **9** Ar. (5) ? **10** *Legg.* (4)

---

1 = Phot. ; *Souda* ; [Eud.] ; [Zon.] **2** = Phot. **3** = *Et.Gud* ; *Gloss.Rhet.* ; ≈ Apollon. ; *Et.Gen* ; *Souda* ; *EM* ; [Zon.] ; Sch. *in Hom.*, *Od.* 2.67, 6.168 ; Sch. *in Ar.*, *Ach.* 489 **7** = Phot. ; *Souda* ; [Eud.] ; *EM* ; [Zon.] ; Sch. *in Nic.*, *Ther.*, 71 ; ≈ Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 230B **8** ≈ Phlp. ; Phot. ; *Souda* ; [Eud.] ; *Lex. in Greg. Naz.* ; *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2] ; *Gloss.Rhet.* ; Sch. *in A.*, *Th.* 1017 ; Sch. *in S. OT*, 1426–1428 **9** = *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; ≈ Ammon. ; Phryn. ; Hsch. ; Phot. ; Thom.Mag. ; *Lex. Vind.* ; Sch. *in Ar.*, *Eq.* 41 ; *Nu.*, 628, 646 ; *Pl.*, 705 ; Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 486C ; *Rep.* 361E ; Asp. *in EN*, 139.3–5 ; Eust. *in Od.*, I 47.35–37

---

6 Ἆγιν (*cj* R.)] ἁγίαν cod **8** μύσος (R.)] μῖσος cod

11 **ἀγχώμαλος·** ὁ ἐγγύς πως τῷ ἐπίσης ἔχων ἐπί τι ἀγώνισμα ἢ ἄθλημα
celui qui est de quelque façon proche de l'égalité dans une compétition ou lutte

12 **αἰκίας·** ὕβρεως δίκη
procès de sévices

13 **ἀΐστωρ·** ἄπειρος, ἀμαθής
inexpérimenté, ignorant

14 **αἰξωνεύεσθαι·** ἀπὸ δήμου τινὸς ἡ κατηγορία τοῦ Αἰξωνέως, ὡς ἀπὸ Ἀβδήρων ἀβδηρίτης, ὡς ἐπὶ βλασφημίᾳ διαβέβληται
à partir d'un dème, l'appelation d'habitant d'Æxônèà, comme abdéritain d'Abdère ; quand l'on était accusé de calomnie

15 **ἄκακοι·** οἱ ἔξω κακίας
ceux qui sont en dehors de la méchanceté

16 **ἀκήρατοι·** καθαροί
purs

17 **ἀκινάκης·** παραζώνιον στενὸν ἑτερόστομον, ὥσπερ ἡμίτομον μαχαίρας
⟨arme⟩ qui est suspendue à la ceinture, étroite, tranchante d'une seule côté, comme la moitié d'un grand couteau

18 **ἀκέραιοι·** οἱ ἔξω †κήρας†
ceux qui sont en dehors du …

19 **ἀκκίζῃ·** ἀπαξιοῖς
tu dédaignes

20 **ἀκροχειρίζεσθαι·** πυκτεύειν ἢ παγκρατιάζειν πρὸς ἕτερον ἄνευ συμπλοκῆς, ἢ ὅλως ἄκραις ταῖς χερσὶ μετ' ἄλλου γυμνάζεσθαι
lutter au pugilat ou s'exercer à la lutte du pancrace contre un autre sans contacte, ou bien de façon générale s'exercer avec quelqu'un du bout des mains

---

11 Th. (3*) **12** *Rep.* 464E **13** *Legg.* 845B **14** *Lach.* 197B* **15** *Tim.* 91D* **16** *Legg.* 840D **17** *Rep.* 553C* **18** Pl. (4*)? **19** *Gorg.* 497A **20** *Alc. I* 107E

---

13 = *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; ≈ [Zon.] **14** = Phot. ; *Coll. Verb.*[1] ; ≈ *Et.Gen* ; *Et.Gud.* ; *EM* ; [Zon.] **18** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] *s.v.* ἀκέραιον **20** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Arist.*, *EN* 1111a10 ; Sch. *in Pl.*, *Alc. I* 107E

---

11 ἔχων (*cj* C^{L}.)] ἔχον cod **12** δίκη (R.)] δίκης cod **14** κατηγορία] κακηγορία *olim* R. ‖ ὡς ἐπί] ὅς ἐπί *cj* R. **17** ἡμίτομον (Dindorf)] ἡμίστομον cod **18** κήρας] κηρός *cj* R., *an* κηρῶν ? **19** ἀκκίζῃ (R.)] ἀκκίζοι cod, ἀκκίζει C^{P}*. ‖ ἀπαξιοῖς (R.)] ἀπαξιοῖ cod **20** ἄκραις ταῖς χερσὶ (*cj* R.)] ταῖς ἄκραις cod

21 **ἀκταίνειν·** γαυριᾶν καὶ ἀτάκτως πηδᾶν
caracoler et sauter d'une façon désordonnée

22 **ἀλαζών·** ψευδής
faux

23 **Ἀλευάδαι·** οἱ ἐν Λαρίσσῃ τῆς Θεσσαλίας εὐγενέστατοι, ἀπὸ Ἀλεύου τὸ γένος ἔχοντες
ceux qui à Larissa de Thessalie sont les plus nobles, ayant leur origine d'Aleuas

24 **ἁλίπεδον·** ὁμαλὸν καὶ ἄσπορον πεδίον
plaine uniforme et non ensemencée

25 **ἀλιτηριῶδες·** ἁμαρτωλὸν ἢ πλάνον· ἄλη γὰρ ἡ πλάνη καὶ ἡ ἁμαρτία
fautif ou bien errant: ἄλη en effet est l'errance et la faute

26 **ἀλλόκοτον·** ἐξηλλαγμένον
extraordinaire

27 **ἀλλοτριονομοῦντες·** ἐναλλαγὴν ὀνομάτων ποιοῦντες, ἢ ὅλως τισί τινα μὴ προσηκόντως διανέμοντες
en faisant une inversion des mots, ou bien en général distribuant des choses à des personnes d'une façon non convenable

28 **ἀμεταστρεπτί·** οὐχ ὑποστρέφει εἰς τοὐπίσω
il ne se retourne pas vers l'arrière

29 **ἁμόθεν γε ποθέν·** ἀπό τινος μέρους [ἰσημέρου]
d'une certaine partie

30 **ἄμυνα·** καὶ ἐπὶ ἀμοιβῆς, καὶ ἐπὶ εἰσπράξεως δίκης
et pour la récompense et pour un procès concernant la perception des impôts

31 **ἀμφιλαφές·** πολὺ καὶ ἄφθονον. ἔστιν δ' ὅτε καὶ ἀμφίσκιον
beaucoup et copieux; mais parfois aussi: ombrageux

---

21 *Legg.* 672C* **22** Pl. (2) **23** *Men.* 70B* **24** Ar. *Fr.** **25** Pl. (4*) **26** Pl. (2) **27** *Theaet.* 195A **28** Pl. (2) **29** Pl. (2) **30** non Att. **31** *Phaedr.* 230B*

---

21 = Phot.; *Coll. Verb.*[1]; *Souda*; [Zon.]; Sch. *in A.*, *Eu.* 36b; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 673A2; ≈ [Did.]; Phryn.; *Et.Gen*; *EM* **22** = *Souda* **23** = Phot.; *Souda*; *Coll. Verb.*[1]; Sch. *in Pl.*, *Men.* 70B **24** ≈ Harp.; Phot.; *Souda*; *add. in Et.Gud.*; *EM*; *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2]; Sch. *in Lyc.*, 681 **26** = Erot.; Hsch.; *EM*; Sch. *in Pl.*, *Lysis* 216A **27** = Phot.; *Souda*; *Coll. Verb.*[1]; [Zon.] **28** ≈ *Souda* **29** = Apollon.; *Lex. in Greg. Naz.*; Sch. *in Hom.*, *Od* 1.1–309 et 10.4; [Hdn.] *Schem. Hom.*, 18 **30** = Phot.; *Souda*; [Zon.] **31** ≈ Sch. *in Luc.*, *Apol.* 8

---

22 ψευδής] *an* ψεύστης? **27** ὀνομάτων ποιοῦντες (*cj* C[L].)] ὀνοματοποιοῦντες cod ‖ τισί (C*.)], τίς cod, τισί *cj* C[P]. **28** ὑποστρέφει]—φειν R., *an* ἐπιστρέφειν? **29** ἁμόθεν (R.)] ἀποθέν cod ‖ ἰσημέρου *del* Kuster, ἑτέρου Toup

32 **ἀμφιθαλεῖς·** ἀντὶ τοῦ †ἀμφότεροι οἰκοθαλεῖς†
au sens de « ceux qui ont les deux parents » (?)

33 **ἀμφικτύονες·** οἱ ἐκ πολλῶν πόλεων αἱρετοὶ δικασταί, οἷον ἀμφικτίονες καὶ περίοικοι
les juges choisis par plusieurs cités, comme les Amphictions et les habitants des villes dépendantes

34 **ἁμηγέπη·** ἑνί γε τρόπῳ ἢ ὁπωσοῦν
d'une façon particulière ou n'importe comment

35 **ἀναδῆσαι·** ταινίας ἐπιβαλεῖν
couronner avec des rubans

36 **ἀνάρσια·** ἃ οὐκ ἄν τις ἄραιτο
ce qu'on ne prendrait pas

37 **ἀνακηκίει·** ἀναπηδᾷ 150V
il s'élance

38 **ἀνάπλεως·** ἀναπεπλησμένος. χρῆται δὲ ἐπὶ τοῦ μεμολυσμένου
rempli, il l'utilise dans le cas de quelque chose qui a été sali

39 **ἀνατί·** δίχα βλάβης καὶ οἷον δίχα τῆς ζημίας
sans dommage et pour ainsi dire sans la pénalité

40 **ἀνατείνας·** τὴν ψυχήν ἐπὶ τὰ ἄνω τρέψας καὶ ἐπὶ τὴν τῶν θεῶν θέαν
ayant tourné l'âme vers les choses élevées, c'est-à-dire vers la contemplation des dieux

41 **ἀνασχινδυλευθῆναι·** ἀνασκολοπισθῆναι, ἀνασταυρωθῆναι
avoir été empalé, avoir été crucifié

42 **ἀνάδαστος·** ἡ κληρουχηθεῖσα γῆ, ἡ πάλιν εἰς διαίρεσιν διαδιδομένη
la terre qui a été assignée en lots, qui a été répartie à nouveau

43 **ἀναπεμπάζεσθαι·** ἐπαναλαμβάνειν κεφαλαιωδέστερον τὰ εἰρημένα
reprendre en résumé plus général les choses qui ont été dites

---

32 Pl. (2*) **33** Hdt. 7.228? **34** Pl. (9) **35** *Symp.* (8*) **36** Hdt. (5) **37** *Phaedr.* 251C **38** *Rep.* 516E **39** *Legg.* 871D **40** *Rep.* 533D* **41** *Rep.* 362A **42** *Legg.* 843B* **43** Pl. (2*)

---

33 = Phot.; *Souda*; ≈ Apollon.; Hsch. **34** ≈ Harp. *s.v.* ἁμωσγέπως; Sch. *in Pl.*, *Prot.* 331D **36** = Phot.; *Souda* **37** = Phot.; *Souda*; Eust. *in Il.*, II 458.11; *Herm. in Phaedr.*, 183.14; Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 251C **40** = Phot.; *Souda*; ≈ [Zon.]; **41** = Phot.; *Souda*; ≈ Hsch.; *Et.Sym.*; *Lex.Pat.*; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 362A **43** ≈ [Did.]; Hsch.; Phot.; *EM*; *Et.Sym.*; *Souda*; [Zon.]

---

32 ἀμφότεροι] -τερα B., -τερώθεν *vel* ἐπ ʼἀμφοτέροις *cj* R. ‖ οἰκοθαλεῖς *an* θάλλοντες? **34** *post* γε *add* τῳ K. **37** ἀνακηκίει (R.)]—κηκει cod **40** ἀνατείνας] *post* ψυχήν *punxit* R. ‖ θεῶν] θείων H. **41** ἀνασχινδυλευθῆναι (C*.)] ἀνασκινδυλευθῆναι cod

44 **ἀνακογχυλιάσαι·** ἀναγαργαρίσαι
se gargariser
45 **ἀνδρηλατεῖν·** ἄνδρας ἐξελαύνειν καὶ φυγαδεύειν
expulser des hommes, c'est-à-dire exiler
46 **ἀνείλεται·** ἀνειλεῖται
il s'enroule
47 **ἀνιμᾷ·** ἀνέλκει
il tire en haut
48 **ἀνέρσει·** ἀναδήσει, ἀναρτήσει καὶ οἷον κωλύσει
il attachera, il suspendra et pour ainsi dire, il empêchera
49 **ἀνδραποδώδη τρίχα·** τὴν τῶν ἀνδραπόδων ἴδιον κουράν ἣν ἀπελευθερωθέντες ἤλλασσον Ἀθήνησιν αἵ δοῦλαί τε καὶ οἱ δοῦλοι
la coupe des cheveux propre aux esclaves, qu'à Athènes les esclaves affranchis, aussi bien les femmes que les hommes, changeaient
50 **ἀνδρείκελον·** χρόα ἐπιτηδεία, ὡς πρὸς ἀνδρὸς μίμησιν
couleur de la peau appropriée, comme à l'imitation d'un homme
51 **ἀνοργίαστοι·** οἱ ἀμύητοι, οἷς τελεταὶ καὶ ὄργια οὐκ ἐγένοντο
les non initiés aux mystères, pour qui il n'y avait pas les cérémonies d'initiation et les orgies
52 **ἀντικρύ·** κατευθύ, ἐπ' εὐθείας
en ligne droite, directement
53 **ἄντυγες·** αἱ τῶν ἁρμάτων περιφέρειαι οὕτως λέγονται
on appelle ainsi les rails qui entourent des chars

---

44 *Symp.* 185E* **45** *Rep.* 565E* **46** *Symp.* 206D **47** Ar. *Fr.* 349? Thphr. *HP* IV 3? **48** Th. 1.6? **49** *Alc. I* 120B **50** *Crat.* 424E **51** *Epin.* 985D*? **52** Pl., *passim* **53** *Theaet.* 207A

---

44 = [Her.]; Poll. 6.25; Phot.; Hsch.; *Souda*; [Zon.]; Sch. *in Aristid.*, *Hier.Log.* 349; Sch. *in Pl.*, *Symp.* 185E **45** = *Souda*; ≈ Phryn.; Phot.; Sch. *in S. OT*, 100 **46** = *s.v.* ἀνείλλεται: Phot., *Souda*, [Zon.], *Coll. Verb.*[1] **48** ≈ Phot.; *Souda*; *Coll. Verb.*[1] **49** = Paus.; Phot.; *Souda* **51** = *Souda* **52** ≈ Ammon.; [Apion]; [Her.]; Phryn.; Ptol.; Phot.; *Gloss.Rhet.* **53** = Apollon.; Hsch.; *Et.Gen*; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Coll. Verb.*[1]; *Coll. Verb.*[2] *s.v.* ἄντυξ; Sch. *in Hom., Il.* 5.262 ≈ [Apion]; Phot.; *Lex. in Greg. Naz.*; *Coll. Verb.*[2]; Sch. *in Ar., Pl.* 445; Sch. *in Hom., Il.* 5.728; Sch. *in S., Aj.* 1030

---

46 ἀνείλεται] ἀνείλλεται R. **48** ἀνέρσει (Kuster)] ἀνεργήσει cod, ἀνέρξει Valkenaer **51** ἀνοργίαστοι (*cj* C[L].)] ἀνάρπαστοι cod

54 **ἀντωμοσία·** γραφὴ κατά τινος ἔνορκος περὶ ὧν ἠδικῆσθαί φησι· διωμοσία δὲ ὁ ἑκατέρωθεν γινόμενος ὅρκος ὑπὸ τῶν δικαζομένων· τοῦ μὲν ὡς πράξαντα διώκειν, τοῦ δὲ ὡς οὐκ ἔπραξεν. ἐξωμοσία δὲ ἄρνησις σὺν ὅρκῳ, ὡς ἀδυνατοῦντος ἢ παρὰ καιρὸν ὄντος αὐτῷ τοῦ λειτουργεῖν
accusation contre quelqu'un sous serment à propos de choses qui, selon lui, ont été commises injustement. La διωμοσία est le serment prêté par les deux parties qui demandent justice, l'un disant qu'il poursuit celui qui a commis le fait, et l'autre qu'il ne l'a pas commis. L'ἐξωμοσία est l'action de récuser avec serment, ⟨en jurant⟩ que la liturgie est impossible ou bien inopportune pour lui

55 **ἄξων·** τὸ τοῦ ἅρματος ξύλον περὶ ὃ δινοῦνται οἱ τροχοί
la barre du char autour de laquelle tournent les roues

56 **ἀπενιαυτίσαι·** ἐνιαυτῷ φυγεῖν τὴν πατρίδα ἐπί τισιν ἀδικήμασιν
être exilé de la patrie pour l'année en raison de torts envers la loi

57 **ἀπέσβη·** τέθνηκεν
il est mort

58 **ἀποδιοπομπεῖσθαι·** ἀποπέμπεσθαι καὶ διωθεῖσθαι τὰ ἁμαρτήματα, συμπράκτορι χρώμενος τῷ Διΐ
éloigner et repousser les fautes en consultant Zeus collaborateur

59 **ἀποκναίειν·** κατ' ὀλίγον ἀποξύειν καὶ ὡσπερεὶ διαφθείρειν
raboter peu à peu et, en quelque sorte, détruire

60 **ἀπόστολα·** τὰ εἰς τὴν θάλασσαν ἐκπεμπόμενα ἢ ἐκπλέοντα
les ⟨bateaux⟩ envoyés à la mer ou sortant du port

61 **ἀποστοματίζειν·** ἀπὸ μνήμης λέγειν
réciter de mémoire

---

54 Pl. (3*; 2*; 1*) **55** *Theaet.* 207A **56** *Legg.* (2*) **57** *Polit.* 269B*? E. *Med.* 1218? **58** Pl. (4*) **59** *Rep.* (2*) **60** *Ep.* 346A* **61** *Euthyd.* (5*)

---

54 = *Souda*; *Coll. Verb.*[1]; [Zon.]; ≈ Paus., *s.v.* διωμοσία et ἐξωμοσία; **56** = Phot., *s.v.* ἀπενιαυτῆσαι; *Souda*; *Coll. Verb.*[1]; [Zon.] **57** = Phot.; *Souda*; *Coll. Verb.*[1] **58** ≈ [Did.]; Ael.Dion.; Phryn.; Phot.; *Et.Gen*; *Souda*; *EM*; *Coll. Verb.*[1]; *Coll. Verb.*[2] **59** ≈ Gal.; [Did.]; Phot.; Hsch.; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Et.Sym.*; *Coll. Verb.*[1]; *Coll. Verb.*[2]; Sch. *in Ar.*, *Ec.* 1087; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 406B; Sch. *in D.*, 21.526 **61** = Phot.; Hsch.; *Souda*; [Zon.]; *Coll. Verb.*[1]

---

54 ὑπό (*cj* C[P].)] καὶ ἐπί cod ‖ τοῦ[3] (*cj* C[L].)] τό cod **58** χρώμενος] χρωμένους *vel* χρώμενον H.

62 **ἀπόρρησις·** ἀπαγόρευσις
interdiction

63 **ἀποτεθρυωμένοι·** ἀπηγριωμένοι. εἴρηται δὲ κατὰ μεταφορὰν ἀπὸ τῶν τεθρύων, ἅπερ εἰσὶν ἄγονα καὶ ἄγρια φυτά
rendus sauvages : on le dit par métaphore à partir des joncs, qui sont des plantes stériles et sauvages

64 **ἀποφράδες·** ἡμέραι ἐν αἷς τοῖς κατοιχομένοις χοὰς ἐπιφέρουσιν· ἢ αἱ πρὸς πράξεις ἀνεπιτήδειοι
les jours où ils amènent les libations aux morts, ou bien les jours fâcheux pour l'action

65 **ἀπρίξ·** ἐμπεφυκότως
de façon bien attachée

66 **ἀργυρίς·** φιάλη
vase

67 **ἀραρός·** βέβαιον, ἀμετακίνητον
ferme, inchangeable

68 **ἀργυραμοιβός·** ὁ κέρμα ἀντὶ ἀργύρου ἀλλασσόμενος
celui qui échange de la monnaie contre de l'argent

69 **ἀργιλώδης·** γῆ λευκὴ ⟨καὶ⟩ καθαρά
terre blanche et pure

70 **ἀριστίνδην·** κατ' ἀνδραγαθίαν αἱρετόν
choisi en raison de la vertu

---

62 *Soph.* 258C* **63** *Rep.* 495E* **64** *Legg.* 800D **65** *Theaet.* 155E **66** Pi. *O.* 9.90 **67** A. *Pr.* 60 ? **68** *Polit.* 289E* **69** Hdt. 2.12* **70** *Legg.* 855C

---

62 = Poll. 2.127 ; Phryn. ; Phot. ; [Zon.] **63** = Phot. ; *Souda* ; [Zon.] ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 495E **64** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 800D **65** = Sch. *in Theoc.*, 15.68 **66** = Poll. 6.98 ; Phot. ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Pi.*, *P.* 8.112, *O.* 9.137 ; Eust. *in Od.*, I 36.34–38 **67** ≈ Hsch. ; *Coll. Verb.*[1] *s.v.* ἀραρώς ; *Coll. Verb.*[2] *s.v.* ἀραρώς **68** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Ar., Nu.* 640 **69** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; ≈ *add. in Et.Gud.* ; *EM*

---

63 ἀποτεθρυωμένοι] ἀποτεθρυμμένοι *cj* R. ‖ τεθρύων] θρύων H. **64** ἀποφράδες] *post* ἡμέραι *punxit* R. **65** ἐμπεφυκότως] *an* προσπεφυκότως ? 68 ἀργύρου *scripsi*] ἀργυρίου cod **69** ἀργιλώδης] post γῆ *punxit* R. ‖ καὶ *add* R

71 **ἄρνυσθαι·** ἀντὶ τοῦ καταλλάσσεσθαι· ὅθεν καὶ τὸ μισθαρνεῖν τὸ μισθὸν ἀντί τινος λαμβάνειν λέγεται
au sens de « échanger » : d'où on dit aussi « travailler comme salarié », au sens de « prendre un salaire contre quelque chose »

72 **ἄρρατον·** ἰσχυρόν, στερεόν
fort, dur

73 **ἄρτι·** πρὸ ὀλίγου χρόνου πεποιημένος
qui a été fait il y a peu de temps

74 **ἀσκωλίζοντες·** ἐφ' ἑνὸς ποδὸς ἐφαλλόμενοι ἢ στερούμενοι τῶν κατὰ φύσιν
sautant d'un seul pied ou bien privés des choses naturelles

75 **ἀσπαλιεύς·** ἁλιεύς, ἀπὸ τοῦ ἀποσπᾶν τὴν ἄγραν
pêcheur, du fait qu'il tire la proie

76 **ἀτάρ·** σύνδεσμος ἀντὶ τοῦ δή
conjonction, au sens de « certes »

77 **ἀτεχνῶς·** ἀντὶ τοῦ ἀληθῶς καὶ χωρὶς πανουργίας καὶ οἷον ἀπλάστως
au sens de « ce qui est véritablement et sans fourberie », et pour ainsi dire sans feinte

78 **ἀτενής·** ἢ ὁ τῷ ἤθει εὐθὺς καὶ ἀκλινής, ἢ ὁ σκληρὸς καὶ ἀνύπεικτος πρὸς ὃ χρὴ ὑπεῖξαι
ou bien celui qui d'habitude est droit et ne penche pas, ou bien celui qui est dur et ne cède pas à celui auquel il faut céder la place

---

78 ἤτοι ὑποταγῆναι ἢ ὑπη[υ]σαι
ὁ τῷ (ου τῶν) τρόπῳ (ου τρόπων) ἢ φρονήματι καὶ σκοπῷ καὶ νῷ

---

71 *Prot.* 349A? **72** Pl. (3) **73** Pl., *passim* **74** *Symp.* 190D **75** *Soph.* (3*) **76** Pl., *passim* **77** Pl., *passim* **78** *Rep.* 547E*

---

71 = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; ≈ [Apion] ; Apollon., *s.v.* ἀρνύμενος ; [Did.] ; Orion ; Hsch., *s.v.* ἀρνύμενοι et ἄρνυται ; *Et.Gen*, *s.v.* ἀρνύμεθα ; *EM*, *s.v.* ἀρνύμενος ; *Et.Sym.*, *s.v.* ἀρνύμεθα ; [Zon.], *s.v.* ἀρνύμεθα ; Sch. *in Il.*, 1.158, 1.159, 5.553, 22.160 ; Sch. *in Od.*, 1.5 ; *Epim.Hom.* 159 ; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 346C ; Eust. *in Od.*, I 7.23–25 **72** = Phot. ; *Souda* ; [Zon.] ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 535C ≈ [Did.] ; Phryn. ; Phot. ; *Et.Gen* ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Hom.*, *Il* 14.56 ; Sch. *in Pl.*, *Crat.* 407D **73** ≈ Moer. ; Thom.Mag. ; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 144 **74** = Phot. ; *Et.Gen* ; *Souda* ; *EM* ; ≈ Ael.Dion. ; Hsch. ; *Et.Sym.* ; [Zon.] **75** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ≈ *Et.Gud.* ; *Lex.* haimod. **76** ≈ Apollon. ; Phot. ; Hsch. ; *Souda* ; [Zon.] ; *Coll. Verb.*[1] ; *Coll. Verb.*[2] ; *comm in Ar.*, Sch. *Nu.* 187 ; Sch. *in Hom.*, *Od* 18.123 ; Sch. *in Il.*, 9.58 ; Sch. *in Luc.*, *Icar.* 13 ; Sch. *in Pl.*, *Theaet.* 142D, *Hipp. I* 282C, *Rep.* 367E, *Sis.* 387C ; Eust. *in Il.*, IV 626.8–9 **77** ≈ [Did.] ; Phlp. ; *Souda* ; *add. in Et.Gud.* ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1] ; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 408, 439, 1174, *Ra.* 106, *Pl.* 109, 362 ; Sch. *in Luc.*, *Nec.* 4 ; Sch. *in Pl.*, *Apol.* 17D ; *Rep.* 419A **78** ≈ Phot. ; Thom.Mag. ; [Zon.] ; *Coll. Verb.*[1] *s.v.* ἀτενές ; Sch. *in Hes.*, *Th.* 661

---

76 δή] δέ *cj* C[L].

151R 79 **ἀτιμώρητος·** ἀβοήθητος ἢ θαυμαστός· ἔστι δ᾽ ὅτε καὶ ὁ κακός
sans secours ou remarquable : parfois aussi celui qui est méchant

80 **ἀτύφου μοίρας·** τῆς ἀβλαβοῦς ὑπὸ τύφου καὶ μὴ τεθυμμένης
non dommagé par l'orgueil, ni brûlée

81 **ἀτυχῆσαι·** μὴ τυχεῖν
ne pas obtenir

82 **αὔην καὶ ξηράν·** παραλλήλως εἶπεν. ἔστι δὲ ταὐτόν
il les a utilisés de la même façon : c'est la même chose

83 **αὐτίκα·** ἅμα καὶ τότε εὐθέως
en même temps et à ce moment directement

84 **ἀχαριστεῖν·** μὴ χαρίζεσθαι
ne pas gratifier

85 **ἀστόξενος·** ὁ μὴ ἔχων ἐν τοῖς πολίταις οἰκίαν ἰδίαν
celui qui, parmi les citoyens, n'a pas sa propre maison

Beta

86 **βάδην·** ⟨οὐκ⟩ ἐπειγομένῃ πορείᾳ
avec une progression non pressée

87 **βαθεῖαν αὔλακα·** ὅπερ ἐστὶ σχιστῆς γῆς ὑπὸ ἀρότρου. μεταφορικῶς ἀπὸ τούτου βαθείας φρένας καὶ κεκρυμμένας σημαίνει
ce qui est de la terre fendue par la charrue ; d'une façon métaphorique signifie du fait de cela, esprit profond, c'est à dire caché

---

79 *Legg.* (3) ? **80** *Phaedr.* 230A **81** Pl. (4) **82** *Legg.* 761C–D **83** Pl., *passim* **84** *Symp.* 186C **85** non Plat. **86** Hdt. 9.57 ? **87** *Rep.* 362A

---

79 = *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; [Zon.] ; ≈ Phot. ; Sch. *in Luc.*, *VH* 44 **80** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; **81** = Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] **83** ≈ Erot. ; Apollon. ; Phot. ; *Souda* ; *EM* ; *Lex. in Greg. Naz.* ; *Coll. Verb.*[1] ; *Coll. Verb.*[2] ; [Zon.] ; *Epimer. in Hom. Il.*, 1.539 ; Sch. *in Ar.*, *Eq.* 746 ; Sch. *in Hom.*, *Il* 1.539, 1.583, 3.29, 3.141 ; Sch. *in Pi.*, *O.* 6.75 ; Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 459C **84** = Harp. ; Hsch. ; Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] **85** ≈ Hsch. *s. v.* ἀστύξενοι **87** = Phot. ; *Et.Gen* ; *Souda* ; *EM* ; ≈ [Zon.]

---

79 θαυμαστός] ἀθεμίστιος K. **80** τεθυμμένης (R.)] -τεθρυμμένης cod **82** παραλλήλως (R.)] παραλλήλοις cod **86** οὐκ *add cj* R. ‖ ἐπειγομένῃ πορείᾳ (K.)] -μένη, -εία cod **87** σχιστῆς] στίχος *cj* C[P]. ; *ante* σχιστῆς *add* στίχος *cj* R. ‖ τούτου (R.)] τοῦ cod ‖ φρένας καὶ κεκρυμμένας (R.)] φρενὸς κεκρυμμένης cod

88 **βάλλ' ἐς μακαρίαν·** ἀντὶ τοῦ βάλλ' εἰς Ἅιδου. ὅθεν τοὺς ἀποθανόντας μακαρίτας ἔθος καλεῖν· ἢ ὅτι ἡ Μακαρία θυγάτηρ οὖσα τοῦ Ἡρακλέους ἑκοῦσα ὑπὲρ τοῦ τῶν Ἡρακλειδῶν γένους ἀπέθανεν
au sens de «vas-t-en dans l'Hadès», d'où habituellement on appelle les morts bienheureux; ou bien parce que Makaria, fille d'Héraklès, est morte de son plein gré pour la descendance des Hérakleides

89 **Βάραθρον·** ὄρυγμα φρέατι ὅμοιον ἔνθα οἱ καταδικασθέντες ἐβάλλοντο
fosse semblable à un puits, où l'on précipitait les condamnés à mort

90 **βδελυρός·** αἰσχροποιός
qui commet des actes honteux

91 **βέβηλοι·** ἀμύητοι
non initiés

92 **βλακικός·** ὁ διὰ νωθρίαν ἁμαρτηκώς
celui qui a commis des fautes par lenteur

93 **βλιμάζειν·** πειράζειν
tester

94 **Βένδις·** ἡ Ἄρτεμις, Θρᾳκίᾳ φωνῇ· καὶ Βενδίδεια, Ἀρτέμιδος ἑορτὴ παρὰ Θρᾳξίν
Artémis, dans la langue thrace: et fête de Bendis, la fête d'Artémis parmi les thraces

95 **βλίττειν·** ἀφαιρεῖν τὸ μέλι ἀπὸ τῶν κηρίων
enlever le miel des rayons de miel

96 **βράττειν·** ἀνακινεῖν, ὥσπερ οἱ τὸν σῖτον καθαίροντες
agiter, comme ceux qui vannent le blé

97 **βρενθυόμενος·** γαυρούμενος καὶ ὀγκυλόμενος μετὰ βάρους
qui caracole et qui se gonfle avec lourdeur

---

97 ὀγκύλεσθαι

---

88 *Hipp. I* 293A **89** *Gorg.* 516D **90** *Rep.* 338D? **91** *Symp.* 216B* **92** *Gorg.* 488A*? **93** Ar. *Av.* 530? **94** *Rep.* 354A* **95** *Rep.* 564E **96** *Soph.* 226B **97** *Symp.* 221B

---

90 = Phot.; *Souda* **91** = Phot.; Hsch.; *Et.Gen*; *Et.Gud.*; *Et.Sym.*; Sch. *in S.*, *OC* 10 **92** = Hsch. **93** = Phot.; Hsch.; *Gloss.Rhet.* **95** = Hsch.; Phot.; *Et.Gen*; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; [Zon.], Sch. *in Pl.*, *Rep.* 564E

---

88 ἐς] εἰς R. ‖ βάλλ' (C^{L}.)] βάλε cod ‖ ὑπέρ (*cj* C^{L}. et C^{P}.)] ὑπὸ cod **89** καταδικασθέντες (C^{L}. et C^{P}.)] κατα^{δ} cod; *an* καταδίκαι? (B.) **92** βλακικός *scripsi*] βλάξ cod ‖ νωθρίαν] *an* νωθείαν? ‖ ἁμαρτηκώς] ἡμαρτηκώς (H.) **94** Θρᾳκίᾳ φωνῇ (T.)] θρακειαφω [*sic*] cod, Θρακεῖα φωνή R.

98 **βωμολοχία·** κακολογία [ἀπὸ τοῦ λοχαγεῖν]. εἴρηται δὲ ἀπὸ τῶν τοὺς βωμοὺς λοχώντων καὶ ἐπιτηρούντων τοὺς θύοντας, ἵνα μεταιτῶσιν
vitupération [à partir de commander une compagnie]. On le dit du fait de ceux qui se tiennent aux aguets près de l'autel et qui guettent, pour mendier, ceux qui célèbrent un sacrifice

Gamma

99 **γεῖσα·** λίθοι εἰς θριγκία καὶ τοίχων πρόποδας παρεσκευασμένοι
pierres préparées pour les chaperons et les contreforts des murs
100 **γελοῖον·** ἐφ' ᾧ τις ἂν γελάσειεν, ἤγουν καταγέλαστον
à propos de quoi on pourrait rire, ou bien ridicule
101 **γεννηταί·** οἱ †τὰς φατρίας γεννῶντες†· φατρία δέ ἐστι φυλῆς μέρος τρίτον, ὅπερ καὶ τριττὺς λέγεται
ceux qui produisent les φατρίαι; la φατρία est la troisième partie de la tribu, que l'on appelle aussi τριττύς
102 **γενναῖος·** ὁ εὖ γεγονώς
celui qui est bien né
103 **γεωμόροι·** οἱ κληροῦχοι
les possesseurs d'un lot de terre assigné par le sort dans la colonie
104 **γεωπεῖναι·** οἱ μικρὰν καὶ λυπρὰν γῆν ἔχοντες
ceux qui possèdent une terre peu importante et chétive
105 **γῆν ἰλλομένην·** συγκεκλεισμένην καὶ περιειλημμένην· ἰλλάδες γὰρ οἱ δεσμοί
⟨terre⟩ qui a été enfermée et enveloppée: les liens sont en effet des cordes
106 **γνωματεύοντα·** διακρίνοντα καὶ διαγινώσκοντα
qui distingue et qui discerne
107 **γόητες·** οἱ ἀπατεῶνες
les trompeurs

---

98 *Rep.* 606C* **99** E. *Or.* 1750? **100** Pl., *passim* **101** Pl. (5*) **102** *Alc. I* 107B? **103** *Legg.* (2) **104** Hdt. 2.6 **105** *Tim.* 40B **106** *Rep.* 516E **107** Pl., *passim*

---

100 ≈ [Zon.] **102** = Phot.; *Souda* **104** = Phot.; *Souda*; [Zon.] **105** = Phot.; *Souda* **106** = Phot. *s.v.* γνωματεύων; *Souda s.v.* γνωματεύων; *Et.Gud. s.v.* γνωματεύωντες; *EM s.v.* γνωματεύων; [Zon.] *s.v.* γνωματεύειν; *Coll. Verb.*[1] *s.v.* γνωματεύων; *Lex.* haimod.; Sch. *in Pl., Rep.* 516E; ≈ [Zon.]

---

98 κακολογία] κοβαλία *cj* R.; *an* κακουργία? ‖ ἀπὸ τοῦ λοχαγεῖν (*secl* Toup)] ἀπὸ τοῦ λοχᾶν *cj* R. ‖ ἀπὸ] *an* ἐπί C[L]. ‖ λοχώντων (C[L]. et C[P].)] λοχόντων cod **101** γεννηταί] γεννῆται Dindorf **104** λυπράν (R.)] λυγράν cod **106** γνωματεύοντα (R.)] γνωμονεύοντα cod

108 **γυμνοπαιδίαι·** χοροὶ ἐν Σπάρτῃ τῆς Λακωνικῆς εἰς θεοὺς ὕμνους ᾄδοντες, εἰς τιμὴν τῶν ἐν Θυρέαις ἀποθανόντων Σπαρτιατῶν
chœurs à Sparte de Laconie qui chantent des hymnes aux dieux, en honneur des Spartiates morts à Thyréa

Delta

109 **δεῖγμα·** τόπος ἐν Πειραιεῖ ἐν τῷ καλουμένῳ ἐμπορείῳ
endroit du Pirée dans la place dite du commerce maritime
110 **δείλης πρωΐας·** τῇ πρὸ ἀρίστου ὥρᾳ
à l'heure d'avant le déjeuner
111 **δείλης ὀψίας·** τῇ πρὸ δείπνου
à l'heure d'avant le dîner
112 **δεκάζει** ὁ κρίσιν ὠνούμενος παρὰ δικαστοῦ
celui qui achète la décision du juge corromp (δεκάζει)
113 **δεκάζεται** ὁ κρίσιν πιπράσκων. ἔνθεν ἀδέκαστος ὁ μὴ πιπράσκων καλεῖται
celui qui vend la décision est corrompu (δεκάζεται). C'est pourquoi on appelle « incorruptible » celui qui ne vend pas ⟨la décision⟩
114 **δευσοποιόν·** ἔμμονον καὶ δυσαπόπλυτον 151V
constant et difficile à nettoyer
115 **δημοῦσθαι·** δημοκοπεῖν, παίζειν, εὐφραίνεσθαι
capter la faveur populaire, jouer, s'amuser
116 **δῆμος·** εἷς ἐκ τοῦ δήμου καὶ ἰδιώτης. καὶ ἡ πόλις σὺν τῇ βουλῇ
un ⟨homme⟩ du dème et privé. Et ⟨pris⟩ avec le conseil ⟨il signifie⟩ la cité
117 **δημοποίητος·** ὁ παρέγγραφος
celui qui est inscrit par fraude ⟨sur la liste des citoyens⟩

---

108 *Legg.* 633C* **109** Ar. *Eq.* 979*? **110** Hdt. 8.6* **111** Hdt. 7.167* **112** non Plat. **113** non Plat. **114** *Rep.* 429E **115** *Theaet.* 161D* **116** Hom. (2) **117** D. ?

---

108 = Phot. ; *Souda* **109** ≈ *Souda* ; Sch. *in Ar.*, *Eq.* 979 **110** = Ael.Dion. ; Phot. **114** = *Souda* ; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 429E ; ≈ [Did.] ; Harp. ; Hsch. ; *Et.Gud.* ; *EM* ; *Att.Nom.* **115** ≈ [Did.] ; Ael.Dion. ; Phot. ; Hsch. ; *Souda* ; *EM* ; [Zon.] ; Sch. *in Pl.*, *Theaet.* 161E ; Eust. *in Il.*, III 380.14–22 **116** = Hsch. *s.v.* δημότης

---

108 γυμνοπαιδίαι *scripsi*] γυμνοπαιδία cod **113** ἔνθεν (M*.)] ἔν^{θ} cod, ἔνθα C^{L}. et C^{P}. **114** δυσαπόπλυτον (R.)] δυσαπόλυτον cod, δυσέκλυτον *cj* C^{P}. **116** δῆμος] δημότης Toup ‖ *post* καί^{2} *add* δῆμος K.

118 **δήπουθεν·** ἔκ τινος τόπου ἢ ἀντὶ τοῦ δηλονότι, ἴσον τῷ φανερόν
d'une certaine place ou au sens de «manifestement», équivalent à «évident»

119 **διανενεύκαμεν·** ἐπεραιώθημεν
nous avons dépassé

120 **διαλαγχάνειν·** διαμερίζεσθαι, διακληροῦσθαι
partager entre soi, distribuer selon le sort

121 **διαττᾶν·** σήθειν
passer au crible

122 **διαμπερές·** δι' ὅλου διῆκον
qui traverse entièrement

123 **διατεθρυμμένος·** διακεκλασμένος
énervé

124 **διαγράφειν·** διαξύειν, ἀπαλείφειν, παράπτεσθαι
racler, effacer, effleurer

125 **διακορής·** μεμεστωμένος
rempli

126 **διασφάξ·** διατομὴ ὄρους
division de la montagne

127 **διδαξάμενος·** τελέσας τι ὑπὲρ ἑτέρου διδασκάλῳ
qui a payé quelque chose au maître pour un autre

128 **διηθεῖν·** διϋλίζειν
filtrer

---

118 Pl. (3) **119** *Rep.* 441C **120** *Critias* 109B* **121** *Soph.* 226B **122** *Phaed.* 112A **123** *Legg.* 922C* **124** *Rep.* 387B* **125** *Legg.* 629B **126** Hdt. 7.199 **127** *Theag.* 122E*? **128** *Soph.* 226B

---

118 ≈ Ael.Dion.; Moer.; Phot.; *Souda*; *EM*; *Et.Gud.*; [Zon.]; *Coll. Verb.*[1]; *Gloss.Rhet.* **119** = Phot.; *Souda*; [Zon.]; Sch. *in Pl.*, *Parm.* 137A; *Rep.* 441C **120** = Phot.; *Souda*; [Zon.]; ≈ Sch. *in A.*, *Th.* 816 **121** = Ael.Dion.; Phot.; *Souda* **122** = Phot.; *Souda*; ≈ Hsch.; Orion; *Et.Gud.*; *EM*; [Zon.]; Sch. *in Hom.*, *Il.* 5.112, 5.284, 5.658, 12.398, 20.362; Sch. *in Od.*, 13.59; Sch. *in Opp.*, *H.*, 3.556 **123** = Phot.; *Souda* **124** ≈ Hsch. **125** = Phot.; *Souda*; *EM*; **126** = Phot.; *Souda* **128** = Hsch.; Phot.; *Souda*; [Zon.]

---

118 τῷ (R.)] τό cod **123** διατεθρυμμένος διακεκλασμένος] -μένως -μένως *cj* R. **124** διαγράφειν (*cj* R.)] διαγείρειν cod, διατείρειν Reiske ‖ παράπτεσθαι] σπαράττειν Reiske **127** διδαξάμενος (R.)] διαδαξάμενος cod, διαδιδαξάμενος *cj* C[L].

129 **διθύραμβος·** ὕμνος εἰς Διόνυσον
hymne en l'honneur de Dionysos

130 **δείκηλα·** μιμήματα, εἰκάσματα
imitations, représentations

131 **δίκη·** ὅτε μὲν τὸ ἔγκλημα, ὅτε δὲ ἡ κόλασις, ὅτε δὲ ὁ τρόπος καὶ ἡ ὁμοιότης
parfois accusation, parfois punition, parfois façon, c'est à dire ressemblance

132 **δικαιούμενος·** κολαζόμενος
puni

133 **διπλόον·** ἐπὶ σιδήρου εἴρηται, ὅτ' ἂν ἀπό τινος ἑνώσεως ἀπόλυσίς τις ᾖ εἰς παράθεσιν μᾶλλον ἢ ἕνωσιν· ἐπὶ δὲ ἤθους, τροπικῶς τὸ μὴ ὑγιὲς δηλοῦν
on le dit du fer, lorsqu'à partir d'une union se produit une séparation vers une juxtaposition plutôt que vers une union ; on le dit d'un caractère, pour signifier de façon figurée ce qui n'est pas sain

134 **διωκάθειν·** διώκειν ἐγκαλοῦντα ἢ τρέχοντα
poursuivre en accusant ou en courant

135 **δρύοχοι·** δρυόχους ἐν Τιμαίῳ καλεῖ τὰ στηρίγματα τῆς πηγνυμένης νηός
dans le *Timée* il appelle ainsi les soutiens du navire qu'on fabrique

136 **διωλύγιον·** ἐπὶ πολὺ διῆκον· ἐπὶ φαύλου δὲ αὐτῷ κέχρηται· πολὺ καὶ ἄμετρον
qui se répand au loin ; mais il l'a utilisé dans le cas d'une chose mauvaise : beaucoup et démesuré

---

130 ὁμοιώματα, δοκήματα

---

129 *Legg.* 700B **130** Hdt. 2.171 **131** Pl., *passim* **132** *Legg.* 934B* **133** *Soph.* 267E* **134** Pl. (2) **135** *Tim.* 81B* **136** Pl. (2*)

---

129 = Phot. ; *Souda* ; *Lex. in Hdt.* **130** = Phot. ; *Souda* **132** = Poll. 8.25 ; Hsch. ; Phot. ; *Souda* **134** ≈ Moer. ; Hsch. ; Sch. *in Ar., Nu.* 1482, *V.* 1203 ; Sch. *in Pl., Euthypr.* 15D, *Gorg.* 483A, *Rep.* 375A ; Olymp. *in Gorg.*, 26.6 **135** = Phot. ; *Souda* ; Sch. *in Pl., Tim.* 81B **136** ≈ [Did.] ; Phot. ; *Et.Gud.* ; *EM* ; *Souda* ; [Zon.] ; *Att.Nom* ; Sch. *in A.R.*, 312.9 ; Sch. *in Pl., Theaet.* 162A, *Legg.* 890E

---

130 δείκηλα (*cj* Kuster)] δίκηλα cod **133** ᾖ (*cj* C[L].)] ἤ cod ‖ δηλοῦν] δηλοῖ R. **135** δρύοχοι *om* H. **136** φαύλου] φαύλῳ H. ‖ αὐτῷ (R.)] αὐτό cod

137 **διωμοσία·** ὅρκοι οἱ ὑπὸ τῶν δικαζομένων γινόμενοι, τοῦ μὲν ὀμνύντος ὅτι παθὼν ἐγκαλεῖ, τοῦ δὲ ὅτι οὐκ ἐποίησεν
les serments prêtés par ceux qui demandent justice, l'un qui jure qu'il accuse en ayant souffert, et l'autre ⟨qui jure⟩ qu'il n'a pas commis ⟨le crime⟩

138 **δρόμοι·** οἱ περίπατοι
les promenades

139 **δυσωπεῖσθαι·** ὑφορᾶσθαι καὶ ὑπόπτως ἔχειν
regarder de travers, c'est à dire être soupçonneux

140 **δωροδόκοι·** καὶ οἱ διδόντες δῶρα, καὶ οἱ λαμβάνοντες
et ceux qui font des présents et ceux qui les reçoivent

Epsilon

141 **ἑαυτῷ·** ἐπὶ τρίτου προσώπου· οἱ Ἀττικοὶ δὲ ἐπὶ δευτέρου κέχρηνται
à la troisième personne; mais les attiques l'ont utilisé à la deuxième

142 **ἐγκύρτια·** τὰ ἐν τοῖς κύρτοις ἐνυφάσματα· χρῆται δὲ ἐν Τιμαίῳ ἐπὶ τῆς φάρυγγος τῇ λέξει
les tissus dans les nasses de pêcheurs; mais dans le *Timée* il utilise l'expression pour le pharynx

143 **ἐδῄωσαν τὴν γῆν·** ἀντὶ τοῦ ἐδενδροτόμησαν
au sens de «ils ont abattu les arbres»

144 **ἐδίδαξα·** ἐπαίδευσα αὐτὸς δι' ἑαυτοῦ
j'ai enseigné moi-même

145 **ἐδιδαξάμην·** ἐπαιδευσάμην δι' ἑτέρου, αὐτὸς ἐπιμεληθεὶς τούτου
j'ai fait enseigner par un autre, c'est moi qui me suis occupé de cela

146 **ἕδος·** τὸ ἄγαλμα, καὶ ὁ τόπος ἐν ᾧ ἵδρυται
statue, et aussi endroit où elle se situe

---

137 *Apol.* 27C*? **138** *Euthyd.* 273A* **139** *Legg.* 933A* **140** *Alc. II* 150A **141** Att. **142** *Tim.* (4) **143** Th. (5) **144** *Apol.* 33B **145** *Theag.* 122E*? **146** *Symp.* 178B*?

---

137 = *Souda*; **138** = Phot. **139** = Phot.; *Souda*; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 933A; ≈ [Did.]; Ael.Dion.; Hsch.; *EM*; *Coll. Verb.*[1] **140** = Sch. *in Pl.*, *Alc. II* 150A **141** = *Souda* **142** = *Souda*; ≈ [Zon.] **145** = *Souda* **146** = Paus.; *Souda*; *EM*; ≈ Hsch.; *Gloss.Rhet.*; Sch. *in A.*, *Th.* 241; Sch. *in Pi.*, *P.* 2.12

---

138 οἱ περίπατοι (C[P]*.)] ἡ περίπατοι cod, ἡ περίπατος C[L].

147 **ἐνθράττειν·** ὑποκινεῖν, ταράττειν
mouvoir légèrement, déranger

148 **εἶεν·** συγκατάθεσις μὲν τῶν εἰρημένων, συναφὴ δὲ πρὸς τὰ μέλλοντα
assentiment à ce que l'on a dit, jonction avec les choses à venir

149 **εἰλομένων·** συνεσταλμένων, συγκεκλεισμένων
qui est unis, qui est liés étroitement ensemble

150 **εἰκάζων·** οἰόμενος ἢ ὁμοιῶν
qui conjecture ou qui compare

151 **ἕλη·** ἡλίου ἀλέα ἢ αὐγή
chaleur ou éclat du soleil

152 **εἵλησις·** ἔκκαυσις
combustion

153 **εἰλυφόωσιν·** εἰλοῦσι, συνάγουσιν
ils roulent, ils rassemblent

154 **εἴξασι καὶ εἴκασι·** λέγει ἀντὶ τοῦ ἐοίκασιν
il le dit au sens de « ils ressemblent »

155 **εἰσαγγελίαι·** καθ' ὧν μή εἰσι κολάσεις ὡρισμέναι κατὰ τοὺς κειμένους 152R
ἤδη νόμους
qui sont dites à propos du ⟨crimes⟩ pour lequel ne sont pas déterminées des punitions selon les lois déjà en vigueur

156 **ἐμαλακίσθη·** ἐνέδωκε καὶ ἀσθενῶς διετέθη ὑπὸ δειλίας
il s'est laissé aller et il est dans une disposition sans force par lâcheté

---

147 *Tim.* 80B*? **148** Pl., *passim* **149** *Tim.* 76C? **150** Pl. (2) **151** Ar. *V.* 772? **152** Pl. (3*) **153** Hom. *Il.* 9.156*? **154** Pl. (3) **155** *Rep.* 565C **156** Th. 2.42?

---

148 = *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Att.Nom.*; *Coll. Verb.*[1]; Sch. *in Pl.*, *Polit.* 257A, *Rep.* 332E, *Legg.* 896E, bis **149** = *Souda*; ≈ Hsch. **150** = *Souda*; [Zon.] **151** = Ael.Dion.; *Souda*; ≈ [Did.]; Hsch.; *EM*; Sch. *in Ar.*, *V.* 772; Simpl. *in Phys.*, 343.3; Eust. *in Od.*, I 268.23 **152** = *Souda*; [Zon.] **153** = *Souda*; [Zon.] **154** = Moer.; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Lex.Rhet.*; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 341, 343, *Av.* 383 **155** = *Souda*; [Zon.]

149—μένον *ter cj* R. **151** ἀλέα (*cj* R.)] αὐλέα cod, αὐλεία C^L*. **154** εἴξασι καὶ (R.)] εἴξας· καί cod ‖ λέγει (C^L.)] λ^ε cod, λέγεται C^P. ‖ **155** εἰσαγγελίαι (*cj* R.)] ἐπαγγελίαι cod, *post hoc verbum lacunam postulavit olim* R. ‖ ὡρισμέναι (Portus*)] ὁρμώμεναι cod

157 **ἔμβραχυ·** συντόμως καὶ οἷον ἐν βραχεῖ
en peu de mots et pour ainsi dire brièvement

158 **ἐμπειρία·** τριβὴ ἐκ πείρας
pratique à partir d'épreuve

159 **ἐμπολέμια·** τὰ εἰς πόλεμον ἐπιτήδεια καὶ εὔχρηστα
choses convenables et utiles pour la guerre

160 **ἔναγχος·** ἐν τῷ ἔγγιστα παρελθόντι χρόνῳ
dans le temps passé très proche

161 **ἔναυλος λόγος·** ἔνηχος
qui résonne

162 **ἐναγίζειν·** θύειν
sacrifier

163 **ἐνδίκως·** δικαίως καὶ κατὰ δίκην
justement et selon justice

164 **ἐνδοῦναι·** προδοῦναι, παραδοῦναι ἢ καὶ εἶξαι
trahir, rendre ou même céder

165 **ἐνεός·** ὁ ἐστερημένος φωνῆς
celui qui a été privé de la voix

166 **ἔγκοτον·** ἔχθραν ἐνδιάθετον
haine enracinée

167 **ἔνη καὶ νέα·** ἡ τριακὰς καλουμένη· ἔνον τὸ παλαιὸν καὶ νέον τὸ νῦν
⟨le jour⟩ appelé trentième : ἔνον est l'ancien et νέον le présent

168 **ἐντελεῖς·** οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ ἄρξαντες
ceux qui dirigent et qui ont dirigé

169 **ἐγχρίμπτει·** ἐγκυρεῖ, ἐνερείδει, πλήττει
il tombe sur, il enfonce, il frappe

---

157 Pl. (4) **158** Pl., *passim* **159** Hdt. 6.57? **160** Pl. (10) **161** *Menex.* 235C **162** Hdt. (2*) **163** Pl. (5) **164** *Phaedr.* 241C **165** *Theaet.* 206D **166** Hdt. (5) **167** *Legg.* 849B* **168** Hdt. 3.18?; Th. 2.10? **169** Pl. (2*)

---

157 = *Souda*; ≈ Hsch.; *Coll. Verb.*[1]; *Gloss.Rhet.*; *Souda*; [Zon.]; Sch. *in Pl., Theag.* 127C; *Gorg.* 457B; *Hipp. II* 365D **159** = *Souda*; [Zon.] **160** = *Souda*; *EM*; [Zon.] **161** = *Et.Gud.*; *EM*; Thom.Mag.; *Gloss.Rhet.* **162** = Erot.; Hsch.; *Souda*; [Zon.]; *EM*; *Lex. in Hdt.* **163** ≈ [Did.]; Hsch.; *EM*; [Zon.]; Sch. *in A., Th.* 405, *Th.* 607; Sch. *in S., Aj.* 1342, *OT* 553 **164** = *Souda*; [Zon.] **166** = *Souda* **167** = Paus.; *Souda* **168** = *Souda*; [Zon.]

---

161 ἔναυλος λόγος (R.)] *post* ἔναυλος *punxit* cod **166** ἔχθραν (Lobeck)] ἐχθρόν cod **167** τριακάς (*cj* C[L].)] τρίας cod ‖ νῦν (*cj* R.)] νέον cod, ἐνόν *olim* R. **168** ἐντελεῖς] *an* οἱ ἐν τελει?

170 **ἐνωμοτία·** τάγμα ποσόν· εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ὀμνύναι αὐτοὺς μὴ λείψειν τὴν τάξιν
compagnie d'un certain nombre d'hommes ; on le dit du fait qu'ils jurent de ne pas quitter la position

171 **ἐξαμβλοῦν·** διαφθείρειν τὸ κατὰ γαστρὸς †διεφθορὸς† καὶ ἀποκτείνειν αὐτό
détruire l'enfant (?) dans le ventre, c'est-à-dire le tuer

172 **ἐξαμφοτερίσαι·** εἰς ἀμφιβολίαν ἀγαγεῖν τὸν λόγον
amener le discours à l'ambiguïté

173 **ἐξάντη·** τὸ ν ἔγκειται δι' εὐστομίαν, ἀντὶ τοῦ ὑγιῆ καὶ ἔξω ἄτης
la ν est là pour la bonne prononciation, au sens de « sain » et « hors du malheur »

174 **ἐξετασμός·** ἀρίθμησις
dénombrement

175 **ἐξηγηταί·** τρεῖς γίνονται Πυθόχρηστοι οἷς μέλει καθαίρειν τοὺς ἄγει τινὶ ἐνισχηθέντας· καὶ οἱ ἐξηγούμενοι τὰ πάτρια
trois sont les inspirés par la Pythie, pour qui s'occupent de purifier ceux qui sont coupables d'un sacrilège ; aussi ceux qui interprètent les institutions des ancêtres

176 **ἐξομοργνύμενος·** ἐκματτόμενος καὶ ἀποτυπούμενος
qui reçoit une empreinte et qui est tamponné

177 **ἐξοστρακισμός·** φυγὴ δεκαετής. πῆγμα δὲ γίνεται ἐν τῇ ἀγορᾷ εἰσόδους ἔχον δι' ὧν εἰσιὼν πολίτης ἕκαστος ὄστρακον τίθησιν ἐπιγεγραμμένον· τούτων δὲ ὑπὲρ ἑξακισχίλια γενομένων φυγὴ δεκαετὴς καταψηφίζεται τοῦ κρινομένου
bannissement qui dure dix ans. Il y a dans l'agora une plate-forme qui a des entrées, à travers lesquelles en entrant chaque citoyen dépose un tesson inscrit ;

---

177 †σύναγμα ἢ μήγμα†

---

170 X. ? **171** *Theaet.* 150E* **172** *Euthyd.* 300D* **173** *Phaedr.* 244E **174** non Plat. **175** Pl. (5) **176** *Legg.* 775D* **177** *Gorg.* 516D*

---

170 ≈ *Souda* ; *EM* ; Sch. *in X.*, 4.3.26 **172** = *Souda* ; [Zon.] **173** = *Souda* ; *EM* ; Herm. *in Phaedr.*, 97.25–29 ; ≈ Gal. ; Zenob. ; Hsch. ; [Zon.] **175** = Sch. *in Pl.*, *Legg.* 916C **177** ≈ *EM* ; [Zon.] ; *Lex. Vind.*

---

171 διεφθορὸς καί] βρέφος καί Lennep*, καὶ φθορίοις Hemsterhuis **172** ἐξαμφοτερίσαι (*cj* F.)] ἐπαμφοτερίσαι cod **174** ἀρίθμησις] *an* ἄθροισις ? **177** γίνεται (C^L. et C^P.)] γίνηται cod ‖ ἔχον (C^L. et C^P.)] ἔχων cod

lorsque ceux-ci sont plus que six mille, on prononce le bannissement de dix ans de celui qui est jugé

178 **ἐξωμοσία·** ἔνορκος παραίτησις δι᾽ εὔλογον αἰτίαν
action de refuser jurée pour une bonne raison

179 **ἐπαγωγαί·** ἀγωγαὶ δαίμονος φαύλου ἐπί τινα γενόμεναι
les actions d'évoquer le démon méchant faites contre quelqu'un

180 **ἐπετίμα·** ηὔξει τὴν τιμήν
il augmentait le prix

181 **ἐπιβολή·** ἡ εἰσφορά
contribution

182 **ἐπήβολοι·** οἱ ἐπιτυχῶς βάλλοντες· βάλλειν γὰρ τὸ τυχεῖν· ἢ οἱ ἐντυγχάνοντες
ceux qui jettent avec succès (en effet, lancer est atteindre); ou bien ceux qui trouvent

183 **ἔπηλυς·** ὁ ἄλλοθεν ἐπεληλυθώς, τουτέστιν ὁ ἀλλοεθνής
celui qui est arrivé de quelque autre lieu, c'est-à-dire celui qui est étranger

184 **ἐπηλυγάζονται·** ἐπικρύπτονται, ἐπισκιάζονται· λύγη γὰρ λέγεται ἡ σκιά
ils se cachent, ils se couvrent d'ombre; car on dit l'ombre λύγη

185 **ἐπάρας·** ἀναπείσας
qui a persuadé

186 **ἐπίβδαι·** αἱ μετὰ τὰς ἑορτὰς ἡμέραι ἐν αἷς τοῖς ὑπολειφθεῖσι σιτίοις καὶ ποτοῖς χρῶνται Ἀθηναῖοι
les jours après les fêtes, où les Athéniens utilisent la nourriture et les boissons restées

187 **ἔρρε·** φθείρου, ἀπαλλάττου
écrase-toi, éloigne-toi

---

181 παρακαταβολῆ. τέλος. φόρος. καταβολῆ. **182** οἱ λαχῶντες, ἐπέτυχων γάρ

---

178 *Legg.* 949A* **179** Pl. (2*) **180** non Plat. **181** non Plat. **182** *Legg.* 666D **183** *Menex.* 237B **184** *Lysis* 207B* **185** Pl. (2*) **186** Pi. *P.* 4.140* **187** Hom. (2)

---

178 = *Souda*; [Zon.] **180** = Hsch., *s.v.* ἐπιτιμᾷ; *Souda*; [Zon.] **181** = *Souda* **184** = Ael.Dion.; *EM*; [Zon.]; Sch. *in Pl.*, *Lysis* 207B **185** = *Souda*; [Zon.] **187** = Hsch.; Phot.; ≈ [Apion]; Apollon.; *EM*

---

178 ἔνορκος (C[L].)] ἐνόρκου cod **182** ἐντυγχάνοντες] *an* ἐπιτυγχάνοντες? **185** ἀναπείσας (R.)] ἀνασείσας cod **186** ἐπίβδαι (R.)] ἐπιβάδαι cod

188 **ἐρυμνά·** τὰ ἐχυρὰ καὶ τὰ δυσπρόσβατα χωρία
les choses solidement établies et les places d'accès difficile
189 **ἕρμαιον·** εὕρεμα· ἀπὸ τοῦ ἐν ἔθει λεγομένου Κοινὸς Ἑρμῆς
trouvaille : de l'expréssion colloquiale Hermès Koinos
190 **ἐρυσίβη·** μιλτώδης δρόσος· πάχνη δὲ δρόσος χιονώδης
rosée de la couleur du vermillon ; par contre, πάχνη est rosée semblable à la neige
191 **ἐπεσφάλακεν·** οἱ μὲν ἐσπάσθη, οἱ δὲ ἐσάπη ἢ παρὰ καιρὸν ἀτροφῆσαν ἐμαράνθη
les uns ⟨l'expliquent comme⟩ ce qui fut étiré, les autres comme ce qui est tombé en pourriture ou bien consumé par manque de nourriture
192 **ἑταιρίστριαι·** αἱ καλούμεναι τριβάδες
celles appelées lesbiennes
193 **ἔτνος·** ὄψον ἐξ ὀσπρίου
nourriture à base de légumes
194 **εὐερκής·** εὖ τετειχισμένη
bien fortifié
195 **εὐηνίως·** ἀφιλονείκως
sans agressivité
196 **εὐθύναι·** δίκαι κατὰ τῶν ἀρξάντων κακῶς
procès contre ceux qui ont mal gouverné
197 **εὐθὺ Λυκείου·** ἐπ' εὐθείας εἰς Λύκειον. τόπος δέ ἐστιν Ἀθήνησιν
sur la ligne droite vers le Lycée. Il s'agit d'un endroit à Athènes
198 **εὐρώς·** ὑγρότης σεσηπυῖα 152V
humidité pourrie

---

188 X. (9) ? **189** *Euthyd.* (2) **190** *Symp.* 188B* **191** Ar. *Fr.* 424 ? *Tim.* (2*) ? **192** *Symp.* 191E **193** *Hipp I* 290E **194** *Legg.* 760E **195** *Soph.* 217D **196** *Prot.* 362E **197** *Lysis* 203A–B **198** *Tim.* 84B* ? Call. *Hec.* 236.3 ?

---

189 = *Et.Gud.* ; *EM* ; ≈ Hsch. ; Phlp. ; *Souda* ; [Zon.] ; *Lex.* Hermann ; Eust. *in Il.*, III 554.4–7, *in Od.*, II 133.20–30 ; Sch. *in Aristid.*, *Tett.* 142 ; Sch. *in Luc.*, *Cont.* 12 **191** = *Souda* ; [Zon.] **192** = Moer. ; Phot. ; *Souda* ; Sch. *in Luc.*, *DMeretr.* 5 **194** Phot. **198** = *Souda* ; *EM* ; *Lex. in Greg. Naz.* ; [Zon.] ; Sch. *in Pl.*, *Tim.* 84B

---

189 Κοινός (C^{L}*.)] Κοινῶς cod **191** ἐπεσφάλακεν] ἐπεσφακέλισεν *vel* ἀπεσφακέλισεν *cj* R. ‖ ἐσπάσθη] ἐπεσπάσθη C^{L}. **197** Λυκείου (R.)] Λυκεῖον cod

199 **ἐφέται·** πεντήκοντά εἰσιν οὗτοι οἱ ἀπὸ Δράκοντος περὶ φόνου δικάζοντες κριταί
ceux-ci sont les cinquante juges qui, depuis Drakôn, jugent le meurtre
200 **ἔφοροι·** πέντε μείζους καὶ πέντε ἐλάττους
cinq majeurs et cinq mineurs
201 **ἐχέγγυον·** τὸν διὰ πίστεως ἄξιον οὕτως καλεῖ
il appelle ainsi celui qui est digne de confiance
202 **ἐχθοδοπόν·** ἐχθροποιόν
ce qui rend ennemi

Zeta

203 **ζειραί·** χιτῶνες ἀνακεκολλημμένοι
tuniques moulantes
204 **ζώπυρα·** τοῦ ζῆν ποιητικά
qui fait vivre
205 **ζυγομαχεῖν·** εἴργεσθαι ὑπό τινος
être exclu par quelqu'un

Eta

206 **ἦ γάρ;** οὐχ οὕτως γάρ ;
n'est-ce pas ?
207 **ἥκιστα·** πάνυ
absolument
208 **ἠδύς·** εὐήθης καὶ ἄφρων
naïf et insensé

200 ταμίαι. θεωροί. φύλακες

199 non Plat. **200** Pl. (4*) **201** *Rep.* 461B ? Th. 3.46* ? **202** *Legg.* 810D* **203** Hdt. ?; X. ? **204** *Legg.* 677B **205** non Plat. **206** Pl., *passim* **207** D. ? **208** Pl. (4)

201 = Phot.; *Souda*; [Zon.] **202** = Hsch.; Phot.; *Souda*; [Zon.]; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 810D **203** = Phot.; *Souda*; *EM* **204** = Phot.; *Souda* **206** = Phot.; *Souda*; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 467C; *Sis.* 388E **207** = Phot.; [Zon.]; Sch. *in D.*, 10.20 **208** = *Et.Gud.*; *EM*; ≈ Phot.; [Zon.]; *Coll. Verb.*[1]; *Souda*; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 527D

201 τόν (Schleusner)] τό cod **203** ἀνακεκολλημένοι] ἀνακεκολπωμένοι *cj* R. **206** γάρ[2] *om* C[L]. **207** πάνυ] οὐ πάνυ R.: μάλιστα ἀλλάγε ἀλλα *post* πάνυ *add* cod[2]

209 **ἠΐθεος·** ἄφθαρτος πρὸς γυναῖκας
non corruptible par rapport aux femmes
210 **ἡμεδαπός·** ἡμέτερος πολίτης
notre concitoyen
211 **ἠπίαλος·** ὁ ῥιγοπύρετος
fièvre avec frisson
212 **ἦπου·** ἄραγε
alors
213 **ἤσχαλλον·** ἐδυσχέραινον
ils étaient fâchés
214 **ἤτριον·** τὸ τοῦ ὑφάσματος πλέγμα
l'entrelacement du tissu
215 **ἦτρον·** ὁ μεταξὺ ὀμφαλοῦ τε καὶ αἰδοίου τόπος, ἔνθα μάλιστα γίνεται Ἄρης ἀλεγεινὸς ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν
l'endroit entre le nombril et les parties honteuses, « où surtout Arès devient douloureux pour les mortels malheureux »

Theta

216 **θαλλός·** πᾶν τὸ θάλλον· κυρίως δὲ ὁ τῆς ἐλαίας κλάδος
tout ce qui fleurit ; mais à proprement parler ⟨c'est⟩ la petite branche d'olivier
217 **θερμή·** ὁ πυρετός
fièvre
218 **θαύματα·** νευρόσπαστα
marionnettes

---

209 Pl. (3*) **210** *Theag.* 124D **211** Ar. (3) **212** Pl., *passim* **213** Hdt. 9.117 **214** *Phaedr.* 268A **215** *Phaed.* 118A **216** Pl. (2*) **217** *Theaet.* 178C **218** Pl. (5)

---

209 = *Souda* ; [Zon.] **210** ≈ *Souda* ; Sch. *in Ar.*, *Pax* 220 **211** = Ael.Dion. ; Phot. ; *Souda* ; *Et.Gud.* **212** ≈ Phot. **216** = Hsch. ; Phot. ; [Zon.] ≈ Ael.Dion. **218** = Phot. ; *EM*

---

212 post ἄραγε : μονονουχί, αὐτίκα μάλα *add* cod[2] **218** θαύματα (R.)] θραύματα cod ‖ νευρόσπαστα *scripsi*] νεβροσπάσματα cod, νευροσπάσματα R.

219 **θεηπολεῖν·** θεῶν εἰκόνας ⟨ἔχοντα⟩ περιπολεῖν, ἀργύριον εἰσπρασσόμενον
faire le tour en portant les images des dieux, en se faisant rémunérer

220 **θεσμοθέται·** νομοθέται ἢ νομοφύλακες
les législateurs ou les gardiens des lois

221 **Θόλος·** οἶκος περιφερὴς, ἐν ᾧ οἱ Πρυτάνεις συνειστιῶντο. Πρυτανεῖον δὲ ὠνόμασται, ἐπεὶ πυρῶν ἦν ταμιεῖον
édifice à voûte arrondie où les Prytanes mangeaient ensemble. On l'a appelé Prytanée, puisque c'était le grenier à blé

222 **θολῶσαι·** θολερὸν ποιῆσαι
rendre bourbeux

223 **θράττει·** ταράττει, κινεῖ
il dérange, il meut

224 **θυηπολοῦσι·** περιπολοῦσι, ⟨διὰ⟩ θυσιῶν ὑπισχνούμενοι θεοὺς ἐξιλάσκεσθαι
ils font le tour, en promettant de rendre les dieux propices aux sacrifices

225 **θυήματα·** θυμιάματα. ἄλφιτα δέ ἐστι ταῦτα οἴνῳ καὶ μέλιτι δεδευμένα
parfums. Ceux-ci sont des farines imprégnées de vin et miel

226 **θυραυλεῖν·** ἔξω τῶν θυρῶν αὐλίζεσθαι καὶ ἀναστρέφεσθαι
camper et vivre au dehors des portes

227 **θῶπες·** οἱ μετὰ ψεύδους καὶ θαυμασμοῦ τινὶ προσιόντες ἐπὶ κολάκευσιν
ceux qui s'approchent de quelqu'un avec fausseté et admiration pour flatterie

Iota

228 **ἴδιον·** ἰδιωτικόν
d'homme privé

---

219 *Legg.* 909D **220** Ar. *V.* 775* **221** *Apol.* 32C* **222** *Legg.* 824A*? **223** *Theaet.* 187D **224** *Rep.* 364E **225** *Legg.* 782C **226** *Legg.* 694A **227** *Theaet.* 175E* **228** Pl., *passim*?

---

219 = Phot.; *Souda*; ≈ *EM* **220** = Hsch.; Photius, *s.v.* θεσμοθέτης; *Souda, s.v.* θεσμοθέτης **221** = Ael.Dion.; Phot.; *Souda*; *EM* **223** ≈ Phryn.; Moer.; Sch. *in Pl., Theaet.* 187D **224** = Phot.; *Souda*, [Zon.] **225** ≈ Gal.; Phot.; *Coll. Verb.*[1] *s.v.* θύματα; *Souda, s.v.* θύματα **226** ≈ Hsch. **227** = Phot.; *Coll. Verb.*[1]; *Souda*; *EM*; Sch. *in Luc., Hist.Conscr.* 11 **228** = *Souda*; [Zon.]

---

219 ἔχοντα *add* R. **224** διὰ *add cj* C[L]. **225** θυήματα] θύματα T. **227** κολάκευσιν B.] κολ[ά] cod, κολακείᾳ (C[L]. et C[P].)

229 **ἰδίειν·** ἱδροῦν
transpirer

230 **ἱεράτω·** κατὰ νόμον ὀργιαζέτω καὶ θυέτω· ὀργεῶνες γὰρ οἱ θύται
soient célébrés les mystères et soit offert un sacrifice selon la loi ; en effet les sacrificateurs sont des célébrants

231 **ἱερομηνία·** μήν ἐν ᾧ ἡμέραι εἰσὶν ἑορταστικαί
mois dans lequel il y a des jours de fête

232 **ἱερομνήμονες·** οἱ εἰς Πυλαίαν ἐκπεμπόμενοι γραμματεῖς
les sécrétaires publics envoyés à l'assemblée de Pyles

233 **ἴκταρ·** ἐγγύς. εἴρηται δὲ παρὰ τὸ ἐφικνεῖσθαι
proche, on le dit à cause du joindre

234 **ἱμᾶν·** ἀνέλκειν, ἀνασπᾶν
tirer en haut, lever

235 **ἰπνοπλάθοι·** φουρνοπλάσται
ceux qui fabriquent les fours

236 **ἰνδάλλεται·** φαντάζεται
il semble

237 **ἱππαγρέται·** τρεῖς οὗτοι ἐγένοντο ἄρχοντες ἐν Σπάρτῃ 153R
les trois qui sont devenus magistrats à Sparte

238 **ἰσοτελής·** ὁ χωρὶς ζημίας ἐπιδημῶν ἴσα τοῖς πολίταις
celui qui sans pénalité réside ⟨en qualité d'étranger⟩ au même titre que les citoyens

Kappa

239 **καὶ τάχει ἴμεν·** καὶ ταχέως πορευσόμεθα
et nous partirons tout de suite

240 **κάκη·** ἡ κακία, ὡς πλάνη καὶ ζάλη
disposition au mal, comme errance et tempête

---

229 Hp. *Mul.* 38.26? **230** non Plat. **231** D. (7*)? **232** Aeschin. *in Ctes.* 124? **233** *Rep.* 575C **234** Ar. *Fr.* (3) **235** *Theaet.* 147A* **236** *Theaet.* 189E **237** X. *Lac.* 4.3 **238** non Plat. **239** *Phaedr.* 242A* **240** *Legg.* 937E

---

229 = Apollon. ; Erot. ; Phot. ; Hsch. ; *Souda* ; [Zon.] **230** = Phot. ; *Souda* ; *EM* ; [Zon.] **232** = Phot. ; *Souda* ; [Zon.] **233** = Phot. ; *Souda* ; ≈ [Did.] ; Erot. ; Gal. ; Paus. ; Moer. ; Phot. ; *Souda* ; *EM* ; *Lex. Vind.* ; Sch. *in Luc.*, *Lex.* 21 ; Sch. *in A.*, *A.* 116 ; Sch. *in Hes.*, *Th.* 691 ; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 575C **234** = Phot. ; *Souda* ; [Zon.] ; ≈ *Gloss.Rhet.* **237** = Phot. **239** = Phot. ; *Souda* **240** = Moer. ; Hsch. ; Phlp. ; Phot. ; *Souda* ; Sch. *in A.*, *Th.* 616 ; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1384 ; Eust. *in Il.*, III 525.20

---

232 Πυλαίαν (T.)] Πύλον cod, Πύλας H. **235** ἰπνοπλάθοι (*olim* R.)] ἰπνοπλάθαι cod **239** τάχει ἴμεν] τάχε ἴμεν cod, τάχα ἴωμεν *cj* R. ‖ πορευσόμεθα] πορευώμεθα *cj* R.

241 **καραδοκεῖν·** τὸ τοῦ πράγματος κεφάλαιον ἐπιζητεῖν καὶ ἐπισκοπεῖν ὅπῃ χωρήσῃ
rechercher la partie la plus importante d'une chose et analyser comment elle va se passer

242 **κατῆρεν·** κατέπλευσεν
il a débarqué

243 **κάταγμα·** ἐρίου σπάσμα καὶ μήρυμα
morceau de laine arraché et filaments ductiles

244 **καταβολή·** περιοδικὴ λῆψις πυρετοῦ
accès périodique de fièvre

245 **κατόπιν·** μετὰ ταῦτα
après ces choses

246 **κεκόμψευται·** πεπιθάνευται
il a parlé de manière persuasive

247 **κεραμεικοί·** δύο, ὁ μὲν ἔνδον τείχους, ὁ δὲ ἐκτός, ἔνθα τοὺς ἐν πολέμῳ τελευτῶντας ἔθαπτον
deux; l'un entre le mur, l'autre dehors, là où l'on enterrait les soldats morts à la guerre

248 **κερασβόλον·** ἄτηκτον καὶ μὴ εἶκον παιδείᾳ, ἀλλ' ἀπηνὲς ὅν εἴρηται δὲ ἀπὸ τῶν σπερμάτων ἅτινα κατὰ τῶν κεράτων βαλλόμενα ἄτηκτα καὶ ἀνέψητα μένει
qu'on ne peut pas amollir et qui ne cède pas à l'éducation, mais qui est rude; on le dit à partir des semences, qui, jetées contre des cornes, restent non amollies et non cuites

249 **κηφήνεσσι κοθούροισι·** τοῖς καθεζομένοις καὶ φυλάττουσι τὴν τῶν μελισσῶν ἔξοδον· οὖροι γὰρ οἱ φυλάσσοντες· καὶ [οἱ] θυρωροὶ οἱ τὰς θύρας φρουροῦντες
à ceux qui demeurent et qui protègent la sortie des abeilles; en effet, ceux qui protègent sont défenseurs; et ceux qui veillent sur les portes sont portiers

---

241 E. *Hel.* 739? **242** *Hipp. I* 281A* **243** *Polit.* 282E **244** Pl. (2) **245** Pl. (2) **246** *Phaedr.* 227C **247** *Parm.* 127C* **248** *Legg.* 853D **249** *Legg.* 901A

---

241 = [Hdn.] *Schem. Hom.*; ≈ *Et.Gud.*; *EM* **242** = Phot.; *Souda* **243** = *Souda*; ≈ Poll. 7.29; Hsch.; Phot.; *Coll. Verb.*[1]; Sch. *in Ar., Lys.* 583 **244** = Phot.; *Souda* **245** = Phot.; *Souda*; Sch. *in Luc., Apol.* 6 **249** = Phot.; *Souda*; ≈ Sch. *in Pl., Legg.* 901A

---

241 χωρήσῃ (cod[2])] χωρήσει cod ‖ ἐπιζητεῖν] ἐπιτηρεῖν Schleusner **243** ἐρίου σπάσμα (R.)] ἱερὸν πλάσμα cod **244** *post* λῆψις *add* τοῦ M*. **247** κεραμεικοί] *post* δύο *punxit* cod **249** οἵ[2] *del cj* R.

250 **κίβδηλον·** οἱονεὶ κρύβδηλόν τι ὄν
comme si quelque chose qui est caché

251 **κινδυνεύει·** ἐγγίζει
il s'approche

252 **κλητῆρες·** οἱ εἰς μαρτυρίαν κλητοί
ceux qui sont appelés à témoigner

253 **κνάφος·** ὄργανόν τι [ὂν] ἐν κύκλῳ κέντρα ἔχον, δι' οὗ τοὺς βασανιζομένους κτείνουσιν· ὅμοιον δέ ἐστι κναφικῷ κτενί
instrument qui a des aiguillons au centre, avec lequel on tue les gens torturées; il est semblable au peigne des cardeurs

254 **κοάλεμος·** ματαιόφρων· κοεῖν γὰρ τὸ αἰσθάνεσθαι
sot; en effet κοεῖν ⟨veut dire⟩ s'apercevoir

255 **κόλλαβοι·** τὰ τῶν χορδῶν ἐπιτόνια
clefs pour les cordes ⟨d'un instrument musical⟩

256 **κομψὸς λόγος·** καὶ ὁ ἀγαθὸς δέ, καὶ ὁ πιθανότητι ὑποδυόμενος τὴν ἀλήθειαν
et le bon discours, et le discours qui se camoufle en vérité avec vraisemblance

257 **κομιδῇ·** τελέως. εἴρηται δὲ ἀπὸ τῆς τῶν καρπῶν κομιδῆς ἥτις γίνεται τελειωθέντων αὐτῶν
complètement; on le dit de la récolte de fruits qui a lieu lorsque les fruits sont devenus mûrs

258 **κορυβαντιᾷν·** παρεμμαίνεσθαι καὶ ἐνθουσιαστικῶς κινεῖσθαι
être hors de soi et se mouvoir d'une façon inspirée

259 **κόρυδοι·** ὅμοιοι ὄρτυξιν ὄρνιθες
oiseaux semblables aux cailles

260 **κορυζᾷν·** μύξας ῥεούσας ἔχειν· κόρυζα γὰρ ἡ μύξα
avoir la morve qui coule: en effet la morve est κόρυζα

261 **κοροπλάθοι·** οἱ τοὺς κόρους πλάττοντες κηρῷ ἢ γύψῳ
ceux qui façonnent les jeunes garçons en cire ou en plâtre

---

250 *Legg.* 916E **251** Pl., *passim* **252** *Legg.* 846C* **253** Hdt. 1.92* **254** Ar. (2*) **255** *Rep.* 531B* **256** *Crat.* 429D **257** Pl., *passim* **258** Pl. (4*) **259** *Euthyd.* 291B* **260** *Rep.* 343A* **261** *Theaet.* 147B*

---

251 = Phot.; *Souda* **253** = Phot.; *Souda* **254** = Ael.Dion.; *Souda* **255** = *Souda*; Sch. *in Pl., Rep.* 531B **257** ≈ [Hdn.] *Schem. Hom.*; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Gloss.Rhet.*; *Coll. Verb.*[1]; Sch. *in Pl., Symp.* 215D **259** = *Souda*; Sch. *in Pl., Euthyd.* 291B; ≈ *Att.Nom.* **260** ≈ *Att.Nom.*; *Coll. Verb.*[1] *s.v.* κορύζων; Sch. *in Pl., Rep.* 343A **261** = *Souda*; ≈ *EM*

---

253 ὄν *del cj* R. ‖ κτείνουσι] ἐκτείνουσι B. **254** κοεῖν (R.)] κοεινῶν cod **255** κόλλαβοι] κόλλοπες *cj* R. **256** *post* κομψός *punxit* cod, *corr* R. **257** κομιδῇ] *post* τελέως *punxit* H.

262 **κράδη·** κλάδος
branche

263 **κραιπαλῶντα·** ἔτι ἀπὸ τῆς μέθης βαρυνόμενον
qui est encore alourdi par l'ivresse

264 **κρανίον·** ἐν Κορίνθῳ γυμνάσιον
gymnase à Corinthe

265 **κραυρότερον·** ψαθυρότερον καὶ εὐθραυστότερον
plus fragile, à savoir plus facile à briser

266 **κυαμεῦσαι·** κυάμῳ ψηφοφορῆσαι, ᾧ ἐχρῶντο οἱ βουλευταί
voter au moyen de fèves, ⟨système⟩ dont les membres du Sénat se servaient

267 **κυλοιδιᾶν·** τὰ κύλα οἰδαίνειν· κύλα δὲ τὰ ὑπὸ τοὺς ταρσοὺς τῶν ὀφθαλμῶν μυώδη σαρκία
enfler les κύλα ; κύλα ⟨sont⟩ les morceaux musculeux de chair des yeux au dessous des cils

268 **κύρβις·** στήλη τρίγωνος πυραμοειδής, νόμους ἔχουσα περὶ θεῶν
stèle triangulaire en forme de pyramide, qui porte les lois sur les dieux

269 **κύρτος·** πᾶν πλέγμα τὸ εἰς ἰχθύων ἄγραν πεποιημένον
tout tressage fabriqué pour la pêche des poissons

270 **κωμῳδεῖν·** σκώπτειν
ridiculiser

271 **κωλαγρέται·** οἱ ταμίαι τοῦ δικαστικοῦ μισθοῦ καὶ τῶν εἰς θεοὺς ἀναλωμάτων
les trésoriers des honoraires pour les jurés et des dépenses pour les dieux

153V *Lambda*

272 **λαμπτήρ·** φανός
lanterne

---

262 Hp. (2*)? **263** *Symp.* 176D **264** Thphr. *CP* V 14? **265** *Tim.* 60D **266** D. 24.150*? **267** Ar. *Lys.* 472 **268** *Polit.* 298E* **269** *Tim.* (2*) **270** Pl. (2) **271** Ar. (3*) **272** non Plat.

---

262 = Hsch. **264** = Hdn. *Pros.Kath.*, *s.v.* κράνειον ; ≈ Hsch. ; *Souda*, *s.v.* κράνειον **265** ≈ Phot. **266** = Phot. ; *Souda* **270** = Phot. ; *Souda* **271** = Phot. ; *Suda*, *s.v.* κωλακρέται **272** = Poll. 6.103 ; Phot.

---

267 κυλοιδιᾶν *cj* R.] κοιλοιδιᾶν cod ‖ κύλα (*cj* R.)] κοῖλα cod bis ‖ μυώδη] μυώδης *cj* C[L]. **271** ταμίαι (R.)] ταμιεῖαι cod

273 **λαχεῖν δίκην·** γράψασθαι
intenter un procès
274 **λάχος·** κλῆρος
part assignée par le sort
275 **λεία·** ἁρπαγὴ ἀπὸ τῶν πολεμίων
butin de guerre
276 **λήξεις·** †τῆς τριακάδος καλουμένης† λήξεώς τε περὶ δικῶν καὶ προσκλήσεων καὶ κλητήρων· κλητῆρες δὲ οἱ μάρτυρες
… d'acte d'accusation concernant les actions judiciaires, les citations en justice, les témoins ; en effet les témoins sont κλητῆρες
277 **λιθολόγοι·** οἰκοδόμοι
bâtisseurs
278 **λίσπαι·** οἱ δίχα πεπρισμένοι ⟨ἀστράγαλοι⟩
les dés coupés en deux
279 **λύγη·** σκιά, ἀπόκρυψις
ombre, disparition
280 **Λυκαβηττός·** ὄρος τραχύ
mont rocailleux

Mu

281 **μανόν·** τὸ ἀραιόν· καὶ ὁ μαινόμενος, ὁ μὴ ἰσχυρὸς ταῖς φρεσίν
rare ; ainsi ὁ μαινόμενος, celui qui n'est pas fort d'ésprit
282 **μέλεος·** ὁ τοῖς μέλεσι μάταιος
celui qui est inefficace avec ses membres
283 **μέρμερος·** ὁ διὰ πανουργιῶν φροντίδας τισὶν ἐμποιῶν
celui qui fait naître chez certains des soucis à cause des fourberies

---

273 *Legg.* 938B **274** *Legg.* 745E*? **275** Hom. *Il.* 11.677? **276** *Legg.* 956E? **277** *Legg.* 902E **278** *Symp.* 193A **279** Ar. *Ach.* 684? **280** Pl. (2*) **281** Pl. (6*) **282** Hom. *Il* 23.795? **283** *Hipp. I* 290E

---

273 = Hsch. **274** = Hsch. ; Phot. ; *Lex. in Greg. Naz.* ; [Zon.] **277** = Hsch. ; Phot. ; *Souda* ; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 858B **279** ≈ Ael.Dion. ; Orion, *s.v.* ἀμφιλύκη **281** = Phot. ; *Souda* ; ≈ Phryn. ; Hsch. ; Phot. ; *Souda* ; Orus ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1] ; *Gloss.Rhet.* ; [Zon.] **282** ≈ Zenod. ; Phot. ; *Suda* ; *Et.Gud.* ; *Coll. Verb.*[1]

---

273 *post* λαχεῖν *punxit* cod, *corr* R. ‖ δίκην (Taylor)] διήκειν cod **274** λάχος] λαχὸν μέρος *cj* T. (*cf. Legg.* 745E) **275** πολεμίων (*cj* R.)] πολέμων cod **276** *post* καλουμένης *punxit* H. ; τῆς τριακάδος καλουμένης *del* T. ‖ λήξεως] λήξεων F. **278** ἀστράγαλοι *add cj* R. **281** καί] μανικός K., *post* καί *add* μανός *cj* R., καὶ ὁ μαινόμενος, ὁ μὴ ἰσχυρὸς ταῖς φρεσίν *del* H. **283** φροντίδας] φροντίδα R.

284 **μεσεγγυωθέν·** ἐπὶ μεσιτῶν ἀποτεθὲν καὶ ἀμφισβητούμενον
en dépôt avec les arbitres et objet de désaccord

285 **μεταλαγχάνειν·** ἀφυστερεῖν ἢ ἀποτυγχάνειν κλήρου
être en retard ou ne pas atteindre ce qu'on obtient par le sort

286 **μεταποιεῖσθαι·** ἀντιποιεῖσθαι
prétendre

287 **μετρίως ὠργασμένος·** ἀντὶ τοῦ μεμαλαγμένος ἢ δεδευμένος
au sens de « amolli », ou mouillé

288 **μορμολύκεια·** τὰ φοβερὰ τοῖς παισὶ προσωπεῖα
les masques qui effrayent les enfants

289 **μορμορύττειν καὶ μορμολύττειν·** ἀντὶ τοῦ ἐκφοβεῖν, ἀμφότερον
au sens de « effrayer » ; tous les deux ⟨orthographes⟩

290 **Μορυχία·** οἰκία τις, ἀπὸ Μορύχου, ἐν ᾗ καὶ Ἄρτεμις Μορυχαία, ἀπὸ τοῦ καθιδρύσαντος
une certaine maison, ainsi appelée de Morykhos, dans laquelle se trouve Artémis Morykhaia, ainsi appelée du nom de celui qui l'a fondée

291 **Μουνυχία καὶ Ζεία·** λιμένες ἕτεροι τοῦ Πειραιέως
autres ports du Pirée

292 **μυδᾶν·** δίυγρον εἶναι καὶ σήπεσθαι
être humide et pourrir

Nu

293 **νεοθνής·** ὁ νεωστὶ τεθνεώς
celui qui vient de mourir

294 **νεοτελής·** ὁ νεωστὶ τετελεσμένος
celui qui vient d'être initié

---

284 *Legg.* 914E **285** *Gorg.* 447A **286** *Polit.* (2*) **287** *Theaet.* 194C **288** *Phaed.* 77E **289** *Crito* 46C ? **290** *Phaedr.* 227B **291** D.18.165 ? **292** S. *Ant.* (2*) ? **293** *Legg.* 865E **294** *Phaedr.* 250E

---

285 = Phot. ; *Souda* **286** = [Did.] ; Ael.Dion. ; Phot. ; *Souda* **287** = Phot. ; *Souda* ; ≈ **288** Hsch. ; Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] **290** ≈ Phot. **291** = Phot. **292** = Phot. ; *Souda* **293** = Phot. ; *Souda, s.v.* νεοθανής **294** = Phot. ; *Souda*

---

284 καί] ὡς H. **286** ἀντιποιεῖσθαι (R.)] ἀντὶ τοῦ ποιεῖσθαι cod **289** μορμορύττειν καὶ μορμολύττειν *scripsi*] μορμορύττει καὶ μορμολύττει cod ‖ ἐκφοβεῖν] ἐκφοβεῖς *cj* T. **290** μορυχία *scripsi*] μορυχαία cod

295 **νεουργόν·** νεωστὶ εἰργασμένον
fait récemment
296 **νῦν δή·** πρὸ ὀλίγου χρόνου [ἡμῖν]
il y a peu de temps
297 **νυνί·** ἐν τῷ ἐνεστῶτι χρόνῳ
dans le temps présent
298 **νώ·** ἡμεῖς
nous
299 **νῶϊν·** ἡμῖν
à nous

Xi

300 **ξεναγοί·** οἱ τοῖς ξένοις ἡγούμενοι ὁδόν
ceux qui montrent la route aux étrangers
301 **ξύλων ἐρεψίμων·** στεγάσματά ἐστι τὰ ἐρέψιμα, τὰ εἰς τὰς οἰκίας κατατεταγμένα
τὰ ἐρέψιμα (= les choses propres à couvrir) sont les toits, ceux qui sont arrangés sur les maisons
302 **ξυστίδες·** ποδήρη ἐνδύματα (οἱ δὲ χλαμύδας κωμικάς φασιν), ὅτι ἀπὸ τοῦ ἐξέσθαι καὶ εἰργάσθαι ἐπιμελῶς
vêtements qui descendent jusqu'aux pieds (mais certains parlent de vêtements comiques), du fait qu'ils ont été grattés et faits avec soin

Omicron

303 **ὄα·** ἀκροδρύων εἶδος μήλοις μικροῖς ἐμφερές
espèce de fruits d'arbre, ressemblant à des petites pommes
304 **οἴναρα·** τὰ τῆς ἀμπέλου φύλλα
les feuilles de la vigne
305 **οἰστρᾷ·** συντόνως καὶ μανικῶς κινεῖται

---

295 *Rep.* 495E **296** Pl., *passim* **297** Pl., *passim* **298** *Pl. (2)* **299** Pl., *passim* **300** *Phaedr.* 230D* **301** *Critias* 111C* **302** *Rep.* 420E* **303** *Rep.* 420D **304** X. *Oec.* 19.18? **305** *Rep.* 573B

---

295 = Phot.; *Souda* **298** = Moer.; Hsch.; Phot.; Sch. *in Ar.*, *Pl.* 958; Sch. *in E.*, *Or.* 50; Sch. *in S.*, *Ph.* 1079, *OT* 1504–1505 **301** = Phot.; *Souda* **302** ≈ Hsch. **304** = Ptol.; Ammon.; Erot.; Hsch.; *Souda*; [Zon.]; Sch. *in Ar.*, *Pax* 1147 **305** = Phot.

---

296 ἡμῖν *del cj* R. **300** ξεναγοί] *an* ξεναγούμενοι? ‖ ὁδόν (*cj* R.)] ὁδοί cod, ὁδοῦ *cj* C[L]., ὁδοῦ C[P]. **302** ὅτι] δηλονότι *cj* R., *olim del* R. ‖ ἐξέσθαι] ἐξύσθαι *cj* R.

il se meut vigoureusement et comme un fou

154R 306 **ὀκνεῖ·** εὐλαβῶς ἔχει
il est précautionneux

307 **ὀκρίβας·** πῆγμα τὸ ἐν τῷ θεάτρῳ τιθέμενον, ἐφ' οὗ ἵστανται οἱ τὰ δημόσια λέγοντες· θυμέλη γὰρ οὐδέπω ἦν. λέγει γοῦν τις· λογεῖον ἐστι πῆξις ἐστορεσμένη ξύλων, εἶτα ἑξῆς· ὀκρίβας δὲ ὀνομάζεται
chose fixée posée dans le théâtre, sur laquelle se plaçaient ceux qui parlaient des choses publiques ; en effet, la θυμέλη n'existait pas encore ; du moins quelqu'un dit : « λογεῖον est l'emboîtement étendu de morceaux de bois », et puis « il s'appelle ὀκρίβας »

308 **Ὁμηρίδαι·** οἱ τὰ Ὁμήρου ὑποκρινόμενοι
ceux qui récitent les vers d'Homère

309 **ὁμόσε·** εἰς ταὐτὸ τῷ ἐναντίῳ εἰς μάχην φερόμενοι
ceux qui sont amenés vers le même ⟨lieu⟩ avec l'ennemi à la bataille

310 **ὁμόγνιοι θεοί·** οἷς οἱ συγγενεῖς κοινῶς ὀργιάζουσιν
pour qui les gens de la même famille célèbrent des mystères en commun

311 **ὁμοτέρμονες·** οἱ ὁμοῦ τὰ τέλη ἔχοντες, οἷον οἱ γείτονες· ὁμοῦ γὰρ ἔχουσι τὰ τέρματα
ceux qui ont les limites ensemble, comme par exemple les voisins ; en effet ils ont les frontières (τὰ τέρματα) ensemble

312 **ὀργᾷ·** ἐπείγεται, ἐπιθυμεῖ
il se presse, il désire

313 **ὀργάσας·** μαλάξας
ayant amolli

314 **ὀργάς·** ἡ εὔγειος, καὶ λιπαρά, καὶ ἀκμαία
la ⟨terre⟩ fertile, et grasse, et pleine de force

315 **ὀργιάζων·** θύων, ἐπιτελῶν
celui qui sacrifie, celui qui offre des sacrifices

---

306 *Rep.* 571D **307** *Symp.* 194B* **308** Pl. (3*) **309** Pl. (4) **310** *Legg.* 729C* **311** *Legg.* 842E* **312** Hdt. 4.199 (3)? **313** S. *Fr.* 25? Hdt. 4.64? **314** [D.] 23.32 **315** *Phaedr.* 250C*?

---

306 = Phot. ; *Souda* **308** = Phot. ; *Souda* **310** = Phot. **311** ≈ Phot., *s.v.* ὁμοτέρμονας ; *Souda, s.v.* ὁμοτέρμονας **313** = Hsch. ; Phot. ; *Souda* **314** = Phot. ; *Souda* **315** = Phot. ; *Souda*

---

307 τὸ (M*.)] τῷ cod ‖ ἵστανται] ἵσταντο H. **309** *post* ὁμόσε *add* ἰόντες (*ex.gr.*) *cj* T. ‖ τῷ ἐναντίῳ (Toup)] ὑπὸ τῶν ἐναντίων cod, ἀπὸ τ. ε. H., ἐπὶ τ.ε. *olim* H. *qui et* φερομένων *proposuit* **310** οἷς οἱ (*cj* R.)] ὅσοι cod **314** *post* εὔγειος *an addenum* γῆ ?

316 **ὀρέξαι·** δοῦναι, ἐκτεῖναι
donner, tendre

317 **ὀργιασταί·** οἱ τὰ μυστήρια ἐπιτελοῦντες
ceux qui accomplissent les mystères

318 **ὀρχήστρα·** τὸ τοῦ θεάτρου μέσον χωρίον, καὶ τόπος ἐπιφανὴς εἰς πανήγυριν, ἔνθα Ἁρμοδίου καὶ Ἀριστογείτονος εἰκόνες
emplacement central du théâtre et endroit renomé pour la fête, où ⟨il y avait⟩ les statues de Harmodios et Aristogiton

319 **ὅσια·** τὰ ἰδιωτικὰ καὶ μὴ ἱερά
les choses profanes, c'est-à-dire non sacrées

320 **ὄττα·** φήμη, μαντεία [και] διὰ κληδόνος
voix divine, divination à travers le présage

321 **οὐκ ἄλλως πονεῖται·** οὐ μάτην
non en vain

322 **οὐκ ἐτός·** οὐκ ἐτωσίως [γεγραφώς], οὐ ματαίως
non inutilement, non vainement

323 **οὐκ ἐν ὑπονοίᾳ·** οὐκ ἐν αἰνιγμῷ, οὐκ ἐν ἀλληγορίᾳ
non par énigme, non par allégorie

324 **οὐχ ἥκιστα·** [οὐ] πάνυ· ὡς Πορφύριος ἐν τῷ πρὸς τοὺς ἀπὸ τοῦ νοῦ χωρίζοντας τὸ νοητόν· διενεχθέντες δὲ πρὸς ἀλλήλους †τὸ παρηγμένον αὐτῶν τῆς δόξης† οὐχ ἥκιστα
tout à fait; comme Porphyre ⟨dit⟩ dans son livre sur ceux qui séparent l'intelligible de l'intelligence: «après qu'il y a eu lieu une querelle entre eux…pas le moins»

325 **ὄφλειν·** ἡττᾶσθαι ἐπὶ δικαστηρίῳ
être vaincu au tribunal

---

322 οὐ καταλέλειπται· οὐ κατελείφθη **323** οὐκ ἐν ὑπολήψει

---

316 *Phaed.* 117B* **317** non Plat. **318** *Apol.* 26E* **319** *Rep.* 344A **320** *Legg.* 800C* **321** *Phaedr.* 232A* **322** Rep. (2) **323** *Rep.* 378D* **324** Pl., *passim* **325** *Legg.* 843B?

---

317 = Phot. **319** = Phot.; ≈ Ptol.; Ammon.; [Her.]; Ael.Dion.; Phot.; *Souda* **320** = Ael.Dion.; Phot.; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 800C; ≈ *Souda* **321** = Phot.; *Souda*; Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 232A **322** ≈ Hsch.; Sch. *in Ar.*, *Lys.* 138, *Pl.* 404 **324** ≈ Phot.; *Souda*; *Et.Gud.*; *Coll. Verb.*[1] Sch. *in S.*, *OT* 1053 **325** = Phot.; *Souda*

---

316 ἐκτεῖναι *scripsi*] ἀποτεῖναι cod, προτεῖναι *cj* R., ὑποτεῖναι T. **320** καὶ *del cj* R. **321** πονεῖται (*cj* R.)] προνοεῖ cod **322** ἐτός (R.)] ἔτως cod ‖ ἐτωσίως (*cj* R.)] ἐτησίως cod ‖ γεγραφώς *del* T. ‖ **324** οὐ *del* R. ‖ τὸ παρηγμένον] διὰ τὸ παρηλλαγμένον *cj* R.

326 **ὄχθας·** γῆς ἀναστήματα
endroits élevés de la terre

Pi

327 **παιανίσαι·** τὸν Παιᾶνα ἐπικαλεῖσθαι. ἦν δὲ ἔθος καὶ ἐπὶ ἔργου ἀρχομένους, καὶ ἐπὶ τῇ νίκῃ τοῦτο λέγειν
invoquer Péan; d'habitude on le prononçait dans le cas où l'on commençait une action ou dans le cas d'une victoire

328 **παιδουργία·** παιδοποιΐα
procréation d'enfant

329 **παλιναίρετα·** φευκτά, ἔκκλιτα, τὸ ἐναντίον [πρὸς] αὐτῇ τῇ αἱρέσει πάθος ἐμποιοῦντα. σημαίνει δὲ καὶ τὰ παλαιά ἐν Τιμαίῳ· παλιναίρετα γάρ φησι γεγονότα πάντα καὶ διεφθαρμένα
choses à fuir, choses à éviter, choses qui produisent la passion opposée au choix lui-même; mais dans le *Timée* cela signifie aussi les choses anciennes: en effet il appelle παλιναίρετα «toutes choses qui deviennent et périssent»

330 **παλίμβολος·** ὕποπτος καὶ ὕπουλος, πολυμετάβολός τε καὶ ἐπὶ μιᾷ γνώμῃ μὴ μένων
suspect, trompeur, qui prend un grand nombre de formes et qui ne reste pas du même jugement

331 **παρακαταβολή·** πρόθεσις τοῦ δεκάτου μέρους τοῦ τιμήματος
offre de la dixième partie de l'estimation de la fortune

332 **παραταχθείς·** παρ' αὐτὸν ταχθείς
rangé près de lui

333 **παράστασις·** στάσις παρά τινα ἄτιμος· γίνεται δὲ ἐπὶ τῶν χρεωφειλετῶν
rester auprès de quelqu'un sans honneur; cela se passe pour les débiteurs

---

330 πῆγμα· τραγικὴ σκηνή

---

326 Hom. (10) **327** *Ax.* 365B* **328** *Legg.* 775C* **329** *Tim.* 82E **330** *Legg.* 705A* **331** non Plat. **332** *Rep.* 556D **333** *Legg.* 855C*

---

327 = Phot.; *Souda*; [Eud.]; *Et.Gud.*; *EM* **328** = Poll. 3.14; Phot.; *Souda*; [Eud.] **329** = Phot. **331** = *Souda*; [Zon.] **332** = Phot.; *Souda* **333** = Phot.; *Souda*

---

327 παιανίσαι (R.)] παιανίσας cod ‖ ἐπί *del cj* R., *qui et* ἐπὶ ἔργον ἐρχομένους *proposuit* **329** ἔκκλιτα *scripsi*] ἔκκλητα cod, ἔκβλητα C^L*. et C^P*., ἔκλυτα K. ‖ πρὸς *delevi* ‖ παλαιά (Toup)] πάλιν αὐτὰ cod, παλίνσυτα Hemsterhuis **330** μιᾷ γνώμῃ (C^L. et C^P.)] μια γν^ώ cod, μιᾶς γνώμης Schaefer

334 **παρατενεῖς·** ἀπολεῖς, ἐπὶ πλέον παρελκύσεις
tu perdras, tu prolongeras plus loin

335 **πάρεστιν·** ἐκ παντὸς δυνατόν ἐστιν
il est tout à fait possible

336 **παρίεμαι·** παραιτοῦμαι
je prie

337 **πάρνοψ·** ἀκρίδος εἶδος
sorte de sauterelle

338 **Παρνησός·** ὄρος μεταξὺ Βοιωτίας καὶ τῆς Ἀττικῆς
montagne entre la Béotie et l'Attique

339 **παρόν·** ἐξόν, δυνατόν, δέον
il se peut, il est possible, il faut

340 **πατρούχου παρθένου·** τῆς ὀρφανῆς καὶ ἐπικλήρου ᾗ προσήκει τὰ τοῦ πατρὸς ἔχειν
de l'orpheline et héritière, à laquelle arrivent les biens du père

341 **πατρονομούμενοι·** οἱ τοῖς γονικοῖς νόμοις χρώμενοι ἢ ὑπὸ τῶν πατέρων ἀρχόμενοι
ceux qui se servent des lois des ancêtres, ou bien ceux qui sont gouvernés par les pères

342 **πάχνη·** δρόσος πεπηγυῖα· κρύσταλλος δὲ τὸ ὑπὸ κρύους συνεσταλμένον καὶ πεπηγός
rosée gelée ; κρύσταλλος ⟨est⟩ ce qui est rassemblé et congelé par le froid

343 **πειρῶντα·** πειράζοντα διὰ λόγων παῖδα ἢ γυναῖκα 154V
qui essaye de séduire avec les discours un garçon ou une femme

---

339 κατάλληλον. ἀναγκαίον

---

334 Pl. (5*) ? **335** Pl. (2) **336** *Apol.* 17C **337** Ar. (5*) **338** *Critias* 110E* **339** non Plat. **340** Hdt. 6.57 **341** *Legg.* 680E **342** *Tim.* 59E **343** *Phaedr.* 227C* ? X. *Mem.* 1.2 ?

---

334 = Phot. ; ≈ Hsch. **335** = Phot. ; *Souda* **336** = Phryn. ; Phot. ; *Souda* ; Sch. *in E., Med.* 892 **337** = Harp. ; Phot. ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] *s.v.* ἀπρότων **338** = Phot. ; Sch. *in Pl., Critias* 110E **339** = Phot. ; *Souda* **340** = Phot. ; *Souda* **342** = Phot. **343** ≈ Phot. ; *Souda*

---

335 δηλάδη *post* ἐστιν *add* cod[2] **338** παρνησός] πάρνης *cj* R. **339** *post* δέον : μόνον καὶ ἀντὶ τοῦ πλήν, καὶ οἷον πότερον *add* cod[2] **340** *post* πατρούχου *punxit* cod, *corr* R. **341** γονικοῖς] προγονικοῖς Valkenaer

344 **πέλανοι·** πέμματα ἐκ παιπάλης καὶ ἐλαίου καὶ μέλιτος πεποιημένα πρὸς θυσίαν
gâteaux de farine, d'huile et de miel faits pour le sacrifice
345 **πέλτη·** ὅπλον κοῦφον, ἴτυν οὐκ ἔχον, ἀλλ' ἐκ μόνης βύρσης γεγονός
bouclier léger, qui n'a pas de bord, fait seulement en cuir
346 **πελάτης·** ὁ ἀντὶ τροφῶν ὑπηρετῶν καὶ προσπελάζων
celui qui, en échange de nourriture, sert et s'approche
347 **πενεστικόν·** τὸ παρὰ Θετταλοῖς θητικόν, ὡς τὸ Εἱλωτικὸν παρὰ τοῖς Σπαρτιάταις
le serf chez les Thessaliens, comme l'hilote chez les Spartiates
348 **περιαγειρόμενοι νικηφόροι·** οἱ νικήσαντες ἐν δημοσίῳ ἀγῶνι καὶ δῶρα παρὰ τῶν φίλων καὶ οἰκείων λαμβάνοντες καὶ περιϊόντες
les vainqueurs dans les jeux publics qui prennent des cadeaux des amis et des parents et qui font le tour
349 **περιεῖπον·** περί τινα ἦσαν θεραπευτικῶς καὶ φυλακτικῶς
par rapport à quelqu'un ils étaient soigneux et protecteurs
350 **πεττεία·** ἡ διὰ ψήφων παιδιά· ἔστιν δ' ὅτε καὶ γεωμετρίαν λέγει
jeu avec les cailloux ; parfois il l'utilise aussi pour la géométrie
351 **πλέθρον·** ἕκτον μέρος σταδίου
sixième partie du stade
352 **πλημμέλεια·** πολλὴ ἀμέλεια
beaucoup de négligence
353 **πνύξ·** χωρίον ἐν ᾧ τὰ ἀπόρρητα ἐκκλησιάζουσιν
endroit où l'assemblée délibérait des choses secrètes de l'État

---

344 *Legg.* 782C **345** Pl. (2*) **346** *Euthyph.* 4C **347** *Legg.* 776D **348** *Rep.* 621D **349** X. *Mem.* 2.9 ? **350** *Legg.* 820D ? **351** *Theaet.* 204D **352** Pl. (2*) **353** *Critias* 112A*

---

344 ≈ Harp. ; Phot. ; *Souda* ; Sch. *in A.R.*, 94–95 **345** = Phot. **346** = Ael.Dion. ; Phot. ; *Att.Nom.* ; Sch. *in Pl.*, *Euthyph.* 4C **347** = Phot. **349** = Phot. ; [Zon.] **350** = Phot. **351** = Paus. ; Phot. ; *Souda* ; Sch. *in Hom.*, *Od*, 11.577 ; Sch. *in Pl.*, *Alc. I* 123C ; Eust. *in Od.*, I 435.23–29 ≈ Apollon. **352** = Phot.

---

347 ὡς (R.)] πρός cod ‖ Σπαρτιάταις] πάρταις cod **349** ἦσαν] ἴσαν Toup **350** λέγει (R.)] λέγειν cod

354 **ποικιλτική·** ποικίλον ὕφασμα ἢ ὑφαντικὴ ποικίλων
tissu damasquiné ou art du tisserand des choses damasquinés
355 **πομπή·** ἀπόπεμψις
envoie
356 **πόπανα·** πέμματα πλατέα καὶ λεπτὰ καὶ περιφερῆ
gâteaux larges, fins et circulaires
357 **πόρκος·** κύρτος θαλάσσιος, ὁ εἰς ἄγραν ἰχθύων
nasse de la mer, qui ⟨est utilisée⟩ pour la pêche des poissons
358 **ποτνιώμενος·** ἐπικαλοῦμενος σὺν λύπῃ
qui invoque avec douleur
359 **πρανές·** κάταντες
en pente
360 **πρόσχημα·** παρακάλυμμα τοῦ ἤθους ἢ πρόφασις
déguisement du caractère, ou prétexte
361 **πρέμνον·** τὸ τοῦ δένδρου στέλεχος καὶ ἕδρασμα, οἷον παράμονον τι ὄν
tronc et base de l'arbre, pour ainsi dire quelque chose qui est solide
362 **προσέπαισε·** προσέπαιξεν· τῷ σ ἀντὶ τοῦ ξ κέχρηται
il joua. Il a utilisé le *sigma* à la place du *xi*
363 **πρὸς τὸ τῆς ἄγρας·** τὸ τῆς Ἄγρας θεσμοφόριον Ἀρτέμιδος δηλοῖ
τὸ τῆς Ἄγρας signifie le temple d'Artémis
364 **πρόβασις·** ἡ τῶν βοσκημάτων κτῆσις
propriété de bestiaux
365 **προβολή·** γραφὴ κατὰ τῶν συκοφαντούντων
procès contre les calomniateurs

---

354 *Rep.* (2*)? **355** Pl. (4*)? **356** *Rep.* 455C **357** *Soph.* 220C* **358** non Plat. **359** X. (4)? **360** *Prot.* 316D **361** Ar. *Av.* 321 **362** Pl. (3*) **363** *Phaedr.* 229C* **364** Hom. *Od.* 2.75* **365** Aeschin. *Fals.Leg.* 145

---

355 = Phot. **356** = Paus.; Phot.; *Souda*; **357** = Phot.; *Souda* **358** = Phot.; *Souda*; *EM*; *Et.Gud.* **360** = *Souda*; ≈ Hsch.; Phot.; Thom.Mag. **361** ≈ Hsch.; Phot.; *Souda*; *Coll. Verb.*[1]; Sch. *in A.R.*, 167.5; Sch. *in Ar.*, *Av.* 321; Sch. *in Nic.*, *Ther.* 418 **362** = Phot.; *Souda* **364** = Ar.Byz.; Ael.Dion.; Hsch.; Phot.; *Souda*; Eust. *in Il.*, III 301.26–27; Eust. *in Od.* I 368.36–38 **365** = Phot.; *Souda*

---

354 ποικίλων (R.)] ποικίλως cod **358** ἐπικαλοῦμενος (B.)] ἐπικαλεῖτο cod, ἐκαλεῖτο *vel* ἐπικαλεῖσθαι F., ὃς ἐπικαλεῖται Orelli **361** παράμονον *scripsi*] πραμνόν cod, παραμόνιμόν *cj* R., πρυμνόν *cj* K., παραμένον T. **362** προσέπαισε (C[L*].)] προέπαισε cod ‖ τῷ (C[L*]. et C[P*].)] τό cod **364** κτῆσις (*cj* R.)] κτῖσις cod

366 **προτέλεια·** αἱ πρὸ τῶν γάμων τελούμεναι θυσίαι καὶ δωρεαί
les sacrifices et les dons faits avant les noces

367 **πρυτανεία·** μηνιαία φυλῆς ἀρχή
autorité de la tribu exercée pendant la durée d'un mois

368 **πρῴ·** ἔτι ὄρθρου βαθέος
à la toute première aube

369 **πυρῶν·** φλέγων καίων
enflammant allumant

370 **πύθιοι·** τέτταρες ἄνδρες αἱρετοὶ παρὰ Λάκωσιν, δύο καθ' ἕκαστον βασιλέα σύσσιτοι
quatre hommes choisis chez les Spartiates, deux commensaux pour chaque roi

Ro

371 **ῥᾷον·** συγκριτικὸν πρὸς ἕτερον
comparatif à autre chose

372 **ῥᾴδιον·** ἀπόλυτον καθ' αὑτό
positif en soi

373 **ῥᾷστον·** ὑπερθετικόν
superlatif

374 **ῥαψῳδοί·** ὑποκριταὶ ἐπῶν
ceux qui récitent des vers épiques

375 **ῥῆσις μακρά·** διεξοδικὸς λόγος μακρός
long discours développé

376 **ῥῆτραι·** συνθῆκαι λόγων
accords de mots

377 **ῥικνόν·** ἐπικαμπὲς ἢ ῥυσόν
recourbé ou contracté

---

366 *Legg.* 774E **367** Pl. (11*) **368** *Prot.* 311A **369** Pl. (2*) **370** Hdt. 6.57 **371** Pl., *passim* **372** Pl., *passim* **373** Pl., *passim* **374** *Ion* 532D? **375** *Rep.* 605D* **376** Hom. *Od.* 14.393*? **377** *Tim.* 71B*?

---

368 = Phot.; *Souda* **369** = Phot.; *Souda* **370** = Phot., *s.v.*ποίθιοι; *Souda*, *s.v.*ποίθιοι **371** = Hsch.; ≈ Sch. *in Th.*, 8.89; *Lex.* Hermann **373** = Hsch.; Sch. *in Th.*, 8.89; *Lex.* Hermann **374** = Hsch. **375** = Phot.; *Souda* **376** = Hsch.; Phot.; *Souda*; ≈ Sch. *in Hom.*, *Il.* 21.445; Sch. *in Luc.*, *Apol.* 2; Eust. *in Il*, IV 534.13–14 **377** ≈ Gal.

---

368 ἔτι (*cj* R.)] ἔστι cod **369** πυρῶν (R.)] πυρώνων cod **376** λόγων] διὰ λόγων *vel* λόγοι *cj* R.

378 **ῥύμμα·** ἀπόρρυπτον ἢ σμῆχον
chose qui lave ou qui nettoie en frottant

379 **ῥυμβεῖν·** ῥομβεῖν. τοῦτο δὲ ἀπὸ τῆς κινήσεως τοῦ ῥόμβου
tourner, cela du fait du mouvement de la toupie

Sigma

380 **σαρδώνιος γέλως·** ὁ προσποίητος, ἀπὸ τῆς Σαρδοῦς τῆς νήσου
simulé, de l'île de Sardaigne

381 **σατυρικὰ δράματα·** πλείονα ἦν ἔθος ὑποκρίνεσθαι, ἐν οἷς μεταξὺ ταῦτα ἐμίγνυον πρὸς διάχυσιν
c'était la coutume de jouer plusieurs ⟨pièces⟩ entre lesquelles ils avaient mélangé ces choses à des fins de relaxation

382 **σηκός·** ἔπαυλις τριγχῷ περιεχομένη
étable entouré par une enceinte

383 **σισύρα·** αἴγειον στέγαστρον τετριχωμένον. ἔστι δ' ὅτε καὶ τὸ τραχὺ καὶ ἄγναπτον ἱμάτιον, ὥς καὶ Ἀριστοφάνης· ἐν πέντε σισύραις ἐγκεκορδυλημένος
couverture de chèvre chevelue. Parfois aussi un pardessus rude et dur, comme ⟨dit⟩ par exemple Aristophane : « enveloppé en cinq pardessus »

384 **σκιρῖται·** λόχος ἀνδρῶν ἑξακοσίων Ἀρκαδικός, ὁ ἀρχόμενός τε ἐν 155R
τοῖς πολέμοις καὶ τελευταῖος ἀναχωρῶν
troupe armée d'Arcadie de six cents hommes, celle qui commence dans les guerres, et qui est la dernière à se retirer

385 **σκηπτόμενος·** προφασιζόμενος
qui donne des prétextes

386 **σκληφρός·** ὁ σκληρὸς καὶ παρηβηκώς, ὁ τὰ σκληρὰ φέρειν δυνάμενος
celui qui est rigide et qui n'est plus dans la force de l'âge, celui qui peut porter les choses dures

---

378 *Rep.* (2*) **379** *Crat.* 426E **380** *Rep.* 337A* **381** *Symp.* 222D* **382** *Theaet.* 174E* **383** *Eryx.* 400E* **384** Th. 5.67 ? X. *HG* 5.4.52 ? **385** Pl. (2) **386** *Euthyd.* 271B

---

379 = *Souda* **380** ≈ *Souda* **381** = Phot. **382** ≈ [Zon.] **383** = Ammon. ; *Et.Gud.* ; *EM* **384** = Phot. ; *Souda s.v.* σκιωρεῖται ; ≈ *Gloss.Rhet.* **386** = Phot. ; *Souda*

---

379 κινήσεως] δινήσεως K.

387 **σκολύθρια·** ταπεινὰ διφρία παρὰ τοῖς Θεσσαλοῖς ἅ τινες θρανία καλοῦσιν
petites chaises basses chez les Thessaliens, que certains appellent θρανία [escabeaux]

388 **σμινύην·** οἱ μὲν δίκελλαν, οἱ δὲ ἀξίνην καλοῦσιν
les uns l'appellent δίκελλαν [hoyau à deux pointes], les autres ἀξίνην [haches]

389 **σπαργῶσα·** σπαραττομένη ὑπὸ θλίψεως καὶ δεομένη ἐκκρίσεώς τινος
déchirée par compression et qui a besoin d'une sécrétion

390 **σταθερά·** μέσον ἡμέρας ὅτε κατὰ κορυφὴν ὁ ἥλιος γίνεται
milieu du jour, lorsque le soleil arrive au sommet

391 **σταθερός·** στάσιμος, ἰσχυρός
fixe, vigoureux

392 **στρυφνόν·** στερεόν
dur

393 **στερίφαι·** στεῖραι, παρὰ τὸ στερεὰν ἔχειν τὴν ὑστέραν
stérile du fait d'avoir l'utérus dur

394 **στέμφυλα·** ἐλαιῶν καὶ σταφυλῶν ἀποπιέσματα οἷς ἀντὶ ὄψων ἐχρῶντο
jus pressé d'olives et de grappes de raisin, dont on se servait à la place des sauces

395 **στρατεία·** ἡ ἐνέργεια καὶ ὥσπερ πάλη
action et comme un combat

396 **στρατιά·** τὸ τῶν στρατιωτῶν ὑπὸ ἕνα ἔπαρχον τάγμα
corps de troupes de soldats sous un seul commandant

397 **στρατόπεδον·** λέγεται καὶ τὸ πλῆθος τῶν στρατιωτῶν. λέγεται ⟨δὲ⟩ καὶ τόπος, ἐν ᾧ ἀθροίζεσθαι αὐτοὺς ἐπιτήδειον
on le dit d'une multitude de soldats; on le dit aussi d'un endroit, où il est commode de les rassembler

---

387 *Euthyd.* 278B **388** *Rep.* 370D **389** *Legg.* 692A **390** *Phaedr.* 242A **391** *Phaedr.* 242A? **392** *Tim.* 65D*? **393** *Theaet.* 149B* **394** Ar. (2*) **395** *Theag.* 129D*? **396** *Theag.* 129D*? **397** *Rep.* 351C?

---

387 ≈ Paus.; Hsch.; *Att.Nom.*; Sch. *in Pl., Euthyd.* 278B **388** ≈ Hsch.; Phot.; *Souda*; *Coll. Verb.*[1]; *Att.Nom.*; Sch. *in Ar., Nu.* 1486; Sch. *in Pl., Rep.* 370D **389** = Phot.; *Souda* **392** = Hsch.; *EM* **393** = *Souda*; ≈ Poll. 4.208 **394** ≈ Phot.; *Souda*; Sch. *in Ar., Eq.* 806; *Nu.* 45 **395** = Phot.; *Souda* **396** = Phot.; *Souda*

---

395 στρατεία (*cj* R.)] στρατιά cod **396** στρατιά (*cj* R.)] στρατεία cod **397** λέγεται[2] *del* T. ‖ δέ *add* C[L*]. ‖ *post* καί *add* ὁ T. ‖ αὐτούς (C[L]. et C[P].)] αὐταί cod

398 **στρόφιγγες·** οἱ τῶν θυρῶν στροφεῖς
les pivots des portes

399 **στύραξ·** ὁ σαυρωτὴρ καλούμενος· ἡ τοῦ δόρατος ἀρχὴ ἐφ’ ᾗ στηρίζεται
ce que l’on appelle pointe de fer d’une lance ; la pointe de l’arme, sur laquelle elle se fixe

400 **συμβιβάσαι·** εἰς συμβίβασιν καὶ ὁμολογίαν ἐλθεῖν περί τινος
venir à un arrangement, c’est à dire à un accord, par rapport à quelque chose

401 **συνέριθοι·** συνεργοί
auxiliaires

402 **συνέμπορος·** συνοδοιπόρος
compagnon de voyage

403 **σφαδάζειν·** δυσανασχετεῖν μετά τινος ὥσπερ σπασμοῦ
supporter à peine avec quelque chose comme une convulsion

404 **σφενδόνη·** τοῦ δακτυλίου ἡ περιφέρεια· ἡ εἰς λίθου βολήν
le cercle de l’anneau ; ⟨fronde⟩ pour le lancement de la pierre

405 **σφεδανόν·** καταπληκτικόν, πολεμικόν
terrifiant, belliqueux

406 **σφριγῶντες·** ἀκμάζοντες, ὥσπερ διεσφηνωμένοι ὑπὸ πυκνότητος καὶ ἀκμῆς· παρ’ Ἱπποκράτει δὲ σφριγανὸν τὸ ἀκμάζον λέγεται
ceux qui sont dans toute leur force, comme ouverts par l’épaisseur et la force ; chez Hippocrate est dit σφριγανὸν ce qui est dans toute sa force

407 **σχηματιζόμενος·** προσποιούμενος ἢ συνταττόμενος
celui qui feint ou qui arrange quelque chose à son profit

Tau

408 **ταινίας ἀναδούμενοι·** ἔθος τοῖς νικήσασιν ἀναδοῦναι ταινίας
c’était la coutume pour les vainqueurs de se ceindre la tête des rubans

---

398 *Tim.* (2*) **399** *Lach.* 184A*? Th. 2.4*? **400** Pl. (3*) **401** *Legg.* 889D **402** *Phaed.* 108C **403** *Rep.* 579E* **404** Pl. (2*) **405** Hom. (3) **406** *Legg.* 840B **407** Pl. (5*) **408** *Symp.* 213A*

---

399 = Phot. ; *Souda* ; *EM* ; ≈ Hsch. ; Eust. *in Il.*, III 34.11 **400** = Phot. ; *Souda* **401** = Hsch. ; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 889D **402** = Phot. ; *Souda* **404** = Phot. ; *Souda* ; *EM* ; ≈ Hsch. **405** ≈ Sch. *in Hom.*, *Il.* 11.165 **406** = *Et.Gud.* ; *EM* ; ≈ *Souda* **407** = Phot. ; *EM* ; *Souda*

---

400 συμβιβάσαι (Kuster)] συμβιβάσει cod

409 **ταλασιουργία·** ἡ περὶ τῶν ἐρίων ἐργασίμη τέχνη
l'art qui concerne le travail de la laine
410 **ταλαντοῦσθαι·** ἑτεροφορεῖσθαι
être entraîné
411 **τὰς ψυχὰς ἀποτεθρυωμένοι·** ἀντὶ τοῦ ἀπηγριωμένοι καὶ ἄγονοι
au sens de ceux qui ont un aspect sauvage et qui sont stériles
412 **τέγγων·** μαλάττων, βρέχων
qui amollit, qui mouillit
413 **τέγγεσθαι·** εἴκειν, ἐνδιδόναι
céder, se laisser aller
414 **τεθυμμένος·** ὑπὸ πυρὸς ἐκκεκαυμένος ἢ κεκακωμένος
brûlé ou abîmé par le feu
415 **τελεσθέντα·** ἀναλωθέντα
choses dépensées
416 **τελεταί·** αἱ μυστηριώδεις θυσίαι
les sacrifices des mystères
417 **τέλος·** τάξις, βλάβη, ἀνάλωμα
rang, dommage, dépense
418 **τέμπη·** μεταξὺ ὀρῶν στενότητες
étroitesses entre les montagnes
419 **τερθρεία·** γοητεία ἢ περιπάθεια
magie ou émotion forte
420 **τένθης·** ὁ γαστρίμαργος
celui qui est goulu
421 **τερατολόγοι·** οἱ θαυμαστὰ καὶ παράδοξα μυθεύοντες
ceux qui racontent des choses extraordinaires et paradoxales
422 **τευτάζων·** πραγματευόμενος, ἐνδιατρίβων
qui se donne la peine, qui s'occupe de

---

409 Pl. (5*) **410** *Tim.* 52E* **411** *Rep.* 495E **412** *Legg.* 866D **413** *Rep.* 361C **414** *Phaedr.* 230A* **415** Antipho *Fr.* 180? **416** *Rep.* 366A? **417** Pl. (5) **418** Hdt. 7.173* **419** Ar. *Nu.* 318*? **420** Ar. *Pax* 1120 **421** *Phaedr.* 229E* **422** *Phileb.* 56E

---

412 = Sch. *in Pl.*, *Legg.* 866D **413** = Phot.; *Souda*; *Att.Nom.*; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 361C; ≈ Hsch. **414** = Phot.; *Souda*; Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 230A **415** = Phot.; *Souda*; *EM*; *Antiatt.*; [Zon.], *s.v.* τελεσθῆναι **416** Ael.Dion., *s.v.* τελετή; Phot.; *Souda*; *EM*; [Zon.]; ≈ Hsch. **417** ≈ [Apion] **419** = Hdn. *Orthog.*; *Et.Gud.*; *EM* **420** = Phot.; *Et.Gen*; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; [Zon.]; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1198; *Pax* 1120; Sch. *in Hes.*, *Op.* 522 **421** = Phot., *s.v.* τερατίαι; *Souda*, *s.v.* τερατίαι; *EM*

---

414 κεκακωμένος] ἐπικακώμενος *cj* F., κεκαρώμενος Wakefield **419** περιπάθεια] τερατεία *cj* R., περπερεία *cj* K.

423 **τέως·** πρὸ τοῦ, ἢ ἕως τινός
avant, ou jusqu'à

424 **τηθή·** μάμμη· Τηθὶς δὲ ἡ τῷ θείῳ ἀνάλογος
grand'maman; par contre, τηθίς [tante] est analogue à l'oncle

425 **τὴν ἀλωπεκῆν·** τὴν πανουργίαν
la fourberie

426 **τὴν λῆξιν·** τὸν κλῆρον
ce qu'on obtient par le sort

427 **τί δῆτα ἔχων στρέφῃ;** ἀντὶ τοῦ ἐνδιατρίβεις
au sens de «tu t'occupe à»

428 **τιμαλφέστατον·** τιμὴν πολλὴν εὑρίσκον. τὸ γὰρ ἄλφειν εὑρίσκειν 155V
ἐστίν, ἐξ οὗ καὶ Ὅμηρος ἀλφεσιβοίας καλεῖ τὰς εὑρισκούσας κόρας εἰς τιμὴν βόας
trouvant beaucoup de valeur. En effet ἄλφειν est trouver, d'où Homère appelle ἀλφεσιβοίας les jeunes filles qui trouvent les bœufs pour leur valeur

429 **τοπάζω·** ὑπονοῶ, οἴομαι
je conjecture, je crois

430 **τί μήν·** κατάφασιν δηλοῖ, ἀντὶ τοῦ πῶς γὰρ οὔ; ἢ διὰ τί γὰρ οὔ;
signifie une affirmation, au sens de «comment en effet ne pas?» ou «pourquoi pas en effet?»

431 **τραγικὴ σκηνή·** πῆγμα μετέωρον ἐφ' οὗ ἐν θεῶν σκευῇ τινὲς παριόντες ἔλεγον
scène élevée, d'où quelques uns en costume des dieux parlaient en se présentant

432 **τριττύς·** φυλῆς μέρος τρίτον
la troisième partie de la tribu

---

423 Pl. (10) **424** *Rep.* 461D* **425** *Rep.* 365C* **426** Pl. (5) **427** *Phaedr.* 236E **428** *Tim.* 59B **429** Pl. (5) **430** Pl., *passim* **431** *Clit.* 407A **432** *Rep.* 475A*

---

424 ≈ Ar.Byz.; [Her.]; Hsch.; Phot.; *Souda*; *Coll. Verb.*[1]; *Gloss.Rhet.*; *Att.Nom.*; Sch. *in Aeschin.*, *in Tim.* 126 **426** ≈ *Lex. in Hdt.*, *s.v.* λῆξιν; Sch. *in Aristid.*, *Pan.* 100 **429** ≈ Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 489D **430** = Phot.; *Souda*; [Zon.]; *EM*; Sch. *in Pl.*, *Soph.* 247A; *Rep.* 501A; *Rep.* 525B; *Legg.* 896E **431** = Phot.; *Souda*; *EM* **432** = Harp.; Phot.; *EM*; *Souda*; *Gloss.Rhet.*; Sch. *in Aeschin.*, *in Ctes.* 30

---

427 δῆτα ἔχων (R.)] δῆ τὰ θεῶν cod **428** τιμαλφέστατον (*cj* R.)] τιμαλφέστ^{α} cod, τιμαλφέστατα C^{L}. et C^{P}. ‖ κόρας *om* R. **431** ἐν θεῶν σκευῇ (B.)] ἐν θων σκηνή cod, ἐν θεάτρῳ C^{L*}. et C^{P*}, ἐν θεῶν σκευαῖς *cj* R.

433 **τυφῶνος πολυπλοκώτερον·** Τυφὼν ὁ λεγόμενος κεραυνωθῆναι ὑπὸ Διός. τούτου ποικιλώτερον
Typhôn ⟨est⟩ celui qui est dit avoir été frappé de la foudre par Zeus. Plus multiforme que celui-ci

434 **τωθάζων·** χλευάζων, σκώπτων, διασύρων
qui se moque, qui ridiculise, qui tire d'un côté et de l'autre

Ypsilon

435 **ὑηνεῖς·** ὑϊκόν τι καὶ ζωῶδες ποιεῖς
tu fais une chose cochonne, c'est-à-dire bestiale

436 **ὑμνοῦσι·** λέγεται καὶ ἐξ ὀρθῆς λέγεται, καὶ κατ' εὐφημισμὸν ἀντὶ τοῦ ἐπαιτιῶνται τὸ γῆρας, ὡς ἐν α′ Πολιτείας
on le dit au sens littéral, et par euphémisme au sens de « ils se plaignent de la vieillesse », comme dans le premier livre de la *République*

437 **ὑπάγειν·** εἰς δίκην ἐνάγειν
entreprendre une action judiciaire

438 **ὑπ'αὐγάς·** ὑπὸ τὸν ὄρθρον ἢ ὑπὸ τὸν πεφωτισμένον ἀέρα
à la première aube ou sous l'air illuminé

439 **ὑπερτερία·** τὸ τῆς ἁμάξης πῆγμα
le châssis du char

440 **ὑποκορίζεσθαι·** πρὸς κόρην ἢ κόρον λέγειν ἀποσμικροῦντα, οἷον ἱππάριον, πατρίδιον
parler à une fille ou un garçon en employant les diminutifs, comme par exemple petit cheval ou petit père

Phi

441 **φαληρικόν·** ἱππόδρομον Ἀθήνησιν
hippodrome à Athènes

442 **φάναι·** ἐν αὑτῷ ὑπολαμβάνειν· †τὸ δὲ λέγειν, ἑτέρῳ δηλοῦν†
penser en soi-même ; aussi parler, indiquer à un autre (?)

---

433 *Phaedr.* 230A **434** *Ax.* 364C **435** *Theaet.* 166C **436** *Rep.* 329B **437** *Apol.* 32B **438** *Phaedr.* (2) **439** *Theaet.* 207A **440** *Rep.* (3*) **441** *Symp.* 172A*? **442** Pl., *passim*

---

433 = Paus. ; Phot. ; *Souda* **435** = Phot. ; *Souda* ; *EM* ; *Att.Nom.* ; Sch. *in Pl.*, *Theaet.* 166C **438** = Phot. ; *Souda* **439** = Apollon. ; *Souda* **441** = Phot. **442** = Phot.

---

436 πολιτείας (B.)] Πολιτ. cod, πολιτικῶν C^L. et C^P., πολιτείας *vel* πολιτειῶν B. **442** ἑτέρῳ δηλοῦν (R.)] ἕτερον δηλοῖ cod

443 **φαρμακεία·** κρήνη ἐξ ἧς οἱ πίνοντες ἀπέθνησκον· ἔνιοι δὲ τόπον εἰς ὃν ἀπάγονται ἐπὶ κόλασιν οἱ ἐπὶ φαρμακείᾳ ἁλόντες
source dont ceux qui buvaient mourraient ; certains ⟨appellent ainsi⟩ l'endroit vers où ceux qui étaient condamnés pour empoisonnement étaient conduits pour châtiment

444 **φαῦλον·** ἁπλοῦν, ῥᾴδιον, εὐτελές
simple, facile, piètre

445 **φελλία·** χωρία λεπτόγεια
endroits au sol maigre

446 **φηγοί·** σπέρματος εἶδος
type de semence

447 **φθόη·** φθίσις ἐξ αἵματος ἀναγωγῆς
dépérissement ⟨qui dérive⟩ du crachement du sang

448 **φλαῦρον·** πονηρόν
méchant

449 **φορμίσκοι·** καλαθίσκοι
petites corbeilles

Chi

450 **χαλαστραῖον·** νίτρον, ἀπὸ Χαλάστρας, τῆς ἐν Μακεδονίᾳ λίμνης
soude, de Calastre, marécage en Macédoine

451 **χαμεύνια·** τὰ ἐπὶ τῆς γῆς στρωννύμενα
les draps mis ⟨directement⟩ sur le sol

452 **χαμαίζηλος·** διφρίον μικρὸν ἢ ταπεινὸν σκιμπόδιον
petite chaise ou petit lit bas

453 **χαραδριός·** ⟨ὄρνις⟩ ὅς, ἐπειδάν τι φάγῃ, ταχέως ἀναλίσκει ὑπὸ θερμότητος· ἔνιοι δὲ τοῦτον καλοῦσιν αἴθυιαν
oiseau qui, dès qu'il mange quelque chose, le consomme rapidement à cause de sa chaleur ; certains l'appellent mouette

---

443 *Phaedr.* 229C ? **444** Pl., *passim* **445** *Critias* 111C* **446** *Legg.* 916A–B **447** *Rep.* 372C* **448** Pl. (10) **449** *Lysis* 206E* **450** *Rep.* 430B* **451** *Symp.* 220D **452** *Phaed.* 89B* **453** *Gorg.* 494B*

---

444 ≈ Ael.Dion. ; Phot. ; *Souda* ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1] ; *Lex. Vind.* **447** = Phot. ; [Zon.] **448** = Sch. *in Ar.*, *Eq.* 385 **449** = *EM* ; *Att.Nom.*

---

453 ὄρνις *addidi* ‖ τοῦτον T., τοῦτο cod

454 **χαρίζεσθαι·** κοινῶς μέν, ὡς οἱ πολλοί· ἰδίως δὲ ἐπὶ ἀφροδισίων ἢ ἐπὶ τοῦ ἐν λόγῳ ὑποκατακλίνεσθαι· εἴτε σοι δεῖ χαρίζεσθαι. καὶ πάλιν· ἵνα σοι χαρίσωμαι
⟨un usage⟩ en général, comme ⟨l'utilise⟩ la plupart des gens ; ⟨un usage⟩ spéciale pour les choses d'amour ou pour se soumettre dans le discours : « il faut se soumettre à toi » ou encore « afin que je me soumette à toi »

455 **χειροσκόποι·** οἱ τὰς χειροτονίας ἐπισκοποῦντες
ceux qui examinent les levées de main

456 **χῆτις·** σπάνις, ἔνδεια, στέρησις
insuffisance, manque, privation

457 **χλιδή·** ἔκλυσις καὶ μαλακία· εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ἐχλιάνθαι καὶ ἐκλελύσθαι ἀσθενείᾳ τοῦ θερμου
affaiblissement et mollesse ; on le dit à partir de se rechauffer doucement et se fondre à cause de la faiblesse de la chaleur

458 **χραίνειν·** ἤγουν ἀποχραίνειν· παρὰ τοῖς ζωγράφοις δὲ λέγεται τὸ μὲν χραίνειν τὸ [δὲ] χρώζειν διὰ τοῦ ῥαβδίου· τὸ δὲ ἀποχραίνειν τὸ τὰ χρωσθέντα ἑνοποιεῖν
c'est-à-dire ἀποχραίνειν ; mais chez les peintres on dit χραίνειν coloriser avec une sorte de crayon, alors que ἀποχραίνειν ⟨est⟩ unifier les choses colorées

156R *Psi*

459 **ψαιστά·** οὕτως λέγονται τῶν σπλάγχνων κεκομμένων εἰς λεπτὰ μετὰ ἄρτου ἀπαρχαί τινες
on appelle ainsi certaines offrandes, parmi les entrailles coupées en menus morceaux, avec du pain

460 **ψίτται·** ἰχθύων εἶδος
type de poisson

461 **ψυκτήρ·** ποτήριον μέγα καὶ πλατὺ εἰς ψυχροποσίαν παρεσκευασμένον
coupe grande et plate préparée pour une boisson fraîche

---

454 Pl., *passim* **455** non Plat. **456** *Phaedr.* 239D* **457** *Symp.* 197D* **458** *Legg.* 769A **459** non Plat. **460** *Symp.* 191D **461** *Symp.* 213E

---

454 ≈ *EM* **455** = *Souda* **456** ≈ *Et.Gud.* ; [Zon.] **457** = *Et.Gud.* ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1] **460** = Phlp. ; Phot.

---

454 ἐπί[2] (R.)] ὑπό cod ‖ **458** χραίνειν] *post* ἀποχραίνειν *punxit* cod ‖ δὲ[2] *del cj* R. **459** λέγονται (C^{L}. et C^{P}.)] λ^{ε} cod, λέγει M.

Omega

462 **ὦ μέλεε·** ὦ μάταιε. ὦ δείλαιε. ἔνιοι δέ, ὦ ἐπιμελείας ἄξιε, καὶ οἷον μεμελημένε
oh inutile! oh malheureux! mais certains ⟨disent⟩ oh, digne d'attention! et pour ainsi dire objet de soin

463 **ὦ οὗτος·** ὦ σύ
oh toi!

464 **ὠργασμένος·** μεμαλαγμένος
amolli

465 **Ὠρωπός·** χώρα μεταξὺ Βοιωτίας καὶ τῆς Ἀττικῆς
espace de terre situé entre la Béotie et l'Attique

466 **ὡς ἔοικεν·** ὡς φαίνεται, ὡς δοκεῖ
comme il semble, comme il apparaît

467 **ὡς οἷόν τε·** ὡς δυνατόν
comme possible

468 **ὦ τᾶν·** ὦ οὗτος
oh toi!

---

462 *Theaet.* 178E **463** non Plat.? **464** *Theaet.* 194C **465** *Critias* 110E* **466** Pl., *passim* **467** Pl., *passim* **468** Pl. (2)

---

462 = Sch. *in Pl., Theaet.* 178E **463** = *Souda* **464** = Hsch.; *Souda* **466** ≈ Hsch.; *Souda*; Sch. *in Ar., Nu.* 1034; *Pl.* 1017; Sch. *in D.*, 7.38; 21.60; Sch. *in S., Aj.* 334 **467** = Moer.; Hsch.; *Souda* **468** = Hsch.; *Souda*; *Gloss.Rhet.*; Sch. *in Pl., Apol.* 25C; *Ep.* 319E

---

462 ὦ δείλαιε *om* R. **465** Ὠρωπος] *an* Ὠρωπία?

Νεοθηγής : ὁ νεωστὶ τεθηγμένος : Νεοτελής : ὁ νεωστὶ τετελεσμένος :
Νεουργόν : νεωστὶ εἰργασμένον :
Νῦν δή : πρὸ ὀλίγου χρόνου ἡμῖν : Νῶι : [illegible] :
Νῶ : ἡμεῖς : Νῶϊν : ἡμῖν :

Ξεναγοί : οἱ τῶν ξένων ἡγεμόνες ὁδοί : [illegible] : [illegible]
[illegible] καταταγμένων :
Ξυστίδες : [illegible]
[illegible] :

Ὄαρ : ἀκρολύσαρ [illegible] :
Οἰνηρά : τὰ τῆς ἀμπέλου φύλλα : Οἶστρος : [illegible]
[illegible] :

Cod. Coisl. gr.345, X siècle, Bibliothèque nationale de France
Titre: Τιμαίου σοφιστοῦ ἐκ τῶν τοῦ Πλάτωνος λέξεων
N° folio: 153 verso

NOTE SUR LES APPARATS

Sous le texte grec se trouvent quatre apparats : un apparat des scolies, une liste des *loci Platonici*, un catalogue de *loci similes*, et un apparat critique.

(1) *L'apparat des scolies*

Dans les marges du manuscrit il y a un petit nombre de scolies : elles sont imprimées dans un premier apparat. Elles sont difficiles à déchiffrer, et parfois la leçon imprimée est conjecturale.

(2) *L'apparat des loci platonici*

Cet apparat indique les passages platoniciens pertinents à chaque entrée. Lorsqu'un lemme ne se trouve qu'une seule fois chez Platon, et cela dans la forme citée par Timée, j'ai indiqué le passage précis (par exemple : *Legg.* 931D) ; quand le terme apparaît plusieurs fois chez Platon, dans la forme citée par Timée, j'ai utilisé l'abréviation « Pl. » accompagnée du nombre d'occurrences entre parenthèses (par exemple : Pl. (12)—mais si le mot se trouve plus qu'une vingtaine de fois j'écris « Pl. *passim* »). Souvent, le lemme chez Timée n'a pas la même forme que chez Platon : en ce cas, les références sont accompagnées d'un astérisque (par exemple : *Crat.* 394C*).

Dans le cas des entrées non-platoniciennes, là où on peut déterminer la source probable du lemme, j'ai adopté les mêmes critères que pour les entrées platoniciennes (p.ex. : Hdt. 2.67 ; Hom. (2) ; Ar. *Eq.* 979*). La note « non Att. » signale que le lemme n'est pas un mot attique.

Les points d'interrogation signalent les hésitations dans les attributions.

(3) *L'apparat des loci similes*

Presque toutes les entrées timéennes (avec leurs explications) se retrouvent partiellement ou totalement dans d'autres lexiques, dans des scolies (pas forcément platoniciennes), et dans quelques commentaires. J'ai donc indiqué ces *loci similes* dans un troisième apparat, afin de

rendre évident le lien entre le lexique de Timée et toute cette masse de «matériel» exégétique et lexicographique, même si ce lien est difficile à établir de façon sûre.

L'ordre des entrées est, dans la mesure du possible, chronologique.

«Phot.», par exemple, signifie que l'entrée de Timée se trouve sous le même lemme dans le *Lexique* de Photius. Parfois une glose timéenne se trouve dans un autre lexique sous un autre lemme: de tels cas sont indiqués par la formule «*s.v.* …».

=: explications parfaitement égales aux explications de Timée

≈: explications partiellement égales aux explications de Timée

(4) *L'apparat critique*

Il s'agit d'un apparat traditionnel. Chaque fois que j'ai imprimé un texte différent de celui des manuscrits, je l'ai signalé dans l'apparat critique, sauf dans les cas suivants, où la différence n'affecte pas le sens du texte:

(1) *Iota* souscrit: souvent le manuscrit l'omet (p.ex. ἐνιαυτῶ à la place de ἐνιαυτῷ); je l'ai ajouté sans indiquer l'ajout.
(2) L'apparat n'indique pas où le manuscrit soit a omis un accent ou un esprit (comme par exemple ὑπο ou ετέρου), soit présente un accent erroné (comme par exemple λυγόν à la place de λύγον).
(3) quelques items triviaux (des 'coquilles'), à savoir:

4 Κρονίων, Κρινίων cod
9 ἀπέστειλά, ἀπείστειλά cod

Alpha
4 ἱέρειαν, ρερείαν cod
14 ἀβδήρων, ἀβδηρόν cod
52 ἐπ' εὐθείας, cod ἐπευθείας
59 κατ' ὀλίγον, cod κατολίγον
71 καταλλάσσεσθαι, cod καταλάσσεσθαι
72 στερεόν, cod στερρεόν
74 ἐφ' ἑνὸς, cod ἐφσἑνὸς
78 ἀκλινής, cod ἀκλινεῖς

Beta
96 ἀνακινεῖν, cod ἀνακινῆν

Delta
119 ἐπεραιώθημεν, cod ἐπαιραιώθημεν
122 δι' ὅλου, cod διὅλου

Epsilon
142 ἐγκύρτια, cod ἐρκύρτια
177 ἑξακισχίλια, cod ἑξασκισχίλια
182 ἐπιτυχῶς, cod ἐπιτυχῷς
188 δυσπρόσβατα, cod δυσπρόβατα
192 ἑταιρίστριαι, cod ἑταιρίστρια

Zeta
205 ζυγομαχεῖν, cod ζυγεμαχεῖν

Kappa
248 σπερμάτων, cod σπρμάτων
259 κόρυδοι, cod κόροδοι
260 κόρυζα, cod κόρυ
265 εὐθραυστότερον, cod εὐθραυτότερον

Lambda
276 κλητήρων, cod κλητηρίων

Mu
282 μέλεος, cod μέλαιος
287 ὠργασμένος, cod ὠργιασμένος

Xi
301 ἐρέψιμα, τὰ, cod ἐρεψίματα

Omicron
303 ἀκροδρύων, cod ἀκροδύων
318 εἰκόνες, cod εἰκόναι

Pi
334 παρελκύσεις, cod παρελκύσης
336 παραιτοῦμαι, cod παραιτοῦμε
337 πάρνοψ, cod πάρνο
342 κρύσταλλος, cod κρύσταλος
344 παιπάλης, cod πεπάλης
347 πενεστικόν, cod πεστεκόν
350 πεττεία, cod πεττια ; παιδιά, cod πεδία
369 πυρῶν, cod πυρώνων ; φλέγων, cod φλεβών

Ro
375 διεξοδικὸς, cod δεξιοδικὸς

Sigma
384 σκιρῖται, cod σκιωριται
405 καταπληκτικόν, cod καταπληκτιαι
406 Ἱπποκράτει, cod Ἱπποκράτη
418 τέμπη, cod τέμβη
419 τερθρεία, cod τεθρεία

Phi

445 χωρία, cod χωρεία
447 φθόη, cod φθόϊ

Chi

450 χαλάστρας, cod χαλίστρας
452 χαμαίζηλος, cod χαμέζελου

COMMENTAIRE

Pour le titre du lexique, *cf.* Introduction, pp. 88–94; pour la dédicace, *cf.* Introduction, pp. 16–19.

1 **ἀγαθοεργοί·** αἱρετοὶ κατ' ἀνδραγαθίαν

La première entrée qui figure dans le lexique de Timée n'est pas platonicienne, mais dérive d'Hérodote. C'est en effet l'historien qui explique de façon plutôt détaillée ce que les ἀγαθοεργοί sont:

> 1.67: οἱ δὲ ἀγαθοεργοί εἰσι τῶν ἀστῶν, ἐξιόντες ἐκ τῶν ἱππέων αἰεὶ οἱ πρεσβύτατοι, πέντε ἔτεος ἑκάστου· («les Agathoerges sont des citoyens, les plus âgés de ceux qui sortent chaque année du corps des cavaliers, à raison de cinq par ans»).

Entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IIe siècle après J.-C., le terme ne se retrouve que chez Hérodote.

Pourtant, l'explication de notre lexique ne s'accorde pas avec le sens donné par Hérodote; elle consiste simplement en une étymologie, qui réduit le sens du terme au sens des ses composants[1]. Cette explication se trouve dans d'autres lexiques, parmi lesquels celui de Photius et de la *Souda*. Puisque Photius a lu le lexique de Timée (*cf.* Introduction, p. 3), et puisque son lexique et la *Souda* présentent souvent une explication identique à celle que l'on trouve dans le lexique de Timée, on pourrait penser que, dans ce cas aussi, ils ont pris leur explication chez Timée, ce qui signifierait que la glose est glissée dans le lexique timéen assez tôt. Il faut pourtant souligner que Photius reconnaît le terme comme hérodotéen, et complète l'explication avec une paraphrase reprise évidemment du texte pertinent d'Hérodote:

> Photius: ἀγαθοεργοί· αἱρετοὶ κατὰ ἀνδραγαθίαν. οἱ δὲ Σπαρτιᾶται τοὺς ἐκ τῶν ἱππέων ἐξιόντας πέντε ἑκάστου ἔτους, ὡς Ἡρόδοτος ἐν α', οἱ δὲ ὑπηρέτας ἀρχόντων. Ἀττικοὶ δὲ τοὺς ἀγαθὸν ἐργασαμένους τι.

L'explication de Photius montre que, de fait, le sens du terme était ambigu. A côté du sens d'Hérodote, il ajoute en effet un sens attique

---

[1] L'étymologie est l'une des forme d'explication la plus utilisée dans notre lexique (*cf.* par exemple les entrées 6, 14, 15, 18, 23 etc.). Il y a des dizaines d'exemples que je ne soulignerai pas à chaque fois.

plus générique, qui correspond au sens qui se trouve dans notre lexique. En tout état de causes, ou bien Photius n'a pas utilisé le lexique de Timée, ou bien sa version de Timée était plus complète que la notre.

2 **ἄγαλμα·** πᾶν ἀνάθημα

Le terme est abondamment utilisé par Platon, mais avec plusieurs références (statues ; images saintes ; statues consacrées aux dieux ; choses consacrées aux dieux ; objets d'adoration ; objets de délectation ; offrandes). Timée semble choisir comme explication de ἄγαλμα un synonyme, ἀνάθημα. Dans ce travail on aura deux emplois de la synonymie[2] :

i) dans le cas d'un terme dont le sens est connu, et qui est utilisé pour expliquer le sens d'un terme inconnu ;
ii) dans le cas d'un terme dont le sens est connu, et qui est utilisé pour expliquer un sens particulier (non standard ou démodé) d'un terme connu.

En glosant ce terme, Timée utilise un synonyme ii). En effet, il ne peut pas vouloir dire que ἄγαλμα a toujours le sens de ἀνάθημα chez Platon (car cela serait faux), mais plutôt que ce terme a ce sens dans un lieu précis du texte platonicien : il faut donc chercher un passage où le terme signifie probablement « offrande ».

Une façon de procéder consiste à chercher les passages platoniciens où les deux termes sont associés : on verra dans la suite que souvent l'explication donnée par Timée est suggérée par le contexte même où le terme à expliquer apparaît. Si l'on suit cette piste, on se trouve face à deux passages :

Critias 116E4 : πολλὰ δ' ἐντὸς ἄλλα ἀγάλματα ἰδιωτῶν ἀναθήματα ἐνῆν.

Legg. 956B1–3 : θειότατα δὲ δῶρα ὄρνιθές τε καὶ ἀγάλματα ὅσαπερ ἂν ἐν μιᾷ ζωγράφος ἡμέρᾳ εἷς ἀποτελῇ· καὶ τἆλλα ἔστω κατὰ τὰ τοιαῦτα ἀναθήματα μεμιμημένα.

On remarquera pourtant que, dans ces passages, le terme n'apparaît pas dans la forme donnée par Timée. En revanche, il y a un autre passage où le terme apparaît dans la bonne forme, et qui peut avoir le sens donné par Timée, à savoir *Legg.* 931D5–9 :

[2] Encore une fois il faut signaler qu'il y a des dizaines d'explications synonymiques dans les deux sens dans notre lexique (comme par exemple les entrées 3, 5, 8, 9, 10, etc.), que je ne signalerai pas à chaque fois.

ΑΘ. οὐκοῦν διανοηθῶμεν, ὃ σμικρῷ πρότερον εἴπομεν, ὡς οὐδὲν πρὸς θεῶν τιμιώτερον ἄγαλμ' ἂν κτησαίμεθα πατρὸς καὶ προπάτορος παρειμένων γήρᾳ καὶ μητέρων τὴν αὐτὴν δύναμιν ἐχουσῶν, οὓς ὅταν ἀγάλλῃ τις τιμαῖς, γέγηθεν ὁ θεός[3].

Il faudrait probablement choisir ce passage, en rappelant aussi que les *Lois* est le dialogue le plus cité par Timée (cf. *supra*, *Introduction* p. 94). Timée gloserait donc ἄγαλμα en considérent que ce terme est parfois utilisé par Platon de façon particulière. Cette particularité est due à un sens démodé, comme une scolie à Homère en atteste :

Sch. *in Od.*, 3.274 : ἀγάλματα παρὰ τοῖς νεωτέροις αἱ στῆλαι, ἐνταῦθα δὲ τὰ ἀναθήματα.

Le même sens est donné dans une scolie à Aristophane (Sch. *in Nu.* 306 : ἀγάλματα· εἴδωλα, ἀναθήματα, ξόανα) à propos de *Nu.* 305–306 :

οὐρανίοις τε θεοῖς δωρήματα, ναοί θ' ὑψερεφεῖς καὶ ἀγάλματα, κτλ.

3 **ἄγαμαι·** ἀποδέχομαι, θαυμάζω ἄγαν

Chez Platon il y a plus d'une dizaine d'occurrences d'ἄγαμαι. Timée semble vouloir signaler que Platon utilise le verbe de façon ambiguë, parfois avec le sens de « j'accepte », parfois avec le sens de « j'aime bien ». S'il faut choisir un passage, peut-être doit-on penser à *Clitophon*, à cause de la présence d'un élément de l'explication timéenne (θαυμαστῶς) dans le même texte :

Clit. 407E3–4 : ταῦτ'οὖν, ὦ Σώκρατες, ἐγὼ ὅταν ἀκούω σοῦ θαμὰ λέγοντος, καὶ μάλα ἄγαμαι καὶ θαυμαστῶς ὡς ἐπαινῶ.

Il faut pourtant reconnaître que dans tous les passages où ἄγαμαι apparaît, le sens est toujours le même ; de plus, les lexiques et les scolies pertinents (mis à part *Et.Gud.* et *Gloss.Rhet.*, qui donnent les deux) ne donnent que le sens de θαυμάζω. La solution serait alors de considérer que les deux sens donnés par Timée sont plutôt deux explications du même sens, à savoir « aimer (bien) ».

La *Souda* et une scolie à Aristophane spécifient qu'il s'agit là d'un atticisme. Mais le verbe, dans ce même sens, est aussi homérique : une

---

[3] Sur le sens de ἄγαλμα dans ce passage, *cf.* England, *Laws* vol. II, p. 551 : « having established the *fact* that the favour of Heaven is secured by dutiful attention to aged relatives, he repeats what he said before, i.e. that they are the best kind of ἀγάλματα to set up in a house and to do honour to ».

scolie à Homère nous dit aussi que ἄγαμαι est ambigu, car il veut dire «j'admire» et «je blâme»:

> Sch. *in Od.*, 2.67: ἀγασσάμενοι· ἀπὸ τοῦ ἀγῶ γίνεται ἄγαμαι, ὃ σημαίνει δύο, τὸ θαυμάζω καὶ τὸ μέμφομαι.

De toute manière, Timée glose ici non pas un passage platonicien particulier, mais l'usage platonicien du verbe, en tant qu'usage attique.

Etant donné que le *coislianus* nous offre une version du lexique de Timée sérieusement modifiée et abrégée, on pourrait supposer que la version originale citait un ou plusieurs passages platoniciens particuliers (par exemple: «ἄγαμαι: souvent employé dans le sens de …; par exemple… »).

4 **ἀγείρουσαν·** ὡς ἱέρειαν περιερχομένην

> *Rep.* 381D5–E4: μηδὲ Πρωτέως καὶ Θέτιδος καταψευδέσθω μηδείς, μηδ' ἐν τραγῳδίαις μηδ' ἐν τοῖς ἄλλοις ποιήμασιν εἰσαγέτω Ἥραν ἠλλοιωμένην, ὡς ἱέρειαν ἀγείρουσαν
>
> Ἰνάχου Ἀργείου ποταμοῦ παισὶν βιοδώροις·
>
> (…) μηδ'αὖ ὑπὸ τούτων ἀναπειθόμεναι αἱ μητέρες τὰ παιδία ἐκδειματούντων, λέγουσαι τοὺς μύθους κακῶς, ὡς ἄρα θεοί τινες περιέρχονται νύκτωρ πολλοῖς ξένοις καὶ παντοδαποῖς ἰνδαλλόμενοι.

L'explication de Timée est bizarre pour deux raisons: (1) parce que Timée explique ἀγείρουσαν («celle qui mendie») avec περιερχομένην («celle qui erre»); (2) à cause de la présence de ὡς ἱέρειαν dans l'explication.

Pour (1), si l'on regarde les lexiques et les scolies (qui sont nombreux à gloser le verbe), ils expliquent ἀγείρω de deux façons («je ramasse»; «je mendie»), mais jamais au sens donné par Timée. La seule réponse possible à la «bizarrerie» de Timée se trouve dans le texte platonicien qui vient immédiatement après notre passage (*cf. supra*, περιέρχονται), et qui s'ouvre avec la citation d'un vers d'Eschyle:

> *Fr.* 355: ⟨ΗΡΑ⟩ νύμφαι ναμερτεῖς, κυδραὶ θεαί, αἶσιν ἀγείρω Ἰνάχου Ἀργείου ποταμοῦ παισὶν βιοδώροις.

Il faut aussi signaler qu'il y a une autre occurrence d'ἀγείρω chez Platon (*Rep.* 369C), avec le sens standard de «rassembler», de sorte qu'on peut penser que Timée a glosé ἀγείρουσαν en croyant trouver dans cette occurrence un sens particulier, qui ne se retrouve pas ailleurs.

Pour (2), la présence de ὡς ἱέρειαν est une preuve que Timée avait à l'esprit un passage particulier qu'il a dû citer dans la version originale.

Il faut donc imaginer notre entrée comme le reste de quelque chose du type : ἀγείρω· *Rep.* III, μηδ’…ὡς ἱέρειαν ἀγείρουσαν. τοῦτ ’ἔστιν ὡς ἱέρειαν περιερχομένην.

5 **ἁγιστεύειν·** ἱεροθυτεῖν

> *Legg.* 759D1–4 : κατ’ ἐνιαυτὸν δὲ εἶναι καὶ μὴ μακρότερον τὴν ἱερωσύνην ἑκάστην, ἔτη δὲ μὴ ἔλαττον ἑξήκοντα ἡμῖν εἴη γεγονὼς ὁ μέλλων καθ’ ἱεροὺς νόμους περὶ τὰ θεῖα ἱκανῶς ἁγιστεύσειν.

Ruhnke[4] présente le texte avec la forme donnée par Timée (ἁγιστεύειν), alors que dans notre texte OCT on a ἁγιστεύσειν. Donc, il y a deux possibilités : ou bien Timée cite l’entrée dans une forme « neutre », c’est à dire à l’infinitive présent, ou bien il a lu dans son texte de Platon ἁγιστεύειν[5].

Le synonyme donnée par Timée (ἱεροθυτεῖν) n’est adopté par aucun des lexiques peu nombreux à gloser ce verbe, et qui préfèrent comme explication ἁγιάζειν (Photius, *Souda*, *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2]).

Ce verbe est extrêmement rare (une quinzaine d’occurrence en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.). Ce qui est remarquable est que Timée choisit d’utiliser comme synonyme un verbe qui est encore plus rare[6], même s’il est vrai que son sens est transparent.

6 **Ἄγιν·** τὸν ἡγούμενόν τινος

Le manuscrit présente ἁγίαν, terme qui ne se trouve pas chez Platon à la forme présentée dans le lexique, ni dans la signification exprimée par l’étymologie donnée par Timée. Dans les textes platoniciens, le terme a toujours la signification de « saint ».

La forme masculine de l’explication (τὸν ἡγούμενόν τινος) montre que le lemme n’est pas correct, tout comme l’explication ne convient pas du tout au terme. Ruhnke a probablement raison lorsqu’il dit qu’il faut corriger le texte en Ἥγιας, comme chez Hérodote 9.33, ou en ἄγιν, comme chez Platon *Crat.* 394C3–5 :

---

[4] D. Ruhnke (éd.), *Timaei Sophistae Lexicon vocum platonicarum* (editio nova curavit G.A. Koch), Leipzig 1828, p. 11 (désormais Ruhnke).

[5] Kühner-Gerth, I, p. 178, donnent des exemples de μέλλων avec infinitif présent : Hdt. 6.108 : μελλόντων συνάπτειν μάχην, Th. 1.134 : μέλλοντος αὐτοῦ ἀποψύχειν, etc.

[6] Il n’y en a que deux occurrence entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

> ἄλλα πολλά ἐστιν ἃ οὐδὲν ἀλλ' ἢ βασιλέα σημαίνει· καὶ ἄλλα γε αὖ στρατηγόν, οἷον Ἆγις καὶ Πολέμαρχος καὶ Εὐπόλεμος[7].

Notre entrée est donc, ou bien une glose hérodotéenne glissée dans notre lexique, ou bien une glose platonicienne.

En tout état de cause, cette glose est bizarre, car le passage platonicien est justement en train d'énumérer des prénoms de chefs. Pourtant, il est possible que Timée, parmi les noms donnés par Platon, ait pu trouver l'étymologie de Ἆγις la plus difficile à dénicher (contrairement au sens étymologique de Πολέμαρχος et de Εὐπόλεμος, qui sont transparents).

Mais si nous acceptons la correction proposée par Ruhnke pour le *Cratyle*, se pose la question de savoir pourquoi on a l'accusatif, alors que *Cratyle* présente le nominatif. Une hypothèse séduisante pourrait être la suivante: à l'origine, l'entrée du lexique devait être quelque chose comme: Ἆγις· ὄνομα κύριον τὸν ἡγούμενόν τινος σημαίνον—c'est-à-dire que l'accusatif dériverait du στρατηγόν du *Cratyle*; l'entrée devait être Ἆγις, comme dans le *Cratyle*. Après l'abréviation de l'entrée, on a «normalisé» Ἆγις pour avoir deux accusatifs.

Une autre possibilité serait de changer Ἆγις en ἀγός (*cf.* Apollonius le sophiste, Hésychius, Photius, Philopon, *EM*, *Gloss.Rhet.*, etc., qui présentent comme explication de ἀγός, ἡγεμών), on aura ainsi deux entrées pour ἀγός. En ce cas, il ne s'agirait pas d'une glose à Platon, mais à Homère.

7 **ἄγνος·** φυτὸν, ὃν καὶ λύγον

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, mais pas dans la forme donnée par Timée:

> ΣΩ. Νὴ τὴν Ἥραν, καλή γε ἡ καταγωγή. ἥ τε γὰρ πλάτανος αὕτη μάλ' ἀμφιλαφής τε καὶ ὑψηλή, τοῦ τε ἄγνου τὸ ὕψος καὶ τὸ σύσκιον πάγκαλον, κτλ. (*Phaedr.* 230B2–4)

L'explication, telle qu'elle se trouve dans notre manuscrit (φυτὸν, ὃν καὶ λύγον), n'est pas grammaticale: Ruhnke (p. 11), suggère qu'il faudrait ajouter καλοῦσιν après λύγον, comme chez les autres lexicographes (mais dans son texte, il ne l'ajoute pas).

[7] Ruhnke, p. 11: «hanc vocem neque apud Platonem reperio, neque apud ullum veterum scriptorum. Eadem tamen se analogia tuetur, qua proprium nomen Ἡγιας ap. Herodotum IX 33 (…). An scribendum ἄγιν e Cratylo p. 394.c.3–5».

Λύγος est utilisé par Homère, et quelques scolies et commentaires homériques signalent que les attiques utilisent plutôt ἄγνος (cf. Sch. *in Od.*, 9.427; Eust. *in Od.*, I 354.25).

L'atticisme du terme est signalé aussi par Aelius Dionysius:

> ἄγνον οὐχὶ (il faut lire: ὃν καὶ) λύγον καλοῦσιν οἱ Ἀττικοί.

Le terme est très rare, et apparemment ambigu: la *Souda* affirme en effet que le terme est utilisé pour désigner une plante et aussi une espèce d'oiseau (ἄγνος· φυτὸν, ὃν καὶ λύγον καλοῦσιν. ἔστι δὲ καὶ εἶδος ὀρνέου).

8 **ἄγος·** μίασμα, μύσος

L'explication donnée par Timée contient deux synonymes. Le seul passage platonicien où l'on peut retrouver le terme est une épigramme attribuée à Platon, dans *AP* VII 268:

> Ναυηγόν με δέδορκας· ὃν ἡ κτείνασα θάλασσα
> γυμνῶσαι πυμάτου φάρεος ᾐδέσατο,
> ἄνθρωπος παλάμῃσιν ἀταρβήτοις μ'ἀπέδυσε,
> τόσσον ἄγος τόσσου κέρδεος ἀράμενος.
> κεῖνο καὶ ἐνδύσαιτο καὶ εἰς Ἀίδαο φέροιτο,
> καί μιν ἴδοι Μίνως τοὐμὸν ἔχοντα ῥάκος[8].

La question qu'il faut se poser est alors: les épigrammes étaient-elles considérées comme faisant partie du *corpus platonicum*? Diogène Laërce, qui cite plusieurs épigrammes platoniciennes (mais pas la nôtre), ne dit rien à ce propos (*cf.* D.L. 3.29). À vrai dire, il semble plus probable que cette glose concerne Eschyle, pour lequel nous possédons deux scolies (les deux sur *Septem contra Thebas*, 1017), l'une qui explique ἄγος avec μύσος, l'autre avec μίασμα. Ou alors, l'auteur concerné est Sophocle, pour qui il y a deux scolies à *Oedipus Tyrannus*, qui expliquent ἄγος avec μίασμα.

Les trois termes (ἄγος, μίασμα et μύσος) se trouvent souvent associés non seulement dans les lexiques et dans les scolies, mais aussi chez

---

[8] Ruhnke, p. 11: «Plato, si bene memini, non usus est hac voce …». Page, *Epigrammata*, p. ix, attribue cet épigramme à l'âge alexandrine, et le place *in serie Meleagrea* (*in serie Meleagrea comparent quinque epigrammata demonstrativi generis, duo de Eretriensibus propre Susa vel Ecbatana sepultis* (…) *tria de naufragii* (parmi lesquels le notre), *quae aetati Alexandrinae securus adscribo*).

les philosophes Philon et Athenagoras. Ἄγος et μίασμα constituent un couple central pour l'histoire de la religion grecque[9].

9 **ἄγροικος·** σκληρὸς καὶ ἀπαίδευτος, ἢ ὁ ἐν ἀγρῷ κατοικῶν

Dans notre lexique on trouve, comme explication d'un terme qui n'est pas rare, trois synonymes qui correspondent à deux significations: «rude et sans instruction»; «celui qui habite à la campagne». Cela signifie que notre lexicographe a voulu montrer que le terme est utilisé dans un sens littéral et dans un sens métaphorique.

Chez Platon il y a une trentaine d'occurrences du terme, dont trois sous la forme donnée par Timée:

1) *Symp.* 218B5–7: οἱ δὲ οἰκέται, καὶ εἴ τις ἄλλος ἐστὶν βέβηλός τε καὶ ἄγροικος, πύλας πάνυ μεγάλας τοῖς ὠσὶν ἐπίθεσθε.

2) *Rep.* 411A2–4: πάνυ γε.τοῦ δὲ ἀναρμόστου δειλὴ καὶ ἄγροικος; καὶ μάλα.

3) *Legg.* 880A3–6: ὁ δὲ ὑπὲρ τετταράκοντα γεγονὼς ἔτη ἐὰν τολμᾷ τῳ μάχεσθαι, εἴτε ἄρχων εἴτε ἀμυνόμενος, ἄγροικος καὶ ἀνελεύθερος ἂν λεγόμενος ἀνδραποδώδης τε, δίκης ἂν ἐπονειδίστου τυγχάνων τὸ πρέπον ἔχοι.

Dans presque tous les cas, le sens σκληρὸς καὶ ἀπαίδευτος fonctionne assez bien; il y a d'autres passages où seulement σκληρός fonctionne (*cf.* par exemple *Gorg.* 486C2; *Rep.* 361E1. *Cf.* les scolies *ad loc*, qui effectivement donnent comme explication σκληρότερον); mais il n'y a aucun passage platonicien où ἄγροικος veut dire «celui qui habite à la campagne». Pourquoi Timée donne-t-il alors cette deuxième signification?

Peut-être que la glose de Timée reflète le débat des grammairiens et des lexicographes sur l'ambiguïté du terme. Nombreux sont ceux qui reconnaissent les deux sens du terme donnés par Timée. Certains rattachent ces deux sens à une différence d'accents, en fonction de laquelle ἄγροικος a le sens de «dur» «grossier» ou «sans culture» (σκληρός, σκαιός, ἀμαθής, ἀπαίδευτος), ἀγροῖκος «celui qui habite à la campagne» (*cf.* par exemple Poll. 9.12; Ammonius, [Her.], Ptolemaeus, etc. Mais *cf.* [Eudemus], Philopon, [Zonaras], Sch. *in Ar.*, *Nu.* 43, qui disent exactement le contraire). D'autres reconnaissent la différence de sens, sans reconnaître la différence d'accent: *cf.* par exemple Phrynichus; *Souda*, *s.v.* ἀγροικίζω.

[9] *Cf.* Parker, *Miasma.*

Parmi les nombreux textes qui s'occupent de ce terme, on en citera deux, car ils montrent assez bien que la glose que nous sommes en train d'examiner n'est pas, après tout, une glose à Platon :

1) *Lex. Vind.* : ἄγροικος ὁ ἀπαίδευτος. Ἀριστοφάνης· ἐμοὶ γὰρ ἄγροικος ἥδιστος βίος. καὶ Λιβάνιος· ἄγροικος κορύζης καὶ λέμφου ἔμπλεως. ἀγροῖκος ὁ ἐν τῷ ἀγρῷ οἰκῶν. Ἀριστοφάνης· ἔπειτ' ἔγημα Μεγακλέους ἀδελφιδῆν, ἀγροῖκος ὢν ἐξ ἄστεος. λέγεται ἀγροῖκος ἀττικῶς καὶ ὁ ἀμαθής. Ἀριστοφάνης· λέγεις ἀγροῖκον ἄρα σύ γ' εἶναι τὸν θεόν. καὶ ἀγροῖκος ὁ ἐκ τοῦ ἀγροῦ.

Lex. Vind. attribue la différence des sens à Aristophane : il dit ἄγροικος· ὁ ἀπαίδευτος. Ἀριστοφάνης (plus citation) et ἀγροῖκος· ὁ ἐν τῷ ἀγρῷ οἰκῶν. Ἀριστοφάνης (plus citation). Ensuite, il ajoute que ἀγροῖκος au sens de ἀμαθής (qu'on prendra comme équivalent à ἀπαίδευτος) est attique, et il cite encore Aristophane. *Cf.* aussi Sch. *in Ar., Nu.* 43 : ἄγροικος ὁ ἐν τῷ ἀγρῷ οἰκῶν, ἀγροῖκος δὲ ὁ ἀπαίδευτος.

2) Thomas Magister : ἀγροῖκος ὁ ἐν τῷ ἀγρῷ οἰκῶν παρὰ τοῖς Ἕλλησιν ἁπλῶς· ἄγροικος δὲ ὁ ἰδιώτης καὶ ἀπαίδευτος. οἱ Ἀττικοὶ δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ ἐν τῷ ἀγρῷ οἰκοῦντος καὶ ἐπὶ τοῦ ἰδιώτου καὶ ἀπαιδεύτου καὶ ἀναισθήτου προπαροξυτόνως ἄγροικος λέγουσιν. Ἀριστοφάνης ἐν Πλούτῳ· λέγεις ἄγροικον ἄρα σύ γ' εἶναι τὸν θεόν, ἤγουν ἀναίσθητον. καὶ πάλιν ἐν νεφέλαις· ἔπειτ' ἔγημα Μεγακλέους τοῦ Μεγακλέους, ἀδελφιδῆν ἄγροικος ὢν ἐξ ἄστεος, ἤγουν ἐν τῷ ἀγρῷ οἰκῶν.

Thomas dit que la distinction de sens et d'accent est « grecque », alors que chez les attiques ἄγροικος recouvre les deux sens. Lui aussi donne deux citations d'Aristophane.

A partir de ces deux textes il semblerait donc que la glose que nous trouvons chez Timée soit plutôt une glose à Aristophane, qui dériverait d'un lexique sur cet auteur.

10 **ἀγρονόμοι·** οἱ τοῖς ἀγροῖς ἐπιφοιτῶντες ἄρχοντες

L'explication de Timée présente une sorte de synonyme comprenant une étymologie. Toutes les occurrences (une vingtaine) se retrouvent dans les *Lois*, dont quatre sous la forme donnée par Timée (761E, 762B, 844C, 881C2). Pour son explication (οἱ τοῖς ἀγροῖς ἐπιφοιτῶντες ἄρχοντες), Timée s'inspire de ces mêmes passages : 761E (δικαστὴν δὲ καὶ ἄρχοντα = τοὺς ἀγρονόμους), 762B (οἵ τε ἄρχοντες οἵ τ' ἀγρονόμοι), 844C (ἐν ἀγρῷ δὲ ἀγρονόμον), 881C (κατ' ἀγροὺς τῆς χώρας που, τοὺς τῶν ἀγρονόμων ἄρχοντας).

Dans sa *Politique*, Aristote parle de ce type de chefs, que certains appellent ὑλωροί, d'autres ἀγρονόμοι (1321b29–30 : καλοῦσι δὲ τοὺς

ἄρχοντας τούτους οἱ μὲν ἀγρονόμους οἱ δ' ὑλωρούς). *Cf.* aussi *Pol.* 1331b15, et Philon, *Spec. Leg.*, 4.21[10].

Le terme est homérique :

> *Od.* 6.105–106 : τῇ δέ θ' ἅμα Νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο, ἀγρονόμοι παίζουσι

(cf. Apollonius ; Sch. *in Hom.*, *Od.* 6.106).

Ammonius signale la différence entre ἀγρονόμος et ἀγρόνομος :

> ἀγρονόμος ἐὰν μὲν παροξύνωμεν ἔσται ὁ ἐν ἀγροῖς νέμων, ἐὰν δὲ προπαροξύνωμεν ἔσται ὁ ἐν ἀγροῖς νεμόμενος.

La même différence est signalée par Apollonius et par une scolie à Homère (Sch. *in Od.*, 6.106).

Pourquoi Timée glose le terme ? Parce qu'il est controversé, ambigu et parce qu'il se trouve parmi le groupe des termes « politico-sociaux ». Il est aussi très rare[11].

11 **ἀγχώμαλος·** ὁ ἐγγύς πως τῷ ἐπίσης ἔχων ἐπί τι ἀγώνισμα ἢ ἄθλημα

Le terme, qui est très rare[12], n'est pas platonicien, mais dérive de Thucydide[13]. En expliquant le terme, Pollux et Moeris citent Thucydide :

> Poll. 5.157 : τὸ γὰρ ἀγχώμαλον, εἰ καὶ Θουκυδίδης εἶπε, τραχύ.
>
> Moeris : ἀμφιδήριτον τὸν ἀγχώμαλον, ὡς Θουκυδίδης, Ἀττικοί· πάρισον Ἕλληνες.

La plupart des autres lexiques et scolies préfère expliquer le terme avec τῆς ἐγγὺς τοῦ ὁμαλοῦ (même sens que l'explication de notre lexique, sauf que celui-ci fait référence aux compétitions) : *cf.* [Eudemus], Photius et *Coll.Verb.*[1], *s.v.* ἀγχωμάλου ; *Et.Gen.*, *Et.Gud.*, *Et.Sym.*, *s.v.* ἀγχώμαλα ; *Souda*, *EM* ; *Lex.*haimod., *s.v.* ἀγχώμαλον.

---

[10] Sur ce terme, à propos duquel on cite Platon et Aristote, v. Thalheim, *RE* I, 1, 904.

[11] Moins d'une cinquantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[12] En effet, entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie avant J.-C., ἀγχώμαλος se trouve seulement chez Thucydide (et une fois chez l'historien Ctésias, son contemporain). Ensuite, on le retrouve seulement au Ie siècle avant J.-C. (une dizaine d'occurrences, toutes chez Denys d'Halicarnasse), au Ie siècle après J.-C (une vingtaine) au IIe (une vingtaine), et au IVe (2 occurrences).

[13] Pour l'explication, qui se refère aux compétitions, *cf.* Thucydide, 3.49 : ῥηθεισῶν δὲ τῶν γνωμῶν τούτων μάλιστα ἀντιπάλων πρὸς ἀλλήλας οἱ Ἀθηναῖοι ἦλθον μὲν ἐς ἀγῶνα ὅμως τῆς δόξης καὶ ἐγένοντο ἐν τῇ χειροτονίᾳ ἀγχώμαλοι.

Pour ce qui est des scolies, il y en a une à Lucien (Sch. *in Luc., VH* 37) et trois à Thucydide, qui correspondent aux trois passage où le terme apparaît chez Thucydide, à savoir 3.49, 4.134 et 7.71.

12 **αἰκίας·** ὕβρεως δίκη

Il y une dizaine d'occurrence de αἰκία chez Platon, mais il est clair que Timée veut gloser la formule δίκη αἰκίας, pour expliquer en particulier αἰκίας : *cf.*

> *Rep.* 464E4–5 : καὶ μὴν οὐδὲ βιαίων γε οὐδ' αἰκίας δίκαι δικαίως ἂν εἶεν ἐν αὐτοῖς
>
> *Legg.* 869B1–3 : καὶ γὰρ αἰκίας δίκαις ταῖς ἐσχάταις ἔνοχος ἂν γίγνοιτο καὶ ἀσεβείας ὡσαύτως καὶ ἱεροσυλίας
>
> *Legg.* 880B6–C1 : πρὸς δ' ἔτι δίκην ὑπεχέτω τῆς αἰκίας ὁ τὸν πρεσβύτερον, ὡς εἴρηται, τολμήσας τύπτειν, καὶ ἐὰν ὄφλῃ τὴν δίκην, δεδέσθω μηδὲν ἐνιαυτοῦ σμικρότερον
>
> *Legg.* 881D3–5 : ἐὰν δέ τις ὄφλῃ δίκην αἰκίας γονέων, πρῶτον μὲν φευγέτω ἀειφυγίαν ἐξ ἄστεος εἰς τὴν ἄλλην χώραν καὶ πάντων ἱερῶν εἰργέσθω

Les lexiques et quelques scolies commentent abondamment ce terme, en donnant essentiellement deux sens :

1) αἰκία comme type de crime (coups avec injures ou violence physique (ὕβρις)) :

> Ammonius : αἰκίαι καὶ ὕβρεις διαφέρουσιν. αἰκίαι μὲν γάρ εἰσιν αἱ ἄνευ προπηλακισμοῦ πληγαί· καθὰ καὶ Δημοσθένης ὁ ῥήτωρ φησίν· « ὕβρισμαι μὲν ἐγώ, προπεπηλάκισται δὲ σῶμα τοὐμόν ».

Photius (= *Souda* ; *Coll. Verb.*[1]) : αἰκία· ὕβρις ἔμπληγος.

Cf. aussi Hésychius et [Zonaras] *s.v.* αἰκία ; *EM s.v.* ἀεικίας ; Sch. *in Ar., Ec.* 663 ; Sch. *in S., El.* 511.

2) αἰκία comme type de δίκη privée (le sens de Timée), probablement par opposition à γραφή (procès publique) :

> Poll., 8.31 : καὶ ἰδιωτικὰ μὲν δικῶν ὀνόματα αἰκίας, κακηγορίας, βλάβης etc.
>
> Harpocration (= *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; [Zon.]) : αἰκίας· εἶδος δίκης ἐστὶν ἰδιωτικῆς ἐπὶ πληγαῖς λαγχανομένης, ἧς τὸ τίμημα ἐν τοῖς νόμοις οὐκ ἔστιν ὡρισμένον, ἀλλ' ὁ μὲν κατήγορος τίμημα ἐπιγράφεται ὁπόσου δοκεῖ ἄξιον εἶναι τὸ ἀδίκημα, οἱ δὲ δικασταὶ ἐπικρίνουσιν.

Photius: αἰκία· εἶδος δίκης ἐπὶ πληγαῖς. εἰσήγετο δὲ ἐντὸς ἡμερῶν τεσσάρων, πρὶν ἢ τὰ ἴχνη τῶν πληγῶν ἀφανισθῆναι[14].

Il y a deux scolies à Platon:

> Sch. *in Rep.* 464E: βιαίων … αἰκίας. βιαίων δίκη βίας δίκης διαφέρει. (…) σημειωτέον δὲ ὅτι βιαίων γράφουσι τὴν δίκην οἱ παλαιοί, καὶ οὐδεὶς βίας. αἰκίας δὲ δίκη ἐστιν ὅταν ἐκ προχείρου πάθους τινὸς καὶ μὴ ἐκ προνοίας ἀδίκων τις ἄρξῃ χειρῶν. εἰσήγετο δὲ πρὸς τοὺς τεσσαράκοντα.

> Sch. *in Legg.* 630E: κλήρων … ἐπικλήρων … αἰκίας. κλῆρός ἐστι κτημάτων οὐσία τις ἢ λαχμὸς ἢ μέτρον τι γῆς, ὅθεν καὶ κληροῦχοι οἱ ταῦτα κατέχοντες· ἢ τὸ τῶν ἱερῶν ἀνδρῶν σύστημα· ἐπίκληρος δέ ἐστιν ἡ ἐπὶ κλήρῳ παντὶ καταλελειμμένη παῖς, ὀρφανὴ πατρὸς καὶ μητρός, ἀδελφῶν τε οὖσα ἔρημος. τινὲς δὲ ταύτην καὶ ἐπιπταματίδα καὶ πατροῦχον καλοῦσιν. αἰκία δέ ἐστι δίκη ἐκ προχείρου πάθους γιγνομένη τινός, ἣν ὁ εἰργασμένος πρότερος ἀδίκων ἦρξε χειρῶν, ἣ καὶ πρὸς τοὺς τεσσαράκοντα εἰσαγώγιμος ἦν.

Dans les deux cas (en parallèle avec l'explication de Timée), l'explication des scolies concerne le deuxième sens de αἰκία. Ceci est intéressant, car la première scolie concerne le premier passage qu'on avait indiqué comme l'un des passages platoniciens possibles que Timée avait à l'esprit.

13 **ἀΐστωρ·** ἄπειρος, ἀμαθής

Le terme se trouve en *Legg.* 845B1–3, à la même forme que celle donnée par Timée:

> ἐὰν δέ τις ἀίστωρ ὢν αὐτὸς ἢ δοῦλος ἅψηται.

Ce terme ne se retrouve pas chez les philosophes, ni dans les scolies. Photius dans son lexique ne donne pas l'explication de Timée, mais une autre qui semble se référer justement au passage des *Lois* platoniciennes (car il s'agit là d'un passage qui concerne l'ignorance d'une certaine loi): ἀντὶ τοῦ ἀνήκοος, μὴ πεπεισμένος νόμῳ.

Le terme est presque un hapax: il y a une occurrence chez Platon et une chez Euripide (*Andr.* 682), de sorte que Timée aurait utilisé deux synonymes, à savoir deux termes avec un sens connu à son époque, pour expliquer un terme inconnu parce que rarissime.

---

[14] Sur ces sens, *cf.* Thalheim, *RE* I, 1, 1006–1007; Harrison, *Laws of Athens*, pp. 93–94, 131–132.

14 **αἰξωνεύεσθαι·** ἀπὸ δήμου τινὸς ἡ κατηγορία τοῦ Αἰξωνέως, ὡς ἀπὸ Ἀβδήρων ἀβδηρίτης, ὡς ἐπὶ βλασφημίᾳ διαβέβληται

Voici une entrée liée à un intérêt encyclopédique plutôt qu'à l'obscurité du terme[15]. En effet, pour expliquer le sens du verbe, Timée en donne une étymologie (le verbe vient du nom d'un dème), en présentant dans la suite un petit commentaire qui vise à expliquer ce qu'est ou fait l'*item* qui porte le nom. Il est difficile de comprendre le sens de l'expression « comme Abdéritain d'Abdère »—expression reprise aussi par Photius et *Coll. Verb.*[1].

Le passage que Timée a à l'esprit est *Lach.* 197B8–9 :

> οὐδὲν ἐρῶ πρὸς ταῦτα, ἔχων εἰπεῖν, ἵνα μή με φῇς ὡς ἀληθῶς Αἰξωνέα εἶναι.

On remarquera pourtant que, dans ce passage, il n'y a pas le verbe αἰξωνεύεσθαι, mais l'adjectif à partir duquel se construit le verbe, à l'accusatif, à savoir αἰξωνέα. Cela peut vouloir dire deux choses : ou bien que Timée a lu dans son texte de Platon le verbe, ou bien que cette partie du lexique est corrompue, de sorte qu'il faudrait la changer.

Αἰξωνεύς et ses dérivés (αἰξωνεύεσθαι) sont considérés et expliqués par beaucoup de lexicographes alexandrins et byzantins. Tous expliquent ces termes en se référant à βλασφημία, τὸ κατηγορεῖν, κακολογεῖν. Il convient de remarquer que Hésychius et Stephanus de Byzance (*Ethn.* 52.13–53.3) présentent dans leurs textes κακηγορεῖν, alors que *Et.Gen.*, *Et.Gud.*, *EM*, *Et.Sym.* et [Zon.] (*s.v.* αἰξωνεία) présentent κατηγορεῖν. Les auteurs mentionnés par certains lexiques sont Ménandre et Platon : ils sont cités par Harpocration (*s.v.* αἰξωνῆσιν), qui indique aussi que les habitants d'Æxônèà étaient représentés au théâtre comme βλάσφημοι. Photius et *Coll. Verb.*[1] citent un passage de Ménandre (*Fr.* 256 : γραῦς τις κακολόγος, ἐκ δυοῖν Αἰξωνέοιν).

Il y a très peu de scolies, dont une scolie à Platon, qui reprend non pas l'explication de Timée, mais probablement celle d'Harpocration :

> Sch. *in Pl.*, *Lach.* 197C2–4 : Αἰξωνὶς δῆμος Κεκροπίδος, καὶ Αἰξωνεῖς οἱ ἐκεῖθεν, οἳ καὶ βλάσφημοι ἐκωμῳδοῦντο εἶναι· παρ' ὃ καὶ αἰξωνεύεσθαί φασι τὸ βλασφημεῖν· ὃ καὶ ἡ Πλατωνικὴ ῥῆσις δηλοῖ.

Excepté chez les lexicographes et les grammariens, la seule occurrence du terme qu'on trouve est chez Suétone (περὶ βλασφημιῶν, 13.9–14.3).

[15] Il y a plusieurs entrées de ce type, comme par exemple 17, 20, 49, 54, 177, etc. Sur cette entrée, *cf.* Milchöffer, *RE* I, 1, *s.v.* Aixone. *Cf.* aussi *supra*, Introduction, p. 110.

Pourquoi Timée glose-t-il le terme ? Tout d'abord, comme l'abondance des commentaires lexicographiques en témoigne, c'est parce que le terme était difficile à comprendre en tant qu'ethnique, et de plus chargé d'un sens ultérieur (celui d'être blasphème). Dans le contexte du *Lachès*, le terme est vraiment obscur et mérite une explication, d'autant plus que dans un autre dialogue de Platon, il est utilisé de façon totalement neutre (*Lysis* 206C8 : Δημοκράτους, ἔφη, τοῦ Αἰξωνέως ὁ πρεσβύτατος ὑός).

15 **ἄκακοι·** οἱ ἔξω κακίας

Les passages platoniciens où le terme apparaît sont :

> *Alc. II*, 140C8–D2 : οἱ δὲ ἐν εὐφημοτάτοις ὀνόμασι βουλόμενοι κατονομάζειν οἱ μὲν μεγαλοψύχους, οἱ δὲ εὐήθεις, ἕτεροι δὲ ἀκάκους καὶ ἀπείρους καὶ ἐνεούς[16]

> *Tim.* 91D6–E1 : τὸ δὲ τῶν ὀρνέων φῦλον μετερρυθμίζετο, ἀντὶ τριχῶν πτερὰ φύον, ἐκ τῶν ἀκάκων ἀνδρῶν, κούφων δέ, καὶ μετεωρολογικῶν μέν, ἡγουμένων δὲ δι' ὄψεως τὰς περὶ τούτων ἀποδείξεις βεβαιοτάτας εἶναι δι' εὐήθειαν.

Dans ces deux passages, le terme n'apparaît pas dans la forme donnée par Timée, de sorte qu'on ne peut pas utiliser ce critère pour décider lequel des deux Timée voulait gloser. Il semble pourtant plausible de penser qu'il a voulu gloser l'occurrence dans le *Timée*, car ici le terme a le sens donné par Timée, alors que, dans *Alc. II*, il a une signification décidément négative (« sot »). Les lexicographes peu nombreux à gloser ce terme soulignent le sens de ἁπλοῦς, « simple » : *cf.* Photius et *Coll.Verb.*[1] (*s.v.* ἀκακία), [Zon.] (il cite ὁ Ἀπόστολος, à savoir Paul, *Ep.Rom.*, 16.18 (τὰς καρδίας τῶν ἀκάκων)). Cet adjectif sera abondamment utilisé par les Pères de l'Église, en l'appliquant à Dieu, aux anges, aux hommes.

Timée glose le terme parce que celui-ci est utilisé dans le *Timée* avec une nuance différente par rapport à *Alc. II.* L'utilisation du terme avec des nuances différentes est confirmée par les autres lexiques.

16 **ἀκήρατοι·** καθαροί

Platon emploie le terme à plusieurs reprises, mais s'il faut expliquer le masculin pluriel, on a seulement *Legg.* 840D4–7 :

[16] Ce terme aussi est glosé par Timée. *Cf. infra*, entrée 165.

οἳ κατὰ μεγάλας ἀγέλας γεννηθέντες, μέχρι μὲν παιδογονίας ἠίθεοι καὶ ἀκήρατοι γάμων τε ἁγνοὶ ζῶσιν

Pour ce passage, le synonyme offert par Timée comme explication convient ; si l'on se demande d'où Timée l'a pris, il est clair qu'il se trouve en *Crat.* 396B6–7, où l'on constate l'association entre ἀκήρατον et καθαρόν :

κόρον γὰρ σημαίνει οὐ παῖδα, ἀλλὰ τὸ καθαρὸν αὐτοῦ καὶ ἀκήρατον τοῦ νοῦ.

Les deux termes (ἀκ'ηρατος et καθαρός) se trouvent souvent associés : par exemple, chez Plutarque (*Quaest.Conv.* 725D ; *Fac.Lun.* 942A–B), chez Proclus (*Theol.Plat.* 1.83.24, 5.17.4–11, 5.21.2–8, 5.23.22–24, 5.32.7–11, etc., où le passage du *Cratyle* est cité plusieurs fois), et aussi chez Epictète (*Diss.* 4.11.3).

L'explication standard, utilisée par la plupart des lexiques (*cf.* par exemple Photius, *Et.Gen.*, *Souda*, *EM*, *Coll.Verb.*[1], [Zon.], *s.v.* ἀκήρατος ; voir aussi *Lex.Can.*, *s.v.* ἀκηράτου), n'est pas celle de Timée, mais celle d'Apollonius le sophiste dans son lexique homérique :

ἀκήρατον· ἄφθαρτον (« éternel »).

On trouve aussi des scolies platoniciennes sur le terme en question, mais qui n'ont pas de rapport avec l'explication de Timée. Parmi les scolies à d'autres auteurs, celle à Apollonius Rhodius (86.1 : ἀκήρατος· ἀντὶ τοῦ ἄπαις καὶ καθαρὰ ὠδίνιων) se situe dans le même contexte que le passage des *Lois*, car, dans ce cas aussi, on parle d'individus qui n'ont pas eu d'enfants.

En général, ἀκήρατος est un terme très bien connu dans les siècles où l'on peut situer Timée (IIe-IIIe-IVe après J.-C.). Pourquoi alors le gloser ? Voici une explication possible : ce terme est ambigu car il veut dire aussi « éternel ». Timée a donc voulu signaler que ce terme, à un lieu platonicien particulier (les *Lois*), signifie « pure ».

17 **ἀκινάκης·** παραζώνιον στενὸν ἑτερόστομον, ὥσπερ ἡμίτομον μαχαίρας

L'entrée de Timée se refère à *Rep.* 553C 3–6 :

τιάρας τε καὶ στρεπτοὺς καὶ ἀκινάκας παραζωννύντα

Pour ce qui est de l'explication, Ruhnke imprime περιζώνιων (à la place de παραζώνιων), mot qui n'existe pas et qui, s'il existait, ne serait pas apte comme explication. Mais Ruhnke avait écrit παραζώνιων dans sa première édition (p. 12) ; dans la deuxième il l'a corrigé en περιζώνιων,

probablement en suivant la leçon de Villoison (p. 179). Villoison a pourtant tort, parce qu'il a mal lu la forme abregée du manuscrit pour παρά.

Proclus, dans son commentaire à *Cratyle*, parle de ce terme comme d'un terme barbare qu'il faut connaître lorsqu'on fait de l'étymologie :

> *in Crat.* 85.31–34 : καὶ τὰ βάρβαρα δ' οὐ δεῖ ἀγνοεῖν, ἵνα μὴ βιαζώμεθα αὐτά, οἷον τὸν ἀκινάκην καὶ τὸν κάνδυν. τὸν μὲν οὖν ἐτυμολογήσοντα τοιαύτην δεῖ ἔχειν τὴν κριτικὴν φρόνησιν.

Les lexiques aussi signalent que ἀκινάκης est barbare, et expliquent qu'il s'agit d'un petit couteau perse (*cf.* Pollux, 1.138–139 ; Harpocration, Hésychius, Photius, *Et.Gen.*, *Et.Gud.*, *EM*, *Gloss.Rhet.*, *Souda*, [Zon.])[17].

Cf. aussi Sch. *in Pl.*, *Rep.* 553C :

> ἀκινάκαι δὲ Περσικόν τι ξίφος, ἢ δόρυ μικρὸν.

Il est à remarquer que Pausanias (*s.v.* ἄγειν) et Harpocration citent Démosthène, Photius et *Coll.Verb.*[1] (*s.v.* ἄγειν), citent aussi Démosthène, en le préferant à Platon comme auteur illustre qui a utilisé le terme.

Timée a glosé ἀκινάκης car il s'agit d'un terme obscur en tant qu'étranger, mais qui est devenu dans une certaine mesure grec.

18 **ἀκέραιοι·** οἱ ἔξω †κήρας†

Cette entrée pose plusieurs problèmes.

Tout d'abord, la présence de κήρας dans l'explication étymologique οἱ ἔξω κήρας—explication que l'on ne comprend pas. Ruhnke (p. 16) affirme que l'entrée est identique dans la *Souda*, où Portus et Kusterus[18] ont pensé corriger ἔξω κήρας en ἔξω κηρός (« au délà du destin »), en s'appuyant sur une scolie à Nicandre et un passage de Proclus[19]. Ruhnke ajoute qu'il avait pensé à introduire ἔξω κηρός chez Timée aussi, mais qu'il doutait que, dans le grec plus moderne, on ait utilisé

---

[17] Voir aussi Droysen, *RE* I, 1, 1168–1169.

[18] Aemilius Portus a fait deux éditions de la *Souda* (Cologne 1619 ; Genève 1630) ; L. Kuster, a édité la *Souda* en 1700 (Paris).

[19] Ruhnke, p. 16 : « ut ἀκήριος a Sch. Nicandr. ad Theriac. v. 190. exponitur ἄνευ κηρὸς καὶ θανάτου, et ἀκήρατον a Proclo in Tim. V. p. 318. τὸ πόρρω πάσης κηρὸς ἱδρυμένον ».

κήρα pour κήρ[20]. Il invoque aussi « *lex sangerm* MS »[21], qui présente la même entrée que la *Souda* (= Photius), à savoir :

> ἀκέραιον· ἄκακον, ὁλόκληρον, καθαρόν. σημαίνει καὶ τὸν ἔξω κήρας.

Selon cette dernière explication, on peut conclure que le terme est utilisé avec plusieurs nuances.

L'étymologie de ἀκέραιος a posé quelques problèmes à d'autres lexiques aussi : *cf.* l'explication de *Et.Gen.* (= *Et.Gud.* ; *EM*) :

> ἀκέραιος· ὁ ὑγιής· ἀπὸ τοῦ κέρας κεραῖος κεραία, κυρίως ὁ μὴ θυμούμενος καὶ διὰ τοῦ κέρατος βλάπτων ἢ βλαπτόμενος· ἀπὸ μεταφορᾶς τῶν τοῖς κέρασιν ἀμυνομένων ζῴων.

Cela dit, un autre problème se pose, à savoir comprendre si l'entrée se refère à un usage platonicien précis ou tout court. Les passages où le terme se trouve sont :

1) *Polit.* 268B8–C1 : ΞΕ. πῶς οὖν ἡμῖν ὁ λόγος ὀρθὸς φανεῖται καὶ ἀκέραιος ὁ περὶ τοῦ βασιλέως ;
2) *Rep.* 342B3–6 : οὔτε γὰρ πονηρία οὔτε ἁμαρτία οὐδεμία οὐδεμιᾷ τέχνῃ πάρεστιν, οὐδὲ προσήκει τέχνῃ ἄλλῳ τὸ συμφέρον ζητεῖν ἢ ἐκείνῳ οὗ τέχνη ἐστίν, αὐτὴ δὲ ἀβλαβὴς καὶ ἀκέραιός ἐστιν ὀρθὴ οὖσα, κτλ.
3) *Rep.* 409A5–7 : ἀλλ' ἄπειρον αὐτὴν καὶ ἀκέραιον δεῖ κακῶν ἠθῶν νέαν οὖσαν γεγονέναι, εἰ μέλλει καλὴ κἀγαθὴ οὖσα κρινεῖν ὑγιῶς τὰ δίκαια.
4) *Critias* 111B7–C4 : τότε δὲ ἀκέραιος οὖσα τά τε ὄρη γηλόφους ὑψηλοὺς εἶχε, καὶ τὰ φελλέως νῦν ὀνομασθέντα πεδία πλήρη γῆς πιείρας ἐκέκτητο, κτλ.

On remarquera que, non seulement on ne trouve pas le terme sous la forme donnée par Timée, mais aussi que, dans les passages platoniciens, l'adjectif est attribué à un discours, à l'art, à la terre, à l'âme, alors que Timée parle des ἀκέραιοι. Les autres lexiques ne nous aident

---

[20] Ruhnke, p. 16 « nisi mihi nata esset suspicio, recentiores Graecos κήρα pro κήρ ».

[21] Ce que nous connaissons comme *Collectio verborum utilium e differentibus rhetoribus et sapientibus multis*, et qui fait partie du groupe des *Lexica segueriana* (*cf.* Bekker, *Anecdota Graeca*, pp. 319–476, et Bachmann, *Anecdota Graeca*, pp. 1–422). Bekker et Bachmann se basent sur le manuscrit *cod. Coisl.* gr. 345 (que nous mentionnons comme *Coll.Verb.*[1] (*cf.* liste des abréviations) et qui est le code dont le lexique de Timée fait partie. C'est à celui-ci que Ruhnke fait référence). En revanche Boysen (en *Lexica graeca minora*, pp. 16–38) édite une version de ce lexique (que nous mentionnons avec l'abréviation *Coll.Verb.*[2], *cf.* liste des abréviations) basée sur le *cod. Coisl.* gr. 347. Cunningham (*Synagoge*, Berlin 2003), dans sa nouvelle édition de *Coll.Verb.*, présente une édition du texte basée sur trois manuscrits, justement *cod. Coisl.* gr. 347 (A), *cod. Coisl.* gr. 345 (B), plus D (Par. gr.supp. 1243). Il présente aussi séparémment la version du code B, qui, comme on sait, nous offre plusieurs ajouts pour la lettre *alpha* par rapport à *Coisl.* 347.

pas, car ils glosent ἀκέραιος ou ἀκέραιον. De plus, on ne comprend pas comment «au délà du destin» peut être considéré apte à ces passages.

Deux scolies glosent le terme au sens d'«sans être dommagés»:

> Sch. *in D.*, 1.191: ἀκεραίου· ἀβλαβοῦς.
>
> Sch. *in Th.*, 2.61: καὶ οὐκ ἐξίσταμαι· ὧν παρῄνεσα. ἀκεραίοις· ἀζημίοις.

Le terme est rare, mais il devient un peu plus répandu au IVe siècle après J.-C. (450 occurrences), surtout chez les Pères de l'Église.

19 **ἀκκίζῃ·** ἀπαξιοῖς

> *Gorg.* 497A7: ΣΩ. οἶσθα, ἀλλὰ ἀκκίζῃ, ὦ Καλλίκλεις.

A vrai dire, ἀκκίζω signifie «faire l'ignorant», de sorte que l'explication donnée par Timée («tu dédaignes») semble vraiment bizarre.

Ni les lexiques, ni les scolies ne reprennent l'explication de Timée, et manifestent plutôt un intérêt encyclopédique et parémiographique. Les lexiques utilisent comme explications τῆς ὕβρεως ἔχομαι («s'attacher à l'eccès») (*Et.Gud.*, *EM*, [Zon.], *s.v.* ἀκκίζεται, etc.), ἐπαίρω («exalter») (*Et.Gud.*, *EM*, [Zon.], *s.v.* ἀκκίζεται, etc.), γυναικίζομαι («agir comme une femme») (Hésychius *s.v.* ἀκκίζειν; Photius et *Souda*, *s.v.* ἀκκιζόμενος; *Et.Gud.* *s.v.* ἀκκίζεται, etc.), θρύπτω («se faire prier») (Photius *s.v.* ἀκκιζόμενος·, *Et.Gud.*, *EM*, [Zon.], *s.v.* ἀκκίζεται, etc.), et d'autres sens encore; presque tous donnent l'origine du verbe, qui dériverait du prénom d'une femme stupide et ignorante, Ἀκκώ.

Pour ce qui est de Platon, on a deux scolies (*in Gorg.* 497A) et un passage dans le commentaire d'Olympiodore (*in Gorg.*, 31.10). Les trois textes, en accord avec les autres lexiques, reprennent l'histoire de Ἀκκώ, et expliquent le verbe avec des sens apparentés à ceux donnés par les autres lexiques, comme par exemple προσποιεῖσθαι («faire semblant»), θρύπτεσθαι, μωραίνειν («être stupide»); aucun ne reprend l'idée de Timée.

Le verbe est très rare[22]; mais il est repris, utilisé et expliqué par les «sophistes» du IIe siècle après J.-C.: *cf.* Zenobius, *Epit.* 1.53 et 5.59; Ael., *Ep.* 9.6 et *Fr.* 123; Alciphr., *Ep.*, 3.5 et 4.10.

Cf. aussi Diogenian. *Paroem.*, 2.4:

---

[22] Une trentaine d'occurrences au total entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

> ἀκκίζεσθαι· Ἀκκὼ γυνή τις ἐπὶ μωρίᾳ διαβαλλομένη, ἥτις ἐσοπτριζομένη τῇ οἰκείᾳ σκιᾷ ὡς ἑτέρᾳ διελέγετο

et 1.24 :

> ἀκκίζεται· ἤγουν παραφρονεῖ, μωραίνει. εἴρηται δὲ ἀπὸ ἱστορίας τοιαύτης. Ἀκκὼ γυνὴ Ἀθηναία ἐπὶ μωρίᾳ διαβαλλομένη, ἥν φασι τῇ ἑαυτῆς εἰκόνι κατοπτριζομένην διαλέγεσθαι. ὅθεν καὶ τὸ ἀκκίζεσθαι.

20 **ἀκροχειρίζεσθαι·** πυκτεύειν ἢ παγκρατιάζειν πρὸς ἕτερον ἄνευ συμπλοκῆς, ἢ ὅλως ἄκραις ταῖς χερσὶ μετ' ἄλλου γυμνάζεσθαι

Pour ce qui est de l'explication de Timée, il faut remarquer que le manuscrit présente ταῖς ἄκραις ; il est pourtant préférable, comme Ruhnke remarque (p. 17) d'avoir l'expression ἄκραις ταῖς χερσὶ, et cela pour deux raisons :

i) les lexiques et les scolies qui offrent la même explication que celle de Timée présentent tous cette leçon ;
ii) il faut justifier le féminin ταῖς ἄκραις.

L'explication de Timée est détaillée : elle nous donne une petite étymologie, des synonymes, mais aussi des détails qui manifestent un intérêt encyclopédique sur les usage sportifs de l'époque de Platon. Les synonymes que Timée utilise pour expliquer ἀκροχειρίζεσθαι, à savoir πυκτεύειν, παγκρατιάζειν et γυμνάζεσθαι, sont platoniciens (*cf.* *Euthyd.* 271C5–8 ; *Alc. II* 145C9–D3 ; *Charm.* 159C11 ; *Gorg.* 456C8–D5).

Le passage concerné est *Alc. I* 107E5–7 :

> ΣΩ. εἰ οὖν βουλεύοιντο Ἀθηναῖοι τίσιν χρὴ προσπαλαίειν καὶ τίσιν ἀκροχειρίζεσθαι καὶ τίνα τρόπον, σὺ ἄμεινον ἂν συμβουλεύοις ἢ ὁ παιδοτρίβης ;

Le verbe est attesté pour la première fois chez Platon. Cela, ajouté au fait que tous les lexiques et les scolies qui glosent le termes envisagent le passage de *Alc. I,* conduit à croire que Timée glose le verbe parce que celui-ci est typiquement platonicien.

21 **ἀκταίνειν·** γαυριᾶν καὶ ἀτάκτως πηδᾶν

Une recherche dans la littérature grecque montre qu'entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C., le verbe se trouve seulement chez Eschyle, notre Platon et Platon comicus (les autres occurrences se retrouvent chez [Did.] et chez Phrynichus). Le verbe se retrouve une seule fois chez Platon, mais pas sous la forme donnée par Timée :

> *Legg.* 672C2–5: ἐν τούτῳ δὴ τῷ χρόνῳ ἐν ᾧ μήπω κέκτηται τὴν οἰκείαν φρόνησιν, πᾶν μαίνεταί τε καὶ βοᾷ ἀτάκτως, καὶ ὅταν ἀκταινώσῃ ἑαυτὸ τάχιστα, ἀτάκτως αὖ πηδᾷ.

Les deux synonymes donnés par Timée («piaffer» et «sauter de façon désordonnée») ne s'adaptent pas parfaitement au verbe ἀκταίνειν, qui veut dire «soulever». Cela semble vrai surtout du passage platonicien concerné, où Platon ne se sert pas de ἀτάκτως αὖ πηδᾷ comme explication de ἀκταινώσῃ («dès qu'il se soulève, il saute de façon désordonnée»). Pourtant, il est clair que c'est de ce passage que Timée s'inspire pour la deuxième partie de son explication.

Γαυριᾶν, le premier synonyme donné par Timée, n'est pas platonicien, mais il se retrouve par ex. chez Euripide (*Fr.*, 848: γαυριᾶν), et chez Démosthène (18.244). La plupart des lexiques reprend l'explication de Timée en entier (*cf. supra*, *loc.sim.*); γαυριᾶν est repris aussi par [Did.], *Et.Gen.* et *EM.*

En expliquant le verbe en analyse, Phrynichus donne un exemple tiré d'Eschyle, *Eu.* 36 (Αἰσχύλος οὐκ ἔτ' ἀκταίνω φησί, βαρυτόνως, οἷον οὐκ ἔτι ὀρθοῦν δύναμαι ἐμαυτήν), et un exemple de Platon comicus (Πλάτων δὲ ἐν τῷ Φάωνι ὡς ἀπὸ περισπωμένου[23]). *Et.Gud.*, ainsi qu'*EM* (*s.v.* ἀκταίνω) et *Lex.* haimod. se refèrent tous à Eschyle.

Parmi les philosophes, le verbe est utilisé seulement par Platon.

22 **ἀλαζών·** ψευδής

Il y a à peu près une vingtaine d'occurrences du terme (ou du terme apparenté, ἀλαζονεία) chez Platon. Les passages où il apparaît sous la forme donnée par Timée sont:

> *Euthyd.* 283C6–8: νῦν δέ, ἦ δ' ὅς, Κλεινίας πότερον σοφός ἐστιν ἢ οὔ;- οὔκουν φησί γέ πω· ἔστιν δέ, ἦν δ' ἐγώ, οὐκ ἀλαζών.

> *Rep.* 486B6–8: τί οὖν; ὁ κόσμιος καὶ μὴ φιλοχρήματος μηδ' ἀνελεύθερος μηδ' ἀλαζὼν μηδὲ δειλὸς ἔσθ' ὅπῃ ἂν δυσσύμβολος ἢ ἄδικος γένοιτο;

Il y a aussi d'autres passages platoniciens où ἀλαζών et ψευδής sont associés:

---

[23] Mais Ruhnke (p. 18) imprime ἐν τῷ Φαιδώνι, qui est la leçon du manuscrit, corrigée par Meineke justement en ἐν τῷ Φάωνι.

Lysis 218D2–4 : φοβοῦμαι, ἦν δ' ἐγώ, μὴ ὥσπερ ἀνθρώποις ἀλαζόσιν λόγοις τισὶν τοιούτοις [ψευδέσιν][24] ἐντετυχήκαμεν περὶ τοῦ φίλου.

Rep. 560C2–3 : ψευδεῖς δὴ καὶ ἀλαζόνες οἶμαι λόγοι τε καὶ δόξαι ἀντ' ἐκείνων ἀναδραμόντες κατέσχον τὸν αὐτὸν τόπον τοῦ τοιούτου.

Cf. aussi *Rep.* 490A1–3 : ἡγεῖτο δ' αὐτῷ, εἰ νῷ ἔχεις, πρῶτον μὲν ἀλήθεια, ἣν διώκειν αὐτὸν πάντως καὶ πάντῃ ἔδει ἢ ἀλαζόνι ὄντι μηδαμῇ μετεῖναι φιλοσοφίας ἀληθινῆς.

Gorg. 525A2–3 : καὶ πάντα σκολιὰ ὑπὸ ψεύδους καὶ ἀλαζονείας καὶ οὐδὲν εὐθὺ διὰ τὸ ἄνευ ἀληθείας τεθράφθαι.

Difficile donc de croire que Timée avait à l'esprit un usage précis à un lieu précis. Mais le terme n'est pas non plus si rare que cela, de sorte qu'on ne comprend pas pourquoi Timée le glose. Peut-être pense-t-il que Platon l'utilise tout de même avec un sens particulier, car le terme signifie aussi « vantard ».

Photius, Hésychius et *Coll. Verb.*[1] expliquent ἀλαζονεύεσθαι avec ψεύδεσθαι ; la *Souda* dit clairement : Πλάτων δὲ ἀλαζόσιν, ἀντὶ τοῦ ψεύσταις (peut-être on pense ici à *Phaed.* 92D4, ou à *Lysis* 218D2, où le terme apparaît sous la forme donnée, ἀλαζόσιν).

Déjà avant Timée on avait l'entrée suivante :

Ael. Dion. :

ἀλαζών· κυρίως ὁ ἀπὸ ἄλης ζῶν καὶ ἀγύρτης, μεταφορικῶς δὲ ὁ ψεύστης καὶ κομπαστής. οὕτω Κρατῖνος.

On se demande s'il faut changer le texte de Timée en ψεύστης.

Ἀλαζών est un terme utilisé par les philosophes et souvent, comme le dit Ruhnke (p. 19), il est attribué aux sophistes (*cf.* Plutarque, *Adv. Col.* 1118D–E ; 1124C).

23 **Ἀλευάδαι·** οἱ ἐν Λαρίσσῃ τῆς Θεσσαλίας εὐγενέστατοι, ἀπὸ Ἀλεύου τὸ γένος ἔχοντες

τούτου δὲ ὑμῖν αἴτιός ἐστι Γοργίας· ἀφικόμενος γὰρ εἰς τὴν πόλιν ἐραστὰς ἐπὶ σοφίᾳ εἴληφεν Ἀλευαδῶν τε τοὺς πρώτους, ὧν ὁ σὸς ἐραστής ἐστιν Ἀρίστιππος, καὶ τῶν ἄλλων Θετταλῶν (*Men.* 70B2–5).

Timée ne cite pas le terme dans la forme du passage platonicien, et donne une explication encyclopédique, accompagnée d'une étymologie. Photius, *Coll. Verb.*[1], *Souda* et la scolie platonicienne *ad loc* présentent la même explication que celle de Timée, sauf qu'ils ajoutent βασιλέως

[24] Ruhnke ne l'efface pas, OCT oui (app. cr. : secl. ci. Heindorf).

après ἀπὸ Ἀλεύου, ce qui peut-être se trouvait à l'origine dans l'explication de Timée aussi. Les Ἀλευάδαι sont mentionnées par Aristote (*Pol.* 1306a30) et par Clément d'Alexandrie, qui dit que les mémoires des *res gesta* des Aleuades sont conservées chez Euphorion (*Strom.*, I 21.117.9)[25].

24 **ἁλίπεδον·** ὁμαλὸν καὶ ἄσπορον πεδίον

Le terme, extrêmement rare[26], n'est pas platonicien. L'explication qui se trouve chez Timée semble avoir comme source le lexique d'Harpocration, où l'on trouve une référence explicite à Aristophane :

> ἁλίπεδόν τινες τὸν Πειραιᾶ φασίν. ἔστι δὲ καὶ κοινῶς τόπος ὃς πάλαι μὲν ἦν θάλασσα, αὖθις δὲ πεδίον ἐγένετο. διὸ καὶ δασύνεται ἡ πρώτη· ἔστι γὰρ οἷον ἁλὸς πεδίον. ἤτοι ὁμαλὸν πεδίον καὶ τετριμμένον καὶ οἷον ἀληλεσμένον, ὡς Ἀριστοφάνης Δαιταλεῦσιν διὰ ψιλοῦ «ἐν ἀλιπέδῳ».

Il faut dire que le terme ne se trouve pas dans le texte d'Aristophane que nous lisons aujourd'hui, probablement à cause du fait que nous ne possédons plus les *Convives*, excepté quelques fragments. Si l'on se base sur Harpocration, la glose est donc aristophanéenne, et elle a été introduite dans le lexique de Timée. En ce cas, il faudra lire le mot avec un esprit muet, qui dérive de la deuxième étymologie.

Le terme est un atticisme : *cf.* par exemple Moeris :

> ἁλίπεδα καὶ μάλιστα τὰ πρὸς τῇ θαλάσσῃ πεδία Ἀττικοί.

25 **ἀλιτηριῶδες·** ἁμαρτωλὸν ἢ πλάνον· ἄλη γὰρ ἡ πλάνη καὶ ἡ ἁμαρτία

Rarissime[27], le terme ne se trouve jamais chez Platon à la forme neutre (et nulle part ailleurs, mis à part notre Timée) :

> *Rep.* 470D4–7 : ἐὰν ἑκάτεροι ἑκατέρων τέμνωσιν ἀγροὺς καὶ οἰκίας ἐμπιμπρῶσιν, ὡς ἀλιτηριώδης τε δοκεῖ ἡ στάσις εἶναι καὶ οὐδέτεροι αὐτῶν φιλοπόλιδες
>
> *Legg.* 854B4–5 : περιφερόμενος ἀλιτηριώδης, ὃν εὐλαβεῖσθαι χρεὼν παντὶ σθένει
>
> *Legg.* 881E4 : νομίζων κεκοινωνηκέναι ἀλιτηριώδους τύχης·

---

[25] Toepffer, en *RE*, consacre aux Aleuades un article assez détaillé, en citant, entre autres, notre Timée (I, 1, 1372–1374).

[26] Moins d'une dizaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

[27] Entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe siècle après J.-C., on trouve quatre occurrences chez Platon, une chez Plutarque, quatre chez Cassius Dion et une chez Pollux.

Ep. 351C1–3 : οὔτω μὲν γὰρ οὔτε Δίων οὔτε ἄλλος ποτὲ οὐδεὶς ἐπὶ δύναμιν ἑκὼν εἶσιν ἀλιτηριώδη ἑαυτῷ τε καὶ γένει εἰς τὸν ἀεὶ χρόνον, κτλ.

L'explication de Timée, qui consiste en deux synonymes et une étymologie, paraît particulière, et pas trop adéquate aux passages platoniciens (sauf peut-être, mais avec beaucoup d'imagination, pour *Legg.* 881E4). De plus, elle a très peu de rapport avec celle donnée par les scolies platoniciennes :

cf. Sch. *in Pl.*,

in Rep. 470D : ἀλιτηριώδης. ἀλιτηριώδης πρὸς βιὰν ποιουμένη, ἢ ἁμαρτανομένη, ἐκ τοῦ ἀλιτήριοι ὀνόματος παρηγμένη. κατὰ Διονύσιον γὰρ τὸν Ἁλικαρνασέα, λιμοῦ γενομένου Ἀθήνησιν οἱ πένητες τὰ προφερόμενα ἄλευρα διήρπαζον· ἐλέχθησαν οὖν οἱ τοὺς ἀλοῦντας ἐπιτηροῦντες ἀλιτήριοι, διέτεινε δὲ τὸ ὄνομα, ὥστε καὶ ἐπὶ πάντων τῶν μετὰ βίας τί ποιούντων ἢ ἁμαρτανόντων λέγεσθαι.

in Legg. 854B : ἀλιτηριώδης· ἀπὸ τῶν ἀλιτηρίων. οὗτοι δὲ λέγονται ἐκ τοῦδε. λιμός ποτε κατέλαβε τοὺς Ἀθηναίους· τῶν δὲ ἀλούντων ἐπιτηροῦντες οἱ πένητες ἀλούμενα τὰ ἄλευρα διήρπαζον, κἀντεῦθεν οἱ τοῦτο δρῶντες αὐτῶν ἐκλήθησαν ἀλιτήριοι. παρέτεινε τὸ ὄνομα καὶ ἐπὶ τῶν βίᾳ τι ποιούντων λέγεσθαι. παράγεται δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ ἀλιτραίνειν, ὅ ἐστιν ἁμαρτάνειν[28].

La première dérivation étymologique elle-même est différente : les scolies font dériver le terme de « coupable » (ἀπὸ τῶν ἀλιτηρίων), alors que Timée de ἄλη (« course errante »), comme la deuxième étymologie de la scolie aux *Lois*. Cette fois-ci, les lexiques sont absents.

26 **ἀλλόκοτον·** ἐξηλλαγμένον

Le synonyme utilisé par Timée comme explication, à savoir ἐξηλλαγμένον, veut souvent dire « changé », alors que ἀλλόκοτον, du moins chez Platon, n'a pas cette signification. Il y a donc trois possibilités :

1) Timée a donné une mauvaise explication.
2) Le texte du manuscrit n'est pas correct.
3) ἐξηλλαγμένον ne veut pas dire « changé », mais autre chose.

La deuxième possibilité se révèle être fausse, car plusieurs lexiques présentent la même explication (*cf. supra*, *loc sim*), ou une explication apparentée (*cf.* par exemple παρηλλαγμένον, chez Phrynichus, *add. in Et.Gud.*, *s.v.* ἀλλόκοτος et Sch. *in Ar.*, *V.* 71). La troisième possibilité

[28] Quant à la relation entre notre lexique et les scolies platoniciennes, il y a très peu de choses à dire parce que tout ce qu'on peu dire est très flou (*cf.* Introduction, pp. 78–86).

est la bonne, car on a au moins trois textes où ἐξηλλαγμένον signifie « extraordinaire », à savoir Porph., *Plot.* 14.15 ; anon. *in Parm.* 1.31–33 et Iamb. *Protr.* 24.15–17. Or, cette signification s'adapte fort bien à certains passages platoniciens qui présentent la forme neutre reprise par Timée, p. ex. :

> *Theaet.* 182A8–B1 : ἴσως οὖν ἡ ποιότης ἅμα ἀλλόκοτόν τε φαίνεται ὄνομα καὶ οὐ μανθάνεις ἁθρόον λεγόμενον·
>
> *Lysis* 216A4–6 : φῶμεν ἄρα τὸ ἐναντίον τῷ ἐναντίῳ μάλιστα φίλον εἶναι; πάνυ γε.—εἶεν, ἦν δ' ἐγώ· οὐκ ἀλλόκοτον, ὦ Μενέξενε;

On peut se demander lequel des deux textes Timée avait à l'esprit : mais on peut aussi considérer que Timée voulait signaler l'usage du terme dans les deux.

On peut aussi se demander pourquoi Timée glose ce terme. Or, il apparaît que ce terme est utilisé par Platon de façon ambiguë : *cf.* par exemple *Prot.* 345E6–346A3

> ἡγεῖτο γὰρ ἄνδρα καλὸν κἀγαθὸν πολλάκις αὑτὸν ἐπαναγκάζειν φίλον τινὶ γίγνεσθαι καὶ ἐπαινέτην [φιλεῖν καὶ ἐπαινεῖν], οἷον ἀνδρὶ πολλάκις συμβῆναι μητέρα ἢ πατέρα ἀλλόκοτον ἢ πατρίδα ἢ ἄλλο τι τῶν τοιούτων.

où le terme (qui se trouve sous la forme présentée par Timée) ne peut pas vouloir dire « extraordinaire », mais « hostile ». Timée veut donc signaler que le terme est utilisé de façon particulière à un (ou deux) lieux platoniciens précis.

27 **ἀλλοτριονομοῦντες·** ἐναλλαγὴν ὀνομάτων ποιοῦντες, ἢ ὅλως τισί τινα μὴ προσηκόντως διανέμοντες

L'explication de Timée (une étymologie et un synonyme) concerne le *Théétète*, où le terme apparaît sous la forme correcte : 195A5–8 :

> ὅταν γάρ τι ὁρῶσιν ἢ ἀκούωσιν ἢ ἐπινοῶσιν, ἕκαστα ἀπονέμειν ταχὺ ἑκάστοις οὐ δυνάμενοι βραδεῖς τέ εἰσι καὶ ἀλλοτριονομοῦντες παρορῶσί τε καὶ παρακούουσι καὶ παρανοοῦσι πλεῖστα, κτλ.

Or, il faut remarquer que le passage platonicien correspond à une seule des deux significations données par Timée, à savoir la deuxième. Pourquoi alors donner les deux ? Probablement pour une raison étymologique : on a peut-être cru que le verbe est composé de αλλοτριονομα (ce qui justifie la première explication de Timée, mais qui est impossible en grec) et/ou αλλοτριο-νομεω, qui est l'étymologie correcte.

Il vaut aussi la peine de remarquer que le verbe est extrêmement rare : mis à part Platon, on a seulement trois occurrences (Themistius, *in An.* 112.20–24 ; Damascius, *in Phaed.* 152.1 ; D.C. 52.36.2.2). C'est la rareté du terme qui justifie la glose de Timée.

28 **ἀμεταστρεπτί·** οὐχ ὑποστρέφει εἰς τοὐπίσω

Il y a deux textes platoniciens où cet adverbe apparaît, à savoir *Rep.* 620E6–621A1 (ἐντεῦθεν δὲ δὴ ἀμεταστρεπτὶ ὑπὸ τὸν τῆς Ἀνάγκης ἰέναι θρόνον) et *Legg.* 854C2–3 (τὰς δὲ τῶν κακῶν συνουσίας φεῦγε ἀμεταστρεπτί). Ce dernier passage fait allusion à Homère

> *Il.* 20.188–190 : ἦ οὐ μέμνῃ ὅτε πέρσε βοῶν ἄπο μοῦνον ἐόντα
> σεῦα κατ' Ἰδαίων ὀρέων ταχέεσσι πόδεσσι
> καρπαλίμως ; τότε δ' οὔ τι μετατροπαλίζεο φεύγων.

et il y a une scolie qui commente ce passage en attribuant à Homère la formule glosée par Timée :

> Sch. *in Il.*, 20.188–194 : καὶ τὸ μὲν ἀμεταστρεπτὶ φεύγειν ὀνειδισμός ἐστιν ἐσχάτης δειλίας, αὐτὸς δέ φησιν ἑλεῖν καὶ τὴν ὑποδεξαμένην αὐτὸν πόλιν.

Il est probable que Timée glose l'adverbe en ayant à l'esprit le passage des *Lois*, car la tradition lexicographique et littéraire, dont la tradition philosophique (voir par ex. X., *Smp.* 4.51 : φεύγουσιν ἀμεταστρεπτί ; Luc., *Nigr.* 28 : ἀμεταστρεπτὶ φεύγων) cite, utilise et commente cette formule en tant que formule homérique.

Pour expliquer ἀμεταστρεπτί, la plupart des lexiques utilise le verbe ἐπιστρέφειν (*cf. Souda*, *Coll. Verb.*[2] et [Zon.] (μὴ ἐπιστρεφόμενον εἰς τοὐπίσω)), et semble reprendre l'explication de Timée, explication qui consiste à donner un synonyme avec une étymologie : il semblerait donc correct de changer le texte de Timée pour restituer ἐπιστρέφειν. De plus, la présence du verbe à la troisième personne (ὑποστρέφει) dans l'explication de Timée est curieuse : Ruhnke (p. 22) corrige en ὑποστρέφειν ; ou alors, il faut adopter la solution des autres lexiques (en particulier *Coll. Verb.*[2] et *Souda*, qui glosent avec ἐπιστρεφόμενον).

Timée glose cet adverbe en tant qu'il est ancien (homérique) et très rare (une cinquantaine d'occurrences en tout entre le huitième siècle avant J.-C. et le quatrième siècle après J.-C.)

La majorité des occurrences de cet adverbe se rencontre à partir du Ie siècle après J.-C.

29 **ἁμόθεν γε ποθέν·** ἀπό τινος μέρους [ἰσημέρου]

Ruhnke a conjecturé ἀμόθεν, mais l'orthographe standard serait plutôt ἁμόθεν.

Il y a deux passages platoniciens où l'on retrouve cette formule, à savoir

> *Gorg.* 492D5–E1 : τὰς μὲν ἐπιθυμίας φῂς οὐ κολαστέον, εἰ μέλλει τις οἷον δεῖ εἶναι, ἐῶντα δὲ αὐτὰς ὡς μεγίστας πλήρωσιν αὐταῖς ἁμόθεν γέ ποθεν ἑτοιμάζειν, καὶ τοῦτο εἶναι τὴν ἀρετήν;

> *Legg.* 798B4–6 : μηχανὴν δὴ δεῖ τὸν νομοθέτην ἐννοεῖν ἁμόθεν γέ ποθεν ὅντινα τρόπον τοῦτ' ἔσται τῇ πόλει.

Pour ce dernier passage, il y a une scolie, qui pourtant n'a rien de commun avec l'explication de Timée :

> Sch. *in Pl.*, *Legg.* 798B : ἁμόθεν γέ ποθεν. ὅπως δήποτε, καθότι οὖν. λέγεται δὲ καὶ ἁμηγέπῃ καὶ ἁμωσγέπως καὶ ἁμουγέπου καὶ ἁμοιγέποι καὶ †ἁμοσέποι.

Mis à part cela, une considération générale se pose : avons-nous une raison de croire que la glose de Timée se refère aux *Lois* plutôt qu'au *Gorgias* ? Il est difficile de le croire, à cause du fait que, dans les deux passages, la formule a le même sens.

Du point de vue des lexiques et des scolies, il faut tout d'abord souligner que les lexiques et scolies peu nombreux à être concernés par cette entrée glosent non pas la formule en entier, mais seulement ἁμόθεν. C'est le cas par exemple d'Apollonius le sophiste et de la scolie à Homère, qui, d'ailleurs, présentent tous les deux la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*). La scolie à Homére et les lexiques attiques disent que ἁμόθεν est λέξις τῶν Ἀττικῶν. On pourrait se demander finalement si Timée, toute en considérant la formule platonicienne ἁμόθεν γέ ποθεν, n'a pas, de fait, glosé seulement ἁμόθεν. Il vaut peut-être la peine de remarquer que la *Souda* et [Zon.] glosent ἁμόθεν avec ποθεν.

Les occurrences de ἁμόθεν, ainsi que d'ἁμόθεν γέ ποθεν, sont très rare (une dizaine en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.).

30 **ἄμυνα·** καὶ ἐπὶ ἀμοιβῆς, καὶ ἐπὶ εἰσπράξεως δίκης

Le substantif ne se retrouve pas chez Platon, chez qui, en revanche, on trouve le verbe.

L'usage du substantif, d'ailleurs, est condamné par les atticistes :

Moeris: ἀμοιβήν οὐδεὶς τῶν Ἀττικῶν ῥήτωρ· χάριν γὰρ λέγουσι τὴν ἀμοιβήν ἄμυναν· λέγει δὲ τῶν Ἀττικῶν οὐδείς.

Phrynichus: ἄμυναν μὴ εἴπῃς, ἀλλ' εἰς ῥῆμα μεταβάλλων ἀμύνασθαι· πάντα γὰρ τὰ τοῦ ῥήματος δόκιμα, ἀμυνοῦμαι, ἀμύνασθαι, ἠμυνάμην, ἀμυνοῦμεν, ἀμύνομαι· τὸ δὲ ὄνομα ἀδόκιμον.

Thomas Magister: Ἀμύνομαι μὲν, οὐκ ἄμυνα δέ.

Comment expliquer la présence de cette entrée dans un lexique platonicien?

31 **ἀμφιλαφές·** πολὺ καὶ ἄφθονον. ἔστιν δ' ὅτε καὶ ἀμφίσκιον

Le passage platonicien que Timée a à l'esprit est *Phaedr.* 230B2–4:

νὴ τὴν Ἥραν, καλή γε ἡ καταγωγή. ἥ τε γὰρ πλάτανος αὕτη μάλ' ἀμφιλαφής τε καὶ ὑψηλή, τοῦ τε ἄγνου τὸ ὕψος καὶ τὸ σύσκιον πάγκαλον

cité déjà pour ἄγνος (voir *supra*, entrée 7).

Il est intéressant de remarquer que dans l'explication de Timée on trouve ἀμφίσκιον, probablement à cause de la présence dans le texte de Platon de σύσκιον. Pour le reste, on peut dire que le terme est cité et commenté par beaucoup de lexiques et de scolies (qui parfois se refèrent expressément au *Phèdre*, comme par exemple Photius), mais avec des mots différents par rapport à Timée. Dans ces textes, on trouve deux ou trois fois comme terme explicatif πολύ, qui n'est pas très intéressant, car il s'agit d'un terme trop générique pour conduire à supposer une relation avec l'explication de Timée. Par contre, on trouve ἄφθονον seulement dans une scolie à Lucien:

Sch. *in Luc.*, *Apol.* 8: ἀμφιλαφεῖ. ἀντὶ τοῦ ἀφθόνῳ, πολλαχῶς κεχορηγημένῃ.

On peut se demander pourquoi Timée cite dans la forme neutre ἀμφιλαφές. La réponse se trouve chez Phrynichus

ἀμφιλαφὲς δένδρον· τὸ μέγα καὶ δαψιλές

qui accorde l'adjectif au neutre «arbre».

Considérons maintenant l'explication de Timée. Même si Timée pense certainement au passage du *Phèdre*, la forme de l'explication est plus générale, et considère la gamme des sens que le terme considéré couvre. Il faudrait donc imaginer une entrée originelle de ce type: «ἡ πλάτανος ἀμφιλαφής dans le *Phèdre*. Le mot signifie normalement «copieux»; mais parfois, comme ici, «ombrageux»».

La raison pour laquelle Timée glose le terme est donc qu'il est ambigu, et que dans le *Phèdre*, il est utilisé avec un sens particulier.

32 **ἀμφιθαλεῖς·** ἀντὶ τοῦ †ἀμφότεροι οἰκοθαλεῖς†

Le terme se trouve dans *Legg.* 927D3 :

> ἢ περὶ τὸν ἀμφιθαλῆ γενόμενος κακός.

et aussi dans *Ax.* 370d5–6 :

> φιλοσοφῶν οὐ πρὸς ὄχλον καὶ θέατρον ἀλλὰ πρὸς ἀμφιθαλῆ τὴν ἀλήθειαν

mais jamais dans la forme qui se présente dans le manuscrit de Timée. Pourquoi alors le pluriel ? Ou bien pour aucune raison, ou bien parce que Timée a lu le pluriel dans les *Lois*[29], ou encore parce que, après la corruption qui s'est produite dans le texte qui donne l'explication étymologique (ἀμφότεροι οἰκοθαλεῖς), on a voulu changer ἀμφιθαλῆ en ἀμφιθαλεῖς pour l'uniformiser à l'explication.

La partie du texte qui donne l'explication du terme platonicien est certainement corrompue. Il s'agit d'un *locus desperatus* : en effet ἀμφότεροι est problématique ; de plus οἰκοθαλεῖς est un *hapax*, ce qui fait que ce verbe est impropre à servir d'explication.

Que faire alors de ce texte ? Il faudra considérer les éléments qui composent le terme à expliquer, à savoir ἀμφι et θαλεῖς. Une possibilité consiste à corriger le texte en ἐπ 'ἀμφοτέροις θάλλοντες ou en ἀμφοτερώθεν θάλλοντες. Une autre possibilité est celle d'écrire un texte un peu plus long, comme par exemple fait Apollonius le sophiste dans son lexique : ἀμφιθαλής ὁ ἐπ' ἀμφοτέροις τοῖς γονεῦσι θάλλων.

Dans les lexiques, on trouve les modèles considérés pour une reconstruction possible du texte de Timée : chez Hésychius, par exemple, on retrouve l'explication de Apollonius le sophiste (Hésychius, *s.v.* ἀμφιθαλής. *Cf.* aussi les scolies, par exemple Sch. *in Ar., Av.* 1737 ; Sch. *in Hom., Il.* 22.496). De l'autre côté, on trouve chez Photius, *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2], [Zon.] l'explication de ἀμφιθαλής comme ἑκατέρωθεν θάλλων. La *Souda* présente les deux (*s.v.* ἀμφιθαλής).

Pourtant, ces modèles présupposent une corruption du texte de Timée assez grave : il vaudrait donc la peine d'imaginer une troi-

[29] On ne sait pas si Timée a connu les *Spuria*, mais il semble avoir à l'esprit l'*Axiochos* pour deux autres lemmes (*cf. infra*, entrées 327 παιανίσαι et surtout 434 τωθάζων).

sième possibilité, plus proche de notre texte (une possibilité qui par exemple utilise οικ).

Mis à part cela, il y a des raisons qui ont conduit Timée à gloser ce terme : il s'agit d'un atticisme (utilisé aussi par Aristophane et Xenophon), plutôt rare[30].

33 **ἀμφικτύονες·** οἱ ἐκ πολλῶν πόλεων αἱρετοὶ δικασταὶ, οἷον ἀμφικτίονες καὶ περίοικοι

Le terme n'est pas platonicien, mais il se retrouve chez Pindare, Hérodote et les orateurs. L'explication montre un intérêt encyclopédique, tout comme pour les autres lexiques, qui glosent abondamment le terme. Photius et la *Souda* ont la même explication que Timée, mais présentent ἐκ πόλεων καὶ ἐθνῶν à la place de ἐκ πολλῶν πόλεων ; *Et.Gen.*, *add. in Et.Gud.*, *EM*, *Et.Sym.*, glosent le terme de façon semblable à Timée (οἱ περιοικοῦντες), en expliquant qu'il dérive de κτίσαι, « usage ancien » (qui se trouve par exemple chez Homère) pour οἰκῆσαι (*Et.Gud.*), ou οἰκίσαι (*Et.Gen.*, *EM*).

Il y a aussi des scolies qui montrent que le terme était difficile à comprendre :

> Sch. *in Aeschin.*, 2.94 : Ἀμφικτύονας· ὅτι Θηβαῖοι καὶ Θετταλοὶ καὶ Λοκροὶ συνῆσαν τῷ Φιλίππῳ Ἀμφικτύονες ὄντες. ἐκ τοῦ οὖν μερικοῦ τῷ κοινῷ ὀνόματι τῶν Ἀμφικτυόνων ἐχρήσατο, etc.

34 **ἁμηγέπη·** ἑνί γε τρόπῳ ἢ ὁπωσοῦν

Cf. supra, entrée 29.

Une dizaine d'occurrences chez Platon : *Soph.* 259D ; *Polit.* 278D ; *Prot.* 331D (deux) ; *Rep.* 474C et 474D ; *Legg.* 736E, 739C et 861C.

L'explication de Timée n'envisage pas un usage particulier à un passage platonicien précis, mais un usage platonicien tout court. La première partie de l'explication (qui se trouve aussi chez Harpocration, mais pour ἁμωσγέπως), à savoir ἑνί γε τρόπῳ, est difficile à comprendre ; peut-être faut-il l'interpréter au sens de καθ' ἕνα τινὰ τρόπον (qui se trouve chez Photius et chez Thomas Magister), et prendre le ἢ comme explicatif.

Même si les lexiques glosent aussi ἁμωσγέπως, ἁμῇ γέ πῃ est la forme préferée par les atticistes :

[30] Une cinquantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Moeris : ἀμηγέπη Ἀττικοί, ἀμωσγέπως Ἕλληνες.

Thomas Magister : ἀμηγέπη κάλλιον ἢ ἀμωσγέπως·

Cf. aussi *EM* : οἱ δὲ Ἀττικοὶ φασὶν ἀμηγέπη.

Il est intéressant de remarquer que Lucien ridiculise l'expréssion en tant qu'affectation (*cf. Lexiph.* 21, *Rhet.Praec.* 16).

Pour ce qui est de scolies, il y en a trois à Platon, dont celle au passage du *Prot.* 331D qui reprend partiellement l'explication de Timée (la deuxième partie) :

Sch. *in Pl.*

in Soph. 259D : ἀμῇ γέ πῃ. ὁπωσδήποτε, καθ' ὁτιοῦν, λέγεται δὲ καὶ ἀμωσγέπως, καὶ ἀμόθεν, καὶ ἀμουγέπου, καὶ ἀμοιγέποι καὶ †ἀμοσέποι.

in Rep. 474C : ἀμῇ γέ πῃ. ὁπωσδήποτε, καθ' ὅτι οὖν. λέγεται δὲ καὶ ἀμωσγέπως, καὶ ἀμόθεν, καὶ ἀμουγέπου, καὶ ἀμοιγέποι καὶ †ἀμοσέποι.

in Prot. 331D : ἀμῇ γέ πῃ. ἀντὶ τοῦ ὁπωσοῦν.

Une scolie à Aelius Aristides explique que ἀμηγέπη est une expression platonicienne :

Sch. *in Aristid.*, *Tett.* 289 : ἀμηγέπη· μετρίως· ἡ λέξις Πλάτωνος.

Timée glose cette formule en tant que platonicienne, outre que rare[31].

35 **ἀναδῆσαι·** ταινίας ἐπιβαλεῖν

Toutes les occurrences de ce verbe (huit) sont concentrées dans une partie d'un seul dialogue, le *Banquet* (212E2–213E 6).

Il n'y a aucune occurrence dans la forme citée par Timée : en effet, l'on trouve chez Platon ἀναδήσαντες, ἀναδήσω, ἀναδήσοντα, ἀναδεῖν, ἀνέδησα. Le verbe signifie « lier », « se lier », « s'entourer », « couronner », et c'est dans ce dernier sens que le verbe est utilisé par Platon, mais dans la signification précise de « couronner avec des rubans ». Il ne semble pas que, parmi les huit occurrences, il faille en choisir une en particulier, étant donné qu'elles sont proches les unes des autres et font partie, pour ainsi dire, de la même pièce théâtrale (il s'agit d'Alcibiade qui arrive couronné de rubans et totalement ivre, et qui veut couronner de la même façon Agathon d'abord, et Socrate ensuite, une fois qu'il s'est aperçu que Socrate est présent).

[31] Moins de deux cents occurrences quelle que soit la forme (ἀμηγέπη, ἀμῇ γέ πῃ, ἀμωσγέπως) entre le VIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Il convient de remarquer une curiosité : plus tard, dans le lexique on trouve l'entrée ταινίας ἀναδούμενοι, entrée qui, tout en ne se trouvant pas dans un passage particulier platonicien, se réfère à la même partie du *Symposium*.

Les lexiques byzantins glosent cette entrée de façon variée ; seuls certains d'entre eux présentent, parmi d'autres, une signification comparable à celle de Timée : Photius, Hésychius et la *Souda* présentent ταινιῶσαι comme explication de ἀναδῆσαι ; *EM* a ταινιοῦσθαι comme explication de ἀναδεῖσθαι.

Les scolies sur ce verbe sont très peu nombreux (il y a une scolie sur Aristophane, une sur Pindare, une autre sur Thucydide) : aucune ne présente l'explication de Timée.

Le verbe a été glosé par Timée à cause du fait que, chez Platon, il prend un sens plus précis que d'ordinaire.

36 **ἀνάρσια·** ἃ οὐκ ἄν τις ἄραιτο

Le terme, non platonicien, est homérique, mais il est appliqué aux hommes au sens de « ennemi » (*cf.* par ex. *Od.* 10.459, 11.401, 11.408, 24.111. *Cf.* aussi Apollon. (ἀνάρσιοι· πολέμιοι, ἀπὸ τοῦ συνηρμόσθαι τοῖς ἤθεσιν) ; et Eust. *in Il.* IV 920.4–5 ; *in Od.*, I 388.32–37 ; II 63.24–43 ; Sch. *in Il.*, 24.365).

De façon plus probable, la glose est herodotéenne, car dans plusieurs passages on trouve ἀνάρσια : *cf.*

> 3.114 : ἀστυάγεα καὶ ἅμα ἀγόμενος τὸν παῖδα ἀνάρσια πρήγματα ἔφη πεπονθέναι, λέγων· Ὦ βασιλεῦ, ὑπὸ τοῦ σοῦ δούλου, βουκόλου δὲ παιδός, ὧδε περιυβρίσμεθα

Voir aussi 3.74 et 5.89, etc.

A l'époque de Syrianus le terme était démodé :

> *in Met.*, 103.30–31 : ἄρσαι μὲν γὰρ τὸ ἁρμόσαι καλοῦσιν οἱ παλαιοὶ (ἐν δὲ σταθμοὺς ἄρσε) καὶ ἀνάρσιον τὸ ἀνάρμοστον, καὶ ἀρθμὸν τὴν φιλίαν.

37 **ἀνακηκίει·** ἀναπηδᾷ

Le manuscrit présente ἀνακήκει, Photius et la *Souda* ἀνακηκεῖ ; la *Souda* précise qu'il y a aussi la forme ἀνακηκίει

> ἀνακηκεῖ· ἀναπηδᾷ. καὶ ἀνακηκίει.

Pourtant, il n'y a aucune occurrence de ἀνακηκεῖ dans la littérature grecque : Ruhnke (p. 26) a donc raison de proposer de corriger le

texte de Timée en ἀνακηκίει, forme reprise aussi par Hésychius. Il est important de remarquer que chez Homère et Apollonius le Sophiste le premier *iota* de ἀνακηκίει est nécessaire pour des raisons de métrique. Il faut accepter le fait que Photius a repris la glose de Timée, de même que la *Souda*: Photius a donc lu cette glose dans un manuscrit déjà corrompu, ce qui veut dire que la corruption s'est produite tôt. Il y a plusieurs cas comme celui-ci (*cf.* par exemple les entrées 48, 51, 218, 384, etc.).

L'entrée se réfère à *Phaedr.* 251C:

> ζεῖ οὖν ἐν τούτῳ ὅλη καὶ ἀνακηκίει.

L'explication de Timée se trouve aussi chez Hermias *in Phaedr.* 183.14–15 (pour la relation entre Timée et Hermias, v. *Introduction*, p. 26):

> ἀνακηκίει, τουτέστιν ἀναπηδᾷ καὶ ἐνθουσιᾷ καὶ ἐκβακχεύεται· ὁ ποιητής· … πολὺς δ' ἀνεκήκιεν ἱδρώς

Et dans la scolie platonicienne *ad loc*:

> ἀνακηκίει. ἀναπηδᾷ.

Timée donne comme explication le synonyme ἀναπηδᾷ, parce que πηδάω, avec le même sens, se retrouve immédiatement après (251D4: πηδῶσα) et un peu plus tard (254A3: πηδᾶν). Timée y ajoute ανα pour rendre compte de ἀνακηκίει.

'Ανακηκίω est extrêmement rare. Il se trouve chez Homère (*Il.* 13.704–705: ἀμφὶ δ' ἄρά σφι πρυμνοῖσιν κεράεσσι πολὺς ἀνακηκίει ἱδρώς), imité par Apollonius Rhodius (4.500–504: ἣ δ' ἔτι νῦν περ τραύματος αἰθομένοιο βαρὺν ἀνακηκίει ἀτμόν) et, peut-être, par Platon (*cf. supra*, Hermias). Après cela, il y a seulement une vingtaine d'occurrences, presque toutes dans les scolies.

38 **ἀνάπλεως·** ἀναπεπλησμένος. χρῆται δὲ ἐπὶ τοῦ μεμολυσμένου

Il s'agit de l'un des très rares cas où Timée indique que Platon utilise le terme avec une certaine couleur (*cf.* aussi les entrées 135, 136, 142, 154, 329). L'entrée paraît semblable à celle concernant ἀμφιλαφές (voir *supra*, 31), où Timée donne des synonymes et pour rendre le sens standard, et pour signaler le sens particulier utilisé par Platon. Il y a quatre passages où le terme apparaît (*Phaed.* 83E1; *Theaet.* 196E1; *Symp.* 211E2; *Rep.* 516E5), mais c'est seulement dans la *République* que nous trouvons la même forme que chez Timée (ἆρ' οὐ σκότους ἂν ἀνάπλεως σχοίη τοὺς ὀφθαλμούς;). En outre, μολύνειν (d'où l'explication de Timée ἐπὶ τοῦ

μεμολυσμένου) se trouve dans *Rep.* 535E5, un peu plus tard par rapport à notre texte. Nous avons donc des raisons de penser que Timée avait à l'esprit *Rep.* 516E5, même s'il est vrai que le terme a le même sens dans les autres occurrences platoniciennes aussi.

Plusieurs lexiques présentent l'entrée ἀνάπλεως, mais nous trouvons un parallèle avec l'explication de Timée seulement chez Photius :

> ἀναπλήσας· ἀναπληρώσας. ἢ μολύνας, ὡς Πλάτων[32].

39 **ἀνατί·** δίχα βλάβης καὶ οἷον δίχα τῆς ζημίας

Il y a trois passages platoniciens où le terme se trouve, les trois dans les *Lois* :

> 871D8–E1 : ὁ προστυχὼν πρῶτος τῶν οἰκείων τοῦ ἀποθανόντος ἢ καὶ τῶν πολιτῶν ἀνατὶ κτεινέτω, κτλ.
>
> 917C6 : κολάζων μὲν τὸν ὀμνύντα ἀνατὶ τυπτέτω τις
>
> 935B8 : κολαζέτω δὲ ὁ τούτων ἄρχων ἕκαστος ἀνατί.

Pour les premiers deux passages, il y a dans les manuscrits une alternance entre ἀνατί et ἀνατεί ; de sa part, Ruhnke (p. 27) imprime pour les trois passages ἀνατεί. Pourtant, ces variations d'orthographe n'ont pas de conséquence quant au sens.

Il est difficile d'établir si Timée, en glosant le terme, pensait à l'un des trois passages des *Lois*, ou bien à tous. Si l'on veut choisir l'un des trois, on a une préférence pour le premier, étant donné que, dans le contexte immédiat, Platon parle de « la pénalité » (ζημία, terme qui se trouve dans l'explication de Timée), à savoir de la peine de mort. En effet, en 869C6 Platon dit que, pour celui qui, en état de colère, tue le père et la mère, la peine (ἡ ζημία) doit être la mort ; en 871D4, immédiatement avant notre passage, Platon parle de celui qui doit être puni de mort. Notre passage, à savoir 871D8–E1, parle des exceptions à cette peine.

Il faut aussi remarquer que, parmi les lexiques qui glosent cette entrée, plusieurs présentent une explication semblable à celle de Timée seulement pour la première partie (voir Photius, *Coll. Verb.*[1] et la *Souda*, qui présentent ἀβλαβῶς ; Hésychius, qui donne ἄνευ βλάβης ; [Zon.] :

---

[32] Cette référence a été prise comme une référence à Plato comicus, de sorte que l'on a considéré l'entrée chez Photius comme fragment de Plato comicus (*Fr.* 26 Demianczuk). Mais Demianczuk a évidemment tort, il ne s'agit pas de Plato Comicus, mais de notre Platon. Sur cela *cf.* Kassel et Austin, *Poetae Comici*, vol. VII, *Fr.* 258, p. 538 (mais ici le renvoie est à *Apol.* 32C).

χωρὶς βλάβης). Seul Timée utilise comme autre partie de l'explication ἡ ζημία, ce qui conduit à penser qu'il voulait expliquer ἀνατί au sens standard, mais aussi ἀνατί dans le contexte des *Lois*, où l'on parle de la peine de mort.

40 **ἀνατείνας·** τὴν ψυχήν ἐπὶ τὰ ἄνω τρέψας καὶ ἐπὶ τὴν τῶν θεῶν θέαν

Il n'y a pas cette entrée chez Platon. Selon Ruhnke (p. 27), cette glose se réfère certainement à *Rep.* 533C7–D3 :

> οὐκοῦν, ἦν δ' ἐγώ, ἡ διαλεκτικὴ μέθοδος μόνη ταύτῃ πορεύεται, τὰς ὑποθέσεις ἀναιροῦσα, ἐπ' αὐτὴν τὴν ἀρχὴν ἵνα βεβαιώσηται, καὶ τῷ ὄντι ἐν βορβόρῳ βαρβαρικῷ τινι τὸ τῆς ψυχῆς ὄμμα κατορωρυγμένον ἠρέμα ἕλκει καὶ ἀνάγει ἄνω.

L'explication de Timée (étymologique) est soigneuse, et semble effectivement envisager l'explication de Platon à propos de la dialectique qui se trouve dans la *République*, même si dans ce passage Platon parle de « l'œil de l'âme ».

Il y a d'autres cas où la citation de Timée ne correspond pas aux textes que nous possédons aujourd'hui. Dans nombre de ces cas, la question se pose de savoir s'il s'agit de la leçon que Timée lisait dans son texte de Platon. La réponse ici est probablement positive : Timée a lu ἀνατείνει pour ἀνάγει ἄνω. Ruhnke (p. 28) est du même avis, et ajoute que cette façon platonicienne de s'exprimer est reprise par d'autres platoniciens, comme Atticus, Maxime de Tyre, … auxquels on pourra ajouter un texte de Proclus, *in Parm.* 1030.14–19 :

> οὕτω καὶ ὁ ἐν Φαίδρῳ Σωκράτης ἀναγκασθεὶς ὑπὸ τοῦ Φαίδρου καὶ τὸ φυσικὸν ἱστόρησε κάλλος καὶ τὸ ἐν τοῖς μέσοις εἴδεσι θεωρούμενον, ἔπειτα ἀποστὰς τοῦ θείου ἔρωτος ἐπὶ τὸ νοητὸν κάλλος ἀνατείνει τὰς ψυχάς, κτλ.

La formule platonicienne est reprise et expliquée par d'autres lexiques (avec la même explication que celle de Timée, entière ou partielle), et elle est utilisée par d'autres auteurs platoniciens ; de sorte que l'on peut dire que Timée glose cette formule en tant que typiquement platonicienne, même si, à vrai dire, elle ne semble pas particulièrement difficile à comprendre.

41 **ἀνασχινδυλευθῆναι·** ἀνασκολοπισθῆναι, ἀνασταυρωθῆναι

> ἐροῦσι δὲ τάδε, ὅτι οὕτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὠφθαλμώ, τελευτῶν πάντα κακὰ παθὼν ἀνασχινδυλευθήσεται (*Rep.* 361E3–362A3).

Le verbe se trouve dans une forme différente par rapport à celle de Timée. L'explication présente deux synonymes, dont l'un est platonicien (*cf. Gorg.* 473C5 : ἀνασταυρωθῇ), l'autre non.

Phrynichus nous dit que chez Platon le verbe s'écrit avec un *chi* (ἀνασχινδαλευθῆναι· διὰ τοῦ χ Πλάτων, ἄλλοι δὲ διὰ τοῦ κ) ; mais il convient de remarquer qu'il donne une orthographe différente (peut-être une coquille ?), avec un *alpha* : ἀνασχινδαλευθῆναι. Chez Clément, *Strom.* 5.14.108.2.2–4.1, le verbe est écrit avec *kappa* (mais il est vrai qu'on ne peut pas avoir confiance dans les éditeurs) :

> ὁ Πλάτων μονονουχὶ προφητεύων τὴν σωτήριον οἰκονομίαν ἐν τῷ δευτέρῳ τῆς Πολιτείας ὧδέ φησιν·
>
> « οὕτω δὲ διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγωθήσεται, στρεβλώσεται, δεθήσεται, ἐκκοπήσεται τὼ ὀφθαλμώ, τελευτῶν πάντα κακὰ παθὼν ἀνασκινδυλευθήσεται. ».

Dans le *Lex.Pat.* (sur Démosthène et Eschine), on a ἀνασκινδαλευθῆναι. Mis à part ce lexique, il n'y a aucune autre occurrence de ἀνασκινδαλ.

Pour ce qui est des autres lexiques, Photius, Hésychius et la *Souda* présentent ἀνασκινδυλευθῆναι. *Et.Sym* a comme entrée ἀνασκινδυλεῦσαι. La scolie platonicienne *ad loc* (*Rep.* 362A1) a ἀνασχινδυλευθῆναι.

Il s'agit donc d'un verbe qui a été écrit avec des variations (mais pour ce qui est du choix entre *chi* ou *kappa*, il est probable que la version avec le *chi* est une erreur du copiste), et, de plus, rarissime : ἀνασκινδυλεύω est attesté seulement à partir du IIe siècle après J.-C, chez Clément d'Alexandrie (outre la citation de Platon, on trouve le verbe en *Strom.* 2.20.125.2 et 4.11.78.1) et chez Theodoretus (*Graec.Aff.* 8.9 et 8.50 (où il cite Platon)). Par la suite, entre le IIe et le IVe siècle après J.-C., on trouve sept occurrences, dont plus de la moitié sont des citations de Platon. Ἀνασχινδυλέυω, attesté pour la première fois chez Platon, ne se retrouve pas ailleurs. Pour ce qui est de ἀνασχινδαλέυω, la seule occurrence se trouve chez Phrynichus. Timée glose donc ce verbe parce qu'il est utilisé seulement par Platon.

42 **ἀνάδαστος·** ἡ κληρουχηθεῖσα γῆ, ἡ πάλιν εἰς διαίρεσιν διαδιδομένη

Le terme se trouve en *Legg.* 843B4

> ὡς ἀνάδαστον γῆν λάθρᾳ καὶ βίᾳ ποιοῦντος

dans une forme légèrement différente par rapport à celle citée par Timée. L'explication est soigneuse, et rend raison de ἀνάδαστον γῆν … ποιοῦντος, « celui qui répartit la terre à nouveau ».

Le verbe correspondant est un atticisme : *cf.* Moeris

> ἀναδάσασθαι Ἀττικοί, ἀναμερίσασθαι Ἕλληνες

et aussi Thomas Magister

> ἀναδάσασθαι, οὐκ ἀναμερίσασθαι. καὶ ἀναδασμός, οὐ μερισμός.

Les lexiques, comme on remarque pour Moeris et Thomas magister aussi, glosent plutôt le verbe ἀναδάσασθαι, la plupart avec ἀναμερίσασθαι (voir Hésychius, Photius, *Coll. Verb.*[1] et la *Souda*), sauf [Zon.], qui le glose avec ἤγουν ἀναμερίσαι.

Pour sa part, ἀνάδαστος est extrêmement rare[33]. La scolie platonicienne *ad loc* n'utilise pas l'explication de Timée, mais se situe du côté des autres lexiques :

> Sch. *in Pl., Legg.* 843B1 : ἀνάδαστον. ἀναμεμερισμένην.

43 **ἀναπεμπάζεσθαι·** ἐπαναλαμβάνειν κεφαλαιωδέστερον τὰ εἰρημένα

Il y a deux occurrences du verbe chez Platon, à chaque fois à la forme moyenne, mais sous une forme verbale différente par rapport à celle citée par Timée :

> *Lysis* 222E2–3 : δέομαι οὖν, ὥσπερ οἱ σοφοὶ ἐν τοῖς δικαστηρίοις, τὰ εἰρημένα ἅπαντα ἀναπεμπάσασθαι.

> *Legg.* 724B2–3 : ἀναπεμπαζομένους τόν τε λέγοντα καὶ τοὺς ἀκούοντας παιδείας γίγνεσθαι κατὰ δύναμιν ἐπηβόλους

S'il faut choisir entre les deux passages, le premier passage semble davantage approprié à l'explication donnée par Timée, car dans celui des *Lois* le verbe veut dire simplement « réfléchir ». Timée veut donc souligner un usage particulier du verbe à un passage platonicien précis.

Pour souligner la force métaphorique du verbe, Ruhnke (p. 29) rapporte une scolie à Aristophane, *V.* 783 : ἐκ μεταφορᾶς τῶν ἀναπεμπαζόντων τὴν τροφὴν ζῴων καὶ αὖθις ἀναμασωμένων τὸ « ἀναμασώμενοι » εἴρηκεν

en affirmant : « haec verbi metaphorica vis est : prima et propria, cibos ad rumen revocare ».

[33] Seulement douze occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C. En particulier, au IIe après J.-C. il y a deux occurrences, au IIIe une, au IVe zéro.

44 **ἀνακογχυλιάσαι·** ἀναγαργαρίσαι

La glose se réfère à *Symp.* 185D7–E1

> εἰ δὲ μή, ὕδατι ἀνακογχυλίασον

même si la forme de l'entrée de Timée ne coïncide pas avec celle du passage platonicien.

Timée donne comme explication un synonyme, à propos duquel Pollux affirme qu'on l'utilise maintenant, alors qu'auparavant, on utilisait ἀνακογχυλιάσαι (6.25). [Her.] affirme aussi qu'il faut dire ἀνακογξυλίσα, et non pas ἀναγαργαρίσας. Pollux et [Her.] présentent la forme ἀνακογξυλίσω, alors que Platon, Timée et tous les lexiques qui glosent le terme (sauf *Et.Sym.*), présentent ἀνακογχυλιάζω.

Et.Sym., Stobée (*Anth.*, 4.36.32) et Athenée (5.12), citent Platon lorsqu'ils utilisent ce verbe. Timée donc glose ce verbe (qui est aussi très rare[34]) en tant que typiquement platonicien (même s'il est utilisé aussi par les auteurs comiques du siècle de Platon) et démodé.

45 **ἀνδρηλατεῖν·** ἄνδρας ἐξελαύνειν καὶ φυγαδεύειν

Le verbe se trouve dans *Rep.* 565E6–A1 :

> γευόμενος φόνου συγγενοῦς, καὶ ἀνδρηλατῇ καὶ ἀποκτεινύῃ καὶ ὑποσημαίνῃ χρεῶν τε ἀποκοπὰς καὶ γῆς ἀναδασμόν.

L'explication de Timée contient une étymologie, et un synonyme qui explique le verbe contenu dans l'étymologie. Pourtant, cette dernière apparaît plus correcte dans l'explication de Phrynichus

> ἀνδρηλατεῖν· ἄνδρας ἐλαύνειν,

qui se retrouve aussi chez Photius.

Seules deux scolies concernent cette entrée. Elles se réfèrent à Sophocle et présentent une ressemblance avec l'explication de Timée :

> *in OT* 100 : ἀνδρηλατοῦντας· ἡμᾶς ἄνδρα διώκοντας ἤγουν ἄνδρας ἀπελαύνοντας, ἐξορίζοντας, ἢ φονεύοντας. πῶς νὰ καθάρωμεν τὸ μίασμα, ἀνδρηλατοῦντες ἤγουν φονεύοντες

> *in OT* 100 : ἀνδρηλατοῦντας· τὸν πράξαντα τοῦτο ἄνδρα ἐλαύνοντας. ἡ τοιαύτη αἰτιατική, τὸ ἀνδρηλατοῦντας, πρὸς τὸ ἐλαύνειν ἔχει τὴν δύναμιν.

---

[34] Cinq occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie avant J.-C. ; une quarantaine entre le premier siècle après J.-C. et le quatrième siècle après J.-C.

Le verbe est très rare[35]. On trouve la première occurrence chez Eschyle: ensuite, pour la période qui nous intéresse, on trouve quatre occurrences au IIe siècle après J.-C, aucune au IIIe et au IVe.

46 **ἀνείλεται·** ἀνειλεῖται

Ruhnke a probablement raison quand il dit qu'il faudrait écrire comme entrée de Timée ἀνείλλεται (p. 30). *Cf.* les autres lexiques, qui présentent tous la forme avec double lambda, et aussi Sch. *in Pl.*, *Symp.* 206D, qui ne donne pas une explication, mais qui présente la forme avec double lambda : ἀνείλλεται (B W : ἀνειλλεῖται T).

Phrynichus (*Ecl.* 21) affirme que ἀνειλεῖν βιβλίον δι' ἑνὸς λ κάκιστον, ἀλλὰ διὰ τῶν δύο ἀνειλλεῖν. Dans *PS*, il dit à peu près la même chose, mais à propos de ἀνίλλειν :

> ἀνίλλειν βιβλίον· οἱ μὲν ἄλλοι περισπῶσι τὴν λέξιν καὶ δι' ἑνὸς λ γράφουσιν. οἱ δὲ Ἀττικοὶ παροξύνουσι καὶ διὰ δύο λλ γράφουσιν.

Platon emploie ce verbe dans deux passages :

> *Symp.* 206D6–7 : λυπούμενον συσπειρᾶται καὶ ἀποτρέπεται καὶ ἀνείλλεται καὶ οὐ γεννᾷ
>
> *Critias* 109A3–4 : καθ' ἕκαστα ἡ τοῦ λόγου διέξοδος οἷον ἀνειλλομένη τὸ προστυχὸν ἑκασταχοῦ δηλώσει.

Il est probable que Timée a à l'esprit le premier passage, étant donné que le verbe y est utilisé à la même forme que celle citée par Timée.

Le verbe, dans la forme ανειλλ, et dans la forme ανιλλ, est très rare[36]. Pour ce qui est de ἀνείλλομαι, il apparaît pour la première fois chez Platon. On pourrait donc dire que Timée glose ce terme à cause de son platonisme.

47 **ἀνιμᾷ·** ἀνέλκει

Même si le verbe n'est pas platonicien, il est cependant un atticisme : *cf.*

> Moeris : ἀνιμᾶν Ἀττικοί, ἀνέλκειν Ἕλληνες.
>
> Thomas Magister : ἀνιμᾶν λέγε ἐπὶ ὑγροῦ, μὴ ἀνέλκειν.
>
> *Cf.* aussi *Souda* : ἀνιμᾶσθαι· ἀντλεῖν, ἀρύεσθαι. ἀναφέρειν. καὶ ἀνιμώμενος, ἀντλῶν, ἀνέλκων.

---

[35] Seulement 11 occurrences entre le VIIIe siècle avant J-C. et le IVe après J.-C.

[36] Six occurrences en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Il n'y a pas d'occurrences de ἀνιμάω à la forme active au Ve siècle avant J.-C. ; en revanche, on trouve une occurrence de ἀνιμᾶν chez Thphr. *HP* 4.3.5 :

> ἐνιαχοῦ δὲ καὶ τὰ φρέατα εἶναι ἑκατὸν ὀργυιῶν, ὥστε ὑποζυγίοις ἀπὸ τροχηλιᾶς ἀνιμᾶν.

Peut-être s'agit-il d'une glose à Aristophane ? *Cf. infra*, 234 ἱμᾶν.

48 **ἀνέρσει·** ἀναδήσει, ἀναρτήσει καὶ οἷον κωλύσει

Notre manuscrit a ἀνεργήσει. Photius, *Coll. Verb.*[1] et la *Souda* ont la même entrée que celle de Timée, mais présentent seulement la deuxième partie de son explication, à savoir ἀναρτήσει καὶ οἷον κωλύσει. Puisque le verbe ἀνεργέω n'existe pas, c'est probablement pour cette raison que Ruhnke (p. 31) présente deux conjectures, celle de Kuster[37], qui pense qu'il faut lire ἀνέρσει, futur aeolique de ἀνείρω, et celle de Valkenaer[38], préferée par Ruhnke, qui pense qu'il faut écrire ἀνέρξει, de ἀνέργω.

Le problème de ces conjectures est que ni ἀνέρσει ni ἀνέρξει ne se trouvent chez Platon. Ruhnke dit que chez Platon, on trouve συνέργω (et aussi σύνερξις), mais encore une fois, on ne le trouve pas au futur.

Il n'y a aucune occurrence de ἀνέρξει entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Aelius Dionysius présente une occurrence de ἀνέρσει, en l'attribuant à Thucydide :

> ἀνείρειν· ἀναπείρειν, ὅθεν καὶ ἡ ἄνερσις παρὰ Θουκυδίδῃ· καὶ χρυσῶν στεφάνων ἀνέρσει.

Mais voir Th. 1. 6, le passage correspondant :

> καὶ χρυσῶν τεττίγων ἐνέρσει κρωβύλον ἀναδούμενοι τῶν ἐν τῇ κεφαλῇ τριχῶν.

De plus, il semble que, dans le passage donné par Aelius Dionysius, le verbe a le sens de « percer ».

En tout état de cause, si l'on accepte la leçon de Aelius Dionysius, peut-être alors que l'on se trouve face à une scolie à Thucydide, que quelqu'un a introduit dans le lexique de Timée. Le texte devrait alors être corrigé au sens de Kuster, mais en prenant ἀνέρσει

[37] *Cf. supra*, note 18.
[38] Collègue et ami de Ruhnke à Leide, un peu plus âgé que lui.

(ou ἐνέρσει) comme datif singulier du substantif, non pas comme verbe. On remarquera que le sens du substantif chez Thucydide est bien donné par ἀναδήσει.

49 **ἀνδραποδώδη τρίχα·** τὴν τῶν ἀνδραπόδων ἴδιον κουράν ἣν ἀπελευθερωθέντες ἤλλασσον Ἀθήνησιν αἵ δοῦλαί τε καὶ οἱ δοῦλοι

L'entrée, dont Timée fournit une explication « encyclopédique », concerne *Alc. I* 120B2–4 :

> ἔτι τὴν ἀνδραποδώδη, φαῖεν ἂν αἱ γυναῖκες, τρίχα ἔχοντες ἐν τῇ ψυχῇ ὑπ' ἀμουσίας καὶ οὔπω ἀποβεβληκότες, ἔτι δὲ βαρβαρίζοντες.

On peut remarquer que l'expression est citée par Timée de façon exacte. Proclus dans son commentaire au *Timée*, cite ce proverbe utilisé par les femmes et présenté par Platon (*in Tim.*, I 102.10–13). Olympiodore (*in Alc.*, 148.12–15), en citant cette même phrase de l'*Alcibiade*, explique qu'il s'agit d'un proverbe utilisé par les femmes, dû au fait que, dans les temps anciens, on distinguait les esclaves affranchis des esclaves grâce aux noms et aux cheveux. Il y a aussi une scolie au passage de Platon, qui présente trois explications, dont la deuxième est celle de Timée :

> Sch. *in Pl.*, *Alc. I* 120B : τὴν ἀνδραποδώδη … τρίχα. τὴν ἀνδραποδώδη τρίχα παροιμίαν εἶναί φασιν οἱ μὲν ἀπὸ τῶν ἀρτιγενῶν πώλων, οἱ δὲ ἀπὸ εἴδους κουρᾶς προσηκούσης ἀνδραπόδοις, παρ' ὃ καὶ αἱ γυναῖκες τοὺς ἀπὸ δούλων ἐλευθέρους γεγονότας, οὔπω δὲ τὸ ἦθος μεταβαλλόντας, ταύτην ἔτι ἔχειν τὴν τρίχα ἔλεγον σκώπτουσαι. οἱ δέ, ὅτι τὰς ἐν τῷ στήθει τρίχας φρένας οὕτως ὁ Πλάτων μεταβαλὼν τὰς ἀνδραποδώδεις φρένας οὕτως ἐκάλεσεν.

Parmi les lexiques, Pausanias, Photius et la *Souda* reprennent la même entrée que Timée, ainsi que la même explication, sauf que Pausanias et la *Souda* ont ἴδιως, Photius ἰδίαν, là où notre manuscrit présente ἴδιον. Le fait que cette formule se retrouve chez Pausanias confirme le fait qu'elle était considérée comme un atticisme. La *Souda* cite expressément, en la paraphrasant, la phrase de l'*Alcibiade I*. L'impression est que tous considèrent cette formule comme typiquement platonicienne (*cf.* aussi Diogenianus, 1.73, qui, en considérant ce proverbe, mentionne Platon et cite le passage platonicien).

50 **ἀνδρείκελον·** χρόα ἐπιτηδεία, ὡς πρὸς ἀνδρὸς μίμησιν

Le terme est ambigu, car il veut dire « image de l'homme » et « couleur de chair ». C'est dans ce deuxième sens que Timée prend le terme, de sorte qu'il est évident qu'il pense à *Crat.* 424D7–E2 :

> ὥσπερ οἱ ζωγράφοι βουλόμενοι ἀφομοιοῦν ἐνίοτε μὲν ὄστρεον μόνον ἐπήνεγκαν, ἐνίοτε δὲ ὁτιοῦν ἄλλο τῶν φαρμάκων, ἔστι δὲ ὅτε πολλὰ συγκεράσαντες, οἷον ὅταν ἀνδρείκελον σκευάζωσιν, κτλ

plutôt qu'à *Rep.* 501B4–5 :

> συμμειγνύντες τε καὶ κεραννύντες ἐκ τῶν ἐπιτηδευμάτων τὸ ἀνδρείκελον

car dans ce dernier passage le terme veut dire « image de l'homme ».

Dans son commentaire *in GA* 41.23–33, Philopon explique que « ἀνδρείκελον se dit de l'image, par exemple de Socrate, constituée à partir des couleurs, par le peintre de portraits ».

Les lexicographes adoptent pour ἀνδρείκελον les deux significations suivantes :

(i) ὅμοιον ἀνδρί (Photius, Hésychius, *Souda*, [Zon.]).
(ii) σημαίνει δὲ καὶ τὸ μίγμα τῶν ζωγράφων, ὃ καλεῖται χρωμάτων κρίσις (Photius : κρᾶσις) (Photius, *Souda*, [Zon.]. Hésychius ne présente pas cette explication, mais χρώματος εἶδος).

Le terme est très rare[39] ; mais Timée le glose car il est utilisé de façon particulière dans en passage platonicien précis.

51 **ἀνοργίαστοι·** οἱ ἀμύητοι, οἷς τελεταὶ καὶ ὄργια οὐκ ἐγένοντο

Le manuscrit présente ἀνάρπαστοι (et la *Souda* aussi), mais Ruhnke (p. 32) a raison de corriger en ἀνοργίαστοι[40], d'autant plus que les deux termes sont très faciles à confondre s'ils sont écrits en onciale.

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, mais pas sous la forme donnée par Timée :

> *Epin.* 985D6–7 : ἀνοργιάστους τε ὄντας ἑτέρους θεοὺς καὶ τιμὰς μὴ δεχομένους τὰς προσηκούσας αὐτοῖς.

---

[39] Une trentaine d'occurrence en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C.

[40] La même correction se retrouve chez Capperonnier, mais Ruhnke dit avoir suivi Kuster. Sur la négligence de Ruhnke par rapport à Capperonnier, *cf. supra*, Introduction, p. 12.

Il s'agit d'un terme extrêmement rare[41] qui se trouve également chez Aristophane :

> *Lys.* 898–899 : τὰ τῆς Ἀφροδίτης ἱέρ' ἀνοργίαστά σοι χρόνον τοσοῦτόν ἐστιν.
>
> *Cf.* Sch. *in Ar.*, *Lys.* 898 : ἀνοργίαστά σοι· ἀτέλεστά σοι. ἀντὶ τοῦ οὐκ ὠργίασας τῇ Ἀφροδίτῃ.
>
> *Cf.* aussi la *Souda* : ἀνοργίας· ἀμυησίας· ὄργια γὰρ τὰ μυστήρια. καὶ ἀνοργιάστοις, τῶν μυστηρίων ἀπείροις. τὰ τῆς Ἀφροδίτης ἀνοργίαστά σοι ἐστίν. ἀντὶ τοῦ οὐκ ὠργίασας τῇ Ἀφροδίτῃ· ἀτέλεστά σοί ἐστιν.

Les autres lexiques qui glosent le terme préfèrent comme explication de ἀνοργίαστοι, τῶν μυστηρίων ἀπείροι (Photius, *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2]).

Mais il y a une difficulté, à savoir que dans le passage de Platon, le terme se refère aux dieux qui ne reçoivent pas les ὄργια. Par contre, les ἀμύητοι sont toujours les personnes, du moins dans l'utilisation qu'en fait Platon, de sorte qu'il est clair que l'explication de Timée ne s'adapte pas bien au passage platonicien. Les lexiques donnent la même signification que celle donnée par Timée : la *Souda*, comme on l'a vu, cite Aristophane, mais dans *Lys.* 898 ce sont les temples qui n'ont pas reçu les ὄργια.

La scolie à Aristophane donne en revanche l'explication correcte, qui fonctionne aussi pour le texte de Platon.

Alors, ou bien Timée a mal compris le texte de Platon ; ou alors, il s'agit d'une entrée qui n'est pas platonicienne (ni aristophanéenne), mais qui est impossible à repérer.

52 **ἀντικρύ·** κατευθύ, ἐπ' εὐθείας

Il est curieux de trouver une explication pour un terme si répandu.

Le terme est tout d'abord ambigu. Le texte le plus intéressant à ce propos est celui de Photius, qui dit que, selon Boéthus[42] ἀντικρύ a dix sens :

> ἀντικρύ· ὁ μὲν Βοηθὸς ἐν τῇ τῶν λέξεων αὑτοῦ Συναγωγῇ δέκα φησὶ σημαίνειν τὴν λέξιν· κατέναντι καὶ ἐξ ἐναντίας καὶ διαμπερὲς καὶ ἰθὺς καὶ εὐθὺς καὶ ἐπ' εὐθείας καὶ ἰσχυρῶς καὶ σαφῶς καὶ ἀκριβῶς καὶ ἁπλῶς. οἱ δέ φασιν, ἀκριβέστερον οἶμαι λέγοντες, ὅτι μετὰ μὲν τοῦ σ λεγομένη τὰ πολλὰ τῶν εἰρημένων δηλοῖ, ἄνευ δὲ τοῦ σ, ὅτε καὶ ὀξύνεται, οἷον ἀντικρύ, τὸ κατέναντι καὶ ἐξ ἐναντίας μόνον.

---

[41] Une dizaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[42] Pour les textes et commentaire sur Boéthus, *cf. supra*, Introduction pp. 37–40.

On remarquera que, parmi les sens glosés par Photius, il y en a un donné par Timée, à savoir ἐπ'εὐθείας.

Photius dit que certains croient que c'est plutôt ἄντικρυς qui a la plupart de ces sens, alors que ἀντικρύ garde seulement le sens de κατέναντι καὶ ἐξ ἐναντίας. Mais cela est controversé. Je me limiterai ici aux grammariens (Ammonius, [Her.], Ptolemaeus, *cf. supra*, *loci similes*), qui posent une distinction entre ἀντικρύ et ἄντικρυς, en soutenant que ἀντικρύ veut dire, comme chez Timée, ἐπ'εὐθείας. Timée semble avoir partagé la position des grammairiens, selon lesquels ἀντικρύ veut dire ἐπ'εὐθείας.

La question se pose maintenant de savoir si Timée pense à un passage platonicien précis. Or, il y a un seul passage où le texte de Platon présente ἀντικρύ, à savoir *Prot.* 315C1 :

> Ἠλεῖον, καθήμενον ἐν τῷ κατ' ἀντικρὺ προστῴῳ ἐν θρόνῳ

mais on ne peut pas faire confiance aux éditeurs ni aux manuscrits pour un simple *sigma*. Ce passage justifierait la présence de l'autre expression qui se trouve dans l'explication de Timée, à savoir κατευθύ, expression utilisée pour expliquer κατ' ἀντικρύ.

Les choses toutefois sont plus complexes que cela, car il y a des passages platoniciens où ἄντικρυς a le sens donné par Timée (voir par exemple *Euthyd.* 273B2 ou *Symp.* 223B4), et il y en a encore davantage en ce qui concerne καταντικρύ : des dizaines, parmi lesquels par exemple *Theaet.* 194B, intéressant, car il associe καταντικρὺ à κατὰ τὸ εὐθυ (et donc candidat lui aussi, et même plus, comme passage que Timée avait à l'esprit) :

> περὶ δὲ ὧν ἴσμεν τε καὶ αἰσθανόμεθα, ἐν αὐτοῖς τούτοις στρέφεται καὶ ἑλίττεται ἡ δόξα ψευδὴς καὶ ἀληθὴς γιγνομένη, καταντικρὺ μὲν καὶ κατὰ τὸ εὐθὺ τὰ οἰκεῖα συνάγουσα ἀποτυπώματα καὶ τύπους ἀληθής.

Bref, il est difficile de trouver un texte platonicien évident pour Timée : mais il est du moins possible que l'explication de Timée reflète la discussion (peut-être seulement « grammairienne ») sur la distinction des sens du terme. De ce point de vue, la glose n'est pas strictement platonicienne, car elle s'adapte facilement à d'autres auteurs (voir *supra*, apparat des *loci similes* : Homère, la rhétorique).

53 **ἄντυγες·** αἱ τῶν ἁρμάτων περιφέρειαι οὕτως λέγονται

La glose se réfère à *Theaet.* 207A5–7 :

> ἀλλ' ἀγαπῷμεν ἂν ἐρωτηθέντες ὅτι ἐστὶν ἅμαξα, εἰ ἔχοιμεν εἰπεῖν τροχοί, ἄξων, ὑπερτερία, ἄντυγες, ζυγόν.

On peut remarquer que, dans ce passage, le terme se présente sous la même forme que celle citée par Timée.

Il s'agit d'un terme homérique, abondamment commenté par Eustathius (voir par ex. *in Il.* II 182.8–183.8 ; II 255.2–13), par [Apion] et Apollon. (*cf. supra*, apparat des *loci similes*).

Le terme est repris par tous les lexiques byzantins, qui, normalement, en donnent plusieurs significations (parmi lesquelles, « cercle de bouclier ») ; pour ce qui est de la signification que le terme a dans le *Théétète*, presque tous ces lexiques ont la même explication de Timée (*cf. supra*, apparat des *loci similes*). Il y a aussi des scolies de ce terme, parmi lesquelles plusieurs utilisent partiellement ou entièrement l'explication de Timée (*cf. supra*, apparat des *loci similes*).

On a l'impression que Timée a pris des scolies homériques, pour gloser un terme obscur, qu'on a commenté surtout par rapport à Homère : *cf. Souda*, dont la première partie de l'explication est identique à celle de Timée, pour ensuite se poursuivre avec une référence explicite à Sophocle (*Aj.* 1029–1031) :

> ἄντυγες· περιφέρειαι τῶν ἁρμάτων. Ἕκτωρ μὲν, ᾧ δὴ τοῦτ' ἐδωρήθη πάρα, ζωστῆρι πρισθεὶς ἱππικῶν ἐξ ἀντύγων ἐκνάπτετ' αἰὲν, εἶτ' ἀπέψυξε βίον.

Le terme est aussi rare et ambigu, mais Platon l'a utilisé dans un seul sens. On remarque que Timée glose d'autres termes associés dans le passage du *Théétète*, à savoir ἄξων et ὑπερτερία, mais il ne les glose cependant pas tous.

54 **ἀντωμοσία·** γραφὴ κατά τινος ἔνορκος περὶ ὧν ἠδικῆσθαί φησι· διωμοσία δὲ ὁ ἑκατέρωθεν γινόμενος ὅρκος ὑπὸ τῶν δικαζομένων· τοῦ μὲν ὡς πράξαντα διώκειν, τοῦ δὲ ὡς οὐκ ἔπραξεν. ἐξωμοσία δὲ ἄρνησις σὺν ὅρκῳ, ὡς ἀδυνατοῦντος ἢ παρὰ καιρὸν ὄντος αὐτῷ τοῦ λειτουργεῖν[43]

ἀντωμοσία

1) *Apol.* 19B2–C1 : εἶεν τί δὴ λέγοντες διέβαλλον οἱ διαβάλλοντες ; ὥσπερ οὖν κατηγόρων τὴν ἀντωμοσίαν δεῖ ἀναγνῶναι αὐτῶν· « Σωκράτης ἀδικεῖ καὶ

---

[43] Pour les entrées qui ressemblent une pluralité des lemmes, *cf.* Introduction, p. 111.

περιεργάζεται ζητῶν τά τε ὑπὸ γῆς καὶ οὐράνια καὶ τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιῶν καὶ ἄλλους ταὐτὰ ταῦτα διδάσκων.»

2) *Apol.* 24B6–C1 : αὖθις γὰρ δή, ὥσπερ ἑτέρων τούτων ὄντων κατηγόρων, λάβωμεν αὖ τὴν τούτων ἀντωμοσίαν. ἔχει δέ πως ὧδε· Σωκράτη φησὶν ἀδικεῖν τούς τε νέους διαφθείροντα καὶ θεοὺς οὓς ἡ πόλις νομίζει οὐ νομίζοντα, ἕτερα δὲ δαιμόνια καινά.

3) *Theaet.* 172E2–4 : ἀλλ' ἀνάγκην ἔχων ὁ ἀντίδικος ἐφέστηκεν καὶ ὑπογραφὴν παραναγιγνωσκομένην ὧν ἐκτὸς οὐ ῥητέον [ἣν ἀντωμοσίαν καλοῦσιν][44].

Dans les deux premiers passages, ἀντωμοσία veut dire « acte d'accusation ». L'explication de Timée est donc appropriée.

Le passage du *Théétète*, en revanche, pose quelque problème :

i) la clausule qui contient notre terme est inutile, et c'est pour cette raison que l'on propose son élimination.
ii) le contexte du passage du *Théétète* est le suivant : Socrate est en train de parler des orateurs qui, à la différence des philosophes, n'ont pas le temps de discuter, ni le choix des discours, mais doivent faire face à l'adversaire qui les bloque dans les limites de temps (l'eau de la clepsydre qui coule) et dans les limites d'un discours obligé, justement l'ὑπογραφή que l'on appelle ἀντωμοσία[45]. Ici l'ἀντωμοσία n'est pas spécifiée, dans la mesure où elle peut concerner les deux parties, l'accusateur aussi bien que l'accusé. Donc, le passage (ou les passages) adéquat à l'explication de Timée semble être plutôt l'*Apologie*.

L'explication de Timée, de type encyclopédique, dit que l'ἀντωμοσία est l'acte d'accusation de la part de l'accusateur. On remarquera qu'il y a une ambiguïté dans la formule grecque περὶ ὧν ἠδικῆσθαί φησι, qui peut être traduite de deux manières :

i) « par rapport aux choses ⟨pour lesquelles⟩ il dit qu'il a été outragé »
ii) « par rapport aux choses qui, selon lui, ont été commises injustement ».

---

[44] OCT : ἣν…καλοῦσιν secl. Abresch.

[45] Que veut dire : ὑπογραφὴν παραναγιγνωσκομένην ? Παραναγινώσκειν veut dire « lire en public » (*cf.* par ex. Aeschin., *Fals.Leg.* 135 : ἀκούετε, ὦ Ἀθηναῖοι, τῶν χρόνων παραναγιγνωσκομένων ἐκ τῶν δημοσίων γραμμάτων). Quant à ὑπογραφή, normalement, le terme signifie « description », mais ici il semble plutôt signifier quelque chose comme « acte d'accusation soussigné » ; pour ὑπογραφείν τὴν ἀντωμοσίαν *cf.* Themistius, *Or.* 26.313 (πάλιν δὴ ὥσπερ ἐν δικαστηρίῳ τὴν ἀντωμοσίαν ὑμῖν ἀναγνωστέον, ἣν ὑπογράφονται καθ' ἡμῶν οἱ κομψοὶ κατήγοροι οὗτοι καὶ τεχνῖται τῆς σιωπῆς).

La deuxième traduction est préférable car, dans les passages de l'*Apologie*, il ne s'agit pas d'accusation contre Socrate due à outrage, mais d'accusation due au fait que Socrate aurait commis des crimes.

L'autre problème est que l'explication donnée par Timée est très différente de celle d'autres lexiques. En effet, pour Pollux et Pausanias, l'ἀντωμοσία est le serment que l'accusé prend, en disant qu'il n'a pas commis le fait (*cf.* Pollux, 8.55; Pausanias *s.v.* ἀντωμοσία); par contre, d'autres lexiques expliquent que l'ἀντωμοσία se réfère aux deux parties en cause (voir par exemple: Harpocration et Hésychius).

L'explication de la différence avec les autres lexiques, qui est probablement la raison pour laquelle Timée glose ἀντωμοσία, est due au fait qu'à l'époque de Platon, le terme se reférait plutôt au serment de celui qui accuse. Dans ce sens, le texte qui se trouve chez Diogène Laërce sur Socrate est très important:

> D.L. 2.40: ἡ δ' ἀντωμοσία τῆς δίκης τοῦτον εἶχε τὸν τρόπον· ἀνακεῖται γὰρ ἔτι καὶ νῦν, φησὶ Φαβωρῖνος, ἐν τῷ Μητρῴῳ· «τάδε ἐγράψατο καὶ ἀντωμόσατο Μέλητος Μελήτου Πιτθεὺς Σωκράτει Σωφρονίσκου Ἀλωπεκῆθεν· ἀδικεῖ Σωκράτης, οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζων, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσηγούμενος· ἀδικεῖ δὲ καὶ τοὺς νέους διαφθείρων. τίμημα θάνατος.»
>
> «l'ἀντωμοσία de l'action intentée, était libellée ainsi (car elle est disponible encore aujourd'hui, dit Favorinus dans le Métrôon): «ceci a été inscrit et juré par Mélétos, fils de Mélétos, du dème de Pitthée, contre Socrate, fils de Sophronisque, du dème d'Alopekè: Socrate est coupable, parce qu'il ne reconnaît pas les dieux que reconnaît la cité, et qu'il introduit d'autres divinités nouvelles: et il est aussi coupable parce qu'il corrompt la jeunesse. Peine requise: la mort».

Timée glose donc ce terme car, dans l'*Apologie*, on retrouve un sens «anormal» («accusation sous serment»), par rapport à celui qui est devenu le sens standard à l'époque de Timée (serment de l'accusé ou des deux parties en cause).

διωμοσία:

chez Platon, il n'y a pas le substantif, mais le verbe:

4) *Apol.* 27C5–8: οὐκοῦν δαιμόνια μὲν φῄς με καὶ νομίζειν καὶ διδάσκειν, εἴτ' οὖν καινὰ εἴτε παλαιά, ἀλλ' οὖν δαιμόνιά γε νομίζω κατὰ τὸν σὸν λόγον, καὶ ταῦτα καὶ διωμόσω ἐν τῇ ἀντιγραφῇ.

5) *Eryx.* 403C6–8: ὅμως δέ μοι κἂν διομόσασθαι δοκῶ ὑπὲρ Κριτίου, ὑπὸ μηδενὸς τούτων τῶν λόγων πεπεῖσθαι.

Il semble qu'il faut choisir le premier passage, car dans le deuxième, le verbe veut dire «jurer», sans aucune référence à un contexte juridique. Le καί qui précède ταῦτα καὶ διωμόσω peut vouloir dire «et quant à toi»: en ce cas, il ferait référence aux deux parties qui demandent justice, de sorte que l'explication de Timée semblerait appropriée.

L'explication de Timée donne l'occasion de faire quelques remarques:

δικαζομένων: certains lexiques, comme par exemple [Zon.] et *Coll. Verb.*[1], en reprenant cette explication, présentent plutôt διαδικαζομένων, qui semble plus correct du point de vue étymologique pour expliquer διωμοσία; de son côté, ἑκατέρωθεν chez Timée correspond au «δι» de διωμοσία;

τοῦ μὲν ὡς πράξαντα διώκειν: le grec semble elliptique: peut-être il faudrait ajouter ⟨ὀμνύντος⟩ de la glose 137 (*cf. infra*), ou bien le compléter de la façon suivante: τοῦ μὲν λέγοντος ὡς πράξαντα διώκει[46].

ἐξωμοσία[47]

pour ἐξωμοσία, on a le passage suivant, mais là aussi on est en présence du verbe, et non pas du substantif:

> *Legg.* 949A5–8: τῶν δὲ ὁπόσα ἐξαρνηθέντι καὶ ἐξομοσαμένῳ κέρδος μέγα φανερὸν εἶναι δοκεῖ, ταῦτα δὲ διὰ δικῶν ὅρκων χωρὶς κρίνεσθαι σύμπαντας τοὺς ἐπικαλοῦντας ἀλλήλοις[48].

L'explication de Timée s'adapte assez bien au passage. Pourquoi Timée glose-t-il aussi διωμοσία et ἐξωμοσία? Deux possibilités:

i) ou bien quelqu'un a ajouté les deux termes à ἀντωμοσία plus tard.
ii) ou bien Timée a ajouté ces deux termes car il les a trouvés dans sa source, et il a pensé qu'il serait intéressant de les ajouter (*cf.* l'exemple de l'entrée 190 ἐρυσίβη: il donne une explication de deux types de rosée, pour dire que celle qui se trouve chez Platon est du premier type et pas du deuxième).

Répétition des entrées

διωμοσία et ἐξωμοσία se trouvent glosées à nouveau plus tard:

---

46 Sur ἀντωμοσία et διωμοσία, ainsi que sur leur relation, *cf.* Thalheim, *RE* I, 2, 2566 et V, 1, 832. Voir aussi Harrison, *Laws of Athens*, pp. 99–100.

47 Sur cela, *cf.* Carey, *Exomosia*, qui pourtant ne mentionne pas notre lexique.

48 Ce passage est aussi cité par Thalheim, *RE* VI, 2, s.v. ἐξωμοσία.

137 **διωμοσία·** ὅρκοι οἱ ὑπὸ τῶν δικαζομένων γινόμενοι, τοῦ μὲν ὀμνύντος ὅτι παθὼν ἐγκαλεῖ, τοῦ δὲ ὅτι οὐκ ἐποίησεν.

« les serments prêtés par ceux qui demandent justice, l'un qui jure qu'il accuse en ayant souffert, et l'autre ⟨qui jure⟩ qu'il n'a pas commis ⟨le crime⟩ ».

178 **ἐξωμοσία·** ἔνορκος παραίτησις δι' εὔλογον αἰτίαν.

« action de refuser, jurée pour une bonne raison ».

Face aux cas de διωμοσία et ἐξωμοσία, on peut considérer quatre possibilités :

i) Timée complète ἀντωμοσία avec des termes du même type, διωμοσία et ἐξωμοσία ; plus tard, il reprend les deux termes dans les endroits alphabétiques appropriés, pour les gloser à nouveau, avec des mots différents (mais le sens reste à peu près le même).
ii) Timée complète ἀντωμοσία avec διωμοσία et ἐξωμοσία, et plus tard quelqu'un ajoute au lexique, dans un ordre alphabétique, les deux derniers termes.
iii) Timée glose ἀντωμοσία, et quelqu'un plus tard complète la glose avec les deux autres termes du même type, sans s'apercevoir que ces deux termes sont glosés par Timée plus loin dans le texte, par ordre alphabétique.
iv) Timée glose ἀντωμοσία, et les autres termes sont ajoutés et dans la glose, et plus tard en ordre alphabétique, par quelqu'un d'autre.

La seule chose qui semble certaine est que Timée a glosé ἀντωμοσία, car il s'agit d'un terme platonicien. On est pas sûr à propos de διωμοσία et ἐξωμοσία, car, chez Platon, on retrouve seulement les verbes correspondants ; il faut pourtant dire que ce n'est pas la première fois que l'on trouve chez Timée un terme qui chez Platon se trouve sous une forme grammaticale différente (*cf.* par exemple l'entrée 14 αἰξωνεύεσθαι). En outre, les explications de Timée semblent fonctionner par rapport aux passages platoniciens.

Pour ce qui est de l'origine de ces deux termes, ἀντωμοσία se trouve chez Isocrate, Lysias, Isaeus, Aristophane, Xenophon, Platon ; διωμοσία se trouve chez les orateurs (Antiphon et Lysias au Ve siècle avant J.C ; Démosthène au IVe siècle avant J.-C), et c'est un terme « socio-politique » qui s'applique aux institutions athéniennes ; ἐξωμοσία est attesté pour la première fois chez Aristophane, et c'est encore un terme « socio-politique ».

55 **ἄξων·** τὸ τοῦ ἅρματος ξύλον περὶ ὃ δινοῦνται οἱ τροχοί

> *Theaet.* 207A5–7 : ἀλλ' ἀγαπῷμεν ἂν ἐρωτηθέντες ὅτι ἐστὶν ἅμαξα, εἰ ἔχοιμεν εἰπεῖν τροχοί, ἄξων, ὑπερτερία, ἄντυγες, ζυγόν.

> *Rep.* 397A4–5 : βροντάς τε καὶ ψόφους ἀνέμων τε καὶ χαλαζῶν καὶ ἀξόνων τε καὶ τροχιλιῶν

Le passage que Timée a à l'esprit est probablement le premier, et cela pour deux raisons : (i) parce qu'ici le terme se trouve à la même forme que celle qui est glosée par Timée ; (ii) parce que Timée glose d'autres termes du même passage concernant les parties du char, à savoir ἄντυγες (voir entrée 53) et ὑπερτερία (voir entrée 439).

L'explication de Timée est correcte, mais elle n'est pas suivie par les autres lexiques, qui donnent pourtant une explication semblable, τὸ διῆκον διὰ τῶν τροχῶν ξύλον (*cf.* Hésychius, *Et.Gen.*, *EM*, [Zon.]).

Le terme est homérique, et abondamment commenté par Eustathius (*in Il.* II 181.13–21 ; II 178.22–179.1 ; II 180.5–17). La scolie homérique pertinente (*Il.* 5.723) présente une explication semblable à celle de Timée : ἄξων τὸ ὑποκείμενον τῷ ἅρματι ξύλον, περὶ ὃ στρέφονται οἱ τρόχοι.

Il vaut peut-être la peine de signaler que le terme est ambigu, car il signifie « axe » (pas seulement des chars), mais aussi « vertèbre » (*cf.* Galien, *passim* ; et en général les médecins).

56 **ἀπενιαυτίσαι·** ἐνιαυτῷ φυγεῖν τὴν πατρίδα ἐπί τισιν ἀδικήμασιν

S'il y a un passage platonicien auquel Timée pense, cela doit être *Legg.* 866C1–2 :

> μέτοικος δὲ ὢν ἀπενιαυτησάτω, κτλ.

Cf. aussi *Legg.* 868C8 :

> καὶ ἐνιαυτοὺς τρεῖς ἀπενιαυτεῖν.

La glose présente deux problèmes à discuter : celui de la forme du verbe commenté, et celui de sa signification exacte.

Forme du verbe

Timée glose ἀπενιαυτίζω, alors que les passages de Platon présentent ἀπενιαυτέω. Il vaut la peine de remarquer que l'on trouve la forme glosée par Timée chez X., *Mem.* 1.3 :

> σοὶ δ', ὦ Κριτόβουλε, συμβουλεύω ἀπενιαυτίσαι.

Tous les lexiques glosent des formes de ἀπενιαυτίζω (*cf.* par exemple Hésychius et *EM*, *s.v.* ἀπενιαυτισμός; Pollux, *Souda*[49], *Gloss.Rhet.*, *Coll. Verb.*[1], etc.), sauf Photius (ἀπενιαυτῆσαι· ἐνιαυτῷ φυγεῖν τὴν πατρίδα ἐπί τισιν ἀδικήμασιν). La scolie platonicienne *ad loc* présente la même forme que celle de Platon:

> Sch. *in Pl.*, *Legg.* 866C1: ἀπενιαυτησάτω. ἐνιαυτὸν φευγέτω διὰ τὸν φόνον.

Ruhnke (p. 34) croit qu'il faut mettre des iotas partout, et que le seul verbe existant est ἀπενιαυτίζω, alors que l'autre serait une invention des copistes. Il a pourtant tort: en effet, chez Platon il y a non seulement ἀπενιαυτέω, mais aussi le substantif ἀπενιαυτήσις, et si ἀπενιαυτήσις existe, ἀπενιαυτέω existe, même s'il est vrai qu'une recherche dans la littérature grecque montre que ἀπενιαυτέω se retrouve seulement chez Platon et chez Eusèbe *PE* 13.21.6 (où il est en train de citer les *Lois*). On se trouve donc face à un choix: ou bien Timée a lu dans son texte de Platon ἀπενιαυτίζειν où notre texte donne ἀπενιαυτεῖν; ou alors ce qui semble plus probable, nous avons ici une glose non pas à Platon, mais à Xénophon.

Signification du verbe

Plusieurs lexiques byzantins donnent la même explication que Timée (*cf. supra*, apparat des *loci similes*). Mais, est-ce que le verbe glosé par Timée signifie «fuir pour *une* année»? Si Timée veut dire cela (et la référence est aux *Lois*, et non pas à Xénophon), alors il a tort, car dans le deuxième passage des *Legg.* (868C5–8), l'exil dure trois ans; de fait, le verbe doit vouloir dire plutôt «fuir pour l'année», action que l'on peut bien effectuer pour plusieurs années consécutives, comme *Legg.* 868C5–8 le suggère.

Le verbe se trouve pour la première fois chez Platon et Xénophon: il est très rare[50].

57 **ἀπέσβη·** τέθνηκεν

Il y a une dizaine de textes où Platon utilise le verbe, mais s'il y a un passage auquel Timée pense, cela doit être *Polit.* 269B5–7:

---

[49] Sauf que Ruhnke (p. 34) dit que la *Souda* avait ἀπενιαυτῆσαι, et que Kuster l'a corrigé en ἀπενιαυτίσαι. Cela n'est pas mentionné dans l'édition de la *Souda* de Adler.

[50] Une quinzaine d'occurrences en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

ταῦτα τοίνυν ἔστι μὲν σύμπαντα ἐκ ταὐτοῦ πάθους, καὶ πρὸς τούτοις ἕτερα μυρία καὶ τούτων ἔτι θαυμαστότερα, διὰ δὲ χρόνου πλῆθος τὰ μὲν αὐτῶν ἀπέσβηκε, κτλ.

En effet, dans ce contexte Platon parle des choses vivantes : et le verbe est utilisé dans un sens métaphorique, et pas littéral (au sens de « s'éteindre »). Il faut pourtant remarquer que le passage (comme d'ailleurs les autres *loci platonici* où le verbe apparaît) ne présente pas la forme du verbe que l'on retrouve chez Timée.

Parmi les lexiques, seulement Photius, *Coll. Verb.*[1] et la *Souda* reprennent, à côté du sens littéral, le sens métaphorique donné par Timée (*cf. supra*, *loci similes*). Dans les trois lexiques, ἀπέσβη est associé à τέθνηκεν ; pourtant, dans *Coll. Verb.*[1] et la *Souda* il y a une autre entrée, απέσβηκε, et c'est dans ce cas qu'on trouve une référence explicite au *Politique* :

Souda (= *Coll. Verb.*[1]) : ἀπέσβηκε· λέγουσι τὸ ἀποσβέσαι οἵ τε ἄλλοι καὶ Πλάτων Πολιτικῷ

Coll. Verb.[1] : ἀπέσβηκεν· ἀπέσβηκε λέγουσι τὸ ἀπεσβέσθαι οἵ τε ἄλλοι καὶ Πλάτων Πολιτικῷ.

Il s'agit, pourtant, d'une question syntaxique, et non pas sémantique. Toutefois, il vaut la peine de remarquer qu'il y a une différence entre l'explication syntaxique des deux lexiques : en effet, *Coll. Verb.*[1] explique la forme active (ἀπέσβηκε) avec l'infinitif passif (τὸ ἀπεσβέσθαι), alors que la *Souda* ne le fait pas. Timée, pour sa part, nous donne seulement l'explication sémantique, de sorte que l'on pourrait peut-être changer son texte en απέσβηκε : il faut pourtant dire que tous les lexiques qui donnent une explication sémantique présentent la forme ἀπέσβη (*cf.* aussi Hésychius, *Gloss.Rhet*, [Zon.]).

Tous les lexiques, compris celui de Timée, semblent plutôt faire référence à un passage d'Euripide :

Med. 1218 : χρόνωι δ' ἀπέσβη καὶ μεθῆχ' ὁ δύσμορος ψυχήν.

En ce cas, l'entrée de Timée ne ferait pas référence à Platon, et on se trouverait face à une glose introduite plus tard dans le lexique platonicien. Ou alors, on pourrait changer l'entrée de Timée en ἀπέσβηκε, garder le synonyme explicatif τέθνηκεν, en imaginant que Timée glose une occurrence platonicienne du verbe qui aurait un sens particulier, en ayant en tête le vers d'Euripide.

58 **ἀποδιοπομπεῖσθαι·** ἀποπέμπεσθαι καὶ διωθεῖσθαι τὰ ἁμαρτήματα, συμπράκτορι χρώμενος τῷ Διΐ

Il y a trois occurrences du terme chez Platon, mais non pas sous la forme donnée par Timée :

> *Legg.* 877E8–9 : τοῦτον πρῶτον μὲν καθήρασθαι καὶ ἀποδιοπομπήσασθαι τὸν οἶκον χρεὼν ἔστω κατὰ νόμον
>
> *Legg.* 900B4–5 : ἀλλ' ἐάν πως οἷον ἀποδιοπομπήσασθαι λόγοις αὐτὸ προσιὸν γενώμεθα δυνατοί,
>
> *Crat.* 396E3–397A1 : αὔριον δέ, ἂν καὶ ὑμῖν συνδοκῇ, ἀποδιοπομπησόμεθά τε αὐτὴν καὶ καθαρούμεθα ἐξευρόντες ὅστις τὰ τοιαῦτα δεινὸς καθαίρειν.

Timée glose un mot qui est rare[51], considéré comme platonicien (tous ceux qui glosent le verbe se refèrent à Platon : *cf. infra*) et atticiste : il est glosé par Aelius Dionysius, par Moeris, et par Phrynichus (pour les trois, *cf. supra*, app. *loci similes*), qui dit qu'il est ἀττικώτατον. Timée explique ce terme en donnant une sorte d'« étymologie synonymique ». Il faut pourtant remarquer que l'explication de Timée ne semble convenir à aucun des passages platoniciens, où le verbe a le sens de « se purifier ». De plus, son explication est à la fois raffinée et différente des explications des autres lexiques, en particulier pour ce qui est de l'étymologie (*cf.* par exemple Photius : ἀποδιοπομπεῖσθαι· ἀποπέμπεσθαι πρὸς τὸν ἀποτρόπαιον Δία καὶ οἱονεὶ καθαίρεσθαι ἢ ἱλάσκεσθαι). Il n'est pas vrai non plus que Timée construit la glose sur Platon, qui n'utilise jamais συμπράκτορ, même si dans *Legg.* 854B6–8, on a un adjectif appliqué aux dieux qui justifie d'une certaine façon l'explication de Timée, à savoir ἀποτροπαίος (« qui détourne les maux »). Plusieurs lexiques qui glosent le verbe reprennent en effet cet adjectif appliqué à Zeus (*cf.* par exemple Photius et aussi Hésychius, *s.v.* ἀποδιοπομπεῖσθαι ; [Zon.] *s.v.* ἀποδιοπομπῶ), en montrant ainsi qu'ils glosent le verbe en ayant Platon en tête. *Cf.* aussi la scolie *ad loc* :

> Sch. *in Pl.*, *Legg.* 854 : ἀποδιοπομπήσεις. τὰς ἀποστροφὰς τὰς γιγνομένας ὑπὸ τοῦ ἀποτροπαίου Διός, διὰ τὸ καθαίρεσθαι τὰ δεινά· ἢ τὰς ἀποπομπὰς τὰς πρὸς τὸν προστρόπαιον Δία, καὶ οἱονεὶ καθάρσεις καὶ ἱλασμούς.

[51] Seulement 48 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C.

Il faudrait donc réfléchir sur συμπράκτορ. Le problème est que cet adjectif est très rare[52], de sorte qu'il est bizarre de l'utiliser pour une explication. Il faut pourtant remarquer qu'il est parfois utilisé par les lexiques comme synonyme explicatif de ξυνίστωρ (ou συνίστωρ) (*cf.* Hésychius, *Et.Gud.*, *EM*) ou d'ἡλικιώτης (*Souda*).

59 **ἀποκναίειν·** κατ' ὀλίγον ἀποξύειν καὶ ὡσπερεὶ διαφθείρειν

Le verbe se rencontre trois fois chez Platon, mais jamais sous la forme donnée par Timée :

> *Phileb.* 26B9–C1 : καὶ σὺ μὲν ἀποκναῖσαι φῂς αὐτήν, ἐγὼ δὲ τοὐναντίον ἀποσῶσαι λέγω.
>
> *Rep.* 406A7–B8 : Ἡρόδικος δὲ παιδοτρίβης ὢν καὶ νοσώδης γενόμενος, μείξας γυμναστικὴν ἰατρικῇ, ἀπέκναισε πρῶτον μὲν καὶ μάλιστα ἑαυτόν, ἔπειτ' ἄλλους ὕστερον πολλούς.
> πῇ δὴ ἔφη.
> μακρόν, ἦν δ' ἐγώ, τὸν θάνατον αὑτῷ ποιήσας. παρακολουθῶν γὰρ τῷ νοσήματι θανασίμῳ ὄντι οὔτε ἰάσασθαι οἶμαι οἷός τ' ἦν ἑαυτόν, ἐν ἀσχολίᾳ τε πάντων ἰατρευόμενος διὰ βίου ἔζη, ἀποκναιόμενος εἴ τι τῆς εἰωθυίας διαίτης ἐκβαίη, δυσθανατῶν δὲ ὑπὸ σοφίας εἰς γῆρας ἀφίκετο.

Or, dans le *Philèbe* le sens n'est pas celui de Timée, car ici le verbe veut dire « tourmenter » ; en revanche, le sens donné par Timée correspond bien au passage de la *République*.

Parmi les lexiques, l'explication du verbe qui se rapproche le plus du texte de Timée est celle de Galien :

> ἀποκναίειν· μάλιστα μὲν τὸ ἀποξύειν, ἤδη δὲ καὶ τὸ καταφθείρειν καὶ τὸ κατισχναίνειν.

Cette ressemblance n'est pas hasardeuse, car le commentaire de Galien concerne un verbe médical, et dans le passage de la *République*, Platon est en train de parler du médecin Hérodicus. Il n'en reste pas moins que le lien étroit entre l'explication de Timée et celle de Galien est très frappante. En effet, διαφθείρειν comme explication de ἀποκναί-ειν fonctionne pour tous les grands attiques (*cf. supra*, apparat des *loci similes*, pour Aristophane, Platon et Démosthène), et elle est reprise par de nombreux autres lexiques (*cf. supra*, apparat des *loci similes*. *Cf.* aussi Moeris *s.v* ἀποκναίεις, qui affirme que le verbe est un atticisme).

[52] 10 occurrences en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C., dont six chez les Pères de l'Église.

Mais dans notre texte de Platon, le verbe ne signifie pas simplement «tuer», mais aussi «traiter», à la façon de Galien. Le texte de Platon, en effet, semble être un jeu de mots: traiter pour la mort. Donc, Timée ne donne pas une explication atticiste (car pour cela διαφθείρειν suffirait), mais une explication technique médicale, pour une utilisation particulière.

60 **ἀπόστολα·** τὰ εἰς τὴν θάλασσαν ἐκπεμπόμενα ἢ ἐκπλέοντα

Le terme se refère à *Ep.* 346A1–2, où pourtant il apparaît sous une forme différente de celle qui se trouve chez Timée:

> ἐγὼ γὰρ ἐν τοῖς ἀποστόλοις πλοίοις ἐμβὰς διενοούμην πλεῖν.

Timée n'écrit pas πλοία, ou bien parce qu'il veut gloser juste ἀπόστολα, ou bien parce que dans son texte de Platon il a peut-être trouvé ἐν τοῖς ἀποστόλοις: cela pourrait indiquer que Platon a effectivement écrit ἐν τοῖς ἀποστόλοις, quelqu'un a glosé avec πλοία, qui ensuite s'est glissé dans le texte platonicien.

Il n'y a aucun passage parallèle, car aucun lexique ne cite le terme en question, sauf la *Souda*:

> ἀποστολαί· ἀποπέμψεις, δῶρα. καὶ ἀπόστολος, ὁ ἀποστελλόμενος μετὰ στρατιᾶς εἰς πόλεμον παρασκευῆς. τῶν δὲ πλοίων τὰ μὲν συντριβόμενα ταῖς ἀποστολαῖς. τουτέστι ταῖς ἀποπέμψεσι. καὶ ἀποστελλόμενοι· οὐ μόνον οἱ πεμπόμενοι ἐκ προσταγμάτων τῶν ἀπολυόντων, ἀλλὰ καὶ οἱ παραπεμπόμενοι ἀποδημεῖν μέλλοντες, ἀποστελλόμενοι ἐλέχθησαν. καὶ ἀποστολεῖς, οἱ ἐπὶ τῆς ἐκπομπῆς τῶν τριήρων ἀποδεδειγμένοι. ἀπόστολοι δὲ αἱ τῶν νεῶν ἐκπομπαί. οὕτως Δημοσθένης, τὸ μὲν ἐν τῷ ὑπὲρ Κτησιφῶντος, τὸ δὲ ἐν α′ Φιλιππικῶν.

Mais le texte ne nous aide pas, car il est clair qu'il n'a aucune relation entre ce texte et l'entrée de Timée.

Pourquoi Timée glose-t-il le terme? Après recensement, le terme est plutôt rare entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie siècle avant J.-C., pour devenir ensuite très répandu à cause évidemment des Évangiles.

61 **ἀποστοματίζειν·** ἀπὸ μνήμης λέγειν

Timée glose un terme qui est tout à fait platonicien, et qui se rencontre plusieurs fois dans un seul passage:

> *Euthyd.* 276C3–5: τί δέ, ὦ Κλεινία, ἔφη, ὁπότε ἀποστοματίζοι ὑμῖν ὁ γραμματιστής, πότεροι ἐμάνθανον τῶν παίδων τὰ ἀποστοματιζόμενα, οἱ σοφοὶ ἢ οἱ ἀμαθεῖς;

Et quelques lignes plus loin :

> 277A3–5 : ὅταν οὖν τις ἀποστοματίζῃ ὁτιοῦν, οὐ γράμματα ἀποστοματίζει ; – ὡμολόγει. – οὐκοῦν ὧν τι σὺ ἐπίστασαι, ἔφη, ἀποστοματίζει, εἴπερ πάντα ἐπίστασαι ; – καὶ τοῦτο ὡμολόγει.

Pourtant, comme le dit Ruhnke (p. 37), l'explication de Timée (ἀπὸ μνήμης) semblerait plutôt se référer à un autre passage, à savoir *Theaet.* 142D6 :

> οὐ μὰ τὸν Δία, οὔκουν οὕτω γε ἀπὸ στόματος·

Selon Ruhnke, Timée aurait donc glosé plutôt ἀπὸ στόματος, formule qui veut dire évidemment « par coeur ».

Pollux (2.102–103) :

> ἀποστοματίζεσθαι δὲ τοὺς παῖδας Πλάτων που λέγει, οἷον ὑπὸ τῶν διδασκάλων ἐπερωτᾶσθαι τὰ μαθήματα ὡς ἀπὸ στόματος λέγειν. λέγεται δέ τι καὶ ἀπὸ στόματος εἰπεῖν ἐπὶ τοῦ ἀγράφου λόγου. καὶ « ἐξ ἑνὸς στόματος »[53] Πλάτων που λέγει, κτλ

suivi par Phrynichus

> ἀποστοματίζειν· τὸ ἀπὸ στόματος ἐρωτωμένους ἐν διδασκάλου ἢ γλώσσας ἢ ἄλλο τι τῶν μαθημάτων λέγειν

déclare que, comme le dit Platon (en se référant évidemment à l' *Euthydème* (!)), ce sont les élèves, et non pas le grammarien, qui ἀποστοματίζουσιν ; il dit aussi que ἀποστοματίζειν veut dire « réciter par coeur ».

Il semble donc qu'il s'est passé la chose suivante :

Pollux et Phrynichus ont compris le passage d'*Euthydème* de la façon dite, à savoir « réciter par coeur de la part des élèves » ; ensuite, il est possible de détecter deux étapes dans la constitution de la glose :

i) ἀποστοματίζειν = ἀπὸ στόματος λέγειν
ii) ἀπὸ στόματος = ἀπὸ μνήμης.

Ces deux étapes conduisent à l'étape de Timée :

iii) ἀποστοματίζειν = ἀπὸ μνήμης λέγειν.

Pour ce qui est de Timée, il est difficile de croire qu'il glose *Théétète* plutôt qu'*Euthydème*. De plus, dans le passage de l'*Euthydème*, Platon utilise la formule γράμματα ἀποστοματίζει : ἀποστοματίζειν semble vouloir dire « enseigner », et les γράμματα sont simplement les lettres de l'alphabet.

---

[53] *Cf. Rep.* 364A ; *Legg.* 634E.

Donc, dans *Euthydème*, ἀποστοματίζειν veut dire «produire des lettres», et on est enclin à penser que le grammarien qui ἀποστοματίζει le fait sans livre. Par conséquent, Timée croit à bon droit que le verbe signifie «dire à partir d'un souvenir», ce que le maître, comme l'élève, peut bien faire.

Les autres lexiques (*cf. supra*, apparat des *loci similes*) présentent la même explication que celle de Timée, sauf Pollux et Phrynichus, qui, comme on a vu, donnent une explication basée sur l'étymologie ἀπὸ στόματος. Pollux doit évidemment penser au passage de l'*Euthydème*, même s'il a tort. Cela pourtant ne dit rien à propos de ce que Timée a pensé: tout ce que l'on peut dire est que, après tout, l'explication de Timée fonctionne assez bien pour l'*Euhydème*, contrairement à ce qu'on avait pensé au début.

62 **ἀπόρρησις·** ἀπαγόρευσις

Il s'agit d'un cas où Timée présente un synonyme explicatif pour signaler un usage particulier à un passage platonicien précis, à savoir *Soph.* 258C6–7 (même si le terme n'apparaît pas sous la forme donnée par Platon):

> οἶσθ' οὖν ὅτι Παρμενίδῃ μακροτέρως τῆς ἀπορρήσεως ἠπιστήκαμεν;

Dans le *Sophiste*, en effet, la signification est celle de «interdiction», alors que, dans l'autre passage platonicien où le terme apparaît (*Rep.* 357A), la signification est celle de «discours».

Parmi les lexiques qui donnent le même sens que Timée (*cf. supra*, apparat des *loci similes*), il faut signaler que Pollux attribue expréssement à Platon l'utilisation du terme avec cette signification. Phrynichus, en revanche, affirme que, d'ordinaire, le terme veut dire ἀπαγόρευσις, alors que dans la *République*, Platon l'utilise au sens de ῥῆσις:

> ἀπόρρησις· ἡ μὲν συνήθεια τὴν ἀπαγόρευσιν οὕτω λέγει. Πλάτων δὲ ἀντὶ τοῦ ῥῆσις αὐτὸ ἐν τῇ πολιτείᾳ τέθεικεν εἰπών «καὶ τότε τὴν ἀπόρρησιν τοῦ Θρασυμάχου οὐκ ἀπεδέξατο».

Pour Phrynichus, donc, c'est dans la *République* que Platon utilise le terme dans un sens particulier.

63 **ἀποτεθρυωμένοι·** ἀπηγριωμένοι. εἴρηται δὲ κατὰ μεταφορὰν ἀπὸ τῶν τεθρύων, ἅπερ εἰσὶν ἄγονα καὶ ἄγρια φυτά

> *Rep.* 495D6–E2: οὗ δὴ ἐφιέμενοι πολλοὶ ἀτελεῖς μὲν τὰς φύσεις, ὑπὸ δὲ τῶν τεχνῶν τε καὶ δημιουργιῶν ὥσπερ τὰ σώματα λελώβηνται, οὕτω καὶ

τὰς ψυχὰς συγκεκλασμένοι τε καὶ ἀποτεθρυμμένοι διὰ τὰς βαναυσίας τυγχάνουσιν

Il s'agit d'une entrée très intéressante, et cela pour deux raisons :

(i) car elle est glosée deux fois (*cf. infra*, entrée 411—τὰς ψυχὰς ἀποτεθρυωμένοι· ἀντὶ τοῦ ἀπηγριωμένοι καὶ ἄγονοι).
(ii) à cause de la dérivation de ἀποτεθρυωμένοι de τεθρύων.

(i) que dire du fait que l'on trouve dans le lexique les entrées ἀποτεθρυωμένοι et τὰς ψυχὰς ἀποτεθρυωμένοι ?

Il y a d'autres cas de ce type *cf.* par exemple *supra*, entrées 35 (ἀναδῆσαι) et 54 (pour διωμοσία et ἐξωμοσία), et l'on soupçonne qu'il s'agit d'entrées ajoutées plus tard. On a des doutes dans le cas de τὰς ψυχὰς ἀποτεθρυωμένοι aussi, d'autant plus que les deux gloses se ressemblent beaucoup, la deuxième semble même être un extrait de la première. De plus, on dirait que l'entrée 411 n'est pas normale pour un lexique : nous ne cherchons pas dans un dictionnaire une entrée qui commence avec τάς… Mais de fait il y a d'autres exemples de ce type : *cf.* par exemple *infra*, entrées 425 (τὴν ἀλωπεκῆν) et 426 (τὴν λῆξιν).

(ii) dérivation (*cf.* Ruhnke, p. 39) :

l'explication de Timée donne, comme étymologie du verbe, τεθρύον, alors que le τε est le redoublement des temps composés de θρύω. Τεθρύον n'existe pas, le mot est θρύον. Ajoutons que les lexiques et les scolies qui glosent ἀποτεθρυωμένοι, et qui offrent tous la même explication que celle de Timée, se partagent entre ceux qui donnent τεθρύων et ceux qui ont θρύων (*cf.* la scolie platonicienne *ad loc*). Ce qui est remarquable est que Photius, la *Souda* et [Zon.] présentent la même erreur.

Mais il y a plus. Il n'y a aucune occurrence de ἀποτεθρυωμένοι dans la littérature grecque, mis à part notre Timée et les lexiques (qui reprennent son explication) : en *Rep.* 495D6–E2, on lit ἀποτεθρυμμένοι (et aussi dans la scolie *ad loc*), dérivé normalement de ἀποθρύπτω, qui veut dire « briser » (ou alors, Timée a compris ἀποτεθρυμμένοι comme participe présent de ἀποτεθρύω ?). Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Voici une hypothèse :

1) Timée a lu ἀποτεθρυωμένοι dans son texte de Platon.
2) il a accepté cette leçon, et il s'est trouvé dans la situation de devoir l'expliquer.

3) il a inventé une explication étymologique, qui fournit un sens approprié au passage de la *République*.
4) ou bien Timée a correctement écrit θρύον, qui s'est vite corrompu; ou bien il a écrit τεθρύον, qui est ou bien une invention de sa part, ou bien une vraie version de θρύον qui est inconnue ailleurs.

Il faut pourtant rappeler que Timée n'a pas nécessairement procédé ainsi: peut-être a-t-il trouvé tout ou une partie de cela ailleurs.

64 **ἀποφράδες·** ἡμέραι ἐν αἷς τοῖς κατοιχομένοις χοὰς ἐπιφέρουσιν· ἢ αἱ πρὸς πράξεις ἀνεπιτήδειοι

L'expression glosée par Timée se trouve dans *Legg.* 800D7–8:

> ὁπόταν ἡμέραι μὴ καθαραί τινες ἀλλὰ ἀποφράδες ὦσιν, κτλ.

Platon oppose les jours ἀποφράδες aux jours καθαραί; Timée en donne deux explications «encyclopédiques». Philoxène, Moeris, Orion, Phrynichus (*s.v.*ἄνθρωπος ἀποφράς) donnent une seule explication, la deuxième (mais avec des mots différents comparés à ceux de Timée); Photius, *Coll.Verb.*[1], *Souda* citent mot pour mot Timée, en donnant les deux explications; Hésychius (ἀποφράδας et ἀποφράδες) donne les deux, mais avec des mots différents.

La scolie à Lucien (*Tim.* 43) ne cite pas les mots de Timée, mais associe les deux sens. La scolie aux *Lois* est une reprise mot pour mot de Timée.

Il faut remarquer que Plutarque utilise cinq fois l'expression sans la gloser, comme si, à son époque, elle était tout à fait intelligible. Il n'en reste pas moins qu'elle est rare[54].

65 **ἀπρίξ·** ἐμπεφυκότως

> εἰσὶν δὲ οὗτοι οἱ οὐδὲν ἄλλο οἰόμενοι εἶναι ἢ οὗ ἂν δύνωνται ἀπρὶξ τοῖν χεροῖν λαβέσθαι, κτλ. (*Theaet.* 155E4–5)

Le synonyme fourni comme explication par Timée se trouve une seule fois, dans une scolie à Théocrite, qui ajoute une étymologie:

> Sch. *in Theoc.* 15.68: ἀπρὶξ ἔχε· ἀντὶ τοῦ ἐμπεφυκότως, ὥστε μὴ διαπρῖσαι τὴν συμφυΐαν.

---

[54] Moins d'une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

Les autres lexiques (Hésychius, *Et.Gud.*, *EM*, *Souda*) et la scolie à Platon (Sch. *in Pl.*, *Theaet.* 155E : ἀπρίξ. προσπεφυκότως, ἰσχυρῶς, ὃ οὐχ οἷόν τε πρίσαι διὰ τὴν σύμφυσιν), présentent comme explication de ἀπρίξ, προσπεφυκότως, de sorte que l'on se demande s'il ne faudrait pas changer le texte de Timée. En effet, ἐμπεφυκότως n'est pas trop satisfaisant comme glose, surtout à cause du fait qu'il n'y a aucun exemple d'ἐμπεφυκότως dès le VIIIe siècle avant J.-C. jusqu'au IVe après (sauf notre Timée). Cela vaut presque aussi bien pour προσπεφυκότως, dont il y a une seule occurrence chez Cyrille d'Alexandrie : il est pourtant vrai que le verbe προσφύω était bien connu, de sorte qu'on n'a certainement pas eu des difficultés à comprendre l'adverbe, même s'il s'agit d'un hapax.

En tout état de cause, deux questions se posent :

i) pourquoi gloser ἀπρίξ ? Eh bien, puisqu'il y a plusieurs autres gloses du terme, il est clair qu'il était un mot difficile à comprendre, probablement parce qu'il était assez rare ;
ii) pourquoi gloser le terme avec ἐμπεφυκότως ? ou avec προσπεφυκότως ? *Cf. Souda*, qui glose ἀπρίξ avec προσπεφυκότως, mais aussi προσπεφυκότως avec ἀπρίξ !

66 **ἀργυρίς·** φιάλη

Il s'agit d'une glose très abrégée à Pindare, que quelqu'un a introduite dans notre lexique :

> *O.* 9.88–90 : Ἄργει τ' ἔσχεθε κῦδος ἀνδρῶν, παῖς δ' ἐν Ἀθάναις,
> οἷον δ' ἐν Μαραθῶνι συλαθεὶς ἀγενείων
> μένεν ἀγῶνα πρεσβυτέρων ἀμφ' ἀργυρίδεσσιν.
>
> Sch. *in Pi.*, *O.* 9.137a : ἀμφ' ἀργυρίδεσσι· ἀργύρειαι φιάλαι ἆθλα ἦσαν ἐν Μαραθῶνι ἐν τοῖς Ἡρακλείοις.
>
> Sch. *in Pi.,O.* 9.137b : ἀμφ'ἀργυρίδεσσι· τοῖς ἐν Μαραθῶνι ἀγωνιζομένοις φιάλαι ἀργυραῖ δίδονται τὸ ἔπαθλον. Ἀθηναίοις δὲ ἔθος χρυσίδας καὶ ἀργυρίδας λέγειν.

La deuxième scolie montre que ce terme est difficile à comprendre en tant qu'il est dialectal.

67 **ἀραρός·** βέβαιον, ἀμετακίνητον

Chez Platon, on ne trouve pas ἀραρός, mais ἀραρότως :

> *Phaedr.* 240D2–4 : καὶ πᾶσαν αἴσθησιν αἰσθανομένῳ τοῦ ἐρωμένου, ὥστε μεθ' ἡδονῆς ἀραρότως αὐτῷ ὑπηρετεῖν·

De plus, Photius et *Coll.Verb.*[1] présentent une explication presque identique à celle de Timée, mais par rapport à ἄραρεν:

Photius (= *Coll.Verb.*[1]): ἄραρεν· οἷον βεβαίως οὕτως ἔχει καὶ ἀμετακινήτως.

Or, l'on trouve une occurrence de ἄραρεν avec le sens donné par Timée chez Eschyle *Pr.*, 60:

Ηφ. ἄραρεν ἥδε γ' ὠλένη δυσεκλύτως.

Cf. aussi Sch. *ad loc.*

Peut-être qu'il s'agit d'une glose à Eschyle que quelqu'un a mise dans notre lexique. En ce cas, il faudrait changer le texte en suivant Photius.

68 **ἀργυραμοιβός·** ὁ κέρμα ἀντὶ ἀργύρου ἀλλασσόμενος

La glose est sur *Polit.* 289E7–290A1:

οἱ μὲν κατ' ἀγοράς, οἱ δὲ πόλιν ἐκ πόλεως ἀλλάττοντες κατὰ θάλατταν καὶ πεζῇ, νόμισμά τε πρὸς τὰ ἄλλα καὶ αὐτὸ πρὸς αὑτὸ διαμείβοντες, οὓς ἀργυραμοιβούς τε καὶ ἐμπόρους καὶ ναυκλήρους καὶ καπήλους ἐπωνομάκαμεν, κτλ.

L'explication étymologique de Timée s'inspire du même passage de Platon (*cf.* l'utilisation de ἀλλάττοντες dans le même passage). Selon Moeris, le terme est un atticisme:

ἀργυραμοιβοί Ἀττικοί, κολλυβισταί Ἕλληνες.

L'explication de Timée est reprise presque mot pour mot par Photius, *Coll.Verb.*[1], *Souda*, et une scolie à Aristophane (*cf. supra*, *loc sim*): notre manuscrit, pourtant, présente ἀργυρίου, alors que Photius, *Coll.Verb.*[1], *Souda* ont ἀργύρου, ce qui est plus correct.

Le terme est un atticisme (utilisé aussi par Sophocle), rare[55].

69 **ἀργιλώδης·** γῆ λευκὴ ⟨καὶ⟩ καθαρά

Chez Platon, on ne trouve pas ἀργιλώδης, mais κεραμίς γῆ (*Critias* 111D3; *Legg.* 844B3). Galien dans son lexique donne comme explication de κεραμίτιδι γῇ, τῇ ἀργίλῃ.

Ἀργιλώδης, en revanche, se retrouve chez Hérodote:

---

[55] Une quarantaine d'occurrence en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

τὴν δὲ Λιβύην ἴδμεν ἐρυθροτέρην τε γῆν καὶ ὑποψαμμοτέρην, τὴν δὲ Ἀραβίην τε καὶ Συρίην ἀργιλωδεστέρην τε καὶ ὑπόπετρον ἐοῦσαν (2.12).

Il est intéressant de remarquer que Ruhnke (p. 42) ajoute le καί à γῆ λευκὴ ⟨καὶ⟩ καθαρά (l'explication qui se trouve dans notre lexique) en la reprenant de la *Souda*.

70 **ἀριστίνδην·** κατ' ἀνδραγαθίαν αἱρετόν

Timée glose un terme qui se trouve dans un seul passage platonicien, *Legg.* 855C6–D1 :

δικασταὶ δὲ ἔστωσαν θανάτου περὶ νομοφύλακές τε καὶ τὸ τῶν περυσινῶν ἀρχόντων ἀριστίνδην ἀπομερισθὲν δικαστήριον.

L'explication de Timée est identique à celle de ἀγαθοεργοί (*cf. supra*, entrée 1), terme qui pourtant n'est pas platonicien. Les lexiques ne reprennent pas cette explication, en lui préférant plutôt une explication étymologique, à savoir : κατ' ἐκλογὴν καὶ αἵρεσιν τῶν ἀρίστων (Photius ; *Gloss.Rhet.* ; *Coll.Verb.*[1] ; *Souda* ; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 855, tous *s.v.* ἀριστίνδην. *Cf.* aussi Hésychius : ἀριστίνδην· ὁ ἐκ τῶν ἀρίστων ἐκλελεγμένος).

La question est : pourquoi gloser un terme, il est vrai assez rare[56], mais dont la signification semble évidente ? Il est difficile de répondre à cette question. Peut-être à cause de son atticisme (il est utilisé non seulement par Platon, mais aussi par les orateurs comme Isocrate, Andocide et Démosthène), ce qui peut être aussi la raison pour laquelle plusieurs écrivains de la période impériale l'ont utilisé (*cf.* Ruhnke, p. 42).

71 **ἄρνυσθαι·** ἀντὶ τοῦ καταλλάσσεσθαι· ὅθεν καὶ τὸ μισθαρνεῖν τὸ μισθὸν ἀντί τινος λαμβάνειν λέγεται

Il y a quatre passages où le terme apparaît, mais c'est seulement dans *Protagoras* que le terme apparaît sous la forme donnée par Timée :

1) *Prot.* 349A2–4 : σοφιστὴν ἐπονομάσας σεαυτόν, ἀπέφηνας παιδεύσεως καὶ ἀρετῆς διδάσκαλον, πρῶτος τούτου μισθὸν ἀξιώσας ἄρνυσθαι.

2) *Rep.* 346C9–10 : φαμὲν δέ γε τὸ μισθὸν ἀρνυμένους ὠφελεῖσθαι τοὺς δημιουργοὺς κτλ.

---

[56] Une centaine d'occurrences en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

3) *Legg.* 813E3–5: πάντων γὰρ τούτων διδασκάλους τε εἶναι δεῖ κοινούς, ἀρνυμένους μισθὸν παρὰ τῆς πόλεως

4) *Legg.* 944C6–7: ζωὴν αἰσχρὰν ἀρνύμενος μετὰ κάκης μᾶλλον ἢ μετ' ἀνδρείας καλὸν καὶ εὐδαίμονα θάνατον, κτλ.

Il est clair que Timée a *Protagoras* à l'esprit, et cela non seulement pour la forme. En effet, il n'y a que ce passage où Timée peut imaginer ou' ἄρνυσθαι puisse vouloir dire «échanger», en croyant que le verbe prend le génitif τούτου dans le sens de «échanger contre quelque chose». Dans le *Protagoras*, donc, Timée croit trouver un sens non standard, car normalement ἄρνυσθαι signifie «obtenir».

Le verbe au sens donné par Timée est homérique, et il est abondamment glosé par de nombreux scolies, lexiques et commentaires (*cf. supra*, app. *loc sim*). Parmi eux, Eustathius affirme que le sens propre du verbe est «donner un agneau en échange de quelque chose d'utile», d'où dérive «de façon abusive», «échanger» (ἀντικαταλλάσσεσθαι):

> *in Od.*, I 7.23–25: καὶ ἐστὶ κυρίως μὲν ἄρνυσθαι, τὸ, ἄρνα διδόντα ὡς ἐν καταλλαγῇ, ἀντιλαμβάνειν τι ἕτερον χρήσιμον. καταχρηστικῶς δὲ, καὶ τὸ ἁπλῶς ἀντικαταλλάσσεσθαι.

L'étymologie de l'agneau pour ἄρνυσθαι se trouve dans d'autres textes (Orion, *Et.Gen.*, *EM*, *Et.Sym.*, [Zon.]); dans les nombreux lexiques et scolies qui glosent le verbe, on trouve ἀντικαταλλάσσεσθαι au lieu de καταλλάσσεσθαι.

Cela dit, il y a quatre textes qui font référence à Platon, et qu'il faut considérér:

1- 2- 3- Photius, *Coll.Verb.*[1], *Souda*:

> Photius (= *Coll.Verb.*[1]; *Souda*): ἄρνυσθαι· ἀντικαταλλάσσεσθαι. ὅθεν καὶ τὸ μισθαρνεῖν τὸ μισθὸν ἀντί τινος λαμβάνειν λέγεται. λαμβάνεται καὶ ἀντὶ τοῦ περιποιούμενος καὶ ἀντὶ τοῦ φυλάττων. οὕτως Πλάτων.

Les trois textes sont pratiquement le texte de Timée, plus l'ajout de deux autres significations, avec deux particularités:

i) les deux participes περιποιούμενος et φυλάττων, alors qu'on aurait attendu un infinitif.
ii) l'ajout de οὕτως Πλάτων, qui semble se référer à φυλάττων, ou peut-être à toute la phrase qui precède, alors qu'il devrait se référer à ἀντικαταλλάσσεσθαι.

La chose suivante semble avoir eu lieu: on a pris la glose de Timée, on a ajouté οὕτως Πλάτων de façon tout à fait correcte, et plus tard,

on a ajouté les deux autres significations entre la glose de Timée et la référence à Platon.

4) Sch. *in Pl.*, *Rep.* 346C1 : ἀρνυμένους. ἀντὶ ⟨τοῦ⟩ καταλλαττομένους.

La scolie donne notre sens à nous, mais cette fois par rapport à la *République*. Comment expliquer cela ? Il vaut aussi la peine de remarquer que, dans ce passage, nous trouvons μισθόν (φαμὲν δέ γε τὸ μισθὸν ἀρνυμένους), qui est utilisé dans l'explication de Timée. Peut-être la scolie à l'origine coïncidait-elle avec toute l'explication de Timée, attribuée au passage de la *République* à cause de la présence de μισθόν. Ajoutons que la correction ἀντὶ ⟨τοῦ⟩ καταλλαττομένους est apparemment erronée : la scolie a dû avoir ἀντικαταλλ-, comme la plupart des lexiques et des scolies ont. Cela pose le même problème pour le texte de Timée : faut-il corriger ἀντὶ τοῦ καταλλάσσεσθαι en ἀντικαταλλάσσεσθαι, d'autant plus que tous les lexiques qui reprennent mot pour mot l'explication de Timée ont cette dernière leçon ?

72 **ἄρρατον·** ἰσχυρόν, στερεόν

Il y a trois passages platoniciens où le terme apparaît :

> *Crat.* 407D1–4 : οὐκοῦν, εἰ μὲν βούλει, κατὰ τὸ ἄρρεν τε καὶ κατὰ τὸ ἀνδρεῖον « Ἄρης » ἂν εἴη· εἰ δ' αὖ κατὰ τὸ σκληρόν τε καὶ ἀμετάστροφον, ὃ δὴ « ἄρρατον » καλεῖται, καὶ ταύτῃ ἂν πανταχῇ πολεμικῷ θεῷ πρέποι « Ἄρη » καλεῖσθαι.
>
> *Rep.* 535C1–2 : καὶ μνήμονα δὴ καὶ ἄρρατον καὶ πάντῃ φιλόπονον ζητητέον.
>
> *Ax.* 365A6–8 : « Ἀξίοχε, τί ταῦτα ; » ἔφην· « ποῦ τὰ πρόσθεν αὐχήματα καὶ αἱ συνεχεῖς εὐλογίαι τῶν ἀρετῶν καὶ τὸ ἄρρατον ἐν σοὶ θάρσος ; »

Tels sont les trois textes possibles. L'explication de Timée se trouve aussi dans la scolie à la *République*. En outre, deux lignes avant le passage qui contient le terme en analyse, l'on trouve l'un des termes de l'explication :

> *Rep.* 535B6–8 : πολὺ γάρ τοι μᾶλλον ἀποδειλιῶσι ψυχαὶ ἐν ἰσχυροῖς μαθήμασιν ἢ ἐν γυμνασίοις.

D'autre part, le scoliaste du *Cratyle* indique que le sens de ἄρρατον est controversé :

> Sch. *in Pl.*, *Crat.* 407D1 : ἄρρατον. ἀσφαλὲς ἢ ἀκάματον, οἱ δὲ ἰσχυρόν, ἔνιοι μικρόν, οἱ δὲ μέγα, οἱ δὲ τὸ σκληρὸν καὶ ἀμετάστροφον

et c'est peut-être pour cette raison que Timée a glosé ce terme (qui est aussi un atticisme : *cf.* Phrynichus *s.v.* ἄρρατον).

Le terme est aussi extrêmement rare : une dizaine d'occurrences en tout entre Platon (qui en a trois) et le quatrième siècle après J.-C. Les lexiques qui présentent une glose identique à celle de Timée (*cf. supra, loc sim*), donnent une référence explicite à Platon (οὕτως Πλάτων). *Cf.* aussi *Et.Gen.*, *s.v.* ἄρρατος.

73 **ἄρτι·** πρὸ ὀλίγου χρόνου πεποιημένος

Il y a des centaines d'occurrences de ἄρτι chez Platon. Platon lui-même l'utilise de deux façons, légèrement différentes :

(i) au sens de « à l'instant » (parfois par opposition à πάλαι) :

> *Crito* 43A9 : ΣΩ. ἄρτι δὲ ἥκεις ἢ πάλαι;
>
> *Theaet.* 143E4–142A1 : ἄρτι, ὦ Τερψίων, ἢ πάλαι ἐξ ἀγροῦ;

(ii) au sens de « tout à l'heure » (parfois par opposition à νῦν) :

> *Alc. I* 130D3–5 : ὃ ἄρτι οὕτω πως ἐρρήθη, ὅτι πρῶτον σκεπτέον εἴη αὐτὸ τὸ αὐτό· νῦν δὲ ἀντὶ τοῦ αὐτοῦ αὐτὸ ἕκαστον ἐσκέμμεθα ὅτι ἐστί.
>
> *Men.* 89D7–10 : καὶ μὴν ἐδόκει γε ἄρτι καλῶς λέγεσθαι.
>
> ΣΩ. ἀλλὰ μὴ οὐκ ἐν τῷ ἄρτι μόνον δέῃ αὐτὸ δοκεῖν καλῶς λέγεσθαι, ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ νῦν καὶ ἐν τῷ ἔπειτα, εἰ μέλλει τι αὐτοῦ ὑγιὲς εἶναι.

Timée veut-il alors signaler un usage particulier dans certains passages platoniciens, à savoir le sens ii) ? Ou bien veut-il signaler que ἄρτι signifie toujours « tout à l'heure » ? Mais *cf.* Sch. *in Pl.*, *Theaet.* 142A (= Sch. *in Charm.* 153B) : ἄρτι· τοῦτο σημαίνει τὸ παρὸν καὶ ὑπόγυιον καὶ τὸ παραυτίκα μέλλον γίνεσθαι. Et en tout cas, il faudrait se demander ce que πεποιημένος veut dire, en remarquant qu'il ne se trouve pas dans les lexiques et les scolies qui présentent l'explication de Timée (*cf. supra, loc sim*). Faut-il alors corriger le texte de Timée, en éliminant πεποιημένος ?

Le sens de ἄρτι est donc effectivement ambigu, ce qui est confirmé par les lexiques et les scolies qui discutent le terme.

Voici ce que Phrynichus dit à propos de l'utilisation attique de ἄρτι :

> ἄρτι, ἀρτίως· διαφοράν τινα οἱ Ἀττικοὶ φέρουσιν, τὸ μὲν ⟨ἄρτι⟩ σημαίνειν λέγοντες ὡς τὰ παρεληλυθότα συνάπτοντα τῷ ἐνεστῶτι, τὸ δὲ ἀρτίως τὸν ἐνεστῶτα. ἔλαθε δ' αὐτοὺς ὅτι καὶ τὴν ἐναντίαν διαφορὰν ἴσασιν οἱ ἀρχαῖοι, τὸ μὲν ἄρτι ἐπὶ τοῦ ἐνεστῶτος τιθέντες, τὸ δ' ἀρτίως ἐπὶ τοῦ παρεληλυθότος. τινὲς δὲ διετείναντο ὡς ἐπὶ μέλλοντος χρόνου τὸ ἄρτι. ἐγὼ δ' οὐχ εὗρον.

Selon Phrynichus les « atticistes » posent la différence entre ἄρτι (les choses passes récentes) et ἀρτίως (le présent), sans avoir pourtant remar-

qué que chez les anciens on trouve la distinction dans le sens opposé. Phrynichus ajoute que certains atticistes ont étendu l'utilisation de ἄρτι aussi aux choses futures (au sens, donc, de «bientôt»), mais que lui, Phrynichus, n'a trouvé aucun exemple de cela.

Moeris affirme que les Attiques utilisent ἄρτι au sens de τὸ πρὸ ὀλίγου, les Grecs aussi au sens de νῦν :

> ἄρτι οἱ μὲν Ἀττικοὶ τὸ πρὸ ὀλίγου, οἱ δὲ Ἕλληνες καὶ ἐπὶ τοῦ νῦν λέγουσιν.

En revanche, selon certains lexiques et scolies, pour les attiques ἄρτι veut dire νῦν, et ἀρτίως πρὸ ὀλίγου :

> *Souda* : ἄρτι τοῦ ἀρτίως διαφέρει παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς. ἄρτι μὲν ἀντὶ τοῦ νῦν, ἀρτίως δὲ ἀντὶ τοῦ πρὸ ὀλίγου.

Cf. aussi Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1149.

Pour finir, on constate que certains grammairiens disent que les Attiques utilisent ἄρτι pour l'imparfait et pour le passé : *cf.* Ammonius grammaticus (= [Her.]) :

> ἄρτι καὶ ἀρτίως διαφέρει. ἄρτι μὲν γάρ ἐστι χρονικὸν ἐπίρρημα, τὸ δ' ἀρτίως ἐπὶ τοῦ ἀπηρτισμένου ἔργου τελείως. ὥστε ἁμαρτάνει Σαπφὼ λέγουσα·
>
> « ἀρτίως μὲν ἁ χρυσοπέδιλος †αὖ· ὡς† » ἀντὶ χρονικοῦ ἐπιρρήματος. παρὰ δὲ τοῖς Ἀττικοῖς ἀρτίως σημαίνει αὐτῆς τῆς ὥρας. τὸ δ' ἄρτι παρατατικῶς καὶ ἐπὶ τοῦ παρῳχηκότος.

74 **ἀσκωλίζοντες·** ἐφ' ἑνὸς ποδὸς ἐφαλλόμενοι ἢ στερούμενοι τῶν κατὰ φύσιν

La glose se refère à *Symp.* 190D6 :

> ὥστ' ἐφ' ἑνὸς πορεύσονται σκέλους ἀσκωλιάζοντες[57].

Le problème se pose de savoir comment écrire le verbe : ἀσκωλίζοντες ou ἀσκωλιάζοντες ? Phrynichus dit qu'on peut avoir les deux :

> ἀσκωλιάζειν καὶ ἀσκωλίζειν· σημαίνει τὸ ὥσπερ ὑπὸ σκώλου πεπληγμένον ἐφ' ἓν σκέλος ἅλλεσθαι.

Nombreux sont ceux qui ont commenté ce verbe, en tant que rare. On trouve plusieurs variantes de l'étymologie de Eustathius (*in Od.*, I 365.34–42 : ἐν ἀσκῷ λιάζειν « sauter sur un ballon ». *Cf.* Eustathius *in Od.* II 85.15–16 ; Pausanias *s.v.* ἀσκώλια ; Photius *s.v.* ἀσκωλιάζειν ;

[57] OCT : ἀσκωλίαζοντες W : ἀσκωλίζοντες B T.

Att.Nom. s.v. ἀσκωλιάζοντες; *EM s.v.* ἀσκωλιάζω; *Et.Sym. s.v.* ἀσκωλιάζειν; *Souda s.v.* ἀσκὸς ἐν πάχνῃ; [Zon.] *s.v.* ἀσκωλιάζειν), ainsi que plusieurs variantes de la première partie de l'explication de Timée. Presque toujours, on donne comme explication «sauter sur un seul pied», ce qui est correct (*cf. supra*, apparat des *loc sim*; voir également Pollux 2.194; Phrynichus *s.v.* ἀσκωλιάζειν).

Mais la deuxième partie de l'explication de Timée—«privé des choses selon nature»—est plus rare et elle est répétée par Photius, *Et.Gen.*, *EM.* La *Souda* présente une variante magnifique (ὑστερούμενοι τῶν κατὰ φύσιν, «ceux qui sont dépassés par ceux qui sont dans un état naturel»), mais il est clair que l'*ypsilon* a remplacé par erreur un *eta.* Il vaut la peine de remarquer que *Et.Gen.* répète la deuxième explication de Timée, en l'attribuant peut-être à Aristophane (il n'est pas évident s'il cite Aristophane pour la première et/ou pour la deuxième explication):

> ἀσκωλιάζειν· ἐφ' ἑνὸς ποδὸς ἐφαλλόμενοι ἢ στερούμενοι τῶν κατὰ φύσιν· Ἀριστοφάνης· ἀσκωλίαζ' ἐνταῦθα πρὸς τὴν αἰθρίαν.

Si *Et.Gen.* cite Aristophane pour la deuxième explication, on pourrait imaginer que Timée a prêté à Platon une glose qu'il a trouvée comme explication du terme chez Aristophane. Pourtant, si l'on regarde les scolies à Aristophane, on ne trouve pas la même explication que celle de Timée, mais quelque chose qui n'en est pas proche: *cf.* par exemple Sch. *in Ar., Pl.* 1129, une scolie assez longue où l'on parle d'une fête athénienne, en honneur de Dionysos, où l'on sautait sur le ballon:

> ἀσκωλίαζ' ἐνταῦθα· ἑορτὴν οἱ Ἀθηναῖοι ἦγον τὰ Ἀσκώλια, ἐν ᾗ ἐνήλλοντο τοῖς ἀσκοῖς εἰς τιμὴν τοῦ Διονύσου, κτλ.

Mais *cf.* une autre scolie sur la même ligne:

> ἀσκωλίαζ'· πήδα τῷ ἀσκῷ· ἢ ἐστερημένος τῆς κωλῆς καὶ πεινῶν).

Il faut alors se demander si la deuxième partie de l'explication convient au *Banquet.* On en doute, et la scolie *ad loc* ne nous aide pas:

> Sch. *in Pl., Symp.* 190D: ἀσκωλιάζοντες. ἀσκωλιάζοντες κυρίως μὲν ἐπὶ τὸ τοὺς ἀσκοὺς ἅλλεσθαι ἀληλιμμένους, ἐφ' οὓς ἐπήδων γελοίου ἕνεκα· τινὲς δὲ καὶ ἐπὶ τῶν συμπεφυκόσι τοῖς σκέλεσιν ἁλλομένων. ἤδη δὲ τιθέασι καὶ τὸ τοῦ ἅλλεσθαι τὸ νεῦρον τῶν ποδῶν ἀνέχοντα, ἢ ὡς νῦν, ἐπὶ σκέλους ἑνὸς βαίνοντα, τὸ δὲ ἀσκωλιάζειν τὸ χωλαίνειν.

Quelle est alors la source de cette deuxième explication? Aristophane? L'hypothèse est que seule la première partie de la glose appartient à Timée, alors que quelqu'un aurait ajouté plus tard la deuxième partie, en la reprenant peut-être d'Aristophane.

75 **ἀσπαλιεύς·** ἁλιεύς, ἀπὸ τοῦ ἀποσπᾷν τὴν ἄγραν

Le terme se trouve trois fois dans le *Sophiste* (218E2–5 ; 221C8–9 ; 222A2–3), mais sous la forme ἀσπαλιευτής. La première question qui se pose est alors : pourquoi cette différence entre Timée et Platon ? Faut-il corriger le texte de Timée ? Non, car les autres glosent tous ἀσπαλιεύς. Peut-être Timée a lu dans son texte ἀσπαλιεύς.

De toute manière, ἀσπαλιευτής est un atticisme :

> Moeris : ἀσπαλιευτής ὁ τῇ ὁρμιᾷ χρώμενος ἁλιεὺς Ἀττικοί, ὁρμιευτής Ἕλληνες.

Il est peu probable qu'il faille choisir l'un des trois passages du *Sophiste*, car le contexte est le même (le processus diairétique, utilisé par Platon pour définir le sophiste). L'explication donnée par Timée a comme source d'inspiration Platon lui-même : *cf. Soph.* 221B7–C3 :

> ἁλιευτικῆς δὲ πληκτικόν, πληκτικῆς δὲ ἀγκιστρευτικόν· τούτου δὲ τὸ περὶ τὴν κάτωθεν ἄνω πληγὴν ἀνασπωμένην[58], ἀπ' αὐτῆς τῆς πράξεως ἀφομοιωθὲν τοὔνομα, ἡ νῦν ἀσπαλιευτικὴ ζητηθεῖσα ἐπίκλην γέγονεν.

Pour l'utilisation de ἄγραν, *cf.* aussi *Soph.* 220C7 ; 221E2 ; 222B5.

L'explication de Timée contient une étymologie, ἀποσπᾷν. Photius, *Coll. Verb.*[1] et *Souda* présentent la même étymologie (*cf. supra*, *loc sim*), sauf que la *Souda* a σπᾶν au lieu de ἀποσπᾷν. Les autres lexiques présentent d'autres étymologies, plutôt amusantes :

i) ἅλα + ἀσπά
ii) σπᾷν + τὸ λίνον.

[Zon.] présente i) et ii) ; les autres lexiques se limitent à i) (*Et.Sym. s.v.* ἀσπαλιεύω : ἐκ τῆς ἁλὸς σπῶν τοὺς ἰχθῦς), mais surtout à ii) (Photius, Hésychius, *Et.Gen.* (*s.v.* ἀσπαλιευτής), *Et.Gud.*, *EM* (*s.v. s.v.* ἀσπαλιευτής) ; *Lex.* haimod).

76 **ἀτάρ·** σύνδεσμος ἀντὶ τοῦ δή

Il y a des dizaines d'occurrences de ἀτάρ chez Platon, dont le sens est difficile à saisir car il varie selon le contexte. Voici quelques exemples, dont nous possédons des scolies :

[58] C'est pour cette raison que Ruhnke (p. 44) propose de corriger le texte de Timée en ἀνασπᾷν.

1) *Rep.* 367E7–A1 : ἀτὰρ οὖν καὶ τότε πάνυ γε ἥσθην καὶ εἶπον…

Sch. *in Rep.* 367E : ἀτάρ. καὶ δή, πλήν, ἢ ἅτε δή, ἢ ὅμως, ἢ ἀντὶ τοῦ δέ.

2) *Sis.* 387C6–D1 : ἀτάρ, ὦ Σίσυφε, ἐγὼ γὰρ οὔπω περὶ τοῦ εὖ βουλεύεσθαι τοὺς λόγους ἂν δυναίμην ποιήσασθαι πρὸς σέ.

Sch. *in Sis.* 387C : ἀτάρ. καὶ δή, πλήν, ἅτε δή, ὅμως, δέ.

3) *Theaet.* 142D2–4 : ἀτὰρ τίνες ἦσαν οἱ λόγοι; ἔχοις ἂν διηγήσασθαι ;

Sch. *in Theaet.* 142D : ἀτάρ. καὶ δή, ὡς νῦν. σημαίνει δὲ καὶ ὅμως καὶ ἅτε δὴ καὶ πλὴν καὶ δέ.

4) *Hipp. I* 281C3–4 : ἀτάρ, ὦ Ἱππία, τί ποτε τὸ αἴτιον ὅτι οἱ παλαιοὶ ἐκεῖνοι

Sch. *in Hipp I* 282 C: ἀτάρ. πλήν, ἅτε δή, ὅμως, καὶ ἀντὶ τοῦ δέ· νῦν δέ, καὶ δή.

Il semble qu'il y a une différence de sens entre les passages 1) et 2) d'une part, et, d'autre part, les passages 3) et 4) : dans les deux premiers cas, ἀτάρ veut dire quelque chose comme « certainement », dans les derniers, quelque chose comme « et bien ? », « mais ? »[59]. Pourtant, les scolies unissent des sens différents, parmi lesquels toujours ἅτε δή. Est-ce qu'ils veulent suggérer que ἀτάρ a toutes ces significations en même temps ? De l'autre côté, est-ce que Timée veut suggérer que ἀτάρ a toujours seulement le sens de δή ? Ou bien est-ce qu'il pense à certains passages, et non pas à d'autres ?

En tout état de cause, le problème est que cette conjonction était mal comprise, et difficile à comprendre.

L'on trouve la même hésitation dans certains lexiques ; *cf.* par exemple Photius (= *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2] ; *Souda*) :

ἀτάρ· καὶ δὴ ἢ πλήν, ἅτε δή. ἢ ὅμως. ἢ ἀντὶ τοῦ δέ.

D'autres scolies donnent une seule explication : *cf.* par exemple

Sch *in A.*, *Pers.* 333 : ἀτὰρ· δὲ.

sch in Ar.,

Nu. 187 : ἀτὰρ τί ποτε· ὁ « ἀτάρ » παραπληρωματικὸς ἀντὶ τοῦ « δή » :

Nu. 677 : ἀτάρ· δέ.

[59] Denniston, *Greek Particles* pp. 51–54, reconnaît à cette conjonction une valeur adversative ou progressive (sans ou avec une idée d'opposition).

77 **ἀτεχνῶς·** ἀντὶ τοῦ ἀληθῶς καὶ χωρὶς πανουργίας καὶ οἷον ἀπλάστως

Il y a une centaine d'occurrences de l'adverbe chez Platon. Les synonymes explicatifs donnés par Timée se rencontrent ici et là dans les scolies platoniciennes. *Cf.* par exemple :

> *Euthyph.* 3A7–8 : ἀτεχνῶς γάρ μοι δοκεῖ ἀφ' ἑστίας ἄρχεσθαι κακουργεῖν τὴν πόλιν
>
> *Apol.* 17D3 : ἀτεχνῶς οὖν ξένως ἔχω τῆς ἐνθάδε λέξεως.
>
> *Theaet.* 179E6–180A2 : ἀτεχνῶς γὰρ κατὰ τὰ συγγράμματα φέρονται
>
> *Symp.* 179B1–2 : καὶ ἀτεχνῶς, ὃ ἔφη Ὅμηρος, μένος ἐμπνεῦσαι ἐνίοις τῶν ἡρώων τὸν θεόν
>
> *Rep.* 419A10–420A1 : ἀλλ' ἀτεχνῶς, φαίη ἄν, ὥσπερ ἐπίκουροι μισθωτοὶ ἐν τῇ πόλει φαίνονται καθῆσθαι οὐδὲν ἄλλο ἢ φρουροῦντες.

Cf. Sch. *in Pl.*,

> *in Euthyph.* 3A : ἀτεχνῶς·
>
> (1) ἀτεχνῶς· παντελῶς ἢ ἀντὶ τοῦ λίαν, περισπωμένως· βαρυτόνως δὲ τὸ ἀπείρως
> (2) (= Sch. *in Theaet.* 179E ; Sch. *in Symp.* 179B) :
> ἁπλῶς ἢ καθάπαξ, ἰσχυρῶς ἢ τελέως. οἱ δὲ ἐν ἴσῳ τῷ ὄντι καὶ ἀληθείᾳ. οἱ δὲ δηλοῦν τὸ παράπαν καὶ καθόλου κατ' ἀλήθειαν.
>
> *in Apol.*17D : ἀτεχνῶς οὖν κτλ. τὸ τοῦ ἤθους ἄπλαστον πιθανότητα ποιεῖ. εἰκότως οὖν οὕτω χρῆται νῦν Σωκράτης.
>
> *in Rep.* 419A : ἀτεχνῶς. ἀληθῶς, ἁπλῶς, ἀπανουργεύτως, τελείως, ἰσχυρῶς, παντελῶς.

Etc etc.

[Did.] présente, parmi d'autres, deux sens donnés par Timée :

> τὸ ἀτεχνῶς, ὁτὲ μὲν ἀντὶ τοῦ ἁπλῶς καὶ ἀπλάστως, ὁτὲ δὲ ἀντὶ τοῦ τελείως καὶ ἀληθῶς καὶ ἰσχυρῶς

sauf que [Did.] signale deux sens différents, tandis que Timée semble offrir des quasi synonymes.

Timée glose le terme probablement à cause du fait que son sens le plus immédiat serait non pas celui que l'on retrouve chez Platon, mais plutôt celui de « inexperimenté ». A ce propos, il est utile de signaler que certains grammairiens posent une différence de sens sur la base d'une différence d'accent : *cf.* par exemple Ammonius :

> ἀτέχνως καὶ ἀτεχνῶς διαφέρει. τὸ μὲν γὰρ παροξύτονον σημαίνει τὸ χωρὶς τέχνης καὶ ἀμαθῶς· τὸ δὲ περισπώμενον τίθεται ἀντὶ τοῦ ἁπλῶς καὶ ἀδόλως καὶ καθάπαξ καὶ καθόλου, ἄντικρυς.

Harpocration: ἀτεχνῶς· περισπωμένως μὲν ἀντὶ τοῦ σαφῶς ἢ βεβαίως ἢ ἀσφαλῶς ἢ φανερῶς, παροξυτόνως δὲ ἀντὶ τοῦ ἀμελῶς καὶ ἄνευ τέχνης.

Extrêmement commenté, ἀτεχνῶς est un atticisme:

Moeris: ἀτεχνῶς Ἀττικοί, ἁπλῶς κοινόν.

Il est intéressant de remarquer qu'il y a un très grand nombre de scolies, surtout à Aristophane, qui glosent le terme, en donnant aussi d'autres sens (dont celui de «inexperimenté»): *cf.* par exemple Sch. *in Ar.*

in Ach. 37a: ἀτεχνῶς· ἀσφαλῶς.

in Ach. 37b: ἀτεχνῶς· φανερῶς.

in Nu. 408a: ἀτεχνῶς· ἀκριβῶς.

in Nu. 408b: ἀτεχνῶς· ἀπείρως, ἀμαθῶς.

etc etc.

78 **ἀτενής·** ἢ ὁ τῷ ἤθει εὐθὺς καὶ ἀκλινής, ἢ ὁ σκληρὸς καὶ ἀνύπεικτος πρὸς ὃ χρὴ ὑπεῖξαι

Rep. 547E1–3: τῷ δέ γε φοβεῖσθαι τοὺς σοφοὺς ἐπὶ τὰς ἀρχὰς ἄγειν, ἅτε οὐκέτι κεκτημένην ἁπλοῦς τε καὶ ἀτενεῖς τοὺς τοιούτους ἄνδρας ἀλλὰ μεικτούς

Il s'agit d'un cas où Timée a l'air de donner deux explications pour une seule occurrence; il est pourtant vrai qu'ici, les deux explications ne sont pas si différentes, de sorte qu'on pourrait penser que Timée hésitait entre deux explications qui donnent simplement des nuances différentes.

Les lexiques qui glosent le terme adoptent quelques fois l'un des synonymes donnés par Timée (souvant εὐθύ, parfois σκληρός) sans en adopter l'explication complète. Le terme est utilisé par Hésiode, les tragiques, Hippocrate: il est plutôt rare[60].

[60] Moins de deux cents occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C; ou constate pourtant une augmentation de son utilisation au IIe siècle après J.-C. (58 occurrences) et au IVe siècle après J.-C (une soixantaine), surtout chez les écrivains ecclésiastiques.

79 **ἀτιμώρητος·** ἀβοήθητος ἢ θαυμαστός· ἔστι δ' ὅτε καὶ ὁ κακός

Le terme se trouve dans trois passage des *Lois* :

> 730A8–9 : ὥστ' οὐκ ἄν ποτε ἀτιμώρητος πάθοι ὁ τυχὼν ὧν ἔπαθε.
>
> 762C7–D1 : κολαζέσθω τε πληγαῖς ὑπὸ τοῦ συντυγχάνοντος καὶ ἐθέλοντος κολάζειν ἀτιμωρήτως.
>
> 959B7–C2 : ζῶντι γὰρ ἔδει βοηθεῖν πάντας τοὺς προσήκοντας, ὅπως ὅτι δικαιότατος ὢν καὶ ὁσιώτατος ἔζη τε ζῶν καὶ τελευτήσας ἀτιμώρητος ἂν κακῶν ἁμαρτημάτων ἐγίγνετο τὸν μετὰ τὸν ἐνθάδε βίον.

L'explication de Timée, mais seulement pour ἀβοήθητος, trouve peut-être sa source d'inspiration chez Platon (voir le troisième passage des *Lois* cité, βοηθεῖν). Il semble pourtant que les trois explications données par Timée ne sont ni correctes (car ἀτιμώρητος veut dire « celui qui n'est pas puni »), ni appropriées aux passages des *Lois* (où le terme a justement le sens de « celui qui n'est pas puni »). Il est donc difficile d'adapter ces explications aux *Lois*.

Cependant, l'entrée de Timée ne doit pas être corrigée, car elle apparaît sous cette forme dans d'autres lexiques (*cf. supra*, *loc sim*). La *Souda*, en glosant le même terme, présente l'explication suivante :

> ἀτιμώρητος· ἀβοήθητος, ἢ θαυμαστός. ἔστι δ' ὅτε καὶ ὁ κακός. ἐπὶ οὖν τοῦ ἀβοηθήτου Αἰλιανός· οὐ μὴν ἀτιμωρήτους ἐγένετο μεῖναι τοὺς παῖδας τοὺς ἀλοηθέντας, ἑτεραλκὴς γὰρ ἡ νίκη γενομένη τῶν πλησίον ἦν.

La référence à Elien le Sophiste peut donner un appui à l'hypothèse selon laquelle l'explication de Timée serait un ajout postérieur, qui se refère peut-être à d'autres auteurs. Neanmoins, les deux autres sens (θαυμαστός et κακός) restent à expliquer.

Il y a aussi deux scolies qui présentent une explication semblable à celle de Timée :

> Sch. *in Luc.*, *VH* 44 : ἀτιμωρήτους· ἀντὶ τοῦ ἀβοηθήτους.
>
> Sch. *in Th.*, 3.57 : ἀτιμώρητοι· οὐδεμίαν βοήθειαν ἔχοντες ὑπό τινος.

80 **ἀτύφου μοίρας·** τῆς ἀβλαβοῦς ὑπὸ τύφου καὶ μὴ τεθυμμένης

Ἄτυφος est un terme utilisé par les philosophes (Platon, les Stoïciens, les Sceptiques, Philon d'Alexandrie, Plutarque)[61], et ensuite utilisé abon-

[61] *Cf.* par ex. D.L. 7.117 (sur Chrysippe) : ἄτυφόν τε εἶναι τὸν σοφόν· ἴσως γὰρ ἔχειν πρός τε τὸ ἔνδοξον καὶ τὸ ἄδοξον. εἶναι δὲ καὶ ἄλλον ἄτυφον, κατὰ τὸν εἰκαῖον τεταγμένον, ὅς ἐστι φαῦλος.

damment par les Pères de l'Eglise (on trouve plus d'une centaine d'occurrences du terme au IVe siècle après J.-C.).

L'explication de Timée s'inspire du même passage du *Phèdre* où le terme apparaît, 230A1–6:

> ὅθεν δὴ χαίρειν ἐάσας ταῦτα, πειθόμενος δὲ τῷ νομιζομένῳ περὶ αὐτῶν, ὃ νυνδὴ ἔλεγον, σκοπῶ οὐ ταῦτα ἀλλ' ἐμαυτόν, εἴτε τι θηρίον ὂν τυγχάνω Τυφῶνος πολυπλοκώτερον καὶ μᾶλλον ἐπιτεθυμμένον, εἴτε ἡμερώτερόν τε καὶ ἁπλούστερον ζῷον, θείας τινὸς καὶ ἀτύφου μοίρας φύσει μετέχον.

On remarquera que le texte platonicien présente ἐπιτεθυμμένον, que Timée a probablement lu comme τεθυμμένον[62].

Les autres lexiques (*cf.* supra, app. *loc sim*) glosent la même formule, mais seulement avec τῆς ἀβλαβοῦς ὑπὸ τύφου; pourtant, on préfère ne pas couper μὴ τεθυμμένης de la glose de Timée, car souvent Timée explique un terme en utilisant un autre terme (ou formule) platonicien du même contexte (dans ce cas, ἀτύφου avec καὶ μὴ τεθυμμένης). En revanche, les mêmes lexiques (Photius, *Coll. Verb.*[1] et *Souda*, avec en plus Phrynichus) glosent aussi ἄτυφον séparément, en faisant référence au *Phèdre*:

> ἄτυφον· ἐν Φαίδρῳ τὸ ἀβλαβές, ἐπεὶ τὸ τῦφον βλάπτει. καὶ ἐπιτεθυμμένον. ὁμοίως· τὸ γὰρ θύψαι ἐπικαῦσαι.

On remarquera que cette explication utilise ἀβλαβής sans ὑπὸ τύφου, ce qui rend l'explication vague (*cf.* ἐπεὶ τὸ τῦφον βλάπτει («puisque l'orgueil nuit»), qui introduit subrepticemement τῦφον). De plus, on dit que ἐπιτεθυμμένον a une signification semblable à ἀβλαβής, ce qui n'est pas correct. En tout cas, il faut remarquer que Timée présente τεθυμμένης dans la glose, alors que les autres lexiques prennent ἐπιτεθυμμένον comme un autre lemme.

De toute façon, on a l'impression que tous (à commencer par notre Timée) glosent le terme, (ou la formule ἀτύφου μοίρας) comme typiquement platonicien, et de plus utilisé avec un sens particulier. *Cf.* aussi Plutarque (*Adv. Col.* 1119B–C) et Synesius (*Reg.* 17.30–38), qui citent cette formule en mentionnant Platon et le *Phèdre.*

81 **ἀτυχῆσαι·** μὴ τυχεῖν

Il y a une dizaine d'occurrences du verbe chez Platon, dont quatre sous la forme donnée par Timée:

---

62 Voir *infra*, l'entrée 414 τεθυμμένος, qui se refère au même texte de Platon.

Phaedr. 230E7–231A2 (répeté en 262E2 et 264A) : ἀξιῶ δὲ μὴ διὰ τοῦτο ἀτυχῆσαι ὧν δέομαι, ὅτι οὐκ ἐραστὴς ὤν σου τυγχάνω.

Legg. 807A6–7 : οὐδ' οἷόν τε τὸν ζῶντα οὕτως ἀτυχῆσαι τοῦ προσήκοντος

Une occurrence sous une forme très proche de celle donnée par Timée se trouve dans le *Théétète* :

Theaet. 186C9–10 : ΣΩ. οὗ δὲ ἀληθείας τις ἀτυχήσει, ποτὲ τούτου ἐπιστήμων ἔσται ;

A vrai dire, le verbe est souvent utilisé dans la période de Platon, surtout par les orateurs : il est cependant étrange que les lexiques qui le glosent se réfèrent presque tous ou bien à Homère (pour ἀτυχθείς) ou bien à Platon (justement pour ἀτυχῆσαι) :

[Zon.] : ἀτυχθείς. ὁ μὴ βουλόμενος τυχεῖν, ἀλλὰ ἀποστρεφόμενος εἰς τὸ διαμαρτεῖν. σημαίνει δὲ καὶ τὸ καταπλαγεὶς ἢ φοβηθείς. καὶ Ὅμηρος· – ὄψιν ἀτυχθείς. τεύχω τὸ ἐπιτυγχάνω, ὁ μέλλων τεύξω, ὁ δεύτερος ἀόριστος ἔτυχον, ἐτύχην, ἡ μετοχὴ ὁ τυχεὶς καὶ πλεονασμῷ τοῦ θ τυχθείς. ὡς χαμαλὸς χθαμαλός. καὶ μετὰ τοῦ στερητικοῦ α ἀτυχθείς.

ἀτυχῆσαι. ἀντὶ τοῦ ἀποτυχεῖν. οὕτως Πλάτων.

Cf. aussi *Et.Gen., EM* et *Et.Sym. s.v.* ἀτυχθείς.

La raison pour laquelle on cite Platon pour ἀτυχῆσαι au sens de ἀποτυχεῖν (explication équivalente à celle donnée par Timée), est peut-être que Platon utilise le verbe avec ce sens seul, alors qu'il est ambigu et qu'il est utilisé par les orateurs dans deux sens (« ne pas obtenir » et « être malheureux ») : *cf.*

Dik.On. : ἀτυχεῖν· οὐκ ἐπὶ μόνου τοῦ δυστυχεῖν, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τοῦ ἀποτυχεῖν.

Gloss.Rhet. : ἀτυχεῖν· οὐκ ἐπὶ μόνου τοῦ χρῆσθαι δυστυχίᾳ ἔταξαν οἱ ῥήτορες τὸ ἀτυχεῖν, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τοῦ ἀποτυχεῖν.

Timée a donc glosé le verbe car il est utilisé par Platon de façon particulière, c'est-à-dire dans l'un de ses deux sens.

82 **αὔην καὶ ξηράν·** παραλλήλως εἶπεν. ἔστι δὲ ταὐτόν

Timée a à l'esprit *Legg.* 761C7–D1 (ὕλην παρατιθέντας αὔην καὶ ξηρὰν ἄφθονον), et il tient tout simplement à souligner que αὔην et ξηράν sont des synonymes. Παραλλήλως est une expression utilisée par les lexiques (*cf.* par exemple Ammonius et [Her.] *s.v.* κωφός ; Hésychius *s.v.* αὐτίκα, etc).

Aucun autre lexique ne glose cette formule, et il n'y a pas de scolie à Platon. Hesiode présente une formule du même type :

Op. 458–460:
εὖτ' ἂν δὴ πρώτιστ' ἄροτος θνητοῖσι φανήῃν,
δὴ τότ' ἐφορμηθῆναι, ὁμῶς δμῶές τε καὶ αὐτός,
αὔην καὶ διερὴν[63] ἀρόων ἀρότοιο καθ' ὥρην.

On remarquera que la scolie *ad loc* glose αὔην avec ξηράν. Beaucoup d'autres lexiques font de même (Apollon., Hésychius et la *Souda s.v.* αὖον; Orion et [Zon.] *s.v.* αὖος, etc.). Il y a donc une diffèrence entre notre texte et les autres lexiques: Timée dit que les deux adjectifs sont la même chose, alors que les autres glosent αὖον avec ξηρόν, probablement à cause du fait que ce dernier est plus connu que αὖον, qui est très rare (mais *cf.* Photius et Orus (*s.v.* ξηρόν), qui glosent ξηρόν avec αὖον).

En revanche, Eustathius (*in Il.*, III 367.23) indique qu'il y a une distinction: αὔην serait plus emphatique que ξηράν.

Il est intéressant de remarquer que les deux adjectifs ont un rapport avec un texte très controversé d'Héraclite, le fragment 118 Diels. Pour la plupart des *testimonia* (p. ex. Stobaeus *Anth.*, 3.5.8, Musonius *apud* Stob 3.17.42, Philon *Prov.* 2.66 *apud* Euseb. *PE* 8.14.66, Plutarque *Es.Car.* 995E, Hermias *in Phaedr.* 27.28), le texte serait le suivant:

αὐγὴ ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη.

Cependant, Stephanus, suivi par plusieurs éditeurs (y inclus Bywater), a pensé à une corruption, de sorte que l'on aurait le texte suivant:

αὔη ψυχή σοφωτάτη καὶ ἀρίστη.

On aura ainsi quatre versions possibles du texte[64]:

1) αὔη ψυχή σοφωτάτη καὶ ἀρίστη (cela serait l'original chez Héraclite)
2) αὔη ξηρή ψυχή σοφωτάτη καὶ ἀρίστη (ξηρή serait une glose de αὔη)
3) αὐγὴ ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη
4) ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη.

2) se rencontre seulement chez Aristid.Quint. 2.17; comme je l'ai déjà dit, 3) se rencontre dans la plupart des *testimonia*, alors que 4) se trouve p. ex. chez Porphyre *Antr.*, 11; Eust. *in Il.* IV 723.1–2.

Il convient de remarquer que l'idée selon laquelle ξηρή est une glose de αὔη est très convaincante, du fait que les lexiques et la scolie

63 «Sèche et humide».
64 *cf.* Marcovich, *Heraclitus*, p. 377.

à Hésiode présentent la même glose (αὔη tout seul, et ξηρή comme explication).

83 **αὐτίκα·** ἅμα καὶ τότε εὐθέως

Ruhnke (p. 48) pense que peut-être il faudrait lire

> αὐτίκα μάλα. καὶ τότε εὐθέως

probablement à cause du fait que de nombreux lexiques glosent αὐτίκα avec εὐθέως (*cf. supra*, *loc sim*), alors qu'aucun n'utilise ἅμα comme explication. Il est pourtant difficile de comprendre καὶ τότε, qui peut-être doit être corrigé en ἀντὶ τοῦ : *cf.* Photius, (= *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2] ; [Zon.]) :

> τὸ δὲ αὐτίκα μάλα ἀντὶ τοῦ εὐθύς.

Il y a des centaines d'occurrences de l'adverbe chez Platon. Pour le sens donné par Timée (« à l'instant »), *cf.* par exemple *Gorg.* 452A, 459C, 469D. Pour le deuxième passage (459C : εἰ μὲν ἐλαττοῦται ἢ μὴ ἐλαττοῦται ὁ ῥήτωρ τῶν ἄλλων διὰ τὸ οὕτως ἔχειν, αὐτίκα ἐπισκεψόμεθα), qui, à vrai dire, souligne une idée de futur imminent, cf. Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 459C : αὐτίκα. εὐθέως καὶ παραχρῆμα, νῦν δὲ μικρὸν ὕστερον.

Ruhnke signale une autre utilisation platonicienne de αὐτίκα, une sorte de force d'argumentation *exempli gratia*, comme par exemple :

> *Alc. II* 138B9–C1 : ὥσπερ τὸν Οἰδίπουν αὐτίκα φασὶν εὔξασθαι

> *Alc. II* 140D8–9 : αὐτίκα τῶν σῶν ἡλικιωτῶν εἴ τινες τυγχάνουσιν ἄφρονες ὄντες

Extrêmement commenté, le terme couvre une gamme de nuances d'utilisation que certains lexiques signalent : *cf.* par exemple Photius (= *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2]) :

> αὐτίκα· εὐθέως, παραχρῆμα, συντόμως, πρὸς ὀλίγον, μικρὸν ὕστερον. τὸ δὲ αὐτίκα μάλα ἀντὶ τοῦ εὐθύς.

Hésychius explique que αὐτίκα chez Aristophane est utilisé dans le cas de ce qui est présent, chez Homère seulement dans le cas de ce qui est « à l'instant » :

> αὐτίκα Ἀριστοφάνης μὲν ἐπὶ τοῦ ἐνεστῶτος· Ὅμηρος δὲ ἐπὶ μόνου τοῦ νῦν. διὸ καὶ παραλλήλως λέγει αὐτίκα νῦν.

De nombreuses scolies, parmi lesquelles deux à Aristophane, donnent plus ou moins le sens de Timée, et expliquent que αὐτίκα est σύνταξις Ἀττική:

> Sch. *Eq.* 284: αὐτίκα· εὐθὺς καὶ παραχρῆμα· Ἀττικὴ ἡ σύνταξις.

84 **ἀχαριστεῖν·** μὴ χαρίζεσθαι

Le passage est *Symp.* 186B8–C5:

> ἔστιν δή, ὥσπερ ἄρτι Παυσανίας ἔλεγεν τοῖς μὲν ἀγαθοῖς καλὸν χαρίζεσθαι τῶν ἀνθρώπων, τοῖς δ' ἀκολάστοις αἰσχρόν, οὕτω καὶ ἐν αὐτοῖς τοῖς σώμασιν τοῖς μὲν ἀγαθοῖς ἑκάστου τοῦ σώματος καὶ ὑγιεινοῖς καλὸν χαρίζεσθαι καὶ δεῖ, καὶ τοῦτό ἐστιν ᾧ ὄνομα τὸ ἰατρικόν, τοῖς δὲ κακοῖς καὶ νοσώδεσιν αἰσχρόν τε καὶ δεῖ ἀχαριστεῖν, εἰ μέλλει τις τεχνικὸς εἶναι.

Timée s'inspire aussi de ce passage pour son explication étymologique: on remarquera en effet la présence double de χαρίζεσθαι.

Timée semble gloser ἀχαριστεῖν à cause de la signification non standard qu'il prend chez Platon: en effet, le terme normalement signifie «être non gentil», «être ingrat»: *cf. Gloss.Rhet.*:

> ἀχαριστεῖν· τέτακται μὲν ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον πρὸς τοὺς εὖ παθόντας, ὅταν μὴ βούλωνται χάριν ἐκτίνειν τοῖς εὖ πεποιηκόσιν. ἔσθ' ὅτε δὲ καὶ ἐπὶ τῶν χαρίζεσθαι μὴ θελόντων χρῶνται τῷ ἀχαριστεῖν.

Par contre, dans le *Banquet*, le terme n'a pas une signification négative, en voulant plutôt dire «ne pas cédér au corps».

Les autres lexiques glosent le terme de la même façon que Timée; Harpocration et la *Souda* ajoutent une référence à Antiphon[65]. Erotianus (*s.v.* χάριτες) indique que le terme est un atticisme:

> ἔνιοι δὲ χάριτας εἶπον τὰς πιθανότητας, λέγοντες ὅτι ἄχρι νῦν οἱ Ἀττικοὶ τὸ ἀπειθεῖν ἀχαριστεῖν λέγουσι.

Il vaut également la peine de signaler que les deux termes sont aussi associés chez Aristote, *Rhet.* 1385b11–13: καὶ περὶ μὲν τοῦ χαρίζεσθαι καὶ ἀχαριστεῖν εἴρηται.

85 **ἀστόξενος·** ὁ μὴ ἔχων ἐν τοῖς πολίταις οἰκίαν ἰδίαν

Le terme ne se trouve pas chez Platon. Ἀστόξενος est un terme rarissime, qui se trouve seulement chez Eschyle *Supp.*, 356

---

[65] Ruhnke (p. 49) cite Antiphon chez Stobée, *Anth.* 3.16.30: καὶ ὅτι οἱ μεταμέλει οὐ χαρισαμένωι, ἀλλ' ἀχαριστήσαντι.

εἴη δ᾽ ἄνατον πρᾶγμα τοῦτ᾽ ἀστοξένων.

(*cf.* aussi Sch. *ad loc* : ἀστοξένων· τῶν νῦν μὲν ξένων, πρώην δὲ συνημμένων τῶι ἄστει)

et par la suite chez Pausanias, Dionysius et Pollux.

Les lexiques qui glosent le terme (pour des intérêts encyclopédiques) adoptent pour la plupart ou bien les explications d'Aelius Dionysius, ou bien celle de Pausanias (explications qui ne correspondent pas à la glose de notre lexique) :

Aelius Dionysius (= Hésychius ; Photius ; *Coll. Verb.*[1]) : ἀστόξενοι· οἱ γένει μὲν ἐξ ἀρχῆς προσήκοντες, ἐπὶ δὲ γῆς ἀλλοδαπῆς γεγονότες.

Aelius Dionysius (= Photius ; *cf.* aussi *Souda*) : ἰδιόξενος· ὁ ἰδίᾳ καθ᾽ ἑαυτὸν ξένος ὤν· πρόξενος δὲ ὁ ὅλης πόλεως ξένος, παρ᾽ ᾧ καὶ οἱ πρέσβεις κατάγονται, καὶ προσάγει τὰς πρεσβείας οὗτος πρὸς τὸ δημόσιον καὶ τὰ ἄλλα διοικεῖ καὶ διαπράττει ἐν τῇ πατρίδι τῇ ἑαυτοῦ τὰ τῇ πόλει ἐκείνῃ διαφέροντα, ἧς προξενεῖ. δορύξενος δὲ ὁ ἐκ πολέμου ξένος γεγονώς τινι. ἀστόξενος δὲ ὁ ἐκ προγόνων μὲν ἀστῶν, αὐτὸς δὲ ξένος καὶ ἀνανεώσεως δεόμενος, οἷον Ἀγαμέμνων ἐν Λυδίᾳ.

Pausanias : ἀστόξενοι· οἱ γένει προσήκοντες τῇ πόλει τὸ ἀνέκαθεν, οὐκ ὄντες δὲ πολῖται, ὡς ἐν Κορίνθῳ Γλαῦκος ὁ Ἱππολόχου τοῦ Βελλεροφόντου.

Ces trois explications sont reprises par Eustathius *in Il.*, I 638.8–17, qui cite aussi les deux auteurs. Le terme ne se trouve pas chez Homère, mais le contexte de l'explication d'Eustathius est la classification des quatre types de « ξένοι » de l'époque.

Cf. aussi Sch. *in Il.*, 4.377 :

ξεῖνος· ξένος καὶ ὁ δεχόμενος καὶ ὁ δεχθείς· « ξεῖνος γάρ μοι ὅδ᾽ ἐστί ». πρόξενος ὁ ὑπὸ πόλεως ἠξιωμένος ὥστε ἐν τῇ σφετέρᾳ προίστασθαι αὐτῆς. ἰδιόξενος, ὡς ὁ Μέντωρ τῷ Τηλεμάχῳ. ἀστόξενος ὁ ἐκ προγόνων ἐπιχώριος, ὡς Ἀτρεὺς Φρυξὶ καὶ Τεῦκρος Τρωσίν. δορύξενος, ὡς Γλαῦκος καὶ Διομήδης.

86 **βάδην·** ⟨οὐκ⟩ ἐπειγομένη πορείᾳ

L'adverbe n'est pas platonicien. Selon Ruhnke (p. 49), l'entrée doit s'attacher à Hérodote :

ἀναλαβόντα τὸν λόχον τὰ ὅπλα ἦγε βάδην πρὸς τὸ ἄλλο στῖφος (9.57).

Mais le mot se trouve également chez Homère, par exemple :

> τοῦ δὲ βάδην ἀπιόντος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ
> Δηίφοβος… (*Il.* 13.516–517) ;

et chez Eschyle, par exemple

> προλιπόντες ἔβαν, τοὶ μὲν ἐφ' ἵππων,
> τοὶ δ' ἐπὶ ναῶν, πεζοί τε βάδην
> πολέμου στῖφος παρέχοντες (*Pers.* 166–168).

Si l'on accepte l'hypothèse de Ruhnke, ce n'est que parce que la plus grande partie des entrées non-platoniciennes semblent être tirées d'un lexique d'Hérodote.

L'adverbe dérive d'un verbe qui signifie « marcher à pied »—ainsi Apollonius Dyscolus :

> καὶ παρὰ τὰ εἰς μι λήγοντα ἔστιν εὑρέσθαι· βίβημι βάδην, … (*Adv.* 198.17–18)

Par conséquent, « βάδην » signifie parfois « à pied » (sans indication de vitesse). Ainsi Photius :

> βάδην· περιπάτῳ ἐρχόμενος.

Et la *Souda* glose 'πεζῃ' par 'βάδην' :

> πεζῃ· βάδην. καὶ παροιμία· πεζῇ βαδίζω· νεῖν γὰρ οὐκ ἐπίσταμαι.

Mais il y a aussi un autre contraste qui se montre dans un autre proverbe :

> τὸ δὴ λεγόμενον τοῦτο θᾶττον ἢ βάδην. (Men. *Fr.* 689)

C'est-à-dire : « vite ou lentement ». Hésychius nous offre donc deux gloses :

> βάδην· ἠρέμα, σχολῇ.
> βάδην· περιπάτῳ ἐρχόμενον.

En revanche, le manuscrit du *Lexique* présente un sens inconnu et peu vraisemblable. Il est vrai qu'une scolie sur Lucien dit :

> βάδην· ἠρέμα παραγενομένου. σημαίνει δὲ καὶ τὸ θᾶττον καὶ τὸ ταχέως. (*Cat.* 2 ; cf. *Merc.Cond.* 26)

Et même si le scoliaste a tort, il est possible que la même erreur ait été commise par Timée. Pourtant, Ruhnke (p. 49) a sans doute raison quand il corrige le texte en ajoutant un οὐκ. Pour ce qui suit de l'explication (ἐπειγομένῃ πορείᾳ), on acceptera la désambiguisation

de ἐπειγομένη πορεία (qui se trouve dans le manuscrit) en ἐπειγομένῃ πορείᾳ (au datif), ce que, selon Koch «voluit Ruhnkeius haud dubie»[66].

87 **βαθεῖαν αὔλακα·** ὅπερ ἐστὶ σχιστῆς γῆς ὑπὸ ἀρότρου. μεταφορικῶς ἀπὸ τούτου βαθείας φρένας καὶ κεκρυμμένας σημαίνει

L'entrée vise un passage de la *République*, 362A3–B1 :

> τὸ δὲ τοῦ Αἰσχύλου πολὺ ἦν ἄρα ὀρθότερον λέγειν κατὰ τοῦ ἀδίκου. τῷ ὄντι γὰρ φήσουσι τὸν ἄδικον, ἅτε ἐπιτηδεύοντα πρᾶγμα ἀληθείας ἐχόμενον καὶ οὐ πρὸς δόξαν ζῶντα, οὐ δοκεῖν ἄδικον ἀλλ' εἶναι ἐθέλειν, βαθεῖαν αὔλακα διὰ φρενὸς καρπούμενον, ἐξ ἧς τὰ κεδνὰ βλαστάνει βουλεύματα.

Ici, comme ailleurs, Timée glose une formule citée par Platon plutôt qu'écrite par lui. Les deux vers, souvent cités, se trouvent dans Eschyle *Th.* 593–594. Une scolie à Platon affirme qu'ils viennent de l'*Amphiareus* : ou bien son texte est corrompu ou bien il a fait une erreur.

Quant au lemme, il faut sans doute garder la forme «αὔλακα», bien qu'Eschyle, pour des raisons métriques, aurait dû vouloir dire la forme «ἄλοκα». Mais que faut-il écrire dans le texte de Platon ? Les manuscrits hésitent entre les deux leçons. Ou bien Platon a écrit, scrupuleusement, «ἄλοκα», et un copiste l'a «normalisée» en «αὔλακα» ; ou bien il a écrit, selon son penchant bien connu, une version d'Eschyle légèrement erronée, qu'un copiste a «corrigée» en «ἄλοκα». Il est impossible de décider entre les deux possibilités[67].

Les savants byzantins reprennent l'explication de Timée ou en partie ou entièrement. Dans la première partie de la glose, leurs textes présentent ou bien «στιχὶς γῆς» (Photius, *Et.Gen.*, *EM*), qui est un *vox nihili*, ou bien «στίχος γῆς» (*Souda*, [Zon.]). Ruhnke (p. 50) corrige les textes byzantins sur la base de la leçon de Timée, 'σχιστῆς γῆς'. Le résultat

> ὅπερ ἐστὶ σχιστῆς γῆς ὑπὸ ἀρότρου

n'est pas facile : comment comprendre le génitif ? Tout devient simple si l'on accepte une suggestion que Ruhnke fait dans son commentaire :

> ὅπερ ἐστὶ στίχος σχιστῆς γῆς ὑπὸ ἀρότρου.

---

[66] Koch, *Observationes*, p. 10.

[67] Plutarque cite la formule d'Eschyle quatre fois : trois fois les éditeurs impriment «ἄλοκα» (*Poet.Aud.* 32DE ; *Reg.Apoph.* 186B ; *Aristid.* 3.5), une fois «αὔλακα» (*Inim.Util.* 88B). Faut-il croire que Plutarque a préféré ici cette forme-ci et là cette forme-là ? Faut-il plutôt homogénéiser son usage ? Et si oui, en quelle direction ?

Mais si cela peut bien être le texte—une partie du texte—que Timée a écrit, on hésitera avant de l'imprimer comme la leçon de la version byzantine du *Lexique*.

Il est à noter que la première partie de la glose, la partie littérale, explique «αὔλακα» plutôt que «βαθεῖαν αὔλακα».

La deuxième partie, qui explique l'usage métaphorique de la formule, se présente dans le manuscrit ainsi:

> ἀπὸ τοῦ βαθείας φρενός κεκρυμμένης σημαίνει.

Ruhnke a établi le texte correct, en prenant «τούτου» et «φρένας καὶ κεκρυμμένας» du *Lexique* de Photius. *Souda*, ainsi que les *Et.Gen.* et *EM*, ont la deuxième leçon mais non pas la première.

Il existe plusieurs scolies sur les lignes pertinentes, dont trois remarquent que Platon les a citées:

> βαθεῖαν ἔχων τὴν ἄλοκα τῆς φρενὸς ἐξ ἧς ἀνδρεῖος φύεται λόγος· τοῦτο ὁ Πλάτων ἐν τῇ Πολιτείᾳ ἀπεδέξατο (Sch. A. *ad loc*).

88 **βάλλ' ἐς μακαρίαν·** ἀντὶ τοῦ βάλλ' εἰς Ἅιδου. ὅθεν τοὺς ἀποθανόντας μακαρίτας ἔθος καλεῖν· ἢ ὅτι ἡ Μακαρία θυγάτηρ οὖσα τοῦ Ἡρακλέους ἑκοῦσα ὑπὲρ τοῦ τῶν Ἡρακλειδῶν γένους ἀπέθανεν

Le lemme dérive du *Hipp. I*, 293A2–3:

> τί τοῦτο; βάλλ' ἐς μακαρίαν· τοῦ ἀνθρώπου οὐδ' εὔφημα, ὦ Σώκρατες, ταῦτά γε τὰ ἐρωτήματα.

La glose se divise en trois parties. D'abord, Timée remarque que le juron est une version—euphémistique ou comique—de «βάλλ' εἰς Ἅιδου»: «Au paradis!» pour «A l'enfers!». La même explication banale se trouve chez les byzantins[68].

Le juron se trouve, sous une forme légèrement différente, chez Aristophane (*Eq.* 1151). Une scolie explique:

> εἰς μακαρίαν· εἰς ὄλεθρον, κατ' εὐφημισμόν.

C'est-à-dire qu'il prend le mot «μακαρία» comme un nom abstrait, «le bonheur». On pourrait comparer avec une entrée dans la *Souda*:

> ἐς ὀλβίαν· ὡς εἰς μακαρίαν· τὸ εἰς Αἴδου.

Sans doute, c'est là l'explication correcte.

---

[68] Mais aucun ne commente dans le juron l'usage intransitif du verbe 'βάλλειν': *cf.* LSJ s.v. A III.

La deuxième partie de la glose semble ajouter un morceau d’érudition : puisque l’on utilise « bonheur » comme un euphémisme pour la mort, on appelle les morts « les heureux ». Cet usage du mot « μακαρίτης » se trouve chez Eschyle (*Pers.* 633). Il est assez répandu chez les auteurs tardifs, surtout notamment les auteurs chrétiens. Mais l’explication offerte par Timée va dans le mauvais sens. C’est la *Souda* qui a plutôt raison :

> βάλλ’ ἐς μακαρίαν, κατ’ εὐφημισμόν. ἐπεὶ καὶ οἱ τεθνεῶτες μακαρῖται λέγονται. (*s.v.* Μακαρία)

Il est tentant de corriger « ὅθεν » chez Timée en « ἐπεί ».

La troisième partie de la glose raconte l’histoire de Macaria, fille d’Hercule. La même histoire, avec quelques variantes, se trouve chez Pausanias, Photius, Hésychius, la *Souda*, le *Lex.Sabb.*, où elle apparaît comme explication de la formule « βάλλ’ ἐς μακαρίαν » : c’est-à-dire que l’on prend le mot « Μακαρία » comme un nom propre—« Va visiter Macaria ! »[69]. La version la plus développée de l’histoire est celle du scoliaste sur le *Hipp. I* :

> βάλλ’ ἐς μακαρίαν· Ἡρακλέους θυγάτηρ, Μακαρία τοὔνομα, ἣν λόγος κατὰ τὴν Εὐρυσθέως ἐπὶ τὰς Ἀθήνας στρατείαν αὐτοκέλευστον ἑαυτὴν ὑπὲρ τῆς πόλεως εἰς σφαγὴν ἐπιδοῦναι. τοὺς οὖν Ἀθηναίους κατὰ τιμὴν τῆς παιδός, βάλλοντας αὐτὴν ἄνθεσιν καὶ στεφάνοις, παρακελεύεσθαι τοῖς ἄλλοις βάλλ’ ἐς Μακαρίαν, ὡς τὴν παροιμίαν παρελθεῖν καὶ ἐπὶ τῶν προθυμουμένων τι· αὖθις δὲ καταχρηστικῶς καὶ ἐπὶ πάσης ἀφοσιώσεως. Δοῦρις δέ φησιν ὅτι αὕτη τὴν πυρὰν τοῦ πατρὸς κατέσβεσεν, καὶ ἐξ ἐκείνου παρὰ Μακεδόσι νενόμισται τὰς θυγατέρας τῶν κηδευομένων, οἷς ἂν μὴ ὦσι παῖδες, τὸ αὐτὸ πράττειν ἐπὶ τοῖς πατράσιν.

La version de l’histoire chez Timée est abrégée. De plus, elle sert à un autre but. Du moins, selon le texte que nous lisons maintenant, l’histoire semble être offerte (même si cela reste plutôt indéterminé) non pas comme une explication de la formule « βάλλ’ ἐς μακαρίαν », mais plutôt comme une deuxième explication du mot « μακαρίτης ».

Il est difficile de croire que Timée a eu l’intention d’offrir deux explications du mot « μακαρίτης » dans une entrée qui, à vrai dire, n’en demande aucune. Peut-être faut-il prendre la phrase « ἢ ὅτι ἡ Μακαρία… » comme une question. En ce cas, elle peut être liée à la formule « βάλλ’ ἐς μακαρίαν » : « Dit-on cela parce que Macaria… ? ». Mais une telle interprétation est forcée ; et il est plus probable que

---

[69] On attendrait « ἐς Μακαρίας » ; mais il est inutile de changer les textes ; en tout état de cause, l’explication par rapport à Macaria est une erreur.

l'entrée, dans sa forme actuelle, soit une version de l'original abrégée jusqu'à l'incohérence.

89 **Βάραθρον·** ὄρυγμα φρέατι ὅμοιον ἔνθα οἱ καταδικασθέντες ἐβάλλοντο

> Μιλτιάδην δὲ τὸν Μαραθῶνι εἰς τὸ βάραθρον ἐμβαλεῖν ἐψηφίσαντο, καὶ εἰ μὴ διὰ τὸν πρύτανιν, ἐνέπεσεν ἄν; (*Gorg.* 516D9–E2)

La glose reflète peut-être le texte platonicien: «ἐμβαλεῖν» et «ἐβάλλοντο». Mais le mot est discuté en termes semblables par une vingtaine de savants anciens. Le texte le plus proche de celui de Timée se trouve chez Ammonius le grammairien:

> βάραθρος καὶ βάραθρον διαφέρει. βάραθρος μὲν γὰρ ὁ βαράθρου ἄξιος ἄνθρωπος, βάραθρον δὲ ὄρυγμά τι Ἀθήνησιν εἰς ὃ τοὺς κακούργους ἐνέβαλλον, ὥσπερ οἱ Λακεδαιμόνιοι τοὺς καταδικαζομένους ἔβαλλον εἰς τὸν Κέαδαν. (*Diff.* 94)

Le texte le plus élaboré est une scolie à Aristophane:

> βάραθρον· χάσμα τι φρεατῶδες καὶ σκοτεινὸν ἐν τῇ Ἀττικῇ ἐν ᾧ τοὺς κακούργους ἔβαλλον· ἐν δὲ τῷ χάσματι τούτῳ ὑπῆρχον ὄγκινοι, οἱ μὲν ἄνω οἱ δὲ κάτω. ἐνταῦθα τὸν Φρύγα τὸν τῆς μητρὸς τῶν θεῶν ἐνέβαλον ὡς μεμηνότα, ἐπειδὴ προέλεγεν ὅτι ἔρχεται ἡ μήτηρ εἰς ἐπιζήτησιν τῆς κόρης. ἡ δὲ θεὸς ὀργισθεῖσα ἀκαρπίαν ἔπεμψε τῇ χώρᾳ· καὶ γνόντες τὴν αἰτίαν διὰ χρησμοῦ τὸ μὲν χάσμα κατέχωσαν, τὴν δὲ θεὸν θυσίαις ἵλαον ἐποίησαν (Sch. *in Pl.*, 481 = *Souda*, *s.v.*).

Ce texte est le seul qui fait écho au puits que mentionne Timée.

Les grammairiens discutent le terme pour deux raisons: d'abord, parce qu'écrit avec un alpha à la place de l'epsilon («βέρεθρον» est la forme qui se trouve chez Homère), il était censé être un atticisme (*cf.* par exemple *Et.Gen.*: Ἀττικοὶ δὲ διὰ τοῦ α); ensuite, c'est un terme qui varie son signification selon qu'il est masculin ou neutre (*cf.* par exemple Ammonius, *loc cit*). Les scoliastes à Aristophane discutent le terme, ainsi que les savants de la rhétorique. Harpocration:

> βάραθρον· ὄρυγμα εἰς ὃ τοὺς ἐπὶ θανάτῳ κατακρίτους ἐνέβαλλον. Δημοσθένης δὲ ἐν Φιλιππικοῖς οὐ κυρίως αὐτὸ λέγει, ἀλλ' ἐκ μεταφορᾶς, οἷον ἐν τῷ ὀλέθρῳ.

Il est à remarquer que le mot «βάραθρον» est un nom commun qui signifie «fossé», comme par exemple dans ce passage d'Alexandre qui l'associe à un puits:

> διὰ τί δὲ ἐκκλίνει τινὰ καὶ οὐκ ἄττει ἢ εἰς τὸ φρέαρ ἢ εἰς τὸ βάραθρον, εἰ μὴ ὑπόληψιν ἔχει τὸ μὲν φρέαρ εἶναι τὸ δὲ βάραθρον …; (*in Metaph.*, 299.9–11)

Pourtant, Timée et tous ceux qui glosent le terme ignorent le nom commun et ne commentent que le nom propre : il ne s'agit pas d'un fossé mais du Fossé. L'entrée appartient donc au groupe qui commente des institutions politiques et sociales ; et si l'on cherche une source pour Timée, on pensera en toute probabilité aux commentaires sur les orateurs attiques.

90 **βδελυρός·** αἰσχροποιός

> βδελυρὸς γὰρ εἶ, ἔφη, ὦ Σώκρατες, καὶ ταύτῃ ὑπολαμβάνεις ᾗ ἂν κακουργήσαις μάλιστα τὸν λόγον. (*Rep.*, 338D3–4)

C'est la seule occurrence du mot chez Platon.

La glose consiste en un simple synonyme, « αἰσχροποιός ». Ce terme, assez rare, se trouve pour la première fois chez Euripide, où son sens paraît être fort :

> τοιόνδ' ἐμπέφυκέ σοι θράσος;
> ἔρρ', αἰσχροποιὲ καὶ τέκνων μιαιφόνε. (*Med.* 1345–1346[70])

Dans la comédie, le mot a été employé dans un sens spécialisé : « fellator » (*cf.* Athénée, 528D) ; mais cela n'a rien à voir avec Timée. Il pourrait sembler curieux que Timée choisisse un terme si rare[71] (et ambigu) pour en faire une glose ; mais sans doute est-ce parce que le sens général du composé « αἰσχροποιός » est évident.

Et pourquoi gloser « βδελυρός » ?[72] Le mot n'est pas rare : il se trouve fréquemment dans la comédie, souvent en un sens obscène ; il se trouve également chez les orateurs ; Platon ne lui attribue pas un sens hétérodoxe.

Les lexiques ainsi que les scolies offrent des gloses semblables à celle de Timée, comme par exemple :

> βδελυροί· μισητοί, κακοί, ἐξουδενημένοι. (Hésychius)
> βδελυρός· μισητός, κακός. (*Gloss.Rhet.*)

L'entrée de Photius consiste en deux mots qui se trouvent dans Timée. La *Souda* donne la même chose, avec une citation :

---

[70] C'est Jason qui insulte Médée après avoir découvert qu'elle a tué ses enfants.

[71] 38 occurrences en tout entre le VIIIe siècle av J.-C. et le IVe après J.-C., dont 15 au IIe après J.-C., 0 au IIIe, 14 au IVe.

[72] Le mot n'est pas un atticisme, bien qu'Eustathe soutienne que l'accentuation standard était attique : *in Il.* I 533.15.

> βδελυρός· αἰσχροποιός. Αἰλιανός· καὶ ἥ γε πασῶν βδελυρωτέρα καὶ τὸν παναγέστατον παρθενῶνα τῶν ἑαυτῆς ἐνέπλησε κακῶν.

(La citation constitue le fragment 163 dans l'édition Teubner d'Elien.) La *Souda* dépend d'un commentaire sur Elien, où on a commenté «βδελυρός» parce qu'il avait un sens obscène. Ce que nous trouvons chez Timée (et par conséquent chez Photius) dérive sans aucun doute de la même source. Malgré l'occurrence de «βδελυρός» dans la *République,* il s'agit donc d'une entrée non-platonicienne.

91 **βέβηλοι·** ἀμύητοι

> οἱ δὲ οἰκέται, καὶ εἴ τις ἄλλος ἐστὶν βέβηλός τε καὶ ἄγροικος, πύλας πάνυ μεγάλας τοῖς ὠσὶν ἐπίθεσθε (*Symp.*, 216B5–7).

Cependant ici le mot est au singulier tandis que Timée glose le pluriel. La glose est un simple synonyme, qui se trouve également chez Platon :

> ἀλλὰ τῷ ὄντι πάλαι αἰνίττεσθαι ὅτι ὃς ἂν ἀμύητος καὶ ἀτέλεστος εἰς Ἅιδου ἀφίκηται ἐν βορβόρῳ κείσεται (*Phaed.* 69C).

La même glose se retrouve dans plusieurs lexiques et scolies[73], mais d'ordinaire au sein d'une explication plus vaste. De plus, le lemme est toujours au singulier.

Dans son discours 'Pour les Quatre contre Platon', Aelius Aristide remarque :

> τῶν δὲ βεβήλων ὀλίγος ὁ λόγος. πάντως οὐδὲν δεῖ πύλας αὐτοὺς ἐπιθέσθαι τοῖς ὠσὶν ἀλλ' ἐπίκεινται πάλαι (129).

Une scolie explique :

> ἐκ τοῦ εἰπεῖν βεβήλων καὶ πύλας ἐπιθέσθαι τοῖς ὠσὶ παρεικάζει τοὺς λόγους μυστηρίοις. ἔστι δὲ κήρυγμα μυστικὸν τὸ θύρας δ' ἐπίθεσθε βέβηλοι· ὥς που καὶ Ὀρφεὺς δηλοῖ· φθέγξομαι οἷς θέμις ἐστί· θύρας δ' ἐπίθεσθε βέβηλοι.

Le vers d'Orphée était célèbre. Une scolie tardive au *Banquet* rappelle que Callimaque l'avait parodié, et les commentaires sur Platon avait sans aucun doute indiqué que, dans ce passage, Platon faisait allusion au vers. Un tel commentaire était la source de Timée, et on imaginera facilement qu'à l'origine, l'entrée était plus élaborée : le but n'était pas

[73] A remarquer qu'Hésychius glose ἀμύητος avec βέβηλος.

d'expliquer le mot 'βέβηλος', qui n'était guère obscur, mais plutôt de commenter l'allusion au vers orphique—d'où dérive le pluriel 'βέβηλοι' dans le lemme.

92 **βλακικός·** ὁ διὰ νωθρίαν ἁμαρτηκώς

Le seul endroit platonicien où le substantif βλάξ apparaît est *Gorg.* 488A4–B1 :

> σὺ οὖν, ὥσπερ ἤρξω νουθετεῖν με, μὴ ἀποστῇς, ἀλλ' ἱκανῶς μοι ἔνδειξαι τί ἔστιν τοῦτο ὃ ἐπιτηδευτέον μοι, καὶ τίνα τρόπον κτησαίμην ἂν αὐτό, καὶ ἐάν με λάβῃς νῦν μέν σοι ὁμολογήσαντα, ἐν δὲ τῷ ὑστέρῳ χρόνῳ μὴ ταὐτὰ πράττοντα ἅπερ ὡμολόγησα, πάνυ με ἡγοῦ βλᾶκα εἶναι καὶ μηκέτι ποτέ με νουθετήσῃς ὕστερον.

Mais le cas du lemme ne correspond pas au cas de Platon ; et il faut avouer que la glose offerte par Timée ne paraît pas entièrement convaincante.

En effet, Olympiodore suggère une autre explication dans son commentaire sur le *Gorgias* :

> βλᾶκα εἶναι ἀντὶ τοῦ χαῦνον τῇ προαιρέσει. τὸ δὲ βλὰξ ὄνομα γέγονεν ἀπὸ τοῦ μαλακοῦ, ἢ οὖν μάλαξ τις· εἶτα εἶχεν εἶναι μλάξ, ἀλλ' ἐπειδὴ τὸ μ μετὰ τοῦ λ οὐ συμπλέκεται, ἐτράπη εἰς τὸ β καὶ γέγονε βλάξ. (*in Gorg.* 27.8).

La notice d'Olympiodore est reprise par la scolie sur le passage du *Gorgias* ; les mêmes idées se retrouvent, sous une forme abrégée, chez Orion, dans la *Souda*, dans *Et.Gen.* (qui affirme qu'il a trouvé le renseignement dans un lexique rhétorique), *et caetera.*

A côté de cette explication, on en trouve une autre. Toutes les deux sont présentes dans la *Souda* :

> βλάξ· μαλακὸς, χαῦνος· ἐκλελυμένος· ἢ μωρός.
>
> βλάκα· αἰτιατική. τὸν εὐήθη καὶ ἀνόητον. εἴρηται δὲ ἀπὸ ἰχθύος τινὸς, ὁμοίου σιλούρῳ, ἀχρήστου δὲ οὕτως ὡς μηδὲ κύνα αὐτῷ χρῆσθαι. Πολιτείας δ'· βλακικόν τε ἡμῶν τὸ πάθος …

La deuxième explication, avec sa référence à la *République*, se trouve dans le lexique d'Erotien :

> βλακεύειν· ὀλιγωρεῖν. ἀλλά γε τὸ ἐπὶ πλεῖστον διατρίβειν οὕτως εἴρηται. ἔστι γὰρ εἶδος ἰχθύος λεγομένου βλακός, ὃς ἐν τῷ συνουσιάζειν δυσαπολύτως ἔχει. οὗ μέμνηται καὶ Ἀριστοφάνης ἐν Ὄρνισι. λέγεται δὲ κατ' εὐθεῖαν πτῶσιν βλάξ. βλακεύειν δέ ἐστι τὸ μετὰ νωθρείας καὶ ὀλιγωρίας τι πράττειν,

ὡς καὶ Πλάτων ἐν δ′ Πολιτείας φησί· βλακικὸν δὲ ἡμῖν τὸ πάθος, ἀντὶ τοῦ νωθρὸν καὶ ὀλίγωρον[74].

Il faut citer aussi l'entrée de Pausanias :

βλακικά· εὐήθη, μωρά, ἀνόητα. εἴρηται δὲ ἀπὸ ἰχθύος καλουμένου βλακός, ὁμοίου σιλούρῳ, ἀχρήστου τοσοῦτον ὡς μηδὲ κυνὶ βρώσιμον εἶναι. Πολιτείας τετάρτῃ· βλακικόν τε ἡμῶν τὸ πάθος, ὡς εἰ λέγοι τις πνευμονίαν, ἀπὸ τοῦ θαλαττίου ζῴου ὄντος ἀναισθήτου. οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ ἐν Κύμῃ χωρίου τῆς Βλακείας, οὗ μνημονεύει καὶ Ἀριστοτέλης. καὶ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ δὲ τέλος τι βλακεννόμιον, ὃ οἱ ἀστρολόγοι τελοῦσι διὰ τὸ τοὺς μωροὺς εἰσιέναι πρὸς αὐτούς.

La relation entre ces textes n'est pas claire ; mais ici, c'est la citation de Platon qui les rend intéressants.

Avant de tourner à la *République,* on remarquera que le mot « νωθρός », employé par Erotien, rappelle la glose de Timée ὁ διὰ νωθρίαν ἡμαρτηκώς[75].

Chez Hésychius, on lit :

βλάξ· μωρός. ἀπό τινος ἰχθύος δυσώδους. ἢ ὁ διὰ νωθείαν ἡμαρτηκὼς ἐν τοῖς προδήλοις.

La deuxième partie de la glose est proche de Timée, car « νωθεία » a le même sens que « νωθρία ». (Faut-il corriger le texte d'Hésychius en remplaçant un epsilon par un rho ? Faut-il plutôt corriger le texte de Timée dans l'autre sens ? Dans nos éditions de Platon, la forme avec un rho ne se trouve qu'à *Theaet.* 144B (dans l'adjectif « νωθρός »). Mais dans un tel cas, les données des manuscrits sont si peu fiables, et la question est si triviale, qu'il vaut mieux garder le texte reçu).

Avec ou sans rho, le mot n'est pas très répandu, de sorte que la glose pourrait paraître aussi obscure que le lemme. Une scolie sur Aristophane est plus facile :

ὡς βλακικῶς· ἀντὶ τοῦ βραδέως (Sch. *in Av.*, 1323).

Remarquons pourtant que le lexique attribué à Aristophane de Byzance présente : βλακεύεσθαι· τὸ νωθρεύεσθαι,

ce qu'il faut peut-être lier à Xénophon, si l'on suit Eustathe :

[74] Le poisson n'est pas mentionnée dans les *Oiseaux* : son existence même est douteuse.

[75] C'est Hermann qui a corrigé ainsi la leçon du MS 'ἁμαρτηκώς' : la forme sans allongement se trouve dans le grec tardif : si l'on veut présenter le texte de Timée lui-même, la correction s'impose ; et même si l'on se contente de reconstituer la version byzantine, il est probable que la correction doive être adoptée.

> Ξενοφῶν δὲ βλακεύεσθαι ἔφη τὸ νωθρεύεσθαι (*in Od.*, I 41.28).

Eustathe vise un texte dans l'*Anabase*, sur lequel il y a une scolie : pourtant, sa remarque est douteuse. En revanche, encore une fois, la scolie *ad loc* semble être plus intelligible que le commentateur :

> βλακεύειν· βραδύνειν καὶ μαλακίζεσθαι· λέγει δὲ τῶν αὐτοῦ στρατιωτῶν (Sch. *in An.*, 2.3.11).

Considérons maintenant le passage de la *République* que Pausanias et Erotien citent :

> ἦ μήν, ἦν δ' ἐγώ, βλακικόν γε ἡμῶν τὸ πάθος.—τὸ ποῖον ;—πάλαι, ὦ μακάριε, φαίνεται πρὸ ποδῶν ἡμῖν ἐξ ἀρχῆς κυλινδεῖσθαι, καὶ οὐχ ἑωρῶμεν ἄρ' αὐτό (*Rep.* 432D5–8).

La glose d'Hésychius, et par conséquent celle de Timée, est bien adaptée à ce texte ; et on remarqera que « ἐν τοῖς προδήλοις » reflète le « πρὸ ποδῶν » platonicien, à la façon explicative, souvent typique de Timée. Ajoutons que le scoliaste à Platon a enlevé une partie de l'entrée de Pausanias à propos de *Rep.* 432D :

> βλακικόν. εὔηθες καὶ ἀνόητον· ἀπὸ τοῦ βλακός, ὅς ἐστι τοιοῦτος. εἴρηται δὲ ἀπ' ἰχθύος τινὸς ὁμοίου σιλούρῳ, ἀχρήστου δὲ οὕτως ὡς μηδὲ κύνα αὐτῷ χρῆσθαι.

Le mot « βλακικόν » se retrouve chez Platon en *Polit.* 307C, ainsi qu'en *Legg.* 637C (dans la forme comparative) ; et en *Euthyd.* 287E il y a le nom « βλακεία »[76]. Le passage des *Lois* n'est guère pertinent. Le texte de l'*Euthyd.* (τί ἄλλο γε, ἦν δ' ἐγώ, ἢ ἐξήμαρτον διὰ τὴν βλακείαν ;) aurait pu fournir le verbe « ἁμαρτάνειν » à Timée. Le texte de *Polit.* (τὰ δὲ βαρύτερα καὶ βραδύτερα καὶ μαλακώτερα δειλὰ καὶ βλακικά [sc λέγομεν]) aurait pu suggérer l'idée de lenteur que la glose de Timée fait ressortir[77].

Mais de telles conjectures sont peu valables. Que faut-il conclure par rapport à l'entrée du *Lexique* ? Il y a deux possibilités. Ou bien Timée a écrit une entrée pour « βλάξ », de sorte qu'il a mal adapté à un texte du *Gorgias* une explication qu'il a trouvée dans un texte qui faisait référence à la *République* ; ou bien son entrée était à l'origine consacrée

---

[76] *Cf.* l'antiatticiste anonyme : βλάξ, βλακεύειν, βλακεύεσθαι καὶ βλάκες καὶ βλακικῶς· Πλάτων Γοργίᾳ, ὁ αὐτὸς Εὐθυδήμῳ, Ἀριστοφάνης Πλούτῳ.

[77] Dans ce cas aussi, une scolie prend une partie de l'entrée de Pausanias : βλακικόν. εὔηθες καὶ ἀνόητον· ἀπὸ τοῦ βλακός, ὅς ἐστι τοιοῦτος. εἴρηται δὲ ἀπ' ἰχθύος τινὸς ὁμοίου σιλούρῳ, ἀχρήστου δὲ οὕτως ὡς μηδὲ κύνα αὐτῷ χρῆσθαι (Sch. *in Polit.* 307C).

à « βλακικός » et à sa présence dans *République*. La deuxième possibilité est à préférer. Il serait inutile de raconter une histoire pour expliquer le développement de l'entrée dès son origine jusqu'à la date de notre texte.

93 **βλιμάζειν·** πειράζειν

Le mot, qui est rare, ne se trouve pas chez Platon. Il y a une occurrence chez Aristophane :

> οἱ δ' ὠνοῦνται βλιμάζοντες (*Av.* 530).

Une scolie commente :

> βλιμάζοντες· ὅτι νεωτερικὴ ἡ λέξις. Καλλίστρατος ἀντὶ τοῦ ψηλαφᾶν. ἔοικε δὲ πλέον τι σημαίνειν, τὸ μετὰ συντονίας. ἄλλως· βλιμάζειν· κυρίως τὸ τοῦ ὑπογαστρίου καὶ τοῦ στήθους ἅπτεσθαι, ὅπερ ἐποίουν οἱ τὰς ὄρνιθας ὠνούμενοι, οἱονεὶ θλιβομάζειν. Δίδυμος δέ· βλιμάζοντες ἀντὶ τοῦ κακοῦντες· ἀποτίλλουσι γὰρ καὶ κατεσθίουσιν. (Sch. *in Ar.*, *Av.* 530)

Photius cite Cratinus :

> βλιμάζειν· τὸ πειράζειν καὶ ψηλαφᾶν καὶ ἅπτεσθαι τῶν ἀπορρήτων μελῶν τῶν γυναικείων καὶ διεγείρειν τὰς ἐπιθυμίας, ὥς φησι Κρατῖνος·
>
> ὡς μαλακὸν καὶ τέρεν τὸ χρωτίδιον, ὦ θεοί·
> καὶ γὰρ ἐβλίμαζον αὐτήν, ἡ δ' ἐφρόντιζεν οὐδὲ ἕν.

D'autres textes savants répètent les références à la comédie : l'entrée a sans doute glissé dans le *Lexique* à partir d'un commentaire ou d'un lexique de la comédie attique.

[Zon.] indique que le verbe est ambigu :

> βλιμάζειν· ἀποστάζειν τοῦ μέλιτος. ἔστι δὲ καὶ τὸ ψηλαφᾷν.

Le sens « prendre le miel », qui est expliqué de façon étymologique dans l'*Et.Sym.*, semble être confirmé par Harpocration :

> βλιμάζειν· τὸ ταῖς χερσὶ διαθλίβειν. καὶ τὸ τὰ κηρία θλῖψαι βλίσαι λέγεται.

Mais le texte de l'entrée ne peut pas être correct, et il est probable que le sens « prendre le miel » n'est qu'une erreur produite par le fait que, quelque part, le lemme « βλιμάζειν » a été suivi par « βλίττειν » (comme dans la *Souda*, *cf. infra*, 95 βλίττειν, note 83).

94 **Βενδῖς·** ἡ Ἄρτεμις, Θρᾳκίᾳ φωνῇ· καὶ Βενδίδεια, Ἀρτέμιδος ἑορτὴ παρὰ Θρᾳξίν

Platon n'emploie jamais le nom thrace d'Artémis; mais au début de la *République*, il y a une référence anonyme à sa fête (*cf.* 327A), et quelques pages plus loin, nous lisons:

> ταῦτα δή σοι, ἔφη, ὦ Σώκρατες, εἱστιάσθω ἐν τοῖς Βενδιδείοις (*Rep.* 354A10–11).

Ce n'est pas donc le lemme mais la deuxième partie de la glose qui fait référence à Platon. Proclus, dans son commentaire sur la *République* ainsi que dans celui sur le *Timée*, discute la fête; mais il n'y a aucun lien précis avec la glose de Timée.

La première partie de la glose affirme que «Bendis» est le nom thrace d'Artémis[78]. On trouve la même identification dans la scolie à *Rep.* 327A, ainsi que chez Hésychius (*s.v.* Βενδῖς; *cf.* *s.v.* δίλογχον). Photius a une autre idée:

> Βενδῖς· Θρᾳκία δαίμων ὀπαδὸς Ἀρτέμιδος. διὸ καὶ οἱ ἀγείροντες αὐτῇ διλογχιδίῳ ἐχρῶντο.

Quant à la deuxième partie de l'explication de Timée

> Βενδίδεια, Ἀρτέμιδος ἑορτὴ παρὰ Θρᾳξίν

on peut la comparer à Hésychius:

> Βένδῖς· ἡ Ἄρτεμις, Θρᾳκιστί· παρὰ δὲ Ἀθηναίοις ἑορτὴ Βενδίδεια[79].

Tous les deux ont raison, car la fête de Bendis a été célébrée d'abord en Thrace (*cf.* p.ex. Strabon, 10.3.16), d'où elle a été importée à Athènes. La date de l'importation dépend du texte de Platon:

> κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ μετὰ Γλαύκωνος τοῦ Ἀρίστωνος προσευξόμενός τε τῇ θεῷ καὶ ἅμα τὴν ἑορτὴν βουλόμενος θεάσασθαι τίνα τρόπον ποιήσουσιν ἅτε νῦν πρῶτον ἄγοντες (427A1–3)[80].

La déesse est Bendis (bien que quelques commentateurs aient pensé à

[78] Pour l'accentuation v. Hérodian, *Orthogr.* 107.21–22; pour l'orthographe de «βενδίδεια», *ibid.*, 460.7–11.

[79] Le «Θρᾳκιστί» chez Hésychius parle en faveur du texte de Baiter, «Θρᾳκίᾳ φωνῇ». (Ruhnke a compris «θρακειαφω», qui se trouve dans le manuscrit, comme signifiant un nominatif, «Θρακεῖα φωνή»).

[80] *Cf.* Origen, *C. Cels.* 6.4: ἀλλ' οἱ τοιαῦτα περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ γράψαντες καταβαίνουσιν εἰς Πειραιέα, προσευξόμενοι ὡς θεῷ τῇ Ἀρτέμιδι καὶ ὀψόμενοι τὴν ὑπὸ Ἰουδαίων ἐπιτελουμένην πανήγυριν—où Ruhnke propose 'τῶν Βενδιδείων' pour 'ὑπὸ Ἰουδαίων'.

Athéna) et la fête sont les Bendidia. On a donc célébré les Bendidia pour la première fois dans l'année au cours de laquelle la conversation de la *République* aurait eu lieu. Mais il n'y a aucune date «dramatique» qui s'adapte à toutes les indications dans le texte de la *République*; et en tout cas, on a souvent douté de la valeur des datations fondées sur les données dramatiques des dialogues platoniciens.

Si Timée affirme que les Bendidia étaient une fête thrace, doit-on en inférer qu'il pensait qu'elle n'était pas célébrée à Athènes? Non. Pourtant, on serait tenté d'imaginer que l'entrée originale ait expliqué que la fête, thrace à l'origine, est arrivée à Athènes[81].

95 **βλίττειν·** ἀφαιρεῖν τὸ μέλι ἀπὸ τῶν κηρίων

> πλεῖστον δὴ οἶμαι τοῖς κηφῆσι μέλι καὶ εὐπορώτατον ἐντεῦθεν βλίττει (*Rep.* 564E9–10).

C'est ainsi qu'on lit le texte dans l'OCT. L'appereit critique remarque:

> βλίττει codd: βλίττεται ci. Ruhnke e Schol: βλίττειν Adam.

Il est vrai que Ruhnke fait appel aux scolies, mais, comme Adam l'a observé, la scolie présente:

> βλίττει. ἀφαιρεῖ τὸ μέλι ἀπὸ τῶν κηρίων.

Il est clair que 'βλίττει' (dans le passage de la *République*) n'est pas correct. La correction d'Adam se recommande. On peut conclure que Timée a cité le lemme dans la forme dans laquelle il l'a trouvé dans son texte de Platon[82].

La glose de Timée se retrouve dans les lexiques byzantins ainsi que dans la scolie platonicienne. Les scolies sur Aristophane préférent une autre forme d'expression:

> βλίττεις· βλίττειν ἐστὶ τὸ ἐκπιέζειν τὰ κηρία τῶν μελισσῶν. (Sch. *in Ar.*, *Eq.* 794; *cf. Souda s.v.* σφηκιά)

La préférence de la part de Timée pour «ἀφαιρεῖν» s'explique par le fait qu'il a trouvé le verbe dans le contexte platonicien:

> δῆμος δ' ἂν εἴη τρίτον γένος, ὅσοι αὐτουργοί τε καὶ ἀπράγμονες, οὐ πάνυ πολλὰ κεκτημένοι· ὃ δὴ πλεῖστόν τε καὶ κυριώτατον ἐν δημοκρατίᾳ ὅτανπερ ἁθροισθῇ.

---

[81] Sur Bendis et Bendideia *cf.* le long article de Knaack dans *RE* (III, 1, 269–271). Voir aussi Parker, *Athenian Religion*, pp. 170–175.

[82] *Cf.* Adam, *Republic*, p. 252.

ἔστιν γάρ, ἔφη· ἀλλ’ οὐ θαμὰ ἐθέλει ποιεῖν τοῦτο, ἐὰν μὴ μέλιτός τι μεταλαμβάνῃ.

οὐκοῦν μεταλαμβάνει, ἦν δ’ ἐγώ, ἀεί, καθ’ ὅσον δύνανται οἱ προεστῶτες, τοὺς ἔχοντας τὴν οὐσίαν ἀφαιρούμενοι (*Rep*. 565A1–7).

Tous les lexiques byzantins qui glosent βλίττειν, présentent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*), parfois avec des ajouts[83]. Il vaut la peine de citer l’*Et.Gen.*:

Βλίττειν· ἀφαιρεῖν τὸ μέλι ἀπὸ τῶν κηρίων, ἐκπιέζειν καὶ θλίβειν· Ἀριστοφάνης· Ἱππώνακτι· ἀλλὰ καθείρξας αὐτὸν βλίττεις· καὶ Σοφοκλῆς· ἢ σφηκιὰν βλίττουσιν εὑρόντες τινά. παρὰ τὸ μέλι μελίζω καὶ κατὰ συγκοπὴν καὶ τροπῇ τοῦ μ εἰς τὸ β διὰ τὴν ἀσυνταξίαν βλίζω, καὶ Ἀττικῶς βλίττω.

Chez Pollux, on trouve une explication tout à fait différente:

βλίττειν δὲ τὸ καπνίζειν τὰς μελίττας καὶ ποιεῖν ἀναχωρεῖν (1.254).

Le verbe est très rare, sans doute technique, il a une forme attique. Timée avait donc des bonnes raisons pour le gloser.

96 **βράττειν·** ἀνακινεῖν, ὥσπερ οἱ τὸν σῖτον καθαίροντες

τὰ τοιάδε, οἷον διηθεῖν τε λέγομεν καὶ διαττᾶν καὶ βράττειν καὶ διακρίνειν (*Soph.* 226B5–6)[84].

La glose de Timée

ἀνακινεῖν, ὥσπερ οἱ τὸν σῖτον καθαίροντες

est sans doute correcte. Mais elle est sans parallèle dans la littérature savante. Hésychius nous offre:

βράττειν· πληθύνειν. βαρύνειν

ainsi que

βράσσει· ζέει. ἀναβάλλει.

La deuxième entrée se retrouve chez Photius, dans la *Souda*, dans le *Coll.Verb.*[1]. D’autres textes conservent une version plus élaborée:

---

[83] L’entrée dans *Souda* a mélangé quelques éléments de «βλιμάζειν»: βλίττειν· ἀφαιρεῖν τὸ μέλι ἀπὸ τῶν κηρίων. πειράζειν. καὶ τὸ ψηλαφᾶν. καὶ τὸ ἐκπιέζειν τὰ κηρία τῶν μελισσῶν. θλίβειν. ἀλλὰ καθείρξας αὐτὸν βλίττεις. οὕτως Ἀριστοφάνης.

[84] Le dernier des verbes est en toute probabilité corrompu. Selon l’app.crit. de l’OCT: ‘διαρρινεῖν Orelli: διακινεῖν Campbell: suspicor διασήθειν fuisse vel ἀνακινεῖν’.

βράσσω· τὸ ζέω. ὅπερ ἀναβράσσω λέγουσιν Ἀττικοί, ἐπὶ τοῦ ἀποτελέσματος λαμβάνοντες τὴν λέξιν. Ἀριστοφάνης· ἀναβράττω κίχλας. ἀντὶ τοῦ ἑψίω. εἴρηται παρὰ τὸ βάρος, ἢ βαρῶ, βαράσσω ([Zon.]; *cf. Et.Gen.*; *EM*; *Et.Sym.*).

Photius cite un autre passage d'Aristophane qui emploie «ἀναβράσσειν», et qui constitue un écho lointain de Timée:

ἀναβεβρασμένη· ἀνακεκινημένη. Ἀριστοφάνης Ἀναγύρῳ· τήνδε ἕωλον ἀναβεβρασμένην

(*cf.* Hésychius *s.v.* ἀναβεβρασμένη).

C'est à cause de la comédie que le mot a intéressé les lexicographes. Mais aussi à cause d'Homère: *cf.* Sch. *in Hom.*, *Il.* 10.226:

ἀλλά τέ οἱ βράσσων· ὅτι οἱ Γλωσσογράφοι βράσσων ἀντὶ τοῦ ἐλάσσων ἀπὸ τοῦ βραχύς· ἀλλ' οὐδαμοῦ κέχρηται τούτῳ Ὅμηρος. ἀποδοτέον οὖν βρασσόμενος· ταρασσόμενος διὰ τὸ δέος, οὐχ ἑστηκὼς διὰ τὴν ἀγωνίαν. ἅπαξ δὲ ἐνταῦθα κέχρηται τῇ λέξει.

97 **βρενθυόμενος·** γαυρούμενος καὶ ὀγκυλόμενος μετὰ βάρους

ἔπειτα ἔμοιγ' ἐδόκει, ὦ Ἀριστόφανες, τὸ σὸν δὴ τοῦτο, καὶ ἐκεῖ διαπορεύεσθαι ὥσπερ καὶ ἐνθάδε, βρενθυόμενος καὶ τὠφθαλμὼ παραβάλλων (*Symp.* 221B1–4).

Platon fait référence à deux lignes des *Nuées* d'Aristophane:

σοὶ δὲ ὅτι βρενθύει τ' ἐν ταῖσιν ὁδοῖς
καὶ τὠφθαλμὼ παραβάλλεις (*Nu.* 361–362).

La forme du lemme s'adapte à Platon plutôt qu'à Aristophane.

La glose de Timée—

γαυρούμενος καὶ ὀγκυλόμενος μετὰ βάρους

—ne correspond à aucune autre explication ancienne, bien qu'il y ait beaucoup de textes pertinents dans les lexiques et parmi les scolies sur Aristophane. Le texte le plus proche de celui de Timée se trouve chez Hésychius:

βρενθύεται· ἀναξιοπαθεῖ, βαρεῖται, σεμνύνεται

Mais il n'y a que la référence à la lourdeur qui les lie. Pour les autres, il suffit de citer un extrait du long article dans *Souda*:

βρενθύεσθαι· αἰτιατικῇ. διὰ θυμὸν μετεωρίζεσθαι ἢ προσποιεῖσθαι ὀργίζεσθαι. … καὶ βρενθύεται· ἐπαίρεται. βρένθος δὲ εἶδος μύρου ᾧ χριόμεναι αἱ γυναῖκες μέγα φρονοῦσι. καὶ βρενθύῃ· σεμνύνῃ καὶ μέγα φρονεῖς ἐφ' αὑτῷ.

> οἱ γὰρ ἀποδεδωκότες ἑαυτοῖς σοβαρῶς τε βαδίζουσιν. ὡς τοῦ μὲν Προδίκου ὄντος σοφοῦ, τοῦ δὲ Σωκράτους κενὴν ἡμῖν ἐπὶ σοφίᾳ δόξαν καρπουμένου. Ἀριστοφάνης Νεφέλαις· βρενθύῃ ἐν ταῖσιν ὁδοῖσιν, καὶ τὠφθαλμὼ παραβάλλῃ.

La glose de Timée n'est pas seulement isolée : elle semble être plus difficile à comprendre que le lemme. En effet, les deux verbes « γαυροῦν » et « ὀγκύλεσθαι », qui ne sont pas platoniciens, paraissent assez exotiques.

Quant à « γαυροῦν », l'apparence est peut-être trompeuse. Si l'on a glosé ses frères (*cf.* par exemple Photius :

> γαυριᾷ· ἀγάλλεται, ἐπαίρεται, θρασύνεται.
> γαῦρον· στερρόν, μέγα, ἀκλινές, ἀκατάπληκτον)

le verbe lui-même est plutôt glose que glosé—p.ex. :

> ἀλύων· γαυρούμενος (Sch. *in A.*, *Th.* 391).

Pollux peut le citer dans une longue liste des épithètes élogieux pour les chevaux :

> εὔφορος, εὔθυμος, θυμοειδής, εὐσχήμων, εὐπρεπής, μεγαλοπρεπής, γαῦρος, γαυρούμενος, γαυριώμενος, κυδρός, … (1.184)

Le terme s'applique littéralement aux chevaux, où il signifie quelque chose comme « piaffer ». Des termes techniques ou quasi-technique de ce type devaient être plus familiers dans le monde antique qu'ils ne le sont maintenant ; et si « γαυροῦν » est exotique à nos yeux, on n'a aucune raison de croire qu'il en était ainsi pour les lecteurs de Timée.

Quant à « ὀγκύλεσθαι », le verbe est très rare. De plus, il a dû être glosé :

> ὀγκύλλεσθαι· ὑψαυχενεῖν καὶ ὄγκους περιβάλλεσθαι, σεμνύνεσθαι. ἐν τῷ περὶ Εἰρήνης δράματι φησὶν Ἀριστοφάνης· ὑπότεινε δὴ πᾶς καὶ κάταγε τοῖς κάλοις· εἶτα μὴ ἑλκόντων φησιν· καὶ ὀγκύλλεσθε (*Souda*).

Il vaut la peine de citer Erotien :

> ὀγκυλωμένη· ὀγκύλεσθαι μὲν Ἀττικοὶ λέγουσι τὸ μέγα καὶ ἐπηρμένον φρονεῖν. ὁ δ' Ἱπποκράτης ὀγκυλωμένην λέγει κοιλίαν τὴν ταχέως εἰς ὄγκον αἰρομένην.

Considérons aussi Hésychius :

> ὀγκύλον· σεμνόν, γαῦρον.

Il n'est pas facile de comprendre comment Timée se serait servi d'un tel mot pour en faire une glose.

En tout cas, Timée glose βρενθυόμενος parce qu'il est rare, parce qu'il se trouve dans un vers bien connu d'Aristophane et parce qu'il est un atticisme :

> βρενθύεσθαι τὸ μετασυννοίας ἐπαίρεσθαι, Ἀττικοί (Moeris).

98 **βωμολοχία·** κακολογία [ἀπὸ τοῦ λοχαγεῖν]. εἴρηται δὲ ἀπὸ τῶν τοὺς βωμοὺς λοχώντων καὶ ἐπιτηρούντων τοὺς θύοντας, ἵνα μεταιτῶσιν

> ὃ γὰρ τῷ λόγῳ αὖ κατεῖχες ἐν σαυτῷ βουλόμενον γελωτοποιεῖν, φοβούμενος δόξαν βωμολοχίας, τότ' αὖ ἀνιεῖς (*Rep.* 606C5–7).

La glose se lit ainsi dans le manuscrit :

> κακολογία, ἀπὸ τοῦ λοχαγεῖν. εἴρηται δὲ ἀπὸ τῶν τοὺς βωμοὺς λοχώντων καὶ ἐπιτηρούντων τοὺς θύοντας ἵνα μεταιτῶσιν.

La première phrase a été corrigée par Ruhnke (p. 55) en

> Κοβαλεία, ἀπὸ τοῦ λοχᾶν.

Il fait appel à Harpocration :

> κοβαλεία· Δείναρχος ἐν τῇ κατὰ Πυθέου εἰσαγγελίᾳ. κοβαλεία ἐλέγετο ἡ προσποιητὴ μετ' ἀπάτης παιδιὰ, καὶ κόβαλος ὁ ταύτῃ χρώμενος. ἔοικε δὲ συνώνυμον τῷ βωμολόχῳ.

Le mot « κοβαλεία [tricherie] » est rare—il ne se trouve que chez Dinarche parmi les textes que nous avons—et par conséquent sa présence chez Timée, dans une glose, est peu probable. Quant à « κακολογία », Timée a pu le trouver chez Platon :

> καὶ ἡ μὲν ἀσχημοσύνη καὶ ἀρρυθμία καὶ ἀναρμοστία κακολογίας καὶ κακοηθείας ἀδελφά (*Rep.* 401A5–7).

La κακολογία dans ce passage semble être un langage vulgaire, polisson ; et cela s'accorde bien avec le texte que Timée veut interpréter.

Pourtant, en son sens standard, le mot « κακολογία » indique un langage insultant ou offensif, ce qui paraît mal adapté au but de Timée. C'est pourquoi Ruhnke a cherché un remplacement. S'il faut en trouver un, on penserait plutôt à « κακουργία », (ou à « κολακεία », *cf. infra*, Harpocration *s.v.* βωμολοχεύεσθαι) :

> βωμολοχεύμασι· κακουργήμασι, κολακεύμασιν, ἢ ἀπάταις. βωμολόχοι δέ εἰσιν οἱ περὶ τοὺς βωμοὺς λοχῶντες ἐπὶ τῷ ἁρπάζειν (Sch. *in Ar.*, *Eq.* 901).

> βωμολόχος· ἀντὶ τοῦ κακοῦργος, ἀσεβής. ἀπὸ τῶν λοχώντων τὰ ἐν τοῖς βωμοῖς ἐπιτιθέμενα θύματα (*ibid.*, 910).

Mais le sens de «κακουργία» ne s'accorde guère à *Rep.* 606C. Il faut garder «κακολογία», tout en admettant que, en ce cas, Timée a produit comme glose un terme ambigu qui doit être pris en un sens insolite.

En revanche, Ruhnke avait raison de ne pas vouloir conserver «λοχαγεῖν»: le mot est un terme militaire qui signifie «commander une compagnie», et il n'a aucun rapport avec la βωμολοχία. En revanche, «λοχᾶν [piéger]» est associé à «βωμολοχία» par les deux scolies qui viennent d'être citées ainsi que dans une dizaine d'autres textes. Mais le mot se trouve dans la deuxième partie de la glose de Timée lui-même. Il est difficile d'imaginer qu'il avait écrit:

> κακολογία, ἀπὸ τοῦ λοχᾶν. εἴρηται δὲ ἀπὸ τῶν τοὺς βωμοὺς λοχώντων καὶ ἐπιτηρούντων τοὺς θύοντας ἵνα μεταιτῶσιν.

De plus, on ne veut pas une formule de la forme «ἀπὸ τοῦ X», qui introduit une étymologie; car c'est la deuxième partie de la glose qui présente l'explication étymologique. Selon Koch (pp. 55–56), Toupe avait raison quand il a voulu éliminer «ἀπὸ τοῦ λοχαγεῖν» du texte: et Koch a raison.

Le terme se trouve dans tous les lexiques. Proches de Timée sont, par exemple, Moeris

> βωμολόχος· ὁ πρὸς τοῖς βωμοῖς λοχῶν ἐπαίτης

ou l'*Et.Gud.*:

> βωμολόχος· ἱερόσυλος· παρὰ τὸ λοχᾶν εἰς τοὺς βωμούς, ὅ ἐστιν ἐνεδρεύειν.

(On remarquera que l'*etymologicum* se sent obligé de gloser la glose). Mais il n'y a aucun texte qui a repris l'explication de Timée.

La scolie sur le texte de la *Republique* est plus élaborée:

> βωμολοχίας· βωμολοχία ἐστὶ προσεδρεία τις περὶ τοὺς βωμοὺς ὑπὲρ τοῦ τι παρὰ τῶν θυόντων λαβεῖν. μεταφορικῶς δὲ καὶ ἡ παραπλησίως ταύτῃ ὠφελείας ἕνεκά τινος κολακεία καὶ βωμολόχος ὁ κατ' αὐτὴν διακείμενος, ἢ ὁ εὐτράπελος καὶ γελωτοποιός· τινὲς δὲ τὸν μετά τινος εὐτραπελίας κόλακα, ἢ τὸν πανοῦργον καὶ συκοφάντην, καὶ βωμακεύματα καὶ βωμολοχεύματα, ὡς Ἀπολλόδωρος ὁ Κυρηναῖος.

Pour finir, il faut citer Harpocration, ainsi que le fragment de Phérécrate qu'Harpocration cite:

> βωμολοχεύεσθαι· κυρίως ἐλέγοντο βωμολόχοι οἱ ἐπὶ τῶν θυσιῶν ὑπὸ τοὺς βωμοὺς καθίζοντες καὶ μετὰ κολακείας προσαιτοῦντες, ἔτι δὲ καὶ οἱ παραλαμβανόμενοι ταῖς θυσίαις αὐληταί τε καὶ μάντεις. Φερεκράτης Τυραννίδι·
>
> κἄπειθ' ἵνα μὴ πρὸς τοῖσι βωμοῖς πανταχοῦ

ἀεὶ λοχῶντες βωμολόχοι καλώμεθα,

ἐποίησεν ὁ Ζεὺς καπνοδόκην μεγάλην πάνυ.

ἐκ μεταφορᾶς δὲ τούτων ἐλέγοντο βωμολόχοι εὔκολοί τινες ἄνθρωποι καὶ ταπεινοὶ καὶ πᾶν ὁτιοῦν ὑπομένοντες ἐπὶ κέρδει διὰ τοῦ παίζειν τε καὶ σκώπτειν. Ἀριστοφάνης Γηρυτάδῃ·

χαριεντίζει καὶ καταπαίζεις ἡμῶν καὶ βωμολοχεύει.

99 **γεῖσα·** λίθοι εἰς θριγκία καὶ τοίχων πρόποδας παρεσκευασμένοι

Le terme n'est pas platonicien. Aucun lexique ne présente la même explication que celle de Timée, mais presque tous présentent des explications apparentées, par exemple Phrynique :

γεῖσα· ἅπαντα τὰ ἐξέχοντα τῶν τοίχων

ou Photius :

γείσιον καὶ γεῖσος· τὸ ἄκρον τείχους, ἢ στεφάνωμα οἴκου. καὶ γεῖσα· τειχῶν ἄκρα.

L'explication la plus élaborée se trouve dans l'*EM* :

γεῖσα· δεῖ γινώσκειν ὅτι πληθυντικῶς οὐδετέρως λέγεται· οἷον
οὐ γεῖσα χραισμήσουσιν, οὐδ' ἐπάλξιες,
Λυκόφρων. σημαίνει δὲ πᾶν ἐξέχον μέρος, καὶ τὰ πρὸ τῶν θυρῶν στεγάσματα, καὶ τὸ καλούμενον νῦν περίπτερον, τὸ ἄκρον τῆς ὀροφῆς·
ῥήξας παλαιὰ γεῖσα, τεκτόνων πόνον,
Εὐριπίδης. γίνεται παρὰ τὸ γέα, γέϊσα· καὶ γεῖσα κατὰ συναίρεσιν. καὶ γεισίποδες· αἱ δοκοί, αἱ ἐγκείμεναι δοκίδες ἐφ' ὧν τὰ γεῖσα τίθενται. γεισίποδες παρὰ τὸ εἶναι βάσεις τῶν θεμελίων. καὶ γεισῶσαι, καὶ γείσωσις· τὸ τῆς γῆς ἔκθετον. Ἀριστοφάνης δὲ καὶ τὰς ὤας τοῦ ἱματίου γεῖσα εἶπε.

Quant à la glose de Timée

λίθοι εἰς θριγκία καὶ τοίχων πρόποδας παρεσκευασμένοι

l'explication qui en est la moins éloignée se trouve dans une scolie sur Euripide :

θριγκῷ· θριγκοὶ καλοῦνται οἱ ἐπικείμενοι λίθοι ταῖς ἐξοχαῖς τῶν δωμάτων· τὰ αὐτὰ δὲ καὶ γεῖσα (Sch. *in E.*, *Or.* 1569).

On comparera la première explication avec la scolie suivante :

γεῖσα· ὃν εἶπε λίθον, τοῦτον λέγει γεῖσα, ὄντα τῶν τειχῶν. ἄλλως· τὰς ποικίλας ἐξοχὰς τῶν οἰκοδομημάτων. ἄλλως· τὰ ἄκρα τῶν ἐπάλξεων (Sch. *in E.*, *Ph.* 1158).

L'entrée a glissé dans le *Lexique* d'un lexique des tragédiens—ou peut-être des comédiens, ou d'un commentaire sur Euripide (ou sur Aristophane), …

100 **γελοῖον·** ἐφ' ᾧ τις ἂν γελάσειεν, ἤγουν καταγέλαστον

Le terme se trouve plus d'une centaine de fois chez Platon, dont la moitié sous la forme du lemme. Mais pourquoi gloser le mot ? Son sens était encore évident à l'époque de *Et.Gud.* :

> γέλοιος· πρόδηλον τὸ σημαινόμενον.

Cependant, l'entrée ne semble pas viser un passage particulier. Par contre, on a parfois trouvé des textes platoniciens où le mot est employé dans un sens inhabituel : dans la *République*, dont une scolie remarque :

> γελοῖος, ἦν δ' ἐγώ κτλ.· ἀστεῖον (Sch. *in Pl.*, *Rep.* 392D)[85].

Ou dans le *Théétète* :

> ἐκτὸς τοῦ γελοίου· γελοῖόν ἐστι τὸ αἰσχρὸν μετὰ ἀσθενείας, αἰσχρὸν δὲ τὸ τὰ ψευδῆ ὁμολογεῖν, ἀσθένεια δὲ τὸ μὴ δύνασθαι τὰ σοφίσματα λύειν (Sch. *in Pl.*, *Theaet.* 191A)

A comparer avec Olympiodore :

> εἶτά φησιν ὅτι γελοῖόν ἐστι παρ' ὅλον τὸν βίον ἐθέλειν ἀποθνῄσκειν, ἥκοντος δὲ τοῦ θανάτου δεδιέναι. ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ ἀνωτέρω καὶ ἐνταῦθα γελοίου ἐμνημόνευσεν, τί τὸ γελοῖον παρὰ Πλάτωνι; γελοῖον τοίνυν ἐστὶν αἰσχρὸν ἀσθενές· διὸ καὶ ὁ Θερσίτης γελοῖος ἦν· αἴσχιστος γὰρ ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν. οἰκεῖον δὲ τῇ ὕλῃ καὶ τὸ αἰσχρὸν ὡς ἀνειδέῳ καὶ ἀκαλλεῖ· ἀλλὰ μὴν καὶ τὸ ἀδύναμον, διότι ἀδυναμίαν ἔχει πάντων τῶν ὄντων. καὶ ἡ ἡμετέρα δὲ ψυχὴ δέδιεν τὸν θάνατον ἢ διὰ ἄγνοιαν καὶ αἶσχος ἢ διὰ ἀσθένειαν καὶ δειλίαν (*in Phaed.* 7.3)[86].

C'est-à-dire qu'une glose sur « γελοῖον » chez Platon aurait pu être utile. Mais la glose de Timée ne l'est pas.

Dans les lexiques, on mentionne deux faits par rapport au mot. D'abord, il y a deux accentuations, à savoir « γέλοιον » et « γελοῖον ».

Selon Moeris :

> γέλοιον βαρυτόνως Ἀττικοί, γελοῖον προπερισπωμένως Ἕλληνες.

Ensuite, le mot a deux sens : « καταγέλαστος [ridicule] » et « γελωτοποιός [bouffon] ». Les deux sens sont associés aux deux accentuations, mais tantôt d'une façon et tantôt de l'autre.

---

[85] *Cf.* Sch. *in Ar.*, *Pl.* 697 : γελοῖον· ἀστεῖον.
[86] V. Westerink, *Greek Commentaries*, pp. 106–107.

La version la plus développée :

> ἴσθι, ὅτι ὁ γέλοιος λέγεται ὁ ἄξιος γέλωτος, γελοῖος δὲ λεγέται ὁ γελωτοποιός. ἐνταῦθα οὖν τὸ γελοῖος οὐ τὸν γελώτων πρόξενόν φησιν, ἀλλὰ τὸν ἄξιον γέλωτος. ἀττικὸν δέ ἐστι τοῦτο, ὡς καὶ τὸ ὁμοῖος ὁ ὅμοιος καὶ τὸ ἀγροῖκος ὁ ἄγροικος (Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1241).

Timée n'identifie qu'un de ces deux sens. En effet, il est clair que sa glose

> ἐφ' ᾧ τις ἂν γελάσειεν, ἤγουν καταγέλαστον

spécifie un seul sens à deux reprises et non pas deux sens différents (et le ἤγουν correspond à « c'est-à-dire »). Pourtant, on peut imaginer qu'à l'origine, la glose était plus élaborée, voire qu'elle correspondait à celles que nous venons de citer.

101 **γεννηταί·** οἱ †τὰς φατρίας γεννῶντες†· φατρία δέ ἐστι φυλῆς μέρος τρίτον, ὅπερ καὶ τριττὺς λέγεται

Le terme « γεννητής » signifie « celui qui engendre », « père » (il est parfois employé en un sens plus large, « ce qui produit », « producteur »). Il a aussi un sens technique qui fait référence à une certaine institution sociale à Athènes. Ainsi Pollux, qui est en train d'énumérer des termes qui signifient « parent » :

> τὸ δὲ καθ' ἕκαστον πατήρ, γονεύς, τοκεύς, ὁ σπείρας, ὁ φύσας, ὁ γεννήσας, ὁ φυτεύσας, ὁ ποιήσας, ὁ γεινάμενος, καὶ ὡς Πλάτων ὁ γεννήτωρ. ὁ δ' αὐτὸς ἐπὶ τούτου καὶ γεννητὴς ἔφη· τὴν τοῦ γεννητοῦ ψυχὴν συλήσας. καίτοι οἵ γ' Ἀττικοὶ γεννητὰς ἐκάλουν τοὺς τοῦ αὐτοῦ γένους μετέχοντας, τὰ δὲ γένη ταῦτα καὶ ἔθνη ὠνόμαζον (3.8).

Les lexiques modernes distinguent entre « γεννητής », qui signifie « père », et « γεννῆται » (au pluriel, accentuation différente), qui désigne les membres d'une famille athéniene. Autant que l'on sache, aucun savant ancien n'a distingué entre deux mots : il s'agit, pour eux, d'une distinction entre deux sens.

Le mot se trouve cinq fois dans le *corpus platonicum*, jamais sous la forme « normalisée » de l'entrée. Dans quatre de ces passages, il porte sa signification de base, « père »[87]. Le cinquième texte est le suivant :

---

[87] *Cf. Crito* 51E ; *Legg.* 717D, 878DE, 928D. LSJ trouvent le sens technique, ou plutôt le mot « γεννῆται », en *Legg.* 878DE ; mais une telle interprétation ne s'accorde pas au contexte.

καὶ τὰς ὁσίους ἁγιστείας κἀκεῖσε συντελοῦσιν. πῶς οὖν οὐ σοὶ πρώτῳ μέτεστι τῆς τιμῆς, ὄντι γεννήτῃ τῶν θεῶν; (*Ax.* 371D6–E1)

Ici, le mot ne peut pas signifier «père»: le sens de la formule est «apparenté aux dieux». On dira donc qu'il s'agit d'un usage métaphorique du sens technique du terme[88]. En ce cas, il semblera probable que Timée pense à l'*Axioche*.

L'hypothèse paraît être confirmé par une scolie:

γεννήτῃ· Ἀριστοτέλης φησί, τοῦ ὅλου πλήθους διῃρημένου Ἀθήνησιν εἴς τε τοὺς γεωργοὺς καὶ τοὺς δημιουργούς, φυλὰς αὐτῶν εἶναι τεττάρας, τῶν δὲ φυλῶν ἑκάστης μοίρας εἶναι τρεῖς, ἃς τριττύας τε καλοῦσι καὶ φρατρίας, ἑκάστης δὲ τούτων τριάκοντα εἶναι γένη, τὸ δὲ γένος ἐκ τριάκοντα ἕκαστον ἀνδρῶν συνεστάναι. τούτους δὴ τοὺς εἰς τὰ γένη τεταγμένους γεννήτας καλοῦσιν (Sch. *in Pl.*, *Ax.* 371D).

Il faut admettre que des scolies similaires ont été affichées à *Crito* 51E et aussi à *Legg.* 878D[89], de sorte qu'on pourrait imaginer que Timée pensait au *Criton* ou aux *Lois*, ou bien qu'il n'avait aucun passage particulier à l'esprit. Pourtant, il semble plus probable que Timée a pensé à l'usage eccentrique d'*Axioche*.

Plusieurs scolies et lexiques commentent le terme en tant que terme technique de la constitution athénienne (et, par conséquent, en tant que terme attique). Les textes diffèrent entre eux quant à leur degré d'élaboration et parfois de détail; mais tous ont la même origine, qui était sans doute la *Constitution des Athéniens* d'Aristote[90].

La glose de Timée est composée de deux parties. La deuxième reprend un morceau de l'explication aristotélicienne:

φατρία δέ ἐστι φυλῆς μέρος τρίτον, ὅπερ καὶ τριτὺς λέγεται.

Une phratrie est le tiers d'une tribu, qu'on appelle aussi «trittys». Les savants contemporains sont d'accord avec Timée en pensant qu'un trittys était le tiers d'un tribu, mais ils disent, contre lui, qu'une phratrie est une partie d'un trittys et non pas la même chose[91]. Mais c'est une critique d'Aristote plutôt que de Timée.

---

88 Ainsi LSJ suppt, *s.v.*

89 *Cf.* aussi Sch. *in Pl.*, *Phileb.* 30E: le scoliaste connaît une leçon «γενούστης», pour «γένους τῆς»; il dit «γενούστης ὁ οἷον γεννήτης», et il ajoute une glose sur le sens technique de ce terme.

90 Voir Rhodes, Athenaion Politeia, pp. 67–73.

91 *Cf.* p.ex. Rhodes, *loc.cit.*, n. 4.

L'orthographe de Timée—du manuscrit du *Lexique*—est hétérodoxe à deux reprises: «φατρία» pour «φρατρία», «τριτύς» pour «τριττύς». «τριτύς» se retrouve chez Hésychius ainsi que dans *Coll. Verb.*[1]: difficile de décider s'il s'agit d'une simple erreur du copiste ou plutôt d'une erreur savante de la part de Timée (qui aurait voulu démontrer le lien entre le trittys et le tiers). Quant à «φατρία», cette orthographe se trouve dans un nombre suffisant de textes divers (par exemple, dans les inscriptions athéniennes), ce qui conduit à penser qu'il s'agit d'une orthographe alternative. En tout cas, il faut probablement garder les leçons du manuscrit.

La première partie de la glose est singulière, dans la mesure où elle n'a aucun parallèle dans les autres textes pertinents:

> οἱ τὰς φατρίας γεννῶντες.

D'abord, les autres textes associent les γεννηταί aux γένη et non pas aux φρατρίαι. L'association standard s'appuie sur une sorte d'étymologie. L'explication de Timée s'appuie également sur une étymologie, mais sur une étymologie différente. Deuxièment, la formule «ceux qui engendrent les phratries» est bizarre: les γεννηταί n'engendrent rien (sauf leurs propres enfants) et une phratrie, objet abstrait, n'est pas une chose engendrée.

Quant à la deuxième difficulté, on dira que le verbe «γεννᾶν» peut très bien être utilisé en un sens métaphorique; et que si la métaphore est un peu forcée ici, cela s'explique par le fait que Timée cherche une étymologie. Le premier problème est moins facile à résoudre. On a imaginé une corruption textuelle; mais aucune correction ne se suggère. On a postulé que l'entrée telle que nous l'avons n'est qu'un fragment de celle que Timée a écrit. Sans doute, mais cela n'explique pas pourquoi il a associé les γεννηταί aux phratries.

Il y a un texte dans les *Lois* qui met ensemble les mots «φρατρία» et «γεννᾶν»:

> νῦν δὴ τοῦτ' αὐτὸ προθυμητέον ἰδεῖν μετὰ τὴν δόξαν τῆς τῶν δώδεκα μερῶν διανομῆς, τὸ τίνα τρόπον δῆλον δὴ τὰ δώδεκα μέρη, τῶν ἐντὸς αὐτοῦ πλείστας ἔχοντα διανομάς, καὶ τὰ τούτοις συνεπόμενα καὶ ἐκ τούτων γεννώμενα, μέχρι τῶν τετταράκοντά τε καὶ πεντακισχιλίων· ὅθεν φρατρίας καὶ δήμους καὶ κώμας … (*Legg.* 746D3–8)

Il est possible que Timée se soit laissé inspirer par ce texte, consciemment ou non. Mais l'hypothèse est audacieuse, et elle n'explique pas grand chose.

102 **γενναῖος·** ὁ εὖ γεγονώς

Il y a une centaine d'occurrences du mot chez Platon, dont huit sous la forme du lemme. La glose de Timée, ὁ εὖ γεγονώς, se retrouve chez Photius et dans la *Souda*; mais le terme est fréquemment glosé de manière plus élaborée dans les lexiques ainsi que par les scoliastes. P.ex. :

> γενναίως· ἀρίστως, μεγάλως, ἐλευθέρως, εὐγενῶς, καλῶς (Sch. *in Ar.*, *Nu.* 532).
>
> γενναῖον· τὸ εὐγενές. καὶ τὸ τῆς γενέσεως ἀρχηγόν. καὶ συγγενικόν (Hésychius).
> γενναῖος· ἀνδρεῖος, εὐγενής (Hésychius).

Comme le montrent ces deux citations, le mot était censé être ambigu. On pourrait citer Phrynique :

> γενναῖον ῥῆμα· οἷον ἁδρὸν καὶ ὑψηλόν. καὶ γενναῖος σοφός. λέγεται δὲ γενναῖος καὶ ὁ εὐγενής.

Quant à Platon, il utilise le mot en plusieurs sens, ou avec plusieures nuances. Ainsi, Ast nous propose : *ingenuus, nobilis, generosus, … ; animosus, fortis ; honestus ; eximius, egregius, magnus, praestans*[92]. On ne peut donc pas supposer que Timée veut expliquer le sens général que le mot possède chez Platon : il doit penser à un texte particulier ou à des textes particuliers. Il y a plusieurs candidats, dont le plus plausible est peut-être le suivant :

> ἐάν τέ γε σμικρὸς ᾖ μέγας ᾖ, ἐάν τε καλὸς ἢ αἰσχρός, ἔτι τε γενναῖος ἢ ἀγεννής (*Alc. I* 107B6–7).

Ici « γενναῖος » signifie « bien né », et le texte fait allusion au rang d'Alcibiade que Socrate a loué à 104B.

103 **γεωμόροι·** οἱ κληροῦχοι

Le terme se trouve deux fois chez Platon :

> πεντάκις μὲν χίλιοι ἔστωσαν καὶ τετταράκοντα, ἀριθμοῦ τινος ἕνεκα προσήκοντος, γεωμόροι τε καὶ ἀμυνοῦντες τῇ νομῇ (*Legg.* 737E1–3)
>
> γεωμόροι ὅσοι τῶν τετταράκοντα καὶ πεντακισχιλίων ἑστιῶν εἰσιν, μήτε κάπηλος ἑκὼν μηδ' ἄκων μηδεὶς γιγνέσθω (*ibid.* 919D4–6).

Ruhnke (p. 58) cite également *Legg.* 843B1–3 :

[92] Ast, *Lexicon*, I p. 377.

> μηδεὶς γὰρ ἑκὼν κινείτω γῆς ὅρια γειτόνων· ὃς δ' ἂν κινήσῃ, μηνυέτω μὲν ὁ βουλόμενος τοῖς γεωργοῖς, οἱ δὲ εἰς τὸ δικαστήριον ἀγόντων

où il a lu «γεωμόροις» à la place de γεωργοῖς. Selon l'OCT, cette leçon se trouve dans O².

L'explication sèche offerte par Timée, οἱ κληροῦχοι, pourrait s'adapter aux deux, ou trois, passages, et on n'a aucune raison de préférer l'un à l'autre comme le point de repère de Timée. (Sa glose ne s'inspire pas d'un texte de Platon.)

Le mot se trouve pour la première fois au Ve siècle avant J.-C., chez Thucydide. Une scolie commente :

> τοῖς γεωμόροις· γεωμόρος ὁ τὴν γῆν μερίζων (Sch. *in Th.*, 8.21)

La *Souda* nous offre :

> γεωμόρος· ὁ περὶ τὴν γῆν κοπιῶν.

Dans les lexiques et scolies, on ne trouve aucun parallèle à la glose de Timée, sauf la deuxième clausule dans l'entrée d'Hésychius :

> γαμόροι· οἱ περὶ τὴν γῆν πονούμενοι ἢ μοῖραν εἰληχότες τῆς γῆς, ἢ οἱ ἀπὸ τῶν ἐγγείων τιμημάτων τὰ κοινὰ διέποντες.

Une scolie aux *Legg.* 919D nous propose :

> γεωμόροι· γεωργοί.

Ce qui se retrouve dans le lexique à Grégoire de Naziance ainsi que dans une scolie à Callimaque (Sch. *in Call.*, 1.74).

Timée a glosé le terme parce qu'il est assez rare et légèrement technique[93]. Mais on se demande où il l'a trouvé—ou pourquoi il l'a inventé—son explication étant inattendue et non évidente.

104 **γεωπεῖναι·** οἱ μικρὰν καὶ λυπρὰν γῆν ἔχοντες

Le mot ne se trouve pas chez Platon. En tout probabilité, l'entrée fait référence à Hérodote :

> ὅσοι μὲν γὰρ γεωπεῖναί εἰσι ἀνθρώπων, ὀργυιῇσι μεμετρήκασι τὴν χώρην (2.6).

Le terme est glosé dans le *Lexique hérodotéen* :

> γεωπεῖναι· οἱ γῆς πεινῶντες καὶ ἀπορούμενοι.

---

[93] *Cf.* aussi Boerner, *RE* VII, 1, 1219–1221 ; Rhodes, Athenaion Politeia, p. 72.

Des gloses identiques ou similaires se retrouvent, avec une référence explicite à Hérodote, dans l'*EM*, l'*Et.Gud.*, et la *Souda*.

La glose de Timée (οἱ μικρὰν καὶ λυπρὰν γῆν ἔχοντες) est reprise par la *Souda* :

> γεωπεῖναι· οἱ μικρὰν καὶ λυπρὰν ἔχοντες γῆν. παρὰ δὲ Ἡροδότῳ οἱ γῆς πεινῶντες καὶ ἀπορούμενοι.

La structure de l'entrée pourrait suggérer que la première glose, qui est celle de Timée, ne se lie pas à Hérodote. De fait, le mot « γεωπείνης » ne se retrouve que chez Aelius Aristide (qui sans doute l'a tiré d'Hérodote) :

> οὐδ' οὕτω λέγοντες οὐδὲν κοινὸν ἑαυτῶν, ἀλλ' ἑνὸς ἀνδρὸς δόξης ἐξαρτώμενοι, οἷον Φθιῶται καὶ Πύλιοι καὶ Ἰθακήσιοι, ὥσπερ τινὲς γεωπεῖναι, δι' ἑνὸς τῶν πλουσίων ἑαυτοὺς ποιούμενοι (*Pan.* 191).

On pourrait donc penser que la glose de Timée dérive d'un commentaire sur ce passage. Mais l'explication qu'on trouve dans les scolies sur Aristide ne correspond pas à la glose de Timée :

> γεωπεῖναι· οἱ πένητες, οἱ μὴ ἔχοντες γῆν, οἱ γῆς ἐνδεῶς ἔχοντες ἀροσίμης, πάντες οὖν οἱ μὴ ἔχοντες γῆν δι' ἑνὸς τῶν ἐχόντων ἑαυτοὺς δεικνύντες ὡς εἰσί τινες. γεωπεῖναι· οἱ γεωργοί, οἱ μὴ ἔχοντες οἰκείαν γῆν ἀροῦν, ἀλλ' ἐπὶ ξένης τοῦτο ποιοῦντες, προστάτην ἔχοντες, καὶ δι' ἐκείνου φαινόμενοι.

Il est donc probable que la structure de l'entrée dans la *Souda* soit trompeuse, et que l'entrée dans le *Lexique* dérive d'un commentaire ou d'un lexique hérodotéen.

Le manuscrit du *Lexique* présente la leçon λυγρὰν γῆν, corrigée par Ruhnke (p. 58). La même erreur se trouve chez Photius. Ou bien le texte de Timée que Photius a lu était déjà corrompu, ou bien deux copistes ont fait la même erreur.

105 **γῆν ἰλλομένην·** συγκεκλεισμένην καὶ περιειλημμένην· ἰλλάδες γὰρ οἱ δεσμοί

> γῆν δὲ τροφὸν μὲν ἡμετέραν, ἰλλομένην δὲ τὴν περὶ τὸν διὰ παντὸς πόλον τεταμένον, φύλακα καὶ δημιουργὸν νυκτός τε καὶ ἡμέρας ἐμηχανήσατο, πρώτην καὶ πρεσβυτάτην θεῶν ὅσοι ἐντὸς οὐρανοῦ γεγόνασιν (*Tim.* 40B8–C3)[94].

[94] Ainsi OCT. Pour « ἰλλομένην », d'autres témoins offrent « εἰλλομένην », « εἱλλομένην », « εἱλουμένην ».

Le passage platonicien a fait l'objet d'un débat acharné parmi les exégètes depuis Aristote : le débat concerne la leçon « ἰλλομένην », pour laquelle on connaissait des variantes, ainsi que le sens de la leçon préférée. Platon veut-il dire que la terre se meut ou plutôt qu'elle ne se meut pas ?

Quant au choix des leçons, il pourrait paraître n'avoir aucune importance. En effet, selon LSJ, il y a un seul verbe qui s'écrit également « εἴλω », « εἰλῶ ». « εἱλῶ », « εἴλλω », « εἵλλω ». et « ἴλλω ».

Cf. Simplicius, *in Cael.* 517.1–519.8 :

> τὸ δὲ ἰλλομένην εἴτε διὰ τοῦ ἰῶτα γράφοιτο, τὸ δεδεσμημένην δηλοῖ, καὶ οὕτως καὶ ὁ Ἀπολλώνιος ὁ ποιητής
> δεσμοῖς ἰλλόμενον μεγάλων ἀπεσείσατο νώτων
> καὶ Ὅμηρος
> ἰλλάσιν οὐκ ἐθέλοντα βίῃ δήσαντες ἄγουσιν,
> εἴτε διὰ τῆς ει διφθόγγου γράφοιτο, καὶ οὕτως εἰργομένην δηλοῖ, ὡς καὶ Αἰσχύλος ἐν Βασσάραις (*ibid.*, 517.13–19)[95].

Le verbe a trois sens : « enclore », « presser [comme on presse un citron] ». « tourner [comme une toupie] ». Il est vrai que LSJ ajoute que le troisième sens se limite à trois des six formes du verbe ; mais une telle affirmation ne peut pas être justifiée.

Plutarque pose la question ainsi :

> πότερον οὕτως ἐκίνει τὴν γῆν, ὥσπερ ἥλιον καὶ σελήνην καὶ τοὺς πέντε πλάνητας, οὓς ὄργανα χρόνου διὰ τὰς τροπὰς προσηγόρευε, καὶ ἔδει τὴν γῆν ἰλλομένην περὶ τὸν διὰ πάντων πόλον τεταμένον μὴ μεμηχανῆσθαι συνεχομένην καὶ μένουσαν, ἀλλὰ στρεφομένην καὶ ἀνειλουμένην νοεῖν, ὡς ὕστερον Ἀρίσταρχος καὶ Σέλευκος ἀπεδείκνυσαν, ὁ μὲν ὑποτιθέμενος μόνον ὁ δὲ Σέλευκος καὶ ἀποφαινόμενος ; Θεόφραστος δὲ καὶ προσιστορεῖ τῷ Πλάτωνι πρεσβυτέρῳ γενομένῳ μεταμέλειν, ὡς οὐ προσήκουσαν ἀποδόντι τῇ γῇ τὴν μέσην χώραν τοῦ παντός (*Plat. Quaest.Conv.* 1006C).

Selon Aristote, le verbe prend le sens de « tourner » :

> ἔνιοι δὲ καὶ κειμένην ἐπὶ τοῦ κέντρου φασὶν αὐτὴν ἴλλεσθαι καὶ κινεῖσθαι περὶ τὸν διὰ παντὸς τεταμένον πόλον, ὥσπερ ἐν τῷ Τιμαίῳ γέγραπται (*Cael.* 293b30–32 ; *cf.* 296a24–27).

Théophraste a apparemment suivi son maître, en ajoutant que Platon avait plus tard changé d'avis.

L'interprétation aristotélicienne se retrouve, p.ex., dans la doxographie chez Diogène Laërce (3.75) ; et elle a été développée et défen-

---

[95] *Cf.* Hésychius : εἰλλόμενον· εἰργόμενον. Αἰσχύλος Βασσάραις.

due contre quelques objections par Alexandre (*apud* Simplicius, *in Cael.* 518.1–8) Mais les platoniciens s'y sont opposés. Selon Proclus :

> ἰλλομένην δὲ τὴν σφιγγομένην δηλοῖ καὶ συνεχομένην· οὐ γάρ, ὡς Ἀριστοτέλης οἴεται, τὴν κινουμένην· διαφερόντως γὰρ ὁ Πλάτων ἀκίνητον φυλάττει τὴν γῆν καὶ τὴν αἰτίαν προστιθεὶς ἐν τῷ Φαίδωνι δι' ἣν ἀκίνητος ἵδρυται· λέγει οὖν· ἰσόρροπον γὰρ πρᾶγμα ὁμοίου τινὸς ἐν μέσῳ τεθὲν οὐχ ἕξει μᾶλλον οὐδ' ἧττον οὐδαμόσε κλιθῆναι· πρὸς τῷ καὶ ἀπὸ τῆς Ἑλληνικῆς χρήσεως μαρτυρεῖσθαι τὸν λόγον, ὅτι τὸ ἰλλομένην τὸ συναγομένην δηλοῖ καὶ οὐχὶ τὸ κινουμένην, ἰλλάδας καλούσης τοὺς δεσμούς. ἐρεῖ δὲ καὶ αὐτὸς ὁ Τίμαιος ἐν τοῖς ἑπομένοις ἴλλεσθαι τὰς τρίχας ἐπὶ τὴν κεφαλὴν ῥιζουμένας καὶ συσπειρωμένας εἴσω τοῦ δέρματος, ὥστ' εἶναι κἀκ τούτου δῆλον ὅπως ἴλλεσθαι καὶ ἐν τούτοις εἶπε τὴν γῆν. (*in Tim.* III 137.6–22)

Les lexiques ne s'intéressent pas trop au mot ; mais le lexique hippocratique de Galien a une entrée pertinente :

> κατιλλόμεναι· συνδεδεμέναι.

Et dans son commentaire sur les *Epidémies* d'Hippocrate, Galien a décidé de faire une longue digression au sujet du verbe « ἴλλειν » et ses dérivés, dans laquelle il remarque :

> ὁ μὲν οὖν Πλάτων ὡδί πως εἶπεν ἐν Τιμαίῳ· τοῦτο δὴ πᾶν τὸ δέρμα κύκλῳ κατεκέντει πυρὶ τὸ θεῖον, τρηθέντος δὲ καὶ τῆς ἰκμάδος ἔξω δι' αὐτοῦ φερομένης, τὸ μὲν ὑγρὸν καὶ θερμὸν ὅσον εἰλικρινὲς ἀπῄει, τὸ δὲ μικτὸν ἐξ ὧν καὶ τὸ δέρμα ἦν, αἰρόμενον μὲν ὑπὸ τῆς φορᾶς ἔξω, μακρὸν ἐγίνετο λεπτότητα ἴσην ἔχον τῷ κατακεντήματι. διὰ δὲ βραδύτητα ἀπωθούμενον ὑπὸ τοῦ περιεστῶτος κρύους πάλιν ἐντὸς ὑπὸ τὸ δέρμα εἰλλόμενον κατερριζοῦτο. φαίνεται γὰρ ἀντὶ τοῦ κατακλειόμενον ἢ ἀπωθούμενον εἰς τὸ βάθος ἢ ἐνειλούμενον ἐνταῦθα κεχρῆσθαι τῷ εἰλλόμενον ὀνόματι, καθ' ὃ σημαινόμενον δοκεῖ καὶ ἥδε ἡ λέξις ὑπ' αὐτοῦ γεγράφθαι· γῆν δὲ τροφὸν μὲν ἡμετέραν, εἰλλομένην δὲ περὶ τὸν διὰ παντὸς πόλον τεταμένον (*in Hipp. Epid. iii* XVIIA 680).

L'interprétation platonicienne du *Timée* était donc connue à l'époque de Galien (ce qui n'est pas du tout remarquable). Elle remonte sans doute à l'ancienne Académie.

La glose de Timée

> συγκεκλεισμένην καὶ περιειλημμένην. ἰλλάδες γὰρ οἱ δεσμοί

s'insère dans la même tradition, et sert à démontrer que les éléments de l'exégèse de Proclus étaient déjà en place.

106 **γνωματεύοντα·** διακρίνοντα καὶ διαγινώσκοντα

> τὰς δὲ δὴ σκιὰς ἐκείνας πάλιν εἰ δέοι αὐτὸν γνωματεύοντα διαμιλλᾶσθαι τοῖς ἀεὶ δεσμώταις ἐκείνοις (*Rep.* 516E8–9).

Le verbe «γνωματεύειν» se rencontre une fois chez Platon. Plus tard, il se lit chez Plotin, Jamblique, Clément d'Alexandrie, … mais il n'y a guère qu'une douzaine occurrences avant le cinquième siècle. On dirait donc que Timée l'a glosé à cause de son obscurité. Remarquons pourtant qu'une scolie s'en sert comme glose:

> ἐπαινεῖς· γνωματεύεις. (Sch. *in S.*, *Aj.* 1360)

La glose offerte par Timée se retrouve dans une scolie sur le passage de la *République*:

> γνωματεύοντα· διακρίνοντα, διαγιγνώσκοντα ἀκριβῶς. (Sch. *in Pl.*, *Rep.* 516E)

Les lexiques offrent tous la même chose, sauf qu'ils préfèrent une autre forme du verbe ([Zon.] choisit «γνωματεύειν», la *Souda* «γνωματεύων», etc). La version la plus élaborée est celle de *Et.Gud.*—qui cite Agathias:

> γνωματεύοντες· διακρίνοντες, διαγινώσκοντες ἀκριβῶς. γέγονε δὲ παρὰ τὸ γνώμη καὶ τὸ ματεύω, ὃ σημαίνει τὸ ζητῶ· καὶ γνωματεύοντες ἐγίνωσκον ὁπόσον ἐτύγχανον ἀφῃρημένοι.

La forme de son lemme peut suggérer que Timée a pris sa glose d'un commentaire plutôt que d'un lexique. On devinera que le commentaire utilisait l'adverbe «ἀκριβῶς», et peut-être qu'il donnait une étymologie. Ou bien Timée a abrégé sa source ou bien, ce qui est sans doute plus probable, les copistes ont abrégé l'entrée de Timée.

107 **γόητες·** οἱ ἀπατεῶνες

Il y a une douzaine d'occurrences du terme chez Platon, mais jamais sous la forme donnée par Timée.

Les questions qui se posent sont les suivantes:

(i) pourquoi Timée glose un terme qui est assez répandu (avec les termes apparentés γοήτεια et γοητεύω), surtout à partir du premier siècle après J.-C.?
(ii) Timée a-t-il à l'esprit un passage platonicien particulier?

(i) Peut-être Timée glose-t-il le terme parce que celui-ci est utilisé, chez Platon aussi, avec des nuances différentes: «trompeur», mais aussi «ensorceleur», «flatteur», «magicien», «délinquant». *Cf.* par exemple

Photius (= *Coll. Verb.*[1]; *Souda*):

> γόης· κόλαξ, περίεργος, πλάνος, ἀπατεών.

Hésychius:

> γόης· μάγος, κόλαξ, περίεργος

(ii) Si l'on regarde les passages platoniciens, celui qui saute aux yeux est *Symp.* 203B8 (δεινὸς γόης καὶ φαρμακεὺς καὶ σοφιστής), la très célèbre description de Ἔρως, qui peut-être est celle que les autres lexiques ont à l'esprit, en glosant γόης, presque toujours, entre autres, avec le synonyme choisi par Timée, ἀπατεών.

Pourtant, le terme glosé par Timée est au pluriel, de sorte qu'il est possible qu'il ait eu à l'esprit d'autres passages:

> *in Soph.* 234E7–235A1: πότερον ἤδη τοῦτο σαφές, ὅτι τῶν γοήτων ἐστί τις

> *in Soph.* 241B5–7: τὰς γὰρ ἀντιλήψεις καὶ ἀπορίας, ἐὰν αὐτὸν διερευνῶμεν ἐν τῇ τῶν ψευδουργῶν καὶ γοήτων τέχνῃ τιθέντες, ὁρᾷς ὡς εὔποροι καὶ πολλαι

> etc.

Faut-il choisir les passages concernant les sophistes? Ou alors, il faudra changer γόητες en γόης, et οἱ ἀπατεῶνες en ὁ ἀπατεών, en suivant la plupart des autres lexiques.

Le terme est un atticisme:

> Moeris: γόης Ἀττικοί, κόλαξ Ἑλληνικὸν καὶ κοινόν.

> Phrynichus: γόης· Ἀττικώτερον τοῦ μάγος. καὶ γοητεία.

108 **γυμνοπαιδίαι·** χοροὶ ἐν Σπάρτῃ τῆς Λακωνικῆς εἰς θεοὺς ὕμνους ᾄδοντες, εἰς τιμὴν τῶν ἐν Θυρέαις ἀποθανόντων Σπαρτιατῶν

> ἔτι δὲ κἀν ταῖς γυμνοπαιδίαις δειναὶ καρτερήσεις παρ' ἡμῖν γίγνονται τῇ τοῦ πνίγους ῥώμῃ διαμαχομένων, καὶ πάμπολλα ἕτερα, σχεδὸν ὅσα οὐκ ἂν παύσαιτό τις ἑκάστοτε διεξιών (*Legg.* 633C4–7).

(«παρ' ἡμῖν»: c'est Megillus, le spartiate, qui est en train de parler.)

Le terme se trouve aussi chez Hérodote (ainsi que chez Thucydide et Xénophon); mais les scolies sur Hérodote (Sch. *in Hdt.*, 6.67; *cf.* Sch. *in Th.*, 5.82) ne sont pas très proches de la glose de Timée, et

on n'a aucune raison de soupçonner que l'entrée dans le *Lexique* n'est pas authentique et ne se réfère pas à Platon.

Le mot «γυμνοπαιδίαι», au pluriel, est un nom propre pour un festival lacédémonien—ou du moins, c'est ainsi qu'on l'a compris chez Hérodote et Thucydide et également chez Platon. Plus tard, on s'est servi de «γυμνοπαιδία» au singulier, pour désigner le même festival. Les lexiques qui glosent le terme le présentent toujours au singulier, et ne remarquent pas la forme plurielle.

Platon parle de tests d'endurance, et on devine qu'il s'agissait des compétitions sportives et brutales. Xénophon indique la présence des choeurs—et des concours pour les choeurs—aux Gymnopédies:

> γενομένων δὲ τούτων, ὁ μὲν εἰς τὴν Λακεδαίμονα ἀγγελῶν τὸ πάθος ἀφικνεῖται γυμνοπαιδιῶν τε οὔσης τῆς τελευταίας καὶ τοῦ ἀνδρικοῦ χοροῦ ἔνδον ὄντος· οἱ δὲ ἔφοροι ἐπεὶ ἤκουσαν τὸ πάθος, ἐλυποῦντο μέν, ὥσπερ, οἶμαι, ἀνάγκη· τὸν μέντοι χορὸν οὐκ ἐξήγαγον, ἀλλὰ διαγωνίσασθαι εἴων (*HG* 6.4.16).

Xénophon parle de l'an 371 et de la défaite de Sparte à Leuctra. Si l'on se fie à Hérodote, les concours avaient lieu dans le théatre (6.67).

Les choeurs sont également attestée par Sosibius, qu'Athénée a cité:

> ΘΥΡΕΑΤΙΚΟΙ. οὕτω καλοῦνταί τινες στέφανοι παρὰ Λακεδαιμονίοις, ὥς φησι Σωσίβιος ἐν τοῖς περὶ Θυσιῶν, ψιλίνους αὐτοὺς φάσκων νῦν ὀνομάζεσθαι, ὄντας ἐκ φοινίκων. φέρειν δ' αὐτοὺς ὑπόμνημα τῆς ἐν Θυρέᾳ γενομένης νίκης τοὺς προστάτας τῶν ἀγομένων χορῶν ἐν τῇ ἑορτῇ ταύτῃ ὅτε καὶ τὰς Γυμνοπαιδιὰς ἐπιτελοῦσιν. χοροὶ δ' εἰσὶ τρεῖς ὁ μὲν πρόσω παίδων, ὁ δ' ἐκ δεξιοῦ γερόντων, ὁ δ' ἐξ ἀριστεροῦ ἀνδρῶν, γυμνῶν ὀρχουμένων καὶ ᾀδόντων Θαλητᾶ καὶ Ἀλκμᾶνος ᾄσματα καὶ τοὺς Διονυσοδότου τοῦ Λάκωνος παιᾶνας (Athénée, 678 BC)[96].

Il y a d'autres références aux Gymnopédies dans les textes littéraires, mais ils n'ajoutent rien à ce propos[97].

Une entrée chez Hésychius suggère que la nature des Gymnopédies était contestée dans l'antiquité tardive:

> γυμνοπαιδία· ἔνιοι μὲν ἑορτήν φασι Σπαρτιατικὴν ἐν ᾗ τοὺς ἐφήβους κύκλῳ περιθεῖν τὸν ἐν Ἀμυκλαίῳ βωμὸν τύπτοντας ἀλλήλων τὰ νῶτα. ταῦτα δέ ἐστι ψευδῆ. ἐν γὰρ ἀγορᾷ ἑορτάζουσι· πληγαὶ δὲ οὐ γίνονται, ἀλλὰ πρόσοδοι χορῶν γεγυμνωμένων.

---

96 Le texte reçu est corrompu: sont imprimées ici les corrections de Wyttenbach et Kaibel.

97 Sur les Gymnopédies v. Hiller von Gaertringen, *RE* VII, 1, 2087–2089. Pour la bataille de Thyrée (Sparte v. Argos), *cf.* Hérodote, 1.82 (qui ne mentionne pas, dans ce contexte, les Gymnopédies).

L'erreur fustigée par Hésychius a été commise par un scoliaste sur Platon :

> τὰς γυμνοπαιδίας λέγει. γυμνάζοντες γὰρ τοὺς παῖδας ἐν ἡλίῳ τύπτειν ἀλλήλους ἐποίουν μέχρι νίκης. ἐνίοτε δὲ καὶ σφαῖραν ἢ ἄλλο τι ἐρρίπτουν, ὥστε τὸν πρῶτον ἁρπάσαντα νικᾶν. καὶ πολὺς αὐτοῖς οὗτος ὁ ἀγών (Sch. *in Pl.*, *Legg.* 633B).

Il y a deux scolies sur Thucydide qui sont pertinentes :

> γυμνοπαιδία· ἑορτή τις καὶ ἀγὼν ἐν Λακεδαίμονι ἐν ᾧ ἤτοι γυμνοὶ οἱ παῖδες ἠγωνίζοντο ἢ γυμνοὺς τοὺς χοροὺς ἵστασαν.
>
> ἑορτὴ τῶν Λακεδαιμονίων ἐν ᾗ γυμνοὶ ἠγωνίζοντο (Sch. *in Th.*, 5.82).

La première notule présente une disjonction des deux interprétations présentées par Hésychius, la deuxième notule n'indique que la seconde. Bien entendu, il y a des différences entre les scolies sur Platon et les scolies sur Thucydide, ainsi qu'entre les scolies et Hésychius. Mais elles ont toutes un point capital en commun : selon les scolies, ainsi que selon l'interprétation rejetée par Hésychius, dans les Gymnopédies il ne s'agissait pas des choeurs mais des compétitions.

Cette interprétation se retrouve dans la *Souda*, dans l'article « Λυκοῦργος » : l'auteur nous assure que Lycurge a introduit à Sparte un nombre de bonnes institutions, parmi lesquelles

> τὴν γυμνοπαιδίαν ᾗ τοὺς ἐφήβους ἠνάγκαζε διὰ παντὸς μὴ ἔχοντας χλανίδα γυμνασίοις προσκεῖσθαι καὶ ἀγωνίζεσθαι δημοσίους ἀρετῆς ἀγῶνας ὑπαιθρίους τε κοιμᾶσθαι τροφήν τε ἔχειν τὴν ἐκ θήρας[98].

Aucun choeur, aucun hymne—mais des compétitions.

L'explication correcte—correcte selon Hésychius—se trouve, à deux reprises, dans le *Lexique hérodotéen* :

> γυμνοπαιδία· ἑορτὴ ἐν Σπάρτῃ ἐν ᾗ γυμνοὶ χοροὺς ἱστᾶσιν.

Mais si l'explication est correcte, elle est aussi maigre. Timée, qui ne commet pas non plus l'erreur des scolies, est un peu plus riche :

> χοροὶ ἐν Σπάρτῃ τῆς Λακωνικῆς εἰς θεοὺς ὕμνους ᾄδοντες εἰς τιμὴν τῶν ἐν Θυρέαις ἀποθανόντων Σπαρτιατῶν.

Photius a copié Timée :

---

[98] Un souvenir de la même interprétation dans une scolie sur Homère : Λυκοῦργός τε γυμνοπαιδίας ὥρισεν, ὅπως μέμνοιντο καὶ παρὰ καιρὸν τῶν πόνων (Sch. *in Hom.*, *Il.* 2.774).

> γυμνοπαιδία· χοροὶ ἐκ παίδων ἐν Σπάρτῃ τῆς Λακωνικῆς εἰς θεοὺς ὕμνους ᾄδοντες εἰς τιμὴν τῶν ἐν Θυραίαις ἀποθανόντων Σπαρτιατῶν.

Le *lex sab* a copié Photius.

Il y a cependant cette petite différence : Photius présente la formule « ἐκ παίδων » qui ne se trouve pas chez Timée—c'est-à-dire qui ne se trouve pas dans le manuscrit du *Lexique*. Comment expliquer la différence ? Parmi plusieurs explications possibles, la plus attirante propose que, dans sa forme originale, le *Lexique* comprenait la formule. En ce cas, elle est tombée après que Photius l'a copiée—et nous devons peut-être la réinsérer dans le texte, même dans le texte de la version byzantine de Timée.

La formule se trouve également dans la partie de l'entrée de la *Souda* qui reprend la glose de Timée :

> γυμνοπαιδία· ἡ παλαίστρα ᾗ τοὺς ἐφήβους Λυκοῦργος ἠνάγκαζε. καὶ γυμνοπαιδία· χοροὶ ἐκ παίδων ἐν Σπάρτῃ τῆς Λακωνικῆς εἰς θεοὺς ὕμνους ᾄδοντες εἰς τιμὴν τῶν ἐν Θυραιαῖς ἀποθανόντων Σπαρτιατῶν. καὶ Ἰώσηπος· τόπος δ' ἐπὶ τῆς πόλεως οὐδεὶς γυμνὸς ἦν, ἀλλὰ πᾶς λιμοῦ νεκρὸν εἶχεν ἢ στάσεως.

L'entrée est compliquée et corrompue. Sa dernière phrase, qui cite Josèphe (*BJ* 6.369), n'a évidemment aucun droit à sa place : elle a glissé d'une entrée à propos de « γυμνός ». Sa première phrase n'a aucune syntaxe. La clausule « ᾗ τοὺς ἐφήβους Λυκοῦργος ἠνάγκαζε » dérive de l'article « Λυκοῦργος » (le texte est cité plus haut), où l'antécédent de « ᾗ » est « γυμνοπαιδία » et non pas « παλαίστρα ». Deux hypothèses peuvent être suggérées : ou bien l'entrée doit continuer après « ἠνάγκαζε » jusqu'à la fin de la phrase dans l'article « Λυκοῦργος », ou bien il faut effacer la clausule « ᾗ τοὺς ἐφήβους Λυκοῦργος ἠνάγκαζε » en supposant qu'un lecteur l'a trouvée *sub voce* 'Lycurge' et l'a notée dans la marge. En ce cas—qui est le plus probable—l'entrée dans la *Souda* peut être comparée à celle de pseudo-Zonaras :

> γυμνοπαιδία· ἡ παλαίστρα.

Dans les deux cas, il est raisonnable de penser que la première glose représente l'erreur dénoncée par Hésychius.

Mais regardons de plus près la glose de Timée. Le pluriel, « χοροὶ … ᾄδοντες » est gênant, et ce, pour deux raisons : d'abord, elle devrait reprendre le lemme, qui est pourtant au singulier ; ensuite, elle semble identifier une fête à des choeurs, ce qui n'est guère cohérent. L'entrée de Photius qui reprend celle de Timée est précédée par une autre (qui dérive de Phrynique, *cf. infra*) qui s'adresse au même lemme :

> γυμνοπαιδία· ἑορτὴ Λακεδαιμονίων ἐν ᾗ παῖδες ᾖδον τῷ Ἀπόλλωνι παιᾶνας γυμνοὶ εἰς τοὺς περὶ Θυραίαν πεσόντας[99].

Dans leurs grandes lignes, les deux entrées sont semblables. Mais ici la glose est au singulier, et elle identifie une fête comme—une fête.

Quant au pluriel, on pourrait facilement imaginer que le lemme était à l'origine au pluriel : « γυμνοπαιδίαι ». Après tout, le mot se trouve au pluriel dans le texte de Platon auquel Timée paraît faire allusion. Mais, en ce cas, l'identification fâcheuse d'une fête avec des choeurs reste inexpliquée. Or, l'origine de tous les textes pertinents pour les Gymnopédies était assurément un ouvrage de type encyclopédique plutôt qu'un lexique. Ce fait pourrait expliquer l'identification fâcheuse.

Chez Phrynique, par exemple, on trouve une entrée du type encyclopédique :

> γυμνοπαιδία· ἐν Λακεδαίμονι κατὰ τὴν ἀγορὰν παῖδες γυμνοὶ παιᾶνας ᾖδον εἰς τιμὴν τῶν περὶ Θυρέας ἀποθανόντων Σπαρτιατῶν.

Ici la glose veut expliquer l'événement désigné par le lemme : elle ne veut pas définir le terme qui sert comme lemme, ni donner une expression équivalente. Par conséquent, la glose ne doit pas forcément se mettre en accord grammatical avec le lemme. Si un lexique voulait reprendre une entrée encyclopédique, telle que celle de Phrynique, il devrait la modifier—en particulier, il devrait trouver une formule au nominatif qui correspondait au lemme. Parfois on a trouvé le mot juste, en écrivant « fête ». Parfois on a préféré « choeurs », mot suggéré par la glose encyclopédique. Le résultat—la glose de Timée—est *stricto sensu* absurde. Mais bien entendu, il se comprend sans difficulté.

Tous les textes qui viennent d'être mentionnés sont apparentés l'un à l'autre. Un arbre généalogique devrait montrer le clivage principal, entre Gymnopédies musicales et Gymnopédies sportives. Il devrait montrer aussi plusieurs petites différences : parfois, on chante des péans et parfois des hymnes ; parfois, on chante pour Apollon et parfois pour les dieux ; parfois l'Apollon est celui de Carnéum et parfois d'un autre endroit ; *et caetera*. On a suggéré que l'ouvrage de Sosibios, que cite Athénée, est à l'origine de la tradition[100]. La suggestion est attirante, mais sans plus.

---

[99] L'*EM* a copiée sur Photius, ce que démontre la position étrange de l'adjectif « γυμνοί » : γυμνοπαιδία· ἑορτὴ Λακεδαιμονίων ἐν ᾗ παῖδες ᾖδον τῷ Ἀπόλλωνι παιᾶνας γυμνοὶ εἰς τοὺς περὶ Θυρέαν πεσόντας.

[100] Sur Sosibios v. Laqueur, *RE* III A, 1146–1149.

Il vaut la peine de remarquer que le clivage indiqué dans l'arbre ne correspond à rien dans la réalité. Il faut avouer que quelques éditeurs modernes semblent l'admettre et même l'accentuer. Ainsi dans la *Souda* on trouve «γυμνοπαιδία» pour la première glose (la glose sportive) et «γυμνοπαίδια» pour la seconde (la glose musicale)[101]. Sauf s'il s'agit d'une coquille, il faut penser que «γυμνοπαίδια» est le pluriel de «γυμνοπαίδιον». Mais «γυμνοπαίδιον» est un fantôme, un mot non-existant voire impossible. Sans aucun doute faut-il imprimer «γυμνοπαιδία» partout.

En outre, toutes les deux gloses sont fausses. En effet, les Gymnopédies étaient une fête à la fois sportive et musicale—comme la plus grande partie des festivals grecs—de sorte que le choix qui s'est posé aux savants «musique ou sport?», doit recevoir la réponse «mais tous les deux, mon cher».

Finalement, la glose de Timée est vraiment bizarre. Tandis que les *Lois* ne parlent que des tests physiques ou sportifs, Timée a choisi la version musicale des Gymnopédies. Peut-être a-t-il tout simplement montré trop peu de souci en fabriquant son entrée? Peut-être l'entrée originale était-elle plus développée et mentionnait et la musique et le sport? Peut-être—pour revenir au début de ce commentaire—s'agit-il d'une glose hérodotéenne?

109 **δεῖγμα·** τόπος ἐν Πειραιεῖ ἐν τῷ καλουμένῳ ἐμπορείῳ

Chez Platon, le terme n'a jamais le sens donné par Timée, mais celui d' «exemple» (*cf. Phaed.* 110B; *Legg.* 718B; 788C; 951D). Peut-être qu'il s'agit d'une glose extraite d'un lexique d'Aristophane:

> *cf.* Sch. *in Ar.*, *Eq.* 979: (I) ἐν τῷ δείγματι τῶν δικῶν· Σύμμαχος· σκέψασθε τί δή ποτέ ἐστι τὸ δεῖγμα τῶν δικῶν. παρεῖται γάρ, φησίν, εἰ μὴ τὸ δεῖγμα τόπος ἐστὶν ἐν Πειραιεῖ, ἔνθα πολλοὶ συνήγοντο ξένοι καὶ πολῖται καὶ ἐλογοποίουν (…) (II) ἄλλως· ἐν τῷ Πειραιεῖ, ὅπου δικάζουσιν ἐπεὶ ἐκεῖ οἱ ἔμποροι τὰ δείγματα τῶν πωλουμένων ἐτίθεσαν. ἅμα δὲ ἔσκωψε τὸ φιλόδικον τῶν Ἀθηναίων.

Pour les lexiques, voir par exemple

Harpocration (= Photius; *EM* (mais sans la référence à Démosthène)):

[101] On trouve aussi «-παιδεία», qui est une variante orthographique sans intérêt, ainsi que «-παιδιά», qui est ou bien une coquille ou bien un *vox nihili*.

> δεῖγμα· κυρίως μὲν τὸ δεικνύμενον ἀφ’ ἑκάστου τῶν πωλουμένων· ἤδη δὲ καὶ τόπος τις ἐν τῷ Ἀθήνησιν ἐμπορίῳ, εἰς ὃν τὰ δείγματα ἐκομίζετο, οὕτως ἐκαλεῖτο. ἔστι δὲ τὸ ἔθος Ἀττικόν, τὸ σημαίνειν ἀπὸ τῶν ἐν τῷ τόπῳ τοὺς τόπους αὐτούς. Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ τοῦ τριηραρχήματος καὶ Λυσίας.

En tout état de cause, le terme est glosé en tant qu’ambigu.

110 **δείλης πρωΐας·** τῇ πρὸ ἀρίστου ὥρᾳ

111 **δείλης ὀψίας·** τῇ πρὸ δείπνου

Chez Platon, on trouve seulement δείλη (*cf. Ep.* 348E; *Def.* 411A–B), qui se trouve aussi chez Hésiode et Homère, avec de nombreux scolies et commentaires pour ce dernier (*cf.* p. ex. Sch. *in Il.*, 18.277; Eust. *in Il.*, IV 176.1–10; IV 494.26–495.9; *in Od.*, I 276.24–38).

En revanche, on trouve δείλη ὀψία chez Thucydide 3.74:

> γενομένης δὲ τῆς τροπῆς περὶ δείλην ὀψίαν.

(*Cf.* aussi Sch. *ad loc*: περὶ δείλην ὀψίαν· ἤγουν τοῦ ἡλίου περὶ δυσμὰς ὄντος)

et les deux formules chez Hérodote:

> 8.6: ἐπείτε δὴ ἐς τὰς Ἀφέτας περὶ δείλην πρωίην γινομένην ἀπίκατο οἱ βάρβαροι, κτλ.
>
> 7.167: οἱ μὲν βάρβαροι τοῖσι Ἕλλησι ἐν τῇ Σικελίῃ ἐμάχοντο ἐξ ἠοῦς ἀρξάμενοι μέχρι δείλης ὀψίης κτλ.

Cf. aussi Hésychius

> δείλη ὀψία· περὶ δύσιν ἡλίου
> δείλη πρωΐα· ἡ μετ’ ἄριστον ὥρα.

Il est presque certain que la double glose concerne Hérodote: seulement, on remarquera quelques difficultés quant à la forme des entrées: δείλην πρωίην n’est pas au cas donné par notre lexique, alors que δείλης ὀψίης l’est; on remarquera aussi la variation dialectale πρωίην/ὀψίης par rapport à πρωΐας/ὀψίας dans notre lexique (et chez Thucydide pour ὀψία).

Les formules entières sont considérées comme propres aux attiques: *cf.* Moeris

> δείλης πρωΐας τὸ μετὰ ἕκτην ὥραν, δείλης ὀψίας πρὸς ἑσπέραν. κατ’ ἰδίαν δὲ δείλης οὐ λέγουσιν Ἀττικοί. λέγεται δὲ μόνον δείλης καθ’ ἑαυτὸ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν.

Cf. aussi Thomas Mag; Sch. *in Il.*, 21.111; Eust. *in Il.*, IV 495.3–9, *in Od.*, I 276.28–29.

Il faut aussi remarquer que δείλη est assez répandu (cinq cents occurrences à peu près entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.): en revanche, l'on trouve très peu d'occurrences de δείλη οψία (moins de quatre vingt occurrences du terme entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C, partout écrit ainsi, sauf chez Hérodote), et encore moins de δείλη πρωία (une dizaine).

112 **δεκάζει** ὁ κρίσιν ὠνούμενος παρὰ δικαστοῦ

113 **δεκάζεται** ὁ κρίσιν πιπράσκων. ἔνθεν ἀδέκαστος ὁ μὴ πιπράσκων καλεῖται

Le verbe, très rare[102], n'est pas platonicien, mais on reconnaît son appartenance à la politique: *cf.* par exemple Harpocration:

> δεκάζων· Ἰσοκράτης περὶ τῆς εἰρήνης. ὅ τι ποτὲ τοῦτ' ἐστὶ, δῆλον ἅπασιν· Ἐρατοσθένης δὲ ἐν τοῖς περὶ τῆς ἀρχαίας κωμῳδίας πόθεν τὸ πρᾶγμα εἴρηται δηλοῖ οὕτω λέγων· Λύκος ἐστὶν ἥρως πρὸς τοῖς ἐν Ἀθήναις δικαστηρίοις, τοῦ θηρίου μορφὴν ἔχων, πρὸς ὃν οἱ δωροδοκοῦντες κατὰ ι′ γιγνόμενοι ἀνεστρέφοντο, ὅθεν εἴρηται Λύκου δεκάς. Ἀριστοτέλης δ' ἐν Ἀθηναίων πολιτείᾳ Ἄνυτόν φησι καταδεῖξαι τὸ δεκάζειν τὰ δικαστήρια.

Voir aussi *Lex.Rhet.Cantab.*; Sch. *in Aeschin.*, 1.87; Sch. *in Isoc.*, 7.63.

L'histoire de Lykos, ainsi que l'étymologie (δέκα) présentées par Harpocration, sont reprises presque mot pour mot par Photius (= *Lex. Sabb.*):

> δεκάζων· τὸ σημαινόμενον δῆλον. ἐποιήθη δὲ τὸ ὄνομα ἐντεῦθεν. Λύκος μέν ἐστιν ἥρως μορφὴν ἔχων τοῦ θηρίου, πρὸς δὲ τοῖς ἐν Ἀθήναις ἀνεστήλωται δικαστηρίοις· πρὸς ὃν οἱ δωροδοκοῦντες κατὰ δέκα γινόμενοι ἀνεστρέφοντο. ἔνθα καὶ ἡ παροιμία «Λύκου δεκάς». ἐξ οὖν τῆς δεκάδος τὸ δεκάζειν καὶ δεκάζεσθαι.

Notre lexique présente la différence entre forme active et forme passive, différence expliquée par d'autres lexiques: *cf.*

> Photius (= Hésychius; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.]): δεκάζειν· διαφθείρειν χρήμασιν ἢ δώροις.
>
> Photius (= *Lex.Sabb.*; *Souda*): δεκάζεσθαι· ἐρρήθη μὲν ἀπὸ τοῦ κατὰ δεκάδα φθείρεσθαι δώροις· ὅτε γὰρ βούλοιντό τινες ἀρχῆς τυχεῖν ἢ ἄλλο τι

[102] Une soixantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

ἀνύειν, κατὰ δέκα ἀνθρώπους ἐδίδοσάν τινα, ὅπως συμπράττωσιν αὐτοῖς. ἐξ ἐκείνου δὲ ἤδη τὸν λαμβάνοντα ἕνεκα τοῦ συμπράττειν μὴ ἀπαντῶντος τοῦ βελτίστου δεκάζεσθαί φασιν. ὅμοιον καὶ τὸ ἐριθεύεσθαι τῷ δεκάζεσθαί ἐστι· καὶ γὰρ ἡ ἐρίθεια εἴρηται ἀπὸ τῆς τοῦ μισθοῦ δόσεως.

D'autres lexiques présentent des explications semblables, jamais identiques à celles qui se trouvent dans notre lexique. L'abondance d'explications montre la volonté non pas d'éclaircir un terme obscur (*cf. supra* Photius *s.v.* δεκάζων, qui dit que son sens est clair), mais de donner un brin d'encyclopédisme.

114 **δευσοποιόν·** ἔμμονον καὶ δυσαπόπλυτον

Il y a deux passages platoniciens où le terme apparaît, les deux dans la *République* :

καὶ ὃ μὲν ἂν τούτῳ τῷ τρόπῳ βαφῇ, δευσοποιὸν γίγνεται τὸ βαφέν, καὶ ἡ πλύσις οὔτ' ἄνευ ῥυμμάτων οὔτε μετὰ ῥυμμάτων δύναται αὐτῶν τὸ ἄνθος ἀφαιρεῖσθαι (429E1–3)

μηδὲν οἴου ἄλλο μηχανᾶσθαι ἢ ὅπως ἡμῖν ὅτι κάλλιστα τοὺς νόμους πεισθέντες δέξοιντο ὥσπερ βαφήν, ἵνα δευσοποιὸς αὐτῶν ἡ δόξα γίγνοιτο καὶ περὶ δεινῶν καὶ περὶ τῶν ἄλλων (430A1–4).

Même si dans le premier passage, le terme apparaît à la forme qui se trouve chez Timée, on ne voit aucune raison de le privilégier par rapport à l'autre : le terme a la même signification dans ces deux occurrences, qui d'ailleurs sont très proches. Peut-être qu'il faudrait préférer la deuxième, car la signification ici est métaphorique.

L'explication s'inspire du premier passage de la République (*cf.* πλύσις).

Le terme se trouve pour la première fois chez Platon, et il est très rare[103].

Plusieurs lexiques glosent ce terme, et à partir de leurs explications, on peut faire trois remarques intéressantes :

1) ἔμμονον καὶ δυσαπόλυτον :

le manuscrit présente δυσαπόλυτον, et Ruhnke (p. 64) choisit de le corriger en δυσαπόπλυτον, en suivant la *Souda* et la scolie à *Rep.* 429E (*cf. supra*, app. *loc sim*). Mais il y aurait d'autres possibilités, comme par exemple : ἔμμονον καὶ ἀνέκπλυτον ([Did.] ; Harpocra-

[103] 55 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C : en particulier, 22 occurrences au IIe après J.-C., 1 occurrence au IIIe, 10 au IVe après J.-C.

tion et la *Souda s.v.* δευσοποιός; *cf.* aussi Sch. *in Luc.*, *Bis Acc.* 8); ἔμμονον καὶ δυσέκπλυτον (*Et.Gud.*; *EM*). Mais il faut dire que, en tout état de cause, il est nécessaire de corriger le texte, et que δυσαπόπλυτον est la correction évidente.

2) le terme est ambigu, car il signifie «βαφεύς [teinturier] (voir Hésychius et *Coll.Verb.*[1] *s.v.* δευσοποιός) et aussi «indélébile» (*cf. Souda*: δευσοποιός· βαφεύς. σημαίνει δὲ καὶ τὸν ἔμμονον καὶ δυσαπόπλυτον.)
3) plusieurs lexiques, en présentant la signification métaphorique du terme (qui peut se référer à quelque chose de différent de la couleur, par exemple la *doxa*) citent Platon, en pensant évidemment à *Rep.* 430A (voir Harpocration; *Et.Gud.*; *EM*; *Et.Parv.*).

Timée donc glose ce terme pour plusieurs raisons: car il s'agit d'un terme platonicien, rare, ambigu, et utilisé par Platon de façon particulière (*cf.* Sch. *in Pl.*, *Rep.* 429E: δευσοποιόν. ἔμμονον, δυσαπόπλυτον, ὡς νῦν. σημαίνει δὲ καὶ τὸν βαφέα).

115 **δημοῦσθαι·** δημοκοπεῖν, παίζειν, εὐφραίνεσθαι

> ταῦτα πῶς μὴ φῶμεν δημούμενον λέγειν τὸν Πρωταγόραν; (*Theaet.* 161E3–4).

On remarquera que la forme du verbe dans le passage platonicien ne coïncide pas avec celle de Timée. On remarquera aussi que Timée semble donner trois synonymes du verbe (δημοκοπεῖν, παίζειν, εὐφραίνεσθαι), qui en réalité signifient trois choses différentes.

Quelle est la signification qu'il faut choisir pour le passage de Platon? La plupart des lexiques, et Eustathius aussi dans son commentaire à Homère (*in Il.*, III 380.14–16)[104], présentent le verbe dans la signification de «παίζειν» ([Did.]; [Zon.]), en attribuant souvent cette utilisation à Platon (Aelius Dionysius; *EM*. *Cf.* aussi Eustathius). Hésychius donne plusieurs significations, parmi lesquelles εὐφραίνεσθαι et παίζειν. Photius présente l'entrée suivante, à savoir δημοῦσθαι· δημοκοπεῖν. καὶ ἀντὶ τοῦ παίζειν. οὕτως Πλάτων. La *Souda* a la même entrée, sauf la référence à Platon. Tout en donnant deux des trois significations qui se trouvent chez Timée, Photius indique aussi que chez Platon, le verbe a la signification de παίζειν. Pour finir, on a une scolie

---

[104] ἐπεὶ δὲ εὐτέλειά τις τῷ δήμῳ συνυπακούεται, ἤγουν τῷ ῥηθέντι δημότῃ ἀνδρί, δοκεῖ ἐντεῦθεν δημοῦσθαι ῥηθῆναι παρὰ τῷ φιλοσόφῳ Πλάτωνι τὸ παίζειν.

au passage platonicien qui donne elle aussi les deux significations mentionnées (Sch. *in Pl.*, *Theaet.* 161E : δημούμενον. δημοκοποῦντα, παίζοντα, θωπεύοντα).

Timée glose donc le verbe car Platon l'utilise de façon particulière. Mais pourquoi donner les trois significations, surtout si Timée pense à un seul passage platonicien ? Peut-être, faut-il imaginer qu'à l'origine, Timée n'a donné qu'un seul sens (c'est ce que Photius suggère) ; ou bien, que l'entrée avait une forme différente, du type « le mot a les trois sens suivants, mais chez Platon il s'agit de x ».

116 **δῆμος·** εἷς ἐκ τοῦ δήμου καὶ ἰδιώτης. καὶ ἡ πόλις σὺν τῇ βουλῇ

Koch chez Ruhnke (p. 67) explique que Toup, à partir de l'autorité d'Hésychius

> δημότης· ὁ ἐκ τοῦ δήμου. δηλοῖ δὲ καὶ ἰδιώτην

a changé δῆμος en δημότης (ce que Beiter, Orelli etc. font). Mais Koch remarque justement que δημότης n'est pas en accord avec la deuxième partie de l'explication, et conclut en disant que, selon lui, deux gloses se sont unies ensemble, l'une sur δημότης, l'autre sur δῆμος (voir ses *Observationes*, p. 11). Or, chez Platon δημότης est toujours lié au sens de « dème », et donc ne fonctionne pas avec les autres sens donnés par notre lexique (ἰδιώτης et καὶ ἡ πόλις σὺν τῇ βουλῇ).

Cf. par exemple *Apol.* 33D8–33E1 :

> πάντως δὲ πάρεισιν αὐτῶν πολλοὶ ἐνταυθοῖ οὓς ἐγὼ ὁρῶ, πρῶτον μὲν Κρίτων οὑτοσί, ἐμὸς ἡλικιώτης καὶ δημότης, κτλ.

De l'autre côté, δήμος a le sens de « dème », mais jamais le sens de ἰδιώτης :

cf. par exemple *Legg.* 689B1–2 :

> τὸ γὰρ λυπούμενον καὶ ἡδόμενον αὐτῆς ὅπερ δῆμός τε καὶ πλῆθος πόλεώς ἐστιν.

Pourtant, notre glose ne concerne pas Platon, mais Homère : *cf.* Apollonius :

> δημός ἐπίπλους ἱερείου. δῆμον τὸν δημοτικὸν ἄνδρα, « δῆμον ἐόντα παρὲξ ἀγορευέμεν, » καὶ τὸ σύστημα τῆς πόλεως, « δήμῳ ἔνι Τρώων. »

et St.Byz. *Ethn.* 22.3–4 (qui cite des vers d'Homère pour donner le sens non standard de δήμος) :

> δῆμος, παρ' Ἀθηναίοις ἡ κώμη καὶ ἡ τοῦ πλήθους συλλογή. καὶ τὸν ἕνα δημότην «οὐ μὲν ἔοικε δῆμον ἐόντα». καὶ τὸν τόπον «δήμῳ ἐνὶ Τρώων».

Cf. Sch. *in Il.*, 12.213, 17.577; Eust. *in Il.*, I 624.20–21, III 206.4–5, IV 94.12–13, etc[105].

117 **δημοποίητος·** ὁ παρέγγραφος

Le terme, rarissime[106], n'est pas platonicien, mais il est utilisé par les orateurs attiques:

> Harpocration: δημοποίητος· ὁ ξένος μὲν ὢν τῷ φύσει, ὑπὸ δὲ τοῦ δήμου πολίτης γεγενημένος. ὃν δὲ τρόπον γίνονταί τινες δημοποίητοι δεδήλωκε Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Νεαίρας, εἰ γνήσιος.

Les lexiques qui glosent le terme (Hésychius, Photius, *Souda*, [Zon.]) dérivent leurs explications d'Harpocration (mais sans la référence à Démosthène). On remarquera qu'Harpocration ne donne pas une explication qui a le même sens que celle de notre lexique: en effet pour lui, le δημοποίητος est simplement un étranger fait citoyen par le peuple. C'est Harpocration qui semble avoir raison: *cf.* par exemple Plutarque *Sol.* 24.4:

> παρέχει δ' ἀπορίαν καὶ ὁ τῶν δημοποιήτων νόμος, ὅτι γενέσθαι πολίτας οὐ δίδωσι πλὴν τοῖς φεύγουσιν κτλ.

118 **δήπουθεν·** ἔκ τινος τόπου ἢ ἀντὶ τοῦ δηλονότι, ἴσον τῷ φανερόν

Il y a deux passages où l'adverbe apparaît chez Platon:

> *Phileb.* 62E10: τί δ' οὔ; τάς γε ἀναγκαίας δήπουθεν, κτλ.

> *Ion* 534A7–B1: λέγουσι γὰρ δήπουθεν πρὸς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι ἀπὸ κρηνῶν μελιρρύτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν

et peut-être *Ep.* 331E5–332A1:

> οὔτε ἄλλων δή ποθεν[107] ὀθνείων οὔτε ἀδελφῶν.

La deuxième explication (τοῦ δηλονότι, dont Timée donne une glose, φανερόν) s'applique aux deux premiers passages. Quant à la première, ἔκ τινος τόπου serait plutôt équivalent à ποθεν. Donc, le premier sens prend δήπουθεν comme s'il était δή ποθεν, et cela s'adapte assez bien

---

[105] Pour les sens de δῆμος pértinents à notre entrée, *cf.* Von Schoeffer, *RE* V, 1, 154.

[106] Moins d'une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

[107] (OCT) δή ποθεν A: δήπουθεν O. Ruhnke imprime (p. 67): δήπουθεν.

à *Ep.* 331E5–332A1. Mais est-il légitime d'utiliser δήπουθεν avec ce sens, ou s'agit-il de l'invention de quelque savants, fondée sur des mauvaises leçons dans leurs manuscrits ? LSJ (et les autres vocabulaires) ne reconnaissent pas ce sens.

Il faut tout de même souligner que presque tous les lexiques qui glosent l'adverbe donnent la double explication de Timée (*cf. supra*, apparat des *loc sim*[108]), à l'exception de la dernière partie, ἴσον τῷ φανερόν, qui pourtant concerne τοῦ δηλονότι. (Pour d'autres exemples de double glose, *cf. infra*, γεννῆται, ἐπήβολοι, θόλος).

Moeris explique que δήπουθεν est attique, alors que δηλονότι est « grec ».

Pourquoi Timée glose-t-il ce terme ? Parce que c'est un terme ambigu, utilisé par Platon avec deux sens différents. En outre, l'adverbe est un atticisme qui commence à être utilisé seulement au Ve siècle avant J.-C.[109]. On remarquera que Lucien ridiculise cette expréssion, tout comme ἀμηγέπη (*cf. supra*, entrée 34).

119 **διανενεύκαμεν·** ἐπεραιώθημεν

> *Parm.* 137A4–6 : κἀγώ μοι δοκῶ μεμνημένος μάλα φοβεῖσθαι πῶς χρὴ τηλικόνδε ὄντα διανεῦσαι τοιοῦτόν τε καὶ τοσοῦτον πέλαγος λόγων·
>
> *Phaedr.* 264A4–6 : ΣΩ. ἦ πολλοῦ δεῖν ἔοικε ποιεῖν ὅδε γε ὃ ζητοῦμεν, ὃς οὐδὲ ἀπ' ἀρχῆς ἀλλ' ἀπὸ τελευτῆς ἐξ ὑπτίας ἀνάπαλιν διανεῖν ἐπιχειρεῖ τὸν λόγον
>
> *Rep.* 441C4–7 : ταῦτα μὲν ἄρα, ἦν δ' ἐγώ, μόγις διανενεύκαμεν, καὶ ἡμῖν ἐπιεικῶς ὡμολόγηται τὰ αὐτὰ μὲν ἐν πόλει, τὰ αὐτὰ δ' ἐν ἑνὸς ἑκάστου τῇ ψυχῇ γένη ἐνεῖναι καὶ ἴσα τὸν ἀριθμόν.

Timée pense évidemment au passage de la *République*, car la forme du verbe coïncide avec l'entrée de Timée. Quant au sens, Timée veut signaler l'usage métaphorique que Platon fait de διανέω, qui littéralement veut dire « traverser à la nage ».

---

[108] *Et.Gud.*, *Coll.Verb*[1]. et *Gloss.Rhet.* donnent comme explication seulement δηλονότι.

[109] 11 occurrences, dont 4 chez Isaeus, 4 chez Aristophane, 2 chez Platon, 1 chez Lysias. Ensuite il est utilisé assez rarement (environ 130 occurrences entre le IVe siècle avant J.-C. et le Ie après J.C.) ; en revanche, on trouve une utilisation plus répandue au IIe siècle après J.-C. (187 occurrences) et au IVe après J.-C. (190 occurrences) : dans le IIIe siècle après J.-C. seulement 16 occurrences.

120 **διαλαγχάνειν·** διαμερίζεσθαι, διακληροῦσθαι

Le passage platonicien pertinent est *Critias* 109B2–3

> θεοὶ γὰρ ἅπασαν γῆν ποτε κατὰ τοὺς τόπους διελάγχανον

où on remarquera que la forme du verbe ne coïncide pas avec celle presentée par Timée.

Le verbe est utilisé par Eschyle, Hérodote, Euripide, Platon, les orateurs (*cf. Gloss.Rhet.*: διειληχώς· τούτῳ οἱ ῥήτορες ἐπὶ τοῦ μεμερίσθαι κοινὰ χρήματα ἐχρήσαντο); il est plutôt rare[110].

Les lexiques peu nombreux à gloser ce terme donnent une explication identique à celle de Timée. Quant aux scolies, on en trouve seulement pour Eschyle, et elles s'accordent, du moins en partie, avec l'explication de Timée:

> Sch. *in A.*, *Th.* 816d: διέλαχον· διεμέρισαν
>
> Sch. *in A.*, *Th.* 816e: διέλαχον· ἐκληρώσαντο.

La question se pose de savoir pourquoi Timée donne deux verbes pour expliquer une seule occurrence, étant donné qu'il semble que ces deux verbes ne sont pas vraiment des synonymes. Peut-être Timée a-t-il hésité sur le sens à donner au verbe dans ce passage de Platon.

121 **διαττᾷν·** σήθειν

> *Crat.* 402C7–D2: διαττώμενον καὶ τὸ ἠθούμενον πηγῆς ἀπείκασμά ἐστιν· ἐκ δὲ τούτων ἀμφοτέρων τῶν ὀνομάτων ἡ «Τηθυ» τὸ ὄνομα σύγκειται.
>
> *Soph.* 226B5–6: ΞΕ. τὰ τοιάδε, οἷον διηθεῖν τε λέγομεν καὶ διαττᾶν καὶ βράττειν
>
> *Tim.* 73E1–2: γῆν διαττήσας καθαρὰν καὶ λείαν ἐφύρασε καὶ ἔδευσεν μυελῷ.

Il faut évidemment choisir le passage du *Sophiste*: en effet, dans le *Cratyle*, le verbe veut dire plutôt «filtrer» (on évoque l'image de la source), alors que dans le *Timée*, le verbe a peut-être la bonne signification, mais sa forme ne coïncide pas avec celle de la glose de Timée.

Pour une fois, les commentaires s'occupent du terme.

[110] En particulier, on a 23 occurrences au IIe siècle après J.-C., 3 au IIIe, 22 au IVe siècle après J.-C.

Dans son commenaire sur le *Timée*, Proclus, en se référant au passage du *Cratyle* mentionné, reprend aussi le passage du *Sophiste*, en expliquant :

> καὶ γὰρ ἔοικε τοῦ Ὠκεανοῦ πάντα ποιοῦντος καὶ πάσας κινήσεις παράγοντος, ὅθεν καὶ γένεσις καλεῖται θεῶν, τὴν ἑνιαίαν ἐκείνου τῶν κινήσεων αἰτίαν διακρίνειν ἡ Τηθὺς εἰς τὰς πρωτουργοὺς καὶ δευτερουργοὺς κινήσεις, ὅθεν ἀπὸ τοῦ « διαττᾶν » καὶ « διηθεῖν » αὐτὴν εἶπεν ἔχειν τὴν ἐπωνυμίαν· ταῦτα γὰρ ὀνόματά ἐστι διακριτικά, ὥς καὶ τὸ ξαίνειν καὶ κερκίζειν, ᾗ φησιν αὐτὸς ἐν τῷ Σοφιστῇ (*in Tim.* III 179.16–23).

On a aussi un passage du commentaire d'Eustathius à l'*Iliade*, où Eustathius explique que le verbe est un atticisme (tout comme Aelius Dionysius, [Zon.]) :

> εἰ δὲ καὶ Ἀχίλλειά τις μάζα περιλαλεῖται, οὐδ' ἐκείνη τρυφερόν τι ἔχει, ἐν ἄρτῳ μόνῳ θεωρουμένη, οὗ σεμνὸν τὸ διαττᾶσθαι, ὅ ἐστι σήθεσθαι κατὰ Αἴλιον Διονύσιον, ὅς φησιν, ὅτι διαττᾶν Ἀττικοὶ λέγουσι τὸ σήθειν καὶ διηττημένον τὸ σεσησμένον (*in Il.*, II 706.2–5).

Parmi les lexiques qui glosent le verbe, Aelius Dionysius, Photius et la *Souda* présentent la même explication que celle de Timée ; d'autres ([Zon.] et *EM*) présentent plutôt διασήθειν, probablement pour rendre compte du δια de διαττᾶν. Il convient de remarquer que ce verbe est très rare[111].

122 **διαμπερές·** δι' ὅλου διῆκον

> *Phaed.* 111E6–A1 : ἄλλως τε μέγιστον τυγχάνει ὂν καὶ διαμπερὲς τετρημένον δι' ὅλης τῆς γῆς
>
> *Rep.* 616D3–4 : ὥσπερ ἂν εἰ ἐν ἑνὶ μεγάλῳ σφονδύλῳ κοίλῳ καὶ ἐξεγλυμμένῳ διαμπερὲς ἄλλος τοιοῦτος ἐλάττων ἐγκέοιτο ἁρμόττων
>
> *Rep.* 616E2–3 : ἐκείνην δὲ διὰ μέσου τοῦ ὀγδόου διαμπερὲς ἐληλάσθαι.

C'est dans le passage du *Phédon* que l'on peut trouver la source d'inspiration de l'explication de Timée (δι' ὅλης τῆς γῆς), ce qui conduit à choisir ce passage-là—d'autant plus que dans les deux passages de la *République*, l'idée n'est pas celle de traverser quelque chose, mais plutôt de mettre une chose dans l'autre complètement (616D), ou de s'avancer jusqu'au milieu de quelque chose (616E). Il est vrai, pourtant, que l'explication de Timée ne s'accorde pas très bien avec le texte de Platon.

[111] En particulier, il y a une quinzaine d'occurrences au IIe siècle après J.-C., une au IIIe, moins d'une dizaine au IVe siècle après J.-C.

J'ajoute que, mis à part Photius et la *Souda*, les autres lexiques et scolies (pour la plupart sur Homère) utilisent comme partie de l'explication seulement δι 'ὅλου ou διόλου (*cf. supra*, app. *loc sim*). Donc, δι 'ὅλου semblerait suffire comme explication, d'autant plus que δι' ὅλου διῆκον est une formule adjective, plutôt qu'adverbiale.

L'adverbe est d'origine homérique (on trouve chez Homère 33 occurrences), et il est utilisé assez rarement[112].

123 **διατεθρυμμένος·** διακεκλασμένος

Il y a deux passages platoniciens où le verbe apparaît, à savoir:

> *Legg.* 922C3–5: ἀνοήτως γὰρ δὴ καὶ διατεθρυμμένως τινὰ τρόπον ἔχομεν οἱ πλεῖστοι, ὅταν ἤδη μέλλειν ἡγώμεθα τελευτᾶν.
>
> *Lysis* 210E1–5: ἐπῆλθε γάρ μοι εἰπεῖν ὅτι οὕτω χρή, ὦ Ἱππόθαλες, τοῖς παιδικοῖς διαλέγεσθαι, ταπεινοῦντα καὶ συστέλλοντα, ἀλλὰ μὴ ὥσπερ σὺ χαυνοῦντα καὶ διαθρύπτοντα.

La signification donnée par Timée fonctionne assez bien dans les deux passages. Il faut probablement choisir les *Lois* à cause de la forme, sauf que, dans ce passage, on a un adverbe, et non pas le participe passé comme chez Timée. Probablement, comme Ruhnke le suggère (p. 68), il faut corriger le texte de Timée.

Le verbe se retrouve chez Eschyle, chez Platon et Xénophon. Il s'agit d'un verbe assez rare[113]: parmi les lexiques, Photius et la *Souda* reprennent l'explication de Timée, mais en en offrant aussi une autre

> διαθρύπτεται· χαυνοῦται, διαλύεται

qui se retrouve aussi dans *Coll. Verb.*[1].

Pour ce qui est des scolies, il y en a deux à Eschyle (Sch. *in Pr.*, 891), et trois à Théocrite (toutes par rapport à 6.15), qui n'ont aucun rapport avec notre *Lexique*.

Il n'y a pas de problème concernant la signification du verbe (et de l'adverbe correspondant): de sorte que l'on peut dire que Timée glose ce terme car il s'agit d'un atticisme rare.

---

[112] 114 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., dont 16 au IIe après J.-C., 6 au IIIe, 7 au IVe après J.-C.

[113] Il y a une vingtaine d'occurrences au IIe siècle après J.-C., 0 occurrence au IIIe, une soixantaine au IVe siècle après J.C.

124 **διαγράφειν·** διαξύειν, ἀπαλείφειν, παράπτεσθαι

Le manuscrit présente διαγείρειν, qui n'existe pas. Διεγείρειν veut dire «se réveiller», de sorte que Ruhnke (p. 69) a raison lorsque, sur la base des autres lexiques (*cf. infra*), il dit qu'il faut changer διαγείρειν, qui se trouve dans le manuscrit, en διαγράφειν. Il pense à *Rep.* 387B1–2 :

> ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα πάντα παραιτησόμεθα Ὅμηρόν τε καὶ τοὺς ἄλλους ποιητὰς μὴ χαλεπαίνειν ἂν διαγράφωμεν κτλ.

Dans d'autres passages, le verbe a le sens de «décrire» :

> *Legg.* 778A7–10 : οὐκοῦν ὅτε τις οἰκέταις κατεσκευασμένος εἰς δύναμιν εἴη πλήθει καὶ ἐπιτηδειότητι πρὸς ἑκάστας τὰς τῶν ἔργων παραβοηθείας, τὸ δὴ μετὰ τοῦτο οἰκήσεις χρὴ διαγράφειν τῷ λόγῳ ;

> *Ax.* 366C5–C8 : καὶ πρῴην γοῦν παρὰ Καλλίᾳ τῷ Ἱππονίκου ποιούμενος ἐπίδειξιν τοσάδε τοῦ ζῆν κατεῖπεν, ὥστε ἔγωγε μὲν παρὰ ἀκαρῆ διέγραψα τὸν βίον, καὶ ἐξ ἐκείνου θανατᾷ μου ἡ ψυχή, Ἀξίοχε.

Timée a glosé le verbe car il est utilisé de façon particulière dans un passage platonicien. On remarquera que la forme de l'entrée est trompeuse, car elle ne coïncide pas avec l'occurrence qui a le sens correcte, alors qu'elle coïncide avec l'occurrence des *Lois*, où le verbe n'a pas le sens présenté par Timée. En outre, l'explication semble corrompue : en effet, des trois sens donnés par Timée (διαξύειν, ἀπαλείφειν, παράπτεσθαι), seul le deuxième («effacer») semble adéquat, le premier («racler») très peu, le troisième («effleurer») ne l'est pas du tout : *cf.*

> Moeris : διαγράφειν τὸ ἐξαλείφειν Πλάτων Πολιτείας γ'.

> Photius : διαγράφειν· διαξέειν, ἐξαλείφειν. ἀπὸ τοῦ τεταραγμένα διεξιόντος.

> Hésychius:

> διαγράφειν· διαξύειν. ἀπαλείφειν. ἀκυροῦν
> διέγραφεν· διέξυε

> *EM* : διαγράψαι· ἀντὶ τοῦ ἀνελέσθαι τὸ ἔγκλημα. Λέγεται δὲ διαγράψαι καὶ τὸ διαξῦσαι· ἀπὸ τῶν περιγεγραμμένων καὶ περαιουμένων.

Un sens semblable («détruire les chefs d'accusation») est attribué par Harpocration (= *EM* ; *Souda* ; [Zon.]) à Lysias :

> διαγράψασθαι· Λυσίας ἐν τῷ κατὰ Νικίδου, εἰ γνήσιος, ἀντὶ τοῦ ἀνελέσθαι τὸ ἔγκλημα.

125 **διακορής·** μεμεστωμένος

> *Legg.* 629B3–4: ὅδε μὲν γὰρ οἶμαι διακορὴς αὐτῶν ἐστι.
>
> *Legg.* 810E8–11: οἱ δ' ἐπὶ γέλωτα ὡρμηκότες, ἐν οἷς φασι δεῖν οἱ πολλάκις μυρίοι τοὺς ὀρθῶς παιδευομένους τῶν νέων τρέφειν καὶ διακορεῖς ποιεῖν.

Timée pense au premier passage, à cause de la forme de l'entrée, mais il ne faut pas insister là-dessus, car dans les deux cas (les deux sont dans les *Lois*), le terme a la même signification.

Le terme se trouve chez Hérodote, Xénophon, Platon, et il est rare[114].

Il n'y a aucune scolie sur ce terme; parmi les lexiques, Photius, *EM* et la *Souda* présentent la même explication que Timée, tandis que Hésychius (διακορεῖς· κεκορεσμένοι) et *Coll. Verb.*[1] (διακορεῖς· τὸν κόρον καὶ τὴν τῶν ἀναγκαίων ἀπόλαυσιν οὐκ ἔχοντες) glosent ce terme de façon différente (étymologique), mais non pas avec une signification radicalement différente.

126 **διασφάξ·** διατομὴ ὄρους

Il s'agit d'une glose à Hérodote 7.199:

Philoxène, *Fr.* 652: (*Et.Gen. s. v.* Διασφάξ):

> διασφάξ· ὁ διεστὼς τόπος. Ἡρόδοτος· «τοῦ ὄρεός ἐστι διασφάξ». καὶ «διὰ τῆς διασφάγος Ἀσωπὸς ῥεῖ». εἴρηται ὡς ἀπὸ τοῦ θερίζω θρὶξ καὶ βαστάζω βαστάξω βάσταξ καὶ νεκροβάσταξ, οὕτως ἀπὸ τοῦ σπῶ σπάζω σπάξω καὶ σπὰξ καὶ σφὰξ καὶ διασφάξ.

Cf. aussi [Zon.]; *Lex. Vind.*; *Lex. in Hdt.*

Le terme est rarissime[115].

127 **διδαξάμενος·** τελέσας τι ὑπὲρ ἑτέρου διδασκάλῳ

Cf. infra 144 **ἐδίδαξα**

---

[114] A peu près quatre vingt occurrences entre le VIIIe avant J.-C. et le IVe après J.-C., dont 32 au IIe après J.-C., 1 au IIIe, 17 au IVe.

[115] Une vingtaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

128 **διηθεῖν·** διϋλίζειν

Soph. 226B5–6 : ΞΕ. τὰ τοιάδε, οἷον διηθεῖν τε λέγομεν καὶ διαττᾶν καὶ βράττειν, κτλ.

Tim. 45C2 : τὸ τοιοῦτον δὲ μόνον αὐτὸ καθαρὸν διηθεῖν.

Il y a des raisons de préférer le premier passage. En effet, à propos du même passage du *Sophiste*, Timée a déjà expliqué διαττᾷν (voir *supra*, 121), de sorte que l'on pourrait penser qu'il a voulu gloser les deux : *cf.* aussi Proclus, *in Tim.* III 179.16–23 (passage déjà cité à propos de 121 **διαττᾷν**, *c. supra*).

Le verbe se trouve chez Hérodote, Platon et dans le *corpus hippocraticum* (41 occurrences). Timée glose le verbe car il est technique[116] : il sera utilisé par Aristote et ensuite principalement par les médecins, avec le même sens.

129 **διθύραμβος·** ὕμνος εἰς Διόνυσον

Il y a une dizaine d'occurrences du terme chez Platon, mais Timée pensait peut-être à :

Legg. 700B3–5 : θρήνους δέ τις ἂν αὐτοὺς μάλιστα ἐκάλεσεν-καὶ παίωνες ἕτερον, καὶ ἄλλο, Διονύσου γένεσις οἶμαι, διθύραμβος λεγόμενος

ou alors au *Phèdre*, même s'il y a là deux occurrences du terme qui ne sont pas à la forme donnée par Timée ; sur ce passage, en effet, *cf.* Hermias *in Phaedr.*, 55.16–21 :

διθυράμβους δὲ εἶπε φθέγγεσθαι ἐπειδὴ σκολιῶς καὶ διὰ μακροῦ καὶ δι' ὑπερβάτων τὰ περὶ τὸν ὁρισμὸν ἀπήγγελται· καὶ οἱ διθύραμβοι δὲ σκολιῶς ἀπηγγέλλοντο καὶ διὰ συνθέτων καὶ πεπλεγμένων ὀνομάτων. Διθύραμβοι δέ εἰσιν ὕμνοι εἰς τὸν Διόνυσον πεποιημένοι, οὐ τὸν κορικόν, ἀλλὰ τὸν ἐκ Σεμέλης καὶ τοῦ μηροῦ τοῦ Διός.

Ou alors notre glose est pertinente à Hérodote :

Lex. in Hdt. : διθύραμβος. ὕμνος εἰς Διόνυσον.

Pourquoi gloser un terme relativement répandu (quelques quatre-cents occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.) ? Parce que le terme s'appliquait comme épithète à Dionysos, pour

[116] Il y a une trentaine d'occurrences chez Aristote, et ensuite, l'on trouve 152 occurrences au IIe siècle après J.C. (dont 78 chez Galien), 5 au IIIe, 70 au IVe (dont 38 chez Oribasius).

ensuite désigner l'hymne qu'on lui consacrait, de sorte que Timée gloserait un sens particulier, en tant que dérivé : *cf.* par exemple

> E., *Ba.* 526–527 : Ἴθι, Διθύραμβ', ἐμὰν ἄρσενα τάνδε βᾶθι νηδύν·
>
> *EM* : διθύραμβος· ὁ Διόνυσος. Ἐπίθετόν ἐστι τοῦ Διονύσου, ὅτι ἐν διθύρῳ ἄντρῳ τῆς Νύσσης ἐτράφη· καὶ ὁμωνύμως τῷ θεῷ ὁ εἰς αὐτὸν ὕμνος.
>
> etc.

130 **δείκηλα·** μιμήματα, εἰκάσματα

Le manuscrit présente δίκηλα, mais Kuster dans son édition de la *Souda* (qui présente la même entrée) corrige en δείκηλα. Ruhnke (p. 72) pense que cette correction n'est pas nécessaire.

La glose est à Hérodote 2.171 :

> ἐν δὲ τῇ λίμνῃ ταύτῃ τὰ δείκηλα τῶν παθέων αὐτοῦ νυκτὸς ποιεῦσι, τὰ καλέουσι μυστήρια Αἰγύπτιοι.

Le terme est rare : au Ve siècle avant J.-C. on le trouve seulement chez Hérodote, ensuite on a une cinquantaine d'occurrences entre le IVe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

131 **δίκη·** ὅτε μὲν τὸ ἔγκλημα, ὅτε δὲ ἡ κόλασις, ὅτε δὲ ὁ τρόπος καὶ ἡ ὁμοιότης

Il y a des centaines d'occurrences de ce terme chez Platon. Avec cette glose, Timée veut signaler que Platon utilise δίκη en des sens différents.

Pour ἔγκλημα (« accusation ») voir par exemple :

> *Legg.* 767E4–6 : ὁ δὲ ὀφλὼν τὴν τοιαύτην δίκην ὑπεχέτω μὲν τοῦ βλάβους τῷ βλαφθέντι τὸ ἥμισυ τίνειν

Pour κόλασις (« punition »)

> *Alc. II* 139D2–3 : καὶ ἅπερ εἰώθασιν οἱ μαινόμενοι διαπράττεσθαι, πάλαι δὴ δίκην δεδωκέναι ;

pour τρόπος (« façon ») et ὁμοιότης (« ressemblance »), il me semble que Timée se réfère à l'usage « prépositionnel » de δίκην + génitif :

> *Legg.* 705D3–706A2 : τοῦτον γὰρ δὴ τίθεσθαι τὸν νόμον ὀρθῶς ὑποτίθεμαι μόνον, ὃς ἂν δίκην τοξότου ἑκάστοτε στοχάζηται τούτου ὅτῳ ἂν συνεχῶς τούτων ἀεὶ καλόν τι συνέπηται μόνῳ
>
> *Theaet.* 164C4 : ἀλεκτρυόνος ἀγεννοῦς δίκην με δίκην ἀγγείου, κτλ.

Les lexiques, les scolies et les commentaires, qui glosent abondamment le terme, nous permettent de repérer les sens donnés par Timée chez d'autres auteurs : *cf.* par exemple Harpocration (explication reprise aussi par Photius ; *Souda* ; [Zon.] ; *Dik.Onom.* ; *Lex.Sabb.*) :

> δίκη· σημαίνει μὲν καὶ ἄλλα τὸ ὄνομα, ἰδίως δὲ λέγεται ἐπὶ τῶν ἰδιωτικῶν ἐγκλημάτων, ὡς σαφὲς ποιεῖ Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Κόνωνος.

Voici les scolies pertinentes pour Platon

> *in Euthyphr.* 2A : δίκη. ἡ ὑπὲρ ἰδιωτικῶν ἀδικημάτων κρίσις.
>
> *in Rep.* 529C : δίκην. νῦν τιμωρίαν.
>
> *in Legg.* 857A : μία δίκης τιμωρία σύμπασιν. γρ. μία δίκη. τιμωρίαις ξύμπασι.
>
> *in Apol.* 19B : δίκην … γραφήν. δίκην γὰρ βούλονται λέγειν πᾶσαν τὴν περὶ τὰ συμβόλαια ἀμφισβήτησιν, γραφὴν δὲ τὴν περὶ τὰ ἐγκλήματα κατηγορίαν.

132 **δικαιούμενος·** κολαζόμενος

> *Legg.* 934A7–B2 : τοῦ δ' εἰς τὸν αὖθις ἕνεκα χρόνον ἢ τὸ παράπαν μισῆσαι τὴν ἀδικίαν αὐτόν τε καὶ τοὺς ἰδόντας αὐτὸν δικαιούμενον, κτλ.

Cette utilisation de δικαιούμενος est glosée par Pollux comme platonicienne :

> Poll., 8.25 : καὶ δικαιωτήρια τὰ βασανιστήρια ὡς Πλάτων. ὁ δ' αὐτὸς καὶ δικαιούμενον τὸν κολαζόμενον.

Hésychius aussi doit se référer à Platon :

> δικαιούμενον· κολαζόμενον.

Une recherche dans la littérature grecque montre que δικαιούμενος se trouve seulement chez Platon avant le Ie siècle avant J.-C., où il se retrouve chez Denys d'Halicarnasse. Au deuxième et au quatrième siècles après J.-C., il est utilisé par Origène (une trentaine d'occurrences) et par les autres écrivains de l'Église (Cyrille, Chrysostome, etc.).

133 **διπλόον·** ἐπὶ σιδήρου εἴρηται, ὅτ' ἂν ἀπό τινος ἑνώσεως ἀπόλυσίς τις ᾖ εἰς παράθεσιν μᾶλλον ἢ ἕνωσιν· ἐπὶ δὲ ἤθους, τροπικῶς τὸ μὴ ὑγιὲς δηλοῦν

Il y a une trentaine d'occurrence de διπλόος chez Platon, mais le passage que Timée a à l'esprit est *Soph.* 267E7–8 :

> ΞΕ. τὸν δοξομιμητὴν δὴ σκοπώμεθα ὥσπερ σίδηρον, εἴτε ὑγιὴς εἴτε διπλόην ἔτ' ἔχων τινά ἐστιν ἐν αὑτῷ

dont Timée extrait aussi l'explication (*cf.* σίδηρον et ὑγιής). Si c'est le cas, il faudrait alors corriger le texte de Timée, car son entrée correspond à un adjectif, alors que, chez Platon, on trouve le substantif ἡ διπλόη. J'ajoute que la première partie de l'explication est bizarre, et que le texte est probablement assez corrompu (non seulement pour ce qui est des parties déjà corrigées par les autres éditeurs (*cf. supra*, apparat critique), mais aussi pour τινος ἑνώσεως). Ce qui semble clair est que Timée veut donner une explication littérale et une explication figurée pour un terme qui, dans le *Sophiste*, est, selon Timée, utilisé de façon particulière, c'est-à-dire au sens de « fissuré », « non sain » (partout ailleurs Platon utilise διπλόος au sens de « double »).

Le terme remonte apparemment à Archiloque. Par la suite, on retrouve le terme chez Platon et Hippocrate. Il s'agit d'un terme rare[117].

Parmi les lexiques peu nombreux à gloser le terme, aucun ne donne l'explication de Timée : il y a un partage, entre ceux qui donnent comme explication « ἡ ἀπάτη [tromperie] » (*Souda* ; [Zon.]), et ceux qui donnent comme explication « πανουργία [habileté] » (*EM* ; *Et.Parv.* ; [Zon.]) : il s'agit d'un usage métaphorique de « double » qui a très peu à voir avec notre Timée.

134 **διωκάθειν·** διώκειν ἐγκαλοῦντα ἢ τρέχοντα

Timée donne deux sens de διωκάθειν, « poursuivre [διώκειν] en accusant » et « poursuivre [διώκειν] en courant ».

Il y a trois passages platoniciens où le verbe est présent :

> *Euthyph.* 15D5–6 : ὑπὲρ ἀνδρὸς θητὸς ἄνδρα πρεσβύτην πατέρα διωκάθειν φόνου
>
> *Rep.* 375A6 : ἐλαφρὸν πρὸς τὸ αἰσθανόμενον διωκάθειν, καὶ ἰσχυρὸν αὖ, ἐὰν δέῃ ἑλόντα διαμάχεσθαι.
>
> *Gorg.* 483A6–7 : Πώλου τὸ κατὰ νόμον αἴσχιον λέγοντος, σὺ τὸν λόγον ἐδιώκαθες κατὰ φύσιν.

Or, dans le premier passage, le verbe a la signification d'« accuser », dans le deuxième de « pourchasser », dans le troisième de « pourchasser » dans un métaphorique. Par conséquent, on peut dire que Timée avait à l'esprit *Euthyph.* et *Rep.* (ce qui est confirmé aussi par la forme

[117] 90 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C., dont 20 au IIe après J.C., 2 au IIIe, 51 au IVe.

de l'entrée), et qu'il a laissé de côté *Gorgias*, où l'on trouve justement la troisième signification. Timée glose donc deux passages à la fois.

Tous ceux qui glosent le verbe se limitent à donner comme explication de διωκάθω la forme διώκω (*cf.* supra, app. *loc sim*). Il convient de remarquer que Moeris affirme que

> διωκάθειν κοινὸν Δωριέων καὶ Ἰώνων, διώκειν Ἕλληνες.

Dans tous ces cas, on explique la forme dialectale du verbe en en donnant la forme standard. Il faut ajouter que le verbe dans cette forme est extrêmement rare, car il y a douze occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C[118].

135 **δρύοχοι·** δρυόχους ἐν Τιμαίῳ καλεῖ τὰ στηρίγματα τῆς πηγνυμένης νηός

Pour une fois, on trouve une référence explicite à un dialogue de Platon, à savoir le *Timée*. Effectivement, le terme se retrouve dans *Tim.* 81B5–8

> νέα μὲν οὖν σύστασις τοῦ παντὸς ζῴου, καινὰ τὰ τρίγωνα οἷον ἐκ δρυόχων ἔτι ἔχουσα τῶν γενῶν, ἰσχυρὰν μὲν τὴν σύγκλεισιν αὐτῶν πρὸς ἄλληλα κέκτηται.

Or, il semble que dans le passage platonicien, il y a une double difficulté : d'une part, δρυόχος est un terme dont la signification est obscure ; d'autre part, la formule ἐκ δρυόχων est difficile à comprendre du point de vue syntaxique. Avec son explication, Timée montre qu'il a prêté attention au premier type de difficulté, et non pas au deuxième[119].

Le terme est homérique :

> Apollon. : δρυόχους. τῶν σιδηρῶν πελέκεων αἱ ὀπαί, εἰς ἃς τὰ ξύλα ἐνιᾶσι, παρὰ τὸ τὰ ξύλα δρῦς λεγόμενα συνέχειν

> Sch. *in Hom.*, *Od.* 21.574 : ἵστασχ' ἑξείης, δρυόχους ὥς] οὕτως ἵστησι τοὺς πελέκεις ὡς δρυόχους. δρύοχοι δὲ ξύλα εἰσὶν ὀρθὰ ὑποκάτω τῆς τρόπιδος, ἐφ' ὧν ἐπερείδεται, ἵνα μὴ αὐτὴν ἡ ψάμμος ἐσθίῃ. τινὲς δὲ δρυόχους φασὶ τὰ πρῶτα πηγνύμενα ξύλα εἰς ναυπηγίαν. τινὲς δὲ τοὺς πελέκεις τοὺς δρυΐνους στελεοὺς ἔχειν εἰωθότας. τὸ δὲ « ὡς δώδεκα » στοχαστικὸν, οἷον, ἴσως δώδεκα.

cf. aussi Eust. *in Od.*, II 221.1–8.

---

[118] On trouve le verbe chez Eschyle, Euripide, Aristophane et Platon. Ensuite, on le retrouve seulement à partir du IIe siècle après J.-C. (quatre occurrences), aucune au IIIe, deux au IVe siècle après J.-C.

[119] Ce qui n'est pas remarquée non plus par les commentateurs modernes.

Parmi les lexiques, mis à part Photius et la *Souda*, qui reprennent l'explication de Timée, on a celui d'Hésychius, qui reproduit mot pour mot celle d'Apollon. ; Pollux, qui donne une explication qui semble trompeuse (1.85 : μέρη δὲ νεὼς δρύοχον, τρόπις, τρόπιδες, τροπίδια, στεῖρα, τροποί), et qui peut-être se refère au deuxième sens mentionné dans la scolie à Homère ; [Zon.], qui présente une entrée qui concerne l'utilisation du terme chez Aristophane :

> δρύοχοι. πάτταλοι οἱ ἐντιθέμενοι ναυπηγουμένης νηός. καταχρηστικῶς δὲ τὰ προοίμια. ['Αριστοφάνης· Ἀγάθων ἄρχεται δρυόχους τιθέναι δράματος ἀρχάς. ἢ δρυόχους τὰς πελέκεις. οἱ μὲν κρίκους ἀκούουσι τινὰς μεγάλους ἐπ' ὀβελίσκων κειμένους, οὓς καταπήγνυσθαι εἰς τὴν γῆν, ὥστε δι' αὐτῶν τοξεύειν. ἄμεινον δὲ, ἐφ' ὧν ἡ τρόπις ἐρείδεται.]

Cf. Sch. *in Th.*, 52 :

> κυρίως δὲ δρύοχοί εἰσιν οἱ ἐντιθέμενοι πάτταλοι ναυπηγουμένης νεώς,

où l'on trouve une expression qui se trouve aussi chez Timée, à savoir ναυπηγουμένης νεώς.

Pour finir, il y a une scolie à Platon identique à celle de Timée :

> Sch. *in Tim.*, 81B : δρυόχων. τὰ στηρίγματα τῆς πηγνυμένης νεὼς δρυόχους φασίν.

Timée glose ce terme, qui est rare[120], car il est difficile à comprendre.

136 **διωλύγιον·** ἐπὶ πολὺ διῆκον· ἐπὶ φαύλου δὲ αὐτῷ κέχρηται· πολὺ καὶ ἄμετρον

> *Theaet.* 161E7–162A1 : τὸ γὰρ ἐπισκοπεῖν καὶ ἐπιχειρεῖν ἐλέγχειν τὰς ἀλλήλων φαντασίας τε καὶ δόξας, ὀρθὰς ἑκάστου οὔσας, οὐ μακρὰ μὲν καὶ διωλύγιος φλυαρία ;
>
> *Legg.* 890E4 : μήκη τε αὖ κέκτηται διωλύγια.

L'explication de Timée donne le sens standard (plus ou moins corréspodant à « énorme »), avec la remarque que Platon applique le mot à une « chose mauvaise ». Dans ce sens, tous les deux passages sont possibles.

Il est remarquable que de nombreux lexiques et quelques scolies présentent la première partie de l'explication de Timée (ἐπὶ πολὺ διῆκον), mais pas la seconde (ἐπὶ φαύλου δὲ αὐτῷ κέχρηται· πολὺ καὶ ἄμετρον, *cf. supra*, app. *loc sim*).

[120] Quinze occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C., dont trois au IIe après J.C., zéro au IIIe, zéro au IVe.

De plus, de nombreux lexiques citent Platon (certains même *Theaet.*, comme Photius et *Att.Nom.* 1.1–2.1, qui glosent directement l'expression διωλύγιος φλυαρία) ; mais ils le citent comme auteur qui utilise διωλύγιος au sens de μέγα. *Cf.* Harpocration ; Photius ; *Souda* ; aussi Zenob. *Epit.* :

> διωλύγιον κακόν· ἐπὶ τῶν μέγα τι καὶ δεινὸν ὑφισταμένων. διωλύγιον γάρ ἐστι τὸ μέγα καὶ πολὺ διῆκον. οὕτως οὐ μακρὰ καὶ διωλύγιος φλυαρία Πλάτων.

A ce propos, il vaut la peine de remarquer qu'une scolie à Platon nous dit

> τὸ διωλύγιον κακὸν σημαίνει τὸ μέγα, οὗ μνημονεύει Πλάτων ἐν τῷ Θεαιτήτῳ (Sch. *in Rep.*, 575C, à propos de ἴκταρ).

Timée glose donc le terme en ayant à l'esprit l'usage particulier que Platon en fait. Cet usage est remarqué aussi par les autres lexiques et scolies mentionnés, mais de façon différente par rapport à Timée.

137 **διωμοσία·** ὅρκοι οἱ ὑπὸ τῶν δικαζομένων γινόμενοι, τοῦ μὲν ὀμνύντος ὅτι παθὼν ἐγκαλεῖ, τοῦ δὲ ὅτι οὐκ ἐποίησεν

Cf. supra, 54 ἀντωμοσία

138 **δρόμοι·** οἱ περίπατοι

> *Phaedr.* 227A5–B1 : κατὰ τὰς ὁδοὺς ποιοῦμαι τοὺς περιπάτους· φησὶ γὰρ ἀκοπωτέρους εἶναι τῶν ἐν τοῖς δρόμοις.
>
> *Legg.* 824A6–8 : μόνη δὴ πᾶσιν λοιπὴ καὶ ἀρίστη ἡ τῶν τετραπόδων ἵπποις καὶ κυσὶν καὶ τοῖς ἑαυτῶν θήρα σώμασιν, ὧν ἁπάντω κρατοῦσιν δρόμοις
>
> *Euthyd.* 273A3–5 : εἰσελθόντε δὲ περιπατείτην ἐν τῷ καταστέγῳ δρόμῳ. καὶ οὔπω τούτω δύ' ἢ τρεῖς δρόμους περιεληλυθότε ἤστην, καὶ εἰσέρχεται Κλεινίας, κτλ.

Dans le premier passage, le plus commenté, δρόμοι sont les endroits où l'on s'exerçait à la course : *cf.* Hermias *in Phaedr.* 18.4–8 (= Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 227A) :

> δρόμοι δὲ ἦσαν τόποι τινὲς ὅπου ἔτρεχον οἱ νέοι· ἐκείνων οὖν τῶν ἐν τοῖς δρόμοις γυμνασίων ἀκοπώτεροί εἰσιν οἱ περίπατοι, ὡς κατὰ σχολὴν καὶ κατὰ βραχὺ γυμνάζοντες καὶ τὰς ἀναπαύλας ἐκ τοῦ πλήσιον ἔχοντες· ὅτε γάρ τις βούλεται, δύναται καθέζεσθαι.

Pour d'autres sens de δρόμος, mais apparentés, *cf.* Photius (= *Souda*, *s.v.* δρόμοις ; [Zon.]) :

> δρόμοις· τοῖς γυμνασίοις κατὰ Κρῆτας.
>
> Sch. *in Od.*, 6.318 : ἔστι μὲν τὸ πλίσσειν τῶν ἅπαξ εἰρημένων παρ' Ὁμήρῳ, σημαίνει δὲ τὸ τρώχων τὸ τρέχειν· οἱ γὰρ τροχοὶ καὶ τοὺς δρόμους σημαίνουσι.

Il semble pourtant évident que Timée pense au passage d'Euthydème, du fait de la présence, dans le même passage, de δρόμῳ et δρόμους, utilisés avec deux sens différents : ἐν τῷ καταστέγῳ δρόμῳ (« promenade couverte ») est l'endroit où l'on marche, δρόμους sont les deux ou trois tours qu'on a fait en se promenant, que Timée explique avec « les promenades ». Si Timée avait à l'esprit le passage du *Phèdre*, il aurait très mal glosé δρόμοι avec περίπατοι ; en effet, dans ce passage, Platon oppose les περίπατοι dans les rues avec les περίπατοι dans les δρόμοι, en disant que les premiers sont beaucoup moins fatigants que les seconds. C'est pour cela qu'Hermias explique que les δρόμοι sont les endroits où les jeunes couraient.

139 **δυσωπεῖσθαι·** ὑφορᾶσθαι καὶ ὑπόπτως ἔχειν

L'explication fait référence à un passage platonicien précis :

> *Legg.* 933A7–B1 : ταῖς δὲ ψυχαῖς τῶν ἀνθρώπων δυσωπουμένους πρὸς ἀλλήλους περὶ τὰ τοιαῦτα οὐκ ἄξιον ἐπιχειρεῖν πείθειν.

Il y a deux autres passages où Platon utilise le verbe, mais avec une autre signification, qui correspond à peu près à « craindre » :

> *Polit.* 285B4–5 : μὴ δυνατὸν εἶναι δυσωπούμενον παύεσθαι
>
> *Phaedr.* 242C8–D1 : καί πως ἐδυσωπούμην κατ' Ἴβυκον, μή τι παρὰ θεοῖς ἀμβλακὼν τιμὰν πρὸς ἀνθρώπων ἀμείψω·

Pour ce qui est des scolies, il faut tout d'abord remarquer que la scolie sur les *Lois* présente l'explication de Timée

> *Legg.* 933A : δυσωπουμένους. ὑφορωμένους, ὑπόπτως ἔχοντας

sauf que l'entrée de Timée, à la difference de la scolie, ne présente pas le verbe à expliquer sous la forme qui se trouve chez Platon.

Le cas du *Phèdre* est intéressant.

Tout d'abord, nous possédons un commentaire d'Hermias qui explique le verbe dans la signification de « prendre garde à »

> *in Phaedr.* 71.14 : ἐδυσωπούμην οὖν ἀντὶ τοῦ ηὐλαβούμην.

L'on trouve une scolie qui reprend, certainement de Hermias, la même explication, alors qu'il y en a une autre qui donne une explication semblable à celle de Timée, à savoir «soupçonner»

in Phaedr. 242C: ἐδυσωπούμην. ἀντὶ ὑπώπτευον.

Il semble pourtant que dans le *Phèdre*, le verbe signifie «craindre»; *cf.* Moeris (voir *infra*, (iii)).

Pour ce qui est de la lexicographie, il faut faire plusieurs remarques:

(i) seulement Photius et la *Souda* reprennent l'explication de Timée littéralement, en soulignant aussi que le verbe prend la signification de «craindre avec méfiance» (φοβεῖσθαι μεθ' ὑπονοίας).

Phrynichus aussi reprend l'explication timéenne, en expliquant qu'il s'agit d'une signification ancienne:

Ecl. 160: σημαίνει ἡ δυσωπία παρὰ τοῖς ἀρχαίοις τὴν ὑφόρασιν καὶ τὸ ὑποπτεύειν

(*cf.* aussi Thom. Mag.).

Pollux (2.57) reprend *grosso modo* la deuxième partie de l'explication de Timée (ὑπόπτως ἔχειν):

δυσωπεῖσθαι δὲ τὸ ὑποπτεύειν τι ἰδόντα.

[Did.], Aelius Dionysius, Hésychius, *EM* et *Coll.Verb.*[1] (cf. *supra*, *loc sim*), reprennent ὑφορᾶσθαι.

(ii) platonisme du terme:

[Did.] reconnaît que, chez Platon, le verbe est utilisé de façon particulière, alors que, d'habitude, il signifie «appeler auprès de soi»:

δυσωπεῖσθαι· ὑφορᾶσθαι· ἡ δὲ συνήθεια ἀντὶ τοῦ παρακαλεῖσθαι.

Cf. aussi Aelius Dionysius.

Moeris reconnaît aussi que le verbe a une signification particulière chez Platon (voir *infra*, (iii)).

(iii) atticisme:

le verbe est utilisé de façon particulière non seulement chez Platon, mais aussi chez les Attiques:

Moeris: δυσωπεῖσθαι ἀντὶ τοῦ φοβεῖσθαι Ἀττικοί, ὡς καὶ Πλάτων ἐν Φαίδρῳ. χρῶνται δ' αὐτῷ οἱ Ἕλληνες ἀντὶ τοῦ αἰδεῖσθαι.

> Harpocration (= Photius; *Souda*; [Zon.]): δυσωποῦμαι· ἀντὶ τοῦ φοβοῦμαι Δημοσθένης Φιλιππικοῖς καὶ Ξενοφῶν ἐν β′

(iv) le verbe est ambigu, et les lexiques distinguent, comme l'on a vu, un usage ancien d'un usage moderne. Pour ce qui est de l'usage ancien, à côté des significations données par Timée, l'on trouve le verbe au sens de «craindre», utilisation attribuée à Démosthène et à Xénophon (Harpocration, *cf. supra*, (iii)).

(v) Dans son utilisation attique, le verbe est démodé (*cf.* Phrynichus et Thom. Mag. (*supra*, (i)).

140 **δωροδόκοι·** καὶ οἱ διδόντες δῶρα, καὶ οἱ λαμβάνοντες

Il y a deux passages platoniciens où le terme apparaît:

> *Alc.* II 150A4–5: οἱ δέ, ἅτε οὐ δωροδόκοι ὄντες, καταφρονοῦσιν ἁπάντων τούτων
>
> *Rep.* 390D7–8: οὐ μὲν δὴ δωροδόκους γε ἐατέον εἶναι τοὺς ἄνδρας οὐδὲ φιλοχρημάτους.

S'il faut choisir le passage que Timée avait à l'esprit, alors il faut opter pour *Alc. II*, à cause de la forme de l'entrée. Cela est confirmé par la scolie *ad loc*, qui présente la même explication que celle de Timée:

> *Alc. II* 150A: δωροδόκοι. δωροδόκοι καὶ οἱ δῶρα λαμβάνοντες καὶ οἱ δῶρα διδόντες. Δημοσθένης ἐν Φιλιππικῷ ἐπὶ τοῦ Ζηλίτου Ἀριθμίου ἔφη δωροδόκος, ὅπερ ἐν ἴσῳ κεῖται τῷ δῶρα διδούς. ἐπὶ δὲ τοῦ δῶρα λαμβάνειν πολλὴ ἡ παράθεσις, ὥσπερ καὶ ἐνταῦθα.

Timée glose ce terme car son sens est controversé: parmi les lexiques, en effet, il y a un partage entre ceux qui pensent que le terme s'applique à celui qui reçoit et à celui qui fait des dons:

> Ammonius: δωροδοκία ἥ τε δόσις τῶν δώρων καὶ ἡ λῆψις.
>
> *EM* (= *Gloss.Rhet.*): δωροδόκος· καὶ ὁ διδοὺς, καὶ ὁ λαμβάνων

et les autres, qui sont la majorité, qui expliquent que le terme s'applique seulement à celui qui reçoit (ὁ δεχόμενος δῶρα): *cf.* Photius, Hésychius, *Coll.Verb.*, *Souda*, [Zon.], les quatre *s.v.* δωροδόκος.

Parmi les scolies, il y en a trois sur Aristophane, qui expliquent le terme dans le double sens (Sch. *in Eq.*, 66), et une qui donne seulement le sens de «recevoir» (Sch. *in Eq.*, 802).

Il y a aussi une scolie à Démosthène qui exclut le sens de «donner»:

Sch. *in D.*, 9.50 : δωροδοκοῦντας· ἐπὶ τῶν δεχομένων δῶρα λέγεται ἡ λέξις, οὐκέτι μέντοι καὶ ἐπὶ τῶν παρεχόντων· ἔστι γὰρ δωροδόκος οἱονεὶ δωροδόχος τις ὤν.

Cet usage chez Démosthène est confirmé par la scolie à Platon (*cf. supra*).

141 **ἑαυτῷ·** ἐπὶ τρίτου προσώπου· οἱ Ἀττικοὶ δὲ ἐπὶ δευτέρου κέχρηνται

La glose de Timée paraît très bizarre.

Veut-il signaler que chez Platon il y a une occurrence de ἑαυτῷ utilisée à la troisième personne, alors que d'habitude il utilise le pronom réfléchi à la deuxième personne ? Mais il y a des dizaines et des dizaines d'occurrences de ἑαυτῷ chez Platon à la troisième personne (*Cf.* par exemple *Apol.* 21C7, 27A7 ; *Phed.* 80B3, 103B4, 103C8, etc.).

Est-ce que Timée veut dire que Platon utilise toujours le pronom réfléchi à la troisième personne, alors que les attiques l'ont utilisé à la deuxième personne ?

Mais cela n'est pas vrai non plus, car l'on trouve chez Platon des occurrence du pronom à la deuxième personne, par exemple :

Alc. II 3C8–10 : ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἐκεῖνό σου καταγνώσομαι, ἐθέλειν ἄν σε πρὸς τὴν ἑαυτοῦ μητέρα διαπεπρᾶχθαι ἅπερ Ὀρέστην φασὶ

Phaed. 78B4–5 : δεῖ ἡμᾶς ἀνερέσθαι ἑαυτούς.

Et pourquoi le datif ? Les autres lexiques ne nous aident pas.

142 **ἐγκύρτια·** τὰ ἐν τοῖς κύρτοις ἐνυφάσματα· χρῆται δὲ ἐν Τιμαίῳ ἐπὶ τῆς φάρυγγος τῇ λέξει

Comme Timée le dit dans son explication, le terme se retrouve (six fois) dans le célèbre passage de *Tim.* 78B2–D5 :

τούτοις οὖν κατεχρήσατο ὁ θεὸς εἰς τὴν ἐκ τῆς κοιλίας ἐπὶ τὰς φλέβας ὑδρείαν, πλέγμα ἐξ ἀέρος καὶ πυρὸς οἷον οἱ κύρτοι συνυφηνάμενος, διπλᾶ κατὰ τὴν εἴσοδον ἐγκύρτια ἔχον, ὧν θάτερον αὖ πάλιν διέπλεξεν δίκρουν· καὶ ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων δὴ διετείνατο οἷον σχοίνους κύκλῳ διὰ παντὸς πρὸς τὰ ἔσχατα τοῦ πλέγματος. τὰ μὲν οὖν ἔνδον ἐκ πυρὸς συνεστήσατο τοῦ πλοκάνου ἅπαντα, τὰ δ' ἐγκύρτια καὶ τὸ κύτος ἀεροειδῆ, καὶ λαβὼν αὐτὸ περιέστησεν τῷ πλασθέντι ζῴῳ τρόπον τοιόνδε. τὸ μὲν τῶν ἐγκυρτίων εἰς τὸ στόμα μεθῆκεν· διπλοῦ δὲ ὄντος αὐτοῦ κατὰ μὲν τὰς ἀρτηρίας εἰς τὸν πλεύμονα καθῆκεν θάτερον, τὸ δ' εἰς τὴν κοιλίαν παρὰ τὰς ἀρτηρίας· τὸ δ' ἕτερον σχίσας τὸ μέρος ἑκάτερον κατὰ τοὺς ὀχετοὺς τῆς ῥινὸς ἀφῆκεν κοινόν, ὥσθ' ὅτε μὴ κατὰ στόμα ἴοι θάτερον, ἐκ τούτου πάντα καὶ τὰ ἐκείνου ῥεύματα ἀναπληροῦσθαι. τὸ δὲ ἄλλο κύτος τοῦ κύρτου περὶ τὸ

σῶμα ὅσον κοῖλον ἡμῶν περιέφυσεν, καὶ πᾶν δὴ τοῦτο τοτὲ μὲν εἰς τὰ ἐγκύρτια συρρεῖν μαλακῶς, ἅτε ἀέρα ὄντα, ἐποίησεν, τοτὲ δὲ ἀναρρεῖν μὲν τὰ ἐγκύρτια.

Timée donne de ce terme l'explication littérale, et celle, métaphorique, qui se trouve chez Platon : pour cette dernière, il s'inspire du même passage de Platon (*cf.* l'utilisation de κύρτος au commencement et à la fin du passage). Le passage du *Timée* est longuement commenté par Galien à cause de la difficulté à comprendre ἐγκύρτια dans ce contexte (*in Tim.*, 10–17) : pourtant, Galien semble se tromper dans l'explication[121].

Le terme se retrouve pour la première fois chez Platon, et dans le *corpus hippocraticum* (trois fois). Même s'il est aussi extrêmement rare[122], il est clair que la raison pour laquelle Timée le glose n'est pas sa rareté, mais le fait qu'il est utilisé par Platon de façon particulière. Il convient de remarquer que les seuls lexiques qui glosent le terme sont la *Souda*, qui reprend entièrement l'explication de Timée et [Zon.], qui en reprend seulement la partie littérale.

143 **ἐδῄωσαν τὴν γῆν·** ἀντὶ τοῦ ἐδενδροτόμησαν

La glose est clairement réferée à Thucydide :

23.3 : παριόντες δὲ Ὠρωπὸν τὴν γῆν τὴν Γραϊκὴν καλουμένην, ἣν νέμονται Ὠρώπιοι Ἀθηναίων ὑπήκοοι, ἐδῄωσαν.

66.2 : ἀποβάντες δὲ ἐς τὴν γῆν ἐδῄωσαν τὰ πολλά.

45.1 : καὶ καθορμισάμενοι τήν τε γῆν ἐδῄωσαν καὶ τὴν νύκτα ηὐλίσαντο

Etc.

Pour l'utilisation du verbe dans un sens semblable à celui de Thucydide, *cf.* aussi Hérodote 5.89 :

αἰγινῆταί τε δὴ ἐδηίουν τῆς Ἀττικῆς τὰ παραθαλάσσια, κτλ.

144 **ἐδίδαξα·** ἐπαίδευσα αὐτὸς δι' ἑαυτοῦ

145 **ἐδιδαξάμην·** ἐπαιδευσάμην δι' ἑτέρου, αὐτὸς ἐπιμεληθεὶς τούτου

Ce commentaire concerne aussi l'entrée 127 **διδαξάμενος.**

[121] *Cf.* la longue annotation savante de Cornford, *Plato's cosmology*, pp. 309–312.

[122] Une cinquantine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C : en particulier, 39 au IIe siècle après J.-C. (dont 36 chez Galien), 0 au IIIe et 0 au IVe.

Διδαξάμενος ne se trouve pas chez Platon, ni ἐδιδαξάμην mais ἐδίδαξα oui :

> *Apol.* 33B3–6 : καὶ τούτων ἐγὼ εἴτε τις χρηστὸς γίγνεται εἴτε μή, οὐκ ἂν δικαίως τὴν αἰτίαν ὑπέχοιμι, ὧν μήτε ὑπεσχόμην μηδενὶ μηδὲν πώποτε μάθημα μήτε ἐδίδαξα·

Quant à la forme moyenne, voici des passages intéressants :

> *Theag.* 122E8–11 : οὐκ ἐδιδάξατό σε ὁ πατὴρ καὶ ἐπαίδευσεν ἅπερ ἐνθάδε οἱ ἄλλοι πεπαίδευνται, οἱ τῶν καλῶν κἀγαθῶν πατέρων ὑεῖς, οἷον γράμματά τε καὶ κιθαρίζειν καὶ παλαίειν καὶ τὴν ἄλλην ἀγωνίαν ;

> *Men.* 93D1–3 : ἢ οὐκ ἀκήκοας ὅτι Θεμιστοκλῆς Κλεόφαντον τὸν ὑὸν ἱππέα μὲν ἐδιδάξατο ἀγαθόν ;

> *Virt.* 377B2–3 : οἶσθα οὖν ὅτι Θεμιστοκλῆς τὸν ὑὸν ἱππέα μὲν ἐδιδάξατο σοφὸν εἶναι καὶ ἀγαθόν.

Il est clair que pour expliquer la glose 127 (διδαξάμενος) et la glose 145 (ἐδιδαξάμην), il faut analyser avec attention le *Théagès* : dans le passage mentionné, le père fait instruire l'enfant. Un passage plus intéressant est *Theag.* 121D1–6, dans la mesure où il contient des éléments qui inspirent les explications de Timée pour le verbe à la forme moyenne, en particulier pour διδαξάμενος, dont l'explication apparaîtrait, autrement, bizarre :

> δοκῶ γάρ μοι, τῶν ἡλικιωτῶν τινες αὐτοῦ καὶ δημοτῶν, εἰς τὸ ἄστυ καταβαίνοντες, λόγους τινὰς ἀπομνημονεύοντες διαταράττουσιν αὐτόν, οὓς ἐζήλωκεν καὶ πάλαι μοι πράγματα παρέχει, ἀξιῶν *ἐπιμεληθῆναι* με ἑαυτοῦ καὶ *χρήματα τελέσαι τινὶ τῶν σοφιστῶν*, ὅστις αὐτὸν σοφὸν ποιήσει.

On remarquera la présence de ἐπιμεληθῆναί—qui rentre dans l'explication de ἐδιδαξάμην—mais surtout celle de χρήματα τελέσαι τινὶ τῶν σοφιστῶν, formule reprise dans l'explication de διδαξάμενος.

Pour διδαξάμενος, donc, il est probable que Timée avait à l'esprit *Theag.* 122E8–11 ; pour ἐδίδαξα, en revanche, Timée voulait signaler un usage platonicien de type grammatical, concernant un changement du sens du verbe selon sa forme. *Cf.* aussi les scolies aux passages du *Menon* et du *Théagès* mentionnés, à savoir

> Sch. *in Pl., Men.* 93D : ἐδιδάξατο. ἐδιδάξατο καὶ ἐπαιδεύσατο δι' ἑτέρου· αὐτὸς μέντοι Θεμιστοκλῆς δι' ἑαυτοῦ οὐδὲν τούτων.

> *Theag.* 122E : ἐδιδάξατο. ἀντὶ τοῦ οὐκ αὐτὸς ἀλλὰ δι' ἑτέρου ἐδίδαξέ τινος

Le(s) scoliaste(s) accepte(nt) l'idée qui se trouve chez Timée, selon laquelle le verbe à la forme moyenne signale l'instruction achevée δι' ἑτέρου.

Les lexicographes et les scolies

Ammonius, la *Souda* et Thomas Magister présentent la même différence que Timée par rapport à la forme du verbe :

> Ammonius (= Ptolemaeus) : διδάξω καὶ διδάξομαι διαφέρει. διδάξω μὲν γὰρ δι'ἑαυτοῦ, διδάξομαι δὲ δι' ἑτέρου·
>
> Thom.Mag. : ἐδίδαξα αὐτὸς, ἐδιδαξάμην δι' ἑτέρου. Ἀριστοφάνης ἐν νεφέλαις·

Il faut ajouter à cela quelques scolies à Aristophane (*in Nu.* 1338).

À propos d'autres entrées, Ammonius et la *Souda* expliquent que le precepteur ἐδίδαξε, alors que le père ἐδιδάξατο, mais la référence est Aristophane :

> Ammonius : ἐδίδαξε καὶ ἐδιδάξατο διαφέρει. ἐδίδαξε μὲν γὰρ ὁ καθηγητής, ἐδιδάξατο δ' ὁ πατὴρ συστήσας. Ἀριστοφάνης φησὶν ἐν Νεφέλαις « ἐδιδαξάμην μέντοι σε νὴ Δί', ὦ μέλεε ».

Une autre particularité, expliquée par [Zon.], est l'utilisation attique de la forme moyenne au lieu de la forme active :

> ἐδιδαξάμην. ἐπαιδευσάμην, ἀττικῶς· ἀντὶ τοῦ ἐπαίδευσα.

Cf. aussi certaines scolies à Aristophane : *in Nu.* 1338.

La *Souda* (*s.v.* διδάξομαι) signale aussi l'utilisation chez Aristophane de la forme moyenne là où, dans le passage en analyse, il faudrait utiliser le passif. Voir aussi le début du scolie à Aristophane, *Nu.* 127 :

> διδάξομαι· νῦν μὲν παθητικῶς ἀποδεκτέον τὸ διδάξομαι. βούλεται γὰρ λέγειν διδαχθήσομαι.

Enfin, il y a encore une scolie à Aristophane qui signale que le verbe à la forme moyenne peut être utilisé tantôt activement, tantôt passivement : *cf.* Sch. *in Nu.*, 126.

146 **ἕδος·** τὸ ἄγαλμα, καὶ ὁ τόπος ἐν ᾧ ἵδρυται

> *Symp.* 178B3–7 : ἀλλ' Ἡσίοδος πρῶτον μὲν Χάος φησὶ γενέσθαι-
> αὐτὰρ ἔπειτα
> Γαῖ' εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί,
> ἠδ' Ἔρος.

L'explication de Timée ne s'adapte pas à ce passage : en effet, ἄγαλμα doit être le sujet de ἵδρυται, mais dans le *Banquet*, (même si le terme a la même forme que dans l'entrée du lexique de Timée), ἕδος veut dire uniquement « siège ». De plus, il ne s'agit pas vraiment d'un terme platonicien, car ici Platon est en train de citer Hésiode : *cf.* aussi Sch. *in Hes.*, 117–118 :

> πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ ἀθανάτων [ὁ Πλάτων ἐν τῷ Φαίδων τὴν γῆν φησι εἶναι πάντων ἕδος καὶ ἕδρασμα.].

Il y a un autre passage (selon la leçon d'un manuscrit, T, et la suggestion attribuée à Timée, selon laquelle ἕδη serait à la place de ἄλση) où le terme peut effectivement signifier « statues » des dieux, mais aussi « endroits » où elle se situent, à savoir *Phaed.* 111B6–7 :

> καὶ δὴ καὶ θεῶν ἄλση[123] τε καὶ ἱερὰ αὐτοῖς εἶναι, ἐν οἷς τῷ ὄντι οἰκητὰς θεοὺς εἶναι.

Le terme est d'origine homérique : Eustathius souligne l'ambiguïté du terme, qui signifie « base » et aussi « siège » :

in Il. I 224.16–21 : ἕδοντες.

> ὅτι ἕδος οὐ μόνον ἔδαφος, ἀλλὰ καὶ ἡ καθέδρα ἐκ τοῦ ἕζω. ἐνταῦθα οὖν τῷ Διῒ ἀναστάντι θεοὶ ἅμα πάντες ἕποντο ἐξ ἑδέων, περὶ ἃ ἐκάθηντο. τοιοῦτον καὶ τὸ « λιπὼν ἕδος, ἔνθα θάασσε ».

Parmi les lexiques, mis à part les lexiques qui présentent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*), il y en a qui soulignent de façon variée l'ambiguïté du terme : *cf.* par exemple

> Erotianus : ἕδος· θρόνος ἢ δίφρος, ὡς Βακχεῖος ἐν α΄. εἴρηται δὲ παρὰ τὸ ἐπ' αὐτῷ ἕζεσθαι. μαρτυρεῖ δὲ Ἱπποκράτης ἐν τῷ Περὶ ἄρθρων λέγων· « πάνυ μὲν ἱκανῶς ἔχει καὶ περὶ μέγα ἕδος Θεσσαλικόν », ἀντὶ τοῦ περὶ δίφρον Θεσσαλικόν. πᾶς γὰρ δίφρος ἀνακλισμὸν ἔχων Θεσσαλικὸς παρὰ τοῖς παλαιοῖς λέγεται

Phot. *Bibl.* cod. 242, 350b29–31 :

> ὅτι τὰ ἕδη καὶ ἐπὶ αὐτῶν λαμβάνει τῶν τεμενῶν, τάττεται δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἀγαλμάτων· λέγεται δὲ ἕδος καὶ τὸ ἔδαφος τοῦ νεώς
>
> etc.

Même chose pour les scolies : *cf.* Sch. *in A.*,

[123] OCT : « ἄλση » B Stob. : « ἕδη » T et ut vid. Timaeus.

> *Th.* 241: τίμιον ἕδος· διὰ τὸ τοὺς θεοὺς ἐνταῦθα ἱδρῦσθαι. ἢ ὅτι τὸ τῆς Ἀθηνᾶς ἄγαλμα ἐνταῦθα ἦν. εὕρηται γὰρ ἕδος καὶ τὸ ἄγαλμα καὶ παρὰ ποιηταῖς καὶ λογοποιοῖς.
>
> Etc.

Il est intéressant de remarquer que la scolie à Eschyle *Th.* 241 présente un texte proche de celui de Timée.

147 **ἐνθράττειν·** ὑποκινεῖν, ταράττειν

L'entrée se refère probablement à *Tim.* 80B2–3:

> καταλαμβάνοντες δὲ οὐκ ἄλλην ἐπεμβάλλοντες ἀνετάραξαν κίνησιν.

L'édition Oxford imprime ἀνετάραξαν, et dans l'apparat critique signale les variations suivantes:

> ἀνετάραξαν A F Stob: ἐνετάραξαν Y Gal (comm).

Ruhnke, qui imprime ἐνετάραξαν, affirme, probablement avec raison (p. 79): «ubi Timaeum ἐνέθραξαν legisse manifestum est. Contracta enim forma Atticis placuit…»; et il donne plusieurs exemples, parmi lesquels

> *Parm.* 130D5–6: ἤδη μέντοι ποτέ με καὶ ἔθραξε μή τι ᾖ περὶ πάντων ταὐτό
>
> et *Thaet.* 187D1: θράττει μέ πως νῦν τε καὶ ἄλλοτε δὴ πολλάκις

qui renvoie aussi à l'entrée de Timée 223 θράττει.

Ce verbe est très rare. En effet, il se trouve seulement chez Platon, chez Hippocrate (deux occurrences), chez Galien (trois occurrences, dont une dans le lexique sur Hippocrate: ἐνθράσσει· ἐγκείμενον νύττει).

148 **εἶεν·** συγκατάθεσις μὲν τῶν εἰρημένων, συναφὴ δὲ πρὸς τὰ μέλλοντα

Il y a des dizaines d'occurrences de ce terme chez Platon, dont on peut donner quelques exemples:

(i) pour l'assentiment:

> *Polit.* 257A6–8: ΣΩ. εἶεν· οὕτω τοῦτο, ὦ φίλε Θεόδωρε, φήσομεν ἀκηκοότες εἶναι τοῦ περὶ λογισμοὺς καὶ τὰ γεωμετρικὰ κρατίστου;
>
> *Rep.* 332E3–8: τί δὲ ὁ δίκαιος; ἐν τίνι πράξει καὶ πρὸς τί ἔργον δυνατώτατος φίλους ὠφελεῖν καὶ ἐχθροὺς βλάπτειν;
>
> Ἐν τῷ προσπολεμεῖν καὶ ἐν τῷ συμμαχεῖν, ἔμοιγε δοκεῖ.
>
> Εἶεν· μὴ κάμνουσί γε μήν, ὦ φίλε Πολέμαρχε, ἰατρὸς ἄχρηστος.

(ii) pour l'assentiment et à la fois jonction avec les choses à venir :

> *Legg.* 896E4–9 :
>
> ΑΘ. Μίαν ἢ πλείους· ἐγὼ ὑπὲρ σφῷν ἀποκρινοῦμαι. δυοῖν μέν γέ που ἔλαττον μηδὲν τιθῶμεν, τῆς τε εὐεργέτιδος καὶ τῆς τἀναντία δυναμένης ἐξεργάζεσθαι.
>
> ΚΛ. Σφόδρα ὀρθῶς εἴρηκας.
>
> ΑΘ. Εἶεν. ἄγει μὲν δὴ ψυχὴ πάντα τὰ κατ' οὐρανὸν καὶ γῆν καὶ θάλατταν ταῖς αὑτῆς κινήσεσιν

Sur ces trois passages (*Polit.*, *Rep.* et *Legg.*) nous avons trois scolies qui répètent mot pour mot l'explication de Timée (*cf. supra*, *loc sim*), sauf que, au début de l'explication, avant de donner celle de Timée, ils affirment que εἶεν est équivalent à ἄγε δή. Cela a lieu aussi dans les lexiques qui présentent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*) : faut-il alors corriger le texte, en ajoutant ἄγε δή au début de l'explication de Timée ?

La même équivalence est présentée par Moeris, qui, en ce sens, parle de εἶεν comme d'un atticisme :

> εἶεν Ἀττικοί, ἄγε δή Ἕλληνες.

Pour εἶεν équivalent à ἄγε δή, *cf.* aussi *S*ch. *in D.*, 20.174 ; Sch. *in Luc.*, *Cat.* 1.

La glose de Timée se justifie parce qu'elle souligne un usage attique particulier du verbe être.

149 **εἰλομένων·** συνεσταλμένων, συγκεκλεισμένων

La particularité de ce verbe est qu'on l'écrit avec des orthographes différentes : ειλο, ειλλο, ειλου, ιλλο.

Dans notre *Lexique*, on trouve au moins deux orthographes : εἰλομένων dans cette entrée, et ἰλλομένην (voir *supra*, entrée 105 γῆν ἰλλομένην, qui se trouve dans *Tim.* 40B, passage qui pose lui aussi des problèmes de forme du verbe[124]).

L'entrée de Timée et celle de la *Souda* coïncident parfaitement : pourtant, Ruhnke (p. 80) a probablement raison lorsqu'il dit qu'il faudrait corriger le texte en εἰλόμενον· συνεσταλμένον, συγκεκλεισμένον, car le passage que Timée a à l'esprit est *Tim.* 76B6–C1 :

[124] OCT « ἰλλομένην ». Pour « ἰλλομένην », d'autres témoins offrent « εἰλλομένην », « εἱλλομένην », « εἰλουμένην ».

διὰ δὲ βραδυτῆτα ἀπωθούμενον ὑπὸ τοῦ περιεστῶτος ἔξωθεν πνεύματος πάλιν ἐντὸς ὑπὸ τὸ δέρμα εἱλλόμενον[125] κατερριζοῦτο·

Ou peut-être Timée pense-t-il à un autre passage (et l'on devrait changer alors le texte dans le sens pertinent), à savoir *Tim.* 86E5–87A2 :

ὅτου γὰρ ἂν ἢ τῶν ὀξέων καὶ τῶν ἁλυκῶν φλεγμάτων καὶ ὅσοι πικροὶ καὶ χολώδεις χυμοὶ κατὰ τὸ σῶμα πλανηθέντες ἔξω μὲν μὴ λάβωσιν ἀναπνοήν, ἐντὸς δὲ εἱλλόμενοι[126] τὴν ἀφ' αὑτῶν ἀτμίδα τῇ τῆς ψυχῆς φορᾷ συμμείξαντες ἀνακερασθῶσι.

A propos de l'orthographe du verbe, on peut premièrement remarquer que Proclus mentionne ἰλλομένην en l'expliquant avec εἰλουμένην *in Tim.* III 138.5–11 [40 BC] (le passage se refère à γῆν ἰλλομένην) :

λέγει γὰρ κἀκεῖνος τὰν γᾶν ἐν τῷ μέσῳ εἶναι ἱδρυμέναν. ποῦ δὴ οὖν εὔλογον ἡμᾶς ἰλλομένην ἀκούσαντας εἱλουμένην καὶ στρεφομένην αὐτὴν ποιεῖν, ὡς Πλάτωνι ἀρέσκον λέγοντας ; Ἡρακλείδης μὲν οὖν ὁ Ποντικός, οὐ Πλάτωνος ὢν ἀκουστής, ταύτην ἐχέτω τὴν δόξαν, κινῶν κύκλῳ τὴν γῆν.

Parmi les lexiques, *Souda* et [Zon.] glosent εἰλόμενον (plus εἰλομένων *Souda*), εἰλούμενος, ἰλλόμενος. Hésychius glose εἰλλόμενον, εἰλόμενος et εἰλομένων, ensuite εἰλούμενος. *EM* glose ἰλλόμενος, *Et.Gud.* εἰλώμενος καὶ εἰλούμενος, *lex vind*, εἱλούμενοι.

Enfin, parmi les scolies, il y en a deux à l'*Iliade* qui glosent la forme εἰλομ. L'une des deux, en particulier, glose εἰλόμενοι avec εἱλούμενοι :

in Il., 5.782 : εἰλόμενοι. εἱλούμενοι, συναθροιζόμενοι, κατὰ τὴν μάχην συνηλεγμένοι.

Pour ce qui est de l'explication, quelques lexiques présentent comme synonymes, entre autres, συγκεκλεισμένος ou κεκλεισμένος (Hésychius ; Sch. *in Opp.*, 4.397 ; 5.386). Aucun d'entre eux n'offre comme explication συνεσταλμένων (sauf *Souda*).

Pourquoi Timée glose-t-il ce terme ? Probablement à cause du fait qu'il est ambigu (*cf. supra*, Proclus *in Tim.*).

150 **εἰκάζων·** οἰόμενος ἢ ὁμοιῶν

Le verbe est ambigu, car il veut dire « conjecturer » ou « assimiler/comparer ». Platon l'utilise dans les différents sens : pour « conjecturer » voir par exemple :

[125] OCT εἱλλόμενον Y : εἰλλόμενον A : ἠλλόμενον F.
[126] OCT εἱλλόμενοι A P : εἱλόμενοι F : εἰλόμενοι Y : ἑλκόμενοι Gal.

1) *Men.* 98B1–3 : ΣΩ. καὶ μὴν καὶ ἐγὼ ὡς οὐκ εἰδὼς λέγω, ἀλλὰ εἰκάζων· ὅτι δέ ἐστίν τι ἀλλοῖον ὀρθὴ δόξα καὶ ἐπιστήμη, οὐ πάνυ μοι δοκῶ τοῦτο εἰκάζειν, κτλ.

2) *Ep.* : 324A3–5 : τίς δ' ἦν ἡ ἐκείνου διάνοια καὶ ἐπιθυμία, σχεδὸν οὐκ εἰκάζων ἀλλ' ὡς εἰδὼς σαφῶς εἴποιμ' ἄν.

3) *Alc. I*, 105C7 : εὖ οἶδα καὶ οὐκ εἰκάζω

Pour « assimiler/comparer », voir par exemple :

4) *Polit.* 260E3–4 : ἢ βούλει, καθάπερ ᾐκάζομεν νυνδή, καὶ τοὔνομα παρεικάσωμεν

5) *Phaed.* 99E4–100A1 : ἴσως μὲν οὖν ᾧ εἰκάζω τρόπον τινὰ οὐκ ἔοικεν[127].

6) *Men.* 80C3–4 : ἐγὼ δὲ τοῦτο οἶδα περὶ πάντων τῶν καλῶν, ὅτι χαίρουσιν εἰκαζόμενοι.

Pourtant, la forme de l'entrée chez Timée (εἰκάζων) suggère que Timée est en train de penser à un passage platonicien particulier. Or, εἰκάζων se trouve seulement en 1) et 2) : pourquoi alors Timée donne-t-il les deux sens (ce qui conviendrait mieux à un dictionnaire d'usage platonicien, et non à une liste de gloses sur des passages platoniciens particuliers) ? Peut-être pense-t-il à un texte spécifique, et suggère que là, εἰκάζων peut être pris dans l'un ou l'autre des deux sens ? Le problème est qu'il semble que 1) et 2) excluent le deuxième sens donné par Timée. L'autre possibilité est que ce que nous lisons n'est que ce qui reste d'une glose plus élaborée.

Parmi les lexiques et les scolies, seulement la *Souda* et [Zon.] reprennent l'explication de Timée mot pour mot. La plupart des lexiques et scolies cependant reprend la deuxième signification (*cf. Souda s.v.* εἴκασεν ; [Zon.] *s.v.* εἰκάζω ; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 488A ; Sch. *in A.*, *Th.* 356), quelques uns la deuxième, mais avec un verbe différent, à savoir στοχάσασθαι (*Lex. Vind. s.v.* εἰκάσαι ; Sch. *in S.*, *OT* 82 et 404 ; Sch. *in Th.*, 8.87 ; Sch. *in Aristid.*, *Rh.* 39).

Cela dit, les lexiques et les scolies montrent encore d'autres significations du verbe, comme par exemple « railler », en se réferant à Aristophane (Photius : εἰκάζειν· σκώπτειν ; *Gloss.Rhet.* : εἰκάζειν· σκοπεῖν (il faut lire σκώπτειν) ; *Souda* : εἰκάσμεθα· παρὰ Ἀριστοφάνει, ἀντὶ τοῦ ἐσκώμμεθα. ταυτὶ γὰρ εἰκάσμεθα κατὰ τὸν Αἰσχύλον).

Même si ce verbe est donc bien connu, Timée le glose à cause de son ambiguïté.

[127] Ruhnke (p. 80) met ce passage plutôt dans la première rubrique (conjecturer),

151 **ἕλη·** ἡλίου ἀλέα ἢ αὐγή

Pour ce qui est de l'explication, le manuscrit de notre lexique présente ἡλίου ἀυλέα ἢ αὐγή. Ἀυλέα est un terme qui n'existe pas: Capperonnier l'a interprété comme αὐλεία [rideau], Ruhnke (p. 81) propose ἀλέα [chaleur], deux mots qui ont un sens tout à fait différent. La proposition de Ruhnke semble préférable.

Le seul passage où le terme apparaît, mais certainement pas au sens donné par Timée, est *Critias* 114E9–10

νομὴ γὰρ τοῖς τε ἄλλοις ζῴοις, ὅσα καθ' ἕλη καὶ λίμνας καὶ ποταμούς

car ici le terme signifie «marais».

Quelque chose de semblable se trouve chez [Did.] (εἵλη (l. εἵλη)· ἡ τοῦ ἡλίου αὐγὴ καὶ τῶν ἀκτίνων), ce qui semblerait indiquer qu'il y avait un terme de ce type chez Platon. Mais, tout d'abord on ne peut pas exclure que chez [Did.] aussi on trouve des entrées non platoniciennes. En outre, la glose de notre lexique semble mieux s'adapter à Aristophane *V.* 772:

εἵλη κατ' ὄρθρον, ἠλιάσει πρὸς ἥλιον·

Voir scolies *ad loc*:

Sch. *in V.*, 772a: ἕλη ἡ τοῦ ἡλίου αὐγὴ καὶ ἡλιαία τὸ δικαστήριον. παίζων ἔφη.

Sch. *in V.*, 772b: εἵλη κατ' ὄρθρον· εἵλη ἡ τοῦ ἡλίου αὐγὴ δασέως, ληφθέντος δὲ διὰ τοῦ ι ψιλῶς· καὶ εἱρκτὸν καὶ ἐπὶ τοῦ ὀδὸν καὶ «οὐδόν». γράφεται δὲ καὶ «κατ' ὀρθόν» ἐν πολλοῖς· καὶ ἐξηγούμενος Καλλίστρατός φησι «κατὰ τὸ ὀρθῶς ἔχον, οὐχὶ ἐν τῷ δικαστηρίῳ» τὸ δ' «ἡλιάσει» – μήποτε δὲ ψιλῶς προενεκτέον – παρὰ τὴν ἡλιαίαν «πρὸς ἥλιον δικάσειν». ἅμα δὲ παίζει παρὰ τὴν τοῦ ἡλίου ὀνομασίαν. «ψυχρῶς δὲ πέπαιχε» φησὶν ὁ Δίδυμος, πρὸς τοὔνομα. ἐπειδὴ γὰρ εἵλη λέγεται ἡ τοῦ ἡλίου αὐγή, ἡλιαία δὲ τὸ δικαστήριον, παίζων ἔφη πρὸς τὸ φιλόδικον, ὅτι, ἐπειδὰν ἀνάσχῃ ὁ ἥλιος, ἡλιάζειν ἐνέσται σοι. οὕτως οἱ Ἀττικοὶ διὰ τοῦ ι «εἵλην» λέγουσιν. οὕτως Δίδυμος.

Sch. *in V.*, 772c: εἱλὴ· ἡ αὐγὴ τοῦ ἡλίου.

On remarquera que dans la deuxième scolie à Aristophane Didymus est cité parce qu'il a dit quelque chose à propos d'Aristophane.

Aelius Dionysius présente pratiquement la même explication que celle de Timée (même si l'éditeur efface ἀλέα, alors qu'il aurait suffit

mais parce qu'il imprime le texte des codd B W t et de Stobée: ἴσως μὲν οὖν *ὡς* εἰκάζω τρόπον τινὰ οὐκ ἔοικεν.

de mettre une virgule entre ἀλέα et αὐγή), avec les deux orthographes εἴλη et ἕλη :

εἴλη καὶ ἕλη· ἡλίου [ἀλέα] αὐγή.

152 **εἴλησις·** ἔκκαυσις

Le terme se trouve dans trois passages platoniciens, mais jamais sous la forme donnée par Timée :

Rep. 380E3–6 : ἥκιστα ἀλλοιοῦταί τε καὶ κινεῖται οἷον σῶμα ὑπὸ σιτίων τε καὶ ποτῶν καὶ πόνων, καὶ πᾶν φυτὸν ὑπὸ εἱλήσεών τε καὶ ἀνέμων καὶ τῶν τοιούτων παθημάτων

Rep. 404A11–B2 : καὶ πολλὰς μεταβολὰς ἐν ταῖς στρατείαις μεταβάλλοντας ὑδάτων τε καὶ τῶν ἄλλων σίτων καὶ εἱλήσεων καὶ χειμώνων

Legg. 747D5–7 : οἱ μέν γέ που διὰ πνεύματα παντοῖα καὶ δι' εἱλήσεις ἀλλόκοτοί τέ εἰσιν καὶ ἐναίσιοι αὐτῶν, οἱ δὲ δι' ὕδατα.

Dans le manuscrit, le terme est écrit avec l'esprit doux, alors que dans les passages platoniciens de l'édition Oxford, il est écrit avec esprit rude. Ruhnke (p. 82) imprime les occurrences platoniciennes avec esprit doux, les éditions des lexiques et scolies se partagent.

Il s'agit d'un terme extrêmement rare[128], qui se trouve pour la première fois chez Platon, et qui est expliqué, dans les lexiques et scolies très peu nombreux à le commenter, par les mots de Timée. Mis à part la *Souda* et [Zon.], qui présentent une explication identique à celle de Timée, nous trouvons :

Att.Nom. : εἰλήσεων. τῶν ὑπὸ τοῦ ἡλίου ἐκκαύσεων.

Sch. *in Pl.*, *Rep.* 380E: εἱλήσεων. τῶν ὑπὸ τοῦ ἡλίου ἐκκαύσεων.

Cette scolie suggère que Timée avait à l'esprit *Rep.* 380E.

Galien explique le terme d'une autre façon :

QAM IV 807 : καὶ « εἱλήσεις », τουτέστι τὰς ἐξ ἡλίου θερμότητας.

Ces trois explications présentent un jeu étymologique : εἱλ, qui dériverait de ἡλ.

On retrouve le terme aussi chez Plutarque (*Quaest.Conv.*, 688A), Plotinus, 1.8.14 et Stobaeus, 1.47.5.

[128] 7 occurrences au IIe siècle après J.-C., 0 au IIIe, 6 au IVe siècle après J.-C.

Timée glose ce terme car il est platonicien, mais probablement aussi à cause du fait que son sens n'est pas évident du point de vue de sa forme (il pourrait sembler dériver de εἵλειν…).

153 **εἰλυφόωσιν·** εἰλοῦσι, συνάγουσιν

Le verbe n'est pas platonicien.

La glose est peut-être homérique : *cf.*

Il. 21.155–156 : ὡς δ' ὅτε πῦρ ἀΐδηλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλῃ, πάντῃ τ' εἰλυφόων ἄνεμος φέρει, κτλ.

Apollon. : εἰλυφόων συνειλῶν τὸ πῦρ, μετὰ συστροφῆς ἀποφέρεσθαι ποιῶν.

Sch. *in Il.*, 11.156 : εἰλυφόων· σημαντικῶς τῷ ὀνόματι χρῆται· δηλοῖ γὰρ τὴν μετὰ ἑλίξεως καὶ περιστροφῆς τοῦ πυρὸς κίνησιν. εἰς ἐπίτασιν δὲ καὶ ἄνεμον ἐπιγενέσθαι φησίν.

Cf. aussi Eustathius *in Il.*, III 174.16–20. Voir aussi les gloses d'Hésychius, qui se réfèrent clairement à Homère :

εἰλυφόων· εἰς εἴλυσιν ἄγων, ἢ συνειλῶν τὸ φῶς μετὰ συστροφῆς
εἰλυφόων ἄνεμος· συστρέφων ἄνεμος.

Mais, tout d'abord, il faut remarquer que le verbe se trouve aussi chez Hésiode :

Th. 690–692 : οἱ δὲ κεραυνοὶ ἴκταρ ἅμα βροντῇ τε καὶ ἀστεροπῇ ποτέοντο χειρὸς ἄπο στιβαρῆς, ἱερὴν φλόγα εἰλυφόωντες, κτλ.

Cf. aussi Sch. *in Th.*, 692 :

εἰλυφόωντες· ἀποστάζοντες, συστρέφοντες, τὸ πῦρ πανταχοῦ περιάγοντες.

En outre, la difficulté qui se pose est que le verbe ne se trouve, ni chez Homère, ni chez Hésiode, sous la forme donnée par notre lexique. Le verbe sous la forme donnée par Timée se trouve même seulement chez Timée, *Souda* et [Zon.].

Le verbe est extrêmement rare[129].

154 **εἴξασι καὶ εἴκασι·** λέγει ἀντὶ τοῦ ἐοίκασιν

Soph. 230A5–6 : τὸ δέ γε, εἴξασί τινες αὖ λόγον ἑαυτοῖς δόντες ἡγήσασθαι πᾶσαν ἀκούσιον ἀμαθίαν εἶναι, κτλ.

---

[129] Une dizaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

Polit. 291A9–B1 : πολλοὶ μὲν γὰρ λέουσι τῶν ἀνδρῶν εἴξασι καὶ Κενταύροις

Polit. 305E1 : ΝΕ. ΣΩ. εἴξασι γοῦν.

On ne sait pas s'il faut choisir un passage, et si oui, lequel ; en effet, il faut avouer que ἐοίκασιν veut dire « ils ressemblent », et aussi « ils semblent ».

Pour ce qui est de la deuxième partie de la formule (εἴκασι), il est peut-être possible que Timée ait glosé ainsi à cause d'une *varia lectio* dans son texte de Platon (ou alors, il s'agit d'une *varia lectio* dans le texte de Timée).

Presque tous les lexiques glosent εἴξασι avec ἐοίκασι : *Souda* (εἴξασι καὶ εἴκασι λέγει Πλάτων ἀντὶ τοῦ ἐοίκασι. καὶ Ἀριστοφάνης Νεφέλαις· εἴξασι δ' οὖν ἐρίοισι πεπταμένοισι. περὶ τῶν νεφελῶν λέγει) contient une référence explicite à Platon (ce qui n'est pas usuel), mais aussi à Aristophane, de sorte qu'il est difficile de savoir lequel des deux auteurs est privilégié par les lexiques. Étant donné le nombre de scolies, on devine qu'il s'agit plutôt Aristophane.

L'entrée glosée par Timée a des particularités :

(i) il s'agit d'un atticisme

cf. Moeris : εἴξασιν Ἀττικοί, ἐοίκασιν Ἕλληνες

Et.Gud. : Γεωργίου εἴξασιν· ἀντὶ τοῦ ἐοίκασι παρὰ Ἀττικοῖς.

(ii) le verbe est ambigu : dans *Polit.* 291A9–B1, Platon l'utilise au sens de « ressembler ».

Pour finir, il faut aussi remarquer que, selon certains lexiques, le changement de κ en ξ, typique du dialecte béothien, a été reçu par les attiques :

EM : εἴξασιν· ἀντὶ τοῦ ἐοίκασι παρὰ Ἀττικοῖς· ὅπερ ἴσως τῇ Βοιωτῶν διαλέκτῳ ἐσχημάτισται· οὗτοι γὰρ τὸ κ εἰς τὸ ξ μετατρέπουσιν.

Cf. aussi [Zon.] et *Et.Gud. s.v.* εἴξασιν.

155 **εἰσαγγελίαι·** καθ' ὧν μή εἰσι κολάσεις ὡρισμέναι κατὰ τοὺς κειμένους ἤδη νόμους

Le manuscrit présente ἐπαγγελίαι, qui ne se trouve pas chez Platon. Pour cela, et aussi à cause du sens de la glose et de la scolie platonicienne à *Rep.* 565C (*cf. infra*), Ruhnke (p. 83) pense que le terme à expliquer est plutôt εἰσαγγελίαι. Il y a des problèmes aussi pour l'explication qui se trouve dans le manuscrit, à savoir καθ' ὧν μή εἰσι κολάσεις ὁρμώμεναι κατὰ τοὺς κειμένους ἤδη νόμους.

Kuster (pour la *Souda*, qui présente l'entrée de Timée mot pour mot) proposerait de compléter l'explication avec λέγεται ἐπὶ δημοσίων ἀδικημάτων (*cf.* Poll., 8.51; [Zon.]); Ruhnke présente aussi la correption de Aemilius Portus[130], à savoir ὡρισμέναι à la place de ὁρμωμέναι. On remarquera que ce dernier se trouve aussi chez *Souda* et [Zon.], ce qui signifie que la *Souda* dérive d'un texte de Timée déjà corrompu.

Εἰσαγγελίαι se trouve une seule fois chez Platon:

> *Rep.* 565C6–7: εἰσαγγελίαι δὴ καὶ κρίσεις καὶ ἀγῶνες περὶ ἀλλήλων γίγνονται.

En revanche, ἐπαγγελία ne s'y trouve pas; mais nous trouvons dans les textes platoniciens une douzaine d'occurrences du verbe ἐπαγγέλλω, qui signifie toujours «déclarer», «demander», «professer». Il est pourtant possible que Timée ait lu dans son texte de la *République* ἐπαγγελία.

Pour sa part, l'explication de Timée, même si elle est très concise (et peut-être corrompue), semble assez claire. En la paraphrasant, on pourrait dire ceci: si tu fais une ἐπαγγελία/εἰσαγγελία contre quelqu'un, tu l'accuses de quelque chose contre lequel il n'y a, à présent, aucune loi avec des pénalités fixées.

Les deux termes (ἐπαγγελία et εἰσαγγελία) sont extrêmement commentés.

Ἐπαγγελία:

1) accusation contre quelqu'un qui fait une carrière politque contre la loi: *cf.* par exemple

Sch. *in Aeschin.*, 1.2 (= Poll., 8.43):

> ἐπήγγειλα· ἑταιρήσεως ἦν γραφὴ καὶ δοκιμασία καὶ ἐπαγγελία. καὶ ταῦτα τῆς κατὰ ἡταιρηκότων κατηγορίας τὰ ὀνόματα. – προσεκαλεσάμην εἰς τὸ δοκιμασθῆναι, ἐδήλωσα, ὅτι ἐπὶ τοῦτο καλῶ. Αἰσχίνης δὲ ἐπήγγειλε δοκιμασίαν Τιμάρχῳ, ὅτι παρὰ τοὺς νόμους ἑταιρήσας δημηγορεῖ. δοκιμασία δέ ἐστι κυρίως ἐξέτασις περὶ ἀρχῆς.

Cf. aussi Harpocration (= *Souda*; *Lex.Vind.*); *EM*; *Gloss.Rhet.*; *Lex.Pat.*, 143.11.

Toutes ces gloses dépendent de Eschine *Tim.*, 1–2: ici Eschine a accusé Timarchos de poursuivre une carrière politique contre la loi,

130 *Cf. supra*, note 18.

à cause du fait qu'il se prostituait (partout dans le texte il dit que Timarchos se prostituait). L'ἐπαγγελία est donc l'accusation de faire une carrière politique (δημηγορεῖν) en ayant été un prostitué. Timée a pensé qu'il n'y avait une penalité fixe contre ce crime.

D'autres sens du terme :

2) promesse :

Hésychius, *Et.Gud.* :

> ἐπαγγελία· τί ἐστιν εἰς τὸ Ὑπόσχεσις.

3) ordre et 4) prière :

Sch. *in D.*, 19.93 :

> ἐπαγγελίαν· πρόσταξιν ἢ αἴτησιν.

Εἰσαγγελία :

1) nom d'un procès pour des crimes graves (publics), qui est décrit de façon variée (et parfois très détaillée) par les lexiques et quelques scolies.

Nombreux sont ceux qui glosent ce terme, mais je présenterai seulement les textes pertinents pour l'explication de Timée :

Sch. *in Pl.*, *Rep.* 565C (= *Souda* ; *Lex.Sabb.*)

> εἰσαγγελίαι. εἰσαγγελία ἐστὶ κυρίως ἡ περὶ καινῶν καὶ δημοσίων ἀδικημάτων εἰσαγομένη δίκη ὑπὸ τῶν πρυτάνεων, περὶ ὧν διαρρήδην μὲν οὐδὲν λέγουσιν οἱ νόμοι, συγχωροῦσι δὲ κρίσεις γίγνεσθαι. καὶ τοῦτό ἐστιν οἷον τὸ ἐν ταῖς τῶν σοφιστῶν διατριβαῖς μελετώμενον, τὸ τῶν ἀγράφων ἀδικημάτων.

La scolie est intéressante, car elle affirme que l'εἰσαγγελία est un procès pour des crimes d'État nouveaux, pour lesquels les lois en vigeur ne disent rient de précis. Voir aussi Poll., 8.51 : ἡ δ' εἰσαγγελία τέτακται ἐπὶ τῶν ἀγράφων δημοσίων ἀδικημάτων.

Cf. aussi *Lex.Rhet.Cantab.* ; [Zon.]. En définitive, Ruhnke a peut-être raison, et il faut corriger l'entrée de Timée avec εἰσαγγελία. En effet, la glose de Timée, même si elle présente des mots différents, se retrouve dans des explications de εἰσαγγελία, un terme que Platon utilise dans la forme citée (*cf.* en particulier la scolie platonicienne).

2) d'autres significations (accusation, déclaration, indication, punition):

> Hésychius : εἰσαγγελία· κατηγορία ἐμφανισμός. μήνυσις
>
> Sch. *in D.*, 8.43 : εἰσαγγελία· ἐμφανισμός, μήνυσις.
>
> Sch. *in Isoc.*, *Pac.* 130 : εἰσαγγελίαις· ἤγουν κατηγορίαις.

Pourquoi Timée glose-t-il ce terme ? Parce qu'il est ambigu, et surtout démodé dans sa signification juridique technique[131]. Il est aussi très rare[132].

156 **ἐμαλακίσθη·** ἐνέδωκε καὶ ἀσθενῶς διετέθη ὑπὸ δειλίας

Il y a un seul passage où Platon semble utiliser la forme μαλακίζω plutôt que μαλθακίζω, à savoir *Soph.* 267A11–B2 :

> τὸ δ' ἄλλο πᾶν ἀφῶμεν μαλακισθέντες καὶ παρέντες ἑτέρῳ συναγαγεῖν τε εἰς ἓν καὶ πρέπουσαν ἐπωνυμίαν ἀποδοῦναί τιν' αὐτῷ.

Dans d'autres passages, Platon semble préférer la forme μαλθακίζω (*Soph.* 241C1 : μαλθακισθέντες ; *Phileb.* 21D6–7 : μαλθακιζώμεθα ; *Symp.* 179D2–5 : μαλθακίζεσθαι, *Alc. I* 124D7 : μαλθακιστέον, etc.). Il vaut la peine de remarquer que dans les apparats critiques de OCT, rien n'est signalé, sauf pour le passage de *Alc. I*, 124D, où l'on trouve : μαλθακιστέον T, Olympiodorus : μαλακιστέον B. À ce propos, trois lexiques signalent l'utilisation « interchangeable » des deux formes : Aelius Dionysius (= Oros = Photius)

> μαλακὸς καὶ μαλθακός· ἑκατέρως· Θουκυδίδης δὲ ἄνευ τοῦ θ· καὶ μαλακίζεσθαι, οὐχὶ μαλθακίζεσθαι.

Cf. aussi Hésychius :

> μαλακός· μαλθακός. ἔκλυτος. γυναικοήθης.

Un certain nombre de lexiques glosent la forme μαλθακίζω (sauf [Zon.], qui glose aussi l'autre), mais aucun n'adopte l'explication de Timée, dans la mesure où tous donnent plus au moins la même signification, mais aucun ne reprend l'explication mot pour mot. On a l'impression que la glose est à Thucydide, comme les citations des lexiques que j'ai données semblent le montrer ; cela est confirmé par les scolies :

Sch. *in Th.*

> 3.37 : μαλακίζεσθαι· χαυνοῦσθαι ;

> 3.40 : μὴ μαλακισθέντες … μὴ ἐνδόντες πρὸς τὴν ἡδονὴν τὴν ἀπὸ τῶν λόγων καὶ πρὸς τὸν οἶκτον καὶ τὴν ἐπιείκειαν, μηδὲ ἀμνημονήσαντες τοῦ κινδύνου οὗ ἂν ἐκινδυνεύσατε, εἰ ἐκράτησαν ὑμῶν ;

> 5.72 : μαλακισθῆναι· χαύνους γενέσθαι.

---

131 *Cf.* Thalheim, *RE* V, 2, 2138–2141.

132 εἰσαγγελίαι : 14 occurrences au IIe siècle après J.-C ; 1 au IIIe, 14 au IVe ; ἐπαγγελία est plus répandu (518 occurrences au IIe siècle après J.-C., 61 au IIIe, 2579 au IVe).

De plus, la forme donnée par Timée se retrouve chez Thucydide, 2.42 :

> τῶνδε δὲ οὔτε πλούτου τις τὴν ἔτι ἀπόλαυσιν προτιμήσας ἐμαλακίσθη οὔτε πενίας ἐλπίδι, ὡς κἂν ἔτι διαφυγὼν αὐτὴν πλουτήσειεν, ἀναβολὴν τοῦ δεινοῦ ἐποιήσατο.

157 **ἔμβραχυ·** συντόμως καὶ οἷον ἐν βραχεῖ

> *Symp.* 217A1–2 : ὥστε ποιητέον εἶναι ἔμβραχυ[133] ὅτι κελεύοι Σωκράτης.
>
> *Theag.* 127C7–D1 : καὶ ἐμὲ καὶ τὰ ἐμὰ ὡς οἷόν τε οἰκειότατα παρέχειν, ὅτου ἂν δέῃ ἔμβραχυ
>
> *Gorg.* 457A6–B1 : ὥστε πιθανώτερος εἶναι ἐν τοῖς πλήθεσιν ἔμβραχυ[134] περὶ ὅτου ἂν βούληται·
>
> *Hipp. II* 365D5 : Ἔσται ταῦτα· ἀλλ' ἐρώτα ἔμβραχυ[135] ὅτι βούλει.

La première remarque à faire est que deux fois sur quatre (*Gorgias* et *Hipp. II*) les manuscrits se partagent entre ἔμβραχυ et ἐν βραχεῖ. Timée lit ἔμβραχυ du moins dans un cas (*Gorgias* ? *Cf.* Sch. *ad loc* : ἔμβραχυ· συντόμως καὶ ἁπλῶς), peut-être partout : il semble en effet difficile d'établir le passage (s'il y en a un) que Timée avait à l'esprit, étant donné que le terme semble avoir le sens donné par Timée au moins dans trois passages (il n'est pas clair pour le *Symposium*) : *cf.* à ce propos le commentaire de Olympiodore au *Gorgias*, 7.9 :

> ἔμβραχυ δὲ ἀντὶ τοῦ σύντομον.

Les lexiques, en glosant ce terme, montrent qu'il est ambigu, ou du moins que son sens est controversé, car ils donnent plusieurs signification différentes, comme par exemple ἁπλῶς, καθάπαξ, ὅλως, καθόλου. Hésychius, *Gloss.Rhet.*, *Coll.Verb.*[1] et [Zon.], donnent comme signification, entre autres, συντόμως. Cela a lieu aussi pour les scolies à Platon (*cf. supra*, *loc sim*), qui donnent comme signification, entre autre, συντόμως, mais jamais l'autre signification donnée par Timée, qui est une sorte d'explication étymologique.

[Did.], avec sa glose (ἔμβραχυ · ἁπλῶς, καθάπαξ), confirme que le terme chez Platon était difficile à comprendre et mal compris. *Cf.* à ce propos aussi Sch. *in Aristid.*, *Tett.* 287 :

---

133 OCT : ἔμβραχυ Cobet : ἐν βραχεῖ B T W.
134 OCT : ἔμβραχυ B T P : ἐν βραχεῖ F et rec. t.
135 OCT : ἔμβραχυ T W : ἐν βραχεῖ F.

> ἔμβραχυ· Πλάτωνος ἡ λέξις. σημαίνει δὲ τὸ ἀληθές.

Une scolie à Aristophane dit qu'il s'agit d'un terme attique :

> Sch. *in V.*, 1120 : ἔμβραχυ· καθάπαξ ἢ παντάπασι. τὸ ἔμβραχυ ἀττικῇ συνηθείᾳ.

158 **ἐμπειρία·** τριβὴ ἐκ πείρας

Il y a une quarantaine d'occurrences du terme chez Platon, de sorte qu'il est difficile de savoir s'il y a un passage auquel Timée pensait.

On trouve un long passage dans le *Gorgias* (462C3–463B4), où le terme apparaît plusieurs fois pour montrer que la rhétorique n'est pas un art (τέχνη), mais plutôt une pratique (ἐμπειρία) ; l'opposition entre ἐμπειρία et τέχνη se trouve aussi dans les passages successifs du *Gorgias*, à savoir 465A2, 500B3, 500E4, 501A5.

Il y a aussi un passage dans le *Parménide*, où le terme veut dire « épreuve » :

> καίτοι δοκῶ μοι τὸ τοῦ Ἰβυκείου ἵππου πεπονθέναι, ᾧ ἐκεῖνος ἀθλητῇ ὄντι καὶ πρεσβυτέρῳ, ὑφ' ἅρματι μέλλοντι ἀγωνιεῖσθαι καὶ δι' ἐμπειρίαν τρέμοντι τὸ μέλλον, κτλ. (136E8–137A2)

Il y a d'autres passages dans le *Philèbe*, dans le *Phèdre*, une dizaine dans la *République*, une dizaine dans les *Lois*, etc., où le terme veut dire « expérience ».

Enfin, nous trouvons deux passages dans les *Lois*, où le terme signifie quelque chose d'un peu différent, que l'on pourrait traduire comme « exercice de la pratique » : *cf.* par exemple *Legg.* 720B2–5 :

> ΑΘ. Ἐάντε γε ἐλεύθεροι ὦσιν ἐάντε δοῦλοι, κατ' ἐπίταξιν δὲ τῶν δεσποτῶν καὶ θεωρίαν καὶ κατ' ἐμπειρίαν τὴν τέχνην κτῶνται, κατὰ φύσιν δὲ μή, καθάπερ οἱ ἐλεύθεροι αὐτοί τε μεμαθήκασιν οὕτω τούς τε αὑτῶν διδάσκουσι παῖδας.

Comment alors décider s'il y a un passage que Timée avait à l'esprit lorsqu'il glosait ce terme ?

Il faut regarder l'explication de Timée : ce qu'on remarque est la présence du terme τριβή, qui apparaît souvent chez Platon associé justement à ἐμπειρία : *cf.*

> *Phileb.* 55E5–6 : τὸ γοῦν μετὰ ταῦτ' εἰκάζειν λείποιτ' ἂν καὶ τὰς αἰσθήσεις καταμελετᾶν ἐμπειρίᾳ καί τινι τριβῇ, κτλ.

> *Phaedr.* 270B4–6 : ἐν ἀμφοτέραις δεῖ διελέσθαι φύσιν, σώματος μὲν ἐν τῇ ἑτέρᾳ, ψυχῆς δὲ ἐν τῇ ἑτέρᾳ, εἰ μέλλεις, μὴ τριβῇ μόνον καὶ ἐμπειρίᾳ ἀλλὰ τέχνῃ, κτλ.

Gorg. 463B1–4 (fin du long passage sur la rhétorique) : ταύτης μοι δοκεῖ τῆς ἐπιτηδεύσεως πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα μόρια εἶναι, ἓν δὲ καὶ ἡ ὀψοποιική· ὃ δοκεῖ μὲν εἶναι τέχνη, ὡς δὲ ὁ ἐμὸς λόγος, οὐκ ἔστιν τέχνη ἀλλ' ἐμπειρία καὶ τριβή.

Legg. 938A2–4 : ταύτην οὖν ἐν τῇ παρ' ἡμῖν πόλει, εἴτ' οὖν τέχνη εἴτε ἄτεχνός ἐστίν τις ἐμπειρία καὶ τριβή, μάλιστα μὲν δὴ χρεών ἐστιν μὴ φῦναι·

A vrai dire, il n'y a aucune raison de préférer un passage plutôt qu'un autre ; peut-être faut-il préférer les passages où τριβή et ἐμπειρία sont associés, car souvent Timée « pêche » pour son explication dans le même passage que celui où le terme à expliquer apparaît.

Cela dit, Timée semble vouloir donner une explication quasi-étymologique, à cause de la présence de πεῖρα. A ce sujet, il est intéressant de voir l'explication qu'Ammonius donne de la différence entre ἐμπειρία et πεῖρα :

ἐμπειρία πείρας διαφέρει. πεῖρα μὲν γὰρ ἐφ' ἑνὸς ἢ δευτέρου γνῶσίς ἐστι δοκιμαζομένη, ἐμπειρία δὲ ἡ ἐπὶ πολλῶν κατάληψις βεβαία.

Pour l'explication donnée par Timée, il est utile de signaler deux passages du commentaire d'Hermias au *Phaèdre*, à savoir

223.5–11 : τῶν ἀληθείας ἐφαπτομένων καὶ οὐχ ἁπλῶς δόξῃ καὶ τριβῇ καὶ ἐμπειρίᾳ … διὸ δεῖ αὐτοὺς ἐξετάσαι ὅπως ποτὲ ἔχουσι, πότερον δεῖ τὴν ἀλήθειαν μεταδιώκειν ἢ οὔ. ἀντιπαράβαλλε οὖν, φησὶ, τοὺς λόγους, ἐπειδὴ οἳ μὲν λέγουσιν ὅτι ὀφείλουσιν οἱ ῥήτορες ἀληθείας ἅπτεσθαι, ἐπειδὴ ἀδύνατον γνῶναι τὸ ὅμοιον, τουτέστι τὸ πιθανὸν, μὴ γνόντα τὸ ἀληθές· οἳ δὲ τριβῆς καὶ ἐμπειρίας μόνον, ἵν' ἐκ τῆς ἀντιπαραθέσεως γνώριμον ἡμῖν γένηται τὸ λεγόμενον·

247.31–248.4 : διὰ δὲ τήνδε τὴν αἰτίαν· ἵνα μὴ μόνον πεῖρα ᾖ ἀλλὰ καὶ τέχνη· πρῶτον γὰρ πεῖρα, εἶτα ἐμπειρία, εἶτα τέχνη γίνεται, ὅταν καὶ τὴν αἰτίαν δυνηθῇ τις γνῶναι.

Le premier passage associe τριβή καὶ ἐμπειρία ; le deuxième nous donne la séquence πεῖρα, ἐμπειρία, τέχνη, que peut-être Timée avait à l'esprit.

159 **ἐμπολέμια·** τὰ εἰς πόλεμον ἐπιτήδεια καὶ εὔχρηστα

Legg. 755E8 : τρίτον δ' ἐφεξῆς τούτοις πᾶν ὅσον ἐμπολέμιον·

Legg. 756A2–3 : ψιλῶν δὲ ἢ τοξοτῶν ἤ τινος ἄλλου τῶν ἐμπολεμίων ἡγεμόνας

Legg. 943A6–8: δικάζειν δὲ τοὺς στρατεύσαντας ἑκάστους χωρίς, ὁπλίτας τε καὶ ἱππέας καὶ τἆλλα ἐμπολέμια[136] ἕκαστα ὡσαύτως.

La glose pourrait être aussi hérodotéenne, étant donné que le seul autre auteur ancien qui utilise l'expression avant le II siècle après J.-C. est précisement Hérodote, et dans le bon sens:

Hdt. 57.1: Ταῦτα μὲν τὰ ἐμπολέμια, τὰ δὲ ἄλλα τὰ εἰρηναῖα κατὰ τάδε σφι δέδοται.

Le terme est aussi extrêmement rare[137].

160 **ἔναγχος·** ἐν τῷ ἔγγιστα παρελθόντι χρόνῳ

Il y a dix occurrences du termes chez Platon, qui sont toutes utilisées dans le sens donné par Timée: *Thaet.*, 147C; *Symp.* 172A; *Phaedr.* 257C; *Charm.* 155B; *Lach.* 180C; *Gorg.* 462C; *Hipp I* 282C, 286A et 286C; *Clit.* 406A.

Il s'agit d'un terme rare, même si on assiste à un phénomène curieux: rare à l'époque de l'atticisme (21 occurrences au Ve siècle avant J.-C., 13 au IVe), il devient très rare jusqu'au premier siècle après J.-C. (3 occurrences au IIIe siècle avant J.-C., 0 au IIe, 14 au premier avant J.-C), où l'on constate 71 occurrences; ensuite, 100 occurrences au IIe siècle après J.-C., 4 au IIIe, 138 au IVe après J.-C. Peut-être s'agit-il d'une reprise du terme due à la renaissance de l'atticisme.

En effet, il s'agit d'un atticisme, utilisé par les rhéteurs, Aristophane et Platon.

Pourtant, il n'est pas très commenté par les lexiques. Il n'y a pas de scolies pour Platon, en revanche, il y en a quelques unes pour Aristophane:

Sch. *in Nu.*, 639c: ἔναγχος· πρὸ μικροῦ.

Sch. *in Nu.*, 639b: ἔναγχος· χθές.

161 **ἔναυλος λόγος·** ἔνηχος

Menex. 235C1–2: οὕτως ἔναυλος ὁ λόγος τε καὶ ὁ φθόγγος παρὰ τοῦ λέγοντος ἐνδύεται εἰς τὰ ὦτα, κτλ.

---

[136] OCT ἐμπολέμια Ruhnke: ἐνπολέμια A: ἐν πολεμίαι A² vulg.

[137] Il y a 16 occurrences, dont une chez Hérodote, trois chez Platon, plus 11 occurrences au IIe siècle après J.-C., 0 au troisième, 0 au IVe (sans compter notre Timée).

Il y a un autre lieu où Platon utilise l'adjectif ἔναυλος, mais cette fois appliqué à la peur :

> *Legg.* 678C2–3 : ἐκ γὰρ τῶν ὑψηλῶν εἰς τὰ πεδία καταβαίνειν, οἶμαι, πᾶσιν φόβος ἔναυλος ἐγεγόνει.

Chez Homère, le terme est utilisé au sens de « fossé » et « torrent »

> *Il.* 16.71–72 : τάχα κεν φεύγοντες ἐναύλους πλήσειαν νεκύων ;
>
> 21.283 : ὅν ῥά τ' ἔναυλος ἀποέρσῃ χειμῶνι περῶντα ;

Cf. : Eust. *in Il.*, IV 502.5–10 :

> ἔστι γὰρ κατὰ τοὺς παλαιοὺς ἔναυλος χείμαρρος, στενὴ διῶρυξ ἢ καὶ ἄλλως ἔναυλος ὁ διὰ στενοῦ καὶ ἐπιμήκους τόπου ῥέων χείμαρρος, παρὰ τὸν αὐλόν, ὅς ἐστιν ἐπιμήκης παράτασις. ἀφ' οὗ καὶ ἡ αὖλαξ, καὶ ὁ μουσικὸς αὐλὸς καὶ οἱ τοπικοὶ αὐλῶνες, ὡς πολλαχοῦ φαίνεται. οἱ μέντοι μεθ' Ὅμηρον ἔναυλόν φασι καὶ τὸν ἔνδον τῆς αὐλῆς. ὅθεν καὶ λόγος ἔναυλος ἀκοῇ ὁ ἔτι ἐντὸς ὢν τῆς ἀκοῆς.
>
> Etc.

Eustathius essaye d'expliquer la signification métaphorique de l'adjectif, en le faisant dériver de τὸν ἔνδον τῆς αὐλῆς (« intérieur de l'atrium ») et de αὐλός (« flûte ») ; Apollonius le sophiste la dérive de αὐλῶν (« espace creux et allongé »).

Il est de toute façon clair que Platon l'utilise au sens de « résonnant » (au sens de « persistant ») ; on trouve une utilisation semblable chez Eschine

> *Ctes.* 191 2–4 : Ἔναυλον γὰρ ἦν ἔτι τότε πᾶσιν ὅτι τηνικαῦτα ὁ δῆμος κατελύθη ἐπειδή τινες τὰς γραφὰς τῶν παρανόμων ἀνεῖλον.

Voir aussi la scolie *ad loc* :

> ἔναυλον· οἷον ἐν τοῖς ὠσὶ τὸν τῶν αὐλῶν ἦχον καταλιπόν, τουτέστιν οὔπω ἐκ τῆς μνήμης ἀποκεχωρηκός, ἤγουν ἔτι ἐν μνήμῃ διαμένον.

Presque tous les lexiques qui glosent le terme donnent comme explication, entre autres, ἔνηχος (*cf. supra*, app. *loc sim*), ou ἐνηχούμενον (*cf.* par exemple *add. in Et.Gud.*, *EM*, *Souda*, [Zon.]). Pour ce qui est de l'étymologie, les lexiques pensent que l'adjectif dérive de αὐλός ou de παρὰ τὸ αὐλεῖν (« jouer de la flûte »).

Le terme est aussi très rare, mais là on assiste également à un phénomène curieux : rarissime jusqu'au IIe siècle avant J.-C. (une trentaine d'occurrences), il devient légèrement plus répandu au Ie siècle avant J.-C. (16 occurrences), au IIe siècle après J.-C. (25 occurrences) et au IIIe siècle (65, dont plus de 30 chez Chrysostome).

162 **ἐναγίζειν·** θύειν

La glose semble porter sur Hérodote : *cf.* 1.167 :

> ἀγυλλαῖοι ἔτι ἐπιτελέουσι· καὶ γὰρ ἐναγίζουσί σφι μεγάλως καὶ ἀγῶνα γυμνικὸν καὶ ἱππικὸν ἐπιστᾶσι.

Voir aussi 2.44 et *Lex. in Hdt. s.v.* : ἐναγίζειν.

> *Souda* : ἐναγίζειν· παρὰ Ἡροδότῳ τὸ χοὰς φέρειν, ἢ θύειν τοῖς κατοιχομένοις, ἢ τὸ διὰ πυρὸς δαπανᾶν.

Pourtant, le verbe sous la forme donnée par notre lexique ne se trouve pas chez Hérodote, mais chez Hippocrate :

> τόν τε τοῦ Νεβροῦ παῖδα Χρύσον ἔθαψαν ἐν τῷ ἱπποδρόμῳ, καὶ ξυνέταξαν δημοσίῃ Δελφοὺς ἐναγίζειν (*Ep.* XXVII 103–105).

Voir aussi Erotianus :

> ἐναγίζειν· τοῖς κατοιχομένοις ἢ τοῖς καταχθονίοις θύειν.

Le verbe est rare[138].

163 **ἐνδίκως·** δικαίως καὶ κατὰ δίκην

Timée donne deux synonymes, tout en voulant signaler deux significations différentes :

i) « justement », au sens de « à juste titre », « de façon convenable ».

ii) « avec justice », au sens de « selon les règles des lois ».
Pour la signification i) on peut citer les passages suivants :

> *Phileb.* 12D4–6 : καὶ τούτων τῶν ἡδονῶν ἑκατέρας πῶς ἄν τις ὁμοίας ἀλλήλαις εἶναι λέγων οὐκ ἀνόητος φαίνοιτο ἐνδίκως ;
>
> *Tim.* 85B1–2 : νόσημα δὲ ἱερᾶς ὂν φύσεως ἐνδικώτατα ἱερὸν λέγεται.
>
> *Ep.* 318D4–5 : κακὸς γὰρ ἂν ἔχοντί γε νοῦν ἀνδρὶ φαινοίμην ἐνδίκως

Pour la signification ii), les passages sont :

> *Legg.* 954A1–3 : ἐγγυητὴς μὲν δὴ καὶ ὁ προπωλῶν ὁτιοῦν τοῦ μὴ ἐνδίκως πωλοῦντος ἢ καὶ μηδαμῶς ἀξιόχρεω·
>
> *Epin.* 976D4–7 : σοφὸς δὲ καὶ ἀγαθὸς δι' αὐτὴν πολίτης τε καὶ ἄρχων καὶ ἀρχόμενος ἐνδίκως ἔσται πόλεως ἅμα καὶ ἐμμελής.

---

[138] Une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

Ep. 335D6–E1: ἤτοι ἐν αὑτῷ κεκτημένος ἢ ὁσίων ἀνδρῶν ἀρχόντων ἐν ἤθεσιν τραφείς τε καὶ παιδευθεὶς ἐνδίκως.

Timée a donc voulu signaler l'utilisation d'un terme chez Platon en général, même s'il semble inutile de donner deux sens sans indiquer les passages pértinents: la glose est peut-être mutilée, et probablement à l'origine a été quelque chose du type «ἐνδίκως: Platon l'utilise dans x avec ce sens, dans y avec cet autre sens».

La distinction de signification est confirmée par [Did.]

ἐνδίκως· ἐν δίκῃ, δικαίως.

Cependant, les autres lexiques présentent seulement la première signification donnée par Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*); de même pour les scolies.

L'adverbe est aussi très rare, mais au IVe siècle après J.-C, il devient plus répandu[139].

164 **ἐνδοῦναι·** προδοῦναι, παραδοῦναι ἢ καὶ εἶξαι[140]

Le seul passage où le verbe se trouve sous la forme donnée par Timée est *Phaedr.* 241C1–2

εἰ δὲ μή, ἀναγκαῖον εἴη ἐνδοῦναι αὑτὸν ἀπίστῳ, δυσκόλῳ, φθονερῷ

Pourtant, dans ce passage, le verbe, transitif, est utilisé au sens de «céder», de sorte qu'il s'adapte, à la limite, aux deux derniers synonymes donnés par Timée, mais pas au premier (προδοῦναι [trahir]).

En revanche, il y a peut-être un passage platonicien où le verbe, qui veut dire «rendre aux ennemis», implique le sens de «trahir» (utilisation intransitive):

Rep. 567A5–7: καὶ ἄν γέ τινας οἶμαι ὑποπτεύῃ ἐλεύθερα φρονήματα ἔχοντας μὴ ἐπιτρέψειν αὐτῷ ἄρχειν, ὅπως ἂν τούτους μετὰ προφάσεως ἀπολλύῃ ἐνδοὺς τοῖς πολεμίοις;

Il y a aussi d'autres occurrences du verbe au sens de «céder» (*Rep.* 561B2 et 605D3), «donner» (*Legg.* 672C8–D3 et 887E5–7). Le problème est de savoir si Timée avait à l'esprit un passage précis, ou bien

139 11 occurrences au Ve siècle avant J.-C; 25 au Ve, 2 au IVe, 2 au IIIe, 0 au IIe, 21 au Ie avant J.-C; 1 au Ie après J.-C, 16 au IIe, 3 au IIIe, 75 au IVe siècle après J.-C.

140 On remarquera que ce verbe est utilisé dans l'explication de l'entrée 413 τέγγεσθαι.

s'il voulait rendre compte de l'utilisation platonicienne—ambiguë—simplement.

Parmi les scolies, la seule qui semble intéressante concerne Aristophane, dans la mesure où le scoliaste dit que l'ajout ἐν à ἐδίδουν est atticiste :

> Sch. *in Pl.*, 781: ἐνεδίδουν· «ἐνδιδόναι» κυρίως ἐστὶ τὸ περί τι πρᾶγμά τινα ἀναπεπτωκότα καὶ ῥάθυμον καὶ ὑπόνωθρον καὶ ἔγχαυνον γίνεσθαι. νῦν δὲ «ἐνεδίδουν» ἀντὶ τοῦ «ἐδίδουν» κεῖται, τῆς «ἐν» προθέσεως παρελκούσης ἀττικῶς.

165 **ἐνεός·** ὁ ἐστερημένος φωνῆς

> *Crat.* 422E2–5 : εἰ φωνὴν μὴ εἴχομεν μηδὲ γλῶτταν, ἐβουλόμεθα δὲ δηλοῦν ἀλλήλοις τὰ πράγματα, ἆρ' οὐκ ἄν, ὥσπερ νῦν οἱ ἐνεοί, ἐπεχειροῦμεν ἂν σημαίνειν ταῖς χερσὶ καὶ κεφαλῇ καὶ τῷ ἄλλῳ σώματι;

> *Theaet* 206D9 : ὁ μὴ ἐνεὸς ἢ κωφὸς ἀπ' ἀρχῆς

> *Alc. II* 140C8–D1 : οἱ δὲ ἐν εὐφημοτάτοις ὀνόμασι βουλόμενοι κατονομάζειν οἱ μὲν μεγαλοψύχους, οἱ δὲ εὐήθεις, ἕτεροι δὲ ἀκάκους καὶ ἀπείρους καὶ ἐνεούς

Le passage que Timée veut gloser est probablement le *Théétète* : il semble que Timée ne pense pas au *Cratyle*, car on trouve là une explication du terme ; il ne pense à *Alc. II* non plus, car ici le terme veut dire «niais». Il doit avoir été frappé par la présence simultanée de ἐνεός et κωφός, qui veulent dire plus ou moins la même chose, «muet» : *cf.* Ammonius (= [Her.]) :

> κωφὸς καὶ ἐνεὸς ὁ αὐτὸς παρὰ τοῖς παλαιοῖς ἐλέγετο, ὁ μὴ φθεγγόμενος

cf. aussi Hésychius, qui explique ἐνεός avec κωφός ; et *Et.Gud.*, Sch. *in Pl.*, *Alc. II* 140D (= *Souda*) :

> ἐνεούς. ἀφώνους, κωφούς, ἐξεστηκότας, νωδούς, νωχελεῖς, μετεώρους.

Timée a probablement voulu trouver une distinction entre les deux, qui peut être la suivante :

> κωφός = «muet dès la naissance»

> ἐνεός : «celui qui a été privé de la voix» ?

Et.Gud. pose une distinction entre ἐνεός et κωφός (dans le sens de «sourd») :

> κωπὸς (sic) καὶ ἐνεὸς διαφέρει· κωφὸς μὲν γάρ ἐστιν, ὁ τὴν ἀκοὴν βεβλαμμένην ἔχων· ἐνεὸς δὲ ὁ λαλεῖν τι ἔχων.

En tout état de cause, le terme est ambigu, et il est utilisé par Platon dans la signification de «muet», et dans la signification de «niais», «naïf». Cette ambuiguité est soulignée par certains lexiques (Hésychius, *EM* et *Souda*), et par la scolie à *Alc. II* (voir *supra*).

166 **ἔγκοτον·** ἔχθραν ἐνδιάθετον

Le terme se trouve chez Hérodote et chez Eschyle :
Hérodote :

ταῦτα δὲ ἐποίησαν ἔγκοτον ἔχοντες Σαμίοισι Αἰγινῆται (3.59).

Voir aussi 6.73, 6.133, 8.29, 9.110.
Eschyle, *Choephoroe*

392 : ἔγκοτον στύγος.

924 : φύλαξαι μητρὸς ἐγκότους κύνας.

Etc.

On remarquera que ἔγκοτον chez Hérodote est substantif, chez Eschyle adjectif. Pour comprendre à qui la glose de notre lexique se réfère, il faut donc établir si, dans cette glose, ἔγκοτον est adjectif ou substantif. De prime abord, il semble adjectif, car, dans le manuscrit de notre lexique, il est glosé avec ἐχθρόν et ἐνδιάθετον. L'explication du lexique, pourtant, ne fonctionne pas, car ἐνδιάθετον veut dire «intérieur», sens qui ne correspond pas du tout au sens de ἔγκοτον («furax»). C'est probablement pour cette raison que Baiter, Orelli etc. acceptent la correction de Lobeck, et changent ἐχθρόν en ἐχθράν, en prenant ἔγκοτον comme substantif, qui aurait donc comme explication «haine enracinée»[141]. La glose serait donc pertinente pour Hérodote.

Le terme est extrêmement rare[142].

167 **ἔνη καὶ νέα·** ἡ τριακὰς καλουμένη· ἔνον τὸ παλαιὸν καὶ νέον τὸ νῦν

Le féminin de l'entrée et de la première partie de l'explication est dû à ἡμέρα. Voici les passages concernés :

---

[141] Mais déjà Koch dans sa mise à jour du lexique de Ruhnke affirme (p. 87) : «sed ἐνδιάθετον in ea quid sibi velit tam nunde positum, non assequor, praesertim cum glossographum nostrum respexisse vero simile sit Herodotum, qui vocabulo ἔγκοτον nonnisi pro substantivo (…) si bene nemini usus est. Quare dubitari non potest, quin Lobekius ad Phrynich. p. 334 vere correxerit ἐχθράν ἐνδιάθετον».

[142] Mis à part Eschyle et Hérodote, on trouve une trentaine d'occurrence entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

Crat. 409B5–8 : νέον δέ που καὶ ἕνον ἀεί ἐστι περὶ τὴν σελήνην τοῦτο τὸ φῶς, εἴπερ ἀληθῆ οἱ Ἀναξαγόρειοι λέγουσιν· κύκλῳ γάρ που ἀεὶ αὐτὴν περιιὼν νέον ἀεὶ ἐπιβάλλει, ἕνον δὲ ὑπάρχει τὸ τοῦ προτέρου μηνός.

Legg. 849B1–3 : νόμος δ' ἑκάστῳ μηνὸς τῇ νέᾳ ὧν δεῖ πραθῆναι τὸ μέρος τοῖς ξένοις ἐξάγειν τοὺς ἐπιτρόπους, κτλ.

C'est le passage des *Lois* qu'il faut choisir (même s'il ne présente pas la formule glosée par Timée en entier)—et ce, pour deux raisons :

(i) l'explication de Timée fait référence au trentième jour, alors que, dans le passage du *Cratyle*, νέον καὶ ἕνον se réfère à la lumière du soleil.

(ii) dans les *Lois*, τῇ νέᾳ est difficile à comprendre.

A ces raisons, on pourrait en ajouter une troisième, à savoir la forme de νέᾳ, qui est presque identique à celle du même terme glosé par Timée. *Cf.* aussi la scolie *ad loc*, qui montre une certaine ressemblance avec l'explication de Timée :

Sch. *in Pl.*, *Legg.* 849B : τῇ νέᾳ. ἕνη καὶ νέα, ἡ τριακοστὴ τοῦ μηνὸς ἡμέρα παρ' Ἀθηναίοις οὕτως ἐκαλεῖτο. ἐκλήθη δὲ ἕνη καὶ νέα ὅτι τὸ μέν τι μέρος ἔχει τοῦ παρῳχημένου μηνός, ὅπερ ἕνη ἐστί· καὶ γὰρ ἕνον τὸ παλαιόν φασίν· νέον δὲ τὸ νῦν ἐπιλαβὸν τοῦ εἰσεληλυθότος, ὃ διὰ τοῦ νέα δηλοῦσι. κατὰ γὰρ σελήνην ἦγον τοὺς μῆνας. ὁ δὲ τῆς σελήνης μήν ἐστιν εἰκοσιεννέα τέταρτον ἡμερῶν.

Si l'on choisit le passage des *Lois*, il faut penser que, à l'origine, il y avait une glose « double », dont la première partie est tombée : νέα· ἕνη καὶ νέα· ἡ τριακὰς …

(sur les gloses doubles, *cf.* Introduction, pp. 95–96).

Pour ce qui est de l'explication de Timée, il faut observer que le manuscrit présente νέον à la place de νῦν. La correction est de Ruhnke (p. 87), car il serait bizarre d'expliquer νέον avec νέον. Ruhnke corrige aussi probablement sur la base de la scolie aux *Lois* (*cf. supra* : καὶ γὰρ ἕνον τὸ παλαιόν φασίν· νέον δὲ τὸ νῦν ἐπιλαβὸν τοῦ εἰσεληλυθότος). Il faut pourtant dire que Pausanias (qui probablement n'est rien d'autre que la *Souda*) et la *Souda* présentent mot pour mot l'explication donnée par Timée.

Cela dit, la formule est extrêmement commentée, et par les lexiques, et par les scolies. Voici les aspects à souligner :

a) la formule est difficile à comprendre en tant qu'attique et démodée : voir par exemple

Harpocration : ἔνη καὶ νέα· Ὑπερείδης ἐν τῷ πρὸς Ὑγιαίνοντα. τὴν ὑφ' ἡμῶν τριακάδα καλουμένην ἔνην καὶ νέαν καλοῦσιν Ἀθηναῖοι ἀπὸ τοῦ τὴν τελευτὴν ἔχειν τοῦ προτέρου μηνὸς καὶ τὴν ἀρχὴν τοῦ ὑστέρου. Πολέμων δέ φησιν ὅτι ἐκάλεσάν ποτε αὐτὴν Ἀθηναῖοι Δημητριάδα ἐπὶ τιμῇ Δημητρίου τοῦ Μακεδόνος. ἔνην δὲ καὶ εἰς ἔνην τὸ εἰς τρίτην λέγουσι. καὶ ἁπλῶς τὸ ἔνον δασυνόμενον τὸ πρότερον καὶ παρεληλυθὸς δηλοῖ.

Souda : ἔνη· παρεῖναι δ' εἰς ἔνην. οἷον εἰς τρίτην. μηδ' ἀναβάλλεσθαι ἔστ' αὔριον ἔστ' ἔνηφι. τινὲς δὲ εἰς τριακάδα. Ἀττικοὶ δὲ καλοῦσιν ἔνην καὶ τὴν παλαιάν. Δημοσθένης ἐν τῷ κατ' Ἀριστογείτονος· τὰς ἔνας ἀρχὰς ταῖς νέαις ὑπεξιέναι.

cf. aussi Poll., 1. 63–64 ; Aelius Dionysius ; Hésychius ; Sch. *in Ar.*, *Ach.* 172 ; *EM* ; *Lex.Pat.* ; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 849b (*cf. supra*).

b) le sens de la formule est controversé : voir par exemple
Sch. *in Ar.*,

Nu. 1179 : ἔνη μὲν ἡ τριακάς, νέα δὲ ἡ νουμηνία.

Nu. 1184 : ἔνη, ἡ ὑστέρα· νέα, ἡ πρώτη· ἀλλ' οἱ κριταὶ τῶν Ἀθηναίων ἀπέδωκαν τῶν δύο ἡμερῶν τὰς κλήσεις μιᾷ ἡμέρᾳ. φασὶ γὰρ ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἀπογίνεσθαι τὴν σελήνην καὶ ἐν ταύτῃ πάλιν ἄρχεσθαι.

Voir aussi Sch. *in Hes.*, 768 bis ; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1179.

Diogène Laerce nous explique que le premier qui a utilisé la formule est Solon :

D.L., 1.58 : Πρῶτος δὲ Σόλων τὴν τριακάδα ἔνην καὶ νέαν ἐκάλεσεν.

168 **ἐντελεῖς·** οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ ἄρξαντες

Ruhnke (p. 88) remarque justement que, chez Platon, nous ne trouvons ni οἱ ἐντελεῖς, ni οἱ ἐν τέλει. Encore une fois, il dit que la glose porte sur Hérodote, mais chez Hérodote, comme chez d'autres auteurs, comme par exemple Thucydide, on trouve seulement la forme ἐν τέλει :

Hdt. 3.18 : τοὺς ἐν τέλει ἑκάστοτε ἐόντας τῶν ἀστῶν

Thucydide 2.10 : ξυγκαλέσας τοὺς στρατηγοὺς τῶν πόλεων πασῶν καὶ τοὺς μάλιστα ἐν τέλει καὶ ἀξιολογωτάτους παρῄνει τοιάδε.

Sch. *in Th.*, 2.10 : ἐν τέλει· τέλη τὰ ἀξιώματα καὶ οἱ ἄρχοντες.

Aelius Dionysius : τέλος οἱ Ἀττικοὶ τάττουσι καὶ ἀντὶ τάξεως καὶ τάγματος καὶ δαπάνης, ἔνθεν ὁ πολυτελὴς καὶ εὐτελὴς καὶ ὁ συντελής, καὶ τὸ εἰς γάμους ἀνάλωμα, ὅθεν τὰ προτέλεια. λέγεται καὶ ἀντὶ ἀρχῆς. Θουκυδίδης· « προσελθὼν δὲ τοῖς ἐν τέλει οὖσιν », ὡς εἰ ἔφη « τοῖς ἐν ἀρχῇ οὖσι ».

Etc.

Presque tous les lexiques glosent ἐν τέλει, comme s'il s'agissait de la seule forme possible, de sorte qu'il faudrait peut-être corriger le texte de Timée en ⟨οἱ⟩ ἐν τελει= : *cf.* par exemple

Photius : ἐν τέλει· ἄρχοντας

Hésychius : τοὺς ἐν τέλει· τοὺς ἐν τιμῇ καὶ ἀρχῇ τῶν ἐν τέλει· τῶν ἀρχόντων ἐν τῷ δήμῳ

Eust. *in Il.*, III 315.14–17 :

ἐκ δὲ τοῦ σημαίνοντος τάξιν, ἤδη δὲ καὶ ἀρχήν, αἱ μυστικαὶ τελεταὶ καὶ τὸ τελεῖσθαι ἀντὶ τοῦ μυεῖσθαι καὶ ἡ κατ' ἀρετὴν τελειότης καὶ οἱ κατ' αὐτὴν τέλειοι καὶ οἱ ἐν τέλει, τουτέστιν οἱ ἀρχικοὶ καὶ τάσσοντες, ἤτοι κοσμήτορες, ὡς τὸ « τοῖς ἐν τέλει βεβῶσι πείσομαι ».

Hésychius est le seul témoigne de l'autre forme :

ἐντελέστατοι· ἐντιμότατοι.

La deuxième partie de l'explication de notre lexique (οἱ ἄρξαντες) est problématique. En effet, mis à part la *Souda* et [Zon.], qui évidemment reprennent l'explication de Timée (*cf. supra*, *loc sim*), les autres gloses expliquent la formule seulement avec ἄρχοντες (*cf. supra*).

169 **ἐγχρίμπτει·** ἐγκυρεῖ, ἐνερείδει, πλήττει

Ruhnke (p. 88) signale le passage suivant :

Phaedr. 251D3–5 : ἡ δ' ἐντὸς μετὰ τοῦ ἱμέρου ἀποκεκλῃμένη, πηδῶσα οἷον τὰ σφύζοντα, τῇ διεξόδῳ ἐγχρίει ἑκάστη τῇ καθ' αὑτήν, κτλ.

Il explique : « verba χράω, χραιω, χραίνω, χρίω, χρίπτω, χρίμπτω etc., nec origine inter se differunt, nec primaria significandi potestate ». À la fin de la note commentaire (p. 90), il affirme : « in Platonis etiam loco, quem supra attulimus, Timaeus ἐγχρίμπτει scriptum reperit pro vetustiore et rariore forma ἐγχρίει, quam iure servant Hermias et vulgata exemplaria ».

Pourtant, la forme donnée par Timée pourrait s'expliquer avec un autre passage qui se trouve chez Platon, et que Ruhnke ne considère pas, à savoir :

Ion 537B3–5 : ἐν νύσσῃ δέ τοι ἵππος ἀριστερὸς ἐγχριμφθήτω,
ὡς ἄν τοι πλήμνη γε δοάσσεται ἄκρον ἱκέσθαι
κύκλου ποιητοῖο·

Il est d'ailleurs vrai que ces lignes contiennent une citation d'Homère, de sorte que l'on ne peut pas les traiter comme un *locus* platonicien.

Ceci dit, Timée donne comme explication trois synonymes, qui montrent que le verbe est ambigu : et l'on peut remarquer que, dans le passage du *Phèdre*, le verbe signifie « enfoncer dans » (*cf.* aussi Hermias *in Phaed.*, 185.13–15 : ἐγχρίει ἀντὶ τοῦ κεντεῖ καὶ ἐμπίπτει), alors que dans le passage de *Ion*, il signifie « frapper » (mais pour Apollonius le sophiste il signifie « s'approcher » : *cf. infra*).

Il s'agit d'un verbe abondamment commenté par les lexiques et les scolies : tous donnent plus ou moins les significations données par Timée, mais presque jamais avec les mêmes synonymes, excepté Hésychius

> ἐγχριμφθῆναι· ἐνερεισθῆναι

et une scolie à l'*Iliade*

> *in Il.*, 13.146 : ἐγχριμφθείς. ἐνερείσας.

L'origine du verbe est homérique. Apollonius le sophiste glose le même passage qui se trouve chez Platon :

> ἐγχριμφθήτω ἐμπελασθήτω· « ἵππος ἀριστερὸς ἐγχριμφθήτω ».

Il vaut aussi la peine de signaler que les explications du verbe qu'on trouve dans les lexiques et les scolies, en signalent souvent l'usage hérodotéen, ce qui conduit à penser que notre glose soit de fait une glose hérodotéenne :

> *Souda* : ἐγχριμφθεῖσα· προσπελασθεῖσα. καὶ ἐγχρίψαι παρ' Ἡροδότῳ, ἐμπεσεῖν, παραπολαῦσαι.
>
> [Zon.] : ἐγχρίπτω. πλησιάζω, προσεγγίζω. καὶ ἐγχριφθεῖσα. [ἐγχρίψαι. ἐμπεσεῖν· παραπολαῦσαι. παρ' Ἡροδότῳ.]
>
> *Lex in Hdt.* : ἐγχρίμψαι. ἐμπεσεῖν, παραπελάσαι.

Il faut probablement corriger παραπολαῦσαι (« exploiter ») qui se trouve dans la *Souda* et [Zon.], avec παραπελάσαι ou προσπελάσαι qui se trouve dans la scolie à Hérodote.

Cela dit, il n'y a pas chez Hérodote le verbe à la forme donnée par les lexiques et par la glose à Hérodote (à savoir, l'infinitif), mais deux autres :

> 2.60 : Ἐπεὰν δὲ πλέοντες κατά τινα πόλιν ἄλλην γένωνται, ἐγχρίμψαντες τὴν βᾶριν τῇ γῇ ποιεῦσι τοιάδε·

9.98 : ἐνθαῦτα πρῶτον μὲν ἐν τῇ νηὶ παραπλέων, ἐγχρίμψας τῷ αἰγιαλῷ τὰ μάλιστα.

Le verbe est rare et encore mal compris après Clément d'Alexandrie :

Sch. *in Clem.Alex., Protr. et Paed.* 31 : ἐγχρίμπτονται· συμπίπτουσιν, ἐγγίζουσιν.

170 **ἐνωμοτία·** τάγμα ποσόν· εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ὀμνύναι αὐτοὺς μὴ λείψειν τὴν τάξιν

Le terme ne se trouve pas chez Platon. La *Souda* et une scolie à Xénophon présentent une explication semblable mais plus soignée que celle de Timée :

Souda (= *EM*) : ἐνωμοτία· τάξις τις στρατιωτικὴ ἀνδρῶν ε′ καὶ κ′ παρὰ Λακεδαιμονίοις. εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ὀμνύναι αὐτοὺς μὴ λείψειν τὴν τάξιν. οἱ δὲ ἐνωμοτίαν τὸ ἥμισυ τοῦ λόχου· τὸ αὐτὸ δὲ καὶ δεκανία· οἱ δὲ τὸ τέταρτον τοῦ λόχου ἐνωμοτίαν φασί. καὶ Ἐνωμοτάρχης, ὁ αὐτῆς ἄρχων.

Cf. aussi Sch. *in X., An.* 4.3.

Ruhnke (p. 90) affirme que la glose concerne Hérodote, mais on ne voit pas la raison pour laquelle il faudrait préférer Hérodote à Thucydide ou à Xénophon ; on voit en revanche une raison pour préférer Xénophon, à savoir la probable dérivation de l'explication de notre lexique de la scolie à Xénophon. Voici cependant les passages de ces trois auteurs où le terme apparaît :

pour Hérodote :

1.65–66 : μετὰ δὲ τὰ ἐς πόλεμον ἔχοντα, ἐνωμοτίας καὶ τριηκάδας καὶ συσσίτια, πρός τε τούτοισι τοὺς ἐφόρους καὶ γέροντας ἔστησε Λυκοῦργος.

Pour Thucydide *cf.* par exemple :

5.66 : αὖθις δ' οὗτοι τοῖς ἐνωμοτάρχοις καὶ οὗτοι τῇ ἐνωμοτίᾳ.

Pour Xénophon :

HG 6.4 : τῆς δὲ φάλαγγος τοὺς μὲν Λακεδαιμονίους ἔφασαν εἰς τρεῖς τὴν ἐνωμοτίαν ἄγειν·

An. 4.3 : Ξενοφῶν δὲ στρέψας πρὸς τοὺς Καρδούχους ἀντία τὰ ὅπλα ἔθετο, καὶ παρήγγειλε τοῖς λοχαγοῖς κατ' ἐνωμοτίας ποιήσασθαι ἕκαστον τὸν ἑαυτοῦ λόχον,

etc. (*cf. RE* V, 2, 2636, qui mentionne ces mêmes auteurs). Le terme est rarissime[143].

---

[143] Après les trois auteurs attiques, il y a seulement dix occurrences au Ie siècle avant J.C.

171 **ἐξαμβλοῦν·** διαφθείρειν τὸ κατὰ γαστρὸς †διεφθορὸς† καὶ ἀποκτείνειν αὐτό

Theaet. 150E4–7: ἀπελθόντες δὲ τά τε λοιπὰ ἐξήμβλωσαν διὰ πονηρὰν συνουσίαν καὶ τὰ ὑπ' ἐμοῦ μαιευθέντα κακῶς τρέφοντες ἀπώλεσαν

Il y a un autre passage platonicien qui atteste une autre forme du verbe, à savoir

Theaet. 149C9–D: καὶ τίκτειν τε δὴ τὰς δυστοκούσας, καὶ ἐὰν †νέον ὂν† δόξῃ ἀμβλίσκειν, ἀμβλίσκουσιν;

Le verbe est commenté dans les deux formes par plusieurs lexiques (Hésychius *s.v.* ἐξαμβλίσκει, ἐξαμβλωθείς et ἐξαμβλίσκοντα; *Souda s.v.* ἀμβλίσκουσιν, ἀμβλίσκειν, ἐξαμβλίσκειν, ἐξήμβλωκας, ἐξημβλωμένον, ἐξήμβλωσεν; Thom.Mag. *s.v.* ἐξαμβλῶσαι).

Phrynichus nous dit qu'il s'agit d'un atticisme:

Eclogae: ἐξαμβλῶσαι, οὐκ ἐκτρῶσαι.

Une partie du texte est sûrement corrompue, de sorte qu'on a proposé deux solutions (*cf. supra*, app. crit).

Personne n'a adopté l'explication de Timée, même si le verbe est très commenté. Parmi les lexiques, il vaut la peine de remarquer deux choses:

i) la signification du verbe comme «faire un avortement» est signalée par *EM* comme métaphorique:

κυρίως μὲν ἐπὶ ἀμπέλου ἐπικεκαυμένης τοὺς λεγομένους ὀφθαλμοὺς φασὶ τὸ ἐναμβλῶσαι· μεταφορικῶς δὲ, καὶ βρέφος διαφθαρῆναι ἐν κοιλίᾳ, ἐξαμβλῶσαι·

ii) la *Souda* fait deux fois référence à Aristophane

ἐξημβλωμένον· Ἀριστοφάνης· ἀλλ' εἶπέ μοι τὸ πρᾶγμα τοὐξημβλωμένον. τουτέστι τὸ παραπολωλὸς καὶ διεφθαρμένον.

ἐξήμβλωσεν· ἐξέτρωσεν. Ἀριστοφάνης Νεφέλαις· ἐξήμβλωκας, ἀντὶ τοῦ ἀτελῆ ἐποίησας. καὶ αὖθις· καὶ οὐκ ἐξήμβλωτό οἱ ἡ ἐλπίς. ἀντὶ τοῦ ἀτελὴς ἐγένετο.

Il est intéressant de noter que l'on trouve des scolies qui commentent ce verbe seulement pour Aristophane. Pourtant, il y en a deux qui affirment qu'Aristophane est en train d'imiter et de se moquer de Socrate:

*S*ch. *in Nu.* 137: καὶ ἐξήμβλωκας καὶ ἀτελὲς γενέσθαι πεποίηκας τὸ νοηθῆναι φροντιζόμενον ἡμῖν νόημα. ἐξαμβλοῦν δὲ κυρίως ἐστὶ τὸ τὰς ἐν γαστρὶ ἐχούσας γυναῖκας ἀτελῆ ἐκτιτρώσκειν τὰ ἔμβρυα. ἐπίτηδες δὲ ὁ κωμικὸς ἠθικῶς φιλοσόφους ὀγκηρολέκτας ἀπομιμούμενος ὑψηλαῖς καὶ τροπικωτέραις ἐχρήσατο λέξεσιν. ἀλλὰ κἀνταῦθα τοῦ ἤθους πολὺ τοῦ Σωκράτους διήμαρτε (πάνυ γὰρ ἀφελῶς καὶ ἰδιωτικώτερον Σωκράτης ἐποιεῖτο τὰς ὁμιλίας), εἰ μή που ἄρα τοὺς σωκρατικοὺς μαθητὰς διαπαίζων καὶ τὸ τῶν νέων μωρόσοφον οὕτως εἰρήκει.

*S*ch. *in Nu.*, 137a: διὰ τοῦ «ἐξήμβλωκας» κωμῳδεῖ Σωκράτη (Σωκράτην) λέγοντα, ὅτι τέχνην ἔχω τὴν μαιευτικήν, καὶ διὰ ταύτης ποιῶ τοὺς νέους ἀποτίκτειν τὰ κυήματα ἐν τῇ ἑαυτῶν ψυχῇ.

Le verbe est attesté pour la première fois chez Platon, et en tout cas à partir du Ve siècle avant J.-C. Il est aussi très rare.

172 **ἐξαμφοτερίσαι·** εἰς ἀμφιβολίαν ἀγαγεῖν τὸν λόγον

Le manuscrit présente «ἐπαμφοτερίζειν». Ce verbe se trouve trois fois dans notre texte de Platon, deux fois dans un passage de la *République*:

τοῖς ἐν ταῖς ἑστιάσεσιν, ἔφη, ἐπαμφοτερίζουσιν ἔοικεν καὶ τῷ τῶν παίδων αἰνίγματι τῷ περὶ τοῦ εὐνούχου, τῆς βολῆς πέρι τῆς νυκτερίδος, ᾧ καὶ ἐφ' οὗ αὐτὸν αὐτὴν αἰνίττονται βαλεῖν· καὶ γὰρ ταῦτα ἐπαμφοτερίζειν, καὶ οὔτ' εἶναι οὔτε μὴ εἶναι οὐδὲν αὐτῶν δυνατὸν παγίως νοῆσαι, οὔτε ἀμφότερα οὔτε οὐδέτερον. (*Rep.* 479B11–C5)

et une fois dans le *Phèdre*:

παῦε τῶν τοιούτων λόγων, ἐπὶ φιλοσοφίαν δέ, ὥσπερ ἁδελφὸς αὐτοῦ Πολέμαρχος τέτραπται, τρέψον, ἵνα καὶ ὁ ἐραστὴς ὅδε αὐτοῦ μηκέτι ἐπαμφοτερίζῃ καθάπερ νῦν, ἀλλ' ἁπλῶς πρὸς Ἔρωτα μετὰ φιλοσόφων λόγων τὸν βίον ποιῆται. (*Phaedr.* 257B2–6)

La forme du verbe chez Platon n'est jamais celle de l'entrée. De plus, le sens du verbe ne correspond pas au sens donné par Timée.

Dans le *Phèdre*, «ἐπαμφοτερίζειν» signifie «aller dans les deux sens» (*anglice*: 'have it both ways'). Ainsi Hermias:

τὸ δὲ μηκέτι ἐπαμφοτερίζῃ ἵνα μηκέτι τῷ Λυσίᾳ προσχωρῇ καὶ ἕπηται καὶ ἡμῖν, ἀλλὰ μίαν γνώμην ἔχῃ. (*in Phaedr* 208.15–16; *cf. Sch. in Pl. ad loc*)

De manière semblable, dans la *République*, le mot veut dire «être ambigu» ou «jouer sur deux sens». En tout cas, il ne signifie pas

εἰς ἀμφιβολία ἀγαγεῖν τὸν λόγον [conduire le discours vers l'ambiguïté]

comme le glose Timée.

C'est pourquoi Ruhnke (p. 91) a pensé à un autre passage platonicien, qui se trouve dans l'*Euthydème*:

> ὦ Εὐθύδημε, ἔφη, ὁ ἀδελφός σου ἐξημφοτέρικεν τὸν λόγον, καὶ ἀπόλωλέ τε καὶ ἥττηται. (*Euthyd.* 300D4–5)

La glose de Timée s'accommode parfaitement avec ce texte. On peut ajouter que la présence de «τὸν λόγον» et dans le texte de Platon et dans la glose de Timée rappelle une habitude du *Lexique*.

Si Timée vise ce texte de l'*Euthydème*, ne faut-il pas corriger le lemme? Ecrire «ἐξαμφοτερίσαι» pour «ἐπαμφοτερίσαι» (selon la conjecture de Fischer) est une altération minuscule—et qui restaure l'ordre alphabétique du *Lexique*. Si l'on se demande pourquoi le lemme donne le verbe à l'infinif de l'aoriste tandis que, dans Platon, il est au parfait, il est facile d'imaginer que Timée a lu «ἐξημφοτέρισεν» au lieu de «ἐξημφοτέρικεν» dans son exemplaire de l'*Euthydème*.

D'autre part, dans la *Souda* ainsi que chez [Zon.] nous trouvons sous le lemme «ἐπαμφοτερίσαι» la glose suivante:

> εἰς ἀμφιβολίαν ἀγαγεῖν τὸν λόγον, ὡς καθ' ἑκάτερον ἐλέγχεσθαι.

On dira que ces entrées dérivent de Timée, et on sera prêt a conjecturer que la version originale du *Lexique* comprenait la formule «ὡς καθ' ἑκάτερον ἐλέγχεσθαι». Or le lemme «ἐπαμφοτερίσαι» est à sa position alphabétiquement correcte dans la *Souda* et chez [Zonaras]. En ce cas, à l'époque byzantine, le texte de Timée avait «ἐπαμφοτερίσαι» et non pas «ἐξαμφοτερίσαι».

En outre, le verbe «ἐξαμφοτερίζειν» ne se trouve pas dans la littérature grecque, mis à part le passage de l'*Euthydème* ainsi que deux entrées dans les encyclopédies. Hésychius a:

> ἐξαμφοτερίσας· τὸ ἀμφίβολον ποιῆσαι καὶ τὸ δύο πραγμάτων ἐκπεσεῖν.[144]

Dans l'*EM*, on trouve:

> ἐξαμφοτερίσαι· τὸ τὰ σαφέστερα εἰς ἀμφίβολον περιστῆσαι.

Dans tous les deux cas, le *xi* est protégé par l'ordre alphabétique des lemmes. Cependant, la glose que *EM* attache à «ἐξαμφοτερίσαι» est attachée à «ἐπαμφοτερίσαι» dans un des lexiques anonymes:

> ἐπαμφοτερίσαι· τὸ τὰ σαφέστερα εἰς ἀμφίβολον περιστῆσαι. (*Gloss.Rhet.*)

Le *pi* est garanti par l'ordre des lemmes.

---

[144] On lira «ἐξαμφοτερίσαι» pour «ἐξαμφοτερίσας».

Que conclure ? Il est difficile de ne pas imaginer que la forme « ἐξαμφοτερίσαι » est une *vox nihili* : elle s'est insinuée dans le texte de Platon en tant que coquille. Plus tard, quelques savants ont cru qu'elle existaient bel et bien, et ils ont trouvé une explication de son sens. En ce cas, il faudrait corriger le texte de l'*Euthydème* en remplaçant le *xi* par un pi.

Mais cela n'entraîne pas de conséquence pour le texte de Timée. Et, de fait, il n'est pas possible de décider entre le *pi* transmis et le *xi* proposé : en faveur de l'un ou de l'autre, on peut raconter une histoire plus ou moins plausible—mais rien de plus. Il faut pourtant décider comment écrire le verbe.

S'il existait, le verbe « ἐξαμφοτερίζειν » serait rarissime ; et « ἐπαμφοτερίζειν » n'est pas fréquent dans nos textes. Timée l'a-t-il glosé tout bonnement parce qu'il est rare ? Ou aussi parce qu'il était censé être attique ?[145] Mais l'explication la plus probable invoque le fait que le sens du mot dans l'*Euthydème* s'écarte de son sens standard et pour cette raison mérite d'être glosé.

173 **ἐξάντη·** τὸ ν ἔγκειται δι' εὐστομίαν, ἀντὶ τοῦ ὑγιῆ καὶ ἔξω ἄτης

Il y a un seul passage platonicien où l'adjectif se trouve, à la forme présentée par Timée

> *Phaedr.* 244E2–4 : ὅθεν δὴ καθαρμῶν τε καὶ τελετῶν τυχοῦσα ἐξάντη ἐποίησε τὸν [ἑαυτῆς] ἔχοντα πρός τε τὸν παρόντα καὶ τὸν ἔπειτα χρόνον.

Timée n'offre rien sauf une remarque morphologique[146], et il est difficile d'imaginer qu'il n'a pas dit un peu plus dans la version originale.

Ἐξάντη est glosé par beaucoup de lexiques. Presque tous adoptent comme explication au moins ὑγιής (*cf. supra*, app. *loc sim*). *EM* et la *Souda* intègrent dans leurs explications celle de Timée : *cf. Souda*

> ἐξάντη· ὑγιῆ, καὶ ἔξω ἄτης. ὦ Ζεῦ, γενέσθαι με τῆσδ' ἐξάντη νούσου. τὸ ν ἔγκειται δι' εὐστομίαν. ἀτὰρ ἐξάντης τοῦ πτώματος ὁ τραυματίας γενόμενος καὶ τρίτον ἆθλον ἀσπάζεται. καὶ Αἰλιανός· θυγάτηρ δέ, ἥπερ ἦν οἱ τῶν ἐκείνου μηχανῶν τε καὶ ἐπιβουλῶν ἀμαθής, ἐξάντης γίνεται τοῦ κακοῦ. ἔστι δὲ καὶ ἐπιφώνημα. ἐξάντης λεύσω τοὐμὸν κακὸν ἄλλον ἔχοντα. Πλάτων ἐν Φαίδρῳ.

---

[145] Ce que suggère sa présence chez Phryniche : ἐπαμφοτερίζειν· τὸ μὴ παγίως ἕν τι βουλεύεσθαι καὶ πράττειν, ἀλλὰ καὶ τόδε καὶ τόδε διανοεῖσθαι.

[146] Sur l'utilisation de ν pour la bonne prononciation (en ce cas appelée εὐφωνία), *cf.* Apollonius Dyscolus *Conj.*, 2.1,1.252.35–253.4.

Il est remarquable que Hermias aussi présente une explication identique à celle de Timée, ce qui n'est pas fréquent (*v.* Introduction, p. 26).

Le terme est très rare[147].

Timée glose ce terme car il est rare et platonicien : cela est reconnu par la *Souda* et Zenobius le Sophiste, qui citent expressément Platon.

174 **ἐξετασμός·** ἀρίθμησις

Chez Platon, on ne trouve pas ἐξετασμός. Personne ne donne le sens de notre lexique, de sorte qu'on pourrait penser qu'on a ici voulu détecter une utilisation du terme particulière (« dénombrer) » chez quelque auteur. Mais les lexiques peu nombreux à gloser le terme (il n'y a aucune scolie) donnent comme explication κρίσις ([Zon.], Hésychius). Sinon, il y a deux textes intéressants à citer :

(i) *Antiatt.* :

> ἐξετασμός· ἀντὶ τοῦ ἐξέτασις. Δημοσθένους ἐν τῷ ὑπὲρ τοῦ στεφάνου εἰπόντος, οὔ φασι δόκιμον εἶναι οὕτω τιθέμενον.

Le texte est intéressant car il se refère à Démosthène, chez qui, pourtant, ἐξετασμός n'a pas le sens donné par notre lexique : *cf.*

> [D.] 17.1 : δεῖ τοίνυν τοὺς λίαν ἐπ' αὐτὰ παρακαλοῦντας μὴ τῷ μὲν λόγῳ καταχρωμένους ἐνοχλεῖν, πάντα δὲ μᾶλλον πράττειν, ἀλλ' ὑπομείναντας νυνὶ τὸν ἐξετασμὸν ἢ καὶ τὸ λοιπὸν πειθομένους ὑμᾶς ἔχειν περὶ αὐτῶν

> D. 18.16 : καὶ τοῦτ' ἔμοιγε δοκεῖ καὶ μάλ' εἰκότως ἂν λέγειν, ὅτι τῆς ἡμετέρας ἔχθρας ἡμᾶς ἐφ' ἡμῶν αὐτῶν δίκαιον ἦν τὸν ἐξετασμὸν ποιεῖσθαι.

(ii) Pollux 1.176 :

> ἐξέτασις στρατεύματος, ἐξετασμός, δοκιμασία, συλλογή, ἀθροισμός, ἀγερμός·

Ce passage nous donne une suggestion pour changer le texte de Timée, afin d'uniformer le lemme avec le synonyme explicatif : ἄθροισις (« rassemblement »), à la place de ἀρίθμησις (« dénombrement »). Mais il faut remarquer que, même avec cette correction, il n'est pas facile de trouver un texte (assurément non platonicien) pour le lemme.

[147] 16 occurrences au IIe sècle après J.-C., 1 au IIIe, 7 au IVe.

175 **ἐξηγηταί·** τρεῖς γίνονται Πυθόχρηστοι οἷς μέλει καθαίρειν τοὺς ἄγει τινὶ ἐνισχηθέντας· καὶ οἱ ἐξηγούμενοι τὰ πάτρια

Pour une histoire de l'évolution du sens du terme, *cf.* Ruhnke, pp. 93–96[148].

L'explication de Timée concerne deux sens que le terme ἐξηγητής avait à l'époque de Platon: ἐξηγηταί étaient

(i) ceux qui accomplissaient les rites de purification religieuse.
(ii) ceux qui interprétaient les lois, au sens des institutions des ancêtres.

Pour (i) *cf.* par exemple

> *Legg.* 774E9–775A3: ὅσα δὲ προτέλεια γάμων ἤ τις ἄλλη περὶ τὰ τοιαῦτα ἱερουργία μελλόντων ἢ γιγνομένων ἢ γεγονότων προσήκουσά ἐστιν τελεῖσθαι, τοὺς ἐξηγητὰς ἐρωτῶντα χρὴ
>
> etc.

Pour (ii) *cf.*

> *Legg.* 845E5–9: ἂν δέ τις ὄφλῃ φαρμακείαις τισὶν βλάπτων, πρὸς τῷ τιμήματι καθηράτω τὰς πηγὰς ἢ τἀγγεῖον τοῦ ὕδατος, ὅπῃπερ ἂν οἱ τῶν ἐξηγητῶν νόμοι ἀφηγῶνται δεῖν γίγνεσθαι τὴν κάθαρσιν ἑκάστοτε καὶ ἑκάστοις.
>
> etc.

Difficile de savoir si Timée a pensé à un passage platonicien précis, car il y a trois passages où le terme est à la forme donnée par Timée:

i) *Tim.* 29B3–5: ὧδε οὖν περί τε εἰκόνος καὶ περὶ τοῦ παραδείγματος αὐτῆς διοριστέον, ὡς ἄρα τοὺς λόγους, ὧνπέρ εἰσιν ἐξηγηταί, τούτων αὐτῶν καὶ συγγενεῖς ὄντας·

ii) *Legg.* 759D8–E2: τὴν δὲ δοκιμασίαν αὐτῶν καὶ τοῦ χρόνου τὴν ἡλικίαν εἶναι καθάπερ τῶν ἱερέων. οὗτοι δὲ ἔστων ἐξηγηταὶ διὰ βίου·

iii) *Legg.* 828B3–5: ταῦτα δὲ συνελθόντες ἐξηγηταὶ καὶ ἱερεῖς ἱέρειαί τε καὶ μάντεις μετὰ νομοφυλάκων ταξάντων ἃ παραλείπειν ἀνάγκη τῷ νομοθέτῃ·

Ce qui est intéressant est que, dans le passage du *Timée*, le terme n'a pas le sens standard mais, en se référant aux λόγοι, veut dire «expressif». Les deux autres passages sont possibles; il y en a pourtant un autre où le terme n'apparaît pas sous la forme donnée par Timée, et qui peut avoir inspiré une partie de son explication:

---

[148] *Cf.* aussi Kern, *RE* VI, 2, 1583–1584, qui cite notre lexique.

τάς τε οἰκίας τοῦ πριαμένου καθηράτω κατὰ τὸν τῶν ἐξηγητῶν νόμον, τῆς τιμῆς τε ἀποδότω τῷ πριαμένῳ τριπλάσιον (*Legg.* 916C7–D1).

Sur ce passage il y a une scolies identique à l'explication de Timée, que notre lexicographe a peut-être introduit dans son glossaire[149] :

Sch. *in Legg.*, 916C : ἐξηγητῶν. ἐξηγηταὶ τρεῖς γίνονται πυθόχρηστοι, οἷς μέλει καθαίρειν τοὺς ἄγει τινὶ ἐνισχηθέντας· καὶ οἱ ἐξηγούμενοι τὰ πάτρια.

Il convient de remarquer que, dans le passage correspondant à la scolie, les ἐξηγηταί ont une fonction juridique.

La plupart des lexiques reconnaissent surtout la fonction juridique des ἐξηγηταί : *cf. EM*, *Dik.On.*, *Gloss.Rhet.*, *Lex.Vind.*, *Souda*, [Zon.]. *Cf.* aussi Sch. *in Pl.*, *Euthyph.* 4C : ἐξηγητοῦ. τοῦ τοὺς νόμους ἐξηγουμένου.

Pour la fonction religieuse :

Pollux 8.124 :

ἐξηγηταὶ δ' ἐκαλοῦντο οἱ τὰ περὶ τῶν διοσημειῶν καὶ τὰ τῶν ἄλλων ἱερῶν διδάσκοντες.

Hésychius :

ἐξηγητής· ὁ περὶ ἱερείων καὶ διοσημειῶν ἐξηγούμενος.

176 **ἐξομοργνύμενος·** ἐκματτόμενος καὶ ἀποτυπούμενος

Ἐξομόργνυμι est ambigu, car il signifie « essuyer », mais dans l'utilisation platonicienne (à la forme passive), il veut dire « marquer une empreinte ». Timée a peut-être voulu donner un sens qui est, pour ainsi dire, une version limitée du sens standard.

Les passages où le verbe apparaît sont :

Gorg. 525A1–2 : ἃ ἑκάστη ἡ πρᾶξις αὐτοῦ ἐξωμόρξατο εἰς τὴν ψυχήν, κτλ.

Legg. 775D8–E1 : εἰς γὰρ τὰς τῶν γεννωμένων ψυχὰς καὶ σώματα ἀναγκαῖον ἐξομοργνύμενον ἐκτυποῦσθαι καὶ τίκτειν πάντῃ φαυλότερα

La forme de l'entrée, ainsi que son explication (ἀποτυπούμενος renvoie à ἐκτυποῦσθα), montre que Timée pense au passage des *Lois*.

Les lexiques et les scolies (dont la scolie aux *Lois*) prennent le mot au sens de « essuyer », et non pas au sens platonicien :

Moeris : ὀμόρξασθαι ἐξομόρξασθαι Ἀττικοί, ἐκμάξασθαι Ἕλληνες.

Coll.Verb.[1] : ἐξομόργνυνται· ἀπομάττονται. ἀφοσιοῦνται.

[149] Ou peut-être ce qui s'est passé est le contraire ? Sur la rélation entre Timée et scolies platonicienne *cf.* Introduction, pp. 78–81.

Souda: ἐξομόργνυνται· ἀπομάττονται, ἀφοσιοῦνται.

Sch. *in Ar.*,

in Ach. 843b: ἐξομόρξεται· ἐναποψήσεται, ἐναπομάξει. ὡς καταπύγων δὲ κωμῳδεῖται ὁ Πρέπις. ἀντὶ τοῦ οὐκ ἀνέξει τῆς κιναιδίας Πρέπιδος.

in Ach. 843c: ἐξομόρξεται· ἀποψήσεται, ἀπομάξει.

Sch. *in Pl., Legg.* 775D: ἐξομοργνύμενον. ἀποματτόμενον.

Le verbe est un atticisme (*cf.* Moeris), très rare[150]. Pourtant, il semble que Timée glose ce verbe car il est difficile à comprendre, en raison de la signification particulière qu'il prend chez Platon.

177 **ἐξοστρακισμός·** φυγὴ δεκαετής. πῆγμα δὲ γίνεται ἐν τῇ ἀγορᾷ εἰσόδους ἔχον δι' ὧν εἰσιὼν πολίτης ἕκαστος ὄστρακον τίθησιν ἐπιγεγραμμένον· τούτων δὲ ὑπὲρ ἑξακισχίλια γενομένων φυγὴ δεκαετὴς καταψηφίζεται τοῦ κρινομένου

On remarquera que dans le passage platonicien pertinent

οὐκ ἐξωστράκισαν αὐτὸν οὗτοι οὓς ἐθεράπευεν, ἵνα αὐτοῦ δέκα ἐτῶν μὴ ἀκούσειαν τῆς φωνῆς; (*Gorg.* 516D6–7)

il n'y a pas le substantif, comme chez Timée, mais le verbe.

Dans l'explication de Timée, δεκαετής reprend le δέκα ἐτῶν du passage platonicien, alors que le reste est une explication encyclopédique qui décrit ce que l'ostracisme était.

Dans son édition du lexique de Photius (p. 116), Naber propose une correction de l'explication de Timée, à savoir l'ajout de δέκα avant εἰσόδους: cela serait confirmé par une scolie à Aristophane:

Sch. *in Eq.*, 855: ὀστρακίνδα ἔστι μὲν ὄνομα παιδιᾶς. θέλει δὲ εἰπεῖν, εἰ θελήσειας αὐτὸν ἐξοστρακισθῆναι. ὁ δὲ τρόπος τοιοῦτος τοῦ ἐξοστρακισμοῦ. προεχειροτόνει ὁ δῆμος ὄστρακον εἰσφέρειν, καὶ ὅταν δόξῃ, ἐφράττετο σάνισιν ἡ ἀγορὰ καὶ κατελείποντο εἴσοδοι δέκα, δι' ὧν οἱ εἰσιόντες κατὰ φυλὰς ἐτίθεσαν ὄστρακον, ἐντιθέντες τὴν ἐπιγραφήν.

Selon les lexiques, la particularité du terme s'explique selon deux façon d'être démodé:

i) le terme est démodé dans la forme: ἐξοστρακισμός est la forme ancienne de ἐξορισμός (cf. *Coll. Verb.*[1]; *Souda*).

[150] Deux occurrences au IIe siècle après J.-C., 0 au IIIe, 3 au IVe.

ii) le terme est démodé dans le contenu :

> *Et.Gud.* : ἐξοστρακισθείη· ἐξορισθείη· τὸ παλαιὸν γάρ, φησίν, ἐν ὀστράκῳ αἱ ἐξορίαι γραφόμεναι τοῖς ὑπερορiζομένοις ἐδίδοντο, ὅθεν καὶ ὀστρακίδης ὁ ἔξορος ἤκουεν.

Il s'agit de quelque chose que les Athéniens faisaient jadis, et qui maintenant est démodé. Pour cette raison, le terme est difficile à comprendre.

On remarquera que certains lexiques (*cf. supra*, app. *loc sim*) ont, du moins en partie, une explication identique à celle de Timée. Les autres lexiques ont la même explication, mais avec des mots différents : *cf.* par exemple

> Photius : ὀστρακισμὸς καὶ ἐξοστρακισμός· φυγῆς ἐστὶν εἶδος, ὀνομασθὲν ἐκ τοῦ εἰς ὄστρακον ἐγγράφειν ἕκαστον τῶν Ἀθηναίων, εἴ τις αὐτοῖς ἐνομίζετο πρέπειν μεθίστασθαι τῆς πόλεως.
>
> *Souda* : ὀστρακισμὸς φυγῆς διαφέρει ὅτι τῶν μὲν φυγῆς ἁλόντων αἱ οὐσίαι δημεύονται, τῶν δὲ ὀστρακισμῷ ἀποστάντων οὐκ ἀφαιρεῖται τὰ χρήματα ὁ δῆμος· καὶ τοῖς μὲν χρόνος ἐνδείκνυται καὶ τόπος, οἱ δὲ φεύγοντες οὐδέτερον τούτων ἔχουσιν. ὅτι Κίμων τῇ ἀδελφῇ Ἑλπινίκῃ συγκοιμηθεὶς καὶ διαβληθεὶς πρὸς τοὺς πολίτας ἐξωστρακίσθη.

Le terme est aussi très rare[151].

178 **ἐξωμοσία·** ἔνορκος παραίτησις δι' εὔλογον αἰτίαν

Cf. supra, 54 **ἀντωμοσία**

179 **ἐπαγωγαί·** ἀγωγαὶ δαίμονος φαύλου ἐπί τινα γενόμεναι

Le terme est ambigu, et Platon l'utilise de façon particulière, au sens de « évocation des divinités infernales ». Il se retrouve dans deux passages platoniciens, dans une forme légèrement différente de celle de Timée :

> *Rep.* 364B5–C5 : ἀγύρται δὲ καὶ μάντεις ἐπὶ πλουσίων θύρας ἰόντες πείθουσιν ὡς ἔστι παρὰ σφίσι δύναμις ἐκ θεῶν ποριζομένη θυσίαις τε καὶ ἐπῳδαῖς, εἴτε τι ἀδίκημά του γέγονεν αὐτοῦ ἢ προγόνων, ἀκεῖσθαι μεθ' ἡδονῶν τε καὶ ἑορτῶν, ἐάν τέ τινα ἐχθρὸν πημῆναι ἐθέλῃ, μετὰ σμικρῶν δαπανῶν ὁμοίως δίκαιον ἀδίκῳ βλάψει ἐπαγωγαῖς τισιν καὶ καταδέσμοις, τοὺς θεούς, ὥς φασιν, πείθοντές σφισιν ὑπηρετεῖν.

---

151 Aucune occurrence au IIe siècle après J.C., aucune au IIIe, 2 au IVe. La littérature sur l'ostracisme est vaste : on mentionnera ici Rhodes, Athenaion Politeia, pp. 267–271 ; J. Carcopino, *L'ostracisme athénien*, Paris 1935, etc.

Legg. 933D7–E2 : ἐὰν δὲ καταδέσεσιν ἢ ἐπαγωγαῖς ἤ τισιν ἐπῳδαῖς ἢ τῶν τοιούτων φαρμακειῶν ᾡντινωνοῦν δόξῃ ὅμοιος εἶναι βλάπτοντι

Phrynichus donne une explication du terme qui semble avoir comme référence Platon (*cf.* καταδέσμοι, qui se retrouve dans le passage de la *République*) :

ἀπαγωγή· δηλοῖ μὲν καὶ ἕτερα, λέγεται δὲ οὕτω καὶ ἡ ἀποδιοπόμπησις. ἐπαγωγὴ δ' ἐστὶ κατάδεσμοι καὶ τοιαῦται γοητεῖαι φαρμάκων καὶ ἐπαοιδῶν καὶ δαιμόνων προτροπαί.

L'explication la plus courante parmi les lexiques présente un sens différent du terme, en montrant qu'il est ambigu :

ζημία, ἢ αἰχμαλωσία, ἤτοι τὸ ὁπωσοῦν ἐπαγόμενον κακόν

(*cf.* Hésychius ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1] ; *Souda*, [Zon.]).

Il est intéressant de remarquer qu'il y a une scolie à Thucydide, qui présente l'explication des lexiques :

Sch. *in Th.*,

7.4.4 : ἐπαγωγάς· ἐπαγωγός, ἐφελκυστικός· ἐπαγωγή, συμφορά, αἰχμαλωσία, ζημία, ἤτοι τὸ ὁπωσοῦν ἐπαγόμενον κακόν· ἐπαγωγά, ἀπατητικά

7.4.5 : δι' ἐλάσσονος γὰρ πρὸς τῷ λιμένι τῷ τῶν Συρακοσίων ἐφορμήσειν σφᾶς, καὶ οὐχ ὥσπερ νῦν ἐκ μυχοῦ τοῦ λιμένος τὰς ἐπαναγωγὰς ποιήσεσθαι, ἤν τι ναυτικῷ κινῶνται.

Faut-il en conclure que les autres lexiques pensent à Thucydide plutôt qu'à Platon ?

La *Souda*, comme souvent, donne un petit extrait pris de Diogène Laërce sur le sens logique du terme :

ἐπαγωγή. περὶ Πλάτωνός φησιν· ἀναγκαῖον ἡγησάμην ὑπογράψαι καὶ τὴν φύσιν τῶν λόγων καὶ τὴν τάξιν τῶν διαλόγων καὶ τὴν ἔφοδον τῆς ἐπαγωγῆς.

Dans ce passage φησιν se refère à D.L. :

3.47 : Φιλοπλάτωνι δέ σοι δικαίως ὑπαρχούσῃ καὶ παρ' ὁντινοῦν τὰ τοῦ φιλοσόφου δόγματα φιλοτίμως ζητούσῃ ἀναγκαῖον ἡγησάμην ὑπογράψαι καὶ τὴν φύσιν τῶν λόγων καὶ τὴν τάξιν τῶν διαλόγων καὶ τὴν ἔφοδον τῆς ἐπαγωγῆς, ὡς οἷόν τε στοιχειωδῶς καὶ ἐπὶ κεφαλαίων, πρὸς τὸ μὴ ἀμοιρεῖν αὐτοῦ τῶν δογμάτων τὴν περὶ τοῦ βίου συναγωγήν.

180 **ἐπετίμα·** ηὔξει τὴν τιμήν

L'explication de Timée n'est pas adaptée à l'utilisation du verbe chez Platon : en effet, il y a une quinzaine d'occurrences platoniciennes du

verbe, mais, dans tous les cas, le sens est celui de «blâmer», «juger», «critiquer».

Il est pourtant remarquable qu'Hésychius, la *Souda* et [Zon.] présentent la même glose que celle de Timée. Le passage de la *Souda* est important, car il donne une citation:

> ἐπετίμα· ἐπηύξει τὴν τιμήν. οἱ δὲ κερδαίνειν οἰόμενοι ἐπετίμων ὡς λιμώττοντι τὸν σῖτον. ὁ δὲ οὐδὲν ἧττον ἠγόραζε. Μάλχος φησίν[152].

Chez [Démosthène] l'on trouve le verbe au sens de «augmenter le prix» du blé:

> [D.] 34.39: ὅτε δ' ὁ σῖτος ἐπετιμήθη τὸ πρότερον καὶ ἐγένετο ἑκκαίδεκα δραχμῶν, εἰσαγαγόντες πλείους ἢ μυρίους μεδίμνους πυρῶν διεμετρήσαμεν ὑμῖν τῆς καθεστηκυίας τιμῆς, πέντε δραχμῶν τὸν μέδιμνον, καὶ ταῦτα πάντες ἴστε ἐν τῷ πομπείῳ διαμετρούμενοι.

Le verbe pourtant se trouve avec ce sens aussi ailleurs, et la forme du lemme est significative. Il est clair que notre lexique contient une version abrégée de l'entrée de la *Souda*; la question se pose de savoir d'où elle dérive, et pourquoi gloser Malchus.

181 **ἐπιβολή·** ἡ εἰσφορά

Le terme, non platonicien, est fortement ambigu. Il est à remarquer que, dans notre manuscrit, il y a une scolie à ἐπιβολή qui donne quatre synonymes d'impôts, à savoir παρακαταβολῆ, τέλος, φόρος et καταβολῆ. Plus tard, nous trouvons l'entre 331 (παρακαταβολή), qui reprend l'un des quatre synonymes.

Tout d'abord il veut dire, surtout chez les orateurs, «ζημία [amende]»: *cf.*

Poll. 6.176; Harpocration; Hésychius; [Zon.]; *add. in Et.Gud.*; *EM*; *Souda*. Celle-ci spécifie que le terme a cette signification chez les rhéteurs et Aristophane:

> ἐπιβολή· παρὰ τοῖς ῥήτορσιν ἡ ζημία. καὶ Ἀριστοφάνης· ταύτης ἐπιβολὴν ψηφιεῖ μίαν μόνην

Parmi les scolies, on retrouve ce sens dans Sch. *in Aeschin.*, 2.93 et 3.27; Sch. *in Ar.*, *in V.* 769; Sch. *in D.*, 21.613.

---

[152] οἱ δὲ κερδαίνειν οἰόμενοι ἐπετίμων ὡς λιμώττοντι τὸν σῖτον. ὁ δὲ οὐδὲν ἧττον ἠγόραζε serait une citation de Malchus Philadelphensis (fr. 21 *Fragmenta historicorum graecorum*, éd. Mueller, 4, 132).

Ensuite, l'on retrouve le terme au sens de ἔννοια καὶ ἐπιχείρησις («notion» et «argument tentatif»):

cf. [Zon.]; *Coll. Verb.*[1]; *Souda*,

et encore:

Hésychius: ἐπιβολή· ὁρμή. ἐγγραφή. ζημία

add Et.Gud.: ἐπιβολή· ὁμιλία, συνήθεια, πρόστιμον, ζημία, προσθήκη.

Souda: ἐπιβολή· καὶ ἡ ἐγχείρησις, ἡ προκάταρξις. Πολύβιος· ἔστι μὲν γὰρ ὅτε καὶ ταὐτόματον ἀντέπραξε ταῖς ἐπιβολαῖς τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν, ἔστι δ' ὅτε πάλιν, κατὰ τὴν παροιμίαν, ἐσθλὸς ἐὼν ἄλλου κρείττονος ἀντέτυχε. τοῦτο δέ φασι περὶ Ὕλλου τοῦ Ἡρακλείδου καὶ Εὐχέμου τοῦ Αἰγεάτου.

etc.

L'explication de notre lexique, qui se trouve aussi dans la *Souda*, est plutôt générale; on peut pourtant se demander si elle ne pourrait pas être comprise au sens d'«amende», donc au sens technique des orateurs. On remarquera qu'ἐπιβολή est un terme quasi-technique d'Épicure et du platonisme (*cf.* par exemple les dizaines d'occurrences du terme chez Proclus). Pour une fois, donc, notre lexique contient un terme aussi philosophique; mais, encore une fois, l'intérêt de la glose n'est pas du tout philosophique[153].

182 **ἐπήβολοι·** οἱ ἐπιτυχῶς βάλλοντες· βάλλειν γὰρ τὸ τυχεῖν· ἢ οἱ ἐντυγχάνοντες[154]

Euthyd. 289B7–C1: πολλοῦ ἄρα δεῖ, ὡς ἔοικεν, ἡμᾶς λυροποιοὺς δεῖν εἶναι καὶ τοιαύτης τινὸς ἐπιστήμης ἐπηβόλους.

Legg. 666D11–E1: ὄντως γὰρ οὐκ ἐπήβολοι γεγόνατε τῆς καλλίστης ᾠδῆς.

Legg. 724B1–3: προσῆκόν τ' ἐστὶ καὶ κοινότατον ἀναπεμπαζομένους τόν τε λέγοντα καὶ τοὺς ἀκούοντας παιδείας γίγνεσθαι κατὰ δύναμιν ἐπηβόλους·

Avec la première partie de l'explication, à savoir οἱ ἐπιτυχῶς βάλλοντες, Timée ne semble pas vouloir donner le sens chez Platon, mais plutôt donner le sens littéral du terme, basé sur l'étymologie. On remarquera

[153] Pour le sens technique du terme (non philosophique), *cf.* Thalheim, *RE* VI, 1, 29–33.

[154] A propos de l'explication οἱ ἐπιτυχῶς βάλλοντες· βάλλειν γὰρ τὸ τυχεῖν· ἢ οἱ ἐντυγχάνοντες, Ruhnke (p. 98) affirme «in Codicis Timaei margine post οἱ ἐντυγχάνοντες addi οἱ λαχόντες, ἐπιτυχόντες, testatur Cl. Villoisonus ad Longum. p. 179». En marge du MS, il y a une glosse où l'on peut, peut-être, distinguer επιτυχοτ avec un petit signe sur la chi; mais il est précédé par quelque chose qu'on ne peut pas lire. Il faut en tout cas faire quelque chose avec ἐντυγχάνοντες, peut-être le remplacer avec ἐπιτυγχάνοντες.

que le terme apparaît sous la forme donnée par Timée seulement dans le deuxième passage cité (*Legg.* 666D–E).

Le terme est homérique, et il est repris par la suite par tous les grands attiques :

Od. 2.318–320 : οὐ γὰρ νηὸς ἐπήβολος οὐδ' ἐρετάων γίνομαι.

Il est extrêmement commenté par Porphyre et par Eustathius, qui, à vrai dire, reprend tout ou presque de Porphyre. Pour certains lexiques, le terme est ambigu, et en tout cas il est rare.

Explication du terme et son étymologie : *les commentaires à Homère*

Porphyrius, *ad Il.* 283.7–284.3 :

τὸ δὲ « ἐπήβολος » σημαίνει τὸν ἐπιτυχῆ καὶ ἐγκρατῆ, ἀπὸ τῆς βολῆς καὶ τοῦ βάλλειν, ὃ σημαίνει τὸ τυγχάνειν τοῦ σκοποῦ, ὅθεν καὶ τὸ « σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλεο σῇσι », τουτέστιν ἐπιτυχῶς λάμβανε. καὶ ἡ βουλὴ δὲ οἷον βολή τις, ὅθεν ἔφη· « σῇ δ' ἥλω βουλῇ Πριάμοιο πόλις », ὡς εἰ ἔφη· τοῖς σοῖς ὅπλοις ἢ τόξοις ἢ βέλεσι. λύσεις ἐντεῦθεν καὶ τὸ « ἡ δὲ Φερὰς ἐπέβαλεν ἐπειγομένη Διὸς οὔρῳ » : μετῆκται γὰρ ἀπὸ τῶν πόρρω τὴν ἐπιβολὴν ποιουμένων ὥστε τυχεῖν· ἡ ναῦς οὖν ἐπιβολὴν ἐποιεῖτο ὥστε τυχεῖν τῶν Φερῶν. οὕτω τῇ λέξει καὶ οἱ μεθ' Ὅμηρον κέχρηνται· Σοφοκλῆς Ἀλκμαίωνι· « εἴθ'εὖ φρονήσαντ' εἰσίδοιμί πως φρενῶν ἐπήβολον καλῶν σε », Πλάτων νόμων πρώτῳ· « ἐπήβολοι γεγονότες τῆς καλλίστης ᾠδῆς », καὶ τετάρτω· παιδεία γίνονται κατὰ δύναμιν ἐπήβολοι, Ὑπερίδης ἐν τῷ κατὰ Δημάδου· « μηδέποτε πολέμου μήτε πολιτείας ἐπηβόλους γενέσθαι », Ἄρχιππος Πλούτῳ· « νῦν ὡς ἐγενόμην χρημάτων ἐπήβολος ». ἔστι δὲ οὐ ποιητικὴ λέξις ἀλλ ' Ἀττική.

Cf. aussi *ad Od.* 31.3–6 ; *Quaest.Hom.* 5.4–7.6.

Même si, en général, on n'est pas sûr que le texte soit de Porphyre, en ce cas précis, on l'est, car Eustathius, qui dans son propre commentaire reprend beaucoup de ce texte, cite expressément Porphyre.

Or, le commentaire de Porphyre est très intéressant, et cela pour plusieurs raisons :

i) car Porphyre donne au terme un sens semblable à celui donné par Timée, avec une étymologie parallèle (ἐπιτυχῶς λάμβανε). On se demande si la ressemblance est accidentelle ou pas.
ii) car il explique qu'après Homère, d'autre grands auteurs ont utilisé l'expression (y compris Platon).
iii) car il affirme que la λέξις n'est pas poétique, mais attique.

Eusthatius reprend ce que Porphyre a dit, en s'y référant explicitement (*in Od.*, I 101.1–16).

Lexiques

Certains lexiques donnent plusieurs significations du terme :

> Hésychius : ἐπηβόλους· ἐπιτευκτικούς, ἐπιτηδείους, ἢ ἐπιτυχεῖν μέλλοντας· βάλλειν γὰρ τὸ ἐπιτυγχάνειν.
>
> *Souda* : ἐπήβολος· ἐπιτευκτικός, ἐπιτυχής. Εἰ δὲ οἴει σαυτὸν εὐδαίμονα, ὡς ἐπήβολον καὶ πολύχρυσον, γνωστὸν ἤτωσοι, ὅτι γηρᾷ καὶ τύχη.

Hésychius et *Souda* donnent une explication semblable, mais non pas identique, à celle donnée par Timée : *cf.* aussi *add. in Et.Gud.*, *s.v.* ἐπήβολος.

De leur côté, *EM* et une scolie à Homère (Sch. *in Od.*, 2.319) reprennent Porphyre.

Timée glose ce terme car il est difficile à comprendre et démodé, comme la richesse des commentaires et des scolies en atteste par rapport à Homère. Le terme est aussi très rare[155].

183 **ἔπηλυς·** ὁ ἄλλοθεν ἐπεληλυθώς, τουτέστιν ὁ ἀλλοεθνής

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, sous la même forme que celle donnée par Timée :

> *Menex.* 237B2–6 : ἡ τῶν προγόνων γένεσις οὐκ ἔπηλυς οὖσα, οὐδὲ τοὺς ἐκγόνους τούτους ἀποφηναμένη μετοικοῦντας ἐν τῇ χώρᾳ ἄλλοθεν σφῶν ἡκόντων, ἀλλ' αὐτόχθονας.

L'explication de Timée est inspirée du même passage platonicien (*cf.* la présence de ἄλλοθεν), mais il y ajoute une étymologie (pour cette raison il a préféré ἐπελθεῖν à ἥκειν). Les lexiques commentent ce terme en utilisant des explications semblables, mais jamais identiques à celle de Timée : *cf.* par exemple

> Hésychius : ἐπήλυδας· νεωστὶ ἐλθόντας ἐξ 'ἑτέρας γής.
>
> *EM* : ἐπήλυδες· οἱ ἐξ ἄλλης γῆς εἰς ἄλλην μετελθοννтες καὶ οἰκήσαντες.
>
> [Zon.] : ἔπηλυς. ὁ ξένος ὁ νεωστὶ ἐλθὼν ἀπὸ ξένης.
>
> etc.

Les scolies sont plus intéressantes, car elles donnent des explications plus variées

[155] 23 occurrences au IIe siècle après J.-C., 22 (dont 20 chez Porphyre) au IIIe, 20 au IVe.

Sch. *in Aristid.*, *Pan.* 109: τοὺς ἐπήλυδας· τοὺς οὐ φύσει θεοὺς, ἀλλὰ διὰ τὴν ἀρετὴν εἰς τοῦτο ταχθέντας, Ἡρακλέα καὶ Διόνυσον, καὶ τοὺς ἄλλους.

Sch. *in A.*,

Th. 34h ἐπηλύδων· τῶν πολεμίων.

Th. 34l ἐπηλύδων· τῶν ξένων.

Sch. *in A.R.*, 3. 935: ἐπήλυδες· ἀκόλουθοι.

Sch. *in S.*, *Ph.* 1190: ἐπήλυδες· αὐτόματοι.

Le terme est rare[156], et, si les scolies ont raison, aussi ambigu; il est attesté pour la première fois chez Eschyle au VIe siècle avant J.-C.

184 **ἐπηλυγάζονται·** ἐπικρύπτονται, ἐπισκιάζονται· λύγη γὰρ λέγεται ἡ σκιά

Le verbe se trouve dans *Lysis*, mais non pas sous la forme donnée par Timée:

Lysis 207B5–7: τούτους ἐπηλυγισάμενος προσέστη ᾗ μὴ ᾤετο κατόψεσθαι τὸν Λύσιν.

Etant donné la la forme de l'entrée, la glosse pourrait se référer à Thucydide (*cf. infra* (c)).

L'explication de Timée est constituée par deux synonymes (ἐπικρύπτονται, ἐπισκιάζονται) et une étymologie (λύγη γὰρ λέγεται ἡ σκιά).

Remarques

(a) λύγη – ἠλύγη:

les lexiques qui glosent le verbe, et qui reprennent presque tous l'étymologie de Timée, se divisent: certains rapportent la forme ἠλύγη (Erotianus, [Did.] (*s.v.* ἐπηλυγάσασθαι), *Et.Gud.* (*s.v.* ἐπηλυγάζοντες), *EM*, *Souda*, [Zon.]), certains λύγη (Aelius Dionysius, *EM* (qui en fait rapporte les deux), *Att.Nom.* (*s.v.* ἐπηλυγισάμενος)).

À ce sujet, ce qu'Eustathius dit, en se référant expressément à Platon, est intéressant:

in Il., III 83.11–15: δῆλον δὲ ὡς ἡ ῥηθεῖσα ἀμφιλύκη καὶ ἐκ τοῦ λύγη γίνεται, ὃ σημαίνει κατὰ τοὺς παλαιοὺς τὴν σκιάν, προσλαβὸν δὲ τὸ η ποιεῖ τὴν ἠλύγην, ὃ δηλοῖ σκέπην, σκιάν. ἐξ οὗ ἐπηλυγασάμενος παρὰ Πλάτωνι ὁ προβαλόμενος καὶ ἐπισκιασάμενος.

156 26 occurrences au IIe siècle après J.-C., 2 au IIIe, 23 au IVe.

Eustathius semble faire une sorte de différence entre λύγη, qui chez les anciens est utilisé pour σκιά, «ombre», et ἠλύγη, qui signifie «ce qui recouvre» (ὃ δηλοῖ σκέπην), mais aussi σκιά (mais on se demande s'il ne faut pas biffer cette occurrence de σκιά).

(b) certains lexiques disent que les attiques ont utilisé λύγη, ou ἠλύγη, au sens de σκιά (Erotianus, Aelius Dionysius, *EM*, [Zon.]).

(c) Erotianus se réfère à Thucydide pour l'utilisation du verbe; *cf.* aussi Sch. *in Th.*, 6.36:

> ὅπως τῷ κοινῷ φόβῳ τὸ σφέτερον ἐπιλυγάζονται· ἐπιλυγάζονται, τὸ ἐπισκιάζειν καὶ καλύπτειν σημείωσαι ἐπηλυγάζωνται τὸ ἐπηλυγάζονται, ἐπικρύπτονται

d'autres lexiques se réfèrent à Platon:
Aelius Dionysius (= Photius):

> ἠλύγη· σκιά, σκέπη· καὶ ἐπηλυγασάμενος παρὰ Πλάτωνι τὸ προβαλόμενος καὶ ἐπισκιασάμενος;

cf. aussi *supra*, Eust. *in Il.*[157].

(d) le verbe est un atticisme:

> Moeris: ἐπηλυγαζόμενος Ἀττικοί, ἐπισκιαζόμενος Ἕλληνες.

Le verbe est extrêmement rare[158].

185 **ἐπάρας·** ἀναπείσας

Le verbe est ambigu, et avec son explication, Timée veut se référer à un usage particuler à un passage platonicien précis. Lequel? Si l'on regarde les dialogues de Platon, on retrouve six passages où le verbe apparaît. Pourtant, il est clair que Timée pense ou bien à *Rep.* 416C5–D1, ou bien à *Hipp. II* 373A6–7, ou bien à tous les deux, car dans les autres passages, le verbe signifie «s'exalter»:

---

[157] À propos de la citation platonicienne, on remarquera une variation dans l'orthographe du verbe: en effet, Eustathius et Dionysius présentent ἐπηλυγασάμενος, alors que notre texte de Platon (OCT) a ἐπηλυγισάμενος. Pourtant, dans l'apparat critique de OCT, on trouve que BTW ont ἐπηλυγισάμενος, alors que t a ἐπηλυγασάμενος.

[158] 21 occurrences au IIe siècle après J.-C., 2 au IIIe, 8 au IVe.

Rep. 416C7–D1 : ἥτις μήτε τοῦ φύλακας ὡς ἀρίστους εἶναι παύσει αὐτούς, κακουργεῖν τε μὴ ἐπαρεῖ[159] περὶ τοὺς ἄλλους πολίτας.

Hipp. II 373A6–7 : σὺ γάρ με ἐπῆρας[160] Ἱππίᾳ διαλέγεσθαι κτλ.

Faut-il préferer l'un des deux passages ? Difficile à dire, d'autant plus que, pour les deux occurrences, les manuscrits présentent des variations (*cf. infra*, notes 159 et 160).

La plupart des lexiques qui glosent le verbe présentent comme l'un des synonymes celui donné par Timée. La *Souda* et [Zon.] glosent ἐπάρας avec πείσας, et c'est à cause de la *Souda* que Ruhnke (p. 100) corrige notre manuscrit de Timée, qui présente ἀνασείσας.

Cf. aussi Hésychius (ἐπῆρεν· ἀνέπεισεν), *Lex. Vind.* (ἐπῆρεν· ἀντὶ τοῦ κατέπεισεν, avec une référence explicite à Aristophane), *Souda* (ἐπῆρας· ἀνέπεισας et ἐπῆρεν· ἀντὶ τοῦ ἀνέπεισεν), Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1457 (ἐπήρατε· ἐπείσατε), etc.

Certains lexiques et certaines scolies donnent aussi d'autres sens du verbe (« soulever », « exciter », « s'agiter ») : *cf.* par exemple Hésychius (ἐπάρας· κουφίσας, ὑψώσας), *Lex. Vind.* (καὶ ἐπῆρεν ἀντὶ τοῦ ἀνύψωσε, avec une référence explicite à Sophocle), *Souda* (ἐπαίρω· ὑψῶ), Sch. *in Ar.*, *Av.* 1657 (ἐπαίρει· ὑψοῖ), *Nu.* 1457 (ἐπήρατε· παρεκινήσατε).

186 **ἐπίβδαι·** αἱ μετὰ τὰς ἑορτὰς ἡμέραι ἐν αἷς τοῖς ὑπολειφθεῖσι σιτίοις καὶ ποτοῖς χρῶνται Ἀθηναῖοι

Le terme se trouve seulement chez Pindare et Cratinos :

Pindare *P.*, 4.140 : ἐντὶ μὲν θνατῶν φρένες ὠκύτεραι κέρδος αἰνῆσαι πρὸ δίκας δόλιον τραχεῖαν ἑρπόντων πρὸς ἔπιβδαν ὅμως ἀλλ' ἐμὲ χρὴ καὶ σὲ θεμισσαμένους ὀργὰς ὑφαίνειν λοιπὸν ὄλβον.

Cratinus *Fr.*, 323 : χαῖρ', ὦ μέγ' ἀχρειόγελως ὅμιλε ταῖς ἐπίβδαις, τῆς ἡμετέρας σοφίας κριτὴς ἄριστε πάντων, εὐδαίμον' ἔτικτέ σε μήτηρ ἰκρίων ψόφησις.

La glose porte probablement sur Pindare (mais les explications données par les scolies ne sont pas trop semblable à celle de notre lexique) :

Sch. *in Pi.*, *P.* 4.247 : ἐντὶ μὲν θνατῶν φρένες ἕως πρὸς ἐπίβδαν· ἐπίβδαι κυρίως καλοῦνται αἱ ἐχόμεναι τῶν ἑορτῶν ἡμέραι, αἱ μεθέορτοι, ἐπιβάδες

---

159 OCT ἐπαρεῖ ci. Cobet : ἐπάρῃ AM : ἐπαροι D : ἐπάροι F : ἐπαροῖ Θ : ἐπαίρει Stobaeus.

160 OCT ἐπῆρας F : ἐπῆρας T : ἀπῆρας W.

τινὲς οὖσαι, οἷον ἐπαγόμεναι τῇ ἑορτῇ. τινὲς δέ φασι παρεμβεβλῆσθαι τὸ βῆτα· τὰς γὰρ ἐπὶ δαιτὶ λέγουσιν ἐπίβδας, ὡς τὴν σίδην σίβδην, καὶ ἔασον ἔβασον.

Cf. aussi *in P.* 4.249.

Personne ne reprend l'explication de notre lexique, mais la plupart des lexique présente, tout comme Pindare, αἱ μεθέορτοι ἡμέραι (Hésychius; *EM*; [Zon.]; Eustahius *in Od.*, I 417.5–11).

187 **ἔρρε·** φθείρου, ἀπαλλάττου

Le verbe signifie «aller lentement», et aussi «disparaître», «se détruire», mais Timée glose cette entrée comme formule d'imprécation.

Pourtant, dans les passages platoniciens où le verbe apparaît (jamais sous la forme donnée par Timée), il n'est pas utilisé comme formule d'imprécation:

Phileb. 24D2: αὐτὰ ἔρρει ταῦτα ἐκ τῆς αὑτῶν χώρας ἐν ᾗ ἐνῆν.

Legg. 677C6–7: πάντα ἔρρειν ταῦτα ἐν τῷ τότε χρόνῳ φήσομεν;

Ep. 319C9–D1: ἐρρούσας ὑπὸ βαρβάρων οἰκίζειν,

Ep. 349E9: ὅτι Δίωνι τὰ χρήματα ἔρρει παντελῶς

Ep. 355D7–8: ἔρρουσι δὲ τότε οὔτε λόγος οὔτ' ἐλπὶς ἐλείπετ' ἂν οὐδαμῇ οὐδαμῶς.

Cf. aussi [Did.]

ἔρρειν· φθείρεσθαι, ὡς Ὅμηρος: ἔρρετε, λωβητῆρες· καὶ Πλάτων ἐν Νόμοις.

En s'appuyant sur ce que [Did.] dit, il est clair que la glose n'est pas platonicienne, mais homérique; cela est confirmé par [Apion] et Apollonius le sophiste, qui présentent en partie la même explication que celle de Timée. Les vers pertinents se trouvent en *Il* 8.164:

ἔρρε κακὴ γλήνη

et *Od* 10.72

ἔρρ' ἐκ νήσου θᾶσσον, ἐλέγχιστε ζωόντων.

La formule imprécative se trouve aussi chez les tragiques: *cf.* Sch. *in E.*, *Or.* 1407; Sch. *in S.*, *OT* 910; dans *Lex.Pat.*, l'on trouve une référence à Lysias:

ἐρρε· ἀντὶ τοῦ φθάρηθι, ὡς Λυσίας ἐν τῷ Πρὸς Ἀλκιβιάδην ὑστέρῳ· «Ἔρρε εἰς ὄλεθρόν τε καὶ Ἄβυδον· ὡς ἀπειρηκὼς ἤδη σοι τυγχάνω λοιδορούμενος».

188 **ἐρυμνα·** τὰ ἐχυρὰ καὶ τὰ δυσπρόσβατα χωρία

Ruhnke (p. 102) signale *Legg.* 681A1–3 :

> περιβόλους τε αἱμασιώδεις τινὰς τειχῶν ἐρύματα τῶν θηρίων ἕνεκα ποιοῦνται, μίαν οἰκίαν αὖ κοινὴν καὶ μεγάλην ἀποτελοῦντες

en remarquant, pourtant, qu'ici on a τειχῶν ἐρύματα ; il dit, avec raison, que l'adjectif ἐρυμνός ne se trouve pas chez Platon, ce qui revient à dire que l'entrée est non-platonicienne.

Il y a des lexiques qui glosent ἔρυμα (*cf.* par exemple Photius (= *Coll. Verb.*[1] et *Souda*) : ἔρυμα· φύλαγμα καὶ τεῖχος), et/ou ἐρυμνός (souvent avec ἰσχυρός ou στερεόν : *cf.* par exemple Hésychius ; *Et.Gud.* ; *EM* et [Zon.]), avec des explications qui ressemblent à celles de Timée, mais qui ne sont jamais identiques. La même chose, plus ou moins, se remarque dans les scolies : *cf.* par exemple

> Sch. *in S., Aj.* 467 : πρὸς ἔρυμα· πρὸς τὸ τεῖχος
>
> Sch. *in Th.*, 5.65 : ἐρυμνόν· ὀχυρόν
>
> Sch. *in X., An.* 1.2 : ἐρυμνά· ἠσφαλισμένα.

Que dire de cette entrée ? En regardant les scolies, on peut remarquer que ἔρυμα et ἐρυμνός sont utilisés par les grands attiques. Ἐρυμνός est très rare[161] ; en revanche, ἔρυμα est un peu plus répandu[162].

189 **ἕρμαιον·** εὕρεμα· ἀπὸ τοῦ ἐν ἔθει λεγομένου Κοινὸς Ἑρμῆς

Etant donné que nombreux sont ceux qui glosent ce terme, il faut tout d'abord reconnaître que, à l'époque de Timée, il était difficile à comprendre.

En effet, l'étymologie donnée par Timée suggère le sens « ce qui vient d'Hermès »,; en revanche, la signification du terme à la forme neutre (et proparoxyton) était plutôt « don d'Hermès » c'est-à-dire « aubaine », « coup de chance ». Quant au sens de « Hermès commun », *cf.* par exemple Arist., *Rh.* 1401a21–22 :

> καὶ τὸ κοινωνικὸν φάναι τὸν Ἑρμῆν εἶναι μάλιστα τῶν θεῶν· μόνος γὰρ καλεῖται κοινὸς Ἑρμῆς.

Cf. aussi Diogenian., *Paroem.* 5.38 :

---

161 28 occurrences au IIe siècle après J.-C, 2 au IIIe, 17 au IVe.
162 77 occurrences au IIe siècle après J.-C., 3 au IIIe, 29 au IVe.

> Κοινὸς Ἑρμῆς· οἷον, κοινὸν τὸ εὕρημα. Κλεπτίστατος ὢν ὁ Ἑρμῆς, κατέδειξε κοινὰ εἶναι τὰ φώρια.

De son côté, Timée donne un sens un peu différent du terme, à savoir «découverte».

Or, il y a plus d'une dizaine de passages platoniciens où le terme apparaît, et, de plus, presque toujours sous la forme donnée par Timée. Dans la plupart des cas, il veut dire «gagne», «coup de chance»: pourtant, il est clair que Timée pense à

Euthyd. 273E1–2:

> πόθεν τοῦτο τὸ ἕρμαιον ηὑρέτην;

et 295A6–9

> εἰ γάρ τοι λέληθα ἐμαυτὸν σοφὸς ὤν, σὺ δὲ τοῦτο ἐπιδείξεις ὡς πάντα ἐπίσταμαι καὶ ἀεί, τί μεῖζον ἕρμαιον αὐτοῦ ἂν εὕροιμι ἐν παντὶ τῷ βίῳ;

et cela à cause de la présence dans les deux cas d'occurrences du verbe εὑρίσκω (ηὑρέτην; εὕροιμι).

Cela dit, l'adjectif se trouve déjà chez Homère

> *Od.* 16.471–473: ἤδη ὑπὲρ πόλιος, ὅθι Ἕρμαιος λόφος ἐστίν, ἦα κιών, ὅτε νῆα θοὴν ἰδόμην κατιοῦσαν ἐς λιμέν' ἡμέτερον·

Ce passage donne à Eustathius l'occasion de fournir un commentaire soigné; *cf.* par exemple *in Od.* II 133.19–32:

> ὅτι δὲ Ἕρμαιον τὸ εὕρημα Ἑρμῇ καὶ αὐτὸ παρωνόμασται, κερδώῳ δηλαδή, ὅθεν καὶ εὐερμεῖν ῥῆμα τὸ εὐτυχεῖν καὶ εὐερμία ἡ εὐτυχία, ἐν ἄλλοις δεδήλωται σαφῶς. τῆς δὲ κατὰ τὸ Ἕρμαιον, ὅ πέρ ἐστιν εὕρημα προπαροξυτονήσεως, παραπήγματα κείσθω παρώνυμα προπαροξύτονα καὶ τὸ Σκύλλαιον, τόπου ὄνομα, καὶ τὸ Ἀθήναιον, ἔτι δὲ καὶ τὸ Νύμφαιον καὶ Τύχαιον, ἃ παρεσημειώσαντο οἱ παλαιοὶ, παρ' οἷς καὶ ἡ τοῦ εὑρήματος λέξις διφορεῖται. λέγεται γὰρ αὐτὸ καὶ εὕρεμα διὰ τοῦ ε. καὶ εἰσὶ μὲν καὶ ἀμφοτέρων χρήσεις, ἐπικρίνει δὲ μᾶλλον Ἡρῳδιανὸς τὴν διὰ τοῦ η, ὡς ἀπὸ περισπωμένου τοῦ εὑρῶ, οὗ τὴν περίσπασιν ἐλέγχει ὁ εὑρήσω μέλλων, περιττεύων τοῦ ἐνεστῶτος μιᾷ συλλαβῇ.

Eustathius remarque que ἕρμαιον signifie εὕρημα, dérive de Hermès, et il ajoute aussi une observation intéressante à propos de εὕρημα, qui pouvait être dit par les anciens de deux façons, εὕρημα et εὕρεμα.

Jean Philopon est le seul qui glose ἕρμαιον avec εὕρεμα, en posant aussi la différence entre ἑρμαῖον et ἕρμαιον; les autres lexiques et scolies le glosent avec εὕρημα (*cf. supra*, *loc sim*). Seuls *Et.Gud.* et *EM* présentent aussi l'étymologie donnée par Timée.

Il convient de remarquer que les scolies platoniciennes pertinentes présentent toutes comme explication ἀπροσδόκητον κέρδος [gain inattendu] (*cf.* Sch. *in Pl.*, *Phaed.* 107C; *Symp.* 217A; *Charm.* 157C; *Gorg.* 486E; *Rep.* 368D; *Legg.* 932A); mais il faut aussi remarquer qu'il n'y a pas une scolie concernant *l'Euthydème.* Il faut donc conclure que le sens donné par Timée s'applique à toutes les occurrences platoniciennes, même s'il est vrai que Timée avait à l'esprit l'*Euthydème.*

190 **ἐρυσίβη·** μιλτώδης δρόσος· πάχνη δὲ δρόσος χιονώδης

Dans son explication, Timée pose une différence entre ἐρυσίβη et πάχνη (*cf.* aussi *infra*, entrée 342), ce qui indique que Timée pense à

> *Symp.* 188B3–5: καὶ γὰρ πάχναι καὶ χάλαζαι καὶ ἐρυσῖβαι ἐκ πλεονεξίας καὶ ἀκοσμίας περὶ ἄλληλα τῶν τοιούτων γίγνεται ἐρωτικῶν.

Il faut quand même remarquer qu'il y a deux autres passages où le terme apparaît avec le même sens, à savoir *Rep.* 609A1–2 et *Ax.* 368C3–5.

Le terme est glosé par de nombreux lexiques, mais jamais à la façon de Timée.

Les lexiques donnent les trois explications suivantes:

(i) petit animal du blé (θηρίδιόν τι ἐν τῷ σίτῳ):
Pausanias, Photius; *Souda.* À cela, il faut ajouter les scolies à Platon:

> Sch. *in Pl.*, *Rep.* 609A: ἐρυσίβην. θηρίδιόν τι ἐν τῷ σίτῳ γιγνόμενον, ὃ λυμαίνεται τὸν καρπόν. τινὲς δὲ νόσον ἐκ τοῦ περιέχοντος ἐπιγιγνομένην τοῖς σπέρμασιν.
>
> *Ax.* 368C: ἐρυσίβην. θηρίδιόν τι ἐν τῷ σίτῳ γιγνόμενον, ὃ λυμαίνεται τὸν καρπόν· τινὲς δὲ νόσον ἐπιγιγνομένην τοῖς σπέρμασιν.

Ces scolies semblent confirmer que Timée avait à l'esprit le passage du *Banquet.*

(ii) pourriture poussiéreuse du blé (ἡ κονιορτώδης φθορὰ τοὺ σίτου):
Coll. Verb.[1]; [Zon.].

(iii) ἐρυσῖβη = πάχνη:
Et.Gud.; *EM*; *Souda.*

Timée glose donc ce terme rare[163] parce que chez Platon il est ambigu.

191 **ἐπεσφάλακεν·** οἱ μὲν ἐσπάσθη, οἱ δὲ ἐσάπη ἢ παρὰ καιρὸν

Tout d'abord, le problème se pose de comprendre ce qu'il faut avoir comme lemme. Ἐπεσφάλακεν ne correspond à aucun verbe, de sorte qu'il faut certainement corriger le texte. Ruhnke (p. 103) suggère ἀπεσφακέλισεν ou ἐπεσφακέλισεν, ce qui pose quand même des problèmes par rapport au texte que nous possédons, relativement aux deux passages platoniciens qui semblent pertinents :

> *Tim.* 74A7–B2 : τὴν δ' αὖ τῆς ὀστείνης φύσεως ἕξιν ἡγησάμενος τοῦ δέοντος κραυροτέραν εἶναι καὶ ἀκαμπτοτέραν, διάπυρόν τ' αὖ γιγνομένην καὶ πάλιν ψυχομένην σφακελίσασαν
>
> *Tim.* 84B5–7 : ὅταν ὀστοῦν διὰ πυκνότητα σαρκὸς ἀναπνοὴν μὴ λαμβάνον ἱκανήν, ὑπ' εὐρῶτος θερμαινόμενον, σφακελίσαν μήτε τὴν τροφὴν καταδέχηται

Notre lexique donne trois sens, et semble dire qu'il y a un partage entre ceux qui pensent que ἐπεσφάλακεν (ou ἀπεσφακέλισεν, ou ἐπεσφακέλισεν, si l'on suit Ruhnke) veut dire chez Platon (i) ἐσπάσθη (« ce qui fut étiré »), et ceux qui pensent qu'il veut dire (ii) ἐσάπη (« ce qui est tombé en pourriture ») ou (iii) παρὰ καιρὸν ἀτροφῆσαν ἐμαράνθη (« ce qui est consumé par manque de nourriture ») : ou peut-être ἐσάπη serait *au sens de* παρὰ καιρὸν ἀτροφῆσαν ἐμαράνθη ; en ce cas, Timée donnerait seulement deux sens.

Or, dans les passages du *Timée*, on ne retrouve pas le premier sens (ἐσπάσθη), mais le deuxième (ἐσάπη) : on remarquera en outre la présence de ἀτροφῆσαν dans l'explication de Timée, et celle de μήτε τὴν τροφὴν dans le deuxième passage du *Timée*.

Pourtant, la *Souda* et [Zon.] présentent une glose identique à celle de Timée (sauf que [Zon.] présente ἐπεσπάσθη à la place de ἐσπάσθη[164]). Que faire, alors ?

Une raison de croire qu'il faut corriger le texte au sens de Ruhnke est le fait que les lexiques qui glosent ἀποσφακελίζω présentent toujours les synonymes qui apparaissent dans l'explication de Timée (ἐσάπη et (ἀπε ou προσε) σπάσθη) :

---

[163] 17 occurrences au IIe siècle après J.-C., 1 occurrence au IIIe après J.-C., 60 occurrences au IVe siècle après J.-C.

[164] On remarquera que Ruhnke lit aussi dans son texte de Timée ἐπεσπάσθη. Mais

Photius (= *Coll.Verb.*[1]. *Cf.* aussi *Coll.Verb.*[2]): ἀπεσφακέλισεν· οἱ μὲν ἰατροὶ ἐσάπη. λέγεται δὲ καὶ ἀντὶ τοῦ †ἀπεσφενδόνησεν†. ἔτι τὸ ἐξαίφνης ἀπέθανεν. ὁ δὲ Ἀριστοφάνης καὶ ἀντὶ τοῦ ἀπεσπάσθη.

Hésychius: ἀπεσφακέλισεν· ἐσάπη. Ἀριστοφάνης Ὁλκάσιν οἱ δὲ ἰατροὶ τὴν ἐκ τῆς σήψεως μελανίαν ἢ ἀντὶ τοῦ προσεσπάσθη. ἢ αἰφνιδίως ἀπέθανεν

EM: ἀπεσφακέλισε· προεσπάσθη, ἢ αἰφνιδίως ἀπέθανεν. Οἱ δὲ ἰατροί, ἀντὶ τοῦ ἐσάπη.

Et.Sim.: ἀπεσφακέλισεν· ἀντὶ τοῦ προσεσπάσθη, ἢ αἰφνιδίως ἀπέθανεν. οἱ δὲ ἰατροὶ ἀντὶ τοῦ ἐσάπη.

Souda: ἀπεσφακέλισεν· οἱ μὲν γραμματικοὶ ἐσάπη, ἀπεσφενδόνησε. σημαίνει δὲ καὶ τὸ ἀπεκάκησεν· ἔτι τὸ ἐξαίφνης ἀπέθανεν. ὁ δὲ Ἀριστοφάνης ἀντὶ τοῦ ἀπεσπάσθη.

[Zon.]: ἀπεσφακέλισεν. αἰφνίδιον ἀπέθανεν. οἱ μὲν γραμματικοὶ ἐσάπη φασίν. Ἀριστοφάνης ἀντὶ τοῦ ὤκλασεν. οἱ δὲ ἰατροὶ τὴν ἐκ σήψεως μελανίαν λέγουσιν.

On remarquera aussi que tous les lexiques sont en train de citer des fragments d'Aristophane, souvent en le mentionnant expressément. Donc, si l'on change le texte de Timée dans le sens de Ruhnke, on doit admettre que la glose de Timée est certainement une interpolation, dérivée de quelque lexique *vel sim* sur Aristophane. En ce cas, les οἱ μέν / οἱ δέ ne sont pas les exégètes de Platon, mais les utilisateurs du mot (Aristophane, les médecins).

Ou alors, il faut garder le texte de Timée, et supposer qu'il a lu ἐπεσφάλακεν dans son texte de Platon (mais la forme de l'entrée suggère que la première de ces deux possibilités est la bonne). Il est aussi possible que Timée a lu dans son texte un participe de la forme ἐπισφα-.

192 **ἑταιρίστριαι·** αἱ καλούμεναι τριβάδες

Le terme est attesté pour la première fois chez Platon

ὅσαι δὲ τῶν γυναικῶν γυναικὸς τμῆμά εἰσιν, οὐ πάνυ αὗται τοῖς ἀνδράσι τὸν νοῦν προσέχουσιν, ἀλλὰ μᾶλλον πρὸς τὰς γυναῖκας τετραμμέναι εἰσί, καὶ αἱ ἑταιρίστριαι ἐκ τούτου τοῦ γένους γίγνονται (*Symp.* 191E2–5).

Les lexiques (et une scolie à Lucien) qui glosent le terme ont la même explication de Timée (*cf. supra*, *loc sim*).

---

comme justement Koch le remarque (p. 103), notre manuscrit présente simplement ἐσπάσθη.

Le terme est extrêmement rare: entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ve avant J.-C. il se trouve seulement chez Platon; entre le IVe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C., il y a seulement cinq occurrences.

193 **ἔτνος·** ὄψον ἐξ ὀσπρίου

Timée glose ce terme car il est plutôt exotique et rare. De plus, il est mentionné par Platon seulement en passant: Platon est en effet en train de parler de la cuillère la plus apte à mélanger un type de nourriture, justement l'ἔτνος:

> *Hipp. I* 290D7–9: ΣΩ. πότερον οὖν πρέπει, φήσει, ὅταν τις τὴν χύτραν ἣν ἄρτι ἐλέγομεν, τὴν καλήν, ἕψῃ ἔτνους καλοῦ μεστήν, χρυσῆ τορύνη αὐτῇ ἢ συκίνη;
>
> *Hipp. I* 290E6–9: εὐωδέστερον γάρ που τὸ ἔτνος ποιεῖ, καὶ ἅμα, ὦ ἑταῖρε, οὐκ ἂν συντρίψασα ἡμῖν τὴν χύτραν ἐκχέαι τὸ ἔτνος καὶ τὸ πῦρ ἀποσβέσειεν καὶ τοὺς μέλλοντας ἑστιᾶσθαι ἄνευ ὄψου ἂν πάνυ γενναίου ποιήσειεν·

Qu'il s'agisse d'un terme difficile à comprendre, en témoignent les explications des autres lexiques, qui ne sont pas en accord: *cf.* Photius, Hésychius, *Coll. Verb.*[1], [Zon.], qui parlent d'une espèce de légume (εἶδος ὀσπρίου); la *Souda* et *EM*, qui définissent ἔτνος avec ὄσπριον. À cette liste, il faut ajouter la scolie à Platon

> Sch. *in Pl.*, *Hipp. I* 290D: ἔτνους. ἔτνος εἶδος ὀσπρίου, ὅ τινες καλοῦσι πισσάριον

et une scolie à Aristophane

> Sch. *Eq.*, 1171: ἔτνος γε πίσινον· φάβα.

En revanche, Galien donne une explication semblable à celle de Timée:

> ἔτνος· πᾶν τὸ ἀπὸ ὀσπρίου ἐρηρειγμένου ἕψημα.

Le terme n'est pas utilisé avant le Ve siècle avant J.-C. (on le retrouve chez Platon, Aristophane, Hippocrate)[165].

194 **εὐερκής·** εὖ τετειχισμένη

(1) *Critias* 113D5–7: καὶ τὸν γήλοφον, ἐν ᾧ κατῴκιστο, ποιῶν εὐερκῆ περιρρήγνυσιν κύκλῳ, κτλ.

[165] Il est un peu plus répandu au Ie siècle après J.-C. (50 occurrences), très rare dans la suite (0 occurrences au IIe, 12 au IIIe).

(2) *Legg.* 760E3–6 : πρῶτον μὲν ὅπως εὐερκὴς ἡ χώρα πρὸς τοὺς πολεμίους ὅτι μάλιστα ἔσται, κτλ.

(3) *Legg.* 848D7–E2 : πρῶτον δὲ οἰκοδομίας εἶναι περὶ τὰ ἱερὰ ταῦτα, ὅπῃ ἂν ὁ τόπος ὑψηλότατος ᾖ, τοῖς φρουροῖς ὑποδοχὴν ὅτι μάλιστα εὐερκῆ·

Dans (1) et (3) le sens du terme est «fortification», alors que dans (2) il signifie «endroit bien protégé». Il semble donc que Timée avait à l'esprit le deuxième passage.

Parmi les lexiques peu nombreux qui glosent ce terme, seul Photius reprend mot pour mot l'explication de Timée. Toutefois, les autres donnent une explication qui a plus ou moins le même sens :

EM : εὐερκέος· ἀσφαλῆ περίβολον ἐχούσης (= *Sch. in Il.*, 9.472 et 9.468).

Souda (= [Zon.]) : εὐερκεῖ. καλῶς ἠσφαλισμένῳ καὶ πεφραγμένῳ. ὄφρά μοι εὐερκεῖ καναχὰν δόμῳ ἔνδοθι θείη.

On peut dire que, tandis que Photius cite de Platon (même, à partir de Timée qui cite Platon), *EM* cite d'Homère (*cf. Iliade* 9.472 ; *Odyssée* 21.389 et 22.449. Dans les trois cas, on a εὐερκέος αὐλῆς). En revanche, la *Souda* cite de Simias grammaticus, *Fr.* 19.3 ; *Epigr.*, 7.193.

Le terme est très rare[166].

195 **εὐηνίως·** ἀφιλονείκως

Il y a cinq passages platoniciens où le terme apparaît (*Soph.* 217D, *Phaedr.* 247B, *Rep.* 467E, *Legg.* 730B et 880A). Pourtant, il est clair que Timée a à l'esprit un passage dans le *Sophiste* :

Soph. 217D1–2 : τῷ μέν, ὦ Σώκρατες, ἀλύπως τε καὶ εὐηνίως προσδιαλεγομένῳ ῥᾷον οὕτω, τὸ πρὸς ἄλλον·

En effet, dans ce passage, la forme de l'entrée est celle donnée par Timée ; en outre, Timée croit voir ici une utilisation particulière de εὐηνίως («sans agressivité dans les débats»), car, dans les autres passages, le terme signifie «docile».

Aucun lexique n'utilise l'explication de Timée, mais tous se limitent à la signification *standard* de «doux» ou «docile» :

(i) εὐήνιος ὁ πρᾶος καὶ μέτριος καὶ μὴ ταραχώδης :
l'on trouve cette explication dans les lexiques suivants :

---

166 50 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie après J.-C. Ensuite, on a 11 occurrences au IIe après J.-C., 2 au IIIe, 2 au IVe.

Harpocration: il ajoute une référence à Antiphon ἐν τῷ περὶ ὁμονοίας et une référence à Platon ἐν ϑ ᾿ τῶν Νόμων; il dit aussi qu'il s'agit d'une métaphore reprise provenant des chevaux;

Photius: lui aussi parle de la métaphore hippique;

EM (métaphore hippique lui aussi), *Et.Gen.* (*Fr.* Antipho Soph.); *Souda.*

(ii) εὐήνιον. εὐπειϑές. καλῶς ἡνιοχούμενον:

Hésychius; *Coll.Verb.*[1]; *Souda*; [Zon.].

Le terme est rare[167]; il est clair que Timée glose ce terme à cause de son usage particulier dans le *Sophiste.*

196 **εὐϑύναι·** δίκαι κατὰ τῶν ἀρξάντων κακῶς

Le terme se trouve plusieurs fois chez Platon, mais la forme de l'entrée signale que le passage que Timée avait à l'esprit est le suivant:

> *Prot.* 326D8–E1: καὶ ὄνομα τῇ κολάσει ταύτῃ καὶ παρ' ὑμῖν καὶ ἄλλοϑι πολλαχοῦ, ὡς εὐϑυνούσης τῆς δίκης, εὐϑῦναι[168].

Timée glose ce terme parce qu'il a un intérêt encyclopédique, et il est probable qu'il a utilisé d'autres passages (*Legg.* 945B, 945D et 946D–E (celui-ci en particulier)) pour l'expliquer.

Le passage du *Protagoras* n'est pas idéal, car Platon parle ici des punitions des gens qui gouvernent *et* qui obéissent, alors que l'explication de Timée concerne seulement τῶν ἀρξάντων. Mais probablement Platon a, de fait, voulu limiter les remarquent aux ἄρχοντες.

Il faut remarquer la différence entre εὐϑύνος et εὐϑύνα, les deux utilisés par Platon: le premier terme désigne le juge vérificateur des comptes des magistrats, le deuxième le châtiment et le redressement (comme dit Platon dans le passage du *Protagoras*).

Le terme est commenté par de nombreux lexiques. Aucun ne reprend Timée, dont d'ailleurs l'explication est très simple par rapport aux explications des autres lexiques, qui sont plus articulées. Voici comme exemple les entrées de Photius (qui sont à peu près identiques dans *EM*, *Gloss.Rhet.*, *Coll.Verb.*[1], *Lex.Pat.*, *Souda*):

---

[167] 39 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie après J.-C. Il est rare aussi au IIe siècle après J.-C. (neuf occurrences) et au IIIe (trois), mais curieusement, on assiste à une augmentation significative au IVe siècle après J.-C. (107 occurrences).

[168] Ruhnke: εὐϑύναι. Koch: scr. εὐϑῦναι.

εὐθύναι· οἱ ἀπολογισμοὶ τῶν ἀρξάντων· καὶ εὔθυνοι οἱ τούτους ἀνακρίνοντες· Νόμων ιβʹ· εἰ δὲ μὴ τούτους κατευθύνειν αὐτοὺς κατευθύνοντα· καὶ μετ' ὀλίγα· διὸ δὴ δεῖ πάντως τοὺς εὐθύνους θαυμαστοὺς πᾶσαν ἀρετὴν εἶναι· ἡμεῖς τούτους λογιστὰς λέγομεν.

εὐθύνα· κυρίως ἣν εἰσάγουσιν οἱ λογισταὶ πρὸς τοὺς δόξαντας μὴ ὀρθῶς ἄρξαι τῆς πόλεως· ἢ πρεσβεῦσαι κακῶς· καὶ τὰ δικαστήρια μὲν οἱ λογισταὶ κληροῦσι· κατηγορεῖ δὲ ὁ βουλόμενος· καὶ τοῖς δικασταῖς ἐφεῖται τιμᾶσθαι τοῖς ἁλοῦσιν.

On remarquera que, dans la première entrée, Photius présente une référence aux *Lois* de Platon.

Il y a aussi de nombreuses scolies (à Eschine, à Démosthène, à Aristophane). On assiste au même phénomène déjà relevé pour les lexiques : aucune d'entre elles ne reprend l'explication de Timée, la moitié est plus articulée. Voici comme exemple les scolies à Platon :

Legg. 945B : εὐθύνων. εὔθυνοί εἰσιν ἄρχοντες οἱ τὰς εὐθύνας λαμβάνοντες παρὰ τῶν ἀρχόντων, ὥσπερ καὶ οἱ λογισταὶ καὶ πάρεδροι ἐφ' ἑκάστῃ ἀρχῇ· καὶ γὰρ τῷ ἄρχοντι εὔθυνος ἦν καὶ πάρεδρος, καὶ τῷ βασιλεῖ ὁμοίως καὶ τῷ πολεμάρχῳ καὶ τοῖς θεσμοθέταις. ἐκπράσσει δὲ ὁ εὔθυνος ὅσα ἐπὶ τῆς ἀρχῆς, ᾗ προστέτακται, ὦφλόν τινες εἰς τὸ δημόσιον.

Legg 946D, bis : εὐθύνας. εὔθυνά ἐστι κρίσις κατὰ τῶν ἀρξάντων ἢ πρεσβευσάντων ἤ τι τῶν τῆς πόλεως χειρισάντων ὅλως.

197 **εὐθὺ Λυκείου·** ἐπ' εὐθείας εἰς Λύκειον. τόπος δέ ἐστιν Ἀθήνησιν

Le passage que Timée a à l'esprit est *Lysis* 203A1–B4 :

ἐπορευόμην μὲν ἐξ Ἀκαδημείας εὐθὺ Λυκείου τὴν ἔξω τείχους ὑπ' αὐτὸ τὸ τεῖχος (…) 'ἐξ Ἀκαδημείας, ἦν δ' ἐγώ, πορεύομαι εὐθὺ Λυκείου.

Pour d'autres exemples de cette utilisation d'εὐθύ, voir aussi *Gorg.* 525A6–7 et *Theag.* 129D5–6.

Cette entrée constitue l'un des exemples de double glose, là où Timée glose un lemme et aussi un terme qui apparaît dans l'explication du lemme.

De leur part, les lexiques glosent seulement εὐθύ, certains avec ἐπ'-εὐθείας, d'autres avec κατ'εὐθείαν (Ammonius ; [Her.] ; *Et.Gud. Cf.* aussi Sch. *in Ar.*, *Nu.* 162).

Εὐθύ au sens donné par Timée est un atticisme :

Moeris : εὐθύ Ἀττικοί, ἐπ' εὐθείας Ἕλληνες.

Thom.Mag. : εὐθὺ Ἀθηνῶν Ἀττικοί, οὐκ ἐπ' εὐθείας.

Presque tous les lexiques présentent des explications sur la différence entre εὐθύ et εὐθύς, qui soulignent toutes le fait que εὐθύ est selon le lieu, alors que εὐθύς est selon le temps (*cf.* Ammonius; [Her.]; Phrynichus; Ptolemaeus; Orus; Photius; *Et.Gud.*; *Souda*. *Cf.* aussi Sch. *in Luc.*, 1.3).

Une autre remarque intéressante est qu'Ammonius (= [Her.]) souligne que cette utilisation de εὐθύ est faite par «les anciens»:

> οἱ δ' ἀρχαῖοι ἐνίοτε τὸ εὐθὺ ἐτίθεσαν τὸ ἐφ' ὁδοῦ τῆς τεινούσης ἐπί τινος τόπου.

On remarquera que, sur cette expression, il y a seulement des scolies à Aristophane et à Lucien:

> Sch. *in Luc.*, *Phal.* 3: εὐθὺς καὶ εὐθέως ἀμφότερα Ἑλληνικά. τὸ δ'εὐθύ διαφέρει τούτων· οὐ γὰρ τὸ παραχρῆμα σημαίνει ἀλλὰ τὸ ἕως καὶ τὸ εἶς οἶον

> Sch. *in Ar.*, *Nu.* 162: εὐθὺ· ἕως.

198 **εὐρώς·** ὑγρότης σεσηπυῖα

> ὅταν ὀστοῦν διὰ πυκνότητα σαρκὸς ἀναπνοὴν μὴ λαμβάνον ἱκανήν, ὑπ' εὐρῶτος θερμαινόμενον, σφακελίσαν μήτε τὴν τροφὴν καταδέχηται (*Tim.* 84B5–7).

Timée (et les autres aussi: *cf.* supra, *loc sim*) glose la forme «normalisée» εὐρώς, alors que la scolie platonicienne *ad loc*, qui donne elle aussi la même explication que celle de Timée, garde la forme platonicienne «correcte», à savoir εὐρῶτος.

Coll.Verb.[1] glose εὐρῶτα, *EM*, εὐρώς (avec une référence à Théocrite), *Souda*, εὐρῶτι, en se référant, probablement, elle aussi à Théocrite. *Cf.* aussi

> *Souda*: εὐρώς· ἡ νοτία. παρὰ τὸ αὖρα, αὐρώς, καὶ τροπῇ εὐρώς. καὶ εὐρωτιῶ. Θεόκριτος· ἁ σύριγξ εὐρῶτι παλύνεται.

et

> Sch. *in Theoc.*, 4.28: εὐρῶτι παλύνεται· εὐρὼς κυρίως ἡ πρασινώδης ὀμίχλη.

Le cas de la *Souda* est intéressant pour deux raisons. Tout d'abord, car elle présente trois entrées sur le même terme, en puisant probablement à trois sources différentes. Ensuite, parce que l'entrée qui présente l'explication identique à celle de Timée contient une référence à Callimaque:

εὐρώς· ὑγρότης σεσηπυῖα. Καλλίμαχος· πέδιλα τὰ μὴ πύσε νήχυτος εὐρώς.

On se demande donc si l'entrée que l'on trouve chez Timée au lieu d'être une glose à Platon, n'est pas plutôt une glose à Callimaque

καὶ τὰ πέδιλα, τὰ μὴ πύσε νήχυτος εὐρώς

(*Hec.* 236.3)

Le terme est ancien et rare[169].

199 **ἐφέται·** πεντήκοντά εἰσιν οὗτοι οἱ ἀπὸ Δράκοντος περὶ φόνου δικάζοντες κριταί

Les lexiques commentent abondamment ce terme, en donnant presque toujours des explications plus soignées que celle de notre lexique (*cf.* par exemple Poll., 8.125, ou Photius, repris par *EM* et la *Souda*). Hésychius fait une distinction entre un usage propre et un usage abusif du terme :

ἐφέτας· τοὺς ἡγεμόνας τῶν Περσῶν καταχρηστικῶς (*A. Pers.*79 : ἐχυροῖσι πεποιθὼς στυφελοῖς ἐφέταις). κυρίως δὲ οἱ τὰς φονικὰς δίκας Ἀθήνησι δικάζοντες.

La glose est peut-être pertinente à Démosthène : *cf.* Harpocration

ἐφέται· Δημοσθένης ἐν τῷ κατ' Ἀριστοκράτους. οἱ δικάζοντες τὰς ἐφ' αἵματι κρίσεις ἐπὶ Παλλαδίῳ καὶ ἐπὶ Πρυτανείῳ καὶ ἐπὶ Δελφινίῳ καὶ ἐν Φρεαττοῖ ἐφέται ἐκαλοῦντο.

Ce qui est certain est que le terme est glosé par plusieurs lexique sur les orateurs : *cf.* par exemple

Dik.On. : ἐφέται· ἄνδρες ἄριστα βεβιωκέναι ἐπιστάμενοι, ὑπὲρ τὰ πεντήκοντα ἔτη γεγονότες, οἵτινες τὰ φονικὰ ἐδίκαζον.

Voir aussi Gloss.Rhet. ; *Coll.Verb.*[1] ; *Lex.Pat.*

Le terme est technique et rarissime[170].

200 **ἔφοροι·** πέντε μείζους καὶ πέντε ἐλάττους

Alc. I 121B5–7 : οὐκ ᾔσθησαι τοῖς τε Λακεδαιμονίων βασιλεῦσιν ὡς μεγάλα τὰ ὑπάρχοντα, ὧν αἱ γυναῖκες δημοσίᾳ φυλάττονται ὑπὸ τῶν ἐφόρων, κτλ.

Legg. 692A3–5 : ὁ δὲ τρίτος σωτὴρ ὑμῖν ἔτι σπαργῶσαν καὶ θυμουμένην τὴν ἀρχὴν ὁρῶν, οἷον ψάλιον ἐνέβαλεν αὐτῇ τὴν τῶν ἐφόρων δύναμιν

[169] 47 occurrences au IIe siècle après J.-C., 3 au IIIe, 22 au IVe.
[170] Une vingtaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C..

> *Legg.* 712D4–5: καὶ γὰρ τυραννίδι δοκεῖ μοι προσεοικέναι – τὸ γὰρ τῶν ἐφόρων θαυμαστὸν ὡς τυραννικὸν ἐν αὐτῇ γέγονε – κτλ.
>
> *Ep.* 354B1–7: δυνατὸν δέ, ὡς ἔδειξεν ἔργῳ σοφὸς ἀνὴρ καὶ ἀγαθὸς Λυκοῦργος (…) φάρμακον ἐπήνεγκεν τὴν τῶν γερόντων ἀρχὴν καὶ τὸν τῶν ἐφόρων δεσμὸν τῆς βασιλικῆς ἀρχῆς σωτήριον.

Timée présente le terme à la forme nominative plurielle, alors que les quatre passages platoniciens présentent le terme au génitif pluriel. S'il faut choisir un texte, on proposerait peut-être le dernier, qui parle de l'institution de l'éphorate.

La plupart des lexiques et des scolies glosent le nominatif pluriel, sauf [Zon.] (ἔφορος), la scolie à Thucydide 1.85 (ἐφόρων) et la scolie à Eschyle *Supp.* 674 (ἐφόρους).

En outre, un commentaire philosophique commente le terme, qui évidemment était peu compréhensible:

anon. in Arist. Rh. 259.8–9:

> ἔφοροι ἐλέγοντο οἱ τῆς πόλεως ἄρχοντες.

L'explication de Timée («cinq majeurs et cinq mineurs») est vraiment bizarre, et probablement mutilée, pour deux raisons:

(i) car elle n'est pas du tout une explication
(ii) car Timée est le seul qui dit des ἔφοροι qui étaient «cinq majeurs et cinq mineurs»[171].

Les lexiques et les scolies n'adoptent pas du tout la non-explication de Timée, mais ils ont général une explication plus soigneuse: *cf.* par exemple

> Photius: ἔφοροι· ἐν Λακεδαίμονι ἄρχοντες εἰσὶ, κληθέντες ἀπὸ τοῦ πάντα ἐφορᾶν.
>
> *Souda* (= Sch. *in X., An.* 2.6): ἔφοροι· παρὰ Λακεδαιμονίοις τὸν ἀριθμὸν ε', οὓς ἐφόρους ἐκάλουν διὰ τὸ ἐφορᾶν τὰ τῆς πόλεως πράγματα. ἐν διαδοχῇ δὲ ἦσαν.

Le nombre des ἔφοροι semble varier: pour certains, ils étaient cinq (*Souda* (= Sch. *in X., An.* 2.6). Cf aussi Sch. *in Th.*, 1.85), pour d'autres neuf (*EM* ; *Gloss.Rhet.*).

---

[171] Ruhnke (p. 108) affirme: «cuius rei nullum, quod sciam, vestigium superest apud alios scriptores». Szanto, *RE* V, 2, 2860–2864 explique que les ἔφοροι étaient cinq, parce que le peuple de Sparte était divisé en cinq φυλαί. Aristote aussi affirme qu'ils étaient cinq (*Pol.* 1276a6).

Enfin, on peut remarquer que, pour ce terme, il y a deux scolies à Eschyle :

> *in Pers.* 25 : ἔφοροι· ἐπιστάται
>
> *in Supp.* 674 : ἐφόρους· βασιλεῖς

une scolie à Xenophon :

> *in An.* 2.6: ἔφοροι· ἔφοροι παρὰ Λακεδαιμονίοις τὸν ἀριθμὸν ε′, οὓς ἐφόρους ἐκάλουν διὰ τὸ ἐφορᾶν τὰ τῆς πόλεως πράγματα

et une scolie Thucydide :

> *in* 1.85 : τῶν ἐφόρων· ἰστέον ὅτι ἦσάν τινες παρὰ Λακεδαιμονίοις ἄρχοντες, τὸν ἀριθμὸν πέντε, οὓς ἐφόρους ἐκάλουν διὰ τὸ ἐφορᾶν τὰ τῆς πολιτείας πράγματα· ἐν διαδοχῇ δὲ ἦσαν

mais aucune scolie à Platon.

Il semble tout de même clair que Timée glose ce terme car il est difficile à comprendre, en tant que mot technique lié à la constitution de Sparte.

201 **ἐχέγγυον·** τὸν διὰ πίστεως ἄξιον οὕτως καλεῖ

Ruhnke (p. 108) affirme que καλεῖ se réfère à Platon, « quo magis suspicor, hanc glossam huc non aliunde migrasse, sed in Platone corruptam latere ». Il ajoute « ἀνέγγυος παῖς est *polit* V. p. 461.b ». Il se réfère à

> νόθον γὰρ καὶ ἀνέγγυον καὶ ἀνίερον φήσομεν αὐτὸν παῖδα τῇ πόλει καθιστάναι (*Rep.* 461B6–7).

L'argument de Ruhnke est circulaire, parce qu'il est vrai que si καλεῖ se refère à Platon, alors il s'agit d'une glosse platonicienne : mais porquoi penser que καλεῖ se refère à Platon ? En tout cas, Koch (*Observationes*, p. 20) cite Porson, qui introduit ἐχέγγυον comme conjecture, mais dans un autre dialogue, *Alc. I* 134E (ἀσφαλὴς γὰρ εἶ ἐχέγγυος (à la place de ἐγγυητής)).

Les lexiques glosent le terme de façon semblable ou identique (*cf. supra*, app. *loc sim*) à Timée : parmi eux, la *Souda* et [Zon.] mentionnent Thucydide,

> 3.46 : οὔκουν χρὴ οὔτε τοῦ θανάτου τῇ ζημίᾳ ὡς ἐχεγγύῳ πιστεύσαντας χεῖρον βουλεύσασθαι

Souda (= [Zon.])

> ἐχέγγυος· ὁ ἀσφαλὴς ἐγγυητής· ὁ διὰ πίστεως ἄξιος. παρὰ δὲ Θουκυδίδῃ ἰσχυρόν, ἐγγυῆσαι δυνάμενον.

L'entrée de la *Souda* se refère certainement à Thucydide, parce que ὁ διὰ πίστεως ἄξιος rappelle πιστεύσαντας.

> *Cf.* aussi Sch. *in Th.*, 3.46: ἐχεγγύῳ· ἰσχυρᾷ, ὡς ἐγγυῆσαι δυναμένῃ βεβαίῳ.

Le terme est très rare (moins de cent occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.).

202 **ἐχθοδοπόν·** ἐχθροποιόν

> *Legg.* 810D7–9: κελεύεις γὰρ δή με, ὡς ἐμοὶ φαίνεται, τῆς αὐτῆς ὁδοῦ ἐχθοδοποῦ γεγονυίας πολλοῖς – ἴσως δ' οὐκ ἐλάττοσιν ἑτέροις προσφιλοῦς·

Ruhnke remarque (p. 108): «vox ἐχθοδοπός perantiqua est nec facile alibi, quam in poetis, maxime tragicis, reperiunda». Et, de fait, le terme est extrement rare[172], et c'est pour cette raison qu' il est glosé par Timée.

Il faut remarquer que les lexiques qui glosent le terme présentent une explication identique à celle de Timée (*cf.* app. *loc sim*).

Chez Timée, on a la forme ἐχθοδοπόν, de sorte que la question se pose de savoir si, pour l'uniformer au texte platonicien, il faut changer ἐχθοδοπόν en ἐχθοδοποῦ. Les lexiques, pourtant, ne nous conduisent pas dans cette direction: parmi ceux qui glosent de façon identique à Timée, Photius et la *Souda* présentent ἐχθοδοπόν, Hésychius ἐχθοδοπόν et ἐχθοδοπήσεις, [Zon.] ἐχθοδοπόν et ἐχθοδοπός.

203 **ζειραί·** χιτῶνες ἀνακεκολλημμένοι

La glose est appropriée à Xénophon (*An.* 7.4) ou à Hérodote (6.69 e 7.75).

Pour Xénophon *cf.* par exemple:

> Photius (= *EM*): ζειραί· χιτῶνες ἀνακεκολαμμένοι· ἢ ἀνάκωλοι· Ξενοφῶν· καὶ ζειρὰς μέχρι τῶν ποδῶν ἐπὶ τῶν ἵππων ἔχουσιν· ἀλλ' οὐ χλαμύδας.
>
> Sch. *in An.*, 7.4: ζειρὰς· ὅ ἐστι γουνία. χιτῶνας.

Cf. aussi Harpocration *s.v.* ζειρά.

Pour Hérodote *cf.*

---

[172] 16 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. Chez Homère, on trouve le verbe ἐχθοδοπῆσαι; ensuite, on a des occurrences du terme chez Sophocle, Aristophane, Platon et Platon comicus (six); ensuite, plus rien, jusqu'au IIIe siècle avant J.-C. (une occurrence chez A.R.), 0 occurrences au Ie avant J.-C., cinq au IIe après J.-C. (Elianus, Oppianus, Pollux), une au IVe (Greg Naz).

Souda: ζειραί· χιτῶνες ἀνακεκολαμμένοι, ἢ ἀνάκολοι. ἢ μίτρα. Ἡρόδοτος.

Lex. in Hdt., 8.9: ζειρά. μίτρα, ταινία, διάδημα, ἱμάτιον, ζώνη, πορφυροῦν ἔνδυμα.

Le terme est extrêmement rare[173]. La forme ἀνακεκολαμμένοι (qui se trouve dans le manuscrit du lexique de Timée, chez Photius et la *Souda*) n'est pas correcte. Pour justifier la leçon choisie (χιτῶνες ἀνακεκολλημμένοι) contre la correction proposée par Ruhnke (p. 109: χιτῶνες ἀνακεκολπωμένοι), *cf.* Lyd., *Mag.* 104.5–7: τοιαύτη μὲν ἡ χλαμύς, παραγώδης δέ, χιτὼν καταπόρφυρος, καὶ ζωστὴρ ἐκ φοινικοῦ δέρματος, ἐφ' ἑαυτὸν μὲν ἀνακεκολλημένος, κτλ.

204 **ζώπυρα·** τοῦ ζῆν ποιητικά

Le terme se trouve dans *Legg.* 677B1–3, sous la même forme que celle présentée par Timée:

> ὡς οἱ τότε περιφυγόντες τὴν φθορὰν σχεδὸν ὄρειοί τινες ἂν εἶεν νομῆς, ἐν κορυφαῖς που σμικρὰ ζώπυρα τοῦ τῶν ἀνθρώπων διασεσωμένα γένους.

Mis à part Photius et la *Souda*, qui ont une explication identique à celle de Timée, les autres lexiques donnent les explications suivantes:

(1) ζώπυρα· φυσητῆρες, ὅθεν οἱ χαλκεῖς τὸ πῦρ φυσῶσιν: Photius, Hésychius, *Coll.Verb.*[1], *Souda* et [Zon.].

(2) ζώπυρον· πεπυρακτωμένον, ἔνθερμον: *Souda*, *Coll.Verb.*[1], [Zon.].

(3) ζώπυρα· λείψανα: Photius et la *Souda.*

(4) Thom.Mag.: ζωπυρῶ, οὐ πυρός τι ὑποκρύπτω· ἀφ' οὗ καὶ ζώπυρον. Λουκιανὸς ἐν Τίμωνι· ζώπυρον τοῦ ἀνθρωπείου γένους, ἤγουν ὑπόλειμμα. εἴληφε δὲ [καὶ] τοῦτο ἐκ τοῦ Πλάτωνος λέγοντος· μικρὰ ζώπυρα τοῦ τῶν ἀνθρώπων γένους.

Le terme est donc ambigu:

(a) comme adjectif, il correspond à ἔνθερμον («ardent»)
(b) comme nom, il assume le sens de
  (i) soufflet
  (ii) braise

Le sens (b) (ii) se prête à un usage métaphorique, comme par exemple chez Arist. *Cael.* 308a1–4:

---

[173] Une quinzaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

> διὰ δὲ τὸ τὴν φυσικὴν μὲν εἶναι πραγματείαν περὶ κίνησιν, ταῦτα δ' ἔχειν ἐν ἑαυτοῖς οἷον ζώπυρ' ἄττα κινήσεως, πάντες μὲν χρῶνται ταῖς δυνάμεσιν αὐτῶν, οὐ μὴν διωρίκασί γε, πλὴν ὀλίγων

où l'on parle des braises comme des choses qui peuvent (re)devenir feu.

Il y a aussi un autre usage métaphorique, qui donne à ζώπυρα le sens de «traces» (λείψανα). Chez Platon (*cf.* Thom.Mag.), on prend le terme de façon métaphorique, justement au sens de «traces». Timée explique la métaphore, qui se base sur un jeu étymologique: les ζώπυρα sont appelées ainsi car elles peuvent ressusciter le genre humain. Sans doute l'entrée originale contenait λείψανα *vel sim.*

205 **ζυγομαχεῖν·** εἴργεσθαι ὑπό τινος

Le verbe n'est pas platonicien. Aucun lexique ne glose comme notre lexique, qui donne un sens non standard, de sorte qu'on se demande si ce verbe a jamais eu ce sens. Les autres lexiques utilisent comme synonymes du verbe surtout στασιάζειν («se révolter») (Photius, la *Souda*, *EM*, *Et.Gud.*, *Coll.Verb.*[1], [Zon.]), τοῖς οἰκείοις διαφέρεσθαι («combattre avec les proches») (Hésychius, [Zon.]), moins μάχεσθαι («combattre») ([Zon.]); les auteurs cités sont Hésiode (*Souda*, *EM* et *Et.Gud.*), Hérodote (*Souda*, *EM* et *Et.Gud.*) et Hypéride (Photius, *EM*).

Les lexiques présentent comme dérivation étymologique ζεύγνυμι, et signalent l'usage métaphorique de ζυγομαχεῖν: *cf.* par exemple

> Photius (= *EM*): ὡς οἱ βόες ἐζευγμένοι· μετῆκται ἡ λέξις ἀπὸ τῆς τῶν βοῶν πρὸς ἀλλήλους μάχης·
>
> *Souda* (= *Et.Gud.*): οἱ δὲ ἀπὸ τῶν ὑποζυγίων ἢ βοῶν ἢ ἵππων ἤ τινων τοιούτων μὴ συμφώνως ἐργαζομένων etc.

Pour l'usage métaphorique, *cf.* aussi anon *in Arist., Rh.* 219.1:

> «ὥσπερ Φιλάμμων ζυγομαχῶν τῷ Κωρύκῳ», τοῦτο παραβολή, εἰ δ' εἴπῃς «ᾠήθης δ'ἂν Φιλάμμωνα αὐτὸν εἶναι μαχόμενον ἤτοι ζυγομαχοῦντα τῷ Κωρύκῳ» μεταφορά ἐστι· κατὰ τοῦτο γὰρ ἡ μεταφορὰ διαφέρει τῆς παραβολῆς, τῇ προσθήκῃ τοῦ ὥς.

Le verbe est très rare[174].

---

[174] Entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. on a une trentaine d'occurrence du terme, mais celui-ci devient plus répandu au Ve siècle après J.-C. (une soixantaine d'occurrences, surtout chez les écrivains de l'Église).

206 **ἦ γάρ;** οὐχ οὕτως γάρ;

Chez Platon, on a quelques cent-cinquante occurrences de la formule, comme par exemple:

*Euthyph.*7E3–4: οὐ γὰρ ἄν που ἐστασίαζον ἀλλήλοις εἰ μὴ περὶ τούτων διεφέροντο· ἦ γάρ;

Crat. 390A1–2: ὅμως ὀρθῶς ἔχει τὸ ὄργανον, ἐάντε ἐνθάδε ἐάντε ἐν βαρβάροις τις ποιῇ. ἦ γάρ;

Alc. I 110A8: ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν τό γε πρὸ τοῦ παῖς ἦσθα. ἦ γάρ;

etc.

Pourquoi Timée glose-t-il cette formule? Car cette formule, utilisée toute seule à la forme interrogative, se trouve, au Ve siècle avant J.-C., uniquement chez Platon, qui, l'utilise abondamment. (*cf.* aussi *supra*, *loc sim*).

207 **ἥκιστα·** πάνυ

Pour ce qui est de l'explication de ἥκιστα, Ruhnke (p. 111) ajoute la négation οὐ avant πάνυ, alors qu'elle ne se trouve pas dans le manuscrit[175].

Mais Ruhnke a tort. On remarquera tout d'abord que d'autres lexiques présentent la même «erreur» que celle de Timée: *cf.*

Photius: ἥκιστα· οὐδαμῶς· οὐχ ἧττον· καὶ Λιβάνιος φησίν· εἴ τινα ἄλλον τρόπον ὃν ἥκιστα ὤφθη μετελθών· ἐν τωῖ ο ἐπὶ τῇ φιάλῃι ἔμπορος· ἀντὶ τοῦ πάνυ.

Cf. aussi [Zon.] qui de plus cite Démosthène; *cf.* aussi *Lex. Vind.*:

ἥκιστα ἀντὶ τοῦ οὐδαμῶς. καὶ ἀντὶ τοῦ μᾶλλον. Δημοσθένης· οὐδεὶς ἀγνοεῖ καὶ πάντων ἥκιστα σύ.

et Sch. *in D.*, 10.20:

ἥκιστα· πάνυ.

---

[175] En revanche, pour οὐχ ἥκιστα, (*cf. infra*, 324) Ruhnke élimine la négation devant πάνυ, qui se trouve dans le manuscrit.

Dans notre manuscrit, à côté de l'explication ἥκιστα· πάνυ, une deuxième main a ajouté μάλιστα, ἀλλάγε ἄλλα (*cf. supra*, *app. crit.*). Or, dans son édition du lexique de Moeris, Pierson présente l'explication suivante: ἥκιστα· οὐδαμῶς. οὐχ ἧττον ὀκ ἔλαττον. οὐχ ἥκιστα, πάνυ μάλιστα, ἀλλάγε ἄλλα. Dans la note pertinente, Pierson explique: «In Ms ἀλάγε ἀλλά quid sibi velint, plane nescio. Hudson. Pro ἀλλάγε lego μάλαγε. Idem in *Addend.* Legendum: μάλαγε μάλα. In Cod. Coisl. haec Glossa non reperitur. Restitui

Il faut donc garder la leçon du manuscrit, en sachant que Démosthène a utilisé le terme de façon excentrique (avec le sens de «absolument», à la place du sens standard «pas du tout»): voir par exemple D. 18.82: οὐδεὶς ἀγνοεῖ, καὶ πάντων ἥκιστα σύ.

L'entrée de Timée semblerait indiquer que cet usage se retrouve aussi chez Platon. La question se pose alors de savoir s'il y a un ou plusieurs passages platoniciens où l'on peut trouver ἥκιστα au sens de πάνυ. Or, on a des dizaines et des dizaines d'occurrences de ἥκιστα chez Platon, et partout, l'adverbe veut dire «pas du tout» ou «absolument pas».

Photius et deux scolies donnent une citation de Libanius:

> Photius: ἥκιστα· οὐδαμῶς· οὐχ ἧττον· καὶ Λιβάνιος φησίν· εἴ τινα ἄλλον τρόπον ὃν ἥκιστα ὤφθη μετελθών· ἐν τωῖ ο ἐπὶ τῇ φιάληι ἔμπορος· ἀντὶ τοῦ πάνυ.
>
> Sch. *in Pl.*, *Legg.* 899D (= Sch.*in Luc.*, *Hist.Conscr.* 47):
>
> ἥκιστά γε. οὐδαμῶς ὡς ἢ οὐχ ἧττον. Λιβάνιος δέ φησιν· «εἴ τινα ἄλλον τρόπον, ὃν ἥκιστα †ὤφθη (l. ᾠήθη) ἐν τῷ βίῳ ὁ ἐπὶ τῇ φιάλῃ ἔμπορος»: ἀντὶ τοῦ οὐ πάνυ.

On remarquera que chez Photius seulement, où pourtant le texte est corrompu, la citation de Libanius semble être présentée comme exemple d'utilisation de ἥκιστα au sens de πάνυ, alors que dans les scolies, le sens donné est οὐ πάνυ.

Que dire de cette entrée? Il y a trois possibilités:

(i) ou bien Ruhnke a raison, et il faut changer le texte;
(ii) ou bien Timée a cru trouver (à tort) un usage excentrique de l'adverbe chez Platon
(iii) ou bien il s'agit d'une glose à Démosthène.

208 **ἡδύς·** εὐήθης καὶ ἄφρων

Il s'agit d'un cas évident d'utilisation particulière de la part de Platon. En effet, le sens littéral de l'expression est «agréable», mais Platon, dans certains cas, l'utilise dans le sens de «naïf», «insensé». Voici les passages:

> *Euthyd.* 300A5–6: ὑπερφυῶς, ἔφη ὁ Κτήσιππος.
> τί δέ; ἦ δ' ὅς.

---

hanc vocem Euripidi Suppl. V. 1098. Verisim. Lib. I. Cap. 6. p. 77.» Cette entrée est donc un ajout tardif qui ne se trouve pas dans le Coislinianus.

μηδέν. σὺ δὲ ἴσως οὐκ οἴει αὐτὰ ὁρᾶν· οὕτως ἡδὺς εἶ.

Gorg. 491E2 : ὡς ἡδὺς εἶ· τοὺς ἠλιθίους λέγεις τοὺς σώφρονας.

Rep. 337D6–7 : ἡδὺς γὰρ εἶ, ἔφη· ἀλλὰ πρὸς τῷ μαθεῖν καὶ ἀπότεισον ἀργύριον.

Rep. 527D5–6 : ἡδὺς εἶ, ἦν δ' ἐγώ, ὅτι ἔοικας δεδιότι τοὺς πολλούς, μὴ δοκῇς ἄχρηστα μαθήματα προστάττειν.

L'autorité de Platon dans l'utilisation particulière de ἡδύς est expressément reconnue par *EM* et *Et.Gud.*, qui donnent une explication identique à celle de Timée. Les autres lexiques, ainsi qu'une scolie à Platon, reprennent seulement partiellement l'explication de Timée (εὐήθης), mais ils donnent un autre terme explicatif (ὑπομώρους) qui a plus ou moins le sens que ἄφρων :

Photius (= *Coll.Verb.*[1] ; *Souda* ; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 527D) : ἡδύς· εὐήθης· ἐκάλουν δὲ οὕτω καὶ τοὺς ὑπομώρους.

Cf. aussi [Zon.] :

ἡδύς. εὐφραντὸς, καὶ ὁ εὐήθης· ἐκάλουν δὲ οὕτω καὶ τοὺς ὑπομώρους.

209 **ἠΐθεος·** ἄφθαρτος πρὸς γυναῖκας

Le terme apparaît dans les passages suivants (jamais sous la forme donnée par Timée :

Legg. 840D4–6 : οἳ κατὰ μεγάλας ἀγέλας γεννηθέντες, μέχρι μὲν παιδογονίας ἠίθεοι καὶ ἀκήρατοι γάμων τε ἁγνοὶ ζῶσιν

Legg. 877E2–6 : ὅταν οὖν τις ἅμα δυστυχηθῇ καὶ ἀσεβηθῇ τῶν οἴκων, ὥστε τὸν κεκτημένον ἐν αὐτῷ παῖδας μὲν μὴ καταλιπεῖν, ἠίθεον δὲ ἢ καὶ γεγαμηκότα ἄπαιδα τελευτῆσαιν φόνου ὀφλόντα ἑκουσίου

Legg. 947C5–6 : πρώτους δὲ προϊέναι τοὺς ἠιθέους τὴν πολεμικὴν σκευὴν ἐνδεδυκότας ἑκάστους

Il semble que Timée a pu reconnaître le même sens dans les trois passages de Platon ; mais, en tout état de cause, il avait plusieurs raisons pour gloser le terme :

i) la forme est démodée et le terme est difficile à comprendre, de sorte qu'il a besoin d'être expliqué :
Eust. *in Il.*, II 792.21–793.8

« Αἵμονος μὲν οὖν σφαγὰς ἀπείργουσι γάμοι. οὐ γάρ ἐστιν ηΐθεος, » τουτέστιν ἄπειρος γάμου. ὅπερ δὲ ἐν ἀνδράσιν ἠΐθεος, τοῦτο παρθένος ἐν γυναιξί. διὸ καὶ συνδυάζων που αὐτοὺς ὁ ποιητὴς λέγει « παρθένος ἠΐθεός

τε ὀαρίζετον ἀλλήλοις». παρασημειοῦνται δὲ οἱ παλαιοὶ σπανίως ἐπὶ παρθένου τὴν λέξιν κεῖσθαι φέροντες καὶ χρῆσιν Εὐπόλιδος τὸ «εἰ μὴ κόρη δεύσειε τὸ σταῖς ηἴθεος». γίνεται δέ, φασίν, ἢ παρὰ τὸ ἀΐτης, ὁ ἐρώμενος, ἀΐτεος καὶ τροπῇ ἠΐθεος, ὁ ἐραστός, ἢ παρὰ τὸ αἴθω αἴθεος καὶ διαλύσει καὶ τροπῇ τοῦ α εἰς η ἠΐθεος, ὁ διάπυρος τῇ νεότητι. ἴσως δὲ καὶ παρὰ τὸ ἰέναι θείως διὰ τὸ ἔτι καθαρόν, ἵνα ᾖ ἰηΐθεος καὶ κατὰ ἀφαίρεσιν ἠΐθεος, καθά που καὶ Ἀπόλλων ἤϊος ὁ ἱείς, ὡς τοξικός, ἢ ὁ ἰατικός.

ii) le terme est ambigu:
Photius

ἠΐθεος· ὁ ὥραν γάμου ἔχων καὶ μηδέπω γεγαμηκώς ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ἐπίγαμος.

iii) L'orthographe du terme est objet de discussion:
Aelius Dionysius

ἤθεος Ἀττικοί, ἠΐθεος Ἴωνες ὁ ὥραν γάμου ἔχων καὶ μηδέπω γεγαμηκώς. λέγεται δὲ καὶ ἐπὶ παρθένου ἐπιγάμου.

Voir aussi Sch. *in Ar.*, *Nu.* 315:

ἡρωῖναι· ἀττική ἐστι συναίρεσις, ὡς ἠΐθεοι, ἤθεοι.

Le terme est homérique: Eustathius dans ses commentaires à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* commente le terme à plusieurs reprises (*in Il.*, I 792.21–793.8; IV 268.22–26; *in Od.*, I 135.22–26; I 238.37–45). Il y a aussi plusieurs scolies sur ce terme (Sch. *in Od.*, 3.401.1; 11.38; Sch. *in Il.*, 4.474; 18.567.5–6; *cf.* aussi Porph *ad Il.*, 231.12–20).
Il est aussi très rare[176].

210 **ἡμεδαπός·** ἡμέτερος πολίτης

Theag. 124D8–9:

εἴποις ἂν οὖν μοι τίνα ἐπωνυμίαν ἔχει Βάκις τε καὶ Σίβυλλα καὶ ὁ ἡμεδαπὸς Ἀμφίλυτος;

Timée donne un bon synonyme pour un terme qui est attesté pour la première fois chez Aristophane et Platon.
Pour Aristophane, voir *Pax* 220:

ὁ γοῦν χαρακτὴρ ἡμεδαπὸς τῶν ῥημάτων.

Sch. *ad loc.*: ἡμεδαπὸς· ἀντὶ τοῦ ἡμέτερος.

---

[176] 29 occurrences au IIe siècle après J.-C., 5 au IIIe 27 au IVe.

Le mot, à l'origine, signifiait «de notre pays», et en suite il a été utilisé comme synonyme de «notre». Timée a voulu signaler que chez Platon le terme a le sens original, alors que certains lexiques signalent l'usage plus «moderne»: *cf.* par exemple

Hésychius

ἡμεδαπῆς γῆς ἡμετέρας γῆς
ἡμεδαποῖο ἡμετέρου
ἡμεδαπόν· τὸ ἀντικείμενον τῷ ἀλλοδαπῷ. τὸ ἐπιχώριον. δηλοῖ δὲ καὶ τὸ ἡμέτερον

Souda: ἡμεδαπός· ἀντὶ τοῦ ἡμέτερος. Ἀριστοφάνης· ὁ γοῦν χαρακτὴρ ἡμεδαπὸς τῶν ῥημάτων. καὶ αὖθις· καί τι καὶ παίσωμεν παρασίτου μνημονεύσαντες ἡμεδαποῦ. καὶ ἡμεδαπῶν, ἰδίων, ἐγχωρίων, αὐτοχθόνων· δάπεδον γὰρ τὸ ἔδαφος. ὅθεν καὶ τὸ ποδαπὸς ἀντὶ τοῦ ποῖος λαμβάνεται, ἢ ποίας χώρας ἢ τίνος πατρίδος.

D'autres lexiques adoptent le synonyme ἐγχκωρίως (Photius, *Et.Gud.*, *EM*, *Souda*, [Zon.]), et quelque fois ἐπιχώριος:

Moeris: ἡμεδαπός Ἀττικοί, ἐπιχώριος Ἕλληνες

(voir aussi Hésychius).

Le terme est attique et rare[177].

211 **ἠπίαλος·** ὁ ῥιγοπύρετος

Il s'agit d'une glose à Aristophane:

Ach. 1164

ἠπιαλῶν γὰρ οἴκαδ' ἐξ ἱππασίας βαδίζων

V. 1037–1038

φησίν τε μετ' αὐτοῦ

τοῖς ἠπιάλοις ἐπιχειρῆσαι πέρυσιν καὶ τοῖς πυρετοῖσιν

Sch. *in Ach.*, 1164: ἠπιαλῶν· ἀντὶ τοῦ ῥιγοπυρέτῳ περιπεσών· ἠπίαλος γὰρ κυρίως ὁ μετὰ ῥίγους πυρετός.

Souda: ἠπίαλος· ὁ ῥιγοπύρετος. καὶ Ἠπιαλῶν, μετοχή. Ἀριστοφάνης· ἠπιαλῶν γὰρ οἴκαδ' ἐξ ἱππασίας βαδίζων. ἠπιαλῶν, ῥιγοπυρέτῳ περιπεσών· ἠπίαλος γὰρ κυρίως ὁ μετὰ ῥίγους πυρετός. ἐξ ἱππασίας δὲ ἀντὶ τοῦ ἱππικῆς. καὶ γὰρ ἕως ἑσπέρας διέτριβον οἱ ἵπποι ἐν τῇ δοκιμασίᾳ.

etc.

---

[177] 86 occurrences depuis le VIIIe siècle avant J.-C. jusqu'au IVe après. Pourtant, pour les siècles de la date probable de Timée, on assiste à un phénomène bizarre: en

Le terme est un atticisme :

Moeris : ἠπίαλον τὸ πρὸ τοῦ πυρετοῦ ψῦχος.

Phrynichus : ἠπιάλης· ὁ ἐπιπίπτων καὶ ἐφέρπων τοῖς κοιμωμένοις δαίμων. τὸ δὲ ἠπίαλος διὰ τοῦ ο μικροῦ ἕτερόν τι σημαίνει, τὸ καλούμενον ῥιγοπύρετον.

Il est très rare[178] ; certains affirment que, chez Homère, il est ambigu, et qu'il a une orthographe variée :

EM : ἠπίαλος καὶ ἠπιάλης καὶ ἠπιόλης· σημαίνει τὸν ῥιγοπύρετον, καὶ δαίμονα τοῖς κοιμωμένοις ἐπερχόμενον. καὶ Ὅμηρος καὶ οἱ πλείους ἠπιόλης λέγουσι διὰ τοῦ η· τὸ δὲ διὰ τοῦ ΟΣ ἕτερόν τι σημαίνει, τὸν ῥιγοπύρετον.

Eustathius *in Od.*, I 419.37–41 : τὸ δ' αὐτὸ πάθος καὶ Ἠπίαλόν τινες ἔλεγον, ἔτι δὲ καὶ Ἠπιόλην, ὡς τὸ Φαινόλην, καθὰ δηλοῖ ὁ εἰπὼν ὅτι Ἠπίαλος οὐ μόνον σημαίνει τὸ ῥιγοπύρετον, ἀλλὰ καὶ δαίμονα τοῖς κοιμωμένοις ἐπερχόμενον ὃν οἱ πλείους Ἠπιόλην φασὶ διὰ τοῦ η.

212 **ἦπου·** ἄραγε

Timée glose l'expression constituée par ἦ et που, qui prend une signification particulière dans la période attique, spécialement grâce à Platon : *cf. Att.Nom.* :

ἦ που. ἴσως, σχεδόν.
ἦ που. ἴσως, σχεδόν. ἤπουγε· πολλῷ πλέον

Il y a plus d'une dizaine de textes platoniciens où le terme apparaît : *cf.* par exemple

Euthyph. 4A11–12 : Ἡράκλεις. ἦ που, ὦ Εὐθύφρων, ἀγνοεῖται ὑπὸ τῶν πολλῶν ὅπῃ ποτὲ ὀρθῶς ἔχει·

Phaed. 84D8–E1 : ἦ που χαλεπῶς ἂν τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους πείσαιμι ὡς οὐ συμφορὰν ἡγοῦμαι τὴν παροῦσαν τύχην

Polit. 285D8–9 : ἦ που τὸν τῆς ὑφαντικῆς γε λόγον αὐτῆς ταύτης ἕνεκα θηρεύειν οὐδεὶς ἂν ἐθελήσειεν νοῦν ἔχων·

etc.

L'explication de Timée présente ἄραγε, suivi par μονονουχί, αὐτίκα μάλα, mots écrits par une deuxième main. Il est pourtant vrai que tous

---

effet, des 86 occurrences, 55 se trouvent au IIe siècle après J.-C. Ensuite, on en a 1 au IIIe et 15 au IVe après J.-C.

[178] Une soixantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

les occurrences platoniciennes peuvent être expliquées avec la première partie de la glose de Timée : ἄραγε (« et alors », « donc ») ; en revanche, μονονουχί et αὐτίκα μάλα ne fonctionnent pas comme explications. On se demande donc pourquoi quelqu'un a ajouté ces deux formules explicatives.

Il est intéressant de remarquer qu'aucun des lexiques et scolies ne reprend l'explication de Timée, sauf Photius, qui, dans ses trois entrées

ἤ που· ἄρα γε
ἤπου· ἴσως· σχεδόν
ἤπου γε· πολλῶι πλέον

présente l'*eta* de *epou* avec l'accent ̎ et non pas avec ͂ (pour cela, *cf. infra*, *EM*).

L'explication d'*EM* est intéressante, car elle mentionne Hérodote et Homère, en donnant de surcroît un sens tout à fait différent pour l'usage qui se trouve aussi chez Platon, à savoir ἦ που au début de phrase :

ἦπου· τοῦτο ἄρχεται μὲν λόγου, ὡς παρὰ Ἡροδότῳ· Ἦπου ἄν, ὦ ξεῖνε Λάκων, ἐθαύμαζες.
Καὶ Ὅμηρος, Ἦπου καγχαλόωσιν.
Ἀντὶ τοῦ ὄντως δή. Ὅτε δὲ ὑποτέτακται, ἀνταποδίδοται τινὶ προκειμένῳ.
Ἀνταποδίδοται δὲ διχῶς· ὁτὲ μὲν οὕτως,
εἰ δὲ μὴ πιστεύω τῷ δεσπότῃ, ἦπου πιστεύσαιμ' ἂν τῷ θεράποντι;
ὁτὲ δὲ κατὰ τοὐναντίον· οἷον, εἰ ὁ θεράπων ἔστι μοι πιστὸς, ἦπου ὁ δεσπότης αὐτοῦ ἂν εἴη πιστός.
Βαρύνεται δὲ, ἀντὶ τοῦ πολλῷ πλέον, καὶ ἀντὶ τοῦ ἴσως σχεδόν.

On remarquera que *EM* pose une distinction de sens entre ἦπου (qui au début de phrase signifie ὄντως δή) et ἤ που (qui veut dire πολλῷ πλέον et ἴσως σχεδόν).

Les scolies à Platon glosent

ἦ που avec ἴσως, σχεδόν,

et

ἦπου γε avec πολλῶι πλέον

(Sch. *in Pl.*, *Euthyph.* 4A ; *Phaed.* 82B et 84D ; *Polit.* 285D ; *Amat.* 132B ; *Gorg.* 469B ; *Rep.* 450D et 595C ; *Legg.* 716C ; *Ep.* 360B).

La présence massive des scolies platoniciennes montre que l'expression glosée par Timée était difficile à comprendre et controversée. Il resterait à expliquer pourquoi il n'y a quasiment aucune correspondance entre Timée d'une part, et les lexiques (sauf Photius) et les scolies platoniciens d'autre part.

213 **ἤσχαλλον·** ἐδυσχέραινον

L'occurrence se trouve chez Hérodote 9.117 :

> ἐπεὶ δὲ πολιορκεομένοισί σφι φθινόπωρον ἐπεγίνετο, καὶ ἤσχαλλον οἱ Ἀθηναῖοι ἀπό τε τῆς ἑωυτῶν ἀποδημέοντες καὶ οὐ δυνάμενοι ἐξελεῖν τὸ τεῖχος, κτλ.

Les lexiques qui glosent le verbe sous cette forme, en pensant certainement à Hérodote, n'utilisent pas l'explication de Timée :

> Hésychius : ἤσχαλλον· ἐλυποῦντο
>
> *Et.Gud.* : ἤσχαλλον, ἐλυπούμην, ἠνιώμην, ἀπὸ τοῦ ἀσχάλλω
>
> *Souda* : ἤσχαλλον· ἐλυποῦντο

En tout cas, le verbe est abondamment commenté par les autres lexiques et scolies, également avec l'orthographe ἀσχαλάω-ῶ.

Dans les deux orthographes, le verbe est plutôt rare, mais on assiste à une augmentation de son usage au IVe siècle après J.-C. : sur environ 350 occurrences, la moitié se trouve dans ce siècle, surtout chez des écrivains ecclésiastiques.

214 **ἤτριον·** τὸ τοῦ ὑφάσματος πλέγμα

> *Phaedr.* 268A5–6 : ἔχει γάρ. ἀλλ', ὦ δαιμόνιε, ἰδὲ καὶ σὺ εἰ ἄρα καὶ σοὶ φαίνεται διεστηκὸς αὐτῶν τὸ ἤτριον ὥσπερ ἐμοί.

Le terme est difficile à comprendre, et donc expliqué par Hermias *in Phaedr.*, 240.9–12 :

> διεστηκὸς αὐτῶν τὸ ἠτρίον. ἠτρίον λέγεται τὸ εὐυφὲς ἱμάτιον καὶ ἀραιὸν, ὅπερ φαίνεται μὲν εὐυφὲς, τῷ δὲ κατανοοῦντι διεστηκός ἐστι καὶ ἀραιὸν καὶ οὐκ εὐπαγὲς, ἀλλὰ ταχέως διαρρηγνύμενον.

L'explication d'Hermias est reprise par la scolie *ad loc* de façon très abrégée :

> Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 268A : ἤτριον. ἱμάτιον εὐυφὲς καὶ ἀραιόν.

En tout état de cause, il y a un désaccord entre l'explication de Timée (qui parle d'un tissu) et celle de Hermias et de la scolie (qui pensent plutôt à un vêtement).

Il faut remarquer que, mis à part celle-ci, il n'y a pas d'autres scolies au terme. En revanche, il y en a une à *Polit.* 310E, qui donne une explication de notre terme très curieuse, à savoir «vêtement membraneux»:

> Sch. *in Pl.*, *Polit.* 310E: εὐήτριον. ἱμάτιον εὐϋφές. ἤτριον δὲ ἔνδυμα ὑμενῶδες

et qui est reprise par les autres lexiques qui glosent ἤτριον (Pausanias; *Att.Nom.*; Photius; Hésychius; *EM*; *Souda*; [Zon.]). *Cf.* aussi Psellus *Poem.*, 6.411: ἤτριον ἔνδυμά τι.

Le terme est extrêmement rare[179].

215 **ἦτρον·** ὁ μεταξὺ ὀμφαλοῦ τε καὶ αἰδοίου τόπος, ἔνθα μάλιστα γίνεται Ἄρης ἀλεγεινὸς ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν

Le terme se trouve, sous la même forme que celle donnée par Timée, dans le célèbre passage de la mort de Socrate en *Phaed.* 118A5–8:

> ἤδη οὖν σχεδόν τι αὐτοῦ ἦν τὰ περὶ τὸ ἦτρον ψυχόμενα, καὶ ἐκκαλυψάμενος – ἐνεκεκάλυπτο γάρ – εἶπεν – ὃ δὴ τελευταῖον ἐφθέγξατο – ὦ Κρίτων, ἔφη, τῷ Ἀσκληπιῷ ὀφείλομεν ἀλεκτρυόνα· ἀλλὰ ἀπόδοτε καὶ μὴ ἀμελήσητε.

L'explication de Timée est suivie par une citation parfaite d'Homère (cette entrée est la première d'un petit groupe d'entrées qui présentent une citation comme partie de l'explication):

> *Il* 13.568–569: αἰδοίων τε μεσηγὺ καὶ ὀμφαλοῦ, ἔνθα μάλιστα γίγνετ' Ἄρης ἀλεγεινὸς ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν.

Cf. aussi:

> Gal. *in Hp.Aph.* XVIIB 534: ἦτρον δὲ ἰδίως ὀνομάζει τὸ κάτω χωρίον τῆς γαστρὸς, ὅσον ἐστὶ *μεταξὺ τοῦ αἰδοίου καὶ τοῦ ὀμφαλοῦ*. ὡς εἰς τρία ταῦτα διαιρεῖσθαι τὸ σύμπαν ἐπιγάστριον, ὑποχόνδριον, τὰ περὶ τὸν ὀμφαλὸν καὶ τὸ ἦτρον.

Eust. *in Il.*, III 512.21–28:

> τι ἔβαλέ τινα δουρὶ Μηριόνης *αἰδοίων τε μεσηγὺ καὶ ὀμφαλοῦ*, τουτέστι περὶ τὸ ἦτρον, *ἔνθα μάλιστα γίνεται Ἄρης*, τουτέστι πληγὴ καὶ τραῦμα, *ἀλεγεινὸς ὀϊζυροῖσι βροτοῖσι*, διὰ τὸ νευρῶδες εἶναι δηλονότι τὸ ἦτρον καὶ ὀδυνᾶσθαι τῇ πληγῇ.

Le terme est repris par les attiques:

> Moeris: ἦτρον τὸν ὑπὸ τῷ ὀμφαλῷ τόπον Ἀττικοί, ὑπογάστριον Ἕλληνες.

---

179 Seulement huit occurrences au V siècle avant J.-C (six chez Aristophane, une chez Euripide, une chez Platon), trois au IIe après J.-C., trois au IVe après J.-C.

Les lexiques glosent ἦτρον avec ὑπογάστριον (Moeris, voir *supra*; Hésychius; *Et.Gud.*; *Gloss.Rhet.*; *Lex.Pat.*), ou avec τὸ ὑπὸ τὸν ὀμφαλὸν μέρος (Photius; Hésychius; *Et.Gud.*; *Coll.Verb.*[1]; *Souda* et [Zon.]).

EM, la *Souda* et [Zon.] contiennent une référence à Aristophane; *Gloss.Rhet.* une référence à Démosthène.

Pour les scolies, il y en a une à Nicandre et une à Xenophon:

Sch. *in Nic.*, *Ther.* 595

> ἦτρον τὸ γονάτιον ἢ τὸν ὀμφαλὸν τοῦ νάρθηκος λέγει. κυρίως δὲ ἦτρον ὁ μετὰ τὸν ὀμφαλὸν τόπος. καὶ μαρτυρεῖ …. «ἠτρίου ἱππείοιο». ἄλλως. ἦτρον τὴν ἐντεριώνην φησί.

Sch. *in X.*, *An.* 4.7

> ἤτρου· τοῦ ὀμφαλοῦ.

Le terme est rare[180], et utilisé surtout par les médecins[181]; ses premières occurrences sont attestées à partir du Ve siècle avant J.-C. (Platon, Xénophon, Aristophane, *Corpus Hippocraticum*).

216 **θαλλός·** πᾶν τὸ θάλλον· κυρίως δὲ ὁ τῆς ἐλαίας κλάδος

Le terme se trouve deux fois chez Platon, mais jamais sous la forme donnée par Timée:

> *Phaedr.* 230D6–E1: ὥσπερ γὰρ οἱ τὰ πεινῶντα θρέμματα θαλλὸν ἤ τινα καρπὸν προσείοντες ἄγουσιν, σὺ ἐμοὶ λόγους οὕτω προτείνων ἐν βιβλίοις τήν τε Ἀττικὴν φαίνῃ περιάξειν ἅπασαν καὶ ὅποι ἂν ἄλλοσε βούλῃ.
>
> *Legg.* 943C4–5: στέφανον δὲ τὸ νικητήριον ἑκάστοις εἶναι θαλλοῦ·

L'explication de Timée semble envisager les deux passages, et montrer une sorte d'ambiguïté du terme: en effet, il signifie «ce qui fleurit» (et cela fait référence au *Phèdre*), mais il se réfère spécialement aux branches d'olivier qui constituent les couronnes des vainqueurs (*Lois*).

Le terme est homérique:

> *Od.* 17.223–224: τόν γ' εἴ μοι δοίης σταθμῶν ῥυτῆρα γενέσθαι σηκοκόρον τ' ἔμεναι θαλλόν τ' ἐρίφοισι φορῆναι
>
> Sch. *in Od.*, 17.224: θαλλόν· πᾶν τὸ ἐκ γῆς φυέν. ἢ τὴν φυλλάδα. πᾶς γὰρ κλάδος δένδρου θαλλὸς προσαγορεύεται, ὑπὸ τῶν Ἀττικῶν δὲ μόνος ὁ τῆς ἐλαίας.

---

[180] 159 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[181] 25 occurrences dans le *Corp.Hipp.*, 10 chez Soranus med. et 16 chez Rufus medicus, 36 chez Oribase.

Cf. aussi Eustathius, *in Il.* IV 666.2–3 ; *in Od.* II 142.37–41 ; Apollonius le sophiste *s.v.* θάλος. In *in Od.* II 142.37–41, Eustathius donne une explication concernant l'usage particulier que les Athéniens faisaient du θαλλός, qui était employé pour fabriquer les couronnes des vainqueurs. De son côté, la scolie spécifie que, chez les Attiques, le θαλλός était uniquement la branche d'olivier, explication qui ne correspond à ce que Timée dit que si le κυρίως de son explication est équivalent à « selon l'usage attique ».

Certains lexiques présentent mot pour mot l'explication de Timée. *EM* souligne la double signification

> καὶ θαλλὸν λέγει τὸν στέφανον τὸν τῆς ἐλαίας· οὐ μόνον δὲ τὸν τῆς ἐλαίας, ἀλλὰ καὶ πᾶν ὃ θάλλει, κτλ.

A propos de cette explication, il faut se demander si λέγει se refère-t-il à Platon (*cf.* στέφανον dans le passage des *Lois*, qui ne se trouve pas dans les autres lexiques). Si cela est correcte, alors la source de cette entrée en *EM* pourrait être un lexique platonicien.

La double signification est soulignée aussi par deux scolies :

Sch. *in Theoc.*,

> 4.45a : θαλλόν· πᾶν τὸ τεθηλὸς θαλλὸν ἔλεγον οἱ ἀρχαῖοι. Ἀρχίλοχος· « ἔχουσα θαλλὸν μυρρίνης ἐτέρπετο ». καὶ Ὅμηρος· « θαλλόν τ' ἐρίφοισι φορῆναι ». Ἀθηναῖοι δὲ κατ' ἐξοχὴν θαλλὸν τὴν ἐλαίαν φασί
>
> 4.45b : τᾶς γὰρ ἐλαίας τὸν θαλλὸν τρώγοντι· θαλλὸς λέγεται πᾶν τὸ τεθηλός· κυρίως δὲ ὁ τῆς ἐλαίας βλαστός.

En revanche, Aelius Dionysius (dont nous ne possédons pas le lexique, qui de fait a été reconstruit sur la base des lexiques et des commentaires tardifs qui le citent) semble reprendre seulement l'explication concernant l'olivier

> θαλλός· κλάδος ἐλαίας.

Cela confirme peut-être le fait que les attiques l'ont utilisé dans ce sens particulier (*cf.* aussi *Gloss.Rhet.* : θαλλὸν λέγουσι τὸν στέφανον τὸν ἀπὸ τῆς ἐλαίας).

217 **θέρμη·** ὁ πυρετός

Avec cette entrée, Timée veut signaler un usage particulier du terme, qui normalement signifie « chaleur », mais qui, chez Platon, signifie « fièvre ». Le terme se trouve, sous la forme donnée par Timée, dans deux passages :

> *Theaet.* 178C2–4: οἷον θερμή[182]: ἆρ’ ὅταν τις οἰηθῇ ἰδιώτης αὑτὸν πυρετὸν λήψεσθαι καὶ ἔσεσθαι ταύτην τὴν θερμότητα
>
> *Tim.* 85D5–E1: ταύτην δὴ τὴν δύναμιν ἐχουσῶν ἰνῶν ἐν αἵματι χολὴ φύσει παλαιὸν αἷμα γεγονυῖα καὶ πάλιν ἐκ τῶν σαρκῶν εἰς τοῦτο τετηκυῖα, θερμὴ καὶ ὑγρὰ κατ’ ὀλίγον τὸ πρῶτον ἐμπίπτουσα πήγνυται διὰ τὴν τῶν ἰνῶν δύναμιν

Or, dans le passage du *Timée* le terme signifie «chaud» (*cf. infra*, Philopon), de sorte que l’on peut dire que le passage que Timée avait à l’esprit était celui du *Théetète*. On remarquera aussi que ce même passage est la source d’inspiration pour l’explication de Timée (*cf.* la présence de πυρετόν), ce qui se produit souvent.

Le terme est objet de querelles parmi les grammairiens:

Orthographe

Phrynichus souligne que Thucydide, la comédie ancienne et Platon écrivaient θέρμη, alors que Menandre présente θέρμα:

> *Ecl.* 304: θέρμα· οὕτως ὁ Μένανδρος διὰ τοῦ α, ἀλλ’ οὔτε Θουκυδίδης οὔθ’ ἡ ἀρχαία κωμῳδία οὔτε Πλάτων, θέρμη δέ.

Mais, pour certains, il n’y a pas de différence entre les deux: *cf.* Orus et [Zon.]. Mais *cf.* Photius:

> θέρμα· ἡ πύρωσις· Θέρμη δὲ ἡ πόλις, ἀφ’ ἧς ὁ κόλπος καλεῖται.

Accents

Philopon présente, à raison, une différence de signification selon la position de l’accent aigu:

> θέρμη· ἡ θερμότης βαρύνεται, θερμή· ἡ διάπυρος ὀξύνεται.
> θέρμη· ἡ θερμότης παροξύνεται, θερμή· ἡ θερμαινομένη ὀξύνεται.

Il faudra donc changer l’accent dans notre lemme. Enfin, il vaut la peine de remarquer que seul Hésychius reprend l’explication de Timée, mais pour θέρμα:

> θέρμα· πυρετός

Orus et Photius sont d’accord pour le sens (*cf. supra*).

---

[182] OCT: θερμή (sic) Timaeus Phrynichus: θερμά libri.

218 **θαύματα·** νευρόσπαστα

Ruhnke (p. 118), qui présente l'entrée

θαύματα· νευροσπάσματα

explique : « sic ex coniectura emendavimus. Nam codex MS vitiose praebebat θραύματα· νεβροσπάσματα ».

Il est vrai que, chez Platon, il n'y a aucune occurrence de θραύματα ; on remarquera pourtant que Photius et *EM* reprennent mot pour mot l'entrée de Timée, telle que le manuscrit la présente. Pourtant, puisque θραύμα ne signifie pas « marionnettes », il est évident que Photius et *EM* citent à partir de Timée, et que le texte de Timée était déjà corrompu à l'époque de Photius.

Le problème est aussi la glose, car νεβροσπάσματα n'existe pas ; quant à la correction proposée par Ruhnke, à savoir νευροσπάσματα, il faut remarquer que, entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., la seule occurrence de νευροσπάσματα se trouve justement chez Timée. Puisque, en revanche, l'on trouve νευροσπαστ—avec le sens de « marionnette », on peut raisonnablement corriger le texte en νευροσπάστα : *cf.* X. *Smp.* 4.55 : οὗτοι γὰρ τὰ ἐμὰ νευρόσπαστα θεώμενοι τρέφουσί με.

Si tout cela est correct, alors il apparaît que Timée veut signaler une utilisation particulière d'un terme ambigu, qui a trois significations : (i) « prodige », (ii) « étonnement », (iii) « marionnette ». Platon lui-même l'utilise dans ces trois sens

(i) « prodige » : *cf. Soph.* 233A ; *Legg.* 645D et 820E ; *Epin.* 990D.
(ii) « étonnement » : *cf. Phileb.* 36E ; *Symp.* 221C ; *Rep.* 498D ; *Critias* 113B ; *Legg.* 656D et 967A ; *Epin.* 985B et 988D–E.
(iii) « marionnette » :

Rep. 514B4–6 : παρ' ἣν ἰδὲ τειχίον παρῳκοδομημένον, ὥσπερ τοῖς θαυματοποιοῖς πρὸ τῶν ἀνθρώπων πρόκειται τὰ παραφράγματα, ὑπὲρ ὧν τὰ θαύματα δεικνύασιν.

Legg. 644D7–E2 : περὶ δὴ τούτων διανοηθῶμεν οὑτωσί. θαῦμα μὲν ἕκαστον ἡμῶν ἡγησώμεθα τῶν ζῴων θεῖον, εἴτε ὡς παίγνιον ἐκείνων εἴτε ὡς σπουδῇ τινι συνεστηκός· οὐ γὰρ δὴ τοῦτό γε γιγνώσκομεν, τόδε δὲ ἴσμεν, ὅτι ταῦτα τὰ πάθη ἐν ἡμῖν οἷον νεῦρα, κτλ.

Legg. 658B7–C1 : εἰκός που τὸν μέν τινα ἐπιδεικνύναι, καθάπερ Ὅμηρος, ῥαψῳδίαν, ἄλλον δὲ κιθαρῳδίαν, τὸν δέ τινα τραγῳδίαν, τὸν δ' αὖ κωμῳδίαν, οὐ θαυμαστὸν δὲ εἴ τις καὶ θαύματα ἐπιδεικνὺς μάλιστ' ἂν νικᾶν ἡγοῖτο·

> *Legg.* 804B4: θαύματα ὄντες τὸ πολύ, σμικρὰ δὲ ἀληθείας ἄττα μετέχοντες.

Avec sa glose, Timée veut donc signaler l'une des trois utilisations du terme chez Platon, à savoir la troisième. Cela dit, peut-être que Timée avait à l'esprit le deuxième passage, du fait de la présence de νεῦρα, qui appartient à son explication; mais, à vrai dire, ce choix ne semble pas nécessaire, d'autant plus que c'est dans les autres passages que le terme apparaît sous la forme donnée par Timée.

219 **θεηπολεῖν·** θεῶν εἰκόνας ⟨ἔχοντα⟩ περιπολεῖν, ἀργύριον εἰσπρασσόμενον

> *Legg.* 909D3–6: κοινὸν δ' ἐπὶ τούτοις πᾶσιν νόμον κεῖσθαι χρεών, ὃς ἐλάττω τε εἰς θεοὺς αὐτῶν τοὺς πολλοὺς ἔργῳ καὶ λόγῳ πλημμελεῖν ἂν ποιοῖ, καὶ δὴ καὶ ἀνοήτους ἧττον γίγνεσθαι, διὰ τὸ μὴ ἐξεῖναι θεοπολεῖν παρὰ νόμον.

Θεοπολεῖν se trouve chez Platon; θεηπολεῖν chez Timée. Tous les lexiques qui glosent le verbe présentent la version de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*). Timée peut avoir lu θεηπολεῖν dans son texte des *Lois*: faut-il donc corriger le texte de Platon? Ou viceversa, faut-il corriger tous les lexiques?

Chez Photius, on trouve une autre glose:

> θεοπολεῖν· τὸ περὶ θεοὺς ἀναστρέφεσθαι.

220 **θεσμοθέται·** νομοθέται ἢ νομοφύλακες

Chez Platon, le terme n'existe pas. En revanche, il y a le verbe διαθεσμοθετέω, qui pourtant ne semble pas du tout pertinent:

> *Tim.* 42D2–5: διαθεσμοθετήσας δὲ πάντα αὐτοῖς ταῦτα, ἵνα τῆς ἔπειτα εἴη κακίας ἑκάστων ἀναίτιος, ἔσπειρεν τοὺς μὲν εἰς γῆν, τοὺς δ' εἰς σελήνην, τοὺς δ' εἰς τἆλλα ὅσα ὄργανα χρόνου·

De plus, l'explication de Timée est très peu soignée par rapport aux explications données par les autres lexiques. Voici deux exemples, qui sont importants, car les autres lexiques les reprennent, de façon plus ou moins mêlée:

> Harpocration: θεσμοθέται· Δημοσθένης ἐν τῷ κατ' Ἀνδροτίωνος. ἀρχή τίς ἐστιν Ἀθήνησιν ἡ τῶν θεσμοθετῶν ἓξ τὸν ἀριθμὸν ὄντων, εἰσὶ δὲ ἐκ τῶν καλουμένων θ' ἀρχόντων. καλοῦνται δὲ οὕτως, ὅτι τῶν νόμων τὴν ἐπιμέλειαν εἶχον· θεσμοὶ δὲ ἐκαλοῦντο οἱ νόμοι, ὡς προείπομεν. ὅτι δὲ τοὺς νόμους οὗτοι διώρθουν κατ' ἐνιαυτὸν ἕκαστον εἴρηκεν Αἰσχίνης τε ἐν τῷ

κατὰ Κτησιφῶντος καὶ Θεόφραστος ἐν γʹ Νόμων. ὁ δὲ Ἀριστοτέλης ἐν τῇ Ἀθηναίων πολιτείᾳ διέρχεται ὅσα οὗτοι πράττουσιν.

Photius : θεσμοθέται· ἀρχὴ Ἀθήνησιν ἀνδρῶν ἕξ, οἳ τὴν τῶν νόμων ἐπιμέλειαν ἐποιοῦντο καὶ τὰς εἰσαγγελίας εἰσήγγελλον εἰς τὸν δῆμον καὶ τὰς χειροτονίας ἐποιοῦντο καὶ τὰς προβολὰς προὐβάλλοντο ἁπάσας καὶ γραφὰς ἐγράφοντο παρανόμων. καὶ ἦσαν διορθωταὶ τῶν νόμων.

Pour une reprise de ces deux explications, *cf. EM*, *Gloss.Rhet.*, *Souda*.

Selon ces explications, les θεσμοθέται étaient six archontes qui, à Athènes, étaient chargés de sauvegarder les lois. Harpocration mentionne les grands attiques qui ont employé ce terme (tels que Démosthène, Eschine), et Aristote et Théophraste, qui l'ont expliqué. Selon les deux explications, donc, le terme était difficile à comprendre parce qu'utilisé de façon technique, en rapport avec le vocabulaire de la constitution d'Athènes.

Il y a pourtant des lexiques qui reprennent l'explication de Timée, mais la forme de l'entrée est différente, comparée à la glose de Timée :

Photius : θεσμοθέτης· νομοθέτης ἢ νομοφύλαξ.

Souda : θεσμοθέτης· νομοθέτης, ἢ νομοφύλαξ. οὐδεὶς ἀποκλείσει θεσμοθέτης τῇ κιγκλίδι.

[Zon.] (= *Coll.Verb.*[1]) : θεσμοθέτης. νομοθέτης.

Parmi les scolies consacrées aux attiques, il y en a seulement pour Aristophane : *cf.* par exemple

Sch. *in Ar.*, *V.*

775a : θεσμοθέτης· ὅτι καὶ θεσμοθέτης παρετύγχανε καὶ ἔβλεπε τὰ δικαστήρια.

775b : θεσμοθέτης· ὁ ἐπιτηρῶν τὰ δικαστήρια

775c : θεσμοθέτης· ἐπειδὴ θεσμοθέται καὶ δέκατος ὁ γραμματεὺς κληροῦσι τοὺς δικαστὰς τοὺς τῆς †αὐτῆς† φυλῆς ἕκαστος.

Pour conclure, il est clair que notre entrée n'est pas platonicienne, mais consacrée à Aristophane. Si l'on se demande quelle est son origine, le texte qui se trouve dans la *Souda* est le plus prometteur : il donne presque la même glose que celle qui se trouve chez Timée, et cite une ligne d'une comédie d'Aristophane, *V.* 775 : οὐδείς σ' ἀποκλείσει θεσμοθέτης τῇ κιγκλίδι. De plus, avec Timée, la *Souda* donne deux sens du terme (ceux qui font la loi ; ceux qui la protègent), alors que seulement le deuxième est reconnu ailleurs.

221 **Θόλος·** οἶκος περιφερής, ἐν ᾧ οἱ Πρυτάνεις συνειστιῶντο. Πρυτανεῖον δὲ ὠνόμασται, ἐπεὶ πυρῶν ἦν ταμιεῖον

Le terme se trouve (mais pas sous la forme donnée par Timée) dans l'*Apologie*:

> ἐπειδὴ δὲ ὀλιγαρχία ἐγένετο, οἱ τριάκοντα αὖ μεταπεμψάμενοί με πέμπτον αὐτὸν εἰς τὴν θόλον προσέταξαν ἀγαγεῖν ἐκ Σαλαμῖνος Λέοντα τὸν Σαλαμίνιον ἵνα ἀποθάνοι (32C4–6).

Le terme, qui appartient au groupe des termes glosés à cause d'un intérêt politico-sociologique, est difficile à comprendre, et c'est pour cela qu'il est assez commenté[183].

Parmi les explications données par d'autres lexiques, il y a des remarques intéressantes:

1) Harpocration mentionne expressément Démosthène, et présente une explication d'Ammonius semblable à celle donnée par Timée:

> θόλος· Δημοσθένης ἐν τῷ κατ' Αἰσχίνου. ὁ τόπος ἔνθα ἐδείπνουν οἱ πρυτάνεις οὕτως ἐκαλεῖτο παρ' Ἀθηναίοις. Ἀμμώνιος γοῦν ἐν δ′ περὶ βωμῶν γράφει ταυτί « ὁ δὲ τόπος ὅπου ἑστιῶνται οἱ πρυτάνεις καλεῖται θόλος, ὑπ' ἐνίων δὲ σκιάς, διὰ τὸ οὕτως ᾠκοδομῆσθαι αὐτὸν στρογγύλον παρόμοιον θολίᾳ. »

2) Hésychius montre que le terme a un sens propre et un sens abusif. De plus, il montre qu'il y a un usage du terme comme nom propre, usage pertinent à Timée:

> θόλος· κυρίως μὲν καμάρα· καταχρηστικῶς δὲ οἶκος εἰς ὀξὺ ἀπολήγουσαν ἔχων τὴν στέγην κατασκευασμένος· ἢ ὅπου οἱ πρυτάνεις καὶ ἡ βουλὴ συνεστιῶντο. θηλυκῶς δὲ ἔλεγον τὴν θόλον. καὶ τόπος, ἐν ᾧ τὰ συμποτικὰ σκεύη ἀπόκειται.

Pour ce terme, il y a seulement des scolies à Démosthène:

Sch. *in D.*

> 19.475a: ἐν τῇ θόλῳ· ἡ θόλος τόπος ἐστὶν ἔνθα ἐσιτοδοτοῦντο ἀπὸ τοῦ δημοσίου γραμματεῖς οἱ χειροτονηθέντες ἐκ τῆς πόλεως. ἐκλήθη δὲ θόλος διὰ τὸ θολοειδὲς καὶ στρογγύλον εἶναι τὸ σχῆμα.
>
> 19.475b (= 19.564): ἐν … θόλῳ· ὁ τόπος ἔνθα ἐδείπνουν οἱ πρυτάνεις.

Dans la deuxième partie de sa glose, Timée identifie le Θόλος avec le Prytanée. Or, cette dentification était probablement controversée: en

[183] Sur les gloses doubles, *cf.* Introduction, pp. 95–96.

effet, dans le Prytanée seulement les Prytanes mangeaient, alors que dans le θόλος, du moins selon Hésychius (*cf. supra*), mangaient aussi les membres de la βουλή[184].

222 **θολῶσαι·** θολερὸν ποιῆσαι

Ruhnke (p. 120) signale avec perplexité *Legg.* 824A18–19 :

> ἐν τοῖς ἄλλοις δὲ ἐξέστω θηρεύειν, μὴ χρώμενον ὀπῶν ἀναθολώσει μόνον.

Mais peut-être la glose est-elle effectivement platonicienne, surtout si l'on considère les gloses de ἀναθολῶσαι et ἀναθολώσει chez Photius et la *Souda*, qui mentionnent le passage des *Lois*, en lisant d'ailleurs un texte différent :

> Photius : ἀναθολῶσαι· ἀνταράξαι. Νόμων ζ' Πλάτων· « ὅπως ἀναθολώσῃ ». κυρίως δὲ ἐπὶ τῆς σηπίας, ἧς τὸ μέλαν θολὸς καλεῖται.
>
> *Souda* : ἀναθολώσει· ἀνταράξει. Πλάτων Νόμων ἑβδόμῳ ὅπως ἀναθολώσῃ. κυρίως δὲ ἐπὶ τῆς σηπίας, ἐπεὶ τὸ μέλαν αὐτῆς θολὸς καλεῖται.

Timée aurait peut-être lu dans son texte ὅπως θολώσῃ : malheureusement OCT ne signale aucune variation dans les manuscrits.

Une recherche par siècle montre que :

– ἀναθολόω est très rare (une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.).
– θολόω se trouve dans des formes et chez des auteurs anciens qui font douter que la glose de notre lexique soit consacrée à eux : *cf.*

> Thgn. 1.961 : νῦν δ' ἤδη τεθόλωται, ὕδωρ δ' ἀναμίσγεται οὔδει·
>
> A. *Fr.* 43A : τεθόλωται γὰρ τῆι φράσει καὶ τεθορύβηται ταῖς φαντασίαις μᾶλλον ἢ δεδείνωται, κἂν ἕκαστον αὐτῶν πρὸς αὐγὰς ἀνασκοπῇς, ἐκ τοῦ φοβεροῦ κατ' ὀλίγον ὑπονοστεῖ πρὸς τὸ εὐκαταφρόνητον.

Les autres occurrences de θολόω se trouvent chez Phérécrate, Hippocrate, Phylillis comicus (VIe siècle avant J.-C.) et chez Antiphanes (IVe siècle avant J.-C.). Le verbe est assez rare[185].

---

[184] Fiechter, *RE* VI A 1, (5), 312.

[185] Moins de deux cents occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après. On remarque une augmentation de son usage au IVe siècle après J.-C. (une centaine d'occurrences), surtout chez les écrivains ecclésiastiques.

223 **θράττει·** ταράττει, κινεῖ

Cf. supra, 147 **ἐνθράττειν**

Il y a quatre occurrences du terme chez Platon:

Phaed. 86E4–5: ἀλλ' ἄγε, ἦ δ' ὅς, ὦ Κέβης, λέγε, τί ἦν τὸ σὲ αὖ θρᾶττον.

Theaet. 187D1: θράττει μέ πως νῦν τε καὶ ἄλλοτε δὴ πολλάκις

Parm. 130D5–6: ἤδη μέντοι ποτέ με καὶ ἔθραξε μή τι ᾖ περὶ πάντων ταὐτόν·

Phaedr. 242C7: ἐμὲ γὰρ ἔθραξε μέν τι καὶ πάλαι λέγοντα τὸν λόγον

La forme de l'entrée suggère que Timée avait à l'esprit le passage du *Théétète*.

La présence de ταράττει dans l'explication conduit à penser que Timée glose θράττει, tout d'abord parce qu'il s'agit d'une forme attique, à son époque démodée: *cf.*

Moeris: θράττει Ἀττικοί, ταράσσει Ἕλληνες

Phrynichus: θράττει· οἷον ταράττει, κατὰ συγκοπὴν καὶ τροπὴν γεγενημένον.

Cf. aussi Sch. *in A.*, *in Pr.* 628: θράξαι· ἤγουν ταράξαι, τροπῇ τοῦ τ εἰς θ καὶ ἐκβολῇ τοῦ α.

Les lexiques (qui presque toujours glosent le verbe sous sa forme infinitive) et les scolies qui commentent le verbe présentent comme partie de l'explication ταράττειν. Timée y ajoute κινεῖ (ajouté aussi par *EM*, *Coll.Verb.*[1], *Souda* et [Zon.]). Les autres lexiques et scolies ajoutent d'autres verbes, qui donnent en partie le même sens (mais avec des nuances différentes), et en partie des sens différents: *cf.* par exemple

Photius (= *EM*, *Coll.Verb.*[1], *Souda* et [Zon.]): θράττειν· ταράσσειν· ἐνοχλεῖν· νύσσειν· δυσωπεῖσθαι καὶ ὑφορᾶσθαι.

Le verbe chez Platon est pas mal glosé: *cf.*

[Did.]: θράττειν· ταράττειν, ἢ ἐνοχλεῖν.

Sch. *in Pl.*,

in Phaed. 86E: θρᾶττον. ταράττον, ἐνοχλοῦν.

in Theaet. 187D: θράττει. ταράττεις, ἐνοχλεῖς.

(on remarquera que cette scolie prend θράττει comme moyen)

in Parm. 130D: ἔθραξε. ἐτάραξεν, ἠνώχλησεν, ἔνυξεν.

in Phaedr 242C: ἔθραξε. ἐτάραξεν, ἠνώχλησεν, ἔνυξεν, ἐκίνησεν, ἐδυσώπησεν.

Timée semble gloser le verbe non seulement pour sa forme démodée, mais aussi à cause de son ambiguïté, étant donné que κινεῖ n'est pas synonyme de ταράττει. Peut-être pense-t-il tout de même à un seul passage, celui du *Theaet.*, et veut signaler que, là, θράττει peut signifier ou bien «déranger», ou bien «mouvoir». Ou alors, on doit corriger notre manuscrit et mettre l'entrée et les synonymes à l'infinitif (comme les autres lexiques le font), et penser que Timée a voulu expliquer un usage platonicien général.

224 **θυηπολοῦσι·** περιπολοῦσι, ⟨διὰ⟩ θυσιῶν ὑπισχνούμενοι θεοὺς ἐξιλάσκεσθα

Cf. supra, 219 **θεηπολεῖν**.

> *Rep.* 364E3–365A1 : βίβλων δὲ ὅμαδον παρέχονται Μουσαίου καὶ Ὀρφέως, Σελήνης τε καὶ Μουσῶν ἐκγόνων, ὥς φασι, καθ' ἃς θυηπολοῦσιν, πείθοντες οὐ μόνον ἰδιώτας ἀλλὰ καὶ πόλεις, ὡς ἄρα λύσεις τε καὶ καθαρμοὶ ἀδικημάτων διὰ θυσιῶν καὶ παιδιᾶς ἡδονῶν εἰσι μὲν ἔτι ζῶσιν, κτλ.

La forme de l'entrée est correcte, et Timée reprend le même passage pour élaborer l'explication (διὰ θυσιῶν).

Περιπολοῦσι, le synonyme explicatif donné par Timée, a comme sujet ἀργύται δὲ καὶ μάντεις (*Rep.* 364B5). À ce synonyme, Timée ajoute un jeu étymologique (θυη ≈ θυσίαι ; πολοῦσι → περιπολοῦσι).

Les seuls lexicographes qui glosent le terme donnent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*), sauf que [Zon.] (qui probablement était chrétien) présente ὑπισχνούμενοι τὸν θεὸν au lieu de ὑπισχνούμενοι θεοὺς.

Pour ce qui est des scolies, il y en a à Eschyle et à Euripide ; Sch. *in A.*, *A.* 262, *Pers.* 202 ; Sch. *in E.*, *Tr.* 330.

Timée glose le verbe car il est difficile à comprendre en tant que démodé[186].

225 **θυήματα·** θυμιάματα. ἄλφιτα δέ ἐστι ταῦτα οἴνῳ καὶ μέλιτι δεδευμένα

L'entrée est problématique pour plusieurs raisons. Par souci de clarté, on traitera les problèmes sous les trois rubriques suivantes :

[186] Il est aussi rare : soixante dix occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., dont 11 au IIe après J.-C, 8 au IIIe, quatorze au IVe après J.-C.

(i) θυήματα
(ii) θυμιάματα
(iii) ἄλφιτα δέ ἐστι ταῦτα οἴνῳ καὶ μέλιτι δεδευμένα.

(i) θυήματα:

ce terme ne se trouve pas chez Platon, où, en revanche, l'on trouve θύμα. Il y a seulement quatre occurrences de θυήμα dans la littérature grecque:

l'une chez Erotian:

> θυημάτων· ἀρωμάτων

l'une chez D.L. (4.56)

> ὁ πολλὰ χλευάσας βροτούς, ὅσοι θεοῖς ἔθυον,
>
> οὐ μοῦνον ἐσχάρης ὕπερ βωμῶν τε καὶ τραπέζης
>
> κνίσῃ, λίπει, θυήμασιν θεῶν ἔδαισε ῥῖνας[187]

l'une dans Jamblique (*VP* 21.98)

> ἀθροισθέντων δὲ τῶν συσσιτούντων γίνεσθαι σπονδάς τε καὶ θυσίας θυημάτων τε καὶ λιβανωτοῦ,

et enfin l'entrée de notre Timée.

Mis à part Erotian, aucun des lexicographes ne glose cette forme; en revanche il y a une scolie apparentée concernant Apollonius Rhodius:

> Sch. *in A.R.*, 311: θύη· θυμιάματα.

Θύμα se trouve chez Platon plus d'une dizaine de fois, de sorte que, a) ou bien il faut changer le texte de Timée; b) ou bien imaginer que Timée a lu θυήματα pour θύματα dans son texte de Platon (Ruhnke (p. 121) signale comme *papabile*, *Legg* 953E: μὴ βρώμασι καὶ θύμασι τὰς ξενηλασίας ποιουμένους, καθάπερ ποιοῦσιν νῦν θρέμματα Νείλου); c) ou bien imaginer qu'il s'agit d'une glose sur un autre auteur (par exemple, à Hippocrate, *cf. supra*, Erotian), qui a été introduite dans le lexique platonicien.

(ii) θυμιάματα:

ce terme signifie «encens», «parfums», et il est utilisé par tous les lexiques pour gloser θύματα, ou d'autres termes apparentés: *cf.* Galenus; Photius; Hésychius; *Coll. Verb.*[1]; *Souda*; Thomas magister.

[187] Il s'agit d'une epigramme de Diogène sur Bion de Borysthène.

Or, chez Platon, il n'y a aucun lieu où θύμα a cette signification précise. La plupart des occurrences a la signification tout à fait générale de «sacrifice»: *cf. Polit.* 290E; *Legg.* 741C; *Legg.* 799A; *Legg.* 835B; *Legg.* 888C; *Legg.* 909E; *Legg.* 948C; *Legg.* 953E; *Def.* 415B. C'est seulement dans très peu de cas que l'on trouve des caractérisations du type de chose que l'on sacrifie:

a) animaux: *Rep.* 378A; *Critias* 119E et 120B.
b) nourriture inanimée (c'est le cas qui nous intéresse):

> *Legg.* 782C2–D1: καὶ τοὐναντίον ἀκούομεν ἐν ἄλλοις, ὅτε οὐδὲ βοὸς ἐτόλμων μὲν γεύεσθαι, θύματά τε οὐκ ἦν τοῖς θεοῖσι ζῷα, πέλανοι δὲ καὶ μέλιτι καρποὶ δεδευμένοι καὶ τοιαῦτα ἄλλα ἁγνὰ θύματα, σαρκῶν δ' ἀπείχοντο ὡς οὐχ ὅσιον ὂν ἐσθίειν οὐδὲ τοὺς τῶν θεῶν βωμοὺς αἵματι μιαίνειν, ἀλλὰ Ὀρφικοί τινες λεγόμενοι βίοι ἐγίγνοντο ἡμῶν τοῖς τότε, ἀψύχων μὲν ἐχόμενοι πάντων, ἐμψύχων δὲ τοὐναντίον πάντων ἀπεχόμενοι.

Tous les lexiques glosent θύματα en utilisant θυμιάματα, ou en utilisant d'autres termes qui signifient «parfum», «encens», etc. Dans la *Souda* seulement, nous trouvons une différence entre ce que l'on fait lorsque l'on sacrifie les animaux et ce que l'on fait lorsque l'on sacrifie des choses inanimées, avec une référence à Aristophane:

> θύματα· θυμιάματα. ἀπαρχαί, θυσίαι. Ἀριστοφάνης· τὰ θύματ'οὐδέν ἐστι πλὴν γένεια καὶ κέρατα. ἐπὶ τῶν ἱερείων τῶν μὴ ἐχόντων σάρκας. τάττεται δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ θυμιάσαι τὸ θύειν. ἐπὶ μὲν γὰρ τοῦ βοὸς σφάξειεν, ἐπὶ δὲ τοῦ ψαιστοῦ θυμιάσειεν.

(iii) ἄλφιτα δέ ἐστι ταῦτα οἴνῳ καὶ μέλιτι δεδευμένα.

Il est important de remarquer que, dans certains lexiques, l'on retrouve cette explication pour le terme ἐναυλήματα, dans d'autres l'on trouve une explication semblable pour θυλήματα: *cf.* par exemple

> Photius (= *Coll.Verb.*[1]; *Souda*; [Zon.]): θυλήματα. πέμματα, ἀπαρχὰς, ἄλφιτα, ἃ ἔμιγον οἴνῳ καὶ ἐλαίῳ εἰς θυσίαν ἀναφέροντες.
>
> *Souda* (= *Gloss.Rhet.*): ἐναυλήματα[188]: ἄλφιτα οἴνῳ καὶ ἐλαίῳ δεδευμένα. ἔνιοι δὲ καὶ αὐτὰ καθ' αὑτὰ τὰ ἄλφιτα ἐναυλήματα προσαγορεύουσιν.

On pourrait alors conserver cette explication comme une glose qui a un rapport avec le passage *Legg.* 782C2–D1, peut-être en corrigeant l'entrée présentée par Timée dans le sens des lexiques (θυλήμα ne se retrouve pas dans notre texte de Platon, mais peut-être Timée l'a-t-il lu dans son texte à lui).

---

[188] Il faut le corriger en θυλήματα.

Conclusions

a) il semble y avoir des liens entre la glose de Timée et *Legg.* 782C2–D1, comme le montre le fait que ἄλφιτα δέ ἐστι ταῦτα οἴνῳ καὶ μέλιτι δεδευμένα semble être modelé sur ce passage.
b) on pourrait corriger le texte de Timée en θύματα ou θυλήματα, mais il est tout de même séduisant de penser que Timée a lu dans son texte des *Lois* θυήματα, là où nous avons la deuxième occurrence de θύματα.

226 **θυραυλεῖν·** ἔξω τῶν θυρῶν αὐλίζεσθαι καὶ ἀναστρέφεσθαι

Le verbe se trouve à deux reprises chez Platon :

> *Polit.* 272A5–6 : γυμνοὶ δὲ καὶ ἄστρωτοι θυραυλοῦντες τὰ πολλὰ ἐνέμοντο·
>
> *Legg.* 694A3–5 : ποιμένας ἀπεργάζεσθαι μάλα ἰσχυροὺς καὶ δυναμένους θυραυλεῖν καὶ ἀγρυπνεῖν καὶ εἰ στρατεύεσθαι δέοι στρατεύεσθαι·

Dans son explication, Timée présente une étymologie (ἔξω τῶν θυρῶν αὐλίζεσθαι), et une glose sur αὐλίζεσθαι, qui est un verbe assez exotique. L'explication fonctionne pour les deux passages, mais peut-être Timée a pensé aux *Lois*, étant donné la forme de l'occurrence.

La même double glose (sur θυραυλεῖν et sur αὐλίζεσθαι) est faite par les autres lexiques, en termes semblables à ceux de Timée :

> *EM* (= *Gloss.Rhet.*) : θυραυλεῖν· τὸ παρὰ ταῖς θύραις τινὸς αὐλίζεσθαι καὶ προσεδρεύειν καὶ περιμένειν.
>
> Photius (= *Souda*) : θυραυλεῖν· πλανᾶσθαι κατὰ τὴν πόλιν· ἢ παρὰ ταῖς θύραις αὐλίζεσθαι· ὅπέρ ἐστι καθέζεσθαι καὶ προσεδρεύειν.

Le verbe est très rare[189].

227 **θῶπες·** οἱ μετὰ ψεύδους καὶ θαυμασμοῦ τινὶ προσιόντες ἐπὶ κολάκευσιν

Le terme apparaît une seule fois chez Platon, mais non pas sous la forme donnée par Timée :

> *Theaet.* 175E3–5 : ὅταν εἰς δουλικὰ ἐμπέσῃ διακονήματα, οἷον στρωματόδεσμον μὴ ἐπισταμένου συσκευάσασθαι μηδὲ ὄψον ἡδῦναι ἢ θῶπας λόγους·

Cela dit, les autres lexiques adoptent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*), sauf Hésychius :

---

189 6 occurrences au IIe siècle après J.-C., 1 au IIIe, 17 au IVe.

θῶπες κόλακες. εἴρωνες.

Il y a trois scolies au terme, dont l'une est identique à l'explication de Timée (*cf. supra*, *loc sim*, Sch. *in Lucianum*), alors que les deux autres en diffèrent.

Sch. *in Ar.*, *Eq.* 890 : θωπείαις· κολακείαις.

Sch. *in Pl.*, *Thaeth.* 175E : θῶπας. ἀπατηλούς.

Le terme est très rare : il y a en effet une cinquantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C. Ses apparentés, θωπεία et θωπεύω, sont un peu plus répandus.

228 **ἴδιον·** ἰδιωτικόν

Rep. 543B1–4 : καὶ μὴν καὶ τάδε συνεχωρήσαμεν, ὡς, ὅταν δὴ καταστῶσιν οἱ ἄρχοντες, ἄγοντες τοὺς στρατιώτας κατοικιοῦσιν εἰς οἰκήσεις οἵας προείπομεν, ἴδιον μὲν οὐδὲν οὐδενὶ ἐχούσας, κοινὰς δὲ πᾶσι·

Legg. 875A5–6 : γνῶναι μὲν γὰρ πρῶτον χαλεπὸν ὅτι πολιτικῇ καὶ ἀληθεῖ τέχνῃ οὐ τὸ ἴδιον ἀλλὰ τὸ κοινὸν ἀνάγκη μέλειν-τὸ μὲν γὰρ κοινὸν συνδεῖ, τὸ δὲ ἴδιον διασπᾷ τὰς πόλεις- καὶ ὅτι συμφέρει τῷ κοινῷ τε καὶ ἰδίῳ, τοῖν ἀμφοῖν, ἢν τὸ κοινὸν τιθῆται καλῶς μᾶλλον ἢ τὸ ἴδιον· δεύτερον δέ, ἐὰν ἄρα καὶ τὸ γνῶναί τις ὅτι ταῦτα οὕτω πέφυκεν λάβῃ ἱκανῶς ἐν τέχνῃ, μετὰ δὲ τοῦτο ἀνυπεύθυνός τε καὶ αὐτοκράτωρ ἄρξῃ πόλεως, οὐκ ἄν ποτε δύναιτο ἐμμεῖναι τούτῳ τῷ δόγματι καὶ διαβιῶναι τὸ μὲν κοινὸν ἡγούμενον τρέφων ἐν τῇ πόλει, τὸ δὲ ἴδιον ἑπόμενον τῷ κοινῷ

etc.

Timée veut signaler un usage particulier de ἴδιον, usage qui se trouve dans des dizaines de passages platoniciens.

Il est remarquable que parmi les lexiques qui glosent le terme comme Timée, plusieurs d'entre eux mentionnent expressément Démosthène :

Harpocration : ἰδίαν· ἀντὶ τοῦ ἰδιωτικήν Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Κόνωνος. ἐλέγετο δὲ τὸ ἴδιον καὶ ἰδιωτικὸν, ὡς ὁ αὐτὸς ῥήτωρ ἐν τῷ πρὸς Ζηνόθεμιν.

Cf. aussi Photius et [Zon.] *s.v.* ἰδίαν.

D'autre part, d'autres auteurs, non pas seulement de la période attique, utilisent le terme avec ce sens particulier : *cf.* par exemple Sch. *in Aeschin.*, 1.126 ; Sch. *in Ar., Pl.* 907 ; *sch in Aristid*, *Tett.* 121.

La scolie platonicienne que nous possédons considère un autre sens du terme :

Sch. *in Pl.*, *Thaet.* 154A : ἴδιον. ἀντὶ τοῦ μερικόν.

229 **ἰδίειν·** ἱδροῦν

> *Tim.* 74C1–3: θερμὴν δὲ νοτίδα ἐντὸς ἑαυτῆς ἔχουσαν θέρους μὲν ἀνιδίουσαν[190] καὶ νοτιζομένην ἔξωθεν ψῦχος κατὰ πᾶν τὸ σῶμα παρέξειν οἰκεῖον, κτλ.

Ruhnke a peut-être raison (*cf. infra*, note 190): un petit signe en faveur de sa théorie est la glose de Photius qui, à côté de ἰδίειν, glose ἀνιδιτί, qui se trouve seulement chez Platon (*Legg.* 718E3), de sorte que son entrée serait entièrement platonicienne:

> ἰδίειν· ἱδροῦν· καὶ ἀνιδιτὶ, τὸ ἀνιδρωτί.

Pourtant, même si la correction de Ruhnke est correcte, ἰδίειν n'est pas platonicien, de sorte qu'il semble bizarre de corriger le texte de Platon sur la base d'une entrée non platonicienne.

La glose pourrait concerner Hippocrate, *Mul.* 1. 38:

> κρέσσον δὲ διουρέειν καὶ ἰδίειν·

Cf. Erotianus: ἰδίειν. ἱδροῦν.

Le verbe se trouve aussi chez Homère et chez Aristophane, mais sous des formes différentes:

> Homerus *Od.*, 20.204–205: ἴδιον, ὡς ἐνόησα, δεδάκρυνται δέ μοι ὄσσε μνησαμένῳ Ὀδυσῆος, κτλ.
>
> Apollonius le sophiste: ἴδιον ἵδρωσεν· «ἴδιον ὡς ἐνόησα, δεδάκρυντο δέ μοι ὄσσε.» τῶν ἅπαξ εἰρημένων παρ' Ὁμήρῳ. ἐν δὲ τῇ ἀρχαίᾳ κωμῳδίᾳ πλειστάκις τὸ ἴδιον ἔστιν εὑρεῖν ἐπὶ τοῦ ἱδροῦν.

Cf. aussi la *Souda*, *s.v.* ἰδίω.

> Ar. *Ra.*, 236–237: ἐγὼ δὲ φλυκταίνας γ' ἔχω, χὠ πρωκτὸς ἰδίει πάλαι,
>
> *Souda*: ἰδίῃς· ἱδρώσῃς. Ἀριστοφάνης· μὴ μοισοβαρῶς χώρει, πρὶν ἂν ἰδίῃς (τουτέστιν ἱδρώσῃς) καὶ διαλύσῃς ἄρθρων ἶνας πτερύγων ῥύμῃ. ἐπὶ τοῦ κανθάρου.
>
> etc.

---

[190] Ruhnke, qui dans son texte imprime ἀνιδροῦσαν, affirme que le verbe chez Platon a été effacé, et a été remplacé par ἀνιδροῦν (p. 124: «hoc quoque verbum in Platone abolitum est, glossa ἀνιδροῦν in eius locum substituta»). Le texte que j'ai imprimé est celui d'OCT, qui dans l'apparat critique présente: ἀνιδίουσαν Ruhnke et fort. A: ἀνοιδίουσαν P et fecit A² (οι in ras.): ἀνιδροῦσαν F Y Gal.

230 **ἱεράτω·** κατὰ νόμον ὀργιαζέτω καὶ θυέτω· ὀργεῶνες γὰρ οἱ θύται

ἱεράτω se trouve seulement chez Timée et les lexiques cités (*cf. supra, loc sim*). Ruhnke (p. 124) affirme «etsi nihil à glossographo nostro discrepant Photius *lex* MS et *Suidas* et *etym m.* p. 468. 42 malim tament legere ἱεράσθω. Nam Activum vereor ut quisquam veterum scriptorum usurparit».

Le problème pourtant se pose à nouveau, car une recherche dans la littérature grecque montre que ἱεράσθω ne se trouve nulle part. Que faire? Les scolies ne nous aident pas, car il y en a seulement une à Eschine, qui ne considère pas le verbe sous la forme donnée par Timée:

> Sch. *in Aeschin.*, 1.19: ἱεράσασθαι· οὐ παντὶ τῷ βουλομένῳ ἐξῆν ἱερᾶσθαι, ἀλλὰ τῷ ἐκ γένους καταγομένῳ ἱερατικοῦ. οὕτω δὲ καὶ τὸ μηδὲ κηρυκευσάτω.

Il faudra donc conclure que notre glose est non-platonicienne, et qu'elle dérive d'une source inconnue qui a glosé un texte inconnu.

231 **ἱερομηνία·** μήν ἐν ᾧ ἡμέραι εἰσὶν ἑορταστικαί

Le terme n'est pas platonicien. Il se trouve chez Pindare et chez Thucydide, mais aussi chez Démosthène:

Harpocration:

> ἱρομηνία· Δημοσθένης κατὰ Τιμοκράτους. αἱ ἑορτώδεις ἡμέραι ἱερομηνίαι καλοῦνται.

Cf. Photius (= *Souda*), qui reprend l'explication d'Harpocration:

> ἱερομηνία· αἱ ἑορτώδεις ἡμέραι ἱερομηνίαι καλοῦνται· Δημοσθένης κατὰ Τιμοκράτους.

Selon ces lexiques, la ἱερομηνία concerne non pas un mois mais des jours. *Cf.* aussi

> Sch. *in Th.*, 5.54: ἱερομήνια· ἡ ἑορτώδης ἡμέρα.

Une scolie seule (à Pindare) correspond en partie à ce que Timée dit:

> Sch. *in Pi.*, *N.* 3.4: ἱερομηνίᾳ Νεμεάδι· (…) τὸν οὖν Δημητριῶνα μῆνά φησι Φιλόχορος ὅλον ψηφίσασθαι τοὺς Ἀθηναίους ἱερομηνίαν λέγεσθαι, οἷον ὅλον ἑορτήν. … ἱερομηνίαν φησὶν ἐν τούτοις: ἁπάντων ὑμῶν ἀγόντων ἱερομηνίαν. ἔοικε δὲ ὁ Πίνδαρος νῦν ἱερομηνίαν λέγειν τὴν τῶν ἐπινίκων ἑορτήν· οὐ γάρ ἐστι δημοτελής.

D'autres lexiques, en expliquant le terme, utilisent pour la plupart la formule ἱερὰ ἑορτὴ κατὰ μῆνα (Hésychius; *EM*; *Souda*; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.]).

232 **ἱερομνήμονες·** οἱ εἰς Πυλαίαν ἐκπεμπόμενοι γραμματεῖς

Le terme n'est pas platonicien. La plupart des lexiques présente ou bien l'explication d'Harpocration, ou bien une autre explication, qui semble dériver elle aussi d'Harpocration:

Harpocration (= Photius; *EM*; *Souda*; [Zon.]. Il convient de remarquer que les lexiques ne présentent pas les références aux auteurs qui se trouvent chez Harpocration):

> ἱερομνήμονες· Δημοσθένης ὑπὲρ Κτησιφῶντος. οἱ πεμπόμενοι εἰς τὸ τῶν Ἀμφικτυόνων συνέδριον ἐξ ἑκάστης πόλεως τῶν τοῦ συνεδρίου μετεχουσῶν οὕτω καλοῦνται, ὡς σαφὲς ποιεῖ Θεόπομπος ἐν τῇ λ'.

L'autre explication est οἱ συνθύοντες εἰς τὸ συνέδριον τῶν Ἀμφικτυόνων ἐξ ἑκάστης πόλεως· (Photius; *EM*; *Gloss.Rhet.*).

La glose pourrait être à Démosthène; *cf. supra*, Harpocration, et aussi

> Sch. *in D.*
>
> 18.265: ἱερομνήμονας· οἱ πεμπόμενοι εἰς τὸ τῶν Ἀμφικτυόνων συνέδριον, ὡς κύριοι τῶν ψήφων.
>
> 24.303: τοῦ ἱερομνήμονος· ἱερομνήμων ἐλέγετο ὁ πεμπόμενος σύνεδρος εἰς τοὺς Ἀμφικτύονας ὑπὲρ τῆς πόλεως.

Plus probablement, elle pourrait se référer à Aristophane, si l'on accepte la correction de Πύλον (qui se trouve dans notre manuscrit), en Πυλαίαν:

Nu. 623–625

> ἀνθ' ὧν λαχὼν Ὑπέρβολος
> τῆτες ἱερομνημονεῖν κἄπειθ' ὑφ' ἡμῶν τῶν θεῶν
> τὸν στέφανον ἀφῃρέθη·
> Sch. *in Nu.*, 623: ἱερομνήμονα ἔπεμπον εἰς Πυλαίαν καὶ πυλαγόρους. Ἀριστοφάνης ἐν Θεσμοφοριαζούσαις
> ἀγαθὰ μεγάλα τῇ πόλει
> ἥκειν φέροντά φασι τοὺς πυλαγόρους
> ἐκ τῆς Πυλαίας καὶ τὸν ἱερομνήμονα. καί εἰσιν οἷον ἱερογραμματεῖς· μνήμονας γὰρ τούτους ἐκάλουν·
> φόρτου τε μνήμων καὶ ἐπίσκοπος ᾖσιν ὁδαίων.

Cf. aussi

> Hésychius: ἱερομνήμονες· οἱ πεμπόμενοι εἰς Πυλαίαν ἱερογραμματεῖς
>
> *Lex.Pat.*: ἱερομνήμονες· οἱ πεμπόμενοι εἰς Πυλαίαν συνθύσοντες ἐξ ἑκάστης πόλεως, παρὰ τὸ μεμνῆσθαι τῶν ἱερῶν·

Hermann[191], pourtant, croit qu'il s'agit d'une glose à Eschine :

> *in Ctes.* 124.7–9 : τέλος δὲ παντὸς τοῦ λόγου ψηφίζονται ἥκειν τοὺς ἱερομνήμονας πρὸ τῆς ἐπιούσης πυλαίας ἐν ῥητῷ χρόνῳ εἰς Πύλας, ἔχοντας δόγμα, κτλ.[192]

233 **ἴκταρ·** ἐγγύς. εἴρηται δὲ παρὰ τὸ ἐφικνεῖσθαι

> καὶ ταῦτα δὴ πάντα πρὸς τύραννον πονηρίᾳ τε καὶ ἀθλιότητι πόλεως, τὸ λεγόμενον, οὐδ' ἴκταρ βάλλει. (*Rep.* 575C3–4).

Timée glose ce terme pour plusieurs raisons : il s'agit d'un terme attique, considéré comme platonicien.

(i) *atticisme* :

> Galien (= Erotianus) : ἴκταρ· ἐγγὺς, παρὰ γοῦν τοῖς Ἀττικοῖς.
>
> Moeris : ῗκταρ. Πλάτων Πολιτείᾳ οὐδὲ ῗκταρ, ὅπερ ἐστὶν οὐδὲ ἐγγὺς ἢ βραχέα
>
> etc.

(ii) *platonisme* :

La majorité des lexiques qui glosent le terme contiennent une référence à Platon ([Did.] ; Moeris ; Pausanias ; Photius ; Hésychius ; *Souda* (voir *supra*, *loc sim*). *Cf.* aussi la *Souda*, qui glose même la phrase platonicienne, en signalant que la formule platonicienne est dialectale (*cf.* aussi *infra*, la scolie à Platon) :

> οὐδ' ἴκταρ βάλλει· εἴρηται δὲ κατὰ γλῶτταν· ὥσπερ τὸ διωλύγιον. ἀντὶ τοῦ οὐδὲ μικρὸν ἐξισάζει, οὐδόλως.

Cf. aussi Sch. *in Luc.*, *Lex.* 21.

Le terme est aussi très rare. Il y a un trentaine d'occurrences en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., dont 13 au IIe après J.-C., 0 au IIIe, 0 au IVe.

---

[191] C.F. Hermann, *Platonis Dialogi*, vol. VI, Lipsia 1873, p. xxxiv.

[192] Pour ce terme, glosé à cause de son intérêt encyclopédique, *cf.* Hepding, *RE* VIII, 2, 1490–1496 ; Parker, *Athenian Religion*, p. 52.

Tous les lexiques et les scolies glosent le terme avec ἐγγύς (*cf. supra*, *loc sim*), sauf *Lex.ind.*:

> ἴκταρ ἰωνικόν ἐστι καὶ τίθεται ἐπὶ ψιλῆς καὶ ἀμυδρᾶς προσψαύσεως. Πλάτων· τὸ λεγόμενον οὐδ' ἴκταρ βάλλει.

Certains présentent la même étymologie que celle présentée par Timée (Photius et la *Souda*, *cf. supra*, *loc sim*); *cf.* aussi Hésychius, *EM* et la scolie platonicienne *ad loc*, qui font dériver ἴκταρ de ἱκνεῖσθαι.

234 **ἱμᾶν·** ἀνέλκειν, ἀνασπᾶν

Cf. supra, 47 ἀνιμᾶ

La glose est probablement appropriée à Aristophane:

Ar., *Fr.*

> 349: κοφίνους δὲ λίθων ἐκέλευες ἡμᾶς ἱμᾶν ἐπὶ τὸν κόραμον.
>
> etc.

Tous les lexiques (dont ceux qui utilisent comme explication les synonymes de notre lexique) glosent ἱμᾶν avec ἀντλεῖν (Aelius Dionysius; Hésychius; Photius; *Souda*; [Zon.]; *Coll.Verb.*[1]). Aucun ne mentionne Aristophane.

235 **ἰπνοπλάθοι·** φουρνοπλάσται

La glose se refère à *Theaet.* 147A2–5:

> εἰ ἀποκριναίμεθα αὐτῷ πηλὸς ὁ τῶν χυτρέων καὶ πηλὸς ὁ τῶν ἰπνοπλαθῶν[193] καὶ πηλὸς ὁ τῶν πλινθουργῶν, οὐκ ἂν γελοῖοι εἶμεν;

Tout d'abord, il faut remarquer que, même si le terme utilisé par Timée comme synonyme (φουρνοπλάσται) est facile à comprendre, il existe seulement chez lui; ensuite, le terme platonicien glosé par Timée existe seulement chez Platon, et par la suite chez Harpocration, Galien (*Thras.*, V 890), Pollux, le anon *in Thaet.* (22.4–18; 24.24–30), la scolie à Platon (*in Thaet.* 147A: ἰπνοπλαθῶν. γρ. καὶ κοροπλαθῶν (W)), qui l'utilisent sans l'expliquer. La *Souda* ne nous aide pas, car son texte, qui contient juste le mot ἰπνοπλάσθαι, est probablement mutilé.

Ce qui semble intéressant est que, bien que le terme soit utilisé seulement par Platon, il n'est pas considéré comme très difficile par ceux qui l'utilisent après, car ces derniers ne l'expliquent pas. En outre,

[193] OCT: ἰπνοπλαθῶν, B T W Berol.: κοροπλαθῶν T W in marg.

l'explication de Timée est particulière, car elle doit être un latinisme, c'est à dire un terme forgé sur le latin, utile peut-être pour aider le romain Gentien.

236 **ἰνδάλλεται·** φαντάζεται

Le verbe est ambigu, car il signifie

1) «sembler»
2) «ressembler».

Platon l'utilise dans les deux sens, mais Timée veut signaler le passage platonicien où le verbe est utilisé au sens 1). Le passage est *Theaet.* 189E7–A2, où le verbe apparaît à la même forme que chez Timée :

> τοῦτο γάρ μοι ἰνδάλλεται διανοουμένη οὐκ ἄλλο τι ἢ διαλέγεσθαι, αὐτὴ ἑαυτὴν ἐρωτῶσα καὶ ἀποκρινομένη, καὶ φάσκουσα καὶ οὐ φάσκουσα.

En revanche, il y a deux autres passages platoniciens où le verbe signifie «ressembler» :

> *Rep.* 381E3–4 : ὡς ἄρα θεοί τινες περιέρχονται νύκτωρ πολλοῖς ξένοις καὶ παντοδαποῖς ἰνδαλλόμενοι, κτλ.
>
> *Legg.* 959B1 : τὸ δὲ σῶμα ἰνδαλλόμενον ἡμῶν ἑκάστοις ἕπεσθαι.

Le verbe est homérique. *Cf.*

> Eustathius *in Il.*, IV 765.9–20 : ὅρα δὲ καὶ ὅτι τὸ δοκεῖν ταὐτὸν εἶναι δοξάζει Ὅμηρος τῷ ἰνδάλλεσθαι ἐν τῷ «ἄλλοι μοι δοκέουσι», καὶ «ἄλλος ἰνδάλλεται». λέγεται δὲ ἐπὶ εἰκασμοῦ καὶ ὁμοιώσεως καὶ δοκήσεως τὸ ἰνδάλλεσθαι, ἀφ' οὗ καὶ ἐπὶ εἰδώλων τὸ ἴνδαλμα λέγεται. ἰνδάλλεταί δέ τις καὶ ἐν ὀνείρασιν. ἀντίκει-ται δὲ πρὸς τὸ ἰνδάλλεσθαι καὶ τὸ δοκεῖν τὸ εὖ διαγινώσκειν. γίνεται δὲ τὸ ἰνδάλλω ἐκ τοῦ εἴδω, τὸ ὁμοιῶ, τραπέντος τοῦ ι εἰς ν ὡς ἐπὶ τοῦ αἰεί αἰέν, καὶ αὐτίκα τετραμμένου καὶ τοῦ ε εἰς ι, ὡς ἐπὶ τοῦ ἔχω ἴσχω καὶ τῶν ὁμοίων γίνεται.
>
> Apollonius le sophiste (= Sch. *in Il.*, 17.213) : ἰνδάλλετο ὡμοιοῦτο.

Cf. aussi Sch. *in Il.*, 23.460 :

> ἰνδάλλεται. φαίνεται, ἢ ὁμοιοῦται.

Eustathius et la scolie homérique à 23.460 montrent l'ambiguïté du verbe, alors qu'Apollonius et l'autre scolie donnent seulement le sens 2).

Pour ce qui est des lexiques, aucun d'entre eux ne glose le terme de façon identique à celle de Timée, mais tous en soulignent l'ambiguïté :

Photius (= *Souda* ; *Coll.Verb.*[1] ; [Zon.]) :

ἰνδάλλεται. καταφαίνεται. ὁμοιοῦται.

Hésychius : ἰνδάλλεται· ὁμοιοῦται, φαίνεται

Aucune scolie à Platon, deux scolies à Aristophane :

in V. 188b : ἰνδάλλεται· φαίνεται μοι ὅμοιος εἶναι πώλῳ κλητῆρος.

In V. 188c : ἰνδάλλεται· παρεικάζεται.

237 **ἱππαγρέται·** τρεῖς οὗτοι ἐγένοντο ἄρχοντες ἐν Σπάρτῃ

Le terme, qui n'est pas platonicien, se trouve chez Xénophon et chez Thucydide ; c'est pourtant chez Xénophon qu'il se trouve sous la forme donnée par notre lexique :

αἱροῦνται τοίνυν αὐτῶν οἱ ἔφοροι ἐκ τῶν ἀκμαζόντων τρεῖς ἄνδρας· οὗτοι δὲ ἱππαγρέται καλοῦνται. (*Lac.*, 4.3).

Par la suite, presque toutes les occurrences du terme se retrouvent dans les auteurs suivants :

Ar.Byz. ; Hésychius *s.v.* ἱππαγρέτας ; Eustathius *in Il.*, II 630.11–12 ; Stob. *Ant.*, 4.1.138.2–14 (à propos de Sparte)[194].

238 **ἰσοτελής·** ὁ χωρὶς ζημίας ἐπιδημῶν ἴσα τοῖς πολίταις

Le terme, non platonicien, est très rare. Tout d'abord, il se trouve chez Lysias, ensuite chez Démosthène, Aristote et Théophraste. Il est intéressant de remarquer que pour presque tous ces auteurs, sauf pour Démosthène et en partie pour Aristote, il s'agit de témoignages. Pour Lysias et Théophraste, *cf.* Harpocration ; pour Aristote, *cf. Ath.*, 58.2 et *Fr.* (*apud* Pollux 8.91) ; pour Démosthène, *cf.* 20.29 et 34.18, etc. *Cf.* aussi Sch. *in D.*, 20.73, scolie comparable à l'explication de Timée :

μήτε τῶν ἰσοτελῶν μήτε τῶν ξένων· ἰσοτελεῖς μὲν λέγει τοὺς ξένους τοὺς τετυχηκότας τῆς ἴσης τιμῆς τοῖς πολίταις. τέλος γὰρ καὶ τὴν τῶν ἀρχόντων τιμὴν ὀνομάζουσιν, ὥσπερ καὶ Θουκυδίδης λέγει Λακεδαιμονίων καταλέγων τὰ τέλη, τοὺς ἄρχοντας ὀνομάζων αὐτῶν, κτλ.

Ensuite, mis à part quelques exceptions (Philo Judaeus, Plutarque et Synesius), le terme se trouve seulement chez les grammairiens et les lexicographes, qui commentent abondamment le terme (mais jamais de façon identique à celle de notre lexique), probablement à cause de son intérêt socio-politique.

---

[194] Sur ce terme *cf.* Lammert, *RE* VIII, 2, 1651.

Parmi ces commentaires, je signalerai ceux qui posent une différence entre ἰσοτελὴς et μέτοικος : à la différence de ce dernier (« étranger qui devait payer une impôt pour habiter à Athènes »), le ἰσοτελὴς était un étranger honoré, qui pouvait habiter à Athènes sans payer le μετοίκιον, qui pouvait posséder les mêmes choses que les autres citoyens athéniens, à l'exception de ἄρχειν :

> Ammonius (= Ptolemaeus) : ἰσοτελὴς καὶ μέτοικος διαφέρει. ἰσοτελὴς μὲν γὰρ ὁ τετιμημένος μέτοικος ἐν τῷ ἴσῳ τάγματι τοῖς πολίταις καὶ τὸ μὲν μετοίκιον μὴ τελῶν, πάντα δὲ ἔχων τὰ αὐτὰ τοῖς πολίταις πλὴν τοῦ ἄρχειν. μέτοικος δὲ ὁ μετοικήσας εἰς ἑτέραν πόλιν ἐκ τῆς ἑαυτοῦ καὶ τοῦ μὲν ξένου πλέον τι ἔχων, τοῦ δὲ πολίτου ἔλαττον. ἐτέλει δὲ ὁ μέτοικος κατ' ἐνιαυτὸν δραχμὰς δέκα, καὶ ἐν τῇ τῶν Ἀθηναίων πομπῇ σκάφην ἔφερε κηρία ἔχουσαν. ὅθεν καὶ σκαφηφόρους ἔλεγον τοὺς μετοίκους. πολλάκις δὲ καὶ συνεστράτευον τοῖς Ἀθηναίοις.

Mais pour d'autres, ἰσοτελής et μέτοχος sont deux noms pour désigner la même chose :

> Moeris : ἰσοτελής ὁ ξένος ὁ μετέχων τῶν νόμων καὶ τῶν πραττομένων πάντων πλὴν ἀρχῆς. μέτοχος Ἕλληνες.
>
> Hésychius : ἰσοτελεῖς· μέτοικοι
>
> Phrynichus : ἰσοτελεῖς· οἱ ἴσα τελοῦντες τοῖς ἀστοῖς, ὅ ἐστι τοῖς πολίταις τέλη διδόντες.

239 **καὶ τάχει ἴμεν·** καὶ ταχέως πορευσόμεθα

Ruhnke (p. 127) imprime le texte platonicien suivant :

> ἀλλὰ περιμείναντες καὶ ἅμα περὶ τῶν εἰρημένων διαλεχθέντες, τάχα ἐπειδὰν ἀποψυχῇ ἴωμεν (*Phaedr.* 242A5–6)[195].

Il affirme par conséquent que chez Timée, il faudrait écrire : καὶ τάχα ἴωμεν· καὶ ταχέως πορευώμεθα[196].

Pourquoi Timée glose-t-il cette formule ? Il semble que la question concerne l'utilisation de τάχει (ou plutôt τάχα). Ruhnke suggère un sens particulier[197], d'autant plus que τάχα est ambigu, en signifiant tantôt « rapidement » tantôt « peut-être ».

---

[195] OCT, qui imprime le texte τάχα ἐπειδὰν ἀποψυχῇ ἴμεν, dans l'apparat critique présente les variations suivantes : ἀποψύχῃ ἴωμεν T : ἀποψύχη ἄπιμεν Phrynichus.

[196] Tout comme chez Photius et dans la *Souda*, qui ont la même entrée que Timée, sauf que, à la place de τάχει, ils ont τάχα, et à la place de πορευσόμεθα, ils ont πορευώμεθα.

[197] Ruhnke, p. 127 : « τάχα pro *statim* capere licet, usu apud prosae orationis scriptores rariore (…) Notanda etiam glossa Photii Lexico MS : τάχα· ἀντὶ τοῦ ἔπειτα ».

240 **κάκη·** ἡ κακία, ὡς πλάνη καὶ ζάλη

Il y a une dizaine d'occurrences du terme chez Platon (presque toutes dans les *Lois*), mais seulement un passage où le terme est sous la forme donnée par Timée :

> *Legg.* 937E3–4 : ταῦτα οὖν τοιαῦτα ὄντα διαβάλλει τις κάκη, καλὸν ὄνομα προστησαμένη τέχνην, κτλ.

D'un autre côté, dans aucun des passages platoniciens concernés n'apparaissent les deux termes dont Timée se sert pour compléter son explication (qui commence avec ἡ κακία), à savoir πλάνη καὶ ζάλη. Cela ne permet pas une identification du passage présumé que Timée avait à l'esprit ; j'ajoute que cette partie de l'explication de Timée (ὡς πλάνη καὶ ζάλη, « comme errement et tempête ») paraît vraiment bizarre[198].

Ce que l'on peut dire est que tous les lexiques qui glosent le terme semblent avoir explicitement ou implicitement à l'esprit Platon, de sorte que κάκη, avec le sens donné par Timée (ἡ κακία), serait reconnu comme platonicien tout court :

> [Did.] (= *Et.Gud.* et *EM*, pour τὴν δὲ κακὴν, ἐπὶ τῆς κακίας τάττει) :
>
> θαμά· πυκνῶς· καὶ θαμίζειν, τὸ πυκάζειν. Τὴν δὲ κακὴν, ἐπὶ τῆς κακίας τάττει.
>
> Moeris : κάκη, ὡς Πλάτων, Ἀττικοί, κακία Ἕλληνες.
>
> Photius,
>
> κάκη· κακία· οὕτω Πλάτων.

Cf. aussi *Souda*, Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1384, Eustathius *in Il*, III 525–526.

Ce qui est aussi intéressant est que, selon la scolie à Aristophane et le passage du commentaire d'Eustathius, Platon utilise le terme avec un sens particulier (justement ἡ κακία), alors que le terme veut dire aussi ἡ δειλία (« la lâcheté ») : *cf.* aussi Sch. *in A.*, *Th.* 192l et 192, etc.

Enfin, une distinction grammairienne :

Philoponus

> κακή· τὸ ἐπιθετικόν, ἡ πονηρὰ ὀξύνεται, κάκη· ἡ ἀσθένεια ἢ κακία παροξύνεται.

[198] Peut-être la question concerne la terminaison : par rapport à la forme standard κακία, κάκη se comprend par ressemblance aux autres termes en *eta*.

241 **καραδοκεῖν·** τὸ τοῦ πράγματος κεφάλαιον ἐπιζητεῖν καὶ ἐπισκοπεῖν ὅπῃ χωρήσῃ

Le verbe, non platonicien, se trouve chez Hérodote, Euripide (à la forme donnée par notre lexique), Aristophane, Xénophon, Eupolis comicus.

Chez Herodianus, *Et.Gud.* et *EM* on trouve, en entier ou en partie, l'explication de Timée, sauf que, à la place de ἐπιζητεῖν (« rechercher »), on trouve ἐπιτηρεῖν (« observer »). D'autres lexiques glosent de façon semblable à celle de notre lexique (*cf.* [Zon.] : καραδοκεῖν. τὸ τῇ κεφαλῇ προσβλέπειν ἐκδεχόμενον· μήποτε κέαρ ἔγκειται), ou bien se limitent à donner des synonymes : *cf.* par exemple

Photius (= *Coll. Verb.*[1] ; *Souda*) : καραδοκεῖ· προσδοκεῖ· κατασκοπεῖ.

Hésychius : ἐκαραδόκουν· ἐκαρτέρουν. ἐπετήρουν.

La *Souda s.v.* καραδοκήσοντα, mentionne Hérodote :

καραδοκήσοντα· Ἡρόδοτος. ὁ δὲ πέμπει εἰς Δελφοὺς Κάδμον καραδοκήσοντα τὴν μάχην, ᾗ πεσεῖται.

Il n'y a qu'une seule scolie pertinente pour la période attique, Sch. *in Ar.*, *Eq.* 663 :

ἐκαραδόκησεν· ἀντὶ τοῦ ἀπέβλεψεν, ἢ ἐμοὶ προσέθεντο τὴν κεφαλὴν μετεωρίσαντες. παρ' Ὁμήρῳ « καί τ' Ὠρίωνα δοκεύει ».

L'utilisation du verbe est curieuse : très peu utilisé en général, il est souvent utilisé par des auteurs particuliers : par exemple, chez Polybe on en trouve une quarantaine d'occurrence, chez Diodorus Siculus aussi. Au IVe siècle après J.-C. nous trouvons environ soixante-dix occurrences, dont une quinzaine chez Jean Chrysostome et une quinzaine chez Théodoret.

242 **κατῆρεν·** κατέπλευσεν

Timée donne le sens littéral du terme (« débarquer »), qui se trouve par exemple chez Thucydide 39.3 :

πρὸς τὴν Κρήτην πλεύσαντες καὶ πλείω τὸν πλοῦν διὰ φυλακῆς ποιησάμενοι ἐς τὴν Καῦνον τῆς Ἀσίας κατῆραν.

En revanche, Platon l'utilise « par extension » au sens de « venir » (mais non pas sous la forme donnée par notre lexique) :

Hipp. I 281A1–2 : Ἱππίας ὁ καλός τε καὶ σοφός· ὡς διὰ χρόνου ἡμῖν κατῆρας εἰς τὰς Ἀθήνας.

Les autres lexiques et les scolies se divisent entre l'explication littérale et l'explication « timéenne » :

Antiatt. : καταῖραι· ἀντὶ τοῦ ἐλθεῖν. Θεόπομπος.

Photius : καταίροντες· καταπλέοντες.

Hésychius : καταίροντες· καταπλέοντες
κατήραμεν· ἤλθομεν

etc.

Pourquoi Timée donne-t-il le sens littéral, alors que chez Platon on a un sens dérivé ? Deux possibilités :

- ou bien la glose est incomplète, et à l'origine elle aurait dû dire « chez Platon le terme veut dire x, mais son sens littéral est y » ;
- ou alors il ne s'agit pas d'une glose à Platon, mais peut-être à Thucydide.

243 **κάταγμα·** ἐρίου σπάσμα καὶ μήρυμα

La glose se réfère à *Polit.* 282E4–5 :

τῶν περὶ ξαντικὴν ἔργων μηκυνθέν τε καὶ σχὸν πλάτος λέγομεν εἶναι κάταγμά τι;

Il y a plusieurs aspects intéressants à discuter :

(i) l'explication de Timée (ἐρίου σπάσμα καὶ μήρυμα) :
texte :

comme Ruhnke le dit[199], la première partie de l'explication de Timée est corrompue. A mon avis, il faut rétablir le texte selon la leçon de Photius et surtout de la *Souda* (κάταγμα· ἐρίου κατάσπασμα, ἢ μήρυμα[200]), qui semble la plus compréhensible, et qui reprend le *kata* de κάταγμα. Il faut pourtant avouer que, du point de vue du sens, σπάσμα est également bon.

Cela nous conduit à la deuxième question :
une explication ou deux ?

Dans le manuscrit du lexique, il y a un καί, dans d'autres lexiques, on a, en revanche, ἤ (*cf. supra*, *loc sim* : Hésychius ; *Coll. Verb.*[1] ; *Souda* ;

---

[199] Ruhnke, p. 129 : « cod MS mendosissime : ἱερὸν πλάσμα καὶ μήρυμα. Bene et emendate Photius *lex* MS et *Suidas*, qui Timaeum descripserunt : κάταγμα· ἐρίου κατάσπασμα, ἢ μήρυμα. nisi quod apud *Suida* levi vitio, quod Portus et Kusterus sustulerunt, κατάπασμα scribantur. »

[200] L'explication de Photius est partielle : κάταγμα· κατάσπασμα ἢ μήρυμα.

Photius). En ce cas, on aurait peut-être deux explications alternatives (ἐρίου σπάσμα et μήρυμα) pour un même terme, ce qui montrerait que Timée a peut-être cru qu'il y avait deux explications possibles, entre lesquelles il ne pouvait pas choisir. *Cf.* aussi Sch. *in S.*, *Tr.* 695 :

> τὸ γὰρ κάταγμα τὸ γὰρ ἔριον τοῦ προβάτου μετὰ τὸ χρῖσαι τὸν πέπλον ἔρριψα εἰς τόπον καταλαμβανόμενον ὑπὸ τοῦ ἡλίου· τὴν γὰρ αὐγὴν ἀκτῖνα ἡλιῶτιν εἶπεν. κάταγμα τὸ αἴγειον μήρυμα.

Si, par contre, μήρυμα va avec ἐρίου, on n'aura pas deux explications, mais deux formes d'une explication.

(ii) l'ambiguïté du terme :

le terme veut aussi dire « fracture », et, dans ce sens, il est abondamment utilisé par les médecins (il y a par exemple des centaines d'occurrences chez Galien, et une centaine chez Oribasius, qui cite Galien). *cf.* aussi :

> Ammonius : κάτα†μ†μα καὶ κάταγμα διαφέρει. κάταγμα μὲν τὸ ἐκτεταμένως τὸ κατεαγὸς καὶ συντετριμμένον, κάταγμα δὲ βραχέως τὸ τοῦ ἐρίου ἕλκυσμα.
>
> Ptolemaeus : κάταγμα μὲν ἐκτεταμένως τὸ κατεαγὸς καὶ συντετριμμένον· κάταγμα δὲ βραχέως τὸ τοῦ ἐρίου ἕλκυσμα.

(iii) l'atticisme du terme :

> Moeris : κάταγμα Ἀττικοί, μήρυμα Ἕλληνες.

(iv) la rareté du terme :

Si on élimine les occurrences au sens de « fracture », celles qui restent sont très peu nombreuses : une vingtaine entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe siècle après J.-C[201].

244 **καταβολή·** περιοδικὴ λῆψις πυρετοῦ

> *Hipp. II* 372E1–2 : νυνὶ δὲ ἐν τῷ παρόντι μοι ὥσπερ κατηβολὴ περιελήλυθεν
>
> *Gorg.* 519A4–5 : ὅταν οὖν ἔλθῃ ἡ καταβολὴ αὕτη τῆς ἀσθενείας.

Il n'est pas sûr qu'il faille choisir l'un des deux passages comme le passage que Timée avait à l'esprit : on remarquera pourtant que les scolies expliquent le terme à propos de *Hipp. II* (*cf. infra*).

De cette entrée, il y a deux aspects intéressants à discuter :

[201] Dont six au IIe siècle après J.-C., zéro au IIIe, quatre au IVe.

(i) l'orthographe :

L'on remarquera que dans le *Hippias mineur*, le terme est écrit avec une légère variation orthographique, κατηβολή. Ruhnke (p. 129) rapporte le passage de *Hippias* avec καταβολη ; d'un autre côté, OCT présente κατηβολή, sans rien dire dans l'apparat critique.

Peut-être que les deux variantes sont équivalentes ; pourtant, les lexiques et les scolies semblent impliquer plutôt le contraire.

Il y a des lexiques et des scolies qui glosent καταβολή (Ammonius ; Harpocration ; Hésychius ; Photius ; *Souda* ; Thom.Mag. ; Sch. *in Aristid.*, *Tett.* 166), d'autres qui glosent κατηβολή (Galien ; Hésychius ; Photius ; Sch. *in Pl.*, *Hipp. II* 372E), ce qui fait une certaine différence quant aux explications dues à l'ambiguïté du terme.

(ii) l'ambiguïté :

Καταβολή est ambigu. Mis à part l'explication donnée par Timée (*cf. supra*, *loc sim*), les autres lexiques l'expliquent

avec ἔκτισις (« payement »)

cf. Ammonius ; Thom.Mag. ;

avec περίοδος (« période ») :

> Harpocration (= Photius ; *Souda*) : καταβολή· Δημοσθένης Φιλιππικοῖ· ὥσπερ περίοδος ἢ καταβολὴ πυρετοῦ· ἐν ταῖς περιοδικαῖς νόσοις λέγεταί τις καταβολὴ, διὰ τὸ ἐν ἀποδεδειγμένωι προϊέναι χρόνωι· καθάπερ οἱ ἐρανισταὶ τὰς καταβολὰς ποιοῦνται τῶν χρημάτων.

Cf. aussi Photius.

ou alors, avec θυσία, τελετή (« sacrifice », « initiation ») : cf. Hésychius.

La même chose a lieu / pour κατηβολή :

> Photius : κατηβολή· περιοδικὴ νόσος.

> Hésychius (= Sch. *in Pl.*, *Hipp. II* 372E) : κατηβολή· τὸ ἐπιβάλλον. Εὐριπίδης Τημένῳ καὶ Πελιάσιν. λέγεται δὲ οὕτως καὶ ἡ τοῦ πυρετοῦ περίοδος. καὶ ὁρμή. καὶ μερίς. καὶ ἱερὰ νόσος. καὶ τέλος τῶν χρεῶν. τὸ καθῆκον. θυσία. τελετή. τὰ νομιζόμενα.

On remarquera pourtant, que pour ce qui est de la signification qui nous intéresse, les deux orthographes sont presque équivalentes, de sorte que la question de savoir laquelle est correcte pourrait se poser.

Mais il est vrai qu'il y a des explications semblables à celle donnée par Timée pour καταβολή et pour κατηβολή :

a) Harpocration (= Photius ; *Souda*) : καταβολή· Δημοσθένης Φιλιππικοῖ· ὥσπερ περίοδος ἢ καταβολὴ πυρετοῦ·

(mais la référence est à Démosthène)

b) Thom.Mag. : καταβολή δὲ καὶ ἐπὶ νόσου

c) Sch. *in Aristid.*, *Tett.*166 : τῆς καταβολῆς· τοῦ πυρετοῦ.

d) Photius : κατηβολή· περιοδικὴ νόσος.

e) Sch. *in Pl.*, *Hipp II* 372E (= Hésychius) : λέγεται δὲ οὕτως καὶ ἡ τοῦ πυρετοῦ περίοδος.

Donc, la variation orthographique ne fait pas beaucoup de différence quant au sens qui nous intéresse. Quant à la raison pour laquelle Timée glose ce terme, c'est parce qu'il est difficile à comprendre à cause de son ambiguïté.

245 **κατόπιν·** μετὰ ταῦτα

Prot. 316A3–5 : κατόπιν δὲ ἡμῶν ἐπεισῆλθον Ἀλκιβιάδης τε ὁ καλός, ὡς φῂς σὺ καὶ ἐγὼ πείθομαι, καὶ Κριτίας ὁ Καλλαίσχρου.

Gorg. 447A3–4 : κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν καὶ ὑστεροῦμεν ;

Il est difficile de dire si Timée a voulu gloser l'un des deux passages ; en effet, dans le *Protagoras*, κατόπιν régit ἡμῶν, dans le *Gorgias* ἑορτῆς. Pourtant, de nombreux lexiques citent expressément le *Gorgias*, en voulant expliquer le proverbe qui se trouve dans ce passage (voir *infra*).

On peut peut-être trouver dans les autres lexiques et les scolies des raisons de gloser ce terme, qui en lui-même ne semble pas si difficile à expliquer.

Tout d'abord, il est un atticisme :

Moeris : κατόπιν Ἀττικοί, ὄπισθεν Ἕλληνες

Thom.Mag. : κατόπιν, οὐ κατόπισθεν. Πλάτων ἐν Γοργίᾳ· κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν.

Cf. aussi les scolies à Aristophane (*in Eq.* 625 ; *in Pl.* 1094 ; 1209), et celle à Euripide (*in Ph.* 148) qui glosent κατόπιν avec ὄπισθεν.

En outre, il est ambigu :

Photius : κατόπιν· ἢ μετὰ ταῦτα, ἢ μεταξύ.

Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 447A : κατόπιν ἑορτῆς. παροιμία κατόπιν ἑορτῆς ἥκεις ἐπὶ τῶν τινος ὑστερούντων. ἄλλως· ἐπὶ τῶν ἐπί τινι καλῷ πράγματι ἀπολιμπανομένων.

Encore, certains lexiques citent explicitement Platon et le passage du *Gorgias* :

[Did.] : κατόπιν· μετὰ τοῦτο, ὡς Πλάτων ἐν Γοργίᾳ· « κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν. »

Et.Gud. : κατόπιν, ἀντὶ τοῦ μετὰ τοῦτο, ἀλλ' ἢ κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν.

EM : κατόπιν· κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν. οἷον, μετὰ τοῦτο.

Cf. aussi *supra*, Thomas Magister.

Ceci dit, tous les lexiques, sauf Hésychius[202] et *Lex.Vind.*[203] donnent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*).

246 **κεκόμψευται·** πεπιθάνευται

Il y a plusieurs occurrences du verbe chez Platon, mais il est clair que Timée pense au *Phèdre* :

γέγραφε γὰρ δὴ ὁ Λυσίας πειρώμενόν τινα τῶν καλῶν, οὐχ ὑπ' ἐραστοῦ δέ, ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο καὶ κεκόμψευται (*Phaedr.* 227C5–7).

Que Timée pensait au *Phèdre* le montre non seulement la forme de l'entrée, qui est identique chez Timée et chez Platon, mais aussi l'explication de Timée (« il a parlé de manière persuasive »), qui concerne un discours, probablement en se référant à Lysias. Il semble pourtant que l'explication de Timée n'est pas tout à fait correcte : en effet, κεκόμψευται n'a pas la nuance de la persuasion, mais plutôt celle de l'élégance (parler ou faire quelque chose de manière élégante).

Il y a plusieurs raisons de gloser le verbe :

(i) il est attique :

Erotianus : κομψευόμενος· πανουργευόμενος, ἐπεὶ καὶ οἱ Ἀττικοὶ τὴν πανουργίαν κομψίαν καλοῦσι καὶ τὸ στρεβλὸν κομψόν, ὡς καὶ Εὐριπίδης.

Gal. *in Hp.Art.* XVIIIB 737 : τὸ χαριέντως τι πανουργεῖν εἰώθασιν οἱ Ἀττικοὶ κομψεύεσθαι λέγειν, ὅπερ καὶ νῦν σημαίνει παρὰ τῷ Ἱπποκράτει τὸ κομψευόμενος

(ii) il est démodé, même si cela l'est par rapport à Sophocle, chez qui le verbe semble avoir un sens péjoratif :

Ant. 324–325 :
Κόμψευέ νυν τὴν δόξαν· εἰ δὲ ταῦτα μὴ
φανεῖτέ μοι τοὺς δρῶντας

---

[202] Κατόπιν ὕστερον. ὄπισθεν.

[203] Qui pourtant se refère à Aristophane et à Lucien : κατόπιν ἀντὶ τοῦ ὄπισθεν. Ἀριστοφάνης· ὅστις ἀκολουθεῖ κατόπιν ἀνθρώπου τυφλοῦ. καὶ Λουκιανός· κατόπιν δὲ ἠκολούθει πάνυ πενθικῶς τις ἐσκευασμένη.

Sch. *in S.*, *Ant.* 324 : κόμψευε νῦν τὴν δόξαν σεμνολόγει τὴν δόκησιν, περιλάλει κομψοὺς γὰρ ἔλεγον οὓς νῦν ἡμεῖς περπέρους καὶ πολυλάλους φαμέν. τὸ ἑξῆς, εἰ δὲ μὴ φανεῖτέ μοι τοὺς ταῦτα δρῶντας.

(iii) il est ambigu :

le participe parfait κεκομψευμένος, utilisé dans la forme adjective, est glosé par les lexiques de façon variée. Les sens les plus répandus sont σεμνός, « vénérable », et ἀστεῖος, « élégant » (*cf.* Hésychius ; Photius ; *Coll. Verb.*[1] ; *Et.Gud.* ; *Souda* ; [Zon.]).

Pour les lexiques qui glosent d'autres formes du verbe, on a comme explication « flatter » (κολακεύειν), « se vanter » (σεμνύνεσθαι), « pousser le cri de guerre » (ἀλαζονεύεσθαι), mais aussi « rendre persuasif » (πιθανοποιεῖν) :

Hésychius (= *Coll. Verb.*[1]) : κομψεύεται· κολακεύει. σεμνύνεται. πιθανοποιεῖ

Souda : κομψευόμενοι· ἀλαζονευόμενοι. πεφώρανται δὲ ὅμως τῇ πείρᾳ κομψευόμενοι τὴν ἐπωνυμίαν. περὶ ἱστοριογράφων ὁ λόγος.

[Zon.] : κομψεύεται. σεμνύνεται, ἀλαζονεύεται.

On remarquera qu'aucun lexique (ni scolie) ne reprend l'explication de Timée (sauf dans une certaine mesure Hésychius et *Coll. Verb.*[1], qui présentent au sein de leurs explications πιθανοποιεῖ).

(iii) Platon utilise le verbe de façon particulière :

il y a tout d'abord un passage du commentaire de Proclus sur le *Cratyle* (*in Crat.* 120), qui, à propos du passage 400B (ἔξεστι δὲ καὶ ψυχὴν κομψευόμενον λέγειν) signale un usage ambigu de κομψόν (« propre », « persuasif et menteur »), et le sens de « fabriqué avec art » pour κεκομψευμένον :

ὅτι παρὰ Πλάτωνι τὸ κομψὸν δύο σημαίνει, τό τε κομψὸν καὶ οἰκεῖον, καὶ πάλιν τὸ πιθανὸν καὶ ἀπατηλόν· τὸ δὲ κεκομψευμένον τὸ μεμηχανημένον.

De plus, il y a aussi un passage en *Antiatt.*, qui explique que Platon, dans *Rep.* IV, appelle κομψοί ceux qui sont meilleurs :

κομψόν· ἐπὶ τοῦ κομψευομένου φασὶ δεῖν λέγειν, καὶ τοὺς ἐπὶ τῶν ἀσθενούντων λέγοντας, ὅτι κομψότερον διάκεινται, μέμφονται. ἀλλὰ Πλάτων Πολιτείας τετάρτῳ κομψοὺς οὐ τοὺς κεκομψευμένους λέγει, ἀλλὰ τοὺς ἀμείνονας.

L'anonyme se refère à *Rep.* 408B6 : πάνυ κομψούς, ἔφη, λέγεις Ἀσκληπιοῦ παῖδας.

Par rapport au passage du *Phèdre*, Hermias (*in Phaedr.* 21.23) explique que Platon utilise ce verbe « parce que toutes les choses matérielles sont κομψά et « menteuses » » (*cf. supra*, Proclus) :

> τὸ δὲ κεκόμψευται, ὅτι πάντα τὰ ἔνυλα κομψὰ καὶ ἀπατηλά.

Cette explication est reprise par la scolie *ad loc.* Enfin, il y a une autre scolie à Platon, qui explique que dans *Rep.* 489B, κομψευσάμενος est utilisé au sens de πανουργευσάμενος (« méchant ») (*cf.* aussi *supra*, Erotianus).

247 **κεραμεικοί·** δύο, ὁ μὲν ἔνδον τείχους, ὁ δὲ ἐκτός, ἔνθα τοὺς ἐν πολέμῳ τελευτῶντας ἔθαπτον

> καταλύειν δὲ αὐτοὺς ἔφη παρὰ τῷ Πυθοδώρῳ ἐκτὸς τείχους ἐν Κεραμεικῷ (*Parm.* 127B6–C1).

Dans le passage platonicien, il y a déjà ἐκτὸς τείχους, qui fait partie de l'explication de Timée ; pourtant, Timée a besoin de compléter l'explication, en spécifiant qu'il y a deux Céramiques, l'un en dehors des murs, l'autre à l'intérieur ; *cf.* Proclus *in Parm.*, 685.27–32 :

> τὸ δὲ ἐκτὸς τείχους ἐν Κεραμεικῷ δῆλον ὅτι πάντως ἀπὸ τῆς ἱστορίας· διττὸς γὰρ ἦν ὁ Κεραμεικὸς, ὁ μὲν ἔξω τείχους, ὁ δὲ ἐντός οἱ δὲ ἥκοντες ἄνδρες εἰς Ἀθήνας ἐκτρέπονται τὸ πλῆθος, διὸ καὶ καταλύουσιν ἔξω τείχους.

Cf. aussi Sch. *in Luc., JTr.* 15 :

> Κεραμεικῷ· δύο ἦσαν Κεραμεικοὶ παρ' Ἀθηναίοις, ὁ μὲν ἐν τῇ πόλει, ὁ δὲ ἔξω τῆς πόλεως. ἐνταῦθα οὖν τὸν ἐν τῇ πόλει λέγει τόπον.

La majorité s'accorde sur le fait qu'il y a deux Céramiques, mais on se partage sur leur fonction. Certains lexiques et scolies montrent qu'on faisait là plusieurs choses :

(i) lieu où l'on enterrait les soldats morts en bataille (sens de Timée) : Harpocration

> κεραμεικός· Ἀντιφῶν ἐν τῷ πρὸς Νικοκλέα περὶ ὅρων. ὅτι δύο εἰσὶ Κεραμεικοί, ὡς καὶ ὁ ῥήτωρ φησὶν, ὁ μὲν ἔνδον τῆς πόλεως, ὁ δὲ ἕτερος ἔξω, ἔνθα καὶ τοὺς ἐν πολέμῳ τελευτήσαντας ἔθαπτον δημοσίᾳ καὶ τοὺς ἐπιταφίους ἔλεγον, δηλοῖ Καλλικράτης ἢ Μενεκλῆς ἐν τῷ περὶ Ἀθηνῶν.

Cf. aussi *Souda s.v.* κεραμεικός ; Sch. *in Ar.*, *Av.* 395.

(ii) lieu où les hommes (où les femmes) se prostituaient : Hésychius (Sch. *in Pl.*, *Parm.* 127C) :

> κεραμεικός· τόπος Ἀθήνησιν, ἔνθα οἱ πόρνοι προεστήκεσαν. εἰσὶ δὲ δύο Κεραμεικοί, ὁ μὲν ἔξω τείχους, ὁ δὲ ἐντός

Gloss.Rhet.: κεραμεικός· τόπος ἐν ᾧ αἱ πόρναι ἑστήκασιν.

Souda: κεραμεικοί· δύο τόποι Ἀθήνησιν. ἐν δὲ τῷ ἑτέρῳ προειστήκεισαν αἱ πόρναι.

(iii) course aux flambeaux durant les fêtes des divinités du feu:

EM: κεραμεικός· ἀπὸ τοῦ κεραμεὺς κεραμέως, κεραμεϊκός καὶ συναιρέσει, κεραμεικός. Γίνονται δὲ τρεῖς λαμπαδηδρομίαι ἐν Κεραμεικῷ, Ἀθηνᾶς, Ἡφαίστου, Προμηθέως. Ἄλλως· Κεραμεικὸς, τόπος Ἀθήνησι, ὅπου συνετέλουν οἱ Ἀθηναῖοι κατ' ἐνιαυτὸν λαμπαδοῦχον ἀγῶνα. Πρὸς δὲ τὸν τόπον τοῦτον πύργον τινὰ ὑπάρχειν φασίν· ἐφ' ὃν συμβουλεύει ἀναβάντα θεωρεῖν τὴν λαμπάδα, [καὶ ὅταν ἀφεθῇ, ἀφεῖναι καὶ αὑτὸν κάτω,] Ἀριστοφάνης.

Souda: κεραμεικός· τόπος τῆς Ἀττικῆς ὑψηλός, ὅπου ἐπετέλουν οἱ Ἀθηναῖοι κατ' ἔτος λαμπάδος χοροῦ ἀγῶνα. ὑπάρχειν δὲ ἐκεῖσε πύργον ὑψηλόν· ἐφ' ὃν συμβουλεύει αὐτὸν ἀναβάντα θεωρεῖν τὴν λαμπάδα, καὶ ὅταν ἀφεθῶσιν, ἀφεῖναι ἑαυτὸν κάτω.

248 **κερασβόλον·** ἄτηκτον καὶ μὴ εἶκον παιδείᾳ, ἀλλ' ἀπηνὲς ὄν εἴρηται δὲ ἀπὸ τῶν σπερμάτων ἅτινα κατὰ τῶν κεράτων βαλλόμενα ἄτηκτα καὶ ἀνέψητα μένει

Legg. 853D1–3: μή τις ἐγγίγνηται τῶν πολιτῶν ἡμῖν οἷον κερασβόλος, ὃς ἀτεράμων εἰς τοσοῦτον φύσει γίγνοιτ' ἂν ὥστε μὴ τήκεσθαι· καθάπερ ἐκεῖνα τὰ σπέρματα πυρί, κτλ.

Timée utilise, du moins en partie, le même passage pour construire son explication (*cf.* σπέρματα). Il veut évidemment donner une étymologie du terme (κατὰ τῶν κεράτων).

Le terme est utilisé seulement par Platon et par Théophraste (*CP* 4.12.13). Sinon, il se trouve chez [Did.] et chez Plutarque, mais comme référence à Platon.

Le terme est considéré par Timée, par tous les autres lexiques et les scolies, par les commentateurs, comme un terme typiquement platonicien. Tous acceptent l'étymologie des cornes, mais en spécifiant, à la différence de Timée, qu'il s'agit des cornes du bœuf (*cf.* Pollux, 1.223, [Did.], Photius; Hésychius; *EM*; *Coll.Verb.*[1]; *Souda*; [Zon.]; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 853D; Plutarchus, 700B–E).

Κερασβόλος est commenté et attribué à Platon également par des scolies et commentaires qui sont en train de gloser d'autres termes; *cf.* par exemple Sch. *in Od.*, 23.167; Eustathius, *in Il.* IV 217.7–8. Ces textes expliquent κερασβόλος en terme de σκληρός, et ils soulignent un usage métaphorique du terme chez Platon. De plus, la scolie cite Théophraste, tout comme Plutarque dans *Quaest.Conv.* 700-E, qui, en défi-

nitive, constitue sans aucun doute le texte central de tous les passages cités :

> Τίς ὁ παρὰ τῷ Πλάτωνι κερασβόλος, καὶ διὰ τί τῶν σπερμάτων ἀτεράμονα γίγνεται τὰ προσπίπτοντα τοῖς κέρασι τῶν βοῶν
>
> Ἐν ταῖς Πλατωνικαῖς συναναγνώσεσιν ὁ λεγόμενος «κερασβόλος» καὶ «ἀτεράμων» ζήτησιν ἀεὶ παρεῖχεν· οὐχ ὅστις εἴη, δῆλον γὰρ ἦν ὅτι τῶν σπερμάτων τὰ προσπίπτοντα τοῖς τῶν βοῶν κέρασιν ἀτεράμονα τὸν καρπὸν ἐκφύειν νομίζοντες οὕτως τὸν αὐθάδη καὶ σκληρὸν ἄνθρωπον ἐκ μεταφορᾶς κερασβόλον καὶ ἀτεράμονα προσηγόρευον· ἀλλὰ περὶ αὐτῆς διηπορεῖτο τῆς αἰτίας καθ' ἣν τοῦτο πάσχει τὰ προσπίπτοντα τοῖς κέρασι τῶν βοῶν σπέρματα. καὶ πολλάκις ἀπειπάμεθα τοῖς φίλοις, οὐχ ἥκιστα Θεοφράστου δεδιττομένου τὸν λόγον, ἐν οἷς πολλὰ συναγήοχεν καὶ ἱστόρηκεν τῶν τὴν αἰτίαν ἀνεύρετον ἡμῖν ἐχόντων· οἷός ἐστιν ὁ τῶν ἀλεκτορίδων ὅταν τέκωσι περικαρφισμός, ἥ τε καταπίνουσα φώκη τὴν πυτίαν ἁλισκομένη, καὶ τὸ κατορυσσόμενον ὑπὸ τῶν ἐλάφων κέρας, καὶ τὸ ἠρύγγιον, ὃ μιᾶς αἰγὸς εἰς τὸ στόμα λαβούσης ἅπαν ἐφίσταται τὸ αἰπόλιον· ἐν τούτοις γὰρ καὶ τὰ κερασβόλα τῶν σπερμάτων προτίθεται, πρᾶγμα πίστιν ἔχον ὅτι γίγνεται, τὴν δ' αἰτίαν ἔχον ἄπορον ἢ παγχάλεπον.

Tout d'abord, Plutarque affirme que l'utilisation de κερασβόλος καὶ ἀτεράμων chez Platon a toujours encouragé une enquête, à cause de la difficulté à comprendre cette métaphore, utilisée pour indiquer l'homme arrogant et dur. Cette métaphore a provoqué un embarras (au sens aporétique), car il est difficile de saisir la cause qui expliquerait le «devenir dures» des semences tombées dans les cornes des bœufs. La même chose se remarque pour d'autres cas semblables.

Cela dit, personne ne reprend l'explication de Timée, mais il y a des gloses qui sont beaucoup plus détaillées : *cf.* par exemple [Did.] (= *EM*) :

> κερασβόλον· τὸ κερασβόλον, ἔστι μὲν τῶν ἅπαξ εἰρημένων τῷ Πλάτωνι, ἔστι δὲ ἐπὶ τῶν σπερμάτων ταττόμενον, τῶν οὔτε ἐκφερόντων καρπὸν, οὔθ' ὕδατι καὶ πυρὶ τηκομένων. ταῦτα δὲ εἶναι φασὶ τὰ ὑπὸ τῶν σπορέων κατὰ τῶν κεράτων βληθέντων τῶν βοῶν, ἀφ' ὧν καὶ τοὔνομα ἔσχε· παραδέδοται γὰρ τοιοῦτός τις περὶ αὐτῶν λόγος, ὡς ἀτεράμνων ὄντων τῶν οὕτως εἰς τὴν γῆν καταπεσόντων σπερμάτων. τοὺς οὖν ὑπὸ ἀπαιδευσίας ἀπειθεῖς τοῖς νόμοις κερασβόλους προσηγόρευε· διὸ καί φησιν «ἀνεμέσητον δὴ φοβεῖσθαι, μή τις ἐγγίγνηται τῶν πολιτῶν ἡμῖν οἷον κερασβόλος, ὃς ἀτέραμνων εἰς τοσοῦτον φύσει γίγνοιτ' ἂν ὥστε μὴ τήκεσθαι· καθάπερ ἐκεῖνα τὰ σπέρματα πυρί, νόμοις οὗτοι καίπερ οὕτως ἰσχυροῖς οὖσιν ἄτηκτοι γίγνωνται».

Si l'on compare cette explication avec celle de Timée, on remarquera qu'elle est beaucoup plus soignée : [Did.] cite le texte de Platon, en offrant une explication détaillée dans un bon grec. Faut-il imaginer que les entrées de Timée étaient à l'origine semblables à celles de [Did.] ? *Cf.* Introduction, p. 41.

249 **κηφήνεσσι κοθούροισι·** τοῖς καθεζομένοις καὶ φυλάττουσι τὴν τῶν μελισσῶν ἔξοδον· οὗροι γὰρ οἱ φυλάσσοντες· καὶ [οἱ] θυρωροὶ οἱ τὰς θύρας φρουροῦντες

Même s'il y a plusieurs passages où κηφήν apparaît (*Rep.* 552C; 554B; 556A), la présence de κοθούρος montre que Timée avait à l'esprit *Legg.* 901A3–5:

> τρυφῶν καὶ ἀμελὴς ἀργός τε, ὃν ὁ ποιητὴς κηφῆσι κοθούροισι μάλιστα εἴκελον ἔφασκεν εἶναι, γίγνοιτ' ἂν [ὁ] τοιοῦτος πᾶς ἡμῖν;

Pourtant, puisque dans les *Lois*, Platon est en train de citer Hésiode[204], et puisque Timée utilise la forme κηφήνεσσι, qui se trouve chez Hésiode, de fait, la glose de Timée serait une glose à Hésiode plutôt qu'à Platon.

Même si Timée présente la formule κηφήνεσσι κοθούροισι, en réalité, il glose seulement κοθούροισι. Son explication est étymologique, et, de fait, elle donne une double étymologie, οὗροι et θυρωροί.

On aurait, en revanche, attendu une explication du type «οὗρος = gardien; κοθ…= porte, donc κοθούρος = gardien de porte (concierge)». Quelque chose de semblable à cela se trouve dans la *Souda*, qui de plus englobe l'explication de Timée:

> κηφήν· ἡ ἀγρία μέλισσα. ἀργός, ἄπρακτος, μετέωρος. ὅτι Βελισάριος ξὺν γέλωτι εἶπεν· οὐ δίκαιον τοὺς κηφῆνας μὲν ὑφ' ἑτέρων πόνῳ μεγάλῳ ἀπόλλυσθαι, ἄλλους δὲ τοῦ μέλιτος οὐδεμιᾷ ταλαιπωρίᾳ ὀνίνασθαι. τοῦτο δὲ εἶπε φυλάσσων τὴν λείαν, ὅπως ἀξίως διανέμοιτο. καὶ Κηφήνεσι κοθούροισι, τοῖς καθεζομένοις καὶ φυλάττουσι τὴν τῶν μελισσῶν ἔξοδον. οὗροι γὰρ οἱ φύλακες. κούθουροι οὖν οἱ τὰς θύρας φυλάσσοντες. λέγεται δὲ ἐκ τούτου καὶ ἄνθρωπος ὁ μηδὲν δρᾶν δυνάμενος.

On se demande donc si, dans l'entrée de Timée, il y avait quelque chose qui faisait un lien entre θυρ et κοθ.

L'explication de Timée pose aussi un problème grammatical. C'est pourquoi Ruhnke (p. 132) propose d'éliminer οἱ avant θυρωροί, et cela sur la base de Photius (qui donc avait et a utilisé un texte de Timée supérieur au notre):

> κηφήνεσσι κοθούροισι· τοῖς καθεζομένοις καὶ φυλάττουσι τὴν τῶν μελισσῶν ἔξοδον οὗροι γὰρ οἱ φύλακες· καὶ θυρωροί, οἱ τὰς θύρας φυλάσσοντες.

---

[204] *Op*, 303–306:
τῷ δὲ θεοὶ νεμεσῶσι καὶ ἀνέρες ὅς κεν ἀεργὸς
ζώῃ, κηφήνεσσι κοθούροις εἴκελος ὀργήν,
οἵ τε μελισσάων κάματον τρύχουσιν ἀεργοὶ
ἔσθοντες·.

Il y a d'autres lexiques et scolies qui citent la formule d'Hésiode, comme par exemple Sch. *in Ar.*, *V.* 1114:

> Ἡσίοδος κηφήνεσσι κοθούροις ἴκελος ὁρμήν, οἵτε μελισσάων κάματον τρύχουσιν ἀεργοὶ ἔσθοντες.

De toute façon, on a trouvé cette formule difficile à comprendre, comme en témoignent les scolies à Hésiode (Sch. *in Op*, 304–306) et à Platon:

> *Legg.* 901A: κηφῆσι. κηφῆνες αἱ ἀργαὶ τῶν μελισσῶν, κόθουροι δὲ αἱ ἄκεντροι καὶ κολόβουροι, ἢ αἱ φυλάττουσαι τὴν τῶν μέσων ἔξοδον· οὖροι γὰρ οἱ φύλακες.

250 **κίβδηλον·** οἱονεὶ κρύβδηλόν τι ὄν

Il y a de nombreux passages platoniciens où le terme apparaît:

1) *Rep.* 366B4–5: ἣν ἐὰν μετ' εὐσχημοσύνης κιβδήλου κτησώμεθα,
2) *Rep.* 507A5: κίβδηλον ἀποδιδοὺς τὸν λόγον τοῦ τόκου.
3) *Legg.* 728D5–6: καὶ τούτων τίνες ἀληθεῖς καὶ ὅσαι κίβδηλοι
4) *Legg.* 738E6–7: ὅπως μήτε αὐτὸς κίβδηλός ποτε φανεῖται ὁτῳοῦν, ἁπλοῦς δὲ καὶ ἀληθὴς ἀεί
5) *Legg.* 916E6–7: ψεῦδος μηδεὶς μηδὲν μηδ' ἀπάτην μηδέ τι κίβδηλον Etc.

L'explication de Timée s'adapte à tous les passages: pourtant, s'il faut en choisir un, on préférera 5) pour la forme qui coïncide avec celle donnée par Timée, ainsi que pour la présence de τι.

Personne ne reprend l'explication de Timée[205]. La plupart des lexiques glose le terme avec νόθον et ἀδόκιμον (Phrynichus; Photius—qui fait une référence aux *Lois* de Platon—; *Coll.Verb.*[1]; *Souda*; [Zon.]. Voir aussi Sch. *in Luc.*, *Hist.Conscr.* 9).

Pour une autre type de glose, *cf.*

> Moeris: κίβδηλος οὐχ ὑγιὴς τὸν τρόπον, δοκῶν δὲ ὑγιής.
>
> Galien, *PHP* V 254: εἰ μὲν γὰρ ἀληθὴς οὗτος ὁ λόγος, οὐκ ἀληθὴς ἐκεῖνος, εἰ δ' ἐκεῖνος ὑγιής, κίβδηλος οὗτος.

La glose de Timée est compatible avec les autres gloses, car elle n'explique rien, d'autant plus que le terme qu'il utilise comme synonyme, à savoir κρύβδηλὸν (peut-être l'invention d'un grammairien), est raris-

[205] Sauf *Lex.* haimod.: ἀκίβδηλος ὁ καθαρός· καὶ ἀκύβδηλος ὁ μὴ κρυβόμενος· ἀπὸ τοῦ κρύβδω· κρύβδηλος καὶ ἀκύβδηλος.

sime[206]. La forme de l'entrée, οἷον εἰ, suggère qu'il s'agit d'une partie d'une entrée : à l'origine, on avait peut-être quelque chose comme « κίβδηλον : faux, contrefait, bâtard—comme si quelque chose était caché ».

251 **κινδυνεύει·** ἐγγίζει

Il y a des centaines d'occurrences du verbe chez Platon, dont plus d'une centaine sous la forme donnée par Timée. Le verbe, habituellement, signifie « être en danger » (*cf.* par exemple *Prot.* 313E5–314A1 : εἰ δὲ μή, ὅρα, ὦ μακάριε, μὴ περὶ τοῖς φιλτάτοις κυβεύῃς τε καὶ κινδυνεύῃς), mais Timée veut signaler un usage particulier de κινδυνεύειν (« s'approcher »), au sens de « être proche d'être », « sembler », « risquer d'être »[207].

Or, chez Platon il y a des dizaines d'occurrences où κινδυνεύει a ces sens : *cf.* par exemple

> *Euthyph.* 2C5–7 : καὶ κινδυνεύει σοφός τις εἶναι, καὶ τὴν ἐμὴν ἀμαθίαν κατιδὼν ὡς διαφθείροντος τοὺς ἡλικιώτας αὐτοῦ, κτλ.
>
> *Euthyph.* 8A7–9 : ΣΩ. καὶ ὅσια ἄρα καὶ ἀνόσια τὰ αὐτὰ ἂν εἴη, ὦ Εὐθύφρων, τούτῳ τῷ λόγῳ. ΕΥΘ. κινδυνεύει.
>
> *Theaet.* 164B11–12 : ἄλλο ἄρα ἑκάτερον φατέον. ΘΕΑΙ. κινδυνεύει.

(il faut remarquer qu'il y a des dizaines d'occurrences de ce dernier cas, à savoir de κινδυνεύει utilisé comme réponse à une question).

Cf. aussi

> *Theaet.* 196D1–2 : ἀλλὰ μέντοι ἀμφότερά γε κινδυνεύει ὁ λόγος οὐκ ἐάσειν
>
> *Gorg.* 489B : ὥστε κινδυνεύεις οὐκ ἀληθῆ λέγειν.

Cf. Sch. ad loc. :

---

[206] Entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., le synonyme utilisé par Timée, κρύβδηλον, apparaît deux fois seulement dans la littérature grecque : chez Timée et chez ps-Herodianus, qui de plus présente la même explication de Timée : *cf. Philetaerus* 51.551 : ὑπόχαλκον νόμισμα τὸ μὴ δόκιμον καὶ κίβδηλον. ἐρεῖς δὲ καὶ τὸν πονηρὸν οὕτως· κίβδηλος ἄνθρωπος καὶ ὑπόχαλκος. λέγεται δὲ κίβδηλον κρύβδηλόν τι ὄν, παρὰ τὸ ἀποκεκρυμμένον ἔχειν ἐν ἑαυτῷ τὸ δῆλον. On remarquera que le *Philétaeros* ne peut pas nous aider pour situer notre lexique, car il est, comme lui, un traité remanié et abregé, qu'on peut situer de façon purement conjecturale entre le IIIe et le Ve siècle de notre ère (*cf.* Dain, *Le « Philétaeros »*, pp. 9–15).

[207] Ruhnke (p. 134) remarque : « optime Timaeus ἐγγίζει exponit. Nam ut Latini dicunt, *periculum est, ne hoc ita sit* pro *parum abest, quin ita sit*, sic etiam Greci κινδυνεύειν pro ἐγγίζειν ».

Gorg. 489B: κινδυνεύεις. τουτέστι φαίνει, ὅπερ ἀμφιβάλλων ὥσπερ εἴρηκε, τὸ βαρὺ τῶν ἐλέγχων παραμυθούμενος.

Les lexiques peu nombreux qui glosent le verbe signalent d'autres sens du verbe (comme «participer à la bataille», «être obligé», etc.):

Souda: κινδυνεύει· ἀντὶ τοῦ ἐγγίζει. ἢ κινδυνεύειν, τὸ πολέμου μετέχειν. ἀλλ' ἐν ἀπόρῳ τὸ κινδυνεύειν ἔχωσιν, ἐπὶ τοῖς ἐναντίοις οὔσης τῆς ἐπιχειρήσεως. οὐκ ἀξιοῦντος ἐν ἀνδρὸς εὐγενοῦς ψυχῇ κινδυνεύειν τὸ κοινόν.

Syntact.: κινδυνεύει· ἐλέγχεται. κατὰ Μειδίου· «ἀλλὰ κινδυνεύει καὶ τὸ λίαν εὐτυχεῖν ἐνίοτε ἐπαχθεῖς ποιεῖν.» ἔχει δὲ καὶ ἄλλας σημασίας, ὡς παρ' Ἑρμογένει ἐν τῷ προοιμίῳ τῶν ἰδεῶν· «οὐ κατὰ δύναμιν τὴν ἐν δεινότητι· ἐκεῖ γὰρ κινδυνεύει τὰ πρῶτα ἀποφέρεσθαι,» ἀντὶ τοῦ προτετίμηται, προκέκριται.

Lex. Vind.: κινδυνεύω ἀντὶ τοῦ εἰς περίστασίν εἰμι. καὶ κινδυνεύω ἀντὶ τοῦ βιάζομαι, οἷον κινδυνεύω τἀληθῆ λέγειν.

Il faut remarquer qu'il y a un certain nombre de scolies et commentaires platoniciens à propos de ce verbe (mais aucun ne donne le sens de Timée): *cf.* par exemple

Sch. *in Pl.*,

Phaed. 64A: κινδυνεύουσι. ἀντὶ τοῦ δι' ἀνάγκης καὶ ἀποδείξεως τοῦτο αὐτοῖς συνάγεται.

Olymp. *in Alc.*, 104.7–9: κινδυνεύει· οὐ μόνον ἐν τοῖς πράγμασίν ἐστιν ὁ κίνδυνος, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς λόγοις, ἐφ' ὧν ἡ συγκατάθεσις γίνεται διὰ τὴν βίαν τῶν λόγων καὶ τὴν ἐξέτασιν· διὸ τὸ κινδυνεύειν.

252 **κλητῆρες·** οἱ εἰς μαρτυρίαν κλητοί

Cf. infra 276 **λήξεις**.

Legg. 846B6–C2: μυρία δὲ ταῦτα ὄντα καὶ σμικρὰ νόμιμα, καθ' ἃ δεῖ τὰς τιμωρίας γίγνεσθαι, λήξεών τε πέρι δικῶν καὶ προσκλήσεων καὶ κλητήρων, εἴτ' ἐπὶ δυοῖν εἴτ' ἐφ' ὁπόσων δεῖ καλεῖσθαι.

Pourquoi Timée glose-t-il ce terme? Probablement à cause du fait qu'il s'agit d'un terme technique de la loi athénienne[208]. Mais, même si Timée offre aussi une étymologie du terme, son explication est vraiment maigre. On serait prêt à parier que, dans sa version originale, il utilisait προσκαλεῖσθαι, comme Photius (et comme le contexte du passage des *Lois* le justifierait):

---

[208] Voir à ce propos Thalheim-Weiss *RE*, XI, 1, 835–837.

κλητῆρες· οἱ μαρτυροῦντες τοῖς προσκαλουμένοις δίκην τινά· οὗτοι δὲ ἦσαν δύο.

Le sens du terme semble aussi controversé, comme le montrent plusieurs lexiques qui glosent le terme : *cf.*

Hésychius (= *Coll.Verb.*[1] ; *Lex.Pat.*) : κλητῆρες μάρτυρες

Sch. *in Ar., V.* 1445 : κλητῆρες ἐπιλείψουσι· ἐπιλείψουσι μάρτυρες τοὺς κατηγοροῦντας

Harpocrat (= Photius ; *EM* ; *Gloss.Rhet.* ; *Souda* ; Sch. *in D.*, 59.2) :

κλητῆρες καὶ κλητεύειν· κλητῆρες μὲν οἱ ἄνδρες δι' ὧν εἰς τὰς δίκας προσκαλοῦνται οἱ δικαζόμενοί τισιν· ἔδει γὰρ παρεῖναί τινας ὥσπερ μάρτυρας τῆς προσκλήσεως.

Le textes le plus significatif à ce propos est la *Souda*, qui se réfère à Aristophane, et qui semble faire une distinction entre deux sens de κλητήρ : (i) le témoin convoqué en jugement et (ii) les hommes dont les juges se servaient pour convoquer en jugement :

Souda : κλητῆρες· μάρτυρες. κλητὴρ λέγεται ὁ καλῶν εἰς τὸ δικαστήριον πάντας. σημαίνει δὲ ἡ λέξις καὶ τὸν μάρτυρα. Ἀριστοφάνης Ὄρνισι κλητήρ εἰμι νησιωτικός. τουτέστιν ὁ τοὺς τὰς νήσους οἰκοῦντας συκοφαντῶν καὶ εἰς δικαστήριον ἄγων. καὶ αὖθις· κλητῆρί τ' εἰς ἄχυρον ἀποδεδρακότι.

Cf. aussi Hésychius :

κλητήρ ὁ εἰς δίκην καλῶν, ὁ κλητεύων, καὶ μαρτυρῶν τοῖς καλοῦσιν εἰς δίκην.

253 **κνάφος·** ὄργανόν τι [ὂν] ἐν κύκλῳ κέντρα ἔχον, δι' οὗ τοὺς βασανιζομένους κτείνουσιν· ὅμοιον δέ ἐστι κναφικῷ κτενί

La glose est pertinente à Hérodote :

1.92 : ἐπείτε δὲ δόντος τοῦ πατρὸς ἐκράτησε τῆς ἀρχῆς ὁ Κροῖσος, τὸν ἄνθρωπον τὸν ἀντιπρήσσοντα ἐπὶ κνάφου ἕλκων διέφθειρε, κτλ.

Hésychius : ἐπὶ κνάφου ἕλκων· διαφθείρων. τὸ γὰρ πρότερον οἱ γναφεῖς ἀκανθῶν σωρὸν συστρέψαντες, τὰ ἱμάτια ἐπὶ τοῦ σωροῦ ἔκναπτον· ὁ δὲ σωρὸς ἐλέγετο γνάφος.

Souda : κνάφος· παρὰ Ἡροδότῳ ἄκανθα ἕλκουσα ἱμάτια. ὅτι τὸ παλαιὸν οἱ κναφεῖς ἀκανθῶν σωρὸν συστρέψαντες τὰ ἱμάτια ἔκναπτον. ὁ δὲ σωρὸς ἐλέγετο κνάφος.

Ces lexiques expliquent que le terme a deux sens (qui ne correspondent presque absolument pas au sens donné par notre lexique) :

1) κνάφος est l'épine qui produit les manteaux. οἱ γναφεῖς sont en effet les cardeurs de manteaux qui ont ramassé le tas d'épines.

2) ὁ κνάφος est aussi le tas. Ce sens est démodé (ἐλέγετο).

Les gloses à Hérodote, ainsi que certains lexiques, donnent seulement le premier sens:

Lex in Hdt., 1.30: κνάφος. ἄκανθα ἕλκουσα ἱμάτια

Photius: κνάφος· ἡ γναφικὴ ἄκανθα

etc.

254 **κοάλεμος·** ματαιόφρων· κοεῖν γὰρ τὸ αἰσθάνεσθαι

La glose est appropriée à Aristophane:

Eq. 197–198: ἀλλ' ὁπόταν μάρψῃ βυρσαίετος ἀγκυλοχήλης γαμφηλῇσι δράκοντα κοάλεμον αἱματοπώτην

Eq. 221: ἀλλὰ στεφανοῦ καὶ σπένδε τῷ Κοαλέμῳ·

Souda: κοάλεμος· ἔγκειται τῇ λέξει τὸ ἠλέματον, ἤγουν τὸ μάταιον· καὶ τὸ κοεῖν, ὅ ἐστι νοεῖν. ὁ οὖν ἀνόητος καὶ μάτην κοῶν κοάλεμος λέγεται. Κοάλεμοι παρὰ Ἀριστοφάνει οἱ ἠλέματα κοοῦντες καὶ νοοῦντες.

Cf. aussi Sch. *Eq.*, 198; 221, etc.

Le terme est très rare[209]. Au Ve siècle avant J.-C. on le trouve seulement chez Aristophane[210].

255 **κόλλαβοι·** τὰ τῶν χορδῶν ἐπιτόνια

σὺ μέν, ἦν δ' ἐγώ, τοὺς χρηστοὺς λέγεις τοὺς ταῖς χορδαῖς πράγματα παρέχοντας καὶ βασανίζοντας, ἐπὶ τῶν κολλόπων στρεβλοῦντας (*Rep.* 531B2–4).

Selon Ruhnke (p. 135), le lexique de Timée avait à l'origine κόλλοπες, mais le copiste (*librarius*) a remplacé κόλλοπες par κόλλαβοι, terme qui était très répandu à son époque.

La *Souda* présente la même explication que celle de Timée: κόλλαβος est ambigu, car il signifie «clé pour la corde d'un instrument», mais aussi «morceau de pain». Ce dernier prend son nom du fait qu'il ressemble aux cordes de la cithare:

---

[209] Une vingtaine d'occurrences entre le VIIIe avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[210] Pour ce qui est de l'explication de Timée, j'accepte la correction de Ruhnke κοεῖν, où le manuscrit présente κοεινῶν. Il est intéressant de remarquer que, dans la première édition, Ruhnke avait proposé de corriger κοεινῶν en κονωεῖν ou κοννεῖν.

Souda: κόλλαβος· ὁ μικρὸς ψωμός. κολλάβους· τοὺς ἄρτους τοὺς ἐοικότας τὴν πλάσιν τοῖς κολλάβοις τῆς κιθάρας. οἱ δὲ εἶδος πλακοῦντος τετραγώνου ἢ ἄρτου μικροῦ· παρὰ τὸ ἐκ μεγάλων κολλυβίζεσθαι. κόλλαβοι γὰρ τὰ τῶν χορδῶν ἐπιτόνια.

Cf. aussi [Zon.]: κόλλαβοι. οἱ μικροὶ ἄρτοι. παρὰ τὸ ἐκ τῶν μεγάλων κολοβοῦσθαι. κόλλαβοι καὶ οἱ πασσαλίσκοι τοῦ ψαλτηρίου ἢ τῆς κιθάρας.

On trouve la même explication dans certaines scolies à Aristophane : *cf.* par exemple

Sch. *Ra.*, 507: κολλάβους· λέγει τοὺς ἄρτους, τοὺς ἐοικότας τὴν πλάσιν τοῖς κολλάβοις τῆς κιθάρας. οἱ δὲ εἶδος πλακοῦντος τετραγώνου, ἢ ἄρτου μικροῦ, παρὰ τὸ ἐκ μεγάλων κολλυβίζεσθαι.

Sch. *in Ra.*, 507: κολλάβους· ἐξ ἄρτων, μᾶλλον δ' ἐκ ζύμης ποικίλματα, εἰς θέσιν κολλάβων, πασσαλίσκων κιθάρας, τυπούμενα, οὓς νῦν καλοῦσι σιλιγνίας καὶ σησαμοῦντας, κτλ.

L'argument en faveur de la théorie de Ruhnke est que la scolie platonicienne *ad loc* présente la même explication que celle de Timée par rapport à κολλόπων, de plus, en donnant également comme synonyme (donc, comme explication), κολλάβων :

κολλόπων· κολλάβων. οὕτω δὲ λέγονται τὰ τῶν χορδῶν ἐπιτόνια, περὶ ἃ εἱλοῦνται αὗται. τὸ γὰρ νωτιαῖον τοῦ τραχήλου τοῦ βοὸς μέρος κόλλοψ καλεῖται, διὰ τὸ εἰς κόλλαν εὐθετεῖν.

Cf. aussi

Phrynichus: κολλάβους τοὺς ἐν τῇ λύρᾳ εἰ μὲν ἄλλη διάλεκτος λέγει, οὐ φροντὶς Ἱπποκλείδῃ φασίν· σὺ δὲ ὡς Ἀθηναῖος λέγε κόλλοπας.

Hésychius: κόλλοπες· οἱ κόλλαβοι, περὶ οὓς αἱ χορδαί· τὸ γὰρ νωτιαῖον, τὸ τραχηλιαῖον τοῦ βοός, κόλλοψ, διὰ τὸ εἰς κόλλαν εὐθετεῖν. καὶ τοὺς σκληροὺς δὲ καὶ παρηβηκότας παῖδας ἐντεῦθεν κόλλοπάς φασιν

Sch. *in Od.*, 21.407: κόλλοπι· κολλάβῳ. εἴρηται δὲ παρὰ τὴν κόλλαν. ἔνθα τείνονται αἱ ἐν τῇ λύρᾳ χορδαί.

Il faut aussi remarquer que d'autres scolies à Aristophane attribuent le sens approprié à Platon au terme κόλλοψ : *cf.* par exemple

Sch. *V.* 574a: κόλλοπα· τὴν νευράν. τὸ τοῦ ταύρου τραχηλιαῖον· σκληρότατον τοῦτο. θέλει οὖν εἰπεῖν «τὸ στερεώτατον τῆς ὀργῆς.»

Sch. *V.* 574c: κόλλοπες γὰρ λέγονται οἱ πασσαλίσκοι τῆς κιθάρας, εἰς οὓς ἀποδεσμοῦνται αἱ νευραὶ (χορδαὶ) καὶ τείνονται στρεφομένων ἐκείνων «ὀργῆς» οὖν «κόλλοπα» ἀντὶ τοῦ τὴν τάσιν τῆς ὀργῆς.

Etc.

Ruhnke a donc probablement raison, ce qui peut signifier deux choses:

(i) Timée a écrit κόλλοπες, un copiste a changé en κόλλαβοι;
(ii) hypothèse plus intéressante: Timée a écrit: κόλλοπες· κόλλαβοι τὰ τῶν…

Κόλλοψ est un terme très rare[211].

256 **κομψὸς λόγος·** καὶ ὁ ἀγαθὸς δέ, καὶ ὁ πιθανότητι ὑποδυόμενος τὴν ἀλήθειαν

Il y a une quarantaine d'occurrences de κομψός chez Platon. Comme le remarque justement Ruhnke (p. 136), le terme a souvent une certaine ironie socratique, mais parfois non. Il est pourtant clair que Timée pense à un passage particulier, à cause de la présence de *logos*. Le passage est

> *Crat.* 429D7–8: κομψότερος μὲν ὁ λόγος ἢ κατ' ἐμὲ καὶ κατὰ τὴν ἐμὴν ἡλικίαν, ὦ ἑταῖρε.

L'explication de Timée pose un problème, car elle semble établir une alternative entre le bon discours et le discours qui semble vrai, sans l'être. On se demande alors si, dans le passage du *Cratyle*, l'expression κομψότερος μὲν ὁ λόγος est ambiguë et si elle se prête à deux interprétations possibles. Si c'est le cas, Timée aurait voulu souligner l'ambiguïté du terme, probablement dans le *Cratyle* même, et le gloser pour cette raison. Plus probablement, Timée a voulu dire que le terme a un sens dans un passage, et un autre dans un autre passage: *cf.* à ce propos Proclus *in Crat.*, 120:

> ὅτι παρὰ Πλάτωνι τὸ κομψὸν δύο σημαίνει, τό τε κομψὸν καὶ οἰκεῖον, καὶ πάλιν τὸ πιθανὸν καὶ ἀπατηλόν· τὸ δὲ κεκομψευμένον τὸ μεμηχανημένον.

Cf. aussi *supra*, 246 κεκόμψευται.

Moeris souligne un autre usage particulier du terme, relatif à un autre sens du mot:

> κομψοὺς Πλάτων οὐ τοὺς πανούργους ἀλλὰ τοὺς βελτίστους· κομψοὺς γὰρ τοὺς Ἀσκληπιάδας ἐπαινῶν λέγει Πολιτείας γ'.
>
> *Cf.* aussi *Antiatt.*: κομψόν· ἐπὶ τοῦ κομψευομένου φασὶ δεῖν λέγειν, καὶ τοὺς ἐπὶ τῶν ἀσθενούντων λέγοντας, ὅτι κομψότερον διάκειται, μέμφονται. ἀλλὰ Πλάτων Πολιτείας τετάρτῳ κομψοὺς οὐ τοὺς κεκομψευμένους λέγει, ἀλλὰ τοὺς ἀμείνονας.

---

211 Une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe avant J.-C. et le IVe après J.-C.

L'ambiguïté du terme chez Platon est aussi soulignée par toutes les scolies platoniciennes relatives à ce terme, mais dans d'autres dialogues : Sch. *in Pl.*

Polit. 285A : κομψῶν. κομψός· τωθαστής, γελοιαστής, σκωπτικός· ἢ καλός, ἢ μέτριος.

Phileb. 53C : κομψοί. τωθασταί, γελοιασταί, σκωπτικοί, ἢ καλοὶ ἢ μέτριοι.

Gorg. 493A : κομψός. οὐ τὸν πιθανὸν ἀλλὰ τὸν τεχνικὸν ἢ σπουδαῖόν φησι.

Clit. 409D : κομψότατα. πιθανώτατα ἢ τεχνικώτατα ἢ σπουδαιότατα.

Rep. 376A : κομψόν. νῦν τὸ σπουδαῖον καὶ ἀγαθόν· σημαίνει δὲ καὶ τὸ πανοῦργον καὶ ἀπατητικὸν καὶ πιθανὸν καὶ τεχνικὸν καὶ ἀστεῖον καὶ περίλαλον.

Les autres lexiques et scolies n'utilisent pas l'explication de Timée, mais tous soulignent l'ambiguïté du terme : voir par exemple

Souda : κομψόν· περίτρανον, περίλαλον, πανοῦργον, ἀπατητικόν, πιθανόν, τεχνικόν. ἔστι δ' ὅτε καὶ ἀγαθὸν καὶ σπουδαῖον. ὁ δὲ τὸ τῶν ἀτυχημάτων οὐ φέρων κομψὸν αἰσχίσταις ὕβρεσι τὸν Βαρὰμ ἐξουθένησε γυναικείᾳ ἐσθῆτι.

Cf. aussi *Et.Gud.* (= *EM* et [Zon.]).

257 **κομιδῇ·** τελέως. εἴρηται δὲ ἀπὸ τῆς τῶν καρπῶν κομιδῆς ἥτις γίνεται τελειωθέντων αὐτῶν

Le terme est le datif de κομιδή, qui veut dire « soin », mais aussi « récolte » (et c'est dans ce sens que Timée le prend). Timée veut commenter l'usage adverbial du terme, qui prend le sens de « complètement », « totalement », répandu dans la période attique.

Chez Platon, il y a des dizaines d'occurrences de cet usage adverbial : *cf.* par exemple

Theaet. 155A10 : ΘΕΑΙ. κομιδῇ μὲν οὖν.

Sch. *in Thaet.*, 155A : κομιδῇ. πᾶν, παντελῶς· συναγωγή, ἐπιμέλεια. καὶ κομίστρια ἡ τροφός (sic).

Symp. 215D6–7 : ἐγὼ γοῦν, ὦ ἄνδρες, εἰ μὴ ἔμελλον κομιδῇ δόξειν μεθύειν

Sch. *in Symp.*, 215D : κομιδῇ. κυρίως μὲν τὸ ἐπιμελῶς, ὅθεν καὶ ὁρικόμος καὶ γεροντοκόμος. ἰσοδυναμεῖ δὲ καὶ τῷ σφόδρα καὶ τελέως, κομιδῇ μικρά-σφόδρα μικρά.

etc.

Le sens que le terme prend lorsqu'il est utilisé de façon adverbiale est abondamment commentée par les lexiques et les scolies : par exemple

> Ammon. (= Ptol.) : κομιδῇ καὶ κομιδὴ διαφέρει. κομιδῇ γὰρ περισπωμένως ἐπίρρημα καὶ σημαίνει τὸ παντελῶς, κομιδὴ δὲ ὀξυτόνως ὄνομά ἐστι καὶ σημαίνει τὴν ἐπιμέλειαν, οἷον « οὐ σφῶιν κομιδή ». λέγεται δὲ καὶ ἡ ἀπόληψίς τινος κομιδὴ παρὰ τὸ κομίσασθαι καὶ ἀπολαβεῖν.

Cf. aussi Hésychius ; Sch. *in Ar.*, *Pl.* 833, 834, etc.

En revanche, l'explication de Timée est sans parallèles.

258 **κορυβαντιᾷν·** παρεμμαίνεσθαι καὶ ἐνθουσιαστικῶς κινεῖσθαι

Il y a plusieurs occurrences du verbe chez Platon (jamais sous la forme donnée par Timée, mais toujours au participe présent) :

1) *Crito* 54D2–5 : ταῦτα, ὦ φίλε ἑταῖρε Κρίτων, εὖ ἴσθι ὅτι ἐγὼ δοκῶ ἀκούειν, ὥσπερ οἱ κορυβαντιῶντες τῶν αὐλῶν δοκοῦσιν ἀκούειν, καὶ ἐν ἐμοὶ αὕτη ἡ ἠχὴ τούτων τῶν λόγων βομβεῖ καὶ ποιεῖ μὴ δύνασθαι τῶν ἄλλων ἀκούειν·
2) *Symp.* 215E1–2 : πολύ μοι μᾶλλον ἢ τῶν κορυβαντιώντων ἥ τε καρδία πηδᾷ
3) *Ion* 533E8–534A1 : καὶ οἱ μελοποιοὶ οἱ ἀγαθοὶ ὡσαύτως, ὥσπερ οἱ κορυβαντιῶντες οὐκ ἔμφρονες ὄντες ὀρχοῦνται, κτλ.
4) *Ion* 536C2–4 : ὥσπερ οἱ κορυβαντιῶντες ἐκείνου μόνου αἰσθάνονται τοῦ μέλους ὀξέως ὃ ἂν ᾖ τοῦ θεοῦ ἐξ ὅτου ἂν κατέχωνται, κτλ.

Timée ne donne pas la signification littérale du verbe (« danser de façon corybantique »), mais le sens secondaire, qui évidemment est plus difficile à comprendre. Probablement il a pensé que, dans ces passages, Platon n'a pas voulu faire références aux prêtres qui dansent, mais qu'il a utilisé le mot dans un sens plus large.

Cf. Sch. *in Pl.*, *Symp.* 215E :

> κορυβαντιώντων. ἐνθουσιώντων, ἤ τινα ὄρχησιν ἐμμανῆ ὀρχουμένων. ἀπὸ τῶν Κορυβάντων, οἳ καὶ τροφεῖς καὶ φύλακες καὶ διδάσκαλοι τοῦ Διὸς εἶναι μυθολογοῦνται.

Aucun des lexiques n'adopte l'explication de Timée, même si leurs explications n'en sont pas si différentes : *cf.* par exemple

> Hésychius : κορυβαντιούσης· μαινομένης, ἢ ἐπιθετικῶς δαιμονιζομένης

> *Souda* : κορυβαντιᾷ· μαίνεται, ἢ ὀρχεῖται, ἢ δαιμονᾷ. καὶ συγκορυβαντιάσαντες, συμμανέντες. ὁ δὲ στρατὸς συγκορυβαντιάσαντες καὶ ἐπαλαλάξαντες ἅπαντες καὶ τοῖς ὅπλοις ἐπιδουπήσαντες ἐσήλαντο ἐς τὸν ποταμόν. καὶ κορυβαντιῶν, ἐνθουσιῶν, μαινόμενος

EM : κορυβαντιᾷ· μαίνεται, ὀρχεῖται.

[Zon.] : κορυβαντιῶν. μέγα κτυπῶν. ἢ ὀρχούμενος. ἢ μαινόμενος.

etc.

On remarquera qu'Hésychius, la *Souda* et [Zon.] présentent les explications comme une séquence de disjonctions (…ἢ … ἢ …), ce qui pourrait indiquer qu'ils considèrent le verbe comme ambigu.

Enfin, il y a aussi des scolies à Aristophane : *cf.* Sch. *V.* 8, etc.

Le verbe est très rare[212].

259 **κόρυδοι·** ὅμοιοι ὄρτυξιν ὄρνιθες

Euthyd. 291B1–4 : ἀλλ' ἦμεν πάνυ γελοῖοι· ὥσπερ τὰ παιδία τὰ τοὺς κορύδους διώκοντα, ἀεὶ ᾠόμεθα ἑκάστην τῶν ἐπιστημῶν αὐτίκα λήψεσθαι, αἳ δ' ἀεὶ ὑπεξέφευγον.

Le terme est rare[213]. De plus, il y avait une sorte de querelle sur la forme du terme, qui peut avoir deux versions, κόρυδος et κορύδαλ(λ)ος (mais cela aussi est controversé).

Pour certains, κόρυδος et κορύδαλ(λ)ος sont équivalents : *cf.* Hésychius, *Att.Nom.*, *Souda*, Thom.Mag., et aussi la scolie platonicienne pertinente :

Euthyd. 291B : κορύδους. κόρυδοι ὄρνιθες ὄρτυξιν ὅμοιοι, οὓς ἔνιοι μὲν κορυδάλλους φασίν, Γῆς καὶ Ἀθηνᾶς ἱεροί.

Κόρυδος est la forme attique, ce qui semble confirmé par Aristophane, qui utilise cette forme (voir *Av.* 302 ; 472 ; 476 ; 1295 plus *scholia ad loc*).

Il y a pourtant des lexiques qui considèrent qu'il faut distinguer entre les deux formes, car elles signifient des choses différentes :

Ammon. : κόρυδος καὶ κορύδαλος διαφέρει. κόρυδος μὲν γὰρ τὸ ὄρνεον, λέγεται δὲ Γῆς ἱερόν. κορύδαλος δὲ δῆμος Ἀθήνησιν ἐν ᾧ Σωτείρας Κούρης ἱερόν[214].

---

212 55 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

213 En effet, jusqu'au premier siècle après J.-C., le terme était très rare (moins d'une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IIe après, en considérant κόρυδος et κορύδαλ(λ)ος). Au IIIe siècle, les deux termes deviennent un peu plus répandus (106 occurrences des deux), pour redevenir rares au IVe (une quinzaine d'occurrences).

214 Pour une description du κόρυδος (« Lark, probably Crested Lark ») *cf.* Dunbar, *Aristophanes Birds*, p. 249.

260 **κορυζᾷν·** μύξας ῥεούσας ἔχειν· κόρυζα γὰρ ἡ μύξα

> εἰπέ μοι, ἔφη, ὦ Σώκρατες, τίτθη σοι ἔστιν; Τί δέ; ἦν δ᾽ ἐγώ· οὐκ ἀποκρίνεσθαι χρῆν μᾶλλον ἢ τοιαῦτα ἐρωτᾶν; ὅτι τοί σε, ἔφη, κορυζῶντα περιορᾷ καὶ οὐκ ἀπομύττει δεόμενον. (*Rep.* 343A3–8).

Le verbe est assez peu glosé :

> Hésychius : κορυζᾷ· ξαίνει. μωραίνει
>
> *Souda* : κόρυζα. καὶ κορυζῶν, μεμωραμένος ἢ μυξάζων. καὶ Κορυζῶντα. Κόρυζα παρ᾽ Ἀττικοῖς ἡ μύξα λέγεται.
>
> *Coll. Verb.*[1] : κορύζων· μεμωραμένος. ἢ μυξάζων· κόρυζα γὰρ ἡ μύξα.
>
> *Att.Nom.* : κορυζῶντα. μωραίνοντα, μυζῶντα· κόρυζα γὰρ ἡ μύξα, ἣν Ἀττικοί φασι κατάρρουν.
>
> Sch. *in Luc., JTr.* 15 : κορυζῶντα· ὑπὸ τοῦ γήρως μύξας ἐκχέοντα κόρυζαι γὰρ αἱ μύξαι.
>
> Sch. *in Pl.*, *Rep.* 343A : κορυζῶντα. μωραίνοντα, μυξώζοντα· κόρυζα γὰρ, ἡ μύξα, ἣν οἱ Ἀττικοὶ κατάρρουν φασίν.

Coll. Verb.[1], *Att.Nom.*, *Souda* et la scolie à Platon présentent une explication semblable à celle de Timée, plus précisément à la deuxième partie qui concerne l'étymologie du verbe ; en revanche, personne ne reprend la première partie de l'explication de Timée. On remarquera aussi que la *Souda* explique que les attiques appellent la μύξα, κόρυζα (d'où le verbe κορυζῶ) ; *Att.Nom.* et la scolie à Platon expliquent que la κόρυζα est la μύξα, qui est le nom attique pour le κατάρρους. Il est aussi certain que *Att.Nom.* et la *Souda* glosent le verbe en pensant au passage du Platon, comme la forme de l'entrée en atteste.

Enfin, l'usage du verbe dans la littérature grecque est rarissime[215].

261 **κοροπλάθοι·** οἱ τοὺς κόρους πλάττοντες κηρῷ ἢ γύψῳ

Cf. 235 **ἰπνοπλάθοι**.

Timée pense à *Theaet.* 147A8–B1 :

> εἴτε ὁ τῶν κοροπλαθῶν προσθέντες εἴτε ἄλλων ὡντινωνοῦν δημιουργῶν[216].

---

[215] Une vingtaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après.

[216] Mais *cf.* Ruhnke (p. 139) qui réfère le terme à *Theaet.* 147A2–5 : εἰ ἀποκριναίμεθα αὐτῷ πηλὸς ὁ τῶν χυτρέων καὶ πηλὸς ὁ τῶν ἰπνοπλαθῶν καὶ πηλὸς ὁ τῶν πλινθουργῶν, κτλ.

Ruhnke avait déjà renvoyé à ce passage pour une autre entrée qui apparaît dans notre lexique, à savoir ἰπνοπλάθαι. Pour ce passage, en effet, il imprime κοροπλαθῶν

Une fois de plus, le terme n'est pas présenté sous la forme qui se trouve chez Platon. Timée nous offre une explication qui est quelque chose de plus qu'une étymologie : il ajoute en effet les matériaux dont d'habitude les poupées sont faites, matériaux non mentionnés par Platon, qui cependant semble penser plutôt à l'argile.

Peu de lexiques glosent le terme :

> Harpocrat : κοροπλάθος· Ἰσοκράτης ἐν τῷ περὶ τῆς ἀντιδόσεως. τοὺς ἐκ πηλοῦ ἢ κηροῦ ἤ τινος τοιαύτης ὕλης πλάττοντας κόρας ἢ κόρους οὕτως ὠνόμαζον.
>
> Poll, 8.163 : τῶν δὲ κοροπλάθων ἴδιον τὸ τὰ χολοβάφινα βάπτειν, τὰ χρυσοειδῆ.
>
> Moeris : κοροπλάθοι Ἀττικοί, κοροπλάσται Ἕλληνες.
>
> *EM* : κοροπλάστης : ὁ τὰ ζῷα διαπλάσσων οὐ γὰρ μόνον κούρους ἢ κόρας ὁμοίας πλάσσει, ἀλλὰ πᾶν ζῷον· καὶ κοροπλάθους, τοὺς ἐκ κηροῦ ἢ πηλοῦ, ἢ τοιαύτης τινὸς ὕλης, πλάττοντας κόρας ἢ κούρους· κόρη γὰρ, τὸ σμικρὸν ἀγαλμάτιον, τὸ γύψινον ἢ πήλινον.
>
> *Gloss.Rhet.* : κοροπλάθος· ὁ κατασκευάζων εἴδωλα βραχέα ἐκ πηλοῦ πάντων ζώων, οἷς ἐξαπατᾶσθαι τὰ παιδάρια εἴωθεν.
>
> *Souda* : κοροπλάθοι· οἱ τοὺς κόρους πλάττοντες κηρῷ ἢ γύψῳ· τουτέστι τὰ ζῷα πάντα. οἱ κατασκευάζοντες εἴδωλα βραχέα ἐκ πηλοῦ πάντων ζῴων, οἷς ἐξαπατᾶσθαι τὰ παιδάρια εἴωθεν, οὗτος κοροπλάθος καλεῖται. Κοροπλάθους λέγουσι τοὺς ἐκ πηλοῦ τινος ἢ κηροῦ ἢ τοιαύτης τινὸς ὕλης πλάττοντας κόρας ἢ κούρους.

Il y a une scolie à Platon, mais qui n'est qu'une variante suggérée pour les lignes précédentes du passage de Timée (*cf. infra*, note 216) :

> *Thaet.* 147A : ἰπνοπλαθῶν. γρ. καὶ κοροπλαθῶν.

Il y a peu de remarques à faire. La *Souda*, ainsi que *EM*, présentent une partie d'explication identique à ce que l'on trouve chez Harpocration, qui, pour sa part, fait une référence à Isocrate. De prime abord, on dirait que l'*EM* corrige Timée, qui ne parle que des κόροι ; de l'autre côté, on imagine que la *Souda* conserve unversion plus large de l'entrée

---

à la place de ἰπνοπλαθῶν, et il explique que dans les manuscripts, on trouve plusieurs leçons (*cf.* OCT : ἰπνοπλαθῶν, B T W Berol. : κοροπλαθῶν T W in marg). Il reste que, dans notre lexique, l'on trouve deux entrées, ἰπνοπλάθαι et κοροπλάθοι, qui doivent se référer à deux passages platoniciens différents. Or, ἰπνοπλαθῶν semble se trouver une seule fois chez Platon, justement dans *Thaet.* 147A2–5 ; κοροπλαθῶν aussi, dans *Theaet.* 147A8–B1, passage non signalé par Ruhnke.

timéenne, de sorte qu'on peut penser que c'était Timée qui a indiqué que, malgré l'étymologie, les κοροπλάθοι modelaient n'importe quoi.

Isocrate est le seul auteur du Ve siècle avant J.-C. où l'on trouve le terme, mis à part Platon :

> Isoc. *Antid.* 2 : καὶ παραπλήσιον ποιοῦντας ὥσπερ ἂν εἴ τις Φειδίαν τὸν τὸ τῆς Ἀθηνᾶς ἕδος ἐργασάμενον τολμῴη καλεῖν κοροπλάθον.

Le terme est un atticisme, comme Moeris en atteste. De plus, il est extrêmement rare[217].

262 **κράδη·** κλάδος

Le terme, qui ne se trouve pas chez Platon, est rare et ambigu, car il signifie :

(i) « figue » (ou « feuilles de figue » ou « rameau de figues »)
(ii) « machine à théâtre »
(iii) « rameau ».

La plupart des lexiques et des scolies présentent le sens (i), mais il y en a qui signalent l'ambiguïté du terme, en donnant du moins deux sens : *cf.*

Pollux, 8.128 :

> ἡ μηχανὴ δὲ θεοὺς δείκνυσι καὶ ἥρως τοὺς ἐν ἀέρι Βελλεροφόντας ἢ Περσέας, καὶ κεῖται κατὰ τὴν ἀριστερὰν πάροδον, ὑπὲρ τὴν σκηνὴν τὸ ὕψος. ὃ δ' ἐστὶν ἐν τραγῳδίᾳ μηχανή, τοῦτο καλοῦσιν ἐν κωμῳδίᾳ κράδην. δῆλον δ' ὅτι συκῆς ἐστι μίμησις· κράδην γὰρ τὴν συκῆν καλοῦσιν οἱ Ἀττικοί.

Voir aussi Hésychius, *Souda*, Sch. *in Ar.*, *Pac.* 627.

Le terme est utilisé notamment par Aristophane et Hésiode, et c'est cet usage qui est surtout commenté. Le sens donné est toujours approprié aux figues :

Hesiodus *Op.* 680–681 :

> τόσσον πέταλ' ἀνδρὶ φανήῃ ἐν κράδῃ ἀκροτάτῃ, τότε δ' ἄμβατός ἐστι θάλασσα·

Sch. *in Op.*, 678 :

> κράδας δὲ λέγουσι τοὺς νέους συκίνους βλαστοὺς ἀπὸ τοῦ εὐκραδάντους ὑπάρχειν, ὅ ἐστιν εὐκινήτους.
>
> Etc.

---

[217] Une vingtaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Aristophanes

Pax 626–627 : αἱ γὰρ ἐνθένδ' αὖ τριήρεις ἀντιτιμωρούμεναι οὐδὲν αἰτίων ἂν ἀνδρῶν τὰς κράδας κατήσθιον.

Av. 39–40 : οἱ μὲν γὰρ οὖν τέττιγες ἕνα μῆν' ἢ δύο ἐπὶ τῶν κραδῶν ᾄδουσ',

Sch. *in Ar.*, *Av.* 39 : κράδη δὲ ἡ συκῆ.

En revanche, il y a une glose d'Erotianus qui est très intéressante, car elle suggère que la glose de notre lexique pourrait être appropriée à Hippocrate (*cf. Ulc.* 12 ; *Superf.* 33) :

κράδης· οἱ μὲν τὰ τῆς συκῆς φύλλα, οἱ δὲ τοὺς κλάδους.

En effet, aucun texte ne semble dire, avec Timée, que κράδη signifie aussi « rameau », sauf celui d'Erotianus. Et il est difficile d'imaginer que cette entrée, non-platonicienne, ne faisait pas référence à un texte (ou quelques textes) particulier.

263 **κραιπαλῶντα·** ἔτι ἀπὸ τῆς μέθης βαρυνόμενον

ἄλλως τε καὶ κραιπαλῶντα[218] ἔτι ἐκ τῆς προτεραίας. (*Symp.* 176D3–4).

La présence de ἔτι dans l'explication de Timée est due au fait que ἔτι se trouve aussi dans le passage du *Symposium* où le terme à expliquer apparaît.

Une minorité cite le verbe. Parmi ceux qui le font, la plupart présente le lemme κεκραιπαληκώς : *cf.* par exemple

Photius (= *Souda*) : κεκραιπαληκώς· εὐφραμμένος.

Hésychius : κεκραιπαληκώς· εὐφραινόμενος, ἢ εὐφραμμένος

[Zon.] : κεκραιπαληκώς. μεθύσας· εὐφρανθείς.

etc.

Ces gloses se réfèrent probablement à un *Psaume* :

77.65 : καὶ ἐξηγέρθη ὡς ὁ ὑπνῶν κύριος, ὡς δυνατὸς κεκραιπαληκὼς ἐξ οἴνου, κτλ.

Cf. aussi Origène, *fr. in Ps. 1–150* 77.65 ; *C. Cels.* 4.72 ; Eusèbe, *Ps.* [M.23.936] ; Athanase, *Comm.Essent* [M.28.44] ; Didyme, *Gen.* 158 ; Théodoret, *in Ps. 1–150* [M.80.1500].

D'autres lexiques citent l'entrée :

[218] OCT : κραιπαλῶντα T W : κραιπαλοῦντα B.

i) au présent indicatif :

EM (l'on trouve une explication abrégée dans *Et.Parv.*) :

> κραιπαλῶ· Δευτέρας συζυγίας τῶν περισπωμένων· γίνεται ἐκ τοῦ κραιπάλη, ὃ σημαίνει τὴν μέθην· τοῦτο παρὰ τὸ κάρα καὶ τὸ πάλλω, ὑπερθέσει καὶ συγκοπῇ

ii) à l'infinitif

> *Souda* : κραιπαλᾶν· ἐπὶ τοῦ ἀλαζονεύεσθαι. τὸν δὲ Σέσωστριν ἐπὶ τοσοῦτον κραιπαλᾶν, ὥστε ἁρμάμαξαν συμπήξασθαι χρυσοκόλλητον λίθους τε τιμίους ταύτῃ περιβαλεῖν καὶ ἐφιζάνων ζευγνύειν τοὺς ἡττημένους βασιλεῖς

iii) et aussi au participe

> Hésychius : κραιπαλήσας· μεθύσας.

En tout état de cause, personne ne semble reprendre le terme du *Symposium*, et d'ailleurs, personne ne reprend l'explication de Timée.

Plus que le verbe, on glose le substantif κραιπάλη (*cf.* Hésychius ; *Gloss.Rhet.* ; *Souda* ; [Zon.], etc.), qui est un atticisme :

> Phrynichus : κραιπάλη· ἡ ἀφ' ἑσπέρας ἄχρι εἰς ὄρθρον πόσις καὶ παραφορὰ τῆς διανοίας, ἀπὸ τοῦ πάλλειν, ὅ πέρ ἐστιν διασείειν, τὴν κεφαλήν.

Il semble intéressant que certains lexiques opèrent une différence entre κραιπάλη et μέθη, qui semble basée du moins en partie sur le texte de Platon (l'idée que κραιπάλη soit l'ivresse de la veille) :

> Ammon. (= Ptol.) : κραιπάλη καὶ μέθη διαφέρει. κραιπάλη μὲν γάρ ἐστιν ἡ χθεσινὴ μέθη, μέθη δὲ ἡ τῆς αὐτῆς ἡμέρας γινομένη οἴνωσις.

Enfin, il y a des scolies à Aristophane qui présentent une explication semblable :

Aristophanes *Pl.* 298–299

> πήραν ἔχοντα λάχανά τ' ἄγρια δροσερά, κραιπαλῶντα ἡγούμενον τοῖς προβατίοις,
>
> Sch. *in Pl.*, 298 : καὶ κραιπαλῶντα· ἀντὶ τοῦ ἐκ μέθης ἀτακτοῦντα, μεθύοντα, ἀπὸ τοῦ τῶν καιρίων σφάλλεσθαι.
>
> etc.

Le verbe est très rare[219].

[219] Moins d'une centaine d'occurrence du verbe entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

264 **κρανίον·** ἐν Κορίνθῳ γυμνάσιον

Les lexiques et les scolies qui glosent le terme en soulignent l'ambiguïté, si l'on accepte la même orthographe, ou alors la différence d'orthographe qui marque une différence de sens (comme par exemple « tête » et « gymnase ») :

> Hésychius : κρανίον· [πλατύ, ὑψηλόν. σεμνόν. ἰσχυρόν, ὀχθῶδες.] καὶ ἡ κεφαλή. ἢ γυμνάσιον διὰ τοῦ ἰῶτα. κρανεῖον δὲ ὁ τόπος διφθόγγῳ.
>
> *Souda* : κράνειον· φυτόν. καὶ τὸ γυμνάσιον. καὶ Κράνειος καρπός. κρανίον δὲ τόπος· καὶ ἡ κεφαλή.

Cf. aussi *Et.Gud.* ; Sch. *in Luc., DMort.* 1.

Ce qui est remarquable est que, avant le premier siècle après J.-C., Κρανίον (au sens de lieu à Corinthe) se trouve seulement chez Théophraste, *CP*, 5.14.2 :

> πλείω γὰρ ἐκπήγνυται καὶ πλεονάκις ἐν τούτοις ἐνιαχοῦ μὲν καὶ μικρὸν πάνυ διεχόντων, ὥσπερ ἐν Κορίνθῳ τὸ Κράνιον καὶ τὸ Ὀλύμπιον. Σκληραὶ γὰρ αἱ αἰθρίαι σφόδρα περὶ τὸ Κράνιον, ὥστε καὶ τοῖς φυτοῖς καὶ τῇ αἰσθήσει δῆλον εἶναι.

Il est clair pourtant que notre glose ne concerne pas Théophraste, mais peut-être un orateur dans un discours perdu…

265 **κραυρότερον·** ψαθυρότερον καὶ εὐθραυστότερον

Le terme se se rencontre à deux reprises, à la forme comparative, dans le *Timée* :

> 60C7–D2 : τὸ δὲ ὑπὸ πυρὸς τάχους τὸ νοτερὸν πᾶν ἐξαρπασθὲν καὶ κραυρότερον[220] ἐκείνου συστάν, ᾧ γένει κέραμον ἐπωνομάκαμεν, τοῦτο γέγονεν
>
> 74A7–B1 : τὴν δ' αὖ τῆς ὀστεΐνης φύσεως ἕξιν ἡγησάμενος τοῦ δέοντος κραυροτέραν εἶναι καὶ ἀκαμπτοτέραν.

Il s'agit d'un terme extrêmement rare[221], qui au Ve siècle avant J.-C. se trouve seulement chez Platon, mais qui est utilisé par Aristote (toujours en opposition avec γλίσχρον) et également par Galien.

Pour Aristote *cf.* par exemple *GC* 330a4–7 :

---

[220] OCT : κραυρότερον (sed υρό in ras.) F Y : γρ. κρατέστερον in marg. A.

[221] 63 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

πάλιν δὲ τὸ μὲν γλίσχρον τοῦ ὑγροῦ (τὸ γὰρ γλίσχρον ὑγρὸν πεπονθός τί ἐστιν, οἷον τὸ ἔλαιον), τὸ δὲ κραῦρον τοῦ ξηροῦ· κραῦρον γὰρ τὸ τελέως ξηρόν, ὥστε καὶ πεπηγέναι δι' ἔλλειψιν ὑγρότητος.

Pour Galien, voir par exemple :

Elem.Hp. I 484–485 : ὑπολείπεται οὖν ἔτι τὸ μαλακὸν καὶ σκληρὸν καὶ γλίσχρον καὶ κραῦρον· ἀλλά τοι καὶ τούτων τὸ μὲν μαλακὸν καὶ τὸ γλίσχρον ἐκ τῆς τῶν ὑγρῶν ἐστι φύσεως, τὸ δὲ σκληρὸν καὶ τὸ κραῦρον ἐκ τῆς τῶν ξηρῶν, ἕτεραι δ' οὐκ εἰσὶ παρὰ ταύτας ἁπταὶ ποιότητες.

Seuls quelques lexiques glosent le terme, mais jamais avec l'explication de Timée (cependant Photius et la *Souda* reprennent quelques mots) :

Photius : κραυρόν· ψαφαρόν· καπυρόν· ξηρόν· καὶ κραυρότερον· εὐθραυστότερον, σκληρότερον·

Souda: κραῦρον· ξηρόν, καπυρόν· εὔθραυστον.

Cf. aussi Hésychius

κραυρότερον ξηρότερον

et *Coll. Verb.*[1]

κραῦρον· ξηρόν. κατάπυρον.

266 **κυαμεῦσαι·** κυάμῳ ψηφοφορῆσαι, ᾧ ἐχρῶντο οἱ βουλευταί

Le verbe, non platonicien, est extrêmement rare : il se trouve chez Xénophon, Démosthène, Aristote, Idomeneus, Plutarque. Mis à part Photius et la *Souda*, qui présentent la même explication que celle de Timée, voici ce qu'on a dans les lexiques et scolies :

Hésychius : κυαμεύειν· κληροῦσθαι

Lex.Rhet.Cantabr. : κυαμεύονται, κληροῦνται· ἐχρῶντο γὰρ κυάμοις οἱ Ἀττικοὶ ἐν ταῖς κληρώσεσι τῶν ἀρχῶν μέλασι καὶ λευκοῖς, καὶ ὁ τὸν λευκὸν ἀνασπάσας ἦρχεν.

Sch. *in D.*, 25.304 : κυαμεύονται· δικάζουσι· κυάμοις γὰρ τὸ παλαιὸν ὥσπερ κλήροις ἐδήλουν τὴν γνώμην οἱ δικάζοντες.

La scolie à Démosthène est intéressante, car elle explique qu'il s'agissait d'une façon ancienne de juger.

267 **κυλοιδιᾶν·** τὰ κύλα οἰδαίνειν· κύλα δὲ τὰ ὑπὸ τοὺς ταρσοὺς τῶν ὀφθαλμῶν μυώδη σαρκία

Il s'agit certainement d'une glose à Aristophane[222] pour un verbe extrêmement rare[223] :

Lys. 472 : ἐὰν δὲ τοῦτο δρᾷς, κυλοιδιᾶν ἀνάγκη.

Sch. *in Lys.*, 472 : κυλοιδιᾶν ἀνάγκη· τὰ περὶ τὸν ὀφθαλμὸν μέρη κοῖλα οἰδεῖν. καὶ παρὰ Θεοκρίτῳ δηθὰ κυλοιδιόωντες. – τὴν ὄψιν οἰδεῖν.

Poll., 2.66 : καὶ κύλα δὲ καὶ ἀνάκυλα καὶ ἐπικυλίδες, ἀφ' ὧν καὶ τὸ κυλοιδιᾶν· οἱ δὲ κύλον μὲν τὸ κάτωθεν βλέφαρον, τὸ δ' ἄνωθεν ἐπικυλίδα ἢ κυλίδα.

Photius : κυλοιδιαῖν· τὸ τὰ κύλα οἰδεῖν ἐκ μέθης· κύλα δὲ λέγεται τὰ ὑποκάτω τοῦ κάτω βλεφάρου· ἃ ἡμεῖς ὑπώπια καλοῦμεν.

Souda : κοιλιδιᾶν· οἷον τὰ κοῖλα τῶν ὀφθαλμῶν οἰδεῖν. Θεόκριτος· δηθὰ κοιλοιδιόωντο.

268 **κύρβις·** στήλη τρίγωνος πυραμοειδής, νόμους ἔχουσα περὶ θεῶν

Le passage que Timée a à l'esprit est *Polit.* 298D6–E2 :

γράψαντας ἐν κύρβεσί τισι καὶ στήλαις, τὰ δὲ καὶ ἄγραφα πάτρια θεμένους ἔθη

L'explication de Timée (qui reprend le passage du *Politique* pour στήλαις) est, du moins en partie, non pertinente : en effet, elle dit que l'on écrit sur ces colonnes les lois qui concernent les dieux, alors que, dans le passage du *Politique*, Platon est en train de parler des lois qui devraient réglementer les arts de la médicine et de la navigation. Mais Timée veut probablement indiquer quel est le sens standard du mot, pour montrer, implicitement, que Platon l'utilise de façon légèrement insolite.

Il y a aussi une scolie *ad loc*, qui explique l'une des fonctions des κύρβεις en disant qu'il s'agissait des tables où l'on inscrit les lois sur les sacrifices (concernant évidemment les dieux) :

Sch. *in Pl.*, *Polit.* 298E : κύρβεσι. τρίγωνοι πίνακες ἐν οἷς οἱ περὶ τῶν ἱερῶν νόμοι ἐγγεγραμμένοι ἦσαν καὶ πολιτικοί· ἄξονες δὲ τετράγωνοι ἐν οἷς οἱ περὶ τῶν ἰδιωτικῶν. τινὲς δὲ ἀδιάφορα ταὐτά φασιν.

---

222 Mais la *Souda* et la scolie à Aristophane citent aussi Théocrite, même s'il s'agit d'une occurrence qui a une forme différente de celle de notre lexique.

223 Moins d'une quinzaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. dans toutes ses orthographes (κυλοιδ—, κοιλοιδ—, κοιλιδ—).

Cette scolie est aussi importante car elle résume la longue tradition des explications que l'on retrouve dans les lexiques et dans les commentaires à propos des κύρβεις et des ἄξονες.

En effet, il faut tout d'abord remarquer que κύρβις est extrêmement commenté: de nombreux lexiques l'expliquent, en le présentant souvent dans plusieurs entrées (Poll., 8.128; Ammonius; Harpocration; Pausanias; Hésychius; Photius; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Gloss.Rhet.*; *Att.Nom.*; *Lex.Vind.*; *Lex.Pat.*; [Zon.], etc.); de plus, il y a une dizaine de scolies à Aristophane sur ce terme, qui est utilisé aussi par Aristote (*cf.* également anon. *Rh.*, 144.12–26).

Les explications données par les lexiques sont en général plus raffinées et articulées que celle donnée par Timée (qui n'est reprise par aucun lexique, ni aucune scolie). Pausanias, Photius, la *Souda* et [Zon.] présentent une explication identique à celle de la scolie platonicienne considérée, sauf que le lemme est κύρβεις et non pas κύρβεσι. Le seul lexique qui présente comme lemme κύρβεσι (avec une explication au datif pluriel), et qui donc est évidemment en train de gloser Platon, est *Att.Nom.*

> κύρβεσι· τριγώνοις πίναξιν ἐν οἷς τοὺς ἱεροὺς καὶ πολιτικοὺς ἔγραφον νόμους. εἰσί δε καὶ τετράγωνοι πίνακες, οὓς ἔλεγον ἄξονας.

Plusieurs lexiques expliquent la distinction entre κύρβεις et ἄξονες (Pollux, Ammonius, Pausanias, Photius, *Gloss.Rhet.*, etc.), surtout par la différence de leur forme, triangulaire pour les κύρβεις, carrée pour les ἄξονες. Voir par exemple

> Poll., 8.128: κύρβεις δὲ τρίγωνοι σανίδες πυρα μοειδεῖς, οἷς ἦσαν ἐγγεγραμμένοι οἱ νόμοι. ἄξονες δὲ τετράγωνοι χαλκοῖ ἦσαν, ἔχοντες τοὺς νόμους. ἀπέκειντο δὲ οἵ τε κύρβεις καὶ οἱ ἄξονες ἐν ἀκροπόλει πάλαι αὖθις δ' ἵνα πᾶσιν ἐξῇ ἐντυγχάνειν, εἰς τὸ πρυτανεῖον καὶ τὴν ἀγορὰν μετεκομίσθησαν· διὰ τοῦτο ἔλεγον τὸν κάτωθεν νόμον ἀντιτιθέντες πρὸς τὴν ἀκρόπολιν.

En revanche, certaines lexiques attribuent à Aristophane de Byzance la théorie selon laquelle les κύρβεις et les ἄξονες avaient la même forme triangulaire, en différant par leur fonction (les lois pour les ἄξονες, les sacrifices pour les κύρβεις[224]). *Cf.* par exemple la *Souda* = (*Et.Gud.* et *EM*):

> κύρβεις αἱ τὰς τῶν θεῶν ἑορτὰς ἔχουσαι- Ἀσκληπιάδης δὲ (ἐν τοῖς τῶν ἀξόνων ἐξηγητικοῖς) ἀπὸ Κύρβεως τοῦ τὰς θυσίας ὁρίσαντος, ὥς φησι Φανίας

---

[224] *Cf.* aussi Swoboda, *RE*, XII 1, 135, qui affirme aussi que dans la période attique on parlait indifféremment de κύρβεις et de ἄξονες, et que le résponsable de cela a été peut-être Cratinus.

ὁ Ἐρέσιος-Ἐρατοσθένης δὲ τριγώνους αὐτάς φησιν εἶναι, οὐ τετραγώνους, Ἀριστοφάνης δὲ ὁμοίας αὐτὰς εἶναι τοῖς ἄξοσι, πλὴν ὅτι οἱ μὲν ἄξονες νόμους, αἱ δὲ κύρβεις θυσίας ἔχουσιν.

Comme on l'a déjà dit, il y a une dizaine de scolies concernant Aristophane, comme par exemple

Sch. *Nu.*, 448a alpha : κύρβις· κύρβις ἡ σανὶς ἔνθα ἦσαν οἱ νόμοι γεγραμμένοι.

Sch. *Nu.*, 448a beta : κύρβις σανὶς ἔνθα οἱ νόμοι γεγραμμένοι ἦσαν. ἢ οὕτως. ἡδέως ἂν ὁτιοῦν ὑπομείναιμι, ἵνα δόξω τοῖς πολλοῖς λόγων ἔμπειρος εἶναι καὶ νόμους εἰδέναι.

etc.

Timée donc parle de κύρβις par rapport aux lois sur les dieux, alors que la plupart des témoins pensent aux lois en général. On pensera que Timée dépend, après tout, d'Aristophane de Byzannce, et que les lois « à propos des dieux » sont celles qui concernent les fêtes et les sacrifices. On pensera aussi à une correction du texte de Timée : θυσίων pour θεῶν.

L'abondance d'explications sur κύρβις s'explique par l'intérêt encyclopédique qui passionait grammairiens, lexicographes et scoliastes.

269 **κύρτος·** πᾶν πλέγμα τὸ εἰς ἰχθύων ἄγραν πεποιημένον

Le terme se retrouve dans plusieurs passages platoniciens :

1) *Soph.* 220C4–5 : κύρτους δὴ καὶ δίκτυα καὶ βρόχους καὶ πόρκους καὶ τὰ τοιαῦτα μῶν ἄλλο τι πλὴν ἕρκη χρὴ προσαγορεύειν;

2) *Tim.* 78B2–4 : τούτοις οὖν κατεχρήσατο ὁ θεὸς εἰς τὴν ἐκ τῆς κοιλίας ἐπὶ τὰς φλέβας ὑδρείαν, πλέγμα ἐξ ἀέρος καὶ πυρὸς οἷον οἱ κύρτοι συνυφηνάμενο, κτλ.

3) *Tim.* 79D1–3 : πᾶν ζῷον αὐτοῦ τἀντὸς περὶ τὸ αἷμα καὶ τὰς φλέβας θερμότατα ἔχει, οἷον ἐν ἑαυτῷ πηγήν τινα ἐνοῦσαν πυρός· ὃ δὴ καὶ προσηκάζομεν τῷ τοῦ κύρτου πλέγματι

4) *Legg.* 823E1–2 : μήτε ἐγρηγορόσιν μήτε εὕδουσιν κύρτοις ἀργὸν θήραν διαπονουμένοις.

Timée avait à l'esprit l'usage du terme dans le *Timée* : une raison de croire cela est le fait que, pour son explication, Timée utilise en partie les passage du *Timée* (*cf.* πλέγμα et πλέγματι).

Une raison pour gloser le mot est le fait que le terme était très difficile à comprendre, comme un texte attribué à Galien l'explique bien :

> *in Tim.*, Fr. 9 : πλέγμα ἐξ ἀέρος καὶ πυρὸς οἷον οἱ κύρτοι ξυνυφηνάμενος. τοὺς τῶν ἁλιέων κύρτους λέγει, οὓς εἰ μή τις ἴδοι πρότερον, οὐκ ἂν ἀκολουθήσειε τοῖς λεχθησομένοις οὖσι δυσρήτοις, ὡς καὶ τοῖς ἑωρακόσι τοὺς κύρτους μόγις νοηθῆναι. εἰ μὲν οὖν τις ἐπιθαλάττιον οἴκησιν ἔχοι, πειραθήτω πρότερον ἰδεῖν τοὺς κύρτους τῶν ἁλιέων, εἰ δὲ χερσαῖός τις καὶ ὄρειος εἴη, ἀλλὰ ταλάρους γε πάντως ἐθεάσατο· νοήσας οὖν τούτους ἀτρήτους μὲν κατὰ τὴν βάσιν ἀνεῳγμένον δὲ τὸ ἄνω στόμιον ἔχοντας, οὕτω τοῖς λεχθησομένοις προσσχέτω τὸν νοῦν (*cf.* aussi 13.17–19).

Selon ce texte, pour expliquer la phrase platonicienne πλέγμα ἐξ ἀέρος καὶ πυρὸς οἷον οἱ κύρτοι ξυνυφηνάμενος (*cf. supra*, *Tim.* 78B), il faut avoir vu les κύρτοι que les pêcheurs utilisent, sinon on ne comprend pas ce que Platon veut dire. Si donc on habite au bord de la mer, il faut tout d'abord voir ces choses-là ; si par contre, on habite à la campagne ou à la montagne, il faudra regarder les ταλάροι (« corbeilles »), qui ont une forme semblable aux κύρτοι.

Cf. aussi *supra*, entrée 142 ἐγκύρτια.

Cela dit, il y a un aspect considéré par les lexicographes qu'il vaut la peine de noter, à savoir la relation entre κύρτος et πόρκος.

Moeris (= Thom.Mag) affirme que πόρκους οἱ Ἀττικοὶ οὓς κύρτους λέγουσιν Ἕλληνες.

Il semble avoir tort, car le terme est utilisé par Platon, qui est justement attique. Mais il ne faut pas penser qu'un usage de la part de Platon suffit pour rendre un mot attique (*cf.* par exemple Phrynichus *Ecl.* 293).

Il y a en revanche des lexicographes qui signalent que Platon, dans le *Sophiste*, fait une différence entre les deux termes : *cf.* par exemple

> Hésychius : πόρκος· κύρτος. τινὲς δὲ τὸν ἁλιευτικὸν κύρτον ἀποδιδόασιν.
>
> [Zon.] : πόρκος. οἱ μὲν τὸ δίκτυον ἀπέδοσαν, οἱ δὲ σχοινίου πλέγμα, οἱ δὲ κύρτον. οὐδὲ οὗτοι ὑγιῶς. ὁ γὰρ Πλάτων ἕτερον φησὶ τὸν πόρκον τοῦ κύρτου. λέγει γὰρ οὕτως· κύρτους, καὶ δίκτυα, καὶ βρόχους, καὶ πόρκους, καὶ τὰ τοιαῦτα, οὐκ ἄλλό τι πλὴν ἕρκη δεῖ προσαγορεύειν.

Il semble pourtant que, dans ces textes, on tire une différence entre les deux termes du texte du *Sophiste* de Platon, sans avoir aucune idée du sens exact.

Certains lexicographes s'arrêtent sur la différence entre κύρτος et κυρτός (« courbe », adjectif beaucoup plus utilisé dans la littérature grecque) : *cf.* par exemple

> Philopon : κύρτος τὸ ἁλιευτικὸν πλέγμα, κυρτός τὸ ἐπίθετον, ὁ κεκαμμένος.

270 **κωμῳδεῖν·** σκώπτειν

Il y a trois passages platoniciens où le verbe apparaît sous la forme donnée par Timée, à savoir :

> *Parm.* 128C6–D1 : ἔστι δὲ τό γε ἀληθὲς βοήθειά τις ταῦτα [τὰ γράμματα] τῷ Παρμενίδου λόγῳ πρὸς τοὺς ἐπιχειροῦντας αὐτὸν κωμῳδεῖν ὡς εἰ ἕν ἐστι
>
> *Rep.* 452D1 : ἐξῆν τοῖς τότε ἀστείοις πάντα ταῦτα κωμῳδεῖν.
>
> *Legg.* 935E3–6 : ποιητῇ δὴ κωμῳδίας ἤ τινος ἰάμβων ἢ μουσῶν μελῳδίας μὴ ἐξέστω μήτε λόγῳ μήτε εἰκόνι, μήτε θυμῷ μήτε ἄνευ θυμοῦ, μηδαμῶς μηδένα τῶν πολιτῶν κωμῳδεῖν.

Il faut pourtant écarter le dernier passage, car, là, κωμῳδεῖν signifie « écrire des comédies » ; en revanche, les deux autres textes sont également appropriés au sens du verbe donné par Timée, qui a donc voulu montrer une utilisation particulière du verbe à certains passages platoniciens précis.

Sur le passage du *Parménide*, nous possédons un commentaire de Proclus, qui explique que Zénon, dans le passage du *Parménide*, utilise le verbe κωμῳδεῖν pour montrer la faiblesse de l'âme de ceux qui soutiennent la pluralité contre la thèse parménidéenne de l'unité (*in Parm.*, 715.15–37).

Pour ce qui est des lexiques, à la différence de Photius et la *Souda*, qui donnent l'explication de Timée, Hésychius présente d'autres sens du verbe :

Hésychius

> κωμῳδούμενοι· παιζόμενοι παρὰ τὴν τραγῳδίαν
> κωμῳδοῦντες θριαμβεύοντες, πομπεύοντες

et cela est tout ce que nous avons sur les lexiques qui glosent le verbe.

Parmi les scolies aussi, il y a très peu d'explications : on trouve une seule scolie pour Aristophane, qui présente la même explication que celle de Timée

> Sch. *Pax* 751 : ἰδιώτας ἀνθρωπίσκους κωμῳδῶν· ὅ ἐστι σκώπτων εὐτελεῖς τινας καὶ ἀσθενεῖς ἄνδρας.

Comme on a vu, le verbe est ambigu, et aussi plutôt rare[225].

---

[225] Une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie après J.-C. On assiste à une augmentation des occurrences au IIe siècle après J.-C. (96) et au IVe après J.-C. (152).

271 **κωλαγρέται·** οἱ ταμίαι τοῦ δικαστικοῦ μισθοῦ καὶ τῶν εἰς θεοὺς ἀναλωμάτων

Photius glose κωλαγρέτης et κωλακρέτης, [Zon.] κωλαγρέτης, les autres lexiques et scolies κωλακρέτης.

La glose n'est pas platonicienne, mais probablement concerne Aristophane : voir par exemple

> Sch. *Av.*, 1541 : τὸν κωλακρέτην· Τὸν ταμίαν τῶν πολιτικῶν χρημάτων. Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικὸς τούτους ταμίας εἶναί φησι τοῦ δικαστικοῦ μισθοῦ. οὐ μόνον δὲ τούτοι τὴν ἐπιμέλειαν ἐποιοῦντο, ὥς φησιν, ἀλλὰ καὶ τὰ εἰς θεοὺς ἀναλισκόμενα διὰ τούτων ἀνηλίσκετο, ὡς Ἀνδροτίων γράφει οὕτως τοῖς δὲ ἰοῦσι Πυθῶδε θεωροῖς τοὺς κωλακρέτας διδόναι ἐκ τῶν ναυκληρικῶν ἐφόδιον ἀργύρια, καὶ εἰς ἄλλο ὅ τι ἂν δέῃ ἀναλῶσαι.

La scolie mentionne l'explication d'Aristophane de Byzance, en donnant l'impression que la glose de notre lexique, tout comme celles des autres, dérive de cette explication : *cf.* par exemple

> *Souda* : κωλακρέται· οἱ ταμίαι τοῦ δικαστικοῦ μισθοῦ καὶ τῶν εἰς θεοὺς ἀναλωμάτων. Ἀριστοφάνης· σὺ δὲ χασκάζεις τὸν κωλακρέτην, τὸ δὲ πραττόμενόν σε λέληθεν.

Voir aussi Sch. *in Ar.*, *V.* 695 et 724; Pausanias (= Photius) et *Lex.Rhet. Cantab.*

272 **λαμπτήρ·** φανός

Il s'agit d'un terme qui ne se trouve pas chez Platon (mais *cf.* Introduction p. 96 pour une suggéstion quant à son origine), mais qui est utilisé par Homère, Eschyle, Hippocrate, Euripide, Xénophon, etc. Les lexiques le commentent abondamment surtout à cause du fait qu'il est démodé. En particulier, certains expliquent que l'on appelait λαμπτήρ ce que maintenant on appelle φανός : *cf.* Pollux, 6.103 ; Ammonius (= Ptolemaeus) *s.v.* λυχνοῦχος ; Photius, Eustathius *in Od.*, II 181.28–41. Galien, en commentant le terme chez Hippocrate, explique que selon la plupart des gens, et en particulier les attiques, λαμπτήρ s'applique à φανός, mais que le terme s'applique aussi à δάδος et à λύχνος (les deux signifient « flambeau ») :

> λαμπτήρ· ὃν οἱ πολλοὶ φανὸν ὀνομάζουσιν, ἐν τῷ δευτέρῳ περὶ νούσων τῷ μείζονι· παρὰ μέντοι τοῖς ἄλλοις καὶ μάλιστα τοῖς Ἀττικοῖς, ἐν ᾧ ξύλα τε κατεκαίετο παρέξοντα φῶς· ἀλλὰ καὶ ὁ δάδος καὶ ὁ λύχνος ἐστὶν ὅ τε λαμπτὴρ ὀνομάζεται.

Pour sa part, Phrynichus pose une différence nette entre λαμπτήρ et φανός :

> λυχνοῦχος, λαμπτήρ, φανός διαφέρει. λυχνοῦχος μέν ἐστι σκεῦός τι ἐν κύκλῳ ἔχον κέρατα, ἔνδον δὲ λύχνον ἡμμένον, διὰ τῶν κεράτων τὸ φῶς πέμποντα. λαμπτὴρ δὲ χαλκοῦν ἢ σιδηροῦν ἢ ξύλινον λαμπάδιον ὅμοιον, ἔχον θρυαλλίδα. φανὸς δὲ φάκελός τινων συνδεδεμένος καὶ ἡμμένος, ὃ καὶ διὰ τοῦ π.

273 **λαχεῖν δίκην·** γράψασθαι

Il y a cinq passages platoniciens où la formule apparaît, dont quatre dans les *Lois*

1) *Euthyph.* 5B2–3 : ἐκείνῳ τῷ διδασκάλῳ λάχε δίκην πρότερον ἢ ἐμοί, κτλ.
2) *Legg.* 928C4–5 : ἔστω δίκην λαχεῖν ἐπιτροπίας·
3) *Legg.*937A5–7 : γυναικὶ δ' ἐξέστω ἐλευθέρᾳ μαρτυρεῖν καὶ συνηγορεῖν, ἐὰν ὑπὲρ τετταράκοντα ἔτη ᾖ γεγονυῖα, καὶ δίκην λαγχάνειν, ἐὰν ἄνανδρος ᾖ·
4) *Legg.* 938B7–8 : τιμᾶν αὐτῷ τὸ δικαστήριον ὅσου χρὴ χρόνου τὸν τοιοῦτον μηδενὶ λαχεῖν δίκην μηδὲ συνδικῆσαι
5) *Legg.* 948D5–6 : καὶ τὸν λαγχάνοντά τῳ τινα δίκην τὰ μὲν ἐγκλήματα γράφειν

La formule apparaît, sous la forme reconstituée par Ruhnke, seulement dans le quatrième passage ; pourtant, il semble difficile de choisir un passage platonicien précis, car le sens est le même dans tout les passages. Il est plutôt probable que Timée a voulu gloser un usage attique technique en général.

La formule est utilisée surtout par les orateurs (Isocrate, Isaeus, Antiphon, Lysias) : *cf.*

> *Lex.Rhet.* : δίκην λαχών· κατηγορήσας
>
> *Gloss.Rhet.* : λαχεῖν δίκην· τὸ συνάψασθαι δίκην πρός τινα λαχεῖν δίκην ἔλεγον.
>
> *Coll.Verb.*[1] : λαχεῖν δίκην· δικάσασθαι.

Elle est reconnue comme attique :

> Moeris : λαχεῖν δίκην Ἀττικοί, ἔγκλημα ἀποδόσθαι Ἕλληνες.
>
> *Cf.* aussi Thomas Magister.

A l'époque de Photius, la pratique liée au terme était démodée :

> Photius : λαχεῖν δίκης· τὸ παλαιὸν πολλῶν ὄντων οἳ ἐβούλοντο εἰς δικαστήριον εἰσιέναι, ἢ οἱ ἄρχοντες ἵνα κατὰ τάξιν εἰσίωσιν, κλήρῳ λαχεῖν αὐτοὺς

τῆς δίκης διέταττον ἢ λαχεῖν δίκης ἐστιν, ὡς ἔνιοι, οἷον τὸ τυχεῖν· ὥσπερ ὕπνου λαχεῖν καὶ τροφῆς καὶ τῶν τοιούτων.

D'autres lexiques présentent des explications semblables à celle de Timée : *cf.* par exemple Photius (= *Souda*) : λαχεῖν δίκην· δικάσασθαι.

Lex.Pat. : δίκην δὲ τούτῳ λαχὼν ὕστερον τῆς κατηγορίας εἷλον ἐρήμην. Δίκη ἐρήμη κατὰ τῶν μὴ ἀπαντώντων τῇ κυρίᾳ εἰς τὸ δικαστήριον, καὶ διὰ τοῦτο ἡττωμένων.

Les seules scolies sur la formule concernent Platon :

Euthyph. 5B : λάχε δίκην. κλήρῳ γὰρ εἰσῆγον τὰς δίκας δι' εὐταξίαν.

Legg. 928C : δίκην λαχεῖν. ἐνστήσασθαι, ὅ ἐστι καὶ λῆξις δίκης.

274 **λάχος·** κλῆρος

καὶ δὴ καὶ μετὰ τοῦτο δώδεκα θεοῖς δώδεκα κλήρους θέντας, ἐπονομάσαι καὶ καθιερῶσαι τὸ λαχὸν[226] μέρος ἑκάστῳ τῷ θεῷ, καὶ φυλὴν αὐτὴν ἐπονομάσαι (*Legg.* 745D7–E2).

Timée reprend le même passage pour son explication (κλήρους) ; Platon semble présenter ici une réminiscence homérique :

Il. 24.400 : τῶν μέτα παλλόμενος κλήρῳ λάχον ἐνθάδ' ἕπεσθαι.

Les lexiques qui glosent le terme ont à l'esprit Platon et/ou Homère. Pollux semble penser à Platon, mais sans comprendre le texte des *Lois*, car il parle des peines judiciaires contre les étrangers

8.91 : καὶ διανέμει τὸ λαχόν, ἑκάστῃ φυλῇ μέρος, τὸ μὲν διαιτηταῖς παραδιδούς, εἰσάγων δὲ δίκας ἀποστασίου ἀπροστασίου κλήρων μετοίκων.

Les autres lexiques glosent comme Timée (*cf. supra*, *loc sim*).

Les scolies utilisent des tournures semblables : *cf.* par exemple Sch. *in A.*,

Ch. 361 : μόριμον λάχος· τὴν ἐκ Μοιρῶν βασιλείαν κεκληρωμένην ἔχων.

Voir aussi *in Eu.* 5 et 310 ; Sch. *in A.R.*, 95, 1082 ; Sch. *in Il.*, 24.400.

---

[226] Ruhnke, p. 145 : hic aliquando suspicatus sum pro λαχὸν legendum esse λαχός, abiecto μέρος, quod ex glossemate irrepserit.

275 **λεία·** ἁρπαγὴ ἀπὸ τῶν πολεμίων

Les lexiques qui glosent le terme se réfèrent à un vers d'Homère

> ληΐδα δ' ἐκ πεδίου συνελάσσαμεν ἤλιθα πολλὴν πεντήκοντα βοῶν ἀγέλας (*Il.* 11.677–678)

en donnant des explications semblables à celle de notre lexique : *cf.*

> Apollonius le sophiste : ληίδα τὴν λείαν, τὴν πραῖδα.

> Ammonius (= Ptolemaeus) : λείαν καὶ λίαν διαφέρει. λεία μὲν γὰρ διὰ διφθόγγου σημαίνει τὴν ἀπελασίαν τῶν τετραπόδων· « ληΐδα δ' ἐκ πεδίου συνελάσαμεν » κτλ.

> *Souda* : λείας· πραίδας ἀπὸ πολεμίων. καὶ Λείας, τὰ ποίμνια, τὰ βοσκήματα, παρὰ Σοφοκλεῖ· ἔνθεν καὶ ληστὴς κατὰ τὸ κύριον. Ὅμηρος· ληΐδα δ' ἐκ πεδίου συνηλάσαμεν ἤλιθα πολλήν. ἐφθαρμένας γὰρ ἀρτίως εὑρίσκομεν λείας ἁπάσας καὶ κατηναρισμένας. καὶ αὖθις· πολλὰ μὲν λάφυρα, πολλὴν δὲ λείαν περιεβάλλοντο.

Le terme n'est pas pourtant homérique, et on pensera plutôt à une glose à Sophocle :

> Sch. *in S. Aj.*, 26 : λείας ἁπάσας· τὰς ποίμνας καὶ τὰ βοσκήματα λείας φησὶ κατὰ τὸ κύριον· ἔνθεν καὶ ληστής. καὶ Ὅμηρος·

> ληίδα δ' ἐκ πεδίου συνελάσσαμεν.

Ces textes montrent aussi que le terme est ambigu, car il veut dire « butin de guerre », « pillage » et « bétail » ou « troupeau », qu'on volait. *Cf.* aussi

> Sch. *in Il.*, 9.406 : ληϊστοί· ἀπὸ λείας κτητοί. λεία δὲ λέγεται κυρίως τὰ τῶν πολεμικῶν λαφύρων κτήματα.

> *Souda* : λεία· ὁμαλὴ ὁδός, καὶ ἡ λαφυραγωγία. σημαίνει δὲ καὶ ὄνομα κύριον.

> [Zon.] : λεία. ἡ λαφυραγωγία. καὶ ὁμαλὴ ὁδός.

276 **λήξεις·** †τῆς τριακάδος καλουμένης† λήξεώς τε περὶ δικῶν καὶ προσκλήσεων καὶ κλητήρων· κλητῆρες δὲ οἱ μάρτυρες

Ruhnke (pp. 145–146) a raison lorsqu'il dit que l'explication de Timée est très corrompue.

Tout d'abord, l'expression τῆς τριακάδος καλουμένης, n'a aucun rapport avec λήξεις, et qui de plus semble se référer à l'entrée 167 **ἔνη καὶ νέα** (*cf. supra*). Peut-être elle s'est glissée ici de l'entrée 167. Ensuite, l'explication elle-même n'est qu'une citation de *Legg.* 846B6–C1 :

> μυρία δὲ ταῦτα ὄντα καὶ σμικρὰ νόμιμα, καθ' ἃ δεῖ τὰς τιμωρίας γίγνεσθαι, λήξεών τε πέρι δικῶν καὶ προσκλήσεων καὶ κλητήρων.

Enfin, κλητῆρες δὲ οἱ μάρτυρες semble dériver d'une autre entrée (252 κλητῆρες· οἱ εἰς μαρτυρίαν κλητοί), même s'il est vrai qu'elle fonctionne très bien ici, après la citation.

Il est donc impossible de rétablir la glose de Timée. Supposons pourtant que la glose contienne quelque chose de Timée, à savoir la citation. Si la citation dérive de Timée, en ce cas, on peut supposer qu'il cite un passage de Platon pour montrer sur quel(s) texte(s) sa glose porte (*cf.* Introduction p. 112). En ce cas, Timée aurait voulu signaler l'une des utilisation de λῆξις chez Platon, au sens d'«acte d'accusation». λῆξις est un terme ambigu, et Platon lui-même l'utilise au moins en deux sens:

(i) «tirage au sort» ou «partie assignée par le sort», ou une chose de ce type:

> *Critias* 109C8–D1: οὕτω μίαν ἄμφω λῆξιν τήνδε τὴν χώραν εἰλήχατον ὡς οἰκείαν καὶ πρόσφορον ἀρετῇ καὶ φρονήσει πεφυκυῖαν

Cf. aussi *Critias* 113B–C, *Legg.* 740A, etc.

(ii) «acte d'accusation»:

> *Rep.* 425D2–3: καὶ δικῶν λήξεως καὶ δικαστῶν καταστάσεως

Cf. aussi *Legg.* 948D, 949C, etc.

Les lexiques se divisent entre ces deux sens

(i)

> λῆξις· ὅταν τις προγόνων ὀφείλων κληρονομῶν πράγματα, λέγῃ τὴν δίκην (*Dik.On.*)

(ii)

> καὶ δίκης μὲν λῆξις εἴη ἂν ὁ νῦν καλούμενος τύπος, τὸ ἰδιωτικῶς ἀμφισβήτημα (ἀνέκρινον δὲ τὰς λέξεις οἱ ἄρχοντες) (Pollux, 8.29)

> λῆξις· τὸ ἔγκλημα, καθ' ὃν λόγον φαμὲν καὶ λαχεῖν δίκην· Ἰσαῖος ἐν τῇ πρὸς Βοιωτὸν ἐφέσει (Harpocration (= *Lex. Vind.*))

(i) et (ii)

Cf. Photius (= *Souda*) *s.v* ληξιαρχικὸν γραμματεῖον; Photius (= *Souda*) *s.v.* λῆξιν δίκης.

Pour les scolies:

Sch. *in Aeschin.*, 1.63 : λήξεις-ἐποιήσαντο· ἤγουν ἔλαχον δίκην ἀλλήλοις.

Sch. *in Pl.*, *Legg.* 928C : δίκην λαχεῖν. ἐνστήσασθαι, ὅ ἐστι καὶ λῆξις δίκης (cf. *supra*, λαχεῖν δίκην).

277 **λιθολόγοι·** οἰκοδόμοι

Legg. 858B2–3 : καθάπερ ἢ λιθολόγοις ἢ καί τινος ἑτέρας ἀρχομένοις συστάσεως

Legg. 902D9–E2 : οὐδὲ γὰρ ἄνευ σμικρῶν τοὺς μεγάλους φασὶν λιθολόγοι[227] λίθους εὖ κεῖσθαι.

Les lexiques glosent comme Timée (*cf. supra*, *loc sim*). Pour ce qui est des scolies, il y en a deux à Platon, dont l'une est identique à la glose de notre lexique (*cf. supra*, *loc sim*), alors que l'autre est un simple lemme :

Legg. 902E : φασὶν λιθολόγοι λίθους (om. O : οἱ λιθολόγοι A2). omiss. in textu suppl. in marg. O3 sed οἱ λιθολόγοι)

Il y a aussi un lemme à Thucydide :

Sch. *in Th.*, 8.43 : λιθολόγους· λιθοδόμους (γρ.).

Le terme est extrêmement rare[228], et légèrement étrange : en effet, on dirait que « λιθολόγος » devrait signifier quelque chose comme « celui qui étudie les pierres ». Probablement, ici, λόγος dérive de λέγειν au sens de « ramasser ». Mais que faisaient donc les λιθολόγοι[229] ?

278 **λίσπαι·** οἱ δίχα πεπρισμένοι ⟨ἀστράγαλοι⟩

ὅπως μὴ καὶ αὖθις διασχισθησόμεθα, καὶ περίιμεν ἔχοντες ὥσπερ οἱ ἐν ταῖς στήλαις καταγραφὴν ἐκτετυπωμένοι, διαπεπρισμένοι κατὰ τὰς ῥῖνας, γεγονότες ὥσπερ λίσπαι. (*Symp.* 193A4–7).

Le terme est commenté par lexicographes, mais jamais avec l'explication donnée par Timée. En général, l'on peut dire qu'ils sont plus détaillés que Timée.

---

227 OCT : λιθολόγοι A Eus : οἱ λιθολόγοι A² vulg. (φασὶν…λίθους om. Pr. O).

228 Moins d'un trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

229 « Plato evidently chooses λιθολόγος rather than the more usual οἰκοδόμος (see Ruhnke, *Tim. s.v.* λιθολόγοι) so as to lead up to his simile of the picking and choosing of stones for building », England, *Laws*, p. 389.

Pausanias (= Photius et *Souda*) explique le terme avec une référence implicite à Platon (qui est évidente grâce à l'explication donnée) et une référence à Aristophane (λίσπη γλῶσσα):

> λίσπαι· οἱ μέσοι διαπεπρισμένοι ἀστράγαλοι καὶ ἐκτετριμμένοι. καὶ λίσπη γλῶσσα ἡ ἐπιτετριμμένη. λέγονται δὲ καὶ οἱ Ἀθηναῖοι ἐπιθετικῶς λίσπαι διὰ τὸ ναυτικοὺς ὄντας ἕνεκα τῆς ἐν τῷ κωπηλατεῖν συνεχοῦς ἐφέδρας ἀπογλούτους εἶναι.

Pausanias montre que le terme est ambigu, en distinguant trois sens: (1) λίσπαι sont les dés coupés et aigus, (2) λίσπη γλῶσσα est la langue frottée, ensuite (3) il dit que les Athéniens étaient appelés λίσπαι à cause de leur façon de ramer qui leur faisait frotter les fesses, en les faisant disparaître.

Pour (1), voir aussi Phrynichus; Hésychius; *Et.Gen.*; *Att.Nom.* (qui contient une référence à Platon: λίσπαι. αἱ λίαν ἐκτετριμμέναι καὶ ἄπυγοι, καὶ οἱ διαπεπρισμένοι ἀστράγαλοι); *Souda*.

Pour (2), voir Hésychius (référence à Aristophane: λίσπη λεία, καὶ ἐκτετριμμένη (Ar. *Ra.* 826)); peut-être *Et.Gen.* ((= *Souda*): λίσπη· ἐκτετριμμένη καὶ λεία).

Pour (3): Hésychius; *Att.Nom.*; *Souda*.

D'autres lexiques ajoutent deux autres significations:

(4) «extraordinairement dépourvu des fesses», ou (5) (très proche à (3)) «ceux qui sont minces par rapport à leur bassin: Hésychius (ἄπυγος λίαν); *Att.Nom.* (αἱ λίαν ἐκτετριμμέναι καὶ ἄπυγοι); *Souda* (οἱ λεῖοι τὴν πυγήν); *Et.Gen.* (καὶ οἱ λίσποι τὰ ἰσχία); *Souda* (καὶ οἱ τὰ ἰσχία λεπτοι).

Les scolies à Aristophane et à Platon reprennent de nombreuses significations parmi celles que j'ai listées, ce qui n'est pas véritablement utile pour une scolie qui, en principe, doit expliquer un sens précis: *cf.* Sch. *in Ar.*, *Ra.* 826, etc.

> Sch. *in Pl.*, *Symp.* 193A: λίσπαι. αἱ λεῖαι καὶ ἐκτετριμμέναι καὶ ἄπυγοι λίαν, καὶ οἱ διαπεπρισμένοι ἀστράγαλοι. οἵ τε Ἀθηναῖοι λίσπαι καλοῦνται διὰ τὸ ἐκ τῆς ἐν τῷ κωπηλατεῖν συνεχοῦς ἐφέδρας αὐτοὺς ἀπογλούτους εἶναι.

Cette richesse de commentaires montre la difficulté à comprendre l'utilisation du terme. En particulier, tous les lexiques présentent l'exemple des dés coupés et *effilés*. Cela montre que tous les lexiques se réfèrent à Platon et à Aristophane, et qu'ils trouvaient la compréhension du terme λίσπαι difficile.

Sur la base de Pausanias (= Photius et *Souda*) Ruhnke (p. 147) pense à raison qu'il faut rajouter ἀστράγαλοι à l'explication de Timée.

279 **λύγη·** σκιά, ἀπόκρυψις

Cf. supra 184 **ἐπηλυγάζονται**

Le terme n'est pas platonicien. Personne, dans les lexiques et les scolies, ne présente comme explication de λύγη le deuxième synonyme de notre lexique (ἀπόκρυψις, « dispention »). Un petit rappel de ce synonyme se trouve peut-être chez Hésychius, qui parle de λύγη comme de l'obscurité qui arrive à cause de l'éclipse :

> ἀμφιλύκη νύξ· ὃ ἡμεῖς λυκόφως λέγομεν· λύγη γὰρ ἡ σκοτία κατ' ἔλλειψιν αὐγῆς λέγεται.

S'il y a ce lien, cela voudrait peut-être dire que la glose de notre lexique se réfère à Homère (qui pourtant n'emploie pas λύγη), dont ἀμφιλύκη νύξ est une citation

> ἦμος δ' οὔτ' ἄρ πω ἠώς, ἔτι δ' ἀμφιλύκη νύξ (*Il.* 8.433)

Personne ne glose λύγη, qui n'apparaît pas avant Appianus (Ie après J.-C.). L'explication de λύγη se retrouve plutôt (comme étymologie) dans les lexiques et les scolies qui glosent ἀμφιλύκη (νύξ), qui, comme on l'a vu, est une citation d'Homère : *cf*

> Orion : ἀμφιλύκη, κατὰ τροπὴν τοῦ γ εἰς τὸ κ· λυγαῖον γὰρ τὸ σκοτεινόν. παρὰ τὸ λύειν, ἢ μὴ ἐὰν συστῆναι τὴν αὐγήν. οὕτως εὗρον …. καὶ ἡ λύγη ἡ σκιὰ ἡ λύουσα τὴν αὐγήν.

Voir aussi Hésychius, Sch. *in Il.*, 7.433, etc. Sur λύγη comme terme démodé au sens de σκιά, *cf.* Eustathius *in Il.*, III 83.9–15.

On remarquera que certains lexiques et scolies glosent ἠλύγη, en se référant à Aristophane, le seul attique chez qui le terme se trouve : *cf.* Aelius Dionysius ; *Souda* ; Sch. *in Ar.*, *Ach.* 684.

Pour conclure, λύγη ne se trouve chez aucun auteur « classique ». En ce cas, il est très peu robable que notre lexique a consacré une entrée à ce terme. Peut-être cette glose est ce qui reste d'une glose homérique sur ἀμφιλύκη, ou d'une glose comique sur ἠλύγη.

280 **Λυκαβηττός·** ὄρος τραχύ

> *Critias* 112A6–7 : καὶ περιειληφυῖα ἐντὸς τὴν Πύκνα καὶ τὸν Λυκαβηττὸν ὅρον ἐκ τοῦ καταντικρὺ τῆς Πυκνὸς ἔχουσα

> *Eryx.* 400B7–C1 : οὐδὲν ἂν πλουσιώτερος δοκοῖ εἶναι ἢ εἰ παρ' ἡμῖν τὸν Λυκαβηττόν.

Les seuls lexiques qui glosent le terme sont le lexique de Photius, celui d'Hésychius et la *Souda* (qui contient une référence explicite à Aristophane), qui, cependant, ne reprennent pas l'explication de Timée :

> Hésychius (= Photius pour la première partie) : Λυκαβηττός ὄρος τῆς Ἀττικῆς. εἴρηται δὲ οὕτως διὰ τὸ λύκοις πληθύειν
>
> *Souda* : Λυκαβηττὸς καὶ Παρνασσὸς ὄρη μέγιστα, τὸ μὲν τῆς Ἀττικῆς, τὸ δὲ τῆς Φωκίδος. ἢν σὺ λέγῃς ἡμῖν Λυκαβηττοὺς καὶ Παρνασσῶν μεγέθη, τουτέστι τὸ χρηστὰ διδάσκειν. ἐπὶ τῶν εἴς τι μεγαλαυχούντων. Ἀριστοφάνης.

Pour Aristophane, *cf.* aussi Sch. *Ra.*, 1057.

En revanche, il y a deux scolies à Platon, une pour chaque dialogue qui présente le terme :

Critias 112A (= Hésychius, voir *supra*) ;

> *Eryx.* 400B : Λυκαβηττόν. ὄρος μέγιστον ἐν Ἀττικῇ.

L'intérêt qui a poussé Timée à gloser ce terme est encyclopédique, mais son explication ne l'est pas : probablement à l'origine elle était plus détaillée.

281 **μανόν·** τὸ ἀραιόν· καὶ ὁ μαινόμενος, ὁ μὴ ἰσχυρὸς ταῖς φρεσίν

L'adjectif se trouve à plusieurs reprises chez Platon, presque toujours dans le *Timée*, une seule fois dans les *Lois*, mais jamais sous la forme donnée par Timée : *cf.* par exemple

> *Tim.* 53A1–2 : τὰ μὲν πυκνὰ καὶ βαρέα ἄλλῃ, τὰ δὲ μανὰ καὶ κοῦφα εἰς ἑτέραν ἵζει φερόμενα ἕδραν·
>
> *Tim.* 75C3–5 : ὅθεν δὴ μανῷ μὲν ὀστῷ, σαρξὶν δὲ καὶ νεύροις κεφαλήν, ἅτε οὐδὲ καμπὰς ἔχουσαν, οὐ συνεστέγασαν.

Voir aussi *Tim.* 78D, 79C, 85C.

Il se trouve aussi dans *Legg.* 734C3–6 :

> ὁ δὴ σώφρων τοῦ ἀκολάστου καὶ ὁ φρόνιμος τοῦ ἄφρονος, φαῖμεν ἄν, καὶ ὁ τῆς ἀνδρείας τοῦ τῆς δειλίας ἐλάττονα καὶ σμικρότερα καὶ μανότερα ἔχων ἀμφότερα.

Il est difficile de savoir si Timée voulait signaler un usage platonicien général, ou bien s'il avait à l'esprit un passage particulier. On pourrait remarquer que, dans les *Lois*, le terme semble plus difficile à comprendre, car le contexte n'est plus physique, mais concerne la vie heureuse de l'homme sage.

Considérons maintenant l'explication de Timée :

τὸ ἀραιόν· καὶ ὁ μαινόμενος, ὁ μὴ ἰσχυρὸς ταῖς φρεσίν.

Ἀραιός est utilisé comme explication par tous les lexiques qui glosent le terme (*cf. supra, loc sim*), alors que la deuxième partie de l'explication apparaît seulement chez Photius et la *Souda* (*cf. supra, loc sim*). Cette deuxième partie semble poser un problème de complétude, de sorte que les éditeurs présentent des solutions différentes :

Ruhnke : καὶ μανός ὁ μαινόμενος, ὁ μὴ ἰσχυρὸς ταῖς φρεσίν

Koch : μανικὸς ὁ μαινόμενος, ὁ μὴ ἰσχυρὸς ταῖς φρεσίν

Hermann propose tout simplement d'effacer la phrase.

La solution de Ruhnke rend explicite un autre problème (que Koch et Hermann essayent d'éviter avec leurs solutions), dont Ruhnke même se rend compte (p. 148) : « μανόν *pro furioso nec apud Platonem legi, nec apud quemquam veterum scriptorum* ». Il semble pourtant avoir mal compris le texte, car l'entrée ne dit pas que μανός signifie μαινόμενος, mais plutôt que le sens de μανός sert à expliquer μαινόμενος.

Le terme est attique :

Phrynichus : μανόν· τὸ ἀραιὸν οὕτω λέγουσιν οἱ Ἀθηναῖοι τὴν πρώτην συλλαβὴν ἐκτείνοντες.

Certains lexiques mentionnent explicitement Platon, comme Photius et [Zon.] ; en revanche, *EM* mentionne Eschyle.

Il est difficile de comprendre pourquoi Timée glose ce terme, car il est utilisé par les philosophes, par les commentateurs d'Aristote et de Ptolemée, et enfin par les médecins (Galien, Steph., Pall.) sans être problématisé, ce qui veut dire qu'il n'était pas difficile à comprendre.

282 **μέλεος·** ὁ τοῖς μέλεσι μάταιος
462 **ὦ μέλεε·** ὦ μάταιε. ὦ δείλαιε. ἔνιοι δέ, ὦ ἐπιμελείας ἄξιε, καὶ οἷον μεμελημένε

Il y a seulement un passage où le terme apparaît, au vocatif :

Theaet. 178E9–10 : νὴ Δία, ὦ μέλε· ἢ οὐδείς γ' ἂν αὐτῷ διελέγετο διδοὺς πολὺ ἀργύριον, κτλ.

Le premier problème qui se pose est le suivant : pourquoi a-t-on l'entrée μέλεος, alors que plus tard Timée glose l'entrée ὦ μέλεε, qui se trouve sous cette même forme chez Platon ? Est-ce que l'entrée μέλεος a été ajoutée postérieurement ?

L'autre problème concerne les explications données par Timée : en considérant le passage platonicien, on ne saisit pas la nuance négative de l'expression donnée par Timée (« celui qui est inefficace quant à ses membres »), de sorte qu'on serait tenté d'accepter plutôt ce que Timée dit à la fin de l'explication de ὦ μέλεε (« digne d'attention, objet de soin »)[230]. En ce cas, μέλεος ne serait pas une glose platonicienne, et ὦ μέλεε probablement non plus ; dans ce dernier cas, en effet, notre lexique donne comme premier sens ὦ μάταιε. ὦ δείλαιε (« inutile ! », « malheureux ! »), en ajoutant par la suite « mais il y en a certains qui disent… » ; c'est à dire, d'autres exégètes de Platon.

Dans les explications concernant les deux entrées, notre lexique veut donner une étymologie du terme—μέλεσι dans le premier cas, ἐπιμελείας dans le deuxième. Si l'on considère la deuxième entrée (ὦ μέλεε), il semble que notre lexique voulait aussi signaler que le sens et la valeur de cette formule étaient contestés (« positive » et « négative »), du moins chez Platon.

Considérons maintenant les deux entrées prises séparemment.

Μέλεος :

les lexiques et les scolies présentent une différence de sens du terme chez Homère et chez les Tragiques : chez Homère, il signifie « inutile » (μάταιος) (*cf.* Timée), chez les Tragiques « lamentable » (οἰκτρός), « misérable » (ἄθλιος) ou « malheureux » (δυστυχής) : *cf.* par exemple

> *Souda* (= Photius ; *Et.Gud.* ; *Coll.Verb.*[1]) : μέλεος· μάταιος, ἄθλιος, ταλαίπωρος, δυστυχής. ὁ μὲν ποιητὴς ἐπὶ τοῦ ματαίου ἐκδέχεται τὸ μέλεος, οἱ δὲ τραγικοὶ ἐπὶ τοῦ οἰκτροῦ.
>
> Zenod. : μέλεος, συνήθως μὲν ὁ ταλαίπωρος καὶ ἐπίπονος καὶ ἐπώδυνος· παρ' Ὁμήρῳ δὲ καὶ ὁ μάταιος.

Cf. aussi Sch. *in A.*, *Th.* 779 ; *Th.* 877–878 ; Sch. *in S.*, *Aj.* 621 ; *in OT*, 479 ; Sch. *in Il.*, 10.480 ;16.336, etc.

Ὦ μέλεε :

Il y a un texte central de Aelius Dionysius (= *Souda*) :

> ὦ μέλε παρὰ τοῖς νεωτέροις ὑπὸ γυναικῶν λέγεται μόνον, ὡς τὸ ὦ τάλαν. παρὰ δὲ τοῖς παλαιοῖς καὶ ὑπ' ἀνδρῶν, ὡς ἐν Ἱππεῦσιν Ἀριστοφάνους καὶ ἐν Θεαιτήτῳ Πλάτωνος.

---

[230] Voir *infra*, entrée 462.

Il faut remarquer que cette explication est presque identique à l'une des trois scolies à Platon, où, d'ailleurs, on souligne aussi le double sens (positif/négatif) de la formule chez Platon :

Thaet. 178E : ὦ μέλε. ὦ μέλε παρὰ τοῖς νεωτέροις ὑπὸ γυναικῶν λέγεται μόνον, ὡς τὸ ὦ τάλαν, παρὰ δὲ τοῖς παλαιοῖς καὶ ὑπ' ἀνδρῶν, ὡς ἐν Ἱππεῦσιν Ἀριστοφάνους, καὶ ἐν Μενάνδρου Συνερῶσιν – ἄφες τὸν ἄνθρωπον. τί κόπτεις, ὦ μέλε; σημαίνει δέ, ὦ δείλαιε, ὦ πονηρέ. ἔνιοι δέ, ὦ ἐπιμελείας ἄξιε καὶ οἷον μεμελημένε.

Cf. aussi Aelius Dionysius (= *Souda*) ; Sch. *in Pl.*, *Apol.* 25C2–8 et *Ep.* 319E.

À propos de ces textes, il y a deux remarques à faire :

i) auparavant, les hommes et les femmes disaient ὦ μέλε ; aujourd'hui, c'est une expression que seules les femmes utilisent ;

ii) on mentionne expressément Platon et Aristophane ; mais chez Aristophane, la formule est utilisée de façon négative : *cf.*

Sch. *in Ar.*,

Eq. 671 : ὦ μέλε· πρόσφθεγμα Ἀττικόν, ἀντὶ τοῦ ὦ κάκιστε ἢ κακοδαιμονέστατε ἢ οἰκτρότατε· παρέλκει δὲ τὸ ὦ μέλε.

Sch. *Nu.* 33 : μέλε'· ἄθλιε.

Sch. *nub* 33a : ἀλλ' ὦ μέλε' ἐξήλικας† πρὸς ταῦτα ὁ Στρεψιάδης φησίν· ἀλλ' ὦ μέλεε, ἄθλιε καὶ μὴ ἐλέους τυχεῖν ἄξιε, σὺ μὲν ἐμὲ ἐξήλικας, καὶ ἐξεκύλισας ἐκ τῶν ἐμῶν ἤτοι τῆς περιουσίας με ἀπεστέρησας.

283 **μέρμερος·** ὁ διὰ πανουργιῶν φροντίδας τισὶν ἐμποιῶν

Hipp. I 290E4 : ΣΩ. μέρμερος πάνυ ἐστίν, ὦ Ἱππία·

Cf. aussi *Alc. II* :

ἀλλὰ μὰ τοὺς θεούς, ἐγὼ μὲν οὐθὲν ἂν ἔχοιμί σοι εἰπεῖν, ὦ Σώκρατες, οὕτως· ἀλλὰ μάργον τί μοι δοκεῖ εἶναι.

Dans ce passage Heindorf remplace μάργον avec μέρμερον.

Le terme se rencontre chez Homère et Hésiode, et il est extrêmement rare : moins qu'une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C.

Personne ne reprend l'explication de Timée. Les lexiques et les scolies présentent une autre explication, plus ou moins la même à chaque fois, à savoir :

φροντίδος ἄξιος

(Orion; Hésychius; Sch. *in Pl.*, *Hipp. II* 290E1; Sch. *in Il.*, 10.48);

μερίμνης ἄξιος (pour en donner une étymologie)

(Hésychius; Photius; *Souda*; *EM*; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.]; Sch. *in Il.*, 10.48; 8.453);

χαλεπός

(Hésychius; Photius; *Souda*; *EM*; Sch. *in Pl.*, *Hipp. II* 290E1).

Timée donne donc un sens qui est à la fois détaillé et différent de celui des autres lexiques et scolies, mais pourquoi? Le contexte qui suggère l'explication de Timée est certainement le dialogue en question: ici Socrate est en train de parler d' «un tel» qui le gênerait à propos des definitions du beau:

cf. Hipp. II 289E7–8:

> ΣΩ. ἄπειρος εἶ τοῦ ἀνδρός, ὦ Ἱππία, ὡς σχέτλιός ἐστι καὶ οὐδὲν ῥᾳδίως ἀποδεχόμενος.

284 **μεσεγγυωθέν·** ἐπὶ μεσιτῶν ἀποτεθὲν καὶ ἀμφισβητούμενον

Le terme apparaît une seule fois dans les *Lois*, sous la forme donnée par Timée:

> ἐὰν δὲ παρὰ τοῖς ἄρχουσι τὸ ἀμφισβητούμενον μὴ ἀπογεγραμμένον ᾖ, κείσθω μὲν μέχρι δίκης παρὰ τρισὶ τῶν ἀρχόντων τοῖς πρεσβυτάτοις, ἐὰν δὲ τὸ μεσεγγυωθὲν θρέμμα ᾖ, τὸν νικηθέντα περὶ αὐτοῦ δίκῃ τὴν τροφὴν ἐκτίνειν τοῖς ἄρχουσιν (*Legg.* 914D5–E1).

L'explication de Timée vise tout d'abord à donner une étymologie partielle du terme (μεσιτῶν + ἀποτεθὲν); pour la deuxième partie (καὶ ἀμφισβητούμενον), Timée emprunte son explication au même passage de Platon (*cf.* ἀμφισβητούμενον).

Le terme (ou plutôt, la famille des termes à laquelle μεσεγγυωθέν appartient, comme μεσεγγυήμα μεσέγγυος et μεσεγγύοντα) est difficile à comprendre parce que technique et juridique: *cf.*

Pollux, 8.28

> ὀνόματα δὲ τῶν ἐκ δικαστηρίου καὶ τὸ μεσεγγυῆσαι, ἐμεσεγγύησαν, ἐν μεσεγγυήματι ἐποιήσασθε· μεσέγγυον τὴν μείρακα καταθέσθαι Ἀριστοφάνης λέγει, καὶ μεσεγγύημα μὲν Ξενοφῶν, μεσεγγυήματα δὲ Ὑπερείδης καὶ μεσεγγυησαμένη Δημοσθένης.

Il est utilisé surtout par les orateurs[231], mais aussi par Aristophane, et Platon. Il est aussi rarissime[232].

Aucun des lexiques ne glose μεσεγγυωθέν, mais ils glosent plutôt μεσεγγύημα (Harpocration ; Hésychius ; Photius ; *Souda* ; *Gloss.Rhet.* ; *Lex. Vind.*), μεσέγγυος (Hésychius ; Photius ; *Coll.Verb.*[1] ; [Zon.]) et μεσεγγυόομαι (Photius ; *Coll.Verb.*[1]). Aucun ne reprend l'explication de Timée, car aucun ne semble intéressé par cette entrée platonicienne.

Curieusement, il y a une seule scolie à l'un des termes :

> Sch. *in Aeschin.*, 3.125 : ὑπὲρ τοῦ μεσεγγυήματος· ἕνεκεν τῶν χρημάτων ὧν ὑπέσχοντο αὐτῷ παρασχεῖν, ἐὰν σώσῃ αὐτοὺς δι' Ἀθηναίων, καὶ ἐν μέσῳ δεδώκασι ταῦτα τὰ χρήματα, ἵνα, ἐὰν ποιήσῃ, λάβῃ αὐτά. Ἄλλως. ἀντὶ τοῦ ἐν μεσιτείᾳ τεθέντος τοῦ ἀργυρίου.

La dernière partie de la scolie (ἀντὶ τοῦ ἐν μεσιτείᾳ τεθέντος) donne un texte assez proche de celui de Timée.

285 **μεταλαγχάνειν·** ἀφυστερεῖν ἢ ἀποτυγχάνειν κλήρου

> *Gorg.* 447A1–4 : ΚΑΛ. Πολέμου καὶ μάχης φασὶ χρῆναι, ὦ Σώκρατες, οὕτω μεταλαγχάνειν.
> ΣΩ. Ἀλλ' ἦ, τὸ λεγόμενον, κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν καὶ ὑστεροῦμεν ;

> *Rep.* 428E9–429A3 : καὶ τοῦτο, ὡς ἔοικε, φύσει ὀλίγιστον γίγνεται γένος, ᾧ προσήκει ταύτης τῆς ἐπιστήμης μεταλαγχάνειν ἣν μόνην δεῖ τῶν ἄλλων ἐπιστημῶν σοφίαν καλεῖσθαι.

> *Legg.* 873C6–D1 : μηδὲ αἰσχύνης τινὸς ἀπόρου καὶ ἀβίου μεταλαχών, ἀργίᾳ δὲ καὶ ἀνανδρίας δειλίᾳ ἑαυτῷ δίκην ἄδικον ἐπιθῇ.

L'explication de Timée paraît vraiment bizarre, car μεταλαγχάνειν signifie « prendre partie à », alors que, selon Timée, il a une toute autre signification (« être en retard » ou « ne pas atteindre ce qu'on obtient par le sort »). Comme Ruhnke le remarque (p. 149), la glose appartient au passage du *Gorgias* ; cela est évident par la forme, par la présence de ὑστεροῦμεν dans la réponse de Socrate qui suit immédiatement le passage en question, et aussi par la paraphrase donnée par Olympiodore dans le commentaire *ad loc* (*in Gorg.*, 1.2 : ἐνταῦθα οὖν κατὰ τὸ προοίμιον τὰ πρόσωπά ἐστιν ταῦτα, Σωκράτης Χαιρεφῶν Καλλικλῆς. προλογί-

[231] Isocrate, Antiphon, Lysias au Ve siècle avant J.-C. ; Démosthène, Eschine, Iperide au IVe.
[232] Une vingtaine d'occurrence entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

ζει δὲ ὁ Καλλικλῆς καὶ λέγει τῷ Σωκράτει ὅτι «ὄντος πολέμου καὶ μάχης ἐπικειμένης ἔδει σε ὑστερῆσαι»)

C'est ainsi évidemment que l'on a compris le texte de Platon dans l'Antiquité—c'est-à-dire que Timée a pris le préfixe μετα au sens de «après», qu'il a supposé qu'il signifiait ici «trop tard». Il est clair en tout cas que Timée a glosé ce verbe car, dans ce passage précis du *Gorgias*, il est utilisé, selon lui, de façon bien particulière.

Mis à part Photius et la *Souda*, qui, à côté du sens standard du verbe (μετέχειν), ajoutent l'explication de Timée, les autres lexiques qui glosent le verbe se contentent de donner comme sens μετέχειν (Hésychius; *Coll. Verb.*[1]).

286 **μεταποιεῖσθαι·** ἀντιποιεῖσθαι

Il y a deux passages platoniciens où le verbe apparaît, mais non pas sous la forme donnée par Timée:

> *Polit.* 289D10–E2: οὓς ἀναμφισβητήτως δούλους ἔχομεν εἰπεῖν; ἥκιστα βασιλικῆς μεταποιουμένους τέχνης.

> *Polit.* 290A4–6: ἀλλ' οὐ μὴν οὕς γε ὁρῶμεν μισθωτοὺς καὶ θῆτας πᾶσιν ἑτοιμότατα ὑπηρετοῦντας, μή ποτε βασιλικῆς μεταποιουμένους εὕρωμεν.

Timée veut signaler un usage particulier du verbe chez Platon, usage reconnu par d'autres lexiques également (*cf. supra*, *loc sim*): Aelius Dionysius, Photius et la *Souda* mentionnent expressément le *Politique* de Platon, mais signalent cet usage aussi chez Thucydide:

> μεταποιεῖσθαι· ἀντιποιεῖσθαι. Πλάτων Πολιτικῷ· ἥκιστα βασιλικῆς μεταποιουμένους τέχνης [ἀντιποιουμένους]. Θουκυδίδης ἐν τῇ λοιμικῇ καταστάσει· καὶ μάλισθ' οἱ ἀρετῆς τι μεταποιούμενοι [σημαίνει ἀντιποιούμενοι].

287 **μετρίως ὠργασμένος·** ἀντὶ τοῦ μεμαλαγμένος ἢ δεδευμένος
313 **ὀργάσας·** μαλάξας

> *Theaet.* 194C4–7: ὅταν μὲν ὁ κηρός του ἐν τῇ ψυχῇ βαθύς τε καὶ πολὺς καὶ λεῖος καὶ μετρίως ὠργασμένος[233] ᾖ, τὰ ἰόντα διὰ τῶν αἰσθήσεων, ἐνσημαινόμενα εἰς τοῦτο τὸ τῆς ψυχῆς κέαρ, ὃ ἔφη κτλ.

Un problème se pose pour l'entrée ὀργάσας, qui, d'une part, constitue une répétition partielle de l'entrée 287, et qui, d'autre part, ne se trouve pas chez Platon, chez qui il y a seulement une occurrence du verbe,

[233] OCT: ὠργασμένος Suidas, Timaeus: εἰργασμένος BT.

justement celle du *Theaet.* Malheureusement, les lexiques (qui pourtant présentent parfois cette entrée, *cf. supra*, app. *loc sim*) et les scolies ne nous aident pas. Photius nous dit que ὀργάσας se trouve chez Sophocle et Hérodote[234], ce qui conduirait à conclure que cette entrée n'est pas platonicienne :

> Σοφοκλῆς δὲ ἐν Αἰγεῖ φησι τὸν Θησέα στρέφοντα καὶ μαλάττοντα τὰς λύγους ποιῆσαι δεσμὰ τῷ ταύρῳ. λέγει δὲ οὕτως· « κλωστῆρσι χειρῶν ὀργάσας κατήνυσε σειραῖα δεσμά ». καὶ Ἡρόδοτος δὲ ἐν τετάρτῳ ἀντὶ τοῦ μαλάξας τῷ ὀργάσας κέχρηται.

Avec l'explication de μετρίως ὠργασμένος (« au sens de amolli, à savoir mouillé »), Timée veut peut-être suggérer que, dans le *Theaet.*, on a un amollissement du fait d'avoir été trempé dans l'eau chaude.

Cela dit, le verbe est difficile à comprendre. Ceci ne se constate pas seulement dans les lexiques, mais aussi dans les commentaires. Les lexiques reprennent l'explication de Timée (*cf. supra*, *loc sim*) : la *Souda* y ajoute une référence explicite à Platon et au *Théétète*, avec une explication littérale empruntée au modelage (*cf.* aussi Erotianus, *infra*)

> ὠργασμένος· ἀντὶ τοῦ μεμαλαγμένος, ἀναδεδευμένος. Πλάτων Θεαιτήτῳ· ὅταν μὲν ὁ καιρός του ἐν τῇ ψυχῇ βαθύς τε καὶ πολὺς καὶ λεῖος καὶ μετρίως ὠργασμένος. ὀργάζειν δὲ κυρίως τὸ ταῖς χερσὶ τὸν πηλὸν ἀναδεύειν καὶ φυρᾶν.

Il y a aussi d'autres explications qui montrent que le verbe était difficile à comprendre : *cf.* Gal (*in Hp.Epid.* XVIIA 908–909).

Erotianus explique l'utilisation attique du verbe en termes semblables à ceux utilisés par la *Souda* :

> ὀργασμός· μαλαγμός. μέμνηται τῆς λέξεως καὶ Σοφοκλῆς ἐν Πανδώρᾳ λέγων· καὶ πρῶτον ἄρχου πηλὸν ὀργάζειν χεροῖν. καὶ Ἀττικοὶ δὲ ἰδίως λέγουσι ὀργάσαι τὸ τὰ ὑγρὰ τοῖς ξηροῖς μεῖξαι καὶ ἀναφυρᾶσαι καὶ οἷον πηλὸν ποιεῖν.

Cf. aussi Eustathius *in Il*, I 334.16–22.

Il y a une seule scolie, non pas à Platon, mais à Aristophane

> Sch. *Av.*, 839 : ὄργασον· μάλαξον.

Cf. aussi Phrynichus

> ὀργάζειν πηλόν· τὸ διαβρέχειν. οὕτω γὰρ τὸ ὑγραίνειν οἱ ἀρχαῖοι λέγουσι. καὶ ὀργάδα τὴν ἱερὰν καὶ ἀνιερωμένην γῆν τὴν τῆς Ἀττικῆς μεταξὺ καὶ τῆς Μεγαρίδος, ὅτι ἑλώδης καὶ ἔνυγρος.

---

234 *Cf.* 4.64 : ὀργάσας δὲ αὐτὸ ἅτε χειρώμακτρον ἔκτηται.

288 **μορμολύκεια·** τὰ φοβερὰ τοῖς παισὶ προσωπεῖα
289 **μορμορύττειν καὶ μορμολύττειν·** ἀντὶ τοῦ ἐκφοβεῖν, ἀμφότερον

Les problèmes qui se posent pour cette entrée sont les suivants. S'agit-il d'une ou de deux entrées[235] ? Ruhnke (pp. 151–152), ainsi que le manuscrit, les traitent comme si elles étaient deux, mais elles pourraient bien constituer une seule entrée, du fait que μορμολύκεια et μορμολύττει sont étroitement apparentés.

Ou alors, μορμορύττει καὶ μορμολύττει etc. est une interpolation. En effet, Ruhnke semble avoir raison lorsqu'il dit que μορμολύττει à la forme active ne se trouve pas chez Platon et d'autres auteurs classiques. Le verbe est très rare[236], et apparaît une seule fois à la forme active[237]. Quant à μορμορύττει, il n'existe pas, sauf chez Timée[238].

Quoi qu'il en soit, on considérera ici les deux lemmes séparément.

μορμολύκεια·

Le terme se trouve dans le *Phédon*, sous la même forme que celle qui est donnée par Timée :

> ἀλλ' ἴσως ἔνι τις καὶ ἐν ἡμῖν παῖς ὅστις τὰ τοιαῦτα φοβεῖται. τοῦτον οὖν πειρῶ μεταπείθειν μὴ δεδιέναι τὸν θάνατον ὥσπερ τὰ μορμολύκεια. (*Phaed.* 77E4–7).

Timée puise pour son explication dans le passage lui-même (*cf.* φοβεῖται et παῖς).

Les lexiques ne glosent pas le terme sous la même forme, mais ils donnent des explications semblables.

Hésychius, Photius, la *Souda* et *Coll.Verb.*[1] présentent l'explication du masque des tragédies (τὰ τῶν τραγῳδῶν προσωπεῖα) ; *Et.Gud.* et *EM* donnent une explication de l'origine du terme (qui dérive du prénom d'une femme, Μορμώ). *EM* présente une référence explicite à Aristophane Γηρα[239].

[Zon.] semble considérer le terme comme ambigu, car il signifie « épouvantail », ou « masque des tragédies », ou « ce qui a l'air de faire peur pour amuser le public » :

---

[235] *Cf.* Introduction, pp. 109–111.

[236] Une vingtaine d'occurrences tout au plus entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[237] Jean Chrysostome *in dictum Pauli nolo vos ignorare*, 51.245 : μορμολύττεις.

[238] Ruhnke, p. 152 : « activum μορμολύττει non, nisi apud Grammaticos, reperi. Aeque insolens est forma μορμορύττει, quam Timaeus primo loco ponit. ».

[239] *Cf.* Aristophanes *Fragmenta*, en A. Meineke (éd.) ; T. Kock (éd.) ; J. Henderson (éd.).

μορμολύκειον. φόβητρον. ἢ τὸ τῶν τραγῳδῶν προσωπεῖον ἢ προσποιούμενον ἐπίφοβον ἐπὶ τέρψει τῶν θεατῶν.

Il n'y a pas de scolies spécifiques, mais celles qui commentent des termes apparentés (et qui sont toutes pour Aristophane), souvent mentionnent et expliquent notre terme, en donnant les sens listés par [Zon.] : «épouvantails» (Sch. *Eq.*, 693b), «choses qui font peur» (Sch. *Eq.*, 693d) et «masques» (Sch. *Pax.*, 474b).

Cf. aussi *infra*, Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 473D.

Une scolie à Aelius Aristide attribue expressément à Platon l'utilisation du terme (Sch. *in Pan.*, 102.5).

Le terme est extrêmement rare[240].

Μορμολύττει·

Il y a trois occurrences chez Platon, mais aucune n'est à la forme active, comme celle donnée par Timée :

Crito 46C3–5 : οὐδ' ἂν πλείω τῶν νῦν παρόντων ἡ τῶν πολλῶν δύναμις ὥσπερ παῖδας ἡμᾶς μορμολύττηται, κτλ.

Gorg 473D3 : μορμολύττῃ αὖ, ὦ γενναῖε Πῶλε, καὶ οὐκ ἐλέγχεις.

Ax. 364B6–C1 : καίτοι γε τὸν πρόσθεν χρόνον διαχλευάζων τοὺς μορμολυττομένους τὸν θάνατον καὶ πρᾴως ἐπιτωθάζων.

On remarquera, pourtant, que dans le passage du *Criton*, μορμολύττηται prend l'accusatif, de sorte que l'on peut se demander si Timée n'a pas lu ici la forme active, en choisissant donc de gloser cette occurrence précisément à cause de la singularité de sa forme. Ou peut-être, il a lu dans le passage du *Gorgias*—εις pour—ῃ.

Cela dit, il vaut la peine de mentionner un passage du commentaire d'Olympiodore au *Gorgias* qui explique exactement le sens de μορμολύττῃ, ainsi que deux scolies, l'une au *Gorgias*, l'autre à *Axiochos*, les deux mentionnant aussi μορμολυκεία (ou μορμολύκια) :

Olymp *in Gorg.*, 20.3 : μορμολύττῃ αὖ· ἔκλυτον αὐτὸν ποιεῖ διὰ τοῦ εἰπεῖν ὅτι «μορμολύττῃ» ἀντὶ τοῦ «ὡς παιδίον φοβῇ καὶ οὐ θέλεις ἐλέγχειν».

Cf. aussi Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 473D et *Ax.* 364B.

---

[240] Il y a huit occurrences au Ve siècle avant J.-C. (une chez Platon, sept chez Aristophane), et ensuite aucune jusqu'au II avant J.-C (une occurrence). Ensuite, on a une occurrence au IIe, 2 au Ie ; 4 au Ie siècle après J.-C., 15 au IIe, 2 au IIIe, 25 au IVe après J.-C.

Plusieurs lexiques glosent le verbe de façon très semblable à celle de Timée, et les scolies également (on remarquera que Hésychius et [Zon.] sont les seuls qui introduisent le verbe à la forme active):

Hésychius,

μορμολύττει· φοβερίζει
μορμολύττεται· φοβεῖται

Photius: μορμολύττεται· φοβεῖ.

Cf aussi Coll. Verb.[1] *s.v.* μορμολύττεται; [Zon.] *s.v.* μορμολύττει; Sch. *in Ar.*, *Av.* 1245.

290 **Μορυχία·** οἰκία τις, ἀπὸ Μορύχου, ἐν ᾗ καὶ Ἄρτεμις Μορυχαία, ἀπὸ τοῦ καθιδρύσαντος

Phaedr. 227B2–5: ΣΩ. καλῶς γάρ, ὦ ἑταῖρε, λέγει. ἀτὰρ Λυσίας ἦν, ὡς ἔοικεν, ἐν ἄστει. ΦΑΙ. ναί, παρ' Ἐπικράτει, ἐν τῇδε τῇ πλησίον τοῦ Ὀλυμπίου οἰκίᾳ τῇ Μορυχίᾳ.

On remarquera que, entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe siècle après J.-C., l'expression n'apparaît que chez Platon.

Photius présente une entrée qui semble être une version abrégée de la glose de Timée:

Μορυχαία· οἰκία τίς ἀπὸ Μορύχου· ἐν ᾗ καὶ Ἄρτεμις.

Sinon, il y a un passage de Hermias, qui ne donne pas une explication du terme (sauf sa dérivation de Morykhos), et qui est en partie repris par la scolie platonicien *ad loc*:

Hermias *in Phaedr.*, 18.12–23:

τὸ δὲ τῇ Μορυχίᾳ τῇ ἀπὸ Μορύχου τινὸς οὔσῃ λέγει. τινὲς μὲν οὖν ἐπεχείρησαν καὶ ἀπὸ τῆς τῶν ὀνομάτων ἀναπτύξεως Ἐπικράτους καὶ Μορύχου καὶ Φαίδρου λέγειν τι, ὡς κρατουμένου τοῦ σκοτεινοῦ καὶ τοῦ ἐνύλου ὑπὸ τοῦ λαμπροῦ τοῦ Φαίδρου, κτλ.

Cf. aussi Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 227B.

Ce qui est remarquable est que la formule Ἄρτεμις Μορυχαία se trouve seulement chez notre Timée. La question se pose, donc, de savoir si Μορυχαία n'a pas glissé ici de l'entrée suivante, où elle était Μουνυχία.

291 **Μουνυχία καὶ Ζεία·** λιμένες ἕτεροι τοῦ Πειραιέως

La glose est ambigüe : Ruhnke (p. 153) pense que l'explication signifie « autres portes que le Pirée », mais tous les textes que nous avons indiquent qu'il s'agit des ports *du* Pirée.

Même si les termes ne se trouvent pas chez Platon, Olympiodore à propos de

> ΣΩ. λέγεται ταῦτα, ὦ Γοργία, περὶ Θεμιστοκλέους· Περικλέους δὲ καὶ αὐτὸς ἤκουον ὅτε συνεβούλευεν ἡμῖν περὶ τοῦ διὰ μέσου τείχους (455E4–6)

donne le commentaire suivant :

in Gorg., 7.3 (= Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 455E) :

> διάμεσον δὲ τεῖχος λέγει, ὃ καὶ ἄχρι νῦν ἐστὶν ἐν Ἑλλάδι· ἐν τῇ Μουνυχίᾳ γὰρ ἐποίησεν καὶ τὸ μέσον τεῖχος, τὸ μὲν βάλλον ἐπὶ τὸν Πειραιᾶ, τὸ δὲ ἐπὶ Φάληρα, ἵνα εἰ τὸ ἓν καταβληθῇ τὸ ἄλλο ὑπηρετοίη ἄχρι πολλοῦ.

La majorité glose Μουνυχία, une minorité Ζεία, aucun (mis à part Photius), ne glose les deux.

Parmi les lexiques qui glosent Μουνυχία, il y a tout d'abord l'explication d'Harpocration, qui mentionne Démosthène :

Harpocration (= Photius et la *Souda*) :

> Μουνυχία· Δημοσθένης ἐν τῷ ὑπὲρ Κτησιφῶντος. τόπος παραθαλάσσιος ἐν τῇ Ἀττικῇ. Ἑλλάνικος δὲ ἐν β′ Ἀτθίδος ὠνομάσθαι φησὶν ἀπὸ Μουνύχου τινὸς βασιλέως τοῦ Παντακλέους.

Cf. aussi Sch. *in D.*, 18.185.

Pour d'autres explications, qui probablement se réfèrent à Démosthène, *cf.* Photius (= *EM* ; *Gloss.Rhet.*) :

> Μουνυχία· Τόπος τοῦ Πειραιῶς, ἀπὸ Μουνυχίας Ἀρτέμιδος· ἢ ἀπὸ Μουνύχου τοῦ Παντακλέους.

Cf. aussi St.Byz. *Ethn.*, 458 (qui par contre se réfère à Thucydide) :

> Μουνυχία, λιμὴν Ἀττικῆς, ἀπὸ Μονύχου. καὶ ἱερὸν Μουνυχίας Ἀρτέμιδος. ὁ οἰκήτωρ Μουνύχιος καὶ Μουνυχιάς. τὰ τοπικὰ Μουνυχίαθεν καὶ Μουνυχίαζε καὶ Μουνυχίασιν. οὗ τὴν εἰς τόπον σχέσιν Θουκυδίδης η′ « τῶν Μουνυχίασι τεταγμένων ἄρχων ».

Pour Thucydide,

> Sch. *in Th.*, 2.13 : ξὺν Μουνυχίᾳ· λ[ι]μὴν Ἀ[ττικῆς]

Voici tout ce qu'il y a à propos de Ζεία :

Hésychius: Ζέα· ἡ ἑκάτη παρὰ Ἀθηναίοις. καὶ εἷς τῶν ἐν Πειραεῖ λιμένων, οὕτω καλούμενος ἀπὸ τοῦ καρποῦ τῆς ζειᾶς· ἔχει δὲ ὁ Πειραεὺς λιμένας τρεῖς κλειστούς

Photius: Ζέα· λιμὴν Ἀθήνησιν.

Gloss.Rhet.: Ζέας· λιμὴν Ἀθήνησιν οὕτω καλούμενος.

On peut remarquer qu'il n'y a aucune occurrence de Ζεία ni de Ζέα chez les auteurs grecs entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Cette entrée donc semble non-platonicienne, et dérive peut-être d'un commentaire sur Démosthène ou Thucydide; ou alors, elle pourrait être ce qui reste d'une entrée platonicienne sur Πειραεύς.

292 **μυδᾶν·** δίυγρον εἶναι καὶ σήπεσθαι

Le terme n'est pas platonicien. Le manuscrit de notre lexique présente μυδιᾶν, qui se trouve aussi chez Photius[241].

L'explication de notre lexique montre que le terme est ambigu, car il veut dire «être humide» et «pourrir». Photius et la *Souda* (*cf. supra*, app. *loc sim*) présentent la même explication que notre lexique, mais les deux ajoutent aussi νοτιᾶν, qui veut dire «être humide». Les autres lexiques donnent souvent comme sens σήπω (*cf.* Hésychius; *EM*; *Coll.Verb.*[1]), et des synonymes de δίυγρον εἶναι, comme βρέχω et στάζω;

cf. par exemple Photius; Hésychius; et la *Souda*, (qui fait une référence aux *Epigrammes*):

μυδῶντες· βρέχοντες, διυγραμμένοι, σαπέντες. καὶ ἐν ἐπιγράμμασι·

ἧς παρὰ Κύπριδι ταῦτα μύροις ἔτι πάντα μυδῶντα
κεῖνται, παρθενίων ὑγρὰ λάφυρα πόθων.

Un autre synonyme utilisé est ὄζω («sentir mauvais»):

cf. [Zon.] et *Et.Gud.*, qui se réfèrent peut-être à une leçon d'un manuscrit d'Aristophane, *Pl.* 266:

Sch. *in Ar.*, *Pl.* 266:

μυδῶντα· γράφεται καὶ μυδῶντα καὶ μαδῶντα. καὶ μυδῶντα μὲν ἀντὶ τοῦ δυσώδη ἀποπέμποντα· μαδῶντα δὲ ἀντὶ τοῦ κόμην μὴ ἔχοντα. ῥυπούμενον, ζαρομάγουλον, κυρτὸν, ὡς κουκινὸν ἐξεματισμένον, ῥυτίδας ἔχοντα, φαλακρὸν, κυφὸν ἢ κυρτόν.

---

[241] Photius: μυδιᾶν· νοτιᾶν· δίυγρον εἶναι καὶ σήπεσθαι. Mais *cf.* Ruhnke, qui dit (p. 154): «ex Photio MS et *Suida* μυδᾶν reposuimus».

Mais il est plus probable que la glose de notre lexique se refère à Sophocle (*cf.* la présence de δίυγρος et σήψις dans les scolies):

Ant. 410: μυδῶν τε σῶμα γυμνώσαντες εὖ

Sch. *in S.*, *Ant.* 410: μυδῶν τε σῶμα γυμνώσαντες τὸν ἀπὸ σήψεως ἰχῶρα ἀποστάζον ὡς τὸ δάκρυσι μυδαλέα. ἄλλως, μυδῶν ἰχῶρα ἀποπέμπον τουτέστι διαλελυμένον καὶ δίυγρον.

Ant. 1007–1009: ἀλλ' ἐπὶ σποδῷ μυδῶσα κηκὶς μηρίων ἐτήκετο κἄτυφε κἀνέπτυε, κτλ.

Sch. *in S.*, *Ant.* 1008: μυδῶσα δίυγρος οὖσα ἡ καῦσις· κηκὶς δὲ ἡ ἀνάδοσις ἐνταῦθα, κυρίως δὲ ἡ λιγνὺς τοῦ καπνοῦ [ἢ] ἡ ἀπὸ τῶν καιομένων γινομένη.

293 **νεοθνής·** ὁ νεωστὶ τεθνεώς

λέγεται δὲ ὡς ὁ θανατωθεὶς ἄρα βιαίως, ἐν ἐλευθέρῳ φρονήματι βεβιωκώς, θυμοῦταί τε τῷ δράσαντι νεοθνὴς ὤν. (*Legg.* 865D6–E1).

Mis à part la glose de Timée (qui nous donne une étymologie), seuls Photius et la *Souda* expliquent le terme (*cf. supra*, *loc sim*: mais la *Souda* présente l'entrée νεοθανής); sinon, on n'a aucune scolie, ni commentaire.

Entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., l'entrée se trouve seulement chez Platon et Dio Cassius (D.C., 30.1–3). Quant à νεοθανής, mis à part la *Souda*, on trouve une seule occurrence au VIe siècle après J.-C. (Agath., 81.22–24) et une au Xe après J.-C. (Constantinus VII Porphyrogène, *De sent.*, 12).

294 **νεοτελής·** ὁ νεωστὶ τετελεσμένος

Phaedr. 250E1–2: ὁ μὲν οὖν μὴ νεοτελὴς ἢ διεφθαρμένος οὐκ ὀξέως ἐνθένδε ἐκεῖσε φέρεται κτλ.

Les seuls lexiques qui glosent le terme sont celui de Photius et la *Souda*, qui reprennent mot pour mot l'étymologie explicative de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*), sauf qu'ils présentent τετελειωμένος au lieu de τετελεσμένος.

Le seul commentaire qui explique le passage platonicien pertinent, sans pourtant gloser le terme, est celui de Hermias *in Phaedr.*, 5.18–24:

ὁ μὲν οὖν νεοτελὴς ἀπὸ τοῦ ἐνθάδε κάλλους ἐπὶ τὸ ἐν νῷ κάλλος ὀξέως φέρεται καὶ σέβει τὸν ἐρώμενον, καὶ συνανάγει αὐτὸν μεθ' ἑαυτοῦ ἐπὶ τὸ νοητόν, μίαν κοινὴν ζωὴν ἀσπαζόμενος, ἅτε δὴ κατεχόμενος τῷ κοσμίῳ καὶ θείῳ ἔρωτι ἡγεμόνι χρώμενος [τῷ θείῳ ἔρωτι]· ὁ δὲ μὴ τοιοῦτος καὶ

τὸ αἰσχρὸν τῆς ἡδονῆς ἀσπαζόμενος καὶ τὸν ἐφύβριστον ἔρωτα ἐπὶ τὸ ἀλόγιστον καὶ ἄνουν τῆς ὕλης ὑποφέρεται.

Le terme est rarissime[242].

295 **νεουργόν·** νεωστὶ εἰργασμένον

Rep. 495E6–7: νεουργὸν ἱμάτιον ἔχοντος, ὡς νυμφίου παρεσκευασμένου

Le terme est seulement glosé par Photius et la *Souda* (*cf. supra*, app. *loc sim*), et par *Et.Gud.*

νεουργὸς, παρὰ τὸ νεὸς καὶ τὸ ἔργον, νεοεργός· καὶ κατὰ κράσιν τοῦ ο καὶ ε εἰς τὴν ου δίφθογγον, νεουρ γός.

Aucune scolie.

Le terme est utilisé par quelques philosophes sans être problématisé: *cf.* Plutarque *Quaest.Conv.*, 734E (à propos d'Aristote). Il est extrêmement rare[243].

296 **νῦν δή·** πρὸ ὀλίγου χρόνου [ἡμῖν]

Il y a des centaines d'occurrences chez Platon de νυνδή et de νῦν δή.

Si on fait une recherche de νυνδή (pour les siècles qui vont du VIIIe siècle avant J.-C. au IVe après), on remarquera qu'il se trouve trois cents fois chez Platon, quelques fois chez Aristophane et qu'il n'apparaît presque pas ailleurs. Si l'on fait une recherche sur νῦν δή, l'on trouvera plus d'occurrences chez les auteurs grecs, mais toujours un nombre remarquable d'occurrences chez Platon. Il faut donc conclure que Timée a glosé cette formule car elle est une sorte de tic platonicien. *Cf.* aussi

Photius (= *Souda*): νῦν δή· ἀρτίως ἢ μικρὸν ἔμπροσθεν· Νόμοις η΄· νῦν δὴ ὀλίγον ἔμπροσθεν τούτοις περιτυχόντες τοῖς λόγοις, οὕτω ταῦτ' ἐτίθεμεν· νῦν δ' ἐπιλελήσμεθα· καὶ Εὐριπίδης ἐν Ἱππολύτωι· νῦν δὴ μὲν ὄρος βᾶσ' ἐπὶ θήρας Πόθον ἐστέλλου· νῦν δὲ ψαμάθοις (ἐπ') ἀκυμάντοις· καὶ ἐν Μελεάγρωι· ὁρᾶς σὺ νῦν δή μ' ὡς ἐπράϋνας τύχην; Μάγνης δὲ ἐν Πυτακίδηι· εἰπέ μοι, νῦν δὴ μὲν ὤμνυς μὴ γεγονέναι· νῦν δὲ φῇς· ἐν δὲ τοῖς Νόμοις

[242] Seul Platon l'utilise au Ve siècle (il n'y a aucune occurrence avant); ensuite, il n'y a aucune occurrence jusqu'au IIe siècle avant J.-C. (un fragment attribué à Denys de Trace); ensuite, aucune occurrence jusqu'au IIe après J.-C (deux occurrences chez Lucien), une occurrence au IIIe (Porphyre), 10 occurrences au IVe.

[243] 16 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. Au Ve siècle avant J.-C., on le trouve seulement par Platon.

διαλελυμένον εἴρηκεν· τὸ μὲν νῦν ἐπὶ τοῦ παρόντος χρόνου· τὸ δὲ δὴ ἐπὶ συνδέσμου· ὃς δὴ πάντων τῶν πολέμων χαλεπώτατος, ὡς φαμὲν ἡμεῖς νῦν δή.

Ce texte suggère que Timée a peut-être cité le passage des *Lois* (νῦν δὴ ὀλίγον ἔμπροσθεν τούτοις περιτυχόντες τοῖς λόγοις, οὕτω ταῦτ' ἐτίθεμεν) d'où il a extrait sa glose.

Pour d'autres textes sur Platon, *cf.* :

Hésychius : νυνδή· ἀντὶ τοῦ ἄρτι (Plat. leg. 3,683e)

Sch. *in Luc.*, *Sol.* 9 : τὸ νῦν δή Πλατωνικόν ἐστι σημαῖνον τὸ ἄρτι. ὥσπερ οὖν τὸ ἄρτι διὰ τὸ ἀκαριαῖον τῆς σημασίας τοῦ ἐνεστῶτος μέλλοντος ἀνεπίδεκτον σημασίας, οὕτως καὶ τὸ νῦν δή πρὸς τὸ γενήσομαι ἀσυνάρτητον, ἵνα μὴ σολοικίζοι ὁ χρώμενος οὕτως.

La seule scolie platonicienne pertinente est la suivante :

Sch. *in Pl.*, *Rep.* 399C : ἃς νυνδή. δωριστὶ καὶ φρυγιστί.

La formule est utilisée par d'autres attiques : *cf.* Sch. *in Ar.*, *Pax* 5 :

ἣν νῦν δὴ φερες « νῦν δή » οὕτως Ἀττικοὶ ἀντὶ τοῦ « ἀρτίως ».

297 **νυνί·** ἐν τῷ ἐνεστῶτι χρόνῳ

Pourquoi Timée glose-t-il une formule si répandue à l'époque de Platon (chez Platon on en trouve une soixantaine d'occurrences, chez Aristophane à peu près quatre vingt) et également après ? Peut-être parce qu'elle s'insère dans la discussion d'une distinction grammaticale utilisée dans les lexiques, celle entre νῦν (qui s'applique au présent, au passé qui vient de passer et au futur immédiat) et νυνί (qui s'applique seulement au présent) :

Ammonius (= [Her.] ; Ptolemaeus) : νῦν καὶ νυνὶ διαφέρει φησὶ κατά τινας Ἡρακλείδης ἐν πρώτῳ Περὶ καθολικῆς προσῳδίας. τὸ μὲν γὰρ νῦν χρονικὸν ἐπίρρημα τάσσεται ἐπὶ τῶν τριῶν χρόνων, ἐνεστῶτος, παρῳχημένου καὶ μέλλοντος, οἷον ὅτι ἀγὼν νῦν ἐστι, νῦν ἔσται· τὸ δὲ νυνὶ ἐπὶ μόνου ἐνεστῶτος.

On trouve la même distinction dans *Et.Gud.* et *EM.*

Cf. aussi Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1217 :

νυνὶ : τὸ « νυνί » ἐπὶ ἐνεστῶτος, τὸ δὲ « νῦν » ἐπὶ ἐνεστῶτος, παρῳχημένου καὶ μέλλοντος, κατὰ τὸ παρόν.

298 **νώ·** ἡμεῖς

Timée commente l'usage attique du νώ (le duel de ἐγώ) pour «nous»: *cf.*

> *Phaedr.* 278B8–9: καὶ σύ τε ἐλθὼν φράζε Λυσίᾳ ὅτι νὼ καταβάντε ἐς τὸ Νυμφῶν νᾶμά τε καὶ μουσεῖον ἠκούσαμεν λόγων
>
> *Alc. I* 124D2–3: λέγω μέντοι ἀληθῆ, ὅτι ἐπιμελείας δεόμεθα, μᾶλλον μὲν πάντες ἄνθρωποι, ἀτὰρ νώ γε καὶ μάλα σφόδρα.

Timée se limite curieusement au nominatif (ἡμεῖς), alors que chez Platon, il y a aussi l'utilisation de νώ pour l'accusatif (ἡμᾶς):

> *Phaedr.* 259A1–2: εἰ οὖν ἴδοιεν καὶ νὼ καθάπερ τοὺς πολλοὺς

Pour l'usage de νώ à l'accusatif (qui se rencontre chez Homère), *cf.*

> Apoll. νῶ ἐπὶ μὲν τοῦ ἡμᾶς μόνον Ὅμηρος· «πρίν γ' ἐπὶ νῶ τῷδ' ἀνδρὶ σὺν ἵπποισι καὶ ὄχεσφι.»
>
> Sch. *in Ar.*,
>
> *Eq.* 72: νὼ· ἡμᾶς.
>
> *Pl.* 401: νώ· ἡμᾶς

Timée n'explique pas que νώ est le duel, et qu'il est utilisé de cette façon par Platon, comme c'est effectivement le cas, mais il se contente de le gloser avec ἡμεῖς, alors que dans d'autres textes, on explique clairement la dualité:

> Moeris: νώ δυϊκῶς Ἀττικοί, ἡμεῖς Ἕλληνες.
>
> Sch. *in E.*, *Or.* 50: τὸ νώ δυικῶς, ὅ ἐστιν· ἡμεῖς οἱ δύο.

Cela dit, la glose n'est pas simplement grammaticale: Moeris en effet explique que «les Grecs» ont remplacé le duel νώ par ἡμεῖς, de sorte que l'on pourrait en inférer que Timée a glosé νώ car, à son époque, il était démodé.

Chez Aristophane, il y a d'autres usages de νώ:

> *Souda*: νώ· ἀντὶ τοῦ αὐτός. Ἀριστοφάνης Πλούτῳ· βλέψαι ποιῆσαι νώ. ἀντὶ τοῦ αὐτός. ἢ ἀντὶ τοῦ δεῖ ἡμᾶς ποιῆσαι αὐτὸν βλέψαι. περὶ τούτου καὶ τοῦ σφῶε ζήτει ἐν τῷ μεγάλῳ Ἐτυμολογικῷ.
>
> Sch. *Ra.*, 1367: νῶ· ὑμῶν.

299 **νῶϊν·** ἡμῖν

Il s'agit encore d'une utilisation attique que Timée veut signaler chez Platon (*cf. supra*, 298 **νώ**), cette fois-ci pour le datif: *cf.*

Phileb. 28A1–3 : ὥστ'ἄλλο τι νῷν σκεπτέον ἢ τὴν τοῦ ἀπείρου φύσιν ὡς παρέχεταί τι μέρος ταῖς ἡδοναῖς ἀγαθοῦ

Amat. 134B7–8 : δυοῖν ὄντοιν νῷν περὶ τοῦ λόγου.

Une fois de plus, Timée est peu précis, car il ne spécifie pas qu'il s'agit du duel, ce qui est en revanche spécifié par d'autres auteurs : *cf.*

Apoll. : νῶϊν ἡμῶν τῶν δύο. καὶ ἐπὶ τοῦ ἡμῖν « νῶϊν δυοῖσι δύο φάσγανα καὶ δύο δοῦρε. »

Eustathius *in Od.*, II 123.16–18 : Νῶϊ δὲ δίχα τοῦ ν ἀντὶ τοῦ ἡμεῖς, τὸ μέντοι νῶϊν μετὰ τοῦ ν γενικὴ καὶ δοτικὴ ἐστι τῶν δυϊκῶν, κειμένη ἀντὶ τοῦ ἡμῖν.

Sch. *in E., Or.* 1123 : καὶ νῷν παρέσται· καὶ γὰρ ἡμεῖς οἰκτιζόμεθα μὲν, χαίρομεν δὲ ὡς μέλλοντες αὐτὴν φονεύειν. τὸ οὖν τότε ἢ ὅτε εἰσερχόμεθα ἢ ὅτε φονεύομεν αὐτήν† ἄλλως† ἀντὶ τοῦ ἡμῖν τοῖς δύο.

Phrynichus explique que les Grecs remplacent l'attique νῷν par ἡμῖν :

νώ δυϊκῶς Ἀττικοί, ἡμεῖς Ἕλληνες. νῷν, μὴ συνεκφωνουμένου τοῦ ι, ἡμῖν.

Plusieurs lexiques et scolies expliquent, comme Apollonius, que νῷν est utilisé pour le datif et pour le génitif : *cf.* par exemple

Hésychius : νῶϊν· ἡμῶν τῶν δύο. καὶ ἡμῖν

Sch. *in Il.*,

8.377 : εἰ νῶϊ· ὅτι Ζηνόδοτος γράφει σὺν τῷ ν « νῶϊν ». τοῦτο δὲ τίθεται ἀντὶ τοῦ ἡμῖν ἢ ἡμῶν· οὐδέτερον δὲ ἁρμόζει· τὸ γὰρ νῶϊ ἐστὶν ἢ ἡμεῖς ἢ ἡμᾶς.

13.326 : νῶϊν δ' ὧδ' ἐπ' ἀριστερά· ὅτι τὸ νῶϊν δύο πτώσεις σημαίνει, γενικὴν καὶ δοτικήν, ἡμῶν καὶ ἡμῖν. νῦν δὲ κεῖται ἀντὶ τοῦ ἡμῶν ἐπ' ἀριστερά.

On peut remarquer qu'il y a des dizaines de scolies à Aristophane à propos de ce terme, et que la *Souda* le mentionne explicitement :

Souda : νῶιν· ἡμῖν. Ἀριστοφάνης· μείζω μὲν οὐδέν, προσφορωτέραν δέ. ἔφασκε νῶιν φράσειν τὸν Τηρέα. κράτιστον οὖν νῶιν ἀποθανεῖν ἀνδρικώτατα. βέλτιον ἡμῖν αἷμα ταύρειον πιεῖν· ὁ Θεμιστοκλέους γὰρ θάνατος αἱρετώτερος. περὶ Θεμιστοκλέους οὖν Σοφοκλῆς φησιν· ἐμοὶ δὲ λῷστον αἷμα ταύρειον πιεῖν.

Parmi les scolies à Aristophane, une dizaine dit que νῶϊν a une prononciation monosyllabique : *cf.* par exemple Sch. *Eq.*, 30 : νῶϊν· συνίζησις.

300 **ξεναγοί·** οἱ τοῖς ξένοις ἡγούμενοι ὁδόν

ὥστε ἄριστά σοι ἐξενάγηται, ὦ φίλε Φαῖδρε.
ΦΑΙ. Σὺ δέ γε, ὦ θαυμάσιε, ἀτοπώτατός τις φαίνῃ. ἀτεχνῶς γάρ, ὃ λέγεις, ξεναγουμένῳ τινὶ καὶ οὐκ ἐπιχωρίῳ ἔοικας (*Phaedr.* 230C5–D1).

Le manuscrit de notre lexique présente ξεναγοί, et on se demande si Timée a lu dans son texte ξεναγῷ; ou alors, on devrait changer ξεναγοί en ξεναγουμένοι, ce qui s'accorderait mieux avec l'étymologie explicative de Timée (οἱ τοῖς ξένοις ἡγούμενοι).

Les autres lexiques glosent ξεναγός, en donnant comme explication ou bien ὁ τῶν ξένων ἡγεμών (Photius, la *Souda* et *Coll.Verb.*[1]), ou bien ὁ τῶν ξένων ἡγούμενος (Poll., 3.58–59 et Hésychius).

Hésychius présente une autre explication, presque identique à celle de Timée:

> ξεναγοί· οἱ τῆς ξένης ὁδοῦ ἡγούμενοι.

La *Souda* a une autre entrée sur le terme, qui mentionne Thucydide, mais qui donne un autre sens au mot, à savoir «hospitalier» (ξενοδόχος):

> ξεναγῶν· ξενοδοχῶν. παρὰ Θουκυδίδῃ οἱ ἄρχοντες τῶν μισθοφόρων· ξένους γὰρ ἐκάλουν τοὺς μισθοφόρους. οἵ τε ξεναγοὶ ἑκάστης πόλεως ξυνεφεστῶτες ἠνάγκαζον ἐς τὸ ἔργον.

Il y a certains lexiques qui glosent le verbe aussi, mais jamais sous la forme présente chez Platon.

Les seules scolies que l'on trouve au terme (et au verbe) sont les suivantes:

> Sch. *in D.*, 23.82: ὅτι πάντες οἱ ξεναγοῦντες· ξενικὰ στρατεύματα ἔχοντες.
>
> Sch. *in Th.*, 2.75: οἱ ξεναγοί· οἱ τῶν μισθοφόρων ἄρχοντες
>
> Sch. *in Luc., DMort.* 5: ξενάγησόν με· ἀντὶ τοῦ ὁδήγησον ἐμὲ τὸν ξένον.

Cf. aussi *ibid.*, 22.

Timée glose le terme car il s'agit d'un atticisme très rare[244].

301 **ξύλων ἐρεψίμων·** στεγάσματά ἐστι τὰ ἐρέψιμα, τὰ εἰς τὰς οἰκίας κατατεταγμένα

Grâce à la présence de ἐρεψίμων, στεγάσματα et οἰκοδομήσεις, le passage est facilement identifiable:

> χρόνος δ' οὐ πάμπολυς ὅτε δένδρων † αὐτόθεν εἰς οἰκοδομήσεις τὰς μεγίστας ἐρεψίμων τμηθέντων στεγάσματ' ἐστὶν ἔτι σᾶ. (*Critias* 111C5–7).

[244] Une cinquantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Après δένδρων, le passage platonicien est corrompu. Voici les solutions présentées par Ruhnke et celle de Cobet, qui est celle mentionnée par OCT :

1) Ruhnke (p. 156) :
il imprime le texte suivant :

> χρόνος δ' οὐ πάμπολυς ὅτε δένδρων αὐτόθεν εἰς οἰκοδομήν εἰς τὰς μεγίστας ἐρεψίμων τμηθέντων στεγάσματ' ἐστὶν ἔτι σωᾶ

Ensuite il donne la version de Valckenaer, à savoir :

> χρόνος δ' οὐ πάμπολυς ὅτε δένδρων (αὐτόθεν εἰς οἰκοδομήσεις τὰς μεγίστας ξύλων ἐρεψίμων τμηθέντων) ἅττα ἦν ἔτι σωᾶ.

Ruhnke pourtant préfère une version qui présente moins de changements, à savoir :

> χρόνος δ' οὐ πάμπολυς, ὅτε ξύλων, αὐτόθεν εἰς οἰκοδομήσεις τὰς μεγίστας ἐρεψίμων τμηθέντων, στεγάσματ' ἦν ἔτι σωᾶ.

2) OCT imprime le texte suivant :

> χρόνος δ' οὐ πάμπολυς ὅτε δένδρων † αὐτόθεν εἰς οἰκοδομήσεις τὰς μεγίστας ἐρεψίμων τμηθέντων στεγάσματ' ἐστὶν ἔτι σᾶ

Et présente dans l'apparat critique : post δένδρων lacunam statuit Cobet sic fere supplenda μεγάλων τε καὶ ὑψελῶν ἦν μεστὰ πάντα καὶ ἐκ τῶν ξύλων τῶν (ξύλων ἐρεψίμων utique habet Timaeus *s.v.*).

Dans les trois cas, on introduit ξύλων, certainement grâce à Timée.

De toute façon, l'explication de Timée porte non pas sur la formule en entier, mais seulement sur ἐρεψίμων. L'explication de Timée est en partie modelée sur le passage platonicien lui-même (*cf.* στεγάσματα et οἰκοδομήσεις).

Pollux, Photius et la *Souda* reprennent la formule en entier. Pour Photius et la *Souda*, *cf. supra*, app. *loc sim* ; pour Poll., 7.124 :

> ὕλαι γὰρ οἰκοδομημάτων λίθοι, χάλικες, πλίνθοι, ξύλα, γύψος, κέραμος στεγαστήρ, ἐρέψιμα ξύλα, ἃ Θουκυδίδης εἶπε τὴν ξύλωσιν, πηλός, ἄσβεστος, τίτανος, ἄσφαλτος.

Ἐρέψιμος est extrêmement rare[245].

[245] 7 occurrences en tout entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. Au Ve avant J.-C. il est utilisé seulement par Platon.

302 **ξυστίδες·** ποδήρη ἐνδύματα (οἱ δὲ χλαμύδας κωμικάς φασιν), ὅτι ἀπὸ τοῦ ἐξέσθαι καὶ εἰργάσθαι ἐπιμελῶς

> ἐπιστάμεθα γὰρ καὶ τοὺς γεωργοὺς ξυστίδας ἀμφιέσαντες καὶ χρυσὸν περιθέντες πρὸς ἡδονὴν ἐργάζεσθαι κελεύειν τὴν γῆν (*Rep.* 420E1–3).

Le terme ne se trouve pas chez Platon sous la forme donnée par Timée. De plus, l'explication de Timée est dans sa deuxième partie problématique. Ruhnke (p. 157) propose de changer ἐξέσθαι avec ἐξύσθαι (*cf. Souda s.v.* ξυστίς; Sch. *in Pl.*, *Rep.* 420E) et ὅτι avec δηλονότι. Selon ces changements, on aurait l'explication suivante: «vêtements qui descendent jusqu'aux pieds (mais certains parlent de vêtements comiques), en montrant que ⟨le terme dérive⟩ d'être poli, à savoir d'être fait avec soin». Le choix de ἐξύσθαι garderait l'étymologie du terme.

Ξυστίς est extrêmement commenté par les lexiques et les scolies.

Considérons d'abord quelques exemples d'explications des lexiques.

Harpocration (= Photius (excepté pour la première ligne qui mentionne Lysias)) montre déjà que le sens du terme était controversé, en désignant les vêtements féminins (dont les comiques aussi se servent), les vêtements de la tragédie, ou des cavaliers:

> ξυστίς· Λυσίας ἐν τῷ πρὸς Νικόδημον καὶ Κριτόβουλον. γυναικεῖόν τι ἔνδυμά ἐστιν ἡ ξυστὶς πεποικιλμένον, ὡς δῆλον ποιοῦσιν ἄλλοι τε τῶν κωμικῶν καὶ Ἀντιφάνης ἐν Εὐπλοίᾳ τὸν ποικίλ' ὥσπερ ξυστίδ' ἠμφιεσμένον. ἔστι μὲν καὶ τραγικόν τι ἔνδυμα οὕτω καλούμενον, ὡς Κρατῖνος ἐν Ὥραις, ἔστι δὲ καὶ ἱππικὸν ἔνδυμα, ὡς Ἀριστοφάνης Νεφέλαις.

Harpocration mentionne des grands attiques, tels que Lysias, Cratinos et Aristophane (qui effectivement utilisent le terme, tout comme Platon).

Photius, Hésychius et la *Souda* présentent plusieurs explications pour le terme, en soulignant eux aussi le fait qu'il désigne plusieurs types de vêtements:

> Photius: ξυστίδα· λεπτὸν ὕφασμα· περιβόλαιον.

> Hésychius: ξυστίδες· ποδήρη ἐνδύματα. ἢ χλανίδας (à corriger avec χλαμύδας? *Cf.* l'explication de Timée) κωμικάς

> *Souda*: ξυστίς· χιτὼν ποδήρης γυναικεῖος. οἱ δὲ τραγικὸν ἔνδυμα ἐσκευοποιημένον καὶ ἔχον ἐπιπόρπημα. οἱ δὲ τὸ λεπτόν, παρὰ τὸ ἐξύσθαι. ἰδίως δὲ τὸ τῶν τραγῳδῶν ἔνδυμα. Ξυστὶς λέγεται τὸ κροκωτὸν ἱμάτιον, ὃ οἱ ἡνίοχοι μέχρι νῦν φοροῦσι πομπεύοντες. χρῶνται δὲ αὐτῷ καὶ οἱ τραγικοὶ βασιλεῖς. ξύστιδα δὲ προπαροξυτόνως οἱ Ἀττικοί. Ἀριστοφάνης Νεφέλαις· ὥσπερ

Μεγακλέης ξύστιδ' ἔχων. Ξύστις ἐστὶ καὶ ἱππικὸν ἔνδυμα, ὡς Ἀριστοφάνης ἐν Νεφέλαις.

Etc.

Voici les remarques intéressantes à faire :

i) à la forme proparoxytone, le terme est attique : si l'on croit cela, il faut peut-être changer l'accent dans l'entrée de Timée (ξύστιδες) ;

ii) les trois premières lignes de la *Souda* rappellent l'explication de Timée. On se demande si la glose de Timée n'est pas très abrégée, et si, à l'origine, elle était semblable à celle de la *Souda*.

Il y a de nombreuses scolies à Aristophane (qui ne reprennent pas Platon) et une scolie à Platon, *Rep.* 420E, semblable à l'explication de la *Souda*. Cette scolie souligne le fait que le terme se réfère à plusieurs types de vêtements, ainsi que sa dérivation de ἐξύσθαι.

Le terme est également rare[246].

303 **ὄα·** ἀκροδρύων εἶδος μήλοις μικροῖς ἐμφερές

Il s'agit de l'entrée la plus célèbre de tout ce lexique. Ruhnke (p. 157) constate que le terme ne se trouve pas chez Platon, et que, excepté Timée, il y avait un autre auteur qui lisait ce terme chez Platon, à savoir Pollux :

6.79–80 : μέσπιλα, ἃ καὶ ὄα καλεῖται· καὶ τοὔνομα ἔστι παρὰ Πλάτωνι τοῦτο, ὡς παρ' Ἀρχιλόχῳ ἐκεῖνο.

Or, le seul passage que Ruhnke a pu repérer pour localiser le terme chez Platon est *Symp.* 190D6–E1 :

ταῦτα εἰπὼν ἔτεμνε τοὺς ἀνθρώπους δίχα, ὥσπερ οἱ τὰ ᾠὰ τέμνοντες καὶ μέλλοντες ταριχεύειν, ἢ ὥσπερ οἱ τὰ ᾠὰ ταῖς θριξίν·

Ruhnke a corrigé le premier ᾠά avec ὄα, car il pense que personne n'a jamais parlé de cette façon de traiter les œufs pour les conserver[247]. Cette correction a été acceptée par OCT. Il est intéressant de remarquer que Chrysostome mentionne ces fruits (avec l'orthographe οὗα), en reprenant probablement le terme de Platon :

---

[246] Une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[247] Ruhnke, p. 158 : « at ova avium secta sale esse condita, ut diutius conservarentur, ecquis fando audivit ? ».

> *Or.* 7.75: ἐν δὲ τούτῳ ἡ παρθένος ἀναστᾶσα ἐξ ἑτέρας σκηνῆς ἐκόμισεν οὖα τετμημένα καὶ μέσπιλα καὶ μῆλα χειμερινὰ καὶ τῆς γενναίας σταφυλῆς βότρυς σφριγῶντας, κτλ.

Les lexicographes ne sont pas d'accord sur le type de fruit. Pour Galien, les ὄα sont les fruits de cormier, pour Pollux les nèfles (voir *supra*), pour Timée, on ne comprend pas bien. Pour d'autres lexiques, ce sont les fruits des arbres en général (Hésychius et [Zon.]).

Timée glose le terme car, en étant un peu exotique, son sens est controversé.

304 **οἴναρα·** τὰ τῆς ἀμπέλου φύλλα

Le terme, qui n'est pas platonicien, est extrêmement rare, car il se trouve chez Cratinus, Xénophon, et Théophraste. Chez Xénophon, il se trouve sous la forme donnée par notre lexique:

> *Oec.* 19.18: περιπεταννύουσα δὲ τὰ οἴναρα.

Tel est presque tout ce que nous avons, avant les grammairiens et les lexicographes. *Cf. supra*, *loc sim* et:

> Galenus: οἰναρίῳ· ἀμπέλῳ.
>
> Poll., 1.237: τὸ τῆς συκῆς φύλλον θρῖον, ὥσπερ τὸ τῆς ἀμπέλου οἴναρον

Cf. aussi 1.243 et 6.21.

Les seules scolies pertinentes que nous avons sont à Aristophane, mais elles concernent le verbe οἰναρίζω:

> Sch. *in Ar.*, *Pax* 1147: οἰναρίζειν· τὸ ἀποφυλλίζειν· οἴναρα γὰρ τὰ φύλλα τῆς ἀμπέλου. τινὲς δὲ γράφουσιν ἀμπελουργεῖν, οὐκ ὀρθῶς.

Il faut remarquer que, mis à part Hésychius, la *Souda* et [Zon.], l'explication de οἴναρα se trouve au sein d'une explication à propos de termes apparentés, pour une raison étymologique: c'est le cas pour les scolies à Aristophane, pour Erotianus (qui glose οἰναρίδης) pour Ammonius et Ptolomaeus (qui glosent οἴνη et οἰνάνθη).

305 **οἰστρᾷ·** συντόνως καὶ μανικῶς κινεῖται

> *Theaet.* 179E5–6: οὐδὲν μᾶλλον οἷόν τε διαλεχθῆναι ἢ τοῖς οἰστρῶσιν.
>
> *Phaedr.* 251D5–6: ὥστε πᾶσα κεντουμένη κύκλῳ ἡ ψυχὴ οἰστρᾷ καὶ ὀδυνᾶται, κτλ.
>
> *Rep.* 573A8–B1: τότε δὴ δορυφορεῖταί τε ὑπὸ μανίας καὶ οἰστρᾷ οὗτος ὁ προστάτης τῆς ψυχῆς

Rep. 573E7–A1 : οἰστρᾶν καὶ σκοπεῖν τίς τι ἔχει, ὃν δυνατὸν ἀφελέσθαι ἀπατήσαντα ἢ βιασάμενον ;

La forme donnée par Timée se trouve dans le *Phèdre* et dans *Rep.* 573A8–B1. Même si le verbe semble avoir le même sens dans toutes les occurrences platoniciennes, on serait tenté de choisir le passage de la *République* comme passage que Timée a à l'esprit. En effet, non seulement le verbe a la forme donnée par Timée, mais, dans ce même passage, il y a l'expression ὑπὸ μανίας, qui est reprise par Timée avec μανικῶς. Hermias commente le verbe dans le *Phèdre*, en donnant le sens de « se tourmenter » :

in Phaedr., 185.20–22 : οἰστρᾷ, ἀντὶ τοῦ ἀδημονεῖ ἐκείνων ἐφιεμένη καὶ μνημονεύουσα. – οἰστρᾷ· ὅπερ ἀνωτέρω εἶπεν ἀνακηκίει[248] καὶ ἐνθουσιᾷ, νῦν οἰστρᾷ εἶπεν.

Aucun lexique ne reprend l'explication de Timée, sauf Photius. De plus, les autres lexiques ne glosent pas οἰστράω, mais οἰστρέω (mais chez les grammairiens, il n'y a pas de remarques sur la relation entre ces deux orthographes du verbe, ou entre deux verbes différents) :

Photius (= *Souda* ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1]) :

οἰστρεῖ· ἐρεθίζει· ἐκμαίνει

(Hésychius présente seulement l'explication ἐκμαίνει).

Pour ce qui est des scolies, *cf.* par exemple :

Sch. *in A.*, *Pr.* 836 : οἰστρήσασα· ὑπὸ οἴστρου ἐκβακχευθεῖσα

Sch. *in Lyc.*, 610 : οἰστρήσῃ· καὶ μανικῶς ὁρμήσῃ

etc.

Le verbe est très rare[249], à la différence de οἶστρος, qui est abondemment utilisé.

306 **ὀκνεῖ·** εὐλαβῶς ἔχει

Il y a des dizaines d'occurrences du verbe chez Platon, mais le verbe n'apparaît sous la forme donnée par Timée que dans la *République* :

Rep. 571C9–D1 : μητρί τε γὰρ ἐπιχειρεῖν μείγνυσθαι, ὡς οἴεται, οὐδὲν ὀκνεῖ.

[248] *Cf. supra*, l'entrée 37 ἀνακηκίει chez Timée.

[249] En effet, dans ses deux formes (οἰστράω et οἰστρέω), nous trouvons une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., dont 35 au IIe après J.-C., 8 au IIIe, 23 au IVe.

Dans ce passage le verbe a la signification de «craindre», mais il pourrait avoir aussi, même si de façon moin convaincante, celle donnée par Timée (cependant *cf.* Sch. *in Pl.*, *Rep.* 391A: ὀκνῶ. ἀντὶ τοῦ εὐλαβῶς ἔχω. *Rep.* 391A3–5: ὀκνῶ δέ γε, ἦν δ' ἐγώ, δι' Ὅμηρον λέγειν ὅτι οὐδ' ὅσιον ταῦτά γε κατὰ Ἀχιλλέως φάναι καὶ ἄλλων λεγόντων πείθεσθαι).

S'il est le cas, Timée a glosé un verbe si commun à cause de son ambiguité: en ce cas, il a dû penser à *Rep.* 571C–D, car il ne peut pas avoir cru que le verbe chez Platon signifie toujours «être précautionneux» (et de fait, Platon l'utilise au sens de «hésiter» ou «craindre»).

Parmi les lexiques, seuls Photius et la *Souda* présentent une explication identique à celle de Timée. La *Souda* présente une référence explicite à Xenophon, ce qui pourrait conduire à penser que la glose de Timée dérive de ce texte, et donc qu'elle n'est pas platonicienne:

> ὀκνεῖ· εὐλαβῶς ἔχει. Ξενοφῶν· ὀκνοῦντες, μὴ οἱ Ἕλληνες διαβάντες τὴν γέφυραν μείνειαν. ἀντὶ τοῦ εὐλαβούμενοι, δεδιότες.

Photius explique que ὀκνεῖν au sens de φοβεῖσθαι est démodé:

> ὀκνεῖν· τὸ φοβεῖσθαι δηλοῖ παρὰ τοῖς παλαιοῖς.

Dans une autre entrée, la *Souda* (*s.v.* ὀκνῶ) mentionne Sophocle, les orateurs et Homère pour l'utilisation du verbe au sens d' «avoir peur». Pour une référence à Démosthène, voir aussi *EM s.v.* οκνείω.

Le verbe est reconnu comme ambigu: *cf.* par exemple

> Erotianus: ὀκνέειν· μὴ δύνασθαι. φησὶ γάρ· «οὗτοι κατοκνέουσιν ὀρθοῦσθαι», ἀντὶ τοῦ οὐ δύνανται.
>
> Hésychius :ὀκνεῖ· δέδοικε. δειλιᾷ, εὐλαβεῖται. οὐ βούλεται [φόβος]
>
> etc.

Il y a de nombreuses scolies à propos de ce verbe pour Homère et pour Sophocle, mais qui ne donnent pas le sens présenté par Timée.

307 **ὀκρίβας·** πῆγμα τὸ ἐν τῷ θεάτρῳ τιθέμενον, ἐφ' οὗ ἵστανται οἱ τὰ δημόσια λέγοντες· θυμέλη γὰρ οὐδέπω ἦν. λέγει γοῦν τις· λογεῖον ἐστι πῆξις ἐστορεσμένη ξύλων, εἶτα ἑξῆς· ὀκρίβας δὲ ὀνομάζεται

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, mais non pas sous la forme donnée par Timée:

> *Symp.* 194B1–2: εἰ ἰδὼν τὴν σὴν ἀνδρείαν καὶ μεγαλοφροσύνην ἀναβαίνοντος ἐπὶ τὸν ὀκρίβαντα μετὰ τῶν ὑποκριτῶν.

Il s'agit d'un terme extrêmement rare[250], qui au Ve siècle avant J.-C. se trouve seulement chez Platon.

L'entrée n'est pas lexicale, mais appartient au groupe des entrées encyclopédiques, c'est-à-dire des entrées qui montrent un intérêt pour les institutions politico-juridiques de l'époque de Platon. Timée fait seulement référence aux annonces publics, sauf si οἱ τὰ δημόσια λέγοντες sont des acteurs. La θυμέλη doit être une structure qui avait remplacé l' ὀκρίβας à l'époque de Timée. L'explication de Timée s'achève sur une citation savante (*v.* Introduction, pp. 24–25), ce qui est un cas presque unique dans son lexique.

Le terme est commenté par d'autres lexiques, comme par exemple Photius (= *Souda*):

> ὀκρίβας· σκηνή· ἰδίως πάντων τῶν λεγόντων τὰ πλαστικὰ πήγματα· ἐφ' οἷς διατυποῦσι τὰς εἰκόνας· καὶ τὰ ὑπερείσματα τῶν ξυλίνων θεάτρων· βέλτιον φαίνεται τὸ λογεῖον, ἐφ' οὗ ἵστανται οἱ τραγωδοί. ὀκρίβας· τὸ λογεῖον, ἐφ' ωἷ οἱ τραγωδοὶ ἠγωνίζοντο· καὶ Πλάτων ὁ φιλόσοφος ἐν Συμποσίωι κέχρηται τωῖ ὀνόματι.

L'explication de Photius est importante car, d'une part, elle présente des ressemblances avec celle de Timée (*cf.* πήγματα, ξυλίνων, λογεῖον), et, d'autre part, elle contient une référence explicite à Platon. Si Photius a pris son explication chez Timée, son texte du lexique de Timée contenait probablement une référence au *Banquet.*

Pour ce qui est des autres lexiques qui glosent le terme, et qui probablement se réfèrent tous à Platon, je mentionnerai ceux qui montrent des ressemblances avec ceux de Timée et Photius:

> Hésychius (= Sch. *in Pl.*, *Symp.*, 194B): ὀκρίβας· οἱ μὲν ὄνον φασίν, οἱ δὲ ἄγριον κριόν, ἄλλοι κλίμακα. κυρίως δὲ τὸ λογεῖον, ἐφ' οὗ οἱ τραγῳδοὶ ἠγωνίζοντο. τινὲς δὲ κιλλίβας τρισκελής, ἐφ' οὗ ἵσταντο οἱ ὑποκριταὶ καὶ τὰ ἐκ μετεώρου λέγουσιν.

308 **῾Ομηρίδαι·** οἱ τὰ ῾Ομήρου ὑποκρινόμενοι

Il y a trois passages platoniciens où ce terme apparaît, mais jamais sous la forme donnée par Timée:

> *Phaedr.* 252B4–5: λέγουσι δὲ οἶμαί τινες ῾Ομηριδῶν ἐκ τῶν ἀποθέτων ἐπῶν δύο ἔπη εἰς τὸν ῎Ερωτα

> *Ion* 530D7–8: ὥστε οἶμαι ὑπὸ ῾Ομηριδῶν ἄξιος εἶναι χρυσῷ στεφάνῳ στεφανωθῆναι.

[250] Une quinzaine d'occurrences entre le VIIIe avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Rep. 599E5–6 : οὔκουν λέγεταί γε οὐδ' ὑπ' αὐτῶν Ὁμηριδῶν.

On trouve aussi une explication chez Hermias, qui diffère de celle de Timée du point de vue de l'expression, mais non pas du sens :

Hermias *in Phaedr.*, 188.4–5 : Ὁμηριδῶν δὲ ἐκ τῶν ἀποθέτων· Ὁμηρίδας λέγει τοὺς τὰ Ὁμήρου ᾄδοντας.

Timée glose ce terme parce qu'il est ambigu, ce qui est reconnu par les lexiques et les scolies.

Il signifie tout d'abord « descendance » qui prend son nom d'Homère (Harpocration ; Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Gloss.Rhet.* ; Sch. *in Pi.*, *N.* 2.1) ; ensuite, il y a le sens donné par Timée (repris par Photius et la *Souda*), proche de celui donné par Hermias (« les chanteurs d'Homère », repris aussi par Sch. *in Pi.*, *N* 2.1), et en général le sens de « rhapsodes » (Hésychius ; Sch. *in Pi.*, *N* 2.1. Selon le scoliaste, ce sens est καταχρηστικῶς, par rapport à celui de οἱ υἱοὶ τοῦ Ὁμήρου).

Une dernière remarque à faire est que, selon le scoliaste de Pindare, « descendants d'Homère » est un sens démodé (même si cela n'indique rien par rapport à la période de Timée) :

Sch. *in N.*, 2.1 : ὁμηρίδας δὲ ἔλεγον μὲν τὸ παλαιὸν τοὺς ἀπογόνους ὁμήρου, οἳ καὶ τὴν αὐτοῦ ποίησιν ἐκ διαδοχῆς ᾖδον·

309 **ὁμόσε·** εἰς ταὐτὸ τῷ ἐναντίῳ εἰς μάχην φερόμενοι

Euthyph. 3C4–5 : ἀλλ' οὐδὲν αὐτῶν χρὴ φροντίζειν, ἀλλ' ὁμόσε ἰέναι.

Theaet. 166A1–2 : καὶ ὁμόσε οἶμαι χωρήσεται καταφρονῶν ἡμῶν καὶ λέγων

Euthyd. 294D5–7 : τὼ δὲ ἀνδρειότατα ὁμόσε ᾔτην τοῖς ἐρωτήμασιν, ὁμολογοῦντες εἰδέναι, ὥσπερ οἱ κάπροι οἱ πρὸς τὴν πληγὴν ὁμόσε ὠθούμενοι

Rep. 610C6 : ἐὰν δέ γέ τις, ἔφην ἐγώ, ὁμόσε τῷ λόγῳ τολμᾷ ἰέναι.

Tout d'abord, un problème textuel se pose pour l'explication de Timée (εἰς ταὐτὸ τῷ ἐναντίῳ εἰς μάχην φερόμενοι) : au lieu de τῷ ἐναντίῳ (qui est la correction de Beiter, etc) le manuscrit (et Ruhnke également) présente ὑπὸ τῶν ἐναντίων, alors que Hermann a préféré ἀπὸ τῶν ἐναντίων. La solution de Beiter et al. semble la meilleure, car la plus compréhensible ; ou alors il faudra corriger en ἐξ ἐναντίας, selon l'expression utilisée par la plupart des lexiques, ou en ἀπ' ἐναντίας (*cf. infra*, scolie *ad loc*).

Cela dit, le sens de ὁμόσε est normalement

1) «dans la même direction», mais il y a aussi
2) une nuance hostile: «aller contre quelqu'un ou quelque chose pour le combattre».

Or, Timée, avec son explication, veut justement souligner cette utilisation (qui se trouve dans les quatre passages platoniciens).

Aucun lexique ne reprend l'explication de Timée, mais certains reconnaissent bien le sens 2), disons le sens hostile. En effet, les lexiques se divisent entre les deux sens:

sens 1): *cf.* par exemple

Apollonius le sophiste: ὁμόσε εἰς ταὐτόν.

Cf. aussi Moeris et Hésychius.

sens 2): *cf.* par exemple

Harpocration: ὁμόσε ἰέναι· Ὑπερείδης ἐν τῷ κατ' Ἀθηνογένους φησὶν «ἀλλὰ ὁμόσε βούλομαι τῷ λόγῳ τούτῳ ἐλθεῖν» ἀντὶ τοῦ παραβαλέσθαι. λέγεται δὲ ἐκ μεταφορᾶς τοῦ ὁμόσε ταῖς λόγχαις ἰέναι, ἀντὶ τοῦ ἐξ ἐναντίας εἰς τὸ αὐτὸ ἔρχεσθαι καὶ μὴ στρέφεσθαι μηδὲ φεύγειν.

Il est intéressant de remarquer que cette entrée (tout comme celle de Photius (voir *infra*) et de la *Souda*, qui cite Harpocration), glose ὁμόσε ἰέναι, à savoir *Euthyph.* 3C4–5, ou, peut-être *Rep.* 610C6.

Sens 1) et 2):

Photius: ὁμόσε· ὁμοῦ εἰς τὸν αὐτὸν τόπον· ἢ ἐξ ἐναντίας· σφοδρῶς· θρασέως. ὁμόσε ἰέναι· ἀντὶ τοῦ παραβάλλεσθαι· λέγεται δὲ ἐκ μεταφορᾶς ὁμόσε ταῖς λόγχαις ἰέναι ἀντὶ τοῦ ἐξ ἐναντίας εἰς τὸ αὐτὸ ἔρχεσθαι· καὶ μὴ στρέφεσθαι, μὴ δὲ φεύγειν.

Coll. Verb.[1]: ὁμόσε· εἰς ταυτὸν ἐξ ἐναντίας. χρῶνται δὲ καὶ ἂν τὶ τοῦ σχεδόν. ἐγγύς.

Parmi les scolies, il vaut la peine de mentionner une scolie à Homère et la scolie à Platon:

Sch. *in Il.*, 13.337: ὣς ἄρα τῶν ὁμόσ' ἦλθε μάχη· τὸ συμπεφυρμένον αὐτῶν εἴκασε τῇ ὑπὸ τῶν ἀνέμων μιχθείσῃ κόνει. τὸ δὲ ὁμόσε Ἀττικοὶ ἐπὶ πολεμικῆς παρασκευῆς φασιν.

Sch. *in Pl.*, *Euthyph.* 3C: ἀλλ' ὁμόσε ἰέναι. δύο σημαίνει τοῦτο, παρὰ μὲν τοῖς ῥήτορσι τὸ ἀπ' ἐναντίας ἤτοι τὸ ἀντικείμενον, ὡς παρὰ Δημοσθένει ἐν τῷ κατὰ Διονυσοδώρου· «αὐτὸς δὲ ὁρᾷ ἡμᾶς ὁμόσε πορευομένους.» παρ' Ὁμήρῳ δὲ τὸ ὁμοῦ, ὡς ἐπὶ τοῦδε- ὅσσοι ἀπ' ἰδεῶν (l.'Ιδαίων) ὀρέων ἅλαδε προρ[ρ]έουσιν, Ῥῆσός θ' Ἑπτάπορός τε Κάρησός τε Ῥοδίος τε, Γρήνικός

> τε καὶ Αἴσηπος δῖός τε Σκάμανδρος καὶ Σιμόεις, ὅθι πολλὰ βοάγρια καὶ τρυφάλειαι κάππεσον ἐν κονίῃσι, καὶ ἡμιθέων γένος ἀνδρῶν· τῶν πάντων ὁμόσε στόματ' ἔτραπε Φοῖβος Ἀπόλλων.

La scolie à Homère est intéressante car elle dit que les attiques utilisent ὁμόσε dans un sens hostile (*cf.* aussi Eust. *in Il.*, III 481)

Quant à la scolie à Platon, le scoliaste dit que ὁμόσε ἰέναι a deux sens:

1) «en partant dans des directions opposées»;
2) «ensemble»; ensuite, il fait une référence aux orateurs et à Démosthène.

Timée glose donc ὁμόσε parce que ce terme est utilisé de façon particulière par Platon et les attiques, et parce qu'il est ambigu.

310 **ὁμόγνιοι θεοί·** οἷς οἱ συγγενεῖς κοινῶς ὀργιάζουσιν

> *Legg.* 729C5–7: συγγένειαν δὲ καὶ ὁμογνίων θεῶν κοινωνίαν πᾶσαν ταὐτοῦ φύσιν αἵματος ἔχουσαν τιμῶν τις καὶ σεβόμενος

L'adjectif est aussi appliqué à Zeus:

> ὁ δὲ μὴ ἀμύνων ἀρᾷ ἐνεχέσθω Διὸς ὁμογνίου καὶ πατρῴου κατὰ νόμον. (*Legg.* 881D2–3).

L'explication de Timée dérive du même passage des *Lois* que celui qui contient l'expression (*cf.* la présence de συγγένειαν et κοινωνίαν).

Pourquoi Timée glose-t-il l'expression? Tout d'abord car ὁμογνίος signifie «de la même famille» «du même genre», de sorte qu'il semble assez bizarre de l'appliquer aux dieux.

Cf. par exemple:

> *Souda*: ὁμόγνιος· ὁ τὰ τοῦ γένους ἐφορῶν δίκαια. ἢ ὁμογενὴς ἢ γνήσιος, φίλος.

Il y a des lexiques qui glosent la formule pour les dieux, mais seul Photius reprend l'explication de Timée, qui, par rapport aux autres explications, semble animée par un intérêt plutôt encyclopédique: *cf.*

> Poll., 3.5–6: διακριτέον δ' αὐτοὺς τῷ τοὺς μὲν ἀπὸ γένους ἡμῖν ὀνομάζεσθαι, πρὸς γένους τε καὶ πρὸς αἵματος, καὶ ἐν γένει καὶ ἐν αἵματι, καὶ οἰκείους καὶ ἀναγκαίους καὶ θεῶν ὁμογνίων κοινωνοὺς καὶ τῆς αὐτῆς ἑστίας μετόχους, γένος δ' εἶναι τὸ φύσει προσόν, οὐ τὸ νόμῳ προσιόν

La formule est aussi utilisée par d'autres attiques (Euripide, Aristophane) et par Hippocrate. Elle est de tout façon très rare, et assez

peu utilisée par la suite (on la retrouve chez Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Musonius Rufus, Epictète).

311 **ὁμοτέρμονες·** οἱ ὁμοῦ τὰ τέλη ἔχοντες, οἷον οἱ γείτονες· ὁμοῦ γὰρ ἔχουσι τὰ τέρματα

Le terme se trouve dans le passage suivant, mais non pas sous la forme donnée par Timée :

> *Legg.* 842E7–9 : μὴ κινείτω γῆς ὅρια μηδεὶς μήτε οἰκείου πολίτου γείτονος, μήτε ὁμοτέρμονος ἐπ' ἐσχατιᾶς κεκτημένος ἄλλῳ ξένῳ γειτονῶν

L'explication de Timée est reprise du même passage de Platon (comme la présence de γείτονος, γειτονῶν le montre).

Très peu de lexiques glosent le terme :

> Photius : ὁμοτέρμονας· πλησιοχώρους· τοὺς ὁμοῦ τὰ τέλη ἔχοντας.
>
> *Souda* : ὁμοτέρμονας· πλησιοχώρους, τοὺς ὁμοῦ τὰ τέλη ἔχοντας.
>
> *Coll. Verb.*[1] : ὁμοτέρμονας· πλησιοχώρους.

Le terme est très rare[251].

312 **ὀργᾷ·** ἐπείγεται, ἐπιθυμεῖ

Le verbe, qui n'est pas platonicien, est abondamment commenté, probablement à cause de son ambiguïté (ou plutôt, de nuances de sens), car il veut dire « être en train de pousser », et ensuite « désirer », « être excité ».

La plupart des lexiques, qui ne glosent jamais le verbe sous la forme donnée par notre lexique (excepté Hésychius), utilisent comme synonyme explicatif « désirer » (ἐπιθυμέω) (Hésychius ; Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1] ; [Zon.]) ; seuls quelques uns utilisent l'autre synonyme de notre lexique (ἐπείγεται) : *cf.*

> Hésychius : ὠργᾷ· οἰστρεῖ, γαυριᾷ, ἢ πρὸς συνουσίαν ἐπείγεται, ἢ κατεπείγεται
>
> [Zon.] : ὀργᾶν· τὸ ἐπείγεσθαι· καὶ κατοργᾶν, τὸ κατεπείγειν.

Le sens littéral semble être botanique :

---

[251] 12 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. Au Ve siècle avant J.C., seuls Platon et Scylax Perieg utilisent le terme.

Theophrastus *CP*, 2.17 : ἀλλὰ τὸν καιρὸν δῆλον ὅτι λαμβάνουσι τῆς ἐπισπορᾶς ὅταν ὀργᾷ τὸ ὑποκείμενον ὥσπερ ἡ ἄκανθα φαίνεται περὶ τὸ ἄστρον·

Cf. aussi 3.2 ; Poll., 1.230 ; Erotianus *s.v.* ὀργίσασθαι, etc.

Il est difficile de deviner sur qui la glose de notre lexique porte, à cause du fait que ὀργᾷ et ὀργᾶν apparaissent chez un grand nombre d'auteurs attiques (et successifs). Je me limiterai à présenter quelques remarques qui sont censées montrer en tout cas les raisons de gloser un tel verbe :

(i) les auteurs mentionnés par les lexiques sont Hérodote, Thucydide et Aristophane (donc, les grands attiques ou source de l'atticisme). Chez ces trois attiques, le verbe est utilisé au sens de « désirer », mais chez Aristophane et Thucydide, il est aussi utilisé au sens d'« exciter » (ὁρμάω) :

Souda, ὀργᾶν· ἐπιθυμεῖν. καὶ ὀργῶντες παρὰ Θουκυδίδῃ ἀντὶ τοῦ ἐπιθυμοῦντες. Ἡρόδοτος ἰδὼν Θουκυδίδην ὑπὸ ἐνθουσιασμοῦ τινος δακρύοντα, ἔφη, μακαρίζω σε, Ὄλορε, τῆς εὐτεκνίας· ὁ γὰρ σὸς υἱὸς ὀργῶσαν ἔχει τὴν ψυχὴν πρὸς τὰ μαθήματα.

ὀργῶ· ἀντὶ τοῦ ἐπιθυμητικῶς ἔχω. Ἀριστοφάνης· ὀργῶ νὴ τὸν Δία καὶ προπεφύραται λόγος εἷς μοι, ὃν διαμάττειν οὐ κωλύει.

Cf. aussi *Lex. Vind. s.v.* ὀργῶ ; Sch. *in Ar.*, *Av.* 462 ; Sch. *Nu.*, 1253 ; Sch. *in Th.*, 4.108.

Chez Hérodote, le verbe apparaît plusieurs fois sous la forme donnée par notre lexique (ce qui n'est pas le cas pour Aristophane et pour Thucydide) :

4.199 : πρῶτα μὲν γὰρ τὰ παραθαλάσσια [τῶν καρπῶν] ὀργᾷ ἀμᾶσθαί τε καὶ τρυγᾶσθαι· τούτων τε δὴ συγκεκομισμένων τὰ ὑπὲρ τῶν θαλασσιδίων χώρων τὰ μέσα ὀργᾷ συγκομίζεσθαι, τὰ βουνοὺς καλέουσι, κτλ.

(ii) l'utilisation du verbe (souvent sous la forme donnée par notre lexique) chez Hippocrate donne lieu à une inflation de commentaire, qui montre que le verbe était difficile à comprendre parce que devenu technique : *cf.* Erotianus (*supra*), et aussi

Gal. *in Hp.Aph.* XVIIB 441 : τὸ μὲν φαρμακεύειν ἔθος ἐστὶν αὐτῷ λέγειν ἀντὶ τοῦ χρῆσθαι φαρμάκῳ καθαίροντι, τὸ δ' ὀργᾷν ἀπὸ τῶν ὀργώντων ζώων μετενήνοχεν ἐπὶ τοὺς χυμούς.

Erotianus *Fr.*, 11 : ὀργᾶν· ὀρέγεσθαι, ἐπιθυμεῖν πρὸς συνουσίαν.

313 **ὀργάσας·** μαλάξας

Voir *supra* 287 **μετρίως ὠργασμένος**

314 **ὀργάς·** ἡ εὔγειος, καὶ λιπαρά, καὶ ἀκμαία

A la fin de sa glose, la *Souda* présente γῆ, qui (comme Ruhnke le remarque, p. 162) doit ou bien être ajouté à l'explication de Timée ou bien lui être sous-entendu :

> *Souda* : ὀργάς· ἡ εὔγειος καὶ σύμφυτος καὶ λιπαρὰ καὶ ἀκμαία γῆ.

La plupart des lexiques qui glosent le terme reprend l'explication donnée par Harpocration, qui est pourtant le seul qui mentionne explicitement Démosthène :

Harpocration (= Photius, excepté précisément la référence à Démosthène) :

> ὀργάς· Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ συντάξεως. ὀργὰς καλεῖται τὰ λοχμώδη καὶ ὀρεινὰ χωρία καὶ οὐκ ἐπεργαζόμενα, ὅθεν καὶ ἡ Μεγαρικὴ ὀργὰς προσωνομάσθη τοιαύτη τις οὖσα, περὶ ἧς ἐπολέμησαν Ἀθηναῖοι Μεγαρεῦσιν.

Cf. Hésychius ; *Lex.Rhet.Cantab.* ; *Souda s.v.* ὀργάς.

Peut-être alors que la glose de notre lexique est une glose à Démosthène 23.32 :

> οἷον ἃ πρὸς τοὺς καταράτους Μεγαρέας ἐψηφίσασθ' ἀποτεμνομένους τὴν ὀργάδα, ἐξιέναι, κωλύειν, μὴ ἐπιτρέπειν·

Cf. aussi [Did.] *in D.*, 14.2–10. Cela dit, le terme se trouve aussi chez d'autres auteurs, comme par exemple

> Euripides, *Ba.* 445–446 : φροῦδαί γ' ἐκεῖναι λελυμέναι πρὸς ὀργάδας σκιρτῶσι Βρόμιον ἀνακαλούμεναι θεόν·

> Xénophon, *Cyn.* 9.2 : κατασκέψασθαι δὲ προελθόντα εἰς τὰς ὀργάδας, οὗ εἰσιν ἔλαφοι πλεῖσται.

315 **ὀργιάζων·** θύων, ἐπιτελῶν

> *Legg.* 717B2–4 : μετὰ θεοὺς δὲ τούσδε καὶ τοῖς δαίμοσιν ὅ γε ἔμφρων ὀργιάζοιτ' ἄν, ἥρωσιν δὲ μετὰ τούτους.

> *Legg.* 910B8–C1 : μὴ κεκτῆσθαι θεῶν ἐν ἰδίαις οἰκίαις ἱερά, τὸν δὲ φανέντα κεκτημένον ἕτερα καὶ ὀργιάζοντα πλὴν τὰ δημόσια

> *Phaedr.* 250B8–C1 : εἶδόν τε καὶ ἐτελοῦντο τῶν τελετῶν ἣν θέμις λέγειν μακαριωτάτην, ἣν ὠργιάζομεν ὁλόκληροι μὲν αὐτοὶ ὄντες

> *Phaedr.* 252D6–E1 : καὶ ὡς θεὸν αὐτὸν ἐκεῖνον ὄντα ἑαυτῷ οἷον ἄγαλμα τεκταίνεταί τε καὶ κατακοσμεῖ, ὡς τιμήσων τε καὶ ὀργιάσων.

Timée donne deux synonymes (θύων, ἐπιτελῶν) pour un verbe plutôt rare[252]. La forme de l'entrée (forme participiale du verbe, même si elle est au nominatif à la place de l'accusatif) semble se référer à *Legg.* 910B8–C3, mais l'explication incite plutot à penser que Timée avait à l'esprit *Phaedr.* 250B8–C1 : en effet, ἐτελοῦντο τῶν τελετῶν en 250B8, rappelle ἐπιτελῶν chez Timée.

Il faut pourtant signaler que chez Photius et la *Souda*, on trouve une explication avec τελεῖν, qui se réfère explicitement, non pas au *Phèdre*, mais à *Legg.* 910B :

> ὀργεῶνες· οἱ τοῖς ἰδίᾳ ἀφιδρυμένοις θεοῖς ὀργιάζοντες. ὀργιάζειν δέ ἐστι τὰ τῶν θεῶν ὄργια τελεῖν, τουτέστι μυστήρια καὶ νόμιμα. Νόμων ι΄· « μὴ κεκτῆσθαι ἔσω ἐν ἰδίαις οἰκίαις ἱερά. τὸν δὲ φανέντα κεκτημένον ἕτερα καὶ ὀργιάζοντα πλὴν τὰ δημόσια … »

Les lexiques se partagent entre ceux qui glosent le verbe avec θύειν (Harpocration ; *EM*, 629.25 ; *Gloss.Rhet.*) et ceux qui le glosent avec τελεῖν (Hésychius).

316 **ὀρέξαι·** δοῦναι, ἐκτεῖναι

Les problèmes qui se posent pour cette entrée sont les suivants :

(i) la nécessité d'un changement textuel dans l'explication de Timée
(ii) pourquoi Timée glose-t-il ce verbe, s'il y a une quinzaine d'occurrences chez Platon, et si le verbe est très répandu dans la littérature grecque ?
(i) là où j'ai écrit ἐκτεῖναι, le manuscrit présente ἀποτεῖναι. Ruhnke affirme (p. 163) : « pro ἀποτεῖναι scribe προτεῖναι », Beiter corrige en ὑποτεῖναι. Pour ma part, je pense qu'il faut écrire ἐκτεῖναι (« tendre ») en suivant

> Hésychius : ὀρέξαι· δοῦναι. ἐκτεῖναι
>
> Photius : ὀρέξει· δώσει· ἐκτείνει
>
> *Souda* : ὀρέξει· δοτικῇ. δώσει, ἐκτενεῖ
>
> *Coll.Verb.*[1] : ὀρέξει δώσει. ἐκτείνει

[252] Une centaine d'occurrence entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

(ii) le problème (i) se pose car ἀποτεῖναι (mais aussi ὑποτεῖναι) ne s'adapte pas au passage platonicien, auquel, selon Ruhnke (et il a raison), Timée pense, à savoir *Phaed.* 117B2 : καὶ ἅμα ὤρεξε τὴν κύλικα τῷ Σωκράτει.

Or, chez Platon, il y a plus d'une dizaine d'occurrences du terme ; de plus, ce verbe se retrouve partout, et il y a des dizaines de scolies et de lexiques qui le glosent. Pourtant, il est clair que Timée glose ce verbe parce que, dans *Phaed.* 117B2, Platon l'utilise de façon particulière par rapport aux autres passages où il l'utilise. Tout d'abord, *Phaed.* 117B2 est le seul passage où Platon l'utilise à la forme active (et déjà cette utilisation est relativement rare), alors que dans les autres passages platoniciens, le verbe est toujours utilisé à la forme moyen-passive. En outre, dans les autres passages, Platon utilise le verbe au sens de « tendre vers », alors que, dans *Phaed.* 117B2, il l'utilise au sens de « tendre », « donner quelque chose » (il s'agit du passage où l'on tend le verre avec la cigüe à Socrate).

Il y a beaucoup plus de gloses et d'entrées sur les formes passives du verbe, mais il y en a aussi pour la forme active, qui s'accordent avec l'explication de Timée : *cf.* en particulier

Hésychius

ὀρέξας· δούς. ἐκτείνας

Sch. *in Ar., Av.* 1759 : ὄρεξον· δός.

etc.

317 **ὀργιασταί·** οἱ τὰ μυστήρια ἐπιτελοῦντες

L'ordre de l'entrée est étrange : en effet, même si notre lexique n'est pas rangé dans un ordre alphabétique stricte, on attendrait cette entrée après 315 ὀργιάζων.

Le seul lexicographe qui mentionne le terme (non platonicien), en l'introduisant dans le même groupe sémantique des μυστήρια, est Pollux, 1.35 :

> εἴη δ' ἂν τῆς αὐτῆς ἰδέας καὶ τάδε, μυστήρια, τελεταί, ὄργια, μύσται, μυσταγωγοί, τελεσταί, ὀργιασταί.

Une recherche dans toute la littérature grecque montre que le terme (qui est extrêmement rare) n'apparaît pas avant Plutarque, qui pourtant l'utilise sans le rendre problématique. On se demande donc quelle est l'origine de cette entrée : peut-être elle dérive d'un texte classique perdu ? Poursuit-elle l'entrée ὀργιάζων ?

318 **ὀρχήστρα·** τὸ τοῦ θεάτρου μέσον χωρίον, καὶ τόπος ἐπιφανὴς εἰς πανήγυριν, ἔνθα Ἁρμοδίου καὶ Ἀριστογείτονος εἰκόνες

> ἃ ἔξεστιν ἐνίοτε εἰ πάνυ πολλοῦ δραχμῆς ἐκ τῆς ὀρχήστρας πριαμένοις Σωκράτους καταγελᾶν (*Apol.* 26D10–E1).

L'explication de Timée est plus soigneuse que celle donnée par les lexiques très peu nombreux à gloser le terme :

> Photius : ὀρχήστρα· πρῶτον ἐκλήθη ⟨ἡ⟩ ἐν τηῖ ἀγοραῖ· εἶτα καὶ τοῦ θεάτρου τὸ κάτω ἡμίκυκλον· οὗ καὶ οἱ χοροὶ ἦιδον καὶ ὠρχοῦντο.

> *Souda* (= *Gloss.Rhet.*) : ὀρχήστρα· τοῦ θεάτρου τὸ νῦν λεγόμενον σίγμα. ὠνομάσθη δὲ οὕτως, ἐπεὶ ὠρχοῦντο οἱ χοροί.

> *Souda* : ὀρχήστρα· ἡ παλαίστρα. καὶ ὀρχήστριον. καὶ ὀρχηστής.

Photius et la *Souda* se limitent à l'explication de ὀρχήστρα comme partie du théâtre, alors que Timée explique qu'il s'agissait aussi du lieu où le peuple se réunissait, et où il y avait les statues de Harmodios et Aristogiton.

Il n'y a presque rien dans les scolies : voir Sch. *in Ar.*, *Pax* 727[253].

319 **ὅσια·** τὰ ἰδιωτικὰ καὶ μὴ ἱερά

Il y a presque deux cents occurrences du terme chez Platon. Dans la plupart, il l'utilise au sens de « saint » : *cf.* par exemple

> *Euthyph.* 4E4–8 :

> ΣΩ. Σὺ δὲ δὴ πρὸς Διός, ὦ Εὐθύφρων, οὑτωσὶ ἀκριβῶς οἴει ἐπίστασθαι περὶ τῶν θείων ὅπῃ ἔχει, καὶ τῶν ὁσίων τε καὶ ἀνοσίων, ὥστε τούτων οὕτω πραχθέντων ὡς σὺ λέγεις, οὐ φοβῇ δικαζόμενος τῷ πατρὶ ὅπως μὴ αὖ σὺ ἀνόσιον πρᾶγμα τυγχάνῃς πράττων ;

Il y a des dizaines d'occurrence du terme dans ce sens dans *Euthyphron*, et l'utilisation de ὅσιον comme « saint », est l'usage standard chez Platon dans d'autres dialogues aussi. Il y a pourtant quelques passages où le terme est utilisé dans un sens différent :

> *Rep.* 344A8–B1 : καὶ ἱερὰ καὶ ὅσια καὶ ἴδια καὶ δημόσια, ἀλλὰ συλλήβδην·

> *Legg.* 857B5–6 : καὶ ἐξ ἱερῶν ἢ ὁσίων, καὶ ὅσα ἄλλα ἐστὶν περὶ κλοπὴν πᾶσαν ἀνομοιότητα ἔχοντα

> *Legg.* A6–8 : καὶ ἑστιοῦχον καὶ θεραπευτὴν ὁσίων τε καὶ ἱερῶν ἐπ' ἀμείνοσι τύχαις γίγνεσθαι τοῦ πατρός

---

253 Sur ὀρχήστρα, *cf.* Fensterbusch *RE*, XVIII, 1, 883–885.

Dans ces trois passages, il y a une opposition entre ἱερὰ et ὅσια, qui sert aussi à Timée pour une partie de son explication (μὴ ἱερά). Mais la forme de l'entrée suggère que Timée pense à *Rep.* 344A8–B1, tout comme la présence de ἴδια, qui correspond plus au moins au terme utilisé par Timée pour l'explication, ἰδιωτικὰ. Cela conduit à la question du sens de l'explication donnée par Timée. De prime abord, l'opposition entre ἱερὰ et ὅσια fait penser à une opposition entre «saint» et «profane», de sorte que l'on serait tenté de croire que, selon Timée, dans ces trois passages, le terme ὅσιον signifie «profane». Mais cela ne peut pas être correct: tout ce que l'on peut dire est que le terme, dans ces passages, désigne les choses profanes. D'un autre côté, s'il est vrai que Timée pense au passage de la *République*, il interprète aussi ὅσιον au sens de ἴδιον, par opposition à δημόσιον. Donc, après tout, il s'agirait d'une distinction entre deux types de *res sacrae*, les publiques et les privées. Mais le problème est que dans son explication, Timée donne comme formule explicative du terme μὴ ἱερά. En outre, si Timée, comme il le semble, voulait expliquer le terme dans un texte particulier, à l'origine, son explication *devait* contenir la citation ou la référence au passage platonicien, autrement son entrée aurait été inutile.

Pour ce qui est des lexiques, les explications les plus intéressantes sont les suivantes:

1) Ammon. (= [Her.] (sauf que ce dernier ajoute deux lignes significatives: ἔλεγον δὲ ὁμοίως· βέβηλα μὲν τὰ ὅσια οἱονεὶ βάσιμα ὄντα, ἀβέβηλα δὲ τὰ ἱερὰ οἱονεὶ μὴ βάσιμα.) et Ptolomaeus, qui pourtant n'a pas la référence à Démosthène):

   ὅσιον καὶ ἱερὸν διαφέρει. ὅσια μὲν γὰρ τὰ ἰδιωτικὰ ὧν ἐφίεται καὶ ἔξεστι προσάψασθαι, ἱερὰ δὲ τὰ τῶν θεῶν ὧν οὐκ ἔξεστι προσάψασθαι. Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Τιμοκράτους λέγει· «ὥστε τίθησι τοῦτον τὸν νόμον δι' οὗ τῶν μὲν ἱερῶν χρημάτων τοὺς θεούς, τῶν ὁσίων δὲ τὴν πόλιν ἀποστερεῖ».

2) Aelius Dionysius (= Photius; *Souda*): ὅσιον χωρίον· τὸ βέβηλον καὶ μὴ ἱερὸν, εἰς ὃ ἔξεστιν εἰσιέναι· Ἀριστοφάνης Λυσιστράτῃ·

   ὦ πότνι' Εἰλείθυια, ἐπίσχες τοῦ τόκου,
   ἕως ἂν εἰς ὅσιον ἀπέλθω χωρίον:

   καὶ ὅσια χρήματα τὰ μὴ ἱερά· λέγεται δὲ καὶ τὸ δίκαιον ὅσιον.

3) Harpocration (= Photius; *Souda*): ὅσιον· Ὑπερείδης ἐν τῷ πρὸς Ἀριστογείτονά φησι «καὶ τὰ χρήματα τά τε ἱερὰ καὶ τὰ ὅσια,» ὅ τε Ἰσοκράτης Ἀρεοπαγιτικῷ «καὶ τοῖς ἱεροῖς καὶ τοῖς ὁσίοις.» ὅτι δὲ τὰ ὅσια τὰ δημόσια δηλοῖ Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Τιμοκράτους σαφῶς διδάσκει περὶ τούτων·

«καὶ τὰ μὲν ἱερά, τὰς δεκάτας τῆς θεοῦ καὶ τὰς πεντηκοστὰς τῶν ἄλλων θεῶν, σεσυληκότες» καὶ μετ' ὀλίγα τὰ δὲ ὅσια ἃ ἐγίνετο «ἡμέτερα κεκλοφότες.» Δίδυμος δὲ «διχῶς» φησὶν ἔλεγον τὸ «ὅσιον, τό τε ἱερὸν καὶ τὸ ἰδιωτικόν.»

Ces explications sont intéressantes pour plusieurs raisons:

(i) car deux d'entre elles (celle d'Aelius Dionysius et celle d'Ammonius) présentent respectivement les deux parties de l'explication de Timée;
(ii) car elles montrent que cette utilisation du terme ne se trouve pas seulement chez Platon, mais aussi chez Aristophane, Démosthène et Isocrate (donc, il s'agit d'une utilisation attique);
(iii) car elles sont reprises par un certain nombre de lexiques. En revanche, l'explication de Timée est reprise seulement par Photius.

De toute manière, l'utilisation *non standard* de ὅσιον a donné du travail aux lexicographes et aussi aux scoliastes, qui souvent présentent les deux sens du terme:

cf. par exemple

Sch. *in Aeschin.*, 1.23: ὁσίων· ὅσια καλεῖ τὰ δημόσια.

Sch. *in A.*, *Th.* 1010f: ὅσιος· δίκαιος.

Sch. *in Ar.*, *Pl.* 682: [πολλὴν ὁ]σίαν· ὅσια μὲν τὰ πρὸς ἀνθρώπους ὧν ἔξεστι θίγειν. «δόξας, φησίν, ὅσιον εἶναι τὸ λαμβάνειν τι ἀπὸ τῶν ἐν τῷ ἱερῷ, ἐπεὶ καὶ ὁ ἱερεὺς ἐλάμβανεν».

Enfin, il y a des scolies à Platon, qui reprennent l'explication d'Aelius Dionysius: voir Sch. *in Pl.*, *Rep.* 344A; *Legg.* 857B.

320 **ὄττα·** φήμη, μαντεία [και] διὰ κληδόνος

ἆρ' οὐκ, ἂν φαῖμεν, ἀθυμίαν καὶ κακὴν ὄτταν καὶ μαντείαν πατρὶ καὶ τοῖς ἄλλοις ἂν οἰκείοις φθέγγοιτο ἐντιθείς; (*Legg.* 800C2–3).

De ce passage, Timée reprend aussi une partie de l'explication (μαντεία).

Le même terme, avec le même sens, écrit avec un double sigma à la place de double tau, se retrouve chez Hésiode et Homère. Pour Hésiode, on a une référence dans *EM*, et une scolie, qui montrent aussi l'ambiguïté du terme («voix divine» ou «présage divin»):

EM : ὄσσα· θεία φήμη καὶ κληδών. οἶμαι παρὰ τὸ ὄπτω. [ὄσσαν ὅδ᾽ ἀμβροτον ἱεῖται.] Ἡσίοδος τὴν πᾶσαν φωνὴν ὄσσαν λέγει. Σημαίνει καὶ τὸ ὄρος τὸ Θετταλικόν.

Cf. aussi Sch. *in Th.*, 10.

Pour Homère, il y a une entrée chez Apollonius le sophiste, un certain nombre de scolies et des dizaines et dizaines de passages dans les commentaires de Porphyre et d'Eustathius (qui donnent toujours le même sens).

On se limitera ici à citer Apollonius et quelques scolies intéressantes pour trouver la raison de gloser ce terme :

ὄσσα κληδών, φήμη ἐκ θεοῦ· ὅθεν καὶ οἱ Ἀττικοὶ ὀττεύεσθαι λέγουσι τὸ κληδονίζειν. ὀττευομένη, ἥτις ἐστὶν κληδονιζομένη.

Sch. *in Od.*, 24.413 : ὄσσα· θεία κληδών. οἱ δὲ νεώτεροι ἀντὶ τῆς φωνῆς.

Cf. aussi la *Souda* :

ὄσσα θεία φήμη. ψιλοῦται. ἐπὶ πάσης φωνῆς.

Le verbe est reconnu comme un atticisme :

Moeris : ὀττεύεσθαι Ἀττικοί, κληδονίζεσθαι Ἕλληνες,

et il faut effectivement dire que ὄττα se trouve chez Platon, alors que ὀττεύομαι se trouve une fois chez Aristophane et une fois chez Eupolis comicus. *Cf.* aussi Phrynichus :

ὀττόμενος, ὄττα, ὠττευόμην· … τὸ σημαινόμενόν ἐστι ἐπιφημίζων καὶ οἰωνιζόμενος.

Apollonius confirme que le verbe qui dérive de ὄσσα est attique. Les scolies nous disent que le sens du terme qui se trouve chez Homère (et chez Platon, selon l'explication de Timée, même avec la variation orthographique) est démodé, car les νεώτεροι (Callimaque et ses camarades ?) l'utilisent non seulement pour la voix divine, mais pour toute voix.

321 **οὐκ ἄλλως πονεῖται·** οὐ μάτην

Platon utilise la formule οὐκ ἄλλως au moins quinze fois, mais le seul passage où cette expression modifie le verbe πονέω est *Phaedr.* 232A3–4 (même s'il faut remarquer que Timée glose seulement οὐκ ἄλλως) :

καὶ φιλοτιμουμένους ἐπιδείκνυσθαι πρὸς ἅπαντας ὅτι οὐκ ἄλλως αὐτοῖς πεπόνηται·

Timée veut montrer l'utilisation particulière de οὐκ ἄλλως dans le *Phèdre*. Dans les autres passages, comme par exemple dans *Polit.* 266B4, 302C4; *Phileb.* 28E, 40E6–8, etc., οὐκ ἄλλως signifie «non différemment»; par contre, comme Ruhnke le remarque (pp. 165–166), l'utilisation de ἄλλως au sens de *frustra* est très répandu (et il donne comme exemples *Crat.* 429E8 et *Phaed.* 115D4).

Il vaut la peine de remarquer que la reconstitution de la glose de Timée a été faite par Ruhnke sur la base de Photius, car notre manuscrit présente προνοεῖ à la place de πονεῖται; en revanche, la *Souda* présente comme verbe explicatif ποιεῖται, mais cela est certainement erroné. Timée a certainement écrit πονεῖται, et on se demande s'il a lu dans son texte de Platon πονεῖται plutôt que πεπόνηται. De plus, comme cela se passe parfois, Timée ne glose pas le lemme, mais seulement une partie du lemme. On pourrait en inférer que parfois le lemme est une citation de Platon. Seuls Photius et la *Souda* commentent cette expression (*cf. supra*, app. *loc sim*): mis à part la scolie à Platon (*cf. supra*, app. *loc sim*), il y a seulement une scolie à Aristophane, qui donne une autre utilisation de la formule:

Sch. *in Ar.*, *Ra.* 1140: οὐκ ἄλλως· ναί.

322 **οὐκ ἐτός·** οὐκ ἐτωσίως [γεγραφώς], οὐ ματαίως

Rep. 414E7–415A1: οὐκ ἐτός, ἔφη, πάλαι ᾐσχύνου τὸ ψεῦδος λέγειν. πάνυ, ἦν δ' ἐγώ, εἰκότως·

Rep. 568A8–9: οὐκ ἐτός, ἦν δ' ἐγώ, ἥ τε τραγῳδία ὅλως σοφὸν δοκεῖ εἶναι.

Οὐκ ἐτός est une expression extrêmement rare[254], utilisée au Ve siècle avant J.-C. par Aristophane (14 occurrences) et par Platon (deux occurrences).

L'explication de Timée est problématique à cause de γεγραφώς, qui, peut-être, s'est glissé dans le texte, mais on ne sait pas de quelle manière: les lexiques et les scolies ne nous aident pas, Beiter (*et al*) et Hermann se contentent de l'effacer, Ruhnke (p. 167) avoue ne pas savoir comment le réparer.

Pour l'atticisme de l'expression, *cf.* Philoxène, *Fr.* 578.7:

καὶ τὸ παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς οὐκ ἐτός, ἀντὶ μεσότητος τῆς ἐτῶς.

---

254 Une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Les lexiques glosent l'expression de façon semblable, mais non pas identique à celle de Timée. Photius et la *Souda* semblent reprendre l'explication de Timée, mais je ne sais pas jusqu'à quel point, étant donné justement le problème du texte de Timée :

> *Souda* : οὐκ ἐτῶς· οὐκ εἰκότως, ἢ οὐ μάτην· παρὰ τὸ ἐτώσιον, ὅ ἐστι μάταιον· οὐκ ἀλόγως. Ἀριστοφάνης· οὐκ ἐτῶς ἅπαντες οἱ δικάζοντες θαμὰ σπεύδουσιν ἐπὶ πολλοῖς γεγράφθαι γράμμασιν.

Cf. aussi [Did.] :

> οὐκ ἐτός· οὐ μάτην, ἢ οὐκ ἀλόγως.

On trouve d'autres explications semblables, où les lexiques citent plutôt Aristophane :

> *EM* : ἔτος· βαρυτόνως, σημαίνει τὸν χρόνον. παρὰ τὸ ἕω, τὸ ὑπάρχω καὶ τελειῶ, γίνεται ἔτος· ἢ παρὰ τὸ ἔτι καὶ ἔτι εἶναι καὶ ἰέναι. ἐτὸς δὲ ὀξυτόνως, σημαίνει τὸν ἀληθῶς, ὥς φησιν Ἀριστοφάνης, Οὐκ ἐτὸς ἄρ' ὡς ἔμ' ἦλθεν οὐδεπώποτε. παρὰ τὸ εἶναι τὸ ὑπαρκτικὸν ἐτὸς, ὁ ὑπάρχων, ὡς θεῖναι, θετὸς, δοῦναι, δοτός· καὶ παρὰ τὸ ἐτὸς, ἐτεὸς, ὡς θετὸς, θετεός· καὶ δοτὸς, δοτεός.
>
> *Souda* : οὐκ ἐτός· οὐκ ἀλόγως, οὐκ ἀληθῶς. ἀντὶ τοῦ δικαίως· ἐπιρρηματικὸν γάρ ἐστιν ἀντὶ τοῦ ἐτῶς· ἀπὸ τοῦ ἐτεῶς συνῃρημένου. Ἀριστοφάνης Πλούτῳ· οὐκ ἐτὸς ἀρ' ὡς ἔμ' ἦλθεν οὐδεπώποτε.

Les lexiques semblent donc considérer la formule typique d'Aristophane plutôt que de Platon, et c'est peut-être là la raison pour laquelle Photius et la *Souda* ne reprennent pas mot pour mot l'explication de Timée.

Il y a beaucoup de scolies à Aristophane :

cf. par exemple :

> Sch. *in Ar.*, Sch. *Lys.* 138 : οὐκ ἐτὸς ἀφ' ἡμῶν εἰσίν· ἀντὶ τοῦ οὐ ματαίως, ἀλλὰ δικαίως. εἰς τὴν Σοφοκλέους δὲ Τυρὼ ταῦτα συντείνει ἐκθεῖσαν τὰ τέκνα εἰς σκάφη.

Voir aussi Sch. in *Pl.*, 404.

Il y a aussi les scolies aux deux passages de Platon:

> *Rep.* 414E : οὐκ ἐτός (sic pr., sed ἐτῶς altera manus). ὁτὲ μέν, οὐ μάτην· ὁτὲ δέ, οὐκ ἀλόγως.
>
> *Rep.* 568A : οὐκ ἐτός (ἔτος A ; ἐτῶς o). ὁτὲ μὲν οὐ μάτην, ὁτὲ δ' οὐκ ἀλόγως· παρὰ τὸ ἐτώσιον, ὅ ἐστι τὸ μάταιον, οἱ δὲ οὐκ †εἰκότως.

On remarquera que la deuxième scolie présente la même explication que celle qui se trouve chez Photius et dans la *Souda*, et qui ressemble à celle de Timée.

323 **οὐκ ἐν ὑπονοίᾳ·** οὐκ ἐν αἰνιγμῷ, οὐκ ἐν ἀλληγορίᾳ

Les seules occurrences du terme se trouvent dans *Rep.* 378D5–8 :

> καὶ θεομαχίας ὅσας Ὅμηρος πεποίηκεν οὐ παραδεκτέον εἰς τὴν πόλιν, οὔτ' ἐν ὑπονοίαις πεποιημένας οὔτε ἄνευ ὑπονοιῶν. ὁ γὰρ νέος οὐχ οἷός τε κρίνειν ὅτι τε ὑπόνοια καὶ ὃ μή, κτλ.

On se demande si Timée a lu dans son texte de Platon ἐν ὑπονοίᾳ au singulier, plutôt que ἐν ὑπονοίαις. La formule ἐν αἰνιγμῷ, utilisée par Timée comme explication, est très rare et tardive (il y a deux occurrences chez Athénée et une occurrence chez Didyme l'Aveugle).

Le seul passage qui commente un peu ὑπονοία se trouve chez Olympiodore dans son commentaire à *Gorgias* :

> 46.5 : ἀμέλει ὁ Πλάτων διὰ τοὺς τοιούτους μύθους ἐκβάλλει ἐκ τῆς ἑαυτοῦ πολιτείας τὸν Ὅμηρον. λέγει γὰρ ὅτι νέοι τοιούτων μύθων οὐ δύνανται γνησίως ἀκροᾶσθαι, ὥστε οὐ δεῖ τοὺς νέους ἀκούειν τοιούτων μύθων οὐδὲ ἄχρι ὑπονοίας ἄγειν, ἀντὶ τοῦ ἄχρι ἀλληγορίας.

Timée glose le terme car Platon l'utilise de manière particulière : en effet, ὑπονοία veut dire aussi « conjecture » et « pensée ».

324 **οὐχ ἥκιστα·** [οὐ] πάνυ· ὡς Πορφύριος ἐν τῷ πρὸς τοὺς ἀπὸ τοῦ νοῦ χωρίζοντας τὸ νοητόν· διενεχθέντες δὲ πρὸς ἀλλήλους †τὸ παρηγμένον αὐτῶν τῆς δόξης† οὐχ ἥκιστα

Cf. 207 **ἥκιστα**.

(i) *manuscrit* :

Pour ce qui est de l'explication de οὐχ ἥκιστα, Ruhnke (p. 168) élimine la négation (qui se retrouve dans le manuscrit) devant πάνυ. Il remarque que chez Hésychius également, on trouve une erreur parallèle, à savoir οὐκ ἥκιστα· οὐ μάλιστα. Mais il n'y a pas trace de cette erreur dans l'édition de Latte :

> οὐκ ἥκιστα· μάλιστα

(ii) *texte et traduction*:

si l'on suit la correction de Ruhnke, l'explication pour οὐχ ἥκιστα est πάνυ, «tout à fait». Dans la suite de l'explication de Timée, on trouve une référence à un ouvrage de Porphyre (ὡς Πορφύριος ἐν τῷ πρὸς τοὺς ἀπὸ τοῦ νοῦ χωρίζοντας τὸ νοητόν), avec quelque chose qui semble être une citation, mais qui est évidemment corrompue: διενεχθέντες δὲ πρὸς ἀλλήλους τὸ παρηγμένον αὐτῶν τῆς δόξης οὐχ ἥκιστα.

Pour établir le bon texte de la citation, il faut se poser la question suivante: que veut dire le texte[255]? La clé doit être οὐχ ἥκιστα: mais le texte n'a pas de verbe, de sorte qu'il faudrait peut-être en chercher un, là où le texte est certainement corrompu, ou alors penser que la citation a été coupée. Ruhnke (p. 168) affirme: «Porphyrii verba, et mutila et corrupta, sic redintegranda videtur: διενεχθέντες δὲ πρὸς ἀλλήλους διὰ τὸ παρηλλαγμένον αὐτῶν τῆς δόξης οὐχ ἥκιστα» («après qu'il y a eu lieu une querelle entre eux à cause d'une opposition de leurs opinions tout à fait»).

A propos de la référence à Porphyre, *cf.* Introduction, pp. 22–24.

(iii) *loci platonici*:

on a une trentaine de *loci platonici* où l'on peut repérer cet expression, ce qui rend extrêmement difficile de déterminer si Timée cite des passages en particulier, ou bien s'il cite la formule comme atticisme bien connu et abondamment utilisé par Platon (*cf.* Moeris: οὐχ ἥκιστα Ἀττικοί, μάλιστα Ἕλληνες).

On pourrait cependant trouver quelque chose qui justifie la glose de Timée.

En effet, οὐχ ἥκιστα est utilisé par Platon avec des nuances différentes: 1) «surtout», 2) «non moins», 3) «tout à fait»; de sorte que Timée a glosé l'expression en voulant se limiter aux passages où la formule est prise au sens 3).

Exemples de 1) «surtout»:

> *Phaed.* 117D7–E1: ἐγὼ μέντοι οὐχ ἥκιστα τούτου ἕνεκα τὰς γυναῖκας ἀπέπεμψα, ἵνα μὴ τοιαῦτα πλημμελοῖεν·
>
> *Symp.* 178A6–9: πρῶτον μὲν γάρ, ὥσπερ λέγω, ἔφη Φαῖδρον ἀρξάμενον ἐνθένδε ποθὲν λέγειν, ὅτι μέγας θεὸς εἴη ὁ Ἔρως καὶ θαυμαστὸς ἐν ἀνθρώποις τε καὶ θεοῖς, πολλαχῇ μὲν καὶ ἄλλῃ, οὐχ ἥκιστα δὲ κατὰ τὴν γένεσιν.

Exemples de 2) «non moins»:

[255] *Cf*, Introduction, p. 22.

Theaet. 177C6–9: ΣΩ. οὐκοῦν ἐνταῦθά που ἦμεν τοῦ λόγου, ἐν ᾧ ἔφαμεν τοὺς τὴν φερομένην οὐσίαν λέγοντας, καὶ τὸ ἀεὶ δοκοῦν ἑκάστῳ τοῦτο καὶ εἶναι τούτῳ ᾧ δοκεῖ, ἐν μὲν τοῖς ἄλλοις ἐθέλειν διισχυρίζεσθαι καὶ οὐχ ἥκιστα περὶ τὰ δίκαια, κτλ.

Prot. 324C1–3: τιμωροῦνται δὲ καὶ κολάζονται οἵ τε ἄλλοι ἄνθρωποι οὓς ἂν οἴωνται ἀδικεῖν, καὶ οὐχ ἥκιστα Ἀθηναῖοι οἱ σοὶ πολῖται·

Exemples de 3) « tout à fait » :

Polit. 286B7–9: ΞΕ. ταύτης τε οὐχ ἥκιστα αὐτῆς ἕνεκα τῆς δυσχερείας ἣν περὶ τὴν μακρολογίαν τὴν περὶ τὴν ὑφαντικὴν ἀπεδεξάμεθα δυσχερῶς

Polit. 290E5–6: καὶ δὴ καὶ παρ᾽ ὑμῖν οὐχ ἥκιστα δῆλον ὃ λέγω·

(iv) *lexiques et scolies* :

mis à part les scolies et les lexiques qui reprennent l'explication de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*), les autres reprennent aussi les sens de « surtout » et « non moins » : *cf.*

Hésychius (= Sch. *in Isoc.*, 3.51 ; Sch. *in Thucydidem*, 1.3) : οὐκ ἥκιστα· μάλιστα

Photius : οὐχ ἥκιστα· μάλιστα· πάνυ· οὐχ ἧττον.

Souda : οὐχ ἥκιστα δὲ ἀντὶ τοῦ πάνυ, μάλιστα.

Sch. *in S.*, *OT* 1053 : οὐχ ἥκιστα ἀντὶ τοῦ πάνυ· αἱ γὰρ δύο ἀρνήσεις μίαν συγκατάθεσιν ποιοῦσι· μάλιστ᾽ ἂν ταῦτα εἴποι ἡ Ἰοκάστη.

Etc.

325 **ὀφλεῖν·** ἡττᾶσθαι ἐπὶ δικαστηρίῳ

Il est difficile de trouver le passage platonicien auquel Timée a dû penser. Tout d'abord, il y a une soixantaine d'occurrences du verbe chez Platon, dont cinquante dans les *Lois*. Ensuite, si l'on regarde les occurrences qui ont la même forme que celle donnée par Timée, on remarquera qu'elles n'ont pas le sens donné par Timée :

Alc. I 121B1–5 : εἰ δὲ καὶ τοὺς προγόνους σε δέοι καὶ τὴν πατρίδα Εὐρυσάκους ἐπιδεῖξαι Σαλαμῖνα ἢ τὴν Αἰακοῦ τοῦ ἔτι προτέρου Αἴγιναν Ἀρτοξέρξῃ τῷ Ξέρξου, πόσον ἂν οἴει γέλωτα ὀφλεῖν ;

Rep. 451A1 : οὔ τι γέλωτα ὀφλεῖν

Legg. 790A5–6 : τὸ γέλωτα ἂν πολὺν ὀφλεῖν ἡμᾶς πρὸς τῷ μὴ ἐθέλειν ἂν πείθεσθαι γυναικεῖά τε καὶ δούλεια ἤθη τροφῶν.

Dans les trois cas, le sens du verbe est « se rendre coupable de », « s'exposer » aux moqueries.

La forme de l'entrée, donc, ne nous aide pas.

Quant au sens, il y a plusieurs occurrences où l'on trouve la formule ὄφλειν δίκην, qui n'a pas le sens donné par Timée, mais plutôt le sens de « aller être jugé » : *cf.* par exemple *Ap.* 39B, *Hipp. I* 292A, *Legg.* 843B. De ces passages, Timée utilise peut-être *Legg.* 843B pour son explication (τιμάτω τὸ δικαστήριον ὅτι ἂν δέῃ πάσχειν ἢ ἀποτίνειν τὸν ἡττηθέντα) ; mais il est clair qu'il a voulu gloser d'autres passages platoniciens, où le verbe a la signification donnée par Timée, comme par exemple

> *Legg.* 754E8–755A1 : ἐὰν δ' ὁ φεύγων ὄφλῃ, τῶν κοινῶν κτημάτων μὴ μετεχέτω, κτλ.
>
> *Legg.* 873E4–6 : διαδικαζόντων δὲ τῶν ἀγρονόμων οἷσιν ἂν καὶ ὁπόσοις προστάξῃ ὁ προσήκων, τὸ δὲ ὀφλὸν ἔξω τῶν ὅρων τῆς χώρας ἀποκτείναντας διορίσαι.
>
> etc.

Timée glose le verbe à cause de son ambiguïté, en voulant signaler le (ou les) passage où le verbe est utilisé au sens de « être vaincu dans un procès ».

Parmi les lexiques, seuls Photius et la *Souda* présentent une explication identique à celle de Timée (mais avec ἐν à la place de ἐπί).

De nombreux lexiques donnent comme sens de ὀφλεῖν « être condamné à payer une amende », en lui ajoutant quelques expressions qui signifient plus ou moins « condamné par la justice » ou « selon la justice » : *cf.* Poll. 3.85 (ὀφλεῖν ἐπὶ τῶν καταδικασθέντων εἰς ἀργύριον) ; Ammon. et [Her.] (ὀφλεῖ μὲν γάρ τις ἐπὶ τῇ δίκῃ) ; Hésychius (ὀφείλειν ἐκ καταδίκης) etc.

Il y a aussi l'explication χρεωστῶ, qui signifie « être débiteur » : *cf.* *Souda* ; *Et.Gud.* ; *EM* ; [Zon.]. Voir aussi Sch. *in Aeschyl.*, *A.* 534 ; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 777, *Ach.* 691.

326 **ὄχθας·** γῆς ἀναστήματα

La glose est homérique : Apollonius le sophiste :

> ὀχθήσας οἷον μετεωρίσας τὴν ψυχήν· « τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας » ἀπὸ δὲ τῶν ὀχθῶν, αἵ εἰσιν ἀναστήματα τῶν ποταμῶν. τάσσουσι δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ στενάζειν, ἀπὸ δὲ τῆς αὐτῆς ἀρχῆς· καὶ γὰρ ὁ στενάζων τετάρακται τὴν ψυχὴν καὶ ὁ μετεωριζόμενος. ὄχθαι τὰ χείλη τοῦ ποταμοῦ καὶ τὸ ἀνάστημα τῆς γῆς. εἴρηται δὲ παρὰ τὸ ἐξέχειν.

Mais le sens du terme est controversé :

(i) les grammairiens opèrent une distinction nette entre ὄχθαι (τὰ χείλη τοῦ ποταμοῦ [les bords du fleuve]) et ὄχθοι (γῆς ἐπάρματα [renflement de terre], qui correspond au sens donné par notre lexique):

> Ammonius (= Ptolemaeus): ὄχθοι καὶ ὄχθαι διαφέρει. ὄχθοι μὲν γάρ εἰσι γῆς ἐπάρματα, ὄχθαι δὲ ποταμοῦ χείλη.

Presque tous les lexiques donnent comme sens de ὄχθαι, ποταμοῦ χείλη (*cf.* Orion; Hésychius; Photius; *Souda*); seul *EM* accepte comme sens de ὄχθαι ἀνάστημα τῆς γῆς:

> ὄχθαι· τὰ χείλη τοῦ ποταμοῦ τὰ ἐξέχοντα· παρὰ τὸ ἔχω ὄχος· τὸ θηλυκὸν, ὄχη· καὶ πλεονασμῷ τοῦ θ, ὄχθη. σημαίνει καὶ τὸ ἀνάστημα τῆς γῆς, ὥς τὸ, αὐτὰρ ὃ διογενὴς δόρυ μὲν λίπεν αὐτοῦ ἐπ' ὄχθῃ. εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ἐξέχειν.

(ii) Homère semble utiliser le terme de façon ambiguë, et les scolies et les commentaires ne sont pas vraiment en accord sur les différents sens: *cf. supra*, Apollonius le sophiste, par rapport aux scolies, selon qui les ὄχθαι sont les bords du fleuve, mais aussi les fossés:

> Sch. *in Il.*, 21.17: ὄχθῃ· ὄχθη καὶ κρημνὸς ταὐτόν· φησὶ γοῦν «μεσσοπαγὲς δ' ἄρ' ἔθηκε κατ' ὄχθης» καὶ «οὐ δύνατ' ἐκ κρημνοῖο ἐρύσσαι». ὄχθαι δὲ οἱ παραποτάμιοι κρημνοί.

Cf. aussi 15.356, 21.172, 21.10; Eustathius *in Il.*, IV 479.15–480.3 et III 740.33.

327 **παιανίσαι·** τὸν Παιᾶνα ἐπικαλεῖσθαι. ἦν δὲ ἔθος καὶ ἐπὶ ἔργου ἀρχομένους, καὶ ἐπὶ τῇ νίκῃ τοῦτο λέγειν

Le verbe se trouve seulement dans un dialogue platonicien douteux, et il n'est pas à la forme donnée par Timée:

> *Ax.* 365B5–8: καὶ ὅτι δεῖ ἐπιεικῶς διαγαγόντας εὐθύμως μόνον οὐχὶ παιανίζοντας εἰς τὸ χρεὼν ἀπιέναι; τὸ δὲ οὕτως μαλακῶς καὶ δυσαποσπάστως ἔχειν νηπίου δίκην οὐ περὶ φρονοῦσαν ἡλικίαν ἔχειν;

Les lexiques qui glosent le verbe présentent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*), qui ne se limite pas à donner le sens du verbe, mais indique aussi les occasions de son usage.

Sinon, on a seulement des scolies à Eschyle et à Aristophane, qui ne reprennent pas l'explication de notre lexique:

> Sch. *in Aeschyl.*
>
> *Th.* 268l: παιάνισον· ὕμνησον.
>
> *Th.* 268m: παιάνισον· κρότησον.

Th. 268n παιάνισον· ᾆσον.

Sch. *in Ar.*, *Eq.* 1318 : παιωνίζειν ὕμνον παιᾶνα ἄδειν.

Le verbe est rare[256].

328 **παιδουργία·** παιδοποιΐα

Le terme se trouve dans les *Lois* :

Legg. 775C4–5 : καὶ πρὸς τούτοις δεῖ μὴ τῶν σωμάτων διακεχυμένων ὑπὸ μέθης γίγνεσθαι τὴν παιδουργίαν

Παιδουργία est expressément reconnu par Pollux comme platonicien, tout comme παιδογονία :

Πλάτων δὲ τὴν παιδοποιίαν καὶ παιδογονίαν[257] καὶ παιδουργίαν εἴρηκεν.

Les autres lexiques aussi, donnent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*).

Le terme est extrêmement rare[258] ; au Ve siècle avant J.-C, l'on trouve une occurrence chez Platon et une chez Sophocle *OT*, 1246–1248 :

ὑφ' ὧν
θάνοι μὲν αὐτός, τὴν δὲ τίκτουσαν λίποι
τοῖς οἷσιν αὐτοῦ δύστεκνον παιδουργίαν·

329 **παλιναίρετα·** φευκτά, ἔκκλιτα, τὸ ἐναντίον [πρὸς] αὐτῇ τῇ αἱρέσει πάθος ἐμποιοῦντα. σημαίνει δὲ καὶ τὰ παλαιά ἐν Τιμαίῳ· παλιναίρετα γάρ φησι γεγονότα πάντα καὶ διεφθαρμένα

Pour une fois, on se trouve face à une glose « comme il faut »[259] : Timée fournit d'abord le sens standard du terme, puis le sens particulier qui se trouve chez Platon, pour ajouter dans la suite une référence explicite et une citation d'un dialogue, pour montrer justement l'utilisation platonicienne particulière.

La référence et la citation proviennent de *Timée* 82E7 :

παλιναίρετα γὰρ πάντα γεγονότα καὶ διεφθαρμένα τό τε αἷμα αὐτὸ πρῶτον διόλλυσι.

Parmi les lexiques, seul Photius reprend l'explication de Timée, ce qui nous permet aussi de reconstruire le texte de notre manuscrit, qui est

---

256 A peu près 80 occurrences entre le VIIIe avant J.-C et le IVe après J.-C.
257 *Cf. Symp.* 208E et *Legg.* 779D.
258 Quatre occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.
259 *Cf.* Introduction, p. 112.

corrompu : le texte de Photius présente ἔκκλιτα au lieu de ἔκκλητα, et παλαία à la place de πάλιν ; en revanche, il ne présente pas πρός.

Mis à part Photius, on a l'explication de [Eudemus] :

> παλιναίρετα τὰ ἀπεσκευασμένα καὶ οἷον ἐπίγνας φασὶ, οὐ καινὰ οὐδὲ ὑγιῆ.

Cette explication se trouve chez Photius (dont le lexique présente deux entrées παλιναίρετα), dans la *Souda* et dans une certaine mesure chez Hésychius, mais avec des différences importantes, comme la présence de ἐπισκευάζω (« préparer ») au lieu de ἀποσκευάζω (« démolir ») : *cf.* aussi Hésychius :

> παλιναίρετον ἐπεσκευασμένον, καὶ οἷον ἐκ παλαιοῦ (κε)καινοποιη μένον. παλισύῤῥαπτον.

On a également une longue explication d'Harpocration, reprise de façon presque identique par Photius et la *Souda* :

> παλιναίρετος· Δείναρχος ἐν τῇ κατὰ Πολυεύκτου ἐκφυλλοφορηθέντος ἐνδείξει. μήποτε παλιναίρετον λέγει ὁ ῥήτωρ τὸν Πολύευκτον, ἐπειδήπερ συκοφαντῶν τινὰς, ἔπειτα λαμβάνων δῶρα τούτοις αὐτοῖς ἐβοήθει, ὡς ἐν αὐτῷ τῷ λόγῳ δείκνυται· ἢ ὅτι συκοφάντης ἁλοὺς ἐζημιοῦτο, καὶ διὰ τοῦτ' ἐκωλύετο λέγειν πρὶν ἀποτῖσαι τὴν ζημίαν ἣν ὦφλεν, ἔπειτα ἀποτίσας τὴν ζημίαν πάλιν ἔλεγεν, ὡς δηλοῦται καὶ τοῦτο ἐν τῷ λόγῳ, κτλ.

En tout état de cause, les lexiques ne donnent pas l'explication « standard » de Timée (« choses à fuir, choses à éviter, choses qui produisent la passion opposée par rapport au choix lui-même »), et pour cause, car παλιναίρετος signifie « restauré » : *cf.* aussi Phrynichus :

> παλιναίρετα · τὰ ἐκ καταλύσεως οἰκοδομίας παλαιᾶς εἰς ἑτέραν πρόσφατον οἰκοδόμησιν ἐμβαλλόμενα.

La première partie de l'explication de Timée semble donc bizarre ; mais d'un autre côté, on a eu des problèmes à comprendre le sens du terme chez les orateurs (*cf.* l'explication d'Harpocration), et Timée, dans la première partie de la glose, semble nous offrir une « correction » de l'interprétation orthodoxe.

Le terme est rare[260] ; Timée semble le gloser pour son usage particulier chez Platon.

---

260 17 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

330 **παλίμβολος·** ὕποπτος καὶ ὕπουλος, πολυμετάβολός τε καὶ ἐπὶ μιᾷ γνώμῃ μὴ μένων

Le terme se retrouve une seule fois chez Platon, mais non pas sous la forme donnée par Timée :

> *Legg.* 705A4–6 : ἐμπορίας γὰρ καὶ χρηματισμοῦ διὰ καπηλείας ἐμπιμπλᾶσα αὐτήν, ἤθη παλίμβολα καὶ ἄπιστα ταῖς ψυχαῖς ἐντίκτουσα

Dans son explication, Timée donne une série de sens différents, mais fondés sur un même concept : quelque chose qui change, qui n'est pas constant. Avec ἐπὶ μιᾷ γνώμῃ, Timée veut expliquer l'étymologie de παλίμβολος et de πολυμετάβολος, en liant βόλος à βουλή, et en entendant βουλή au sens de γνώμη.

Ce sens est donné par d'autres lexiques, mais non pas avec les mots exacts de Timée. *Cf.* par exemple [Eudemus] (= Photius et *Souda*) :

> παλίμβολος· ἀδόκιμος. εὐμετάβολος. ἀνελεύθερος. Κλήμης[261]. δύναται καὶ ἀντὶ τοῦ παλίμβολος. ἐναντιόβολος, ἐναντιογνώμων ὡς καὶ παλίνδης ὄνος.

Selon Harpocration, παλίμβολος était l'esclave mauvais qui était continuellement vendu :

> παλίμβολον· Αἰσχίνης ἐν τῷ περὶ τῆς πρεσβείας. ὁ πολλάκις ἐπ' ἐμπολῇ μεταβεβλημένος παλίμπρατος παλίμβολος λέγεται, ὡς δῆλόν ἐστιν ἔκ τε τοῦ Δεινάρχου κατὰ Πολυεύκτου καὶ ἐκ τοῦ Μενάνδρου Σικυωνίου.

Cette explication est reprise de façon presque identique par Photius (*cf.* aussi Poll., 3.125).

Pour le sens de « inconstant » et pour l'histoire de l'esclave qui est inconstant en tant que continuellement vendu (peut-être une blague cruelle), voir aussi *EM* et *Gloss.Rhet.*

Il y a une seule scolie au terme, qui, à côte du sens connu « inconstant », ajoute le sens (qui ne se trouve pas ailleurs) de « bâtard » :

> Sch. *in Clem. Alex.*, *Protr. et Paed.* 5.18 : παλιμβόλους· νόθους, ἀστάτους.

Il vaut la peine de remarquer qu'il y a une glose de Palladius Medicus à Hippocrate, où le terme παλίμβολον désigne une maladie : Pall. *in Hp.Morb.Pop.* 2.168–169 :

> εἴ ἐστι παλίμβολον νόσημα, οὐ δυνάμεθα γνῶναι, μὴ γνόντες τί καλεῖ ἡ συνήθεια παλίμβουλον ἄνθρωπον. παλίμβουλος οὖν ἐστιν ὁ ὕπουλος, ὁ ἄλλα

---

[261] Ce passage est l'un des trois témoignages des articles attribués à un certain Clément, qui a peut-être écrit lui aussi un lexique platonicien (pour une discussion de cela, *cf.* Introduction, pp. 35–37).

> μὲν λέγων, ἄλλα δὲ φρονῶν, καὶ ὁ εὐμετάβλητος τῷ λογισμῷ. τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ νόσημα. παλίμβουλον γὰρ λέγεται τὸ δοκοῦν ἔχειν ῥαστώνην, καὶ ἔσωθεν ὂν κακόηθες. ἐπὶ τούτων οὖν τῶν νοσημάτων ὀφείλεις μεταβάλλειν. καὶ πῶς εἶπε πάντα κατὰ λόγον, ἐπείπερ ἐνταῦθα οὐ διαμένει· ποτὲ γὰρ ἠρεμεῖ, ποτὲ κακοηθεύεται, ἢ ἴσως ἐκεῖ εἶπε μὴ μεταβαίνειν τουτέστιν εἰς ἐναντίον, μὴ ἀπὸ θερμοῦ ἐπὶ ψυχρὸν βοηθεῖν· πλὴν κατὰ τὸ ποσὸν ἀμειβόμεθα ἀπὸ θερμοῦ εἰς θερμότερον. τὸ δὲ μεῖζον νῦν ἐνδείκνυται, ὅτι πολλάκις παλίμβουλον νόσημα καὶ πρὸς ἡμέρας ὀλίγας ἔσχε ῥαστώνην, καὶ σὺ νομίσας τελείαν γεγονέναι ἀπαλλαγὴν, ἁδροτέρᾳ ἐχρήσω διαίτῃ.

Ce qui est aussi intéressant est que Palladius explique le sens de παλίμβουλος en utilisant le terme ὕπουλος (« ce qui cicatrise seulement à la surface », donc « ce qui est sain seulement en apparence »)

Le terme est donc glosé car il est difficile à comprendre du fait de ses nuances et ambiguités. Il s'agit aussi d'un terme plutôt rare[262].

331 **παρακαταβολή·** πρόθεσις τοῦ δεκάτου μέρους τοῦ τιμήματος

Cf. supra, 181 **ἐπιβολή**.

Le terme, non platonicien, est considéré, non pas de façon « lexicographique », mais plutôt encyclopédique. En sens, il s'insère dans la tradition explicative qui remonte à Harpocration :

> παρακαταβολή καὶ παρακαταβάλλειν· οἱ ἀμφισβητοῦντες χρημάτων τινῶν δεδημευμένων πρὸς τὴν πόλιν καὶ οἱ περὶ κλήρων ἢ ἐπικλήρων πρὸς ἰδιώτας ἀντιδικοῦντες ἀργύριόν τι κατετίθεσαν· καὶ τούτου ἐχρῆν αὐτοὺς στέρεσθαι, εἰ τὴν δίκην ἡττηθεῖεν. ἐπὶ μὲν οὖν τῶν πρὸς τὸ δημόσιον ἀμφισβητήσεων δῆλόν ἐστιν ὅτι τὸ ε′ μέρος τοῦ ἀμφισβητουμένου κατετίθετο. περὶ μὲν οὖν τῶν δημοσίων πολλαχοῦ εἴρηται τῷ Λυσίᾳ, ὥσπερ ἔν τε τῷ πρὸς Ἀλκιβιάδην περὶ οἰκίας καὶ ἐν τῷ πρὸς Ἀσωπόδωρον περὶ οἰκίας, περὶ δὲ τῶν κληρικῶν ἄλλοι τε πάλιν εἰρήκασι ῥήτορες καὶ Ὑπερείδης ἐν τῷ περὶ τοῦ Ἱππέως κλήρου δευτέρῳ. Δημοσθένης μέντοι ἐν τῇ πρὸς Πανταίνετον παραγραφῇ περὶ ἰδίας τινὸς δίκης φησὶ « καὶ μετὰ ταῦτα προσα » λεῖται μέν με τὴν δίκην πάλιν, ἐπειδὴ θᾶττον ἀνείλετο τὰς παρα « καταβολάς. »

Cette explication est plus soigneuse et en même temps différente de celle de Timée : en effet, Harpocration parle de la cinquième partie de la fortune, non pas de la dixième (mais *cf.* Pollux, 8.39 : παρακαταβολὴ δ' ἦν ἐπὶ μὲν τῶν πρὸς τὸ δημόσιον ἀμφισβητημάτων τὸ πέμπτον, ἐπὶ δὲ τῶν ἰδιωτικῶν τὸ δέκατον). Elle montre le contexte rhétorique du terme, avec des références à Lysias et Démosthène, qui appartiennent au petit

---

[262] Environ soixante-dix occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., avec une certaine augmentation de l'utilisation au IIe siècle après J.-C. (25 occurrences) et au IVe (18 occurrences).

nombre d'auteurs qui utilisent le terme, avec Isocrate et Hypéride. Cette explication est reprise par d'autres lexiques (*Souda*; [Zon.]).

Une scolie à Aristophane reprend en partie l'explication de Timée:

> Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1256: ὅ ἐστι τὸ δέκατον τοῦ τιμήματος τῆς δίκης· ὅπερ καλεῖται συνωνύμως παρακαταβολή[263].

332 **παραταχθείς·** παρ' αὐτὸν ταχθείς

Même s'il y a trois occurrences du verbe chez Platon (*Rep.* 399B1–3 et 556D2–4; *Prot.* 333E2–4), la forme de l'entrée et l'explication de Timée montrent que le passage que Timée a à l'esprit est *Rep.* 556D2–4:

> ἀλλὰ πολλάκις ἰσχνὸς ἀνὴρ πένης, ἡλιωμένος, παραταχθεὶς ἐν μάχῃ πλουσίῳ ἐσκιατροφηκότι, κτλ.

Pourquoi Timée glose-t-il un verbe qui semble assez facile à comprendre (*cf.* par exemple Sch. *in Th.*, 4.11, qui glose τάσσω avec παρατάσσω)?

Une explication possible est que Platon utilise le verbe de façon différente dans *Prot.* 333E2–4 (καί μοι ἐδόκει ὁ Πρωταγόρας ἤδη τετραχύνθαι τε καὶ ἀγωνιᾶν καὶ παρατετάχθαι πρὸς τὸ ἀποκρίνεσθαι: ici le verbe signifie «être polémique»), de sorte que Timée veut indiquer une utilisation précise à un passage platonicien particulier, justement *Rep.* 556D.

Photius et la *Souda* présentent une explication identique à celle de Timée. Hésychius et [Zon.] (les seuls autres lexicographes qui glosent le verbe) soulignent plutôt le sens qui se trouve dans *Protagoras*:

> Hésychius: παρατάσσεται· ἐν πολέμῳ ἀνθίσταται etc.
>
> [Zon.]: παρατάσσεται. πολεμεῖ, ὁπλίζεται.

cf. aussi Sch. *in D.*, 16.2:

> μαντινείᾳ παρεταττόμεθα· ἀπὸ τοῦ συμφέροντος ταύτην ἔλαβε τὴν ἀντίθεσιν, τὸ αἰσχρὸν καὶ τὸ ἄτοπον δεικνῦσαν· ἐκ τούτων γὰρ ἐπιχειρεῖται, καὶ ἔστιν ἡ ἀντίθεσις διμερής.

333 **παράστασις·** στάσις παρά τινα ἄτιμος· γίνεται δὲ ἐπὶ τῶν χρεωφειλετῶν

Le passage auquel Timée semble penser est *Legg.* 855C2–4

> θάνατον δὲ ἢ δεσμοὺς ἢ πληγάς, ἤ τινας ἀμόρφους ἕδρας ἢ στάσεις ἢ παραστάσεις εἰς ἱερὰ ἐπὶ τὰ τῆς χώρας ἔσχατα, κτλ.

---

[263] Sur le terme *cf.* Berneker, *RE* XVIII, 3, 1184–1186.

Le problème est que Platon n'est pas ici en train de parler des débiteurs, c'est pourquoi l'on s'interroge sur le sens de l'ajout de Timée γίνεται δὲ ἐπὶ τῶν χρεωφειλετῶν.

Les autres lexicographes (très peu nombreux) qui glosent le terme, en donne une explication différente, selon laquelle la παράστασις était une somme d'argent donnée par les gens qui subissaient un procès: *cf.*

> Poll., 8.39: ἡ δὲ παράστασις δραχμὴ ἦν, ἣν ὁ διώκων παρὰ διαιτητῇ προσεισέφερεν· ἀφ' ἧς ἴσως καὶ Πλάτων «παραστήσασθαι εἰς κρίσιν» εἴρηκεν ὃ προσκαλέσασθαι οἱ ῥήτορες.

Harpocration (explication reprise de façon presque identique par Photius et la *Souda*, sauf que, à la place de τοὔνομα παρὰ πολλοῖς ἐστὶν Ἀττικοῖς, ils ont τούνομα πολὺ παρὰ τοῖς ῥήτορσι, et ils n'ont pas la référence à Isaeus):

> παράστασις· Ἰσαῖος ἐν τῷ περὶ τοῦ Πύρρου κλήρου. τοὔνομα παρὰ πολλοῖς ἐστὶν Ἀττικοῖς, ἔστι δὲ δραχμὴ καταβαλλομένη ὑπὸ τῶν δικαζομένων τὰς ἰδίας δίκας.

(Pour un sens semblable, *cf.* aussi *Gloss.Rhet.*).

En revanche, Hésychius donne au terme le sens de «bannissement», sens qui fonctionne assez bien avec le passage des *Lois*:

> παράστασις· φυγή. καὶ τὸ φυγαδεῦσαι παραστήσασθαι.

Il vaut la peine de remarquer qu'Harpocration affirme que le terme est un atticisme, et que Photius et la *Souda* affirment que le terme était utilisé par les rhétoriciens[264]. Quant à Pollux, il est vrai qu'il cite Platon, mais ce n'est pas à propos de notre terme ni de notre passage (il mentionne le verbe apparenté à παράστασις, qui se trouve dans *Rep.*, mais qui ne semble pas approprié à notre texte).

Le terme est plutôt rare[265].

334 **παρατενεῖς·** ἀπολεῖς, ἐπὶ πλέον παρελκύσεις

L'explication de Timée présente deux sens différents du verbe, (i) «perdre» et (ii) «prolonger». Or, effectivement, Platon utilise le verbe dans les deux sens:

---

[264] *Cf.* aussi Lenschau, *RE* XVIII, 4, 1406.

[265] Environ soixante-dix occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie siècle après J.-C., mais il devient plus répandu à l'époque présumée de Timée (56 occurrences au IIe après J.-C., 21 au IIIe, 156 au IVe).

(i) «perdre»

Symp. 207B4–5 : καὶ αὐτὰ τῷ λιμῷ παρατεινόμενα ὥστ' ἐκεῖνα ἐκτρέφειν

Lysis 204C5–7 : ἐὰν δ' οὗτος καὶ σμικρὸν χρόνον συνδιατρίψῃ σοι, παραταθήσεται ὑπὸ σοῦ ἀκούων θαμὰ λέγοντος.

Etc.

(ii) «prolonger»

Men. 87A3–6 : εἰ μέν ἐστιν τοῦτο τὸ χωρίον τοιοῦτον οἷον παρὰ τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν παρατείναντα ἐλλείπειν τοιούτῳ χωρίῳ οἷον ἂν αὐτὸ τὸ παρατεταμένον ᾖ, κτλ.

Rep. 527A6–9 : ὡς γὰρ πράττοντές τε καὶ πράξεως ἕνεκα πάντας τοὺς λόγους ποιούμενοι λέγουσιν τετραγωνίζειν τε καὶ παρατείνειν καὶ προστιθέναι καὶ πάντα οὕτω φθεγγόμενοι, κτλ.

Timée semble donc avoir fait une entrée sur l'utilisation platonicienne du verbe tout court, ou alors il pense que le verbe, dans un certain passage, est peut-être ambigu, et il veut expliquer les deux possibilités pour ce passage là. Il y a pourtant un problème qui rend les choses complexes : le verbe ne se trouve jamais sous la forme donnée par Timée, qui pourtant est précise, c'est-à-dire au futur et à la deuxième personne. Il est toujours possible que, dans son texte de Platon, Timée *ait lu* cette forme quelque part, mais nous ne pouvons pas retrouver le passage.

Plus probablement, il s'agit d'une entrée non platonicienne. Or, il y a deux occurrences du verbe à la forme donnée par Timée chez Ménandre, *Sam.*

421 : παρατενεῖς, γύναι. βαδίζω νῦν ἐκείνωι προσβαλῶν

544 : παρατενεῖς «τυχὸν» λέγων μοι πάντα

Mais, dans les deux cas, le verbe signifie «allonger».

Les lexiques ne nous aident pas. Photius et Hésychius qui glosent de la même façon que Timée (mais Hésychius a seulement ἀπολεῖς), ne nous donnent aucune référence. Les autres lexiques n'utilisent pas l'explication de Timée, et glosent d'autres formes du verbe, même s'ils considèrent les deux sens de Timée. Pour le deuxième sens, *cf.*

Hésychius : παρατείνει· παρέλκει. πλατύνει

[Zon.] : παράτεινον. ἐξάπλωσον. πλάτυνον.

Cf. aussi Sch. *Nu.*, 212 :

παρατέταται· ἐξήπλωται.

Photius et la *Souda* présentent les deux sens:

> παρατεῖναι· τὸ ἐπιστρέψαι καὶ ἀπολέσαι· ὁ κωμικὸς ἐπὶ Εὐβοίας· οἶδ'· ὑπὸ γὰρ ὑμῶν παρετάθη καὶ Περικλέους.

La *Souda* ajoute un autre sens, «gonfler», qui est typique d'Aristophane:

> παρατέταμαι· ἐξώγκωμαι. Ἀριστοφάνης· ἅλις ἀφύης. παρατέταμαι γὰρ ἐσθίων. λέγεται καὶ ἑνικῶς ἡ ἀφύη.

Cf. aussi les scolies à Aristophane (qui est le seul attique auquel on consacre des scolies sur le verbe), comme par exemple:

> Sch. *Nu.*, 213: παρετάθη· ηὐξήθη τοῖς φόροις.

335 **πάρεστιν·** ἐκ παντὸς δυνατόν ἐστιν

339 **παρόν·** ἐξόν, δυνατόν, δέον

Il y a plus d'une vingtaine d'occurrences de πάρεστι chez Platon, mais dans la majorité d'entre elles il signifie «est présent», sauf dans deux passages, où πάρεστι plus infinitif a le sens donné par Timée:

> *Theaet.* 186B11–C1: ΣΩ. οὐκοῦν τὰ μὲν εὐθὺς γενομένοις πάρεστι φύσει αἰσθάνεσθαι ἀνθρώποις τε καὶ θηρίοις

> *Gorg.* 448A5: ΓΟΡ. πάρεστι τούτου πεῖραν, ὦ Χαιρεφῶν, λαμβάνειν.

En revanche, même s'il y a plus d'une vingtaine d'occurrences de παρόν chez Platon (*cf.* par exemple *Theaet.*, 179C; *Phileb.*, 46C–D et 59A–B; *Lysis*, 217C et 217D, etc.), aucune d'entre elles ne signifie ce que Timée dit. Il est possible que la glose παρόν· ἐξόν, δυνατόν, δέον, ait glissée dans le lexique de Timée, et que Photius ait pu la trouver chez Timée déjà à son époque, car il a la même entrée dans son lexique: la *Souda* aussi (*cf. supra*, *loc sim*), même si c'est de façon plus articulée:

> παρόν· ἐξόν, δυνατόν, δέον. διὸ καὶ παρὸν κωλύειν, ὑποπιμπράντες. καὶ αὖθις· ὁ δὲ ἤσχαλλεν, ἐν συμφορᾷ μεγάλῃ ποιούμενος, εἰ μή τις αὐτὸν ἐῴη, παρὸν οὐδενὶ πόνῳ τὸ κράτος τοῦ πολέμου παντὸς φέρεσθαι.

En partant donc de l'idée que παρόν n'est pas une glose timéenne, on considèrerait seulement πάρεστι; cela aussi parce que l'utilisation de παρόν (avec infinitif), au sens de «il est permis» ou «il est possible», tout en se retrouvant ici et là dans la période attique, ne fait pas l'objet d'une glose ou d'une scolie spécifique, qui aurait pu indiquer l'origine de la glose qui se trouve dans le lexique de Timée. Il y a aussi

la possibilité que παρόν au sens de Timée se trouvait dans son texte platonicien, mais il est impossible de savoir où.

Pour πάρεστι, c'est vite fait. Les seuls lexiques qui donnent la signification de Timée mot pour mot sont encore une fois Photius et la *Souda*.

Le seul autre lexique qui glose le terme est celui de Hésychius, mais avec la signification *standard* :

Hésychius : πάρεστιν· ἐστὶν ἐγγύς

Il y a une seule scolie pertinente, elle porte sur Sophocle :

OT 766 : πάρεστιν· δυνατόν ἐστι τοῦτο.

336 **παρίεμαι·** παραιτοῦμαι

Il s'agit de la forme moyenne du verbe παρίημι, qui habituellement veut dire « laisser aller »[266], mais que Timée glose avec παραιτοῦμαι, qui veut dire quelque chose comme « demander par ses prières ». Si l'on se limite à cette forme-là, on verra que, chez Platon, elle est utilisée de façon différente ici et là :

1) *Apol.* 17C6–7 : καὶ μέντοι καὶ πάνυ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοῦτο ὑμῶν δέομαι καὶ παρίεμαι·
2) *Rep.* 341B9–10 : πρὸς ταῦτα κακούργει καὶ συκοφάντει, εἴ τι δύνασαι-οὐδέν σου παρίεμαι-ἀλλ' οὐ μὴ οἷός τ' ᾖς
3) *Legg.* 742B3–5 : ἰδιώτῃ δὲ ἂν ἄρα ποτὲ ἀνάγκη τις γίγνηται ἀποδημεῖν, παρέμενος μὲν τοὺς ἄρχοντας ἀποδημείτω, κτλ.
4) *Ep.* 334A6–7 : καὶ τὸ μὲν αἰσχρὸν καὶ ἀνόσιον οὔτε παρίεμαι ἔγωγε οὔτε τι λέγω

Dans les trois premiers passages, le sens donné par Timée fonctionne bien, alors que dans le quatrième, παρίεμαι veut dire « je ne néglige pas ». Or, il semble évident que Timée glose l'occurrence qui se trouve dans l'*Apologie*, car, mis à part la bonne forme de l'entrée, l'explication de Timée est extraite de ce que Platon dit peu après dans l'*Apologie* :

Apol. 27A9–B1 : ὑμεῖς δέ, ὅπερ κατ'ἀρχὰς ὑμᾶς παρῃτησάμην

[266] Ruhnke (p. 173) : « huius rarissimae notionis ratio, nondum, quod sciam, explicata, pendet ab indole mediorum. Ut ἵημι et ἐφίημι est mitto, ἵεμαι et ἐφίημαι mihi mitti volo, id est, cupio, peto, sic παρίημι, admitto, παρίεμαι, ad me admitti volo, id est, precor, deprecor ».

Phrynichus, avec raison, donne le sens de Timée par rapport au passage de la *République*: οὐδέν σου παρίεμαι· οὐδὲν παραιτοῦμαι, οὐδὲν ἀποτρέπομαι.

Ce même sens est remarqué par [Did.] à propos de l'*Apologie* et des *Lois*:

> παρίεσθαι· δοκεῖ τὴν τοῦ παραιτεῖσθαι δύναμιν ἔχειν, ὡς ἐν τῇ Ἀπολογίᾳ καὶ τοῖς Νόμοις δηλοῖ· ἐν μὲν τῇ Ἀπολογίᾳ τῇ ὑπὲρ Σωκράτους λέγει· «τοῦτο ὑμῶν δέομαι καὶ παρίεμαι;» ἐν δὲ τοῖς Νόμοις· «ἰδιώτῃ δὲ ἂν ἄρα ποτὲ ἀνάγκη τις γίγνεται ἀποδημεῖν, παρέμενος μὲν τοὺς ἄρχοντας ἀποδημείτω».

Ce qui est en tout cas certain est que Timée a voulu signaler un usage fort particulier à un passage (ou plusieurs) platonicien.

337 **πάρνοψ·** ἀκρίδος εἶδος

La glose semble dériver d'Harpocration, qui mentionne expressément Deinarchos:

Harpocration (explication partiellement reprise par *Coll. Verb.*[1]):

> ἀπρότων· Δείναρχος ἐν τῷ κατὰ Πυθέου «ἐμπεπηδηκότων τῶν ῥητόρων ὥσπερ ἀπρότων εἰς τὸ ἐμπόριον.» μήποτε γραφικὸν ἁμάρτημα, καὶ δεῖ γράφειν «ὥσπερ λῃστῶν.» ἐν τισὶ δὲ γέγραπται «ὥσπερ παρνόπων·» εἰσὶ δ' οἱ πάρνοπες εἶδος ἀκρίδος.

Plus probablement, elle se réfère à Aristophane:

> *Souda*: πάρνοψ· ἀκρίδος εἶδος. οἱ δὲ μελίσσας ἀγρίας. καὶ κλίνεται πάρνοπος. οἱ δὲ κώνωπας. Ἀριστοφάνης· ὁ δ' ἀνακραγὼν ἀντείκασεν αὐτὸν πάρνοπι τὰ θρία τοῦ τρίβωνος ἀποβεβληκότι. καὶ αὖθις· ὅσον τὸ χρῆμα παρνόπων προσέρχεται. τὸ πλῆθος σημαίνει τῆς στρατιᾶς.

Aristophanes

> *Ach.* 150: ὅσον τὸ χρῆμα παρνόπων προσέρχεται
>
> Sch. *in Ach.*, 150: ὅσον τὸ χρῆμα· ὡς πολλῶν ὄντων παρνόπων ἐν τῇ Ἀττικῇ. βούλεται δὲ πολὺ πλῆθος σημᾶναι. εἶδος δὲ ἀκρίδων οἱ πάρνοπες. εἰσὶ δὲ οὗτοι ἀττέλεβοι, Ἀττικοὶ πάρνοπες.

Cf. aussi *Av.* 185; Sch. *Av.*, 185.

Le terme, rarissime[267], était un atticisme démodé, remplacé par ἀττέλεβοι: *cf. supra*, Sch. *Ach.* 150 et Moeris *s.v.* πάρνοπες.

---

[267] Une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

338 **Παρνησός·** ὄρος μεταξὺ Βοιωτίας καὶ τῆς Ἀττικῆς

Ruhnke probablement a raison (p. 174) lorsqu'il dit que l'entrée de Timée doit être corrigée en Πάρνης, car le Parnasse est un mont différent, et beaucoup plus connu. Il faut pourtant dire que l'on se trompe souvent sur l'orthographe du nom (*cf.* Ruhnke, qui reconnaît que le lexique de Photius, ainsi que la scolie platonicienne *ad loc* présentent la même erreur). Le passage platonicien que Timée a à l'esprit est *Critias* 110D7–E1 :

> καὶ τὸ κατὰ τὴν ἄλλην ἤπειρον μέχρι τοῦ Κιθαιρῶνος καὶ Πάρνηθος τῶν ἄκρων, κτλ

Pourquoi Timée glose-t-il ce terme ? Probablement parce que le Parnès est un mont très peu connu, qui peut être confondu avec le Parnasse (surtout si Timée a lu dans son texte de Platon Παρνησός…) :
Cf. Hésychius

> Παρνασός· ὄρος Φωκίδος
> Πάρνηθος ὄχθος· ὄρος τὸ αὐτό
> Παρνησός· τὸ αὐτὸ ὄρος.

La scolie à Platon présente la même explication que Timée, en ajoutant aussi une explication pour le mont Cithéron, qui n'est pas moins exotique que le Parnès :

> Sch. *in Pl.*, *Critias* 110E : Κιθαιρῶνος … Πάρνηθος. Κιθαιρὼν ὄρος Βοιωτίας, Πάρνης δὲ ὄρος μεταξὺ Ἀττικῆς καὶ Βοιωτίας, πλησίον Πανάκτου.

Stephanus Byzantius donne une explication soigneuse du terme, en expliquant que, chez Aristophane, il est du genre féminin :

> *Ethn.* 506 : Πάρνης, Πάρνηθος, τὸ ὄρος τῆς Ἀττικῆς. τοῦτο καὶ ἀρσενικῶς λέγεται. Ἐμφανὴς ἐν Πυραυνῷ « ἐς κόρακας· ἥξω φέρων τε δεῦρο τὸν Πάρνηθ' ὅλον ». καὶ θηλυκῶς, ὡς παρὰ Ἀριστοφάνει ἐν Νεφέλαις « βλέπε νῦν δευρὶ πρὸς τὴν Πάρνηθα ». καὶ τὸ τοπικὸν Παρνήθιος λέγεται καὶ ἀπὸ τῆς Πάρνηθος γενικῆς τὸ θηλυκὸν Παρνηθίς.

Il y a aussi des scolies à Aristophane qui donnent une explication semblable (pour la plupart, ὄρος τῆς Ἀττικῆς). *Cf.* par exemple Sch. *Nu.*, 323. *Cf.* aussi Sch. *in Luc.*, *Icar.* 11.

339 **παρόν·** ἐξόν, δυνατόν, δέον

cf. supra 335 **πάρεστιν**

340 **πατρούχου παρθένου·** τῆς ὀρφανῆς καὶ ἐπικλήρου ᾗ προσήκει τὰ τοῦ πατρὸς ἔχειν

L'expression se trouve seulement chez Hérodote 6.57 :

> πατρούχου τε παρθένου πέρι, ἐς τὸν ἱκνέεται ἔχειν, ἢν μή περ ὁ πατὴρ αὐτὴν ἐγγυήσῃ, καὶ ὁδῶν δημοσιέων πέρι·

Les lexiques qui glosent ἐπίκληρος (héritier/héritière) ne manquent pas de souligner que « certains appellent l'héritière πατρούχον » : *cf.* Poll., 3.33 ; Aelius Dionysius ; *Souda s.v.* ἐπίκληρος ; Sch. *in Pl.*, *Legg.* 630E ; Eust. *in Il.*, II 436.9–10[268].

341 **πατρονομούμενοι·** οἱ τοῖς γονικοῖς νόμοις χρώμενοι ἢ ὑπὸ τῶν πατέρων ἀρχόμενοι

L'explication est quasi étymologique pour un terme rarissime[269] dont Timée donne deux nuances du même sens, sans décider entre les deux :

> διὰ τὸ τὴν ἀρχὴν αὐτοῖς ἐκ πατρὸς καὶ μητρὸς γεγονέναι, οἷς ἑπόμενοι καθάπερ ὄρνιθες ἀγέλην μίαν ποιήσουσι, πατρονομούμενοι καὶ βασιλείαν πασῶν δικαιοτάτην βασιλευόμενοι (*Legg.* 680E1–4).

L'explication de Timée est extraite du même passage.

Photius et la *Souda* glosent le terme, avec une explication différente, mais qui a le même sens que celle de Timée :

> Photius (= *Souda*) : πατρονομούμενοι· οἱ τοὺς ἀπὸ τῶν πατέρων παραδεδομένους νόμους τηροῦντες.

342 **πάχνη·** δρόσος πεπηγυῖα· κρύσταλλος δὲ τὸ ὑπὸ κρύους συνεσταλμένον καὶ πεπηγός

Cf. aussi *supra*, 190 **ἐρυσίβη·**

Il y a deux passages platoniciens où le terme apparaît, même s'il est clair que Timée pense au deuxième :

> *Symp.* 188B3–5 : καὶ γὰρ πάχναι καὶ χάλαζαι καὶ ἐρυσῖβαι ἐκ πλεονεξίας καὶ ἀκοσμίας περὶ ἄλληλα τῶν τοιούτων γίγνεται ἐρωτικῶν

> *Tim.* 59E2–5 : παγέν τε οὕτως τὸ μὲν ὑπὲρ γῆς μάλιστα παθὸν ταῦτα χάλαζα, τὸ δ' ἐπὶ γῆς κρύσταλλος, τὸ δὲ ἧττον, ἡμιπαγές τε ὂν ἔτι, τὸ μὲν ὑπὲρ γῆς αὖ χιών, τὸ δ' ἐπὶ γῆς συμπαγὲν ἐκ δρόσου γενόμενον πάχνη λέγεται.

---

[268] *Cf.* aussi Schaefer, *RE* XVIII, 4, 2306–2307.

[269] Cinq occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., utilisé au Ve avant J.-C. seulement par Platon.

Que Timée pense au passage de *Tim.* la forme de l'entrée le montre, ainsi que la présence de κρύσταλλος et de δρόσου, utilisés par Timée dans l'explication.

Dans la glose sur ἐρυσίβη, Timée fait une distinction entre ἐρυσίβη et πάχνη, en se référant au passage du *Symposium*; ici, il pose la distinction entre πάχνη et κρύσταλλος, en se référant au passage du *Timée*:

ἐρυσίβη· rosée de la couleur du vermillon (μιλτώδης δρόσος) (entrée 190)

πάχνη· rosée semblable à la neige (δρόσος χιονώδης) (entrée 190); rosée gelée (δρόσος πεπηγυῖα) (entrée 342).

κρύσταλλος· ce qui est rassemblé et gelé par le froid (τὸ ὑπὸ κρύους συνεσταλμένον καὶ πεπηγός) (entrée 342).

Dans le passage du *Banquet*, Platon ne donne pas une définition de ἐρυσίβη ni de πάχνη, car cela ne l'intéresse pas: le contexte ici est celui des effets des deux formes d'Eros dans le monde. En revanche, dans le *Timée*, où il donne une classification des différents types d'eau «condensée» (παγέν, ἡμιπαγές, συμπαγέν), à savoir grêle (χάλαζα), glace (κρύσταλλος), gelée (πάχνη), il donne une définition de κρύσταλλος et de πάχνη (et de χάλαζα):

κρύσταλλος = eau qui devient congelée par un processus de congélation au degré maximal—processus qui a lieu sur terre (ἐπὶ γῆς) (par opposition à χάλαζα (grêle), eau congelée qui se comprime au degré maximal au-dessus (ὑπὲρ γῆς) de la terre);

πάχνη = lorsque l'eau subit le processus de congélation à un degré mineur (ἧττον) et reste congelée à moitié (ἡμιπαγές), et ce au-dessus de la terre (ὑπὲρ γῆς), elle devient neige (χιών); lorsque elle se fixe étroitement ensemble à partir de la rosée (δρόσος) sur terre (ἐπὶ γῆς), elle s'appelle alors πάχνη.

La πάχνη est faite de δρόσος: il convient de remarquer que Platon ne définit pas le δρόσος.

Timée accepte l'idée que la πάχνη est une espèce de δρόσος: elle est δρόσος χιονώδης et/ou δρόσος πεπηγυῖα (cette dernière formule rappelle ἡμιπαγές et συμπαγὲν ἐκ δρόσος dans le passage platonicien). Rien dans la définition timéenne de κρύσταλλος ne rappelle la platonicienne (sauf πεπηγός).

Lexiques et scolies

Orion donne une étymologie du terme: (= *Et.Gud.* et *EM*): πάχνη. παρὰ τὴν πῆξιν, πάγη τὶς οὖσα.

Certains lexiques et scolies la définissent comme δρόσος: *cf.* Hésychius, Sch. *in A.*, *Pr.* 25.
Pour d'autres explication, *cf.*

Souda: πάχνη· ἐπειδὰν ἐκ γῆς ἢ ἐκ θαλάττης ἀνενεχθεῖσα ὑγρασία ὑφ' ἡλίου μὴ κατεργασθῇ, καταψυχθῇ δέ, πάχνη καλεῖται.

Cf. aussi *Et.Gud.* et [Zon.].

Aristote et les commentateurs:

Comme on le sait, Aristote consacre un chapitre entier des *Meteorologica* à ce sujet (I, 10), là où il traite des produits de la vapeur d'eau, qui s'élève de la mer et de la terre sous l'action du soleil et des astres, en allant se situer dans une région intermédiaire entre terre et haute atmosphère. La partie qui nous intéresse est celle où Aristote pose une distinction entre πάχνη et δρόσος (*Mete.* 347a13–26). Il définit la πάχνη comme vapeur, qui s'est constituée pendant le jour, mais qui reste proche de la terre, et qui, pendant la nuit, retombe sur terre, et qui congèle avant d'être condensée à nouveau en eau; en revanche, δρόσος est le même type de vapeur, qui se condense à nouveau en eau, et qui ne s'évapore ni ne gèle pendant la nuit, parce que ni la chaleur ni le froid ne suffisent pour la dessécher ou pour la geler.

Bien entendu, Alexandre d'Aprodise, Philopon et Olympiodore commentent ce passage dans leurs commentaires aux *Metereologica.*

Alexandre se limite à en donner une paraphrase: *cf. in Mete.* 45.30–47.26. Philopon (*in Mete.*, 8.28–32) donne une classification des «produits» du ciel: il dit que χιών (neige) et πάχνη (gelée) se produisent par congélation (διὰ πῆξιν γίνεται: *cf. supra*, Orion) de l'air (χιὼν en haut, πάχνη en bas), χάλαζα (grêle) et κρύσταλλος (glace) par congélation de l'eau (χάλαζα en haut, κρύσταλλος en bas). En se limitant à la πάχνη, il semble que Philopon a tort: Aristote ne dit pas qu'elle se produit de l'air, mais de la vapeur, qui doit être un mélange d'eau et air.

Olympiodore aussi (*in Mete.* 13.21–14.2) donne une classification, mais il la présente comme une classification de différents types de vapeur: pluie (ὑετόν), neige (χιόνα), grêle (χάλαζαν) rosée (δρόσον) et gelée (πάχνην). Il explique lui aussi la position de ces phénomènes atmosphériques (*cf.* 79.11–19), en reprenant, pour finir, le discours sur la constitution de πάχνη et δρόσος (86.14–87.5).

Selon Diogène Laërce, Chrysippe aussi a présenté une classification et une définition des phénomènes atmosphériques (D.L. 7.153). Pour

Chrysippe, la πάχνη serait l'humidité qui s'élève de la terre ou de la mer, lorsqu'elle se refroidit.

Que dire de la relation entre ces explications « philosophiques » et la glose de Timée ? Pas grand chose, il semble : mis à part une reprise générale de ce que Platon dit, il ne semble pas que Timée s'intéresse à ce que les philosophes ont développé sur les phénomène de l'atmosphère. Il est pourtant remarquable que Timée ne donne pas le sens du mot, mais une explication « scientifique » du phénomène. On remarquera aussi que, dans les deux entrées, Timée ne mentionne ni ne commente la grêle (χάλαζα), même si elle est mentionnée par Platon dans les deux passages pertinents.

343 **πειρῶντα·** πειράζοντα διὰ λόγων παῖδα ἢ γυναῖκα

Il y a des centaines d'occurrences du verbe chez Platon. Ruhnke (p. 176) donne *Phaedr.* 227C5–7 comme le passage pertinent :

> γέγραφε γὰρ δὴ ὁ Λυσίας πειρώμενόν τινα τῶν καλῶν, οὐχ ὑπ' ἐραστοῦ δέ, ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο καὶ κεκόμψευται·

Or, il est vrai qu'ici le verbe veut dire « tenter », au sens de quelqu'un qu'on essaye de séduire ; mais la forme du verbe n'est pas celle donnée par Timée ; de plus, on aurait attendu un passage platonicien avec le verbe, et où les femmes et les garçons sont mentionnés. Timée a peut-être pensé, à raison, que τινα τῶν καλῶν se refère à « un jeune homme ».

On considèrera les caractéristiques de l'entrée de Timée pour essayer de voir si le *Phèdre* est le passage platonicien pertinent ou non :

i) forme du verbe
ii) femme
iii) garçon.

i) forme : il n'y a aucune occurrence chez Platon de πειρῶντα, mais il y en a une de πειρῶνται :

> *Legg.* 659E4–660A2 : παιδιαί τε καὶ ᾠδαὶ καλεῖσθαι καὶ πράττεσθαι, καθάπερ τοῖς κάμνουσίν τε καὶ ἀσθενῶς ἴσχουσιν τὰ σώματα ἐν ἡδέσι τισὶν σιτίοις καὶ πώμασι τὴν χρηστὴν πειρῶνται τροφὴν προσφέρειν οἷς μέλει τούτων, κτλ.

Pourtant, ici, le verbe veut dire tout simplement « ils cherchent ».

La forme, donc, ne nous aide pas.

Il vaut la peine de remarquer que, parmi les lexiques, seuls Photius et la *Souda* présentent l'entrée sous cette forme, mais c'est parce qu'ils sont

les seuls à reprendre la glose de Timée (seulement la première partie de l'explication, à savoir πειράζοντα διὰ λόγων).

ii) femme : il n'y a aucun passage platonicien qui associe le verbe avec la femme.

La *Souda* mentionne cette association, peut-être en se référant à Aristophane :

> *Souda* : πειρῶν· προσβάλλων, συνουσιάζων. τὰς Κορινθίας φασίν· τοῦτο γάρ ἐστι τὸ πειρᾶν. Ἀριστοφάνης Πλούτῳ· ὅταν τις μὲν αὐτὰς πένης πειρῶν τύχῃ, οὐδὲ προσέχειν τὸν νοῦν. καὶ πειρασάντων ἀνδρῶν, διαπειρασάντων καὶ μετελθόντων, ἢ ἐπιτηδευσάντων. ἐσχημάτισται δὲ ἀπὸ τοῦ πειρᾶν· πειρᾶν γὰρ τὸ προσβάλλειν γυναικὶ περὶ τῆς ἀφροδίτης. τροπῇ οὖν κέχρηται ὡς ἐπὶ γυναικός. σημαίνει οὖν σπανίως ἐπιτυχεῖν τινας καὶ ὀλίγους κατορθῶσαι παντάπασι.

iii) garçon : il n'y a aucun passage platonicien pertinent qui associe le verbe et le garçon. En revanche, Moeris nous présente cette association comme attique :

> πειρῶν τὴν παῖδα Ἀττικοί, πειράζων διαφθείρων Ἕλληνες.

Cf. aussi Hésychius :

> πειρῶν τὴν παῖδα· πειράζων. διαφθείρων.

Que faire, alors, de la glose de Timée ?

Il y a peut-être des indications qui montrent que Ruhnke a peut-être raison, il pourrait s'agir du passage du *Phèdre*.

Tout d'abord, si l'on regarde les entrée de Photius et de la *Souda*, l'on remarquera que les références à la femme et au garçon sont absentes. Il est possible que l'entrée de Timée ait été à l'origine identique à celles de Photius et la *Souda*, et que quelqu'un y ait ajouté ensuite « le garçon et la femme ». Mais pourquoi dire cela ? A cause d'Hermias et de la scolie de Platon au passage du *Phèdre*, qui reprend évidemment Hermias :

> Hermias *in Phaedr.*, 21.21–23 : τὸ δὲ πειρώμενον παθητικῶς ἀκουστέον ἀντὶ τοῦ πειραζόμενον παρά τινος, τουτέστι προσπαιζόμενον καὶ προσβαλλόμενον.

> Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 227C : πειρώμενον … κεκόμψευται. τὸ πειρώμενον παθητικῶς ἀκουστέον, ἀντὶ τοῦ πειραζόμενον παρά τινος, τουτέστι προσπαιζόμενον καὶ προσβαλλόμενον. τὸ δὲ κεκόμψευται, ὅτι πάντα τὰ ἔνυλα κομψὰ καὶ ἀπατηλά.

Hermias glose πειρώμενον avec πειραζόμενον, Timée aussi (sauf que ce dernier y ajoute διὰ λόγων, ce qui donne une nuance un peu différente) : ceci pourrait constituer un signe en faveur du passage du *Phèdre*.

Pourtant, le problème de la forme reste, et il est grave. Encore une fois, on se demande s'il y a un passage platonicien où Timée aurait pu lire πειρῶντα, ou alors s'il y a des textes non platoniciens qui seraient à l'origine de l'entrée. La seule occurrence de cette forme à l'époque attique (il faudra arriver à Plutarque pour en trouver une autre) est Xénophon *Mem.*, 1.2 :

> Κριτίαν μὲν τοίνυν αἰσθανόμενος ἐρῶντα Εὐθυδήμου καὶ πειρῶντα χρῆσθαι, καθάπερ οἱ πρὸς τἀφροδίσια τῶν σωμάτων ἀπολαύοντες, ἀπέτρεπε φάσκων ἀνελεύθερόν τε εἶναι καὶ οὐ πρέπον ἀνδρὶ καλῷ κἀγαθῷ τὸν ἐρώμενον, κτλ.

L'entrée semblerait être justifiée par le fait que ce verbe est utilisé par Platon, à un passage particulier, avec une nuance particulière. Mais au fond, il peut bien s'agir d'une entrée non platonicienne.

344 **πέλανοι·** πέμματα ἐκ παιπάλης καὶ ἐλαίου καὶ μέλιτος πεποιημένα πρὸς θυσίαν

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, sous la forme donnée par Timée :

> *Legg.* 782C3–5 : θύματά τε οὐκ ἦν τοῖς θεοῖσι ζῷα, πέλανοι δὲ καὶ μέλιτι καρποὶ δεδευμένοι καὶ τοιαῦτα ἄλλα ἁγνὰ θύματα

Il s'agit d'un terme abondamment commenté. Personne ne reprend l'explication de Timée en entier, même si presque tous les lexiques et les scolies en présentent des parties, et en général nous donnent des explications très semblables :

cf. par exemple Harpocration (explication reprise par Photius et la *Souda*) :

> πέλανος· Λυκοῦργος ἐν τῷ περὶ τῆς ἱερείας. πολλάκις ἐστὶ τοὔνομα παρὰ πολλοῖς τῶν ἀρχαίων (…). Δίδυμος δὲ κυρίως φησὶ τὸ ἐκ τῆς παιπάλης πέμμα, ἐξ ἧς ποιοῦνται πέμματα, ἢ καὶ ἀπὸ τοῦ πεπλατύνθαι, ἢ ὅτι λευκά ἐστιν· Ὅμηρος
>
> ὅτε πέρ τε χιὼν ἐπάλυνεν ἀρούρας.
> ἢ διὰ τὸ φανὸν εἶναι, ὅ ἐστι λευκόν.
>
> Εὐριπίδης μέντοι ἐν τῷ Ὀρέστῃ ἰδίως φησὶν
>
> ἐκ δ᾽ ὄμορξον ἀθλίου
> στόματος ἀφρώδη πέλανον.

ὅπερ τὸν ἐπὶ τοῦ στόματος ἀφρὸν δηλοῖ.

Harpocration dit que le terme est utilisé par plusieurs anciens: *cf.* aussi Sch. *in Aeschylum*, *Pers.* 204, qui affirme que le sens « timéen » est démodé :

πέλανος…ἀλλὰ καὶ ἐπί τινος πέμματος, ἤτοι ποπάνου, ὡς δῆλον ἐκ τῶν παλαιῶν.

Harpocration précise aussi que Didymus dit: τὸ ἐκ τῆς παιπάλης πέμμα. La même formule, qui explique la composition de ces gâteaux, se trouve chez Timée, qui peut-être l'a dérivée de Didyme.

Une autre explication semblable est πέμματα εἰς θυσίαν ἐπιτήδεια, qui se trouve chez Hésychius, la *Souda*, [Zon.], *Coll. Verb.*[1]. Dans la *Souda* et chez [Zon.], il y a une référence explicite, mais anonyme, au passage de Platon :

πέλανοι· πέμματα ἐκ παιπάλης, τουτέστιν ἀλεύρου λεπτοτέρου, εἰς θυσίαν ἐπιτήδεια· ὡς αὐτός φησι, καρποὶ μέλιτι δεδευμένοι.

Le terme est souvent commenté car il est ambigu: mis à part le sens de Timée, il peut vouloir dire ἀφρόν (« écume »), ῥύπος (« crasse » ou « substance gluante »), θυμά (« victime sacrifiée »), même si *EM* semble trouver une explication attique commune, qui évidemment ne fonctionne pas pour θυμά :

πέλανοι· πέμματα εἰσὶ τινὰ ποιά· Ἀττικοὶ δὲ πέλανον λέγουσι πᾶν τὸ πεπηγός, ὡς Εὐριπίδης περὶ τοῦ ἀφροῦ τοῦ πεπηγότος περὶ τοὺς ὀδόντας οὕτως ἔθηκε τὴν λέξιν, « ἀφρώδη πέλανον » εἰπών.

Pour l'ambiguïté du terme, voir Hésychius, Sch. *in A.*, *Pers.* 204 (*cf.* aussi *in Pers.* 816, 203).

345 **πέλτη·** ὅπλον κοῦφον, ἴτυν οὐκ ἔχον, ἀλλ' ἐκ μόνης βύρσης γεγονός

Prot. 350A4–5 : τίνες δὲ πέλτας ἔχοντες ; οἱ πελταστικοὶ ἢ οἱ μή ;

Legg. 834A3–5 : πελταστικὴν δὲ ὅλην ἀντιστήσαντας δεῖ τῇ τοῦ παγκρατίου μάχῃ, τόξοις καὶ πέλταις καὶ ἀκοντίοις καὶ λίθῳ ἐκ χειρός τε καὶ σφενδόναις ἁμιλλωμένων

Il semble difficile de choisir l'un des deux passages comme celui que Timée pouvait avoir à l'esprit. La forme ne nous aide pas, et le terme, qui a le même sens dans les deux cas, paraît difficile à comprendre.

Les lexiques le glosent beaucoup, mais le seul qui adopte l'explication de Timée est Photius. L'explication qui s'approche le plus est ἀσπὶς ἴτυν οὐκ ἔχουσα (Ammonius ; Hésychius ; *Souda* ; *EM* ; *Gloss.Rhet.* ; *Att.Nom. Cf.* aussi *in E.*, Sch. *Rh.* 311). Pourtant, d'autres lexiques donnent d'autres sens aussi : « lance », « arme », même un « type de conserve » :

> Hésychius : πέλτη· εἶδος ὅπλου. Δόρυ. Ἢ μικρὰ ὅπλα
> πέλτης· Θρᾴκιον ὅπλον. Καὶ εἶδος ταρίχου

Cf. aussi Photius (= *Souda* et *Coll.Verb.*[1]) *s.v.* πέλται[270]. Le terme n'est donc pas seulement difficile à comprendre, mais sons sens est aussi nuancé, et même ambigu (c'est le cas de εἶδος ταρίχου).

Les scolies qui glosent le terme reprennent plus ou moins toutes les explications qu'on a vues : *cf.* par exemple Sch. *in Ar.*, *Ach.* 160, *Lys.* 563 ; Sch. *in X.*, *An.* 5.2, etc.

Il y a aussi des scolies à Platon,

> *Legg.* 813D : πελταστικῆς. πέλτη ἐστὶν εἶδος ἀσπίδος, ὥς φησιν Ἀριστοτέλης, ἥτις ἴτυν οὐκ ἔχει, οὐδ' ἔστιν ἐπίχαλκος, οὐδὲ βοὸς ἀλλ' αἰγὸς δέρματι περιτεταμένη, καὶ ἡ ταύτῃ χρωμένη τέχνη πελταστική, καὶ πελτασταὶ οἱ μετιόντες αὐτήν.

Cf. aussi Sch. *in Ep.*, 348B.

346 **πελάτης·** ὁ ἀντὶ τροφῶν ὑπηρετῶν καὶ προσπελάζων

> ἐπεὶ ὅ γε ἀποθανὼν πελάτης τις ἦν ἐμός, καὶ ὡς ἐγεωργοῦμεν ἐν τῇ Νάξῳ, ἐθήτευεν ἐκεῖ παρ' ἡμῖν. (*Euthyph.* 4C3–5).

L'explication de Timée ne semble pas homogène : il explique que πελάτης est celui qui fait quelque chose pour être payé, et ensuite, il ajoute προσπελάζων, dont le sens est « celui qui s'approche », sens qui ne semble pas tellement s'adapter au texte platonicien. Mais il est clair que Timée introduit προσπελάζων pour des raisons étymologiques.

Plusieurs lexiques donnent l'explication de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*) : la *Souda* rapporte mal la glose : πελάτης· ὁ ἀντιστρέφων, καὶ ὑπηρετῶν. Il faut remarquer qu'une scolie à Platon présente une erreur semblable :

[270] Lammert, *RE* XIX, 1, 406, consacre à ce terme un petit article.

Sch. *in Pl.*, *Euthyph.* 4C1–4: πελάτης. (1) ὁ ἀντιστρωφῶν καὶ ὑπηρετῶν καὶ προσπελάζων. (2) ἀπὸ τοῦ πέλας καὶ ἐγγὺς ἐκαλεῖτο· ὁ δι' ἔνδειαν προσιών, μίσθιος δὲ ὁ ὑπηρετῶν.

Pour la relation entre Timée et les scolies, *cf.* Introduction, pp. 77–86.
Voici les sens donnés par les autres lexiques:

(i) πελάται comme ἑκτήμοροι («cultivateurs»):
Pollux, 4.165:

ἑκτήμοροι δ' οἱ πελάται παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς

Cf. aussi Pausanias et Photius.

(ii) πελάται comme οἱ μισθῷ δουλεύοντες («ceux qui sont esclaves contre rémunération»). Ceci semble être une glose à Aristote:

Photius: πελάται· οἱ μισθῶ δουλεύοντες· ἐπεὶ τὸ πέλας ἐγγύς· οἷον ἔγγιστα διὰ πενίαν προσιόντες· Ἀριστοτέλης.

Cf. aussi Aelius Dionysius et Hésychius.
Le terme est attique (mais Pollux semble impliquer l'opposé); Moeris nous donne un sens correspondant à celui de Timée:

πελάτην τὸν ὑφ' ἡμῶν ἐργολάβον.

Il y a peu de scolies: il y en a à Eschyle, mais avec le sens de (iii) «voisins»:

Sch. *in A.*, *Pers.* 121: πελάται· ἔνοικοι, γείτονες.

Sinon, il y a une autre scolie à Platon, qui, tout en n'ayant aucun rapport avec l'explication de Timée et celles des autres scolies platoniciennes, donne un peu de sens à l'étymologie:

Sch. *in Pl.*, *Euthyph.* 4C: πελάτης. ἑταῖρος, συνήθης, παρὰ τὸ πελάζω, οἷον ὁ πέλας ὤν.

Le terme est aussi très rare[271].

347 **πενεστικόν·** τὸ παρὰ Θετταλοῖς θητικόν, ὡς τὸ Εἱλωτικὸν παρὰ τοῖς Σπαρτιάταις

Legg. 776C6–D2: σχεδὸν γὰρ πάντων τῶν Ἑλλήνων ἡ Λακεδαιμονίων εἱλωτεία πλείστην ἀπορίαν παράσχοιτ' ἂν καὶ ἔριν τοῖς μὲν ὡς εὖ, τοῖς δ'

[271] Une centaine d'occurrence entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., dont une cinquantaine chez Denys d'Halicarnasse.

ὡς οὐκ εὖ γεγονυῖά ἐστιν-ἐλάττω δὲ ἥ τε Ἡρακλεωτῶν δουλεία τῆς τῶν Μαριανδυνῶν καταδουλώσεως ἔριν ἂν ἔχοι, τὸ Θετταλῶν τ' αὖ πενεστικὸν ἔθνος.

Le terme se trouverait chez Platon sous la même forme que dans le texte de Timée rétabli par Ruhnke, avec raison (le manuscrit présente πεστικόν, qui n'existe pas). On peut remarquer que Photius présente l'entrée avec la même orthographe erronée, à savoir πεστικόν[272].

L'explication de Timée reprend le passage de Platon pour la comparaison avec les Hilotes pour Sparte.

Aucun lexique (sauf Photius) ne glose ce terme.

Aucune scolie, sauf Sch. *in Pl.*, *Legg.* 776D, qui donne juste le lemme (πενεστικὸν ἔθνος. πενεστικὸν ἔθνος).

Entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C., le terme se trouve seulement chez Platon.

348 **περιαγειρόμενοι νικηφόροι·** οἱ νικήσαντες ἐν δημοσίῳ ἀγῶνι καὶ δῶρα παρὰ τῶν φίλων καὶ οἰκείων λαμβάνοντες καὶ περιϊόντες

καὶ ἐπειδὰν τὰ ἆθλα αὐτῆς κομιζώμεθα, ὥσπερ οἱ νικηφόροι περιαγειρόμενοι, καὶ ἐνθάδε καὶ ἐν τῇ χιλιέτει πορείᾳ, ἣν διεληλύθαμεν, εὖ πράττωμεν (*Rep.* 621C7–D3).

Tout ce qu'il y comme lexiques, commentaires et scolies est ce qui suit :

[Did.] :

περιαγειρόμενοι· νικηφόροι δοκοῦσι παρῳδεῖσθαι, παρὰ τὸ τῶν ἀθλητῶν παλαιὸν ἔθος· πάλαι γὰρ ἆθλα μὲν τοῖς ἀγωνιζομένοις οὐ προὐτίθετο, προϊόντες δὲ οἱ νενικηκότες ἀπαρχὰς παρὰ τῶν βουλομένων ἐλάμβανον· κἀκ τούτου σύνηθες ἐγένετο τὸ ἀγείρειν περιϊόντας, οἱ δὲ κατὰ φιλίαν ἢ συγγένειαν προσήκοντες στεφάνοις τε ἀνέδουν αὐτοὺς καὶ φύλλοις τε καὶ ἄνθεσιν ἔβαλλον καὶ καρπ καρποῖς· ὅθεν καὶ Σιμωνίδης περὶ Ἀστύλου λέγων τοῦ δρομέος· τίς δὴ τῶν νῦν (φησὶ) τοσάσδε πετάλοισι μύρτων, ἢ στεφάνοισι ῥόδων ἀνεδήσατο νίκας ἐν ἀγῶνι περικτιόνων; τοῦτο δὲ τὸ ἔθος ἀπὸ Θησέως δοκεῖ τὴν ἀρχὴν λαβεῖν· ἐκεῖνον γὰρ ἐκ Κρήτης ἀνακομισθέντα, ὅτε τὸν Μινώταυρον ἐνίκησεν, οἱ ἀπὸ τῆς χώρας ἄνθεσι καὶ φύλλοις ἔβαλλον, καὶ τοῖς παροῦσι καρποῖς ἐτίμων. ὁ γοῦν Πλάτων τοὺς περιαγειρομένους νικηφόρους ἐν τῇ Πολιτείᾳ φησὶ τοὺς δικαιοσύνῃ μετὰ φρονήσεως νικήσαντας, καὶ θεοῖς καὶ ἀνθρώποις φίλους γενομένους, καὶ ἐνθάδε, καὶ ἐπειδὰν τελευτήσωσιν, ὥσπερ οἱ νικηφόροι, περιαγειρόμενοι.

[Did.] donne une étymologie complète du terme (τὸ ἀγείρειν περιϊόντας), là où chez Timée nous trouvons seulement περιϊόντες. [Did.]

[272] *Cf.* Introduction, p. 103.

explique aussi l'usage ancien selon lequel, comme on ne donnait plus de prix aux vainqueurs des compétitions, c'étaient les amis et les gens de la famille qui apportaient les fruits, les couronnes, etc, que les vainqueurs allaient ramasser alentour. Il explique que cet usage remonte à Thésée lorsqu'il a vaincu le Minotaure; enfin, il nomme Platon et il donne une paraphrase du passage pertinent de la *République*.

Cette explication (et en partie le texte également) est reprise par Photius et la *Souda*, qui donnent une référence précise, même si trompeuse, à la *République*: en effet, ils parlent de Πολιτείας ε′ ἐπὶ τέλει, signifie «cinq», alors que le passage se trouve au livre dix de la *République*. Une référence de ce type devait se trouver aussi dans notre lexique de Timée. Ce qui est certain est que les passages de [Did.], Photius et la *Souda* sont évidemment des gloses de l'expréssion chez Platon, car, même si l'explication de Timée ne coïncide pas avec leurs explications, son contenu n'est pas pourtant différent. La formule platonicienne est glosée par Timée (et par les autres) à cause de son obscurité, due à sa référence à un usage ancien devenu démodé.

Dans leur explication, Photius et la *Souda* sont plus riches que [Did.], et ils le sont bien plus que Timée. On est tenté de croire que la source est Boéthos, que Timée a lu, et que [Did.] dérive de Boéthos. Pour la relation entre Timée, Boéthos et [Did.], *cf.* Introduction, pp. 33–35; 111–112.

349 **περιεῖπον·** περί τινα ἦσαν θεραπευτικῶς καὶ φυλακτικῶς

Pour la période attique, le verbe se trouve seulement chez Hérodote et Xénophon.

Pour le temps imparfait, *cf.* Herodotus

> 8.181–182: τοὺς δὲ ἄλλους τοὺς ἔλαβον ἐν τῇ νηὶ ταύτῃ περιεῖπον ὡς ἀνδράποδα.
>
> 7.211: ἐπείτε δὲ οἱ Μῆδοι τρηχέως περιείποντο, ἐνθαῦτα οὗτοι μὲν ὑπεξήισαν,
>
> etc.

Xénophon

> *HG* 3.1.16: καὶ γὰρ οἱ φρουροῦντες Ἕλληνες ἐν αὐταῖς, ἐπεὶ ἡ Μανία ἀπέθανεν, οὐ πάνυ τι καλῶς περιείποντο·
>
> *Mem.* 2.9: νομίσας δὲ ὁ Ἀρχέδημος ἀποστροφήν οἱ τὸν Κρίτωνος οἶκον μάλα περιεῖπεν αὐτόν. καὶ εὐθὺς† τῶν συκοφαντούντων τὸν Κρίτωνα ἀνευρίσκει πολλὰ μὲν ἀδικήματα, πολλοὺς δ' ἐχθρούς·

S'il faut choisir parmi ces passages celui que notre lexique avait à l'esprit, je choisirais le passage des *Memorabilia* de Xénophon : en effet, dans les autres passages, le verbe est modifié par un adverbe ou une formule qui spécifie la valeur positive ou négative ; en revanche, dans *Mem.* 2.9, le verbe a une valeur positive (« bien traiter ») sans être modifié. Il est vrai que la forme du verbe ne coïncide pas parfaitement avec celle de notre lexique.

Pour d'autres explications du verbe, *cf.*

> Photius (= *Souda* ; *Coll.Verb.*[1]) : περιέπειν· φυλάσσειν· ἢ ἐνεργεῖν.

Hésychius

> περιεῖπεν· ἐτημέλει
>
> etc.

La plupart des lexiques a l'air de considérer le verbe comme ambigu : il voudrait aussi dire « agir », « tourner », « produire ».

350 **πεττεία·** ἡ διὰ ψήφων παιδιά· ἔστιν δ' ὅτε καὶ γεωμετρίαν λέγει

Timée dit λέγει, en se référant sans doute à Platon (d'autres entrées parallèles : 38 ; 135 ;142 ;154 ; 329 ; 362 ;).

Il y a plusieurs occurrences du terme chez Platon :

> *Polit.* 299E1–2 : ἢ πεττείαν ἢ σύμπασαν ἀριθμητικὴν ψιλὴν εἴτε ἐπίπεδον εἴτ' ἐν βάθεσιν εἴτ' ἐν τάχεσιν οὖσάν που, κτλ.
>
> *Phaedr.* 274C7–D2 : αὐτῷ δὲ ὄνομα τῷ δαίμονι εἶναι Θεύθ. τοῦτον δὴ πρῶτον ἀριθμόν τε καὶ λογισμὸν εὑρεῖν καὶ γεωμετρίαν καὶ ἀστρονομίαν, ἔτι δὲ πεττείας τε καὶ κυβείας, καὶ δὴ καὶ γράμματα.
>
> *Rep.* 487C1–3 : οὕτω καὶ σφεῖς τελευτῶντες ἀποκλείεσθαι καὶ οὐκ ἔχειν ὅτι λέγωσιν ὑπὸ πεττείας αὖ ταύτης τινὸς ἑτέρας, οὐκ ἐν ψήφοις ἀλλ' ἐν λόγοις·
>
> *Legg.* 820C7–D1 : διατριβὴν τῆς πεττείας πολὺ χαριεστέραν πρεσβυτῶν διατρίβοντα, φιλονικεῖν ἐν ταῖς τούτων ἀξίαισι σχολαῖς.
>
> ΚΛ. ἴσως· ἔοικεν γοῦν ἥ τε πεττεία καὶ ταῦτα ἀλλήλων τὰ μαθήματα οὐ πάμπολυ κεχωρίσθαι.
>
> *Eryx.* 395B2 : ἀλλ' ὥσπερ ἐν τῇ πεττείᾳ εἶναι πεττούς, κτλ.

Première partie de l'explication de Timée (ἡ διὰ ψήφων παιδιά) :

On ne sait pas s'il faut choisir l'un des passages platoniciens ; peut-être les *Lois* à cause du fait que l'entrée se retrouve à la même forme que celle donnée par Timée ; peut-être *Rep.*, à cause de la présence

dans ce même passage de ψήφοις, qui est utilisé dans l'explication de Timée.

Parmi les lexiques peu nombreux qui glosent le terme, seul Photius présente l'explication de Timée, mais avec une variante intéressante, à savoir λέγουσι au lieu de λέγει. Avec cette correction, la deuxième partie de l'explication n'est plus référée à un usage platonicien, mais à un usage général.

Les autres lexiques ne donnent pas des explications très intéressantes : *cf.* par exemple

Poll., 7.203 : πεττεία ἢ πεσσεία, ὡς Σοφοκλῆς σκιράφια·

Photius : πεττείαις· παιδιαῖς· τάβλαις.

Hésychius : πεττεία· διὰ κύβων παιδιά

Deuxième partie de l'explication de Timée[273] (ἔστιν δ' ὅτε καὶ γεωμετρίαν λέγει) :

Que veut dire Timée avec cela ?

Il y a deux passages qui sont intéressants à ce sujet, et qui ont un rapport avec le deuxième passage platonicien présenté, à savoir *Phaedr.* 274C7–D2 :

Hermias in Phaedr., 255.18–24 :

ἔπειτα πεττείαν καὶ κυβείαν κατηριθμήσατο, τῷ ὄντι λοιπὸν περὶ τὰ αἰσθητὰ καταγόμενος, ἅπερ χαριεντισμοῦ χάριν παραδέδοται, καὶ αὐτὰ χρήσιμα ὄντα καὶ δυνάμενα ἀφέλκειν ἡμᾶς τῶν ἄλλων ἐπιθυμιῶν ἐν λογικῇ παιδείᾳ τάττων τὸ ἄλογον· διττὴ δέ ἐστιν αὕτη ἡ παιδιά, ἡ μὲν κυβείας χάριν ἡ δὲ παιδείας χάριν παραδεδομένη· ἐν τούτοις δὲ καὶ τύχης χρεία· ἐκεῖνα γὰρ τὸ μόνιμον καὶ σταθερὸν τῶν μαθημάτων εἶχεν.

Eustathius *in Od.*, I 28.23–34 :

καὶ ὅτι Πλάτων τὴν τῶν πεσσῶν εὕρεσιν Αἰγυπτίοις ἀνατίθησιν ἐν Φαίδρῳ. λέγων, αὐτοὺς πρῶτον, ἀριθμὸν καὶ λογισμὸν εὑρεῖν καὶ γεωμετρίαν καὶ ἀστρονομίαν. ἔτι δὲ, πεττείαν τε καὶ κυβείαν. καὶ δὴ γράμματα. καὶ ὅτι οἱ τοῦ Πλάτωνος ὑπομνηματισταὶ, οὐ τὴν παρ' Ἕλλησι πεττείαν σημανθῆναι φασὶ ὑπὸ Πλάτωνος, ἀλλὰ τὴν τοῦ λεγομένου πεττευτηρίου. καταγράφεσθαι γάρ τι πλινθίον ὥσπερ ἐν τῇ πεττευτικῇ παιδιῇ δι' οὗ τὰ κινήματα τοῦ ἡλίου καὶ τῆς σελήνης ἔτι δὲ καὶ τὰ ἐλλειπτικὰ, πραγματεύονται οἱ Αἰγύπτιοι. καὶ ὅτι ἐχρῶντο οἱ παλαιοὶ τρισὶ κύβοις.

Pour Hermias, πεττεία et κυβεία sont des jeux où l'on fait des calculs. En revanche, Eustathius affirme que les ὑπομνηματισταί (mais qui ?) de Platon pensaient que la πεττεία n'était pas celle, hellénique, mais celle, égyptienne, qui s'occupait des mouvements du soleil et de la lune. Peut-

[273] *Cf.* Ruhnke, p. 182.

être alors que Timée se situe dans cette ligne d'interprétation, de sorte qu'il aurait à l'esprit, du moins pour la deuxième partie de l'explication, le *Phèdre*. Pourtant, dans son explication, il parle de la géométrie, et non pas de ce dont Eustathius parle, qui est plus proche de l'astronomie.

Sinon, on peut suivre ce que Sallier dit (Ruhnke, p. 182) : « at *Sallierius* ad *Moerid* l.c. πεττείαν pro geometria capi posse arbitratur in Platonis Politic.p. 299 e : ἢ πεττείαν ἢ σύμπασαν ἀριθμητικὴν ψιλὴν εἴτε ἐπίπεδον εἴτ' ἐν βάθεσιν εἴτ' ἐν τάχεσιν οὖσάν που ».

Pourquoi alors Timée glose-t-il ce terme ? Si la deuxième partie de l'explication appartient à Timée, c'est parce que Platon utilise le terme avec deux nuances différentes : (i) le jeu des échecs partout, sauf dans le *Phèdre* (ou dans le *Politique* ?), où (ii) πεττεία serait plutôt la géométrie.

Le terme est aussi très rare[274].

351 **πλέθρον·** ἕκτον μέρος σταδίου

1) *Theaet.* 174E2–4 : γῆς δὲ ὅταν μυρία πλέθρα ἢ ἔτι πλείω ἀκούσῃ ὥς τις ἄρα κεκτημένος θαυμαστὰ πλήθει κέκτηται
2) *Theaet.* 204D4–5 : ὁ τοῦ πλέθρου ἀριθμὸς καὶ τὸ πλέθρον ταὐτόν· ἦ γάρ ;
3) *Alc. I* 123C8 : τῷ δ' ὑεῖ αὐτῆς γῆς πλέθρα 'Ερχίασιν οὐδὲ τριακόσια
4) *Critias* 118C6–D2 : πλέθρου μὲν γὰρ βάθος ὀρώρυκτο, τὸ δὲ πλάτος ἁπάντῃ σταδίου, περὶ δὲ πᾶν τὸ πεδίον ὀρυχθεῖσα συνέβαινεν εἶναι τὸ μῆκος σταδίων μυρίων.

Le terme a le même sens partout, et il est difficile de croire que Timée avait à l'esprit un passage en particulier (sauf que dans le quatrième passage il y a σταδίου, terme utilisé par Timée dans l'explication).

Lexiques et scolies

Les lexiques qui ne reprennent pas l'explication de Timée, donnent comme explication simplement μέτρον γῆς (Hésychius ; *Souda* ; *Gloss. Rhet.* ; *Lex.Pat.* ; [Zon.]. *Cf.* aussi Sch. *in E.*, *Med.* 1181). Certains en donnent aussi la mesure correspondante, mais on dirait qu'ils ne sont pas d'accord, ou alors ils en donnent deux descriptions différentes, ou se trompent : certains parlent de 68 bras (mais 400 divisé par 6 ne donne pas 68 bras…) (Photius ; *Souda* ; *Coll.Verb.*[1]. v. aussi la scolie à

[274] Une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. (en revanche, le verbe πεττέιν est très répandu).

Critias 115D: τρίπλεθρον. τὸ πλέθρον ἐστὶ †ποδῶν (l. πήχεων) ξη΄ δίμοιρον); d'autres de cent pieds (*Gloss.Rhet.*; *Lex.Pat.*)[275]. La *Souda* parle des deux:

> πλέθρον· τὸ τοῦ σταδίου ἕκτον μέρος, ὅπερ ἐστὶ πηχῶν ξη΄· ὅλον γὰρ τὸ στάδιόν ἐστι τετρακοσίων. ἢ πανταχόθεν ἔχον πόδας λη΄. καὶ Πλεθριαῖον διάστημα. ὅτι τὸ πλέθρον ἔχει πόδας ρ΄. Ξενοφῶν φησι πλεθριαίους φοίνικας φύεσθαι ἐν Βαβυλῶνι ἢ καὶ μείζονας. σταδίου πηχῶν υ΄. ὅτι ἐξέδωκεν ἡ πόλις Ἀθηναίων τὰς θυγατέρας Ἀριστείδου, καὶ Λυσιμάχῳ τῷ παιδὶ β΄ δραχμὰς τῆς ἡμέρας ἐδίδου καὶ γῆς πεφυτευμένης ἐδωρήσατο ν΄ πλέθρα καὶ ἀροσίμης ρ΄.

Eustathius aussi commente le terme:

> *in Od.* I 435.23–29: τὸ δὲ ἐπὶ ἐννέα πέλεθρα κεῖσθαι τὸν Τιτυὸν ὑπερβολικόν ἐστι καὶ οὐδὲ πιθανὸν, εἴπερ ἐν Ἰλιάδι ὁ Ἄρης πεσὼν ἑπτὰ ἐπέσχε πέλεθρα. Πέλεθρον δὲ καὶ πλέθρον μέτρον τι γῆς περιφερόμενον μέχρι καὶ νῦν πολλαχοῦ. οἱ δέ φασι καὶ ὅτι μέρος ἕκτον σταδίου ἐστίν, ὥστε κατέχειν τὸν Τιτυὸν τόπον σταδίου ἑνὸς καὶ ἡμίσεος. εἴρηται δὲ περὶ πλέθρου καὶ ἐν τοῖς εἰς τὴν Ἰλιάδα.

Ce passage me semble intéressant pour deux raisons: parce qu'il contient l'explication de Timée, et parce qu'il dit que πλέθρον, comme μέτρον τι γῆς, a survécu jusqu'à son époque, mais pas partout: ce qui veut dire que c'est un terme dialectal, et donc difficile à comprendre pour ses lecteurs.

352 **πλημμέλεια·** πολλὴ ἀμέλεια

1) *Apol.* 22D8–E1: καὶ αὐτῶν αὕτη ἡ πλημμέλεια ἐκείνην τὴν σοφίαν ἀποκρύπτειν
2) *Clit.* 407D1–4: καίτοι διά γε ταύτην τὴν πλημμέλειαν καὶ ῥαθυμίαν, ἀλλ' οὐ διὰ τὴν ἐν τῷ ποδὶ πρὸς τὴν λύραν ἀμετρίαν, καὶ ἀδελφὸς ἀδελφῷ καὶ πόλεις πόλεσιν ἀμέτρως καὶ ἀναρμόστως προσφερόμεναι στασιάζουσι
3) *Tim.* 92B3–4: ὡς τὴν ψυχὴν ὑπὸ πλημμελείας πάσης ἀκαθάρτως ἐχόντων, κτλ.
4) *Legg.* 691A5–8: ἀλλὰ ἡ διαφωνία, ὡς ἡμεῖς φαμεν, οὖσα ἀμαθία μεγίστη, δοκοῦσα δὲ σοφία, πάντ' ἐκεῖνα διὰ πλημμέλειαν καὶ ἀμουσίαν τὴν πικρὰν διέφθειρεν;

Chez Platon, on trouve aussi le verbe, qui ne nous intéresse pas car il signifie «faire des erreurs».

[275] Selon Becher (*RE* XXI, 1, 235), le πλέθρον était équivalent à 100 πόδες.

Pour ce qui est du substantif, il signifie normalement « faute contre la mesure » ; mais Timée, probablement influencé par l'étymologie, trouve un passage platonicien où il signifie plutôt « négligence ».

Le passage que Timée a à l'esprit pourrait être 1), à cause de la forme : mais dans ce passage, la πλημμέλεια est l'ἁμάρτημα, à savoir l'erreur d'imaginer qu'on possède un art qu'on ne possède pas : donc, le sens de « négligence » ne s'adapte pas.

On pourrait alors penser aux autres passages, même s'ils ne correspondent pas à la forme du terme donnée par Timée.

Presque tous les lexiques ne glosent que le verbe, sauf Photius (*cf. supra*, *loc sim*) et *Et.Gud.*, qui donnent seulement le sens standard de « faute »

Parmi les lexiques qui glosent le verbe, il y a quand même des remarques intéressantes à faire :

Photius (= *Souda*, sauf qu'ici il n'y a pas la référence aux *Lois* ni la citation qui en est extraite) :

> πλημμελεῖν· τὸ ἀτακτεῖν, καὶ ὑβρίζειν καὶ ῥαθυμεῖν· καὶ πλημμελὲς, τὸ ἐκμελὲς καὶ ἀπαίδευτον· Λύσις τὸ δὲ ἄχρηστον φίλον ὁμολογεῖν, πλημμελές· Νόμων θ'· σχεδὸν οὐδεὶς ἂν λέγων οὕτω πλημμελῶς ἂν δόξειε λέγειν.

Hésychius

> ἐξαμαρτάνει· πλημμελεῖ
>
> πλημμελεῖ[ς]· ἐκμελεῖ[ς]. οὐ συνῳδὰ λέγει, ἁμαρτάνει.

Photius est intéressant, car il nous donne deux citations de Platon, l'une du *Lysis*, l'autre des *Lois* ; Hésychius, parce qu'il utilise πλημμελεῖ pour expliquer ἐξαμαρτάνει, ce qui indiquerait que le verbe n'était pas si incompréhensible, du moins dans son sens standard.

La seule scolie concernant le substantif existant est consacrée à Clément d'Alexandrie, mais elle ne dit pas grande chose (Sch. *in Protr. et Paed.*, 287.3).

Les commentaires utilisent le terme énormément (énormément par rapport au passage du *Timée*) sans le rendre problématique, ce qui signifie que les commentateurs comprenaient très bien le terme et le verbe aussi.

Timée glose πλημμέλεια à cause de son ambiguïté : ce qui est intéressant est que ni l'explication, ni l'étymologie données par Timée ne se retrouvent ailleurs.

353 **πνύξ·** χωρίον ἐν ᾧ τὰ ἀπόρρητα ἐκκλησιάζουσιν

Le terme se trouve chez Platon seulement une fois, mais non pas sous la forme donnée par Timée:

> *Critias* 112A6–8: καὶ περιειληφυῖα ἐντὸς τὴν Πύκνα καὶ τὸν Λυκαβηττὸν ὅρον ἐκ τοῦ καταντικρὺ τῆς Πυκνὸς ἔχουσα, γεώδης δ' ἦν πᾶσα καὶ πλὴν ὀλίγον ἐπίπεδος ἄνωθεν.

De ce même passage, Timée avait déjà commenté Λυκαβηττός (*cf. supra*, entrée 280), de sorte que l'on pourrait se demander pourquoi on n'a pas trouvé des gloses sur les autres deux endroits mentionnés par Platon dans le même passage de *critias*, Ἠριδανός et Ἰλισός (peut-être elles étaient là il y a une fois).

L'explication la plus proche de celle de Timée se trouve dans la *Souda*, qui glose notre terme, mais subordonné à un autre lemme:

> πυκνίτης· δῆμος πυκνίτης. Πνύξ, τόπος Ἀθήνησιν, ἔνθα ἐκκλησίαζον οἱ Ἀθηναῖοι. ὥσπερ δὲ πολίτην τῆς Πυκνὸς Πυκνίτην εἶπε. Πνὺξ δὲ λέγεται παρὰ τὸ πυκνοῦσθαι. καὶ τὸ ἐν Ἀθήναις δὲ δικαστήριον Πνὺξ ἐκαλεῖτο.

La plupart des lexiques et des scolies glose le terme avec ἡ τῶν Ἀθηναίων ἐκκλησία et semblables (Harpocration et Photius (Ἀθήνηισιν ἐκκλησία); *Souda* (ἐκκλησία tout court); *EM* (παρὰ Ἀθηναίοις ἡ ἐκκλησία); *Gloss.Rhet.* (ἐκκλησία Ἀθήνηισιν); *Lex.Pat.* (ἐκκλησία παρ' Ἀθηναίοις); Sch. *in Aristid*, *Tett.* 182 et Sch. *in Ar.*, *Ach.* 20 (ἐκκλησία tout court); Sch. *in Luc.*, *JTr.* 11; *Bis Acc.* 9).

D'autres donnent comme explication δικαστήριον (Stephanus *Ethn.*, 528–530 (τὸ παρ' Ἀθηναίοις δικαστήριον); *Gloss.Rhet.*; [Zon.] (δικαστήριον ἐν Ἀθήναις); Sch. *in Ar.*, *in Ach.* 20; *in Eq.* 42; Eustathius *in Il.*, IV 809.11).

Pollux et Hésychius soulignent l'usage ancien de «se rassembler dans le Pnyx pour délibérer»: *cf.* par exemple Poll. 8.132:

> ἐνεκλησίαζον δὲ πάλαι μὲν ἐν τῇ Πυκνί.

La *Souda* explique que, chez Aristophane, il y a un changement de voyelle aux cas obliques. *Cf.* aussi Sch. *in Ar.*, *Eq.* 165.

Pour conclure, il y a une scolie à Platon:

> Sch. *in Pl.*, *Critias* 112A: πύκνα. πνὺξ τόπος Ἀθήνῃσιν ἐν ᾧ ἐκκλησίαι ἐγίγνοντο πάλαι μὲν πᾶσαι, ὕστερον δὲ ἅπαξ, ὅτ'ἂν τὸν στρατηγὸν χειροτονῶσιν. ἐκλήθη δὲ οὕτως ἤτοι ἀπὸ τοῦ πυκνοῦσθαι τὸν ὄχλον ἐκεῖ, ἢ ἀπὸ τοῦ πυκνὰ εἶναι τὰ περὶ αὐτὴν οἰκήματα.

Personne ne dit ce que Timée dit, à savoir que dans cette assemblée, on délibérait τὰ ἀπόρρητα, les choses sécrètes[276].

354 **ποικιλτική·** ποικίλον ὕφασμα ἢ ὑφαντικὴ ποικίλων

On ne trouve aucune occurrence de ποικιλτική chez Platon, mais on trouve plusieurs occurrences de ποικιλία («variété») et de l'adjectif ποικίλος («varié»).

Parmi les occurrences de ποικιλία, Ruhnke (p. 183) repère deux passages de la *République* où ποικιλία désigne une τέχνη, et où, selon Ruhnke, Timée a dû lire ποικιλτική:

> *Rep.* 373A6–8: ἀλλὰ τήν τε ζωγραφίαν κινητέον καὶ τὴν ποικιλίαν[277], καὶ χρυσὸν καὶ ἐλέφαντα καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα κτητέον.

> *Rep.* 401A2–3: πλήρης δὲ ὑφαντικὴ καὶ ποικιλία καὶ οἰκοδομία καὶ πᾶσα αὖ ἡ τῶν ἄλλων σκευῶν ἐργασία

Il semple pourtant difficile de croire que Timée a pu gloser ποικιλτική avec ὕφασμα, et on se demande s'il ne faut pas corriger le lemme en ποικιλία. On remarquera, pourtant, que [Zon.], donne une explication qui a le même sens:

> ποικιλτική· ὑφὴ ποικίλη.

Mis à part [Zon.] personne ne reprend l'explication de Timée. Il est vrai aussi que les lexiques qui glosent le terme sont peu nombreux. Seuls Pollux et Hésychius glosent ποικιλτική comme affectant τέχνη (ou ἐπιστήμη):

Pollux, 7.34–35:

> ἡ δὲ τέχνη ποικιλτική, καὶ ὁ ἀνὴρ ποικιλτικός, καὶ τὸ πρᾶγμα ποίκιλσις κατὰ Πλάτωνα, καὶ τὸ ῥῆμα ποικίλλειν, καὶ τὸ ἐπίρρημα ποικιλτικῶς, ὥσπερ καὶ ἐριουργικῶς καὶ ταλασιουργικῶς καὶ ὑφαντικῶς.

Pollux parle aussi de πρᾶγμα ποίκιλσις («chose variée»?) en citant les *Lois* de Platon, peut-être 746E6–747A2:

> μηδὲν ἄμετρον αὐτῶν ἐᾶν εἶναι, καὶ κοινῷ λόγῳ νομίσαντα πρὸς πάντα εἶναι χρησίμους τὰς τῶν ἀριθμῶν διανομὰς καὶ ποικίλσεις κτλ.

Hésychius, de son côté, définit la ποικιλτική (ἐπιστήμη) comme πολυμιταρική τέχνη, à savoir «art de la broderie» (*cf.* aussi Photius, *Souda* et *Coll. Verb.*[1]), mais on ne sait pas à qui il se réfère: en effet, mis à part

[276] Sur ce terme *cf.* Meyer, *RE* XXI, 1, 1106–1129.
[277] OCT: καὶ τὴν ποικιλίαν F D: om A M.

(peut-être) Platon, nous ne trouvons pas le terme ποικιλτική avant le premier siècle avant J.-C. Selon Koch (*Observationes*, p. 31) la glose d'Hésychius dérive des Septante, précisément du premier livre de Job 38.36.

355 **πομπή·** ἀπόπεμψις

Voici un cas où la forme de l'entrée ne nous aide pas à repérer le passage platonicien que Timée a à l'esprit. En effet, le seul passage où le terme apparaît sous la forme de l'entrée timéenne est *Rep.* 327A, mais là, le terme a le sens précis de «cortège» consacré aux dieux. D'un autre côté, il est clair que Timée veut indiquer un (ou plusieurs) passage platonicien particulier, car Platon n'utilise pas partout le terme avec le même sens. En effet, il utilise πομπή au sens de «cortège» religieux (*Alc. II* 148E, 149C et 150A; *Rep.* 327A et 327C; *Legg.* 796C), d' «envoi» (*Rep.* 382E, 383A et *Ax.* 369D), d'«escorte» (*Ep.* 345E). Timée ne veut pas non plus indiquer l'usage dans un seul dialogue précis (qui serait la *République*), car, s'il est vrai que dans *Rep.* 382E et 383A, le terme a le sens donné par Timée, il est vrai aussi que dans *Rep.* 327A (passage qui appartient également à la *République*), il a le sens de «cortège».

Seul Photius reprend l'explication de Timée. Les autres lexiques reprennent ici et là quelques unes des significations du terme que l'on a vu chez Platon:

«cortège»:

Ammonius (explication qui se retrouve de façon presque identique chez Ptolemaus, et identique dans *Et.Gud.*):

> πομπὴ καὶ πομπεία διαφέρουσιν. πομπὴ μὲν γὰρ ἣν τοῖς θεοῖς πέμπουσιν, πομπεία δὲ ἡ λοιδορία. Δημοσθένης· «τῆς δὲ πομπείας ταύτης ὕστερον».

«Envoi»:

Aelius Dionysius (= Photius; *Souda*):

> πομπήν· τὴν πέμψιν, ἀποστολήν. Θουκυδίδης τετάρτῃ· «ξύλων τε ναυπηγησίμων πομπῇ».

Cf. aussi Hésychius; *Gloss.Rhet.*

«Escorte»:

> Philopon: Πόμπη· κύριον, πομπή· ἡ παράπεμψις.

D'autres lexiques et la plupart des scolies se concentrent sur le sens du terme comme «fête populaire», religieuse ou d'État:

> Photius: πομπή· θεώρημα.

Cf. aussi [Zon.]; Sch. *in Aristid.*, *Pan.* 173; Sch. *in Pi.*, *N.* 7.68, etc.

356 **πόπανα·** πέμματα πλατέα καὶ λεπτὰ καὶ περιφερῆ

Il n'y a qu'un seul passage platonicien où le terme apparaît, sous une forme différente de celle qui est donnée par Timée :

> *Rep.* 455C6–7 : καὶ τὴν τῶν ποπάνων τε καὶ ἑψημάτων θεραπείαν

Terme assez exotique et rare[278], il est glosé par presque tous les lexiques avec πλακούντια ([Pausanias] ; Hésychius ; Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Coll. Verb.*[1]). Ce qui est remarquable est que [Pausanias], Photius et la *Souda* présentent la même explication que celle de Timée, sauf que, à la place de πέμματα, ils ont justement πλακούντια. On peut remarquer la même chose dans la scolie platonicienne : ποπάνων … ἑψημάτων. πλακουντίων πλατέων καὶ λεπτῶν καὶ περιφερῶν.

Cela suggère qu'à l'époque de Photius, la *Souda* etc., πλακούντια était le mot quotidien, alors que πέμμα était devenu démodé. Ce qu'on peut dire à propos de πέμμα est qu'il s'agit d'un terme que l'on trouve chez Platon, qu'il est plutôt rare, mais dont l'usage augmente un peu au II siècle après J.-C. (une centaine d'occurrences, dont une quarantaine chez Athénée), pour redevenir rare. Un petit signe que Timée était actif vers le II siècle après J.-C. ?

Moeris aussi présente le terme πέμμα ; en revanche, il dit que πόπανον est « grec » :

> φθοῖς Ἀττικοὶ μονοσυλλάβως· ἔστι δὲ πέμμα πλατὺ ἔχον ὀμφαλόν. πόπανον Ἕλληνες.

Il y a peu de scolies pour notre terme : *cf.*

> Sch. *in Ar.*, *Pl.* 660.9–11 : πόπανα· γλυκύσματα.
>
> Sch. *in Luc.*, *Cat.* 2 : πόπανα· εἶδος πλακοῦντος.

357 **πόρκος·** κύρτος θαλάσσιος, ὁ εἰς ἄγραν ἰχθύων

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, mais pas sous la forme donnée par Timée :

> *Soph.* 220C4–5 : κύρτους δὴ καὶ δίκτυα καὶ βρόχους καὶ πόρκους καὶ τὰ τοιαῦτα μῶν ἄλλο τι πλὴν ἕρκη χρὴ προσαγορεύειν ;

Le passage est aussi utilisé par Timée pour l'explication (*cf.* la présence de κύρτους).

Moeris et Thomas Magister affirment qu'il s'agit d'un atticisme :

[278] Une soixantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C et le IVe après J.-C.

Moeris : πόρκους οἱ Ἀττικοὶ οὓς κύρτους λέγουσιν Ἕλληνες.

Thom.Mag. : πόρκους Ἀττικοὶ λέγουσιν, οὓς κύρτους Ἕλληνες.

Moeris, Hésychius et Thomas magister acceptent l'explication selon laquelle πόρκος est synonyme de κύρτος (ou du moins une espèce de κύρτος) ; en revanche, Orus (= *EM* et [Zon.]), à raison (et contre Timée), fait appel à Platon lui-même pour souligner la différence entre πόρκος et κύρτος :

πόρκος· οἱ μὲν πόρκον δίκτυον ἀπέδοσαν, οὐκ εὖ. ἔστι δὲ σχοίνινον πλέγμα. οἱ δὲ κύρτον· οὐδὲ οὗτοι ὑγιῶς. ὁ γὰρ Πλάτων ἕτερόν φησιν εἶναι τὸν πόρκον τοῦ κύρτου ἐν Σοφιστῇ λέγων οὕτως· « κύρτους δὴ καὶ δίκτυα καὶ βρόχους καὶ πόρκους καὶ τὰ τοιαῦτα οὐκ ἄλλο τι πλὴν ἕρκη δεῖ προσαγορεύειν. » (…). ἔλεγον δὲ τὸ πλέγμα πόρκον διὰ τὸ περιλαμβάνειν καὶ ἀμπέχειν τὸν εἰσδύνοντα ἰχθύν. καὶ καθάπαξ τὰ ἐν κύκλῳ πάντα καὶ περιφερῆ οὕτως ἔλεγον οἱ παλαιοὶ πόρκους ἀπὸ τοῦ οἱονεὶ περικεῖσθαι. καὶ ὁ ποιητὴς δὲ πόρκην φησὶ τὸν περὶ τῷ δόρατι κρίκον, ἤγουν ὁ συνέχων τὸν σίδηρον πρὸς τὸ ξύλον τοῦ δόρατος, παρὰ τὸ περιέχειν· « περὶ δὲ χρύσεος θέε πόρκης ».

Orus dit aussi que les anciens utilisaient le terme pour tout ce qui était circulaire. Le poète qu'il cite à la fin est Homère (*Il.* 6.320 ; 8.495).

Il n'y a pas de scolies ni de commentaires sur ce sens de πόρκος. Certes, une scolie à Lycophron porte sur πόρκος mais le terme est pris au sens de l'animal (Sch. *in Lyc.*, 74).

Aucun philosophe (sauf évidemment Platon) n'utilise le terme, qui est rarissime[279].

358 **ποτνιώμενος·** ἐπικαλούμενος σὺν λύπῃ

Ce verbe, non platonicien, est commenté (toujours à la forme moyenne) de façon semblable à celle de Timée, par les lexiques, qui utilisent pour la plupart comme synonymes παρακαλέω (Hésychius, *Souda*, *Coll. Verb.*[1], [Zon.]) ou ἐπικαλοῦμαι (*Souda*, [Zon.], *Coll. Verb.*[1] et Sch. *in Aristid.*, *Tett.* 193).

Moeris dit que le verbe est un atticisme, mais il utilise comme synonyme δυσφορέω, qui veut dire « mal supporter » :

ποτνιώμενος Ἀττικοί, δυσφορῶν Ἕλληνες.

[279] Une dizaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

Orion explique étymologiquement que le terme dérive du fait que lorsque les femmes souffrent de quelque mal, elles invoquent «Πότνια» (Notre Dame?):

> ποτνιᾶσθαι. κυρίως ἄν τις φήσειεν ἐπὶ γυναικῶν, ὅταν γυνὴ κακόν τι πάσχει, καὶ θέλει ἱκετεύειν θεῶν· ὦ Πότνια.
>
> (cette explication est reprise par [Zon.], *Et.Gud.* et *EM*).

L'usage du verbe n'apparaît pas avant le premier siècle avant J.-C.

La glose dérive peut-être d'Aelius Aristide: *cf.* Sch. *in Aristid.*, *Tett.* 193,8:

> ἀκούων δὲ παίδων καὶ γυναικῶν ποτνιωμένων· ποτνιᾶσθαι κυρίως ἐστὶ τὸ μετὰ δακρύων εὔχεσθαι, καὶ ἐπικαλεῖσθαι τὴν Ἀθηνᾶν· παρὰ τὸ Ὁμηρικὸν «Πότνι' Ἀθηναίη ἐρυσίπτολι, δῖα θεάων.» λέγει δὲ αὐτὰς ποτνιᾶσθαι, ὅτ' ἔμελλον ναυμαχεῖν οἱ Ἀθηναῖοι, καὶ αὐτὴν τὴν πόλιν καταλιπεῖν.

359 **πρανές·** κάταντες

Chez Platon, l'on trouve une occurrence de πρηνῆ, de plus, à l'intérieur de la citation d'un vers d'Homère. On peut donc supposer que le terme que Timée glose n'est pas platonicien, mais homérique:

> *Rep.* 388A5–8: Πάλιν δὴ Ὁμήρου τε δεησόμεθα καὶ τῶν ἄλλων ποιητῶν μὴ ποιεῖν Ἀχιλλέα θεᾶς παῖδα-
>
> ἄλλοτ' ἐπὶ πλευρᾶς κατακείμενον, ἄλλοτε δ' αὖτε
> ὕπτιον, ἄλλοτε δὲ πρηνῆ, κτλ.

Pourtant, une question se pose quant à la forme de l'entrée, πρανές, qui est gardée par tous les les lexiques qui présentent la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, app. *loc sim*). Il faudrait donc croire que l'on se trouve face à une entrée non platonicienne. Or, le seul auteur avant le IIe siècle après J.-C. qui présente cette forme, précédée de l'article neutre (τὸ πρανές), au sens de «la pente» est Xénophon (*An.* 3.4; *Cyr.* 2.2.24; *Eq.* 8.6 et 8.8). On peut se demander alors si la glose de Timée n'est pas une glose justement à Xénophon.

Pour πρανές (ou πρηνές) expliqué avec καταφερές, voir par exemple Hésychius; Photius; *Souda*; *Et.Gud.*; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.].

Les autres lexiques, pour la plupart, se ressemblent: souvent ils disent (et parfois se limitent à dire) que le terme s'utilise dans la formule «tomber en avant» (au sens de «s'écraser la figure»): Apollonius le Sophiste (ἐπὶ πρόσωπον πεπτωκώς); Photius; Hésychius (ἐπὶ πρόσωπον πεπτωκώς); *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; [Zon.] (ἐπὶ πρόσωπον πεσὼν); *Lex. in*

Greg. Naz.; souvent aussi, ils disent que le terme dérive de προνενευκέναι (Apollonius le sophiste; Orion; *Et.Gud.*).

Il y a de nombreuses scolies à Homère, dont plusieurs ressemblent aux lexiques mentionnés (*cf.* Sch. *in Il.*, 2.418; 4.544; 5.58.2; 6.43. Voir aussi Sch. *in Opp.*, H. 1.342; 2.124), mais, malheureusement, il n'y a rien pour Xénophon.

360 **πρόσχημα·** παρακάλυμμα τοῦ ἤθους ἢ πρόφασις

1) *Prot.* 316D5–316E5: φοβουμένους τὸ ἐπαχθὲς αὐτῆς, πρόσχημα ποιεῖσθαι καὶ προκαλύπτεσθαι, τοὺς μὲν ποίησιν, οἷον Ὅμηρόν τε καὶ Ἡσίοδον καὶ Σιμωνίδην (…) μουσικὴν δὲ Ἀγαθοκλῆς τε ὁ ὑμέτερος πρόσχημα ἐποιήσατο, μέγας ὢν σοφιστής, καὶ Πυθοκλείδης ὁ Κεῖος καὶ ἄλλοι πολλοί. οὗτοι πάντες, ὥσπερ λέγω, φοβηθέντες τὸν φθόνον ταῖς τέχναις ταύταις παραπετάσμασιν ἐχρήσαντο.

2) *Hipp. I* 286A7: πρόσχημα δέ μοί ἐστι καὶ ἀρχὴ τοιάδε τις τοῦ λόγου.

3) *Rep.* 495C9–D1: καλῶν δὲ ὀνομάτων καὶ προσχημάτων μεστήν.

Timée veut expliquer l'usage particulier de πρόσχημα dans un passage platonicien précis. Il faut écarter le passage 2), car là, le terme veut dire quelque chose comme «commencement». Il faut également écarter le passage 3), parce que le sens n'est pas approprié. Il reste alors le passage du *Protagoras*, où le terme apparaît deux fois sous la forme donnée par Timée. En outre, on remarquera la présence de προκαλύπτεσθαι et de παραπετάσμασιν, qui probablement servent à Timée pour construire son explication.

L'explication de Timée ou bien est constituée de deux parties différentes, ou bien la deuxième partie est explicative de la première (en ce cas, le ἤ serait explicatif). Il est pourtant difficile de penser que le terme change de sens dans le passage du *Protagoras*, et c'est pour cette raison qu'on sera enclin à prendre l'explication de Timée comme un tout, et prendre πρόφασις («pretexte») comme explication de παρακάλυμμα[280]. Ou alors, il faut supposer que la deuxième partie est un ajout non platonicien, qui dérive de Thucydide: *cf.* Sch. *in Th.*, 1.96:

> πρόσχημα· πρόφασις ὧν ἔπαθον· λείπει ἡ ὑπέρ, ἵν' ᾖ ὑπὲρ ὧν.

En effet, Hésychius, Photius et Thomas magister (*cf. supra*, *loc sim*), présentent comme explication de πρόσχημα seulement παρακάλυμμα (mais la *Souda* présente l'explication de Timée en entier).

[280] Pour παρακάλυμμα au sens de «pretexte», *cf.* Plutarque *Per.* 4.3.

Hésychius, *Coll.Verb.*[1] et [Zon.] glosent πρόσχημα avec ὑπόκρισις («dissimulation»).

361 **πρέμνον·** τὸ τοῦ δένδρου στέλεχος καὶ ἕδρασμα, οἷον παράμονον τι ὄν

Le terme, non platonicien, est relativement rare: la glose présente le sens («souche»), avec une étymologie (οἷον παράμονον τι ὄν, «comme quelque chose qui est solide»).

Tous les lexiques qui glosent le terme donnent pour la plupart le sens de στέλεχος (*cf. supra*, *loc sim*)—seuls Hésychius et *EM* donnent un sens différent, le premier en parlant de «fondement de ma maison», le deuxième en présentant l'un des sens de πρέμνον à partir de la dérivation de παραμένειν («rester auprès de»):

> Hésychius πρέμνον ἑστίας· τῆς οἰκίας θεμέλιος

> *EM*: πρέμνον δὲ τὸ ἀπογηράσκον τῶν στελέχων λέγεται, καὶ τὰ μεγάλα ξύλα· καὶ πρεμνίζειν. Οἱ δὲ, τὸν ἀκραιφνῆ καὶ μὴ μετεωριζόμενον πρὸς τὴν ἀηδεστέραν χρῆσιν, ἀλλὰ τῷ γήρᾳ συννεάζοντα καὶ συνανθοῦντα. ἢ ἀπὸ τοῦ παραμένειν παραμένειον φασὶ λέγεσθαι καὶ πράμνειον. ἢ τὸν μέλανα.

Dans son explication, la *Souda* mentionne Aristophane, en citant presque littéralement un vers de *Aves* 321:

> ἥκετον δ' ἔχοντε πρέμνον πράγματος πελωρίου

> *Souda*: πρέμνον· στέλεχος δένδρου. Ἀριστοφάνης· ἥκεις ἔχων πρέμνον πράγματος πελωρίου. ὅ ἐστι χρήσιμόν τι εἰσηγούμενος. ὅτι οἱ Ἕλληνες τοῦτον ἡγοῦνται χάρακα ἄριστον, ὃς ἂν ἔχῃ πλείστας ἐκφύσεις καὶ μεγάλας πέριξ τοῦ πρέμνου. καὶ ζήτει ἐν τῷ χάραξ.

Notre glose pourrait effectivement concerner *Av.* 321, car, dans ce passage, le terme veut dire quelque chose comme «base».

362 **προσέπαισε·** προσέπαιξεν· τῷ σ ἀντὶ τοῦ ξ κέχρηται

Timée ne donne pas une explication, mais un renseignement sur l'utilisation du sigma par Platon dans la formation des temps «historiques» du verbe προσπαίζω. Il y a trois occurrences de ce type chez Platon:

> *Phaedr.* 265C: προσεπαίσαμεν

> *Euthyd.* 283B: προσεπαισάτην

> *Epin.* 980B: προσπαίσαντι.

Photius et la *Souda* reprennent la glose de Timée, en soulignant explicitement que c'est Platon qui utilise le sigma: προσέπαισεν· προσέπαιξεν· Πλάτων τωῖ σ ἀντὶ τοῦ ξ κέχρηται.

Hermias confirme cet usage:

> *in Phaedr.*, 233.22–23: προσεπαίσαμεν δὲ ἀντὶ τοῦ ἐπαίξαμεν· λέγει δὲ ὑμνήσαμεν.

Une scolie à Platon nous dit que l'usage est en général attique:

> *Epin.* 980b: προσπαίσαντι. προσπαίξαντι· ἀντὶ τοῦ ξ τὸ σ Ἀττικοί.

363 **πρὸς τὸ τῆς ἄγρας·** τὸ τῆς ἄγρας θεσμοφόριον Ἀρτέμιδος δηλοῖ

L'expression se trouve une seule fois chez Platon, mais pas exactement sous la forme qui se trouve chez OCT:

> *Phaedr.* 229C1–2: οὔκ, ἀλλὰ κάτωθεν ὅσον δύ' ἢ τρία στάδια, ᾗ πρὸς τὸ ἐν Ἄγρας διαβαίνομεν·

Mais il n'est pas sûr que la leçon donnée par OCT rend ce qu'il y avait dans le texte de Timée. Dans l'apparat critique, Burnet écrit: τὸ ἐν Ἄγρας scripsi (τὰ ἐν Ἄγρας Bratuscheck), alors que les manuscrits présentent τὸ τῆς ἄγρας. Timée a probablement lu la même leçon des manuscrits: *cf.*

> Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 229C: τὸ ἐν Ἄγρας (τὸ τῆς ἄγρας B T W). Ἀγραίας Ἀρτέμιδος ἱερὸν ἵδρυσαν Ἀθηναῖοι διὰ τὸ ἔφορον εἶναι παντὸς ἀγρίου τὴν θεὸν καὶ πᾶν τὸ ἄγριον καὶ ἀνήμερον καταστέλλειν.

Pausanias (qui mentionne explicitement Platon, en présentant pourtant Ἀγραίας à la place de Ἄγρας[281]):

> Ἄγραι καὶ Ἄγρα· χωρίον ἔξω τῆς πόλεως πρὸς τῷ Ἰλι[ς]σῷ, οὗ τὰ μικρὰ τῆς Δήμητρος ἄγεται μυστήρια, ἃ λέγεται τὰ ἐν Ἄγρας, ὡς ἐν Ἀσκληπιοῦ. Φερεκράτης Γραυσίν· «εὐθὺς γὰρ ὡς ἐβαδίζομεν ἐν Ἄγρας …» καὶ Ἀρτέμιδος τῆς Ἀγραίας αὐτόθι τὸ ἱερόν. Πλάτων Φαίδρῳ· «ᾗ πρὸς τὸ τῆς Ἀγραίας διαβαίνομεν».

Sur Ἀγραίας, voir aussi *Eustathius in Il.*, I 568.14–19:

> ἔτι δὲ καὶ Ἀγροτέρα Ἄρτεμις, ὡς καὶ ὁ Κωμικὸς δηλοῖ, ἡ καὶ Ἀγραία παρὰ Πλάτωνι κατὰ Παυσανίαν ἀπὸ χώρας πρὸς τῷ Ἰλισσῷ, ᾧ κλῆσις Ἄγραι, οὗ τὰ μικρὰ τῆς Δήμητρος ἤγετο, φησί, μυστήρια, ἃ ἐλέγετο τὰ ἐν Ἄγρας ὁμοίως τῷ ἐν Ἀσκληπιοῦ. οὐ τοίνυν μόνα ταῦτα, ἀλλ' ἰδοὺ καὶ ἡμίονοι ἀγρότεραι διὰ τὰς εἰρημένας αἰτίας.

---

281 Mais *cf. Coll.Verb.*[1]: ἄγραι· (…) Πλάτων Φαίδρῳ· ᾗ πρὸς τὸ τῆς Ἄγρης διαβαίνομεν.

La formule platonicienne glosée par Timée est difficile à comprendre, tout d'abord à cause du fait qu'il y a quelque chose de sous-entendu : par exemple, Burnet suit les manuscrits en écrivant τό, et, en ce cas, on sous-entend « temple », alors que Bratuscheck choisit τά, et, en ce cas, on sous-entend quelque chose comme « mystères » (*cf. supra*, Pausanias et *Coll. Verb.*[1]).

Mais Ἄγρα aussi doit être identifié. Il y a plusieurs lexiques qui glosent le terme, même si aucun ne reprend l'explication de Timée. On a vu que Pausanias et *Coll. Verb.*[1] (auxquels on peut ajouter Aelius Dionysius et Stephanus Byzantius) rappellent le lieu à cause du fait que l'on y célébrait τὰ μικρὰ μυστήρια τῆς Δήμητρος ; la plupart se limite à gloser le terme avec Δήμητρος ἱερὸν : *cf.* Hésychius ; Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Et.Sym.*

Hermias (*in Phaedr.*, 29.27–29) mentionne Artémis, et son explication est reprise mot pour mot par la scolie *ad loc*, (voir *supra*).

La dernière question qui se pose est la suivante : pourquoi Timée utilise-t-il θεσμοφόριον comme sous-entendu de τὸ τῆς ἄγρας, plutôt que de ἱερόν, comme la plupart des autres gloses ? Le terme est utilisé dans la période attique, mais avec le sens de « temple de Démètra Thesmophorie (= législatrice) » ; *cf.* par exemple Hérodote 2.171 :

> καὶ τῆς Δήμητρος τελετῆς πέρι, τὴν οἱ Ἕλληνες Θεσμοφόρια καλέουσι

Mais alors : s'agit-il de Artémis, ou de Dèmètra ? (*cf.* aussi les lexiques, qui se partagent).

364 **πρόβασις·** ἡ τῶν βοσκημάτων κτῆσις

Le terme, non platonicien, est relativement rare[282] et ambigu, car il signifie « progression » et « fortune consistant en troupeau ». Il est clair que notre glose est homérique et qu'elle dérive de l'explication d'Aristophane de Byzance, qui sera repris par les lexiques, probablement par les scolies (toutes à Homère) et par les commentaires (*cf. supra*, *loc sim*) :

> Ar.Byz. *Fr.*, 42 : δοκεῖ δέ μοι, φησίν, ὁ ποιητὴς ἐν τῷ κειμήλιά τε πρόβασίν τε, καὶ τὴν τῶν ἄλλων τετραπόδων βοσκημάτων κτῆσιν πρόβασιν καλεῖν, οὐ μὴν μόνων τῶν κοινῶς λεγομένων προβάτων.

Cf. aussi Orion ; *EM* ; Sch. *in Il.*, 14.124 ; Sch. *in Od.*, 2.75.

---

[282] A peu près cent-soixante occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

365 **προβολή·** γραφὴ κατὰ τῶν συκοφαντούντων

> *Polit.* 288B4–6: προβολῆς δὲ ἕνεκα συμπάντων αὐτῶν εἰργασμένων δικαιότατ' ἂν ὅλον προσαγορεύοιτο πρόβλημα
>
> *Tim.* 74B7–8: τὴν δὲ σάρκα προβολὴν μὲν καυμάτων, πρόβλημα δὲ χειμώνων
>
> *Legg.* 765A8–B1: καὶ τὴν προβολὴν δὴ τὸν αἱρούμενον ἐκ τῶν ἐμπείρων ποιητέον.

De ces trois passages (dont aucun ne présente le terme sous la forme de l'entrée de Timée), il apparaît évident que Timée voulait signaler un usage très particulier du terme dans un seul d'entre eux, à savoir *Legg.* 765A8–B1. En effet, dans les deux premiers passages, προβολή veut dire tout simplement «abri»; dans le troisième, par contre, il a l'air d'avoir un sens plus technique (juridique). Pourtant, l'explication donnée par Timée ne s'adapte pas bien au passage des *Lois*, où le terme semble plutôt signifier quelque chose comme «proposition d'une charge».

Notre glose pourrait se référer à Aeschin. *Fals.Leg.*, 145:

> καὶ τῇ μὲν φήμῃ δημοσίᾳ θύομεν ὥς θεῷ, τῶν δὲ συκοφαντῶν ὥς κακούργων δημοσίᾳ προβολὰς ποιούμεθα.

Harpocration (repris de façon presque identique par Photius et la *Souda*):

> προβολάς· ἀντὶ τοῦ ἀσφαλείας ἐκ πόλεων ἢ τειχῶν ἤ τινων ἄλλων δυνάμεων ἐπὶ σωτηρίᾳ καὶ κράτει γιγνομένων Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν, εἰ γνήσιος. παρὰ δ' Αἰσχίνῃ ἐν τῷ περὶ τῆς πρεσβείας ἡ προβολὴ τοὔνομα γέγονεν ἀπὸ τοῦ προβάλλεσθαί τινα ἀδικεῖν.

Le terme est glosé par les lexiques, et de façon assez différente, évidemment parce qu'il était difficile à comprendre en tant que technique. Mis à part les lexiques déjà cités, le terme est expliqué par Pollux, qui cite deux passages de Lysias (8.46–47), et par les lexiques sur les orateurs: *cf.* par exemple *Lex.Rhet.Cantab.* et *Lex.Pat.*

Les scolies aussi concernent les orateurs: *cf.* Sch. *in D.*, 21.5 et 21.708.

Bref, les lexiques et les scolies glosent προβολή parce qu'il s'agit d'un terme du langage ordinaire transformé par les orateurs en un terme technique. Le mot a aussi un usage technique dans la rhétorique, voir par exemple Syrian. *in Hermog.*, 101.8–102.18[283].

283 *Cf.* aussi Berneker, *RE* XXXIII, 1, 43–47.

366 **προτέλεια·** αἱ πρὸ τῶν γάμων τελούμεναι θυσίαι καὶ δωρεαί

> ὅσα δὲ προτέλεια γάμων ἤ τις ἄλλη περὶ τὰ τοιαῦτα ἱερουργία μελλόντων ἢ γιγνομένων ἢ γεγονότων προσήκουσά ἐστιν τελεῖσθαι (*Legg.* 774E9–775A2).

L'explication de Timée est étymologique, et reprend pour son explication le passage platonicien où le terme apparaît (*cf.* γάμων).

Pollux présente une explication très semblable à celle de Timée

> 3.38 : καὶ τὸ μὲν ἔργον ὁμοῦ καὶ ἡ ἑορτὴ γάμος, ἡ δὲ πρὸ γάμου θυσία προτέλεια καὶ προγάμια· οὕτω δ' ἂν καλοῖτο καὶ τὰ πρὸ γάμου δῶρα.

Les autres lexiques (et scolies) se partagent entre ceux qui affirment que προτέλεια sont (i) les jours qui précèdent les noces et ceux qui, comme Timée en partie (et qui sont la majorité), (ii) pensent qu'elles sont les sacrifices avant les noces.

(i) jours qui précèdent les noces :

> Aelius Dionysius (= *Souda*) : προτέλεια τὴν ἡμέραν ὀνομάζουσιν, ἐν ᾗ εἰς τὴν ἀκρόπολιν τὴν γαμουμένην παρθένον ἄγουσιν οἱ γονεῖς ὡς τὴν θεὸν καὶ θυσίαν ἐπιτελοῦσιν.
>
> Moeris : προτέλεια ἡ πρὸ τῶν γάμων ἡμέρα.

(ii) sacrifices pour les noces :

> Harpocration : προτέλεια· Λυκοῦργος ἐν τῷ περὶ τῆς ἱερείας. τὰ πρὸ τοῦ τελεσθῆναί τι τῶν εἰς τὸ θεῖον ἀναφερομένων γινόμενα ἢ διδόμενα καλεῖται προτέλεια.
>
> Pausanias (= Photius) : προτέλεια· ἡ πρὸ τῶν γάμων θυσία. Μένανδρος.

Cf. aussi Hésychius ; Photius ; *Gloss.Rhet.* ; Sch. *in A.*, *A.* 65, etc.

Le terme est extrêmement rare[284].

367 **πρυτανεία·** μηνιαία φυλῆς ἀρχή

Chez Platon, on ne trouve pas πρυτανεία, mais le verbe et des termes apparentés :

1) *Apol.* 32B2–4 : καὶ ἔτυχεν ἡμῶν ἡ φυλὴ Ἀντιοχὶς πρυτανεύουσα ὅτε ὑμεῖς τοὺς δέκα στρατηγοὺς τοὺς οὐκ ἀνελομένους τοὺς ἐκ τῆς ναυμαχίας ἐβουλεύσασθε ἀθρόους κρίνειν, παρανόμως, κτλ.

---

[284] Une soixantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

2) *Prot.* 319C6–7: ἢ οἱ τοξόται αὐτὸν ἀφελκύσωσιν ἢ ἐξάρωνται κελευόντων τῶν πρυτάνεων.

3) *Gorg.* 473E6–74A1: ΣΩ. ὦ Πῶλε, οὐκ εἰμὶ τῶν πολιτικῶν, καὶ πέρυσι βουλεύειν λαχών, ἐπειδὴ ἡ φυλὴ ἐπρυτάνευε καὶ ἔδει με ἐπιψηφίζειν

4) *Legg.* 755E4–6: πρὶν πρυτάνεις τε καὶ βουλὴν ᾑρῆσθαι, τοὺς νομοφύλακας συλλέξαντας εἰς χωρίον ὡς ἱερώτατόν τε καὶ ἱκανώτατον καθίσαι, κτλ.

etc.

Ruhnke (p. 189) signale avec raison comme passage pertinent le passage 3): en effet, l'explication de Timée s'adapte assez bien au verbe («exercer la prytanie», dont il explique le dernier mot), et, de plus, il y a aussi la présence de φυλή, qui fait partie de l'explication de Timée. Il y a pourtant un autre passage qui possède ces caractéristiques, c'est-à-dire 1), et il est difficile de choisir entre les deux.

Mais, à vrai dire, il y a peu de raison de préférer 1) et 3) aux autres occurrences, car le vrai problème est que le terme glosé par Timée ne se trouve pas chez Platon. Il y a alors deux possibilité:

i) ou bien, à l'origine, Timée avait une entrée avec par exemple πρυτανεύουσα, qui contenait une explication avec πρυτανεία (dans la suite la glose aurait perdu sa partie pertinente à l'entrée, et on a dû faire de πρυτανεία l'entrée);

ii) ou bien il s'agit d'une entrée non platonicienne, mais il est difficile de savoir à quel auteur elle se réfère, car πρυτανεία est abondamment utilisé à l'époque attique.

Une masse d'explications du terme (et apparentés) dans les lexiques et dans les scolies atteste que le terme était très difficile à comprendre parce que technique (Poll., 8.38–39 et 8.115; Ammon.; Harpocration; Hésychius; Ptol.; Photius; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; etc. Sch. *in Aeschin.*, 1.104; Sch. *in Ar.*, *Nu.*, 1136, 1180, 1197, 1199, 1255; Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 473E; *Legg.* 953C; Sch. *in Th*, 2.15, 4.118, etc[285]. Les explication des lexiques sont normalement plus soignées et détaillées que celle donnée par Timée—explication qui d'ailleurs n'est reprise par personne. *Cf.* par exemple:

> Harpocration: Πρυτανεῖα· Ἰσοκράτης ἐν τῇ πρὸς Καλλίμαχον παραγραφῇ. ἔστι δὲ καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις Ἀττικοῖς τὰ πρυτανεῖα· ἦν δὲ ἀργύριόν τι ὅπερ κατετίθεσαν οἱ δικαζόμενοι ἀμφότεροι, καὶ ὁ φεύγων καὶ ὁ διώκων.

285 *Cf.* aussi Gschnitzer, *RE* XXIII, 1, 1157; Rhodes, Athenaion Politeia, pp. 103–105.

Πρυτανείας· Ἀντιφῶν ἐν τῷ πρὸς Νικοκλέα. ἔστι δὲ ἀριθμὸς ἡμερῶν ἡ πρυτανεία ἤτοι λ′ ἢ λε′, ἃς ἑκάστη φυλὴ πρυτανεύει. διείλεκται δὲ περὶ τούτων Ἀριστοτέλης ἐν τῇ Ἀθηναίων πολιτείᾳ.

Πρυτανεύοντα· κυρίως μὲν ἀντὶ τοῦ πρύτανιν ὄντα· ἀντὶ δὲ τοῦ διοικοῦντα Δημοσθένης ἐν Φιλιππικοῖς. ἐν δὲ ἑτέρῳ Φιλιππικῷ «πρυτανευόμενοί» φησιν ἀντὶ τοῦ διοικούμενοι καὶ διατρεφόμενοι.

etc.

Il y a aussi une scolie à Platon qui est beaucoup plus riche que l'explication de Timée :

Sch. *in Pl.*, *Legg.* 953C : πρυτάνεων. πρυτάνεις εἰσὶ μέρος τι τῶν φ′ τὸ δέκατον, ν′ ἄνδρες, οἱ διοικοῦντες ἅπαντα τὰ ὑπὸ τῆς βουλῆς πραττόμενα, καὶ ἐπρυτάνευον κατὰ πρυτανείαν ἐκ διαδοχῆς. πρυτανεία δέ ἐστιν ἀριθμός τις ἡμερῶν, ἤτοι λ′ ἢ λη′ ἢ λε′, ἃς ἑκάστη φυλὴ πρυτανεύειν λέγεται. ιβ′ μὲν γὰρ οἱ μῆνες, ι′ δέ εἰσι πρυτανεῖαι, καὶ φυλαὶ ι′. καὶ διῄρηνται εἰς ταύτας αἱ ἡμέραι τοῦ ἐνιαυτοῦ· κατὰ γὰρ σελήνην ἄγουσι τοῦτον, ὡς ἑκάστῃ φυλῇ τῶν ι′ ἐπιβάλλειν λε′ ἡμέρας, πλεονάζειν δὲ ὀλίγας. διὸ καὶ τὰς λοιπὰς ἀπέδωκαν οἱ Ἀθηναῖοι ταῖς πρώταις λαχούσαις τέτταρσι φυλαῖς, ἵνα ἐκείνων μὲν ἑκάστη τὰς ἡμέρας πρυτανεύῃ, αἱ δὲ λοιπαὶ ἓξ ἀνὰ λε′, πρυτανεῖα δὲ οὐδετέρως οὐχ εὕρηται· τινὲς δὲ ἀργύριόν τι, ὃ κατατίθεται ὑπὸ τῶν δικαζομένων, καὶ δίδοται δικαστικὸν τοῖς ἑξακισχιλίοις.

368 **πρῴ·** ἔτι ὄρθρου βαθέος

Voici les passages platoniciens où l'adverbe apparaît :

1) *Crito* 43A1–4 :

ΣΩ. τί τηνικάδε ἀφῖξαι, ὦ Κρίτων ; ἢ οὐ πρῴ ἔτι ἐστίν ;
ΚΡ. πάνυ μὲν οὖν.
ΣΩ. πηνίκα μάλιστα ;
ΚΡ. ὄρθρος βαθύς.

2) *Crito* 43C4 : ΣΩ. ἔστι ταῦτα. ἀλλὰ τί δὴ οὕτω πρῴ ἀφῖξαι ;

3) *Phaed.* 59D4–6 : περιεμένομεν οὖν ἑκάστοτε ἕως ἀνοιχθείη τὸ δεσμωτήριον, διατρίβοντες μετ' ἀλλήλων, ἀνεῴγετο γὰρ οὐ πρῴ·

4) *Parm.* 135C8–D1 : πρῴ γάρ, εἰπεῖν, πρὶν γυμνασθῆναι, ὦ Σώκρατες, ὁρίζεσθαι ἐπιχειρεῖς καλόν τέ τι καὶ δίκαιον καὶ ἀγαθὸν καὶ ἓν ἕκαστον τῶν εἰδῶν.

5) *Prot.* 311A3–5 : μήπω, ἀγαθέ, ἐκεῖσε ἴωμεν-πρῴ γάρ ἐστιν-ἀλλὰ δεῦρο ἐξαναστῶμεν εἰς τὴν αὐλήν, καὶ περιιόντες αὐτοῦ διατρίψωμεν ἕως ἂν φῶς γένηται·

Dans tous les passages, l'adverbe signifie «de bonne heure»; mais c'est le premier passage auquel Timée pense, à cause de la présence de ὄρθρος βαθύς immédiatement après, qui spécifie justement la bonne heure. Il faut pourtant remarquer que l'explication de Timée ne dérive pas de ce passage, mais d'un autre passage (dont elle est une citation exacte, ou presque):

> *Prot.* 310A8–9: τῆς γὰρ παρελθούσης νυκτὸς ταυτησί, ἔτι βαθέος ὄρθρου, Ἱπποκράτης, κτλ.

On remarquera que ce passage précède de peu le passage 5), où notre adverbe apparaît. Par conséquent, il est probable que Timée avait à l'esprit plutôt ce dernier. Il est aussi remarquable que Timée utilise comme explication une citation de Platon.

Une autre possibilité, plus séduisante, est que l'entrée de Timée était à l'origine πρῴ ἔτι (et en ce cas le passage choisi serait certainement 1): mais la *Souda* va contre l'hypothèse, parce que dans son entrée ἔτι fait évidemment partie de la glose. Photius ne nous aide pas:

> Photius: πρωί· ἔτι ὄρθρου βαθέως.
>
> *Souda*: πρῴ· οὕτω μονοσυλλάβως. ἔτι ὄρθρου βαθέος.

Beaucoup de lexiques glosent l'adverbe (Galenus; Pausanias; Ptolemaeus; Moeris; Orion; Orus; Phrynichus; Hésychius; Photius; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; Ammonius; Thomas Magister), pour plusieurs raisons, qui sont, entre autres:

(i) *atticisme*: voir par exemple

> Moeris: πρῷ καὶ πρωίας καὶ ὀψέ καὶ ὀψίας.
>
> Hésychius: πρωί· Ἀττικώτερον τὸ ὑφέν. σημαίνει δὲ τὸ ἐν ὥρᾳ. καὶ πρὸ τοῦ δέοντος καιροῦ, ἢ πρὸ τῆς καθηκούσης ὥρας ὡς ὀψέ ἐπὶ τοῦ καθυστεροῦντος τῆς προσηκούσης ὥρας

(ii) *ambiguïté*:

> Phrynichus: πρῴ· δύο σημαίνει, τὸ πρὸ καιροῦ καὶ τὸ ἕωθεν. λέγεται καὶ δισυλλάβως πρωί.

(iii) *orthographe*:

> Orus (= *Souda*): πρῴ· μονοσύλλαβον· σημαίνει δὲ τὸ πρὸ καιροῦ καὶ τὸ ἕωθεν. Ἀριστοφάνης·
>
> «λουσάμενα πρῴ· μέλλω γὰρ ἑστιᾶν γάμους».
>
> Pausanias: πρῴ μονοσύλλαβον· τὸ πρωὶ ἢ τὸ πρὸ καιροῦ.

Cf. aussi Hésychius ; *Souda* ; Sch. *in Ar.*, *in Av.* 129 et 132, *in Ec.* 291.

Il est intéressant de remarquer que Alexandre d'Aphrodise aussi commente notre terme, en donnant une explication proche de celle de Timée :

> *in Metaph*, 157.8–16 : εἰπὼν δὲ ὅτι μετὰ τὴν γένεσιν, οὐκ ἐκ τῆς γενέσεως τὰ τελειούμενα γίγνεται, παρέθετο οὕτως γίγνεσθαι ὡς καὶ ἡμέραν ἐκ τοῦ πρωΐ, διὸ ἐκ μὲν τοῦ πρωὶ ἡμέρα γίγνεται, οὐκέτι δ' ἐξ ἡμέρας πρωί, πρωὶ τὸν ὄρθρον λέγων. ἀτελὲς γὰρ τὸ πρωΐ· οὐχ ὁμοίως γὰρ ἐκ τοῦ πρωὶ ἡμέρα καὶ ἐξ Ὀλυμπίων Ἴσθμια· ἐπὶ μὲν γὰρ ἐκείνων μόνον τόδε μετὰ τόδε καὶ χρόνου τάξις, οὐκέτι δὲ ὑποκείμενον θατέρου θάτερον· τὸ δὲ πρωΐ ἡμέρα γίγνεται μεταβάλλον καὶ ὑπομένον καὶ τελειούμενον· ἀτελὴς γὰρ ἡμέρα τὸ πρωΐ τῷ μηδέπω διηρθρῶσθαι ἐν αὐτῷ τὸ ἡμερήσιον φῶς, ἀλλ' ἔτι ἀμυδρὸν εἶναι.

369 **πυρῶν·** φλέγων καίων

Le verbe se trouve chez Platon à deux reprises, mais jamais sous la forme donnée par Timée :

> *Tim.* 52D4–5 : τὴν δὲ δὴ γενέσεως τιθήνην ὑγραινομένην καὶ πυρουμένην

> *Ax.* 372A1–2 : ἔνθα θηρσὶν περιλιχμώμενοι καὶ λαμπάσιν ἐπιμόνως πυρούμενοι Ποινῶν

Les lexiques et scolies sont très peu nombreux : Photius et *Souda* (*cf. supra*, *loc sim*), et ensuite

> [Zon.] : ἐπυρώθη. ὡς ἐν χωνείᾳ ἐδοκιμάσθη.

Voir aussi Sch. *in A.*, *A.* 440 et 481.

Notre manuscrit présente l'entrée πυρώνων· φλεβῶν καίων, corrigée par Ruhnke (p. 190) en πυρῶν· φλέγων ἢ καίων. Ruhnke introduit l'ἢ entre φλέγων et φλέγων grâce à Capperonnier, qui, dans la copie du manuscrit faite par lui, présente en effet πυρώνων· φλεβῶν ἢ καίων. Il est intéressant de remarquer que Photius présente un καί, tandis que la *Souda* a ἤ, donc la correction de Capperonnier.

Le verbe est relativement rare[286], mais devient répandu au IVe siècle après J.-C. (six cents occurrences), chez les Pères de l'église. *Cf.* par exemple Eusebius *in Isaiam*, I 21.15 ; Athanasius *Exp. in Ps.*, 27.504.20–24.

[286] Cinq cents occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IIIe après J.-C.

370 **πύθιοι·** τέτταρες ἄνδρες αἱρετοὶ παρὰ Λάκωσιν, δύο καθ' ἕκαστον βασιλέα σύσσιτοι

Il n'y a rien dans les lexiques, scolies et commentaires, mis à part chez Photius et dans la *Souda*, qui présentent l'orthographe ποίθιοι: cette orthographe doit pourtant être érronée, car elle est attestée seulement chez eux. Le terme, non platonicien, et très rare[287], se trouve chez Hérodote et Xénophon:

> Herodotus 6.57: καὶ προξείνους ἀποδεικνύναι τούτοισι προσκεῖσθαι τοὺς ἂν ἐθέλωσι τῶν ἀστῶν καὶ Πυθίους αἱρέεσθαι δύο ἑκάτερον· οἱ δὲ Πύθιοί εἰσι θεοπρόποι ἐς Δελφούς, σιτεόμενοι μετὰ τῶν βασιλέων τὰ δημόσια. Μὴ ἐλθοῦσι δὲ τοῖσι βασιλεῦσι ἐπὶ τὸ δεῖπνον ἀποπέμπεσθαί σφι ἐς τὰ οἰκία ἀλφίτων τε δύο χοίνικας ἑκατέρῳ καὶ οἴνου κοτύλην, παρεοῦσι δὲ διπλήσια πάντα δίδοσθαι·
>
> Xenophon *Lac.*, 15.5: ἔδωκε δ' αὖ καὶ συσκήνους δύο ἑκατέρῳ προσελέσθαι, οἳ δὴ καὶ Πύθιοι καλοῦνται.

La présence de σιτεόμενοι μετὰ τῶν βασιλέων dans le passage d'Hérodote (*cf.* aussi τοῖσι βασιλεῦσι) suggère que c'est ce passage qui est à l'origine de la glose[288].

371 **ῥᾷον·** συγκριτικὸν πρὸς ἕτερον

372 **ῥᾴδιον·** ἀπόλυτον καθ' αὑτό

373 **ῥᾷστον·** ὑπερθετικόν

Chez Platon, il y a des dizaine d'occurrences de ῥᾷον, une centaine d'occurrences de ῥᾴδιον et une dizaine de ῥᾷστον. Timée ne donne pas des explications, mais indique tout simplement le positif, le comparatif et le superlatif. Ruhnke (p. 190) ne donne aucun commentaire de ces entrées.

Les lexiques et les scolies qui glosent cet adjectif, son comparatif et son superlatif, le font presque toujours pour en donner le sens. Pourtant, il y en a qui font des remarques grammaticales et/ou orthographiques, et c'est là que peut-être on peut trouver les raisons qui ont poussé Timée à présenter ces entrées.

---

[287] Une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[288] Sur le terme *cf.* Ziegler, *RE* XXIV, 550–552.

ῥᾷον :

La raison pour laquelle Timée peut avoir glosé ῥᾷον est que cette forme comparative attique a probablement changé dans la période tardive. Phrynichus nous en donne une trace implicite, en disant qu'il ne faut pas utiliser ῥᾳότερον, mais ῥᾷον :

> ῥᾳότερον μή, ῥᾷον δὲ λέγε· συγκριτικὸν γὰρ συγκριτικοῦ οὐκ ἔστιν, οἷον εἴ τις λέγοι κρεισσότερον.

Pollux nous dit que Hypéride (IVe après J.-C.) présente la forme ῥᾳδιώτερος :

> 5.106–107 : καὶ σύγκρισιν δ' ἔχει καὶ ὑπέρθεσιν καὶ ὀνόματα καὶ ἐπιρρήματα, εὔκολος εὐκολώτερος, ῥᾴδιος ῥᾴων ῥᾷστος καὶ ὡς Ὑπερείδης ῥᾳδιώτερος.

Et.Gud. fait des remarques sur la formation de ῥᾷον, sur le fait qu'il faut l'écrire avec iota souscrit, en essayant aussi d'expliquer que ῥᾷον, tout comme d'autres formes comparatives, est souvent utilisé avec un sens positif (= ῥᾴδιον) :

> ῥᾷον, σημαίνει τὸ εὐχερές· καὶ γέγονεν ἀπὸ τοῦ ῥᾳδίως κατὰ συγκοπήν· καὶ οἱ Αἰολεῖς ἀποβάλλουσι τὸ ἰῶτα πολλάκις· τὸ δὲ ῥᾷον ἔχει τὸ ἰῶτα προσγεγραμμένον· ἐπειδὴ τὰ εἰς ον καθαρὰ δισύλλαβα, διφθόγγῳ θέλουσι παραλήγεσθαι·

ῥᾴδιον :

Tout ce que l'on trouve, ce sont deux passages qui recommandent le iota souscrit, à cause de sa dérivation de ῥηίδιον :

> [Zon.] : ῥᾴδιον. εὔκολον. ἔχει τὸ ι. ἐπειδὴ εὕρηται κατὰ διάστασιν ῥηίδιον, καὶ ὅτι ἀπὸ τοῦ ῥεῖα γέγονε ῥείδιον, καὶ τροπῇ τοῦ ε εἰς η καὶ συναιρέσει ῥηίδιον. οὐκ ἐγένετο ῥᾴδιον ἀπὸ τοῦ ῥᾶος, ῥάου.
>
> *Et.Gud.* : ῥᾴδιον· τὸ ἰῶτα προσγεγραμμένον εὑρέθη· κατὰ διάστασιν ῥηΐδιον.

La même chose a lieu pour ῥᾷστον :

> [Zon.] : ῥᾷστος. ἔχει τὸ ι προσγεγραμμένον, ὅτι πρῶτον μὲν εὕρηται κατὰ διάστασιν ῥηΐστη, ἢ ὅτι ἀπὸ τοῦ ῥᾷον γέγονε ῥᾷστος.

Peut-être que nous nous trouvons face à une entrée non platonicienne, qui dérive d'une scolie à Thucydide :

> 8.89 ῥᾷον· ῥᾴδιον τὸ ἁπλοῦν, ῥᾷον τὸ συγκριτικόν, ῥᾷστον τὸ ὑπερθετικόν.

374 **ῥαψῳδοί·** ὑποκριταὶ ἐπῶν

Il y a plus d'une trentaine d'occurrences du terme chez Platon, dont plus d'une vingtaine dans *Ion*. Il y a quatre passages où le terme se trouve à la même forme que celle donnée par Timée, dont trois où le terme est accompagné par ὑποκριταί, qui apparaît dans l'explication

1) *Ion* 532D6–8 : ἀλλὰ σοφοὶ μέν πού ἐστε ὑμεῖς οἱ ῥαψῳδοὶ καὶ ὑποκριταὶ καὶ ὧν ὑμεῖς ᾄδετε τὰ ποιήματα, κτλ.

2) *Ion* 535A6–7 : οὐκοῦν ὑμεῖς αὖ οἱ ῥαψῳδοὶ τὰ τῶν ποιητῶν ἑρμηνεύετε ;

3) *Rep*. 373B5–8 : πολλοὶ δὲ οἱ περὶ μουσικήν, ποιηταί τε καὶ τούτων ὑπηρέται, ῥαψῳδοί, ὑποκριταί, χορευταί, ἐργολάβοι, κτλ.

4) *Rep*. 395A8 : οὐδὲ μὴν ῥαψῳδοί γε καὶ ὑποκριταὶ ἅμα.

Il faudrait probablement choisir le premier passage. En effet, 2) ne présente pas ὑποκριταί, 3) contient seulement une liste des gens qui présentent les poèmes, dont les ῥαψῳδοί et les ὑποκριταί font partie[289] ; 4) dit qu'on ne peut pas être en même temps et ῥαψῳδοί et ὑποκριταί (= « comédiens »), ce qui contredit l'explication de Timée, qui donc doit avoir à l'esprit un passage différent.

Peu de lexiques glosent le terme. *EM* et *Gloss.Rhet.* présentent l'explication suivante :

> ῥαψῳδοὶ καὶ ῥαψῳδοῦντες· οἱ τὰ Ὁμήρου ἔπη ἀπαγγέλλοντες ἐν τοῖς θεάτροις. Ῥαψῳδῆσαι οὖν ἐστιν ἤτοι τὸ φλυαρῆσαι, ἢ ἁπλῶς λαλεῖν (*Gloss. Rhet.* : λαβεῖν) καὶ ἀπαγγέλλειν, χωρὶς ἔργου τινός.

La *Souda* et les scolies à Platon ont une version de ce qui précède un peu plus détaillée :

> *Souda* : ῥαψῳδοί· οἱ τὰ Ὁμήρου ἔπη ἐν τοῖς θεάτροις ἀπαγγέλλοντες· οἳ ἐκλήθησαν οὕτως, ἐπεὶ ῥάβδους ἔχοντες ἀπήγγελλον. ῥαψῳδῆσαι δέ ἐστι τὸ φλυαρῆσαι· ἢ τὸ ἁπλῶς λαβεῖν καὶ ἀπαγγεῖλαι, χωρὶς ἔργου τινός.

Cf aussi Sch. *in Pl.*, *Ion* 530A (= *Rep*. 373B) ; Proclus *in Rep.*, 182.24–183.1.

Le terme est très rare[290].

---

[289] *Cf.* aussi Pollux, 7.182 : ἐν μέντοι τοῖς ἄλλοις τεχνίταις ὁ Πλάτων ἐν τῷ δευτέρῳ τῆς Πολιτείας καὶ τοὺς ἐργολάβους καταλέγει· « ῥαψῳδοί, χορευταί, ὑποκριταί, ἐργολάβοι. » νῦν μὲν οὖν τοὺς περὶ τὴν σκηνὴν λέγει.

[290] Un peu plus de cent occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. (dont plus d'une trentaine chez Platon).

375 **ῥῆσις μακρά·** διεξοδικὸς λόγος μακρός

Le passage que Timée a à l'esprit est :

> *Rep.* 605D1–2 : καὶ μακρὰν ῥῆσιν ἀποτείνοντα ἐν τοῖς ὀδυρμοῖς ἢ καὶ ᾄδοντάς τε καὶ κοπτομένους

La première remarque à faire est que Timée a voulu expliquer ῥῆσις et non pas μακρά, car il utilise μακρός dans l'explication. Il faut ensuite se demander si Timée a voulu signaler un usage particulier dans un passage platonicien précis, ou un usage standard chez Platon. Si l'on analyse les autres occurrences du terme chez Platon, partout ῥῆσις signifie « discours » : *cf. Phaedr.* 268C, *Gorg.* 506B, *Rep.* 393B–C et 394B, *Legg.* 811A. Peut-être alors que Timée glose ῥῆσις car son sens est ambigu, comme en attestent presque tous les autres lexiques (peu nombreux), qui ne glosent pas ῥῆσις μακρά, mais seulement ῥῆσις :

Photius (= *Coll. Verb.*[1] ; *Souda* ; Sch. *in Pi.*) :

> ῥήσεις· λόγοι.
> ῥῆσις· δημηγορία καὶ συμβουλή· καὶ ὅλος ὁ τοῦ ῥήτορος λόγος· οὕτως Ἀριστοφάνης.
> ῥήσεις καλεῖται τὰ ὑπὸ τῶν εἰσαγομένων προσώπων λεγόμενα· ἀναμέσον δὲ τούτων τὰ ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ· οἷον, Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος. ῥῆσις· τὸ ψήφισμα· οὕτως Κράτης.

Cf. aussi Hésychius ; [Zon.]. *Cf.* aussi Sch. *in Ar, Nu.* 1371.

Il est intéressant de remarquer que la formule glosée par Timée se retrouve aussi chez Aristophane, *Ach.* 416. *Cf.* Sch. *ad loc* :

> ῥῆσιν μακράν· τὸ μακρὸν οὐκ ἀργῶς αὐτῷ λέλεκται, ἀλλ' ἐπειδὴ τοὺς ἀγγέλους καὶ τοὺς προλόγους μακρηγοροῦντας εἰσάγει Εὐριπίδης, πρὸς αὐτὸν ὁ λόγος ἀποτείνεται.

376 **ῥῆτραι·** συνθῆκαι λόγων

Sur la base d'Hésychius ou de Photius et la *Souda*, Ruhnke (p. 191) propose de corriger l'explication de notre lexique ou bien en συνθῆκαι διὰ λόγων, ou bien en συνθῆκαι, λόγοι :

> Hésychius : ῥῆτραι· συνθῆκαι διὰ λόγων. ἢ δίκαι. ἢ ὁμιλίαι

> Photius (= *Souda*) : ῥῆτραι· συνθῆκαι· λόγοι· ὁμολογίαι· Ταραντῖνοι δὲ νόμους· καὶ οἷον ψηφίσματα· παρὰ Λακεδαιμονίοις ῥήτρα Λυκούργου νόμος, ὡς ἐκ χρησμοῦ τιθέμενος· οἱ δὲ ῥήτρας ὁμολογίας· οἱ δὲ συγγράμματα· καὶ ῥητροφύλακας τοὺς συγγραμματο φύλακας.

Ces lexiques montrent que le terme, qui n'est pas platonicien, est ambigu, car il signifie «accords», «accords non écrits», «discours», «pactes», «lois». Notre glose veut signaler un usage particulier du terme chez quelqu'un, probablement Homère *Od.* 14.393–394:

> ἀλλ' ἄγε νῦν ῥήτρην ποιησόμεθ'· αὐτὰρ ὄπισθεν μάρτυροι ἀμφοτέροισι θεοί, τοὶ Ὄλυμπον ἔχουσιν.
>
> Apollonius le Sophiste: ῥήτρη ὁ μὲν Ἀπίων ὁμιλία, ῥῆσις, ἀπὸ τοῦ ῥήσκειν, ὅ ἐστι λέγειν, ὅθεν καὶ ῥήτωρ ὠνόμασται. βέλτιον δὲ τὴν ἐπὶ ῥητοῖς τισὶ συνθήκην ποιεῖν.

Cf. aussi Sch. *in Od.*, 14.393, Eustathius *in Od.*, II 79.11–21; et Xénophon *An.* 6.6:

> ἀλλ' αὐτὸς λαβὼν τὸ μέρος διασώσειε τοῖς λῃσταῖς παρὰ τὴν ῥήτραν τὰ χρήματα.

(Sch. *ad loc.*: ῥήτραν· συνθήκη, ὁμολογία).

377 **ῥικνόν·** ἐπικαμπὲς ἢ ῥυσόν

Selon Ruhnke (p. 191), Timée aurait lu ῥικνός à la place de ῥυσσός dans les passages suivants (v. Introduction, p. 123):

> *Rep.* 452B2–3: ὅταν ῥυσοὶ καὶ μὴ ἡδεῖς τὴν ὄψιν ὅμως φιλογυμναστῶσιν;
>
> *Tim.* 71B8: πᾶν ῥυσὸν καὶ τραχὺ ποιοῖ

Si Ruhnke a raison (rien n'est signalé pat OCT), Timée a pensé au passage du *Timée*, à cause de la forme: malheureusement, il n'y a aucune scolie platonicienne (ni concernant ῥικνός, ni concernant ῥυσσός) qui puisse nous aider.

Parmi les lexiques et les scolies qui glosent ῥικνός, il y en a quelques uns qui présentent comme explication ῥυσός (Galenus, *Lex. in Greg. Naz.*, Sch. *in A.R.*, 669 et 198; Sch. *in Nic., Ther.*, 137), aucun ne présente l'explication ἐπικαμπές, mais des synonymes (*cf. infra*, Hésychius, ἐπικεκαμμένοι; Photius, καμπύλον).

Les autres lexiques, scolies et commentaires semblent donner l'impression qu'il s'agit d'un terme ambigu:

> Hésychius: ῥικνοί· ἰσχνοὶ σαρξίν. ἐπικεκαμμένοι, σκαμβοί, σκολιοί
>
> Photius: ῥικνόν· καμπύλον.
> ῥικνός· ὁ πεφρικὼς, παρὰ Σοφοκλεῖ.
>
> *Souda* (= *Coll.Verb.*[1] et Photius *s.v.* ῥικνά): ῥικνά· ἐρρυτιδωμένα, ἀσθενῆ, σεσυρμένα. πάσης δὲ ἐδωδῆς ἠπορημένοι ῥικνοὶ καὶ κατεσκελετευμένοι ἔκειντο.

Cf. aussi Thom.Mag. et Steph., Sch. *in Hp.*, 1.7.

Parmi les sens donnés par ces textes, il y a «faible», «âgé», «abîmé», et aussi un sens qui semble technique et qui se trouve chez Hippocrate:

> Steph.: καὶ τὸ μὲν ῥικνόν ἐστιν ἔνδεια καὶ ἀτροφία μετὰ ῥυτίδος, τουτέστι τὸ ἐρρυτιδωμένον

Ce sens est repris par Photius, *Coll.Verb.*[1], *Souda.*

Le terme est aussi très rare[291].

Timée aurait donc glosé ce terme car il est rare et controversé. Ou alors il s'agit d'une glose non platonicienne qui s'est glissée dans notre texte: *cf.* par exemple Sch. *in A.R.*, 669: ῥικνοῖσι· ῥυσοῖς. ἡ δὲ λέξις παρὰ Καλλιμάχῳ· «ναὶ μὰ τὸ ῥικνὸν σῦφαρ ἐμόν». διασκευάζει δὲ Ὁμηρικῶς τὴν γραῦν οὕτως· «ὃς δὴ γήραϊ κυφὸς ἔην».

378 **ῥύμμα·** ἀπόρρυπτον ἢ σμῆχον

Les deux passages platoniciens pertinents (qui font presque un, car ils sont très proches) ne présentent pas le terme sous la forme donnée par Timée:

> *Rep.* 429E1–3: καὶ ὃ μὲν ἂν τούτῳ τῷ τρόπῳ βαφῇ, δευσοποιὸν[292] γίγνεται τὸ βαφέν, καὶ ἡ πλύσις οὔτ' ἄνευ ῥυμμάτων οὔτε μετὰ ῥυμμάτων δύναται αὐτῶν τὸ ἄνθος ἀφαιρεῖσθαι·

> *Rep.* 430B1–2: καὶ μὴ αὐτῶν ἐκπλύναι τὴν βαφὴν τὰ ῥύμματα ταῦτα, δεινὰ ὄντα ἐκκλύζειν

L'explication de Timée rappelle de proche celle de Moeris:

> Moeris (= Thom.Mag.): ῥύπτεσθαι ῥύμμα Ἀττικοί, σμήχεσθαι σμῆγμα Ἕλληνες.

Hésychius, *Et.Gud.*, *Coll.Verb.*[1], *Souda* et la scolie à Platon (ῥυμμάτων· τριμμάτων. σμηγμάτων) ont la même explication, qui présente un synonyme de σμῆχον, à savoir σμήγματα:

> ῥύμματα· τρίμματα. σμήγματα.

Le terme se retrouve aussi chez Aristophane avec le même sens: *cf.* Sch. *in Ar.*, *Lys.* 377. *Cf.* aussi Sch. *in Luc., Lex.* 246:

---

291 Moins de cent occurrences entre le VIIIe avant J.-C. et le IVe après J.-C.

292 Terme déjà glosé par Timée. *Cf. supra*, entrée 114.

στλεγγίδα κτλ.· στλεγγὶς ἡ ξύστρα, ἔοικε δὲ τὸ κτένιον οὕτω καλεῖν. φωσώνια δὲ ταινίας λέγει ὀθονίνας, ῥύμματα τὸν σάπωνα ἢ καὶ τὸ νίτρον· ἐχρῶντο γὰρ καὶ νίτρῳ οἱ παλαιοὶ ἐν τοῖς λουτροῖς.

Le terme est un atticisme rare[293].

379 **ῥυμβεῖν·** ῥομβεῖν. τοῦτο δὲ ἀπὸ τῆς κινήσεως τοῦ ῥόμβου

Ruhnke affirme (p. 192): *hoc verbum neque apud Platonem inveni, neque apud ullum veterum scriptorum.*

Il y a pourtant un passage de *Cratyle* où le verbe apparaît, de plus à la même forme donnée par Timée:

Crat. 426D7–E4: εἶτα ἐν τῷ «τρόμῳ,» εἶτα ἐν τῷ τρέχειν, ἔτι δὲ ἐν τοῖς τοιοῖσδε ῥήμασιν οἷον «κρούειν», «θραύειν», «ἐρείκειν», «θρύπτειν», «κερματίζειν», «ῥυμβεῖν», πάντα ταῦτα τὸ πολὺ ἀπεικάζει διὰ τοῦ ῥῶ.

Donc, ou bien Ruhnke a fait une erreur, ou bien quelqu'un a changé le texte de Platon. Mais, malheureusement, l'apparat critique de OCT ne dit rien à ce sujet.

Ceci dit, une recherche sur les auteurs anciens entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. montre que personne d'autre n'utilise le verbe (sauf Apollonius Rhodius, *Arg* 4.144, qui présente ῥυμβόνα); ici et là, on trouve l'utilisation de ῥύμβο (*cf.* par exemple Euripide, Critias (*Fr.*), Eupolis).

Rares sont les lexiques qui glosent le terme:

Hésychius: ῥυμβονᾶν· διασκορπίζειν

Photius: ῥυμβονᾶν· διαρρίπτειν.

Souda (= Timée): ῥυμβεῖν· ῥομβεῖν. τοῦτο δὲ ἀπὸ τῆς κινήσεως τοῦ ῥόμβου. Αἰλιανός· καὶ ἐρυμβόνα τὰ τιμιώτατα εἰς ἀσωτίαν ἀφειδεστάτην. ἀπὸ τοῦ ῥυμβονῶ ῥήματος.

380 **σαρδώνιος γέλως·** ὁ προσποίητος, ἀπὸ τῆς Σαρδοῦς τῆς νήσου

Le passage auquel Timée pense est *Rep.* 337A3:

καὶ ὃς ἀκούσας ἀνεκάγχασέ τε μάλα σαρδάνιον[294] καὶ εἶπεν·

[293] Une soixantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[294] Ruhnke imprime σαρδόνιον. Dans l'apparat critique de OCT, on trouve les variations suivantes: σαρδάνιον A D M: σαρδόνιον F: σαρδώνιον Timaeus.

L'orthographe du terme varie : la plupart des lexiques et des scolies glosent σαρδόνιος. Dans l'apparat critique du passage de la *République*, on peut voir les variations des manuscrits (voir *supra*, note 294) ; à propos de la variation σαρδόνιον / σαρδάνιον, elle ne fait aucune différence : *cf.* Eustathius *in Od.*, II 238.26 :

> τὸ δὲ σαρδάνιον, ὅ τινες σαρδόνιον γράφουσιν, ἐξ οὗ καὶ διεσαρδόνησεν ἐν ῥητορικῷ λεξικῷ τὸ, διεγέλασεν οὐκ ἐπὶ διαχύσει, δηλοῖ μὲν τὸ ἄκροις χείλεσι σεσηρέναι τὸν ἔσω δακνόμενον θυμῷ ἢ λύπῃ, ἵνα ᾖ σαρδάνιον Ὁμηρικῶς καὶ σαρδόνιον δὲ κατὰ τοὺς ἄλλους τὸ σεσηρὸς καὶ σαρκαστικόν.

On remarquera que le passage platonicien n'a pas la formule présentée par Timée, mais simplement σαρδάνιον, qui affecte ἀνεκάγχασε (« éclater de rire »). Pourtant, il y a deux passages où Platon est explicitement cité à propos de la formule donnée par Timée :

> Pollux, 6.199–200 : καταγελᾶν ἐπιγελᾶν ἐπεγγελᾶν πλατὺς γέλως, καὶ ὡς Πλάτων (357 A) γέλως σαρδόνιος, ἔκγελως παρὰ Πλάτωνι(†) γελαστικός·
>
> Philoxène, *Fr.* 591[295] : Σαρδόνιος γέλως· μέμνηται ταύτης Ὅμηρος καὶ Πλάτων.

On pourrait donc penser que Timée, comme Pollux et Zenobius, a lu chez Platon γέλωτα σαρδόνιον.

D'un autre côté, chez Homère (*Od.* 2.300–302), il n'y a pas non plus γέλως σαρδόνιος, mais

> ὁ δ' ἀλεύατ' Ὀδυσσεὺς ἦκα παρακλίνας κεφαλήν, μείδησε δὲ θυμῷ σαρδάνιον μάλα τοῖον.

Tout comme, dans le passage de Platon, σαρδάνιον affecte ἀνεκάγχασε, qui veut dire « éclater de rire », ainsi, chez Homère, σαρδάνιον affecte μείδησε, qui veut dire « sourire ». De plus, la scolie platonicienne *ad loc* glose seulement σαρδάνιον : et cela parce que, malgré Timée et Pollux, γέλως σαρδόνιος ne se trouve pas chez Platon. Donc, peut-être fautil tout de même garder le texte platonicien, et penser que l'entrée de Timée est justifiée car il veut gloser σαρδώνιος, et qu'il a donc choisi de présenter γέλως σαρδώνιος comme formule équivalente à ἀνεκάγχασε σαρδάνιον. Ceci dit, il faut remarquer que presque tous les lexiques glosent la formule en entier. On remarquera aussi que la glose de Timée semble plus homérique que platonicienne, car, dans le passage de la *République*, Platon cite presque Homère (*cf.* σαρδάνιον μάλα).

---

[295] Vide Miller, Melang. p. 356.

L'entrée est extrêmement commentée, de façon beaucoup plus détaillée que celle de Timée. On a deux types d'explication:

1) l'une, normalement plus brève, qui commence avec ὁ καθ' ὑπόκρισιν. Voir Apollonius et Sch. *in Luc.*, *JTr.* 16 *s.v.* σαρδάνιον; Aelius Dionysius, Hésychius, *Et.Gud.*, *Coll.Verb.*[1] et [Zon.], *s.v.* σαρδάνιος γέλως.

2) l'autre, beaucoup plus longue, commence avec «c'est un proverbe à propos de…»; l'impression est que tous ceux qui adoptent cette explication s'inspirent de l'explication attribuée à Pausanias:

> σαρδόνιος γέλως· παροιμία ἐπὶ τῶν ἐπ' ὀλέθρῳ τῷ σφῶν αὐτῶν γελώντων, ἣν Δήμων μέν φησι διαδοθῆναι, ὅτι οἱ Σαρδόνα κατοικοῦντες αἰχμαλώτων τε τοὺς καλλίστους καὶ πρεσβυτέρων τοὺς ὑπὲρ ἑβδομήκοντα ἔτη γεγενημένους τῷ Κρόνῳ ἔθυον γελῶντας ἕνεκα τοῦ τὸ ἔπανδρον ἐμφῆναι, Τίμαιος δὲ τοὺς ἱκανὸν βεβιωκότας χρόνον ἐν Σαρδοῖ συνωθουμένους σχίζαις ὑπὸ τῶν υἱῶν, εἰς ὃν ἔμελλον θάπτεσθαι βόθρον, γελᾶν. οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ σεσηρέναι μετ' ἀνίας. καί φασιν ἄλλοι τε καὶ Κλείταρχος ἐν Καρχηδόνι ἐν ταῖς μεγάλαις εὐχαῖς παῖδα ταῖς χερσὶ τοῦ Κρόνου ἐπιθέντας (ἵδρυται δὲ χαλκοῦς, προβεβλημένας ἔχων τὰς χεῖρας, ὑφ' ᾧ κρίβανος) ἔπειτα ὑποκαίειν· τὸν δὲ συνελκόμενον ὑπὸ τοῦ πυρὸς δοκεῖν γελᾶν. Σιμωνίδης δὲ Τάλων τὸν ἡφαιστότευκτον Σαρδονίους τοὺς βουλομένους περαιῶσαι πρὸς Μίνωα εἰς πῦρ καθαλλόμενον, ὡς ἂν χαλκοῦν, προσστερνιζόμενον ἀναιρεῖν ἐπιχάσκοντας. Σιληνὸς δὲ ἐν δ' Τῶν περὶ Συρακούσας λάχανον εἶναι παρὰ Σαρδονίοις ἡδύ, σελίνῳ ἐμφερές, οὗ τοὺς γευσαμένους τάς τε σιαγόνας σεσηρέναι καὶ τὰς σάρκας αὐτῶν ἀποδάκνειν. ἔνιοι δὲ τοὺς ἐπὶ κακῷ γελῶντας, ὡς καὶ Ὀδυσσέα φησὶν Ὅμηρος «μείδησε δὲ δῖος Ὀδυσσεύς σαρδόνιον», καὶ ἐν ἄλλοις· «ἡ δ' ἐγέλασσε χείλεσιν, οὐδὲ μέτωπον ἐπ' ὀφρύσι κυανέῃσιν ἰάνθη».

Cf. aussi Photius, *Souda* et Sch. *in Pl.*, *Rep.* 337A. Voir aussi Diogenian., *Paroemiae*, 8.5.

Il y a de nombreux commentaires pour Homère: *cf.* Sch. *in Od.*, 20.302; Sch. *in Il.*, 15.101; Eustathius *in Il.*, I 329.29–31; III 707.10–17; IV 525.7–11; IV 548.6–12; IV 837.7–12; *in Od.* II 171.33–37; II 237.8–12 etc.

Timée glose la formule à cause du fait qu'elle est obscure en tant qu'exotique; elle deviendra un proverbe abondamment commenté, surtout par rapport à Homère.

381 **σατυρικὰ δράματα·** πλείονα ἦν ἔθος ὑποκρίνεσθαι, ἐν οἷς μεταξὺ ταῦτα ἐμίγνυον πρὸς διάχυσιν

Le couple de termes se trouve deux fois chez Platon, mais jamais sous la forme donnée par Timée:

Polit. 303C8–D1 : τοῦτο μὲν ἀτεχνῶς ἡμῖν ὥσπερ δρᾶμα, καθάπερ ἐρρήθη νυνδὴ Κενταυρικὸν ὁρᾶσθαι καὶ Σατυρικόν τινα θίασον, ὃν δὴ χωριστέον ἀπὸ πολιτικῆς εἴη τέχνης·

Symp. 222D3–4 : ἀλλ' οὐκ ἔλαθες, ἀλλὰ τὸ σατυρικόν σου δρᾶμα τοῦτο καὶ σιληνικὸν κατάδηλον ἐγένετο.

Il est pourtant évident que le passage auquel Timée pense est le deuxième, car dans celui du *Politicus*, σατυρικόν ne s'applique pas à δράμα, mais à θίασον.

Ceci dit, Photius glose cette formule, avec les mêmes mots que Timée ; sinon, on a Pollux, qui propose une distinction entre κωμικά d'une côté, et σατυρικὰ et πρόσωπα (4.142).

Les seules scolies qui expliquent quelque peu le sens de σατυρική sont une scolie à Lucien (Sch. *in Luc.*, *Bis Acc.* 33), qui cite Platon, et deux scolies à Lycophron (Sch. *in Lyc.*, *intro.*). Il y a aussi un passage intéressant chez Eustathius, qui explique que pour les anciens la σατυρική ποίησις se situait entre le tragique et le comique : *in Od.*, II 184.3–11 :

λογιστέον δὲ καὶ ὡς ἐκ τῆς Ὀδυσσειακῆς εὐμεθόδου σιλλογραφίας, ὅπη παρήκοι παραμιγνύσης ἀστεῖα τοῖς σπουδαίοις, εἰκὸς ἐπινοηθῆναι τοῖς ὕστερον τὴν σατυρικὴν ποίησιν. ἧς τὴν μέθοδον παραδηλοῖ ὁ μέχρι νῦν εὑρισκόμενος Εὐριπίδειος Κύκλωψ. ἔστι γὰρ κατὰ τοὺς παλαιοὺς σατυρικοῦ ἴδιον τὸ μέσον εἶναι τραγικοῦ καὶ κωμικοῦ. ὃ δὴ προκατάρξας ὑπέδειξεν Ὅμηρος, ἡρωϊκῇ σεμνότητι καὶ ἐμβριθείᾳ παραμιγνὺς εὐτράπελον γαληνότητα.

Timée glose le terme parce qu'il s'agissait d'un terme technique qui désignait chez les anciens une espèce de *drama*.

382 **σηκός·** ἔπαυλις τριγχῷ περιεχομένη

Le terme se trouve deux fois chez Platon, mais jamais sous la forme donnée par Timée :

Theaet. 174E1–2 : σηκὸν ἐν ὄρει τὸ τεῖχος περιβεβλημένον.

Rep. 460C1–9 : λαβοῦσαι εἰς τὸν σηκὸν οἴσουσιν παρά τινας τροφοὺς χωρὶς οἰκούσας ἔν τινι μέρει τῆς πόλεως· (…). οὐκοῦν καὶ τροφῆς οὗτοι ἐπιμελήσονται τάς τε μητέρας ἐπὶ τὸν σηκὸν ἄγοντες ὅταν σπαργῶσι

L'explication de Timée s'adapte au premier passage, et peut-être s'inspire du même passage : on pensera à τεῖχος περιβεβλημένον, qui ressemble à τριγχῷ περιεχομένη. Dans ce passage, en effet, on est en train de parler d'étable pour les animaux. Pourtant, le terme semble plus difficile à comprendre dans le passage de la *République*, car on est en train

de parler d'un lieu où il faut mettre les enfants qui doivent devenir les gardiens. Le problème se pose donc de savoir si Timée pensait que Platon avait utilisé le terme dans le même sens dans les deux dialogues, ou bien dans deux sens différents, chacun pour chaque dialogue.

De toute manière, que Timée ait voulu signaler un usage à un lieu précis, ou qu'il ait voulu signaler un usage platonicien en général, il avait une bonne raison de gloser le terme, qui est ambigu. En effet, il veut dire au moins trois choses:

1) «temple pour les dieux ou pour les héros»
2) «étable ou lieu avec une enceinte pour petits animaux»
3) «olivier sacré».
1) Pollux, 1.6, Ammon.[296] (*cf.* aussi Ptol.), *Et.Gud.* et *EM.*
2) Pollux, 1.249 et 9.16, Apollon. et *Coll.Verb.*[1]
3) Harpocration

> σηκός· ἐπιγράφεταί τις λόγος Λυσίου ἐν τῇ τῆς εὐσεβείας περὶ τοῦ σηκοῦ ἀπολογίᾳ, ἐν ᾧ δῆλόν ἐστιν ὡς περὶ ἐλαίας ἐκκοπείσης ὁ λόγος ἐστί. γράφει δὲ καὶ ταυτὶ ὁ ῥήτωρ «ὃς δύο ἔτη ἐγεώργησεν οὔτε ἰδίαν ἐλαίαν οὔτε μορίαν οὔτε σηκὸν παραλαβών.» μήποτε οὖν τὰς μὲν ἰδιωτικὰς ἐλαίας καλοῦσι, τὰς δὲ δημοσίας μορίας· σηκὸν δὲ, ὡς ἔοικε, καὶ μορίαν ὀνομάζουσι τὴν αὐτήν).

Voir aussi Photius *Bibl.* cod. 262, 489a14–15.

Les lexicographes distinguent souvent parmi les sens du terme:

1) et 2)

> Ammon.: σηκὸς δύο σημαίνει· θεῶν τε ναὸν καὶ προβάτων περιφράγματα.

Voir aussi Pausanias, Hésychius et [Zon.].

1), 2) et 3)

Photius et la *Souda*, qui citent Lysias aussi, tout comme Harpocration (voir *supra*, 3); *EM* et *Gloss.Rhet.*, qui donne l'explication la plus claire des sens de σηκός

> ὁ σηκὸς σημαίνει ποτὲ μὲν περίφραγμα, ποτὲ δὲ τὴν ἔπαυλιν καὶ τὴν καταγωγὴν τῶν προβάτων, ἄλλοτε δὲ τὸ ἡρῷον τῶν σωμάτων, ἄλλοτε δὲ τὴν ἐλαίαν τὴν πολύκλαδον.

Les scolies nous signalent dans quel sens les auteurs utilisaient le terme:

---

[296] Qui pose une différence entre temple pour les dieux et pour les héros: ναὸς καὶ σηκὸς διαφέρει. ὁ μὲν γὰρ ναός ἐστι θεῶν, ὁ δὲ σηκὸς ἡρώων.

Sens 1)

Sch. *in E.*, *Ph.* 1751

sens 2)

Sch. *in OP.*, 784

Sch. *in Od.*, 9.219 et 17.224.

Il y a deux remarques importantes à faire.

Tout d'abord, parmi les lexiques qui donnent le sens 2), plusieurs utilisent comme explication le même terme que celui qui est utilisé par Timée, à savoir ἔπαυλις (Apollonius le Sophiste, Pausanias, Hésychius, Photius, *Gloss.Rhet.* et [Zon.]). Ensuite, certains lexicographes semblent signaler une sorte d'« enrichissement » chronologique du sens : en effet, Photius nous dit que, maintenant, le sens de σηκός est « espèce d'olivier sacré »

> ἀμφιβάλλεται μὲν παρ' ἐνίοις ὁ περὶ τοῦ σηκοῦ λόγος· ὁ σηκὸς δὲ νῦν εἶδός ἐστιν ἱερᾶς ἐλαίας (*Bibl* 262.489a.14–15) ;

EM affirme que les poètes plus récents appellent σηκός le temple

> σηκός· στηκός τις ἐστί· καὶ γὰρ σταθμός ἐστιν, ἀπὸ τοῦ ἵστασθαι ἐν αὐτῷ τὰ θρέμματα· ὅθεν καὶ οἱ νεώτεροι τῶν ποιητῶν σηκὸν λέγουσι τὸν ναὸν, παρὰ τὸ ἵστασθαι ἐν αὐτῷ τὸ ἄγαλμα.

Le sens plus ancien serait le 1) (*cf.* les scolies à Hésiode et Homère), suivi par 3) (Lysias, *cf. supra*, Harpocration) et par 2). *Cf.* aussi Eustathius *in Od.*, I 336.28–39.

383 **σισύρα·** αἴγειον στέγαστρον τετριχωμένον. ἔστι δ' ὅτε καὶ τὸ τραχὺ καὶ ἄγναπτον ἱμάτιον, ὡς καὶ Ἀριστοφάνης· ἐν πεντε σισύραις ἐγκεκορδυλημένος

Le passage où le terme se trouve appartient aux *spuria* :

> *Eryx.* 400E4–6 : οὐδ' ἂν προτιμήσειεν Σκύθης ἀνὴρ οἰκίαν αὑτῷ τὴν καλλίστην εἶναι μᾶλλον ἤπερ σίσυραν δερματίνην

L'explication de Timée se partage en deux parties : l'une, qui concerne Platon, l'autre qui concerne Aristophane, avec une référence explicite et une citation de *Nu.* 82.

Voici les questions qui se posent face à l'explication de Timée :

(1) quelle est la différence entre les deux sens ? Est-ce seulement que, dans le deuxième, la couverture n'est pas forcément faite de peau de chèvre ?

(2) pourquoi Timée a-t-il ajouté la deuxième glose? Il y a un petit nombre d'entrées qui contiennent des citations d'autres auteurs[297], et on se demande si cette citation d'Aristophane n'est pas une interpolation;

(3) que veut dire la première explication (couverture de chèvre)? Couverture faite de chèvre? On se demande si on ne doit pas corriger le texte de Timée au sens d'Eratosthène (*cf. infra*).

Pour une fois, il est peut-être possible de repérer la source de la glose de Timée, du moins, pour ce qui est de la partie concernant Platon. En effet, un lexique et la scolie platonicienne *ad loc* présentent une explication presque identique à celle de Timée en l'attribuant explicitement à Eratosthène:

> [Her.]: σίσυρα καὶ σίσυρις διαφέρει, ὡς Ἐρατοσθένης διαστέλλει. σίσυραν μὲν γὰρ λέγει στέγαστρον αἰγείων δερμάτων τετριχωμένων, σίσυρναν δὲ τὸ ἐκ τῶν κῳδίων ῥαπτόμενον ἀμπεχόνιον.
>
> Sch. *in Pl.*, *Erx.* 400E: σίσυραν. Ἐρατοσθένης σίσυραν φησὶ στέγαστρον ἐξ αἰγείων δερμάτων τετριχωμένων, σισύρναν δὲ τὸ ἐκ τῶν κωδίων ῥαπτόμενον ἀμπεχόνιον. (Cf. aussi Sch. *in Ar.*, *Av.* 122).

Le terme est commenté par de nombreux lexiques (Pollux 6. 70 et 10.123; Ammonius; Hésychius; Photius; *Et.Gud.*; *EM*; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.]; *Lex. in Hdt.*; *Souda*). Aristophane est explicitement cité par Pollux, Photius, *Et.Gud.*, *EM*, *Souda*, de sorte que l'on a l'impression que le terme est considéré par eux comme aristophanien plutôt que comme platonicien[298].

Il y a de nombreuses scolies à Aristophane; une seule présente une explication semblable à celle de Timée, avec encore une fois une référence à Eratosthène:

> Sch. *Av.*, 122: σισύραν· σισύρνα καὶ σισύρα καὶ σίσυς διαφέρουσι. σισύρα μὲν γάρ ἐστι τὸ ἐξ αἰγείων δερμάτων ἔτι τὰς τρίχας ἔχον σκέπαστρον. τὴν δὲ σισύρναν οἱ κατὰ Λιβύην λέγουσι τὸ ἐκ τῶν κωδίων ῥαπτόμενον ἀμπεχόνιον. σίσυς δέ ἐστι παχὺ ἱμάτιον καὶ εὐτελές, πρὸς δὲ καὶ μικρὸν, ἐπιτήδειον εἰς ἓν ἅπτεσθαι, οἷον ἐξωμίδιον. σισύρα χλαίνης εἶδος εὐτελοῦς, οἷον ἁπλοΐδος ἢ ἐξωμίδος ἢ τοιούτου τινός. Ἀριστοφάνης ἐν Νεφέλαις «ἐν πέντε σισύραις.». ὁ δὲ Ἐρατοσθένης ὥς ἐστι βαίτη, καθάπερ τὸ δένδρον τὸ αὐτὸ καὶ ἄνδραχνον καὶ ἀνδρόχνην καλοῦμεν, οὕτως ᾤοντο σισύραν

---

[297] ἦτρον, qui contient une citation d'Homère; οὐχ ἥκιστα, qui présente une paraphrase de Porphyre et qui est probablement une interpolation; σφριγῶντες, qui n'a pas une citation, mais une référence à Hippocrate. V. Introduction, p. 23 et 111.

[298] *Cf.* aussi Hug, *RE* III A 1, 376–377.

καὶ σίσυν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ ἐκδέχεσθαι, καὶ τρίτην προσλαμβάνουσι σισύρνην οἱ κατὰ Λιβύην τὸ ἐκ τῶν κωδίων, τὸ ἀμπεχόνιον καλούμενον. καὶ τὴν σισύραν βαίτην ὑπέλαβον εἶναι τινές. τὸ δὲ οὐκ ἔστιν ἀληθὲς, ἀλλὰ χλαίνης εἶδος εὐτελοῦς, οἷον ἐξωμίδα ἢ διπλοΐδα ἢ τοιοῦτόν τι. οὕτως ἐν τῷ λεξικῷ.

Les scolies à Théocrite nous disent que notre terme est un atticisme :

Sch. *in Theoc.*, 5.14 : τὰν βαίταν· τὰ ἐκ κωδίων συνερραμμένα περιβόλαια καλοῦσι βαίτας, Ἀττικοὶ δὲ σισύρας.

Le terme est aussi extrêmement rare[299].

384 **σκιρῖται·** λόχος ἀνδρῶν ἑξακοσίων Ἀρκαδικός, ὁ ἀρχόμενός τε ἐν τοῖς πολέμοις καὶ τελευταῖος ἀναχωρῶν

La glose concerne ou bien Thucydide ou bien Xénophon :

Thucydide 5.67 : τότε δὲ κέρας μὲν εὐώνυμον Σκιρῖται αὐτοῖς καθίσταντο, αἰεὶ ταύτην τὴν τάξιν μόνοι Λακεδαιμονίων ἐπὶ σφῶν αὐτῶν ἔχοντες·

Cf. aussi Sch. *ad loc* :

Xénophon *HG*, 5.4.52 : ὥστε ἀναβάντες οἱ Σκιρῖται καὶ τῶν ἱππέων τινὲς ἔπαιον τοὺς τελευταίους τῶν Θηβαίων παρελαύνοντας εἰς τὴν πόλιν. ὡς μέντοι ἐγγὺς τοῦ τείχους ἐγένοντο, ὑποστρέφουσιν οἱ Θηβαῖοι· οἱ δὲ Σκιρῖται ἰδόντες αὐτοὺς θᾶττον ἢ βάδην ἀπῆλθον[300].

385 **σκηπτόμενος·** προφασιζόμενος

Theaet. 145C2–3 : ἀλλὰ μὴ ἀναδύου τὰ ὡμολογημένα σκηπτόμενος παίζοντα λέγειν τόνδε

Soph. 217B6–7 : ὁ δὲ ταὐτὰ ἅπερ πρὸς σὲ νῦν καὶ τότε ἐσκήπτετο πρὸς ἡμᾶς·

Symp. 217D5 : σκηπτόμενος ὅτι ὀψὲ εἴη

Legg. 864D5–7 : ὧν ἂν γίγνηταί τι φανερὸν τοῖς ἐκλεχθεῖσιν ἑκάστοτε δικασταῖς, ἀναφέροντος τοῦ δράσαντος ἢ τοῦ σκηπτομένου ὑπὲρ τοῦ ποιήσαντος, κτλ.

Timée veut pourtant signaler un passage platonicien particulier, ou peut-être deux passages particuliers, *Theaet.* 145C et *Symp.* 217D. Tout d'abord, ils présentent le verbe à la même forme que celle donnée par Timée ; en outre, dans ces deux passages, le sens est celui donné par Timée, alors que, dans le *Sophiste*, il signifie quelque chose comme

299 Une trentaine d'occurrences entre le VIIIe avant J.-C et le IVe après J.C. (dont 9 chez Aristophane et 1 chez Platon).
300 *Cf.* Geyer, *RE* A 1, 536–537.

« opposer », « lancer contre », et, dans les *Lois*, quelque chose comme « plaidoyer ».

Mis à part le fait que Timée glose le verbe car il est utilisé par Platon de façon particulière, il y a d'autres bonnes raisons de le gloser.

Tout d'abord, il y a deux verbes différents, selon qu'on l'écrive avec un *epsilon* ou avec un *eta* :

> Ammonius : σκήπτεσθαι καὶ σκέπτεσθαι διαφέρει. σκήπτεσθαι μὲν γάρ ἐστι τὸ προφασίζεσθαι, σκέπτεσθαι δὲ τὸ βουλεύεσθαι.

(Cf. aussi *Et.Gud.* et *EM*).

Ensuite, il est ambigu, car il veut dire « s'appuyer », « donner des prétextes », « fixer », « tomber dans », etc. :

> Sch. *in Il.*, 1.28 : [σκῆπτρον] τὸ σκήπτω σημαίνει δύο, τὸ ἐπερείδομαι καὶ τὸ προφασίζομαι, ἐξ οὗ καὶ τὸ σκῆψις.

> Photius : σκήπτεται· προφασίζεται. σκηπτόμενος· ἐπερειδόμενος· στηριζόμενος. σκηπτόμενος· ἀξιῶν ἢ ἐμφαίνων.

Cf. aussi Hésychius *s.v.* σκῆψαι ; Sch. *in A.*, *A.* 302 et 310 ; Sch. *in Il.*, 14.457, etc.

De nombreux lexiques et quelques scolies présentent, comme Timée, l'explication προφασίζομαι, mais dans des formes verbales différentes : *cf.* Hésychius *s.v.* σκήπτεται et σκήπτοιτο ; [Zon.] et *Coll.Verb.*[1] *s.v.* σκήπτεται ; et la *Souda*, où Aristophane est explicitement cité pour le même sens que Platon :

> σκήπτομαι. Ἀριστοφάνης Πλούτῳ· σκήπτομαί γ', ὅταν τύχω. ἀντὶ τοῦ προφασίζομαι. καὶ Σοφοκλῆς· ἀλλ' εἰσόρα, μὴ σκῆψιν οὐκ οὖσαν τίθῃ.

Cf. aussi Sch. *in Ar.*, *Pl.* 904 ; Sch. *in Th.*, 6.18.

386 **σκληφρός·** ὁ σκληρὸς καὶ παρηβηκώς, ὁ τὰ σκληρὰ φέρειν δυνάμενος

> *Euthyd.* 271B1–5 : καὶ μάλα πολύ, ὦ Σώκρατες, ἐπιδεδωκέναι μοι ἔδοξεν, καὶ τοῦ ἡμετέρου οὐ πολύ τι τὴν ἡλικίαν διαφέρειν Κριτοβούλου. ἀλλ' ἐκεῖνος μὲν σκληφρός, οὗτος δὲ προφερὴς καὶ καλὸς καὶ ἀγαθὸς τὴν ὄψιν.

Le passage est difficile à comprendre, et cela rend également difficile la compréhension de l'explication de Timée.

Platon est en train de parler de deux personnes jeunes (en témoigne ἐπιδεδωκέναι, qui signifie « avoir grandi »), qui ont plus ou moins le même âge, dont l'une est σκληφρός, l'autre προφερής. Mis à part le problème de savoir à qui se réfèrent ἐκεῖνος et οὗτος, il y a un désaccord sur l'interprétation de σκληφρός et προφερής. Selon la scolie *ad loc* et

Att.Nom., σκληφρός signifie quelqu'un qui est plus âgé, mais qui paraît plus jeune, alors que προφερής veut dire quelqu'un qui est plus jeune, mais qui paraît plus âgé :

> Sch. *in Pl., Euthyd.* 271B : σκληφρός … προφερής. σκληφρὸς ὁ τῷ μὲν χρόνῳ πρεσβύτερος, τῇ δὲ ὄψει νεώτερος δοκῶν· προφερὴς δὲ ὁ τῷ μὲν χρόνῳ νεώτερος, τῇ δὲ ὄψει πρεσβύτερος.

Pourtant, le passage platonicien ne semble pas dire cela, mais plutôt le contraire : les deux sont jeunes, ont le même âge, mais l'un est maigrelet (σκληφρός), l'autre a un aspect excellent (προφερής). Timée dit quelque chose d'encore différent : il donne une explication unitaire (σκληφρός καὶ παρηβηκώς) et une étymologie (σκληρὰ φέρειν). Littéralement παρηβηκώς veut dire « âgé », mais probablement ici veut dire « post-pubère ».

Seuls quelques lexiques glosent le terme.

> Poll., 2.10 : σκληφρὸς δὲ ὁ ἐκείνῳ πεφυκὼς ὑπεναντίος, τοῦτον δὲ καὶ νεοειδῆ ἂν εἴποις.
>
> Hésychius : σκληφροί· οἱ ἰσχνοὶ καὶ λεπτοὶ τοῖς σώμασι.
>
> Photius : Σκλῆφρον· τὸν κατεσκληκότα καὶ ἀγεννῆ τὴν ἰδέαν.

A cela, il faut ajouter une autre scolie à Platon :

> Sch. *in Pl., Euthyd.* 271B : σκληφρός. οὕτω λέγεται καὶ παρὰ Ἀριστοτέλει ὁ ἰσχνὸς καὶ λεπτὸς τὸ σῶμα.

Cette scolie est intéressante pour deux raisons : elle confirme l'idée que le sens du terme chez Platon concerne l'état du corps indépendamment de l'âge, et il mentionne Aristote, ce qui signifie aussi que la glose d'Hésychius est aristotélicienne. De plus, si l'on regarde le passage d'Aristote, on peut dire que l'entrée de Pollux aussi est d'origine aristotélicienne :

> Aristoteles *Somn.Vig.*, 457a25–31 : οἱ δὲ φλεβώδεις οὐχ ὑπνωτικοὶ δι' εὔροιαν τῶν πόρων, ἂν μή τι ἄλλο πάθος ἔχωσιν ὑπεναντίον. οὐδ' οἱ μελαγχολικοί· κατέψυκται γὰρ ὁ εἴσω τόπος, ὥστ' οὐ γίγνεται πλῆθος αὐτοῖς ἀναθυμιάσεως. διὰ τοῦτο γὰρ καὶ βρωτικοί, σκληφροὶ ὄντες· ὥσπερ γὰρ οὐδὲν ἀπολελαυκότα διάκειται τὰ σώματα αὐτοῖς.

387 **σκολύθρια·** ταπεινὰ διφρία παρὰ τοῖς Θεσσαλοῖς ἅ τινες θρανία καλοῦσιν

> *Euthyd.* 278B7–C1 : ὥσπερ οἱ τὰ σκολύθρια τῶν μελλόντων καθιζήσεσθαι ὑποσπῶντες χαίρουσι καὶ γελῶσιν, ἐπειδὰν ἴδωσιν ὕπτιον ἀνατετραμμένον.

Le terme est commenté par Pollux 7.112 et 10.47–48, [Didymus], Pausanias, Hésychius, Photius, *EM*, *Coll.Verb.*[1], *Att.Nom.*, *Souda.*

Pausanias, Hésychius et *Att.Nom.* présentent comme explication de σκολύθρια, ταπεινὰ διφρία ; d'autres, des termes apparentés (διφριδίων : [Didymus], Pausanias, *EM* ; Pollux[301] présente οἱ Θετταλικοὶ δίφροι, qui constitue une autre ressemblance avec l'explication de Timée). Il faut remarquer que quatre lexiques (Pollux 10.47–48 ; [Didymus] ; Pausanias et *EM*) mentionnent explicitement Platon, et que les trois premiers se réfèrent explicitement à l'*Euthydème* (ἐν Εὐθυδήμῳ) ; [Didymus] et *EM* citent le passage.

La scolie *ad loc* présente une partie de l'explication de Timée :

> σκολύθρια ταπεινὰ διφρία. ἔνιοι δὲ ὑποπόδια.

Pourquoi Timée glose-t-il le terme ? A cause du fait qu'il est exotique, reconnu comme platonicien, et aussi démodé :

> *cf.* Eustathius *Od.*, I 190.1–7 : ἐν δὲ παλαιῷ ῥητορικῷ λεξικῷ εὕρηνται καὶ σκολύθρια, διφρία βραχέα. καὶ ἄλλως δὲ, σκόλυθρα, διφρία ταπεινά. καὶ ἔστι τὸ μὲν διφρίον ἐκεῖ, ὡς γένος. τὸ δὲ σκόλυθρον ἢ σκολύθριον, ὡς εἶδος. ἡ δὲ χρῆσις αὐτοῦ ἀναφέρεται εἰς Πλάτωνα ἐν Εὐδυδήμῳ.

Il est aussi rarissime[302].

388 **σμινύην·** οἱ μὲν δίκελλαν, οἱ δὲ ἀξίνην καλοῦσιν

> *Rep.* 370D1 : οὐδὲ σμινύην, οὐδὲ τἆλλα ὄργανα ὅσα περὶ γεωργίαν.

La forme du terme coïncide avec celle donnée par Timée. L'explication présente deux synonymes, qui ensemble ou séparément, sont utilisés comme « explication » par de nombreux autres lexiques et scolies : *cf. supra*, app. *loc sim*, et aussi Pollux, 10.128–129 ; *Lex.Rhet.* ; Thomas Magister ; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1500 ; Sch. *in Nic.*, *Ther.* 386. *Cf.* aussi Sch. *in Pl.*, *Rep.* 370D (= *Att.Nom.*) :

> σμινύην. σκαφίον. τινὲς δὲ ἀξίνην ἐκ τοῦ ἑτέρου μέρους δικελλοειδῆ.

σμινύη est un atticisme :

> Moeris : σμινύη Ἀττικοί, σκαφεῖον ἀξινοπλατειαν.
>
> Galenus *in Hp.Fract.* XVIIIB 423–424 : σκαφίας δὲ δηλονότι κέκληκε δι᾽ ὧν σκάπτομεν τὴν γῆν ἐν οἷς εἰσι καὶ αἱ καλούμεναι δίκελλαι, σμινύας δ᾽ αὐτὰς ὀνομάζουσιν οἱ Ἀττικοί.

---

301 7.112.4–6 et 10.47–48.

302 Dix occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. (à savoir, Platon et les lexiques).

Certains lexiques attribuent l'utilisation du terme à Aristophane :

> Pollux 10.166 : ἡ δὲ σμινύη καττύς, δερμάτιον ἐντιθέμενον τῇ σμινύῃ, ὅταν ὁ στέλεχος ἀραιὸς ᾖ· καὶ ἔστι τοὔνομα ἐν τοῖς Ἀριστοφάνους Δράμασιν ἢ Νιόβῳ.
>
> Thom.Mag. : σμινύη καὶ δίκελλα, οὐ σκαφεῖον. Ἀριστοφάνης ἐν νεφέλαις·
>
> ἢν ἡ σμινύη μὴ προδῷ τὰς ἐλπίδας.
>
> [καὶ] Λιβάνιος ἐν μελέτῃ τῇ Δύσκολος ὤλισθε· πεπληγυῖαν ἐν ταῖς πέτραις τὴν δίκελλαν ἰασόμενος.

Le terme est aussi très rare[303].

Le couple σμινύη / δίκελλα est mentionné par deux autres « sophistes » : *cf.* Eutecnius (IIIe siècle après J.-C.) et Libanius (IVe siècle après J.-C.). (Libanius est mentionné par Thomas magister, *cf. supra*).

389 **σπαργῶσα·** σπαραττομένη ὑπὸ θλίψεως καὶ δεομένη ἐκκρίσεώς τινος

Voici les occurrences du verbe chez Platon :

1) *Symp.* 206D7–E1 : ὅθεν δὴ τῷ κυοῦντί τε καὶ ἤδη σπαργῶντι πολλὴ ἡ πτοίησις γέγονε περὶ τὸ καλὸν διὰ τὸ μεγάλης ὠδῖνος ἀπολύειν τὸν ἔχοντα.
2) *Phaedr.* 256A1–2 : ὁ δὲ τῶν παιδικῶν ἔχει μὲν οὐδὲν εἰπεῖν, σπαργῶν δὲ καὶ ἀπορῶν περιβάλλει τὸν ἐραστὴν καὶ φιλεῖ, κτλ.
3) *Rep.* 460C8–9 : τάς τε μητέρας ἐπὶ τὸν σηκὸν ἄγοντες ὅταν σπαργῶσι
4) *Legg.* 692A3–4 : ὁ δὲ τρίτος σωτὴρ ὑμῖν ἔτι σπαργῶσαν καὶ θυμουμένην τὴν ἀρχὴν ὁρῶν

L'explication de Timée est bizarre : σπαραττομένη (« déchirée par compression ») ne s'adapte absolument pas au sens de σπαργῶσα, si bien qu'on se demande si Timée n'a pas voulu faire un jeu étymologique ; quant à δεομένη ἐκκρίσεώς τινος (« qui a besoin d'une sécrétion »), il ne s'adapte pas non plus parfaitement aux passages platoniciens. En effet, dans 1), le verbe est utilisé pour une femme enceinte, et donc pleine de lait (comme 3)), dans 2), pour quelqu'un qui est « plein » de désir, dans 4), pour les chefs qui sont pleins de désir de pouvoir. Mais peut-être que l'explication de Timée pourrait tout de même viser 4), non seulement pour la forme de l'entrée (presque identique à celle de Timée), mais aussi parce que le passage est très obscur.

---

[303] Une cinquantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

En tout état de cause, avec cette entrée, Timée veut signaler une utilisation particulière à un passage platonicien précis.

Photius et la *Souda* présentent la même explication que celle de Timée, mais en utilisant aussi ἀνθοῦσα («qui fleurit», pour une plante, le seul sens donné par *Coll. Verb.*[1]):

> ἀνθοῦσα ἢ σπαραττομένη ὑπὸ θλίψεως καὶ δεομένη ἐκκρίσεως τινός.

Les autres lexiques présentent des explications qui montrent que le verbe était utilisé avec des nuances de sens différentes: *cf. par exemple*

> Galenus: σπαργᾷ· ὀργᾷ.
>
> Pollux 1.230: ἐπὶ φυτῶν καὶ δένδρων καρποφόρων ἐρεῖς ἀκμάζει, ὀργᾷ, σπαργᾷ
>
> Erotianus: σπαργᾷ· ἀντὶ τοῦ ὀρέγεται, ἐπιθυμεῖ.
>
> Hésychius: σπαργᾶν· ὅτε οἱ μασθοὶ πλήρεις ὦσι γάλακτος
>
> etc.

En ce qui concerne les scolies, il y en a seulement pour Platon:

> Sch. *in Pl.* (= *Att.Nom.*): *Symp.* 206D: σπαργῶντι. ὁρμῶντι, ὀργῶντι, ταραττομένῳ (lire σπαραττομένῳ ?), ἢ ἀνθοῦντι. λαμβάνεται δὲ καὶ ἐπὶ τῶν μασθῶν πεπληρωμένων γάλακτος.
>
> *Rep.* 460C: σπαργῶσι. Ὅμηρος· «οὔθατα γὰρ σφαραγεῦντο.» τοὺς μαστοὺς πλήρεις ἔχουσι γάλακτος, καὶ σπαράττονται ὑπὸ θλίψεως, δέονταί τε τοῦ ἐκκριθῆναι αὐτό. σημαίνει δὲ καὶ ὁρμῶσι καὶ ὀργῶσι καὶ ταράττονται.

Le verbe est extrêmement rare[304].

390 **σταθερά·** μέσον ἡμέρας ὅτε κατὰ κορυφὴν ὁ ἥλιος γίνεται

391 **σταθερός·** στάσιμος, ἰσχυρός

> *Phaedr.* 242A3–5: Μήπω γε, ὦ Σώκρατες, πρὶν ἂν τὸ καῦμα παρέλθῃ. ἢ οὐχ ὁρᾷς ὡς σχεδὸν ἤδη μεσημβρία ἵσταται ἡ δὴ καλουμένη σταθερά

Le manuscrit présente deux entrées, mais le problème se pose de savoir si, à l'origine, il y avait deux entrée différentes ou bien une seule, dont la deuxième partie aurait eu le but d'expliquer le sens de σταθερός dans l'expression σταθερά (ἡμέρα). En faveur de cette hypothèse, il y a le fait que, chez Platon, il n'y a aucune occurrence de σταθερός, sauf σταθερά, qui a le sens donné par Timée et qui apparaît dans le passage pertinent,

---

[304] Une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe avant J.-C et le IVe après J.-C.

sous la même forme que celle donnée par Timée. Une autre hypothèse possible est qu'on a ajouté successivement l'explication de σταθερός, qui ensuite a été incorporée dans notre lexique comme une glose.

La première hypothèse semble la bonne. En effet, Photius et la *Souda* (qui presque toujours s'inspirent de Timée pour leurs entrées), sans reprendre l'entrée de Timée mot pour mot, associent de fait σταθερός et σταθερά :

Photius (presque identique dans la *Souda*) :

> σταθερόν· ὀξύ ἰσχυρὸν ἢ θερμόν· τὸ διὰ τὴν ὀξύτητα τῆς κινήσεως ἑστάναι δοκοῦν ἐν Φαίδρωι· μή πως, ὦ Σώκρατες, πρὶν ἂν τὸ καῦμα παρέλθῃ· οὐχ ὁρᾷς ὡς σχεδὸν ἤδη μεσημβρία ἵσταται, ἡ δὴ καλουμένη σταθερά ; δύναται μέντοι καὶ θερμοτάτη εἶναι ἡ σταθερὰ, ὀξεῖα οὖσα· καὶ γὰρ τὸν ἥλιον ὅτ' ἂν μᾶλλον ἐγκαῇ, ὀξὺν εἰώθασι λέγειν.

L'entrée de Photius (et de la *Souda*) est intéressante aussi car elle mentionne Platon, le *Phèdre*, en citant même les lignes où le terme apparaît. On avait probablement à l'origine quelque chose de semblable aussi chez Timée.

Les autres lexiques aussi glosent σταθερόν, sauf Hésychius (σταθερήν· τὴν μεσημβρινὴν ὥραν, τὴν θερμήν, ὡς Πλάτων).

Parmi eux, certains se limitent à donner le sens de l'adjectif : *cf.* par exemple [Did.] (σταθερόν· ἰσχυρόν) ; Hésychius (σταθερόν· βέβαιον, ἰσχυρόν, ἑδραῖον. ἄλλοι δὲ τὸ ὑποστατικόν. οἱ δὲ μεσημβρινόν, ἢ ἑστηκός. ἔνιοι θερμόν, καθαρόν, γαληνόν, εὔδιον) ; voir aussi *Gloss.Rhet.* ; *Coll.Verb.*[1] ; Photius (σταθερόν· μόνιμον· στάσιμον).

D'autres associent l'adjectif à l'usage qu'en fait Platon :

> Phrynichus : σταθερὸς ἄνθρωπος· οὕτως οὐ χρῶνται οἱ ἀρχαῖοι, ἀλλὰ σταθερὰ μὲν μεσημβρία λέγουσι καὶ σταθερὰ γαλήνη, σταθερὸς δὲ ἄνθρωπος οὐδαμῶς, ἀλλ' ἐμβριθής. οὐ καλῶς οὖν Φαβωρῖνος « σταθερὸς ἄνθρωπος » εἶπεν.

Cf. aussi *EM* et [Zon.] *s.v.* σταθερόν.

Phrynichus explique que les anciens n'utilisaient pas l'adjectif pour « homme » (comme Favorinus le fait de façon mauvaise), mais pour le midi et pour la mer tranquille. Timée gloserait donc σταθερά car c'est un terme difficile à comprendre dans la mesure où il est utilisé de façon particulière par les anciens.

Il y a une scolie à Apollonius Rhodius qui reprend ce sens démodé : Sch. *in A.R.*, 40.22.

Pour finir, il y a une scolie à Platon et une très bonne explication d'Hermias :

Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 242A: σταθερά. σταθερὸν τὸ σφόδρα θερμόν, ἀπὸ τῆς ἐν τῷ θέρει μεσημεριας (sic). καὶ Ἀντίμαχος· θέρεος σταθεροῖο. καὶ τὸ ἑστὼς δὲ καὶ ἠρεμοῦν σταθερὸν λέγουσιν.

Herm. in Phaedr., 65.8–14: σταθερὰ δὲ ἡ μεσημβρία εἴρηται ὅτι ὁ ἥλιος περὶ τὴν μεσημβρίαν γιγνόμενος ἵστασθαι δοκεῖ· ἡ μὲν γὰρ μετάβασις αὐτοῦ ἡ περὶ τὰς ἀνατολὰς διάδηλον ἔχει τὴν παραλλαγήν, ἡ δὲ περὶ τὴν μεσημβρίαν οὐκέτι· ᾧ γὰρ λόγῳ μείζονα φαίνεται τὰ ἄστρα πρὸς τοῖς ὁρίζουσι, τούτῳ καὶ μᾶλλον κινούμενα. ἢ καὶ ὅτι ἐν τοῖς γνώμοσιν αἱ σκιαὶ ἐλάττονα ἐν τοῖς ἴσοις χρόνοις διαστήματα περὶ τὴν μεσημβρίαν κινοῦνται. ἢ καὶ διὰ τὴν κάθετον πασῶν οὖσαν στασιμωτάτην.

392 **στρυφνόν·** στερεόν

L'adjectif se trouve deux fois chez Platon, dans deux passages assez proches du *Timée*, mais jamais sous la forme donnée par Timée:

Tim. 65D3–4: τραχύτερα μὲν ὄντα στρυφνά, ἧττον δὲ τραχύνοντα αὐστηρὰ φαίνεται·

Tim. 67D7–E1: τοῖς περὶ τὴν σάρκα θερμοῖς καὶ ψυχροῖς καὶ τοῖς περὶ τὴν γλῶτταν στρυφνοῖς

Mais contrairement à ce que l'on pourrait penser, il y a une différence de sens entre le premier et le deuxième passage. Dans le deuxième, qui concerne la langue, le terme veut dire «âpre»; dans le premier, qui concerne les petites veines, «âpre» ne convient pas, et c'est peut-être pour cette raison que Timée glose στρυφνόν avec στερεόν («dur»). Timée glose donc στρυφνόν car il a un sens particulier à un passage platonicien précis.

Les autres lexiques montrent que le terme est nuancé, et qu'il s'applique à des choses hétéroclites, comme le caractère, le vin, l'herbe (βοτάνη), la pâte (μᾶζα): *cf.* par exemple

Phrynichus: στρυφνὸν ἦθος· τὸ σκληρόν.

Hésychius: στρυφνός· μᾶζα. ἢ οἶνος στυφός.

Voir aussi *Souda* et [Zon.].

D'autres lexiques en donne une explication étymologique: *cf.* par exemple

Orion: στρυφνός. παρὰ τὸ στύφω, στυφνὸς, καὶ στρυφνὸς, πλεονασμῷ τοῦ ρ.

EM: στριφνόν· σημαίνει τὸ σφιγκτὸν καὶ στερεόν.

Aristote aussi utilise l'adjectif avec des nuances différentes: *cf.* par exemple *de An.* 422b10–14 («âpre»), ou *EN* 1157b12–14:

> ὅθεν εἴρηται «πολλὰς δὴ φιλίας ἀπροσηγορία διέλυσεν.» οὐ φαίνονται δ' οὔθ' οἱ πρεσβῦται οὔθ' οἱ στρυφνοὶ φιλικοὶ εἶναι·

Cf. Sch. *ad loc*:

> στρυφνοὺς φασὶ, τοὺς παρ' ἡμῖν ξηροὺς λεγομένους, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ἀγρίους.

Le terme est rare, mais abondemment utilisé par les médecins: l'on trouve quarante occurrence dans le *corpus hippocraticum*, 250 chez Galien, une centaine chez Oribase.

393 **στερίφαι·** στεῖραι, παρὰ τὸ στερεὰν ἔχειν τὴν ὑστέραν

Le terme se trouve dans le *Théetète*, mais non pas sous la forme donnée par Timée:

> *Theaet.* 149B10–C2: στερίφαις μὲν οὖν ἄρα οὐκ ἔδωκε μαιεύεσθαι, ὅτι ἡ ἀνθρωπίνη φύσις ἀσθενεστέρα ἢ λαβεῖν τέχνην ὧν ἂν ᾖ ἄπειρος·

L'explication de Timée comprend un synonyme et une sorte d'étymologie[305].

Le terme est glosé par de nombreux lexiques, qui tous (sauf Moeris, voir *infra*) utilisent comme partie de l'explication le synonyme donné par Timée, στείρα: *cf.* Pollux 4.208; Hésychius; Photius; *Coll. Verb.*[1]; *Souda*; [Zon.]. Bien que l'explication étymologique de Timée soit *verissima*, seule la *Souda* la reprend:

> στέριφος· στεῖρος, καὶ ἄγονος. παρὰ τὸ στερεὰν ἔχειν τὴν ὑστέραν. αὐτὸς δὲ διὰ τοῦ ἕλους, ᾗ στεριφότατός τε ἦν καὶ ἥκιστα ἀπὸ τῶν ἐναντίων ἑωρᾶτο, ὑπερέβη. καὶ Θουκυδίδης· τὰς πρώρας τῶν νεῶν ξυντεμόντες ἐς ἔλασσον στεριφοτέρας ἐποίησαν. ἀντὶ τοῦ στερεωτέρας.

Il convient de remarquer que la *Souda* mentionne Thucydide, ce qui indique que le terme est un atticisme, ce que Moeris confirme également:

> στερίφη Ἀττικοί, στερρά Ἕλληνες.

[305] Ruhnke (p. 199) affirme: «verissima est *Timaei* ratio. Nam στέριφος, contracte στριφός, στιφρός, στριφνός, ab antiquo στέω, στερός formatum, proprie est *solidus*, *durus*.»

Les seuls scolies sur le terme concernent Thucydide (Sch. *in Th.*, 6.101 et 7.36).

Pour Platon, on dispose du commentaire anonyme, assurément antérieur à Timée, qui donne στεῖραι comme glose (si la reconstruction du texte est correcte, *cf.* CPF):

> *anon in Theaet.*, 49.10–19:
>
> Στε[ρίφα]ις μὲν οὖν ἄρα
> οὐκ [ἔδ]ωκε μαιε[ύ]ες
> [θα]ι, ὅτι ἡ ἀνθρωπ[ί]νη
> [φύσι]ς ἀ[σθεν]εστέρα ἢ [λα]βε[ῖ]ν [τέχν]ην ὧν
> [ἂν ᾖ ἄπειρο]ς.
> [Στερίφα]ις καὶ στεί[ραις οὐκ ἔδ]ωκε μαιεύ[εσθαι διὰ τὸ] μὴ κεκυ[ηκέναι] μηδὲ τεκεῖν·

Le terme est un atticisme (utilisé par Aristophane, Platon, Thucydide) très rare[306].

394 **στέμφυλα·** ἐλαιῶν καὶ σταφυλῶν ἀποπιέσματα οἷς ἀντὶ ὄψων ἐχρῶντο

La glose concerne Aristophane:

> *Eq.* 806: καὶ χῖδρα φαγὼν ἀναθαρρήσῃ καὶ στεμφύλῳ εἰς λόγον ἔλθη
>
> *Nu.* 114: βρύων μελίτταις καὶ προβάτοις καὶ στεμφύλοις.
>
> *Cf.* Sch. *in Ar.*, *Eq.* 806: καὶ στεμφύλων εἰς λόγον ἔλθῃ· καὶ προσομιλήσῃ τοῖς στεμφύλοις, ἢ πλησιάσῃ. στέμφυλα δὲ ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ τὰ τῶν ἐλαῶν ἀποπιέσματα· περιπτίσματα δὲ τὰ τῶν ἀμπέλων.

Pour l'atticisme du terme, *cf.*

> Moeris: στέμφυλα Ἀττικοί, στρέμφυλα Ἕλληνες.
>
> Phrinychus: στέμφυλα· οἱ μὲν πολλοὶ τὰ τῶν βοτρύων ἐκπιέσματα, οἱ δ' Ἀττικοὶ στέμφυλα ἐλαῶν.

Phrynichus explique que, d'ordinaire, le στέμφυλον est le jus pressé du raisin, mais que, chez les Attiques, il était fait à partir d'olives. *Cf.* aussi *Et.Gen.* (= *EM*) *s.v.* βρύτια.

---

[306] Une cinquantaine d'occurrences entre le VIIIe avant J.-C. et le IVe après J.-C.

395 **στρατεία·** ἡ ἐνέργεια καὶ ὥσπερ πάλη

396 **στρατιά·** τὸ τῶν στρατιωτῶν ὑπὸ ἕνα ἔπαρχον τάγμα

Chez Platon, il y a une vingtaine d'occurrences de στρατεία et plus d'une dizaine d'occurrences de στρατιά. Ruhnke (p. 200) signale les passages suivants pour montrer que la différence entre les deux termes est suffisamment attestée : *Theaet.* 170A, *Prot.* 354A, *Hipp. I* 226C et 370D, *Charm.* 156D. Mais il est probable que Timée pensait à *Theag.* 129D4–8 :

> ἐπὶ γὰρ τῇ ἐπὶ στρατείαν ἐξορμῇ Σαννίωνος τοῦ καλοῦ ἐγένετό μοι τὸ σημεῖον, οἴχεται δὲ νῦν μετὰ Θρασύλλου στρατευσόμενος εὐθὺ Ἐφέσου καὶ Ἰωνίας. ἐγὼ οὖν οἴομαι ἐκεῖνον ἢ ἀποθανεῖσθαι ἢ ὁμοῦ τι τούτῳ γ' ἐλᾶν, καὶ περί γε τῆς στρατιᾶς τῆς ἄλλης πάνυ φοβοῦμαι.

En effet, même si dans ce passage, les termes n'ont pas la même forme que celle présentée par Timée, il semble pourtant probable que c'est à ce dernier passage que Timée pense, car, là, les deux termes apparaissent ensemble, de sorte que se pose la nécessité de les distinguer et de les expliquer.

Comme Ruhnke le remarque (p. 200), dans le manuscrit, les deux termes apparaissent intervertis par rapport à l'explication, de sorte qu'il faut les remettre à leur place respective. Ruhnke affirme aussi : « posteriorem solam descripsit *Suidas*, recteque στρατία servavit ». Mais, à vrai dire, les choses ne sont pas si simples : contrairement à ce que Ruhnke dit, dans la *Souda*, il y a deux entrées στρατιά, dont la deuxième attribue à στρατιά la « mauvaise » explication, de la même façon que notre manuscrit. En revanche, chez Photius, les deux explications sont correctement attribuées aux termes respectifs.

De nombreux lexiques sont attentifs, comme Timée, à la différence entre στρατεία et στρατιά, sauf qu'ils n'ont pas les mêmes explications que Timée. *Cf.* par exemple :

Ammonius (= Ptolemaeus, sauf qu'Ammonius ajoute que « souvent, ils s'échangent dans l'usage », alors que Ptolomée ne dit pas cela) :

> στρατεία ἐκτεταμένως τὸ πρᾶγμα, στρατιὰ δὲ συνεσταλμένως τὸ τῶν στρατιωτῶν πλῆθος. ἐναλλάσσει δὲ πολλάκις ἐν τῇ χρήσει.

En présentant la différence, [Zon.] nous dit que στρατιά est ambigu :

> στρατιά. τὸ πλῆθος. καὶ πόλις. καὶ ἐπίθετον Ἀθηνᾶς. στρατεία δέ, ἡ στράτευσις, δίφθογγον.

Pour l'ambiguïté de στρατιά, voir aussi Stephanus Byz. *Ethn.* 586.5–10 ; *Et.Gud.* Voir aussi Photius (= *EM*) :

> στρατιάν· συστέλλοντες τὴν δευτέραν συλλαβὴν, οὐ μόνον τὸ στράτευμα λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ αὐτὴν τὴν στράτευσιν οὕτως Ἀριστοφάνης.

Cette glose est intéressante car elle mentionne Aristophane, en posant la différence entre στράτευμα (« armée ») et στράτευσις (« campagne »).

Pour ce qui est de Platon, il y a un passage dans le commentaire de Hermias *in Phaedr.*, 140.32–141.6.

L'histoire de ces deux termes est donc la suivante :

(1) il y avait deux mots :
   (i) στρατιά, iota bref, accent sur alpha
   (ii) στρατεία, iota long (= ει), accent sur le iota
(2) il y avait deux (ou plusieurs) sens : « armée », « expédition », « campagne ».
(3) d'habitude, de façon correcte, στρατιά signifie « armée », στρατεία « expédition ». Dans notre manuscrit, il y a une corruption très fréquente : et, surtout à cause de ce qu'Ammonius dit, il est clair que cette corruption n'est pas due aux copistes, mais qu'elle existait dans les textes et dans la langue ancienne[307].

397 **στρατόπεδον·** λέγεται καὶ τὸ πλῆθος τῶν στρατιωτῶν. λέγεται ⟨δὲ⟩ καὶ τόπος, ἐν ᾧ ἀθροίζεσθαι αὐτοὺς ἐπιτήδειον

Il y a plus d'une quarantaine d'occurrences chez Platon, dont plus de dix sous la forme donnée par Timée. Dans la plupart des cas, le sens du terme est τὸ πλῆθος τῶν στρατιωτῶν, mais il y a trois textes où le sens est douteux :

1) *Euthyd.* 290D1–2 : ἐπειδὰν ἢ πόλιν τινὰ θηρεύσωνται ἢ στρατόπεδον, παραδιδόασι τοῖς πολιτικοῖς ἀνδράσιν

2) *Rep.* 351C8–9 : δοκεῖς ἂν ἢ πόλιν ἢ στρατόπεδον ἢ λῃστὰς ἢ κλέπτας ἢ ἄλλο τι ἔθνος, κτλ.

3) *Legg.* 702A2–4 : καὶ μὴν αὐτῶν γ' ἕνεκα καὶ τὸ Δωρικὸν ἐθεασάμεθα κατοικιζόμενον στρατόπεδον καὶ τὰς τοῦ Δαρδάνου ὑπωρείας τε καὶ τὴν ἐπὶ θαλάττῃ κατοίκισιν, κτλ.

Voici alors la question : le mot est ambigu, et dans quelques passages platoniciens, il semble difficile d'en déterminer le sens. Peut-être que

---

[307] Sur les deux termes *cf.* Gebhard, *RE* IVA 1, 252–253 ; 256.

la glose de Timée veut signaler exactement ce fait : par exemple, dans le passage 2), στρατόπεδον se trouve entre πόλιν (qui est un τόπος) et ληστάς (qui est un groupe d'hommes), de sorte qu'il pourrait avoir l'un ou l'autre des deux sens donnés par Timée.

Aucun lexique ne reprend mot pour mot l'explication de Timée, mais tous sont intéressés par le double sens (ou non) de στρατόπεδον.

La plupart marque une distinction nette entre le terme qui signifie πλῆθος ou στράτευμα, à savoir στρατός, et στρατόπεδον, qui signifie le τόπος : *cf.* Ammon. ; Apollon. ; [Her.] ; Ptol. ; Photius ; *Et.Gud.* ; *EM* ; *Coll.Verb.*[1] ; *Souda* ; [Zon.].

Selon certains (mais Apollonius semble sceptique), Homère réunit les deux sens dans στρατός : *cf.*

> Apollon. : στρατός τὸ πλῆθος τῶν πολεμούντων, στρατόπεδον δὲ ὁ τόπος. βούλονται δὲ ἔνιοι τὸν ποιητὴν καὶ ἐπὶ τοῦ στρατοπέδου τὸν στρατὸν τιθέναι, ὅτε φησὶ « πολλαὶ γὰρ ἀνὰ στρατόν εἰσι κέλευθοι. »

> [Her.] : στρατόπεδον στρατοῦ διαφέρει. στρατόπεδον μὲν γάρ φησιν ὁ τόπος ἐν ᾧ ὁ στρατός ἐστιν, οἷον στρατοῦ πέδον· ὁ δὲ στρατὸς αὐτῶν τῶν στρατευομένων τὸ πλῆθος. Αἰσχύλος· « μεθεῖται στρατὸς στρατόπεδον λιπών ». ὁ δ' Ὅμηρος συγχεῖ τὸν τόπον στρατὸν λέγων· « πολλαὶ γὰρ ἀνὰ στρατόν εἰσι κέλευθοι » καὶ ἴσως Ἀττικῶς στρατὸν λέγει τὸν τόπον ἐν ᾧ ὁ στρατός, ὥσπερ ἐν ἄλλοις χρᾶται.

Cf. aussi Zenod. ; Sch. *in A.*, *Th.* 79.

D'autres lexiques affirment que Thucydide confond la différence, en donnant à στρατόπεδον le sens de « armée » :

> [Her.] : συγχεῖ δὲ καὶ Θουκυδίδης τὴν διαφορὰν τοῦ στρατοῦ πρὸς τὸ στρατόπεδον· « τῶν δὲ Κερκυραίων τὸ μὲν στρατόπεδον ὅσον ἐπηκολούθησεν ἀνεβόησεν ».

Cf. aussi *Antiatt.* ; Sch. *in Th.*, 1.46.

Mais il y a aussi des lexiques qui sont du même avis que Timée :

> Photius (= *Souda* ; *Coll.Verb.*[1] ; [Zon.]) : στρατόπεδον ἐποιήσαντο· ἀντὶ τοῦ σκηνάς· δύο γὰρ σημαίνει ἡ λέξις· καὶ τὸ στράτευμα, καὶ τὸν τόπον τοῦ στρατεύματος[308].

398 **στρόφιγγες·** οἱ τῶν θυρῶν στροφεῖς

Le terme apparaît deux fois chez Platon, dans le même passage du *Timée*, mais non pas sous la forme donnée par Timée :

---

[308] Sur στρατόπεδον *cf.* Lammert, *RE* IV A 1, 329.

> *Tim.* 74A1–B7 : καὶ περὶ τὸν διαυχένιον ἅμα καὶ νωτιαῖον μυελὸν ἐξ αὐτοῦ σφονδύλους πλάσας ὑπέτεινεν οἷον στρόφιγγας (…) περὶ τοὺς στρόφιγγας καμπτόμενον τὸ σῶμα καὶ ἐκτεινόμενον παρέχοι

Timée veut signaler l'utilisation que Platon fait du terme dans un contexte particulier, car στρόφιγξ se réfère ici aux vertèbres, tout en ayant le sens standard de «gond d'une porte». Or, il est assez curieux de remarquer que le seul qui signale cet usage est Pollux, mais en se référant à Pherecrates:

> 2.130–131 : ὀνομάζονται δὲ οἱ σφόνδυλοι καὶ στροφεῖς παρὰ τὴν ἐπ' αὐτοῖς τοῦ τραχήλου στροφήν, καὶ στρόφιγγες παρὰ Φερεκράτει.

Les autres lexiques (très peu nombreux, à vrai dire), se contentent de donner le sens standard (semblable ici et là à celui donné par Timée):

> Hésychius στρόφιγγα· τὸν στροφέα

> *Souda*: στρόφιγξ· στροφή, κίνησις. ἢ ἀπὸ τοῦ συστρέφειν καὶ πανουργεύεσθαι.

Cf. aussi [Zon.] *s.v.* στρόφιγξ.

Le terme est très rare[309].

399 **στύραξ·** ὁ σαυρωτὴρ καλούμενος· ἡ τοῦ δόρατος ἀρχὴ ἐφ' ᾗ στηρίζεται

Le terme est ambigu, car il signifie:

1) «bout d'une lance»;
2) «résine dont on fait l'encens» (ou arbre dont on l'extrait. *Cf. infra*, Hérodote).

Timée donne le sens 1), qui se retrouve, mais non pas sous la forme donnée par Timée, dans *Lachès*, passage duquel notre lexicographe s'inspire pour son explication aussi (*cf.* la présence de δόρατος):

> *Lach.* 183E5–184A2 : ἐπεὶ δὲ δὴ παρημείβετο ἡ ναῦς τὴν ναῦν καὶ ἐπέσπα αὐτὸν τοῦ δόρατος ἐχόμενον, ἐφίει τὸ δόρυ διὰ τῆς χειρός, ἕως ἄκρου τοῦ στύρακος ἀντελάβετο.

Presque tous les lexiques qui glosent le terme donnent le sens 1): *cf.* Pollux 2.136–137; Harpocration; Hésychius; Photius; *Souda*; *Gloss.Rhet*; [Zon.]. La plupart (comme par exemple Harpocration, Photius, *EM*,

---

309 Moins d'une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Souda et [Zon.]) présente comme explication τὸ κάτω τοῦ δόρατος τραχήλιον, en citant Thucydide.

Parmi les scolies qui donnent le sens 1), on dispose de celle à Platon, qui est bizarre tantôt pour la syntaxe, tantôt pour le sens :

> στύρακος. κέντρον, κέρας, ἐπιδορατίς

et la scolie à Thucydide 2.4, qui semble être à l'origine de l'entrée de Timée :

> στύρακι· τῷ σαυρωτῆρι καλουμένῳ. ἔστι δὲ τὸ ἔσχατον τοῦ δόρατος στυράκιόν ἐστιν ὁ καλούμενος σαυρωτὴρ τῶν δοράτων τὸ στυράκιον λαβών τις, φησί, τῶν Πλαταιέων ἐν τῷ μοχλῷ τῆς θύρας ἐνέβαλεν ἀντὶ βαλάνου.

Selon Ammonius et Thomas magister, la différence du sens du terme dépend de la différence de genre : au féminin, il signifie « encens », au masculin « petit javelot » :

> Ammonius : στύραξ θηλυκῶς μὲν θυμίαμα, ἀρσενικῶς δὲ τὸ ξύλον τοῦ ἀκοντίου.
>
> *Cf.* aussi Moeris : στύρακα θηλυκῶς Ἀττικοί, ἀρσενικῶς Ἕλληνες.

Mais Moeris a tort : *cf. supra*, Platon : τοῦ στύρακος.

Pour le sens 2) *cf.* par exemple Aristote *HA*, 534b25 (*cf.* aussi Philoponus *in de An.*, 389.33–34 et 312.31–35 ; Sophonias *in de An.*, 91.35–37 et 71.9–11) ; Théophraste *HP*, 9.7 ; Herodotus 3.107 ; Hippocrates *Nat.Mul.* 34.15 ; 109.64 ; *Mul.* 1.30, 195 etc.

Le terme est rare, mais il y a cependant une augmentation assez importante de ses occurrences au IIe siècle après J.-C[310].

400 **συμβιβάσαι·** εἰς συμβίβασιν καὶ ὁμολογίαν ἐλθεῖν περί τινος

> *Prot.* 337E2–338A1 : ἐγὼ μὲν οὖν καὶ δέομαι καὶ συμβουλεύω, ὦ Πρωταγόρα τε καὶ Σώκρατες, συμβῆναι ὑμᾶς ὥσπερ ὑπὸ διαιτητῶν ἡμῶν συμβιβαζόντων εἰς τὸ μέσον
>
> *Hipp. II* 369D4–5 : καὶ ἐπιθυμῶν μαθεῖν ὅτι λέγει διαπυνθάνομαι καὶ ἐπανασκοπῶ καὶ συμβιβάζω τὰ λεγόμενα, ἵνα μάθω·
>
> *Rep.* 504A4–6 : μνημονεύεις μέν που, ἦν δ' ἐγώ, ὅτι τριττὰ εἴδη ψυχῆς διαστησάμενοι συνεβιβάζομεν δικαιοσύνης τε πέρι καὶ σωφροσύνης καὶ ἀνδρείας καὶ σοφίας ὃ ἕκαστον εἴη.

---

310 Presque deux cents occurrences sur les quatre cents entre le VIIIe siècle avant J.-C, et le IVe après J.-C.

Ruhnke (p. 202) signale ce dernier passage, en disant: «hic enim συμβιβάζειν neutraliter positum est, exemplo non facile alibi reperiundo».

Ce verbe est très peu glosé par les lexiques et les scolies:

> Hésychius: καὶ συμβιβάσεις· καὶ διδάξεις
>
> Photius (= *Souda*; *Coll. Verb.*[1]): συμβιβάζων· συλλαλῶν· διδάσκων.
>
> Sch. *in Aristotelis SE*, 181a22: συμβιβάζοντας· συμβαίνοντας.

Le verbe est utilisé par les commentateurs et les philosophes sans être commenté, ce qui signifie qu'il n'est pas problématique quant à son sens. Peut-être, alors, Timée a glosé ce verbe parce qu'il a été utilisé par Platon de façon inhabituelle. Plutôt rare dans les siècles avant J.-C., il devient plus fréquent ensuite. Il convient de remarquer que, au IVe siècle après J.-C., on trouve plus d'une centaine d'occurrences, presque toutes chez les théologiens.

401 **συνέριθοι·** συνεργοί

> *Rep.* 533C7–D4: ἡ διαλεκτικὴ μέθοδος μόνη ταύτῃ πορεύεται, τὰς ὑποθέσεις ἀναιροῦσα, ἐπ' αὐτὴν τὴν ἀρχὴν ἵνα βεβαιώσηται, καὶ τῷ ὄντι ἐν βορβόρῳ βαρβαρικῷ τινι τὸ τῆς ψυχῆς ὄμμα κατορωρυγμένον ἠρέμα ἕλκει καὶ ἀνάγει ἄνω, συνερίθοις καὶ συμπεριαγωγοῖς χρωμένη αἷς διήλθομεν τέχναις·
>
> *Legg.* 889C6–D4: τέχνην δὲ ὕστερον ἐκ τούτων ὑστέραν γενομένην, αὐτὴν θνητὴν ἐκ θνητῶν ὕστερα γεγεννηκέναι παιδιάς τινας, ἀληθείας οὐ σφόδρα μετεχούσας, ἀλλὰ εἴδωλ' ἄττα συγγενῆ ἑαυτῶν, οἷ' ἡ γραφικὴ γεννᾷ καὶ μουσικὴ καὶ ὅσαι ταύταις εἰσὶν συνέριθοι τέχναι·

Pour ce qui est du sens, il ne faut pas choisir entre la *République* et *Lois*. Ce dernier dialogue, pourtant, présente l'occurrence sous la même forme que celle qui est donnée par Timée, ce qui est une raison de le choisir comme passage que Timée avait à l'esprit.

Le terme est homérique: *cf.*

> Apollon.: συνέριθος· συνεργός.

Cf. aussi Sch. *in Od.*, 6.32 et Eustathius *in Od.*, I 236.22–24.

On remarquera qu'Apollonius donne la même explication que Timée, à savoir συνεργός. La scolie et Eustathius expliquent qu'au début, συνέριθος avait le sens de συνεργοῦσα par rapport à la laine, pour devenir ensuite tout simplement συνεργοῦσα (ou βοηθός, dit la scolie).

Le terme est un atticisme:

Moeris: συνέριθοι Ἀττικοί, συνυφαίνουσαι Ἕλληνες.

Moeris explique συνέριθοι avec συνυφαίνουσαι («tisserande d'une trame»), probablement pour reprendre le sens homérique.

Presque tous les lexiques associent l'explication de Timée avec celle de Moeris: *cf.* Hésychius; Photius; *Souda*; *Coll. Verb.*[1].

La scolie platonicienne concernant les *Lois* fait la même chose que la plupart des lexiques:

Sch. *in Pl.*, *Legg.* 889D: συνέριθοι. συνεργοί, ὡς νῦν, ἢ συνυφαίνουσαι.

L'association συνέριθος/συνεργός se retrouve aussi chez Aspasius *in EN*, 372.26–28:

ἡ μὲν γὰρ φρόνησις τῶν πραγμάτων προέστηκε καὶ τοὺς ἀγῶνας τοὺς περὶ ταῦτα καθυποδύεται, ἡ δὲ εὐβουλία ὥσπερ τις συνεργός ἐστιν αὐτῆς καὶ συνέριθος.

Le terme est rarissime[311].

402 **συνέμπορος·** συνοδοιπόρος

Timée a à l'esprit *Phaed.* 108B3–C5, passage où le terme apparaît deux fois, dont une sous la forme donnée par Timée:

καὶ οὔτε συνέμπορος οὔτε ἡγεμὼν ἐθέλει γίγνεσθαι, αὐτὴ δὲ πλανᾶται ἐν πάσῃ ἐχομένη ἀπορίᾳ ἕως ἂν δή τινες χρόνοι γένωνται, ὧν ἐλθόντων ὑπ' ἀνάγκης φέρεται εἰς τὴν αὐτῇ πρέπουσαν οἴκησιν· ἡ δὲ καθαρῶς τε καὶ μετρίως τὸν βίον διεξελθοῦσα, καὶ συνεμπόρων καὶ ἡγεμόνων θεῶν τυχοῦσα, ᾤκησεν τὸν αὐτῇ ἑκάστη τόπον προσήκοντα.

Le terme n'est pas beaucoup commenté par les lexiques et les scolies. Mis à part Photius et la *Souda*, qui, comme souvent, ont la même explication que Timée, on a Hésychius, qui donne des explication semblables:

ξυνεμπόρους· κοινωνούς
συνέμποροι· σύνοδοι· σύμφωνοι.

Pour les scolies, on a aussi très peu: *cf.* Sch. *in Opp.*, *C.* 1.64 et *H.* 2.183.

Pour ce qui est de Platon, on a une explication «implicite», identique à celle de Timée, dans un passage du commentaire de Damascius

[311] Une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

in Phaed., 500.3–5: καὶ ταῖς μὲν οὐδεὶς ἐθέλει συνέμπορος οὐδὲ ἡγεμὼν εἶναι, ταῖς δὲ καὶ θεοὶ συνοδοιποροῦσιν (αὗται μὲν γὰρ καὶ τῆς αὐτοφανοῦς ἀξιοῦνται προνοίας, ἐκεῖναι δὲ μόλις τῆς ἀφανοῦς).

Le terme est très rare[312].

403 **σφαδάζειν·** δυσανασχετεῖν μετά τινος ὥσπερ σπασμοῦ

Il y a un seul passage platonicien, où l'on trouve le substantif au lieu du verbe:

Rep. 579E3–5: φαίνεται [ὁ τύραννος], ἐάν τις ὅλην ψυχὴν ἐπίστηται θεάσασθαι, καὶ φόβου γέμων διὰ παντὸς τοῦ βίου, σφαδᾳσμῶν τε καὶ ὀδυνῶν πλήρης

Il est probable que Timée a lu σφαδάζων au lieu de σφαδᾳσμῶν. Le verbe est glosé par de nombreux lexiques (Galenus; Pollux; Erotianus; [Did.]; Moeris; Hésychius; Photius; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Lex.*haimod.; *Coll.Verb.*[1]; *Lex. in Greg.Naz.*; [Zon.]), avec une variété de nuances, dont aucune n'est reprise à partir de l'explication de Timée.

Galien et Erotianus glosent σφαδάζει avec δυσφορεῖ, synonyme de δυσανασχετεῖν chez Timée (δυσφορεῖ signifie «supporter à peine»). Erotianus affirme que σφαδάζει est λέξις Ἀττική, ce qui est confirmé également par Moeris: σφαδάζειν Ἀττικοί, δυσθανατᾶν Ἕλληνες.

Moeris pourtant donne une nuance différente à σφαδάζειν, car δυσθανατᾶν signifie quelque chose comme «vouloir mourir». Hésychius, Photius, la *Souda* et [Zon.] utilisent comme explication δυσθανατεῖν.

L'explication de *EM* est plutôt soigneuse, et mérite d'être citée, du moins en partie:

EM: σφαδάζειν· Ἀττικοὶ μὲν ἐπὶ τὸ χαλεπῶς φέρειν καὶ σχετλιάζειν λέγουσι· Ξενοφῶν ἐπὶ τὸ ἀλγεῖν· ἔνιοι δὲ τὸ σπαίρειν ἐκδέχονται· οἱ δὲ, τὸ χαλεπῶς φέροντα πηδᾶν· οἱ δὲ, ἁπλῶς τὸ δυσφορεῖν, ἢ πᾶν τὸ μετὰ βίας. ἐν δὲ τῷ Ῥητορικῷ Λεξικῷ εὗρον τὸ σφαδάζειν σημαίνειν τὸ δυσθανατεῖν, ματαίως σπᾶσθαι, χαλεπαίνειν, μετ' ὀργῆς στενάζειν, ὡς Εὐριπίδης καὶ Πλάτων, διὰ παντὸς βίου σφαδᾷ (lire σφαδάζων?).

EM nous présente une variété de nuances du verbe, qu'il attribue aux différents attiques, y compris Platon, dont il cite le passage de la

[312] Moins d'une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C. Comme pour tous les composés en συν, il a une orthographe aussi avec la ξ: *cf. supra*, Hésychius; voir aussi Sch. *in S.*, *Tr.* 318 et Stobée *Ant.*, 1.49.58, qui cite Platon *Phaed.* 108B8–C1: ταύτην μὲν ἅπας φεύγει τε καὶ ὑποκρύπτεται καὶ οὔτε ξυνέμπορος οὔτε ἡγεμὼν ἐθέλει γίγνεσθαι· *αὕτη δὲ πλανᾶται ἐν πάσῃ*, κτλ.

République. Certains de ces sens sont repris par les autres lexiques (*cf.* par exemple Galien et Erotianus pour δυσφορεῖν ; Photius, Hésychius, la *Souda* et [Zon.] pour δυσθανατεῖν).

Peu de scolies commentent le terme et, de toute manière, elles sont presque toutes adressées aux tragiques : Sch. *in A.*, *Pers.* 194, etc.

Il y a pourtant une scolie assez étrange à Aristophane, qui traite σφριγᾶν et σφαδάζειν (pour σφριγᾶν voir *infra*, entrée 406) comme synonymes, et qui donne à σφαδάζειν un sens apparenté à « s'épanouir » :

> Sch. *in Nu.*, 799 : τὸ σφριγᾶν καὶ σφαδάζειν κυρίως λέγεται ἐπὶ ἀνθρώπων καὶ ζῴων, ὅταν ἐν ἀκμῇ σώματος ὢν ὁ ἄνθρωπος ἢ τὸ ζῷον ὁρμὴν καὶ κίνησιν ἐνδείκνυταί τις γενναίαν καὶ οἱονεὶ δυσκάθεκτον, (ἀκάθεκτον.) ὃ λέγεται καὶ σφαδάζειν.

Le terme est commenté aussi par Eustathius *in Il.*, I 654.24–26 :

> τὸ δὲ σφαδάζειν καὶ σπᾶσθαι αὐτοὺς ἐν τῷ σφάζεσθαι ἀσπαίρειν λέγει, ὡς ἐκ τοῦ σπῶ σπαίρω κατὰ πλεονασμὸν τοῦ α.

Le verbe est rare[313].

404 **σφενδόνη·** τοῦ δακτυλίου ἡ περιφέρεια· ἢ εἰς λίθου βολήν

> *Rep.* 359E4–A7 : καθήμενον οὖν μετὰ τῶν ἄλλων τυχεῖν τὴν σφενδόνην τοῦ δακτυλίου περιαγαγόντα πρὸς ἑαυτὸν εἰς τὸ εἴσω τῆς χειρός, τούτου δὲ γενομένου ἀφανῆ αὐτὸν γενέσθαι τοῖς παρακαθημένοις, καὶ διαλέγεσθαι ὡς περὶ οἰχομένου. καὶ τὸν θαυμάζειν τε καὶ πάλιν ἐπιψηλαφῶντα τὸν δακτύλιον στρέψαι ἔξω τὴν σφενδόνην, καὶ στρέψαντα φανερὸν γενέσθαι. καὶ τοῦτο ἐννοήσαντα ἀποπειρᾶσθαι τοῦ δακτυλίου εἰ ταύτην ἔχοι τὴν δύναμιν, καὶ αὐτῷ οὕτω συμβαίνειν, στρέφοντι μὲν εἴσω τὴν σφενδόνην ἀδήλῳ γίγνεσθαι, ἔξω δὲ δήλῳ
>
> *Legg.* 834A3–5 : πελταστικὴν δὲ ὅλην ἀντιστήσαντας δεῖ τῇ τοῦ παγκρατίου μάχῃ, τόξοις καὶ πέλταις καὶ ἀκοντίοις καὶ λίθῳ ἐκ χειρός τε καὶ σφενδόναις ἁμιλλωμένων, κτλ.

Le terme est ambigu, et Timée veut signaler que Platon l'utilise dans les deux sens : celui de « cercle de l'anneau » (*République*), et celui de « fronde » (*Lois*). L'explication de Timée est compréhensible, mais télégraphique. La version originelle devait sans doute être plus détaillée, et probablement plus raffinée. *Cf.* les autres lexiques qui adoptent l'explication de Timée, mais avec des différences :

> Photius : σφενδόνη. τοῦ δακτυλίου ἡ περιφέρεια· ἢ εἰς λίθου βολήν.

[313] Une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Souda: σφενδόνη· τοῦ δακτυλίου ἡ περιφέρεια· καὶ ἡ εἰς λίθου βολὴν ἐπιτηδεία χρῆσις.

EM: αφενδόνη· τοῦ δακτυλίου ἡ περιφέρεια καὶ ἡ εἰς λίθων βολὰς καὶ πέμψεις ἐπιτηδεία.

Des lexiques peu nombreux qui donnent le(s) sens du terme, Hésychius adopte la première explication de Timée. De leur côté, les scolies ne sont pas très intéressantes, parce qu'elles concernent plutôt l'usage métaphorique du terme (par rapport à la grêle chez Aristophane, au lien chez Euripide):

Sch. *in Ar.*, *Nu.* 1125: τοιαύταις σφενδόναις· σφενδόνας εἶπεν, ὅτι ἡ χάλαζα ὡς λίθος ἐστίν.

Scholia in E., *Hipp.* 862: καὶ μὴν τύποι γε· σφενδόνην λέγει τὴν δέσιν, τὸν δεσμόν. Τύπον δὲ τὴν ἐπικειμένην σφραγῖδα τῷ δεσμῷ.

Quant aux commentaires, il y a avant tout un passage de ps-Nonnos qui raconte aussi l'histoire de l'anneau de la *République* (Sch. *mythol.*, 43.5).

Le terme se retrouve chez Homère, *Il.* 13.598–600:

καὶ τὸ μὲν ἐκ χειρὸς ἔρυσεν μεγάθυμος Ἀγήνωρ, αὐτὴν δὲ ξυνέδησεν ἐϋστρεφεῖ οἰὸς ἀώτῳ σφενδόνῃ, ἣν ἄρα οἱ θεράπων ἔχε ποιμένι λαῶν.

Ici, on parle d'une fronde utilisée comme bandage; ce passage est commenté par Eustathius *in Il.*, III 520.19–521.12.

Sur l'ambiguïté, du terme voir aussi *in Dyonisii Periegetae Orbis descriptionem*, 7.1–17:

σφενδόνῃ δὲ τὴν οἰκουμένην εἰκάζει ὁ Διονύσιος ἢ τῷ λιθοβόλῳ ὀργάνῳ ἢ καὶ αὐτῇ τῇ σφενδόνῃ τοῦ δακτυλίου. εἰ δέ τις ὀκνεῖ τοῦτο παραδέχεσθαι, ἀφαιρείσθω καὶ τῆς τοῦ δακτυλίου σφενδόνης καὶ τὸ ὄνομα. Ἔοικε γὰρ καὶ αὐτὴ τοιαύτη πάλαι ποτὲ οὖσα κατὰ τὸ ἀρχαῖον ἐφ' ἑκάτερα μὲν εὐρύνεσθαι, ἐπὶ θάτερα δὲ καθ' ὁμοιότητα τῆς ὁμωνύμου πετροβόλου σφενδόνης συνάγεσθαι εἰς ὀξύτερον. οἱ δὲ παλαιοί φασι καὶ κόσμον τινὰ γυναικεῖον σφενδόνην καλεῖσθαι, ὅμοιον τῇ τηλεβόλῳ σφενδόνῃ ὄντα, πλατὺν μὲν καὶ αὐτὸν τὰ μέσα καὶ πρὸς τῷ μετώπῳ πίπτοντα, ἐκ λεπτοτέρων δὲ καὶ ὀξυτέρων τῶν ἄκρων ὀπίσω δεσμούμενον. ἦν δὲ, φασὶ, καὶ ὀπισθοσφενδόνη παρὰ τοῖς κωμικοῖς ἐκ τοῦ ἐναντίου τῇ τοιαύτῃ σφενδόνῃ, διὰ τὸ γελοιότερον περιτιθεμένη τῇ κεφαλῇ, καὶ ὀπίσω μὲν ἔχουσα τὰ πλατύτερα, τὰ δὲ ὀξύτερα καὶ τὸν δεσμὸν περὶ τὸ ἔμπροσθεν.

405 **σφεδανόν·** καταπληκτικόν, πολεμικόν

La glose est homérique :

Il. 11.165 : Ἀτρείδης δ' ἕπετο σφεδανὸν Δαναοῖσι κελεύων.

Voir aussi *Il.* 16.372–373 et 21.542–543.

Le sens du terme est controversé : seules deux scolies à Homère donnent comme sens καταπληκτικόν ; les lexiques sur Homère et les scolies homériques donnent d'autres synonymes, comme « dur » (σκληρόν, Apion grammaticus), « tendu » (ἐπιτεταμένον Apollonius le sophiste), « fort » (σφοδρόν) « qui pousse » (ἐπεικτικόν, κελευων), etc.

A propos de *Il.* 21.542–543, il y a aussi le problème de savoir s'il faut lire σφεδανόν ou σφεδανῶν : *cf.* Eustathius *in Il.*, IV 551.19–552.3.

Les autres lexiques, en ayant évidemment à l'esprit Homère, glosent de façon semblable, mais non pas toujours identique, aux scolies homériques : *cf.* par exemple

Hésychius : σφεδανόν ἐπιτεταμένον. συντονώτατον. σφοδρόν. ὀξύ

Souda : σφεδανῶν· στερρῶν, ἰσχυρῶν. ὄμμα δ' ἑλίξας βρυχᾶτο σφεδανῶν ὄβριμον ἐκ γενύων

etc.

406 **σφριγῶντες·** ἀκμάζοντες, ὥσπερ διεσφηνωμένοι ὑπὸ πυκνότητος καὶ ἀκμῆς· παρ' Ἱπποκράτει δὲ σφριγανὸν τὸ ἀκμάζον λέγεται

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, sous la forme donnée par Timée :

Legg. 840A6–B1 : καίτοι τῶν γ' ἐμῶν καὶ σῶν πολιτῶν, ὦ Κλεινία, πολὺ κάκιον ἦσαν πεπαιδευμένοι τὰς ψυχάς, τὰ δὲ σώματα πολὺ μᾶλλον σφριγῶντες.

Il convient de remarquer que, dans le *corpus hippocraticum* que nous possédons, σφριγανόν n'a pas survécu, alors que l'on trouve deux occurrences de σφριγᾷ.

Le verbe σφριγάω veut dire « être gonflé », mais il peut être utilisé dans une gamme de nuances différentes. On l'utilise pour les seins gonflés de lait (Pollux 1.250 : καὶ οὔθατα μὲν σφριγῶντα ἐρεῖς, ὅταν πλήρεις γάλακτος ὦσιν οἱ μαστοι) ; pour les jeunes pleins de force (νεάζειν : Hésychius ; Photius ; *Souda* ; *Coll.Verb.*[1] ; [Zon.] ; Sch. *in A.*, *Pr.* 380 ; Sch, *Ar.*, *Nu.* 799) ; pour l'accroissement (αὔξειν : Hésychius ; Photius ; *EM* ; *Souda* ; [Zon.] ; Sch. *in A.*, *Pr.* 380), etc., de sorte que l'on peut penser que Timée glose ce verbe pour montrer que, chez Platon, il a un sens précis.

Presque tous les lexiques et les quelques scolies, d'ailleurs, donnent comme explication le verbe utilisé par Timée, à savoir ἀκμάζειν (Hésychius ; Photius ; *Coll. Verb.*[1] ; *Souda* ; [Zon.] ; Sch. *in A.*, *Pr.* 380 ; Sch. *in A.R.*, 255.17 ; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 799).

Pour finir, il y a une scolie sur Aristophane qui donne une bonne explication de notre terme, qui va dans le sens de Timée (Sch. *in Nu.*, 799, *cf. supra*, *s.v.* σφαδάζειν).

407 **σχηματιζόμενος·** προσποιούμενος ἢ συνταττόμενος

Timée veut signaler le sens que σχηματίζω prend à la forme moyenne chez Platon :

> *Phaedr.* 255A2–3 : οὐχ ὑπὸ σχηματιζομένου[314] τοῦ ἐρῶντος ἀλλ' ἀληθῶς τοῦτο πεπονθότος
>
> *Prot.* 342B1–2 : ἀλλ' ἐξαρνοῦνται καὶ σχηματίζονται ἀμαθεῖς εἶναι
>
> *Rep.* 577A2–5 : ὃς δύναται τῇ διανοίᾳ εἰς ἀνδρὸς ἦθος ἐνδὺς διιδεῖν καὶ μὴ καθάπερ παῖς ἔξωθεν ὁρῶν ἐκπλήττεται ὑπὸ τῆς τῶν τυραννικῶν προστάσεως ἣν πρὸς τοὺς ἔξω σχηματίζονται
>
> *Soph.* 268A3–4 : ὡς ἀγνοεῖ ταῦτα ἃ πρὸς τοὺς ἄλλους ὡς εἰδὼς ἐσχημάτισται.
>
> *Gorg.* 511D3–5 : καὶ αὕτη μὲν προσεσταλμένη ἐστὶν καὶ κοσμία, καὶ οὐ σεμνύνεται ἐσχηματισμένη ὡς ὑπερήφανόν τι διαπραττομένη

Dans tous ces cas, le verbe signifie « faire semblant ». Pourtant, si l'on regarde la forme de l'entrée, on peut penser de façon plausible que Timée avait à l'esprit le *Phèdre*, qui présente le verbe dans une forme presque identique à celle de Timée (σχηματιζομένου). *Cf.* à ce propos aussi Hermias *in Phaedr.*, 200.7–9 :

> ξσ' οὐχ ὑποσχηματιζομένου.
>
> τοῦτο γὰρ ποιοῦσιν οἱ νόθοι ἐρασταὶ προσποιούμενοι καὶ ὑποσχηματιζόμενοι φιλεῖν.

Une remarque intéressante est que Timée rapporte σχηματιζομένον, alors que Hermias a ὑποσχηματιζομένου : *cf.* aussi Phrynichus :

> ὑποσχηματίζεσθαι· οἷον προσποιεῖσθαι καὶ πλάττεσθαι.

Voir aussi le texte et l'apparat critique OCT (voir *infra*, note 314).

---

[314] OCT : ὑποσχηματιζομένου T ; ὑποσχημένου B (σχεματιζο in marg. b).

Pour ce qui est de l'explication, le premier synonyme donné par Timée, προσποιούμενος, est pertinent et de plus platonicien :

Apol. 23D8–9 : ὅτι κατάδηλοι γίγνονται προσποιούμενοι μὲν εἰδέναι, εἰδότες δὲ οὐδέν.

Il est repris par tous les lexiques qui glosent le verbe à la forme moyenne (*cf. supra*, *loc sim*, et Hésychius *s.v.* σχηματιζόμενοι).

En revanche, il y a quelques problèmes avec le deuxième synonyme explicatif, συνταττόμενος, qui pourtant est utilisé aussi par Photius (qui la reprend de Timée ?), *EM* et la *Souda* (*cf. supra*, *loc sim*). Συνταττόμενος ne semble pas bien adapté au sens de σχηματίζω à la forme moyenne, et, de plus, il est ambigu : on remarquera que Phrynichus (voir *supra*) remplace συντάττομαι avec πλάττομαι, qui lui-aussi veut dire « feindre ». Une idée audacieuse serait la suivante : σχηματίζειν, tout comme συντάττειν, est un terme technique de la grammaire. Peut-être quelqu'un (Timée lui-même ?) a voulu signaler que σχηματίζειν a aussi (mais pas chez Platon) un sens technique.

Certains lexiques glosent un usage semblable chez Lysias :

Souda (= [Zon.] et *Gloss.Rhet.*) : ἐσχηματισμένος· ὁ προσποιητὸν τρόπον ἔχων καὶ δοκῶν εἶναι κόσμιος ὡς παρὰ Λυσίᾳ ἐν τῷ πρὸς Τίμωνα.

Les scolies qui glosent le verbe à la forme moyenne-passive (seulement pour Eschyle) ne donnent pas le sens que l'on est en train de discuter.

408 **ταινίας ἀναδούμενοι**

cf. supra, 35 **ἀναδῆσαι.**

409 **ταλασιουργία·** ἔθος τοῖς νικήσασιν ἀναδοῦναι ταινίας

Polit. 282C5–8 : αὖθις δὴ πάλιν συγκριτικῆς μόριον ἅμα καὶ ταλασιουργίας ἐν αὐτῇ γιγνόμενον λάβωμεν· ὅσα δὲ τῆς διακριτικῆς ἦν αὐτόθι, μεθιῶμεν σύμπαντα, δίχα τέμνοντες τὴν ταλασιουργίαν διακριτικῷ τε καὶ συγκριτικῷ τμήματι.

Polit. 283A4–6 : τὸ γὰρ συγκριτικῆς τῆς ἐν ταλασιουργίᾳ μόριον ὅταν εὐθυπλοκίᾳ κρόκης καὶ στήμονος ἀπεργάζηται πλέγμα

Alc. I 126E5–6 : ἄνδρα γυναικὶ περὶ ταλασιουργίας δύνασθαι ὁμονοεῖν

Lysis 208D5–7 : οὔ τι γάρ που διακωλύει σε ἢ τῆς σπάθης ἢ τῆς κερκίδος ἢ ἄλλου του τῶν περὶ ταλασιουργίαν ὀργάνων ἅπτεσθαι.

Puisque dans le lemme nous trouvons une forme normalisée, il n'est pas nécéssaire de se poser la question si Timée avait à l'esprit un pas-

sage précis. Le *Lysis* est sans doute la source d'inspiration de la glose car, immédiatement avant notre passage, nous trouvons une partie de l'explication de Timée (*Lysis* 208D4–5 : mais, dans le texte de Platon, on a περὶ τὰ ἔρια, alors que, dans l'explication de Timée, on a περὶ τῶν ἐρίων). Pourtant, l'entrée s'applique à toutes les occurrences platoniciennes.

En tout état de cause, il est clair que Timée glose ce terme parce qu'il est considéré comme platonicien[315] : il y a en effet six occurrences en tout du terme au Ve siècle avant J.-C., et toutes chez Platon. En outre, il y a une seule scolie à ταλασιουργία, qui concerne Platon, à savoir *Alc. I* 126E.

Cf. aussi Olympiodorus *in Alc.*, 188.7–12 :

> ταλασιουργία δὲ λέγεται ἡ ξαντικὴ παρὰ τὸ τὰ λάσια ἐργάζεσθαι· ἢ παρὰ τοὺς ταλάρους· εἰ δὲ καὶ αἱ ἡμίονοι «ταλαεργοὶ» λέγονται, παρὰ τὸ ὑπομενητικὸν καὶ τὸ περὶ τὰ ἔργα ταλαιπωρεῖν, εἴληπται δὲ ἀπὸ τῆς ταλασιουργίας. τοιαῦται δὲ καὶ αἱ γυναῖκες, ὑπομενητικαί, οὐ γὰρ οἱ ἄνδρες· διὸ καὶ εἴρηται περὶ αὐτῶν «ἔξω μολὼν ἔπαυσε καρδίας ἄσην».

Le terme est aussi extrêmement rare[316]

On remarquera que la scolie et le passage chez Olympiodore ont de nombreux rapports entre eux, mais n'en ont aucun avec l'explication de Timée.

Cela dit, aucun lexique ne reprend l'explication de Timée, mais tous présentent comme explication ἡ τῶν ἐρίων ἐργασία (Hésychius (τῶν ἐρίων τὰ ἔργα) ; Photius ; *Souda* ; *Att.Nom.* ; *Coll. Verb.*[1]).

410 **ταλαντοῦσθαι·** ἡ περὶ τῶν ἐρίων ἐργασίμη τέχνη

> *Tim.* 52E3–5 : ἀλλὰ [*sc.* τὴν γῆν] ἀνωμάλως πάντῃ ταλαντουμένην σείεσθαι μὲν ὑπ' ἐκείνων αὐτήν, κινουμένην δ' αὖ πάλιν ἐκεῖνα σείειν

La forme n'est pas la même, mais le passage est célèbre et cité par presque tous les lexiques qui glosent le verbe : *cf.*

> *EM* : τάλαντον· Χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα. σημαίνει δὲ τάλαντον τὸ ζυγὸν, παρὰ τὸ ταίνω ῥῆμα· ὅπερ γίνεται κατὰ ἀναδιπλασιασμὸν τιταίνω·

---

[315] Mais *cf.* Pollux 7.34 : Ξενοφῶν λέγει· εἴδη δ' ἔοικεν εἶναι ταλασιουργίας μὲν ἡ χλαμυδουργία, ὑφαντικῆς δ' ἡ χλαμυδοποιία. Chez Xénophon l'on trouve ταλασία, le verbe et ταλασιουργικός.

[316] Une vingtaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

> καὶ ὡς φαίνω φαντὸς, οὕτως ταίνω ταντὸς, καὶ τὸ οὐδέτερον ταντόν· καὶ πλεονασμῷ τῆς ΑΛ συλλαβῆς, τάλαντον· καὶ συνθέσει, ἀτάλαντον, ἀντὶ τοῦ ὁμοιοτάλαντον. ἢ παρὰ τὸ ταλαὸν, τὸ ὑπομονητικὸν τοῦ βάρους. τάλαντον οὖν ἡ στάθμη· καὶ ταλαντεύειν, τὸ σταθμίζειν καὶ ζυγοστατεῖν. ἐν Τιμαίῳ, τὴν δὲ γῆν ταλαντουμένην ἀνωμάλως, σείεσθαι μὲν ὑπ' ἐκείνων· κινουμένην δὲ αὖ πάλιν ἐκεῖνα σείειν. μεταφορικῶς, ἀπὸ τῶν ζυγῶν ἐπεὶ τὸ ζυγεῖν ταλαντᾶν λέγουσι· καὶ ὑπερταλαντᾶν, τὸ ὑπερβαρεῖν.

Cf. aussi Photius (= *Souda.* On trouve une version abrégée aussi chez [Zon.]) *s.v.* ταλαντουμένην.

Les lexiques soulignent l'usage métaphorique fait par Platon, lorsqu'il applique le verbe à la terre. En effet, τάλαντον s'applique plutôt à ζυγόν («fléau d'une balance»), et ταλαντᾶν à ζυγεῖν («atteler»).

Timée glose le verbe à cause de l'utilisation particulière que Platon en fait. Mais ce qui est remarquable est que l'explication consiste en un mot (ἑτεροφορεῖσθαι) qui ne se trouve que chez Timée, même si son sens est clair.

411 **τὰς ψυχὰς ἀποτεθρυωμένοι·** ἀντὶ τοῦ ἀπηγριωμένοι καὶ ἄγονοι

Cf. supra, 63 **ἀποτεθρυωμένοι**

412 **τέγγων·** μαλάττων, βρέχων

413 **τέγγεσθαι·** εἴκειν, ἐνδιδόναι

> *Legg.* 866D1–2 : ἐν θαλάττῃ τέγγων τοὺς πόδας
>
> *Rep.* 361C5–D1 : ἵνα ᾖ βεβασανισμένος εἰς δικαιοσύνην τῷ μὴ τέγγεσθαι ὑπὸ κακοδοξίας καὶ τῶν ὑπ' αὐτῆς γιγνομένων, ἀλλὰ ἴτω ἀμετάστατος μέχρι θανάτου

Dans le manuscrit, les deux entrées sont séparées : pourtant, il faut les considérer ensemble, pour montrer la différence de sens entre les deux. Timée aurait glosé les deux lemmes, pour montrer que le verbe est utilisé par Platon en deux sens, l'un littéral (τέγγων), l'autre métaphorique (τέγγεσθαι).

Sens littéral

Parmi les lexiques et les scolies qui glosent le verbe dans son sens littéral, presque tous donnent comme synonyme βρέχω (Galenus (διαβρέχειν) ; Erotianus (ἐμβρέχειν) ; Hésychius ; Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Coll.Verb.*[1] ; [Zon.] ; Sch. *in A.*, *Pers.* 317, 540, 1065, Sch *in A.R.*, 555, Sch. *in E.*, *Hipp.* 128 ; Sch. *in S.*, *Aj.* 1209 et *OT* 1277). Seuls Photius et les scolies aux *Lois*

de Platon (qui peut-être dérivent de Timée) donnent les deux verbes présentés par Timée:

Photius: τέγγει· βρέχει· μαλάττει.

Sch. *in Pl.*

Legg. 866D: τέγγων. βρέχων, ὡς νῦν, ἢ μαλάττων.

Legg 880E: τεγχθέντων. μαλαχθέντων, ὡς νῦν, ἢ βραχέντων.

Les scolies à Platon expliquent que τέγγω a deux sens différents en 866D et 880E: ils distinguent entre βρέχειν («tremper dans l'eau», «rendre mouillé») et μαλάττειν («rendre souple»). Il est ainsi difficile de croire que Timée donnait βρέχειν et μαλάττειν comme synonymes. Donc, notre entrée glose deux textes de deux façons différentes, et, en ce cas, il faudra citer aussi *Legg.* 880E:

οἱ δὲ τῶν τὴν παιδείαν διαφυγόντων, ἀτεράμονι χρωμένων τινὶ φύσει καὶ μηδὲν τεγχθέντων ὥστε μὴ ἐπὶ πᾶσαν ἰέναι κάκην.

Sens métaphorique

Cf. supra, *loc sim*, plus Phrynichus (= Photius):

τεγχθέντων· ἀντὶ τοῦ εἰξάντων. ἔνθεν καὶ ὁ ἄτεγκτος. Πλάτων Πολιτείας β′ τὸ «μὴ τέγγεσθαι ὑπὸ κακοδοξίας».

Phrynichus et Photius citent explicitement les lignes de la *République* de Platon. Il n'y a aucune scolie pour ce sens, sauf une à Platon (voir *infra*).

Les deux sens, mentionnés ensemble

Souda: τέγγεσθαι· εἴκειν, ἐνδιδόναι. καὶ τέγγει, βρέχει, μαλάττει. ἐν Ἐπιγράμμασι· νῆά σοι, ὦ πόντου βασιλεῦ καὶ κοίρανε γαίης, ἀντίθεμαι μηκέτι τεγγομένην.

Att.Nom.: τέγγεσθαι. ἐνδιδόναι, εἴκειν, βρέχεσθαι.

Sch. *in Pl.*, *Rep.* 361C: τέγγεσθαι. εἴκειν, ἐνδιδόναι, ὡς νῦν, ἢ βρέχεσθαι.

La scolie à Platon dit que τέγγεσθαι signifie, comme ici, εἴκειν, ἐνδιδόναι, ou bien βρέχεσθαι.

414 **τεθυμμένος·** ὑπὸ πυρὸς ἐκκεκαυμένος ἢ κεκακωμένος

Phaedr. 230A3–6: εἴτε τι θηρίον ὂν τυγχάνω Τυφῶνος πολυπλοκώτερον καὶ μᾶλλον ἐπιτεθυμμένον, εἴτε ἡμερώτερόν τε καὶ ἁπλούστερον ζῷον, θείας τινὸς καὶ ἀτύφου μοίρας φύσει μετέχον.

Le verbe τύφω est extrêmement commenté, car il est utilisé avec de nombreuses nuances. On prendra comme exemple l'explication d'Harpocration :

τετύφωμαι· Δημοσθένης ὑπὲρ Κτησιφῶντος. ἀντὶ τοῦ ἐμβεβρόντημαι, ἔξω τῶν φρενῶν γέγονα, ἤτοι ἀπὸ τῆς βροντῆς, ἢ ἀπὸ τῶν ἐπὶ τὸν Τυφῶνα ἀναφερομένων σκηπτῶν, ἢ ἀπὸ τῶν Τυφωνικῶν καλουμένων πνευμάτων, ἃ δὴ καὶ αὐτὰ ἐξίστησιν ἀθρόως καταρραγέντα· καὶ γὰρ Ἀλκαῖός φησι

πάμπαν δὲ τυφὼς ἔκ σ' ἕλετο φρένας.

L'utilisation du verbe comme « être frappé par la foudre » (reprise par Hésychius, Photius, *EM* et *Lex. Vind.*) est attribuée à Démosthène.

Venons-en maintenant aux explications qui concernent Platon.

Tout d'abord, on remarquera que Timée glose τεθυμμένος, alors que notre texte de Platon présente ἐπιτεθυμμένον. Ruhnke (p. 209) conjecture que Timée, dans son texte de Platon, a lu ἔτι τεθυμμένος, et il a probablement raison. C'est la même leçon que Didyme a dû lire lui aussi :

[Did.] : τεθυμμένον· ὑπὸ πυρὸς βεβλαμμένον.

Photius et la *Souda*, qui ont la même explication que celle de Timée, glosent eux aussi τεθυμμένον. *Cf.* aussi Hésychius

τεθυ(μ)μένον· τὸ κεκαυμένον ὑπὸ πυρός.

En revanche, la scolie à Platon présente la même explication que Timée, mais pour ἐπιτεθυμμένον :

ἐπιτεθυμμένον. ὑπὸ πυρὸς ἐκκεκαυμένον ἢ βεβλαμμένον.

L'explication de [Did.] (« être endommagé par le feu »), se retrouve dans d'autres lexiques :

Phrynichus (= Photius, *Coll. Verb.*[1]) : ἄτυφον ἐν Φαίδρῳ τὸ ἀβλαβές, ἐπὶ (il faut lire ἐπεί) τὸ τῦφον βλάπτει. καὶ ἐπιτεθυμμένον ὁμοίως. τὸ γὰρ θύψαι ἐπικαῦσαι, καὶ θυμάλωπες οἱ ἀπολελειμμένοι τῆς θύψεως ἄνθρακες οἱ ἡμίκαυστοι.

(*Cf.* aussi [Zon.]).

L'explication de Phrynichus est bizarre : en effet, il dit que ἄτυφον signifie ἀβλαβές, ensuite, il ajoute une espèce d'étymologie, pour à la fin dire « et également ἐπιτεθυμμένον » (!). Pourtant, l'explication est intéressante car elle se réfère explicitement au *Phèdre*, et pour ἄτυφον et pour ἐπιτεθυμμένον.

Le verbe est donc considéré par tous ces lexiques par rapport à Platon, et peut-être que l'on peut dire la même chose pour Moeris, à cause de la forme de l'entrée:

ἐπιτεθυμμένον Ἀττικοί, ἐπιτετυφωμένον ἢ ἐπικεκαυμένον Ἕλληνες.

Cf. aussi Plutarchus *Adv. Col.*, 1119B–C:

ἀλλὰ τούτοις μὲν οὐκ ἀναιρεῖ τὸν βίον ὁ Σωκράτης, ἃ δὴ πάντες οἱ φυσικοὶ ζητοῦσιν, ἐκεῖνα δ' ἦν τὰ ἐν Φαίδρῳ δεινὰ καὶ ταρακτικὰ τῶν πραγμάτων, αὑτὸν οἰομένου δεῖν ἀναθεωρεῖν, «εἴτε Τυφῶνός ἐστι θηρίον πολυπλοκώτερον καὶ μᾶλλον ἐπιτεθυμμένον εἴτε θείας τινὸς καὶ ἀτύφου μοίρας φύσει μετέχον» ἀλλὰ τούτοις γε τοῖς ἐπιλογισμοῖς οὐ τὸν βίον ἀνῄρει, τὴν δ' ἐμβροντησίαν ἐκ τοῦ βίου καὶ τὸν τῦφον ἐξήλαυνε καὶ τὰς ἐπαχθεῖς καὶ ὑπερόγκους κατοιήσεις καὶ μεγαλαυχίας. ταῦτα γὰρ ὁ Τυφών ἐστιν, ὃν πολὺν ὑμῖν ἐνεποίησεν ὁ καθηγεμὼν καὶ θεοῖς πολεμῶν καὶ θείοις ἀνδράσι.

Il faut remarquer que Plutarque suggère pour Platon l'explication trouvée chez Harpocration à propos de Démosthène (ἐμβροντησίαν).

Sinon, il y des explications concernant Démosthène, qui montrent comme le verbe était utilisé par l'orateur avec des sens différents: *cf.* par exemple

Sch. *in D.*, 9.27: τετυφῶσθαι· μεμηνέναι, ἀπὸ Τυφωέως τοῦ ἀντάραντος πόλεμον πρὸς τοὺς θεούς· μανίας γὰρ τοῦτο σημεῖον· ὅθεν καὶ τετυφωμένον ἄνθρωπον καλοῦμεν τὸν ἀλαζόνα καὶ μεῖζον ἢ προσῆκε φρονοῦντα.

18.38: τετύφωμαι· μαίνομαι, ἀπὸ Τυφῶνος τοῦ δαίμονος· ἢ ἀπὸ τοῦ τύφεσθαι καὶ καπνίζεσθαι, ἐξ οὗ τὸ σκοτίζεσθαι.

etc.

Timée glose donc le verbe car il veut monter une utilisation précise chez Platon, utilisation reconnue ensuite par la tradition lexicographique.

415 **τελεσθέντα·** ἀναλωθέντα

Le verbe se retrouve quasiment à deux reprises chez Platon. L'occurrence dans *Ep.* 357C–D se présente à la même forme que celle qui est donnée par Timée:

Tim. 73D1–2: ὡς ἀποτελεσθέντος ἑκάστου ζῴου τὸ περὶ τοῦτ' ἀγγεῖον κεφαλὴν γενησόμενον·

Ep. 357D1–2: οἷον ὀνείρατα θεῖα ἐπιστάντα ἐγρηγορόσιν, ἐναργῆ τε ἐξεργάσησθε τελεσθέντα καὶ εὐτυχῆ.

Mais on aura remarqué que l'explication de Timée n'a aucun rapport avec le sens des deux occurrences platoniciennes, qui signifient « accompli ».

D'un autre côté, il y a cinq lexiques qui donnent la même explication que Timée (mais avec le lemme dans une forme différente), en l'attribuant explicitement à Antiphon[317] :

Photius (= *Souda*, *EM*, *Antiatt.*, [Zon.]) :

> τελεσθῆναι· τὸ ἀναλωθῆναι οὕτως Ἀντιφῶν.

Une glose à Antiphon s'est-elle donc glissée dans notre lexique ? Peut-être : mais pourquoi changer la glose de τελεσθῆναι à τελεσθέντα, une forme justement utilisée par Platon ? (*Cf. infra*, 417 **τέλος·** τάξις… ἀνάλωμα).

416 **τελεταί·** αἱ μυστηριώδεις θυσίαι

Il y a une quinzaine d'occurrences du terme chez Platon, mais une seulement à la forme donnée par Timée :

> *Rep.* 366A6–B2 : ἀλλ', ὦ φίλε, φήσει λογιζόμενος, αἱ τελεταὶ αὖ μέγα δύνανται καὶ οἱ λύσιοι θεοί, ὡς αἱ μέγισται πόλεις λέγουσι καὶ οἱ θεῶν παῖδες ποιηταὶ καὶ προφῆται τῶν θεῶν γενόμενοι, οἳ ταῦτα οὕτως ἔχειν μηνύουσιν.

Deux questions se posent :

a) Timée a-t-il à l'esprit un passage particulier ?
b) Timée veut-il signaler un usage platonicien particulier[318] ? Mieux : est-ce que Platon utilise le terme avec des nuances différentes, de sorte que Timée, en reconnaissant cela, a voulu isoler un usage précis de Platon à endroit particulier ?

a) peut-être qu'il faut choisir *Rep.* 366A–B, d'autant plus que, immédiatement avant (364E6), on trouve le terme qui sert à Timée pour l'explication, θυσιῶν.

Il faut pourtant avouer que τελεταί et θυσίαι se retrouvent associés dans d'autres passages (*Symp.* 202E8 (τὰς θυσίας καὶ τελετὰς) et *Legg.* 738C3–4 (πείσαντες δὲ θυσίας τελεταῖς συμμείκτους κατεστήσαντο).

---

[317] L'orateur ? Ces mêmes entrées constituent un fragment attribué par l'édition Teubner à Antiphon l'Orateur (*Fr.* 180).

[318] Pour la théorie selon laquelle τελετή a chez Platon deux sens (« rite » et « mystère, initiation »), *cf.* E. Des Places, *Lexique*, pp. 500–501.

b) quant à la question de savoir si Timée a voulu signaler un usage platonicien particulier, cela dépend du sens de θυσίαι: s'il veut dire «rites», je pense que l'explication de Timée fonctionne pour tous les passages platoniciens; mais s'il veut dire «sacrifices», Timée a pu penser à un texte particulier où, selon lui, les τελεταί s'identifient aux sacrifices (ce qui n'était pas toujours le cas, même si des sacrifices accompagnent toujours, ou presque, les τελεταί).

Le terme est extrêmement commenté par les lexiques et les scolies.

Mis à part ceux qui présentent une explication identique à celle de Timée, les autres lexiques expliquent τελεταί avec μυστήρια (Pollux 1.36; Hésychius), avec θυσίαι tout court (Hésychius; *Et.Gud.*; *Coll.Verb.*[1]), avec ἑορταί (Hésychius; *Lex. in Greg.Naz.*).

Il faut remarquer que Photius, *Souda* et *Coll.Verb.*[1] expliquent μυστήρια avec τελεταί!

Parmi les scolies, certaines reprennent l'explication τελεταί avec μυστήρια (Sch. *in Aristid.*, *Pan.* 182 et 107 (où il réfère ce sens à Démosthène); Sch. *in Ar.*, *Nu.* 304a); certaines avec θυσίαι (Sch. *in Ar.*, *Nu.* 304b), d'autres avec ἑορταί (Sch. *recent Nu.* 304a, etc).

Le terme est bien entendu commenté par les néoplatoniciens.

Hermias (*in Phaedr.*, 178.9–15) nous donne une étymologie («elle est appelée τελετή, par le fait de rendre l'âme accomplie (παρὰ τὸ τελέαν τὴν ψυχὴν ἀποτελεῖν)»), et ensuite une distinction entre τελετὴ, μύησις et ἐποπτεία, en expliquant que τελετή est analogue à la préparation pour les purifications et autres choses semblables.

Dans les commentaires de Proclus, τὰ μυστήρια et αἱ τελεταί sont souvent associés (*in Rep.* I 76.8–12; *in Rep.* I 83.22–26; *in Alc.* 198.5–6).

Damascius nous donne une distinction entre les τελεταί d'ici et les τελεταί de là (haut), en disant que ces dernières, à leur tour, se partagent en deux (*in Phaed.*, 168.5–8).

Olympiodore nous dit que la fête bachique des vertus est τελετή (*in Phaed.*, 8.7).

417 **τέλος·** τάξις, βλάβη, ἀνάλωμα

L'explication de Timée est particulière pour deux raisons:

1) car Timée donne trois sens différents pour un seul terme, ce qui n'est pas normal. Pourtant, il est raisonnable de penser que Timée a voulu indiquer une utilisation non-standard du terme dans certains passages platoniciens, et c'est peut-être pour cette raison que l'on ne trouve pas dans la liste de Timée le sens standard de τέλος, à savoir «fin».

2) dans l'explication de Timée, il y a un terme qui ne fonctionne pas, à savoir βλάβη («dommage»). Personne n'utilise ce terme dans ce sens. Le texte est donc corrompu, et il faudra trouver un terme possible pour remplacer βλάβη.

Cela dit, il y a des centaines d'occurrences du terme chez Platon.

Voici les passages platoniciens pertinents pour les deux sens.

τάξις:

Menex. 249A7: ἐπειδὰν εἰς ἀνδρὸς τέλος ἴωσιν

Epin. 985A5–6: θεὸν μὲν γὰρ δὴ τὸν τέλος ἔχοντα τῆς θείας μοίρας ἔξω τούτων εἶναι, κτλ.

Epin. 992D5–6: εἰς πρεσβύτου τέλος ἀφικομένοις τὰς μεγίστας ἀρχὰς παραδίδοσθαι δεῖν

ἀνάλωμα:

Legg. 847B7–8: τέλος δὲ ἐν τῇ πόλει μηδένα μηδὲν τελεῖν μήτε ἐξαγομένων χρημάτων μήτ' εἰσαγομένων·

Legg. 850B4: μηδὲ ἄλλο αὖ τέλος ἕνεκά τινος ὠνῆς ἢ καὶ πράσεως.

Les lexiques et les scolies donnent plus d'une dizaine de sens du terme τέλος. Parmi eux, voici ceux qui donnent les sens de Timée (aucun ne donne βλάβη):

τάξις (ou τάγμα, qui est équivalent):

tout d'abord, il faut signaler que l'utilisation du terme dans ce sens est homérique. Par conséquent, les lexiques et les scolies à Homère donnent ce sens ([Apion]; Apollon.; *EM* (qui cite expressément l'*Iliade*); Sch. *in Il.*, 10.56, 10.470b, 10.470c, etc.). Ensuite, on a Aelius Dionysius, Hésychius, *Et.Gud.*, *EM*, *Coll.Verb.*[1].

ἀνάλωμα:

Aelius Dionysius; Photius; *Souda*; *EM*.

Aelius Dionysius présente les deux sens comme attiques:

> τέλος οἱ Ἀττικοὶ τάττουσι καὶ ἀντὶ τάξεως καὶ τάγματος καὶ δαπάνης, ἔνθεν ὁ πολυτελὴς καὶ εὐτελὴς καὶ ὁ συντελής, καὶ τὸ εἰς γάμους ἀνάλωμα, ὅθεν τὰ προτέλεια. λέγεται καὶ ἀντὶ ἀρχῆς. Θουκυδίδης· «προσελθὼν δὲ τοῖς ἐν τέλει οὖσιν», ὡς εἰ ἔφη «τοῖς ἐν ἀρχῇ οὖσι». σημαίνει καὶ τὸ ἀποτέλεσμα τῶν πραγμάτων, καὶ τὸ εἰσπραττόμενον ὑπὸ τῶν τελωνῶν χρέος «τέλος» καλεῖται.

Cette explication est reprise mot pour mot par une scolie platonicienne (*ad Symp.* 205A) à propos d'un texte platonicien où τέλος a le sens standard de «fin».

Il convient de remarquer que Photius et la *Souda*, qui pour une fois ne reprennent pas Timée, présentent πρᾶξις à la place de τάξις :

> Photius (= *Souda*) : τέλος· ἀρχή πρᾶξις· τέλος καὶ τὸ διδόμενον τοῖς βασιλεῦσι· τέλος καὶ τὸ δαπάνημα, ὅθεν καὶ πολυτελὲς, τὸ πολυανάλωτον· τέλος καὶ τὸ πέρας, καὶ ὁ γάμος ὅθεν καὶ τὰ προτέλεια.

418 **τέμπη·** μεταξὺ ὀρῶν στενότητες

La plupart des lexiques glose le terme en le prenant comme un nom propre d'un lieu géographique qui se trouve au milieu des monts de la Thessalie, et qui, par la suite, en vient à désigner en général les passages des montagnes les plus étroites :

Souda (= Photius ; *Et.Gud.* ; *EM* ; *Coll.Verb.*[1], mais sans la référence à Hérodote) mentionne Hérodote :

> τέμπη· μεταξὺ τῶν Θετταλίας ὀρῶν περὶ τὸν Ὄλυμπον καὶ τὴν Ὄσσαν στενά· καθόλου δὲ καὶ ἐν πᾶσι τοῖς ὄρεσι στενόταται διεκβολαί. καὶ οἱ σύνδενδροι τόποι. ἰδίως δὲ Μακεδονικὰ ὄρη οὕτω καλούμενα, καὶ οἱ στενοὶ τόποι. Ἡρόδοτος. ὅτι μετὰ τὴν ἐν Μαραθῶνι μάχην Θετταλοὶ ἐμήδισαν, δείσαντες τὴν ἀπόφραξιν τῶν Τεμπῶν.

Il est clair que notre glose dérive d'Hérodote, 7.173 :

> καὶ ἀπίκετο ἐς τὰ Τέμπεα ἐς τὴν ἐσβολὴν ἥ περ ἀπὸ Μακεδονίης τῆς κάτω ἐς Θεσσαλίην φέρει παρὰ ποταμὸν Πηνειόν, μεταξὺ δὲ Ὀλύμπου τε ὄρεος [ἐόντα] καὶ τῆς Ὄσσης.

Cf. Lex. in Hdt., 8.15 :

> Τέμπεα. τὰ στενὰ τῶν ὀρῶν καὶ οἱ σύνδενδροι τόποι.

419 **τερθρεία·** γοητεία ἢ περιπάθεια

Moeris affirme que τερθρεία est attique, alors que τερατεία est « grec ». Mais il semble avoir tort, car τερατεία se trouve chez des auteurs bien attiques :

> Isoc. *Panath.* 1 : νεώτερος μὲν ὢν προῃρούμην γράφειν τῶν λόγων οὐ τοὺς μυθώδεις οὐδὲ τοὺς τερατείας καὶ ψευδολογίας μεστοὺς,

> Aristophanes *Nu.* 317–318 : αἵπερ γνώμην καὶ διάλεξιν καὶ νοῦν ἡμῖν παρέχουσιν καὶ τερατείαν καὶ περίλεξιν καὶ κροῦσιν καὶ κατάληψιν.

En outre, mis à part Aelius Herodianus (περὶ ὀρθογραφίας) et les *etymologica*, qui présentent une explication identique à celle de notre lexique, les lexiques qui glosent τερθρεία donnent comme sens λεπτολογία (« argumentation subtile »), φλυαρία (« bêtise »), ἀπάτη (« tromperie ») (*cf.* Hésychius ; Photius ; *Souda* ; [Zon.]).

Ce qui est vrai est que notre glose semble relative à Aristophane, car, dans certaines scolies aux *Nuages*, on trouve comme explications de τερατεία des quasi synonymes de γοήτεια (à savoir, τερατολογία et παραδοξολογία) :

Sch. *in Nu.*

318a *beta* : τερατείαν· τερατολογίαν, παραδοξολογίαν. τερατολογεῖν δέ ἐστι τὸ ἀπίθανα διηγεῖσθαι ἔξω τῶν ἀνθρωπίνων πραγμάτων.

318a : τερατείαν· παραδοξολογίαν.

Quant à περιπάθεια, on ne comprend pas, avec Ruhnke (p. 210), cette explication : le texte doit être corrompu.

420 **τένθης·** ὁ γαστρίμαργος

La glose concerne Aristophane :

Pax, 1120–1121 : κἄγωγ', ὅτι τένθης εἶ σὺ κἀλαζὼν ἀνήρ. Παῖ' αὐτὸν ἐπέχων τῷ ξύλῳ, τὸν ἀλαζόνα.

Cf. Sch. *in Pax*, 1120 : τένθης· λίχνος καὶ γαστρίμαργος.

Le terme est rarissime (une vingtaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.).

421 **τερατολόγοι·** οἱ θαυμαστὰ καὶ παράδοξα μυθεύοντες

Phaedr. 229D6–E2 : καὶ ἐπιρρεῖ δὲ ὄχλος τοιούτων Γοργόνων καὶ Πηγάσων καὶ ἄλλων ἀμηχάνων πλήθη τε καὶ ἀτοπίαι τερατολόγων τινῶν φύσεων·

Timée présente le terme comme substantif, alors que, dans le passage du *Phèdre*, le terme est adjectif (et s'applique à φύσις), ce qui semble indiquer que Timée n'a pas lu φύσεων ou τινῶν φύσεων dans son texte de Platon. *Cf.* aussi Pollux, 9.147 :

ὁ γὰρ ὑπερορατικὸς βιαιότερον, βέλτιον δὲ ὁ ὑπερορῶν, καὶ ὑπερήφανος καὶ μετέωρος, καὶ ἀπὸ τῆς τερατείας ὁ τερατευόμενος, καὶ τερατολόγος ἐκ τοῦ Πλάτωνος.

Les autres, tout en donnant la même explication que celle de Timée, présentent le lemme de façon différente (*EM* copie Timée, le texte de Photius et *Souda* est probablement corrompu) :

Photius[319] (= *Souda*) : τερατίαι· ψευδολογίαι· οἱ θαυμαστὰ καὶ παράδοξα μυθεύοντες.

---

[319] Mais selon Ruhnke (p. 211) il s'agit de deux gloses qui se sont réunies : τερατείαι· ψευδολογίαι et τερατολόγοι· οἱ θαυμ.

> *EM* : τερατεία καὶ τερατολογια· ἡ ψευδολογία· καὶ τερατολόγοι, οἱ θαυμαστὰ καὶ παράδοξα μυθεύοντες.

Il n'y a aucune scolie. Les commentateurs utilisent le terme quelque fois sans l'expliquer. Ce terme est rare[320].

422 **τευτάζων·** πραγματευόμενος, ἐνδιατρίβων

> *Phileb.* 56E4–5 : καὶ μάλα εὖ λέγεις οὐ σμικρὰν διαφορὰν τῶν περὶ ἀριθμὸν τευταζόντων

> *Rep.* 521E3–4 : καὶ γυμναστικὴ μέν που περὶ γιγνόμενον καὶ ἀπολλύμενον τετεύτακεν·

> *Tim.* 90B1–2 : τῷ μὲν οὖν περὶ τὰς ἐπιθυμίας ἢ περὶ φιλονικίας τετευτακότι καὶ ταῦτα διαπονοῦντι σφόδρα.

Tout en pensant au passage du *Philèbe* (qui présente le verbe presque sous la même forme que Timée), Timée donne son explication par rapport à toutes les occurrences du verbe chez Platon. En effet, τευτάζω au sens de « je m'occupe de », se retrouve dans *Philèbe* et *République* ; et il se retrouve au sens de « se donner de la peine pour » dans le *Timée.*

L'occurrence platonicienne du verbe est tout d'abord reconnue par Pollux, 9.136–137 :

> οἴονται δέ τινες ταὐτὸν τῷ διατρίβειν νοεῖν καὶ τὸ τευτάζειν παρά τε Πλάτωνι καὶ ἄλλοις εἰρημένον· ἀλλ' οὐ προσίεμαι τοὔνομα.

Cela dit, toute la tradition lexicographique s'organise autour de l'explication de Aelius Dionysius :

> τευτάζειν· πραγματεύεσθαι ἢ σκευωρεῖσθαι ἢ στραγγεύεσθαι καὶ πολὺ διατρίβειν ἐν τῷ αὐτῷ. Λυκόφρων οὕτω καὶ Δίδυμος προσθείς, ὅτι ἐνίοτε σημαίνει καὶ τὸ φροντίζειν. (…) Πλάτων Ξαντρίαις· « ἦν δὴ θόρυβος τευταζόντων », ἀντὶ τοῦ πραγματευομένων ἢ διατριβόντων· καὶ ἐν Τιμαίῳ· « τῷ μὲν οὖν περὶ τὰς ἐπιθυμίας ἢ φιλονεικίας τετευτακότι », οἷον διατετριφότι· γράφεται καὶ τεταυτακότι. (…) σημαίνει καὶ τὸ σπουδάζειν, Πολιτείας ζ'. καὶ τευτάζων· τὸ αὐτὸ ἀεὶ λέγων, φλυαρῶν.

Timée présente comme explication de τευτάζω deux synonymes qui se retrouvent chez Aelius Dionysius, sauf que, au lieu de διατρίβειν, il a ἐνδιατρίβειν. L'explication d'Aelius Dionysius est intéressante aussi car elle montre que le sens du verbe était controversé : à côté des sens « timéens », il donne le sens de « penser » (φροντίζειν), « s'empresser »

---

[320] Moins d'une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

(σπουδάζειν), «bavarder à tort et à travers» (φλυαρέω), etc. Il mentionne plusieurs auteurs, dont Platon. Dans la phrase:

> Πλάτων Ξαντρίαις· «ἦν δὴ θόρυβος τευταζόντων», ἀντὶ τοῦ πραγματευομένων ἢ διατριβόντων· καὶ ἐν Τιμαίῳ· «τῷ μὲν οὖν περὶ τὰς ἐπιθυμίας ἢ φιλονεικίας τετευτακότι», οἷον διατετριφότι· γράφεται καὶ τεταυτακότι

Aelius Dionysius confond Plato comicus et notre Platon, car il dit que Platon, dans *Xant.* (cit), utilise τευταζόντων au sens de πραγματευομένων ou διατριβόντων, et, dans le *Timée* (cit), il utilise τετευτακότι comme διατετριφότι. Ensuite, il dit que Platon, dans le livre VII de la *République*, utilise le verbe au sens de σπουδάζειν.

Photius, *EM* et la *Souda* présentent une explication identique à celle de Aelius Dionysius (ce qui signifie qu'on a confectionné l'explication de Aelius Dionysius sur leur base). [Zon.] aussi donne la même explication, mais quelqu'un (lui, le copiste?) a effacé toutes les références aux auteurs cités, et a ajouté une référence à Psellos[321]:

> τευτάζειν. πραγματεύεσθαι, ἢ σκαιωρεῖσθαι, ἢ στρατεύεσθαι, καὶ πολὺ διατρίβειν ἐν ταυτῷ. ἐνίοτε σημαίνει καὶ τὸ φροντίζειν. σημαίνει δὲ καὶ τὸ σπουδάζειν, καὶ τὸ ἡσυχάζειν, καὶ τὸ φλυαρεῖν. παρὰ δὲ τῷ Ψελλῷ τευτάζειν τὸ πλανᾶσθαι· τηλαύγημα λέπρας ἀρχὴ, τευτάζειν τὸ πλανᾶσθαι.

Les autres lexiques présentent des synonymes qui se trouvent dans l'explication de Aelius Dionysius, excepté [Did.], qui présente l'explication suivante:

> ἐπιτευτάζειν πραγματεύεσθαι ἢ σκαιωρεῖν.

σκαιωρεῖν doit probablement être corrigé en σκευωρεῖν, car σκαιωρεῖν n'existe pas. [Did.] glose ἐπιτευτάζειν, mais il n'y a rien à ce sujet dans OCT, ni chez Ruhnke.

A cela, il faut ajouter les scolies à Platon, qui confirment l'ambiguité du verbe:

> Sch. *in Pl.*, *Phileb.* 56E: τευταζόντων. πραγματευομένων, ἐπὶ πολὺ διατριβόντων ἐν τῷ αὐτῷ, φροντιζόντων, ἢ ἐπιστροφῶς τι πραττόντων, ἢ ἐνεργούντων, ἢ σπουδαζόντων, κτλ.
>
> *Rep.* 521E: τετεύτακεν. πεπραγμάτευται, ἐπὶ πολὺ διατρίβει ἐν τῷ αὐτῷ, ἢ ἐπιστρεφῶς τι πράττει, ἢ ἐνεργεῖ, ἢ σπουδάζει, κτλ.

Il semble que les scolies ont aussi un rapport avec Aelius Dionysius.

---

321 Voilà un parallèle de notre lexique de Timée, qui ne présente presque jamais des citations de Platon, mais qui présente une référence à Porphyre (tardive), une à Aristophane et une à Hippocrate.

Pour conclure à propos de Platon et Plato comicus:
l'association entre πραγματ et (ἐν)διατρίβ se trouve

(1) chez Timée
(2) chez les scoliastes
(3) chez Aelius Dionysius, par rapport à Plato comicus.

Il est difficile d'imaginer que c'est par hasard que la même explication est offerte pour Plato comicus et pour le philosophe dans les trois auteurs.

La question est donc la suivante: a-t-on donné la glose πραγματ / διατριβ d'abord comme glose sur Platon comicus, et ensuite comme glose pour notre Platon? Ou dans l'autre sens? Et en tout cas, a-t-on fait une confusion entre les deux Platon? Pas forcément: après tout, la glose s'applique très bien à tous les deux. S'il faut deviner, on devine que Timée a cherché τευτάζω dans un lexique (général, attique, comique…) et a trouvé, par hazard, que le terme a été glosé pour l'autre Platon.

Le verbe est aussi très rare[322].

423 **τέως·** πρὸ τοῦ, ἢ ἕως τινός

Par son explication, Timée veut signaler l'usage platonicien tout court. En effet, dans certains passages platoniciens (*Phaed.* 117C, *Symp.* 191E, *Hipparch.* 229D, *Theag.* 122A, *Lach.* 183E, *Lysis* 207A, *Menex* 235C), l'adverbe signifie «jusqu'à», alors que, dans deux passages de la *République* (*Rep.* 330E et 439E), il signifie «avant».

Les lexiques et les scolies commentent abondamment τέως, en montrant qu'il est ambigu, et en donnant plus d'une vingtaine de sens et/ou nuances. Parmi eux, certains ont une explication identique à celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*); pour l'explication ἕως, voir aussi Galien; Moeris; Hésychius; Sch. *in Aristid.*, *Pan.*121; Sch. *in Od.*, 15.231.

Les sens donnés par les lexiques et qui sont proches de ceux donnés par Timée sont τηνικαῦτα (Galenus; Apollonius le Sophiste; Hésychius; *Et.Gud*; *Souda*), πρότερον (Galenus; Hésychius; Photius; *Souda*; *Dik.On.*; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 66 et *Pl.* 834; Sch. *in Luc.*, *Cat.* 22), μέχρι (Moeris; Hésychius; *Souda*; *EM*; *Coll.Verb.*[1]; Sch. *in Ar.*, *Nu.* 66 et *Ra.* 989; Sch. *in Il.*, 24.162), etc.

---

[322] Une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Le terme est homérique : *cf.* par exemple Apollonius le sophiste

> τέως τὸ τηνικαῦτα· « ὄφρα τέως αὐτὸς μενέω. »

Il est considéré comme attique :

> Moeris : τέως Ἀττικοί, ἕως ἢ μέχρι Ἕλληνες.

Il y a deux scolies à Platon remarquables, concernant toutes les deux *Hipparchus*. La première, tout en donnant les sens de Timée, contient des références et des citations de Démosthène et Aristophane. Il pourrait s'agir d'une scolie ancienne ainsi que de la source de Timée, et, en ce cas, on pourrait se demander si Timée pensait à ce texte précis pour sa propre glose :

> Sch. *in Pl.*, *Hipparch.* 229D : τέως. δηλοῖ τὸ πρὸ τοῦ. Δημοσθένης « ὁ τέως προσκυνῶν τὴν θόλον ». Ἀριστοφάνης Θεσμοφοριαζούσαις—μόλις στεφανηπλοκοῦσ' ἔβοσκον ἐν ταῖς μυρίναις (sic), τέως μὲν †οὐκ ἄν [...] ἐν δὲ τοῖς Ἀριστοφάνους Τελμισσεῦσιν ἀντὶ τοῦ πρότερον κεῖται – οὐ γὰρ τίθεμεν τὸν ἀγῶνα τόνδε τὸν τρόπον ὥσπερ τέως ἦν, ἀλλὰ καινῶν πραγμάτων. ἐν δὲ τῇ Εἰρήνῃ ὁ αὐτὸς ἀντὶ τοῦ ἐν τοσούτῳ κέχρηται, περὶ Ὑπερβόλου λέγων- ἀπορῶν ὁ δῆμος ἐπιτρόπου καὶ γυμνὸς ὢν τοῦτον τέως τὸν ἄνδρα περιεζώσατο. καὶ ἔτι ἐν τῇ Εἰρήνῃ εὕρηται ἀντὶ τοῦ ἕως λέγει δὲ ὁ ἱπποκομῶν τὸν κάνθαρον- ἔρειδε, μὴ παύσαιο μηδέποτ' ἐσθίων τέως, ἕως αὐτὸν λάθῃς διαρραγείς. καὶ Δημοσθένης ἐν τῷ τῆς παραπρεσβείας ἀντὶ τοῦ ἕως « ἀντὶ δὲ τοῦ Εὔβοιαν [...] ἀποδοθῆναι περὶ Δρυμοῦ καὶ τῆς πρὸς Πανάκτῳ χώρας μεθ' ὅπλων ἐξερχόμεθα. τέως ἦσαν ἔσω οἱ Φωκεῖς, οὐδέποτ' ἐποιήσαμεν. »

L'autre scolie, dans laquelle seuls μέχρι et ἔμπροσθεν semblent pertinents, donne des sens différents de ceux de Timée :

> Sch. *in Pl.*, *Hipparch.*, 229D, bis : τέως. ἵνα, καὶ ὡς, καὶ μέχρι τούτου, καὶ ἔμπροσθεν. ἀντικεῖσθαι δὲ τῷ τέως τὸ ἐν ὅσῳ.

424 **τηθή·** μάμμη· τηθὶς δὲ ἡ τῷ θείῳ ἀνάλογος

1) *Rep.* 461D6–7 : καὶ οὕτω δὴ τὰ τούτων ἔκγονα παίδων παῖδας, καὶ ἐκεῖν' αὖ ἐκείνους πάππους τε καὶ τηθάς[323]

   Ruhnke (p. 214) ajoute aussi les textes suivants :

2) *Rep.* 343A3–4 : εἰπέ μοι, ἔφη, ὦ Σώκρατες, τίτθη[324] σοι ἔστιν ;

3) *Rep.* 373C2–3 : ἢ οὐ δοκεῖ δεήσειν παιδαγωγῶν, τιτθῶν, τροφῶν.

[323] Ruhnke (p. 214) imprime τίθας. Il n'y a aucune indication dans l'apparat critique de OCT, qui imprime τηθάς.

[324] Ruhnke (p. 214) imprime τιθή.

Ruhnke (p. 214) dit que le terme a le sens de «nourrice» dans 2) et 3), et le sens de *avia* dans 1), et ensuite il ajoute: «perpetua est confusio vocum τήθη, τίθη, τίτθη, τηθίς, τιτθίς». Peut-être a-t-il raison, mais pour Platon, (et pour Timée), il faut garder la distinction entre τηθή et τίτθη. En effet, dans le passage 1), on doit avoir τηθή, expliqué correctement par Timée (qui donc avait à l'esprit seulement ce passage). Dans les deux autres passages de la *République*, par contre, il faut garder τίτθη (comme OCT l'imprime), qui a un autre sens, justement celui de «nourrice».

En revanche, nous ne trouvons aucune occurrence de τηθίς chez Platon.

La raison pour laquelle Timée glose τηθή semble être que, souvent, on le confond avec τηθίς (et aussi avec τιτθή). En effet, le but de son explication est de donner le sens de τηθή, et de poser la différence entre τηθή et τηθίς, même si Platon utilise seulement τηθή.

Différences entre τηθή, τηθίς *et* τιτθή:

la majorité des lexiques et des scolies concernés sont préoccupés par l'explication de la différence entre τηθή et τηθίς. *Cf.* par exemple Aristophane de Byzance

> *Fr.* 9.6–12: τήθη ἐστὶν ἡ τοῦ πατρὸς μήτηρ, ὡς ἡ Ἀερόπη τῷ Ὀρέστῃ, καὶ ἡ τῆς μητρὸς δὲ μήτηρ, ὡς τῷ αὐτῷ ἡ Λήδα. [ταύτας δὲ μάμμας τινές φασι καὶ μαίας.] θεῖος δέ, ὁ καὶ νέννος κατά τινας, πατρὸς ἀδελφός· ὁμοίως δὲ καὶ μητρὸς ἀδελφός· [καὶ οὕτω μὲν ἡ τήθη· τηθὶς δὲ ἀνάλογόν τι τῷ θείῳ· πατρὸς γὰρ ἀδελφὴ ἢ μητρός].

Voir aussi Ammon.; [Her.]; Ptol.; Hésychius; Photius; *Dik.On.*; *Gloss. Rhet.*; *Coll.Verb.*[1]; *Souda.*

Att.Nom. et Sch. *in Aeschin.*, 1.126, présentent en revanche la différence entre τηθή et τιτθή:

> τήθη. ἡ μάμμη. τίτθη ἡ τροφός.

Presque tous (sauf *Gloss.Rhet.* et Ptolemaeus, mais leur explication est incomplète) expliquent τηθή avec μάμμη. Par contre, personne ne présente la deuxième partie de l'explication de Timée (τηθὶς δὲ ἡ τῷ θείῳ ἀνάλογος), sauf (peut-être) Aristophane, mais presque tous présentent comme explication

> ἡ τοῦ πατρὸς ἢ τῆς μητρὸς ἀδελφή

(certains ajoutent qu'on l'appelle θεία).

Certains lexiques et scolies font des erreurs d'attribution, comme par exemple la *Souda* (τήθας δὲ καὶ τὰς τροφούς), Sch. *in Ar.*, *Lys.* 549 (τήθας δὲ καὶ τὰς τροφούς), et aussi une scolie à Platon :

> Sch. *in Pl.*, *Rep.* 343A : τίτθη. μάμμη, ἡ πρὸς πατρὸς ἢ μητρὸς μήτηρ.

Le terme est un atticisme :
Aelius Dionysius

> τήθη· μάμμη, ἡ πατρὸς ἢ μητρὸς μήτηρ.
>
> τηθίς· θεία, πατρὸς ἢ μητρὸς ἀδελφή.

De plus, il est démodé :

> Phrynichus, *Ecl.* 104 : μάμμην τὴν πατρὸς ἢ μητρὸς μητέρα οὐ λέγουσιν οἱ ἀρχαῖοι, ἀλλὰ τήθην· μάμμην δὲ καὶ μαμμίον τὴν μητέρα. ἀμαθὲς οὖν τὸ τὴν μάμμην ἐπὶ τῆς τήθης λέγειν.

Mais *cf.* Eustathius *in Il.*, III 591.9–13 :

> περὶ δέ γε τήθης καὶ μάμμης καὶ οὕτω φασί τινες. τήθην οἱ Ἕλληνες τὴν πατρὸς ἢ μητρὸς μητέρα, οἱ δὲ παλαιοὶ ἀκύρως μάμμην καὶ μαῖαν, μάμμην γὰρ Ἀττικοὶ καὶ μαμμαίαν, τὴν μητέρα καλοῦσιν, ἣν δέ οἱ πολλοὶ τήθην, τηθίδα, μαῖαν δέ, ὥς ἡμεῖς, τὴν ὑπὸ Ἰώνων ὀμφαλητόμον, ὥς καὶ ἀλλαχοῦ δηλοῦται.

Certaines scolies et certains commentaires, respectivement, glosent et expliquent τηθή (Sch. *in Ar.*, *Ach.* 49 ; Sch. *in D.*, 57.3 ; Philopon *in GA*, III 165.3–8 ; Eustathius *in Il.*, I 491.14–17 et III 590.9–12), parmi lesquels une scolie à Platon

> Sch. *in Rep.*, 461D : τηθάς. μάμμας.

425 **τὴν ἀλωπεκῆν·** τὴν πανουργίαν

Il est bizarre de trouver cette entrée sous le *tau* plutôt que sous *alpha* (*cf.* aussi les entrées 411 et 426). Cela dit, on remarquera que Timée présente un substantif qui veut dire « peau de renard », alors que notre texte de Platon présente tout simplement « renard ».

> *Rep.* 365C3–6 : πρόθυρα μὲν καὶ σχῆμα κύκλῳ περὶ ἐμαυτὸν σκιαγραφίαν ἀρετῆς περιγραπτέον, τὴν δὲ τοῦ σοφωτάτου Ἀρχιλόχου ἀλώπεκα ἑλκτέον ἐξόπισθεν κερδαλέαν καὶ ποικίλην.

Peut-être Timée a-t-il lu ἀλωπεκῆν dans son texte.

Aucun lexique ne présente l'entrée de Timée. Pourtant, il y a quelques lexiques et textes qui commentent un proverbe probablement célèbre, dont l'entrée de Timée représente peut-être une formule ellip-

tique. En ce cas, il ne citerait pas Platon. Dès lors, cette glose ne serait pas une glose platonicienne. Il est pourtant difficile de trouver d'autres auteurs pertinents, car le proverbe ne se rencontre pas avant Zenobius le sophiste (IIe siècle après J.-C.). Voici donc les lexiques qui citent le proverbe

> Photius: ἂν μὴ λεοντῆ γ' ἐξίκηται, τὴν ἀλωπεκῆν πρόσαψον· ὁ νοῦς· ἐὰν μὴ φανερῶς ἀντέχῃς ἀμυνόμενος, πανουργίᾳ χρῆσαι.

Cf. aussi *Souda*; Diogenianus *Paroem.*, 1.83; Zenobius.

Les quatre expliquent le proverbe en faisant la même association que celle de Timée entre la peau de renard et la πανουργία.

L'association entre termes relatifs à renard et πανουργία se trouve aussi dans les scolies (Sch. *in Ar.*, *Vesp.* 1241 (à propos de ἀλωπεκίζειν); Sch. *in Opp.*, *H.* 1.381; Sch. *Pi.*, *P.* 2.141 (ἀλωπέκων ἴκελοι); Sch. *in Theoc.*, 5.25), chez certains philosophes (ps-Aristote *Phgn.*, 812a16–17; Plut. *Soll.Anim.* 971AB; *Anim.Rat.* 992D), chez d'autres «sophistes» (Atheneus 2.145; Aelianus *NA*, 4.39, 5.30, 9.12), et chez les Pères de l'Église aussi (Eusèbe, *Ps.* [M.23.612]; Basile, *Hom. in Ps.* [M.29.452]; Didyme, *in Eccl.* 232.10–11; Cyrille Alex., *Lc.* [M. 72.781]).

426 **τὴν λῆξιν·** τὸν κλῆρον

1) *Rep.* 425D2–3: καὶ χειροτεχνικῶν περὶ συμβολαίων καὶ λοιδοριῶν καὶ αἰκίας καὶ δικῶν λήξεως καὶ δικαστῶν καταστάσεως, κτλ.
2) *Critias* 109C8–9: οὕτω μίαν ἄμφω λῆξιν τήνδε τὴν χώραν εἰλήχατον
3) *Critias* 113B8–9: ὅτι κατενείμαντο γῆν πᾶσαν ἔνθα μὲν μείζους λήξεις
4) *Critias* 113E6–114A1: καὶ τὴν νῆσον τὴν Ἀτλαντίδα πᾶσαν δέκα μέρη κατανείμας τῶν μὲν πρεσβυτάτων τῷ προτέρῳ γενομένῳ τήν τε μητρῴαν οἴκησιν καὶ τὴν κύκλῳ λῆξιν, κτλ.
5) *Critias* 114B1–2: λῆξιν δὲ ἄκρας τῆς νήσου πρὸς Ἡρακλείων στηλῶν εἰληχότι
6) *Critias* 116C7–9: ἔνθα καὶ κατ' ἐνιαυτὸν ἐκ πασῶν τῶν δέκα λήξεων ὡραῖα αὐτόσε ἀπετέλουν ἱερὰ ἐκείνων ἑκάστῳ.
7) *Legg.* 740A3–4: ὡς ἄρα δεῖ τὸν λαχόντα τὴν λῆξιν ταύτην νομίζειν μὲν κοινὴν αὐτὴν τῆς πόλεως συμπάσης
8) *Legg.* 747E3–4: τούτων δ'αὖ πάντων μέγιστον διαφέροιεν ἂν τόποι χώρας ἐν οἷς θεία τις ἐπίπνοια καὶ δαιμόνων λήξεις εἶεν
9) *Legg.* 765C8–): ἐὰν δέ τις ἀποδοκιμασθῇ καθ' ἡντιναοῦν ἀρχῆς λῆξιν καὶ κρίσιν

10) *Legg.* 846B6–C1 : μυρία δὲ ταῦτα ὄντα καὶ σμικρὰ νόμιμα, καθ’ ἃ δεῖ τὰς τιμωρίας γίγνεσθαι, λήξεών τε πέρι δικῶν καὶ προσκλήσεων καὶ κλητήρων

11) *Legg.* 948D3–5 : ἐν γὰρ λήξεσιν δικῶν τοὺς μετὰ νοῦ τιθεμένους νόμους ἐξαιρεῖν χρὴ τοὺς ὅρκους τῶν ἀντιδικούντων ἑκατέρων, κτλ.

12) *Legg.* 949C1–5 : ἂν ἐθέλωσι, καὶ διδόναι κυρίως (…) δικῶν τε περὶ λήξεως τὸν αὐτὸν τρόπον εἶναι πρὸς ἀλλήλους πᾶσι τὴν κρίσιν.

13) *Legg.* 956E4–5 : καὶ πάνθ’ ὁπόσα τοιαῦτα ἀναγκαῖα περὶ δίκας γίγνεσθαι, προτέρων τε καὶ ὑστέρων λήξεις.

Tout d’abord, il faut dire que Platon utilise le terme dans deux sens différents :

i) « plainte » (usage juridique)
ii) « tirage au sort ».

Le sens ii) possède à son tour un sens apparenté, à savoir

ii)* « ce qu’on obtient par le sort », « lot »,

et c’est ce sens là que Timée a à l’esprit. Or, les passages 1), 10), 11), 12), 13) sont d’emblée à écarter, car le terme a le sens i). Le passage 9) semble avoir le sens ii). Parmi les autres passages, qui semblent avoir le sens ii)*, on a le choix entre 2) (c’est le passage signalé par Ruhnke, p. 215), 4), 5) et 7), qui présentent le terme sous la forme donnée par Timée : mais seulement 7) (*Legg.* 740A3–4) présente τὴν λῆξιν.

De toute manière, il est clair que Timée glose ce terme parce qu’ambigu, en voulant signaler un usage particulier à un passage platonicien précis.

Le terme est abondamment commenté dans tous ses sens et nuances, et on citera ici seulement les lexiques et les scolies qui donnent ou bien les sens platoniciens, ou bien le sens timéen (en effet, λῆξις a un autre sens encore, celui de « cessation »).

Les lexiques et les scolies qui glosent le sens i) sont Pollux 8.28–29 ; Photius ; *Souda* ; *Lex. Vind.* ; Sch. *in Aeschin.*, 1.63.

La seule scolie à Platon quelque peu pertinente concerne ce sens. Cependant, elle ne glose pas λεῆξις, mais δίκην λαχεῖν :

> δίκην λαχεῖν. ἐνστήσασθαι, ὅ ἐστι καὶ λῆξις δίκης.

L’ambiguïté du terme (sens i) et ii)*) est signalée par *Dik. On.* :

> λῆξις· ὅταν τις προγόνων ὀφείλων κληρονομῶν πράγματα, λέγῃ τὴν δίκην.

Sens ii) et ii)* :

Hésychius : λῆξις· τελείωσις. ἀποκλήρωσις. ἢ ἐπὶ μερίδι δια κληροῦσθαι

Photius : λήξεις θεῶν· λάχοι κλῆροι· τεμένη ἀρχῆς δὲ λῆξιν, ἀντὶ τοῦ διακλήρωσιν.

Souda : ληξιαρχικὸν γραμματεῖον· εἰς ὃ ἐνεγράφοντο οἱ τελεωθέντες τῶν παίδων, οἷς ἐξῆν τὰ πατρῷα οἰκονομεῖν. παρὸ καὶ τοὔνομα γέγονε, διὰ τὸ τῶν λήξεων ἄρχειν. λήξεις δέ εἰσιν οἵ τε κλῆροι καὶ αἱ οὐσίαι. Λῆξις, τὸ ἔγκλημα, καθ' οἷον λόγον φαμὲν καὶ λαχεῖν δίκην.
λῆξις· παῦσις, ἢ μερίς, κληρονομία.

Coll. Verb.[1] : λῆξις· παῦσις. ἢ μερίς. κληρονομία.

Lex. in Hdt. : λάξιν. λῆξιν, μερισμόν, κλῆρον.

Sch. *in Aristid.*, *Pan.* 100 : ὡς ἀληθῶς γενομένην λῆξιν τῆς Ἀθηνᾶς· λάχος, κλῆρον. ταύτην γὰρ ἐκληρώσατο Ἀθηνᾶ, ὅθεν καὶ τοὔνομα αὐτῇ δέδωκε.

Photius, *Lex. in Hdt.*, la *Souda* (sauf que ce lexique donne l'explication de λῆξις en commentant ληξιαρχικὸν γραμματεῖον) et la scolie à Aelius Aristide utilisent la même explication que Timée. Mais κλῆρος est aussi la racine pour les autres explications : ἀποκλήρωσις (« tirage au sort) et κληρονομία (« héritage »).

427 **τί δῆτα ἔχων στρέφῃ;** ἀντὶ τοῦ ἐνδιατρίβεις

Phaedr. 236E6–8 : ΦΑΙ. τί δῆτα ἔχων στρέφῃ ;
ΣΩ. οὐδὲν ἔτι, ἐπειδὴ σύ γε ταῦτα ὀμώμοκας. πῶς γὰρ ἂν οἷός τ' εἴην τοιαύτης θοίνης ἀπέχεσθαι ;

Timée glose seulement στρέφῃ, de sorte que la question se pose de savoir pourquoi il présente comme lemme une citation, et s'il en commente seulement une partie[325]. Le lemme de Timée n'a pas l'air d'être lexicographique, mais plutôt d'être un commentaire (ou une scolie), accompagné d'une explication.

Il n'y a aucune indication dans les scolies et les commentaires ; quant aux lexiques, Photius et la *Souda* reprennent mot pour mot l'explication de Timée.

Voici d'autres exemples d'auteurs du Ve siècle avant J.-C. chez qui l'on trouve la construction platonicienne :

Euripides *Fr.*, 231 : ἡμῶν τί δῆτα τυγχάνεις χρείαν ἔχων ;

Aristophanes *Ec.* 1151–1153 :

[325] Il n'y a pas d'autres cas de ce type.

Χο. τί δῆτα διατρίβεις ἔχων, ἀλλ' οὐκ ἄγεις
τασδὶ λαβών; ἐν ὅσῳ δὲ καταβαίνεις, ἐγὼ
ἐπᾴσομαι μέλος τι μελλοδειπνικόν.

428 **τιμαλφέστατον·** τιμὴν πολλὴν εὑρίσκον. τὸ γὰρ ἄλφειν εὑρίσκειν ἐστίν, ἐξ οὗ καὶ Ὅμηρος ἀλφεσιβοίας καλεῖ τὰς εὑρισκούσας κόρας εἰς τιμὴν βόας

Le terme apparaît une seule fois chez Platon, sous la forme donnée par Timée :

Tim. 59B3–4 : τιμαλφέστατον κτῆμα χρυσὸς ἠθημένος διὰ πέτρας ἐπάγη·

La glose de Timée contient 1) l'explication du sens, en partie étymologique (τιμὴν πολλὴν εὑρίσκον), 2) une équivalence entre εὑρίσκειν et ἄλφειν qui complète l'étymologie du terme (τιμήν et ἄλφειν), et 3) une explication d'un terme utilisé par Homère (ἀλφεσιβοίας) sur la base du sens de ἄλφειν. Cette dernière partie est un ajout cultivé (peut-être la version originale du lexique en contenait-elle plusieurs), qui pourtant n'est pas repris par les autres lexiques. En revanche, la plupart des lexiques présente 1) ou 2), mais non pas sous la forme exacte de Timée, même lorsqu'ils glosent le terme sous la même forme :

Photius : ἀλφαίνει· ζητεῖ, εὑρίσκει. ἔνθεν τιμαλφὴς ἡ πολλὴν εὑρίσκουσα τιμήν.
τιμαλφούμενος· τιμὴν εὑρηκώς.
τιμαλφέστερον· τιμιώτερον· λαμπρότερον· ἄλφειν γάρ ἐστιν τὸ εὑρίσκειν.

etc.

Une seule scolie dit qu'Eschyle utilise souvent le mot, et qu'Epicharme se moque de lui pour cette raison :

Sch. *in A.*, *Eu.* 626 : τιμαλφούμενον· συνεχὲς τὸ ὄνομα παρ' Αἰσχύλωι διὸ σκώπτει αὐτὸν Ἐπίχαρμος.

Le terme est rare[326].

[326] Une cinquantaine d'occurrence entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

429 **τοπάζω·** ὑπονοῶ, οἴομαι

Il y a plus d'une dizaine d'occurrences chez Platon, dont cinq présentent la forme de Timée:

1) *Theaet.* 151B4–5: πάνυ ἱκανῶς τοπάζω οἷς ἂν συγγενόμενοι ὄναιντο·
2) *Phaedr.* 228D7–8: τοπάζω γάρ σε ἔχειν τὸν λόγον αὐτόν.
3) *Gorg.* 489D2–3: καὶ αὐτὸς πάλαι τοπάζω τοιοῦτόν τί σε λέγειν τὸ κρεῖττον, καὶ ἀνερωτῶ γλιχόμενος σαφῶς εἰδέναι ὅτι λέγεις.
4) *Legg.* 653A1–3: τούτου γάρ, ὥς γε ἐγὼ τοπάζω τὰ νῦν, ἔστιν ἐν τῷ ἐπιτηδεύματι τούτῳ καλῶς κατορθουμένῳ σωτηρία.
5) *Virt.* 379C2–4: οἶμαι μὲν οὐκ ἂν ῥᾳδίως αὐτὸ δηλωθῆναι, τοπάζω μέντοι θεῖόν τι μάλιστα εἶναι τὸ κτῆμα.

Timée présente deux synonymes («je conjecture» et «je crois») qui ne constituent pas une distinction de sens, mais plutôt de nuance. Le passage 5) présente οἶμαι, qui fait partie de l'explication de Timée: mais on hésite à le considérer comme le passage que Timée avait à l'esprit, car l'ouvrage n'est pas platonicien, et, de plus, il n'y a pas d'autres lemmes de Timée qui se réfèrent à cet même ouvrage.

Les lexiques qui glosent le terme (Phrynichus; Hésychius; Photius; *Souda*; *Et.Gud*; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.]), ainsi que les scolies (Sch. *in A.*, *A.* 1369; Sch. *in Ar.*, *Vesp.* 73; Sch. *in Clem. Al.*, *Protr. et Paed.* 32) présentent, parfois comme partie d'une explication plus vaste, ὑπονόῶ (*cf.* aussi Sch. *in Op*, 324–326: τοπάζῃ· τὸ συνεχὲς τῆς διανοίας ἐστίν); aucun ne donne comme explication οἴομαι, sauf Pollux (5.126) qui associent les trois:

> οἶμαι οἴομαι, ἡγοῦμαι, νομίζω, ὑπολαμβάνω, ἐλπίζω, τοπάζω, προσδοκῶ, δοκῶ, εἰκάζω, τεκμαίρομαι, ὑπονοῶ, ὑποπτεύω.

Photius (= *Souda* et *EM*) donne une référence explicite à Eschyle, en montrant ainsi que le verbe est un atticisme:

> Photius: τοπάζειν· οἷον στοχάζεσθαι· ἐνθυμεῖσθαι· ὑπονοεῖν· καὶ ἐτόπαζον ὁμοίως· καὶ παρὰ Σοφοκλεῖ ἐν Ἠριγόνῃ·
>
> ἃ δὲ
> δόξῃ τοπάζω, ταῦτ' ἰδεῖν σαφῶς θέλω·
> δι' ὃ καὶ ὑποτοπεῖν, τὸ ὑπονοεῖν λέγουσιν.

Il y a deux scolies à Platon, qui reprennent les explications des autres lexiques (*cf. supra* Pollux et Photius):

Sch. *in Pl.*,

> *Gorg.* 489D : τοπάζω. ὑπονοῶ, εἰκάζω.
>
> *Legg.* 962C : τοπάζειν. στοχάζεσθαι, ἐνθυμεῖσθαι, ὑπονοεῖν, καὶ ὑποτοπεῖν δέ.

Comme preuve du fait que le verbe était difficile à comprendre, *cf.* aussi Olympiodorus *in Gorg.*, 28.4 : πάλαι τοπάζω· φησὶν ὁ Σωκράτης ὅτι « εἰκάζω σε τοῦτο θέλειν εἰπεῖν, ἀλλ' οὐ δύνασαι ἀκριβῶσαι » (les mots entre guillemets sont une paraphrase d'Olympiodore).

Le verbe est très commenté parce que, à l'époque de Timée, il était difficile à comprendre ; il était aussi rare[327].

430 **τί μήν·** κατάφασιν δηλοῖ, ἀντὶ τοῦ πῶς γὰρ οὔ; ἢ διὰ τί γὰρ οὔ;

Il y a presque deux-cents occurrences de τί μήν chez Platon. Ruhnke (p. 216) signale celles-ci :

> *Parm.* 139D3–4 : ὅτι οὐκ, ἐπειδὰν ταὐτὸν γένηταί τῷ τι, ἓν γίγνεται.
> ἀλλὰ τί μήν ;
>
> *Parm.* 147C2–3 : ἐπειδὴ γοῦν ἕτερον τῶν ἄλλων ἐφάνη, καὶ τἆλλά που ἕτερα ἂν ἐκείνου εἴη. –
> τί μήν ; -
>
> *Parm.* 153C3–5 : οὐκοῦν πάντων πρῶτον ἀρχὴ γίγνεται, καὶ αὐτοῦ τοῦ ἑνὸς καὶ ἑκάστου τῶν ἄλλων, καὶ μετὰ τὴν ἀρχὴν καὶ τἆλλα πάντα μέχρι τοῦ τέλους ; -
> τί μήν ;

A cela, il faut ajouter les occurrences dont les scolies *ad loc* présentent une explication identique à celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*).

Il y a d'autres scolies à Platon, mais qui donnent une explication un peu différente (tout en gardant la fonction affirmative (καταφατική) de la formule) :

Sch. *in Thaet.*, 201b (= *in Phileb.* 29B ; *in Phileb.* 33E ; *in Phileb.* 39E ; *in Phaedr.* 272C) :

> τί μήν ; καταφατικόν ἐστιν, ἐν ἴσῳ τὸ οἶμαι.

Il convient de remarquer que Photius, la *Souda*, *EM* et [Zon.] reprennent l'entrée de Timée.

---

[327] Un peu plus d'une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Pourquoi Timée glose-t-il ce terme ? Car il s'agit d'un tic platonicien. Si l'on regarde les occurrences de la formule au Ve siècle avant J.-C., on verra qu'elle apparaît des centaines de fois chez Platon, alors qu'elle apparaît très rarement chez d'autres auteurs du même siècle, et en tout cas, non pas au sens platonicien : *cf.* Euripide *Rh.*, 704–707 : Xénophon, *HG* 6.3.13.

Voici donc un exemple d'un vrai « platonisme », à savoir d'une expression qui se trouve souvent chez Platon, et presque jamais ailleurs. Pour un cas de ce type, il serait absurde d'imaginer que Timée avait à l'esprit un passage particulier.

431 **τραγικὴ σκηνή·** πῆγμα μετέωρον ἐφ' οὗ ἐν θεῶν σκευῇ τινὲς παριόντες ἔλεγον

On ne trouve pas τραγικὴ σκηνή dans notre texte de Platon. L'hypothèse est que Timée a lu τραγικὴ σκηνή (qui se trouve ailleurs dans la littérature grecque : *cf.* par exemple Xénophon *Cyr.* 7.54.6) dans son texte de Platon. Lequel ? Un passage dans le *Clitophon* :

> *Clit.* 407A7–B2 : ὁπότε ἐπιτιμῶν τοῖς ἀνθρώποις, ὥσπερ ἐπὶ μηχανῆς τραγικῆς θεός, ὕμνεις λέγων· Ποῖ φέρεσθε, ὤνθρωποι καὶ ἀγνοεῖτε οὐδὲν τῶν δεόντων πράττοντες, κτλ.

Ou alors, τραγικὴ σκηνή pourrait être une glose justement à Xénophon

> *Cyr.* 6.1.54 : τοῦ δὲ πύργου, ὥσπερ τραγικῆς σκηνῆς τῶν ξύλων πάχος ἐχόντων, κτλ.

Photius, *EM* et la *Souda* (cf. *supra*, *loc sim*) ont la même glose que Timée, mais avec un petit ajout :

> τραγικὴ σκηνή· πῆγμα μετέωρον, ἐφ' οὗ ἐν θεῶν σκευῇ τινὲς παριόντες ἔλεγον· λέγεται δὲ καὶ ἡ τραγικὴ τέχνη σκηνή.

La scolie à Platon, pourtant, concerne μηχανῇ τραγικῇ (Sch. *in Pl.*, *Clit.* 407A).

Pourquoi Timée glose-t-il cette formule ? Car il s'agit d'une formule technique concernant le théâtre.

432 **τριττύς·** φυλῆς μέρος τρίτον

L'entrée de Timée concerne peut-être *Rep.* 475A9–10 :

> καὶ μὴν φιλοτίμους γε, ὡς ἐγᾦμαι, καθορᾷς ὅτι, ἂν μὴ στρατηγῆσαι δύνωνται, τριττυαρχοῦσιν.

On remarquera que, chez Platon, on a une occurrence différente, à savoir τριττυαρχοῦσιν. Timée pense à une explication étymologique, et choisit peut-être de commenter seulement une partie de l'occurrence platonicienne, celle qui était difficile à comprendre parce que technique, concernant la façon de partager politiquement Athènes à l'époque de Platon. Il aurait été peut-être plus correct d'avoir une explication comme celle de Photius (mais peut-être que l'explication de Timée à l'origine était celle-ci) :

> Photius : τριττυς· φυλῆς μέρος τρίτον· καὶ τριττύαρχος ὁ ἄρχων.

(*cf.* aussi Pollux, 8.109 : τῆς τριττύος μέντοι ὁ ἄρχων τριττύαρχος ἐκαλεῖτο, τριττύος δ' ἑκάστης γένη τριάκοντα).

De toute manière, presque tous les lexiques qui glosent le terme ont comme explication τρίτον μέρος τῆς φυλῆς. L'explication-source semble être celle d'Harpocration, reprise par Photius, la *Souda* et *EM* :

> Harpocration : τριττύς· Αἰσχίνης ἐν τῷ κατὰ Κτησιφῶντος. τριττύς ἐστι τὸ τρίτον μέρος τῆς φυλῆς· αὕτη γὰρ διῄρηται εἰς γ′ μέρη, τριττῦς καὶ ἔθνη καὶ φατρίας, ὥς φησιν Ἀριστοτέλης ἐν τῇ Ἀθηναίων πολιτείᾳ.

Harpocration donne la même explication que celle de Timée, mais avec quelques détails en plus, et deux références, l'une à un ouvrage d'Eschine (*Ctesiph.*), l'autre à un ouvrage d'Aristote (*Ath.*), deux auteurs successifs à la période attique.

Photius et la *Souda* gardent seulement la référence à Aristote :

Photius (presque identique dans la *Souda*) :

> τριττυς· τὸ τρίτον μέρος τῆς φυλῆς· αὕτη γὰρ διῄρηται εἰς τρία μέρη· τριττῦς καὶ ἔθνη καὶ φρατρίας, ὡς Ἀριστοτέλης φησί.

Pour Aristote, *cf. Ath*, 8.3.1–4, 21.3.3–5, 21.4.1–5.

Comme preuve du fait que le terme était difficile à comprendre parce qu'il concernait une division politique de la πόλις athénienne, voici encore des explications (y compris la scolie platonicienne *ad loc*) :

> Moeris : ἡ πόλις ἡ τῶν Ἀθηνῶν τὸ παλαιὸν διεκεκόσμητο δίχα, εἴς τε τοὺς γεωργοὺς καὶ δημιουργούς, οὗτοι δὲ πάλιν διῄρηντο εἰς φυλὰς δ′, αἵ δὲ φυλαὶ ἑκάστη εἰς τριττῦς, εἰς δὲ ἑκάστην τριττὺν εἰσήχθη γένη λ′, κτλ.

Cf. aussi Sch. *in Pl.*, *Rep.* 475A ; Eustathius *in Il.*, I 362.27–30 ; Proclus *in Tim.*, 1.88.23–89.4[328].

---

[328] Voir aussi Hommel, *RE* VIII A 1, 370–371.

Que dire de cette entrée ? Que probablement elle n'est pas platonicienne, et qu'assurément le terme glosé ne l'est pas. Peut-être s'agit-il d'une interpolation faite sur la base d'Harpocration, ou d'une glose à Eschine ou à Aristote.

433 **τυφῶνος πολυπλοκώτερον·** Τυφὼν ὁ λεγόμενος κεραυνωθῆναι ὑπὸ Διός. τούτου ποικιλώτερον

Cf. aussi *supra*, entrée 414 **τεθυμμένος**.

> *Phaedr.* 230A3–6 : εἴτε τιθηρίον ὂν τυγχάνω Τυφῶνος πολυπλοκώτερον καὶ μᾶλλον ἐπιτεθυμμένον, εἴτε ἡμερώτερόν τε καὶ ἁπλούστερον ζῷον, θείας τινὸς καὶ ἀτύφου μοίρας φύσει μετέχον.

Dans son explication, Timée explique qui est Τυφών, et donne un synonyme de πολυπλοκώτερον. La majorité des lexiques qui glosent Τυφῶνος πολυπλοκώτερον a la même explication que celle de Timée (*cf. supra*, *loc sim*), sauf *Att.Nom.*, dont l'explication coïncide avec la scolie platonicienne *ad loc* (*cf. infra*).

Voici une explication qui fait référence à Platon, cependant non pas au démon, mais à l'orage que nous appelons un typhon :

> [Zon.] : Τυφῶνα. τὸν κατὰ θάλασσαν, ὑφ' οὗ τὰ πλοῖα φθείρονται. τυφῶνα οὐ τὴν ἐκ τοῦ ἀέρος φλόγα λέγει ὁ Πλάτων, ἀλλὰ τὴν ἐκ τῆς ἀναθυμιάσεως συστροφὴν πρὸ τοῦ ἐκπυρωθῆναι.

Il est intéressant de remarquer que τυφων change de sens selon l'accent :

> Philopon Τυφών· τὸ θηρίον, ὁ δράκων ὀξύνεται.
> τύφων· ὁ καίων, Τυφῶν· ὁ δράκων.

Nombreux sont ceux qui expliquent qui était Typhôn : *cf.* anon., *Alleg. in Hes.Th.* 353.15–18 ; anon., *Exeg. in Hes.Th.* 409 ; [Nonnius], *in Or.Greg. Naz.* 39.19 ; Sch. *in A.*, *Pr.* 354 4–8 ; *Sch. in A.R.*, 209 ; Sch. *in E.*, *Ph.* 1020 ; Sch. *in Il*, 2.782 et 2.782. Parmi les scolies, il y en a une à Aristophane, qui donne une explication semblable à celle de [Zon.] (les deux pourraient dériver d'une même source, à savoir d'un lexique/commentaire sur Aristophane) :

> Sch. *in Ar.*, *Nu.* 336 : Τυφῶν ἡ ἐκ τῆς ἀναθυμιάσεως συσ[τροφὴ] πρὸ τοῦ ἐκπυρωθῆναι, ὡς Πλάτων ἐν Φαί[δρῳ].

Il y a aussi une scolie à Platon, *Phaedr.* 230A :

> Τυφῶνος. Τυφὼν Γῆς καὶ Ταρτάρου υἱός, γεννηθεὶς ἐν Σικελίᾳ, εἶδος ἔχων συμμιγὲς ἀνδρὸς καὶ θηρίων.

Pour ce qui est du rôle du Typhôn dans le *Phèdre*, il y a un texte assez long de Hermias, qui explique aussi πολυπλοκώτερον :

> Hermias *in Phaedr.*, 31.16–27 : – τὸ δὲ Τυφῶνος ὅτι ὁ θεὸς οὗτος ἐπάρχει τοῦ πλημμελοῦς καὶ ἀτάκτου· καὶ τοιοῦτός τις αὐτοῦ ὁ κλῆρος, ἀεὶ μὲν ἐν τοῖς ὅλοις κοσμούμενος, πλὴν εἴ που κατά τινα μόρια ἐκφαινόμενος· ἔνθα δὴ καὶ εἰώθασι λέγειν Τυφώνια πνεύματα ἢ σκηπτοὺς ἢ κεραυνοὺς Τυφωνίους. ἔστιν οὖν καὶ ἐν τῇ ψυχῇ πάντα ἀνάλογον, καὶ μάλιστα ἐπὶ τῆς μερικῆς τὸ τῆς κακεργέτιδος (…) – τὸ δὲ πολυπλοκώτερον οὐκ ἐπ' αὐτοῦ τοῦ θεοῦ δεῖ ἀκούειν, ἀλλ' ἐφ' οὗ προστατεῖ, ὡς πλημμελῶς καὶ ἀτάκτως καὶ πολυπλόκως κινουμένου τῇ οἰκείᾳ φύσει.

Hermias voit dans le Typhôn un analogue d'une partie de l'âme. Tout comme Typhôn, dieu de l'erreur et du désordre, reste coincé dans l'ordre sauf ici et là, selon certains parties, de même cela se passe pour les choses de l'âme, et, en particulier, des parties mauvaises. Quant à πολυπλοκώτερον, selon Hermias, il ne se réfère pas à Typhôn lui-même, mais à ce dont Typhôn est le chef, à savoir à ce qui, dans la nature propre, se meut de façon désordonnée et erronée.

En commentant cette entrée, Timée se situe dans une tradition lexicographique, scoliaste et de commentaire, platonicienne.

434 **τωθάζων·** χλευάζων, σκώπτων, διασύρων

> *Hipp. I* 290A3–4 : ταύτην γε τὴν ἀπόκρισιν, ὦ ἄριστε, οὐ μόνον οὐκ ἀποδέξεται, ἀλλὰ πάνυ με καὶ τωθάσεται

> *Rep.* 474A3–4 : οὓς εἰ μὴ ἀμυνῇ τῷ λόγῳ καὶ ἐκφεύξῃ, τῷ ὄντι τωθαζόμενος δώσεις δίκην

> *Ax.* 364B6–C1 : καίτοι γε τὸν πρόσθεν χρόνον διαχλευάζων τοὺς μορμολυττομένους τὸν θάνατον καὶ πρᾴως ἐπιτωθάζων.

Même si ce dernier passage présente ἐπιτωθάζων, il semble que c'est celui-ci qu'il faut préférer aux autres. En effet, la forme du verbe est la même que celle qui est donnée par Timée (qui dans son texte de *Ax.* a du lire τωθάζων), et, de plus, dans le même passage, apparaît un composé du verbe utilisé par Timée pour l'explication, à savoir διαχλευάζων. En outre, dans les deux autres passages, le verbe apparaît à la forme passive. Timée donc gloserait le verbe en pensant à un dialogue considéré comme douteux.

L'explication consiste en trois synonymes, mais le dernier, διασύρων («celui qui tire d'un côté et de l'autre»), pose problème. En effet, ce sens ne se trouve pas dans les passages platoniciens concernés, sauf si διασύρω avait comme sens métaphorique justement celui de «se moquer de».

Il faut pourtant remarquer que certains lexiques associent τωθάζω et διασύρω: Pollux, 9.148 et 4.32–33; *Et.Gud.* (ἐτώθαζον· ἔσκωπτον, διέσυρον· σημαίνει δὲ καὶ τὸ ἐσχόλαζον); *EM* (τωθάζει· σκώπτει, χλευάζει, λοιδορεῖ, καυχᾶται. καὶ ἐτώθαζον, τὸ ἔσκωπτον καὶ διέσυρον).

Bien plus utilisés dans l'explication du verbe sont σκώπτω (Pollux, 6.161 et 6.200; Hésychius; Moeris (τωθάζειν Ἀττικοί, σκώπτειν Ἕλληνες); Photius; *Souda*; etc.) et χλευάζω (Pollux, 6.200; Hésychius; Photius; *Souda*, etc.).

Les scolies platoniciennes aussi reprennent, entre autres, les deux synonymes que l'on trouve chez Timée:

> *Rep.* 474A: τωθαζόμενος. σκώπτων, λοιδορῶν, χλευάζων, αὐχῶν.
>
> *Ax.* 364C: ἐπιτωθάζων. ἐπιλοιδορούμενος, ἢ ἐπεμβαίνων, ἢ χλευάζων ὡς νῦν, ἢ καυχώμενος.
>
> *Hipp. I* 290A: τωθάσεται. σκώψει, χλευάσει, λοιδορήσει.

Voir aussi Sch. *in Ar.*, *Vesp.* 1362.

Il s'agit d'un atticisme plutôt rare[329].

435 **ὑηνεῖς·** ὑϊκόν τι καὶ ζῶδες ποιεῖς

> *Theaet.* 166C6–D1: ὗς δὲ δὴ καὶ κυνοκεφάλους λέγων οὐ μόνον αὐτὸς ὑηνεῖς[330], ἀλλὰ καὶ τοὺς ἀκούοντας τοῦτο δρᾶν εἰς τὰ συγγράμματά μου ἀναπείθει

La forme du verbe est reprise de façon identique par Timée, qui s'inspire aussi du passage pour son explication, qui elle est étymologique.

Les deux sources d'explications pour les autres lexiques et scolies sont Timée et Aelius Dionysius. Pour les lexiques qui donnent la même explication que celle de Timée, *cf. supra*, *loc sim.* Pour Aelius Dionysius (= Photius; *EM*):

[329] Une quarantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le Ie siècle après J.-C. Il devient un peu plus répandu au IIe siècle après J.-C. (une soixantaine d'occurrence) et au IVe (une centaine).

[330] OCT: αὐτὸ συηνεῖς T Photius.

συηνία καὶ ὑηνία· ἀμαθία, σκαιότης παρὰ Φερεκράτει. καὶ συηνεῖν Πλάτων ὁ φιλόσοφος τὸ ἀμαθῶς ἀναστρέφεσθαι καὶ συῶδές τι ποιεῖν.

L'explication d'Aelius Dionysius est intéressante pour trois raisons : 1) car elle contient une référence à Platon ; 2) car elle nous donne συηνεῖν à la place de ὑηνεῖς (*cf.* aussi *supra*, note 330) ; 3) car elle donne une explication bien semblable à celle de Timée—καὶ συῶδές τι ποιεῖν, « faire quelque chose de glouton comme un porc »—, mais avec un sens un peu différent).

Il y a encore d'autres gloses qui mentionnent Platon (Photius cite les lignes du *Théetète*) :

Photius : ὑηνῶν θρεμμάτων· καὶ ἔδοξέν μοι τοῦτο οὐκ ἀνθρώπινον, ἀλλ' ὑηνῶν τινων μᾶλλον εἶναι θρεμμάτων· Πλάτων Νόμων ζ′ ὑηνεῖς ὗς δὲ δὴ καὶ κυνοκε φάλους λέγων, οὐ μόνον αὐτὸς ὑηνεῖς, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἀκούοντας τοῦτο δρᾶν πρὸς τὰ συγγράμματά μου ἀναπείθεις, οὐ καλῶς ποιῶν Πλάτων Θεαιτήτωι.

Des deux scolies à *Théetète*, l'une est identique à l'explication de Timée :

166C : ὑηνεῖς. ὑεικόν τι καὶ ζωῶδες ποιεῖς.

166C : ὑηνεῖς. οἷον ὡς εἴ τις εἴποι χοιρίζεις.

Timée glose le verbe car il est reconnu comme platonicien, et est utilisé seulement par Platon : il s'agit donc d'un véritable ἅπαξ.

436 **ὑμνοῦσι·** λέγεται καὶ ἐξ ὀρθῆς λέγεται, καὶ κατ' εὐφημισμὸν ἀντὶ τοῦ ἐπαιτιῶνται τὸ γῆρας, ὡς ἐν α′ Πολιτείας

Il y a plus d'une trentaine d'occurrences du verbe chez Platon, dont cinq sous la forme donnée par Timée : *Phaedr.* 252B, *Prot.* 317A et 343B, *Rep.* 329B et 364A. Mais il est clair que Timée pense au quatrième passage, *Rep.* 329B1–3 (v. Introduction, p. 113) :

ἔνιοι δὲ καὶ τὰς τῶν οἰκείων προπηλακίσεις τοῦ γήρως ὀδύρονται, καὶ ἐπὶ τούτῳ δὴ τὸ γῆρας ὑμνοῦσιν ὅσων κακῶν σφίσιν αἴτιον.

En effet, non seulement Timée donne une sorte de paraphrase (ἐπαιτιῶνται τὸ γῆρας) du passage pertinent (τὸ γῆρας ὑμνοῦσιν ὅσων κακῶν σφίσιν αἴτιον), mais, pour une fois, la référence aussi (premier livre de la *République*) ; il s'agit probablement de l'une des très peu nombreuses références qui ont survécu au découpage successif du lexique de Timée.

Considérons maintenant l'explication de Timée. Il ne donne pas une explication de ὑμνοῦσιν, mais il distingue plutôt un usage standard et un usage euphémique (à savoir, l'utilisation d'un mot favorable au lieu

d'un mot négatif), en illustrant ce dernier avec un exemple platonicien. Dans cet exemple, Platon utilise quelque chose comme « chanter que la vieillesse… », à la place de « se plaindre que la vieillesse… ».

Selon les scolies, il y a d'autres passages platoniciens (mis à par le notre) où on assiste à cet usage du verbe κατ' εὐφημισμόν

Sch. *in Pl.*

> *Rep.* 329B : ὑμνοῦσιν. ἀντὶ ὀδύρονται, λοιδοροῦσι, μέμφονται, κατ' εὐφημισμόν
>
> *Rep.* 549E : ὑμνεῖν. μέμφεσθαι, λοιδορεῖσθαι, κατ' εὐφημισμόν· σημαίνει δὲ καὶ ὀδύρεσθαι
>
> *Critias* 118B : ὑμνεῖτο (ὕμνει τὸ A, ὑμνεῖ τὸ F). ὀδύρεται νῦν. σημαίνει δὲ καὶ τὸ μέμφεται καὶ λοιδορεῖ κατ' εὐφημισμόν
>
> *Legg.* 871A : ὑμνεῖν. μέμφεσθαι ἢ λοιδορεῖν, ὡς ἐπὶ τοῦδε, κατ' εὐφημισμόν. σημαίνει δὲ καὶ τὸ ὀδύρεσθαι.

Ces scolies ne donnent pas comme explication le verbe de Timée, mais du moins un synonyme (ὀδύρομαι) et deux autres sens négatifs (« blâmer » μέμφω et « insulter » λοιδορέω). Les quatre scolies parlent d'un usage κατ'εὐφημισμόν, en confirmant ainsi que la raison pour laquelle Timée glose ce verbe est l'usage particulier qu'en fait Platon. Cela dit, Timée se limite à un usage dans un passage platonicien particulier, justement celui de *Rep.* 329B (usage signalé aussi par une scolie). Voici les lexiques qui reprennent l'usage euphémique de ὑμνεῖν, en mentionnant (ou en citant) Platon :

> Photius : ὑμνεῖν· ὀδύρεσθαι· μέμφεσθαι· λοιδορεῖν κατ'εὐφημισμόν· ὡς ἐν α′ Πολιτείας. ὑμνούντων· ὅτι ψιλῶς ἀντὶ τοῦ λεγόντων Νόμων Πλάτων· ψευδῆ φήμην ἡμῶν κατὰ θεῶν ὑμνούντων.
>
> *Souda* : ὑμνεῖν· ὀδύρεσθαι, μέμφεσθαι, λοιδορεῖν. κατ'εὐφημισμόν ὡς ἐν α′ Πολιτείας Πλάτων.

Cf. *aussi EM* ; *Att.Nom.*

Cet usage n'est pas reconnu comme exclusivement platonicien :

Sch. *in A.*

> *Th.* 7 : ὑμνοῖτο· εὐφήμως εἶπεν αὐτό, ὡς καὶ τὰς Ἐρινύας, ὀφείλων λέγειν δυσμενίδας, ἐν εὐφήμῳ ὀνόματί φησιν Εὐμενίδας· καὶ σεμνῶν Κορυβάντων, ὡς καὶ τὸ χαίρειν πολλάκις ἀντὶ τοῦ φθείρεσθαι λαμβάνεται, ἀντὶ τοῦ δυσφήμου τὸ εὔφημον.

Cf. aussi Sch. *in E.*, *Med.* 422.

437 **ὑπάγειν·** εἰς δίκην ἐνάγειν

> *Euthyph.* 14C3–4: νῦν δὲ ἀνάγκη γὰρ τὸν ἐρῶντα τῷ ἐρωμένῳ ἀκολουθεῖν ὅπῃ ἂν ἐκεῖνος ὑπάγῃ

> *Apol.* 32B7–8: καὶ ἑτοίμων ὄντων ἐνδεικνύναι με καὶ ἀπάγειν τῶν ῥητόρων, καὶ ὑμῶν κελευόντων καὶ βοώντων

Ruhnke (p. 220) cite le passage de l'*Apologie*, et imprime, avec raison, ὑπάγειν à la place de ἀπάγειν (que, par contre, nous trouvons dans OCT, sans aucune remarque dans l'apparat critique). Le premier passage est à écarter, car, là, le sens de ὑπάγειν est celui de «conduire».

Les sens de ὑπάγειν

normalement le sens de ὑπάγειν est «amener sous», avec une nuance homérique importante, «amener les animaux sous le joug» (Ammon. (= *Et.Gud* et [Her.]), Thomas Magister; Sch. *in Il.*, 11.163, 16.148, 24.279.)

Ensuite, on a le sens de «prolonger» (προάγω) reconnu comme propre à Démosthène et aussi à Aristophane:

Harpocration (= Photius; *Lex.Vind.* et [Zon.]):

> ὑπάγουσιν· ἀντὶ τοῦ προάγουσι Δημοσθένης Φιλιππικοῖς.

Pour Aristophane, voir Ammonius (= *Et.Gud.* et Thom.Mag.):

> οἱ δὲ βοηθοῦντες τῇ λέξει φασίν, ὅτι ὑπάγειν λέγομεν ἀντὶ τοῦ προάγειν ὥσπερ ὑφηγητὴν ἀντὶ τοῦ προηγητὴν καὶ ὑπογραμμὸν ἀντὶ τοῦ προγραμμόν· ὥς φησι καὶ Ἀριστοφάνης.

On a aussi un autre sens de ὑπάγειν, à savoir «tromper» (ἐξαπατάω): *cf.* Photius; *Souda*; *EM*; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.].

Ensuite, on a le sens «timéen».

Le sens timéen

les lexiques suivants semblent donner la même explication que celle de Timée (ou presque):

> Aelius Dionysius (= Photius et *Souda*): ὑπάγειν εἰς δίκην· τὸ ἄγειν. καὶ Θουκυδίδης καὶ ἄλλοι

> Hésychius: ὑπάγων· ὑπὸ δίκην ἄγων.

Pourtant, à la différence de Timée, Aelius Dionysius, Photius et la *Souda* présentent comme lemme ὑπάγειν εἰς δίκην, (qui ne se trouve pas chez Platon, mais chez Thucydide, qu'ils citent), et ἄγειν comme

explication. Hésychius présente une entrée semblable à celle de Timée, en la glosant avec ἄγειν ὑπὸ δίκην (non pas εἰς δίκην) pour des raisons étymologiques. On remarquera pourtant que le lemme d'Hésychius a une forme (ὑπάγων) qui n'est pas «platonicienne».

Un sens timéen mais avec ἀπάγειν

> Harpocration: ἄπαγε· ἀντὶ τοῦ ἀπαγωγῇ χρῶ· ἀπαγωγὴ δὲ εἶδός ἐστι δίκης· Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Κόνωνος. ὠνόμασται δὲ ἀπὸ τοῦ ἀπάγειν, ἀπάγεσθαι δ' ἐπὶ τῶν κακούργων. ἀπήγοντο δὲ πρὸς τοὺς ἕνδεκα.

Voir aussi Photius, *Souda* et [Zon.] *s.v.* ἄπαγε.

Le sens donné par ces lexiques ne semble pourtant pas bien coïncider avec celui de Timée. De plus, il ne s'agit pas de ὑπάγειν, mais de ἀπάγειν, et il faut dire également que les lexiques donnent tous une référence à Démosthène.

Timée est donc le seul à gloser le sens platonicien de ὑπάγειν.

438 **ὑπ'αὐγάς·** ὑπὸ τὸν ὄρθρον ἢ ὑπὸ τὸν πεφωτισμένον ἀέρα

> *Phaedr.* 268A1–2: ταῦτα δὲ ὑπ' αὐγὰς μᾶλλον ἴδωμεν, τίνα καὶ πότ' ἔχει τὴν τῆς τέχνης δύναμιν.

> *Phaedr.* 269A8: ὑπ'αὐγὰς ἔφαμεν εἶναι σκεπτέα

Timée donne deux sens, les deux littéraux, qui ne s'appliquent pas bien à Platon. En se référant au premier des deux passages du *Phèdre*, Hermias (*in Phaedr.*, 240.5–8) dit que Platon τὸ δὲ ὑπ'αὐγὰς ἴδωμεν λέγει au sens de τὸ ἀνασκοπήσωμεν τίνα ἔχει τὴν δύναμιν.

La formule est homérique; elle se trouve avec le même sens que chez Platon, mais Platon l'utilise dans un sens métaphorique: *cf.*

> *Od.* 2.181–182:
>
> ὄρνιθες δέ τε πολλοὶ ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο φοιτῶσ',
> οὐδέ τε πάντες ἐναίσιμοι
>
> *Od.* 11.498–500:
>
> εἰ γὰρ ἐγὼν ἐπαρωγὸς ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο,
> τοῖος ἐὼν οἷός ποτ' ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
> πέφνον λαὸν ἄριστον, ἀμύνων Ἀργείοισιν
>
> etc.

Cf. Eustathius *in Od.*, I 91.16–18:

> τὸ δὲ ὑπ' αὐγάς, συντίθησι τὸν παρὰ τοῖς μεθ' Ὅμηρον ὕπαυγον. αὐτὸ δὲ τὸ ὑπ'αὐγὰς ἠελίοιο, περίφρασίς ἐστι τοῦ, ὑφ' ἡελίῳ ἢ ὑφ' ἥλιον.

La formule est utilisée par Euripide (*Hecuba* 1152–1154) et par Aristophane (*Th.* 497–501).

Les problèmes suivants persistent : pourquoi Timée (ou quelqu'un d'autre) a-t-il donné comme explication du sens littéral de ὑπ'αὐγάς, une explication si hétérodoxe comme ὑπὸ τὸν ὄρθρον ? Peut-être nous avons ici ce qui reste d'une entrée plus articulée sur le *Phèdre*, qui commençait avec les sens littéraux de ὑπ'αὐγάς, pour ensuite indiquer le sens métaphorique.

439 **ὑπερτερία·** τὸ τῆς ἁμάξης πῆγμα

> *Theaet.* 207A6–7 : τροχοί, ἄξων, ὑπερτερία, ἄντυγες, ζυγόν.

Timée a déjà commenté ἄξων et ἄντυγες. Il partage cet intérêt pour les parties du char avec Pollux,

> 1.142 : μέρη δὲ τοῦ ἅρματος δίφρος, ὑπερτερία, ἄντυξ, ἴτυς.
>
> 1.144 : τὸ δὲ ὅλον ἐπίθημα καλεῖται ὑπερτερία, τὸ δ'ὑποκείμενον ἄξων, τῶν δὲ περιειλουμένων τῷ ἄξονι τροχῶν τὸ μὲν περὶ ταῖς ἁψῖσι σιδηροῦν ἐπίσωτρον, ἡ δὲ ἁψὶς καὶ σῶτρα καλεῖται, αἱ δὲ ἐνηρμοσμέναι αὐτῇ ῥάβδοι κνῆμαι.

Le terme est glosé aussi par Apollonius le sophiste, qui donnent la même explication que celle de Timée, et par Hésychius, qui en donne une autre :

> Hésychius : ὑπερτερία· τὸ ἄνωθεν τῆς ἁμάξης ἐπιτιθέμενον

Le terme est homérique, et apparemment utilisé seulement dans l'*Odyssée* (alors que, dans l'*Iliade*, on utilise πείρινθα) :

> Eustathius *in Od*, I 236.44–46 : ὑπερτερία δὲ, τὸ ἐπικείμενον τετράγωνον πλινθίον τῷ ἄξονι, παρὰ τὸ ὑπερκεῖσθαι αὐτοῦ. ἐν δὲ Ἰλιάδι, πείρινθα τοῦτο εἶπεν ὁ ποιητής.
>
> Sch. *in Il.*, 24.190 : πείρινθα. τὸ ἐπικείμενον τῇ ἁμάξῃ πλινθίον, ἐφ'οὗ φέρουσι τὰ φορτία. ὃ καὶ ὑπερτερίαν καλοῦσιν.

Le terme est extrêmement rare[331].

---

331 Huit occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

440 **ὑποκορίζεσθαι·** πρὸς κόρην ἢ κόρον λέγειν ἀποσμικροῦντα, οἷον ἱππάριον, πατρίδιον

Les occurrences platoniciennes du verbe se trouvent toutes dans la *République*, mais jamais sous la forme donnée par Timée :

> *Rep.* 400E1–2 : οὐχ ἣν ἄνοιαν οὖσαν ὑποκοριζόμενοι καλοῦμεν [ὡς εὐήθειαν]
>
> *Rep.* 474E3–4 : ἢ ἐραστοῦ ὑποκοριζομένου τε καὶ εὐχερῶς φέροντος τὴν ὠχρότητα
>
> *Rep.* 560E4 : ἐγκωμιάζοντες καὶ ὑποκοριζόμενοι.

L'explication de Timée n'est reprise par aucun des lexiques et des scolies qui glosent le verbe. Elle est pourtant pertinente et intéressante, surtout à cause de l'utilisation de ἀποσμικροῦντα, qui est extrêmement rare[332].

Tout d'abord, il faut dire que le verbe est un atticisme :

> Moeris[333] : ὑποκορίζεσθαι Ἀττικοί, ἐπικορίζεσθαΐ Ελληνες.
>
> Phrynichus : κορίζεσθαι καὶ ὑποκορίζεσθαι· ἄμφω. σημαίνει δὲ τὸ πρὸς τὰ κομιδῇ παιδία νήπια ψελλιζόμενον τῇ φωνῇ παίζειν. κόρος γὰρ ὁ παῖς. καὶ τοὔνομα διττῶς, κόρισμα καὶ ὑποκόρισμα.

La seule explication qui ressemble quelque peu à celle de Timée est celle de [Zon.]

> ὑποκορίζεται. σμικρύνεται. εὐτελίζεται.

Sinon, les lexiques se partagent *grosso modo* entre deux explications :

1) Photius (= *EM* ; *Coll.Verb.*[1] ; [Zon.]) :

> ὑποκορίζεται· κολακεύει· ὑποκρίνεται

2) Photius (= *Souda* et *Coll.Verb.*[1] ; *EM* en donne une version abrégée) :

> ὑποκοριζόμενοι· διασύροντες· Ξενοφῶν φησίν· οἱ δὲ μισοῦντές με ὑποκοριζόμενοι ὀνομάζουσιν κακίαν· ὁ δὲ Δημοσθένης ἐχρήσατο τηῖ λέξει ἐπὶ τοῦ εὐφημοῦντες καὶ τὸ αἰσχρὸν εὐφήμως ὀνομάζοντες λέγει γὰρ ἐν τῷ παραπρεσβείας αὐθαίρετον αὑτοῖς ἐπάγονται δουλείαν, Φιλίππου ξενίαν καὶ ἑταιρίαν καὶ τὰ τοιαῦτα ὑποκοριζόμενοι.

---

[332] L'on trouve une occurrence de ἀποσμικρύνω chez Lucien (*Merc.Cond.* 21.16) et une chez Grégoire de Nysse (*Apoll.* 149).

[333] Pour ce qui est de Moeris, l'explication donnée ne fonctionne pas, car ἐπικορίζω n'existe pas, et ἐπικορρίζω signifie « frapper sur la tête ». Ruhnke (p. 222) propose la correction suivante : ὑποκορίζεσθαι Ἀττικοί, ὑποκορίζειν Ἕλληνες.

Selon l'explication 1), le verbe signifie «flatter» et «jouer la comédie»; dans l'explication 2), on attribue à Xénophon le verbe au sens de «tirer d'un côté et de l'autre», et à Démosthène au sens de (je paraphrase) «désigner de façon euphémique le laid». A cela, on peut ajouter l'explication de Phrynichus (voir *supra*) qui semble référée à Aristophane, et qui signifie (je paraphrase) «parler à un très petit enfant en disant 'glou-glou-glou'». Donc, ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit d'un atticisme que Timée glose le verbe, mais aussi parce que Platon l'utilise de façon particulière.

Pourtant, la scolie platonicienne à l'un des trois passages de la *République* (et qui est la seule scolie *ad loc*) attribue à Platon l'explication 2) (mais en expliquant Xénophon et Démosthène, non pas Platon…):

> Sch. *in Pl.*, *Rep.* 400E: ὑποκοριζόμενοι. διασύροντες, ὡς Ξενοφῶν, ἢ τὸ αἰσχρὸν εὐφήμως ὀνομάζοντες, ὡς Δημοσθένης.

En outre, à y bien réfléchir, l'explication de Timée ne s'adapte à aucun des trois passages platoniciens. L'hypothèse est que l'on se trouve face à une version mutilée de la glose de Timée, dont la version devait être à peu près la suivante:

«ὑποκορίζεσθαι: le mot signifie «parler à un enfant» en utilisant des formes diminutives; ⟨mais Platon l'emploie dans un sens métaphorique / plus large, dans *Rep.*, où il signifie…⟩».

441 **φαληρικόν·** ἱππόδρομον Ἀθήνησιν

L'adjectif, que Timée semble considérer comme un nom à l'accusatif, ne se trouve pas chez Platon. En revanche, celui-ci utilise l'adverbe (Φαληρόθεν) et le substantif (Φαληρεύς):

> *Symp.* 172A2–5: καὶ γὰρ ἐτύγχανον πρῴην εἰς ἄστυ οἴκοθεν ἀνιὼν Φαληρόθεν· τῶν οὖν γνωρίμων τις ὄπισθεν κατιδών με πόρρωθεν ἐκάλεσε, καὶ παίζων ἅμα τῇ κλήσει, «Ὦ Φαληρεύς,» ἔφη, «οὗτος Ἀπολλόδωρος, οὐ περιμένεις;

L'autre problème, également sérieux, est que le sens donné par Timée n'est confirmé par aucun lexique ni scolie.

Concernant la première question, on a un texte de Stephanus de Byzance (*Ethn.* 656), qui considère la série de termes apparentés Φαληρόθεν, Φαληρεύς, Φαληρικόν, etc. Il explique que Φαληρόθεν fait partie des adverbes de lieu, que Φαληρεύς est un δῆμος ou peuple, mais il ne dit rien à propos de Φαληρικόν:

> Φάληρον, δῆμος καὶ ἐπίνειον τῆς Ἀττικῆς. Παυσανίας πρώτῳ περιηγήσεως Ἑλλάδος. καὶ πληθυντικῶς τὰ Φάληρα. Ξενοφῶν ἱππαρχικῷ. ἀπὸ γὰρ Φαλήρου Φαληρεῖς ὀνομάζονται οἱ Ἀθηναῖοι. λέγεται δὲ καὶ ὁ δῆμος καὶ ὁ δημότης Φαληρεύς. λέγεται καὶ Φαληραῖος καὶ θηλυκῶς Φαληρίς. τὰ τοπικὰ Φαληρόθεν Φάληρόνδε καὶ Φαληροῖ. καὶ Φαληρικόν. ἔστι καὶ πόλις ἐν Ὀπικοῖς, εἰς ἣν ἐξεβράσθη Παρθενόπη ἡ Σειρήν, ἣ καλεῖται Νεάπολις. ἔστι καὶ Θετταλίας ἄλλη πρὸς τῇ Οἴτῃ, ἣν Ῥιανὸς διὰ τοῦ α γράφει Φάλαρον λέγων καὶ Φάληρον διὰ τοῦ η.

En général, le problème du sens se pose, car personne ne mentionne l'hippodrome (sauf Photius, qui évidemment suit Timée). Presque toute le monde explique que Φάληρα (ou Φαληρεύς) est un «port d'Athènes»:

> Sch. *in Ar.*
>
> *Ach.* 901: Φαληρικάς· λιμὴν ἐν Ἀττικῇ τὰ Φάληρα.
>
> *Av.* 76: φαληρικὰς· Φαληρεὺς λιμὴν τῆς Ἀττικῆς.
>
> etc.

Sinon, il y a le sens de Φαληρεύς donné par Stephanus, et cela nous intéresse, car il est donné par la scolie platonicienne *ad loc* aussi:

> Sch. *in Pl.*, *Symp.* 172A: Φαληρεύς. Φάληρον δῆμος Αἰαντίδος, ἐξ οὗ Ἀπολλόδωρος.

Ce qui est étonnant est que Ruhnke (p. 223) ne donne aucun commentaire de tout cela (de fait, il se contente de donner le passage du *Symp.* et la scolie, sans rien ajouter d'autre). En tout cas, il est difficile de croire que Timée a pris φαληρικόν comme un nom. Il est plus probable qu'on a ici un fragment d'une entrée, où Timée aurait pu expliquer quelque chose de ce type: «φαληρικόν: il y avait un hippodrome à Athènes qu'on appelé 'hippodrome de Phalère'…».

442 **φάναι·** ἐν αὑτῷ ὑπολαμβάνειν· †τὸ δὲ λέγειν, ἑτέρῳ δηλοῦν†

Cette entrée est tout à fait mystérieuse. La première partie de l'explication de Timée ferait penser à l'explication platonicienne de la δόξα comme dialogue de l'âme avec elle-même, qui se trouve en *Theaet.* 189E–190A, en *Soph.* 263E et en *Phileb.* 38E. Pourtant, dans les passages pertinents de ces dialogues, φάναι n'est pas utilisé: on trouve seulement φῇ en *Theaet.* 190A2–4:

> ὅταν δὲ ὁρίσασα, εἴτε βραδύτερον εἴτε καὶ ὀξύτερον ἐπᾴξασα, τὸ αὐτὸ ἤδη φῇ καὶ μὴ διστάζῃ, δόξαν ταύτην τίθεμεν αὐτῆς.

Pour ce qui est de la forme, il y a plus de deux cents occurrences de φάναι chez Platon. Ruhnke (p. 223) signale comme passages *Phaedr.* 273B6–7 et *Phaed.* 94E8–95A1, mais, à vrai dire, on ne comprend pas pourquoi.

Seul Photius présente l'explication de Timée, mais *cf. Souda*:

> φάναι· τὸ εἰπεῖν. Φᾶναι δὲ τὸ λάμψαι.

Les autres donnent comme sens seulement λέγειν (*EM*) mais surtout εἰπεῖν (Hésychius; Photius; *Coll. Verb.*[1]; *Souda*: [Zon.]). *Cf.* aussi Sch. *in Pl.*, *Symp.* 186A.

Ce sur quoi certains lexiques s'arrêtent, ce sont les critère pour distinguer φάναι (de φημί) et φᾶναι (de φαίνω): *cf.* par exemple *EM*:

> φάναι· εἰ μὲν σημαίνει τὸ λέγειν, παροξύνεται, βραχέος ὄντος τοῦ α· καὶ ἔστιν ἐνεστὼς καὶ παρατατικὸς, ἀπὸ τοῦ φημί· εἰ δὲ σημαίνει τὸ φαίνειν, προπερισπᾶται, μακροῦ ὄντος τοῦ α· καὶ ἔστιν ἀόριστος πρῶτος, ἀπὸ τοῦ φαίνω.

Timée semble avoir voulu repérer chez Platon une utilisation particulière de φάναι[334].

443 **φαρμακεία·** κρήνη ἐξ ἧς οἱ πίνοντες ἀπέθνησκον· ἔνιοι δὲ τόπον εἰς ὃν ἀπάγονται ἐπὶ κόλασιν οἱ ἐπὶ φαρμακείᾳ ἁλόντες

> *Phaedr.* 229B4–D1: ΦΑΙ. εἰπέ μοι, ὦ Σώκρατες, οὐκ ἐνθένδε μέντοι ποθὲν ἀπὸ τοῦ Ἰλισοῦ λέγεται ὁ Βορέας τὴν Ὠρείθυιαν ἁρπάσαι;
> […]
> ΣΩ. ἀλλ' εἰ ἀπιστοίην, ὥσπερ οἱ σοφοί, οὐκ ἂν ἄτοπος εἴην, εἶτα σοφιζόμενος φαίην αὐτὴν πνεῦμα Βορέου κατὰ τῶν πλησίον πετρῶν σὺν Φαρμακείᾳ παίζουσαν ὦσαι, καὶ οὕτω δὴ τελευτήσασαν λεχθῆναι ὑπὸ τοῦ Βορέου ἀνάρπαστον γεγονέναι

Timée veut signaler un usage particulier du terme à un passage platonicien précis. Mieux, il veut montrer que dans ce passage, Φαρμακεία n'a pas le sens standard de «médication/empoisonnement» (utilisé ailleurs par le même Platon), mais est plutôt le nom d'une source. Or, le problème est que l'explication de Timée est vraiment curieuse, et surtout

---

[334] Une autre particularité signalée par Ruhnke (p. 223) est la redondance du verbe, comme par exemple *Symp.* 175B4–5: ἀλλ' οὕτω χρὴ ποιεῖν, εἰ σοὶ δοκεῖ, ἔφη φάναι τὸν Ἀγάθωνα.

qu'elle ne s'adapte pas au passage platonicien en question[335]. Dans le *Phèdre*, en effet, Φαρμακεία est une fille avec qui Ὠρείθυια était en train de jouer lorsqu'elle est tombée à à cause d'un coup de vent (πνεῦμα Βορέου).

Aucun lexique et scolie ne nous aide, car tous s'occupent du sens standard de φαρμακεία. Seul Hermias nous raconte l'histoire, mais sans aucunement mentionner Φαρμακεία (*in Phaedr*. 28.15–23).

La glose est donc très bizarre : ou bien elle n'est pas platonicienne (mais on ne trouve pas de référence à Φαρμακεία comme à un lieu dans un autre texte), ou bien Timée a lu dans son texte de Platon non pas σὺν Φαρμακείᾳ, mais ἐν Φαρμακείᾳ, expression qui devait signaler un endroit de quelque type.

444 **φαῦλον·** ἁπλοῦν, ῥᾴδιον, εὐτελές

Cf. supra, Introduction, pp. 116–121.

Il y a plus de 200 occurrences du terme chez Platon, dont une cinquantaine de φαῦλον.

Il y a au moins trois bonnes raisons pour commenter le terme :

1) son platonisme
2) son atticisme
3) son ambiguïté

1) platonisme du terme :

De nombreux lexiques qui glosent le terme mentionnent et/ou citent Platon ([Did.] ; Aelius Dionysius ; Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Coll.Verb.*[1]), en signalant les passages platoniciens pertinents :

– pour φαῦλον au sens de ἁπλοῦν :

> *Phaed*. 95E7–8 : ὁ οὖν Σωκράτης συχνὸν χρόνον ἐπισχὼν καὶ πρὸς ἑαυτόν τι σκεψάμενος, οὐ φαῦλον πρᾶγμα, ἔφη, ὦ Κέβης, ζητεῖς·

– pour φαύλον au sens de ῥᾴδιον :

> *Rep*. 423C5–6 : καὶ φαῦλόν γ', ἔφη, ἴσως αὐτοῖς προστάξομεν.
> καὶ τούτου γε, ἦν δ' ἐγώ, ἔτι φαυλότερον τόδε…

[335] Ruhnke (p. 224) : « horum igitur fontium aliquis Φαρμακείας nomen habuit : de quo nihil alibi me legisse recordor ».

Le passage central à ce propos se trouve dans le *Lexique* de Photius (repris par *EM*, avec la même erreur pour ce qui est de la référence à la *République*. Même passage dans la *Souda*, mais avec la référence exacte au IVe livre de la *République*). Ce passage est aussi intéressant car Photius cite les lignes platoniciennes pertinentes (le *Phédon* est désigné, comme très souvent, avec l'expression ἐν τῷ περὶ ψυχῆς).

Les autres lexiques aussi mentionnent Platon pour l'usage de φαῦλον au sens de ἁπλοῦν[336] et de ῥᾴδιον (*cf. supra*, *loc sim*). Par contre, les lexiques ne le mentionnent pas pour le troisième sens donné par Timée, à savoir εὐτελές. En revanche, on trouve ce sens référé à Platon dans une scolie et dans les commentaires d'Olympiodore (*sch in Plat*, *Alc. I* 129A; Olympiodorus *in Alc.*, 201.3–6 et *in Gorg.*, 45.6):

La scolie à *Rep.* 423C s'associe aux autres lexiques:

> *Rep.* 423C: φαῦλον. τὸ ῥᾴδιον, ὡς νῦν, εὕρηται δὲ σημαῖνον καὶ τὸ ἁπλοῦν καὶ κακὸν καὶ μοχθηρὸν καὶ τυχὸν καὶ μέγα.

Il y a une troisième scolie platonicienne qui parle de l'ambiguïté du terme.

2) atticisme:

Moeris cite Aristophane pour l'usage interchangeable de φαῦλον καὶ φλαῦρον au sens de τὸ κακόν; Phrynichus, Photius, la *Souda* et *EM* citent Euripide pour le sens ἁπλοῦν. Photius, Aelius Dionysius, *Coll. Verb.*[1] et *Coll. Verb.*[2] citent Platon «et les autres Attiques» (Πλάτωνι δὲ καὶ ἄλλοις Ἀττικοῖς) pour ἁπλοῦν et ῥᾴδιον.

3) ambiguïté du terme: *cf.* par exemple Sch. *in Pl.*, *Rep.* 423C et Aelius Dionysius.

445 **φελλία·** χωρία λεπτόγεια

> *Critias* 111B7C4: τότε δὲ ἀκέραιος οὖσα τά τε ὄρη γηλόφους ὑψηλοὺς εἶχε, καὶ τὰ Φελλέως[337] νῦν ὀνομασθέντα πεδία πλήρη γῆς πιείρας ἐκέκτητο, καὶ πολλὴν ἐν τοῖς ὄρεσιν ὕλην εἶχεν, ἧς καὶ νῦν ἔτι φανερὰ τεκμήρια·

Peut-être Timée a-t-il lu dans son texte φελλία, ce qui semble plus correct que φελλέως du point de vue grammatical[338].

---

336 Mais *cf.* [Did.], Introduction, p. 119.

337 OCT: φελλέως A: φελλέας F: φελλέα Schneider.

338 *Cf.* aussi Xenophon, *Cyn.* 5.18–19: ἄδηλοι δέ, ὅταν κατὰ τοὺς λίθους, τὰ ὄρη, τὰ φελλία, τὰ δασέα ἀποχωρῶσι, διὰ τὴν ὁμόχροιαν.

Personne ne reprend l'explication de Timée. Les lexiques qui commentent φελλέα présentent comme explication τὰ πετρώδη καὶ αἰγίβοτα χωρία (Harpocration ; Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Gloss.Rhet.* ; [Zon.]) ; ceux qui commentent Φελλεύς donnent comme explication σκληρὸς πόσως καὶ πετρώδης τόπος (Photius ; *Souda* ; *EM* ; *Coll.Verb.*[1]), sauf Hésychius :

> φελλεύς· τὸ δυσεργὲς χωρίον.

Le terme est reconnu comme un atticisme : *cf. Souda s.v.* φελλεῖς ; et Sch. *in Ar, Ach.* 273 :

> τὴν Στρυμοδώρου Θρᾷτταν· ἤτοι κοινῶς δούλην, ἢ οὕτως καλουμένην, τὴν ἐκ Θρᾴκης, ὡς τὴν ἀπὸ Φρυγίας καὶ Παφλαγονίας. φελλεῖς δὲ ἔλεγον οἱ Ἀττικοὶ τοὺς πετρώδεις τόπους, οἵτινες κάτωθεν μέν εἰσι πετρώδεις, ἐπιπολῆς δὲ ὀλίγην ἔχουσι γῆν. μέμνηται δὲ καὶ ἐν Νεφέλαις τοῦ φελλέως. οἱ δὲ ὅτι ὄρος Φελλεὺς οὕτω καλούμενον.

Il vaut peut-être la peine de remarquer que plusieurs scolies à Aristophane disent que Φελλεύς est un lieu ou un mont de l'Attique (mis à part la scolie citée, voir Sch. *in Nu.*, 71, 71a, 71c, etc.).

La scolie platonicienne *ad loc* donne la même explication que celle des autres lexiques (différente, donc, de celle de Timée, parce que le scoliaste a lu φελλέως et non φελλία) :

> Sch. *in Pl.*, *Critias* 111C : φελλέως. φελλεὺς τόπος σκληρὸς ποσῶς καὶ πετρώδης.

Timée glose le terme car il est un atticisme extrêmement rare[339].

446 **φηγοί·** σπέρματος εἶδος

> *Rep.* 372C8–D1 : καὶ μύρτα καὶ φηγοὺς σποδιοῦσιν πρὸς τὸ πῦρ, μετρίως ὑποπίνοντες.

Personne ne reprend l'explication de Timée.

De nombreux lexiques et scolies se contentent de gloser le terme avec δρῦς, « chêne » et πεύκη, « pin » (Hésychius ; Photius ; *Souda* ; *Coll. Verb.*[1] ; *Lex. in Greg.Naz.* ; [Zon.] ; Sch. *in Il.*, 7.60, 21.549, 7.22, 5.693, 7.22, 9.354, Sch. *in Luc.*, *Gall.* 2 ; Sch. *in Nic.*, *Ther.* 413a, 439b ; Sch. *in Nic.*, *Alex.* 261a).

---

[339] Une dizaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C.

Il est pourtant clair qu'il y un usage ancien, qui remonte à Homère, selon lequel le terme désigne aussi le fruit du chêne, le gland : *cf.* Eustathius *in Il.*, III 519.15–20 :

> μέμνηται δ' αὐτῶν καὶ ὁ ἀριθμήσας οὕτω· ὦχρος, λάθυρος, φηγός, βολβός, τέττιξ, ἐρέβινθος, ἀχράς. Δῆλον δ' ὅτι ὦχρος μὲν καὶ λάθυρος ὄσπρια ὡς καὶ ἐρέβινθος, φηγὸς δὲ βάλανοι φήγινοι οἷαι τρώγεσθαι

Les textes suivants semblent centraux :

Sch. *in Lyc.*, 83 :

> φηγὸν τὴν βάλανον παρὰ τὸ φάγω φαγὸν καὶ φηγὸν λεγομένην· οἱ γὰρ ἀρχαῖοι πρὸ τοῦ τὸν σῖτον εὑρεῖν βαλάνους ἤσθιον καὶ ὀπώρας.

Plutarchus *Quom. Adol.*, 24C–D :

> σφόδρα δὲ δεῖ καὶ τοῖς ἄλλοις ὀνόμασι προσέχειν, κατὰ πολλὰ πράγματα κινουμένοις καὶ μεθισταμένοις ὑπὸ τῶν ποιητῶν. (…) ὀνομάζοντες ὥσπερ « ἐλαίαν » τὸν ἀπὸ τῆς ἐλαίας, καὶ « φηγὸν » τὸν ἀπὸ τῆς φηγοῦ καρπὸν ὁμωνύμως τοῖς φέρουσιν.

Le scoliaste à Lycophron dit que les anciens mangeaient les glands et les fruits de saisons à la place du blé. Plutarque explique que les poètes utilisent les mots en liberté, par exemple en utilisant φηγόν de façon homonyme pour le fruit du φηγόν (s'agit-il d'une allusion à Homère ?).

Timée veut donc expliquer un usage particulier du terme chez Platon, difficile à comprendre parce que démodé et poétique : il faut pourtant avouer que son explication est un peu vague.

447 **φθόη·** φθίσις ἐξ αἵματος ἀναγωγῆς

> *Legg.* 916A4–B2 : ἐάν τις ἀνδράποδον ἀποδῶται κάμνον φθόῃ ἢ λιθῶν ἢ στραγγουριῶν ἢ τῇ καλουμένῃ ἱερᾷ νόσῳ ἢ καὶ ἑτέρῳ τινὶ ἀδήλῳ τοῖς πολλοῖς νοσήματι μακρῷ καὶ δυσιάτῳ κατὰ τὸ σῶμα ἢ κατὰ τὴν διάνοιαν, ἐὰν μὲν ἰατρῷ τις ἢ γυμναστῇ, μὴ ἀναγωγῆς ἔστω τούτῳ πρὸς τὸν τοιοῦτον τυγχάνειν, μηδ' ἐὰν τἀληθές τις προειπὼν ἀποδῶταί τῳ.

Timée utilise pour son explication ἀναγωγῆ, terme qui, dans le même passage platonicien, a un sens, « restitution », qui ne peut pas fonctionner dans l'explication de Timée. Il reste que souvent Timée prend des termes pour construire son explication, extraits du même passage platonicien qui contient le terme à expliquer.

La raison pour laquelle Timée glose φθόη est qu'il s'agit d'un atticisme démodé, remplacé justement par φθίσις :

Harpocration: φθόην· Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ τῶν Λυκούργου παίδων καὶ Ἰσοκράτης Αἰγινητικῷ. τὴν νῦν φθίσιν λεγομένην φθόην ἔλεγον.

Moeris: φθόην τὴν φθίσιν Ἀττικοί.

Phrynichus: φθόη· ἡ φθίσις ἡ ἐν τῷ σώματι γινομένη.

Voir aussi Photius; Hésychius; *Souda*; *Et.Gud.*; *EM*; *Gloss.Rhet.*; *Lex. Vind.*; [Zon.]; Sch. *in Luc.*, *Merc.Cond.* 31. Mais *cf.* [Galenus] *Def.Med.*, 19.419–19.420:

διαφέρει φθίσις φθοῆς. φθίσις μὲν γάρ ἐστιν ἡ λεγομένη κοινῶς πᾶσα σώματος μείωσίς τε καὶ σύντηξις. φθοὴ δὲ ἡ ἰδίως ἐφ' ἕλκει σύντηξίς τε καὶ μείωσις τοῦ σώματος. εἴρηται δὲ φθίσις ἀπὸ τοῦ φθίνειν, ὅπερ ἐστὶ μειοῦσθαι.

Il vaut la peine de remarquer que Photius et [Zon.] ont une explication presque identique à celle de Timée, qui donne un sens étroit, pértinent à Platon, médical:

Photius: φθόη· φθίσις· ἢ ὄνομα πάθους ἐξ αἵματος ἀναγωγῆς.

[Zon.]: φθόη. ἡ νῦν φθίσις λεγομένη. ἢ ὄνομα πάθους ἐξ αἵματος ἀγωγῆς.

Le terme est bien sûr commenté par Galien à propos d'Hippocrate (Gal. *in Hp.Aph.* XVIIIA 193).

448 **φλαῦρον·** πονηρόν

Il y a une quinzaine d'occurrences de ce terme chez Platon, dont dix sous la forme donnée par Timée: *cf.* *Soph* 227D; *Men.* 92C; *Tim.* 30A; *Min.* 321D; *Epin.* 979A; *Ep.* 311C, 348E, 348D, 360D; *Virt.* 379B. Partout, le terme est utilisé au sens de «méchant», parfois «désagréable».

Le sens de φλαῦρον était pourtant controversé. Certains (les grammairiens) posent une différence entre φλαῦρον et φαῦλον, en disant que φλαῦρον concerne le mal petit et léger, φαῦλον le grand: Ammon. (= [Her.]):

φλαῦρον καὶ φαῦλον διαφέρει. φλαῦρον μὲν γάρ ἐστι τὸ μικρὸν καὶ κοῦφον κακόν, φαῦλον δὲ τὸ μέγα.

Cette distinction est reprise par Photius; *Souda*; *Coll.Verb.*[1]; Thomas magister; [Zon.].

Par contre, Galien explique que partout, chez Hippocrate, «φλαῦρον» ἐπὶ τοῦ κακοῦ τάσσει («se range du côté du mal»), et Moeris dit que, chez Aristophane, φαῦλον et φλαῦρον sont utilisés indifférement:

φαῦλον καὶ φλαῦρον Ἀριστοφάνης ἀμφότερα κατὰ τοῦ αὐτοῦ σημαινομένου. τὸ δὲ φαῦλον σημαίνει τὸ κακόν.

La différence (mais aussi une certaine interchangeabilité chez Platon) est mentionnée aussi par les scolies platoniciennes :

Sch. *in Pl.*

Min. 321D : φλαῦρον. κακόν, ὡς νῦν, ἢ φαῦλον ἢ κοῦφον κακόν. τινὲς δὲ φλαῦρον μὲν τὸ μικρὸν κακόν, φαῦλον δὲ τὸ μέγα.

Legg. 955C : φλαύροις. φαύλοις ἢ κούφοις ἢ φλαῦρον μὲν τὸ μικρὸν κακόν, φαῦλον δὲ τὸ μέγα κακόν.

En commentant le verbe ἀποφλαυρίζω, certains lexique expliquent que le mot φλαῦρον s'applique toujours au méchant (πονηρός) :

Et.Gud. (= *EM* ; *Et.Sym.* ; [Zon.]) : ἀποφλαυρίζοντες. ἐπιτωθάζοντες, ἐξευτελίζοντες, ἢ ὡς πονηρὸν ἀποστρε-φόμενοι. ἀεὶ γὰρ τὸ φλαῦρον ἐπὶ πονηροῦ τάττεται.

Pour les scolies qui reprennent πονηρός comme explication de φλαῦρος, *cf.* Sch. *in Ar.*, *Eq.* 385, *Nu.* 1303 ; Sch. *in Isoc.*, *Nic.* 50.

Le terme est plutôt rare[340].

449 **φορμίσκοι·** καλαθίσκοι

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, mais non pas sous la forme donnée par Timée :

Lysis 206E5–8 : οἱ δέ τινες τοῦ ἀποδυτηρίου ἐν γωνίᾳ ἠρτίαζον ἀστραγάλοις παμπόλλοις, ἐκ φορμίσκων τινῶν προαιρούμενοι

Pollux aussi associe φορμίσκους et καλαθίσκους (7.173). Les lexiques qui glosent le terme se partagent entre ceux qui donnent l'explication de Timée (*EM* et *Att.Nom.*) et πλεκτὰ ἀγγεῖα [vases tressés] (Pausanias, *EM*, *Coll.Verb.*[1]).

Les scolies à Platon (les seules pour ce terme) reprennent les deux explications :

Sch. *in Pl.*,

Lysis 206E, bis : φορμίσκων. καλαθίσκων.

Lysis 206E, ter : φορμίσκων. πλεκτῶν ἀγγίον (l. ἀγγείων) ἤτοι σπυρίδων. φορμίον δὲ πλέγμα τι ψιαθῶδες παρ' Ἱππώνακτι.

---

340 A peu prés 250 occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après, dont plus de soixante dix dans le *corpus hippocraticum*, et une soixantaine chez Galien.

Entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe siècle après J.-C., le terme se trouve seulement chez Platon et chez Pollux et Pausanias (IIe siècle après J.-C.). Le synonyme utilisé par Timée comme explication est lui aussi très rare (une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.).

450 **χαλαστραῖον·** νίτρον, ἀπὸ Χαλάστρας, τῆς ἐν Μακεδονίᾳ λίμνης

> *Rep.* 430A1–B2: μηδὲν οἴου ἄλλο μηχανᾶσθαι ἢ ὅπως ἡμῖν ὅτι κάλλιστα τοὺς νόμους πεισθέντες δέξοιντο ὥσπερ βαφήν, ἵνα δευσοποιὸς αὐτῶν ἡ δόξα γίγνοιτο καὶ περὶ δεινῶν καὶ περὶ τῶν ἄλλων διὰ τὸ τήν τε φύσιν καὶ τὴν τροφὴν ἐπιτηδείαν ἐσχηκέναι, καὶ μὴ αὐτῶν ἐκπλύναι τὴν βαφὴν τὰ ῥύμματα ταῦτα, δεινὰ ὄντα ἐκκλύζειν, ἥ τε ἡδονή, παντὸς χαλεστραίου[341] δεινοτέρα οὖσα τοῦτο δρᾶν καὶ κονίας, λύπη τε καὶ φόβος καὶ ἐπιθυμία, παντὸς ἄλλου ῥύμματος.

De ce texte, Timée a pris d'autres entrée (cf. δευσοποιόν et ῥύμμα). L'explication donnée par les lexiques qui glosent le terme est semblable à celle de Timée, ou, sinon, un peu plus détaillée: *cf.* par exemple

> [Did.]: χαλεστραῖον ποιόν τι νίτρον δηλοῖ· ἔστι δὲ ἐν Μακεδονίᾳ πόλις Χαλέστρα προσαγορευομένη πλησίον Θεσσαλονίκης, ἧς ἐγγὺς γίνεται νίτρον διαφορότερον (l. διαφορώτερον) τῇ δυνάμει καὶ σμηκτικώτερον.

Moeris et Pollux mentionnent explicitement Platon:

> Pollux 10.135: καὶ λίτρον[342] καὶ Χαλέστραιον λίτρον κατὰ Πλάτωνα

> Moeris: Χαλεστραία λίμνη πρὸς τῇ Μακεδονίᾳ, ἐν ᾧ τὸ Χαλεστραῖον νίτρον, οὗ μέμνηται Πλάτων.

La scolie platonicienne *ad loc* présente encore une version semblable aux explications données:

> Sch. *in Pl.*, *Rep.* 430A: χαλεστραίου. Χαλάστρα πόλις τῆς Μακεδονίας καὶ λίμνη, ἔνθα τὸ χαλαστραῖον νίτρον γιγνόμενον διὰ ἐνναετηρίδος πήγνυται, ὁμοίως δὲ καὶ λύεται.

Cf. aussi St.Byz., *Eth.* 679.4.

Le terme est extrêmement rare[343].

---

[341] OCT: χαλαστραίου M Stobaeus Timaeus.

[342] Cette forme se trouve chez Hérodote (2.87: τὰς δὲ σάρκας τὸ λίτρον κατατήκει), et aussi chez Platon (*Tim.* 60D7–8: τὸ μὲν ἐλαίου καὶ γῆς καθαρτικὸν γένος λίτρον).

[343] Une dizaine d'occurrences en version χαλαστραῖον, cinq en version χαλεστραῖον, entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

451 **χαμεύνια·** τὰ ἐπὶ τῆς γῆς στρωννύμενα

Symp. 220C8–D2 : ἐπειδὴ ἑσπέρα ἦν, δειπνήσαντες – καὶ γὰρ θέρος τότε γ' ἦν – χαμεύνια ἐξενεγκάμενοι ἅμα μὲν ἐν τῷ ψύχει καθηῦδον

Pour une fois, chaque lexique qui glose le terme (Hésychius ; Moeris ; [Did.] ; *EM* ; [Zon.]) fournit sa propre explication, même si elle est semblable aux autres du point de vue du contenu.

[Did.] rappelle que le terme est poétique, car il se trouve chez Hipponax :

Χαμεύνιον· κραββάτιον, καθάπερ καὶ παρ' Ἱππώνακτι· ἐν ταμείῳ τε καὶ χαμευνίῳ γυμνόν.

Moeris dit que le terme est un atticisme :

χαμεύνιον Ἀττικοί, ψίαθος Ἕλληνες.

Voici l'explication de la scolie *ad loc* :

Symp. 220D : χαμεύνια. ταπεινὰ κλινίδια.

Le terme est très rare, mais il devient plus répandu au IVe siècle après J.-C., surtout grâce aux Pères de l'Église.

452 **χαμαίζηλος·** διφρίον μικρὸν ἢ ταπεινὸν σκιμπόδιον

Phaed. 89A9–B2 : ἔτυχον γὰρ ἐν δεξιᾷ αὐτοῦ καθήμενος παρὰ τὴν κλίνην ἐπὶ χαμαιζήλου τινός, ὁ δὲ ἐπὶ πολὺ ὑψηλοτέρου ἢ ἐγώ.

Ruhnke (p. 228) : « ubi δίφρος vel simile nomen intelligendum », c'est-à-dire que Ruhnke prend le mot comme adjectif.

Certains lexiques qui glosent le terme utilisent dans l'explication ταπεινός (Erotianus ; Hésychius et [Zon.]). L'explication d'*EM* et de *Coll. Verb.*[1] est intéressante car elle dit que χαμαίζηλος, à côté du sens ταπεινός, désigne aussi une petite chaise de forme arrondie :

χαμαίζηλοι· ταπεινοί· ἢ δίφροι κοιλώδεις.

Cela semble bizarre, mais, probablement, cette explication dérive dans une certaine mesure de la glose de Timée (*cf.* la présence de ταπεινοί et de δίφροι).

La seule scolie qui existe concerne Oppianus, qui utilise, comme Timée, μικρὸν, et qui, comme Ruhnke, le prend pour un adjectif :

Sch. *in H.*, 5.15 : χαμαίζηλον μικρότατον.

Terme rare[344], il connaît une augmentation de son utilisation au IVe siècle après J.-C. (une centaine d'occurrences, surtout chez les Pères de l'Église).

453 **χαραδριός·** ⟨ὄρνις⟩ ὃς, ἐπειδάν τι φάγῃ, ταχέως ἀναλίσκει ὑπὸ θερμότητος· ἔνιοι δὲ τοῦτον καλοῦσιν αἴθυιαν

Le terme se retrouve une seule fois chez Platon, mais non pas sous la forme donnée par Timée :

> *Gorg.* 494b–494c : χαραδριοῦ τινα αὖ σὺ βίον λέγεις, ἀλλ' οὐ νεκροῦ οὐδὲ λίθου.

La dernière partie de l'explication de Timée ne se trouve pas dans les autres lexiques, scolies, commentaires (personne d'ailleurs ne reprend littéralement l'explication de Timée).

Pour Platon, voici les explications pertinentes :

> Aelius Dionysius : χαραδριός· ὄρνις τις, εἰς ὃν ἀποβλέψαντες, ὡς λόγος, οἱ ἰκτεριῶντες ῥᾷον ἀπαλλάττονται. ὅθεν καὶ ἐγκρύπτουσιν αὐτὸν οἱ πιπράσκοντες, ἵνα μὴ προῖκα ὠφελῶνται οἱ κάμνοντες. « καί μιν καλύπτει· μῶν χαραδριὸν περνᾷς ; » ὥς φησιν Ἱππῶναξ.
>
> Olympiodorus *in Gorg.*, 30.8 : χαραδριοῦ· ἢ ζῷον λέγει, ὃ ἐσθίει καὶ εὐθέως ἐκκρίνει· ἢ αὐτὰ τὰ κοῖλα τῶν πετρῶν, ἃ δέχεται τὸ ὕδωρ καὶ ἀποβάλλει. ὁ οὖν πλήρη ἔχων τὸν πίθον θεοῦ βίον ζῇ ὁ Καλλικλῆς δὲ οἴεται λίθου βίον αὐτὸν ζῆν.

Aelius Dionysius dit qu'il s'agit d'un oiseau, et explique que si on le regarde, on guérit tout de suite de la jaunisse. Pour cette raison, les vendeurs de cet oiseau le gardent couvert, afin d'éviter que les acheteurs potentiels ne guérissent sans payer ; il donne aussi une référence à Hipponax. Olympiodore présente deux explications différentes (il pense donc que le terme soit ambigu) : la première est semblable à celle de Timée, et la deuxième parle des pierres creuses que l'eau reçoit et repousse.

La première explication d'Olympiodore et celle d'Aelius Dionysius sont unifiées dans la scolie platonicienne *ad loc* :

Sch. *in Pl.*, *Gorg.* 494B :

> χαραδριοῦ. χαραδριὸς ὄρνις τις ὃς ἅμα τῷ ἐσθίειν ἐκκρίνει, εἰς ὃν ἀποβλέψαντες, ὡς λόγος, οἱ ἰκτεριῶντες ῥᾷον ἀπαλλάττονται ὅθεν καὶ ἐγκρύπτου-

[344] Cent cinquante occurrences à peu près, entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après.

σιν αὐτὸν οἱ πιπράσκοντες, ἵνα μὴ προῖκα ὠφελῶνται οἱ κάμνοντες. καί μιν καλύπτει μῶν χαραδριὸν περνάς' ὥς φησιν Ἱππῶναξ.

Une scolie à Aristophane reprend aussi l'explication d'Aelius Dionysius (Sch. in *Av.* 266).

Le terme est extrêmement rare[345].

454 **χαρίζεσθαι·** κοινῶς μέν, ὡς οἱ πολλοί· ἰδίως δὲ ἐπὶ ἀφροδισίων ἢ ἐπὶ τοῦ ἐν λόγῳ ὑποκατακλίνεσθαι· εἴτε σοι δεῖ χαρίζεσθαι. καὶ πάλιν· ἵνα σοι χαρίσωμαι

Il y a des dizaines d'occurrences de ce terme chez Platon, dont plus une trentaine sous la forme donnée par Timée.

Timée distingue 1) un usage général (qu'il n'explique pas, à cause probablement du fait que le texte est abrégé) et 2) un usage particulier. A son tour, cet usage se partage entre 2a) usage pour les choses de l'amour et 2b) usage pour la soumission dans le discours. Il est à remarquer que Timée ne dit rien sur le sens de 2a). Pour 2b) il donne le sens (ἐν λόγῳ ὑποκατακλίνεσθαι) et deux citations (v. Introduction, pp. 112–113), qui correspondent au dialogues suivants :

Menex. 236C11 : ἀλλὰ μέντοι σοί γε δεῖ χαρίζεσθαι, κτλ.

Gorg. 516B4 : πάνυ γε, ἵνα σοι χαρίσωμαι.

Pour les choses concernant l'amour, le dialogue privilégié est bien sûr le *Symposium* :

Symp. 182A2–3 : ὥστε τινὰς τολμᾶν λέγειν ὡς αἰσχρὸν χαρίζεσθαι ἐρασταῖς·

Symp. 184B5–6 : εἰ μέλλει καλῶς χαριεῖσθαι ἐραστῇ παιδικά.

etc.

cf. aussi *Phaedr.* 227C5–8 :

γέγραφε γὰρ δὴ ὁ Λυσίας πειρώμενόν τινα τῶν καλῶν, οὐχ ὑπ'ἐραστοῦ δέ, ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο καὶ κεκόμψευται· λέγει γὰρ ὡς χαριστέον μὴ ἐρῶντι μᾶλλον ἢ ἐρῶντι.

A ce passage est associée la seule scolie platonicienne concernant le verbe, qui de plus est très intéressante :

[345] Une cinquantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 227C : χαριστέον. τὸ χαριστέον ἐστὶν ἢ τὸ διδόναι τί τινι χωρὶς ἀντιδόσεως, ἢ τὸ ἐν λόγοις τινὶ ὑποκλίνεσθαι, ἢ ὡς νῦν, τὸ πρὸς ἀφροδίσιον ἑαυτὸν συνουσίαν ἐπιδιδόναι τινί.

La scolie en effet donne trois sens du verbe : 1) donner quelque choses sans rien en échange (qui peut-être correspond au premier sens de Timée) ; 2) se soumettre aux discours ; 3) donner à quelqu'un en relation à un lien amoureux. Le scoliaste ajoute que ce dernier est le sens pertinent pour le passage du *Phèdre*.

On pourrait donc dire que Timée glose le terme car celui-ci est utilisé de deux façons particulières chez Platon.

455 **χειροσκόποι·** οἱ τὰς χειροτονίας ἐπισκοποῦντες

Il n'y a presque rien au sujet de ce terme, qui n'est pas platonicien :

Souda : χειροσκόποι· οἱ τὰς χειροτονίας ἐπισκοποῦντες.

Une recherche dans la littérature grecque montre que le terme n'apparaît pas avant le deuxième siècle après J.-C. (Artemidorus), et que, dans toute la littérature grecque, il n'y a que trois occurrences (Artemidorus, Timée, *Souda*).

456 **χῆτις·** σπάνις, ἔνδεια, στέρησις

Phaedr. 239C8–D2 : ἔμπειρον δὲ ἁπαλῆς καὶ ἀνάνδρου διαίτης, ἀλλοτρίοις χρώμασι καὶ κόσμοις χήτει οἰκείων κοσμούμενον

La forme timéenne de l'entrée ne coïncide pas avec le terme platonicien. Il faut pourtant dire que la forme donnée par Timée (et reprise par *Et.Gud.* et [Zon.]) ne semble pas correcte, car le terme est χῆτος-ους. On se demande s'il ne faut pas corriger l'entrée de Timée en χῆτος ou χήτει (mais *cf. infra*, [Did.]). Mais *cf.* Eustathius *in Od.*, II 113.35–39 :

τὸ δὲ χήτει φασὶν οἱ παλαιοὶ εὐθεῖαν ἔχειν τὸ χῆτος, οἳ καὶ ἐνευναίῳ γράφουσι κατὰ δοτικὴν πτῶσιν, χήτει ἐνευναίῳ, ἵνα εἴη τὸ ἐνεύναιον χῆτος.

Eustathius explique que les anciens ⟨commentateurs d'Homère⟩ disent que χήτει a χῆτος comme forme nominative. Cette remarque suggère que les modernes ont pensé à χῆτις plutôt qu'à la forme correcte χῆτος.

Le terme, largement commenté, est expliqué par tous les lexiques avec, au moins un, ou tous les synonymes donnés par Timée (*cf.* Apollon. ; Philoxène, *Fr.* 205 ; [Did.] ; Hésychius ; *Et.Gud.* ; *EM*, 811.44–46 ; *Lex.*haimod, 630.36 ; [Zon.] ; Sch. *in Hes.*, *Th.* 605 ; Sch. *in Il.*, 6.462 et

6.463; Eustathius *in Il.*, II 780.10–12). Parmi eux, l'explication de [Did.] est intéressante, et cela pour deux raisons:

– car elle nous donne l'origine du terme (homérique), en expliquant que, chez Platon et Homère, le sens du terme est le même;
– car elle mentionne Platon, le *Phèdre*, et donne la citation des lignes pertinents:

> χήτει· ἀποστερήσει, ἢ ἀπορίᾳ, ἢ σπάνει, ὡς παρ' Ὁμήρῳ· ὥς ποτέ τις ἐρέει· σοὶ δ' αὖ νέον ἔσσεται ἄλγος χήτει τοιοῦδ' ἀνδρὸς ἀμύνειν δούλιον ἦμαρ καὶ Πλάτων ἐν Φαίδρῳ «ἀλλοτρίοις (al. add. τε) χρώμασι καὶ κόσμῳ (al. κόσμοις), χήτει οἰκείων κοσμούμενοι (al. κοσμούμενον).» ἔστι δὲ χῆτις χήτεως.

La scolie platonicienne *ad loc* présente les synonymes de Timée plus ἀπορεῖ:

> Sch. *in Pl.*, *Phaedr.* 239D: χήτει. ἀπορεῖ, στέρεται. ἔνδεια, σπάνη (sic).

Pourquoi Timée glose-t-il le terme? Car il est littéraire (homérique). Il est aussi rare[346].

457 **χλιδή·** ἔκλυσις καὶ μαλακία· εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ἐχλιάνθαι ἐκλελύσθαι ἀσθενείᾳ τοῦ θερμου

Le terme se trouve une seule fois chez Platon, mais non pas sous la forme donnée par Timée:

> *Symp.* 197D6–8: τρυφῆς, ἁβρότητος, χλιδῆς, χαρίτων, ἱμέρου, πόθου πατήρ· ἐπιμελὴς ἀγαθῶν, ἀμελὴς κακῶν·

Assez souvent expliqué, le terme est presque partout glosé avec τρυφή (probablement en ayant à l'esprit le même passage platonicien): *cf.* Pollux, 6.185; Hésychius; *Et.Gud.*; *EM*; *Coll.Verb.*[1]; [Zon.]; Thom.Mag.; Sch. *in A.*, *Pr.* 971; Sch. *in Pi.*, *O.* 9; Sch. *in S.*, *OT* 888.

Moeris nous dit que χλιδή est attique alors que τρυφή est «grec».

Le terme est un atticisme plutôt rare[347].

---

[346] Une soixantaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

[347] Un peu plus d'une centaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.C.

458 **χραίνειν·** ἤγουν ἀποχραίνειν· παρὰ τοῖς ζωγράφοις δὲ λέγεται τὸ μὲν χραίνειν τὸ [δὲ] χρώζειν διὰ τοῦ ῥαβδίου· τὸ δὲ ἀποχραίνειν τὸ τὰ χρωσθέντα ἑνοποιεῖν

> *Rep.* 586B7–C2: ἆρ'οὖν οὐκ ἀνάγκη καὶ ἡδοναῖς συνεῖναι μεμειγμέναις λύπαις, εἰδώλοις τῆς ἀληθοῦς ἡδονῆς καὶ ἐσκιαγραφημέναις, ὑπὸ τῆς παρ' ἀλλήλας θέσεως ἀποχραινομέναις, κτλ.
>
> *Legg.* 769A7–B3: οἶσθ' ὅτι καθάπερ ζωγράφων οὐδὲν πέρας ἔχειν ἡ πραγματεία δοκεῖ περὶ ἑκάστων τῶν ζῴων, ἀλλ' ἢ τοῦ χραίνειν ἢ ἀποχραίνειν, ἢ ὁτιδήποτε καλοῦσι τὸ τοιοῦτον οἱ ζωγράφων παῖδες, οὐκ ἄν ποτε δοκεῖ παύσασθαι κοσμοῦσα, ὥστε ἐπίδοσιν μηκέτ' ἔχειν εἰς τὸ καλλίω τε καὶ φανερώτερα γίγνεσθαι τὰ γεγραμμένα.
>
> *Legg.* 917B4–7: πάντως μὲν δὴ καλὸν ἐπιτήδευμα θεῶν ὀνόματα μὴ χραίνειν ῥᾳδίως, ἔχοντα ὡς ἔχουσιν ἡμῶν ἑκάστοτε τὰ πολλὰ οἱ πλεῖστοι καθαρότητός τε καὶ ἁγνείας τὰ περὶ τοὺς θεούς·

Timée pense certainement à *Legg.* 769A7–B3: cela est prouvé par la présence des deux verbes χραίνειν et ἀποχραίνειν, qui se présentent sous la forme donnée par Timée; de plus, dans le même passage, on parle des ζωγράφοι, que Timée mentionne dans son explication. Il semble clair que Timée veut montrer un usage particulier à un passage platonicien précis: en effet, dans le troisième passage (*Legg.* 917B4–7), le verbe signifie plutôt «salir». Il est aussi intéressant de remarquer que Timée reconnaît dans les *Lois* que χραίνειν et ἀποχραίνειν sont synonymes, en ajoutant toutefois une distinction technique faite par les peintres.

Les lexiques et les scolies qui glosent χραίνειν n'utilisent pas l'explication de Timée. La grande majorité donne des synonymes qui signifient «salir» (μολύνειν, μιαίνειν, ῥυπαίνειν): *cf.* Hésychius; *Et.Gud.*; *Coll.Verb.*[1]; Sch. *in A.*, *Th.* 61 et 342; Sch. *in S.*, *Aj.* 43 et *OT*, 822–825.

Sinon, le verbe est expliqué au sens de «mouiller», «tremper» (βάπτειν, (κατα)βρέχει): *cf.* Sch. *in A.*, *Th.* 61d, 61e, 61f; Sch. *in Nic.*, *Alex.* 169, 553a et 553b.

Le seul lexique qui glose ἀποχραίνειν en donnant une explication pertinente pour *Legg.* 769A–B est Hésychius:

> ἀποχραίνειν· τὸ ἀπολειφθὲν τῶν χρωμάτων παρὰ τοῖς ζωγράφοις …

(mais on ne comprend pas la syntaxe de la citation).

459 **ψαιστά·** οὕτως λέγονται τῶν σπλάγχνων κεκομμένων εἰς λεπτὰ μετὰ ἄρτου ἀπαρχαί τινες

Le terme, non platonicien, est très rare[348]. Au cinquième siècle avant J.-C. se trouve chez Hippocrate et Aristophane :

pour Aristophane, voir *Pl* :

> 137–138 : ὅτι οὐδ' ἂν εἷς θύσειεν ἀνθρώπων ἔτι
> οὐ βοῦν ἄν, οὐχὶ ψαιστόν, κτλ.
>
> 1114–1116 : ὁ Πλοῦτος, οὐδεὶς οὐ λιβανωτόν, οὐ δάφνην,
> οὐ ψαιστόν, οὐχ ἱερεῖον, οὐκ ἄλλ' οὐδὲ ἓν
> ἡμῖν ἔτι θύει τοῖς θεοῖς.

Cf. Sch. *in Ar.*, *Pl.* 138, 1115, etc.

Pour Hippocrate *Aff.Int.* 20 :

> καὶ ἐσθιέτω μᾶζαν ψαιστὴν, καὶ ἄρτον ἔξοπτον ἕωλον·

Voir aussi 41 et 42 ; Galenus, *s.v.* ψαιστὴν μᾶζαν.

Le problème est que notre lexique donne une explication qui ne coïncide pas du tout avec celles des scolies et de Galien, qui parlent plutôt de farine mélangée avec du miel ou de l'huile, ou de petites fougasses. Pourtant, puisque Timée parle d'offrandes, on est inclins à croire que notre entrée concerne Aristophane plutôt qu'Hippocrate.

Les explications de Galien et des scolies à Aristophane coïncident avec celles des autres lexiques : *cf.*

Pausanias (= Hésychius ; *Souda*. Cf. aussi Eustathius *in Od.*, I 98.6–10) :

> ψαιστά· ἄλφιτα οἴνῳ καὶ ἐλαίῳ δεδευμένα.

Voir aussi *Et.Gud.* ; *EM* (= *Gloss.Rhet.*) ; [Zon.].

460 **ψίτται·** ἰχθύων εἶδος

> *Symp.* 191D3–5 : ἕκαστος οὖν ἡμῶν ἐστιν ἀνθρώπου σύμβολον, ἅτε τετμημένος ὥσπερ αἱ ψῆτται, ἐξ ἑνὸς δύο·

Cf. aussi Aristophanes *Lys.*, 115–116 :

[348] Une trentaine d'occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après J.-C.

Ἐγὼ δέ γ' ἄν, κἂν ὡσπερεὶ ψῆτταν δοκῶ,
δοῦναι ἂν ἐμαυτῆς παρατεμοῦσα θἤμισυ.

Les lexiques qui glosent le terme donnent une explication semblable ([Zon.] : ψῆττα. ὄνομα ἰχθύος. καὶ ψῆσσα), ou identique (*cf. supra*, *loc sim*) à celle de Timée. Le manuscrit de Timée présente ψίτται, et Photius a la même entrée (ψίτται· ἰχθύων εἶδος), ce qui est erroné, car les ψίτται sont un type d'oiseau. Mais *cf.* Sch. *in Ar.*, *Lys.* 115 :

ψῆττα· ὄρνεόν ἐστι τετμημένον κατὰ τὸ μέσον, ὡς οἱ σφῆκες. λέγει οὖν ὅτι κἂν συμβῇ τέμνεσθαι τὸ ἥμισύ μου, βούλομαι.

Probablement il faut corriger le texte de Timée (et de Photius) en introduisant ψῆτται (il s'agit d'un itacisme standard). En revanche, il faudra corriger au sens inverse la scolie à Aristophane : ψίττα à la place de ψῆττα.

La scolie à Platon est très semblable à l'entrée d'Hésychius :

Hésychius : ψῆττα· ἰχθύδιον τῶν πλατέων ἡ ψῆττα, ἥν τινες σανδάλιον ἢ βούγλωσσον …

Sch. *in Pl.*, *Symp.* 191D : ψῆτται. ἰχθύδιόν τι τῶν πλατέων ἡ ψῆττα, ἐκ δύο δερμάτων συγκεῖσθαι τὴν ἰδέαν δοκοῦν, ὅ τινες σανδάλιον καλοῦσιν, οἱ δὲ βούγλωσσον, κακῶς δέ· ἄλλα γάρ ἐστι ταῦτα.

Le terme est très rare[349].

461 **ψυκτήρ·** ποτήριον μέγα καὶ πλατὺ εἰς ψυχροποσίαν παρεσκευασμένον

Le terme se trouve une fois chez Platon, mais non pas à la forme donnée par Timée :

Symp. 213E11–214A1 : μᾶλλον δὲ οὐδὲν δεῖ, ἀλλὰ φέρε, παῖ, φάναι, τὸν ψυκτῆρα ἐκεῖνον, ἰδόντα αὐτὸν πλέον ἢ ὀκτὼ κοτύλας χωροῦντα.

L'explication de Timée est plutôt différente de celle qui se trouve chez Moeris, Photius, *Coll. Verb.*[1], *Att.Nom.* :

Moeris : ψυκτῆρα Πλάτων Συμποσίῳ. ἔστι δὲ ὁ ψυκτὴρ σκεῦος ἐν ᾧ διανίζουσι τὰ ποτήρια, μεστὸν ὕδατος ψυχροῦ, ἢ ὃ λέγομεν ἡμεῖς πρόχυμα.

Photius (= *Coll. Verb.*[1]) : ψυκτήρ· σκεῦος ἔνθα διανίζουσι τὰ ποτήρια.

En revanche, l'explication de Timée semble être une version détaillée de la deuxième explication de la scolie suivante :

---

[349] Une centaine d'occurrence entre le VIII siècle avant J.-C. et le IV après J.-C., dont une cinquantaine chez Athénée.

Sch. *in Pl.*, *Symp.* 213E: ψυκτῆρα. ψυκτὴρ σκεῦος ἔνθα διανίζουσι τὰ ποτήρια, ἢ ποτηρίου εἶδος, ὡς Εὐριπίδης Τηλέφῳ.

Selon les explications vues, ψυκτήρ était

(1) un vase dans laquelle on rinçait les gobelets
(2) une espèce de gbelet
(3) (ce sens est donné seulement par Timée): un vase plein d'eau froide pour refroidir le vin.

Le terme est un atticisme plutôt rare[350].

462 **ὦ μέλεε·** ὦ μάταιε. ὦ δείλαιε. ἔνιοι δέ, ὦ ἐπιμελείας ἄξιε, καὶ οἷον μεμελημένε

Cf. supra, 282 **μέλεος**

463 **ὦ οὗτος·** ὦ σύ

ὦ οὗτος ne se trouve pas chez Platon.

Ruhnke (p. 233) signale les passages suivants, mais le fait qu'il ait cru ou non que Timée avait lu ὦ οὗτος dans ces passages n'est pas clair (peut-être il trouve la formule dans: ὦ Φαληρεύς, ἔφη, οὗτος de *Symp.* 172A):

Symp. 172A4–5: ὦ Φαληρεύς, ἔφη, οὗτος Ἀπολλόδωρος, οὐ περιμένεις;

Symp. 214E4: οὗτος, φάναι τὸν Σωκράτη, τί ἐν νῷ ἔχεις;

Prot. 310B4–5: καὶ ἐγὼ τὴν φωνὴν γνοὺς αὐτοῦ, Ἱπποκράτης, ἔφην, οὗτος· μή τι νεώτερον ἀγγέλλεις;

Sinon, l'entrée n'est pas platonicienne. En tout cas, avec cette glose, on a voulu signaler l'usage attique selon lequel on emploie οὗτος pour «toi». Cet usage se retrouve chez Aristophane: *cf.* par exemple *Pl.* 439–440; et il est commenté par les autres lexiques:

Hésychius: ὦ οὗτος· ὦ αὐτός, ἢ ὦ σύ;

Cf. aussi *Souda* et *Coll.Verb.*[1].

Cf. aussi les scolies:

Sch. *in Aristophanem*, *Nu.* 220: οὗτος· σύ.

Sch *in E.*, *Hec.* 1127: Ἀττικῶς, ὦ οὗτος· σὺ δηλονότι

---

[350] Cent cinquante occurrences entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le IVe après, dont une cinquantaine chez Athénée.

464 **ὠργασμένος·** μεμαλαγμένος

Cf. 287 **μετρίως ὠργασμένος** et 313 **ὀργάσας**

465 **Ὠρωπός·** χώρα μεταξὺ Βοιωτίας καὶ τῆς Ἀττικῆς

Chez Platon, on ne trouve pas ὠρωπός, mais ὠρωπία :

> *Critias* 110E1–3 : καταβαίνειν δὲ τοὺς ὅρους ἐν δεξιᾷ τὴν Ὠρωπίαν ἔχοντας, ἐν ἀριστερᾷ δὲ πρὸς θαλάττης ἀφορίζοντας τὸν Ἀσωπόν·

L'explication de Timée est en partie reprise du même passage platonicien (*cf.* χώρας en *critias*, 110D5). Pourtant, [Zon.] pose une distinction selon laquelle l'explication de Timée serait mieux adaptée à ὠρωπία :

> Ὠρωπία χώρα. καὶ Ὠροπὸς, πόλις. καὶ Ὠρόπιος, τοπικόν.

Cette distinction est confirmée par le petit nombre des autres lexiques qui glosent le terme :

1) Ὠροπός comme πόλις :

Stephanus de Byzance (*Eth.* 710–712) explique qu'il y a quatre villes qui portent ce nom, parmi lesquelles une en Béotie ; il nous dit aussi qu'Aristote affirme que l'on appelle Ὠροπός la cité de Gréa (*cf.* aussi Eustathius *in Il.*, I 406.22–25 et Arist., *Fr.* 8.46.613 (apud Steph. Byz. *ep.s.*)).

La scolie platonicienne *ad loc*, explique ὠρωπίαν en se référant à Ὠρωπὸς, cité de la Béotie :

> Sch. *in Pl.*, *Critias* 110E : Ὠρωπίαν.Ὠρωπὸς πόλις Βοιωτίας.

2) d'un autre côté, la *Souda* donne l'explication de χώρα à Ὠρωπία :

> *Souda* : Ὠρωπία· χώρα. ὁ δὲ Δημοσθένης ἐπεθύμησε ῥητορικῆς, Καλλίστρατον θεασάμενος τὸν ῥήτορα ὑπὲρ Ὠρωπίων λέγοντα.

Peut-être qu'il faudrait changer l'entrée de Timée en Ὠρωπία.

466 **ὡς ἔοικεν·** ὥς φαίνεται, ὥς δοκεῖ

Chez Platon, il y a des centaines d'occurrences de la formule : *cf.* par exemple :

Euthyph. 2B1–2 : ΕΥΘ. τί φῄς ; γραφὴν σέ τις, ὡς ἔοικε, γέγραπται· οὐ γὰρ ἐκεῖνό γε καταγνώσομαι, ὡς σὺ ἕτερον.

Soph. 241C2–3 : ΘΕΑΙ. ἀδύνατόν γ' ἄν, ὡς ἔοικεν, εἴη τὸν σοφιστὴν ἑλεῖν, εἰ ταῦτα οὕτως ἔχει.

Timée veut signaler l'usage attique de ὡς ἔοικεν, au sens de « comme il semble » (Moeris : ὡς ἔοικεν Ἀττικοί, ὡς φαίνεται Ἕλληνες). Les lexiques et les scolies qui glosent la formule ont tous φαίνεται, mais aucun n'a δοκεῖ (*cf. supra*, *loc sim*). Mais, *cf.* Hermias *in Phaedr.*, 20.6–14 :

καὶ νῦν δὲ « ὡς ἔοικεν » εἰπὼν τὴν δόξαν δηλοῖ [καὶ ἀληθεύσας, περὶ οὗ ἀπεφήνατο] τὴν ἐπιτυγχάνουσαν· ἀποτυγχανούσης δὲ εἰκὼν ὁ Λυσίας ἅτε τῷ φαινομένῳ προσέχων καὶ μερικῷ περὶ ὃ καὶ ἡ καθ' ὑπόληψιν ἀπάτη γίνεται.

Hermias se réfère à *Phaedr.* 227B1–2 :

ΣΩ. καλῶς γάρ, ὦ ἑταῖρε, λέγει. ἀτὰρ Λυσίας ἦν, ὡς ἔοικεν, ἐν ἄστει.

Cela signifie-t-il que l'entrée de Timée s'appliquait à l'origine à ce passage ? Autrement, il semble qu'il s'agit ici d'un cas typique d'une entrée qui ne vise pas un passage particulier.

467 **ὡς οἷόν τε·** ὡς δυνατόν

Timée, de fait, explique οἷόν τε, et il glose la formule

i) car il s'agit d'un usage particulier de οἷος ;
ii) parce que Platon s'en sert abondamment :

Phaed. 77A2–5 : οὐ γὰρ ἔχω ἔγωγε οὐδὲν οὕτω μοι ἐναργὲς ὂν ὡς τοῦτο, τὸ πάντα τὰ τοιαῦτ' εἶναι ὡς οἷόν τε μάλιστα, καλόν τε καὶ ἀγαθὸν καὶ τἆλλα πάντα ἃ σὺ νυνδὴ ἔλεγες·

Theaet. 176B8–C3 : θεὸς οὐδαμῇ οὐδαμῶς ἄδικος, ἀλλ' ὡς οἷόν τε δικαιότατος, καὶ οὐκ ἔστιν αὐτῷ ὁμοιότερον οὐδὲν ἢ ὃς ἂν ἡμῶν αὖ γένηται ὅτι δικαιότατος.

etc.

En effet, sur une soixantaine d'occurrences de la formule au Ve siècle avant J.-C., plus de la moitié se trouve chez Platon.

468 **ὦ τᾶν·** ὦ οὗτος

> *Apol.* 25C5–7: ἔτι δὲ ἡμῖν εἰπέ, ὦ πρὸς Διὸς Μέλητε, πότερόν ἐστιν οἰκεῖν ἄμεινον ἐν πολίταις χρηστοῖς ἢ πονηροῖς; ὦ τᾶν, ἀπόκριναι
>
> *Ep.* 319E1–2: ἀλλ' ὦ τᾶν, εἰ μὲν μὴ φῄς εἰρηκέναι εἰρηκὼς ταῦτα, ἔχω τὴν δίκην

Il s'agit d'une particule indéclinable, qui, accompagnée de ὦ, est utilisée par les attiques avec le sens de «oh ami!» «oh malheureux!», ou «oh toi!».

Il n'est donc pas étrange qu'on glose la formule (*Cf. Et.Gud.*; *Gloss. Rhet.*; [Zon.]; Sch. *in Ar.*, *Pl.* 66 et 377, *Pax* 1113, *Nu.* 1432; Sch. *in D.*, 1.175b etc.), et de plus comme formule vocative (*cf.* par exemple Phot. *Bibl.* cod. 279, 530b.2–5).

Hésychius, la *Souda* et Sch. *in S.*, *OT* 1145, donnent σύ comme explication de τάν ou ὦ τάν.

Certains rappellent d'autres particularités de la formule:

1) le fait qu'elle est utilisée non seulement pour une personne, mais aussi pour deux: *cf. Souda* (qui mentionne Aristophane en *Pl.* et Kratinos: ὦ τάν· οὐ πρὸς ἕνα μόνον τὸ ὦ τάν, ἀλλὰ καὶ πρὸς δύο. ὡς Ἀριστοφάνης Πλούτῳ· ὦ τάν, ἀπαλλάχθητον ἀπ' ἐμοῦ. καὶ Κρατῖνος ἆρά γε, ὦ τάν, ἐθελήσετον;); Sch. *in Ar.*, *Pl.* 66 (qui rappelle aussi Kratinos);

2) le fait que cette formule est utilisée seulement par les femmes, alors que chez les anciens, les hommes aussi l'utilisaient:

> *Souda* (= Sch. *in Pl.*, *Apol.* 25C et *Ep.* 319E): ὦ τάν, ὦ οὗτος, ὦ τάλαν καὶ ὦ μέλεε· ταῦτα παρὰ τοῖς νεωτέροις ὑπὸ μόνων λέγεται γυναικῶν, παρὰ δὲ τοῖς παλαιοῖς καὶ ὑπ' ἀνδρῶν.

BIBLIOGRAPHIE

(A) *Éditions*

(i) *Timée*

B. de Montfaucon, *Bibliotheca Coisliniana sive Segueriana* (Paris, 1715)

D. Ruhnke, *Timaei Sophistae Lexicon vocum Platonicarum* (Leyde, 1754)

J.F. Fischer, *Moeridis atticistae λέξεις Ἀττικῶν καὶ Ἑλληνῶν: accedit Timaei Sophistae Λεξικὸν περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνος λέξεων* (Leipzig, 1756)

D. Ruhnke, *Timaei Sophistae Lexicon vocum platonicarum* (Leyde, 1789²)

D. Ruhnke, *Timaei Sophistae Lexicon vocum platonicarum*, éd G.A. Koch (Leipzig, 1828³) [réimpr. Hildesheim, 1971]

J.G. Beiter, J.C. Orelli, et A.W. Winckelmann, *Platonis opera quae feruntur omnia* (Zurich, 1839), pp. 970–1010

C.F. Hermann, *Platonis Opera* VI (Leipzig, 1853)

(ii) *Autres lexiques*

Aelius Dionysius, *Aelii Dionysii Atticistae fragmenta*, dans Erbse, *Untersuchungen*, pp. 96–151

Aelius Herodianus, *Schematismi homerici*, éd P. Egenolff, *Jahrbücher für classische Philologie*, 149, 1894, 338–345

Alexandre d'Aphrodise, 'Glossary', dans Kapetanaki et Sharples, 'Glossary'

Ammonius, *De Adfinium vocabulorum differentia*, éd. K. Nickau (Leipzig, 1966)

anon., *Collectio verborum utilium*, éd. L. Bachmann, dans *Anecdota Graeca* I (Leipzig, 1828), pp. 3–422

anon., *Collectio verborum utilium*, éd. C. Boysen (Marburg, 1892) [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 12–38]

anon. *SYNAGOGE*, éd. I.C. Cunningham (Berlin 2003)

anon., *De Atticis Nominibus*, éd. R. Pintaudi, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 25, 1976, 108–116

anon., *De syntacticis*, éd. I. Bekker, dans *Anecdota Graeca* I (Berlin, 1814), pp. 117–180 [réimpr. Graz, 1965]

anon., Δικῶν ὀνόματα, éd. I. Bekker, dans *Anecdota Graeca* I (Berlin, 1814), pp. 181–194 [réimpr. Graz, 1965]

anon., *Glossae rhetoricae*, éd. I. Bekker, dans *Anecdota Graeca* I, (Berlin, 1814), pp. 195–318 [réimpr. Graz, 1965]

anon., Ἡροδότου λέξεις, éd. H. Stein, dans *Herodot* II (Berlin, 1871), pp. 441–482 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 191–230]

anon., Λέξεις ἐκ τοῦ θεολόγου, éd. J. Sajdak, dans AA.VV. *Symbola*, pp. 153–177 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 166–190]

anon., *Lexicon*, éd. G. Hermann, dans *De emendenda ratione Graecae grammaticae* (Leipzig, 1801), pp. 319–352

anon., *Lexicon αἱμωδεῖν*, éd. F.W. Sturz, dans *Etymologicum Gudianum*, (Leipzig, 1818), pp. 617–631 [réimpr. Hildesheim, 1973]
anon., *Lexicon αἱμωδεῖν*, éd. A.R. Dyck, (Berlin–New York 1995)
anon., *Lexicon Patmense*, éd. I. Sakkelion, *Bulletin de Correspondance Hellénique* 1, 1877, 10–16, 137–154 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 140–165]
anon., *Lexicon Rhetoricum Cantabrigiense*, éd., E.O. Houtsma (Leyde, 1870) [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 61–139]
anon., *Lexicon Sabbaiticum*, éd. A. Papadopulos-Kerameus, dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 39–60
anon., *Lexicon Vindobonense*, éd. A. Nauck (St.Petersburg, 1867) [réimpr. Hildesheim, 1965]
anon., Λεξικὸν τῶν κανόνων, éd. L. de Stefani, *Byzantinische Zeitschrift* 16, 1907, 58–67
anon., Ῥητορικαὶ λέξεις, éd. M.N. Naoumides (Athènes, 1975)
'Anti-atticiste', *Lexicon*, éd. I. Bekker, dans *Anecdota Graeca* I, (Berlin, 1814), pp. 75–116 [réimpr. Graz, 1965]
[Apion], *Glossae homericae*, éd. S. Neitzel, *Apions Glossai Homerikai*, Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 3 (Berlin, 1977)
Apollonius, *Lexicon graecum Iliadis et Odysseae*, éd. H. Toll (Leyde, 1788)
Apollonius, *Lexicon Homericum*, éd. I. Bekker (Berlin, 1833)
Aristophane de Byzance, *Nomina aetatum* (fragmentum Parisinum), éd. A. Nauck, dans *Aristophanis Byzantini fragmenta* (Halle, 1848²), pp. 79–81 [réimpr. Hildesheim, 1963]
Aristophane de Byzance, *Nomina aetatum*, dans *Mélanges*, pp. 428–434 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 274–280]
Claudius Casilo, τὰ παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς ῥήτορσι ζητούμενα, dans *Mélanges*, pp. 397–398 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 243–244]
[Didyme], Περὶ τῶν ἀπορουμένων παρὰ Πλάτωνι λέξεων, dans *Mélanges*, pp. 399–406 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 245–252]
Erotien, *Vocum Hippocraticarum collectio*, éd. E. Nachmanson (Göteborg, 1918)
Etymologicum genuinum, éd. F. Lasserre et N. Livadaras, dans *Etymologicum magnum genuinum, Symeonis etymologicum una cum magna grammatica, Etymologicum magnum auctum* (Rome, 1976; Athènes, 1992)
Etymologicum genuinum: lambda, éd. K. Alpers, dans *Bericht über Stand und Methode der Ausgabe des Etymologicum genuinum*, Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-filol. Meddelelser 44.3 (Copenhague, 1969), pp. 29–53
Etymologicum Gudianum, éd. F.W. Sturz (Leipzig, 1818)
Etymologicum Gudianum, éd. A. Stefani (Leipzig, 1909, 1920) [réimpr. Amsterdam, 1965]
Etymologicum magnum, éd. T. Gaisford (Oxford, 1848)
Etymologicum parvum, éd. R. Pintaudi, Testi e documenti per lo studio dell'Antichità 42 (Milan, 1973)
Etymologicum Symeonis, éd. F. Lasserre et N. Livadaras, dans *Etymologicum magnum genuinum, Symeonis etymologicum una cum magna grammatica, Etymologicum magnum auctum* (Rome, 1976; Athènes, 1992)
[Eudemus], Περὶ λέξεων ῥητορικῶν, éd. B. Niese, *Philologus* suppl. 15, 1922, 145–160

Galien, *Glossarium Hippocratis*, éd. C.G. Kühn, *Galeni opera omnia* XIX (Leipzig, 1830)
Harpocration, *Lexicon in decem oratores Atticos*, éd. W. Dindorf (Oxford, 1853)
Harpocration, *Lexeis of the ten orators*, éd. J.J. Keaney (Amsterdam, 1991)
[Herennius], *De diversis verborum significationibus*, éd. V. Palmieri (Naples, 1988)
Hésychius, *Lexicon*, éd. K. Latte (Copenhague, 1953, 1966)
Hésychius, *Lexicon*, éd. M. Schmidt (Halle, 1861) [réimpr. Amsterdam, 1965]
Lexica Graeca Minora, éd. K. Latte et H. Erbse (Hildesheim, 1965) [réimpr. Hildesheim, 1992]
Mélanges de Littérature grecque contenant un grand nombre de textes inédits, éd E. Miller (Paris, 1868) [réimpr. Amsterdam, 1965]
Moeris, *Moeridis Atticistae lexicon atticum*, éd. J. Pierson (Leyde, 1759; Leipzig, 1831^{2})
Moeris, *Atticista*, éd. D.U. Hansen, dans *Das attizistische Lexicon des Moeris*, Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 9 (Berlin, 1998)
Orion, *Etymologicon*, éd. F.G. Sturz (Leipzig, 1820) [réimpr. Hildesheim, 1973]
Orus, *Vocum Atticarum collectio*, éd. K. Alpers, dans *Das attizistische Lexikon des Oros*, Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 4 (Berlin, 1981)
Pausanias, *Pausaniae Atticistae fragmenta*, dans Erbse, *Untersuchungen*, pp. 152–221
Philopon, Jean, *De vocabulis quae diversum significatum exhibent secundum differentiam accentus*, éd. L.W. Daly, American Philosophical Society Memoirs 151 (Philadelphia, 1983)
Philoxenus, *Die Fragmente des Grammatikers Philoxenos*, éd. Ch. Theodoridis, Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 2 (Berlin, 1976)
Photius, *Lexicon*, éd. R. Porson (Cambridge 1822)
Photius, *Lexicon*, éd. S.A. Naber (Leyde, 1864)
Photius, *Lexicon*, éd. C. Theodoridis (Berlin, 1982)
Phrynichus, *Praeparatio sophistica*, éd. J. Borries (Leipzig, 1911)
Pollux, Julius, *Onomasticon*, éd. E. Bette (Leipzig, 1900–1937)
Ptolemaeus, Περὶ διαφορας λέξεων, éd. H. Heylbut, *Hermes* 22, 1887, 388–410
Ptolemaeus, *De differentia vocabulorum*, éd. V. Palmieri, Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli 24, 1981–1982, 191–225
Souda, éd. A. Adler (Leipzig, 1928–1935) [réimpr. Stuttgart, 1967, 1971]
Thomas Magister, *Ecloga vocum Atticarum*, éd. F. Ritschl (Halle, 1832) [réimpr. Hildesheim, 1970]
Zenobius, *Epitome collectionum Lucilli Tarrhaei et Didymi*, éd. E.L. Leutsch, dans *Corpus paroemiographorum Graecorum* I (Göttingen, 1839), pp. 1–175 [réimpr. Hildesheim, 1965]
Zenodorus, Περὶ συνηθείας, dans *Mélanges*, pp. 407–412 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 253–258]
[Zonaras], *Lexicon*, éd. J.A.H. Tittmann (Leipzig, 1808) [réimpr. Amsterdam, 1967]

(iii) *Autres éditions*[1]

Aristophanes, *Fragments*, éd. J. Henderson, (Harvard 2006)
Cléarchus, *Fragmenta*, éd. F. Wehrli, Die Schule des Aristoteles 3 (Bâle, 1948)
Comicorum Graecorum fragmenta, éd. A. Meineke (Berlin, 1840)
Comicorum Atticorum fragmenta, éd. T. Kock (Leipzig, 1880)
[Demetrius], *τυποὶ ἐπιστολικοί et* ἐπιστολιμαίοι χαρακτῆρες, éd. V. Weichert (Leipzig, 1910)
Diogène Laërce, *Vitae*, éd. A. Menagius *et al.* (Amsterdam, 1692)
Epigrammata graeca, éd. D.L. Page (Oxford, 1975)
Eustathius, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, éd. M. van der Valk (Leyde, 1971–1987)
Eustathius, *Commentarii ad Homeri Odysseam*, éd. G. Stallbaum (Leipzig, 1825–1826) [réimpr. Hildesheim, 1970]
Grammaticae Romanae Fragmenta, éd. H. Funaioli (Leipzig, 1907)
Heraclitus, *Fragmenta*, éd. M. Marcovich (Merida, 1967) [réimpr. Sankt Augustin, 2001]
Historicorum Graecorum Fragmenta IV, éd. C. Mueller (Paris, 1851)
Hermias, *in Platonis Phaedrum scholia*, éd. P. Couvreur (Paris 1901) [réimpr. Hildesheim, 1971]
[Herodien], *Philétaerus*, éd. A. Dain (Paris, 1954)
[Libanius], *τυποὶ ἐπιστολικοί et* ἐπιστολιμαίοι χαρακτῆρες, éd. V. Weichert (Leipzig, 1910)
Longus, *Daphnis et Chloë*, éd. J.-B.G. d'A. de Villoison (Paris, 1778)
Philétas, *Fragmenta*, éd. W. Kuchenmüller (Berlin, 1928)
Philétas, *Filita grammatico : testimonianze e frammenti*, éd. E. Dettori, Quaderni dei seminari romani di cultura greca 2 (Rome, 2000)
Poetae comici graeci VII, éd. R. Kassel et C. Austin (Berlin 1989)
Porphyre, *Quaestionum homericarum liber I*, éd. A.R. Sodano (Naples, 1970)
Porphyre, *Fragmenta*, éd. A. Smith (Leipzig, 1993)
Scholia Platonica, éd. W.C. Greene, Philological Monographs 8 (Haverford PA, 1938) [réimpr. Ann Arbor MI, 1981]
Supplementum comicum, éd. J. Demianczuk (Kracowie, 1912) [réimpr. Hildesheim, 1967]

(B) *Lexiques platoniciens modernes*

F. Ast, *Lexicon Platonicum* (Leipzig, 1835)
L. Brandwood, *A Word Index to Plato*, Compendia 8 (Leeds, 1976)
E. des Places, *Platon : Lexique* (Paris, 1989)

[1] C'est-à-dire, éditions des textes auxquelles fait référence, en tant que telles, ou bien l'Introduction ou bien le commentaire.

(C) *Études*

AA.VV., *Symbola Grammatica in honorem Rozwadowski* (Cracow, 1927)
AA.VV., *Classical Studies presented to Ben Edwin Perry by his students and colleagues at the University of Illinois, 1924–1960*, Illinois Studies in Language and Literature 58 (Urbana, 1969)
AA.VV., *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine*, Entretiens Hardt 40 (Vandœuvres, 1993)
J.G.J. Abbenes, S.R. Slings et I. Sluiter (éd), *Greek Literary Theory after Aristotle—a collection of papers in honour of D.M. Schenkeveld* (Amsterdam, 1995)
J. Adam (éd.), *The Republic of Plato* (Cambridge, 1902)
L. Alexander, *The Preface to Luke's Gospel*, Society for New Testament Studies Monograph Series 78 (Cambridge, 1993)
H. Alline, *Histoire du Texte de Platon* (Paris, 1915) [réimpr. Genève/Paris, 1984]
K. Alpers, compte-rendu de Daly, *Contributions*, *Gnomon* 47, 1975, 113–117
K. Alpers, 'Lexikographie B I–III', dans G. Ueding (éd), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik* 5 (Tübingen, 2001), coll 194–210
G. Anderson, 'The Second Sophistic: some problems of perspective', dans Russell, *Antonine Literature*, pp. 91–110
J. Barnes, 'Metacommentary', *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 10, 1992, 267–281
J. Barnes, *Logic and the Imperial Stoa*, Philosophia Antiqua 75 (Leiden, 1997)
J. Barnes, *Porphyry: Introduction* (Oxford, 2003)
F.J. Bast, *Lettre critique sur Antoninus Liberalis, Parthenius et Aristaenetus* (Paris, 1805)
F.J. Bast, *Epistola critica ad Ioannem Franciscum Boissonade*, trad. C.A. Wiedeburg (Leipzig, 1809)
F.J. Bast, *Appendix ad epistolam criticam*, éd. G.H. Schaefer (Leipzig, 1809)
W. Becher, 'πλέθρον', *RE* XXI, 1951, 235
E. Berneker, 'παρακαταβολή', *RE* XVIII.3, 1949, 1184–1186
E. Berneker, 'προβολή', *RE* XXIII, 1957, 43–47
T. Birt, *Antike Buchwesen* (Stuttgart, 1882) [réimpr. Aalen, 1974]
A. Boerner, 'γεωμόροι', *RE* VII, 1912, 1219–1221
M. Bonelli, 'La lessicografia filosofica nell'antichità: il lessico platonico di Timeo Sofista', *Elenchos* 17, 1997, 29–56
M. Bonelli, 'La lexicographie philosophique antique', dans Darbo-Peschanski, *Citation*, pp. 85–93
G.W. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire* (Oxford, 1969)
G.W. Bowersock (éd), *Approaches to the Second Sophistic* (University Park, 1972)
E.L. Bowie, 'The importance of sophists', *Yale Classical Studies* 27, 1982, 29–59
K. Brugmann (éd), *Griechische Grammatik*, Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft II 1 (Münich, 1913^4)
P.A. Brunt, 'The Bubble of the Second Sophistic', *Bulletin of the Institute for Classical Studies* 39, 1994, 25–52
R. Cadiou, 'Dictionnaires antiques dans l'œuvre d'Origène', *Revue des études grecques* 45, 1932, 271–285
J. Carcopino, *L'ostracisme athénien* (Paris, 1935)
C. Carey, '*Exomosia* in the Athenian Courts', *Classical Quarterly* 45, 1995, 114–119

L. Cohn, 'Untersuchungen über die Quellen der Plato-Scholien', *Jahrbücher für classische Philologie* Suppt. 13, 1884, 773–864

L. Cohn, 'Boethos (7)', *RE* Suppt. I, 1903, 253–254

L. Cohn, 'Didymos (8)', *RE* V, 1905, 445–472

L. Cohn, 'Diogenianos (4)', *RE* V, 1905, 778–783

L. Cohn, 'Eudemos (15)', *RE* VI, 1909, 902–903

L. Cohn, 'Griechische Lexicographie', dans Brugmann, *Griechische Grammatik*, pp. 681–730

F.M. Cornford, *Plato's Cosmology* (London, 1937)

L.W. Daly, *Contributions to a History of Alphabetization in Antiquity and the Middle Ages*, Collection Latomus 98 (Bruxelles, 1967)

C. Darbo-Peschanski (éd), *La citation dans l'Antiquité* (Grenoble, 2004)

E. Degani, 'Problemi di lessicografia greca', *Bollettino dell' Istituto di filologia greca di Padova* 4, 1977/8, 135–146

E. Degani, 'Lessicografi', dans della Corte, *Dizionario*, pp. 1169–1189

K. Deichgräber, *Die griechische Empirikerschule* (Berlin/Zurich, 1965²)

P. de Lacy, 'Plato and the intellectual life of the second century A.D.', dans Bowersock, *Second Sophistic*, pp. 4–10

F. della Corte (éd.), *Dizionario degli scrittori greci e latini* (Milan, 1987)

J.D. Denniston, *The Greek Particles* (Oxford, 1954²)

R. Devreesse, *Le fonds Coislin*, Bibliothèque Nationale Catalogue des manuscrits grecs II (Paris, 1945)

A. Dihle, 'Verrius (2)', *RE* VIIIA, 1955, 1636–1645

J. Dillon, 'Harpocration's commentary on Plato: fragments of a middle Platonic commentary', *California Studies in Classical Antiquity* 4, 1971, 125–146 [réimpr. dans Dillon, *Golden Chain*, ch. XIV]

J. Dillon, *The Golden Chain* (Aldershot, 1990)

H. Dörrie et M. Baltes, *Der Platonismus in der Antike* II: *Der hellenistische Rahmen des kaiserzeitlichen Platonismus* (Stuttgart/Bad Cannstatt, 1990)

H. Dörrie et M. Baltes, *Der Platonismus in der Antike* III: *Der Platonismus im 2. und 3. Jahrhundert nach Christus* (Stuttgart/Bad Cannstatt, 1993)

H. Droysen, 'ἀκινάκης', *RE* I, 1894, 1168–1169

N. Dunbar (éd.), *Aristophanes Birds* (Oxford, 1995)

A.R. Dyck, 'Notes on Platonic Lexicography in Antiquity', *Harvard Studies in Classical Philology* 89, 1985, 75–88

A.R. Dyck, 'The Glossographoi', *Harvard Studies in Classical Philology* 91, 1987, 119–160

E.B. England (éd), *The Laws of Plato* (Manchester, 1921)

H. Erbse, *Untersuchungen zu den attizistischen Lexica*, Abhandlungen der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, phil.-hist.Kl. 1949.2 (Berlin, 1950)

M. Erler, ''Επιτηδεύειν ἀσάφειαν', *Cronache Ercolanesi* 21, 1991, 83–92

J.A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca* (Leipzig, 1711)

C. Fensterbusch, 'Orchestra', *RE* XVIII.1, 1939, 883–885

E. Fiechter, 'Tholos', *RE* VIA, 1937, 307–315

V. Gebhard, 'Strateia (2)', *RE* IVA, 1932, 252–253

G.A. Gerhard, 'Untersuchungen zur Geschichte des griechischen Briefes I. Die Formel ὁ δεῖνα τῷ δεῖνι χαίρειν', *Philologus* 64, 1905, 27–65

K. Gerth, 'Zweite Sophistik', *RE* Suppt. VIII (Stuttgart, 1956) coll 719–782
F. Geyer, 'Skiritis', *RE* IIIA, 1929, 536–537
G. Goetz, 'Glossographie', *RE* VII, 1912, 1433–1466
R. Goulet, 'Boéthos', dans Goulet, *Dictionnaire* II, p. 123
R. Goulet, *Dictionnaire des Philosophes Antiques* II, III (Paris, 1994, 2000)
F. Gschnitzer, 'Prytanis (7)', *RE* Suppt. XIII, 1973, 730–816
A. Gudemann, 'Kritische Zeichen', *RE* XI, 1922, 1916–1927
J. Hamesse (éd), *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge* (Louvain, 1996)
A.E. Hanson (éd), *Collectanea Papyrologica: texts published in honor of H.C. Youtie* I (Bonn, 1976)
A.R.W. Harrison, *The Law of Athens* (London, 1998²)
M.W. Haslam, 'A new papyrus text of Apollonius Sophista', *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 49, 1982, 31–38
M.W. Haslam, 'The Homer Lexicon of Apollonius Sophista I: composition and constituents', *Classical Philology* 89, 1994, 1–45
M.W. Haslam, 'The Homer Lexicon of Apollonius Sophista II: identity and transmission', *Classical Philology* 89, 1994, 107–118
A. Henrichs et W. Müller, 'Apollonios Sophistes, Homerlexikon', dans Hanson, *Collectanea Papyrologica*, pp. 27–51
H. Hepding, 'Hieromnemones', *RE* VIII, 1913, 1490–1496
F. Hiller von Gaertringen, 'Gymnopaidien', *RE* VII, 1912, 2087–2089
L. Holtz, 'Glossaires et grammaire dans l'Antiquité', dans Hamesse, *Manuscrits des lexiques*, pp. 1–21
H. Hommel, 'Trittyes', *RE* VIIA, 1939, 330–370
A. Hug, 'σισύρα', *RE* IIIA, 1929, 376–377
E. Hulshoff Pol, *Studia Ruhnkeniana: enige hoofdstukken over leven en werk van David Ruhnkenius (1723–1798)* (Leyde, 1953)
S. Kapetanaki et R.W. Sharples, 'A Glossary attributed to Alexander of Aphrodisias', *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 44, 2000, 103–143
R.A. Kaster, *Guardians of Language: the grammarians and society in late antiquity*, The transformation of the classical Heritage 11 (Berkeley, 1988)
R.A. Kaster (éd.), *Suetonius*: de grammaticis et rhetoribus (Oxford, 1995)
J.J. Keaney, 'Alphabetization in Harpocration's *Lexicon*', *Greek Roman and Byzantine Studies*, 14, 1973, 415–423
O. Kern, 'ἐξηγηταί', *RE* VI, 1909, 1583–1584
G. Knaack, 'Bendis', *RE* III, 1899, 269–271
G.A. Koch, *Observationes in Timaei Sophistae Lexicon vocum Platonicarum et Moeridis Atticistae Lexicon Atticum* (Leipzig, 1833)
H. Koskienniemi, *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes bis 400 n.Chr.*, Annales Academiae scientiarum Fennicae, B 102.2 (Helsinki, 1956)
R. Kühner et B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache* (Hanover, 1890–1904)
E. Lammert, 'ἱππαγρέται', *RE* VIII, 1913, 1651
F. Lammert, 'Pelte', *RE* XIX, 1938, 406
F. Lammert, 'στρατόπεδα', *RE* IVA, 1932, 329
W. Laqueur, 'Sosibios (2)', *RE* IIIA, 1929, 1146–1149

K. Latte, 'Zur Zeitbestimmung des Antiatticista', *Hermes* 50, 1915, 373–394
K. Latte, 'Glossographika', *Philologus* 80, 1925, 136–175
T. Lenschau, 'παράστασις', *RE* XVIII.4, 1949, 1406
J.A. López Férez (éd), *Tratados Hipocráticos (estudios accrea de su contenido, forma y influencia)*, Actas del VIIe colloque international hippocratique (Madrid, 1992)
M. de Leeuw, 'Der Coislinianus 345 im Kloster Megisti Lavra (Athos)', *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 131, 2000, 58–64
A.J. Malherbe, *Ancient Epistolary Theorists*, SBL Sources for Biblical Study 19 (Atlanta GA, 1988)
E. Meyer, 'Pnyx', *RE* XXI, 1951, 1106–1129
A. Milchhöfer, 'Aixone', *RE* I, 1894, 1130–1131
P. Moraux, *L'Aristotelismo presso i Greci* (Milan, 2000)
C. Moreschini (éd), *Esegesi, parafrasi e compilazione in età tardoantica* (Naples, 1995)
B.A. Müller, 'Antidoros (10)', *RE* Suppt. III, 1918, 121–123
E. Nachmanson, *Erotianstudien* (Uppsala, 1917)
M. Naoumides, 'The fragments of Greek lexicography in the papyri', dans AA.VV., *Illinois Studies*, pp. 181–202
B. Neuschäfer, *Origenes als Philologe*, Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 18 (Bâle, 1987)
M.P. Nilsson, 'Saturnalia', *RE* IIA, 1923, 201–211
K. Ohly, *Stichometrische Untersuchungen*, Zentralblatt für Bibliothekswesen Beiheft 61 (Leipzig, 1928)
H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale* (Paris, 1888)
R. Parker, *Miasma: pollution and purification in early Greek religion* (Oxford, 1983)
R. Parker, *Athenian religion: a history* (Oxford, 1996)
R. Pfeiffer, *History of Classical Scholarship from the beginnings to the end of the Hellenistic age* (Oxford, 1968)
R. Pfeiffer, *History of Classical Scholarship from 1300 to 1850* (Oxford, 1976)
K. Praechter, 'Der Topos περὶ σπουδῆς καὶ παιδιᾶς', *Hermes* 47, 1912, 471–476
B. Puech, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Textes et traditions 4 (Paris, 2002)
T. Renner, 'Homeric Lexicon Apollonius Sophista', *Harvard Studies in Classical Philology* 83, 1979, 321–331
P.J. Rhodes, *A Commentary on the Aristotelian* Athenaion Politeia (Oxford, 1985²)
E. Rohde, 'Scenica', *Rheinisches Museum für Philologie* 38, 1883, 251–292 [réimpr. dans Rohde, *Kleine Schriften*, pp. 381–422]
E. Rohde, *Kleine Schriften* II (Tübingen/Leipzig, 1901)
D. Ruhnke, *Opuscula* (Leyde, 1823)
D.A. Russell (éd), *Antonine Literature* (Oxford, 1990)
H. Schaefer, 'πατροῦχος', *RE* XVIII.4, 1949, 2306–2307
F. Schironi, 'Plato at Alexandria: Aristophanes, Aristarchus, and the 'philological tradition' of a philosopher', *Classical Quarterly* 55, 2005, 423–434
Swoboda 'κύρβεις', *RE* XII.1, 1924, 135
J. Sykutris, 'Epistolographie', *RE* Suppt. V, 1931, 185–220
E. Szanto, 'Ephoroi', *RE* V, 1905, 2860–2864

T. Thalheim, 'Agronomoi', *RE* I, 1894, 904
T. Thalheim, 'αἰκίας δίκη', *RE* I, 1894, 1006–1007
T. Thalheim, 'ἀντωμοσία', *RE* I, 1894, 832
T. Thalheim, 'διωμοσία', *RE* V, 1905, 832
T. Thalheim, 'εἰσαγγελία', *RE* V, 1905, 2138–2141
T. Thalheim, 'ἐξωμοσία', *RE* VI, 1909, 1689
T. Thalheim, 'ἐπιβολή', *RE* VI, 1909, 29–30
T. Thalheim et E. Weiss, 'Kleter', *RE* XI, 1922, 835–837
J. Toepfer, 'Aleuadai', *RE* I, 1894, 1372–1374
J. Tolkiehn, 'Lexicographie', *RE* XII, 1925, 2432–2482
R. Tosi, 'La lessicografia e la paremiografia in età alessandrina ed il loro sviluppo successivo', dans AA.VV., *Philologie grecque*, pp. 143–197
R. Tosi, 'La lessicografia greca : meccanismi e legami con l'esegesi dei classici', dans Moreschini, *Esegesi*, pp. 383–388
M.P. Trapp, 'Plato's *Phaedrus* in second-century Greek literature', dans Russell, *Antonine Literature*, pp. 141–174
E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Bulletin of the Institute of Classical Studies Suppt. 46 (London, 1987[2])
A. von Blumenthal, 'Philetas (1)', *RE* XIX, 1938, 2165–2170
K. von Fritz, 'Timaios (8)', *RE* VIA, 1936, 1226–1227
V. von Schoeffer, 'Demos (2)', *RE* V, 1905, 154–161
H. von Staden, *Herophilus : the art of medicine in early Alexandria* (Cambridge, 1989)
H. von Staden, 'Lexicography in the third century B.C. : Bacchius of Tanagra, Erotian, and Hippocrates', dans López Férez, *Tratados Hipocráticos*, pp. 549–569
F. Walsdorff, *Die antiken Urteile über Platons Stil* (Bonn, 1927)
C. Wendel, 'Onomastikon', *RE* XVIII, 1942, 507–516
G. Wentzel, 'Beiträge zur Geschichte der griechischen Lexikographen', *Sitzungsberichte der königlichen preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* 1895, 477–487 [réimpr. dans *Lexica Graeca Minora*, pp. 1–11]
M.L. West, 'Tryphon *de tropis*', *Classical Quarterly* 15, 1965, 230–248
L.G. Westerink (éd.), *The Greek Commentaries on Plato's Phaedo : Olympiodorus* (Amsterdam, 1976)
J. Whittaker, 'Harpocration d'Argos', dans Goulet, *Dictionnaire* III, pp. 503–504
J. Wisse, 'Greeks, Romans and the rise of Atticism', in Abbenes *et al*, *Literary Theory after Aristotle*, pp. 65–82
K. Ziegler, 'Pythioi', *RE* XXIV, 1963, 550–552

INDEX

établis par

Jonathan Barnes et Maddalena Bonelli

INDEX DES LEMMES

Cet index donne la liste des lemmes du lexique de Timée par ordre strictement alphabétique. Les nombres suivis d'un astérisque signalent les lemmes tels qu'ils se trouvent dans le manuscrit, mais que l'on a dû modifier.

INDEX DES TEXTES

Cet index donne principalement la liste des textes, platoniciens et non-platoniciens, qui font l'objet certain ou probable d'un lemme.

Lorsqu'un lemme ne se trouve qu'une seule fois chez l'auteur, et cela dans la forme citée par Timée, j'ai indiqué le passage précis ; souvent, le lemme chez Timée n'a pas la même forme que chez l'auteur : en ce cas, les références sont accompagnées d'un astérisque.

Les points d'interrogation signalent les hésitations dans les attributions.

Cet index donne aussi la liste des textes platoniciens cités et discutés dans l'introduction et dans le commentaire.

Textes platoniciens

Textes non-platoniciens

INDEX LOCORUM

Cet index donne la liste des passages qui sont cités ou discutés dans l'introduction, et de ceux discutés dans le commentaire.

INDEX VERBORUM POTIORUM

Cet index donne la liste des termes ou des formules grecques qui sont discutés dans l'introduction et dans le commentaire et qui ne sont pas des lemmes.

INDEX GENERAL*

*Les informations qui se trouvent dans les autres index n'ont pas été répetées ici.

PHILOSOPHIA ANTIQUA

A SERIES OF STUDIES ON ANCIENT PHILOSOPHY

EDITED BY

13. Nicolaus Damascenus. *On the Philosophy of Aristotle*. Fragments of the First Five Books, Translated from the Syriac with an Introduction and Commentary by H. J. Drossaart Lulofs. Reprint of the 1st (1965) ed. 1969. ISBN 90 04 01725 9
14. Edelstein, L. *Plato's Seventh Letter*. 1966. ISBN 90 04 01726 7
17. Gould, J. B. *The Philosophy of Chrysippus*. Reprint 1971. ISBN 90 04 01729 1
18. Boeft, J. den. *Calcidius on Fate*. His Doctrine and Sources. 1970. ISBN 90 04 01730 5
20. Bertier, J. *Mnésithée et Dieuchès*. 1972. ISBN 90 04 03468 4
21. Timaios Lokros. *Über die Natur des Kosmos und der Seele*. Kommentiert von M. Baltes. 1972. ISBN 90 04 03344 0
23. Iamblichus Chalcidensis. *In Platonis dialogos commentariorum fragmenta*. Edited with Translation and Commentary by J. M. Dillon. 1973. ISBN 90 04 03578 8
24. Timaeus Locrus. *De natura mundi et animae*. Überlieferung, Testimonia, Text und Übersetzung von W. Marg. Editio maior. 1972. ISBN 90 04 03505 2
26. Gersh, S. E. *Κίνησις ἀκίνητος*. A Study of Spiritual Motion in the Philosophy of Proclus. 1973. ISBN 90 04 03784 5
27. O'Meara, D. *Structures hiérarchiques dans la pensée de Plotin*. Étude historique et interprétative. 1975. ISBN 90 04 04372 1
28. Todd, R. B. *Alexander of Aphrodisias on the Stoic Physics*. A Study of the *De Mixtione* with Preliminary Essays, Text, Translation and Commentary. 1976. ISBN 90 04 04402 7
29. Scheffel, W. *Aspekte der platonischen Kosmologie*. Untersuchungen zum Dialog 'Timaios'. 1976. ISBN 90 04 04509 0
31. Edlow, R.B. *Galen on Language and Ambiguity*. An English Translation of Galen's *De Captionibus* (On Fallacies), With Introduction, Text and Commentary. 1977. ISBN 90 04 04869 3
34. Epiktet. *Vom Kynismus*. Herausgegeben und übersetzt mit einem Kommentar von M. Billerbeck. 1978. ISBN 90 04 05770 6
35. Baltes, M. *Die Weltentstehung des platonischen Timaios nach den antiken Interpreten*. Teil 2. Proklos. 1979. ISBN 90 04 05799 4
39. Tarán, L. *Speusippus of Athens*. A Critical Study with a Collection of the Related Texts and Commentary. 1982. ISBN 90 04 06505 9
41. O'Brien, D. *Theories of Weight in the Ancient World*. Four Essays on Democritus, Plato and Aristotle. A Study in the Development of Ideas 2. Plato: Weight and Sensation. The Two Theories of the 'Timaeus'. 1984. ISBN 90 04 06934 8
45. Aujoulat, N. *Le Néo-Platonisme Alexandrin: Hiéroclès d'Alexandrie*. Filiations intellectuelles et spirituelles d'un néo-platonicien du Ve siècle. 1986. ISBN 90 04 07510 0
46. Kal, V. *On Intuition and Discursive Reason in Aristotle*. 1988. ISBN 90 04 08308 1
48. Evangeliou, Ch. *Aristotle's Categories and Porphyry*. 1988. ISBN 90 04 08538 6
49. Bussanich, J. *The One and Its Relation to Intellect in Plotinus*. A Commentary on Selected Texts. 1988. ISBN 90 04 08996 9
50. Simplicius. *Commentaire sur les Catégories*. Traduction commentée sous la direction de I. Hadot. I: Introduction, première partie (p. 1-9, 3 Kalbfleisch). Traduction

de Ph. Hoffmann (avec la collaboration d'I. et P. Hadot). Commentaire et notes à la traduction par I. Hadot avec des appendices de P. Hadot et J.-P. Mahé. 1990. ISBN 90 04 09015 0

51. Simplicius. *Commentaire sur les Catégories.* Traduction commentée sous la direction de I. Hadot. III: Préambule aux Catégories. Commentaire au premier chapitre des Catégories (p. 21-40, 13 Kalbfleisch). Traduction de Ph. Hoffmann (avec la collaboration d'I. Hadot, P. Hadot et C. Luna). Commentaire et notes à la traduction par C. Luna. 1990. ISBN 90 04 09016 9
52. Magee, J. *Boethius on Signification and Mind.* 1989. ISBN 90 04 09096 7
54. Fortenbaugh, W. W., et al. (eds.) *Theophrastes of Eresos.* Sources for His Life, Writings, Thought and Influence. 1992. ISBN 90 04 09440 7 *set*
55. Shankman, A. *Aristotle's* De insomniis. A Commentary. ISBN 90 04 09476 8
56. Mansfeld, J. *Heresiography in Context.* Hippolytos' *Elenchos* as a Source for Greek Philosophy. 1992. ISBN 90 04 09616 7
57. O'Brien, D. *Théodicée plotinienne, théodicée gnostique.* 1993. ISBN 90 04 09618 3
58. Baxter, T. M. S. *The Cratylus.* Plato's Critique of Naming. 1992. ISBN 90 04 09597 7
59. Dorandi, T. (Hrsg.) *Theodor Gomperz. Eine Auswahl herkulanischer kleiner Schriften (1864-1909).* 1993. ISBN 90 04 09819 4
60. Filodemo. *Storia dei filosofi. La stoà da Zenone a Panezio* (PHerc. 1018). Edizione, traduzione e commento a cura di T. Dorandi. 1994. ISBN 90 04 09963 8
61. Mansfeld, J. *Prolegomena.* Questions to be Settled Before the Study of an Author, or a Text. 1994. ISBN 90 04 10084 9
62. Flannery, S.J., K.L. *Ways into the Logic of Alexander of Aphrodisias.* 1995. ISBN 90 04 09998 0
63. Lakmann, M.-L. *Der Platoniker Tauros in der Darstellung des Aulus Gellius.* 1995. ISBN 90 04 10096 2
64. Sharples, R.W. *Theophrastus of Eresus.* Sources for his Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 5. Sources on Biology (Human Physiology, Living Creatures, Botany: Texts 328-435). 1995. ISBN 90 04 10174 8
65. Algra, K. *Concepts of Space in Greek Thought.* 1995. ISBN 90 04 10172 1
66. Simplicius. *Commentaire sur le manuel d'Épictète.* Introduction et édition critique de texte grec par Ilsetraut Hadot. 1995. ISBN 90 04 09772 4
67. Cleary, J.J. *Aristotle and Mathematics.* Aporetic Method in Cosmology and Metaphysics. 1995. ISBN 90 04 10159 4
68. Tieleman, T. *Galen and Chrysippus on the Soul.* Argument and Refutation in the *De Placitis* Books II-III. 1996. ISBN 90 04 10520 4
69. Haas, F.A.J. de. *John Philoponus' New Definition of Prime Matter.* Aspects of its Background in Neoplatonism and the Ancient Commentary Tradition. 1997. ISBN 90 04 10446 1
71. Andia, Y. de. *Henosis.* L'Union à Dieu chez Denys l'Aréopagite. 1996. ISBN 90 04 10656 1
72. Algra, K.A., Horst, P.W. van der, and Runia, D.T. (eds.) *Polyhistor.* Studies in the History and Historiography of Ancient Philosophy. Presented to Jaap Mansfeld on his Sixtieth Birthday. 1996. ISBN 90 04 10417 8
73. Mansfeld, J. and Runia, D. T. *Aëtiana.* The Method and Intellectual Context of a Doxographer. Volume 1: The Sources. 1997. ISBN 90 04 10580 8
74. Slomkowski, P. *Aristotle's* Topics. 1997. ISBN 90 04 10757 6
75. Barnes, J. *Logic and the Imperial Stoa.* 1997. ISBN 90 04 10828 9
76. Inwood, B. and Mansfeld, J. (eds.) *Assent and Argument.* Studies in Cicero's *Academic Books*. Proceedings of the 7th Symposium Hellenisticum (Utrecht, August 21-25, 1995). 1997. ISBN 90 04 10914 5
77. Magee, J. (ed., tr. & comm.) *Anicii Manlii Severini Boethii* De divisione liber. Critical Edition, Translation, Prolegomena, and Commentary. 1998. ISBN 90 04 10873 4

78. Olympiodorus. *Commentary on Plato's* Gorgias. Translated with Full Notes by R. Jackson, K. Lycos & H. Tarrant. Introduction by H. Tarrant. 1998. ISBN 90 04 10972 2
79. Sharples, R.W. *Theophrastus of Eresus.* Sources for his Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 3.1. Sources on Physics (Texts 137-223). With Contributions on the Arabic Material by Dimitri Gutas. 1998. ISBN 90 04 11130 1
80. Mansfeld, J. *Prolegomena Mathematica.* From Apollonius of Perga to Late Neoplatonism. With an Appendix on Pappus and the History of Platonism. 1998. ISBN 90 04 11267 7
81. Huby, P. *Theophrastus of Eresus*. Sources for His Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 4. Psychology (Texts 254-327). With Contributions on the Arabic Material by D. Gutas. 1999. ISBN 90 04 11317 7
82. Boter, G. *The* Encheiridion *of Epictetus and Its Three Christian Adaptations.* Transmission and Critical Editions. 1999. ISBN 90 04 11358 4
83. Stone, M.E. and Shirinian, M.E. *Pseudo-Zeno. Anonymous Philosophical Treatise.* Translated with the Collaboration of J. Mansfeld and D.T. Runia. 2000. ISBN 90 04 11524 2
84. Bäck, A.T. *Aristotle's Theory of Predication*. 2000. ISBN 90 04 11719 9
85. Riel, G. Van. *Pleasure and the Good Life.* Plato, Aristotle, and the Neoplatonists. 2000. ISBN 90 04 11797 0
86. Baltussen, H. *Theophrastus against the Presocratics and Plato.* Peripatetic Dialectic in the *De sensibus*. 2000/ ISBN 90 04 11720 2
87. Speca, A. *Hypothetical Syllogistic and Stoic Logic.* 2001. ISBN 90 04 12073 4
88. Luna, C. *Trois Études sur la Tradition des Commentaires Anciens à la Métaphysique d'Aristote.* 2001. ISBN 90 04 120074 2
89. Frede, D. & A. Laks (eds.) *Traditions of Theology.* Studies in Hellenistic Theology, its Background and Aftermath. 2001. ISBN 90 04 12264 8
90. Berg, R.M. van den. *Proclus' Hymns.* Essays, Translations, Commentary. 2001. ISBN 90 04 12236 2
91. Rijk, L.M. de. *Aristotle – Semantics and Ontology.* 2 volumes.
    Volume I. General Introduction. The Works on Logic. 2002. ISBN 90 04 12324 5
    Volume II. The Metaphysics. Semantics in Aristotle's Strategy of Argument. 2002. ISBN 90 04 12467 5
92. Finamore, J.F. & J.M. Dillon. *Iamblichus* De Anima. Text, Translation, and Commentary. 2002 ISBN 90 04 12510 8
93. Fortenbaugh, W.W., R.W. Sharples, & M.G. Sollenberger. *Theophrastus of Eresus.* On Sweat, on Dizziness and on Fatigue. 2003. ISBN 90 04 12890 5
94. Tieleman, T. *Chrysippus'* On affections. Reconstruction and Interpretation. 2003. ISBN 90 04 12998 7
95. Görler, W. *Kleine Schriften zur hellenistisch-römischen Philosophie.* Herausgegeben von C. Catrein. 2004. ISBN 90 04 13736 X
96. Polito, R. *The Sceptical Road*. Aenesidemus' Appropriation of Heraclitus. 2004. ISBN 90 04 13742 4
97. Fortenbaugh, W.W. *Theophrastus of Eresus*. Sources for his Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 8. Sources on Rhetoric and Poetics (Texts 666-713). 2005. ISBN 90 04 14247 9
98. Perkams, M. & R.M. Piccione (Hrsg.) *Proklos. Methode, Seelenlehre, Metaphysik.* Akten der Konferenz in Jena am 18.-20. September 2003. 2006. ISBN 90 04 15084 6
99. Schäfer, C. *Philosophy of Dionysius the Areopagite*. An Introduction to the Structure and the Content of the Treatise *On the Divine Names*. 2006. ISBN 90 04 15094 3
100. Delcomminette, S. *Le* Philèbe *de Platon*. Introduction à l'Agathologie Platonicienne. 2006. ISBN 90 04 15026 9

101. Fortenbaugh, W.W. *Aristotle's Practical Side.* On his Psychology, Ethics, Politics and Rhetoric. 2006. ISBN-10: 90 04 15164 8, ISBN-13: 978 90 04 15164 2
102. Brancacci, A. & P.-M. Morel (eds.). *Democritus: Science, The Arts, and the Care of the Soul.* Proceedings of the International Colloquium on Democritus (Paris, 18-20 September 2003). 2007. ISBN-10: 90 04 15160 5, ISBN-13: 978 90 04 15160 4
103. Huby, P. *Theophrastus of Eresus.* Sources for his Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 2. Logic. With Contributions on the Arabic Material by Dimitri Gutas. 2007. ISBN-10: 90 04 15298 9, ISBN-13: 978 90 04 15298 4
104. Sider, D. & C.W. Brunschön (eds.). *Theophrastus of Eresus.* On Weather Signs. 2007. ISBN-10: 90 04 15593 7, ISBN-13: 978 90 04 15593 0
105. Mirhady, D.C. (ed.). *Influences on Peripatetic Rhetoric.* Essays in Honor of William W. Fortenbaugh. 2007. ISBN 978 90 04 15668 5
106. Bobonich, C. & P. Destrée (eds.). Akrasia in *Greek Philosophy.* From Socrates to Plotinus. 2007. ISBN 978 90 04 15670 8
107. D'Ancona, C. (ed.). *The Libraries of the Neoplatonists.* Proceedings of the Meeting of the European Science Foundation Network "Late Antiquity and Arabic Thought. Patterns in the Constitution of European Culture" held in Strasbourg, March 12-14, 2004 under the impulsion of the Scientific Committee of the meeting, composed by Matthias Baltes†, Michel Cacouros, Cristina D'Ancona, Tiziano Dorandi, Gerhard Endreß, Philippe Hoffmann, Henri Hugonnard Roche. 2007. ISBN 978 90 04 15641 8
108. Bonelli, M. *Timée le Sophiste: Lexique Platonicien.* 2007. ISBN 978 90 04 15887 0
109. Deslauriers, M. *Aristotle on Definition.* 2007. ISBN 978 90 04 15669 2
110. Bloch, D. *Aristotle on Memory and Recollection.* Text, Translation, Interpretation, and Reception in Western Scholasticism. 2007. ISBN 978 90 04 16046 0
111. Roskam, G. '*Live unnoticed*'. On the Vicissitudes of an Epicurean Doctrine. 2007. ISBN 978 90 04 16171 9